This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BP 346.1

Bd. May, 1896

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

JOHN AMORY LOWELL,

(Class of 1815).

This fund is $20,000, and of its income three quarters shall be spent for books and one quarter be added to the principal.

19 Feb – 18 Jul, 1895

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE ET UNIÈME. — LXXIIIe DE LA COLLECTION

PREMIÈRE LIVRAISON. — JANVIER

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, ancien Directeur de la Librairie de la Propagande, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José Ruiz y C^a (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1895

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JANVIER 1895

I. — DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES, par VISENOT.

II. — POÉSIE, par M. P. SAINT-MARCEL

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — A. DAMOISEAU : Novae editionis operum omnium sanctae Hildegardis experimentum (p. 29). — A. DAMOISEAU : Documenta quaedam Scripturae cum doctrina sanctae Hildegardis (p. 29). — J. DIDIOT : Cours de théologie catholique (p. 29). — Mgr TURINAZ : La Troisième Béatitude (p. 31). — Mgr X. BARBIER DE MONTAULT : Œuvres complètes (p. 32).

Sciences et Arts. — P. É. ZI : Pratique des examens littéraires en Chine (p. 34). — G. DE GREEF : Les Lois sociologiques (p. 35). — A. LORIA : Les Bases économiques de la constitution sociale (p. 35). — ED. TARDIF : Leçons de droit social naturel (p. 35). — P. SCHUMACHER : La Sociedad civil cristiana (p. 35). — G. LE BON : Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples (p. 37). — T. G. BONNEY : The Story of our Planet (p. 38). — C. JORDAN : Cours d'analyse de l'École polytechnique (p. 39). — CH. MÉRAY : Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale (p. 40). — E. BABELON : La Gravure en pierres fines (p. 41). — A. DE POUVOURVILLE : L'Art indo-chinois (p. 41).

Belles-Lettres. — É. ERNAULT et É. CHEVALDIN : Manuel d'ortografe française simplifiée (p. 42). — L. GAUTIER : Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor (p. 43). — U. CHEVALIER : Poésie liturgique du moyen âge (p. 44). — L. CLÉDAT : La Poésie lyrique et satirique en France au moyen âge (p. 45). — W. CREIZENACH : Geschichte des neueren Dramas (p. 46). — J.-M. RICHARD : Le Mystère de la Passion (p. 46). — G. BAPST : Essai sur l'histoire du théâtre (p. 47). — M. DARMESTETER : Froissart (p. 48.) — G. VOIGT : Pétrarque, Boccace et les débuts de l'humanisme en Italie (p. 49). — M. BIGEON : Les Révoltés scandinaves (p. 51).

Histoire. — E. GELCICH : Cartografia (p. 52). — J. VON BRENNER : Besuch bei den Kannibalen Sumatras (p. 53). — W. M. CONWAY : Climbing and Exploration in the Karakoram-Himalayas (p. 55). — G. GOYAU, A. PÉRATÉ et P. FABRE : Le Vatican (p. 57). — L. PASTOR : Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge (p. 58). — A. PIEPER : Zur Entstehungsgeschichte der ständigen Nuntiaturen (p. 61). — H.-C. TOUPIN : Histoire de la Vénérée Mère Marie-Philippine du Vivier (p. 62). — G. FOUCART : Le Commerce et la colonisation à Madagascar (p. 63). — G. HANOTAUX : Histoire du cardinal de Richelieu (p. 65). — G. FAGNIEZ : Le Père Joseph et Richelieu (p. 65). — J.-E. DROCHON : La Petite Église (p. 67). — PASQUIER : Histoire de mon temps. Mémoires (p. 69). — A. F. VALLIN : Discursos leidos ante la Real Academia de Ciencias exactas, fisicas y naturales en la recepción pública (p. 71). — A. DIEMAND : Das Ceremoniell der Kaiserkrönungen von Otto I bis Friedrich II (p. 71). — PH. RENOUARD : Bibliographie des éditions de Simon de Colines (1520-1546) (p. 72).

IV. — BULLETIN. — L'Action nouvelle et nécessaire du clergé (p. 73). — A.-H. SIMONIN : Dialogues entre de grands esprits et un vivant (p. 73). — M.-J. RIBET : Honnête homme avant tout (p. 74). — M. BLOCK : Annuaire de l'économie politique et de la statistique (p. 74). — O. : Le Contrat démocratique (p. 74). — L. DUBOIS DE LHERMONT : L'Organisation agricole et la sécheresse de 1893 (p. 75). — DE FOLIN : Pêches et chasses zoologiques (p. 75). — P. DEVAUX : Aviculture industrielle (p. 76). — C. LE GOFFIC : Morceaux choisis des écrivains havrais (p. 76). — A. BRISSON : Portraits intimes (p. 76). — H. GEFFCKEN : Frankreich, Russland und der Dreibund (p. 77). — PEREGRINUS : Carte de Madagascar (p. 77). — L. DESCHAMPS : Histoire sommaire de la colonisation française (p. 78). — P. DE CROZE : Le Chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran (p. 78). — R. P. PRALON : Paul de Magallon, capitaine et hospitalier (p. 79).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. A.-L. Burdeau, J. Macé, F. Hue, G. Gandy, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Almanachs. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace-Lorraine. — Allemagne. — Angleterre. — Finlande. — Italie. — Suisse. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Janvier 1895. T. LXXIII. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE ET UNIÈME

(SOIXANTE-TREIZIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1895

~~342.110~~
BP 346.1
228-28
1895, Feb. 19 — Pub.
Lowell fund

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Histoire de l'art pendant la Renaissance.* III. *Italie. La Fin de la Renaissance*, par Eugène Müntz. Paris, Hachette, 1895, in-4 de 757 p., avec 476 illustr. dans le texte et 32 pl. en noir ou en chromotypographie tirées à part. Broché, 35 fr.; relié, 43 fr.— 2. *La Peinture décorative au XIXe siècle. L'Œuvre de P.-V. Galland*, par Henri Havard. Paris, May et Motteroz, 1895, gr. in-4 de 224 p., avec 200 pl. Broché, 40 fr. — 3. *Le Louvre et son histoire*, par Albert Babeau. Paris, Firmin-Didot, 1895, gr. in-4 de 349 p., illust. de 140 grav. sur bois et photogravures d'après des dessins, des plans et estampes de l'époque. Broché, 8 fr.; relié, 12 fr. — 4. *L'Art monumental des Égyptiens et des Assyriens*, par L. Cloquet. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, s. d. (1894), gr. in-8 de 98 p. — 5. *De Paris au désert*, texte, aquarelles et dessins, par Charles Lallemand. Paris, Libr.-imp. réunies (May et Motteroz), 1895, in-4 de 198 p. Relié, 20 fr. — 6. *De Tiflis à Persépolis*, par Carle Lefèvre-Pontalis. Paris, Plon et Nourrit, s. d. (1895), in-4 de 101 p., illustr. de Mmes la Mlle de Sigy, de Balloy, Jane Dieulafoy et de MM. T. Bernay, Binder et Lefèvre-Pontalis. Broché, 15 fr. — 7. *Paris révolutionnaire*, par G. Lenôtre. Illustré de 60 dessins et plans inédits, d'après les documents originaux. Paris, Firmin-Didot, 1895, petit in-8 de 420 p. Broché, 5 fr. — 8. *La France moderne. L'Armée du Nord 1870-1871, campagne du général Faidherbe*, par Edmond Deschaumes. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-4 de 293 p., ouvrage illustré de 33 compositions par G. Tiret-Bognet et d'une carte des opérations militaires. Broché, 8 fr.; cart. 12 fr. — 9. *Mes Grandes Chasses dans l'Afrique centrale*, par Édouard Foa. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-4 de 340 p., illust. de plus de 60 dessins par E. Bogaert et P. Mahler, d'après les photographies et les documents de l'auteur. Br., 10 fr.; rel., 16 fr.— 10. *L'Ame de Jeanne Darc* (sic), *roman épisodique de la guerre de Cent ans*, par P.-B. Gheusi. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-4 de viii-304 p., illustr. de Paul Steck, avec des croquis de Charles Willems et 85 grav. sur bois. Br., 6 fr. — 11. *Les Trois Apprentis de la rue de la Lune*, par Georges Montorgueil. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d., (1895), in-4 de 232 p., illustr. de L. Le Riverend et P. Steck et aquarelles hors texte de E. Loevy. Broché, 7 fr. 50; relié, 10 fr. — 12. *La Nouvelle Robinsonnette, aventures d'une fillette sur une île déserte*, adapté du russe de E. Granström, par L. Golschmann et Ernest Jaubert. Paris, Firmin-Didot, s. d., (1895), gr. in-8 de 267 p., illustré. Broché, 4 fr.; relié, 5 fr. 80. — 13. *La Gazette des enfants, recueil hebdomadaire en couleurs pour le premier âge, année 1894.* Paris, 9, rue de l'Éperon, in-4. Abonnements : France, 6 fr.; étranger, 8 fr. — 14. *Bébé qui chante*, paroles et musique de L. Xanrof. Paris, Delagrave, s. d. (1895), album gr. in-4, dessins de E. Cottin, rel. soie, 10 fr.—15. *Images enfantines*, album in-fol., images coloriées. Cart. en couleurs. Paris, Librairies-imp. réunies, May et Motteroz, s. d. (1895), 3 fr. 50. — 16. *La Semaine d'une petite fille*, par Mlle Julie Gouraud. Paris, Delarue, s. d. (1895), in-8 de 210 p., 22 illustr. de E. Bayard. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr. — 17. *Promenades au Jardin des Plantes*, par Pierre Damboile. Paris, Delarue, in-8 de ix-170 p., avec 130 illustr. par G. Dascher. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr. — 18. *Les Pupilles de Madeleine*, par Marie de Harcoët. Paris, Delarue, 1895, in-12 de 285 p. — 19. *Chez l'oncle Louis*, par Mlle de Lagrandval. Paris, May et Motteroz, 1895, in-18 de 270 p., illustr. de E. Vavasseur. Br., 2 fr. 25; rel. bleu et or, tr. dorées, 3 fr. — 20. *Amour de mère*, par Mme de Witt. Paris, May et Motteroz, 1895, in-18 de 237 p., illustr. de A. Lemaistre et P. Stech. Br., 2 fr. 25; rel. bleu et or, tr. dorées, 3 fr. — 21. *Bohèmes et braves gens*, par Mme de Bosguérard. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1895), in-16 de 228 p., illustr., de L. Gsell. Br., 2 fr. 25;

relié toile, fers spéc., tr. dorées, 3 fr. — 22. *Le Théâtre de Polichinelle*, par le Papa de Nénette. Paris, May et Motteroz, 1895, in-18 de 131 p., illustr. d'Eugène Chaperon. Br., 0 fr. 80; cart. en couleurs, 1 fr. 25. — 23. *Une Partie de plaisir*, par Roger Dombre. Paris, May et Motteroz, 1895, in-18 de 113 p., illustr. de Dumont-Valiquet. Br., 0 fr. 80; cart. en couleurs, 1 fr. 25. — 24. *Mémoires d'une chèvre*, par Mme la comtesse de T. Paris, May et Motteroz, 1895, in-18 de 128 p., illustr. de Le Riverend. Br., 0 fr. 80; cart. en couleurs, 1 fr. 25. — 25. *Les Bonheurs de Pauline*, par Mme de Bosguérard. Paris, May et Motteroz, 1895, in-18 de 127 p., illustr. de Dumont-Valiquet. Br., 0 fr. 80; cart. en couleurs, 1 fr. 25.

1. — Après les deux brillants volumes consacrés par M. Eugène Müntz aux premières périodes qu'il a, pour la commodité de sa publication, distinguées dans la Renaissance italienne, on pouvait craindre que le troisième volume (*Histoire de l'art pendant la Renaissance. L'Italie. La Fin de la Renaissance*) n'offrît point les ressources suffisantes pour un travail d'un égal intérêt. Il n'en a rien été. Si l'*Age d'or* s'arrête vers la mort de Raphaël, si les écoles de Rome et de Florence montrent aussitôt les signes irrécusables de la décadence, d'autres écoles, non moins vigoureuses, apparaissent ou se renouvellent. Sans parler de Michel-Ange, dont une grande partie de la carrière appartient à cette dernière période, voici, parmi les sculpteurs, Cellini et Jean Bologne; parmi les architectes, Palladio et Vignole; parmi les peintres, le grand Corrège, qui est à lui seul toute une école, Bernardino Luini, qui continue si noblement les traditions de l'école lombarde, Andrea del Sarto, le dernier grand peintre florentin, enfin cette nouvelle et si puissante floraison de l'art vénitien, qu'illustrent les noms de Titien, de Tintoret, de Paul Véronèse. M. Müntz a abandonné les diverses écoles au moment où, selon lui, leur activité semble épuisée dans le sens de la Renaissance et a laissé de côté, par exemple, toute la seconde école bolonaise. Au tableau qu'il a tracé du grand art, il a ajouté, selon son habitude, des observations très utiles sur les arts industriels, qui ont jeté encore dans tout le XVIe siècle un très vif éclat; il y a joint aussi des observations sur la littérature et sur les mœurs, qui touchent à des époques moins connues peut-être que les précédentes, mais non moins dignes d'être étudiées. La partie faite pour inspirer des inquiétudes de la part d'un écrivain protestant est celle qui traite du sentiment religieux en Italie et des résultats moraux et sociaux du concile de Trente et de la Contre-Réforme. Par bonheur, M. Müntz a toujours rendu pleine justice à cette heureuse influence de l'Église sur les arts, que vient de traiter à nouveau et si magistralement M. André Pératé, dans le volume sur *le Vatican*. L'auteur continue à montrer le même esprit d'équité et d'impartialité. Si certaines nuances d'expression peuvent çà et là inquiéter le lecteur catholique, il n'en reste pas moins que l'ensemble de ce délicat sujet est traité avec respect et conscience. Nous sommes loin du point de vue étroit et sectaire d'un Sismondi, par exemple; nous nous rencontrons au contraire en présence d'une intelligence vraiment élargie

au contact de l'art italien. Ajoutons que deux volumes, consacrés aux pays autres que l'Italie, restent à écrire, pour mener à bien cette vaste enquête sur la Renaissance déjà si vaillamment avancée.

2. — Le nom du décorateur *P.-V. Galland*, mort en 1892, n'a pas atteint la popularité à laquelle son ami et biographe, M. Henri Havard, nous démontre qu'il avait quelques droits. La raison en vient du préjugé qui restreint la part de gloire de l'artiste décorateur au bénéfice du peintre et du sculpteur, qui souvent ne le valent ni pour l'étendue de la pensée ni pour l'excellence de l'exécution. Ce préjugé est resté inconnu des générations de la Renaissance, et c'est à cela qu'elles ont dû une partie de leur puissance artistique dans tous les domaines de la vie sociale et privée. Galland, en notre âge démocratique, semblait avoir hérité des traditions des grands décorateurs de palais royaux ou princiers. Il le montra de vingt manières différentes; sa composition pour le Panthéon, par exemple, *la Prédication de saint Denis*, ne saurait compter parmi les médiocres pages de l'édifice. Mais la variété de ses talents lui a nui; parce qu'il était un merveilleux ornemaniste, on tenait à oublier qu'il était aussi un très bon peintre de figure; en France, on ne croit qu'aux spécialistes, et la jalousie y a beau jeu pour empêcher de reconnaître chez le même homme deux supériorités à la fois. Dans cette monographie, somptueusement illustrée, on lira avec curiosité le récit des luttes que l'artiste eut à soutenir contre la mauvaise volonté de ses confrères et contre la routine scolaire ou administrative, surtout dans les fonctions officielles qu'il remplit comme professeur d'art décoratif à l'École des beaux-arts et comme directeur des travaux d'art aux Gobelins. On verra s'user en des batailles de bureau et de commissions les forces d'un artiste aux élégantes conceptions et à la production puissante, qui compte dans l'art du XIXe siècle et dont on a compris la valeur surtout après sa mort.

3. — *Le Louvre et son histoire* était un livre à écrire pour le grand public. Le sujet demandait à être présenté d'une façon agréable et point trop restreinte, et en même temps avec une information rigoureuse et tirée des bonnes sources. On devinera que toutes ces conditions se trouvent remplies dans le livre consacré à notre grand palais artistique, quand on saura que l'auteur est M. Albert Babeau. M. Babeau a fait le récit des vicissitudes de la vieille résidence royale depuis ses origines, sous Philippe-Auguste, jusqu'à nos dernières révolutions. Ses plus attachants chapitres sont ceux qui se rapportent au Louvre féodal de Charles V, à la reconstruction complète commencée par Pierre Lescot sous François Ier, aux travaux de Lemercier sous Richelieu, de Levau et de Perrault sous Louis XIV, au fonctionnement des Académies au Louvre, aux projets de Napoléon Ier pour l'achèvement d'un palais que la monarchie avait depuis longtemps abandonné pour Versailles. Notons

aussi les pages qui établissent que le projet d'un grand Musée national au Louvre, dont on a fait honneur à la Convention, appartient au règne de Louis XVI, qui en a vu commencer la réalisation. Quelques détails sur l'installation présente des collections complètent l'histoire du monument, enrichie de reproductions de gravures, de plans et de restitutions bien choisies. On aurait aimé trouver, ne fût-ce qu'en appendice, quelques documents, tout au moins les références aux sources inédites que M. Babeau paraît avoir utilisées en grand nombre. On pouvait satisfaire ainsi beaucoup de lecteurs sérieux, sans nuire à l'aspect agréable du volume.

4. — *L'Art monumental des Égyptiens et des Assyriens* est le premier volume d'une série que M. Cloquet va publier, par les soins de la Société de Saint-Augustin, sous le titre de « Tracts artistiques. » C'est de la vulgarisation archéologique très heureuse. Un texte puisé aux meilleures sources, vivifié par l'esprit chrétien, donne les résultats principaux de la science sur des domaines où les découvertes ont afflué en ces derniers temps ; des gravures, plans, vues, coupes d'édifices, en font le nécessaire complément. La collection qui commence comprendra huit séries, et fera connaître l'art monumental jusqu'à la Renaissance inclusivement.

5. — M. Charles Lallemand nous donnait naguère *la Tunisie* (Voir *Polybiblion*, t. LXII, p. 417); aujourd'hui, dans l'ouvrage intitulé : *De Paris au désert*, il nous promène à travers l'Algérie jusqu'au Sahara. « Ce livre, artistique et pittoresque, dit-il, aura rempli son but si, tout en réjouissant le lecteur par ses illustrations, il arrive à lui donner une idée d'ensemble, exacte et suffisante, de la contrée qu'il faut traverser pour arriver par le plus court chemin au Sahara. » Écrivain et dessinateur, l'auteur, qui a accompli ce voyage en compagnie de sa fille, s'est attaché à décrire à la fois avec la plume et avec le crayon ce pays si plein d'attrait qui exerce sur le voyageur une véritable séduction. Chemin faisant, il s'arrête dans les villes, et nous montre Philippeville, Biskra, Sidi-Obka, Touggourth, Témacine, Ouargla, Batna, Timgat, Constantine et Bône. Mais ce sont surtout les beautés de la nature qui le captivent, c'est la population arabe, ce sont les mœurs et les coutumes locales. M. Charles Lallemand est tellement épris de son sujet qu'il va jusqu'à dire (p. 21) que « la polygamie s'impose en quelque sorte, moins pour la satisfaction des sens du maître que pour le service de la tente ; » jusqu'à trouver (p. 23) que la traite des noirs n'est pas si abominable qu'on le prétend et que l'on ne doit point « s'apitoyer outre mesure sur leur sort, puisque la seule observance des prescriptions renfermées dans le Coran rend leur situation très tolérable. » D'ailleurs, pour lui, « le Coran proclame et recommande les vertus chrétiennes » (p. 141), et il se demande « si l'état social musulman n'assure pas à l'individu le bonheur que la civilisation occidentale

est impuissante à donner. » On voit qu'il ne faut pas demander à l'auteur des vues bien élevées, un sentiment réel de ce qui constitue la vraie civilisation : c'est un artiste, et il n'est que cela. Ne cherchons donc pas dans son livre autre chose que le côté pittoresque du sujet, et contentons-nous d'admirer avec lui, en parcourant ces dessins et ces aquarelles semés à profusion, les richesses de la nature, les curiosités de tout genre dont il nous présente le vivant tableau.

6. — *De Tiflis à Persépolis*, que M. Carle Lefèvre-Pontalis a publié à la suite de son voyage en Perse (1892), forme un véritable album luxueusement édité. On trouve dans ce volume toute une série de phototypies, d'après des photographies prises par Mmes la marquise de Sigy, de Balloy, Jane Dieulafoy et MM. Bernay, Binder et Lefèvre-Pontalis : ce sont des reproductions de monuments antiques et modernes et d'admirables types de Persans appartenant à toutes les classes. Le texte du jeune voyageur est emprunté à une conférence faite par lui à Angers et à Vendôme. D'un bon style, facile à lire et d'une convenance parfaite à tous égards, il offre d'intéressants détails sur Téhéran, Ispahan et Persépolis, la ville des Darius et des Xerxès. On regrettera que l'étude sur ce curieux empire persan ne soit pas plus complète ; mais M. Lefèvre-Pontalis ne pouvait évidemment voir et décrire davantage en un congé de deux mois à peine. Sachons-lui gré d'avoir su, en si peu de temps, réunir les éléments d'un aussi beau volume.

7. — M. G. Lenôtre nous donnait récemment un livre sur *la Guillotine et les exécuteurs des arrêts criminels pendant la Révolution*. Aujourd'hui, il retrace la physionomie du *Paris révolutionnaire*, en se plaçant à un point de vue original et tout spécial. « Ce livre, nous dit-il, n'a d'autre prétention que d'être un essai de topographie d'il y a cent ans : c'est une reconstitution.... Je dirai la couleur du couvre-pieds de Robespierre, et je sais le nom de la femme de chambre de la citoyenne Danton. Je révélerai ce que Marat aurait mangé le soir à son souper si Charlotte Corday ne l'avait, à tout jamais, débarrassé des soucis matériels de l'existence, et je ne cacherai pas de quelle étoffe était garni le fauteuil du président de la Convention. » C'est donc l' « histoire d'à côté » que nous offre l'ouvrage que nous annonçons. M. Lenôtre nous fait pénétrer chez Robespierre, à Arras d'abord, puis au sein de la famille Duplay ; aux Tuileries, ce palais délabré où la famille royale, chassée de Versailles, vient s'enfermer en 1789 en attendant de le quitter pour la prison du Temple, et où s'installent à sa suite la Convention nationale et le Comité de salut public ; à l'Abbaye, témoin de l'horrible boucherie qui envoya tant de martyrs au ciel ; dans le salon de Mme Roland, où passent tour à tour les Girondins avant de fuir dans l'exil ou de marcher au supplice, et que la trop fameuse révolutionnaire abandonne pour Sainte-Pélagie, la Conciergerie et l'échafaud ; à l'hôtel de la Providence,

où descend Charlotte Corday pour préparer la terrible exécution qu'elle accomplit avec un courage stoïque, et chez Marat, dont il décrit la baignoire, récemment retrouvée ; chez Danton, à Arcis et à Paris ; au club des Jacobins ; au club des Cordeliers ; enfin à la Conciergerie et chez Fouquier-Tinville. M. Lenôtre est un curieux et un chercheur ; il a fouillé partout, dans les rues, dans les vieilles maisons, dans les livres, dans les archives surtout, et il en a rapporté une foule de détails précis, dont la minutie n'exclut pas la valeur. De tous ces matériaux, il a composé un livre plein de détails intéressants, qui permettra aux historiens de la Révolution de retracer avec plus de précision et de couleur vraie les tableaux trop souvent fantaisistes qu'on lit dans la plupart des ouvrages consacrés à cette époque. Il n'est pas tendre pour la royauté, et il a des faiblesses pour la Révolution ; mais il est avant tout exact et sincère : ce sont des qualités qui peuvent lui faire pardonner certains défauts. Ajoutons que l'illustration de ce livre constitue un ensemble des plus curieux et des plus instructifs : plans, dessins, portraits, etc., y abondent.

8. — M. Edmond Deschaumes, à qui l'on doit déjà un beau volume illustré sur *l'Armée de la Loire* (*La Retraite infernale*, Firmin Didot, 1893), nous donne, cette année, un résumé de la campagne du général Faidherbe dans le Nord. L'ouvrage est méthodiquement conçu, documenté et suffisamment impartial dans son ensemble. Quand la délégation de Tours organisa le gouvernement de la « Défense nationale, » le docteur Testelin et le général Farre furent chargés de présider aux opérations dans le Nord. Ce retour aux errements de la Révolution française par la coopération des éléments civil et militaire ne fut pas des plus heureux ; aussi le général Bourbaki fut-il bientôt envoyé à Douai pour prendre le commandement supérieur de la région. Les opinions politiques de l'ancien commandant de la garde impériale et son intimité avec l'impératrice Eugénie le rendirent vite suspect aux républicains du Nord, qui réclamèrent son éloignement. Le général Farre lui succéda provisoirement. Après la bataille de Villers-Bretonneux, caractérisée de notre côté par de brillants faits d'armes et d'incroyables paniques, les Allemands entrèrent à Amiens et à La Fère ; c'est alors que la délégation de Tours nomma le général Faidherbe commandant de l'armée du Nord. On connait l'issue de la lutte. Les troupes improvisées et démoralisées de l'ancien gouverneur du Sénégal ne pouvaient lutter contre l'armée du général de Manteuffel. Pont-Noyelles, Bapaume, Saint-Quentin, marquent les dernières étapes de cette campagne qui se traîna lamentable, malgré la bonne volonté des soldats français et quelques actes héroïques de bravoure. Le livre de M. Deschaumes est soigneusement édité, orné de trente-trois compositions par G. Tiret-Bognet, et d'une carte des opérations militaires.

9. — Rien n'est plus palpitant que le récit des *Grandes Chasses* de M. Édouard Foa *dans l'Afrique centrale*. C'est en réalité le récit d'un voyage que le vaillant explorateur a accompli pendant les années 1891-1893. Il a d'abord parcouru le Cap et le Transvaal. Puis il est remonté dans l'Afrique australe sur le Zambèze. Il a visité le pays de Makonga, les Atchécoundas, etc.; enfin il est reparti de Tête pour revenir en Europe. Il a eu à lutter non pas seulement contre les éléments, qui passent rapidement du froid au chaud, et *vice versa*. Ses coups de fusil magnifiques contre les gros animaux, tels que le buffle, l'hippopotame et le lion, et aussi de simples chasses à l'outarde sont racontés d'une façon exquise. Il faut le dire, c'est un des réels agréments du volume. M. Foa conte admirablement, avec humour, avec esprit, tellement bien que si le Muséum d'histoire naturelle n'était pas là pour témoigner de la véracité de ses récits, on serait tenté de dire : A beau.... conter, qui vient de loin. Aussi grands et petits se jetteront-ils sur son livre, très bien illustré par MM. Bogaert et Mahler, et qui ne contient pas un mot de nature à effaroucher les plus susceptibles. Il y a même parfois une note religieuse qui fait grand plaisir.

10. — La personne et même *l'Ame de Jeanne Darc* (*sic*) tiennent en réalité très peu de place dans le roman historique où M. Gheusi a voulu retracer un tableau fidèle, émouvant, de la grande crise traversée par la France au XIVe et au XVe siècle, durant la guerre de Cent ans. Elle n'y apparaît qu'à la fin, sous les traits faux d'une sorte d'héroïne « spirite, » dont l'âme est tombée, pour ainsi dire, en la possession d'une autre âme, celle d'une certaine défunte, appelée « Bérengère, » qui, châtelaine ou nonne, vivante ou morte, est le principal personnage du roman édité avec un grand luxe par la maison Firmin-Didot. Exposer ici les liens qui, présente ou absente, unissent ladite Bérengère avec un certain Raoul de Vésian, le héros du livre, qui fait ses débuts à la défaite de Poitiers pour terminer sa carrière quasi séculaire à la victoire de Patay, et qui rappelle — de loin — le plus vieux des « burgraves » de Victor Hugo, ce serait entreprendre une tâche peu récréative et tout à fait inutile. Il suffira de noter ici l'insignifiance un peu puérile, en même temps que l'invraisemblance fantasmagorique de l'action dont M. Gheusi a fait le prétexte et le lien de ses peintures historiques et archéologiques. Le talent et l'érudition ne font certes pas défaut à ces peintures, mais elles ne nous ont paru suffisamment conformes, malgré certaines scènes assez heureusement tracées, ni aux vraies données de l'histoire, ni aux vrais principes de l'art. Le style est d'un écrivain qui ne serait pas mal doué, mais qui se fourvoie à la suite de méchants modèles. Nous préférons pourtant de beaucoup sa prose aux vers qu'il lui a donnés pour préface, fâcheuse imitation de la pire manière de Victor Hugo, avec enjolivements du genre « décadent » ou « symboliste. » Cela

étant, il ne nous est vraiment pas possible de recommander le texte de cet ouvrage, bien que nous en reconnaissions volontiers le sentiment patriotique et la réserve morale. — Quant à l'illustration, très abondante et relativement luxueuse, elle est composite : en partie artistique et fantaisiste, avec une recherche excessive de l'effet; en partie historique et archéologique, d'après les monuments originaux, ce qui pourra contribuer utilement à répandre la connaissance et le goût de nos antiquités nationales.

11. — Pour un livre drôle, *les Apprentis de la rue de la Lune* sont incontestablement un livre drôle. L'auteur nous fait faire la connaissance de trois enfants, Jean, Jeannin et Jeannot, qui apprennent le métier de bijoutier dans l'atelier de M. Dupont. Jean est exemplaire, Jeannin ne l'est guère moins, mais Jeannot ne vaut pas le diable. De farces en fautes, il s'avilit jusqu'à commettre un vol au préjudice de ses deux camarades. Découvert, il s'enfuit et s'engage comme « sauvage » chez des saltimbanques. Commence alors l'expiation à laquelle il a cru se dérober. Mais la fin de ses épreuves arrive : le contremaître de M. Dupont le retrouve un beau jour et le ramène à l'atelier; on lui pardonne et il devient un bon sujet. On remarquera dans ce volume, parfois désopilant et très bien édité, quelques leçons de morale courante mélangées d'un peu de scepticisme sur les gens et sur les choses.

12. — Une jeune fille accompagne son père aveugle dans un long voyage, qu'au siècle dernier celui-ci se résigne à tenter pour aller de la Suède, où il demeure, jusqu'en Italie, où il a connu autrefois un oculiste célèbre qui peut lui rendre la vue. Attaque de corsaires, naufrage au loin, en plein océan, abordage dans une île déserte, on trouve tout cela dans *la Nouvelle Robinsonnette*. Mais le plus attachant du récit, ce sont les scènes qui nous montrent Hélène et son père aux prises avec les difficultés de l'existence matérielle, puis, après la mort du pauvre père, le rapatriement de l'enfant par un navire qui s'est éloigné de sa route. L'œuvre « adaptée » de M. Granström est intéressante et instructive; mais Dieu est, en toutes circonstances et avec un parti pris visible, remplacé par la « destinée, » le « sort, » etc. Allons ! qu'on nous ramène à *Robinson Crusoé* et à *Robinson suisse*, et qu'on laisse enfouis dans les neiges du Nord des récits où n'apparaissent, à la place du sentiment religieux, si nécessaire, si naturel même dans le malheur, que des aspirations spiritualistes beaucoup trop vagues.

13.—Avec *la Gazette des enfants*, sommes-nous en pays chrétien? Oui ; mais ce n'est guère que Mme la vicomtesse de Pitray, rédactrice en chef, qui donne au recueil la note religieuse. D'où vient que l'ensemble nous paraît un peu réservé sous ce rapport capital? Serait-ce parce que ce périodique s'imprime en Hollande? Quoi qu'il en soit, nous n'hésitons pas à le recommander, car il est à profusion rempli d'images en couleurs

fort drôles le plus souvent, instructives même parfois. Au point de vue du goût, *la Gazette des enfants* ne vaut pas *Mon Journal*, de la maison Hachette, qui est hors de pair; mais, dans le genre, elle le suit immédiatement. La variété des articles est assez grande et nos enfants s'en délecteront. Que l'éditeur se préoccupe un peu plus de la pensée de Dieu, et sa publication sera parfaite.

14. — C'est une idée originale que celle qui a été réalisée dans *Bébé qui chante :* un album en musique! La partie musicale échappe à notre appréciation ; le texte des chansons est composé avec une certaine verve; mais nous donnerons la palme à l'accompagnement — non *harmonique*, mais *artistique*. Les aquarelles de E. Collin suffiraient à assurer le succès de cet album : grandes compositions, vignettes, tout y est vraiment traité avec un talent et une verve du meilleur aloi.

15. — *Images enfantines*, tel est le titre d'un nouvel album de la maison Quantin, faisant partie de la série intitulée *Imagerie artistique*, dont plusieurs spécimens ont déjà passé sous nos yeux. Celui-ci est fort bien illustré de gravures en couleurs, accompagnées d'un texte explicatif; il est — c'est la mode du jour — entièrement consacré au souvenir de l'épopée napoléonienne; c'est toujours Napoléon qui apparaît dans ces scènes qui se déroulent et qui forment comme autant d'épisodes ou de souvenirs de la « grande guerre : » *Napoléon Bonaparte*, *Un Souper bien gagné*, *les Deux Cuirassiers*, *le Sous-lieutenant*, *les Deux Hussards*, *la Première Garde*, *l'Invalide à la tête de bois*, *le Tambour-major*, *Un Vieux de la vieille*, etc. Jolies images; épisodes amusants; au demeurant, rien qui donne une leçon utile à ceux qui feuilletteront ces pages; parfois même certaines scènes qui ne conviennent guère à l'enfance.

16. — *La Semaine d'une petite fille*, de Mlle Julie Gouraud, est un ouvrage d'éducation et de récréation que le nom de l'auteur suffirait à recommander aux jeunes personnes et aux familles chrétiennes, mais qui offre en outre l'attrait de lectures saines et réconfortantes. C'est une suite de chapitres, tous très sagement distribués, qui montrent l'emploi que doit faire de son temps une petite fille modèle. Le chapitre consacré au dimanche, qui se passe aux offices et à une touchante visite de pauvres, est tout particulièrement attachant. — Les vicissitudes d'une montre bien réglée, mais d'humeur voyageuse, sont décrites dans la seconde partie de ce livre essentiellement moralisateur et orné d'illustrations d'Émile Bayard.

17. — Qui n'a rêvé à Paris, parmi les enfants, du *Jardin des Plantes ?* Le livre de M. Pierre Damboile aidera à l'utilité et à l'agrément de ces promenades enfantines au pays des bêtes. Les jeunes lecteurs y apprendront à mieux connaître les divers animaux qu'on y rencontre et à mieux se rendre compte du rôle que chacun d'eux joue dans la nature, faisant sa partie dans cet admirable concert. Ils sauront aussi

le parti qu'on peut tirer des animaux et de leurs dépouilles, et peut-être inciter l'enfance à des sentiments plus humains vis-à-vis d'eux. Comme on le voit, ce livre vise au but surtout utilitaire et instructif. Ce n'est que de la science vulgarisée. Il nous a semblé intéressant. Puissent les jeunes lecteurs penser de même.

18. — *Les Pupilles de Madeleine*, par Mme Marie de Harcoët, retracent l'histoire attrayante de deux orphelines jumelles, recueillies en bas âge, au lit de leur mère mourante, par une honnête ouvrière. Les funestes conséquences de l'éducation sans Dieu, les avantages si précieux de l'éducation chrétienne, sont mis en parallèle dans ce gracieux roman, d'une haute portée morale. Après de nombreux incidents, souvent très dramatiques, l'une des jeunes filles, avide de bien-être et sous l'influence du milieu artificiel et prétentieux dans lequel elle est placée, meurt misérablement, après avoir eu le malheur d'abandonner sa foi. L'autre, demeurée croyante dans la sainte humilité de sa vie, s'est consacrée à sa famille d'adoption; par son abnégation, elle mérite de faire un mariage qui comble tous ses vœux. Voilà un ouvrage rempli d'idées élevées, d'une moralité remarquable ! C'est un éloquent plaidoyer, qui vient à son heure, dans un temps où la religion et les sentiments généreux qui en sont l'émanation sont si indignement attaqués.

19. — Il est temps, croyons-nous, que les auteurs de livres d'étrennes pour l'enfance et la jeunesse renouvellent un peu leur manière : le moule dans lequel ils coulent leurs récits commence à devenir terriblement banal : un voyage au cours des vacances, chez grand'mère, ou chez une tante; cette fois, c'est *Chez l'oncle Louis*. Et quelques semaines passées à courir, à faire des excursions sur terre ou sur mer, à jouer des charades, à faire un certain nombre de sottises suivies d'une punition qui porte avec elle son enseignement, bref, à passer le mieux possible ses vacances, que de fois nous avons lu ce récit que Mlle Jeanne de Colomb nous conte encore cette année. Son livre n'est pas plus mauvais qu'un autre, mais il vient trop tard. J'ajoute qu'on ne parle là que d'élèves de lycées, comme s'il n'y avait pas d'autres collèges en France, et que Jeanne d'Arc y est une fois de plus laïcisée.... Puisque l'auteur ne se préoccupe pas du tout des enfants chrétiens, nous ne voyons pas pourquoi les enfants chrétiens éprouveraient le désir de lire son livre.

20. — Mme de Witt nous donne, traduits de l'anglais, de Mrs Croik, deux contes de fées infiniment plus longs et beaucoup moins clairs que les contes de Perrault. Le premier tend à montrer que *l'Amour d'une mère* triomphe de tout, même des fées qui retiennent sa fille depuis plus de vingt ans dans leur séduisant royaume. Les larmes et les prières sont plus fortes que les charmes du pays des fées. Nous ne disons pas le contraire, mais c'est tout de même assez compliqué comme démonstration. Quant au second récit : *Les Aventures d'un lutin*, c'est gentiment raconté et

amusant à lire. Y a-t-il une morale là aussi? Peut-être, mais nous avons eu de la peine à la découvrir.

21. — Dans *Bohèmes et braves gens*, Mme de Bosguérard raconte l'histoire de six jeunes garçons que la guerre a faits orphelins et qui, errant à travers le pays, trouvent asile et protection à Romorantin, chez des personnes charitables. Le temps, les bons exemples et l'affection générale font leur œuvre ou portent leurs fruits, et les petits abandonnés deviennent d'utiles citoyens. Ce livre n'est point mauvais en soi, mais l'intérêt trop divisé se soutient peu et l'on ne trouve nulle part la préoccupation de la pensée religieuse.

22. — De tous les ouvrages édités par la *Bibliothèque enfantine*, nous osons dire que *le Théâtre de Polichinelle* est à la fois le plus amusant et le plus pratique. Les pièces qui le composent ont été écrites par un papa, le papa qui, maintes fois, les a jouées avec grand'mère sur le théâtre de sa fille Nénette. Que ce soit *Polichinelle et l'Avocat*, *la Bûche économique*, *le Chat de la mère Michel*, *Polichinelle paie ses dettes*, ou *la Vache de Rosette* qui soit l'objet de la représentation sur ce charmant théâtre, les physionomies d'enfants s'épanouissent devant ces scènes mouvementées qui produisent jusqu'à six personnages : une mère Michel ou une Rosette; Polichinelle, un gendarme, un juge qui, à un moment donné, pourra devenir un commissaire ; un soldat, dont le képi est généralement fixé à sa tête en carton, qui joue les Lenglumé, et qu'il est aisé de transformer en Lustucru, en le coiffant d'un bonnet blanc de pâtissier.

23. — Sous le titre de la première de ces nouvelles qui s'adressent aux enfants de huit à dix ans, *Une Partie de plaisir*, *le Saule-pleureur*, *la Sangsue*, *A contre-cœur*, *les Joujoux de sa sœur*, *le Ballon rouge*, voici des contes ingénieux et d'un tour enjoué qui charmeront les enfants. La dernière de ces gracieuses historiettes de Mlle Roger Dombre offre l'histoire dramatique de Tom Pouce, un enfant si petit qu'il eût pu se noyer dans une soupière, de complexion si délicate qu'il lui était interdit de prendre part aux ébats des autres enfants, si léger qu'un ballon rouge avec lequel il avait joué lui procure un voyage aérien des plus épisodiques.

24. — *Les Mémoires d'une chèvre*, par Mme la comtesse de T., sont une allégorie des plus finement spirituelles, bien sûre d'être comprise de tous les enfants qui sont familiarisés avec les Fables du bon La Fontaine. Vous-mêmes qui ne lisez plus La Fontaine tous les jours, vous prendrez intérêt à suivre les métamorphoses de cette jeune princesse, intelligente, jolie, mais capricieuse et volontaire, au point d'être transformée en chèvre blanche par le génie protecteur de la famille. Sur ses quatre pattes, la gracieuse petite bête est soumise à mille épreuves contées avec humour, et d'où elle sort corrigée et amendée. Quand elle est

revenue à la sagesse et à la raison, elle reprend sa place dans la maison paternelle, à la grande joie de ses parents et de ses futurs sujets.

25. — *Les Bonheurs de Pauline*, de Mme de Bosguérard, également illustrés avec goût, sont une narration intéressante, bien à la portée de l'enfance, et présentée en bon style; l'auteur doit être une excellente mère. La jeune Pauline, douée d'un bon petit cœur, est donc à parfaite école. Les enfants liront avec intérêt l'histoire de Polichinelle et celle de la petite Paulette, qui sont des leçons pratiques de charité.

Pourquoi le courant chrétien n'est-il pas introduit dans tous ces petits livres aimablement et spirituellement faits? L'âme en est absente, et c'est une lacune que nous aimerions à voir combler. Il n'y a pas d'éducation complète, pas de bien sérieux, hors de la voie franchement, résolument chrétienne. VISENOT.

POÉSIE

1. *Poésies complètes (1850-1893)*, par le Vte HENRI DE BORNIER, de l'Académie française. Paris. Dentu, 1894, in-12 de 388 p., 3 fr. 50. — 2. *La Lande fleurie*, poème, par YVES BERTHOU. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 152 p., 3 fr. — 3. *Les Angoisses*, par ÉDOUARD DE MORSIER. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 118 p., 3 fr. — 4. *Fleurs des mornes*, par EDMOND HÉRAUX. Paris, Cerf, 1894, in-12 de 120 p., 3 fr. — 5. *Toi*, poème, par ANDRÉ TORY. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de 142 p., 3 fr. — 6. *La Chair souveraine*, par ERNEST FOISSAC. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de II-156 p., 3 fr. — 7. *Les Adieux, poésies bretonnes*, par Mme ADINE RIOM. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de VIII-108 p., 3 fr. — 8. *Heures perdues*, par ADOLPHE POISSON. Québec, Coté et Cie, 1894, in-8 de 256 p. — 9. *Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes, en vers, avec chœurs, de Jules Barbier, édit. spéciale pour la jeunesse, avec une lettre de Jules Barbier, musique de Ch. Gounod, par HENRI DARBÉLIT. Paris, Bricon, 1894, in-12 de 108 p., 1 fr. — 10. *Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes, avec chœurs et couplets, par JEHAN GR'EECH. Paris, Bricon, 1894, in-12 de 94 p., 1 fr. — 11. *La Première Victoire de Jeanne d'Arc*, drame en trois actes, par A. DE FORTEMOLÉ. Paris, Haton, 1894, in-12 de 48 p., 1 fr. — 12. *Jeanne d'Arc*, par PAUL CROISET. Paris, Bricon, 1894, in-12 de 7 p., 0 fr. 25. — 13. *Le Cantique de la réconciliation des cœurs et du retour à l'unité*, par l'abbé JOSEPH LÉMANN. Paris, Tolra, 1895, in-12 de 35 p., 0 fr. 50. — 14. *La Harpe de David*, trad. en vers français du Psautier, par l'abbé P.-M. MALATESTE. Paris, Retaux, 1894, in-8 de V-272 p., 3 fr. 50. — 15. *Flammes et flammèches*, par JEAN CASIER. Bruxelles, Lacomblez, 1894, in-12 de 72 p.

1. — Qui dit un livre du vicomte Henri de Bornier dit un volume de beaux vers exprimant de grandes pensées. Les *Poésies complètes (1850-1893)* sont la preuve qu'il ne pouvait en être autrement, et l'auteur de *la Fille de Roland* s'y montre égal à lui-même, c'est-à-dire toujours grand, noble, élevé. M. de Bornier dédie ce recueil à sa fille, et, songeant à tous les procédés des écoles — lisez : des petites chapelles — qui disparaissent avec autant de rapidité qu'elles mettent d'assurance à se proclamer éternelles, il dit :

Il n'est qu'une mode immuable :
Celle qui veut que, prose ou vers,
Nos livres puissent, sur la table,
Aux yeux de tous rester ouverts,
Le mien le peut, etc.

Puis, faisant allusion à tant de succès de mauvais aloi qui caractérisent notre époque décadente, il s'écrie :

Si j'avais cédé, lâche et traître,
Au démon que j'ai combattu,
Je sais qui me louerait peut-être....
Toi, ma fille, que dirais-tu ?

Laissons quelques groupes de jeunes — de jeunes ! Ils sont si vieux par le cœur que nous nous demandons comment ils peuvent s'intituler « les jeunes ! » — laissons-les proclamer que tout cela est fini, usé, vieux jeu. Le vrai, le beau, le bien, n'ont point d'âge, et c'est pourquoi les gens de goût préféreront toujours à leurs poésies faisandées ou à leurs rébus, vrais casse-tête chinois, des œuvres comme celles de M. de Bornier, c'est-à-dire des vers francs comme la vertu, forts comme la foi, simples comme la vérité, et dans lesquels passe un souffle d'émotion sincère et profonde. Peut-être y trouverait-on parfois un peu d'éloquence théâtrale, mais comment l'auteur des drames si émouvants que chacun sait aurait-il pu continuellement sortir de son tempérament ? Et pourquoi nous plaindre d'un peu de belle et grande éloquence, alors que tant de versificateurs du jour en sont si totalement dépourvus ? Bornons-nous donc à goûter cette poésie aux mâles accents, aux généreux élans, toute pleine de fortes pensées, et qui nous sort de tant de clapotages de mots vides de sens, de tant d'efforts inutiles et creux, voire même d'obscénités, auxquels nous sommes, hélas ! accoutumés.

Ces *Poésies complètes* sont classées sous plusieurs rubriques : *Philosophica*, *Paris et la guerre*, *A-propos dramatiques*, *les Cigalières*, *Varia*, *Academica*. Il est difficile de faire un choix, chacun de ces chapitres ayant son mérite propre, et le vers et la pensée étant partout d'un vrai poète. Pourtant, s'il fallait me prononcer, mes préférences iraient aux deux premiers. Chez un artiste chrétien, ce qui touche particulièrement à la philosophie devait être de première beauté. Aussi, que de belles pensées enchâssées en des vers pleins, fermes, sonores, dans *Philosophica !* Voyez ceux-ci sur la vieillesse :

La vertu calme et grave est une autre beauté....
L'âge ne détruit pas la grâce, il la couronne,
Et la ride s'efface où la beauté rayonne.

Mais il faudrait citer presque tous ces vers cornéliens, si l'on voulait être complet, comme ceux de *Paris et la guerre*. Le poète patriote est vraiment à la hauteur de sa tâche, lorsqu'il dépeint les humbles héroïsmes et les douleurs vaillamment supportées de ces jours sombres. La pièce sur *Châteaudun* — une pièce à dire, comme plusieurs autres de ce chapitre, — est particulièrement remarquable. *Les Orphelins de la guerre* sont d'une poignante émotion. Lisez ces derniers vers :

Mais la mère et l'enfant! O misères sacrées!
De quels flots de douleurs sont faites tes marées,
Océan de la vie! Et toi, gloire aux yeux durs,
A qui le meurtre met des auréoles neuves,
Combien te faut-il donc d'orphelins et de veuves
De ton temple maudit venant mordre les murs!

Et c'est ce même souffle qu'on retrouve presque à chaque page.

2. — M. Yves Berthou aime sa Bretagne passionnément et même peut-être jusqu'à l'injustice pour le reste du monde, ce qui est quelque chose malgré tout, et pour tous les non-Bretons qu'il appelle tranquillement : les Barbares, les Vandales aux voix rauques. « Barbares et Vandales » me semble déjà, si j'ose le dire, un peu exagéré, mais « aux voix rauques » dépasse décidément la mesure. Car, s'il est un reproche que la langue bretonne, toute en *k*, peut faire aux autres langues, ce n'est guère d'être rauques. Mais c'est sans doute au figuré, en songeant à toutes les vilenies morales que charrient le français, l'allemand, l'anglais et *tutti quanti*, que le poète leur lance cet anathème. Et d'ailleurs, comment reprocher au véritable artiste un peu de passion et d'emportement? Songeant au « je m'enfichisme » de tant d'aligneurs de mots sans vie, je ne me sentirais pas le courage de m'en plaindre. Et quand je vois M. Berthou — Yves, naturellement — revenir vingt fois, cent fois sur son aversion des villes corrompues et des hommes mauvais et sans croyances qui les remplissent, je ne trouve rien à lui répondre, sinon qu'il aurait pu nuancer et ne pas englober tous les citadins sans exception dans sa virulente réprobation. Non, il n'y a pas absolument et irrévocablement que des monstres au sein de nos villes, et la meilleure preuve que j'en puisse donner, c'est que notre poète les a fréquentées.

A côté de l'antipathie, dirai-je de la haine? l'amour. Ah! comme il l'adore, sa *Lande fleurie!* Tout lui en plaît : ses campagnes, ses villages, ses menhirs et ses dolmens, sa mer, son ciel gris, ses calvaires, ses légendes, sa foi surtout; et sainte Anne, ses pardons, ses genêts d'or, ses binious et jusqu'à — j'allais dire ses verrues, en songeant aux lits-armoires qu'il n'oublie pas et dont, en toute sincérité je déclare.... mais je ne dirai rien, résolu que je suis à ne pas passer pour Barbare aux yeux de M. Berthou. Qu'il me soit permis cependant de lui reprocher quelques rimes faibles et des césures peu correctes. Je n'aime pas voir rimer *amour* avec *parcourt*, comme il se trouve dans le sonnet, d'ailleurs bien fait, de dédicace « A ma chère femme. » Quant à la césure, lisez les vers suivants, surtout le second :

Devant les Vierges pâlissantes j'ai chanté.
Cloches de Brê-Lévenez, pour qui tintez-vous?
Pour qui sonnez-vous le glas, ce glas qui persiste?

Sans parler du manque d'harmonie de ces derniers. Du premier vers, je ne dirai trop rien, car, en somme, il est admis aujourd'hui qu'on puisse

couper l'hexamètre en trois, de quatre en quatre syllabes, et ce rythme même ne manque pas d'harmonie. Mais le second si dur — j'allais dire si rauque — comment voulez-vous le scinder? Or, les vers de ce genre ne manquent pas dans le volume.

Mais assez de critiques! Passons aux qualités, qui dominent, surtout quand le poète chante son pays, c'est-à-dire quand les vers jaillissent d'eux-mêmes, sans apprêt, sans recherche. Et le mieux, pour les faire valoir, sera de citer :

Quittons ces villes que j'abhorre,
Où se flétrit le cœur lassé....

Au pays des Landes fleuries,
Que ceignent les horizons bleus,
Mignonne, allons cueillir tous deux
Des fleurs qui ne soient pas flétries.

Bruyères que la Foi parfume!
Clochers fleuris de dur granit!
Paroisses que le Ciel bénit,
Où le cœur bat sans amertume!....

Je me souviens d'avoir été
Cueillir pour la Vierge Marie,
Sur ces collines de Féerie,
Les fleurs de l'éternel été.

Mes belles fleurs, mes fleurs mystiques,
Fleurs des vitraux, fleurs des portiques,
Embaumez les enfants grandis
De vos parfums de paradis.

3. — *Les Angoisses*. Rien que le titre vous ferait frémir! Il est vrai que l'auteur dédie son œuvre à « la bien-aimée, » qui l'aurait inspirée tout entière. Mais il faut ajouter, au point de vue religieux tout au moins, que la bien-aimée n'a pas à s'en vanter, car le volume est à peu près entièrement consacré à combattre la religion et la foi :

Et voici deux mille ans qu'aux âmes condamnées
Un prêtre offre le fiel amer et détesté.

Au dire de M. de Morsier, le prêtre ne saurait pas faire autre chose! Il ne paraît guère être au courant des œuvres sublimes et des dévouements incessants du christianisme, M. de Morsier! Du reste, il prend soin de définir lui-même son plan, et voici en quels termes :

Car c'est uniquement — et que nul ne confonde! —
Contre le dogme seul que je vais guerroyant....
Le code de morale est vieux comme le monde,
Et l'on peut être saint sans qu'on soit un croyant.

Dixit M. de Morsier — et que nul ne confonde! — Les saints laïques! Eh! mon Dieu, quels tristes saints! Et qu'il faut peu les éplucher pour tomber dans la plus absolue désillusion. Que de chèques dans leur poche

et de saletés dans leur vie! Mais passons. Le chapitre serait trop long. Du reste, l'auteur des *Angoisses* ne nous en laisse pas le temps et il remonte jusqu'à Jésus-Christ, qu'il revendique pour ses idées!

« Nous aussi l'adorons! » s'écrie-t-il, tout en déclarant faux son enseignement et ses affirmations. C'est à la raison de M. de Morsier, puisqu'il a le culte de la raison, que je fais appel. Jésus-Christ s'est donné pour Fils de Dieu, et c'est au nom de son Père qu'il n'a cessé de prêcher. Vous prétendez qu'il n'était qu'un homme, fils d'un homme. C'était donc un imposteur. Et vous concluez : « Nous aussi l'adorons! » Quel illogisme!

C'est sans doute le trouble qui résulte en son esprit de cette anomalie qui fait oublier à M. de Morsier, non une fois, mais cent, que deux rimes masculines différentes, comme *azur* et *péché*, ne peuvent se suivre immédiatement. Les vices de versification ne l'épouvantent d'ailleurs aucunement, et il continue en assurant que le sacrifice de la Croix, rachetant les hommes du péché, est un « dogme monstrueux, » foi de théologien. Puis, il nous sert vingt arguments aussi usés que victorieusement réfutés, et s'imaginant de bonne foi que son attaque est décisive, il s'écrie avec autant de simplicité que d'assurance :

Oh! je vois votre peur et j'entends votre plainte!....

N'est-ce pas à désarmer la critique? comme il désarme, d'ailleurs, toute harmonie du vers. Lisez plutôt :

Christ! c'est en ton nom qu'on tue, et brûle, et viole....
O Christ, l'as-tu su? C'est en ton nom, tu m'entends....
Dis, si cette pensée....

Christ, c'est en ton nom qu'on.... l'as-tu sucé — pardon! — l'as-tu su? C'est.... Dis, si cette....

Allons, décidément, nos poètes religieux ont plus de respect de l'harmonie! Ce ne doit pas être l'opinion de notre versificateur (?) et il poursuit son argumentation, comme suit :

Affirmer l'Infini, Dieu, tel qu'on l'a conçu,
C'est s'égaler à lui! Car toute connaissance
N'est autre qu'un rapport entre l'objet perçu
Et l'esprit qui perçoit; or, un rapport, je pense,
N'a lieu que du semblable au semblable, ici-bas.

Donc!.... Vous voyez la force de l'argument et la forme toute poétique sous laquelle il est donné.

Le *Poème de la nature*, qui fait suite aux *Angoisses*, bien que l'auteur y persiste à vouloir faire suivre des rimes qui n'ont aucun rapport, comme *loi* et *sangloter*, contient de bons vers.

4. — Que dirai-je de *Fleurs des mornes*, sinon que c'est une œuvre inégale, je veux dire où se rencontrent des qualités réelles : des vers bien frappés, de bonne facture, réguliers, sans recherche, et

tout à coup, à côté, des manques de goût — oh ! je sais bien qu'il est plusieurs écoles qui prétendent qu'il n'y a pas de manques de goût et que le goût dépend de chacun ; mais je suis resté, sur ce point, de la vieille école de la Bruyère et de quelques autres encore, si bien que j'estime qu'il existe un bon et un mauvais goût. Et que les partisans de cette théorie se rassurent d'ailleurs : la vieille école sera celle de demain, par cette simple raison que le beau est éternel, et que les petites écoles n'y changeront rien. Ce qui revient à dire que le vieux sera jeune demain. — Mais fermons cette parenthèse trop longue et revenons à notre sujet. L'auteur de *Fleurs des mornes* est un romantique, du moins par l'expression et par les réminiscences, dont peut-être il ne se doute point. C'est à satiété qu'il se sert d'épithètes usées. Que ces épithètes ne soient pas absolument mauvaises, c'est très possible ; mais qu'elles soient démodées, c'est certain. « La douce tourterelle.... les ruisseaux gazouilleurs.... les rapides nacelles.... l'astre brillant du jour.... la ravissante parure (du printemps).... le zéphyr qui tendrement soupire....,» etc. Sincèrement, nous en avons par-dessus la tête. Et ces longues descriptions, comme celle de la première pièce ! Qu'en penser ? Ajoutez-y quelques chevilles et pas mal de remplissage, et vous trouverez que c'est un peu trop :

Voici, voici le printemps....
Voici, voici la bruyère....
Voici, voici la mélisse....

s'écrie le poète, qui nous décrit les uns et les autres, et les critiques estiment naturellement que la mélisse, par exemple, n'a rien de si extraordinaire qu'elle mérite d'être annoncée deux fois. Aussi, ne trouvent-ils guère à plaindre leur homme lorsqu'il leur apprend — chose incroyable et qui n'était jamais arrivée qu'à lui — qu'il vient d'être abandonné par sa belle, après avoir reçu ce simple billet P. P. C. : « Je pars pour l'Italie. » Après tout, l'Italie est si poétiquement romantique et le fait est si naturel, suivant la description d'une scène d'alcôve, qu'il n'y a pas beaucoup à gémir. Quoi de surprenant, d'ailleurs, puisque le poète lui-même nous apprend, quelques pages plus loin, que tout meurt et que tout passe ? Ce qui ne l'empêche pas de nous déclarer que les yeux d'une dame l'ont troublé et « l'émoustillent. » Aussi bien, s'écrie-t-il :

Fermez-les, fermez-les, Madame, ils me font peur.

Heureusement, de telles terreurs ne sont pas pour l'effrayer longuement et voici qu'il nous offre un *Chant patriotique*. On sait que le refrain d'un chant patriotique doit être particulièrement net, simple, enlevant. Voici le sien :

Pour étendard la liberté,
Pour cri : Mort aux tyrans ! et pour témoin : l'histoire !

Ces « pour » et ce témoignage de l'histoire n'entraîneront pas les masses. Quant à cette « Mort aux tyrans, » on reconnaîtra assurément que M. Edmond Héraux ne l'a pas inventée.

Mais la guerre n'a pas longtemps ses faveurs, et il revient vite à ses sujets de prédilection. Parlant d'une jeune fille de dix-sept ans, il dit :

Ses charmes alléchaient par l'appât du plaisir.

Comme c'est délicat et de bon goût ! Puis, songeant à une autre femme, il s'écrie :

Près d'Anna j'ai connu les voluptés du ciel !

C'est peut-être beaucoup dire ! Mais puisqu'il le croit, que voulez-vous y faire ?

5. — *Toi* est précédé d'une préface de M. Edmond Haraucourt, tendant à démontrer que « les œuvres durables ne le sont qu'en vertu de leur harmonie. » Ce qui ne doit pas être le fort de notre époque, si nous en croyons M. Haraucourt lui-même, car il ajoute : « Suprêmes civilisés d'une ère, nous devions être et nous sommes les dégénérés : esprits inquiets, âmes troublées, nerfs malades, trop vibrants, presque fous, peut-être fous, hâtifs, et, tant la vie nous presse, nous heurte et nous bouscule, courant sans trêve vers des inconnus dont les formules elles-mêmes nous sont inconnues, courant pour courir, nous exaspérons d'heure en heure une nervosité qui veut peut-être notre mort, mais dont nous ne saurions nous guérir, puisqu'elle est notre vie. » Ce n'est guère le moyen d'arriver à l'harmonie ; mais M. Haraucourt nous affirme qu'on peut y arriver quand même, en étant court, ce qu'a fait M. André Tory. Le poème de M. Tory est l'histoire d'un amour :

Mes vers, je les écris, mais c'est toi qui les crées;
Ce livre, rose et noir, n'est pas mon œuvre, non;
J'aurais dû mettre ici deux syllabes sacrées,
Mais, jaloux, je n'ai pas voulu dire ton nom.

Plus loin il ajoute :

Mon cœur est né. Ses yeux m'ont donné le baptême.

Et ce dernier vers dit, à lui seul, la mièvrerie prétentieuse qu'on retrouvera dans presque tout le volume. C'est ainsi que le poète se demande, ailleurs, comment il pourrait bien se faire que d'autres, avant lui, aient pu murmurer des chants d'amour, puisqu'*elle* n'existait pas ! Et il ajoute : « Chantaient-ils donc l'attente de leur solitude et l'espoir de ta venue ? » On se demande pourquoi l'attente de leur solitude, plutôt que la solitude de leur attente ? D'ailleurs, cette recherche dans les idées se retrouve dans l'expression. A preuve, ces mots prétentieux : « Ma pauvre âme esseulée.... des désirs essorés.... enlinceulé de rêves...., » etc. Heureusement, M. Tory est quelquefois plus simple, alors surtout qu'il rappelle de doux souvenirs, et sa poésie y gagne :

C'est là que je venais l'attendre, le dimanche;
Je la voyais entrer rose en sa robe blanche,
Blonde avec du soleil fleuri dans les cheveux....

C'est là sous ces vitraux dorés, rouges et verts,
Dont les lueurs nimbaient son front d'éclats étranges,
Que je m'agenouillais auprès d'elle. Les anges
Respiraient le parfum de ses vingt ans éclos.

Ce sont de bons vers. Mais pourquoi faut-il que le poète nous dise, d'autre part : « C'était au temps où je croyais en Dieu. »

Il aurait mieux fait de continuer, à supposer que ce ne soit pas là une sorte de pose qu'il se donne et dont il ne paraît guère comprendre le ridicule. La croyance en Dieu ne nuit à rien, qu'il en soit persuadé, pas même à la poésie.

Mais celle qu'il chantait est morte, et c'est le sujet de la seconde partie de son volume, où se trouvent de bons vers et qui n'est point banale, pas plus en prose qu'en vers, — car il a cru nécessaire de s'exprimer en l'une et l'autre langue, pour mieux chanter son amour.

Son amour ! Comme il finit singulièrement ! Il se mariera, avec une autre, naturellement, puisque la première est morte, et il aura des enfants. Puis, quand il sera vieux, il relira dans son livre ce souvenir, dont il garde le parfum. Il ne nous dit pas comment il espère que sa femme le prendra.

6. — *La Chair souveraine* est un roman en vers. En voici le thème : Un jeune homme très bien s'apprête à se noyer tout à fait poétiquement, sur la Côte d'azur, par un beau temps bleu, et, comme de juste, avant l'opération, il lance à la vie indigne de lui l'apostrophe traditionnelle. Mais, tout à coup, il s'interrompt : « J'entends du bruit. » On vient, comme au théâtre. C'est une femme; elle doit être très bien aussi, ce qui ne l'empêche pas d'avoir entendu le beau discours de notre désespéré et de s'écrier, ce qui n'est point commun : « Mon Dieu, que je l'envie ! »

Et se tournant, Jean vit un œil comme un saphir,
Qui brillait au milieu d'une touffe de branches.

Le fluide qui s'échappe de cet œil va-t-il retenir Jean sur le bord de l'abîme? L'exemple de Jean déterminera-t-il Olga à se précipiter avec lui dans les flots? Rien de tout cela! Discrètement, la jeune personne se retire, accompagnée de sa gouvernante, en adressant à notre homme ces paroles pleines de respect et de prévenance :

Mais nous ne voulons pas retarder un instant
Le moment solennel que vous désirez tant....
Et Jean vit atterré, curieux et confus,
Deux dames qui partaient sans dire un mot de plus.

Quelques réflexions encore, et Jean se jette à l'eau. C'est bien fini !

Eh bien, non ; car la gouvernante d'Olga est prise, en route, d'une sorte de remords, et comme elle aperçoit un pêcheur dans sa barque, elle le hèle, lui signalant le fait. Le pêcheur donne un coup de rame, et il arrive juste à temps pour sauver le noyé. Il le dépose sur le sable, mais comme il faut qu'il prenne des petits poissons pour sa famille, il n'a pas le temps de s'en occuper davantage et il le laisse aux soins des deux femmes, qui le font porter dans leur maison. La maladie dure longtemps, d'ailleurs c'est nécessaire : vous comprenez qu'un glaçon comme cette jeune fille, qui ne lèverait pas le petit doigt pour sauver la vie à un jeune homme qui se tue sous ses yeux, ne fond pas en vingt-quatre heures. La longueur même de la convalescence de Jean ne suffira pas à la tâche ; car Olga a bien d'autres chats à fouetter : elle est tout entière plongée dans de ténébreux complots contre la personne d'un colonel russe qui a tué son fiancé, un nihiliste. Je n'entrerai naturellement pas dans les détails de ce drame étrange. Qu'il me suffise de dire que *la Chair souveraine* finit par triompher de tout et de tous : Olga aime Jean, qui l'aime depuis longtemps, et le beau-frère d'Olga s'éprend de la fille du colonel russe, qu'il avait enlevée pour une odieuse vengeance. C'est la chair, la chair souveraine, qui a produit tous ces résultats et qui dénoue heureusement toute la situation. Du sentiment, de l'amour noble, il n'est pas question. Aussi bien, le poète donne-t-il des descriptions et tombe-t-il dans un matérialisme qui déparent toute son œuvre, où l'on trouve d'ailleurs de la couleur, de l'action, de beaux vers et généralement de l'harmonie.

7. — Après l'amour de la chair, si l'on peut ainsi s'exprimer, l'amour idéal, l'amour fait de sentiment, de souvenirs, de lointaines réminiscences, chez une femme qui vit en province et qui a le temps de penser, d'analyser, de revenir cent fois sur le même rien qui est, pour elle, un événement, et, par suite, l'amour rêveur, mélancolique, triste. Car il est rare qu'on trouve la gaieté et la joie à approfondir la vie, comme le fait Mme Adine Riom. C'est, avant tout, de réflexions et de poésie personnelle que se composent *les Adieux :* « Vous souvient-il.... Ensemble, nous étions.... Il vint à cette place.... Quand je l'apercevais...., etc. » Et ce sont des impressions douloureuses sur les affections méconnues, sur l'indifférence générale, sur la déplorable façon dont se font les mariages, sur la rareté de l'amour vrai et absolu, sur les désillusions et l'horrible amertume qui suivent les charmes trompeurs de la passion. Il s'y joint d'ailleurs un sentiment de foi qui élève :

Le plus grand de nos maux ici-bas, c'est le doute.

Enfin, Mme Adine Riom sait décrire et conter, et son vers, de forme classique, exprime bien ce qu'il veut dire. Aussi peut-on souscrire, en confiance, aux éloges que fait de cette poésie vécue M. Eugène Manuel, dans la préface des *Adieux*.

8. — C'est de par delà les mers que nous viennent les *Heures perdues*, du Canada, de la *Nouvelle France* d'autrefois, qui a gardé, en dépit des séparations, avec notre langue, l'amour du sol gaulois et la foi de nos pères. A tout instant, cet amour et cette foi éclatent dans l'ouvrage plein de saine et bonne poésie de M. Adolphe Poisson, par exemple dans l'*Ode à Léon XIII* et dans *les Deux Frances*, où les vers bien frappés ne se comptent point. Mais toutes les pièces du volume ne se valent pas absolument, et, comme le disait La Bruyère de Corneille — sans d'ailleurs le comparer à l'un, ni me mettre au rang de l'autre — je dirai de M. Poisson qu'il est inégal. A côté de pièces de grande inspiration, écrites en belle langue classique, il en est d'autres qui leur sont inférieures et par la médiocrité du sujet traité et par la diction, ainsi celles où il explique que les voyages sont plus rapides qu'autrefois et où il compare les saisons du cœur à celles de la nature. D'autre part, M. Poisson abuse quelque peu des zéphyrs, des autans, de la muse, de la lyre, et autres termes analogues qui, à tort ou à raison, ne sont guère plus de mode. Plus graves encore sont les chevilles qui remplissent quelques vers, et plus graves encore les vers de neuf pieds, comme celui-ci, alors surtout qu'ils voudraient n'en avoir que huit :

Pour me faire perdre la raison.

Et puis, quelle singulière idée de nous expédier ses poésies :

Sur les ailes légères
Des frêles hannetons.

Mais l'ouvrage a, d'autre part, trop de réelles qualités, pour que je puisse terminer par des reproches, et je considère comme un devoir de critique juste et consciencieux de finir par une citation qui est un éloge. Ces vers sont empruntés à la pièce intitulée : *Les Morts*.

Quand l'âpre vent d'hiver souffle sur la colline,
Quand les feux attiédis du soleil qui décline
N'échauffent plus les nids perdus dans les sillons....
Quand les flancs épuisés, la féconde nature
Aux insectes frileux refuse la pâture,
Alors sonne au beffroi le glas des trépassés....

N'est-ce pas harmonieux et bien décrit ?

9. — *Jeanne d'Arc*, drame en.... J'en ai toute une collection. Jeanne d'Arc est à la mode. C'est une mode qui vaut mieux que d'autres, mille fois mieux, et heureusement, car la mode.... mais ce serait le cas d'une dissertation si longue que j'en fais grâce au lecteur.

Commençons, à tout hasard, par la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier, modifiée et transposée à l'usage des collèges par M. l'abbé Darbélit. Mais qu'on me permette tout de suite une remarque : j'éprouve toujours une sorte de terreur en ouvrant les « éditions spéciales pour la jeunesse. »

Combien d'œuvres de première valeur qui, ainsi « rajeunies, » ne sont plus que de tristes et lamentables squelettes. Ce n'est heureusement pas le cas de M. l'abbé Darbélit, je veux dire de son œuvre. L'intérêt du drame ne languit pas, le dialogue est animé, vif, entraînant, et le vers généralement bien fait et classique. Plusieurs tirades de ce poème, qui respirent le patriotisme et la foi, sont d'une belle envolée ; mais quelques faiblesses de rime et d'expressions nuisent un peu au mérite général de l'œuvre.

10. — Encore une *Jeanne d'Arc :* celle de M. Jehan Gr'eech. Le drame est en prose, avec chœurs et couplets en vers, ces derniers tirés de la *Jeanne d'Arc* de Gounod. L'œuvre est assez intéressante, sans rien de marquant. Les caractères de Jeanne, du Roi et des courtisans, comme leur langage, sont conformes à la vérité historique. Celui de Jacques d'Arc, le père de la bonne Lorraine, nous semble un peu brutal. Sans être un ange de douceur, Jacques d'Arc aurait pu, nous semble-t-il, être moins rude. Le jeune Amaury, le petit orphelin recueilli par Jeanne, et qui la suit à la guerre, jusqu'au bûcher de Rouen, est parfois touchant, mais l'auteur met sur ses lèvres peut-être trop d'enfantillages, dont il aurait pu se passer. La pièce renferme d'ailleurs un certain parfum de moyen âge et de chevalerie qui n'est pas pour déplaire.

11. — Puis, encore une *Jeanne d'Arc*, celle de M. de Fortemolé. C'est également un drame en prose, mais, je le crains, un peu prosaïque. Assurément, Jeanne d'Arc, étant une villageoise, devait s'exprimer simplement, mais de là à se servir d'expressions absolument terre-à-terre, dans une pièce où figure la glorieuse libératrice de la patrie, il y a de la distance. Les « tout le reste, ben ! » les « comme ça, » les « un brin, » qui reviennent à chaque instant, sont à peine de couleur locale, et certainement ils choquent le goût. Il en est de même de cette mère Furet, qui joue le rôle d'agent de la sûreté, de la brave aubergiste la Rousse — décidément, nous sommes dans la police, — de Mme d'Arc, la mère de Jeanne, et de quelques autres, qui s'expriment avec une sorte de patois. Les idées valent mieux que la forme, mais qu'est-ce que des idées sans art en littérature ?

12. — Et puis, une nouvelle *Jeanne d'Arc*, pour varier, celle de M. Paul Croiset. Mais ce n'est plus ici qu'une simple pièce de vers.

Le siècle finissait mal pour notre pays....

dit le poète, au début. Mais le souvenir de Jeanne d'Arc est redevenu plus vivant que jamais, et M. Croiset en conclut :

Le siècle finit bien.

C'est beaucoup dire, et l'enthousiasme de l'auteur est peut-être un peu exagéré, comme son vers, parfois raboteux, est trop chargé de mots et d'enjambements.

13. — C'est de la belle lettre apostolique du Souverain Pontife aux princes et aux peuples de l'univers, que M. l'abbé Lémann s'est inspiré pour écrire les strophes de son *Cantique de la réconciliation des cœurs*, adaptées à la musique de l'*Ave Maria* de Lourdes. Rien de plus difficile que de composer de bons cantiques, si nous en jugeons par la grande masse de ceux que nous connaissons tous. La forme, la rime, l'art, en un mot, y sont trop souvent sacrifiés à la pensée, quand cette pensée n'est pas elle-même vague et indéterminée. Et M. l'abbé Lémann n'a pas toujours échappé à ces défauts. Un exemple :

Charité m'appelle
Tout peuple, en tout lieu,
Et de moi ruisselle
Le pardon de Dieu.

14. — Ce n'est pas une œuvre facile, certes, que s'est proposée M. l'abbé Malateste et qu'il a menée à bonne fin : la traduction en vers français, d'une façon sinon littérale, au moins très fidèle, des cent cinquante psaumes de David ! Quel chef-d'œuvre superbe il aurait fait passer dans notre langue, s'il était parvenu à égaler par l'expression l'original ! Tous ceux qui ont fait des traductions savent que c'est là un rêve. L'auteur a dû, pour serrer de près son texte, multiplier les latinismes et les inversions, et l'élégance du style, comme l'harmonie du vers, en souffre naturellement. Voici, par exemple, le début de l'*In exitu :*

Quand d'Égypte sortit la maison d'Israël,
Quand les fils de Jacob, de son peuple barbare
Eurent rompu le joug, répondant à l'appel
De leur libérateur de cette terre avare
Dieu, se faisant leur chef, se les sanctifia,
Et par un testament il se les rallia....

Les mots : *Nares habent et non odorabunt,* sont ainsi rendus :

Ils n'aspireront point avec leurs odorats.

Que nous sommes loin de la rapidité, de la couleur, de l'éclat du texte primitif, sans parler des fautes de français ! On ne se sanctifie pas quelqu'un ; odorats ne s'emploie pas de la sorte au pluriel, etc. Dans sa préface, le poète nous dit : « Je débutai par quelques essais fantaisistes, qui, malgré leur teinte juvénile, ne manquaient point d'élégance et de sensibilité, et charmèrent les esprits autour de moi. » Il faut avouer qu'il n'a pas toujours atteint ce résultat. Il reste à sa décharge que l'œuvre qu'il a entreprise est vraiment au-dessus des forces de tout traducteur doublé d'un poète.

15. — Si je classais les œuvres dont je parle par ordre de mérite, ce qui serait un peu puéril et prétentieux, j'aurais mis *Flammes et flammèches*, de M. Jean Casier, aux premiers rangs. M. Jean Casier est

connu des lecteurs du *Polybiblion*, et nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de parler de ses œuvres et d'en faire l'éloge. Il y aurait à critiquer dans ce dernier ouvrage encore quelques expressions, mais il est indiscutable que le poète possède à fond, et de mieux en mieux, son instrument. Un peu trop même, si j'ose dire, en ce sens qu'il cherche de nouvelles formes de vers. C'est ainsi qu'il use des vers de quatorze pieds, même de celui de seize — il n'y a plus de raison de s'arrêter, — qu'il coupe parfois le vers de douze pieds après la cinquième syllabe, et qu'il essaie de remplacer la rime par des allitérations. Ces tentatives, malgré tout le mérite du poète, ne me paraissent pas heureuses, et nous croyons que les modes classiques de la versification française suffisent à toutes les nécessités. Citons au moins quelques-uns de ces essais :

Le rayon qui se jouait parmi le feuillage humide
Faisait gazouiller l'oiseau d'un gazouillement timide!
Et la brise remuant l'épaisseur de la forêt,
Le ciel emplissait d'azur chaque trou qu'elle y forait.
Je méditai ; mon œil scruta cette incomparable nature
Légère comme une dentelle et forte comme une mâture,
Et je dis : Pour célébrer le hêtre, majesté, splendeur,
Il me faut un vers large, un vers que ma main taille à sa grandeur.

Erreur! Le vers de douze pieds a toute la grandeur nécessaire, et combien d'exemples tirés de Corneille, de Racine, etc., etc., nous en pourrions donner. Voici maintenant les vers de douze syllabes coupés en cinq et sept :

Mon petit canal, tu meurs sans bruit, sans emphase....
Je t'aimais ainsi qu'un flot jailli du terroir;
Aux pignons branlants tu servais d'humble miroir,
Et c'est avec toi tout un passé qu'on envase.

Il semble même que la pensée soit gênée par cette césure insolite. Heureusement ce ne sont là que de rares exceptions chez M. Casier, et les bons et beaux vers, suscités par de grandes pensées et de généreux sentiments toujours chrétiens, abondent en son volume :

O Jésus, mon Pain, donnez-vous;
Donnez-vous, substance de l'âme;
Pain vivant, Seigneur, donnez-vous :
Tout mon cœur épuisé vous réclame....

Le Temple est solitaire et morne : j'y pénètre
Pour incliner devant le Christ mon front pesant....
La terre paraît loin, mais le ciel est présent :
Car la lune montée à l'étroite fenêtre,
D'un baiser — lumineux pour l'œil et pour l'esprit —
A touché le vitrail où la Vierge sourit.

P. Saint-Marcel.

THÉOLOGIE

Novae editionis operum omnium sanctae HILDEGARDIS **experimentum** curâ et studio sac. A. DAMOISEAU. I et II. Saint-Pierre d'Arena, Imp. salésienne, 1893, in-4 de xv-134 p.

Documenta quaedam Scripturae cum doctrinâ sanctae HILDEGARDIS *de rationalitate et de Antiquo dierum composita* curâ et studio s. A. DAMOISEAU. Gênes, in-4 de 48 p.

Après avoir étudié d'une manière très approfondie les œuvres de sainte Hildegarde, M. Damoiseau, prêtre salésien, entreprend de nous en donner une édition nouvelle. Il nous présente, en deux petits fascicules, la première partie du livre *Scivias* (*scire vias Domini*), le plus célèbre ouvrage de la sainte. Il s'applique avant tout à donner au texte une correction irréprochable. Ce n'est pas une mince besogne, car les éditions antérieures fourmillent de fautes. Mais le pieux disciple de l'illustre voyante ne borne point là sa tâche. Après le texte viennent les notes ou commentaires, dont le but est de montrer la beauté et la vérité des sentences de sainte Hildegarde, en les mettant en regard de celles de l'Écriture et des Pères. — Le troisième fascicule contient toute une dissertation dans laquelle l'auteur expose une magnifique conception de la haute science chrétienne, qui réalise la Trinité dans l'unité en contemplant, dans la triple lumière de la raison, de la foi et de l'amour, le même Christ manifesté par la création, par la révélation positive et par lui-même. Mais, pour justifier cette belle conception, est-il nécessaire, comme le croit l'auteur, d'essayer de prouver que le Christ en tant qu'homme est dans les décrets divins avant toutes choses, et que le Verbe se serait incarné alors même que le monde n'aurait pas eu besoin d'un rédempteur? Nous ne le pensons pas. Quoi qu'il en soit, une édition de sainte Hildegarde, comme la conçoit et la commence M. Damoiseau, mérite tous nos encouragements et tous nos suffrages. Qu'il veille seulement à ce que le commentaire soit un peu plus court et qu'il se souvienne que l'enthousiasme gagne toujours à être contenu. LAMOUREUX.

Cours de théologie catholique, par le chanoine JULES DIDIOT. T. II. *Logique surnaturelle objective.* Lille, Lefort, 1892, in-8 de xi-679 p. — Prix : 6 fr.

Quelle est la valeur objective du savoir humain en général ; quelle est, en particulier, la valeur objective de notre connaissance des préliminaires de la foi; finalement, quelle est la certitude spéciale de l'acte de foi et de la science de la foi? Ces questions indiquent l'objet et les divisions de ce volume, que l'auteur intitule à bon droit : *Logique surnaturelle objective.* M. le chanoine Didiot a eu l'idée très heureuse de déduire de l'analogie qui existe entre la philosophie et la théologie le plan

général de son cours. Ce point de vue lui permet de marquer nettement la distinction des deux sciences, et de montrer en même temps ce que l'une a le droit de demander à l'autre et ce qu'elle lui donne en retour. De plus, c'est en se plaçant à ce point de vue que le théologien se montre réellement tel qu'il doit être, le sage parfait. La raison le conduit à la foi, mais elle reste la raison. Pendant qu'il embrasse l'horizon supérieur que la foi lui découvre, il projette sur le domaine de la raison, qu'il n'abandonne point, des lumières nouvelles et de précieuses garanties. Pour justifier cette réflexion, il suffit de lire le chapitre Ier du volume qui nous occupe. Le philosophe y expose d'abord les conclusions d'une analyse très approfondie de l'acte de la connaissance : ces conclusions sont les garanties naturelles de la vérité de la raison. Puis vient le théologien qui, au nom de la révélation, confirme la raison dans ses droits légitimes et condamne avec elle les diverses formes du subjectivisme et du scepticisme. Enfin tous deux ensemble remontent jusqu'à la source suprême de ces deux choses faites l'une pour l'autre, l'intelligibilité et l'intelligence.

Le second chapitre, le plus important de tous, est partagé en trois sections : *Préambules théoriques, historiques et pratiques de la foi.*—Nous avons spécialement remarqué, dans la première, la belle preuve tirée du fait et de la nature du mouvement, pour démontrer l'existence des deux moteurs, l'âme et Dieu. Les théorèmes sur la notion, la possibilité et la cognoscibilité du miracle, méritent aussi d'être mentionnés. L'auteur, qui connaît parfaitement toutes les objections et qui a présents à l'esprit tous les systèmes des adversaires, leur oppose tout simplement les vraies notions que la raison approuve et constate ; cela lui suffit pour disperser les ombres accumulées, sans avoir besoin de les décrire ni même de les nommer. — Dans la seconde section, les recherches historiques et critiques sur le fait de la révélation commencent par la considération, l'examen du fait actuel de l'Église qui se présente à nous comme une œuvre manifestement surnaturelle, comme un vivant témoignage qui possède toutes les garanties humaines et divines. Ce témoignage nous conduit immédiatement à Jésus-Christ Dieu. De ce point culminant des siècles et des choses, il ne reste plus qu'à considérer, à la lumière du Christ, les deux versants opposés, le versant des siècles qui ont préparé et annoncé le Christ et son royaume, le versant des siècles postérieurs, c'est-à-dire l'histoire de l'Église jusqu'à nos jours et ses destinées jusqu'à la consommation finale. Cette marche de l'apologétique chrétienne, indiquée par le concile du Vatican, se recommande non seulement par sa facilité, mais par sa beauté et sa grandeur. — Il s'agit, dans la troisième section, du jugement de fidélité, qui affirme pour le croyant catholique l'obligation de demeurer fidèle à sa croyance, et du jugement de crédibilité qui affirme pour tout homme raisonnable l'obligation

d'adhérer à la vérité dont la révélation est démontrée. En traitant ces deux points, comme aussi en exposant dans le chapitre III l'objectivité, c'est-à-dire le genre de certitude propre à l'acte de foi et à la science théologique, l'auteur rencontre sur sa route des notions assez multiples, dont il ne parlera *ex professo* que dans le traité de la foi. En attendant, il les indique d'un mot très court, prenant exactement ce qu'il lui faut pour éclairer sa marche sans l'embarrasser.

En donnant tous nos suffrages à cette belle synthèse d'apologétique, nous ajouterons que l'auteur parle un langage d'une rare précision et d'une admirable clarté. On lui a reproché d'employer des formules nouvelles et des mots nouveaux. Qu'importe, si les formules sont claires et exactes et si les mots sont bien définis? Or, l'auteur a poussé le désir de l'exactitude et de la clarté jusqu'au scrupule, en ajoutant à la fin du volume un lexique des principaux termes techniques qu'il a adoptés.

LAMOUREUX.

La Troisième Béatitude. *La Douleur et le découragement; conférences aux femmes chrétiennes*, par Mgr TURINAZ, évêque de Nancy et de Toul. 2e édit. Paris, Retaux, 1894, in-12 carré de 336 p.— Prix : 3 fr. 50.

« Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés, » a dit l'adorable Maître. Combien peu, même parmi les meilleurs chrétiens, comprennent tout le sens et toute la portée de cette parole! La douleur est autour de nous et au dedans de nous, mais parce que nous ne savons pas supporter, comme il convient, cette souffrance, nous sommes loin de penser que nous devons être heureux de souffrir; il est même des épreuves au sein desquelles il nous semble impossible de trouver la moindre consolation. C'est donc une science que de savoir souffrir, et c'est à nous l'enseigner que tendent les dix nouvelles « Conférences de Mgr l'évêque de Nancy aux femmes chrétiennes : » commentaire aussi complet que pratique de la troisième béatitude.

La première conférence a pour objet de démontrer les révélations et la puissance de la douleur. La deuxième expose les transfigurations qu'opère la douleur et la félicité qu'elle peut verser dans nos cœurs, en leur apportant les grandes, les célestes, les divines consolations. La troisième nous fait contempler la douleur et les larmes en nous élevant jusqu'à la source d'où jaillissent toutes les puissances surhumaines, en nous rappelant leurs harmonieux rapports avec les saints, l'Eglise, le Ciel et Dieu lui-même ; la douleur nous apparaît peuplant le Ciel, ajoutant aux visions, à la béatitude, à la gloire, aux splendeurs de la Jérusalem céleste. La quatrième conférence nous révèle la source des consolations sans égales, la puissance qui, seule, peut apaiser et transfigurer en des joies vraiment divines les épreuves de nos cœurs; cette source est le cœur sacré de Jésus-Christ, qui transforme en félicités célestes cette triple

épreuve du cœur humain, la solitude, l'impuissance et l'oubli. La cinquième nous offre en la Très Sainte Vierge, en Notre-Dame de Pitié, la merveilleuse réalisation de la parole du Sauveur qui proclame les consolations et la félicité de la douleur, réalisation qui se manifeste dans les épreuves et les récompenses de la Mère de Dieu, la reine des martyrs, notre parfait modèle.

La douleur ainsi considérée fait les saints ; il est une autre douleur qui est un privilège de décadence et de ruine, une source féconde de péchés ; elle se nomme le découragement. Les cinq dernières conférences sont consacrées à faire connaître cet ennemi le plus perfide des âmes, cette maladie morale la plus désastreuse et la plus universelle, à en exposer d'abord les effets qui sont ténèbres, impuissance, désespoir ; puis les causes, qui sont le penchant à la tristesse et aux sombres pensées, la mélancolie qu'il faut dominer par la joie d'une confiance sans bornes en la bonté de Dieu ; enfin les moyens de combattre le découragement : l'habitude de la piété, la pratique du sacrement de pénitence, la réception fréquente de l'Eucharistie, la méditation assidue de la miséricorde infinie de Dieu, et l'acte de charité parfaite, de cette charité qui résume tout ce commentaire de la troisième béatitude, tous les enseignements que l'auteur nous a fait entendre sur la douleur et le découragement.

Mgr Turinaz termine sa dixième conférence par ce qu'il appelle « le chant de l'amour victorieux et triomphant, » emprunté au troisième livre de l'*Imitation* (ch. V, nos 3 et 4), et qui est bien, en effet, le cri d'une âme transformée par la douleur et victorieuse du découragement. Là est tout le secret de cette béatitude proclamée par le divin Maître, et réalisée en tous les saints.

Nous n'avons donné qu'une analyse bien succincte et très incomplète des conférences de Mgr l'évêque de Nancy : elle suffira pour engager nos lecteurs à lire ces pages si substantielles, pleines de doctrine, écrites dans ce style facile, correct, élégant, qui distingue les écrits de Mgr Turinaz ; c'est une prédication éminemment pratique et très opportune, une exhortation salutaire et fortifiante. La parole du Sauveur, qui est l'objet de ce commentaire, est la parole la plus étonnante que le monde ait entendue : en lisant les pages de Mgr l'évêque de Nancy, on est bien vite convaincu que cette parole est aussi la plus suave, la plus étincelante d'espérance qui ait été dite à l'humanité pour la soutenir au milieu de ses épreuves sur cette terre de combats et de larmes. F. Chapot.

Œuvres complètes de Mgr X. Barbier de Montault. T. IX. *Rome.* vi : *Hagiographie* (1re partie). Poitiers, imp. Blais, Roy et Cie, 1894, in-8 de 608 p. — Prix : 12 fr. 50.

Le nouveau tome des *Œuvres* de Mgr Barbier de Montault nous in-

troduit dans l'*Hagiographie*. Le Mémoire considérable et fort intéressant sur *la Sainte Famille*, qui ouvre le volume, le rattache à la section précédente (*Dévotions populaires*), qui se terminait par une étude sur le culte de saint Joseph. On trouve ici, à côté des décisions du Saint-Siège relatives au culte de la Sainte Famille et des renseignements pratiques sur les prières et les indulgences qui s'y rapportent, sur les difficultés qui peuvent surgir, sur l'office propre qui est, en grande partie, l'œuvre de Léon XIII, des indications historiques sur la dévotion à la Sainte Famille au XVIIe siècle et une curieuse iconographie.

Le volume renferme ensuite des notions indispensables sur les vénérables, la béatification et la canonisation ; sur les « manifestations de la sainteté » (lipsanographie, miracles, iconographie, office propre). Le reste de l'ouvrage est rempli par des dissertations sur des points plus spéciaux. Nous signalerons tout d'abord le chapitre intitulé : *Un faux Saint à Poitiers*, et dans lequel Mgr Barbier de Montault combat par de graves raisons le culte qui est rendu dans ce diocèse à Guillaume Tempier. Cet évêque n'ayant jamais été canonisé par le Saint-Siège ne saurait, tant que la question n'aura pas été tranchée selon les règles canoniques, jouir d'un culte légitime ; et l'on ne peut que s'associer au vœu de l'éminent prélat de voir le cas soumis enfin au Saint-Siège. Mgr Barbier de Montault démontre en même temps d'une manière péremptoire que la prétendue crosse de Guillaume Tempier, conservée et honorée aujourd'hui comme une relique, est d'une fabrication notablement postérieure à la mort de cet évêque.

Un autre chapitre, fort intéressant en considérations pratiques, est celui que l'auteur consacre à l'imagerie religieuse, et où il montre l'infériorité de notre fabrication française. Il y a certainement une réaction à opérer ; la lecture de ce chapitre peut y aider.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des renseignements groupés par Mgr Barbier de Montault, sous le titre *Bibliographie*, sur divers saints, classés dans l'ordre alphabétique : notices de tout genre, le plus souvent écrites à l'occasion d'ouvrages ou d'articles, ce qui justifie le titre donné au chapitre par l'auteur. Nous avons tout récemment signalé ici le premier de ces articles sur *Sainte Agathe*, où il est question des monuments relatifs à cette sainte conservés à Catane. Le volume se termine par une longue description du magnifique reliquaire (ou plutôt de la monstrance) exécuté sous le pontificat de Pie IX pour le chef de saint Laurent, et par une étude archéologique fort importante sur les reliquaires : reliquaires romains, reliquaires ouverts ou monstrances, reliquaires inspirés de l'anatomie du corps humain, parmi lesquels l'auteur n'examine que les bras-reliquaires et les reliquaires en côte, puis une forme curieuse et rare, que Mgr Barbier de Montault appelle souvenir du martyre et dont jusqu'à présent l'on n'a cité que l'exemple qu'il allègue, un reli-

quaire de sainte Catherine en forme de coutelas, en souvenir du genre de mort subi par la sainte; reliquaires en berceaux; enfin reliquaires divers, pour les reliques parcellaires, thèques, boîtes, livrets, cadres et calendriers.

En terminant, nous nous associerons au regret que manifeste Mgr Barbier de Montault de voir des journaux même catholiques adopter, pour désigner des saints, la forme profane du nom de famille : sainte Chantal, par exemple, au lieu de sainte Jeanne de Chantal.

Comme toujours, une table alphabétique facilite les recherches dans ce gros volume, orné de onze illustrations malheureusement médiocres. Constatons avec plaisir que les fautes typographiques, qui déparaient les premiers volumes, ont disparu. E.-G. L.

SCIENCES ET ARTS

Pratique des examens littéraires en Chine, par le P. Étienne Zi (Siu), S. J. Chang-Hai, Imp. de la Mission catholique, à l'orphelinat de T'ou-Sé-Wé; Paris, Ernest Leroux, 1894, in-4 de 278 p. — Prix : 10 fr.

Cet ouvrage nous initie, dans ses plus grands détails, à la pratique des examens littéraires en Chine. Après l'avoir lu, nos candidats aux grades universitaires seront convaincus, nous n'en doutons pas, que les programmes compliqués dont ils se plaignent parfois si haut ne le sont guère plus, si même ils le sont autant, que ceux de leurs collègues chinois.

L'auteur est admirablement placé pour nous instruire des choses de la Chine, où il vit. Son livre se divise en trois parties principales, la quatrième étant consacrée aux appendices. Dans la première, il nous parle du baccalauréat ou du grade d' « habileté éminente; » dans la seconde, de la licence ou du grade de « l'homme élevé; » dans la troisième enfin, du doctorat, c'est-à-dire du grade du « lettré introduit. »

Rien de plus intéressant, et, ajoutons-le, de moins connu, en dépit des ouvrages d'Édouard Biot et de J. Doolittle sur cette matière, que les mœurs universitaires (qu'on nous passe le mot) du Céleste Empire. Le P. Zi fait défiler devant nous les rangs pressés des candidats; nous les voyons, avant l'examen, subissant les mille et une formalités d'usage; pendant l'examen, devant le sous-préfet, le préfet, l'examinateur provincial; à leur promotion définitive et dans l'examen triennal que doivent subir les nouveaux élus, du moins les bacheliers.

Nous assistons aux compositions des candidats; à la série d'épreuves de tout genre qu'il leur faut affronter; nous entrons à leur suite dans le local des examens où les attend le régime cellulaire, un peu comme pour nos candidats aux grands prix de l'École des beaux-arts. La promulgation des candidats reçus, les banquets organisés à cette occasion, et, lorsqu'il s'agit des candidats admis au grade de docteur, leur présen-

tation à l'Empereur, qui se rend, pour la circonstance, au « Palais universitaire, » dirions-nous ici; leur visite à la pagode de Confucius et, chemin faisant, les saluts devant la porte méridionale du Palais impérial : toutes ces particularités sont décrites d'une façon vivante et partant fort intéressante.

Ajoutons que l'ouvrage est bien édité. Des planches nombreuses, quelques-unes en couleur, des reproductions de monuments, de costumes de candidats, prises sur le vif, achèvent de le rendre aussi curieux qu'instructif, de sorte que ce travail qui, par ses nombreux termes techniques, écrits le plus souvent en caractères chinois, semble, au premier coup d'œil, ne s'adresser qu'aux spécialistes, est en réalité d'une lecture facilement accessible à tous, et tous y trouveront profit, ceux du moins qui s'intéressent aux choses de l'Extrême-Orient. A. Roussel.

Les Lois sociologiques, par Guillaume de Greef. Paris, Alcan, 1893, in-18 de 181 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les Bases économiques de la constitution sociale, par A. Loria, traduit de l'italien par A. Bouchard. Paris, Alcan, 1893, in-8 de xii-430 p. — Prix : 7 fr. 50.

Leçons de droit social naturel, par le Dr Ed. Tardif, d'Aix. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-18 de 323 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Sociedad civil cristiana, por Pedro Schumacher, obispo de Portoviejo. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1894, 4e édit., in-18 de iv-118 p. — Prix : 1 fr.

Voici des ouvrages de sociologie qui émanent d'écoles tout à fait opposées. Le premier est dû à l'un des professeurs les plus marquants de l'Université de Bruxelles; le second développe des idées exposées à l'Université italienne de Sienne; le troisième est écrit par un prêtre français; le quatrième par un évêque espagnol.

Ce que M. de Greef s'attache surtout à prouver, c'est qu'il y a des lois sociales naturelles et nécessaires. La thèse est juste; mais les vérités simples ne gagnent pas en solidité à être enveloppées d'un appareil scientifique inutile ou de phrases surchargées de grands mots. Sans suivre servilement Auguste Comte, qu'il compare à un nouvel Icare, l'auteur est fervent positiviste. Il montre les actes humains qui paraissent libres, comme les suicides, les naissances d'enfants naturels, les infanticides, soumis en masse à un déterminisme rigoureux; il déclare que le libre arbitre est, au point de vue social, une quantité négligeable. Et pourtant il espère que notre volonté, éclairée par la science, pourra, sinon régir absolument le cours de ces phénomènes, du moins modifier les conditions dont ils sont la résultante. Il prétend avoir établi une classification logiquement enchaînée des faits sociaux en les rangeant sous les sept divisions suivantes : combinaisons économiques,

génésiques, artistiques, scientifiques, morales, juridiques, politiques (p. 77). Il observe que, dans les sociétés, la formation et la déformation des organes s'effectuent dans l'ordre de leur hiérarchie naturelle, mais que toute décadence des fonctions supérieures révèle une lésion des fonctions inférieures. Sans développer les critiques et les réserves qu'appellent ces théories, j'aime mieux indiquer que le principal mérite de la sociologie positive, c'est de faire sentir la liaison et la solidarité de tous les phénomènes sociaux. On voit par là que les croyances mêmes et les doctrines politiques se rattachent étroitement au milieu qui les produit, et sur lequel elles réagissent à leur tour. Cela donne un intérêt nouveau à leur étude. On ne risque pas alors de faire ce que M. de Greef reproche à M. Paul Janet (p. 162), d'entrer en lice avec des théoriciens morts depuis des siècles, et de démontrer au public, sans contradiction possible, qu'Aristote et Platon se sont grandement trompés en ne pensant pas, il y a plus de deux mille ans, comme on pense de nos jours.

M. A. Loria fait une vive critique de notre état social basé sur la propriété capitaliste. Il lui reproche de diviser les hommes en deux classes trop séparées et fatalement hostiles, l'une qui, sans rien faire, entasserait des revenus énormes et toujours croissants, l'autre, de beaucoup la plus nombreuse, qui travaillerait toute sa vie pour un salaire misérable, Un pareil régime ne peut se maintenir que grâce à une série d'« institutions connectives. » L'auteur prétend montrer comment la « morale, » le « droit » et la « constitution politique » sont aujourd'hui organisés dans le seul but de maintenir la propriété capitaliste. Celle-ci suppose la suppression de la terre libre, l'exclusion de la masse de l'humanité de la possession du sol. Notre race ne trouvera le bonheur et la paix que dans un régime d'association mixte, société type, société limite, où la terre serait libre, où chacun aurait le droit d'occuper l'étendue de sol qu'il pourrait cultiver, où le produit serait réparti également entre le capitaliste travailleur et le simple travailleur associé avec lui. C'est le fondement de toute réforme sociale : car les rapports économiques sont le vrai *substratum* des autres institutions sociales, le revenu est la base du pouvoir. — Les livres de cette nature, qui touchent à tout, qui prétendent renouveler la religion, la philosophie, l'histoire et la politique, désarment la critique, parce qu'il y aurait trop à contredire : il faudrait refaire un ouvrage de même dimension. Mais l'auteur, qui a l'esprit actif et de la lecture, mêle à beaucoup d'erreurs quelques idées justes, des pages intéressantes, par exemple celles qu'il consacre au mouvement socialiste dans la Révolution française (p. 346 et suiv.).

Le docteur Ed. Tardif traite les questions sociales, non pas par l'observation et la statistique, mais par les principes du droit naturel. Cette méthode déductive et didactique n'est guère en faveur aujourd'hui. Mais on sentira les services qu'elle peut rendre, en consultant ces leçons sur

le droit social, la constitution de la famille, le rôle de l'État, les droits de l'Église, la valeur et les avantages des concordats. Aux théories de Thomas Hobbes, de J.-J. Rousseau et de leurs disciples plus ou moins conscients, l'auteur oppose la doctrine des Pères de l'Église, et spécialement de saint Thomas. On sera heureux de la trouver exposée d'une manière aussi nette. Mais le docteur Tardif parle aussi en son nom personnel, notamment quand il vante l'organisation de la justice pénale en Angleterre, bien supérieure, pense-t-il, au régime français, ou lorsqu'il déclare, avec un dogmatisme un peu tranchant, que si une mauvaise république vaut mieux qu'une mauvaise royauté, mieux vaut une bonne royauté qu'une bonne république.

Mgr Pedro Schumacher a rédigé, pour la jeunesse des deux sexes, une sorte de catéchisme destiné à la prémunir contre les principales erreurs sociales de notre temps. Il n'est pas tendre au libéralisme, qui, comme la franc-maçonnerie, inspirée de Satan, rejette l'autorité de l'Église. Fondement de la société civile, autorité de la loi et du pouvoir temporel, vraie notion de la liberté chrétienne, tolérance, enseignement sans Dieu, résumé historique de la Révolution française, liberté de la presse, constitution de la famille, franc-maçonnerie et socialisme, voilà les principaux sujets traités en ces courtes pages. On voit que le programme est vaste, et l'on peut être assuré qu'il est rempli consciencieusement, sans la moindre complaisance pour les idées aujourd'hui en vogue.

J. Angot des Rotours.

Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples, par Gustave Le Bon. Paris, Alcan, 1894, in-18 de 176 p.—Prix : 2 fr. 50.

M. le docteur Le Bon considère les races humaines comme des espèces distinctes, dont les caractères psychologiques fondamentaux sont à peu près aussi fixes que les caractères physiques. Quelques éléments accessoires seulement seraient susceptibles de varier sous l'influence des milieux. Le développement, l'histoire, la vie d'une race, dépendent de sa constitution héréditaire, de son caractère. Ni les circonstances extérieures ni les institutions ne peuvent les modifier. Seuls les croisements entre races différentes sont capables, à la longue, d'amener une transformation de leurs caractères psychologiques. Quand la fusion est complète entre les éléments qui entrent dans la formation de la race nouvelle, elle atteint l'apogée de sa grandeur. L'intervention d'éléments étrangers peut déterminer la dissociation de ses éléments constitutifs. Les espèces psychologiques subissent, comme les espèces physiologiques, les effets du temps. Elles sont également condamnées à vieillir et à s'éteindre. Tout cela, d'après M. Le Bon, est fatal, soumis à des lois fixes, qui rentrent dans les lois de l'hérédité physiologique. Les idées sont un des facteurs principaux de l'évolution d'une civilisation,

mais elles n'agissent que lorsque, après une évolution très lente, elles se sont transformées en sentiments. Elles échappent alors à l'influence du raisonnement et mettent un temps fort long à disparaître. Parmi les plus importantes des idées directrices d'une civilisation se trouvent les idées religieuses. L'histoire de l'humanité a toujours été parallèle à l'histoire de ses dieux. Les dieux sont les fils de ses rêves. Ce sont les grands hallucinés qui font l'histoire. Les peuples latins sont arrivés à leur période de dissociation. Leurs croyances sont mortes. Leur caractère et leur moralité s'abaissent. Le socialisme est une des formes de leur décadence. Il les ramènera à un état d'évolution tout à fait barbare.

Telle est, en résumé, la doctrine développée pas M. Le Bon. Il ramène toute l'évolution historique de l'humanité à un fatalisme inflexible, qui exclut toute intervention de la volonté ici-bas et toute action providentielle. Cependant il écrit ceci : « Les philosophes, qui consacrent souvent des siècles à détruire ce que les convaincus ont parfois créé en un jour, doivent s'incliner devant eux. Les convaincus font partie des forces mystérieuses qui dominent le monde. » M. le docteur Le Bon croit donc à des forces mystérieuses. C'est un aveu précieux à enregistrer. Des forces aussi agissantes ne peuvent être ni des rêves ni des chimères. Si elles sont mystérieuses pour M. Le Bon, c'est que son système n'explique pas tout. Parmi les forces qui président à l'évolution des peuples, il en oublie deux : la liberté morale de l'homme, l'action providentielle de Dieu. Tout le mystère est là.

M. Le Bon a étudié les effets avec beaucoup d'érudition et de talent. Il n'est pas remonté aux causes. Le sens de l'évolution lui est resté caché.

ADRIEN ARCELIN.

The Story of our Planet, by T. G. BONNEY, D. Sc., etc. London, Paris and Melbourne, Cassell and Co, 1893, in-8 de XVI-592 p., avec 170 fig. dans le texte et 6 pl. en couleurs. — Prix : 39 fr. 35.

Cet ouvrage est un traité populaire de géologie, analogue par son but à *la Terre* de M. Priem, dont nous signalions ici même, il y a peu de temps, le premier volume. On y chercherait en vain, d'ailleurs, l'exposé de vues nouvelles ou de résultats vraiment originaux ; aussi nous dispenserons-nous d'en donner une analyse détaillée, qui ne présenterait aucun intérêt pour nos lecteurs. M. Bonney déclare dans sa préface qu'il a voulu offrir au public un livre capable de remplacer, pour la génération actuelle, les *Principles* de Lyell, dont les détails ont aujourd'hui un peu vieilli : c'est là un dessein fort ambitieux et il ne semble pas, après examen attentif de cette « Histoire de notre planète, » qu'une comparaison avec le modèle s'impose. Agréablement écrit et facile à lire, grâce à la proscription presque exagérée dont les termes techniques ont été l'objet, ce beau volume est fait pour plaire aux gens du monde ; mais

peut-être est-il conçu à un point de vue par trop exclusivement britannique pour avoir beaucoup de succès de ce côté du détroit : l'auteur se borne presque toujours, en effet, dans ses références, à citer les ouvrages de ses compatriotes. Ainsi, à propos de l'évolution géographique du continent européen et de ses chaînes de montagnes, il n'est pas même accordé une simple mention aux grands travaux de M. Suess!

Les chromolithographies qui accompagnent le volume ne nous ont paru satisfaisantes ni au point de vue du goût ni au point de vue de l'exactitude : le coloris du panorama des gorges du Colorado, en particulier, est d'un effet aussi désagréable pour l'œil qu'il est fantaisiste.

E. M.

Cours d'analyse de l'École polytechnique, par C. Jordan. 2e éd. T. I. *Calcul différentiel.* T. II. *Calcul intégral.* Paris, Gauthier-Villars, 1893-1894, 2 vol. in-8 de xviii-612 et xviii- 627 p. — Prix : 17 fr. le vol.

M. Jordan, en donnant une seconde édition de son *Cours d'analyse*, a voulu y introduire toutes les théories qui, depuis dix ans, sont devenues classiques ou sont sur le point de le devenir. Par suite, il a été amené à donner un développement beaucoup plus considérable aux deux premiers tomes de son ouvrage et à en modifier complètement certaines parties.

Le tome Ier, quoique portant le sous-titre de *Calcul différentiel*, contient de nombreuses notions sur les intégrales. La division en calcul différentiel et calcul intégral avait sa raison d'être lorsque ce dernier était réduit à l'étude des procédés d'intégration; mais avec les progrès qu'a faits l'étude des fonctions, cette division devient inutile, nous dirons même nuisible. D'ailleurs les changements que M. Jordan a introduits dans son ouvrage ont justement pour but de présenter la théorie des fonctions avec une très grande netteté. Dans le premier chapitre, consacré aux fonctions d'une variable réelle, après quelques préliminaires nécessaires, M. Jordan établit de suite l'existence de l'intégrale. Cela lui permet de réunir à l'étude des dérivées la dérivation sous le signe d'intégration, et de joindre au changement de variable dans les fonctions la même opération pour les intégrales. Le deuxième chapitre étudie les fonctions synectiques dans leurs théorèmes généraux, ce qui facilite, en la complétant, l'étude des transcendantes élémentaires. Le troisième chapitre, consacré aux séries, a reçu de très notables accroissements : nous y trouvons une étude étendue des séries d'une variable complexe, et, par suite, des fonctions analytiques. L'étude des fonctions tetha est supprimée. Ces trois chapitres consacrés à l'étude rationnelle des fonctions nous font donc regretter ce sous-titre : *Calcul différentiel*, que M. Jordan a cru devoir conserver. Les applications géométriques de la série de Taylor n'ont pas subi de modifications saillantes. Quant au dernier chapitre, consacré aux courbes planes algébriques, l'auteur l'a re-

manié pour y introduire les résultats des recherches les plus récentes.

Le tome II (*Calcul intégral*) contient, comme dans la première édition, tout ce qui se rapporte au calcul des intégrales indéfinies, définies et complexes, bien entendu avec des développements nouveaux. Le grand changement contenu dans ce volume est relatif aux fonctions elliptiques. Convaincu de la supériorité des méthodes de M. Weierstrass, M. Jordan les a complètement adoptées. Il nous donne avec une netteté remarquable les principales propriétés des fonctions doublement périodiques en général, puis il étudie les fonctions de M. Weierstrass, qui le conduisent aux fonctions elliptiques. Le volume se termine par un exposé sommaire de la théorie des intégrales abéliennes, d'après les beaux travaux de Riemann.

Cette nouvelle édition du Cours de M. Jordan sera accueillie avec grande faveur par les jeunes mathématiciens. La netteté des définitions, la rigueur des démonstrations formeront l'esprit du lecteur, qui, en étudiant sérieusement ce livre, acquerra des connaissances précises sur toutes les branches de l'analyse. E. Chailan.

Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale, par Ch. Méray. 1re partie. Paris, Gauthier-Villars, 1894, gr. in-8 de xxxiii-405 p. — Prix : 13 fr.

L'ouvrage dont M. Méray vient de publier la première partie est le résultat d'une conception toute nouvelle de l'analyse infinitésimale.

Rejetant la continuité comme propriété fondamentale des fonctions analytiques, ne s'occupant pas des fonctions discontinues, sans dérivées, non intégrales, etc., qui « ne se rencontrent que dans des dissertations métaphysiques, » M. Méray, dans une préface de haute valeur, établit que nous ne pouvons créer des fonctions, mais seulement étudier celles qui se présentent à nous comme « expressions de calcul. » Ces fonctions « possèdent la propriété commune, devinée par Lagrange, d'être toujours développables en séries entières, autrement dit par la formule de Taylor, sauf dans des cas exceptionnels, dont la détermination se fait *à priori*. Substituant cette propriété générale à la continuité, à la monogénéité, etc., je la choisis pour base unique de tous les raisonnements. » Pour justifier ce choix de la définition d'une fonction, M. Méray ajoute : « Tout phénomène naturel est représentable exactement par des séries entières, approximativement par leurs premiers termes, dont les observations de plus en plus précises fournissent empiriquement les coefficients dans l'ordre même où l'analyse les range. »

Nous avons tenu à citer textuellement les passages fondamentaux de la préface, parce que c'est sur ces points que s'appuient les travaux de M. Méray, travaux qui diffèrent complètement de ceux de tous les autres mathématiciens.

La clarté et la simplicité des méthodes, leur enchaînement naturel, frappent l'esprit dès qu'on étudie l'ouvrage de M. Méray. Tout y est présenté d'une façon rigoureuse et attrayante; pas un point, si petit qu'il soit, n'est laissé de côté. Si le lecteur veut bien oublier tout ce qu'il sait, sauf les opérations sur les polynômes et les lois de la logique, puis admettre sans réticence le principe fondamental de M. Méray, il trouvera que l'étude de l'analyse, ainsi présentée, est toute simple et pleine de charmes. Il partira des notions les plus élémentaires sur les quantités positives et négatives, pour finir à la théorie des équations différentielles, après avoir étudié successivement les principes généraux sur les séries, les dérivées, les fonctions, l'intégration, les fonctions composées, la théorie des équations différentielles totales et les fonctions implicites.

Nous ne conseillerons guère de suivre cet ouvrage à un étudiant quand il doit encore subir des examens : il faut alors s'imprégner des méthodes dites classiques; mais, d'autre part, nous ne concevons pas qu'une personne ayant le goût de l'analyse puisse ignorer ce livre : il faut le lire et surtout méditer sa préface. E. Chailan.

La Gravure en pierres fines, par Ernest Babelon. Paris, May et Motteroz, s. d., in-8 de 320 p., illustré de 204 grav.— Prix : 3 fr. 50 br.; 4 fr. 50 cart.

L'Art indo-chinois, par A. de Pouvourville. Paris, May et Motteroz, s. d., in-8 de 292 p., illustré de 112 grav. — Mêmes prix.

Deux nouveaux volumes viennent de paraître dans la *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts.* Le premier est relatif aux pierres fines. C'est, sous une forme condensée, une histoire bien complète d'un art qui remonte à la plus lointaine origine et qui n'a, pour ainsi dire, jamais cessé d'être cultivé, la glyptique. Depuis les amulettes d'Égypte et les cylindres d'Assyrie jusqu'aux beaux camées de l'art grec et romain et de la Renaissance, l'art du camée (gravure en relief) et de l'intaille (gravure en creux) a produit une série d'œuvres toujours précieuses par la matière et très souvent d'une haute valeur artistique. Chez nous, le Musée du Louvre, Cluny et surtout le Cabinet des médailles à la Bibliothèque nationale, renferment de cet art de célèbres spécimens. C'est précisément le conservateur actuel de ce dernier dépôt, M. Babelon, qui s'est chargé de rédiger ce manuel, et il a mis au service de son indiscutable compétence de remarquables qualités d'exposition. En ce qui regarde la France, après avoir réuni les renseignements bien rares sur la glyptique du moyen âge, dont il établit pourtant l'existence, l'auteur a constaté la floraison principale de cet art pendant la Renaissance, puis au temps de Louis XV, alors que Mme de Pompadour elle-même s'y essayait. Il exprime, en terminant, un espoir qu'on ne saurait partager,

de voir se relever, en nos jours démocratiques, un art qui a su se transformer tant de fois à travers des civilisations diverses.

— L'exotisme de nos amateurs trouvera à satisfaire une curiosité nouvelle dans *l'Art indo-chinois* de M. de Pouvourville, connu par des études coloniales publiées sous le pseudonyme de Mat Gioi. La presqu'île où tant de regards français sont fixés a donné naissance à un art touffu et complexe, dont les traits généraux sont déduits, par l'auteur, de l'obligation du symbolique d'une part, et de l'autre, de la perpétuité des règles et des rites. Les effets de ces deux principes se retrouvent, selon lui, dans l'architecture religieuse, militaire, civile et funéraire, dans la sculpture monumentale, dans la sculpture sur bois, qui est l'art favori de l'Indo-Chine, dans les ivoires, les cuivres, les bronzes, les émaux, les laques et les poteries. Il était intéressant d'étudier ensemble ces diverses manifestations artistiques, et de les rapprocher des révélations sur l'art monstrueux et gigantesque du peuple Kmer, que nous ont apportées de récents explorateurs. P. N.

BELLES-LETTRES

Manuel d'ortografe française simplifiée, par Émile Ernault et Émile Chevaldin. Paris, Bouillon, 1894, in-8 de xv-124 p.—Prix : 3 fr. 50.

La cause n'est pas encore entendue, ni près du grand public ni près de l'Académie. Mais ce sont des livres comme celui-ci qui contribueront le plus à son succès. Écrit par des savants, il ne pèche pas par exagération. Voici d'abord une bonne bibliographie des « opuscules ou articles importans récament publiés sur la réforme ortografique. » Puis une dédicace à M. Léon Bourgeois, le premier ministre de l'instruction publique qui ait osé recommander l'indulgence relativement aux épreuves d'orthographe. Puis encore, une toute petite histoire des réformes de l'orthographe. Enfin, nous abordons l'exposé de la théorie de MM. Ernault et Chevaldin. Qui ne connaît les contradictions du dictionnaire actuel? *Colonne* et *colonel*, *persifler* et *siffler*, *astreindre* et *astringent*, pour n'en citer que trois sur mille? En regard, examinons la simplicité de la vieille orthographe : *abé*, *fame*, *home*, etc. Épelez *gageure*, et prononcez *gajure*. Pourquoi n'écrit-on pas *pijon* comme *goujon?* Pourquoi ne supprime-t-on pas l'*e* muet superflu devant ou après une voyelle? Les auteurs veulent au contraire ajouter un *e* muet final à tous les noms masculins en ....*oir*. Dans le groupe ....*aon*, retrancher l'*a*, et remplacer *a* par *e* dans *vaincre*, *craindre* et *contraindre*. Le traitement de l'*oe*, de l'*y*; les consonnes redoublées, les noms en ....*etterie*, les préfixes, l'*e* suivi d'une nasale et prononcé *a*, le groupe *exc*...., l'*x* et les positions qu'il comporte, les groupes de consonnes, l'*h* dans ses diverses places, les nasales, le *c* et les sons analogues, les groupes sifflant et chuintant,

les accents, les mots étrangers, les noms propres et les participes : il est bien peu de sujets que les auteurs n'aient traité et avec autant de science que de modération, je le répète. Ils ont fait suivre le tout de réflexions sur la note de M. Gréard à l'Académie et les objections de M. Bréal dans la *Revue des Deux Mondes*. Une liste « alfabétique » de mots à simplifier termine le volume.

On ne peut que lui souhaiter bonne chance. Il la mérite de tous « poins. »

B. A.

Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor, texte critique par Léon Gautier. 3e édit. Paris, Alphonse Picard et fils, 1894, in-12 de xxii-335 p. — Prix : 4 fr.

L'édition des *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor*, publiée en 1858 par M. Léon Gautier, a marqué une date importante dans l'histoire de la poésie liturgique du moyen âge. Les observations critiques présentées par M. l'abbé Misset, au sujet de ces mêmes œuvres, dans une série d'articles insérés dans la revue *les Lettres chrétiennes*, amenèrent M. Gautier à une revision sévère des textes dont il s'agit, et il donna le résultat de ce travail dans une nouvelle édition, publiée en 1881, et tirée à un petit nombre d'exemplaires. La troisième édition, que nous annonçons aujourd'hui, a pour premier avantage de s'adresser à un public plus nombreux. Ce n'est pas d'ailleurs une pure et simple réimpression de la précédente. La différence de dimension des deux volumes fait justement présumer une sensible amélioration du contenu, qui est celui-ci. Dans un *Avertissement au lecteur*, M. Gautier traite *de l'Authenticité des proses d'Adam*. Il expose les principes qu'il a suivis pour l'*établissement du texte*. Il fait enfin connaître le caractère et les divisions de la *Notice bibliographique placée en tête de chaque pièce de ce recueil*. « Nous avons, dit-il, placé en tête de chaque prose une *Notice bibliographique* qui se divise en cinq parties. Dans la première nous répondons à cette question : « Par quelles autorités cette prose est-elle attribuée à Adam ? » Dans la seconde, nous faisons connaître les manuscrits où l'on en trouve le texte, et dans la troisième, les livres imprimés où elle a été publiée avec ou sans attribution spéciale. Nous indiquons, dans la quatrième, la place exacte qui était réservée à cette même prose dans la liturgie des diverses églises. Dans la cinquième enfin nous donnons, d'après les différentes familles de textes, toutes les variantes utiles et corrigeons attentivement les fautes de notre première édition. » — Le texte même des proses est distribué sous ces trois chefs : I. Propre du temps. II. Propre des saints. III. Commun des saints. Viennent ensuite un certain nombre de pièces « attribuées à Adam, mais dont l'attribution est contestable ou fausse. » — M. Léon Gautier a placé en appendice une

étude d'histoire littéraire : *Les Proses avant Adam de Saint-Victor*, qui constitue la supériorité capitale de cette édition sur celle de 1881. Il y a résumé tous ses travaux antérieurs sur la matière, dont il ne sera pas inutile de reproduire ici l'énumération donnée par l'auteur. « Ces travaux sont les suivants : 1° Une thèse de l'École des chartes, commencée en 1853 et soutenue le 13 novembre 1855 : *Essai sur la poésie liturgique au moyen âge, proses, tropes, offices rimés, suivi d'une Histoire de la versification latine à la même époque.* Les « Positions » ont été imprimées en 1855, chez Simon Raçon, in-8. — 2° Un chapitre de notre première édition des *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor* (Paris, 1858, in-18, t. I, p. CXXV-CLIX) que nous avons publié à part sous ce titre : *Histoire abrégée des proses jusqu'à la fin du XIIe siècle* (Paris, 1858, in-18, p. 1-36). — 3° Une partie notable du cours que nous avons professé, en 1866, à l'École des chartes, sur « l'Histoire de la poésie latine au moyen âge. » Nous en avons publié la première leçon dans une brochure où la question des proses trouve largement sa place (Paris, 1866, p. 1-43); mais nous avons surtout reproduit littéralement tout notre enseignement de 1866 dans une série d'articles du journal *le Monde* (2, 3, 10 octobre 1873). — 4° Les chapitre III et XII de notre *Histoire de la poésie liturgique* (*Les Tropes*, t. I, Paris, 1886, in-8). » — En ce qui concerne la biographie d'Adam de Saint-Victor, que l'on s'étonne un peu de ne pas trouver en tête de ce volume, l'auteur renvoie à sa première édition, *Introduction*, t. I, p. LV-XCIV, et à son récent recueil intitulé : *La Littérature catholique et nationale*, 1894, p. 197-219. — M. Léon Gautier a dédié cette œuvre, qui a tenu une place très notable dans sa carrière si laborieuse et si active, « à la mémoire de D. Guéranger, abbé de Solesmes, qui avait accueilli, avec la plus vive bienveillance et les plus précieux encouragements, la première édition d'un livre humblement consacré par son auteur à la gloire de la liturgie catholique et de la poésie du moyen âge. » M. S.

Poésie liturgique du moyen âge. *Rythme et histoire. Hymnaires italiens*, par le chanoine ULYSSE CHEVALIER. Paris, A. Picard; Lyon, E. Vitte, 1893, gr. in-8 de 232 p., avec 2 pl. en phototypie. — Prix : 8 fr.

La Poésie lyrique et satirique en France au moyen âge, par LÉON CLÉDAT. Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-8 de 240 p., avec fig. — Prix : 1 fr. 50.

Geschichte der neueren Dramas, von WILHELM CREIZENACH, Erster Band. *Mittelalter und Frührenaissance.* Halle, Max Niemeyer, 1893, in-8 de XV-586 p. — Prix : 17 fr. 50.

Le Mystère de la Passion, texte du manuscrit 697 de la Bibliothèque d'Arras, publié par JULES-MARIE RICHARD. Arras, imp. de la Société du Pas-de-Calais, 1893, in-4 de XXXVI-295 p. — Prix : 10 fr.

Essai sur l'histoire du théâtre, *la mise en scène, le décor, le cos-*

tume, l'architecture, l'éclairage, l'hygiène, par GERMAIN BAPST. Paris, Hachette, 1893, in-4 de II-693 p., orné de 85 grav. — Prix : 30 fr.

Les études relatives à la littérature du moyen âge sont en progrès constant, soit qu'elles se manifestent par des recherches savantes et des exposés critiques, par des publications de textes inédits ou par des ouvrages de vulgarisation. Il en est de même des études relatives à l'histoire du théâtre, qui se rattachent aux premières par toute une partie, non la moins intéressante ni à présent la moins fouillée, de leur domaine si étendu.

M. le chanoine Ulysse Chevalier donne depuis un certain temps une part notable de son infatigable activité à la littérature liturgique. Le volume que nous signalons ici forme le tome Ier d'une *Bibliothèque liturgique*. Il a pour sujet la poésie latine chantée au moyen âge pendant les offices. Une première partie est consacrée à l'étude historique du *Rythme*, question à laquelle se rattache le problème délicat des origines de la versification latine rythmique. Dans la seconde partie, l'auteur expose l'*Histoire* de la poésie liturgique depuis ses premières origines, avec énumération de tous les auteurs qui en ont cultivé les divers genres : hymnes, séquences, proses, cantiques, etc. Dans un *Appendice* considérable, qui forme la troisième partie du volume, le docte chanoine étudie en détail deux hymnaires italiens, conservés l'un à la Bibliothèque du Vatican, l'autre à la Bibliothèque nationale de France, et publie deux cent vingt-quatre pièces empruntées à ces manuscrits, dont l'écriture est représentée aux yeux du lecteur par deux planches en phototypie. Il est à peine besoin de signaler l'extraordinaire érudition bibliographique dont M. Ulysse Chevalier fait preuve au cours ou au bas des pages du livre dont nous venons d'indiquer le contenu.

— C'est un ouvrage d'intelligente vulgarisation, que la plume très compétente et très agréable de M. Léon Clédat nous a donné dans la collection dite des *Classiques populaires* de la maison Lecène et Oudin, sur la *Poésie lyrique et satirique en France au moyen âge*. Dans son *Introduction*, l'auteur expose ce qu'étaient les auteurs et interprètes de cette poésie : *Trouvères, troubadours et jongleurs*. Un chapitre préliminaire a pour sujet : *La Versification française, et particulièrement la versification lyrique au moyen âge*. L'auteur étudie ensuite dans une première partie : *La Poésie lyrique et satirique du Midi*. Il résume les biographies, trop souvent légendaires, des troubadours et fait connaître leurs œuvres par des citations bien traduites. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à *la Poésie lyrique et satirique du Nord*. M. Clédat y expose avec clarté et avec agrément les résultats acquis par les recherches de l'érudition, et y apprécie avec goût et avec finesse les caractères littéraires notés par lui dans l'étude des sujets suivants : I. Les romances du XIIe siècle et Audefroid le Bâtard. II. Lyriques et satiriques

du XIIe siècle et du commencement du XIIIe. III. Le milieu et la fin du XIIIe siècle et le commencement du XIVe (Thibaut de Champagne, Rutebeuf, Colin Muset, Guilebert de Berneville, Adam de la Halle, Jean de Condé). Il énonce dans sa *Conclusion* un jugement équitable et sensé sur l'ensemble de son sujet.

— M. Wilhelm Creizenach, professeur à l'Université de Cracovie, s'est attribué une tâche considérable, effrayante, en entreprenant d'exposer d'une façon scientifique et critique toute l'*Histoire du drame moderne*. Le premier volume de ce grand travail, comprenant le moyen âge et les débuts de la Renaissance, donne pourtant lieu de penser que l'auteur ne sera pas inférieur à cette entreprise. Il est divisé en huit livres. I. La Continuation du drame antique au moyen âge (Rupture avec la tradition de l'antiquité. — La Poétique d'Aristote au moyen âge. — Hrosvitha. — Les Comédies élégiaques). — II. Les Commencements du drame religieux en langue latine. (Origine du drame religieux. — Premiers Essais dramatiques du cycle de Pâques. — Développement de l'élément dramatique dans le cycle de Noël. — Drames étrangers à ces deux cycles. — Le Système de la mise en scène au moyen âge. — Développement ultérieur du cycle de Pâques. — Les Représentations scolaires.) — III. Les Commencements du drame religieux en langue vulgaire. (Drames allemands. — Drames français. — Drames provençaux. — Drames anglais.) — IV. Le Drame religieux des derniers temps du moyen âge. (Exposé général. — Allemagne. — France. — Drames provençaux. — Angleterre. — Italie. — Néerlande. — Théâtre celtique. — Espagne. — Suède. — Pays slaves. — Hongrie. — Empire byzantin.) — V. Essais de drames sérieux profanes. — VI. Le Drame comique du moyen âge. (Origines. — Documents du XIIIe et du XIVe siècle. — Néerlande. — Allemagne. — France. — Angleterre. — Espagne et Italie.) — VII. Les Moralités. — VIII. Les Premiers Essais dramatiques des humanistes. — Nous souhaitons bon courage et bon succès à M. Creizenach pour la suite de ce consciencieux et utile résumé des connaissances acquises, des textes et des écrits relatifs à l'histoire du théâtre moderne.

— La publication par M. Jules-Marie Richard, ancien archiviste du Pas-de-Calais, de la version du *Mystère de la Passion*, en quatre journées et vingt-quatre mille neuf cent quarante-quatre vers, contenue dans le manuscrit n° 697 de la Bibliothèque d'Arras, a récemment ajouté un texte important à ceux que nous possédions déjà imprimés sur ce drame fameux, dont les développements, les renseignements successifs et, pour ainsi dire, la filiation et la généalogie, sont une partie très importante de l'histoire critique du théâtre religieux au moyen âge. Il résulte de l'*Introduction* de M. Richard, très bon morceau de bibliographie et d'histoire littéraire, que le texte d'Arras est certainement antérieur à la composition d'Arnoul Greban, naguère publiée par MM. Gaston Paris et

Gaston Raynaud, et que la paternité en peut être attribuée sinon avec certitude, du moins avec vraisemblance, à Eustache Mercadé, qui fut official à Corbie, et qui vivait à la fin du XIVe siècle et dans la première moitié du XVe.

— L'ample et luxueux volume de M. Germain Bapst : *Essai sur l'histoire du théâtre*, s'applique à l'ensemble de cette histoire, et non pas seulement à l'époque du moyen âge, mais le théâtre y est surtout considéré sous son aspect, pour ainsi dire, extérieur : mise en scène, décors, costumes, architecture, éclairage, hygiène. C'est d'ailleurs une véritable mine de renseignements précieux, bien qu'on ne puisse, en le lisant, s'empêcher d'y souhaiter çà et là dans l'érudition un peu plus de rigueur méthodique et critique, et dans l'exposition, généralement agréable, un peu plus de soin donné à la logique de la pensée, à la précision et à l'élégance du style. La première partie est consacrée au *moyen âge*. Elle est ainsi divisée et subdivisée : Livre Ier : *Les Mystères dialogués*. Chapitre Ier. Les Origines des mystères. II. Les Mystères à leur apogée. III. Les Mystères patriotiques. IV. La Disposition du théâtre. V. La Scène. VI. La Plantation du décor et la machinerie, VII. Costumes, diables, sots, fous, jeux de mise en scène. VIII. Les Femmes sur le théâtre. IX. La Peinture décorative, les peintres décorateurs. X. Les Pièces profanes et les confréries. XI. Fin des mystères. — Livre II. *Les Mystères mimés*. Chapitre Ier. Les Mystères mimés au moyen âge. II. Les Mystères mimés à l'époque de la Renaissance. — *Pièce justificative*. Comptes de la ville de Paris. — La seconde partie est consacrée à la *Renaissance*. Livre Ier. *Le Théâtre et ses conditions matérielles d'existence au XVIe siècle*. Chapitre Ier. Le Théâtre et l'opinion publique au XVIe siècle. II. La Scène et le décor au XVIe siècle. III. Les Salles de spectacle à la fin du XVIe siècle. IV. L'Influence de la Ligue sur le théâtre. V. Les Premiers Théâtres parisiens. VI. Le Costume et les acteurs. VII. *Mirame* et la première salle de spectacle en France. — Livre II. *Le Théâtre lyrique*. Chapitre Ier. La Mise en scène à l'Opéra depuis ses origines jusqu'au règne de Henri IV. II. Les Ballets en France de Henri IV à Louis XIV. — *Pièce justificative*. Bibliographie des ballets. — Livre III. *Le Théâtre à l'étranger au XVIe et au XVIIe siècle*. Chapitre Ier. Le Théâtre en Italie. II. Le Théâtre en Angleterre. III. Le Théâtre en Allemagne. IV. Le Théâtre en Suisse. V. Le Théâtre en Espagne. VI. Le Théâtre dans les pays du Nord. — *Pièce justificative*. Bibliographie des peintres décorateurs du XVe et du XVIe siècle. — La troisième partie est consacrée aux *Temps modernes*. Livre Ier. *Le Théâtre au XVIIe siècle*. Chapitre Ier. Les Différents Théâtres publics. II. Le Théâtre à la cour. III. Les Salles de spectacle. IV. Le Public, l'éclairage, les incendies. V. La Décoration et les décorateurs. VI. Le Costume. — Livre II. *Le Théâtre au XVIIIe siècle*. Chapitre Ier. L'Esprit du théâtre

au XVIIIe siècle. II. L'Opéra-comique. III. Le Théâtre de société. IV. Les Salles de spectacle. V. Les Services d'ordre et d'éclairage. VI. Le Costume. VII. La Décoration et les décorateurs. — *Pièces justificatives*. I. État général du magasin de la Comédie française en 1782. II. Décors du théâtre de la cour de Versailles en 1770. III. État des décors existant dans les magasins au moment de l'installation de l'Opéra au boulevard Saint-Martin en 1780. IV. Extrait des comptes des Menus-Plaisirs relatifs à la fourniture ou à l'achat des chaussures pour les actrices. V. Relevé du produit du parterre à la Comédie française pendant les années 1775-1781. VI. Bibliographie des peintres décorateurs du XVIIIe siècle. — Livre III. *Le Théâtre contemporain*. Chapitre Ier. Le Théâtre pendant la Révolution. II. Le Théâtre pendant la Révolution. Le Public. III. Le Théâtre pendant la Révolution. La Mise en scène, les décors et les costumes. IV. Le Théâtre de la cour sous l'Empire. V. Les Théâtres publics sous l'Empire. La Mise en scène. VI. Le Théâtre sous la Restauration. VII. Le Théâtre pendant la période romantique. VIII. Le Théâtre pendant la monarchie de Juillet. Le Théâtre patriotique, le théâtre historique, les théâtres du boulevard. IX. Le Théâtre pendant la monarchie de Juillet. Le Costume. X. Les Genres nouveaux : l'opérette et la féerie. XI. Le Théâtre contemporain. La Mise en scène. XII. Les Constructions théâtrales depuis 1830. — *Pièces justificatives*. I. Bibliographie des peintres décorateurs du XIXe siècle. II. Les Décorations de l'Opéra au XIXe siècle. III. Comptes des fournitures d'accessoires à l'Opéra et au Théâtre-Français, faites par la maison Hallé. IV. Le Nouvel Opéra-Comique. V. L'Opéra de Prague. VI. Les Décorateurs des opéras de Wagner. — Comme on le voit, c'est là un ouvrage que toutes les personnes qui, pour une raison ou pour une autre, auront à s'occuper de l'histoire du théâtre, seront intéressées à consulter. M. S.

Froissart, par MARY DARMESTETER. (*Les Grands Écrivains français.*) Paris, Hachette, 1894, in-16 de 174 p. — Prix : 2 fr.

Le public d'aujourd'hui, s'il n'ignore pas Froissart et son œuvre, n'en sait guère plus que ce qu'il a lu dans les recueils de littérature publiés depuis plusieurs années. Un livre comme celui du baron Kervyn de Lettenhove n'était pas fait pour le grand public. Aussi, bien qu'arrivé longtemps après, le *Froissart* de Mme Darmesteter a-t-il trouvé un public en quelque sorte neuf et non rassasié ; c'est à cette circonstance et à l'agrément avec lequel il est écrit, que ce petit livre doit son réel succès. On signalerait en vain une admiration excusable mais peu contenue pour l'Angleterre, et dans les derniers chapitres une critique trop superficielle de l'œuvre de Froissart; la plume alerte de l'écrivain fait passer sur les défauts, et en se souvenant qu'il n'y a pas du tout là œuvre d'érudition, on se sent évidemment porté à écarter tout jugement,

à ne pas s'étonner, par exemple, de l'importance donnée au roman de *Méliador*. Il est certain que M. Longnon a fait une découverte importante le jour où il a mis la main sur un roman de Froissart dont la lecture a passionné la cour du comte de Foix, et il y a de ces bonnes fortunes qui n'adviennent qu'à ceux que leur mérite en rend dignes ; mais en vérité, Mme Darmesteter, bien qu'elle ait consacré un chapitre à *Méliador*, n'a-t-elle pas raison quand, ailleurs, elle plaint les chevaliers du comte de Foix condamnés à « écouter un interminable roman de la Table Ronde vers les trois heures du matin. » L'heure aggravait assurément leur supplice : le nôtre serait-il moins pénible, s'il nous fallait, même à un moment où le repos serait moins impérieux, être livrés au même ennui? Il y a enfin, quelque part, certain rapprochement entre les tournois et les courses de Longchamp, qu'on aurait voulu voir éviter à un écrivain qui, dans d'autres passages, a su faire preuve de grâce et de bon goût. L. H. M.

Pétrarque, Boccace et les débuts de l'humanisme en Italie, d'après la *Wiederbelebung des Classischen Alterthums* de Georg Voigt. Trad. sur la 3e édit. allemande, par A. Le Monnier. Paris, H. Welter, 1894, gr. in-8 de 283 p. — Prix : 10 fr.

Ce savant et très intéressant volume est la traduction de la première partie de l'ouvrage de George Voigt, sur les commencements de l'humanisme. La traduction de M. A. Le Monnier a été exécutée sur la troisième édition du grand travail de Voigt, confiée après la mort de celui-ci à M. Max Lehnert.

L'époque, sujet de cette étude, n'avait jamais été, que je sache, aussi bien traitée. C'est une histoire de la renaissance de l'antiquité classique et de son action sur la vie intellectuelle en Italie. Pétrarque, naturellement, occupe là une place immense, un Pétrarque que nous ne connaissions pas bien en dépit des nombreux ouvrages qu'il a inspirés depuis les Mémoires de l'abbé de Sade. « Il ressuscita les lettres, dit M. Voigt, son nom brille au premier rang, non seulement dans l'histoire littéraire, mais dans celle du monde civilisé, et sa gloire ne serait pas moins éclatante s'il n'avait jamais écrit un seul vers en langue italienne » (p. 25). Et ce sont des vers en langue italienne qui ont surtout recommandé son souvenir. C'est la mémoire de Laure qui lui a valu des siècles d'admiration Mais ni elle ni les sonnets composés en son honneur n'expliqueraient une puissance presque comparable à celle qu'exerça Voltaire sur son temps, et dont il faut chercher le secret dans son enthousiasme pour les Latins, dans les écrits qu'il composa à leur exemple et dans leur langue, dans cette résurrection d'un monde antique qui flattait l'amour-propre des Italiens en semblant les rattacher aux splendeurs de leur ancienne histoire. M. Voigt a suivi Pétrarque dans toutes ses œuvres

éclipsées si longtemps par le *Canzoniere*, mais sans négliger de nous le faire connaître comme homme. Il ne s'est pas laissé éblouir par les rayons d'une éclatante célébrité et cette partie biographique de son travail est bien curieuse. Pétrarque a souvent été cité comme un grand patriote. Il déplorait avec la plus grande éloquence les maux de sa patrie; il rêvait pour elle l'unité, pour Rome la suprématie, mais de sacrifices personnels, il n'en fit jamais ni à l'Italie ni à Rome. Il ne put se décider à résider dans la Ville éternelle, où il voulait rappeler les Papes. Il se plaisait fort à Avignon, et dans cette sentine de tous les vices, comme il l'appelait, il jouissait en paix de riches prébendes dont il cherchait sans cesse à augmenter le nombre (p. 62). Il stigmatisait la vie licencieuse du clergé. Mais lui-même prêtre, chanoine, ne se contentait pas d'un amour éthéré et se livrait à des passions dont plusieurs enfants étaient les preuves honteuses. Que nous sommes loin du poète qui, au dire de Foscolo :

.... Amore in Grecia nudo e nudo in Roma
D'un velo candidissimo adornando,
Rendea nel grembo a Venere celeste.

L'orgueil de Pétrarque était immense. Républicain, il détestait les tyrans, mais se plaisait fort dans leurs palais, où il était l'objet d'enthousiastes adulations. Il jouissait d'une réputation incontestée et dans toute sa gloire, il ne put échapper à cette maladie morale étrange, que le moyen âge appela acédie et qui semble régner de nos jours sous un autre nom. Nous trouvons aussi au XIVe siècle une secte qui n'est pas sans analogie avec une puissante association moderne. Il semble, dit Voigt, que les averroïstes « formaient une sorte de ligue secrète unie par le moyen de signes ou paroles conventionnels, et dont l'organisation et l'attitude vis-à-vis de l'Église rappellent les loges des modernes francs-maçons » (p. 86). Les averroïstes avaient pensé que Pétrarque pourrait se réunir à eux, mais il n'en fut pas ainsi ; non seulement ils manquaient de respect pour la vénérable antiquité si chère au grand homme, mais en dépit de contradictions que pouvaient offrir l'indépendance de son esprit et les écarts de sa vie privée, Pétrarque ne cessa point d'être un chrétien : « Plus j'entends, dit-il, blasphémer contre la foi du Christ, plus je sens grandir en moi l'affection que je lui porte et plus je suis ferme dans mes croyances » (p. 91).

Après avoir magistralement montré quel fut le rôle de Pétrarque, M. Voigt nous dit quels furent les continuateurs de son œuvre, trop nombreux pour que nous puissions nous occuper d'eux dans le court espace de cet article. Nous voulons toutefois signaler Poggio. On lit avec intérêt le récit de ses investigations dans les monastères, où, avec tant de joie, il découvrait de précieux manuscrits dont plus d'une fois il s'emparait sans plus de scrupules que le fameux Libri. Les recherches ne se

bornèrent pas aux classiques latins, les grecs devinrent aussi l'objet de perquisitions scientifiques, et enfin l'archéologie s'éveilla au milieu des ruines romaines si longtemps dédaignées, et trouva dans les Papes les plus intelligents protecteurs.

Nous fermons ce livre avec le regret de ne pouvoir le faire mieux connaître, mais avec l'espoir pourtant d'en avoir dit assez pour que des lecteurs érudits comprennent le sérieux attrait qu'il leur offrira. TH. P.

Les Révoltés scandinaves, par MAURICE BIGEON. Paris, Savine, 1894, in-8 de 341 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il s'agit ici aussi bien de deux artistes norvégiens, le musicien Edvard Grieg et le sculpteur St. Sinding, que de l'esthéticien danois G. Brandes, et de poètes, romanciers et dramaturges des trois États du Nord : J. Lie, Bj. Bjœrnson, A. Strindberg, Herman Bang, Arne Garborg et H. Ibsen. Ils sont tous (sauf les deux artistes) plus ou moins atteints du scepticisme cosmopolite qui conduit soit à la révolte, soit au désespoir et au suicide. L'un deux, Ibsen, a eu le triste honneur d'être salué par les anarchistes comme un de leurs apôtres. Il ne méritait certes pas cette indignité, mais à force de répéter que tout est pourri dans la société, on excite les mécontents à détruire même ce qui reste en elle de sain et de bon. Toutefois, quelque discutables que soient les théories des révoltés, il est bon de les faire connaître, ne fût-ce que pour mettre le public à même de les réprouver. Il y avait donc à faire un ouvrage utile sur le sujet; seulement il eût fallu étudier celui-ci, et même sans comprendre le dano-norvégien, l'auteur du présent livre eût pu analyser avec fruit ceux des ouvrages de G. Brandes, Lie, Bjœrnson, Strindberg, H. Bang et Ibsen, qui ont été traduits en anglais, en français, et surtout en allemand.

Au lieu de se renfermer dans cette tâche modeste, il a voulu faire de la haute critique et s'est perdu dans des considérations physiologiques, géographiques, climatologiques, qui ont la prétention d'expliquer les tendances des révoltés, mais qui ont le défaut de n'être pas conformes aux faits les mieux constatés. Étant réduit à des traductions et à des ouvrages de seconde main, il n'a pu pénétrer dans l'intimité des septentrionaux, car il ne suffit pas de parcourir en touriste certaines contrées du Nord; de s'entretenir avec les écrivains de ces pays; de s'inspirer de leurs conversations; on ne peut recueillir ainsi que des bribes bien insuffisantes pour constituer un ouvrage sérieux. L'auteur s'est efforcé de relier ces traits épars pour en faire un tableau complet, mais la source la plus abondante à laquelle il a puisé, c'est son imagination. Aussi lui est-il impossible de dissimuler son ignorance. Il ne sait même pas orthographier les noms propres les mieux connus : il écrit Werghelard (p. 42, 95-97, 102, 261) pour Wergeland; Œlenschlager (p. 263)

pour Oehlenschlæger; Gaulsta (p. 310, 311) pour Gaustad; Konswiger (p. 73) pour Kongsvinger; Sphensen (p. 96) et Svensen (p. 65) pour Svendsen; il croit que les *Smaastykker* (petites pièces ou nouvelles) de Bjœrnson sont de « petits poèmes » (p. 101). Il confond le *Riksdag* ou parlement danois avec le *Storthing* (p. 22), comme s'il s'agissait de la Norvège; il ne distingue pas le dialecte norvégien du dano-norvégien, langue officielle aussi bien en Norvège qu'au Danemark, et il affirme que le poème de Wergeland sur *l'Homme, la nature et le Messie* est en pur dialecte norvégien (p. 98); ses traductions de deux chansons de Bjœrnson (p. 63 et 117) sont des caricatures méconnaissables. Au lieu de copier dans le premier venu des dictionnaires biographiques contemporains la date de la naissance d'Ibsen (1828), il la place « aux environs de 1835 » (p. 256). Si du moins la pauvreté du fond était rachetée par l'élégance et la pureté du style; mais il y a trop de phrases dans le genre de celle-ci : « Un château s'adosse à la sérénité grave des bois de sapin » (p. 310).

E. Beauvois.

HISTOIRE

Cartografia, da Eugenio Gelcich. *Manuale teorico-pratico con un sunto sulla storia della cartografia.* Con 37 incisioni. Milano, Ulrico Hoepli, 1894, in-16 de viii-257 p. — Prix : 2 fr.

M. E. Gelcich, directeur de l'École navale de Lussinpiccolo (archipel dalmate), vient d'écrire dans la collection de Manuels publiée par l'éditeur Hœpli un très bon petit volume sur la cartographie. En rédigeant ce travail sans prétention scientifique, car il peut être lu par tous ceux qui ont une connaissance suffisante des mathématiques élémentaires, l'auteur (il le déclare dans son avertissement) a voulu rendre service à tous ceux que leur profession oblige à connaître les éléments de la cartographie. Il y est, hâtons-nous de le dire, parfaitement arrivé; son manuel « théorico-pratique, » dans lequel il passe d'abord en revue (p. 35-219) les différents modes de projections (stéréographique, gnomonique, orthographique, scénographique, conique, cylindrique, etc.), puis étudie la cartographie pratique (p. 220-244), est rédigé avec une très grande lucidité, beaucoup de précision et d'élégance, et se lit parfois avec plaisir, toujours avec profit.

M. Gelcich a fait précéder son travail mathématique d'un court essai sur l'histoire de la cartographie, qui occupe les trente-quatre premières pages de son Manuel. Il a eu très grande raison d'agir ainsi, mais il m'est difficile, sur certains points de cet exposé, de me déclarer pleinement satisfait et de ne pas lui chercher chicane. L'auteur n'aurait-il pas dû, par exemple, dire d'une façon plus nette (p. 7-8) que la célèbre carte d'Agrippa était simplement une carte routière? — M. Gelcich rend bien

justice à Strabon, et traduit (sans en donner la référence d'ailleurs) les passages où le célèbre géographe a énoncé ses idées cartographiques (p. 8-10); mais il ne dit pas comment, à son sens, étaient conçues les cartes qui accompagnaient sa géographie, et si même il y en avait. — En ce qui concerne la boussole, il semble ignorer qu'elle a été en usage, d'une façon très primitive, du reste, chez les Chinois, longtemps avant le XIIe siècle de notre ère (p. 16-17), et qu'elle est arrivée de l'Extrême-Orient en Occident simplement par l'intermédiaire des Arabes. Un peu plus loin, au début de sa seconde partie, l'auteur est amené, à propos des différents méridiens, à exprimer le vœu que la France accepte, comme les autres nations, le méridien de Greenwich (p. 38); il oublie que les promesses faites par l'Angleterre pour l'adoption du système métrique n'ont pas été tenues, ce qui ne semble pas devoir pousser la France à entrer dans la voie de la conciliation, — et paraît ne pas songer qu'il y aurait un réel avantage à adopter pour point de départ un méridien neutre, passant par l'Océan du pôle Nord au pôle Sud, et à partir duquel on compterait les degrés jusqu'au chiffre 360. — Un peu plus loin encore, M. Gelcich, passant en revue les grands travaux géodésiques (p. 46), me semble avoir commis une injustice en ne parlant pas de l'intéressante et importante jonction géodésique de l'Europe et de l'Algérie exécutée en 1879 par le regretté commandant Perrier et par le général espagnol Ibañez. — Peut-être enfin, puisqu'il a parlé de curiosités comme les projections floriformes (p. 196-198) et cordiformes (p. 208), l'auteur aurait-il pu signaler la projection double cordiforme sur laquelle Oronce Fine a construit une mappemonde que M. Gallois a reproduite dans sa thèse latine sur ce géographe (*De Orontio Finaeo Gallico geographo*. Paris, E. Leroux, 1890, pl. V [VI]).

Ces critiques, très légères d'ailleurs, et quelques autres que nous pourrions faire encore (telle une faute d'impression, p. 24, qui défigure le nom de Lelewel, — ou encore l'omission à la bibliographie du grand travail de M. Marcel Dubois sur Strabon, et de l'*Introduction aux monuments de la géographie*, de Jomard, publiée par E. Cortambert), ne retirent pas son mérite au petit livre de M. Gelcich, que complètent très heureusement un vocabulaire des termes géographiques les plus usités sur les cartes (p. 245-251) et une bonne bibliographie cartographique (p. 252-257).

HENRI FROIDEVAUX.

Bei den Kannibalen Sumatras. *Erste Durchquerung der unabhängigen Batak-Lande*, von JOACHIM, Freiherr VON BRENNER. Wurtzburg, Leo Wœrl, 1894, gr. in-8 de IV-388 p. — Prix : 12 fr. 50.

En l'année 1887, M. le baron Joachim von Brenner a exécuté dans la partie septentrionale de l'île de Sumatra demeurée jusqu'alors inconnue, le pays Batak, un intéressant voyage de découverte. Un court résumé,

accompagné d'une carte à 1/200,000e, publié par l'auteur en 1890 dans les *Mitteilungen* de la Société géographique de Vienne (p. 276-305 : *Reise durch die unabhängigen Battak-Lande und auf die Insel Nias)*, avait seul jusqu'à présent fait connaître les résultats de cette consciencieuse exploration ; le beau volume dont on vient de lire le titre a pour but de fournir de plus amples détails sur ces cannibales de Sumatra, que M. von Brenner a pu étudier en pénétrant pour la première fois dans le pays inexploré des Bataks.

C'est en quelque sorte une introduction que la première des trois parties entre lesquelles l'auteur a partagé son livre. Fort courte (p. 1 à 20), cette section est consacrée au pays Tabak de Deli, au sujet duquel le baron von Brenner fournit quelques précieux renseignements scientifiques ; comme il le dit lui-même (p. 19), son travail, fait en 1886, ne se trouve plus exact aujourd'hui sur certains points, par suite des grands progrès réalisés par la civilisation dans ce district ; il n'en présente pas moins un réel intérêt au point de vue historique et rétrospectif.

La fin de l'année 1886 et le début de 1887 furent employés par le baron von Brenner à une courte expédition à Saïgon et à Angkor-Vat qui n'est même pas mentionnée dans l'ouvrage dont nous rendons compte. La seconde partie, beaucoup plus considérable que la première (p. 21-145), contient le récit détaillé du voyage que M. Joachim von Brenner a exécuté en compagnie de M. von Mechel à travers le pays Batak de la fin de février au 27 avril 1887, voyage dans lequel il a traversé l'île de Sumatra de la côte orientale au rivage occidental, de Labouan-Deli, sur le détroit de Malacca, à Giboga, en face de l'île Nias, dans la direction du nord au sud. Cet itinéraire de 986 kilomètres, dont 400 sur le territoire des Bataks indépendants (6,000 kilomètres carrés environ), a fait visiter au baron von Brenner le pays Karo, Pengambatan, Negori et le grand lac de Toba, auquel a été consacré un des plus intéressants chapitres de la relation (2e partie, ch. V).

Suivant l'usage allemand, usage excellent et malheureusement trop peu suivi chez nous, l'auteur ne s'est pas borné à raconter ses aventures et à publier un résumé de son journal de route. Il a encore fait œuvre de savant, et a consacré la troisième section de son livre, la plus importante (p. 147-388), à une étude systématique, à tous les points de vue, du pays qu'il avait parcouru. Cette dernière partie débute par un excellent chapitre de géographie, où l'ordre adopté nous a paru contestable, mais qui contient une foule de renseignements nouveaux, précis et précieux. Puis l'auteur s'occupe successivement de l'histoire (ch. II), des populations (ch. III) et de leur état de civilisation (ch. IV-VIII), de la faune (ch. IX) et de la flore (ch. X) des contrées visitées par lui. Bien que cette étude ne soit pas disposée suivant un ordre logique et ration-

nel, on la lira avec intérêt, surtout les chapitres dans lesquels le voyageur fait connaître le point auquel en sont arrivés les peuples qu'il a pu observer. Il a débuté par les dépeindre au point de vue physique, par fournir sur eux des données anthropologiques d'une précision rigoureuse (p. 173-190) ; il fait ensuite connaître leur état social, leurs usages, leurs traditions, leur langage (il publie, p. 301-327), un intéressant vocabulaire des dialectes Karo et Toba), leur écriture (p. 249 et suiv.), leur poésie (p. 328-330), etc., etc., et insiste comme il convient sur leur cannibalisme actuel et son antiquité relative (p. 205 et suiv.). Notons enfin que le baron von Brenner a eu l'excellente idée de fournir en appendice (p. 350-380) de précieuses indications sur le chiffre de la population, et a annexé à son livre une bibliographie de quarante articles sur les Bataks (p. 387-388).

L'illustration du volume est excellente de tous points et exclusivement scientifique ; plusieurs types nous ont paru reproduits d'une façon particulièrement heureuse (p. 130-131, 138-139, 173, 176, 179). Quelques planches en couleurs s'ajoutent aux dessins ethnographiques épars dans tout l'ouvrage. Enfin six panoramas, dont on trouvera l'explication à l'appendice II (p. 381), et deux cartes d'un très grand intérêt, où les courbes de niveau remplacent les hachures et dont l'échelle est suffisante (celle du pays Batak indépendant est à 1/250,000e ; celle du pays Karo, reproduction partielle de la planche XVIII des *Mitteilungen* de la Société géographique de Vienne, année 1890, est à 1/200,000e), font de ce volume un livre de chevet pour le géographe désireux d'étudier l'île de Sumatra. — L'impression en a été également fort soignée. Nous y avons cependant relevé une ou deux regrettables erreurs typographiques ; le nom de l'orientaliste français Rainaud, en particulier, y a été trois fois dans une même page (p. 205) écrit Rainand.

Le baron von Brenner publiera-t-il sur l'île de Nias un volume qui sera le digne frère de celui-ci? Nous souhaitons qu'il le fasse sans se laisser arrêter par l'idée qu'un voyageur italien, M. Elio Modigliani, a déjà écrit un beau livre sur ce sujet. HENRI FROIDEVAUX.

Climbing and Exploration in the Karakoram-Himalayas, by WILLIAM MARTIN CONWAY. With 300 illustrations and a map. London, T. Fisher Unwin, 1894, in-8 de XXVIII-709 p. — Prix : 39 fr. 35.

Le même ouvrage, édition de luxe en 2 vol. in-8, avec frontispice en photogravure, 1 grande carte, et planches tirées sur japon, reliure de Zaehnsdorf (tirée à 150 exempl., dont 125 sont réservés à l'Angleterre et à l'Amérique). — Prix : 130 fr.

Ce livre est le récit d'une expédition entreprise en 1892, et dont les frais ont été couverts en partie par la Société Royale, la Société de Géo-

graphie de Londres et l'Association Britannique pour l'Avancement des Sciences.

Accompagné de Mattias Zurbriggen, le célèbre guide de Macugnaga, d'un habile artiste, M. A. D. Mac Cormick, et de quelques amis, M. Conway, parti de Londres le 5 février, n'y rentrait que le 20 décembre, « juste à temps, dit-il, pour assister au dîner annuel de l'Alpine Club, » après six mois d'efforts continus, au milieu des massifs les plus inaccessibles de la planète. L'itinéraire parcouru comprend les points suivants : Srinagar (Cachemire), Col de Bourdzil, Astor, Boundji sur l'Indus; au nord de ce fleuve, Gilgit et les hautes vallées du Baltistan, le glacier et la passe de Hispar, Askoleh, les glaciers de Biafo et de Baltoro, la vallée du Chigar, Skardo ; enfin, remontée de l'Indus jusqu'à Leh, et retour à Srinagar par Kargil et Dras.

Un pareil voyage ne s'analyse pas : il faut lire dans l'original le récit de ces prouesses peu ordinaires, contées, du reste, avec autant de simplicité que d'entrain. M. Conway dépeint les chauds paysages de l'Inde dans un style coloré qui sied merveilleusement au sujet; quand il décrit l'incomparable spectacle des géants du Karakorum, son enthousiasme ne connaît plus de bornes, et l'on sent passer, à travers ces pages si alertes, le souffle d'une émotion communicative. Amusantes sont, bien souvent, les anecdotes dont les « natives » font les frais, et les naïvetés du digne Zurbriggen; mais la plus grande partie du volume est naturellement consacrée aux exploits de M. Conway et de ses compagnons.

Sa vaillante petite troupe a passé en tout quatre-vingt-quatre journées sur la neige ou la glace; elle a traversé pour la première fois, dans toute leur étendue, les trois glaciers les plus longs qui soient connus sur le globe en dehors des régions polaires; enfin, le courageux alpiniste est parvenu jusqu'à l'altitude extraordinaire de sept mille mètres, la plus forte qui ait jamais été atteinte par le pied de l'hommme. Ce sont déjà là de beaux résultats, au point de vue de l'endurance physique et de l'énergie morale dont les explorateurs anglais ont donné la mesure; mais il y a plus : M. Conway, ne perdant pas de vue le but spécial de ses efforts, a exécuté un levé à la planchette de la partie la plus intéressante des régions parcourues, pris un millier de photographies et rapporté d'importantes collections d'histoire naturelle, qui seront décrites dans un volume spécial. Les physiologistes attendront avec intérêt la publication des courbes données par les sphygmographes-enregistreurs que M. Conway avait pris soin de joindre à son outillage scientifique.

Ajoutons, pour terminer, que M. Conway a été puissamment secondé dans sa tâche d'écrivain par le remarquable talent de M. Mac Cormick, dont les compositions et les esquisses, reproduites en similigravure, sont souvent du plus bel effet. E. M.

Le Vatican. *Les Papes et la civilisation ; le Gouvernement central de l'Église*, par Georges Goyau, André Pératé et Paul Fabre, anciens membres de l'Ecole française de Rome. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-4 de xi-796 p., illustré de 2 grav. au burin de F. Guillard et d'Eug. Burney de 4 chromolithographies, de 7 photographies et de 475 grav. reproduites directement d'après des photographies. — Prix : 30 fr. broché; 40 fr. relié.

Voici l'un des plus beaux livres que l'on puisse rencontrer. Il réunit tout : la valeur scientifique du texte; l'incomparable richesse de l'illustration, la beauté de l'exécution typographique. Il a pour auteurs trois anciens élèves de l'École française de Rome : MM. Georges Goyau, André Pératé et Paul Fabre. L'introduction a été écrite par S. Em. Mgr le cardinal Bourret, et l'épilogue est dû à la plume du vicomte E.-M. de Vogüé.

Mgr le cardinal Bourret a magistralement exposé le plan de l'ouvrage et résumé les trois parties dont il se compose ; il en a fait ressortir les rares mérites d'exposition, la solide érudition, la parfaite orthodoxie. « C'est, dit-il, une savante étude sur l'Église et la Papauté, et une synthèse complète de ce que l'une et l'autre ont été et ont produit dans le monde depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours. Elle se présente à la fois comme une œuvre d'histoire, de philosophie, d'art et de littérature. Il est peu de résumés, sur le même sujet, qui renferment des considérations d'un ordre plus élevé sur le grand fait chrétien et les transformations qu'il a amenées après lui. »

Les deux premières parties sont l'œuvre de M. G. Goyau. L'une, intitulée : *Vue générale de l'histoire de la Papauté*, forme un tableau brillamment tracé de ce qu'a été le Siège apostolique depuis saint Pierre jusqu'à Léon XIII. « Il y a, lisons-nous au début, il y a un certain nombre de pontifes qu'on est convenu d'appeler « les grands Papes ; » additionnez toutes ces grandeurs, vous n'obtenez pas encore une image adéquate de la Papauté. Cette institution surpasse en hauteur et en éclat les titulaires passagers qui la représentent, et l'ensemble de son histoire passée, présente et future offre un plus merveilleux caractère que les brillants épisodes dus à certains papes de génie. » Dans ces pages, où le talent de l'écrivain est égal à la science de l'historien, nous voyons se dérouler la suite incomparable de ces pontifes qui ont présidé aux destinées de l'Église en laissant dans chaque siècle la forte empreinte de leur sainteté, de leurs fondations, de leurs réformes. Le seul reproche qu'on pourrait peut-être adresser à l'auteur est d'avoir un peu négligé le rôle de nos rois dans l'histoire de la Papauté. Si M. Goyau flétrit en passant les emportements de Philippe le Bel, la politique orgueilleuse de Louis XIV, il n'a pas même prononcé le nom de saint Louis, et il a passé sous silence l'intervention de Charles VII rendant, à l'aide d'habiles négociations, l'unité à l'Église. — La seconde partie est consacrée au *Gouvernement central de l'Église*. C'est une étude approfondie sur le Sacré Col-

lège, les consistoires, les conclaves, les fonctions des cardinaux, les cérémonies de l'installation pontificale, les diverses congrégations, la chancellerie des Papes, les fonctions de secrétaire d'État, la cour pontificale, la garde du Vatican, en un mot sur tous les rouages du gouvernement de l'Église.

La troisième partie : *Les Papes et les arts*, est due à la plume de M. André Pératé. L'auteur reprend à ce point de vue spécial l'histoire de la Papauté et fait ressortir le rôle des Souverains Pontifes comme protecteurs de la science, des lettres et des arts. Il dépeint la Rome du moyen âge, décrit les chefs-d'œuvre dus aux grands artistes que les Papes ne cessèrent de protéger; il nous promène à travers les chambres du Vatican, la basilique de Saint-Pierre, les musées, la bibliothèque apostolique, la bibliothèque du Latran, la bibliothèque du Vatican, s'arrêtant sur les principales richesses de ces précieux dépôts ; enfin il nous fait pénétrer dans ces archives longtemps fermées et que la libéralité de Léon XIII a ouvertes aux recherches des savants.

Tout cela est semé d'admirables reproductions, qui placent sous nos yeux les monuments, les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture, des spécimens de manuscrits, de nombreux portraits, etc., etc. La façon dont a été comprise et exécutée la partie artistique de ce splendide ouvrage fait le plus grand honneur à la maison célèbre à laquelle l'art typographique est redevable de si remarquables productions.

Le livre se ferme par un *Épilogue* où le vicomte E.-M. de Vogüé a célébré éloquemment les grandeurs et la fécondité de cette institution divine qui demeure, à travers les vicissitudes des temps, les bouleversements et les révolutions, avec son immortelle jeunesse, avec cette majesté qui s'impose au respect de tous, avec ce caractère de suprême magistrature qui en fait, plus que jamais, l'arbitre des destinées de la civilisation.

G. DE B.

Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge, ouvrage écrit d'après un grand nombre de documents inédits extraits des archives secrètes du Vatican et autres, par le Dr Louis Pastor. Traduit de l'allemand par Furcy Raynaud. T. III et IV. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de xxxii-368 et 455 p. — Prix : 15 fr.

Il y a longtemps qu'on se plaint, et à bon droit, de n'avoir pas une histoire de l'Église qui tienne compte des recherches des savants et qui soit vraiment à la hauteur de l'érudition moderne. On ne saurait en effet considérer comme une histoire achevée l'œuvre de Rohrbacher ni surtout celle de Darras, compilations souvent indigestes, extraites à la hâte de livres de seconde, de troisième main, et, ce qui est plus grave, remplies de faits peu sûrs et de jugements passionnés. Peut-être le moment n'était-il pas venu d'aborder un travail d'ensemble et fallait-il attendre que les archives publiques, celles du Vatican en particulier, ouvertes de-

puis peu par la grande libéralité de Léon XIII, eussent livré, sinon tous leurs secrets, chose impossible, du moins de plus amples informations. Quoi qu'il en soit, on peut déjà espérer que le moment n'est plus éloigné où paraîtra l'historien qui, recueillant les éléments épars d'une grande œuvre, utilisant les résultats acquis depuis cinquante ans, nous retracera les diverses phases de la vie de l'Église avec cette sûreté d'érudition, cette rigueur de méthode scientifique qui impose le respect aux adversaires et entraîne la conviction. L'ouvrage du docteur Pastor, dont nous signalons les tomes III et IV de l'édition française, est, sans contredit, un de ceux qui nous confirment le plus dans nos espérances et préparent le mieux cet heureux événement.

Les deux premiers volumes, parus en 1886, reçurent du monde savant le meilleur accueil (*Polybiblion*, 1886, p. 440; — *Revue critique*, 1889, t. I, p. 211; — *Revue historique*, 1891, t. XLV, p. 411, etc.). Une seconde édition allemande, publiée en 1891, y a apporté d'utiles perfectionnements. Après un coup d'œil rétrospectif sur les faits qui signalèrent le séjour des Papes à Avignon et la triste période du grand schisme, Pastor nous avait donné l'histoire de Martin V, l'homme de la conciliation, le restaurateur de l'ordre; d'Eugène IV, l'adversaire des Pères de Bâle; de Nicolas V, le protecteur des savants, et de Calixte III, le champion de la chrétienté contre l'islamisme.

Les volumes III et IV sont vraiment dignes de leurs aînés. Ils ne laissent rien à désirer tant au point de vue de l'importance et de l'intérêt du sujet que sous celui de l'abondance des détails et de la clarté de l'exposition.

L'auteur s'étend avec une complaisance marquée sur le pontificat de Pie II, ce lettré, ce savant parvenu au sommet de la hiérarchie ecclésiastique. Il le montre pénétré de la grandeur de sa mission, nullement découragé par les insuccès de sa diplomatie et par l'abandon où le laissaient les princes, travaillant sans relâche à grouper les forces de la chrétienté pour les opposer comme une barrière aux envahissements des Turcs, et tout en se consolant par la composition de ses *Mémoires* de l'inutilité de ses efforts pour ranimer l'esprit des croisades, surveillant le grand mouvement de la Renaissance qui de plus en plus tendait à prendre des allures païennes. Sur ce dernier point, les détails les plus précis ont été accumulés; parfois cette exubérance de renseignements encombre un peu le chemin, du moins elle nous fait entrer plus avant dans l'intimité de la vie italienne à cette époque particulièrement décisive. On ne saurait douter que la société, tourmentée par tant de maux, ne marche vers des abîmes. La cour pontificale est dans un aussi triste état que tout le reste. C'est en vain que Pie II tente une réforme; il se heurte à des difficultés de toute sorte. L'histoire doit reconnaître la droiture de ses intentions et ne saurait manquer de signaler, entre autres

monuments de son zèle pour la correction des abus et le rétablissement des bonnes mœurs, la lettre courageuse qu'il écrivit au cardinal Rodrigue Borgia, le futur Alexandre VI.

Paul II, noble vénitien, aimait un peu trop les grandeurs et le faste. Il eut d'ailleurs, comme son prédécesseur, les meilleures intentions, et c'est bien injustement qu'on lui a reproché d'avoir abandonné les projets de croisade en Orient. Pastor nous découvre les vrais motifs de la haine que l'historien Platina nourrissait contre ce pontife. Platina appartenait à cette Académie romaine qui vouait un culte au « Génie de Rome » et dont les membres étaient hantés par des idées païennes et républicaines. Or, on sait avec quelle vigueur, dès le début de son pontificat, le Pape réprima l'insolence de ces humanistes. Platina était un fonctionnaire de la curie, et comme tel, il ne voulait pas d'un pontife réformateur. Autre grief, et celui-ci ne se pardonne guère au delà des monts, Paul II ne réservait pas aux seuls Italiens les charges et les emplois : il pensait avec raison que l'Église, dans son centre, doit refléter en quelque sorte ce caractère d'universalité qui la distingue. Le temps n'avait pas effacé l'injuste réputation faite à ce Pape : Pastor aura contribué à réhabiliter sa mémoire, et c'est là une des parties les plus neuves et les plus intéressantes de son ouvrage. Il a de nobles accents pour louer ce Pape libéral qui ouvrait généreusement ses États et sa bourse aux étrangers, surtout aux malheureux chassés de leur patrie par la conquête turque.

A la mort de Paul II, l'élément italien ayant la prépondérance dans le Sacré Collège fit arriver à la Papauté Sixte IV, qui inaugura son règne par une distribution de bénéfices aux cardinaux. C'était un contraste frappant avec la conduite de son prédécesseur. Une ère nouvelle s'ouvrait en effet pour le Pontificat romain. Les réformes, si longtemps réclamées, toujours éludées, vont être à peu près complètement abandonnées. Le Pape et ses cardinaux tendront de plus en plus à devenir des princes italiens plutôt que des chefs spirituels de l'Église ; au milieu de l'agitation des affaires ou dans les entraînements d'une vie toute séculière, ils oublieront en partie les responsabilités de leur mission ; il semble qu'ils ne commenceront à comprendre le danger que quand les voix de Luther et de Calvin soulèveront les peuples et prépareront la révolution politique et religieuse du XVIe siècle. Le quatrième volume de Pastor s'arrête à la fin du pontificat de Sixte IV.

Telles sont les grandes lignes de l'œuvre du savant professeur, œuvre qui restera, qu'on devra toujours consulter pour étudier l'histoire du XVe siècle, parce qu'elle renferme une masse énorme de renseignements, souvent inédits, toujours puisés aux sources les plus sûres. Il nous reste à formuler un vœu, c'est que l'auteur ait assez de temps et de force pour l'achever, c'est-à-dire pour la conduire jusqu'à la fin du pontificat

d'Alexandre VI, époque où commence l'œuvre d'un autre grand historien de l'Allemagne, le regretté Mgr Janssen. S'il en est ainsi, Pastor aura eu la gloire d'écrire la préface naturelle du livre *l'Allemagne et la Réforme*, et de terminer ce même livre, car personne n'ignore que c'est à lui, comme au plus savant, au plus aimé de ses élèves, que Mgr Janssen a laissé le soin de mettre la dernière main à son immortel ouvrage.

JULES CHEVALIER.

Zur Entstehungsgeschichte der ständigen Nuntiaturen, von Dr theol. ANTON PIEPER. Freiburg im Breisgau, Herder, 1894, in-8 de VIII-222 p. — Prix : 4 fr. 40.

La publication, entreprise concurremment par l'École de Rome de la *Görresgesellschaft* et par celle de l'Académie de Berlin, des rapports des nonces en Allemagne, appelait naturellement une étude sur l'origine des nonciatures permanentes. C'est ce travail que nous présente M. Pieper, dans le volume que nous annonçons ici. Cet ouvrage, à la fois introduction des Instructions aux légats et nonces, dont l'auteur prépare l'édition, et première partie d'un travail qu'il compte écrire sur l'histoire des nonciatures permanentes jusqu'à nos jours, raconte l'histoire de cette institution jusque vers le milieu du XVIe siècle. Ce n'est qu'à la fin du moyen âge, on le sait, que les divers États commencèrent à accréditer les uns auprès des autres des ambassadeurs à titre permanent, au lieu des ambassades à titre temporaire, seules usitées auparavant. Il ressort du livre du docteur Pieper que la Papauté suivit le mouvement général à l'extrême fin du XVe siècle. C'est en l'an 1500 qu'il trouve la première nonciature permanente, celle de Venise. Il penche à croire, en laissant toutefois la chose dans le doute, faute de documents suffisants, qu'il y eut vers la même époque établissement de nonces ordinaires en France et en Espagne. La certitude existe pour la France à partir de 1509, pour l'Espagne depuis 1506. Pour l'Allemagne, ce n'est qu'avec Léon X que paraissent les nonces ordinaires. Depuis lors l'institution se développe régulièrement dans le cours du demi-siècle qui forme l'objet de ce travail. La partie historique de cette étude est précédée d'une introduction dans laquelle l'auteur expose, avec des détails suffisants, les questions générales relatives aux nonciatures : durée ordinaire de ces missions, distinction d'avec les missions temporaires, paiement des nonces, lettres de créances, instructions, chiffres. Le volume est complété par des Analectes au nombre de seize, où se trouvent reproduites des instructions à divers nonces et quelques autres pièces concernant leurs missions. Nous signalerons, comme plus intéressantes pour la France, l'instruction à Latino Juvenale, envoyé près de François Ier en 1538; celles données à Hieronimo Capodiferro, d'abord comme nonce ordinaire auprès du même prince (1541), puis comme lé-

gat auprès de Henri II (1547); enfin l'instruction de Bartolomeo Cavalcanti, envoyé en 1548 au même souverain. Un tableau chronologique et une table alphabétique des nonces et légats terminent cette bonne étude, qui d'ailleurs n'épuise pas le sujet. E.-G. L.

Histoire de la Vénérée Mère Marie-Philippine du Vivier, *fondatrice de la Congrégation de Sainte-Marthe*, par le chanoine H.-C. Toupin. Paris, Bloud et Barral, 1894, in-8 de LXVII-549 p. — Prix : 5 fr.

Marie-Philippine du Vivier fonda la congrégation de Sainte-Marthe, dont le zèle s'exerce dans neuf diocèses de France et même en Angleterre. Romans (Drôme) fut son berceau et sa famille joua un rôle marqué dans l'histoire dauphinoise. Sa vie immolée et féconde se déroula pendant la période de la Révolution, du premier Empire, de la Restauration et des premières années du gouvernement de Juillet. M. Toupin la considère en quatre phases distinctes : Livre Ier, la Préparation; livre II, la Vocation ; livre III, les Fondations; livre IV, l'Immolation, et enfin suivent les notes et pièces justificatives (p. 487-530).

Ceux qui connaissent l'*Histoire de sainte Hélène*, dont il a été rendu compte dans le *Polybiblion* (1882), et les éloges qui lui étaient alors justement décernés, savent avec quel talent consciencieux cette nouvelle histoire doit être conduite. Aussi Mgr Cotton, l'évêque-apôtre et le fin lettré qui gouverne le diocèse de Valence, écrivait-il à l'auteur : « Les recherches consciencieuses, l'exactitude, la noble et élégante simplicité qui convient si bien à l'histoire, l'esprit de piété qui se dégage du récit : rien ne manque de ce qui peut faire de votre livre une œuvre aussi pleine d'édification que d'intérêt. » Que de pages captivantes, lorsque la belle âme de Mlle du Vivier nous est dépeinte avec son amour du sacrifice ! Que d'émotions poignantes font naître les chapitres III-IV, nous retraçant les sacrilèges cérémonies de quelques forcenés à Romans, pendant la Révolution ; le douloureux voyage de Pie VI mourant à travers le Dauphiné, et son séjour dans cette ville où il bénit Mlle du Vivier ! Cependant nous sommes obligé de dire qu'un certain nombre d'événements, de considérations générales, rendent trop vague la caractéristique physionomie de la sainte fondatrice. Ils n'ont pas avec elle un rapport assez intime. Les sources originales : lettres et divers autographes de la Mère du Vivier; les témoignages écrits de ses sœurs contemporaines ont été habilement exploités et sont heureusement entrés dans la trame de la biographie.

Nous nous permettrons quelques réserves. Page III de l'Introduction, Marie-Madeleine, la pécheresse, est identifiée avec Marie, sœur de Lazare. L'opinion contraire s'appuyant sur les Pères de l'Eglise, surtout de l'Église grecque, a sa valeur, et il eût été préférable, croyons-nous, de garder tout simplement le nom que l'Évangéliste donne à la sœur

de Marthe : Marie. Ce n'est point le lieu d'entrer dans le détail des preuves; nous nous contenterons d'opposer à l'autorité de Raban-Maur les martyrologes de Raban-Maur et de Notker, qui font à des jours différents mémoire de la sœur de Marthe et de Madeleine (18 janvier et 22 juillet). Page 3, les dates extrêmes de l'épiscopat de saint Barnard, archevêque de Vienne, sont 810-842; M. de Mas-Latrie, d'après Gams, donne : « Circiter 808-810, † 22 ou 23 jan. 842 (*Trésor de Chronologie*, col. 1514); p. 4-5, Clérieux est orthographié sans *x*, tandis que l'usage, A. Joanne et M. Giraud, l'érudit romanais, le veulent avec un *x* (Joanne : *Géogr. du dép. de la Drôme*, p. 50, éd. Hachette; E. Giraud : *Essai hist. sur l'abbaye de Saint-Barnard et sur la ville de Romans. Complément textuel du Cartulaire*. Lyon, 1869. Table alphabét. des noms de personnes et de lieux, p. 222).

Pourquoi ne rencontrons-nous pas au cours de ce livre l'énumération de toutes les fondations de la congrégation de Sainte-Marthe avec leurs dates respectives? C'est bien cependant une des plus belles gloires posthumes de la vénérée Mère. Mais tout cela n'atteint pas la substance, l'originale ordonnance, les mérites de premier ordre de cette œuvre admirablement fouillée au double point de vue de l'histoire locale et de la psychologie mystique. R. L.

Le Commerce et la colonisation à Madagascar, par Georges Foucart. Paris, Challamel, 1894, in-12 de 380 p. — Prix : 3 fr. 50.

Désigné par M. le ministre de l'instruction publique pour seconder M. le docteur Catat dans une mission scientifique à Madagascar, M. Foucart avait été chargé en même temps, par M. le ministre du commerce et de l'industrie, d'une mission commerciale. Son séjour dans les principales villes de l'île et les itinéraires qu'il a parcourus lui ont fourni le moyen d'étudier les matières premières que le pays peut fournir à notre industrie, les débouchés qu'y doit trouver notre commerce et les ressources qu'il offre à la colonisation.

L'auteur, après des reserves fort justes contre la généralisation de ses idées, commence par un chapitre très clair sur la constitution physique du sol; puis viennent un exposé suffisamment étendu du climat de l'île, une description de ses habitants et quelques renseignements sur leur langage. Des chapitres spéciaux nous font connaître les poids, mesures et monnaies en usage, les moyens de transport pour les hommes et les marchandises, tant sur les côtes qu'à l'intérieur du pays, le service des postes et télégraphes, les douanes et les tarifs; d'autres traitent du commerce intérieur et extérieur, des marchés, de la culture du sol et des résultats qu'elle peut donner. Cette étude économique de Madagascar a certainement une grande importance. Mais une question d'un intérêt encore plus considérable et que l'auteur traite avec compétence, c'est

la possibilité de la colonisation de Madagascar. D'une manière générale, un pays n'est susceptible de devenir une colonie de peuplement que si ceux qui viennent s'y établir, en émigrant de la métropole, peuvent, sans altérer gravement leur santé, s'y livrer aux travaux manuels et particulièrement à ceux de l'agriculture. Dans les régions tropicales et à Madagascar en particulier, le climat ne permet aux Européens de le faire que dans des cas exceptionnels. Toutes les parties de l'île dans lesquelles le climat général n'est pas modifié par quelque circonstance particulière, telle que l'altitude, c'est-à-dire tout le littoral, qui est la région la plus fertile et possédant la plus grande valeur relativement aux cultures, se trouvent dans ces conditions. Pour les Français travaillant de leurs bras, elles sont inhabitables.

A l'intérieur, quand on s'éloigne de la mer, le terrain s'élève rapidement ; le massif central est à une altitude moyenne telle que la température y est très supportable. C'est là seulement que pourraient s'établir des colons agriculteurs. Mais tout le terrain cultivable, placé en général dans le fond des vallées, est occupé par les habitants actuels et transformé en rizières : presque partout il est impropre à une autre culture. Ailleurs, le sol argileux, percé de nombreuses émergences de granit, est tout à fait stérile ; il n'y pousse et ne peut y pousser qu'une herbe maigre et rare. Il faudrait donc déposséder les indigènes, et encore les terrains que l'on se procurerait par un pareil système ne seraient que d'une faible valeur pour les colons européens.

Un autre obstacle au peuplement de Madagascar, c'est l'insalubrité qui résulte, non du climat, mais des circonstances locales.

M. Foucart nous dit qu'il ne serait pas impossible de faire disparaître, au moins en partie, certains inconvénients et que divers travaux pourraient assainir le pays ; mais il ajoute que leur exécution serait longue, pénible et coûteuse. Les plus efficaces consisteraient dans le desséchement des marais et le défrichement de certaines parties du pays ; mais on doit surtout attendre de bons résultats du développement de la culture. Le massif central est la partie la plus saine du pays. L'impossibilité pour les colons de s'y établir en grand nombre tient à une autre cause que l'insalubrité du climat : l'occupation actuelle de la presque totalité du sol cultivable par les indigènes. A Madagascar, les intelligences et les capitaux sont plus nécessaires que les bras. Les colons n'y réussiront qu'en possédant une compétence sérieuse en rapport avec les travaux qu'ils veulent entreprendre. Madagascar ne peut devenir qu'une colonie d'exploitation. Ce serait une véritable illusion que de s'imaginer que nous pourrions faire de Madagascar une colonie semblable à la Réunion. La grande île, aussi grande que la France, ne peut être comparée à sa voisine. Il convient d'ajouter que Madagascar est fort peu connu malgré les ouvrages multiples qui en ont traité et les nom-

breux voyages entrepris pendant ces trente dernières années. La faute n'en est certes pas à nos intrépides explorateurs, mais aux difficultés qui leur ont été sans cesse opposées par les habitants et ne leur ont pas permis d'étudier efficacement ce que l'on peut faire de Madagascar. M. Foucart, qui a plus spécialement étudié la côte orientale, est resté dans une juste mesure dans son appréciation sur la valeur de notre possession au point de vue de la colonisation, et sur les moyens à employer pour en tirer parti.

Sauf quelques erreurs insignifiantes et des théories qui peuvent toujours être contestées, surtout en matière de colonisation, le présent volume, pour les personnes qui s'occupent de ces questions, est sérieux et utile à consulter. Nous ferons cependant une observation : M Foucart (p. 33) dit que la « bibliothèque de l'École des langues orientales est très pauvre en livres sur le malgache. En France, cette langue n'est enseignée nulle part. » L'allégation manque de justesse : si l'École des langues orientales possède peu de livres sur le malgache, c'est d'abord qu'il en existe très peu. En tout cas, elle a tous les ouvrages sérieux sur cette langue. En second lieu, le malgache est parfaitement enseigné en France : un cours en est professé depuis quatre ans par M. Marre, professeur de javanais à l'École des langues orientales.

JULES COULBAULT.

Histoire du cardinal de Richelieu, par GABRIEL HANOTAUX. *La Jeunesse de Richelieu (1585-1614). La France en 1614.* Paris, Firmin-Didot, 1893, in-8 de VIII-551 p. — Prix : 10 fr.

Le Père Joseph et Richelieu *(1577-1638)*, par GUSTAVE FAGNIEZ. Paris, Hachette, 1894, 2 vol. in-8 de 605 et 514 p. — Prix : 20 fr.

Le public et la critique ont fait à ces deux excellents ouvrages l'accueil le plus flatteur, et il serait difficile d'ajouter au concert d'éloges dont ils ont été salués. Tous deux ont été commencés il y a de longues années, et leurs auteurs, avant de mettre au jour le fruit de leurs persévérantes recherches, ont à peu près épuisé l'étude de tous les documents que pouvaient leur fournir nos dépôts d'archives et nos bibliothèques. M. Hanotaux et M. Fagniez appartiennent l'un et l'autre à la bonne école historique ; ils sont érudits par la méthode de travail, par le soin minutieux du détail, par le souci de tout connaître, sinon de tout utiliser dans le vaste champ qu'ils se sont tracé ; mais ils sont aussi historiens dans le vrai sens du mot, ils savent embrasser leur sujet dans son ensemble, en tirer des conclusions générales, en disposer les différentes parties à la plus juste place, et enfin donner à leur style ce tour et cette couleur qui seuls assurent la durée d'une œuvre.

Dans le premier volume de l'*Histoire du cardinal de Richelieu*, qui en comprendra quatre, M. G. Hanotaux pose pour ainsi dire les prélimi-

naires de son sujet. C'est d'abord la biographie complète de Richelieu jusqu'au jour où il vint à Paris (octobre 1614) pour siéger aux états généraux comme député du clergé du Poitou, et auquel commencera sa glorieuse carrière politique. Rien de ce qui peut intéresser sur la jeunesse de Richelieu n'a été omis : la généalogie de sa famille, le récit de ses premières années, son éducation, son existence dans l'évêché de Luçon, ses études de théologie, ses visées politiques, son élection aux états généraux. Une seconde partie — début nécessaire d'une étude sur Richelieu — nous offre le tableau géographique, politique, social et religieux de la France dans les premières années du XVIIe siècle. Avant d'exposer l'œuvre du grand ministre et afin d'en faire mieux comprendre toute l'économie, il convenait de montrer, par la situation même de notre pays à l'époque où il parut sur la scène politique, pourquoi il avait voulu achever l'unité française en établissant dans le royaume l'autorité absolue du Roi et en ruinant la maison d'Autriche, et comment il avait pu mettre ce dessein à exécution.

L'ouvrage de M. Fagniez est déjà connu de tous ceux qui s'occupent du règne de Louis XIII par les nombreux morceaux qui en ont paru dans la *Revue des questions historiques* et surtout dans la *Revue historique*. L'auteur est avant tout l'historien du P. Joseph. S'il s'occupe de Richelieu, c'est que le nom de l'illustre capucin est inséparable de celui du cardinal. Bien que la collaboration intime du P. Joseph avec le ministre ait été de tout temps connue, l'on ne savait au juste, avant les travaux de M. Fagniez, la part qui lui revenait dans cette collaboration. L'historien a étudié dans tous ses détails la vie entière du P. Joseph, celle du religieux et celle de l'homme politique, s'aidant pour ce travail de deux documents de premier ordre écrits par Lepré-Balain et demeurés inédits : une biographie du P. Joseph, composée à la demande et pour l'édification des calvairiennes, et une sorte de résumé de sa conduite politique dont les éléments ont été fournis par des personnes qui avaient vécu dans son intimité. De cette étude approfondie et qui suit pas à pas tous les événements auxquels se trouva mêlé le P. Joseph et toutes les négociations qu'il dirigea, il ressort nettement que le capucin ne fut jamais, à proprement parler, l'inspirateur de Richelieu, et que pour servir sa politique avec tant d'adresse et de suite il a dû renoncer à ses propres idées et à ses propres sentiments; sa confiance dans le cardinal était si absolue que le sacrifice ne dut pas lui coûter beaucoup. Au reste, le cardinal le payait de retour et en toute sûreté se reposait sur lui du détail des affaires diplomatiques, sachant que nul mieux que lui ne pénétrerait sa pensée tout entière et ne saurait l'exécuter. Il lui permettait toujours les objections et à l'occasion savait modifier ses projets. C'est ainsi que, suivant ses conseils, après la victoire de Gustave-Adolphe à Leipzig, en 1631, il refusa de s'allier plus ouvertement avec

le vainqueur et renonça aux avantages immédiats de cette alliance, dans la crainte d'assurer la prépondérance du protestantisme et peut-être de faire passer la couronne impériale dans la famille des Vasa. M. Fagniez nous montre enfin que dans le domaine des choses religieuses et quand la politique n'est pas en jeu, c'est le P. Joseph qui commande : il reproche au cardinal son manque de ferveur et fait tous ses efforts pour l'amener aux pratiques d'une dévotion plus tendre; après la panique de l'« Année de Corbie, » il lui inspire la pensée d'engager le Roi à mettre la France sous la protection de la Sainte Vierge. A. ISNARD.

La Petite Église. *Essai historique sur le schisme anticoncordataire*, par le R. P. JEAN-EMMANUEL DROCHON. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1894, petit in-8 de xv-416 p., cartes et portraits. — Prix : 3 fr.

Ouvrage excellent sur un point d'histoire religieuse contemporaine très grave, très curieux et généralement fort peu ou fort mal connu. Chacun sait en gros ce qu'est la *Petite Église,* cette secte affectant, presque dès son début, les allures d'un schisme, formée, après le concordat de 1801, en France, par un groupe assez considérable d'ecclésiastiques, de laïques et même de quelques évêques refusant, les premiers, d'accepter les modifications imposées par Pie VII, les derniers, de donner leur démission de leurs sièges, également demandée par le Souverain Pontife pour la paix générale et la réorganisation de l'Église de France. Mais quelle part il convient d'attribuer, dans la question, à l'orgueil, à l'entêtement, à la sagesse, à la prudence, à la bonne foi, en un mot au mal ou au bien, peu pourraient le déterminer exactement. Et cependant il y a encore, à l'heure actuelle, dans certains de nos départements, quelques derniers débris de ce schisme, devenu ridicule après avoir été odieux et n'avoir commencé que par une bonne foi chatouilleuse et un purisme exagéré.

Le P. Drochon, qui est né dans le pays où ces partisans de la *Petite Église* ont conservé un noyau d'adeptes chaque jour décroissant, était bien en situation de traiter ce sujet; il l'a fait avec un grand respect de ces schismatiques, de leur liberté de conscience, mais aussi avec un grand amour de la vérité.

Des cartes, des portraits, des sommaires, des pièces justificatives, une table nominative, en facilitent la lecture. La première partie traite du schisme depuis son origine jusqu'à la Restauration; la seconde partie, de la Restauration jusqu'au temps présent; la troisième renferme des « silhouettes et portraits » de quelques personnages plus en vue, comme Mgr Amelot, évêque de Vannes; Mgr de Coucy, archevêque de Reims; Mgr Gain de Montaignac, évêque de Tarbes, etc., et donne le relevé fort exact de la situation présente de la *Petite Église* dans nos diocèses.

En conclusion, la lettre de N. S. P. le pape Léon XIII (19 juillet 1893) à l'évêque de Poitiers sur la question.

Pour le fond, aucun reproche à adresser, tout au contraire ; pour la forme, j'aurais plusieurs restrictions à faire dans mes compliments, et surtout à propos de la composition même du livre, qui m'a paru défectueuse. Le P. Drochon ne tient qu'un compte fort mince de l'ordre chronologique ; ses récits, très nourris de faits, s'enchevêtrent, se confondent ; sans cesse il ouvre une parenthèse, il renvoie le lecteur à un chapitre prochain, il arrête un récit commencé ou, au contraire, il l'achève, en le conduisant fort au delà de l'époque qu'il examine. Il s'ensuit une confusion fâcheuse, et le lecteur en est mal impressionné.

On relèverait pas mal d'inexactitudes de noms, d'orthographe de noms surtout. En voici quelques-unes : Mgr de la Ferronnays, évêque de Lisieux, devient Mgr de la Ferronaye (p. 60) ; Mgr des Nos, évêque de Verdun, Mgr Desnos (id.) ; Mgr Gain de Montaignac est constamment écrit : Montagnac ; le nom de Seignelay, porté par une branche des Colbert depuis le fils du grand ministre de Louis XIV, ne s'est jamais écrit Saignelay, etc.... Je suis aussi demeuré un peu rêveur devant cette branche des Colbert « d'origine écossaise ; » je sais bien que le *Dictionnaire des parlementaires* et le livre du P. Jean sur *les Archevêques et évêques de France* mentionnent cette origine pour l'évêque de Rodez, mais cela ne me satisfait pas et je persiste à regarder comme tout à fait bourgeoise la descendance de deux marchands de serge de Reims, à l'enseigne du « Long Vestu. » — M. Jal, dans son *Dictionnaire de critique biographique*, et M. Clément, qui, certes, fait autorité en la matière, dans son *Histoire de Colbert*, ne laissent aucun doute sur ce point. — Il faut dire, en parlant du fondateur des Pères de la Miséricorde, le P. Rauzan, et non *de* Rauzan (p. 367). — Mgr de Coucy ne fut pas « emprisonné » en Espagne de 1804 à 1807. — « Quelques cardinaux étaient enfermés à Pierre-Chatel en décembre 1810. » — Quels étaient ces cardinaux? Le premier Empire a bien assez de persécutions religieuses à son actif, sans qu'on lui en prête qu'il n'ait pas commises.

Ces petites taches ne font pas que le P. Drochon, armé de documents inédits, patiemment recueillis, intelligemment mis en œuvre, n'ait dépensé autant d'activité que de zèle, autant de scrupule que de patience, pour nous donner un livre des plus consciencieux sur un sujet fort délicat, qu'il traite avec tout le tact, toute la mansuétude, toute la charité d'un prêtre et d'un apôtre. C'est donc une belle œuvre qui portera, je l'espère, d'heureux fruits chez les « dissidents ; » c'est un livre qui éclaire parfaitement une question complexe. G. DE G.

Histoire de mon temps. Mémoires du chancelier PASQUIER, publiés par M. le duc D'AUDIFFRET-PASQUIER, de l'Académie française, 2e partie : *Restauration*, II. 1820-1824. T. V. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de 582 p. — Prix : 8 fr.

Le cinquième volume des *Mémoires du chancelier Pasquier* embrasse une période de quatre années, de 1820 à 1824 ; c'est l'histoire de la fin du second ministère du duc de Richelieu et des débuts du ministère de M. de Villèle, période capitale, car elle est caractérisée par un changement de politique dont l'influence fut considérable sur l'avenir et sur la destinée de la monarchie. Quand s'ouvre le volume, les grandes puissances sont réunies en congrès à Troppau. La révolte de Naples a forcé le Roi à accorder une constitution, et les monarques européens, préoccupés des conséquences de cette révolution, sont assemblés pour aviser aux moyens de la réduire ; mais le czar Alexandre a changé de système politique ; sous l'influence de Mme de Krudner, il a renoncé aux aspirations libérales et subit à peu près aveuglément les inspirations de M. de Metternich. Seule la France combat l'Autriche, et même elle ne la combat qu'à moitié ; car, comme le dit spirituellement un diplomate, il y a deux France à Troppau, et l'un des plénipotentiaires français, M. de Caraman, marche aussi à la suite du ministre autrichien. C'est donc l'Autriche qui est chargée, au nom de l'Europe, en quelque sorte, de mettre à la raison les révolutionnaires des Deux-Siciles, et elle y réussit sans tirer un coup de fusil, pour ainsi dire ; les troupes napolitaines n'essaient pas de résister, et le roi de Naples remonte sur son trône, sans se soucier, malgré les objurgations du duc de Blacas, d'exécuter les engagements qu'il avait pris avant de quitter sa capitale.

Cette victoire si facile eut son contre-coup en France ; le parti libéral, qui avait sous main et même ouvertement encouragé les révolutionnaires napolitains, fut atteint par leur si brusque échec, et aux élections qui suivirent, ses rangs à la Chambre furent décimés. Les royalistes revinrent en immense majorité, et malheureusement les royalistes intransigeants, qu'offusquait la modération du duc de Richelieu et qui ne lui pardonnaient pas ce qu'ils appelaient sa mollesse dans l'affaire de Naples ; le ministre des affaires étrangères, M. Pasquier, était surtout l'objet de leur animosité ; il offrit de se sacrifier ; le duc de Richelieu ne le voulut pas et préféra une combinaison un peu bâtarde, l'entrée dans le ministère, sans portefeuilles, des deux chefs de la droite, ou du moins de ses chefs les plus modérés, — le premier surtout, — MM. de Villèle et de Corbière. Ce fut une gêne pour tous, et après quelques mois où les deux nouveaux ministres, tiraillés entre leur solidarité avec le cabinet dont ils faisaient officiellement partie et les prétentions de leurs amis de la Chambre, eurent une attitude embarrassée et presque forcément équivoque, ils donnèrent leur démission. Peu après, le ministère tombait, et le duc de

Richelieu ne survivait guère à sa chute ; il succombait à une maladie subite, emportant avec lui une renommée de sagesse et d'intégrité qui n'a cessé de grandir et que les Mémoires du chancelier ne feront que consacrer encore plus. « Jamais personne, a-t-il dit justement, n'a poussé plus loin le désintéressement et la délicatesse des sentiments. »

M. de Villèle avait succédé au duc de Richelieu. Son premier acte fut la guerre d'Espagne; ce fut un succès complet. Malgré certains défauts d'organisation au début, particulièrement pour les subsistances, l'expédition, très bien menée par un prince d'un vrai mérite et d'une prudente modération, mais dont une extrême timidité paralysait trop souvent les très réelles qualités, le duc d'Angoulême, l'expédition réussit avec une promptitude inespérée. Malheureusement le prince ne put pas empêcher la réaction violente qui suivit et les vengeances du souverain qu'il avait si facilement restauré. Ce succès d'ailleurs ne profita guère à M. de Villèle; trouvé trop modéré à son tour, il fut vivement attaqué par les ultras, sous la conduite de M. de la Bourdonnaye, et, ce qui était plus grave, par un de ses collègues au ministère, collègue illustre, mais d'une ambition encombrante et jalouse, M. de Chateaubriand. Leurs efforts combinés, appuyés par l'opposition et même par le baron Pasquier, dont la politique ici fut rétrograde, firent échouer une des combinaisons les plus habiles cependant du premier ministre, et qui devait réussir plus tard, la conversion de la rente. La conséquence de ce dissentiment fut grave. M. de Villèle, justement mécontent, obtint du Roi le renvoi de M. de Chateaubriand ; il le fit dans une forme blessante, et le grand écrivain, furieux, commença contre son ancien collègue une opposition passionnée qui finit par amener la chute de M. de Villèle, et n'a pas peu contribué à celle de la monarchie.

M. Pasquier n'aimait pas non plus M. de Villèle ; mais tout en critiquant ses actes, et quelques-uns à tort, il reconnaît les qualités qui ont fait de lui sinon un homme d'État, du moins un administrateur habile et un remarquable ministre des finances. Les Mémoires du chancelier d'ailleurs, tout en étant habituellement, comme il est naturel, l'apologie de sa propre conduite, et en subissant parfois, dans les questions religieuses, l'influence des préjugés de l'ancien monde parlementaire, sont presque toujours impartiaux, et c'est là, avec la fidélité des souvenirs, l'exactitude des renseignements, la précision et la clarté du style, ce qui leur assure tant d'autorité et de charme et en fait vivement désirer la suite ; c'est l'histoire écrite par un témoin oculaire et bien informé, plutôt même par un acteur, d'un monde disparu qui a eu ses passions et ses faiblesses, mais aussi son attrait puissant et son incontestable grandeur, et que fait plus d'une fois regretter le monde actuel.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Discursos leidos ante la Real Academia de Ciencias exactas, físicas y naturales en la recepción pública del Exc^mo Sr D. Acisclo Fernandez Vallin. Madrid, typ. « Sucesores de Rivadeneyra, » 1893, in-4 de 312 p.

Prévenons le lecteur qu'il ne s'agit pas ici d'un discours académique au sens où nous l'entendons en France. Les académies espagnoles exigent des récipiendaires autre chose qu'une rhétorique aux élégances officielles : le discours du nouveau membre est toujours un travail historique ou littéraire sérieux. Mais cette fois, M. Vallin a encore dépassé et de beaucoup la moyenne traditionnelle ; ce n'est pas un discours qu'il nous donne, c'est un livre. Ne nous en plaignons pas. On n'a rien écrit de plus complet sur le sujet choisi par le savant académicien : *La Culture scientifique de l'Espagne au XVIe siècle*. Avec ses notes et son index des matières par ordre alphabétique, cette monographie est la plus précieuse qui se puisse consulter. Le seul reproche qu'on ose adresser à l'auteur, ainsi que l'a fait D. Miguel Merino, chargé de lui répondre, est d'avoir quelquefois péché par excès de patriotisme, en exagérant un peu l'importance du rôle de l'Espagne dans la renaissance scientifique qui a accompagné la renaissance littéraire. A part cela, son travail est de tout premier ordre. M. F.

Das Ceremoniell der Kaiserkrönungen von Otto I bis Friedrich II. Von D^r phil. Anton Diemand. (*Historische Abhandlungen*, herausg. von D^r Th. Heigel und Dr H. Grauert, IV.) München, H. Lüneburg, 1894, gr. in-8 de 151 p. — Prix : 6 fr. 25.

Il n'échappe à personne que l'étude des cérémonies qui accompagnaient le couronnement de l'Empereur au moyen âge a une importance considérable pour déterminer l'idée qu'on se faisait de l'Empire et la nature des relations de l'Empereur avec le Souverain Pontife. Aussi le sujet a-t-il déjà tenté plusieurs historiens allemands ; Waitz, notamment, et J. Schwarzer se sont appliqués à déterminer l'âge des divers *ordines* ou formulaires que nous sont parvenus et les couronnements auxquels ils se rapportent. Un jeune érudit, M. Diemand, reprend cet examen dans un volume de la collection de dissertations publiées par les élèves du séminaire historique de Munich sous la direction des savants professeurs Heigel et Grauert. La première partie de son travail a pour objet d'établir dans l'espace de temps qu'il embrasse (d'Otton Ier à Frédéric II) trois périodes distinctes à chacune desquelles se rapporte un *ordo* ou un groupe d'*ordines* : 1° d'Otton Ier à Henri V ; 2° de Lothaire à Henri VI ; 3° de Frédéric II à Henri VII. Il est naturellement impossible d'exposer ici l'argumentation ingénieuse et solide sur laquelle l'auteur appuie sa division. Le second chapitre, fort court, mais intéressant, cherche à montrer l'influence exercée par l'*ordo* du couronnement impérial sur les *ordines* du couronnement des rois de la chrétienté. Le sujet aurait peut-

être mérité une plus longue étude. Le troisième chapitre et le plus considérable, puisqu'il forme le fond même de l'ouvrage, retrace les changements survenus dans les divers actes de la cérémonie du couronnement, pendant les trois périodes que l'auteur a fixées. Une des différences principales qui distinguent les trois périodes consiste dans la prestation de l'acte de serment par l'Empereur. M. Diemand y consacre un appendice spécial; primitivement l'Empereur ne faisait pas de serment, à proprement parler; l'Empereur ne devant le serment à personne, il se contentait d'une simple promesse de défendre l'Église *(promitto, spondeo atque polliceor)*. Mais dès Henri II s'établit la formule du serment, par l'addition aux mots ci-dessus cités des suivants : *Atque per haec euangelia iuro*. En même temps, l'Empereur ne se contente plus d'affirmer sa volonté de défendre l'Église, il jure fidélité *(fidelitatem)* au Vicaire de saint Pierre. Dans la seconde période, le serment se modifie. L'Empereur fait supprimer le mot *fidelitatem*, choquant pour lui, mais d'autre part il précise davantage son rôle de protecteur vis-à-vis de l'Église de Rome, par les mots : *Custodiendo et conseruando possessiones, honores et iura eius*. Le serment reste essentiellement le même dans la troisième période. Il y a bien d'autres différences, comme, par exemple, la remise de l'anneau par le Pape pendant la première période, et dans la troisième, l'addition aux insignes impériaux de la pomme impériale. M. Diemand expose ces détails avec beaucoup de clarté. La conclusion de son étude est naturellement de faire ressortir l'importance de l'Empire d'après les *ordines*. D'excellents appendices contiennent des *ordines* inédits.

E. G. L.

Bibliographie des éditions de Simon de Colines (1520-1546), avec une notice biographique et 37 reproductions en fac-similé, par Ph. Renouard. Paris, Em. Paul, L. Huard et Guillemin, 1894, in-8 de vii-519 p. — Prix : 40 fr.

De toutes les monographies consacrées à des imprimeurs parisiens, celle-ci me paraît en tous points la meilleure, la plus savante et la plus documentée. Grâce à une longue préparation et à des recherches internationales dans les bibliothèques même de second ordre, M. Ph. Renouard, qui appartient à une famille où l'art typographique a toujours été en grand honneur, et qui avait à cœur de continuer la tâche entreprise par son aïeul, en donnant au public un complément naturel à l'important volume consacré par Aug. Renouard aux Estienne, est parvenu à réunir une suite importante des éditions publiées sous le nom de Simon de Colines à partir du 12 décembre 1520, encore qu'il n'ait pu retrouver absolument tous les volumes dont l'existence avait été signalée par des biographes antérieurs ; et, sachant que ces éditions se distinguent par leur belle exécution typographique (Colines a introduit dans l'industrie parisienne l'italique de texte très en faveur à Venise), l'au-

teur a donné à son volume une apparence extérieure des plus élégantes, rehaussée encore par des reproductions parfaites, comme les descriptions elles-mêmes. La notice biographique qui suit la bibliographie est un peu sobre de renseignements, mais il n'en faut pas rendre M. Renouard responsable : nous sommes bien mal fixés sur la vie privée de nos vieux typographes parisiens, et nous le serons encore longtemps, tant que les minutes de nos notaires ne nous auront pas révélé tous leurs secrets. Il résulte des recherches de l'auteur que Henri Estienne et Simon de Colines n'ont pas dû être associés, comme on l'avait cru jusqu'ici, et que le mariage de Simon eut lieu, en 1521 ou 1522, avec la veuve de Jean Hygman. Par la disposition adoptée, par l'illustration, par l'importance des index très clairs, comme par la valeur intrinsèque, ce travail mérite d'être signalé comme un modèle. H. Stein.

BULLETIN

L'Action nouvelle et nécessaire du clergé, par Un docteur en théologie. Abbeville, Paillart, 1893, in-18 de 96 p.

Tel est le titre d'une étude présentée au congrès catholique de Lille en novembre 1893, et dans laquelle un membre jeune et distingué du clergé d'Amiens expose ses théories sur ce qu'il y aurait à « faire »pour « rendre la vie chrétienne à la masse populaire. » Le mal de notre époque consiste principalement dans l'ignorance religieuse. A ce mal il faut un remède, et le remède de l'ignorance, c'est l'instruction ou, dans la matière qui nous occupe, l'évangélisation. Mais les moyens actuels d'évangélisation ne suffisent point à combattre l'ignorance. Il faut donc inventer de nouveaux remèdes, et l'auteur propose les « conférences » paroissiales, beaucoup plus propres, selon lui, que les prônes ou les sermons à faire impression sur les foules et sur les hommes en particulier. Voilà sa thèse. Nous ne rechercherons pas si elle ne se trouve pas légèrement en contradiction avec les avertissements, postérieurs, il est vrai, du Saint-Siège sur ce genre spécial de prédication. Mais nous avouons avoir été séduit par la conviction de l'auteur, par la verve et l'entrain de son style.

Pour être jeune, ce docteur en théologie n'en est pas moins, ordinairement, raisonnable et sage. Il se garde bien, par exemple, de tomber dans le sophisme de ceux qui prétendent remplacer la prédication par la presse. Il lui fait déjà la part assez belle en l'appelant, non sans emphase, « l'auxiliaire obligée de l'évangélisalion à grande voix parlée. »

Un véritable souffle d'apôtre passe à travers ces pages, et tout prêtre qui les lira, s'il n'approuve pas intégralement les propositions de l'auteur, trouvera du moins plaisir et profit à cette lecture. Léon Charpentier.

Dialogues entre de grands esprits et un vivant, de Amédée-H. Simonin. Paris, Launay, 1893, in-18 de 277 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Amédée-H. Simonin, officier d'infanterie, démissionnaire au coup d'État du 2 décembre 1851 — c'est imprimé sur la couverture — est en commerce fréquent avec les esprits. Si j'en crois son livre, il a conversé, par l'intermédiaire de médiums, au moins avec une centaine et de haute impor-

tance, puisqu'on y rencontre Louis XIV, Moïse, saint Louis, saint Paul, Jeanne d'Arc, Confucius, Platon, Socrate, Victor Hugo, la Sainte Vierge et, ici nous touchons au blasphème, Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'en omets un très grand nombre, bien entendu. M. Simonin nous rend compte de ses conversations avec ces esprits, et beaucoup d'autres; il nous rapporte leurs impressions de par delà la tombe. S'il fallait en croire M. Simonin, il se dirait encore plus de sottises dans l'autre monde que dans celui-ci. A force d'être absurde, ce livre finit quelquefois par devenir amusant. En somme, nous avons là le résumé de ce que pense M. Amédée-H. Simonin sur les choses du présent, du passé et même de l'avenir, et ce n'est pas fort. Ah! si les esprits pouvaient ou voulaient se plaindre, je plaindrais M. Amédée-H. Simonin. Il passerait un mauvais quart d'heure.

P. Talon.

Honnête homme avant tout, par M.-J. Ribet. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 327 p. — Prix : 3 fr.

Dans ce livre, l'auteur proteste avec véhémence contre les mœurs d'aujourd'hui. Il dégage d'abord l'honnêteté vraie des équivoques et falsifications qui la voilent, et dénonce ensuite à l'indignation de ses lecteurs les injures faites à l'honnêteté et les violateurs de l'honnêteté de tout rang et de tout acabit. Il n'épargne personne et va chercher derrière les actions les mobiles qui les inspirent, le plaisir, l'ambition, l'intérêt, la peur et la haine. L'épilogue expose enfin les charmes de l'honnêteté : c'est la conclusion du livre, plus consolante que le début. Je soumets un scrupule à l'auteur : il proclame qu'il faut être honnête avant même d'être religieux et chrétien. Cela suppose qu'on peut être honnête sans être religieux et chrétien, et religieux et chrétien sans être honnête. Mais alors à quoi servirait la religion? La question mériterait d'être éclaircie pour ne pas laisser subsister une fâcheuse équivoque.

P. Talon.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique, par Maurice Block. 51e année. Paris, Guillaumin, 1894, in-18 de 815 p. — Prix : 9 fr.

Avec ce volume, l'*Annuaire de l'économie politique et de la statistique* atteint sa cinquante et unième année. Un demi-siècle d'existence, pour toute publication, témoigne de son utilité et prouve son succès. Pour celle-ci, son caractère tout spécial en atteste plus encore l'importance.

Digne de ceux qui l'ont précédé, ce volume est divisé de la même manière. Les matières d'un intérêt général occupent la première partie, c'est-à-dire près de la moitié du volume. Viennent ensuite les documents qui concernent Paris. Peut-être ne serait-il pas sans intérêt d'étendre ici le cadre en y insérant des statistiques ou documents concernant les principales villes de France. L'Algérie et les colonies fournissent le contingent de la troisième partie, puis la statistique des pays étrangers est tout entière comprise dans la quatrième. Enfin, comme chaque année, des variétés financières terminent le volume.

Sans doute, un pareil recueil est loin d'être un livre de lecture, mais il réunit sous la main du travailleur des masses de documents qui, sans lui, resteraient enfouis dans des publications éparses, où il serait presque impossible de les retrouver.

G. de S.

Le Contrat démocratique, par O. Paris, Savine, 1894, in-18 de 94 p. — Prix : 1 fr. 50.

Comme M. Bellamy, dans son célèbre roman socialiste, *Looking*

Backward, l'auteur fait ici la description de la société qui aurait adopté les réformes qu'il rêve : elles reposent sur une nouvelle déclaration des droits de l'homme, qu'il appelle contrat démocratique. Voici les principaux traits de cet heureux monde : suppression des rentes publiques par le remboursement du capital; constitution d'une banque nationale de crédit industriel qui vivifie toutes les branches de travail productif; développement des associations laïques et ruine des associations religieuses; simplification de la justice et des autres services d'État ; remplacement des églises par des salles de conférences et des musées, etc. » Tout cela se passe dans un astre voisin de notre planète, et dont nous sommes invités à imiter l'exemple. Le seul intérêt de ces pages, c'est de nous renseigner sur les espérances et l'idéal de certains de nos contemporains.

J. Angot des Rotours.

L'Organisation agricole et la sécheresse de 1893, par L. Dubois de Lhermont. Orthez, J. Goude-Dumesnil; Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de 192 p. — Prix : 3 fr.

Faire connaître d'abord l'organisation, l'enseignement et la législation agricoles de la France a été le premier objectif de l'auteur. Il a voulu ensuite exposer les mesures prises par les pouvoirs publics pour atténuer les effets de la sécheresse de 1893, et, comme conséquence, les moyens pratiques de combattre la disette des fourrages. Bien que composé dans la pensée de louer avant tout ce qui s'est fait, ce petit ouvrage présente un assez bon résumé des rouages du ministère de l'agriculture, et dans la partie plus spécialement agricole, le lecteur trouvera l'énoncé de faits utiles à se rappeler; mais ils sont énumérés cependant bien plus à la manière d'un reporter qui raconte ce qu'il entend et ce qu'il trouve, que de quelqu'un qui examine dans les champs, les cultures ou les étables, les résultats obtenus.

G. de S.

Pêches et chasses zoologiques, par le marquis de Folin. Paris, J.-B. Baillière, 1893, in-18 de 332 p., avec 117 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, le marquis de Folin a voulu décrire les plaisirs que l'on peut aisément trouver au bord de la mer. Pour centre de ses excursions il prend deux pays principalement, bien que ce qu'il expose s'applique à tous les rivages; mais il affectionne les plages bretonnes, et plus encore celles du golfe de Gascogne. Aussi son livre pourra-t-il être consulté utilement par les voyageurs qui visiteront Biarritz et ses environs. Pêches et chasses qu'on y peut faire, moyens d'y réussir, d'intéresser ses promenades et ses loisirs, tout ce qui s'y rapporte est agréablement présenté. Il relève les curiosités nombreuses que les divers ordres naturels font rencontrer dans les rochers et dans la mer, comme aussi le long des cours d'eau de la côte. Faune et flore actuelles ou fossiles sont mises à contribution, et l'on prend plaisir à se laisser guider au milieu de leurs merveilles. Peut-être certaines parties présentent-elles quelques longueurs ; aussi eût-il mieux valu en abréger les détails pour des lecteurs qui ne sont pas naturalistes de profession. Légère critique. Ajoutons que l'intérêt général est beaucoup augmenté par les gravures et les dessins nombreux qui illustrent le texte. L'auteur a dessiné lui-même ces croquis de paysages, d'instruments ou de curiosités dont il parle.

G. de S.

Aviculture industrielle, par Paul Devaux. Paris, les fils d'Émile Deyrolle, 1894, in-8 de 291 p. — Prix : 4 fr.

On ne saurait faire un reproche à M. Devaux d'engager ses lecteurs à se livrer à l'aviculture artificielle sans réflexion, à accepter comme argent comptant les merveilles racontées par les fabricants d'instruments d'élevage et à se confier enfin, les yeux fermés, aux procédés que chacun d'eux préconise. Il ne dissimule pas les dificultés de l'entreprise, et met bien, dès l'abord, en garde contre l'entraînement irréfléchi. Mais ceci bien établi, et en fort bon style plein d'humour, il raconte ce qu'on peut obtenir de ces procédés, les soins qu'il faut prendre, les tâtonnements et la peine qu'il est nécessaire de subir. Lui-même a pratiqué et a réussi finalement; son témoignage a donc un certain poids.

L'amateur, ou plutôt (car ce n'est point une chose qu'on puisse faire en amateur) l'éleveur de profession trouvera dans ces pages tous les renseignements nécessaires pour éviter les échecs, choisir le matériel le meilleur, prendre les soins indispensables à l'éclosion, à l'élevage et à la mise en état de ses jeunes poussins. Les derniers chapitres seront à étudier pour tous ceux, quels qu'ils soient, qui ont une basse-cour à conduire, et chacun fera son profit des formules, recettes et comptes de prix de revient dont l'auteur fait l'exposé avec une incontestable compétence. G. de S.

Morceaux choisis des écrivains havrais, avec introduction, notices biographiques, notes explicatives et index de noms propres, par Charles Le Goffic. Le Havre, Imp. du Commerce, 1894, in-16 de xi-441 p.

Voici la première anthologie provinciale que nous connaissions, et il faut louer M. Le Goffic d'avoir eu la bonne idée de l'entreprendre et de la mener à bien. Il a eu le courage, quoique le livre fût destiné à pénétrer dans des écoles publiques et fût ouvertement patronné par le recteur de l'Académie de Caen, de ne pas exclure les ecclésiastiques et de consacrer quelques pages et un portrait à Guillaume Clémence, le savant exégète, à J.-F. Dicquemare, qui s'occupa d'histoire naturelle, à Désiré Cochet, dont le nom est bien connu des archéologues, et à Armand Malais, dont le *Calendrier annuel* fut aussi apprécié que possible dans le *Polybiblion*. Il nous faudrait beaucoup de place pour citer les auteurs moins connus que les deux Scudéry, Mme de la Fayette, Bernardin de Saint-Pierre et Casimir Delavigne, et qui, cependant, méritent de sortir de l'oubli, comme Guillaume Le Testu, G. de Marceilles, G. de Mipiville, Dubocage de Bléville, jusqu'à Saint-Lecorun, Ancelot, Buquet, A. Touroude, Paul Gachot et Jules Tellier. M. Le Goffic a eu la très heureuse pensée d'insérer les vœux présentés par la ville du Havre aux États généraux de 1789. Une bonne table termine le volume. Il y a aussi un essai d'illustration qui n'est pas toujours merveilleux, mais dont les sujets sont bien choisis. C. A. B.

Portraits intimes, par Adolphe Brisson. Paris, Colin et Cie, 1894, in-18 de 370 p. — Prix : 3 fr. 50.

Causerie facile d'un boulevardier, d'un journaliste, qui dans le méli-mélo de la vie parisienne a coudoyé presque tous les « grands hommes » du jour, interviewant les uns chez eux, rencontrant les autres dans les salons, dans les coulisses, dans les banquets, et qui a sur chacun quelque trait amusant à raconter, qui d'ailleurs conte lestement et sans prétention; cela s'écoute avec plaisir aux heures paresseuses de l'après-déjeuner, cela peut amuser la cu-

riosité des bourgeois de province, et celle des Parisiens, qui sont sur ce chapitre les plus badauds et les plus provinciaux des bourgeois. Tel est l'ouvrage de M. A. Brisson. Mais cela n'est pas un livre. Ce sont des anecdotes, plus piquantes qu'authentiques sur les débuts dans les lettres ou les arts de Théodore Barrière, de MM. Meilhac, Jules Lemaître, Vacquerie, Pessard, André Theuriet, Clairin, Regnault, Mounet-Sully ; ou M. Sarcey, banquetant à Dourdan avec ses camarades de pension, ou Marmier promenant M. Zola chez lui jusqu'à la porte des W.-C. ; ou les aventures de forçat de M. Alphonse Humbert, devenu, depuis, président du conseil municipal de Paris ; ou le récit d'un dîner très fantaisiste chez Sarah Bernhardt. Ce sont des « instantanés » pris au hasard de l'actualité. Voici M. A Daudet à Champrosay, M. Renan en vacances à Perros, M. Lemaître dans le petit village du Loiret où il est conseiller municipal. M. Aurélien Scholl faisant des mots à Tortoni, M. Henri Rochefort à Clarence-Terrace, miss Maud Gonn, dont on nous dit « le nez coquelinesque et la taille de 1m85, » ou Mme Melba, « moulée dans sa robe de velours bleu.... »

Voici MM. Bouchor, Marcel Prévost, Dorchain, Becque, Richepin, Fabié, Emmanuel Arène, Maurice Faure, Mmes Réjane et Céline Montaland, croqués par un reporter aimable, mais toujours pressé, qui va entendre le P. Didon au sortir de la Bodinière, et parle de Mgr d'Hulst sur le même ton qu'il parle d'une actrice....

Au milieu de cet amusant papotage, plus amusant qu'instructif, il y a pourtant un document du plus haut intérêt. C'est une lettre de M. Renan, où le *Discours sur l'histoire universelle* est traité d' « ouvrage puéril à peine digne des pensionnats de religieuses, » — renvoyé à M. Brunetière ; — la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, d' « ignoble parodie de la Bible, » — renvoyé à M. Lanson ; — l'*Histoire des variations*, de « sophisme, » — renvoyé à M. Rebelliau ; — Bossuet, d' « esprit borné, de sorboniste encroûté, idole de l'admiration routinière.... » Morceau de haut goût, qui vaut à lui seul, n'est-il pas vrai ? les 3 fr. 50 que coûte le volume ! Page admirable du plus pénétrant, du moins passionné des esprits qui fut jamais, page qui mérite de vivre.... autant que le nom de M. Renan ! GABRIEL AUDIAT.

Frankreich, Russland und der Dreibund, von E. HEINRICH GEFFCKEN. 2e éd. Berlin, Wilhelmi, 1893, in-8 de 179 p.

Cette brochure est essentiellement prussienne. L'auteur s'attache à prouver que les essais d'alliance entre la Russie et la France ont toujours échoué quand ils n'ont pas fatalement amené la guerre entre ces deux puissances. Il passe en revue les projets de Pierre le Grand, Élisabeth, Paul, Alexandre Ier, Nicolas Ier et Alexandre II pour démontrer sa thèse et insinuer qu'il en sera toujours de même. La préface contient des assertions sur l'Alsace-Lorraine qui sont absolument étrangères au sujet principal. Tout le travail ne présente rien de neuf ni de particulièrement intéressant. P. S. P.

Carte de Madagascar accompagnée d'une notice, par PEREGRINUS. Paris, Garnier, 1895. — Prix : 2 fr.

Au moment où les troupes françaises se disposent à régler la question de Madagascar, chacun se préoccupe de trouver une bonne carte de la grande île africaine. Nous pouvons signaler celle que vient de publier la maison Garnier frères ; elle est dressée d'après les plus récents documents, d'un format commode et pliée de manière à pouvoir se mettre dans la poche. On y trouvera jointe une courte notice faisant connaître l'aspect géographique

du pays, ses ressources, ses habitants, sur quelles bases reposent les droits de la France, et enfin un petit plan de colonisation très bien conçu. Nous n'aurions qu'à louer cette étude cartographique et descriptive si l'auteur anonyme ne s'était appliqué, avec le plus grand soin, à laisser dans l'ombre la question religieuse, qui cependant joue un rôle capital dans les affaires de Madagascar; là-bas, comme sur bien d'autres points du globe, les catholiques sont les amis de la France, les protestants ses ennemis. Nous devons donc appuyer énergiquement nos missionnaires, qui ont été jusqu'à ce jour et ne cesseront d'être les meilleurs propagateurs de notre influence et de notre civilisation. COMTE DE BIZEMONT.

Histoire sommaire de la colonisation française, par LÉON DESCHAMPS. Paris, Nathan, 1894, in-12 de 156 p.

L'ouvrage de M. Léon Deschamps est écrit sans prétention : c'est une œuvre de vulgarisation. Il est destiné à la jeunesse des écoles et aux personnes désireuses d'avoir quelques notions sur notre histoire coloniale. Il répond donc, en partie, aux vœux formulés par le congrès de 1889.

M. Léon Deschamps divise l'histoire coloniale de la France en quatre grandes périodes : 1° Jusqu'au ministère de Richelieu, les Français n'ont exploré que l'Amérique et n'ont fondé qu'une colonie, le Canada; 2° de Richelieu jusqu'en 1713, ils ont fait toutes leurs acquisitions en Amérique, aux Antilles, en Afrique et en Asie, et sont en possession nominale ou effective du plus grand empire colonial des temps modernes ; 3° jusqu'en 1815, ils se laissent dépouiller par les Anglais; 4° depuis 1815, ou plutôt depuis 1830, ils ont reconstitué un domaine colonial qui est à peu près le tiers de celui d'autrefois.

Sous le rapport du régime, M. Deschamps établit cinq grandes divisions qui répondent assez exactement aux périodes de transformation de notre système colonial : 1° le XVIe siècle ne connaît que les concessions ; 2° au XVIIe et au XVIIIe siècle fleurit le régime des grandes compagnies privilégiées et du pacte colonial; 3° de 1769 à 1802, surtout durant la Révolution, est essayé le régime de liberté, comportant l'assimilation politique, l'autonomie administrative, la liberté commerciale, la liberté du travail et des personnes ; 4° de 1802 à 1870, on revient à l'ancien régime ; 5° depuis 1870 on reprend, au moins en partie, la doctrine de la Révolution. Sauf quelques restrictions et à part quelques erreurs qui se sont glissées (comme, page 84, où M. Deschamps indique qu'une ligne ferrée existe entre Saint-Louis et Bakel, ce qui est inexact), ce volume est appelé à rendre de réels services.

J. C.

Le Chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran, 1788-1792, par PIERRE DE CROZE. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-12 de 335 p. —Prix : 3 fr. 50.

Boufflers et Mme de Sabran, deux gracieuses figures déjà connues par les nombreuses publications qu'a inspirées la frivole et brillante société du XVIIIe siècle, ont occupé un rang distingué dans ce monde artificiel et charmant qu'emporta l'orage révolutionnaire. Ils y ont fait de leur vie un roman honnête, puisqu'il s'est terminé par le mariage. M. Pierre de Croze, à l'aide de documents inédits, nous introduit dans l'intimité de ces délicats esprits. Présenté sous une forme agréable, le sujet retiendra l'attention de ceux qui, fuyant les vulgarités du présent, se réfugient volontiers dans le passé, où l'art de plaire développa les qualités comme les défauts d'une France élégante, spirituelle, raffinée, dont nous subissons aujourd'hui encore le pres-

tige et la séduction. Lecteurs et lectrices en retrouveront l'image dans le joli volume que vient de nous donner M. Pierre de Croze, et en le finissant, ils exprimeront le vœu d'en voir paraître bientôt la continuation, comme nous le fait espérer l'auteur par les dernières lignes, où nous voulons voir mieux qu'un désir : une promesse. H. DE BROC.

Paul de Magallon, capitaine et hospitalier, par le R. P. PRALON, S. J. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 1893, gr. in-8 de 298 p., orné de 12 grav. — Prix : 3 fr.

C'est une vie bien édifiante que celle de Paul de Magallon. Issu d'une noble famille de Provence que la Révolution força d'émigrer en Prusse, Paul de Magallon y fut d'abord admis dans le corps des cadets; mais, dès qu'il put rentrer en France, il franchit la frontière et courut s'enrôler dans les armées de Napoléon et prit part, comme lieutenant et capitaine, aux grandes campagnes de l'Empire. Mais déjà s'éveillait dans son cœur la vocation religieuse; aussitôt la paix faite et Louis XVIII remonté sur son trône, le jeune officier se fit mettre en demi-solde et se consacra à l'étude et à la prière sous la direction de l'abbé de Mazenod et des Pères jésuites; après avoir hésité quelque temps sur l'ordre dans lequel il devait entrer, il entreprit de reconstituer en France la congrégation des Frères de Saint-Jean de Dieu, dispersée par la Révolution. Il réussit, malgré mille difficultés, à fonder plusieurs maisons à Marseille, à Lyon, à Paris, et se consacra tout entier aux constructions, aux quêtes, au recrutement de ses collaborateurs, aux soins prodigués à la fois aux malades, aux aliénés, aux enfants infirmes. En même temps, il édifiait ses compagnons par l'austérité de sa vie. Enfin, en juillet 1859, il rendit sa belle âme à Dieu et alla recevoir la récompense due à ses hautes vertus.

COMTE DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Auguste-Laurent BURDEAU, président de la Chambre des députés, est mort le 13 décembre. Né à Lyon le 10 septembre 1851, dans une condition fort modeste, ses débuts furent pénibles. Il reçut néanmoins une éducation libérale, ayant été tour à tour élève du lycée de Lyon et du lycée Louis-le-Grand. Quand la guerre éclata, il venait de couronner de bonnes études par la réception à l'École normale supérieure; il s'engagea et se conduisit brillamment. Après s'être fait recevoir agrégé de philosophie, il professa tour à tour cette science aux lycées de Lons-le-Saunier et de Saint-Étienne. Puis il fut appelé au même titre au lycée Louis-le-Grand; la violence de ses attaques contre les dogmes catholiques choquait ceux mêmes de ses élèves qui n'avaient pas la foi. Cette passion antireligieuse le désignait naturellement au choix de M. Paul Bert pour remplir les fonctions de chef de cabinet quand celui-ci devint ministre (1881). Plus tard, lorsqu'aux élections de 1885 il fut élu député du Rhône, tout le monde sait la part qu'il prit à la loi d'exil des princes, et l'odieuse proposition dont il fut l'auteur, tendant à exclure du concours de l'École navale les élèves de la maison des PP. jésuites, à Jersey (1887). Son bagage littéraire est assez léger; outre quelques articles dans la *Revue philosophique* et dans la *Revue bleue*, on n'a de lui que les ouvrages suivants, dont aucun ne dépasse la moyenne ordinaire : *Essais de morale, de science et d'esthétique*, d'Her-

bert Spencer, traduits de l'anglais (1877-1879, 3 vol. in-8); — *Le Fondement de la morale*, de Schopenhauer, traduit de l'allemand (1879, in-12); — *L'Instruction morale à l'école (devoir et patrie)* (1883, in-12); — *Notions élémentaires d'économie politique* (1883, in-12); — *Le Droit usuel et l'économie politique à l'école* (1883, in-12), avec M. Henri Reverdy); — *Les Questions sociales contemporaines* (1885, in-8), en collaboration avec MM. Ad. Coste et Lucien Arréat; — *Une Famille républicaine. Les Carnot*, sous le pseudonyme : Un député (1888, in-8); — *L'Algérie en 1891* (1892, in-8).

— M. Jean Macé, mort le 13 décembre, était né à Paris le 22 avril 1815. Élevé au collège Stanislas, où il passa dix années (1825-1835), il y fit d'assez brillantes études pour être appelé dès sa sortie à y professer un cours d'histoire. Tour à tour maître répétiteur aux lycées Louis-le-Grand et Henri IV, la conscription l'appela sous les drapeaux, et il y était depuis trois ans, quand M. Théodore Burette, historien alors connu, mais dont aujourd'hui le nom est bien oublié, le racheta et en fit son secrétaire (1845). La mort de Burette (1847) mit seule fin à ces fonctions. Au moment de la révolution de 1848, Jean Macé se jeta dans la presse, fonda un journal, *la République*, où il défendit avec ardeur les doctrines républicaines. Le coup d'État le contraignit à s'éloigner de Paris. Retiré en Alsace, à Beblenheim, il y dirigea pendant plusieurs années l'école du Petit-Château. C'est en 1861 qu'il commença, avec le concours de la maison Hetzel, une œuvre de vulgarisation populaire, qui réussit vite. *L'Histoire d'une bouchée de pain* a joui d'un succès considérable. Les autres ouvrages que M. Jean Macé produisit dans le même ordre d'idées sont également devenus populaires; et le *Magasin d'éducation et de récréation* qu'il fonda en 1864 a conservé la vogue jusqu'à présent. Malheureusement toutes ces publications, autrement assez bien conçues, sont entachées de l'esprit « neutre. » Leur auteur fit plus; il ne tarda pas à passer à l'attaque vigoureuse contre les mœurs et les institutions chrétiennes, et la Ligue de l'enseignement, qu'il fonda en 1866, est un des plus ardents agents de déchristianisation dans notre malheureux pays. Aussi, quand la franc-maçonnerie s'empara du pouvoir, elle récompensa largement le principal inspirateur de cette œuvre : M. Jean Macé, d'abord décoré de la Légion d'honneur, ne tarda pas à être élu sénateur inamovible (1883). Voici la liste de ses publications : *Les Entretiens du père Moreau* (1848, in-32); — *Lettre d'un garde national à son voisin* (1848, in-12), sous le pseudonyme de Jean Moreau; — *Les Vertus du républicain* (1848, in-32); — *Histoire des 45 centimes* (1851, in-12); — *Histoire d'une bouchée de pain* (1861, in-12); — *Contes du Petit-Château* (1862, in-8); — *Théâtre du Petit-Château* (1862, in-12 et gr. in-8); — *L'Arithmétique du grand-papa* (1863, in-12 ou gr. in-8); — *Conseils pour l'établissement des bibliothèques communales* (1864, in-8); — *Morale en action* (1865, in-12); — *Botanique de ma fille*, de Jules Néraud, nouvelle édition revue et complétée (1866, in-8); — *Les Serviteurs de l'estomac* (1868, in-12); — *L'Anniversaire de Waterloo* (1868, in-32); — *Le Génie et la petite ville* (1868, in-32); — *Une Carte de France pour les enfants. Le Gulf-Stream* (1869, in-32); — *Le Premier Livre des petits enfants* (1869, in-8), avec Stahl; — *Lettres d'un paysan d'Alsace à un sénateur sur l'instruction obligatoire* (1870, in-32); — *Les Idées de Jean François* (1872-1873, 8 vol. in-32); — *La Grammaire de Mademoiselle Lili* (1878, in-4); — *La France avant les Francs* (1887, in-16); — *La Ligue de l'enseignement à Beblenheim* (1891, in-18).

— M. Fernand Hue est mort le 30 décembre, âgé de quarante-huit ans. Ancien chasseur d'Afrique, il ne se mit qu'assez tard à faire de la littérature. Sa première publication, qui est un ouvrage de vulgarisation et qu'il

rédigea en collaboration avec M. Haurigot, fut le commencement d'une série d'études destinées à faire connaître nos colonies, grandes et petites. Dès lors, les ouvrages de M. F. Hue se sont succédé avec rapidité, sans que la quantité semble avoir nui à la qualité. La plupart de ces publications ont été analysées ici même; et nos lecteurs savent que presque toutes, écrites pour la jeunesse, lui conviennent et peuvent sans danger être mises entre toutes les mains, bien que parfois nous ayons dû relever l'esprit un peu neutre de l'auteur. Voici la liste de ces ouvrages : *Nos petites colonies* (1884, in-12), avec M. Georges Haurigot; — *La France et l'Angleterre à Madagascar* (1885, in-12); — *Le Pétrole* (1885, in-18); — *Les Russes et les Anglais dans l'Afghanistan* (1885, gr. in-8); — *La Guyane française* (1886, in-8); — *Nos grandes colonies* (1886-1888, 2 vol. in-12), avec M. G. Haurigot; — *Les Voleurs de locomotives* (1886, in-12); — *Voyage à travers nos colonies* (1886, in-8); — *Aventures de deux Français et d'un chien en Australie* (1887, in-18); — *Les Contes de la plage* (1887, in-8); — *Les Français à Madagascar* (1887, in-8); — *Les Françaises en 1870* (1887, in-8); — *Guérin, Spranger et Cie* (1887, in-12); — *Marthe Bresson* (1887, in-8); — *Les Aventures d'un volontaire malgré lui* (1887, in-8); — *Le 1er régiment de chasseurs d'Afrique* (1887, in-12); — *La Réunion et Madagascar* (1887, in-8); — *Les Malheurs de Ninette* (1888, in-8); — *Par-ci par-là* (1888, in-8); — *La Petite Mionnette* (1888, in-8); — *Les Préventions de Suzanne* (1888, in-8); — *Aux pays du pétrole* (1889, in-8); — *Autour du monde en pousse-pousse* (1890, gr. in-8); — *Histoire d'un bloc de houille* (1891, in-8), en collaboration avec M. Bouron; — *500,000 dollars de récompense* (1891, in-8); — *Les Cavaliers de Lakhdar* (1892, in-8); — *Méconnue* (1893, in-8); — *Le Capitaine Frappe d'abord* (1894, in-4). Nous citerons encore les ouvrages suivants, écrits sous le pseudonyme de Paul Blaise : *Le Congo* (1881, in-8); — *Le Torpilleur n° 127* (1887, gr. in-8); — *Le Testament de M. Maliraux* (1889, in-8); — *Les Deux Marraines* (1890, in-18).

— Nous avons le vif regret d'annoncer la mort de notre collaborateur M. Georges Gandy, mort à Nantes le 27 décembre, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Sa longue carrière s'est écoulée dans un labeur assidu et que la mort est seule venue interrompre. Catholique fervent, royaliste convaincu, M. Georges Gandy a lutté en faveur des principes auxquels il avait consacré sa plume, avec un talent, un zèle, un désintéressement qui ne se démentirent jamais. Successivement rédacteur en chef de plusieurs journaux importants de province, il écrivit en même temps dans plusieurs revues et composa, entre autres ouvrages, une histoire de France. Il fut le collaborateur assidu de la *Revue des questions historiques* et de la *Bibliographie catholique;* depuis quelques années le *Polybiblion* le comptait également au nombre de ses collaborateurs.

— On annonce encore la mort du docteur Adolphe Cintrat, mort le 20 décembre; — de M. Génin, directeur du service de la publicité à la librairie Flammarion, mort le 23 décembre; — de M. Jean Gigoux, peintre, qui laisse un volume de *Souvenirs*, mort en décembre; — de M. Jean de Grandmaison, le jeune explorateur qui accompagnait le prince Henri d'Orléans dans ses voyages, mort âgé de vingt-huit ans, à Hai-Phong; — de M. le docteur Gustave Lanoix, mort le 30 décembre; — de M. le docteur Malécot, mort à la fin de décembre; — de M. l'abbé Maréchal, ancien supérieur du séminaire d'Issy, mort le 17 décembre, âgé de quatre-vingt-un ans; — du R. P. Aimé Martinet, des oblats de Marie-Immaculée, qui se distingua, aux grands séminaires de Romans et de Fréjus, comme professeur de philosophie, et à celui de Marseille, comme

professeur de dogme, mort le 13 décembre, âgé de soixante-cinq ans; — de M. Alphonse Pagès, secrétaire rédacteur à la Chambre et romancier, mort, âgé de cinquante-huit ans, le 17 décembre; — de M. le docteur Sichel, mort, âgé de cinquante-cinq ans, à Ajaccio.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Arnold Bodek, publiciste, mort le 25 novembre, à Berlin, âgé de cinquante-huit ans; — de M. G. W. Brandt, connu par ses ouvrages de pédagogie, mort le 10 octobre, à Lahr en Bade; — de M. Moray Brown, qui laisse, sur le sport, des écrits estimés, mort en décembre; — de M. Buerstenbinder, économiste, mort à Brunswick, le 19 novembre, âgé de cinquante-quatre ans; — de M. Hugo Christoph, garde du musée entomologique du grand prince Nicolas Mikhailovitch, mort à Saint-Pétersbourg; — de M. R. A. von Cohausen, conservateur du musée des antiquités nassoviennes, à Wiesbaden, mort âgé de quatre-vingt-deux ans; — du R. P. Denza, directeur de l'observatoire du Vatican, mort à Rome, le 13 décembre; — de M. Benjamin Devigne, directeur de l'Académie des beaux-arts à Dinant, mort le 16 novembre, âgé de soixante-sept ans; — de M. Joseph Diegner, professeur au Polytechnicum de Karlsruhe, mort dans cette ville, à la fin de novembre; — de M. le baron Cajetan von Felder, naturaliste distingué, mort à quatre-vingts ans, le 30 novembre, à Vienne; — de M. Hall, auteur d'ouvrages sur le droit international; — de M. G. Hartmann, professeur de droit romain à l'Université de Tubingue, mort âgé de cinquante ans, le 16 novembre; — de M. Rud. Hildebrand, professeur de langue et littérature allemandes à l'Université de Leipzig, connu par d'estimables travaux, mort à soixante-dix ans, le 18 octobre; — de M. Arpad Horvath, professeur d'héraldique à l'Université de Budapest, où il est mort à l'âge de soixante-quatorze ans; — de M. Alexander Ireland, bibliophile, à qui l'on doit entre autres ouvrages le *Booklover's Enchiridion*, mort en décembre; — de M. Robert Kübel, professeur de théologie à l'Université de Tubingue, mort âgé de cinquante-six ans, le 4 décembre; — du général sir Patrick Mac Dougall, à qui l'on doit des recherches sur l'art militaire, mort en décembre; — de M. Garrick Mallery, ethnologue de talent, mort le 24 octobre, à Washington; — de M. l'abbé Marer, curé de Deutsch-Altenburg, archéologue, mort le 19 novembre; — de M. H. Neubronner van der Tunk, très versé dans la connaissance des langues indonésiennes, mort à Sarabaja, en septembre dernier; — de M. Peters, directeur de l'observatoire de Königsberg, mort à cinquante ans, le 2 décembre; — de M. Karl Plong, poète et publiciste danois, mort à Copenhague, le 27 octobre; — de M. A. C. Ranyard, publiciste, mort le 14 décembre; — de Mme Christina-Georgina Rosetti, poétesse, morte à Londres, à soixante-quatre ans, le 1er janvier; — de M. G. A. B. Schierenberg, historien et mythologue allemand, mort à Lucerne, le 21 octobre; — de M. C. B. Scott, autrefois professeur à Westminster, mort en décembre; — de M. Joseph Schlichting, connu par ses recherches sur les constructions hydrauliques, mort à Charlottenburg, le 18 novembre, dans sa soixantième année; — de M. Hilary Skinner, auteur de *Roughing it in Creta*, mort dans les premiers jours de décembre; — de M. Robert-Louis Stevenson, romancier anglais, mort en décembre; — de M. Ludger Suing, rédacteur du *Westfäl. Merkur*, mort à Münster en Westphalie, le 24 novembre; — de M. Thor Sundbye, professeur de langues romanes à l'Université de Copenhague, mort le 16 novembre; — de M. Fr. Warnecke, héraldiste, mort à cinquante-sept ans, à Berlin, le 25 novembre; — de M. E. F. H. Winge, célèbre médecin norvégien, qui s'est surtout occupé de pathologie, mort le 19 novembre, à Christiania, âgé de soixante-

sept ans ; — de M. Alexandre Zelle, compositeur de musique, mort à soixante et onze ans, le 24 novembre, à Vienne.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 30 novembre, M. Cailletet a entretenu l'Académie des fouilles de Vertillum (Côte-d'Or); M. Couve a ensuite présenté des photographies des fouilles de Délos. — Le 7 décembre, M. Héron de Villefosse et M. Ph. Berger ont communiqué des photographies des fouilles de Carthage et une inscription phénicienne, la plus ancienne que l'on connaisse. M. Ruelle a fait ensuite une communication sur la nomenclature musicale des Grecs, d'après un manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève. — Dans la séance du 14 décembre, M. Oppert a donné la traduction d'une inscription babylonienne qui est un acte de vente de l'an 658 avant Jésus-Christ. M. Salomon Reinach a lu un mémoire sur une pierre gravée antique représentant Diomède, et qui existait à Florence dès 1430. — Le 21 décembre, M. Héron de Villefosse a rendu compte d'une exploration du lieutenant Lecoy de la Marche dans le sud de la régence de Tunis, qui a donné lieu à d'importantes découvertes archéologiques.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 8 décembre, M. Sorel a développé quelques observations sur le danger et l'inutilité de la création d'un comité international pour la publication des traités. — Le 15 décembre, M. Frantz Funck-Brentano a lu un mémoire dans lequel il établit que, sous l'ancien régime, il n'a jamais été signé par le Roi de lettres de cachet en blanc. — Dans la séance du 22 décembre, après une communication de M. Pierre des Essars sur la vitesse de circulation du numéraire, M. Clément de Paillette a lu un mémoire sur la politique de Joseph de Maistre, d'après ses premiers écrits.

Almanachs. — Le plus jeune des almanachs, c'est, croyons-nous, l'*Almanach d'Alsace et de Lorraine* (Paris, bureaux de l'*Alsacien-Lorrain;* J. Strauss, in-4 de 128 p., 0 fr. 50), qui n'a paru que dans les derniers jours de décembre. L'on ne peut qu'applaudir à la pensée qui a donné naissance à cet almanach, dont l'objet est d'entretenir vivant, chez nos concitoyens des deux provinces sœurs, le souvenir et l'amour de la mère patrie. Dès la première heure, l'almanach s'est acquis le concours et les sympathies d'écrivains connus : Mme Juliette Adam, MM. Maurice Bouchor, François Coppée, Paul Déroulède, André Theuriet, etc. Tout en pensant qu'il y a là une tentative à encourager et à soutenir, nous devons faire des réserves sur l'excès de « gambettisme » qui s'y montre ; quatre portraits de Gambetta, c'est beaucoup ; et puis entendre proclamer ce personnage « le plus fier patriote, le plus profond politique et le plus magnifique orateur de ce siècle, » c'est dur pour ceux qui ne sont pas éblouis, comme M. Joseph Reinach, par « le merveilleux ensemble de talents et de vertus » qui le distinguaient.

Paris. — Le numéro dit « de Noël » de l'*Illustration* (Paris, 13, rue Saint-Georges, 2 fr. 50) mérite, parmi les similaires français, une mention spéciale. C'est, en résumé, une bonne histoire de la danse à travers les peuples et les siècles. Divers écrivains connus ont contribué à faire de cette luxueuse livraison une publication que les mondains apprécieront. Citons particulièrement MM. Ch. Nuitter, Henri Bauer, Gaston Schéfer, Pierre Veber. Quant aux illustrations en couleurs et en noir, elles peuvent se qualifier d'un seul mot : admirables. Ce numéro exceptionnel est accompagné d'un supplément musical fort curieux (in-8 de 24 p.) et d'une gravure en couleurs, hors texte, représentant « la Danse en Espagne. »

— Quand nous dirons que le numéro de *Figaro illustré* (Paris, gr. in-4,

26, rue Drouot; 3 fr. 50) paru à l'occasion de Noël est une œuvre d'art achevée, nous ne surprendrons personne. L'illustration en couleurs est incomparable. Reste maintenant à parler du texte. La livraison débute par une sorte de légende d'un catholicisme étrange et d'un style quelque peu biblique : *Le Pape Jacinthe*, par M. Vernon-Lee. Vient ensuite un récit de Guy de Maupassant : *Après*, où l'on voit qu'un excellent prêtre n'a éprouvé la vocation que par crainte des combats de la vie et des peines du cœur : c'est assurément une exception, car en toutes choses le prêtre est un vaillant que la lutte n'effraie pas. A son tour, M. Paul Perret donne une nouvelle assez originale : *Un Complot*. Mais M. Louis Énault se montre parfait dans *la Tresse bleue*, qui est un vrai bijou littéraire. Enfin, nous signalerons, en fait de musique, une *Barcarolle* de M. Louis Diémer, et un *Noël provençal* par M. Eugène Gigout. Cette livraison est accompagnée de deux grandes compositions en couleurs : *Le Pays des rêves*, de M. Jean Béraud, et *Récit à la fiancée*, par M. Adrien Moreau. Ce dernier sujet est assurement le plus heureusement choisi.

— La Société nationale des antiquaires de France vient de faire paraître la table alphabétique de ses publications de 1807 à 1889 (Paris, Klincksieck, in-8 de XXXI-676 p., 20 fr.). Ce volume, dû aux soins de M. Maurice Prou, contient l'exposé fidèle et détaillé de l'œuvre accomplie en quatre-vingts ans par l'Académie celtique, à laquelle, en 1813, succéda la Société des antiquaires. Cette table, imprimée sur deux colonnes, forme un répertoire indispensable à toute personne curieuse de l'histoire et de l'archéologie nationales. On peut affirmer que les sujets traités sont si nombreux et si variés qu'il est prudent d'y recourir afin d'éviter de présenter comme inédites des observations et des découvertes connues depuis longtemps. M. Prou a dépouillé avec un soin méticuleux toutes les publications des deux compagnies qui, par le fait, n'en forment qu'une ; chaque matière, chaque auteur, chaque localité est indiquée de telle manière que, sur un sujet désigné, on peut, en quelques minutes, être fixé au sujet des recherches antérieures, ainsi que sur les érudits qui s'en sont occupés. On peut également reconstituer la part que chacun des membres de la Société a prise aux progrès de la science.

— M. Carnoy, directeur de la *Tradition*, entreprend la publication de deux dictionnaires biographiques qui sont appelés à rendre des services. L'un est un *Dictionnaire biographique des hommes du Nord*, dont la première partie, relative aux contemporains, a commencé de paraître (Paris, G. Colombier, gr. in-8, par fascicules de 16 p., 25 fr. la souscription au volume complet). Pour être sûr de donner des renseignements exacts, l'éditeur s'est adressé aux personnes mêmes dont il veut faire entrer la notice dans son dictionnaire. Le cadre est fort large, puisque des Bretons, comme M. Jules Verne, y prennent place, à condition, il est vrai, de s'être établis dans un des départements de notre France septentrionale. La détermination que l'on a prise de publier les notices sans ordre, si elle a pour résultat d'apporter quelque gêne dans les recherches (malgré la table alphabétique qui terminera l'ouvrage), a l'avantage de permettre à la publication d'avancer plus rapidement. L'autre dictionnaire, conçu sur le même plan, a un intérêt plus général : c'est un *Dictionnaire international des folkloristes contemporains* (Ibid., souscription, 20 fr.).

— On sait que les gravures sont la principale *attraction* de la *Revue encyclopédique* que publie la librairie Larousse; mais comme elle se vante d'être surtout une revue « documentaire, » on pourra voir, par un exemple entre autres, le souci de son exactitude : Numéro du 1er décembre 1894, p. 537, notice biographique sur James Darmesteter, « né à Château-Salins (Jura).... »

C'est sans doute pour faire ressortir que les Français ignorent la géographie, même celle de leur propre pays.

— Aux critiques de la dernière œuvre de M. Zola, qui pleuvent de tous côtés depuis quelques mois, s'ajoute celle que Mgr Barbier de Montault a fait paraître dans *le Prêtre* (6 décembre 1894. Tiré à part. Arras, imp. Sueur-Charrey, in-8 de 6 p.). C'est *la Liturgie, d'après Zola*, qui y est étudiée.

— Comment ne pas s'associer au vœu qui termine le *Mémoire sur l'accession des Orientaux au calendrier grégorien*, par M. l'abbé Mémain, chanoine de Sens (Paris, maison de la Bonne presse, in-8 de 29 p.)? Une fois de plus, l'auteur rappelle les avantages qu'il y aurait à ce que les chrétiens d'Orient renonçassent à l'usage du calendrier julien, et il appelle de ses souhaits le jour où tous les chrétiens célébreront, « les mêmes jours unanimement, συμφώνως, la sainte fête de Pâques. »

— M. Alexandre Boutroue, chargé d'une mission archéologique en Portugal et dans le sud de l'Espagne, vient d'en rendre compte à M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts dans une brochure extraite du tome II des *Nouvelles Archives des Missions*, et parue récemment sous le titre : *Rapport à M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts sur une mission archéologique en Portugal et dans le sud de l'Espagne* (Paris, Leroux, in-8 de 59 p. avec pl.). L'auteur y retrace l'itinéraire de son voyage, et prend soin d'indiquer les monuments et les collections qui, au point de vue archéologique et artistique, lui ont paru dignes d'y être signalés. Il passe tour à tour en revue en Portugal, sur lequel ses recherches ont principalement porté : Lisbonne, Cintra et Sétubal, Thomar, Guimarães et Braga, Oporto et Vizeu, Coimbra, Leiria, Batalha, Alcobaga, Mafra, Évora, Béja et Faro; en Espagne : Mérida, Cádiz, Grenade et Cordoue, les mines d'Almaden, Tolède, Ségovie, Alcala de Henarès. Deux appendices s'expliquent sur les bas-reliefs grecs de M. le duc de Loulé et sur le triptyque en émail peint conservé à la bibliothèque de la ville d'Évora; trois autres nous donnent la liste des principaux artistes étrangers qui ont travaillé en Portugal, et dont l'influence s'y est fait sentir, l'indication des lieux de sépulture des rois et reines de Portugal, et une bibliographie d'archéologie portugaise.

— L'édition définitive des « Œuvres complètes » de Michelet, dont la librairie Flammarion a entrepris la publication, vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes, et non des moins intéressants. Le premier (in-8 de 417 p.), qui forme le tome V de l' « Histoire de France, » contient le récit du règne de Charles VII. Les pages toutes vibrantes de patriotisme consacrées à notre héroïque Jeanne d'Arc comptent parmi les plus belles et les plus touchantes qui soient sorties de la plume de l'historien. Quant au deuxième volume (t. VI, 512 p.), il retrace le règne de Louis XI, ses luttes contre Charles le Téméraire, et ses efforts pour donner l'unité à la France. Michelet qui, pour cette dernière période, n'a guère à s'occuper du rôle joué par l'Église, s'y montre moins partial et par suite plus vrai qu'à l'ordinaire, et après Comines, il sait faire revivre devant nous la figure si complexe et si fuyante de Louis XI.

— L'édition des *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction de M. Guizot, publiée par la librairie Garnier, se poursuit avec activité. Nous avons sous les yeux les tomes V et VI contenant, entre autres pièces, *le Roi Lear*, *Cymboline*, *Peines d'amour perdues*, *Périclès*, *le Marchand de Venise*, *le Roi Jean*, *Richard II* et la première partie de *Henri IV*.

— M. Barbier de Meynard, membre de l'Institut et président de la Société asiatique, a publié sous ce titre : *James Darmesteter*, l'allocution par lui prononcée à l'ouverture de la séance du 9 novembre 1894, et où il a

rendu un éloquent hommage au regretté savant, qui était le secrétaire de la Société (Imprimerie nationale, in-8 de 16 p.). La notice de M. Barbier de Meynard est complète au point de vue bibliographique.

— M. Eugène Halphen, qui, depuis une vingtaine d'années, a publié plusieurs centaines de lettres du roi Henri IV, soit en volumes, soit en plaquettes, nous en donne encore un nouveau recueil (*Lettres inédites du roi Henri IV à monsieur de Béthune, ambassadeur de France à Rome, du 14 août au 31 décembre 1602, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale*, Paris, Champion, in-8 de 114 p., tiré à vingt exemplaires). Les lettres sont au nombre de douze : on y voit figurer le Pape, le roi d'Espagne, le duc de Savoie, le cardinal Aldobrandin, le cardinal d'Ossat, le cardinal de Sourdis, le feu duc de Biron, le maréchal de Laverdin, le comte d'Auvergne, etc.

— M. Léon-G. Pélissier nous donne des *Lettres inédites de Jean Chapelain à P.-D. Huet. 1658-1673, supplément au recueil Chapelain-Tamizey, publiées d'après les originaux* (Paris, gr. in-8 de 40 p. Extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXI). Les vingt-huit lettres de Chapelain à Huet, ainsi que les deux lettres de l'appendice adressées au libraire Léonard, ont été trouvées, par M. Pélissier, à la Bibliothèque laurentienne à Florence; elles étaient auparavant dans la collection Ashburnham, où, comme on le sait, avait été versée la collection Libri. Le savant critique a fait précéder son intéressante publication d'une liste générale des lettres de Chapelain à Huet, laquelle représente à peu près tout ce qui subsiste de la correspondance des deux érudits. Les analyses et rapprochements que contient cette liste (p. 2-9), et les documents rapportés d'Italie par l'ancien membre de l'École française de Rome sont l'indispensable complément des deux gros volumes fournis par M. Tamizey de Larroque (1880-1883), à la *Collection des documents inédits*.

Auvergne. — La brochure que M. Marcellin Boudet vient de publier sur un chef de brigands, fameux au xive siècle, *Aimerigot Marchès dans ses rapports avec l'Auvergne* (Riom, Ulysse Jouvet, in-8 de 21 p.), et où il utilise fort bien et les recherches de ses devanciers et des documents inédits, s'ajoute aux travaux qu'il a déjà publiés sur la province d'Auvergne, et dont nous rappellerons les derniers : *La Source minérale gallo-romaine de Coren et son trésor* (Clermont-Ferrand, imp. de Bellet, 1889, in-8 de 39 p.); *le Quartier et les rues des notaires à Clermont au moyen âge* (Clermont-Ferrand, imp. de G. Montlouis, 1890, in-8 de 32 p.); *le Droit de frenallerage, le fief et la famille de la Roche* (Clermont-Ferrand, ibid., 1891, in-8 de 18 p.); *Charles VII à Saint-Flour et le prélude de la Praguerie* 1437) (Toulouse, Privat, gr. in-8 de 32 p. Extrait des *Annales du Midi*), où l'auteur donne d'intéressants détails inédits, et fait justice d'une légende locale sur Agnès Sorel.

— Une très belle publication a été consacrée par M. Albert Bondon à la *Généalogie de la maison Grellet de la Deyte en Auvergne* (Le Puy, A. Prades-Freydier, in-4 de 62 p., tiré à 100 ex.). Cette famille date du xve siècle.

Bourgogne. — M. Charles Adam publie le *Projet d'une édition nouvelle des œuvres complètes de Descartes* (Dijon, imp. Berthoud, in-8 de 39 p.). Cette édition (en 12 vol. gr. in-8 de 600 p.) se diviserait ainsi : Vol. I, 1re partie, *Traités antérieurs à 1637 ;* 2e partie, publication de 1637. Vol. II, *Méditations*, suivies des *Objections* avec *Réponses* (texte latin et traduction française en regard). Vol. III, *Méditations* (suite), c'est-à-dire les 5e, 6e et 7e *Objections* avec *Réponses*. Vol. IV, 1re partie, *Écrits polémiques;* 2e partie, *Les Principes de la philosophie*, texte latin et traduction française. Vol. V, *Les Principes de la philosophie* (suite). Vol. VI, 1re partie, *Traité des passions*

de l'âme, l'homme de René Descartes, Description du corps humain ; 2e partie, *Papiers intimes de Descartes, Tableau chronologique de sa vie, Table des matières.* Vol. VII à XII inclus, *Correspondance*, publiée suivant l'ordre chronologique, avec notices sur les correspondants, notes historiques, etc. Les détails donnés par M. Adam font vivement désirer le succès de sa grande entreprise. Le futur éditeur des *Œuvres complètes de Descartes* publie, en même temps que son *Projet*, un *Inventaire des papiers de Descartes fait à Stockholm, le 14 février 1650*, retrouvé parmi les papiers de la collection Huygens, à Leyde, dans la bibliothèque de l'Université (Paris, Chamerot et Renouard, gr. in-8 de 16 p. Extrait de la *Revue internationale de l'enseignement* du 15 novembre 1894).

Champagne. — Il serait à désirer que dans chaque ville ou bourg d'une certaine importance, l'on pût compter sur un travailleur qui, à l'exemple de M. Henri Jadart, se consacrât à réunir les éléments d'une bibliographie locale. M Jadart vient, pour son compte, de publier, sous le titre modeste d'*Essai d'une bibliographie rethéloise* (Rethel, imp. G. Beauvarlet, in-8 de 88 p.), un opuscule de haut intérêt pour ceux qui s'occupent de l'histoire du coin de terre française que le patient chercheur a eu pour objectif. Deux cent trente-trois publications, y compris divers manuscrits, ont été réparties sous onze rubriques. Comme tous les bibliographes consciencieux, M. Jadart ne se fait pas d'illusion : il a la conviction de n'être ni parfait ni complet. Une critique d'ordre typographique, c'est-à-dire secondaire : les notes explicatives qui suivent la plupart des énonciations bibliographiques eussent gagné à être imprimées en caractères différents et en retrait.

Flandre. — *M. Léon Harmel au Congrès de Mouveaux* (Roubaix, A. Roussel, in-8 de 41 p.) est une brochure très bien faite qui relate des incidents connus. On y voit, par exemple, que M. Léon Harmel y fait une rude concurrence au point de vue commercial, par l'abaissement des salaires et le travail de nuit, aux industriels du nord. Mais suit-il en cela les enseignements de l'Encyclique ?

Franche-Comté. — La science presque seule a formé le vingt-quatrième volume, que nous venons de recevoir, des *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard* (Montbéliard, imp. Victor Barbier, in-8 de xxxii-199 p., avec planches). Signalons d'abord l'œuvre principale que l'on trouve ici : *Contributions à l'étude du bajocien dans le nord de la Franche-Comté*, par MM. W. Kilian et P. Petitclerc. Divisé en deux parties, ce travail est suivi d'une *Note sur quelques oursins bajociens des environs de Vesoul*, due à M. J. Lambert. Le tout se termine par une ample bibliographie que l'on pourra utilement consulter. Viennent ensuite : *L'Hiver et la sécheresse de 1893 à Montbéliard*, par M. Ch. Contejean ; — *Note sur l'étude de la géographie à Montbéliard*, par M. Clément Duvernoy ; — *Rente fondée pour l'instruction de douze enfants pauvres (1561)*, par M. Ch. Godard. Pour ne compter que sept pages, cette dernière étude n'est ni la moins curieuse ni la moins intéressante.

— L'on ne saurait trop féliciter M. J. Cochon, inspecteur des forêts à Saint-Claude, d'avoir publié son *Etude forestière sur le Grandvaux* (Saint-Claude, ancienne imp. veuve Énard, in-8 de 39 p.). Écrit en vue de la visite dans le haut Jura de la « Société forestière de Franche-Comté et Belfort, » ce mémoire n'a pu, en raison de circonstances que nous ignorons, être lu à la réunion générale de ladite Société ; mais l'auteur l'a offert à ses membres ainsi qu'aux sept communes du Grandvaux : la Chaumusse, Fort-du-Plasne, Grande-Rivière, Lac-des-Rouges-Truites, Rivière-Devant, Saint-Pierre et Saint-Laurent, la « capitale » de cette pittoresque région jurassienne.

L'opuscule, quoique nécessairement un peu technique, donne maints détails d'histoire et de mœurs locales, ce qui le relève beaucoup à nos yeux. Il mérite d'être apprécié à la fois par les initiés et par les profanes.

— Nous avons reçu les deux premiers fascicules d'un important travail de M. le docteur J. Meynier intitulé : *Essai historique sur Ornans* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 100 et 187 p.). Nous rendrons compte de cet ouvrage dès qu'il sera terminé. Notons que ces deux fascicules sont des tirages à part des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, et rappelons en même temps que la petite ville d'Ornans a été le berceau de l'illustre famille de Granvelle qui a donné à l'Espagne deux grands ministres, et qu'elle a vu naître le peintre Courbet, le trop fameux « déboulonneur » de la colonne de la place Vendôme.

— *Campenottes* est le titre d'une élégante brochure (Montbéliard, imp. Ad. Pétermann, in-8 de 58 p.) composée de « poésies montbéliardaises, » signées Jules Mauveaux, et qui ne manquent pas d'originalité. La première couverture représente d'abord quelques tiges de « campenottes, » ces jolies fleurs jaunes

Dont mars lissant les collerettes
Fleurit toute habitation,

lesquelles servent en quelque sorte d'encadrement au château devenu célèbre depuis les combats de 1871, ainsi qu'aux armes de la ville et à un médaillon représentant un buste de jeune fille coiffée à la mode du pays. Parmi les meilleures pièces de ce gracieux recueil, nous signalerons *le Grand Goulot*, *Piliers des halles* et *la Bibliothèque*. Les poésies de M. Jules Mauveaux prouvent une fois de plus que les compatriotes de l'auteur n'ont pas seulement du goût pour les mathématiques, ainsi que divers myopes d'importance, qui n'avaient point mis leurs lunettes, l'ont dit et écrit d'une façon un peu plus que naïve.

— Notre collaborateur M. E.-C. Gaudot nous a donné, ce mois-ci, un régal : *Un Franc-Comtois malgré lui, Victor Hugo* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de 12 p. Extrait des *Annales franc-comtoises*). Ce « locataire du Panthéon » fut Bisontin malgré lui, « Espagnol » peut-être, « commediante » sans nul doute : M. Gaudot l'a pincé avec une maestria remarquable au moment où il avouait.

— Il se publie à Besançon depuis sept ans un journal bimensuel illustré qui porte ce titre bien franc-comtois : *Les Gaudes*. Les poésies, souvent de débutants, y sont nombreuses. Quoi d'étonnant? Le président d'honneur est un poète de haut mérite, M. Édouard Grenier, et le président titulaire un autre poète, très connu aussi quoique plus jeune, M. Charles Grandmougin. Chaque année, ce périodique publie un curieux « numéro de Noël. » Pour 1894, cette livraison spéciale comprend, comme texte, entre autres choses : *Variations sur les Gaudes*, par M. Léon de Tinseau ; deux poésies de MM. Grenier et Grandmougin ; une fantaisie littéraire un peu excentrique de M. Henri Bouchot intitulée : *Calamard, ou l'Homme qui a décroché la lune*, écrite dans un style de paysan comtois railleur ; une jolie pièce de vers, *Noël*, signée E. C. M., enfin une importante notice sur *Jean Gigoux*, par M. H. Bouchot. Ce n'est pas tout ; mais nous faisons un choix. Signalons de même dix-huit crayons de valeur inégale quoique tous intéressants ; nous mentionnerons particulièrement : *Les Gaudes*, charmante composition de M. L. Franceschi ; *Baume-les-Messieurs*, par M. A. Gros ; *Bords du Doubs à Crissey*, par M. E. Vernier (avec un coin représentant, il nous semble, le clocher de Dole) ; *Vuillafans*, par M. A. Cadix ; *Bords du Doubs à Hyèvre-Paroisse*, par M. Ch.

Abram. Cet ensemble fait honneur aux écrivains et aux artistes du pays (Besançon, imp. Abel Cariage, in-4 de 40 p. — Prix : 1 fr.).

— Signalons l'*Indicateur liturgique pour l'année 1895* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-32 de 96 p.), que M. l'abbé Louvot vient de publier à l'usage des fidèles du diocèse de Besançon. Parvenue à sa onzième année, cette utile publication est ornée d'un portrait de Mgr Petit, l'archevêque actuel de Besançon.

Gascogne. — M. Paul Tierny, archiviste du Gers, nous donne en même temps deux excellentes brochures : 1° *La Sénéchaussée d'Armagnac, la Justice au XVIe siècle dans la sénéchaussée* (Auch, imp. Léonce Cocharaux, gr. in-8 de 15 p.), complément d'une brochure publiée, l'année précédente, sous ce titre : *La Sénéchaussée d'Armagnac. Lectoure siège de la sénéchaussée* (Ibid., gr. in-8 de 15 p.); 2° *Excursion en Espagne. Miraflores* (Montauban, imp. Ed. Forestié, gr. in-8 de 15 p.). Au récit de sa visite à la chartreuse de Miraflores, où les archéologues remarqueront la description des merveilleuses stalles du chœur de l'église, tant admirées par Théophile Gautier, M. Tierny a joint un document inédit important pour la biographie de D. Bruno Ruade, vicaire de la chartreuse de Paris, puis évêque de Conserans.

Limousin. — *L'Agrafe de chape de la collection Spitzer*, qui forme l'objet d'une nouvelle étude de Mgr Barbier de Montault dans le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* (t. XVI, tiré à part. Brive, Marcel Roche, in-8 de 11 p. et 1 pl.), occupait dans la célèbre collection le numéro 276. L'éminent archéologue rappelle les dénominations sous lesquelles on a désigné l'objet qu'il étudie et la destination qu'il avait; puis il étudie l'agrafe, qu'il date du milieu du XIIIe siècle et dont il admet la fabrication limousine. Il est fâcheux que la phototypie que Mgr Barbier de Montault a eue à sa disposition et qu'il reproduit dans son travail ne soit, comme il le reconnaît, pas assez nette pour déterminer exactement quels sont les deux personnages représentés sur l'agrafe et quelles sont les armoiries qui y sont gravées. Toujours pratique, l'auteur montre l'usage que l'on pourrait faire aujourd'hui de ce modèle.

— Mgr Barbier de Montault a puisé de bien curieux renseignements dans le « livre-journal du syndic marguillier de la fabrique de la paroisse d'Orlhac de Bar, qui commence l'année 1710. » et il nous en communique la substance dans la brochure qu'il consacre à *la Fabrique de l'église paroissiale d'Ourliac de Bar au siècle dernier* (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 16 p.). Il y a d'abord un état du mobilier; puis un inventaire des reliques; l'indication des principales réparations, etc. Les détails les moins intéressants ne sont pas ceux qui ont trait aux « usages et règles » de l'église.

— C'est encore au Limousin que se rapporte l'étude du même érudit sur *les Émaux champ-levés du musée de Poitiers* (Brive, imp. Marcel Roche, in-8 de 14 p.). Des objets décrits ici (pyxide, deux coffrets, trois plaques et quatre crosses), tous du XIIIe siècle, les plus intéressants sont les crosses, dont une surtout présente, comme le fait remarquer le savant auteur, un caractère tout exceptionnel. Des gravures qui accompagnent le texte le font mieux comprendre.

Lorraine.—Encore un volume qui n'est pas de nature à affaiblir la juste réputation que se sont acquise les érudits lorrains. Le tome XLIII (3e série, IIe volume) des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine et du Musée lorrain* (Nancy, René Wiener, in-8 de 400-xxx p., avec planches) a récemment paru. Nous serions bien embarrassé de donner une préférence à l'une des huit études qui le composent; bornons-nous donc à les signaler comme ayant toutes leur mérite particulier : *Puligny*, par M. l'abbé E. Martin; — *Recherches sur les monnaies des comtes de Vaudémont*, par M. Hermerel; —

l'Hôpital de Mirecourt, notice historique, par M. Charles Guyot ; — *Les Vitraux de l'église de Blénod-lez-Toul*, par M. l'abbé M. Demange ; — *Instructtructions de François III à M. de Montureux*, par M. R. de Souhesmes ; — *Sur les armes du XVIe siècle trouvées dans la Moselle à Pont-à-Mousson*, notice par M. L. Robert ; — *Noël des Riblaws*, par le comte E. Fourier de Bacourt, curieuse contribution au folklore de Lorraine ; — *Étude sur François Chéron, graveur en médailles*, par M. E. Mellier.

Lyonnais. — M. l'abbé Ad. Vachet a publié dans la *Revue du Lyonnais*, puis a fait tirer à part un *Glossaire des gones de Lyon. Vieux mots lyonnais* (Lyon, typ. J. Gallet, in-8 de 39 p.), complété par un certain nombre d'expressions tirées du langage particulier à la seconde capitale de France. Le travail débute par une sorte d'entrée en matière où l'auteur a introduit des mots usités par les « gones » (enfants) du pays et aussi, nous le supposons du moins, par beaucoup de leurs parents des classes ouvrières. Cela est d'un pittoresque achevé. Notons en passant que divers mots, parmi ceux recueillis par M. l'abbé Vachet, ont cours non seulement à Lyon, mais dans plusieurs départements voisins, tels que l'Ain, le Jura et Saône-et-Loire, d'autres encore, probablement. Cette intéressante étude ne peut manquer d'être appréciée des linguistes.

— Un éminent avocat, qui est aussi un savant et brillant écrivain, M. A. Vachez, secrétaire général de l'Académie de Lyon, nous donne sous le titre de *Le Christ d'ivoire, légende*, une brochure qui est à la fois un bijou littéraire et un bijou typographique (Lyon, imp. Mougin-Rusand, in-8 de 40 p.). L'attachant récit est divisé en quatre chapitres : *A l'exposition de Lyon ; Comment fut fait le Christ d'ivoire ; La Chartreuse de Bonpas ; Le Dernier Adieu au monde*. On suit avec le plus vif intérêt le narrateur à la bibliothèque de Carpentras, à Arles, à la vieille ville des Baux, à la Chartreuse de Bonpas (à deux lieues d'Avignon), où l'on fait connaissance avec le prieur, Dom Polycarpe de la Rivière, et avec le Michel-Ange français, Pierre Puget. La splendide brochure est ornée d'une gravure qui représente le beau Christ d'ivoire tant admiré à l'exposition de Lyon.

— La femme d'élite qui se cache sous le nom de M. de Marcey publie une très remarquable notice sur *la Jeunesse de Berryer* (Lyon, Vitte, gr. in-8 de 15 p. Extrait de l'*Université catholique*). C'est à la fois une analyse du premier volume de la *Vie de Berryer* par M. Charles de Lacombe et un récit où se mêlent les souvenirs et les éloges personnels. L'auteur a retrouvé quelque chose de l'éloquence de Berryer pour vanter ses admirables qualités d'orateur, d'homme, de chrétien, s'excusant ainsi en une phrase finale d'avoir donné de grands développements au compte rendu de *la Jeunesse de Berryer* : « Nous avons si peu de grands caractères...., pourquoi, quand il s'en rencontre un, et que ce très noble caractère est mis en lumière dans un beau livre, ne louerait-on pas à plein cœur, à pleine bouche et à pleine plume ? »

Nivernais. — *Le Bréviaire d'Anne de Prye*, prieure de la Ferté, en Nivernais, sur lequel Mgr Barbier de Montault attire notre attention (Arcis-sur-Aube, imp. Frémont, in-4 de 10 p.), mérite à tous égards de la retenir. Écrit et décoré dans les dernières années du xve siècle, ce beau manuscrit se trouve aujourd'hui caché dans la bibliothèque du grand séminaire de Poitiers, où il n'est guère accessible aux curieux et aux chercheurs. Il faut donc remercier Mgr Barbier de Montault de nous l'avoir décrit avec tant de soin et d'avoir mis sous nos yeux la reproduction de quelques-unes des miniatures qui ornent ce volume. C'est un nouveau service qu'il rend à l'archéologie chrétienne, qui lui doit déjà tant.

Normandie. — M. Louis Duval nous a donné un morceau de haute éloquence dans la *Libération du territoire normand sous Charles VII* (Alençon, Renaut de Broise, in-8 de 23 p. Extrait du *Bulletin de la Société historique de l'Orne*). A travers toutes les figures si connues de ce temps-là, se dessine d'une manière exquise le portrait de Jean II, duc d'Alençon. On y remarque aussi la part que les bonnes villes de sa duché prirent à la défaite des Anglais.

— Un archevêque de Narbonne exilé à Alençon, tel fut le sort de François, *Un Frère de Nicolas Foucquet*, le célèbre surintendant général, disgracié par Louis XIV. François fut un des bienfaiteurs d'Alençon, où il acquit une maison qu'il donna aux Jésuites. Grâce à lui, une des premières églises de Normandie fut dédiée à l'Immaculée Conception. M. Duval a fait de la biographie de François une monographie parfaite (Caen, H. Delesques, in-8 de 35 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*).

— A M. le chanoine J. Ménard nous devons *Un Chapitre de l'histoire de la Terreur à Avranches, d'après les pièces officielles (juillet 1794)* (Avranches, A. Perrin, in-8 de 44 p.). Il s'agit de la réception de Le Carpentier. Cette réception consista dans l'arrestation de trente-deux personnes de tout âge et de tout sexe, mais principalement des vieillards et des femmes. M. Ménard a décrit la sanglante carrière de ce régicide, qui finit par mourir exécré de tous, au Mont Saint-Michel, en 1829.

— M. Louis Régnier a publié, dans l'*Annuaire normand* de 1894, *Quelques mots sur les historiens de la ville des Andelys, suivis d'une bibliographie sommaire* (Tirage à part, in-8 de 33 p. Caen, H. Delesques). Cette dernière partie ne contient pas moins de cent trente numéros, rangés d'après un système toujours prôné par nous : l'ordre chronologique.

— M. A. Claudin a composé avec grand soin des notes sur *les Origines de l'imprimerie à Saint-Lô* (Paris, A. Claudin, in-8 de 37 p. Extrait du *Bulletin du bibliophile*, non mis dans le commerce). C'est un vrai régal pour les gourmets en bibliographie, d'autant plus qu'on y trouve nombre de reproductions typographiques et de fac-similés. Le premier ouvrage connu date de 1564. C'est à la Réforme et aux luttes religieuses de cette époque que l'on doit la naissance et le développement de l'imprimerie à Saint-Lô. Cet opuscule contient aussi des documents très précieux pour l'histoire de l'imprimerie caennaise.

— A propos des armes de sa famille, M. Alfred de Tesson s'est livré à une étude approfondie sur *le Paillé et le diapré héraldiques*, qui intéressera vivement les amateurs de blason (Avranches, J. Durand, in-8 de 23 p.).

Provence. — M. Charles Joret publie, d'après un manuscrit de la Méjanes, un document philologique intéressant : *Liste des noms de plantes envoyées par Peiresc à Clusius* (Charles de l'Écluse) (Montpellier, Hamelin, in-8 de 8 p. Extrait de la *Revue des langues romanes*). Peiresc, en dressant la liste de noms des plantes qu'il donna, en 1605, au célèbre botaniste de Leyde, a employé des mots de l'idiome populaire de la Provence. M. Joret, qui est aussi habile botaniste qu'habile philologue, avait toutes les qualités requises pour bien éditer et pour bien annoter un document devenu, grâce à ses additions, un tableau comparatif renfermant les noms scientifiques actuels, les noms français et les noms provençaux des plantes énumérées par Peiresc.

— M. Léon-G. Pélissier publie des *Notes sur quelques manuscrits de la Bibliothèque Méjanes. Aix en Provence* (Paris, Émile Bouillon, gr. in-8 de 130 p. Extrait de la *Revue des bibliothèques*). Il présente ces notes, qui

sont accompagnées de nombreux et importants extraits, « comme un modeste supplément à l'excellent catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Aix que M. l'abbé Albanès vient de mettre au jour dans le *Catalogue général*, tome XVI. » Notes et extraits seront lus avec profit. Beaucoup de citations sont empruntées à Fauris de Saint-Vincens, dont la Méjanes renferme tant de travaux divers pour la plupart inédits. Indiquons, parmi les documents analysés par M. Pélissier, les bulles de Grégoire XI datées d'Avignon, les lettres d'Antoine Arlier de Rulmann, une relation de voyage dans l'Hindoustan, des chartes des rois de France, etc On trouve à l'appendice (p. 76-130) plusieurs pièces inédites reproduites *in extenso*, bulles, lettres de divers savants, notamment de Séguier (de Nîmes), relevé des publications relatives au *Semestre*, anecdotes pour l'histoire littéraire et artistique, particularités sur Arnaud de Cervolle, sur Henri de Transtamare, liste des habitants huguenots de la ville de Nîmes, notice sur Fauris de Saint-Vincens père, etc.

Velay. — M. Louis Pascal a extrait des *Mémoires de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire* une intéressante notice sur *Édouard Flouest*, ancien procureur général à Chambéry, Nancy et Orléans, mort le 4 juin 1891 (Le Puy, imp. Marchessou, in-8 de 11 p.). L'auteur a dressé avec soin la liste des « Mémoires archéologiques se rapportant aux civilisations primitives » écrits par M. Flouest. Très utile contribution à l'histoire littéraire non seulement du Velay, mais de la France, car M. Flouest a étendu ses recherches érudites à plusieurs départements de l'Est et du Midi.

Vivarais. — Aucun de nos lecteurs n'ignore la valeur des poésies dites de Clotilde de Surville. Tous savent que M. Gaston Paris les a attribuées au marquis de Surville. M. Paul Cottin a spirituellement résumé tout le débat dans un article du *Bulletin du Bibliophile* (tiré à part, in-8 de 30 p. Paris, Techener), consacré aux vicissitudes de *Vanderbourg et des poésies de Clotilde de Surville*.

Alsace-Lorraine. — Honneur à la famille Ingold, qui travaille tant et si bien ! L'abbé A.-M.-P. Ingold nous donne *les Chartreux en Alsace. Prieurs de Strasbourg et de Molsheim* (Colmar, H. Huffel ; Paris, A. Picard, gr. in-8 de 20 p.), et MM. Angel et Auguste Ingold nous donnent : *Bernard de Ferrette. Diarium de Murbach*, 1671-1796 (*Ibid.*, gr. in-8 de 107 p.). La première brochure, ornée d'une vue de la chartreuse de Molsheim d'après un tableau de 1744 conservé à l'hôpital de cette ville, contient divers extraits des *Annales des chartreuses de Strasbourg et de Molsheim* déposées à la chartreuse lorraine de Bosserville près Nancy, complétés par des documents tirés des archives de la Basse-Alsace, le tout savamment annoté. — La seconde brochure renferme le curieux journal, traduit du latin, de François-Antoine-Conrad de Ferrette, bénédictin de l'abbaye de Murbach, journal dont le manuscrit autographe appartient à la bibliothèque de Colmar. Les doctes éditeurs-traducteurs n'ont pas eu tort de dire que ce journal, où abondent les particularités les plus variées et parfois les plus piquantes, est un véritable régal offert aux amateurs des choses du temps passé.

Allemagne. — Ceux qui s'intéressent au mouvement des études supérieures consulteront avec fruit le nouveau recueil que l'office central pour l'enseignement supérieur international, de Munich, a entrepris de publier en octobre dernier : *Academische Revue, internationales Organ der Universitäten, technischen Hochschulen, Academien und gelehrten Institute.*

Angleterre. — On annonce la prochaine publication, par S. M. la reine d'Angleterre, d'un nouveau volume de mémoires. Ce nouvel ouvrage parlerait surtout des années de la jeunesse de la Reine.

Finlande. — La Société finlandaise de géographie établie à Helsingfors vient de faire paraître le premier volume de ses Mémoires, pour les années 1892 et 1893 : *Vetenskapliga meddelanden af geografiska föreningen i Finland* (Helsingfors, Central-tryckeri, in-8 de XI-249 p. et 17 pl.). Les mémoires qui y sont contenus sont pour la plupart rédigés en suédois (deux sont en allemand); mais, par une excellente mesure, ils sont accompagnés d'un résumé soit en allemand, soit en anglais, qui permet à ceux qui ne connaissent pas les langues scandinaves de prendre une idée des conclusions générales du travail.

Italie. — La revue d'art, dont M. Gino Monaldi entreprend la publication sous ce titre : *La Critica* (commençant le 15 novembre; hebdomadaire; Rome. E. Loescher, 12 fr par an en Italie, 15 à l'étranger), s'occupera plus spécialement de l'art dramatique et de la musique, à laquelle l'éditeur a jusqu'ici consacré le meilleur de son temps et de son travail.

— C'est l'histoire et toutes ses branches qu'embrassera une autre publication bimensuelle que M. Moiraghi entreprend sous ce titre : *Memorie e documenti per la storia di Pavia et suo principato* (Pavia, fratelli Fusi, 10 et 12 fr. par an).

— On lira avec curiosité, à un moment où l'époque napoléonienne attire fortement l'attention, la brochure que M. Alberto Lumbroso consacre à l'un des plus farouches ennemis de Napoléon en Italie : *Gli scritti Napoleonici di Vittorio Barzoni* (Modena, tip. A. Namias, in-16 de 24 p.).

— En publiant en 1884 un Annuaire de la librairie et de l'imprimerie italiennes, on avait fait espérer que cette publication se continuerait sinon annuellement, du moins à des intervalles assez rapprochés; diverses raisons ont empêché la réalisation de ce projet. Les fêtes du 25e anniversaire de la fondation de l'association des libraires et imprimeurs italiens ont été une occasion favorable pour reprendre la publication, et nous avons sous les yeux la nouvelle édition de l'*Annuario della libreria e tipografia e delle arti e industrie affini in Italia* (Milano, Associazione tipografico-libraria italiana, in-16, CVI-561 p.; 6 fr.). Ce gros volume est divisé en deux parties. La première, paginée en chiffres romains, contient les biographies et les portraits de deux des fondateurs de l'Association : Luigi Pomba et Ermanno Loescher; l'histoire, les statuts, la liste des membres de l'Association ; un essai sur le commerce des livres en Italie dans l'antiquité et au moyen âge, une notice sur l'introduction de l'imprimerie en Italie ; une bibliographie des ouvrages italiens et étrangers sur le livre et le commerce du livre; liste fort incomplète et pour le nombre des ouvrages cités et pour les indications bibliographiques; dans une édition postérieure de l'annuaire, ces défauts seront facilement corrigés. La seconde partie donne les renseignements d'ordre pratique : lois et règlements sur l'imprimerie et sur les droits d'auteur ; conventions internationales; tarif des compositeurs dans les diverses villes d'Italie; tarifs postaux. L'ouvrage se termine par des listes d'imprimeurs, libraires, vendeurs de journaux, etc., dans les différentes villes de la Péninsule. Souhaitons que cet utile annuaire ne rencontre plus les obstacles qui en ont empêché la publication régulière.

— Annonçons trois nouvelles brochures de M. Léon-G. Pélissier : 1° *Note italiane sulla storia di Francia* (Florence, in-8 de 9 p. Extrait de l'*Archivio storico italiano*), petit recueil de documents de l'année 1499 conservés dans les archives de Milan ; — 2° *Notes italiennes d'histoire de France*, fascicule XIV. *Itinéraire en France du cardinal Scripando, 1540-1542* (Montpellier, gr. in-8 de 7 p. Extrait du *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*), journal d'un voyage d'inspection des monastères de l'ordre des Ermites de Saint-

Augustin, dont le manuscrit appartient à la Bibliothèque nationale de Naples; — 3° *Notes italiennes d'histoire de France*, fascicule XV. *Trois relations sur la situation de la France en 1498 et 1499, envoyées par Ludovic Sforza au duc de Ferrare* (Montpellier, in-8 de 28 p. Extrait de la *Revue des langues romanes*). Ces trois relations, qui proviennent des archives de Milan, fournissent des détails peu connus sur la période initiale du règne de Louis XII, et complètent à cet égard nos diverses chroniques françaises, notamment celle de Jean d'Auton.

Suisse. — M. Albert Hyrvoix vient de nous faire parvenir des additions et des corrections à ses très substantielles *Notes sur le prieuré de Rougemont, ordre de Cluny, au comté de Gruyère* (Fribourg, imp. catholique, in-8 de 24 p.). L'auteur nous fournit en outre un appendice sur le prieuré de Ruggisberg.

Publications nouvelles. — *Accord de la Bible et de la science, dans les données fournies par la cosmographie et la physique du globe*, par l'abbé Gombault (in-8, Delhomme et Briguet). — *Deuterographs. Duplicate Passages in the old Testament*, arranged and annotated by R. B. Girdlestone (in-8 cartonné, Oxford, Clarendon Press). — *Les Familles bibliques. 6e série. La Sainte Famille*, par le R. P. A. Matignon (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Christianisme de 67 av. J.-C. à 117 ap. J.-C.*, par M. Fontane (in-8, Lemerre). — *Institutiones theologicae in usum scholarum*, auctore G. B. Tepe, S. J. T. Ier et II (in-8, Lethielleux). — *La Vraie Religion. Catholicisme et protestantisme*, par le R. P. P. S. (in-18, Delhomme et Briguet). — *Paroles de Jubilé, discours prononcés par S. S. Léon XIII* (in-18, Lethielleux). — *Cinquante-deux prônes sur le Décalogue*, par l'abbé Plat (in-8, Firmin-Didot). — *Traité de la communion, ou Conduite pour communier saintement*, par le R. P. Vaubert (in-18 cartonné, Téqui). — *Les Méditations du prêtre séculier*, par l'abbé Combalot (in-8, Delhomme et Briguet). — *Sermons d'Avent*, par Mgr Gay (in-8, Oudin). — *Conférences de Notre-Dame et retraite de la Semaine Sainte*, par Mgr d'Hulst (in-8, Poussielgue). — *Sermons et allocutions*, par Z. Kahn (in-8, Durlacher). — *La Foi et l'incrédulité*, par le P. P. S. (in-18, Delhomme et Briguet). — *Contemplations eucharistiques*, par l'abbé H. Bolo (in-12, Haton). — *L'Année ecclésiastique, 1re et 2e semaines de l'Avent*, par l'abbé P.-M. Pagès (in-18, Périsse). — *L'Esprit nouveau dans l'action morale et religieuse*, par l'abbé J. Crestey (in-18, Guillaumin). — *Il Codice dei parroci*, per L. Conforti (pet. in-18, Napoli, E. Pietrocola). — *Die Strassburger Diöcesansynoden*, von M. Sdralek (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Étude théorique et pratique sur les condamnations conditionnelles (loi Bérenger)*, par L. Treppoz (in-8, Chevalier-Marescq). — *Répertoire alphabétique de jurisprudence commerciale*, par E. Muzard. T. II (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code de commerce mexicain*, par H. Prudhomme (in-8, Pedone). — *Les Institutions patronales*, par H. Brice (in-8, Rousseau). — *Une Vieille Coutume bretonne*, par P. Henry (gr. in-8, Angers, Lachèse; Rennes, Plihon et Hervé). — *Le Homestead, ou l'Insaisissabilité de la petite propriété foncière*, par P. Bureau (in-8, Rousseau). — *Le Homestead, le foyer de famille insaisissable*, par L.-A. Corniquet (in-12, Pedone). — *Œuvres choisies de Berkeley*, trad. par G. Beaulavon et D. Parodi. T. I (in-8, Alcan). — *Les Lois psychologiques du symbolisme*, par G. Ferrero (in-8, Alcan). — *Mémoire et imagination*, par L. Lucien (in-12, Alcan). — *L'Homme*, par St. Georges Mivart, trad. par J. Segond (in-18, Lethielleux). — *Le Philosophe Tchou Hi, sa doctrine, son influence*, par le P. S. Le Gall (in-8, Chang-Hai, imp. de l'orphelinat catholique). — *La Criminalité politique*, par L. Proal (in-8, Alcan). — *La Science du point d'honneur*, par A. Croabbon (gr. in-8, May et Motteroz). — *A propos de nos écoles*, par E. Lavisse (in-18, Colin). — *Herbart, principales œu-*

vres pédagogiques, par A. Pinloche (in-8, Alcan). — *Socialisme et charité*, par le comte d'Haussonville (in-8, Calmann-Lévy). — *Le Socialisme catholique ou christianisme intégral*. T. Ier. *Les Vérités mâles*, par P. Lapeyre (in-8, Lethielleux). — *Le Monde humain, ou Exposé sommaire de ses lois sociales et économiques*, par l'abbé F. Paliez (2 vol. in-18, Retaux). — *Les Règles de la méthode sociologique*, par E. Durkheim (in-18, Alcan). — *La Guerre et ses prétendus bienfaits*, par J. Novicow (in-8, Colin). — *Ketteler et l'organisation sociale en Allemagne*, par A. Kannengieser (in-18, Lethielleux). — *Les Professions et la société en Angleterre*, par M. Leclerc (in-18, Colin). — *Les Localisations cérébrales en psychologie*, par G. Hirth (in-18, Alcan). — *L'Avenir de l'hypnose*, par l'abbé Gombault (in-8, Delhomme et Briguet). — *L'Insomnie et son traitement*, par le Dr M. de Fleury (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Bégaiement et autres défauts de prononciation*, par le Dr Chervin, (in-18, Soc. d'édit. scient.). — *Traitement naturel des maladies aiguës et chroniques d'après le système Kneipp*, par N. Neuens (in-18, Lethielleux). — *La Lèpre*, par le Dr J. Goldschmidt (in-8, Soc. d'édit. scient.). — *De la chirurgie et de ses conséquences immédiates et éloignées*, par le Dr de Vlaccos (in-8, Soc. d'édit. scient.). — *Grafologia*, di Cesare Lombroso (in-18, Milano, Hoepli). — *Le Monde des plantes*, par l'abbé Pioger (in-8, Haton). — *Le Vin de France*, par C. Mayet (in-8, Jouvet). — *Lehrbuch der Experimentalphysik*, von A. Wüllner (in-8, Leipzig, Teubner). — *Cours de géométrie descriptive*, par C. Brisse (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Précis de l'histoire de la musique russe*, par A. Soubies (in-16, Fischbacher). — *Le Sentiment religieux dans l'œuvre de Richard Wagner*, par M. Hébert (in-18, Fischbacher). — *L'Art chrétien en France. Lourdes et Betharram*, par l'abbé P. Mazoyer (in-18, Lethielleux). — *Anthologia latina, sive poesis latinae supplementum*, ediderunt F. Buecheler et A. Riese (in-18, Leipzig Teubner). — *Chansons populaires recueillies en Franche-Comté*, par C. Beauquier (in-8, Lechevalier). — *Les Cent-Jours, 1815*, drame historique, par E. Noël (in-8, Delagrave). — *Comédies enfantines et saynètes*, par Mme Bellier (Marie Klecker) (petit in-8, Ollendorff). — *Stania, roman d'une Slave*, par G. du Vallon (in-18, Savine). — *Mouffetard Ier, La Nouvelle-Calédonie*, par J. Gros (in-18, Flammarion). — *L'Amour à nu*, par H. Kistemaeckers fils (in-18, Flammarion). — *Une Passade*, par Willy (in-18, Flammarion). — *La Duchesse de Rosenwald*, par F. de Nocé (in-18, Haton). — *Oreste et Pylade*, par la vicomtesse de Pitray (in-18, Haton). — *Fille et fiancée*, par Mme la comtesse D. de Beaurepaire de Louvagny (in-18, Téqui). — *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*, T. Ier, par le R. P. G. Longhaye (in-8, Retaux). — *Henri Lacordaire, lettres nouvelles*, publiées par Mmes V. Ladey et P. de Vyré (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Dahomey*, par le commandant Grandin (2 vol. in-18, Haton). — *Concordance parfaite de la chronologie biblique et de la chronologie égyptienne*, par l'abbé Dessailly (in-18, Delhomme et Briguet). — *Origine et migrations des peuples de la Gaule jusqu'à l'avènement des Francs*, par E. Petitot (in-8, Maisonneuve). — *Kulturgeschichte des Mittelalters*, von G. Grupp (in-8, Stuttgart, Roth). — *Les Dominicains et la découverte de l'Amérique*, par le P. Mandonnet (in-18, Lethielleux). — *Martyrs et bourreaux*, par J. Genoud (in-8, Téqui). — *Geschichte der Päpste* seit dem Ausgang des Mittelalters, von L. Pastor. Zweiter Band (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Mémoires de Luther écrits par lui-même*, trad. et mis en ordre par J. Michelet (in-8, Flammarion). — *Le Conclave*, par L. Lector (in-8, Lethielleux). — *Saint François de Xavier, de la Compagnie de Jésus*, par le P. J. Cros (gr. in-8, Toulouse, Loubens). — *Vie de la Révérende Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier*, par l'abbé H. Pasquier. 2 vol. (in-8, Le-

thielleux). — *Un Grand bienfaiteur du peuple. Le Bienheureux Bernardin de Feltre*, par l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien (in-32, Vanves, imp. franciscaine missionnaire). — *Saint François Régis, de la Compagnie de Jésus*, par le P. J. M. Cros (in-8, Toulouse, Loubens). — *Vie de la Vénérable Mère Marie Poussepin*, par le Dr B.-T. Poüan (gr. in-8, Lethielleux). — *Vita di san Giovanni di Matha*, scritta dal R. P. F. Callisto della Providenza, trad. dal P. F. Saverio dell' Imm. Concezione (in-8, Roma, tip. della « Vera Roma »). — *Journal d'Adrien Duquesnoy, député du tiers état de Bar-le-Duc, sur l'Assemblée constituante, 3 mai 1789-3 avril 1790*, publié pour la Société d'histoire contemporaine, par Robert de Crèvecœur. T. II, *30 octobre 1789-3 avril 1790* (in-8, A. Picard). — *Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse, 1792-1797*, publiés par J. Kaulek. V, *septembre 1794-septembre 1796* (in-8, Alcan). — *The Revolutionary and Napoleonic era, 1789-1815*, by J. H. Rose (in-8, Cambridge, University Press). — *La Campagne de Russie*, mémoires du général comte de Ségur (in-18, Firmin-Didot). — *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases, T. I et II (in-18, Garnier). — *Berryer et la monarchie de Juillet*, par C. de Lacombe (in-8, Firmin-Didot). — *L'Empire libéral*, T. Ier, par E. Ollivier (in-18, Garnier). — *Souvenirs et campagnes*, 1re série, par le général de la Motte-Rouge (in-8, Lethielleux). — *Cinquante ans de vie militaire. Le Général de Laveaucoupet*, par J. de la Faye (in-8, Bloud et Barral). — *La Vie militaire du général Ducrot, d'après sa correspondance, 1839-1871*, publiée par ses enfants (8 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Un Capitaine au régiment du Roi, étude sur la société en France et sur une famille de la Flandre française au XVIIIe siècle*, par le marquis de Belleval (in-8, Lechevalier). — *Les Juifs de Paris au XVIIIe siècle*, par L. Kahn (in-8, Durlacher). — *Histoire du droit et des institutions de la France*, par E. Glasson (in-8, Pichon). — *Notre-Dame de Lorette, le quartier, la paroisse, l'église*, par l'abbé E. Duplessy (in-18, Lethielleux). — *Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine* (in-8, Nancy, R. Wiener). — *Franche-Comté; industrie, commerce*, par J. Sicard (in-fol., cartonné, Besançon, imp. Delagrange-Louys). — *Histoire de Maguelone*, par F. Fabrège, T. I (in-4, Picard). — *Deux séductions au XVIIIe siècle*, par F. Delacroix (in-18, Calmann-Lévy). — *Histoire nobiliaire. 2,500 actes de l'état civil ou notariés concernant les familles de l'ancienne France (XVe-XVIIIe siècles)*, reproduits ou analysés par le marquis de Granges de Surgères (in-8, Nantes, chez l'auteur). — *Notice généalogique sur les familles Bonnefoy et Pons de Pouzol*, par G. Bonnefoy (in-4, Clermont-Ferrand, Mont-Louis). — *Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters*. Achter Band, von J. Janssen (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Jérusalem moderne*, par l'abbé F. Conil (in-8, maison de la Bonne Presse). — *The English Church in the nineteenth century 1800-1833*, by J.-H. Overton (in-8, London, Longmans, Green). — *Quatre portraits de femmes, épisodes des persécutions d'Angleterre*, par la comtesse R. de Courson (in-18, Firmin-Didot). — *Les Grands Écrivains français. Montaigne*, par P. Stapfer (in-18, Hachette). — *Ernest Renan, essai de biographie psychologique*, par G. Séailles (in-8, Perrin). — *Le Maréchal de Mac-Mahon*, par A. Rastoul (in-8, Delhomme et Briguet). — *Figures contemporaines, ceux d'aujourd'hui, ceux de demain*, par B. Lazare (in-18, Perrin). — *Catalogue du fonds de Provence* (4 vol. in-8, Marseille, Barlatier et Barthelet). VISENOT

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; Paul GUILHIERMOZ; comte DE MAIGNE ; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Sec de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l Sdrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 13 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties*, France : 250 fr. — Étranger : 280 f
— à la *Partie littéraire seule*, 180 fr. — 200 f
— à la *Partie technique seule*, 120 fr. — 140 f

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un sur la poste à l'ordre de l'Administrateur délégué du *Polybiblion*.

COLLECTIONS

Les années 1868-1894 sont en vente, et forment SOIXANTE-DOUZE VOLU 68, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les aus la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d' correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société apr élé admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou a

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un ve de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fa Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1894

Articles de fond. — Abbé BREUILS : L'Église au XIe siècle dans la Gascogne. — Abbé VACANDARD : Les Origines de l'hérésie albigeoise. — Noël VALOIS : L'Expédition et la mort de Louis Ier d'Anjou en Italie (1382-1384). — Vicomte DE RICHEMONT : Un Prêtre émigré en Italie en 1793, d'après sa correspondance inédite. — Abbé F. DE MOOR : La Fin du nouvel empire chaldéen. — Alfred SPONT : La Marine française sous le règne de Charles VIII. — Abbé GENDRY : Les Débuts du Joséphisme. Démêlés entre Pie VI et Joseph II. — C. GEOFFROY DE GRANDMAISON : Les Cardinaux noirs (1810-1814). — L.-G. PÉLISSIER, professeur à la Faculté des lettres à Montpellier : La Politique de Trivulce au début du règne de Louis XII. — A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut : Le Veuvage de Françoise d'Aubigné. — V. FOURNEL : Les Comédiens dans les armées sous la République française. — L. SCIOUT : Le Directoire et la République cisalpine. — Paul ALLARD : Le Paganisme au milieu du IVe siècle. Situation légale et matérielle. — Comte DE LA FERRIÈRE : Catherine de Médicis et les Politiques. — Octave VIGIER : Une Invasion en France sous Louis XIII. — Abbé Ernest ALLAIN : Un Grand Diocèse d'autrefois. Organisation administrative et financière.

Mélanges. — Godefroid KURTH : Les Origines de la France (période mérovingienne et carolingienne), d'après M. Fustel de Coulanges. — Abbé P. BATIFFOL : L'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. — L. PINGAUD : La Dalmatie de 1797 à 1815. — Comte de MAS-LATRIE : Les Seigneurs d'Arsur en Terre-Sainte. — Marquis TERRIER DE LORAY : Une Question de chronologie biblique. — Abbé F. DE MOOR : Gubaru et Darius le Mède. Nouvelles preuves de la valeur historique du livre de Daniel. — Dom L. LEVÊQUE : De l'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. Réponse à M. l'abbé Batiffol. — Comte DE PUYMAIGRE : Un Recueil d'inscriptions en l'honneur de Jeanne d'Arc. — DE LANZAC DE LABORIE : Un Préfet indépendant sous Napoléon. Voyer d'Argenson à Anvers. — DE LA ROCHETERIE : Les Mémoires du chancelier Pasquier. — BAGUENAULT DE PUCHESSE . Le P. Joseph et Richelieu. — Le R. P. PIERLING : Un Manuscrit du Vatican sur le tsar Dimitri de Moscou. — Eugène WELVERT : Un Prêtre régicide. Le Conventionnel Chasles.

Courriers allemand, anglais, belge, du Nord, russe, italien, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

[illegible]IÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE ET UNIÈME. — LXXIIIe DE LA COLLECTION

DEUXIÈME LIVRAISON. — FÉVRIER

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Sonn et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Lasche (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, ancien Directeur de la Librairie de la Propagande, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José Ruiz y Cie (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1895

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE FÉVRIER 1895

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. C. Arnaud.

II. — ART ET HISTOIRE MILITAIRES, par M. A. de Ganniers.

III. — OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ, par M. l'abbé F. Chapot.

IV. — COMPTES RENDUS.

Sciences. — J.-B. Aubry : Quelques idées sur la théorie catholique des sciences et sur la synthèse des connaissances humaines dans la théologie (p. 147). — J.-B. Aubry : Essai sur la méthode des études ecclésiastiques en France (p. 149). — D. Zolla : Les Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui (p. 150).

Belles-Lettres. — Mambrino Roseo : « L'Assedio di Firenze » (p. 151). — A.-D. Pierrugues : Elenco dei capitani e degli uomini d' arme (p. 151).—L. Gautier : La Littérature catholique et nationale (p. 152).

Histoire. — F. Stuhlmann : Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika (p. 155). — G. Bernard : Quatre ans en exil. A travers l'Espagne (p. 157). — Dubois : Histoire du siège d'Orléans (1428-1429), publié par P. Charpentier (p. 159). — R. de Crevecœur : Journal d'Adrien Duquesnoy (p. 160). — L. Duchesne : Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule (p. 162). — F.-A. Gasquet : Henri VIII et les monastères anglais (p. 163). — M. de Trenqualéon : West-Grinstead et les Caryll (p. 164). — P. Adam : Princesses byzantines (p. 165). —C. Barrière-Flavy : Étude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France (p. 166). — *** : Jansénius, évêque d'Ypres (p. 169). — C. Nicoullaud : Casimir Périer, député de l'opposition, 1817-1830 (p. 170). — C.-C. Charaux : L'Histoire et la pensée (p. 171).

V. — BULLETIN. — A. Larbaletrier : Petit Dictionnaire d'agriculture, de zootechnie et de droit rural (p 172).—Ch. Leroy-Villars : Le Gondolier de la mort (p. 172). — A. Mars : Barbotin et Picquoiseau (p. 172). — P. Croiset : Les Débuts d'un sous-préfet (p. 172). — J. Leday : Les Roches noires (p. 172). — T. Botrel : Les Pièces d'or (p. 172). — T. Botrel : Voleur de pain (p. 172). — D. Autchitzky : Le Cocher fumiste (p. 172). — J. Simec : Les Martyrs sous Néron (p. 172). — J. Simec : La Fronde (p. 172). — J. Martin-Donos : Guy de Commynes, ou les Drames d'Argenton-Château au xve siècle (p. 172). — J. Martin-Donos : Jean de Harpedanne, ou la Prise de Fontenay par Du Guesclin le 9 octobre 1472 (p. 172).— J. Martin-Donos : Aymon de Nanteuil, ou les Bandits de la forêt de Mervent en 1562 (p. 173). —H. Hello : L'Abbé de Fénelon, apôtre des Savoyards (p. 173).—Ch. Le Roy-Villars : La Foire de Séville (p. 173). — Gérard : Les Bohémiennes (p. 173). — J. de la Magdelaine : Marguerite Morus (p. 173). — M. J. : Lucie d'Arislaw (p. 173). — M. Vernet : Almaïza (p. 173). — M. Vernet : La Rose de la vallée (p. 173). — M. Guerrier de Haupt : Le Chemin de l'école. Les Enfants de la France. La Leçon de la poupée (p. 173). — A. Baumgartner : Das Râmâyana und die Râma-Literatur der Inder (p. 174). — R. Bonfadini : Vita di Francesco Arese (p. 175).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. C. Secrétan, P. Mantz, L. Maggiolo, J. Seeley, etc. — Répertoire annuaire général des collectionneurs de la France et de l'étranger, 1895-1896. — La Société des « Dépiauteurs. » — Les Origines de l'imprimerie à Poitiers. — Balzac et la magistrature. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace-Lorraine. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Chili. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Ombres*, par Francis Poictevin. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 130 p., 3 fr. 50. — 2. *En buissonnant*, par Vigné d'Octon. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 218 p., 3 fr. 50. — 3. *Joyeuse ville*, par Albert Cim. Paris, Flammarion, 1894, in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 4. *Feuilles à l'envers*, par Maurice Montégut. Paris, Flammarion, 1894, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 5. *Lettres ouvertes*, par Xanrof. Paris, Flammarion, 1894, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 6. *Tentation*, par André Theuriet. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Dynamiteur*, par R.-L. Stevenson, trad. de l'anglais par Art. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 277 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Madeleines*, par Pierre Sales. Paris, Flammarion, 1894, in-18 de 361 p., 3 fr. 50. — 9. *Aveux de femme*, par Ernest Daudet. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 282 p., 3 fr. 50. — 10. *Bonheur méconnu*, par Mary Floran. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18 de 271 p., 3 fr. 50. — 11. *Après le roman*, par Louise Mussat. Paris, Hennuyer, 1895, in-18 de 360 p., 3 fr. 50. — 12. *Mariage de convenance*, par Lucien Trotignon. Paris, Plon et Nourrit, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 13. *Les Élans d'Élodie*, par Mme de Nanteuil. Paris, Hachette, in-18 de 309 p., 2 fr. — 14. *La Muse de Lilia*, par J. de Jiacer. Paris, Delhomme et Briguet, in-18 de 357 p., 2 fr. 50. — 15. *Hélas!* par Rhoda Broughton, trad. par A. Chevalier. Paris, Perrin, 1894, in-18 de 365 p., 3 fr. 50. — 16. *Mariage difficile*, par de Grafenthal. Paris, Bellier, 1894, in-18 de 219 p., 3 fr. 50. — 17. *Au Pays de Bernadette*, par Mme Marie de Besneray. Paris, Téqui, 1894, in-18 de 248 p., 2 fr. — 18. *Terre de Lourdes*, par Boyer d'Agen. Paris, Ollendorff, 1894, in-18 de 352 p., 3 fr. 50. — 19. *Perle fausse*, par Adolphe Chenevière. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 282 p., 3 fr. 50. — 20. *Puymirol*, par Camille Vergiol. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de 335 p., 3 fr. 50. — 21. *Fidelka*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 322 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Lys rouge*, par Anatole France. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18 de 411 p., 3 fr. 50.

1. — Un joli volume in-18 jésus, cent cinquante feuillets de papier vélin, avec de larges marges encadrant de leur blancheur satinée dix-huit lignes d'imprimerie ; dans ces lignes, des mots, choisis parmi les plus rares ; dans ces mots, rien : voilà, sauf erreur, l'œuvre, la douzieme, de M. Francis Poictevin. Elle est dédiée à un ami, dont on nous apprend que c'est « Un Épris de l'Esprit. » Elle est divisée en chapitres, divisés eux-mêmes en une multitude de paragraphes ; chapitres et paragraphes se suivent sans se succéder ; aucun lien logique entre eux ; on pourrait en intervertir l'ordre, mettre la page 50 à la place ou au beau milieu de la page 15, personne ne s'en apercevrait. En tête de ce que j'appelle les chapitres (pour ne pas dire des paquets d'alinéas séparés par une plus grande quantité de blanc), se trouvent des noms de villes : *Menton*, *Rolandsec*, *Paris*. Ces mots-là sont les seuls qui soient clairs ; on comprend ce qu'ils signifient ! Quant à ceux qui sont dessous, c'est plus difficile. Exemple : *Bâle*, *Printemps*. « Le parfum de vénusté un peu onctueuse des jacinthes nous surprit dans la même brise mati-

nale, parfum vagabondant qui presque transportait et soudainement dans de l'invisible. » Tous les parfums, tous les paysages, toutes les villes transportent l'auteur dans de l'invisible, de l'intangible, de l'indicible et surtout de l'incompréhensible. « Dans les cauchemars, reprendre engourdi les pseudomorphoses de nos propres avatars obscurs, et en une méprise baroque sur notre compte ! c'est à ne pas oser regarder les aubes ! » Cet oracle sibyllin constitue à lui seul tout un paragraphe. De quoi y est-il vaticiné ? Impossible de le savoir. En voici un autre où il est probablement question de Dieu ; c'en est même une définition, si j'ose m'exprimer ainsi : « abîme hypersubstantiel, nuit translucide, ancestrale, enchanteresse, virtualité inqualifiable, nœud absolu, identité transfigurante ! Dans la palpitation sourde des choses, la lettre *a* oscille sur l'abîme, germe, anneau crépusculeux ! » Malgré l'incohérence de tous ces alinéas (la rage de l'alinéa y est poussée jusqu'à l' « alinéation mentale, » comme dirait Willy), il y a quelque chose qui donne à l'œuvre une certaine unité, c'est sa persistante obscurité. *Ombres !* Ombres des choses, ombres des mots, l'effort des « Épris de l'Esprit » n'a pas pu vous percer ! Et Dieu sait s'ils y ont tâché : « Qu'il est donc délicatement difficile de communiquer à propos avec autrui (p. 48) ! » Oh ! oui, combien difficile !

2, 3, 4, 5. — Les quatre ou cinq autres recueils dont j'ai à parler semblent avoir coûté moins d'efforts, sauf peut-être celui qui porte ce titre : *En buissonnant*, et qui est de M. Paul Vigné, d'Octon, par Clermont-l'Hérault. En général, les ouvrages de cet auteur manquent de facilité ; ils « sentent l'huile ; » ils ont l'air d'un devoir d'écolier mal doué, mais tenace, et qui espère, en s'appliquant, en imitant bien docilement les modèles, obtenir une bonne place en composition française. Quel que soit le sujet de composition, l'application est la même ; M. Vigné soigne la berquinade comme il soigne la pornographie, avec conscience, si j'ose dire. On sent que le sujet lui importe peu. S'il a débuté par des sujets scandaleux, répugnants, c'est que c'était la mode alors, c'est qu'il fallait imiter les « maîtres, » c'est surtout qu'il fallait se faire connaître, et nul n'ignore qu'entre tous les moyens de se faire connaître, ou du moins d'attirer l'attention sur soi, le plus sûr et le plus facile, c'est encore de commettre publiquement une bonne, une grosse, une énorme incongruité. Une seule suffit, quand on a de la chance ! M. Vigné ne l'a pas eue ; il a été obligé de récidiver une fois ou deux, peut-être trois ; il a dû même exploiter la plus forte de ses inconvenances, en faisant courir le bruit qu'elle avait excité l'indignation de tout l'arrondissement de Lodève, et qu'elle allait lui valoir un procès. Le procès ne vint pas, naturellement ; mais M. Vigné en eut quand même le bénéfice : on sut qu'il écrivait ! Et son livre fut vu dans des mains honnêtes ! Ce succès, M. Vigné s'est efforcé de le mériter depuis. Le *Roman d'un timide* était anodin, les *Amours de Nine* étaient bénins ; *En buissonnant* est derechef bénin et

anodin. C'est à peine si dans les douze nouvelles dont se compose ce volume, on peut apercevoir çà et là quelques restes de la grossièreté morale des premiers débuts. Quant à la valeur littéraire, elle est celle, je le répète, d'un « bon devoir de classe. » La classe que fait M. Vigné semble être celle de l' « écriture artiste, » une classe supplémentaire de la rhétorique, et qui était très fréquentée il y a quelques années. Elle ne compte plus à cette heure que quelques naïfs et quelques provinciaux, dont est encore M. Vigné d'Octon, de l'Hérault.

— *Joyeuse ville*, de M. Albert Cim, *Feuilles à l'envers*, de M. Maurice Montégut, *Lettres ouvertes*, de M. Xanrof, appartiennent à la collection des ouvrages gais. Malheureusement leur gaieté n'a rien d'attique. A-t-elle même quelque chose de littéraire? J'ai bien envie de dire que non. C'est tout au plus de la littérature de brasserie; la littérature d'Octon semble à côté presque du grand art. On n'attend pas, j'espère, que j'explique pourquoi ce demi-cent de contes, qui peut avoir un certain succès dans quelques cafés du boulevard, ne peut pas en avoir ici. Ces « joyeux conteurs » sont surtout d'habiles industriels; quand ils ont touché leurs droits d'auteur sur leurs produits, ils ont reçu tout ce qui leur est dû; ils n'ont pas même droit aux sévérités de la critique. J'excepterais Xanrof, si son œuvre n'était pas écrite en prose; que n'écrit-il en vers?

6. — Mais il faut mettre à part, dans ce paquet de recueils, celui de M. André Theuriet, qui porte le titre de *Tentation*. Ici il y a du talent, du style, de l'art, un art simple et cependant singulièrement savoureux. Les œuvres de M. Theuriet peuvent prêter, et prêtent souvent à la critique, mais elles sont dignes de la critique. Toutefois *Tentation* est une œuvre trop légère, — et légère dans tous les sens du mot — pour fournir prétexte à une étude complète du talent de l'auteur, de ses qualités et de ses lacunes. Je ne puis que signaler, dans ces quinzes nouvelles, la première, qui donne son titre au volume et qui nous montre un viveur, prêt à prendre la femme d'un ami, renonçant à l'occasion qui s'offre et y renonçant par un réveil subit et inattendu du sentiment de l'honneur; la sixième, *Rosa Mystica*, qui est l'histoire d'une pauvre fille laide obligée de renoncer à l'amour et se vouant à la charité; la onzième, *Sœur Odile*, où l'on voit une jeune et timide religieuse abriter sous sa.... mante et sauver, un peu malgré elle, un petit soldat (il fallait qu'il fût petit), prisonnier des Allemands.... Je ne puis pas mettre etc., etc., etc. Et cependant j'aurais bien envie de dire que la treizième, *le Serf-volant*, est d'une drôlerie attendrissante! Mais décidément le sujet en est trop fâcheux. Combien il est regrettable que le talent de M. Theuriet, qui est surtout fait de grâce et de délicatesse, ne montre pas toujours assez de répugnance pour des sujets peu délicats!

— *Le Dynamiteur* pourrait être classé parmi les recueils de contes;

on en expliquerait ainsi la composition, bizarre jusqu'à l'invraisemblance. L'art de composer est décidément un art bien français : nos écrivains y excellent, sans doute, mais c'est peut-être parce que leurs lecteurs y tiennent et les y obligent. A l'étranger, le public est moins exigeant, et les fantaisies étranges de M. Louis Stevenson n'ont pas nui à son succès en Angleterre, si même elles n'y ont pas contribué. *Le Dynamiteur* nous raconte un épisode de la lutte entreprise par les anarchistes contre la société régulière; mais sur les deux cent soixante-dix-sept pages du volume, cet épisode en occupe à peine le tiers. Nous y voyons le nommé Zéro et son acolyte Mac-Guine s'occuper, dans les maisons écartées de Londres, à préparer des bombes à ressort d'horlogerie. Ils sont, l'un le chef, l'autre l'ouvrier principal d'une sorte de société secrète; ils ont pour auxiliaire une jeune fille du meilleur monde, qui a quitté sa mère pour devenir « l'Ange de la destruction. » Cette jeune fille rencontre trois jeunes gens, fait de chacun d'eux une dupe et un involontaire complice, avant de faire du dernier un mari; elle dit à l'un qu'elle est la fille d'un Mormon, à l'autre qu'elle est la fille d'un Cubain, et leur raconte une histoire qui dure chacune cinquante pages, total cent pages. Ce sont d'ailleurs les plus amusantes du volume, bien qu'elles n'aient aucun rapport avec la dynamite, ni avec la société secrète, ni avec la société réelle, ni avec rien qui soit, ni rien qui fut. Ce sont des contes fantastiques où figurent des Mormons et des Cubains, comme Hoffmann aurait pu en rêver. Il y a une troisième histoire, celle de la mère de « l'Ange, » qui est moins extraordinaire, mais qui est en revanche moins drôle. En somme, *le Dynamiteur* prouve que M. Stevenson avait de la fantaisie ; mais ce n'est ni un document utile à la connaissance de l'anarchisme, ni un roman facile à lire, malgré la limpidité de la traduction.

8. — M. Pierre Sales a fait deux découvertes, qui toutes deux l'ont fort échauffé. Il a d'abord découvert « l'eau bénite de cour! » L'heureux homme n'avait jusqu'ici rencontré que des critiques sincères, des directeurs de journal sincères, des directeurs de revue sincères, qui tous, lorsqu'ils lui disaient : « Votre œuvre est parfaite! » le pensaient.... presque. Mais voilà que, l'an dernier, il a rencontré un directeur de Revue qui, après lui avoir fait des compliments et même des promesses, a finalement refusé de publier son œuvre! Et il en a éprouvé une telle stupeur, une telle indignation, qu'il livre l'affaire au public, avec commentaires. Inutile de commenter ces commentaires, qui occupent les dix premières pages des *Madeleines*. Sa seconde découverte est aussi neuve que la première, mais la révélation en est moins courte, puisqu'elle occupe trois cent soixante et une pages. M. Sales a donc découvert que les œuvres de charité ne vont pas sans quelques abus, et que les bals de charité, notamment, sont parfois des bals de vanité. Et il « estime » qu'il a le devoir de le dire bien haut, quelque périlleux que soit ce de-

voir ! Il « n'hésite » pas à publier une « étude » d'où « il a soigneusement écarté les personnalités, » mais où il démontre, avec la rigueur scientifique qui est particulière aux démonstrations par le roman, une vérité « générale » trop ignorée ou trop méconnue, c'est à savoir que l'homme n'est pas parfait, même quand il fait la charité ! Sans doute Montaigne avait déjà dit : « Il y a toujours de l'hommerie dans l'homme ; » sans doute le nommé La Palice avait déjà eu le pressentiment de cette découverte, et sans doute encore les journaux de toutes nuances, mais particulièrement les journaux religieux, ont souvent signalé « l'hommerie » et les abus auxquels donnent lieu les « fêtes de charité ; » n'importe ! nos contemporains sont si légers qu'il est utile de leur répéter tout cela, « surtout *lorsque, ainsi que* dans cet ouvrage, » on le leur rappelle avec tant de candeur !

Donc il y avait une fois une œuvre de charité dite des *Madeleines*, dont le but était de venir en aide aux filles repenties ; elle avait comme présidente une dame pleine de zèle pour ces brebis égarées, mais indifférente à tout ce qui pouvait intéresser son mari ou ses enfants, sacrifiant ses devoirs d'état à des devoirs de choix, à des devoirs de luxe ; elle avait comme zélatrice une ancienne « artiste dramatique, » qui se servait de la charité pour se faire recevoir dans le monde et pour aider son mari à y « faire des affaires ; » — elle avait comme secrétaire général un jeune avocat, qui s'en servait pour trouver « un bon mariage. » — *Les Madeleines* ne sauvaient d'ailleurs que bien peu de Madeleines ; mais elles faillirent compromettre l'avenir d'une charmante veuve que Mme la présidente voulait marier à M. le secrétaire général. Heureusement, la dame fut sauvée à temps par un honnête homme qui avait toujours et énergiquement refusé de faire partie de « l'œuvre, » qui n'avait jamais pratiqué aucune espèce d'œuvre, sauf « l'œuvre de chair, » et qui avait une fille naturelle ! Et ce fut lui qui épousa la veuve. — Et c'est cette « étude » qui prouve.... Qu'est-ce qu'elle peut bien prouver, cette étude ? Que toutes les « œuvres » sont inutiles ? Que tous les membres en sont ou des vaniteux, ou des chevaliers d'industrie, ou des fripons ? Que, seuls, les viveurs sont de braves gens ? Je me permets de croire que M. Sales n'a pas cru avoir prouvé cela, et qu'il serait même désolé de l'avoir essayé. Mais s'il n'a pas voulu prouver ces énormités, il n'a rien prouvé du tout. Car personne ne nie que les œuvres de charité sont des œuvres humaines, que par conséquent elles ne sont pas toujours et nécessairement pures de tout égoïsme, qu'elles peuvent être le prétexte de satisfactions d'amour-propre, l'occasion de manœuvres intéressées et même criminelles, qu'enfin l'aumône peut parfois être une industrie pour ceux qui la font comme pour ceux qui la reçoivent. Tout le monde sait cela, et surtout ceux qui refusent de faire la charité et de faire l'aumône. M. Sales a-t-il voulu rassurer ces derniers, les mettre en garde

contre des tentations de générosité? Voudrait-il supprimer l'aumône? Serait-il, sur ce point, disciple de M. Paul Desjardins? Impossible de le savoir. L'inspiration et le but de son « étude » restent obscurs, mais les résultats en seraient tout de même fâcheux, si elle en pouvait avoir. Elle justifierait et encouragerait l'égoïsme, non pas précisément celui qui se déguise en « altruisme » et se satisfait par la charité, mais l'autre, celui qui se satisfait tout seul, bien loyalement, celui qui n'est pas hypocrite, mais qui n'en est pas pour cela plus recommandable ni plus utile aux pauvres, et qui, dans tous les cas, n'a nullement besoin d'être encouragé.

9. — « *Il* devait à cette circonstance un avancement inespéré, que quelques personnes trouvaient scandaleux, autant à cause de *sa* rapidité que du peu de mérite de *celui qui en avait bénéficié* » (p. 52). Je n'essaierai pas de montrer à M. Ernest Daudet combien cette manière d'écrire, si elle n'est pas incorrecte, est à la fois négligée et pénible; il le sait mieux que moi, lui qui nous donne, de temps à autre, de courts articles politiques d'une langue presque littéraire. Pourquoi donc, puisqu'il s'obstine à faire des romans — *invita Minerva*, je le crains — n'y met-il pas au moins du style, un style suffisant, celui dont il dispose? — *Aveux de femme* n'offre pas plus d'invention, de psychologie, d'originalité que *Vénitienne*, dont nous n'avons pas pu dire grand bien l'été dernier. C'est une confession en cinq parties, dont aucune n'a ni les développements psychologiques ni le relief littéraire qu'elle comporterait. I. Lucienne épouse un mari vieux, despotique, infidèle, mais riche; après quelques mois de bonne volonté réciproque, elle sent qu'elle n'est plus aimée, qu'elle n'aime plus. II. Elle aime ailleurs un jeune monsieur, mettons le monsieur n° 1. III. Pour punir le n° 1 d'une légère infidélité, elle aime un n° 2, mais elle cache son amour à « l'objet aimé, » lequel en fait autant de son côté. IV. Un jour d'orage, à Pau, elle rencontre un n° 3 qu'elle n'aime pas, mais qu'elle traite comme si elle l'aimait, ce qui lui paraît décidément grave. Le n° 1 l'avait laissée sans remords, puisqu'elle aimait, et le n° 2 de même, puisqu'elle se taisait! mais la faute sans l'amour, voilà ce qui inquiète cette conscience délicate et l'effraie pour l'avenir. Elle a peur d'être punie. V. Elle va l'être. Son mari lui vole les lettres du n° 1, ces lettres que, pareille à tant d'autres « petites dindes amoureuses, » comme dirait Heine, elle gardait précieusement dans un coffret fermé à clef. Grâce à ces lettres, le divorce est prononcé contre elle. Le n° 1, appelé au secours, se dérobe; le n° 2 se dévoue; il est prêt à épouser. Mais il se dérobe à son tour, au reçu d'une lettre anonyme l'informant de l'aventure du n° 3. Et Lucienne reste seule avec ses trois déshonneurs — qu'elle a éprouvé le besoin de nous raconter, on ne sait pourquoi. Peut-être est-ce pour prouver que les n°s 1 amènent d'autres numéros, et pour mettre en garde les jeunes

femmes contre les conséquences d'une première faute. Intention louable et que je serais heureux de louer, ne pouvant pas louer l'œuvre !

10. — Il paraît qu'il y a des jeunes femmes qui, ayant un mari charmant et un château confortable, ne sont pas satisfaites de leur sort : elles ne sont pas satisfaites parce qu'elles habitent la campagne et qu'elles soupirent après les joies de la « vie mondaine ; » et en outre il paraît que ces âmes inquiètes sont persuadées qu'elles trouveront ces joies dans une sous-préfecture. Il paraît ! Eh bien, c'est à ces châtelaines que *Bonheur méconnu* s'adresse. L'auteur y prouve qu'une sous-préfecture ne fait pas le bonheur. Vérité incontestable, thèse essentiellement morale, soutenue et mise en lumière par une fable d'une moralité égale. Madeleine était charmante ; Guy, son mari, était charmant ; mais Madeleine s'ennuyait dans leur jolie installation de la campagne. Alors Guy, qui avait toutes les délicatesses et tous les courages, eut l'idée de se faire nommer sous-préfet ! Madeleine, ravie, se jeta à corps perdu dans « le monde » qui lui était ouvert ; elle eut le bonheur de visiter dans leurs salons et de recevoir dans les siens Monsieur le notaire, Monsieur le receveur, Monsieur le percepteur, Monsieur le juge de paix, Monsieur le maire et « les dames » de ces Messieurs. Mais voilà que les « joies » qu'elle attendait de cette « vie mondaine » lui parurent fades ! De plus elle s'aperçut que son mari, homme de devoir, prenait au sérieux ses fonctions et s'occupait de ses administrés en conscience, au point qu'il avait moins de temps qu'à la campagne pour s'occuper de sa femme ! Et Madeleine s'ennuya de nouveau. Et Guy, toujours délicat et toujours exquis, eut une autre idée lumineuse : il donna sa démission de sous-préfet ! Et les deux époux reprirent le chemin de leur joli cottage ! Je vous laisse à penser de combien de remords ils payèrent leur équipée, et de quel cœur ils apprécièrent désormais leur « bonheur méconnu. »

11. — *Après le roman* est aussi une œuvre honnête, écrite d'un style honnête, encore inexpérimenté, mais simple et sain. Ce roman commence après le mariage des deux héros, après leur roman. Ils se sont aimés et épousés ; maintenant ils ont à se connaître, à se comprendre, à se supporter. Elle, est un bon petit cœur, mais une tête frivole ; elle croit que la grande, la seule occupation d'un mari doit être sa femme. Lui, est bon, mais grave ; c'est un homme. S'il croit que sa femme doit être son unique affection et son plus grand devoir, il croit et il sait qu'elle ne peut pas être son unique occupation. Il a des devoirs d'état et il s'y tient. Il est vrai que ses devoirs le tiennent plus que d'autres, car ils sont d'une nature particulièrement prenante et absorbante. Il est journaliste, et l'imprévu des événements politiques, les difficultés de l'article à faire, les lenteurs et les retards de la plume, cet outil capricieux qui tantôt « court à bride abattue, » tantôt se traîne et s'arrête, ne lui laissent pas la liberté d'être le mari qu'avait rêvé sa

femme : il arrive parfois en retard pour l'heure des repas, il a l'air préoccupé et comme absent de son ménage. Madame se pique et le quitte; elle se réfugie chez son père. Lui, très digne, quoique très ennuyé, l'y laisse. Mais cette séparation fait parler les bons confrères du journaliste et les fait écrire; d'où un duel. Il est blessé. Vous voyez la suite d'ici : la femme apprend le duel, la cause du duel et la blessure; elle se précipite pour soigner son mari et elle le sauve. Il leur arrive encore d'autres épreuves, qui ont pour résultat de cimenter leur union. Comme beaucoup d'autres époux, eux aussi ont eu besoin pour être unis d'être broyés. Ils le sont dans la mesure qui convient à de bons et honnêtes bourgeois. Le détail des chagrins et des épreuves qui suivent le duel est un peu long et touffu ; l'œuvre y perd en unité et en profondeur psychologique. Elle n'y perd pas cependant tout son intérêt, lequel réside à la fois dans les événements et dans les leçons qu'ils contiennent. Ces leçons, jamais déduites expressément, sont fort claires, et, pour être discrètement insinuées, elles n'en sont pas moins pénétrantes.

12. — Il y a une certaine analogie entre *Mariage de convenance* et *Après le roman*. Il s'agit encore d'un ménage mal assorti et des souffrances que les deux époux s'infligent l'un à l'autre. Mais si le sujet est pareil, le dénouement ne l'est pas. Tout le monde sait qu'on appelle « mariage de convenance » un mariage où l'on s'est préoccupé d'assortir les familles, les fortunes, les relations, l'éducation des futurs époux, mais où l'on ne s'est nullement occupé d'assortir leurs âmes. Un artiste épouse une bourgeoise, de fortune, de famille à peu près égales, mais d'âme très dissemblable. Après quelques jours de bonheur, cette dissemblance éclate dans tous les détails que comporte la vie commune. Ils souffrent d'abord, se disputent ensuite, et se séparent enfin. Seulement, à la différence du journaliste de l'autre roman et de sa femme, ils restent séparés. Le mari se console avec une actrice qui le trompe. Finalement, il se résout à rester seul, et à demander au travail les joies que l'amour, illégitime ou légitime, n'a pas pu lui donner. Conclusion pessimiste, mais non banale, d'une œuvre qui est surtout banale et qui semble en outre un peu incohérente. La pensée générale s'en dégage mal, et la démonstration manque un peu de rigueur : que prouve la trop longue histoire de l'actrice et de ses « tromperies? » — C'est la forme qui manque le moins dans cette composition de débutant ; elle est suffisante.

13, 14. — Oh! qu'ils sont beaux, généreux et purs, *les Élans d'Élodie!* Oh! qu'elle est pure et candide, *la Muse de Lilia!* Élodie fait oute sorte de bonnes œuvres, elle sauve des orphelins et des orphelines, elle les marie, elle passe en faisant le bien et en tendant, en s'élançant au mieux ; et son historiographe nous raconte sa vie et celle de ses obligés, et peut-être celle de leurs voisins, dans une langue « qui n'est pas des pires, » comme prononçait feu Chapelain. — Quant à celle

que parle *la Muse de Lilia*, elle est des plus « poétiques, » comme disent les Rubans Bleus du Sacré-Cœur. Jamais « narration française » ne fut développée avec plus de fleurs, de pleurs, d'exclamations, d'interjections ! C'est ainsi qu'il y a cinquante ou soixante ans, dans les cours « supérieurs » de quelque couvent arriéré, « les grandes » devaient faire du romantisme. L'auteur de *Lilia* a dû vouloir pasticher leur manière, et il faut reconnaître qu'il y a admirablement réussi. Son œuvre est un vrai bijou d'archaïsme rococo et enfantin. A ce titre elle peut intéresser la critique. Quant aux enfants, je crains qu'ils n'en comprennent pas bien l'intérêt ; ils sont si peu « poétiques, » si peu « romance, » les enfants « modernes. » Et pourtant, s'ils savaient ! Sachez donc, mes petits amis, que Lilia est la fille d'un homme qui a été fusillé, qui n'en est pas mort et qui s'est réfugié en Amérique, laissant dans le « joli pays de France, » à Salles-la-Source, près de Rodez (oh ! le particulièrement joli coin du joli pays de France !), une aimable petite fille qui s'appelle Lilia. Pauvre petite ! Privée de son père, elle est encore privée de sa mère, de sa fortune, de son nom ; une sœur de lait, une intrigante, prend sa place dans la maison paternelle. Mais rassurez-vous, mes enfants ! Lilia est « poète, » elle fait des vers (oh ! les vers adorablement enfantins, et tels que je n'en avais pas lu depuis ceux que me confiait une petite cousine de dix ans !). Et ces vers lui font retrouver son papa, sa maman, sa fortune, son nom ! Comment ? vous demandez comment, j'en suis sûr. Eh bien ! petits curieux, allez le demander à l'auteur de *Lilia ;* vous lui ferez plaisir, et il ne vous fera pas du mal !

15. — *Hélas !* est encore un livre inoffensif, mais il ne s'adresse plus aux tout petits. C'est l'histoire d'une pauvre jeune fille qui a eu des malheurs.... immérités ! Elle quitta sa famille, croyant aller au mariage ; un prêtre les attendait, elle et lui, pour les unir ; mais l'union fut empêchée au dernier moment, par je ne sais quoi, ce qui désola si bien le fiancé, qu'il se tua. Depuis lors, la jeune fille mène une vie errante, hélas ! avec sa mère inconsolable, hélas ! Un ami d'enfance les rencontre en Algérie, et il tombe amoureux de la jeune fille, hélas ! Elle, très loyale, lui raconte son histoire. Il en reçoit un coup, et il hésite à donner suite à son projet, qui était d'épouser. Hélas ! Hélas ! Enfin, après quelques moments d'angoisses, il se décide ; il épousera. Faut-il dire encore hélas ? J'avertis tout de suite que ce roman est une traduction, et que s'il m'a paru un peu triste, un peu long, un peu banal, la faute n'en est peut-être pas à l'auteur.

16. — Pourquoi Robert crut-il qu'il ne pourrait pas épouser Odile ? Parce que Robert apprit qu'Odile était sa sœur ! Mais comment Robert épousa-t-il finalement Odile ? Parce qu'il apprit qu'elle n'était pas sa sœur. Ah ! chrétiens ! quelles angoisses dans le cœur de Robert ! quel trouble dans celui d'Odile ! Et comme les auteurs de *Mariage difficile*

ont mis de soin et d'application à décrire ces angoisses et ce trouble, et aussi à décrire les pures amours d'Odile et de Robert, les fêtes, les bals, les théâtres où ils se rencontraient ! Du style (un peu tendu), des observations (déjà faites), des descriptions (déjà lues), un « mystère » mélodramatique, mais banal, ce serait bien assez pour un roman, s'il s'y ajoutait un peu d'intérêt, mérite banal aussi, mais fort apprécié par les lecteurs de romans. Cette « banalité » manque dans *Mariage difficile;* c'est ce qui me dispensera d'en interdire la lecture à nos filles.

17. — Je leur conseillerais au contraire la lecture de celui-ci : *Au Pays de Bernadette*, si la langue en était meilleure et l'esprit moins enfantin. C'est l'histoire d'un miracle et, si l'on veut, de deux miracles de Lourdes. M. Robert assiste à l'agonie et à la mort de sa fiancée ; il est désespéré et supporte l'épreuve d'un cœur sans virilité. Au contraire, la cousine de la morte, Mlle Élisabeth, que toutes sortes d'épreuves personnelles ont frappée, qui a été abandonnée par son père, qui a une jeune sœur en proie à une maladie incurable, qui vient de perdre enfin dans sa cousine sa plus chère affection et son unique consolation, « reste ferme et debout sous les coups du destin. » Le contraste de cette énergie avec sa propre faiblesse irrite profondément M. Robert ; tant de vertu chez une femme humilie sa fierté masculine, et comme Élisabeth fait honneur de son courage à sa foi chrétienne, il se met à haïr très fort Élisabeth et la foi chrétienne. Mais voici qu'après une assez courte séparation, le jeune homme et la jeune fille se retrouvent à Lourdes. Lui, y est venu par curiosité, entraîné par un prêtre de ses amis, qui lui a parlé des merveilles du pèlerinage national et de la toute-puissante bonté de Notre-Dame de Lourdes ; elle, y est venue par dévotion et pour obtenir de la Sainte Vierge la guérison de sa jeune sœur. Elle l'obtient. Et elle obtient encore une autre faveur, sollicitée tout bas : le retour de Robert à la foi. Mais ce n'est pas seulement à la foi que revient ledit Robert, il revient aussi à Élisabeth. « Non, je ne vous hais point ! » lui dit-il, en style moins cornélien. Mais Élisabeth lui répond qu'il n'y a plus de place dans son cœur déchiré pour les humaines amours ; elle appartient à Dieu et elle entre au couvent, abandonnant le pauvre Robert, qui va se « blottir » près de sa mère « comme l'oiseau blessé cherche dans la forêt odorante et hospitalière le nid d'où il a vu les grêles frondaisons de son premier printemps ! » Et vous pouvez juger par cette courte citation de l'esprit et de la valeur de ce livre, tout rempli de bonnes intentions.

18. — Je ne sais pas de quoi est rempli *Terre de Lourdes*, mais je me sens obligé de déclarer nettement et sans ambages que ce livre n'est probablement pas un bon livre. Est-ce un beau livre ? Je ne le crois pas davantage ; toutefois je me sens tenté de n'être point trop affirmatif sur ce point. Il y a des goûts si bizarres, ou, si vous voulez, si différents du nôtre !

A une époque où les décadents eux-mêmes ont trouvé des lecteurs, pourquoi M. Boyer d'Agen ne trouverait-il pas des admirateurs? Après tout, si sa langue est moins claire que celle de Voltaire, elle l'est beaucoup plus que celle de M. Mallarmé. Sans doute elle abonde en impropriétés, laborieusement cherchées d'ailleurs. « Un dîner que je mangeai d'une dent rare » (p. 74); ce qui veut dire, non pas, comme vous le pourriez croire, que le mangeur manquait de dents, mais seulement qu'il manquait d'appétit. « Je laissai grande ouverte la porte de la cuisine, et je pris dans la pièce voisine des airs « compositeurs » très affairés, la tête dans les mains » (p. 81), ce qui veut dire probablement : « les airs d'un homme occupé à composer quelque chose, des vers ou de la musique. » — Sans doute encore, il arrive que dans ce style extraordinaire, on rencontre, mêlées et perdues dans du pathos romantique, des incorrections grammaticales : « Je me laissai engourdir sur ma chaise par des apparitions incestueuses, houteusement fouettées par la foule, qui les précipitait dans un gouffre « dont les parois battues » par ces chairs lacérées me *donna* à la fin un haut-le-cœur horrible » (p. 81). — Et sans doute enfin ce style, contourné, pénible, composite, moitié poétique, moitié prosaïque, symbolistique par-ci et volapuckiste par-là, présente une foule d'autres « originalités » qui exaspéraient les critiques d'autrefois. Mais il paraît que ceux d'aujourd'hui doivent avoir moins de sensibilité, ou plus d'indulgence, ou plus de justice, ces vétilles grammaticales et ces défaillances du bon goût et du bon sens n'ayant d'importance qu'aux yeux des pédants. Soit ! ne soyons pas pédant ! Aussi bien, la question d'art est ici secondaire, et j'ai surtout à cœur de rechercher si *Terre de Lourdes* est ou n'est pas un mauvais livre. D'abord, je me demande pourquoi un livre, où il n'est pas question de Lourdes, sauf pour dire que Lourdes est dans les Pyrénées, près de Gavarnie, est intitulé *Terre de Lourdes ;* j'ai peur de voir là une intention, une manœuvre d'un goût douteux, et il ne s'agit plus ici de goût littéraire. Ce titre est une sorte de guet-apens. Il ne répond à aucune des espérances ou des curiosités qu'il est chargé d'éveiller ; il devrait être remplacé par celui-ci, lequel aurait, je le reconnais, moins de valeur marchande : *Histoire lyrique et bucolique des amours d'une paysanne et d'un séminariste.* Le jeune Alban, de Gavarnie (dans les Pyrénées, non loin de Lourdes !), aime la jeune Zabeth, qui l'aime. Ce sont deux beaux et bons enfants ; la bienvenue leur sourit dans tous les yeux, et les vieux du pays disent en les voyant passer : Oh ! le joli couple que voilà ! La voix du peuple les unit et les bénit avant la voix de Dieu. Mais la mère d'Alban a d'autres vues sur son fils : elle a décidé qu'il serait prêtre, et malgré tous les signes qu'il donne de non-vocation, elle l'envoie au séminaire. Il y souffre beaucoup ; il pense à Zabeth plus qu'à la théologie. Il écrit un journal où il consigne les rêves qui troublent ses nuits : « Femme ! Femme ! êtes-vous le soleil de cette terre?

Vous êtes mon soleil et vous êtes ma terre! Je ne veux plus d'autre astre que vos yeux, d'autre nuit que votre chevelure, d'autre.... » (p. 159) il n'y a pas moyen d'achever la citation, d'une préciosité et d'une obscénité tout orientales. — Comme ces gars des Pyrénées ont du style! — Pendant ce temps, Zabeth, qui n'est pas tenue à avoir plus d'énergie et de volonté que son Alban, se laisse fiancer à un autre, comme lui-même s'est laissé fiancer à l'Église. Alban tombe malade de douleur; ses supérieurs lui accordent un congé de convalescence; il le passe, sans préméditation d'ailleurs, en compagnie de Zabeth, dans une cabane de berger. Là recommence une partie du drame intérieur que Jocelyn nous raconta jadis. Je ne l'analyserai donc pas. Guéri, l'amoureux de Zabeth rentre au séminaire. C'est alors le tour de la jeune fille de tomber malade; mais elle ne guérit pas. Alban accourt pour l'assister; il recueille son dernier soupir! Après quoi, le pauvre séminariste consent à se laisser ordonner sous-diacre.

Et c'est aux monts de *Gavarni*,
Messieurs, que se passait ceci,

de Gavarnie, dans les Pyrénées, *près Lourdes!*

Que si maintenant quelques-uns de nos lecteurs, alléchés par le titre et trompés par certaines approbations, dont on a fait grand bruit, mais qui n'ont pas pu être obtenues sans surprise, étaient tentés d'ouvrir *Terre de Lourdes*, ils savent ce qu'ils y trouveraient : une vulgaire histoire d'amour — vulgaire dans son fond, quoique très « précieuse » dans sa forme, — exempte sans doute de toute scène expressément pornographique, mais non chaste cependant, sensuelle et mystique à la fois ; — une contrefaçon de *Jocelyn*, avec aggravation de tout ce qui, dans le poème de Lamartine, avait provoqué la sévérité des moralistes.

Je m'aperçois que je n'ai rien dit des descriptions si nombreuses et si travaillées de *Terre de Lourdes*. Il y aurait injustice à méconnaitre que quelques-unes « font de l'effet. » Si l'âme d'un séminariste et d'un montagnard est à peine reconnaissable dans l'étude de M. Boyer, les montagnes le sont davantage ; le pathos descriptif déforme moins son objet que le pathos psychologique, surtout quand cet objet est déjà « romantique » lui-même, comme « la Pyrénée. » Je mentionne donc les paysages de *Terre de Lourdes*, bien qu'ils manquent de la mesure et de la sérénité artistiques, bien qu'ils soient plutôt de l'illustration violente et théâtrale que de la « peinture. »

19. — Les trois œuvres qui vont suivre sont très différentes par la nature de l'action et la valeur morale des personnages; mais le sujet n'est pas sans offrir quelque ressemblance. C'est une triple variante sur un vieux thème : l'amour sans la faute. Dans le premier de ces trois romans, on se refuse à la faute par perversion; dans le second, par candeur; dans le troisième, par un reste d'attachement à la vertu. Dans tous

les trois, on se contente du « demi-péché. » Et comme ces trois œuvres en rappellent d'autres analogues, qui sont d'hier ou d'aujourd'hui, on peut dire qu'en ce moment le demi-péché est un sujet à la mode parmi les romanciers. Est-ce un progrès sur les romans réalistes qui, loin de retrancher quelque chose du péché, y auraient plutôt ajouté? Pas toujours; le demi-péché est parfois le « péché de malice, » quand il est choisi par préférence à l'autre, par un raffinement de l'esprit, par goût de l'original et de l'inédit, comme il l'est dans *Perle fausse*.

Les héros de cette singulière histoire appartiennent au meilleur monde, — entendez le monde où l'on s'amuse. Elle est belle et riche, lui est riche et élégant, tous deux sont oisifs : ils flirtent. Mais leur flirt est un flirt spécial, dégagé de tous les enfantillages ordinaires, grossiers ou platoniques, un flirt qui ne vise pas plus « le mauvais motif » que le « bon motif, » un flirt « moderne, » quoi ! Car c'est leur grande préoccupation d'être et surtout de paraître « modernes. » En conséquence, ils font un pacte aux termes duquel ils s'engagent à s'exposer l'un et l'autre et l'un par l'autre à toute la tentation, mais à ne jamais succomber. « La chute, » fi ! c'est vulgaire, c'est vieux jeu ! Mais la tentation ! mais le désir maintenu à l'état aigu par la privation ! mais la continence sans la chasteté, la volupté sans le plaisir ! c'est cela qui est « moderne ! » Et ils modernisent de toute leur âme et de tous leurs sens. Mais, voilà ! on ne joue pas avec le feu, « on ne badine pas avec l'amour. » L'amour dédaigné se venge et se venge doublement : de la jeune fille, qui se met à aimer très sérieusement et à la vieille mode son partenaire et son complice dans ce jeu coupable, — du jeune homme, qui s'éprend d'une pure et simple enfant et qui voudrait bien l'épouser, après avoir mis fin à sa téméraire gageure. Ici, le roman, engagé dans des sentiers si hasardeux, retombe dans l'ornière. La jeune fille, — la première, celle du pacte, — devient jalouse et se livre aux manifestations classiques de la jalousie ; elle va même jusqu'à une tentative de suicide qui n'aboutit pas, mais qui la défigure. Heureusement qu'en perdant sa beauté elle a perdu sa folie, et elle permet à son infidèle de rentrer dans « la voie commune » et de se marier à la façon de ses père et mère. Le « cas » de ces deux jeunes gens est peut-être vrai et observé, quoiqu'il soit invraisemblable. Il est possible que parmi la jeunesse contemporaine, victime du livre et de la littérature, instruite et dégoûtée de la vie avant de l'avoir expérimentée, pervertie dans l'esprit avant de l'être dans les mœurs, et revenue de tout « sans être allée nulle part, » il se rencontre un fou et une folle, pareils aux héros de M. Chenevière. *Perle fausse* serait alors une *Perle vraie*, comme œuvre d'observation ; elle l'est déjà comme œuvre littéraire. Mais elle ne l'est pas comme œuvre morale : sans doute l'auteur ne se rend pas complice, par trop d'indulgence, des personnages qu'il met en scène; mais il ne montre pas et

n'inspire pas, au degré où il l'a sans doute voulu et où il l'eût fallu, la haine vigoureuse que doivent éprouver les âmes saines pour ces aberrations, pour ces perversions maladives et « sadiques» de « l'âme moderne. »

20. — Ils étaient jeunes, ils étaient seuls, ils étaient passionnés, et cependant ils se respectèrent : « Quoi de plus naturel? raconte l'amant ; nous nous aimions ! » Ce « quoi de plus naturel » est tout un poème ! Et ce n'est peut-être pas une fiction ! Bien que la nature ait d'ordinaire d'autres « démarches, » il n'est pas impossible qu'exceptionnellement, chez des êtres d'essence raffinée, ou très candides, ou très pervers, platoniques épris d'idéal, ou sensuels repus de réalités, elle se prête, pour un temps, à suspendre ou à dévier son cours. Chez les héros de *Puymirol*, elle s'y prête trois mois, ce qui est déjà un bon bout de temps. Un jeune substitut aime la femme de son procureur, et s'en fait aimer. Pendant trois mois ils se le disent et s'en donnent toutes les preuves compatibles avec le respect, non pas de leur personne ni de leur devoir, mais du droit matériel du mari. Ils passent ensemble des journées et même des nuits, sans porter d'atteinte formelle à ce droit. A ce régime, leur passion s'exaspère et leur système nerveux aussi. L'homme arrive aux confins de la folie, car on ne peut guère expliquer sa conduite ultérieure que par une rupture de son équilibre moral et mental. La femme, en effet, plus raisonnable, quoique aussi amoureuse, se résigne à une séparation qu'elle juge nécessaire et dont elle prend l'initiative. Lui s'y résigne si peu que sa « vie » en « est brisée. » Il donne sa démission de substitut, s'engage comme soldat, cherche la mort dans les batailles et l'oubli dans la débauche ; il ne meurt pas, il n'oublie pas, il aime toujours avec la même ardeur, avec la même violence, avec la même impuissance à s'intéresser à autre chose qu'à son amour ; si bien qu'il quitte ses occupations, ses relations, sa famille, et va s'enfermer dans une petite campagne où il vit seul, en tête à tête avec le souvenir de celle qu'il n'a plus revue, repassant dans sa mémoire les moindres détails de leurs trois mois d'intimité, célébrant avec solennité certains anniversaires, celui, par exemple, du 19 février, jour où Elle lui avait donné une rose ! Ces jours-là, il remet les habits qu'il portait au moment de l'événement ; il répand dans sa chambre le parfum qu'Elle aimait ; il répète les paroles qu'Elle lui adressa et qu'il Lui répondit. Et si, parfois, la vieille bonne qui le sert vient le troubler pendant ces cérémonies, il entre dans des fureurs terribles. C'est parmi les offices de cette liturgie sentimentale qu'il passe son existence, qu'il vieillit, qu'il finit par mourir. Les médecins pourraient étudier son cas avec quelque intérêt, si toutefois la description qu'en donne M. C. Vergniol est parfaitement exacte. Elle est du moins très littéraire, très appliquée, très soucieuse du détail et de l'ensemble. Ce souci n'est pas toujours heureux. Les soixante-seize premières pages du livre, où il est question de toute autre chose que de Puymirol,

semblent un bien long hors-d'œuvre, une bien longue préparation. Il y a là probablement une idée de contraste et d'opposition à laquelle l'auteur a donné trop d'importance et trop de place. Toutefois mes réserves doivent porter moins sur l'exécution littéraire, où se révèlent des besoins élevés et des ressources non vulgaires, que sur la valeur morale du livre. Cette peinture enflammée, éloquente, naïve, d'un cas d'hyperesthésie amoureuse n'est pas faite pour être mise sous les yeux de tout le monde.

21. — Je voudrais pouvoir dire de Mme Henry Gréville qu'elle est un « romancier, » dans le même sens où l'on disait de La Fontaine qu'il était un « fablier; » elle produit des romans, comme un arbre des fruits; et cet arbre à romans a cela encore de merveilleux qu'il ne connaît ni l'ordre ni le repos des saisons, ni l'épuisement de la production. C'est une « force de la nature » qui se renouvelle en se dépensant, et qui se dépense et s'épanche sans trêve et sans effort.

Fidelka est un retour à la première manière de l'auteur de *Dosia;* c'est encore un roman russe, — ce qui peut paraître plus opportun que nouveau. — Mais si, par le cadre et peut-être par les mœurs, cette dernière œuvre en rappelle d'autres du même auteur, si elle les rappelle toutes par la fluidité coulante et courante du récit et du style, elle en diffère sensiblement par la nature de l'action. *Fidelka* est un nom de chien, mais c'est un prince qui le porte, de par le caprice de la très originale, très belle, très hardie, très sensée et très vertueuse Annette Nevadine. Cette jeune fille russe excelle à juger les hommes, à pénétrer sous les apparences jusqu'à l'âme. Elle a jugé que le prince Ardiane n'était qu'un aventurier, un chien courant, uniquement soucieux de trouver et de grossir sa pâtée; en revanche elle a deviné que l'officier Soudine, qui est la victime héréditaire d'un vice fâcheux, l'ivrognerie, est néanmoins « brave, franc et loyal. » Mais la comtesse Chevenski n'a pas sa perspicacité, quoiqu'elle ait encore plus de beauté et de culture intellectuelle. Elle prend au sérieux le beau prince Ardiane. Il est musicien, elle est musicienne, et l'on sait que partout, mais surtout dans les pays d'Orient, la musique est une grande entremetteuse d'amour. La comtesse abandonne donc sa belle, sa généreuse, sa bonne âme à l'amour, mais elle n'y abandonne que son âme. Elle sera la sœur, la muse, la mère du grand musicien que doit être, que sera le prince; muse, elle l'inspirera; mère, elle le nourrira. Car il est pauvre, le prince, et s'il n'a pas pu produire encore de chef-d'œuvre, c'est qu'il a dû employer, abaisser et stériliser ses puissantes facultés à gagner le pain quotidien. Une amie de la comtesse, une femme un peu mûre et un peu romanesque, de l'espèce de celles qui aiment à protéger les jeunes gens, découvert le prince à Spa, employé comme premier violon dans l'orchestre du casino. Elle l'a amené en Russie, avec l'intention de pour-

voir à sa subsistance, à lui, et d'en faire la consolation et la joie de son âme, à elle; car il est bien entendu que toutes les dames de ce roman n'ont que des besoins d'âme. Mais l'âme de la comtesse Chevensky étant revêtue d'un corps plus séduisant, c'est à la comtesse que s'attache le beau prince. Lui, par exemple, n'a aucun besoin d'âme, pas même comme artiste. Comme amant, le platonisme lui paraît insuffisant, et il essaie de faire partager son avis à la comtesse, laquelle l'arrête avec une fière et touchante énergie. « Je vous aime, allez-vous-en ! » lui dit-elle en le poussant hors de sa chambre (encore un mot qui est tout un poème!). Comme artiste, la gloire lui paraît viande creuse, et il se console d'être incapable de l'atteindre en refusant de la poursuivre. C'est à peine si pour complaire à « sa muse » il produit une petite œuvre, qui n'a aucun succès. Ce musicien n'est qu'un virtuose, dont le talent est tout mécanique. Comme homme, enfin, c'est un débauché, un joueur, un ivrogne, un menteur, se laissant entretenir béatement et entretenant lui-même une actrice avec l'argent de la comtesse, bref un beau type d'Alphonse slave. Toutefois il abuse du droit que lui laisse son aveugle amie d'être un misérable; il essaie de séduire une jeune nièce de la comtesse, et cela au moment où la pauvre femme, devenue veuve, allait l'épouser. Une explication terrible a lieu, laquelle se termine par un coup de revolver, et c'est Monsieur Alphonse qui le reçoit. Et l'on apprend aussitôt que ce monsieur, qui se donnait pour un prince arménien, n'est ni Arménien ni prince, comme l'avait parfaitement deviné Mlle Annette Nevadine. — Telle est l'action de *Fidelka*. Est-il besoin de dire qu'elle n'est point des plus « plaisantes? » Je crois avoir suffisamment indiqué, au cours même de cette analyse, les raisons morales du déplaisir qu'elle laisse et même les raisons littéraires. Car Annette Nevadine et son ami Soudine, si je les ai nommés, c'était moins pour signaler leur présence dans l'œuvre que leur inutilité dans l'action. Dirai-je qu'il y a là un défaut d'unité ? Oui, si l'on y tient, mais je ne me sens pas le courage de trop insister sur ce défaut; si cet épisode est inutile à l' « action, » il ne l'est pas au plaisir du lecteur. Les amours de Nevadine et de Soudine ont une originalité et une saveur qui manquent un peu à celles de la comtesse et de son « chien. » De même, d'autres détails épisodiques, que l'art du conteur, à défaut de la logique, a d'ailleurs su rattacher au sujet; ils sont tous d'un intérêt supérieur à celui de l'histoire principale, laquelle, je le répète, laisse une impression désagréable. On serait presque tenté d'en vouloir à l'auteur d'avoir choisi un sujet aussi peu digne de son talent, et d'avoir réussi pourtant à nous y intéresser pendant tout le cours de son récit et jusqu'à la dernière page.

22. — *Le Lys rouge*, de M. Anatole France, est un fait divers enguirlandé de dissertations. — Le fait divers est vulgaire et brutal : une femme

mariée a un amant; elle l'abandonne pour en prendre un second qui lui paraît mieux répondre à son « idéal. » Mais elle est à son tour abandonnée par ce dernier, qui a appris l'existence de son prédécesseur et n'aime pas le partage, même dans le passé. Un point, c'est tout. L'action, — comme disaient les antiques rhéteurs dont M. France est, plus qu'il ne croit, le continuateur, — tient tout entière dans les conversations et discussions de la femme avec ses deux amants; la matière est infertile et petite, et le développement en paraît long. La valeur et l'intérêt n'en sont pas sensiblement augmentés par les deux ou trois scènes où les héros agissent plus qu'ils ne parlent, et qui étaient des « scènes à ne pas faire. » Sans doute M. France ne les a pas étalées avec la lourdeur ordinaire à d'autres romanciers; il y a mis de la discrétion, mais une discrétion trop soulignée, trop appuyée et qui finit par être grossière. Que M. France y prenne garde : malgré toute la finesse et la délicatesse de son art, il n'est plus aussi loin qu'il le croit des pires pornographes. L'auteur de *Sylvestre Bonnard* pourrait bientôt être mis au même niveau et avoir les mêmes clients que M. René Maizeroy! Quelle chute!

L'aventure banale de Madame je ne sais qui, avec ses deux amants, se passe dans le milieu le plus élégant, le plus cultivé, le plus « pourri de chic, » de tous les chics, les chics littéraires et les chics mondains. Le père de la dame est un grand financier, un roi de la Bourse; son mari est un sénateur, d'allures raides, d'opinions souples, et qui, à la fin du volume, est nommé ministre; — l'amant n° 1 est un « parfait gentleman; » le n° 2 est un sculpteur d'autant de talent que de scepticisme, et qui unit en soi la puissance du producteur et la pénétration du critique. Autour d'eux, des membres de l'Institut, des journalistes, des hommes politiques, des artistes, un poète décadent, le nommé Choulette, bohème gourmand, paresseux, libertin, ivrogne et mystique, — le bohème du « dernier bateau, » celui où des hommes du monde sans préjugés s'entretiennent de l'immortalité de l'âme avec des rôdeurs de barrière, lesquels sont en même temps des rôdeurs du Parnasse, sirotant leur absinthe avec l'eau du Permesse. Pour la plupart de ces gens-là, ce qui compte le plus, après les sensations, ce sont les idées. Jouir d'abord et puis disserter : voilà la vraie vie; agir, c'est bon pour les goujats! pour leurs amis les financiers et les potiticiens par exemple, — lesquels, d'ailleurs, agissent en effet pour eux, et même contre eux, ne faisant partie de ce monde « select » que pour en exploiter l'inaptitude à agir et à se défendre, pour tondre la laine de ce « troupeau du jardin d'Épicure » pendant qu'il bêle et disserte. Les dissertations du *Lys rouge* portent sur les sujets les plus variés : Napoléon Ier, Léon XIII, la poésie, la politique, l'art, l'amour. On y prouve que Napoléon était un homme léger, que l'amour et la haine, que le libertinage et la dévotion ont du bon, que d'ailleurs tout est bon et que tout est mal, et que le monde ne vaut

que pour ce qu'il fournit de matière ou de prétextes aux jolies phrases des beaux esprits.

Et j'ai déjà dit, à propos de *la Rôtisserie*, du même M. Anatole France, combien ce scepticisme et ce nihilisme de rhéteur étaient déplacés et déplaisants. Cela sent la gageure, l'exercice d'atelier et d'école, l'insincérité, l'imitation, le...., ma foi, je laisse échapper le mot, qui me semble le seul juste — le trissotinisme. M. France fait de la philosophie nihiliste, comme les pédants de Molière faisaient du grec, pour le plaisir et l'ébahissement d'une petite coterie d'admiration mutuelle. Les Trissotins et les Vadius d'autrefois travaillaient pour les « savants du pays latin » et « les ruelles du bel air ; » ceux d'aujourd'hui travaillent pour « les renaniens » et pour les salons « où l'on s'ennuie » entre deux chansons d'Yvette Guilbert. Ceux-ci sont-ils moins ridicules que ceux-là? Il me semble que non. Ils sont seulement moins inoffensifs, c'est là leur unique supériorité. En même temps que les membres de leur « confrérie » les proclament « la fleur du génie latin, » ils achèvent de détruire tout ce qui était autrefois la force et la santé du génie latin, la netteté de la pensée, la vigueur des convictions, la loyauté du style, le bon sens. Ils nous inoculent toutes sortes de poisons intellectuels et moraux, dont les effets sont déjà visibles. Parmi leurs victimes, quelques-unes sont fort à plaindre, d'autres sont surtout grotesques, sans cesser d'ailleurs d'être pitoyables aussi. Parmi celles-ci j'indiquerai le sous-trissotin de province, le renanien de Brive-la-Gaillarde ou de Carcassonne, qui bée d'admiration devant chacune de leurs œuvres, y découvrant une « moelle substantifique » qu'il recueille avec avidité et « gobe » avec une gourmande componction, persuadé qu'il lui suffit de s'en nourrir pour être lui-même un philosophe de bon ton et un lettré du bel air ! Je souhaite que M. Anatole France rencontre un jour un de ces sous-Anatoles : ce sera sa première punition !

CHARLES ARNAUD.

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

1. *La Vie militaire du général Ducrot, d'après sa correspondance (1839-1871)*, publiée par ses enfants. Paris, Plon et Nourrit, 1895, 2 vol. in-8 de IV-466-480 p., avec 3 portraits et héliograv., 15 fr. — 2. *Le Duc de Magenta*, par GABRIEL COLLIN. Paris, Lefort, 1894, gr. in-8 de 368 p. avec grav., 4 fr. 25. — 3. *Le Maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta*, par A. RASROUL. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-8 de 382 p., 6 fr. — 4. *Le Dernier Maréchal de France, Canrobert*, par le commandant GRANDIN. Paris, Tolra, 1894, in-8 de 340 p., 6 fr. 50. — 5. *Le Maréchal Bosquet, souvenirs d'histoire locale*, par HILARION BARTHETY. Pau, imp. Vignancour, 1894, in-8 de 312 p. — 6. *Cinquante ans de vie militaire. Le Général de Laveaucoupet*, par J. DE LA FAYE. Paris, Bloud et Barral, 1895, in-8 de XII-368 p., 5 fr. — 7. *La Croix et l'épée. Saints militaires et soldats français*, par CHARLES D'HALLENCOURT. Abbeville, C. Paillart, 1894, in-8 de 240 p., illustré, 1 fr. 50. — 8. *Histoire des zouaves pontificaux*, par RENÉ BITTARD DES PORTES. Paris, Bloud et Barral, 1894, in-8 de VIII-400 p., 5 fr. — 9. *Mémoires du général baron Thiébault*, publiés sous les auspices de sa fille, Mlle CLAIRE THIÉBAULT, d'après le manuscrit original, par FERNAND CALMETTES. T. III, *1799-1806*, avec 2 hélio-

grav. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de 564 p., 2e éd., 7 fr. 50. — 10. *Mémoires militaires du baron Séruzier, colonel d'artillerie légère*, mis en ordre par son ami Le Mière de Corvey, avec une introd. par Joseph Turquan. Paris, Garnier, 1895, in-12 de 360 p., 3 fr. 50. — 11. *Un Aide de camp de Napoléon. La Campagne de Russie*, par le général comte de Ségur. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-12 de 430 p., 3 fr. 50. — 12. *Lettres inédites du baron Guillaume Peyrusse, écrites à son frère André pendant les campagnes de l'Empire de 1809 à 1814*, publiées d'après les manuscrits originaux, avec une notice sur Peyrusse, par Léon-G. Pélissier. Paris, Perrin, 1894, in-12 de XXXVIII-256 p., 3 fr. 50. — 13. *La Prise de Bône et de Bougie*, d'après des documents inédits, par le général comte de Cornulier-Lucinière *(1832-1833)*, orné de gravures par le lieutenant Clément, du 95e. Paris, Lethielleux, 1894, in-12 de 378 p., 3 fr. 50. — 14. *Scènes de l'année terrible pendant la défense nationale*, par Henri Sessine. Lausanne, Payot, 1894, in-12 de 302 p., 3 fr. 50. — 15. *Notice sur le 111e territorial*, par F. Bellanger. Paris, Charles-Lavauzelle, 1894, in-12 de 84 p., 2 fr. — 16. *Pour nos soldats, conseils pratiques, hygiène et morale du service militaire*, par Gaston-Henri Niewenglowski et Louis Ernault. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1895, in-12 de 72 p., 1 fr. 25. — 17. *El Año militar español* (L'Année militaire espagnole), collection d'episodes, faits, gloires de l'histoire militaire d'Espagne. Ouvrage illustré d'un grand nombre de croquis, plans, gravures, par le chef d'escadron d'artillerie D. Estanislao Guiú y Marti. T. III. Barcelone, imp. de la *Revista científico-militar*, 1894, in-8 de 660 p., 7 fr. 50. — 18. *La Educación moral del soldado*, par D. Enrique Ruiz Fornells, précédé d'un avant-propos par D. Pedro A. Berenguer. Tolède, Pelaez, 1894, in-8 de 212 p., 4 fr. 50. — 19. *Organización militar de España y algunas potencias extranjeras* (Organisation militaire de l'Espagne et de quelques puissances étrangères), par D. Enrique Ruiz Fornells et D. Alfredo Melgar Mata. 2e éd. mise à jour jusqu'au 1er septembre 1894. Tolède, Pelaez, 1894, in-8 de 220 p., 5 fr.

I. — Quelques semaines avant sa mort, le général Ducrot, malade, sentant la fin venir, jetait mélancoliquement les yeux sur deux sabres pendus près de son lit : son sabre de sous-lieutenant, où l'on voyait encore la trace de deux balles ; son sabre de général en chef, dont la lame avait été brisée dans la poitrine d'un officier prussien, et disait à ses enfants : « Vous avez là le symbole de ma vie : la première de ces armes représentait l'espérance ; l'autre est synonyme de défaite et de deuil. » La postérité recueillera cette parole d'un soldat mourant et se souviendra que Ducrot fut effectivement un vaillant, qui espéra, qui travailla, qui souffrit pour la patrie, et elle inscrira son nom au livre d'or de ses meilleurs enfants. L'armée, en particulier, aimera toujours à se souvenir du chef intrépide, à la rude franchise, qui eût pu la sauver, si de misérables intrigues de palais ne lui avaient fait préférer d'imbéciles courtisans. Ce n'est point seulement une œuvre de piété filiale que viennent d'accomplir les enfants de Ducrot en publiant cette correspondance qui nous permet de connaître l'homme tout entier, c'est une œuvre patriotique, qui éclaire d'un nouveau jour cette belle figure. Sans doute ces lettres raviveront bien des douleurs, elles nous créeront de nouvelles amertumes en nous montrant une fois de plus combien eût pu être évitée cette douloureuse catastrophe de 1870, mais en mettant en vue un homme du caractère, de la trempe de Ducrot, elles hausseront nos cœurs et raviveront aussi l'espérance. Né à Nevers en 1817, appartenant déjà à l'armée par la plupart des siens, Auguste Ducrot entra à Saint-Cyr le 14 novembre 1835, et fut nommé, le 1er octobre 1837, sous-lieutenant au 1er de ligne, alors

en garnison à Oran. Comme tous les officiers de cette époque, dont le nom a brillé depuis d'un vif éclat dans nos fastes militaires, il avait demandé l'Algérie, c'est-à-dire la vie aventureuse, accidentée, périlleuse des champs de bataille; comme Mac-Mahon, Canrobert, Ladmirault, il avait souhaité ne pas garder une minute au fourreau l'épée que la France lui confiait pour sa défense. Dès Saint-Cyr, il écrivait à son grand-père, M. Dupleix : « Je compte bien obtenir, avec votre aide, d'aller en Afrique.... Je ne puis songer sans une espèce d'horreur que je pourrais languir plusieurs années dans une garnison de France. Ce n'est pas ainsi que je comprends le métier militaire. » Effectivement, il était bien fait pour cette existence mouvementée qui marqua les premières années de notre séjour en Algérie, et il eut l'occasion rapide de montrer à ses chefs qu'il avait en lui l'étoffe d'un véritable soldat. Sa carrière fut rapide. Lieutenant en 1840, capitaine en 1842, chevalier de la Légion d'honneur en 1846, chef de bataillon en 1847, lieutenant-colonel en 1851, colonel en 1853, c'est-à-dire à trente-six ans, il fit en cette dernière qualité la campagne de Bomarsund, où il commença à apparaître non plus seulement comme un soldat d'une vaillance peu commune, mais comme un chef distingué. Les lettres que, pendant son séjour dans la Baltique, il écrivait à sa jeune femme — il avait épousé Mlle de Champs — sont un modèle de délicatesse, de sentiments élevés, de tendresse, au milieu desquels l'idée chrétienne vient donner sa note mélancolique et à la fois consolante : « O ma chère compagne, écrit-il un peu avant de débarquer, au moment du danger comme dans tous les instants de ma vie, ma pensée sera toute à toi. La Sainte Vierge me protégera; mais, s'il plaisait à Dieu d'en décider autrement, mon dernier soupir sera pour toi, que j'aime de toutes les forces de mon âme. Que mon souvenir ne t'abandonne jamais; consacre ta vie tout entière à l'éducation de nos chères fillettes; parle-leur souvent d'un père qui les aimait tendrement et qui eût été heureux de les voir grandir sous ses yeux, d'être leur ami, leur soutien. Élève-les dans des goûts simples, mais ne crains pas de faire quelques sacrifices pour leur donner une solide et brillante éducation. N'oublie pas cependant que des filles ne doivent jamais quitter leur mère; qu'elles aillent dans le monde le plus tard possible. Pour trouver la force de supporter ton malheur, pense que je veille sur vous et que Dieu nous réunira. » Et plus tard, quand, la campagne terminée, il écrit à Mme Ducrot qu'il rentre en France sain et sauf, il lui annonce encore son arrivée dans ces termes : « Oh ! chère amie, que d'actions de grâces à la Providence qui me ramène vers toi, qui abrège cette campagne qui avait semblé devoir être longue et périlleuse ! Parmi les quelques objets que je te rapporte, se trouvent trois lampes que j'ai ramassées dans la chapelle de Bomarsund, la veille de sa destruction; nous ferons purifier ces objets et ils nous serviront à orner la chapelle de la Vierge

à Germigny (paroisse du général, dans la Nièvre). Cette idée m'est venue au moment même où tu pensais lui faire élever un autel. » Nommé général de brigade en 1858, le général Ducrot prit part à la guerre d'Italie, et en partant il écrit encore à sa femme une lettre touchante où il lui recommande « d'élever religieusement ses filles et de leur inculquer des goûts simples. » Toute sa correspondance pendant la période des opérations se ressent de l'enthousiasme qu'avait alors communiqué à nos troupes leur marche presque triomphale à travers la Lombardie. Ducrot partage à ce point l'ardeur générale qu'il ne s'aperçoit pas de la faute que commet l'Empire en créant sur les Alpes une nouvelle grande puissance qui sera forcément pour nous une puissance ennemie. Son enthousiasme fait même qu'il se trompe sur la valeur de nos mouvements stratégiques, et qu'il appelle avec un peu d'exagération le mouvement de Voghera sur Novare « une des plus belles manœuvres qui aient été faites dans les temps modernes. » Mais son bon sens reprend vite le dessus : le 7 juin, il déplore qu'après Magenta on n'ait pas su poursuivre l'armée ennemie ; le 9, il se demande ce que fait l'armée française à Milan, « ce qu'elle attend pour se porter en avant et agir ; » le 11, il annonce à Mme Ducrot qu'il est encore dans la capitale de la Lombardie et il avoue « qu'il s'en étonne quelque peu. » Il est temps cependant que nos soldats quittent Milan, qui va devenir pour eux une nouvelle Capoue : tout cela irrite, agace Ducrot au point de lui faire attribuer à Napoléon Ier des mots qu'il n'a jamais prononcés, comme par exemple le *nil actum reputans, si quid superesset agendum*, ou du moins qu'il a prononcés longtemps après un autre. Mais Ducrot est en campagne; il a autre chose à faire qu'à se rappeler ses auteurs, et d'ailleurs Mme Ducrot n'entendant vraisemblablement pas plus le latin que Sganarelle, le général peut se permettre avec elle cette petite fantaisie. Cependant, tant bien que mal, plutôt mal que bien, la campagne prend fin. Mais Ducrot n'est pas plus tôt rentré en France qu'il est désigné, l'année suivante, pour l'expédition de Syrie. Il la fait tout à son honneur, retourne quelque temps en Algérie, est nommé divisionnaire le 7 juin 1865, et va prendre le commandement de la 6e division militaire, dont le siège était alors Strasbourg. Le séjour du général Ducrot à Strasbourg, séjour qui dura cinq années, restera la grande période de sa vie, celle pour laquelle la postérité voudra conserver son souvenir, celle qui le montrera non pas seulement comme un militaire de valeur, mais aussi comme une intelligence supérieure, un homme d'une clairvoyance peu commune, celle enfin qui mettra pleinement en lumière non seulement son patriotisme éclairé, mais son dévouement, son abnégation, sa force d'âme et son désintéressement. Placé à cette avant-garde de la France d'où il pouvait distinguer chaque jour les préparatifs belliqueux de l'ennemi héréditaire, il ne cessa pen-

dant cinq années de faire entendre sa voix pour signaler au gouvernement de l'Empire le danger qui nous menaçait, pour prévoir la lutte imminente dans laquelle nous devions succomber. Il est impossible que dans un court article bibliographique nous donnions une idée, même légère, de tous les efforts tentés à cette époque par le général Ducrot pour réveiller la torpeur dans laquelle on voulait demeurer endormi aux Tuileries, pour secouer la nonchalance de gens qui se refusaient obstinément à voir le danger. Non seulement le commandant de Strasbourg, qui alla plusieurs fois de sa personne en Allemagne pour étudier sur leur propre terrain nos ennemis, écrivait rapport sur rapport pour démontrer l'écrasante supériorité de l'armée prussienne tant au point de vue des effectifs que sous celui de l'organisation, de l'esprit militaire; mais il s'efforçait encore de montrer en quoi, dans notre propre armée, nous étions inférieurs à nos adversaires, et il indiquait très habilement par quelles réformes urgentes nous eussions pu, sinon faire disparaître entièrement cette inégalité, du moins la corriger en partie. Aux Tuileries, où les seuls courtisans pouvaient prétendre au rôle de *persona grata*, Ducrot était mal vu. C'était un raisonneur et un mécontent qu'on écoutait à peine et auquel on ne voulait point croire. Il était décidément ennuyeux avec ses prévisions néfastes et son ton véritablement insupportable de Cassandre. Il voyait des Prussiens partout. Hélas! aux Tuileries, on ne voulait en voir nulle part, et semblable à des gens qui nient le danger parce qu'ils se cachent les yeux, les conseillers de Napoléon persistaient quand même et toujours à ne rien faire de ce qui eût dû être fait. Le général Fleury, aide de camp de l'Empereur, auquel Ducrot envoyait la plupart de ses communications relatives à l'Allemagne, espérant les faire arriver ainsi plus facilement sous les yeux du Souverain, le général Fleury « craignait d'attrister le maître » en lui signalant l'orage qui montait à l'horizon. D'ailleurs l'Empereur lui-même, quand on se hasardait à lui dire quelque dure vérité, n'était pas de ceux qui vous sont reconnaissants de ne la pas cacher. — Après une communication de ce genre, il faisait dire au général Ducrot « d'être très circonspect dans ses appréciations militaires à l'égard de nos voisins, et de n'être pas plus royaliste que le Roi. » En dépit du mauvais vouloir général, en dépit de la froideur chaque jour grandissante avec laquelle il voyait recevoir ses patriotiques avertissements, Ducrot ne cessa point de les donner : « Cette année 1866, si mauvaise pour tout le monde, écrivait-il le 30 septembre, a été vraiment douloureuse pour nous.... J'ai assisté à la dégringolade et à l'humiliation de notre cher pays! Je vois un horizon chargé de si gros nuages que la tempête me semble inévitable, et je ne vois pas de main ferme et puissante capable de maintenir le gouvernail dans ce bouleversement. Vainement nos hommes d'État affectent une superbe confiance ; vainement ils répètent que tout est pour le mieux dans

le meilleur des mondes; le pays ne partage pas et ne peut partager ce fatal optimisme; il entrevoit instinctivement le danger qu'une stupide imprévoyance rend de jour en jour plus redoutable. » Ces conseils si sages, si perspicaces, ne faisaient qu'aliéner à Ducrot tous les gens qu'ils eussent dû lui attacher à jamais. On en était venu, aux Tuileries, à regretter de lui avoir donné un poste d'où il était si à même de voir et de dire la vérité. Plusieurs fois on essaya de lui faire accepter un commandement à l'intérieur, mais toujours Ducrot refusa. « J'ai beaucoup de raisons à faire valoir, écrivait-il encore le 8 mars 1870, pour expliquer ma volonté de demeurer à Strasbourg; la principale, c'est que je reste toujours convaincu que malgré les assurances, la guerre avec la Prusse est inévitable dans un avenir rapproché. » Tout cela était net, était formel, mais, comme on le dit vulgairement, il n'y a pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre, et l'Empereur, les hommes de l'empire en particulier, étaient de ceux-là. Finalement la catastrophe éclate, affreuse, désastreuse, irrémédiable, l'Empire s'effondre, la France avec lui. Et alors, trop tard, Napoléon ouvre enfin les yeux. « Vos pressentiments sur les intentions de la Prusse, disait le Souverain à Ducrot le soir de la bataille de Sedan, ce que vous m'aviez dit de ses forces militaires et du peu de moyens que nous avions à lui opposer, tout cela n'était que trop vrai; j'aurais dû tenir compte de vos avertissements et de vos conseils. » Malheureusement il était trop tard pour s'en apercevoir.

Nous n'irons pas plus loin dans l'analyse de ce livre d'un puissant intérêt historique, politique et militaire. Quelques lettres sur la campagne de 1870 complètent l'œuvre ; mais Ducrot nous a mis au courant, dans des publications spéciales, de sa conduite militaire dans cette année fatale, et sa correspondance privée n'ajoute que peu de chose aux renseignements déjà donnés là au public. Le point capital de cette œuvre est, comme nous l'avons dit, toute la partie inhérente au séjour de Ducrot à Strasbourg; ces pages donnent à la publication son principal mérite, sa haute valeur historique et morale.

2. — Il n'y a pas deux années encore que le maréchal de Mac-Mahon est mort, et l'histoire de cette vie bien remplie a tenté déjà plus d'un écrivain. Nous avons eu l'occasion d'analyser ici même les ouvrages intéressants du commandant Grandin, de M. Xavier de Préville et de M. Germain Bapst. Voici à son tour M. Gabriel Collin qui a entrepris de nous dire la carrière militaire du *Duc de Magenta*, et qui l'a fait avec talent. Nous ne trouvons point dans ce nouveau travail des documents inédits, ni des choses que nous n'ayons point lues dans les trois auteurs que nous avons précédemment cités, mais le but de M. Collin a moins été de faire œuvre d'érudit et de critique que de vulgariser une existence qui, en dépit de quelques défaillances, demeure un exemple de belles qualités et d'honorabilité militaire. Chrétien sincère, soldat audacieux,

Mac-Mahon est évidemment un type à présenter comme modèle à nos jeunes générations souvent sans foi, sans croyance, la plupart du temps sans énergie, qui s'ingénient à trouver la morale en dehors de la religion, la vertu au delà du christianisme. Dans notre siècle où les croyances s'en vont, et avec elles le désintéressement, l'abnégation, les idées de générosité et de sacrifice, à une époque comme la nôtre où les jouissances matérielles sont le but suprême des neuf dixièmes des individus, il faut que de temps en temps on rappelle à nos jeunes gens qu'il est encore des hommes de dévouement et de devoir. Ces hommes, d'ailleurs, on les trouve surtout sous l'habit du prêtre ou sous la tunique du soldat, c'est-à-dire dans ces deux carrières qui, à des points de vue divers et avec l'abîme qui sépare les choses divines des intérêts humains, ont tant de points de ressemblance, de rapprochement. M. Collin nous dit que, avant d'être militaire, Mac-Mahon avait eu un moment l'idée de se vouer au service de Dieu. Il n'y aurait là rien d'étonnant. En réalité, les deux carrières sont voisines, elles demandent plusieurs vertus différentes et beaucoup de qualités identiques : le prêtre et le soldat sont l'un et l'autre des apôtres qui prêchent de parole et d'exemple. Le nouveau livre de M. Gabriel Collin se recommande par l'esprit chrétien qui l'anime d'un bout à l'autre, par l'élégance de son style aussi bien que par le luxe de son apparence matérielle. C'est un bon ouvrage à répandre, à mettre dans toutes les mains.

3. — Comme le livre de M. Collin, celui de M. Rastoul est consacré au *Maréchal de Mac-Mahon.* L'auteur se souvient sans doute encore qu'il a été officier, et il a su donner à son œuvre un cachet plus militaire que ne l'a fait l'écrivain précédent. Là encore aucun détail que nous ne connaissions, mais les bonnes choses peuvent être sans inconvénient répétées deux fois. Sans inconvénient n'est pas exact, c'est avec avantage qu'il faut dire. D'ailleurs, en disant que l'ouvrage de M. Rastoul est plus technique que celui de M. Collin, nous ne voulons pas dire que l'auteur n'ait voulu exposer que le côté militaire de la carrière du duc de Magenta. Au contraire, le point de vue auquel s'est placé l'écrivain de *l'Univers* est celui de l'histoire générale et politique, et, sous ce rapport, nous trouvons à son œuvre une valeur que n'a présentée dans ce genre aucun des travaux publiés sur Mac-Mahon, y compris la substantielle biographie du commandant Grandin. Bien que le moment ne semble pas venu où l'on puisse envisager avec le calme nécessaire et en pleine connaissance de cause le rôle politique du duc de Magenta, il est permis cependant d'esquisser dès aujourd'hui cette carrière, dont on peut dire qu'elle ne fut pas sans faiblesse, mais qui cependant demeura toujours honnête et droite. C'est dans ce sens que la juge M. Rastoul, et la plupart des bons Français se rangeront sans doute à cette appréciation. En somme, au milieu des difficultés sans nombre contre lesquelles le

chef du pouvoir exécutif était obligé de guider la fortune de la France, il sut, la plupart du temps, choisir le bon parti. Si l'on peut regretter certaines indécisions, on doit lui rendre cette justice que ces erreurs furent loyales, et que jamais il ne fut guidé par l'intérêt personnel. C'est là une vertu rare dans nos temps d'accaparement et d'égoïsme, et M. Rastoul a su bien la mettre en lumière. D'une lecture facile, écrite avec une hauteur de vues très frappante et une grande sûreté d'appréciation, la nouvelle publication de M. Rastoul est de celles que nous pouvons recommander à tous égards.

4. — Encore un maréchal, *le Dernier Maréchal de France*, comme le commandant Grandin appelle Canrobert. Et de fait, n'est-il pas convenu, tacitement au moins, que cette dignité suprême ne sera plus conférée en France jusqu'à ce que le nouveau titulaire aille, suivant la parole du général Chanzy, chercher son bâton de l'autre côté du Rhin? Comme Mac-Mahon, Canrobert a été une figure bien saillante, bien frappante, mais on peut dire, sans faire tort à Mac-Mahon, que le soldat de Zaatcha, de Crimée, de Saint-Privat fut et demeura infiniment plus populaire dans notre armée. Canrobert, c'était le type du troupier français dans ce qu'il a de plus élevé, de plus attachant, de plus caractéristique. C'était la vaillance bon enfant et sans phrases. Tout en lui était simple; rien qui visait à l'effet, au désir de paraître, il ne tenait pas à ce qu'on parlât de lui et demandait même qu'on s'en occupât le moins possible : luttant toujours en vaillant, exécutant, sans songer qu'on pût faire autrement, les actions les plus méritoires, des actes souvent héroïques, il demeurait le seul à penser qu'il n'avait pas fait autre chose que son devoir strict. Son nom même, plébéien d'allure, le faisait passer pour un enfant du peuple. Qui savait — à part un petit nombre d'érudits — qu'il ne s'appelait pas Certain-Canrobert tout court, mais bien *de* Certain *de* Canrobert, et qu'il appartenait à une des plus anciennes familles de France, que son père avait servi Louis XVI d'abord et avait été ensuite un des plus vaillants soldats de l'armée de Condé, que sa mère, impitoyablement jetée dans les prisons de la Terreur, n'avait dû son salut qu'à un véritable miracle? Non, le maréchal *de* Canrobert n'existait pas : il n'y avait au monde que Canrobert, Canrobert tout court, « un troupier fini, » comme l'appelaient les soldats d'Afrique, le chef intrépide de ce

Cinquième bataillon ventre à terre,
Commandé par Certain-Canrob*erre*.

comme chantaient, en courant à la poursuite de Bou-Maza, nos vaillants et alertes chasseurs à pied. Né le 27 juin 1809, Canrobert entrait à Saint-Cyr le 15 novembre 1826 et en sortait deux ans après comme sous-lieutenant au 47e de ligne, alors en garnison à Lorient. Pendant sept ans, malgré tout son désir de faire campagne, il se morfond dans la vie régu-

lière et inactive que mènent nos régiments en France, et ce n'est qu'en 1835 qu'il est enfin appelé à servir en Algérie. Là son existence prend une nouvelle tournure, entre dans une phase toute spéciale. Les minuties du *Service intérieur*, l'appel, les corvées, les distributions, ne se succèdent plus avec la même désespérante monotonie : ils sont entremêlés de marches, d'alertes, de combats, et dès les premiers engagements notre jeune sous-lieutenant se distingue comme un vaillant soldat et comme un chef d'élite. Il a la bravoure, mais il a aussi le coup d'œil ; il a l'accent du commandement, l'énergie qui entraîne et qui enlève. Dans cette rude période de 1835 à 1850, où notre armée d'Afrique sut conquérir des lauriers chèrement achetés, on trouve Canrobert partant où il y a un coup à donner, et souvent aussi un coup à recevoir. A Mascara, à la Tafna, à Tlemcen, à Constantine et dans vingt autres affaires de guerre, il apparaît comme un sabreur, un entraîneur d'hommes, un véritable type de soldat d'avant-garde. Au siège de Constantine, il se conduit avec un entrain merveilleux, une audace à toute épreuve, et son colonel, le vaillant colonel Combes, peut dire en mourant au général Valée : « Mon général, je vous recommande le capitaine Canrobert; il y a de l'avenir dans ce jeune officier. » Nous ne pouvons ici — ce n'est pas le lieu — raconter en détail la vie de Canrobert, que nos lecteurs trouveront convenablement relatée dans l'ouvrage du commandant Grandin. — On sait quelle fut sa conduite en Crimée, en Italie, enfin dans cette désastreuse campagne de 1870, où son héroïsme à Saint-Privat jeta une dernière lueur de gloire sur nos défaites. Partout et toujours, on retrouvera le soldat vaillant, le chef aimé, adoré de ses soldats, qu'il avait été en Algérie. L'ouvrage du commandant Grandin met bien en relief cette belle figure militaire que la mort vient de prendre au moment où nous écrivons ces lignes; cependant il nous semble que le sympathique écrivain, dont nous avons eu l'occasion de faire l'éloge ici plusieurs fois, n'a pas tiré tout le parti possible de son grand modèle. On sent çà et là comme un peu de hâte; certaines parties de la belle carrière du maréchal ne nous ont semblé qu'ébauchées, notamment la Crimée et 1870. L'auteur, qui a fait des emprunts considérables à des écrivains de mérite, comme le regretté colonel de Molènes, par exemple, n'a pas pris le temps de fondre ces renseignements comme il nous semble que son talent le lui eût permis. La valeur de son travail y eût sensiblement gagné.

5. — Du même genre que le précédent travail est le livre que M. Hilarion Barthety a consacré au *Maréchal Bosquet*. C'est une monographie documentée qui pourra contribuer à rendre à l'ancien soldat de Crimée la popularité, hélas! déjà trop affaiblie dans nos cœurs, à laquelle il aurait droit. Soldat de la même époque glorieuse que Canrobert, Bosquet fut cependant une individualité très différente de son illustre compagnon

d'armes. Autant Canrobert fut simple et modeste, autant Bosquet eut la volonté de parvenir et d'être mis en lumière. Mais ce besoin de paraître et d'être quelque chose n'était point de la vanité. Il valait beaucoup, il savait ce qu'il valait, et il montra toujours la volonté ferme, hautement annoncée, de se faire rendre justice, plus pour le bien de son pays que par un futile et sot amour-propre.

M. Barthety a fait un fréquent appel à la correspondance du maréchal. — qui vient d'ailleurs d'être publiée, et nous a permis de juger quels trésors de tendresse, d'élévation, de patriotisme, il y avait dans cette âme et dans cet esprit supérieurs. Ses lettres à sa mère fourmillent des traits les plus délicats et les plus inattendus. En revanche, l'auteur laisse un peu de côté nombre de traits saillants et frappants du caractère de Bosquet, tels que ses nombreux démêlés avec le général Pélissier en Crimée. Il y avait là cependant plus d'une remarque à faire qui aurait servi à caractériser plus spécialement l'homme et le soldat. Bosquet, un peu hautain, assez cassant, supportait nécessairement avec peine la main un peu rude de Pélissier, cette main de fer que le généralissime de l'armée de Crimée ne se donnait pas la peine de recouvrir d'un gant de velours. Et il faut voir comment notre Béarnais, — on sait que Bosquet était de Pau, — recevait ces algarades qui parfois dépassaient la mesure, comment il se plaignait d'être réduit « au rôle de caporal depuis l'avènement de « monsieur Pélissier. » L'ouvrage de M. Barthety, bien qu'incomplet, n'en est pas moins fort intéressant à consulter et à lire : il a le mérite, comme nous le disons plus haut, de faire revivre une des belles figures de notre armée.

6. — D'une envergure moins étendue que celles des trois maréchaux que nous venons d'étudier, fut la personnalité du *Général de Laveaucoupet* que nous présente aujourd'hui M. de la Faye, l'auteur apprécié du *Général de Sonis* et de l'*Amiral Courbet*. Nous nous demanderons, à propos de ce livre, s'il y avait dans la vie du général de Laveaucoupet, qui fut assurément celle d'un vaillant soldat et d'un honnête homme, mais dont le rôle modeste se perd un peu au milieu des événements de son temps, s'il y avait là, disons-nous, matière à ce gros volume où l'auteur s'évertue souvent à mettre son héros en lumière, sans pouvoir y arriver bien nettement. Une des plus grandes difficultés des biographies de ce genre est de ne pas les remplir de détails qui sont certainement pleins d'intérêt pour des familiers ou des amis du personnage principal, mais qui laissent froid le grand public, celui qui, pour être intéressé, demande à être réellement ému. Sous ce rapport, nous craignons, tout en constatant l'excellent esprit de ce nouveau volume, que la vie de Laveaucoupet n'ait point le succès du *Général de Sonis*.

7. — C'est une idée à la fois chrétienne et patriotique qui a conduit la plume de M. Charles d'Hallencourt dans la rédaction de son livre :

La Croix et l'épée. Saints militaires et soldats français. L'auteur, après nous avoir décrit à grands traits la vie des saints que l'armée honore comme patrons, les Maurice, les Sébastien, les Tiburce, nous montre comment, en des temps plus rapprochés de nous, des hommes de cœur et de foi ont pu donner dans les camps l'exemple des vertus chrétiennes et allier à toutes les qualités d'un soldat celles plus méritoires d'un fidèle serviteur de Jésus-Christ. Ce livre est rempli de faits intéressants dans lesquels une moralité toujours élevée se dégage d'un récit simple. Il y a çà et là des pages très émouvantes, comme celles, par exemple, de la visite dans une école d'Alsace-Lorraine d'un inspecteur primaire allemand, où sous les amusantes dénominations de Hund-Kopf, Esels-Kopf, Kalb-Kopf, M. d'Hallenconrt a bien mis en lumière la brutalité, le pédantisme ridicule de nos ennemis. Bon livre à répandre et à vulgariser.

8. — L'*Histoire des zouaves pontificaux*, par M. René Bittard des Portes, est, comme l'indique le titre, la monographie de ce corps d'élite qui, constitué en principe pour défendre contre les empiétements révolutionnaires le domaine temporel du Souverain Pontife, sut devenir, en 1870, un des meilleurs régiments de notre armée nationale et combattre en France, pour la France, avec la même ardeur, le même esprit de dévouement, d'abnégation, qu'il avait combattu jadis à Castelfidardo et à Mentana. M. Bittard a mis très heureusement à contribution les nombreuses publications particulières consacrées aux zouaves pontificaux par des écrivains qui, la plupart, les avaient vus de près, ayant servi et combattu dans leurs rangs. Il a su graduer les teintes et fondre les couleurs de telle sorte que de toutes ces sources multiples déjà anciennes découle bien une œuvre nouvelle, ayant son unité et sa physionomie très particulière. Ce résultat n'est pas aussi facile à obtenir qu'on pourrait se l'imaginer : il y a compilation et compilation, comme il y a fagots et fagots. Quels débuts modestes que ceux de cette légion des volontaires de l'Ouest ! Sept Français et quatre Belges, tel fut le noyau rudimentaire de ce fameux bataillon, et à voir le peu d'empressement avec lequel lui arrivaient les recrues, on eût prédit difficilement qu'il en arriverait, et en un petit nombre d'années, à ne pas pouvoir accepter toutes les demandes d'admission formulées pour en faire partie. Cependant il s'organise et sous la direction d'officiers énergiques, comme le commandant de Becdelièvre, il est bientôt en état de sortir de Rome et de faire le coup de feu. Alors commence son odyssée, série de grandeurs et de misères, de victoires et de revers ; mais dans les unes comme dans les autres, on sent planer toujours au-dessus de ces hommes d'élite les grands sentiments de foi, de dévouement, d'abnégation, qui maintiennent haut les cœurs et les rendent toujours supérieurs aux épreuves. M. Bittard a su écrire un livre vrai et intéressant. Il a bien mis en lumière certaines particularités qui ne sont malheureusement pas assez connues :

c'est ainsi, par exemple, qu'à propos de la composition du corps de Charette, il montre bien que les zouaves, à Rome, pas plus que la légion des volontaires de l'Ouest, en 1870, n'étaient un petit cénacle, n'admettant dans leur sein qu'une certaine catégorie d'individus, notamment les gens à particule. Il se trouvait, au contraire, parmi ces vaillants, nombre de modestes serviteurs de la foi, auxquels il avait suffi de faire acte de bon catholique pour être admis à bras ouverts. Bourgeois, paysans, séminaristes, ouvriers même, la légion compta dans ses rangs toutes les classes de la société : ce fut à ce mélange qu'elle dut de représenter véritablement l'âme de la France, comme elle en avait la volonté et le noble orgueil. La campagne de France, en 1870, a été traitée avec un soin et des détails particuliers par M. Bittard des Portes, qui a consacré à l'histoire spéciale de la légion des volontaires de l'Ouest à peu près la moitié de son volume. Sans entrer absolument dans les détails des opérations militaires, l'auteur nous en donne un récit suffisamment complet pour que nous puissions suivre la légion dans la plupart de ses mouvements : tous ceux qui en firent partie éprouveront un vrai plaisir à voir ainsi résumée l'histoire de leur rude et douloureuse campagne. Un répertoire des noms des anciens zouaves complète cet ouvrage, qui, plus qu'une histoire, est un « historique, » c'est-à-dire le livre d'or des hauts faits et des gloires des anciens défenseurs de Pie IX et de la France.

9. — Avec les *Mémoires du général baron Thiébault* nous abandonnons l'histoire contemporaine pour passer à celle du premier Empire. Ce troisième volume d'un ouvrage dont nous avons à deux reprises déjà entretenu nos lecteurs a le mérite et les inconvénients de ses aînés. Beaucoup de détails intéressants, beaucoup aussi de frivolités. C'est un journal d'opérations militaires et souvent un recueil d'anecdotes d'alcôve. On pouvait mieux présumer du talent de l'auteur du Manuel des états-majors. Le nouveau volume du général Thiébault va de 1799 à 1806, c'est-à-dire qu'il nous fait assister à de bien grandes journées, à la Trebbia, à Novi, au blocus de Gênes, puis au début de l'Empire et notamment à Austerlitz. Comme dans les premiers volumes, le général Thiébault éprouve un plaisir trop fréquent à dauber sur les camarades et à en dire tout le mal qu'il n'en pense probablement pas. C'est chez lui une incurable manie. A Novi les futurs maréchaux Pérignon et Grouchy se font prendre par les Autrichiens pour échapper aux hasards de la bataille ; Suchet, avant Marengo, n'est qu'un envieux plein d'astuce, Soult, un jaloux, etc., etc. A propos des nominations à la dignité de maréchal d'Empire, le général Thiébault, qui n'a jamais pu se consoler de n'avoir pas obtenu le bâton, jette feu et flammes. Pour lui, Berthier, Sérurier et Augereau sont absolument indignes, même au point de vue militaire, de la faveur dont ils ont été l'objet. Pas plus dignes qu'eux, les Lefebvre, les Bessières, les Mortier, les Oudinot

et même Davoust, qui n'a gagné la bataille d'Auerstaedt que « grâce à ses divisionnaires. » — « De tels choix, ajoute-t-il sérieusement, scandalisent au lieu d'édifier; ils ternissent le lustre qu'aurait eu sans eux la grande dignité du maréchalat. »

Nous dirons, nous, que de telles phrases suffisent pour montrer quel mince degré de confiance la postérité peut ajouter aux assertions du général Thiébault. Un officier, un écrivain militaire qui, sciemment, avec préméditation, non pas dans l'excitation du champ de bataille, mais dans le silence du cabinet, porte sur ses contemporains des jugements aussi notoirement injustes, laisse soupçonner sa véracité et s'enlève tout droit à la créance du lecteur. Ce sont là des défauts capitaux dans un historien, et nous ne nous souvenons pas de les avoir vus éclater d'une façon aussi notoire, même dans Saint-Simon. Malgré les grandes critiques que nous venons de formuler, le troisième volume du général Thiébault contient, sur de nombreux événements politiques et militaires, des détails souvent inédits et la plupart du temps intéressants. Quand l'auteur n'a point à formuler d'opinion sur les hommes, quand il se borne à nous relater les faits, il devient un conteur habile, un écrivain expérimenté. Aux gens qui cherchent dans des Mémoires des événements curieux, sans se préoccuper de leur authenticité ni surtout de la valeur des jugements formulés sur les acteurs de ces événements, les Mémoires de Thiébault apparaîtront comme une lecture attrayante. Ceux qui exigent avant tout chez l'écrivain l'impartialité et la vérité devront les parcourir avec la plus grande circonspection.

10. — A peu près aussi authentiques, mais écrits avec infiniment moins de mérite littéraire, sont les *Mémoires militaires du baron Séruzier*, que vient de rééditer la librairie Garnier. Nous avons dit déjà, à propos de l'édition du même ouvrage publiée récemment par la maison Baudoin, combien étaient sujettes à caution les affirmations du brave colonel. Effectivement, il a fallu beaucoup de bonne volonté et d'imagination au premier éditeur de Séruzier — le commandant Lemière de Corvey — pour tirer des quarante pages qu'avait laissées son ami, le volume de trois cent cinquante pages que nous offrent aujourd'hui les éditeurs des rues Dauphine et des Saints-Pères. Nous pensons que, puisque le goût du public est aux Mémoires du premier Empire, il faut du moins choisir et faire une sélection judicieuse : Séruzier ne méritait certainement pas cet excès d'honneur.

11. — Nous ne parlerons pas de la même façon de *la Campagne de Russie*, par le général comte de Ségur, que vient de publier la maison Firmin-Didot. Nous avons dit déjà, à propos d'un premier volume de l'ancien aide de camp de Napoléon, les mérites de cet écrivain, les reproches que lui a adressés la critique. Nous avons rappelé qu'on avait prétendu qu'il avait trop d'esprit, surtout trop d'imagination pour un historien, et

qu'il aimait à présenter les événements non pas tels qu'ils s'étaient réellement passés, mais tels qu'ils auraient dû se passer, pour offrir un tableau au gré de l'historien. dramatique, tragique ou comique. Il y a un peu de vrai dans ces critiques, mais il y a encore plus d'exagération. Au demeurant, nombre de pages de Ségur qui avaient jadis été taxées d'exagération ou même d'erreur ont été corroborées, dans la plupart de leurs assertions, par des publications récentes, de la bonne foi desquelles il n'est pas permis de douter. La valeur historique des Mémoires de l'ancien aide de camp de Napoléon a donc grandi depuis leur première apparition il y a une cinquantaine d'années. La campagne de Russie constitue d'autre part, dans l'œuvre de Ségur, un travail à part, bien spécial, qui a une valeur certaine, incontestable. Sans parler des qualités du style, qui partout chez l'écrivain est à la hauteur des événements, on peut dire qu'au point de vue de la relation précise des faits, Ségur a exécuté de cette année 1812 un tableau qu'aucun auteur n'a surpassé. Qu'on réédite Ségur, nous le comprenons : il y aura toujours intérêt et profit à lire des pages aussi vigoureusement écrites.

12. — Les *Lettres inédites du baron Guillaume Peyrusse* datent également du premier Empire. Bien que les événements dont elles nous parlent soient connus d'ailleurs, bien qu'on ne trouve guère, dans cette correspondance, de détails inédits de quelque importance, elle méritait d'être tirée de l'oubli, ne fût-ce que pour nous donner à connaître la race des Riz-pain-sel impériaux. Le général de Fezensac dit quelque part, dans ses Mémoires. que s'il y eut un général d'armée au monde qui se préoccupât de posséder une bonne administration, ce fut Napoléon, et qu'en même temps ce même homme fut celui qui arriva à avoir la plus détestable. On ne s'étonnera pas de ce résultat négatif en lisant la correspondance bien instructive sous ce rapport, bien édifiante, de Peyrusse. Très occupé de ne manquer de rien pour lui-même, c'est surtout de sa petite personne qu'il a soin. Quant aux troupes, aux rationnaires, c'est là le moindre de ses soucis. Il écrit d'Ulm, quand l'armée a à peine le nécessaire : « J'ai une bonne voiture, j'y dors, j'y lis, j'y mange de bonnes langues fourrées tout à mon aise, mes équipages se portent bien. Je jouis d'une bonne santé. » Qu'est-ce que l'armée peut demander de plus? Évidemment elle ne peut rien avoir à réclamer, puisque ses payeurs se trouvent dans une situation aussi digne d'envie. En 1812, l'année de la campagne de Russie, Peyrusse n'est pas plus à plaindre. « Je suis arrivé ici le 24 en parfaite santé, écrit-il de Mayence, sans avoir éprouvé la moindre contrariété. La route m'a paru longue (pauvre homme!). Je l'ai faite partie à pied, en lisant, partie en dormant; j'ai une fort bonne calèche pour cela. » Tout le volume est rempli d'aveux de ce genre, qui lui donnent sa physionomie particulière et un véritable intérêt.

13. — Avec *la Prise de Bône et de Bougie* par le général comte de Cornulier-Lucinière, nous quittons le premier Empire pour assister à deux scènes glorieuses de notre guerre d'Algérie. On sait, ou plutôt on ne sait pas, car les commencements de la conquête d'Alger n'ont encore trouvé en France aucun historien complet et véridique, on ignore donc généralement combien furent pénibles les débuts de nos opérations sur la terre des deys, au lendemain même de la glorieuse prise d'Alger. Abandonnée ou à peu près par le gouvernement, laissée sans contingents nouveaux, sans relève, presque sans ressources et sans autres vivres que ceux qu'elle parvenait à conquérir le sabre à la main, la petite armée d'Afrique eut à lutter contre des difficultés de tout genre, dont la moindre fut celle de faire face aux multiples retours offensifs des Arabes. Cependant, dans cette situation presque désespérée, où elle semblait forcément réduite à garder une stricte défensive, elle trouva moyen non seulement de ne rien laisser entamer des conquêtes faites, mais d'attaquer les Arabes et de leur enlever de nombreux postes importants. Parmi eux il faut compter Bône et Bougie, conquis ainsi par le plus audacieux des coups de main. C'est le récit de cette expédition que nous donne aujourd'hui M. le général de Cornulier-Lucinière, d'après des papiers de famille et des Mémoires inédits. Ce petit livre, extrêmement attachant, alerte d'allure, plein de détails curieux, est à lire par quiconque s'intéresse à l'histoire de notre grande colonie algérienne, ou simplement par ceux qui cherchent dans l'histoire des leçons de courage et de patriotisme.

14. — Voici maintenant un livre qui nous arrive de Lausanne, mais qui est cependant bien français d'allure et de cœur : nous avons nommé *les Scènes de l'année terrible*, de M. Henri Sensine. Comme son titre l'indique, cet ouvrage n'est point un récit suivi de la guerre, ce sont des pages séparées, des notes éparses, croquis rapidement jetés sur le papier par un peintre dont la main est sûre et dont le cœur vibre de patriotisme. La note générale est triste, poignante souvent, comme il doit arriver dans un récit qui ne retrace guère que douleurs et misères. Et même des quelques pages où la tonalité prend une note moins funèbre, comme dans *les Francs-tireurs des murailles*, par exemple, il se dégage une sorte de tristesse qui vous enveloppe comme un linceul. Mais cette tristesse n'est pas de celles qui abattent, qui démoralisent : on sent au fond un vague sentiment d'espoir, d'avenir, de revanche, qui malgré tout vivifie et réconforte. Bon livre à recommander.

15. — La *Notice sur le 111e territorial*, de M. F. Bellanger, n'a pas un titre exact. Elle devrait s'intituler plus exactement : Aperçu historique sur les milices du Dauphiné ou du Lyonnais de 1534 à 1894. Cependant nous comprenons le sentiment louable qui a poussé M. Bellanger à chercher des origines à son régiment actuel, et, bien que le lien qui le rattache à ses ancêtres soit bien fragile, on ne peut pas dire qu'il

soit imaginaire. Ce petit livre aura certainement du succès dans le public militaire restreint auquel il s'adresse. Nous le signalons à nos lecteurs de Lyon et des départements circonvoisins.

16. — *Pour nos soldats*, de MM. Niewenglowski et Ernault, est un petit manuel bien fait qui rendra des services dans nos régiments. Les auteurs intitulent leur livre : « Conseils pratiques d'hygiène et de morale, » et effectivement leur petit travail contient bien tout cela. Sans doute, au point de vue de la morale, nous aimerions voir quelques recommandations un peu plus précises, mais il faut se contenter de ce que l'on a, et nous croyons que, tel qu'il est, le petit livre *Pour nos soldats* est à répandre et à vulgariser parmi les jeunes gens qui sont sur le point d'entrer au régiment.

17. — Le troisième et dernier volume de *El Año militar español* vient enfin de paraître, et nous signalons avec plaisir à nos lecteurs la publication de ce dernier venu, égal en mérite et en intérêt à ses deux aînés. Ajoutons que l'auteur a bien voulu tenir compte des desiderata que nous avions formulés ici même à propos des tables des matières, et qu'il a pourvu son travail de répertoires facilitant considérablement les recherches. Tel qu'il est, le livre de M. le commandant Estanislao Guiú représente une somme de travail considérable et a une valeur scientifique très certaine. Nous ne croyons pas qu'en aucun pays il existe un répertoire d'éphémérides aussi judicieusement classées, exposées avec ces détails et cette exactitude historique. En France, notamment, nous avons de nombreux calendriers de ce genre, mais ils sont la plupart très incomplets et appartiennent au domaine de la littérature marchande plutôt que scientifique ou littéraire. Il n'en va pas de même pour l'ouvrage du commandant Guiú. Nous signalons aux personnes qui s'occupent d'histoire militaire étrangère *El Año militar español* comme une publication qui peut, à un moment donné, leur rendre de réels services. En dehors de l'exactitude des dates, on trouvera dans cet ouvrage une foule de détails peu connus de l'histoire générale espagnole aussi bien que de son histoire militaire, détails que seul un militaire était à même de coordonner rationnellement. Tous nos compliments à l'auteur pour avoir entrepris une œuvre de cette envergure et pour l'avoir menée à bonne fin.

18. — *La Educación moral del soldado,* due comme le précédent travail à un officier espagnol, M. le lieutenant D. Enrique Ruiz Fornells, est un ouvrage rempli de judicieuses données, écrit avec une grande élévation d'idées et une réelle possession du sujet. L'auteur a eu surtout en vue le soldat espagnol, c'est-à-dire une nature un peu impérieuse et souvent peu maniable au point de vue de la discipline, mais nombre de ces conseils pourraient être acceptés avec profit dans toutes les armées, notamment dans la nôtre, que tant d'affinités rapprochent de l'armée espagnole. M. le lieutenant Fornells a divisé son travail en deux parties

consacrées, la première, à la méthode éducative et à la préparation des instructeurs, la seconde, aux devoirs moraux et aux vertus militaires du soldat. Tout ce qu'il dit sur le devoir, le patriotisme, la discipline, l'abnégation, le courage, l'honneur, est d'une vérité, d'une netteté, d'une précision de conception, qui font le plus grand honneur à ses mérites de penseur et d'écrivain. Nous voudrions que M. N. Corre et les auteurs des tristes brochures que nous avons analysées ici même sur *le Militaire professionnel* se donnassent la peine de lire des publications comme celle de M. Fornells. Peut-être les éclaireraient-elles sur le véritable rôle de l'officier dans la nation, rôle dont ils ne paraissaient pas avoir la moindre idée. Mais ces écrivains veulent-ils véritablement être éclairés? Quoi qu'il en soit, et pour revenir à *la Educación moral del soldado*, nous déclarerons que ce livre est digne d'attirer l'attention, non pas seulement de nos officiers, mais de quiconque s'intéresse aux grandes questions d'éducation morale et de perfectionnement intellectuel.

19. — L'*Organisazión militar de España y algunas potencias extranjeras* est un livre de vulgarisation qui nous donne, spécialement sur la constitution militaire de nos voisins, des détails intéressants. On trouvera là nombre de renseignements qu'il serait difficile, non pas seulement à un étranger, mais même à un officier espagnol, de rencontrer, à moins de se livrer à de longues recherches et de feuilleter toute une série de gros volumes. Nous n'avons pas besoin de dire que l'ouvrage de MM. les lieutenants Fornells et Mata est au courant des dernières réformes et qu'on y trouve en son entier la nouvelle organisation militaire due au général Lopez Dominguez, notamment la division en sept corps d'armée (qui vont demain sans doute se grossir d'un huitième). En ce qui concerne les armées autres que l'armée espagnole, les renseignements sont, la plupart du temps, exacts et puisés aux bonnes sources, sauf peut-être en ce qui a trait aux effectifs. Les auteurs ne nous ont pas paru, sous ce rapport, avoir tenu compte des dernières modifications organiques apportées aux armées allemande, française et russe. C'est là, d'ailleurs, une critique légère, purement de détail, qui n'enlève rien au mérite de cette utile publication.

ARTHUR DE GANNIERS.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Cours complet de religion catholique à l'usage de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne*, par le R. P. SIFFERLEN, S. J. Cours supérieur. Classe de troisième : *La Révélation ancienne et le symbole;* classe de seconde : *La Révélation chrétienne et la morale;* classe de rhétorique : *L'Église, la grâce et les sacrements;* classe de philosophie : *L'Histoire de l'Église.* Paris, Gaume, 1894, 4 vol. in-12 cart., ensemble de 608 p., 6 fr. — 2. *La Foi et l'incrédulité devant la raison et la science, les autorités et les faits*, par le R. P. P. S., misssionnaire; trad. de CH. DE SAINT-MARTIN. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 360 p., 1 fr. 50. — 3. *Catholi-*

cisme et protestantisme, par le R. P. P. S., missionnaire. Trad. de Ch. de Saint-Martin. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 192 p., 1 fr. — 4. *De la Confirmation et de l'âge auquel il convient d'y admettre.* Marseille, Imp. marseillaise, 1894, in-8 de 54 p. — 5. *La Douleur et la mort. Entretiens et discours*, par le R. P. Jean Vaudon. Paris, Retaux, 1893, in-12 de viii-350 p., 3 fr. 50. — 6. *Sermons d'Avent*, par Mgr Gay. Paris, Oudin, 1895, in-8 de 454 p., 6 fr. — 7. *Les Chefs-d'œuvre oratoires* de l'abbé Combalot, publiés d'après les manuscrits de Mgr Ricard. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 310 p., 3 fr. — 8. *La Parole de l'Évangile au collège. Instructions morales aux jeunes gens sur le saint Évangile*, par l'abbé J. Tissier. Paris, Retaux, 1894, in-12 de xxiv-316 p., 3 fr. 50. — 9. *Troisième année de prédication. Cinquante-deux prônes sur le Décalogue*, par l'abbé Plat. Paris, Lethielleux, 1895, in-8 de viii-516 p., 4 fr. — 10. *La Propagation du sacerdoce*, par le P. Ramus, S. J. 5e édit. Paris, Téqui, 1894, in-12 de viii-60 p., 0 fr. 75. — 11. *La Sainte Communion, moyen par excellence pour conserver et multiplier les vocations ecclésiastiques. Lettres à un directeur de séminaire*, par un de ses confrères, 2 vol. in-8 de 30 et 32 p., 0 fr. 40. — 12. *Les Méditations du prêtre séculier*, par l'abbé Combalot, recueillies et publiées par Mgr Ricard. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 376 p., 3 fr. — 13. *Le Prêtre auprès des malades et des mourants*, par le R. P. Paul Stub, barnabite. 3e édit. Paris, Abadie, 1894, in-12 de viii-464 p., 3 fr. 50. — 14. *Jésus offert à la jeunesse dans les principales circonstances de son enfance*, par l'abbé Dumax. 5e édit. Paris, Haton, s. d., in-12 de 216 p., 1 fr. — 15. *Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie. Mois de Marie de la jeune chrétienne*, par l'abbé Dumax. 8e édit. Paris, Haton, in-12 de 216 p., 1 fr. — 16. *Aux mères chrétiennes. Entretiens et conseils avant et après le catéchisme*, par l'abbé Dumax. Paris, Haton, in-12 de 250 p., s. d., 1 fr. 50. — 17. *La Guerre aux défauts. Petit traité tout en histoires sur la correction des défauts*, par l'abbé Dumax. 6e édit. Paris, Haton, s. d., in-12 de 216 p., 1 fr. — 18. *L'Obéissance enseignée aux enfants. Petit traité en histoires sur la désobéissance et la soumission*, par l'abbé Dumax 8e édit. Paris, Haton, s. d., in-12 de 216 p., 1 fr. — 19. *Les Familles bibliques. Conférences*, par le R. P. A. Matignon, S. J. 6e série. *La Sainte Famille.* Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 416 p., 3 fr. — 20. *Le Saint Rosaire de la Très Sainte Vierge*, trad. de l'allemand du R. P. Thomas Esser, O. P., par Mgr Amédée Curé. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-8 de viii-664 p., 6 fr. — 21. *Contemplations eucharistiques*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1895, in-12 de 348 p., 2 fr. 50. — 22. *Écrits choisis. Lettres, avis, maximes* du B. Antoine-Marie Zaccaria, fondateur des barnabites. Paris, Bureau du « Bulletin des enfants du Sacré-Cœur. » in-12 de x-114 p., 0 fr. 80. — 23. *Soliloques, ou Leçons de perfection chrétienne* du B. Paul de Sainte-Madeleine, franciscain, trad. du latin par un religieux du même ordre. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-18 de xxiv-298 p., 1 fr. 50. — 24. *Pensées du Ciel. Petite anthologie de spiritualité offerte aux âmes chrétiennes*, par le R. P. Lescœur, prêtre de l'Oratoire. Paris, Oudin, 1894, in-18 de viii-456 p., 2 fr. 50. — 25. *Nouvelles Fleurs du curé d'Ars*, recueillies par le R. P. Dom Germain Maillet-Guy. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 164 p., 0 fr. 75. — 26. *Règlement de vie chrétienne offert aux enfants de Marie*, par le R. P. Fr. Neumayr, trad. du latin par un Père de la même Compagnie. Paris, Lethielleux, s. d., in-32 de 78 p., cart., 0 fr. 60. — 27. *La Charité pour les morts et la consolation pour les vivants*, par J.-B. Gergerès. 2e édit. Paris, Téqui, 1894, in-18 de xxiv-612 p., 2 fr. 50. — 28. *L'Office divin. Origine et beautés du bréviaire romain*, par l'abbé P. Rambaud, aumônier des clarisses de Bordeaux. Paris, Téqui, 1894, in-12 de 100 p., 0 fr. 75. — 29. *Cantica Sion. 220 chants latins anciens et nouveaux* recueillis par le P. G. Jung, S. J. 4e édit. Paris, Haton, s. d., in-18 de xii-516 p., 3 fr. — 30. *Caecilia. Recueil de chants sacrés*, par l'abbé H. Poivet. Paris, Haton, s. d., in-12 de 100 p., 1 fr. 50. — 31. *Psautier accentué pour les vêpres du dimanche et des fêtes*, par l'abbé J. Sabouret. Paris, Haton, 1894, in-12 de 32 p., 0 fr. 20.

1 à 9. — Enseignement. — Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que le R. P. Sifferlen s'est rendu à nos désirs; il complète aujourd'hui son *Cours de religion catholique* à l'usage de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne. Nous annoncions, il y a un an, le premier volume destiné au cours

supérieur et spécial à la classe de troisième ; il traitait *De la Révélation ancienne et du symbole.* Cette année voit paraître à la fois trois volumes : l'un, pour la classe de seconde, a pour objet *la Révélation chrétienne et la morale ;* l'autre, pour la classe de rhétorique, traite *De l'Église, de la grâce et des sacrements ;* dans le troisième, pour la classe de philosophie, est comprise *l'Histoire de l'Église.* Le volume qui est consacré à la révélation chrétienne et à la morale se divise en deux grandes parties ; la première comprend trois chapitres où l'auteur s'occupe des livres du Nouveau Testament, de la vérité historique de ces livres et de la divinité de la révélation chrétienne ; la deuxième partie se subdivise en deux sections : Commandements en général ; Commandements en particulier. Dans la première section, trois chapitres traitent de la loi et des devoirs de la conscience et de la liberté, des actes humains ; dans la deuxième section, six chapitres se partagent toutes les obligations que nous impose la loi : Foi, espérance et charité ; Culte, serment et vœu ; Devoirs de l'homme envers lui-même ; Devoirs envers le prochain ; la Famille ; Devoirs envers l'État. — Le volume pour la rhétorique considère d'abord dans l'Église de Jésus-Christ son institution divine, sa visibilité et sa perpétuité, sa constitution, ses caractères propres qui n'appartiennent qu'à l'Église romaine : c'est le sujet des trois chapitres de la première partie. Dans la seconde, les sujets de neuf chapitres sont la grâce, les sacrements en général et chaque sacrement en particulier. — L'histoire de l'Église, qui remplit le dernier volume, destiné aux philosophes, est partagée en six périodes, dans chacune desquelles l'auteur considère séparément la vie extérieure et la vie intérieure de l'Église. La vie ou l'histoire extérieure comprend les rapports de l'Église avec les divers États ; la vie ou l'histoire intérieure embrasse tout ce qui concerne les hérésies ou les schismes, la science de l'Église et les arts, le culte et la vie chrétienne, enfin la constitution de l'Église. Cette méthode du R. P. Sifferlen nous remet en mémoire l'ouvrage d'un de nos anciens professeurs d'histoire ecclésiastique au grand séminaire de Nîmes. Toutefois le cours d'histoire que nous analysons nous paraît préférable en ce que la division et les subdivisions de chaque période portent les mêmes titres. Il est aisé de comprendre combien cette uniformité, d'une part, favorise la précision et la clarté du récit, d'autre part facilite l'intelligence soit des faits eux-mêmes, soit de leur corrélation, et les grave plus aisément dans la mémoire. De ce volume et des deux autres, il est vrai de dire ce que nous disions ici même du premier : l'œuvre du R. P. Sifferlen est une « œuvre sérieusement utile. » Nous y avons reconnu les mêmes qualités : la simplicité, la méthode, la clarté, unies à une admirable précision. S. Em. le cardinal Desprez proclame « excellent » ce *Cours complet de religion catholique* qui a mérité l'approbation et les éloges d'un si grand nombre d'évêques.

C'est encore un cours de religion que nous offre M. Ch. de Saint-Lar-

tin, sous ce titre : *La Foi et l'incrédulité*, et qu'il traduit de l'espagnol. Le missionnaire lazariste qui en est l'auteur est un des controversistes les plus distingués, et son livre est un véritable traité d'apologie catholique. Mais le plan, la méthode, la forme, diffèrent tout à fait de l'œuvre du P. Sifferlen. Ici la foi et l'incrédulité comparaissent devant le tribunal de la raison et de la science, des autorités et des faits ; en d'autres termes, l'auteur « prouve la nécessité d'un culte, examine les causes de l'incrédulité, fait crouler les remparts du pauvre incrédule, donne aux jeunes gens d'excellents conseils, détruit les objections de ceux qui veulent servir à la fois Dieu et le démon, fait une étude soignée et approfondie de l'esprit de foi en la femme et conclut en exaltant à nouveau la véritable Église et en exhortant les catholiques à sortir de cet état d'indolence qui nous éloigne du Ciel. » Cette analyse donne une exacte idée de ce livre, où la méthode fait peut-être un peu défaut, mais où on ne saurait trop reconnaître « une érudition peu commune, une logique sévère, une profusion de citations historiques, une rare franchise de langage et un saint zèle. » L'auteur le destine spécialement « aux diverses associations de jeunesse catholique, » mais il sera très utile aussi à un grand nombre de pères et de mères qui vivent dans l'indifférence et qui ont un besoin urgent d'être éclairés et conduits. Nous remercions M. Ch. de Saint-Martin de nous l'avoir fait connaître par une traduction à la fois fidèle et élégante ; il lui reviendra une bonne part des heureux résultats qu'il est destiné à avoir.

Nous lui devons les mêmes remerciements et les mêmes félicitations pour le second ouvrage du même auteur qu'il publie sous ce nouveau titre : *Catholicisme et protestantisme*. Ce livre se divise en trois parties ; dans la première, l'auteur parle de l'institution du christianisme ; dans la seconde, il répond aux objections contre la doctrine catholique ; dans la troisième, il expose les erreurs ou les calomnies répandues contre l'Église et les détruit les unes après les autres par de courtes réponses correspondantes ; en forme de conclusions, il réfute cinq principales objections qui peuvent empêcher un protestant d'embrasser le catholicisme. Un abrégé de la religion, sous forme de catéchisme, et quelques formules de prières terminent ce petit volume. Les qualités que nous avons reconnues à l'auteur reparaissent ici, mais nous sommes heureux de constater que dans ce dernier ouvrage, nous avons trouvé plus de méthode et de précision. Il serait à désirer que ce livre fût très répandu, surtout dans les pays où le protestantisme est encore enraciné.

De toute la doctrine, la brochure anonyme : *De la Confirmation*, ne retient que ce qui concerne ce sacrement, et encore même se borne-t-elle presque exclusivement à traiter le sujet au point de vue de l'âge auquel il convient d'admettre les enfants à la réception de ce sacrement. En France, l'usage général est de n'admettre à la confirmation que les

enfants qui ont fait la première communion, mais cet usage ne remonte pas au delà de la deuxième moitié du XVIIIe siècle. On en revient, du reste, peu à peu; dans plusieurs diocèses, les évêques ont rétabli la pratique commune; à Marseille surtout, Mgr Robert se fait un devoir, chaque année, de confirmer tous les enfants qui ont atteint l'âge de discrétion; déjà il avait introduit cette coutume dans le diocèse de Constantine, et l'expérience qu'il en avait faite n'avait servi qu'à le convaincre de ses précieux avantages. « Les âmes recevant (par le sacrement de confirmation) un accroissement de la foi, se sentent en même temps portées davantage à connaître la doctrine chrétienne et en obtiennent plus facilement l'intelligence. » L'auteur, résumant, comme il le dit, les articles si judicieux et si fortement appuyés, publiés dans les *Études* des Pères de la Compagnie de Jésus, établit la discipline de l'Église, quant à la réception de ce sacrement, à peu près invariable jusqu'au XIIIe siècle, et substantiellement la même jusqu'à nos jours, sauf dans l'Église de France, depuis la Révolution. Cette démonstration est précédée d'une lettre élogieuse de Mgr Robert, qui bénit le livre et lui souhaite beaucoup de lecteurs.

Après la doctrine, la morale, qui en est comme l'écoulement, et parmi les questions les plus pratiques, celle de *la Douleur et de la mort*. Nous analysions, il y a un mois, les conférences de Mgr l'évêque de Nancy sur *la Douleur* et *le découragement*, en appelant l'attention de nos lecteurs sur le commentaire de la troisième béatitude que leur offrait l'éminent prélat : Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. C'est encore une consolation que leur apporte la parole de l'éloquent missionnaire du Sacré-Cœur. Huit conférences traitent du problème de la douleur, des richesses de la douleur, de la science de la douleur, de l'Homme de douleur, de la douleur et des morts, de la douleur et du Purgatoire, du Purgatoire envisagé comme œuvre du Cœur de Jésus, et enfin de la résurrection de la chair et du dernier jugement. La seconde moitié du livre contient cinq panégyriques ou oraisons funèbres de S. Pierre Claver, du B. Perboyre, de saint Bernard, de Mgr Verjus, de Jeanne d'Arc; ce sont comme autant de modèles dont la vie, semée de douleurs et d'épreuves, nous montre avec quelles dispositions nous devons accepter et supporter nos maux. Écoutons Mgr Verjus : « Les croix viennent.... les unes après les autres : péril sur péril; épreuve sur épreuve; aujourd'hui un naufrage...., demain la famine....; après-demain la fièvre, puis l'insuccès, le mépris, l'ingratitude.... Mais malgré le petit tableau radouci que je viens de vous peindre, nous sommes tous heureux, gais et joyeux comme les oiseaux du paradis qui volent sur nos têtes. » C'est l'écho des paroles de saint Paul : *Superabundo gaudio in omni tribulatione*. Telle est la douleur pour le chrétien : elle est la meilleure source et la plus sûre garantie de la véritable joie. L'homme

mondain crierait au paradoxe; qu'il veuille bien essayer de lire les pages si attrayantes du livre du P. Vaudon, et il y trouvera bientôt la justification de cette parole : Bienheureux ceux qui pleurent !

La béatitude ! c'est le mot que l'homme entend plus volontiers retentir à son oreille; il a pour son cœur un attrait irrésistible. Tout homme aspire au bonheur, mais où le trouver ? Le Maître nous l'a appris ; les apôtres nous l'ont répété, et de nos jours encore les prédicateurs ne cessent de le redire. Après Mgr Turinaz, après le R. P. Vaudon, lisez Mgr Gay : tous ces *Sermons d'Avent* n'ont pas d'autre objet que de rappeler à tous où se trouve la vraie, la réelle béatitude; ils sont le développement de la première partie du Sermon de la montagne. Toutefois d'autres discours s'y trouvent mêlés sur la commémoraison des morts, sur la Dédicace, sur l'Immaculée Conception, sur la Nativité, sur la nature et les effets de la grâce, sur la vie céleste des bienheureux, sur les obligations de la race divine, c'est-à-dire sur tous les sujets qui ont trait au temps de l'Avent. Avec les sermons de Mgr Gay pour le Carême, les *Sermons d'Avent* formeront un cours presque complet de prédication apostolique, mine riche et précieuse où les pasteurs des âmes pourront puiser abondamment pour instruire, intéresser et toucher leurs fidèles. Nous n'avons pas à faire l'éloge de l'illustre auxiliaire de Mgr Pie : il est connu et goûté du grand nombre, et nous sommes bien sûr qu'il suffit d'annoncer le nouvel ouvrage posthume publié par la librairie Oudin pour qu'il soit avidement recherché et lu. Les éditeurs ont cru devoir nous avertir que ces sermons datent de 1851 et 1853, et n'étaient point destinés par leur auteur à l'impression ; ils s'excusent d'en avoir respecté le texte, « qui ne présente peut-être pas toujours la perfection de la forme telle qu'on la remarque dans les œuvres dont Mgr Gay a dirigé lui-même la publication. » Nous préférons bien, et de beaucoup, qu'ils en aient agi ainsi; pour nous, pour tous les admirateurs de Mgr Gay, il est vraiment agréable, intéressant, de remarquer dans ces premiers écrits, « à côté de considérations absolument originales et neuves, le germe déjà nourri de certains de ses principaux traités. Puis, dans cette nouvelle série, encore, c'est toujours un enseignement sublime approprié aux facultés les plus humbles, avec une poésie qui charme, avec une clarté, une simplicité même parfois qui montre combien le talent de ce maître de l'ascétisme contemporain savait se mettre à la portée de tous les enfants de Dieu. » Les éditeurs n'ont pas été moins bien inspirés en faisant suivre les sermons de Mgr Gay d'une « table des matières » très développée où se trouve, non seulement la division générale de chaque sermon, mais l'énoncé des principales propositions qui y sont développées.

Le genre oratoire de l'abbé Combalot diffère de celui de Mgr Gay, comme l'ascète ou le mystique diffère du missionnaire. Toutefois nous

ne connaissions pas jusqu'ici le vrai Combalot. Un évêque écrit à Mgr Ricard qui vient de publier *les Chefs-d'œuvre oratoires de l'abbé Combalot d'après les manuscrits :* « Vous nous avez révélé un Combalot que les sténographes des recueils de prédication ne faisaient guère soupçonner. Comment, se disait-on en lisant les prétendues reproductions des sermons du grand prédicateur, comment une parole si terne, si lâche, si traînante, a-t-elle pu remuer les immenses auditoires qui se pressaient autour de cette chaire, où l'on venait entendre avec tant d'avidité le Bridaine du XIXe siècle? » L'abbé Combalot, qui souffrait beaucoup de ces reproductions infidèles, s'était promis de publier un jour ses œuvres oratoires, quand il aurait pris sa retraite.... « On sait que cette retraite, il ne la prit jamais. C'est en chaire que l'intrépide vieillard devait mourir. » Ce que l'abbé Combalot n'eut pas le loisir d'entreprendre, son historien l'a fait pour lui, et nous nous en félicitons avec tous les admirateurs du grand missionnaire. Nous avons maintenant le texte même de ces admirables discours et nous pouvons y découvrir le secret de son action prodigieuse sur les masses ; il est tout entier dans la notion de l'apostolat catholique de la parole, d'après saint Paul et les Pères : « Prêcher Jésus-Christ et rien que Jésus-Christ. » Avec l'abbé Combalot, on est toujours en plein dans le surnaturel ; il n'a pas d'autre objectif que le salut des âmes, la conversion des pécheurs. Jamais on ne sent la préoccupation personnelle, la vraie recherche du moi si chère au rhéteur. Dans ses plus belles envolées, c'est l'apôtre qui parle, uniquement l'apôtre.... Comme moraliste, il excellerait à peindre les caractères et les cisèlerait à l'emporte-pièce, mais ce serait manquer de respect à la parole sainte, et c'est à la Sainte Écriture seule qu'il empruntera ses couleurs. Avec cela toujours clair, précis, bien que substantiel et profond. L'air circule dans ses périodes, et la lumière aussi.... Inutile d'insister sur l'autre caractère de cette parole : le courage. L'abbé Combalot a porté cette qualité, ce devoir, parfois, de l'apôtre jusqu'à l'audace, d'aucuns diraient jusqu'à l'excès. Ce jugement si détaillé, si motivé, est de Mgr Ricard. Qui, mieux que lui, pouvait nous donner de l'œuvre oratoire de l'abbé Combalot une notion plus exacte et plus autorisée?

La Parole de l'Évangile au collège est aussi une œuvre oratoire, mais ses sujets sont limités et l'auditoire auquel elle s'adresse est plus restreint. L'auteur, M. l'abbé Tissier, directeur de l'Institution Notre-Dame de Chartres, s'est proposé d' « évangéliser » ses élèves, de les initier aux enseignements et aux leçons que contiennent les faits, ou les paraboles, ou les paroles consignées dans le saint Évangile, en appliquant ses leçons et ses enseignements à la formation de leur cœur. Il a disposé ou groupé ses allocutions en cinq séries, s'enchaînant les unes aux autres : 1° Enfance évangélique de Jésus (la promesse, l'attente, l'étoile des Mages, la fuite en Égypte, les voix de Dieu, l'audience de Jésus) ; 2° les Grands Convertis

de l'Evangile (Zachée, la Samaritaine, Madeleine, saint Pierre et le bon larron) ; 3° les Malédictions du saint Évangile (malédiction du scandale, de l'abus de la grâce, de l'hypocrisie, du figuier stérile, de Judas) ; 4° Jésus et sa mère, Marie et les vertus théologales, Marie et la pureté, Marie et les prédications de Jésus ; 5° le Testament de l'Évangile (l'évangile de la Passion ou le crucifix, l'évangile de l'Ascension ou les témoins de Dieu, l'évangile eucharistique ou l'amour et le martyre de Jésus dans l'Eucharistie, l'évangile du Sacré Cœur). C'est bien, comme on voit, et toujours la parole de l'Évangile, cette parole sérieusement méditée et approfondie, et puis développée de façon à captiver l'intelligence et à plaire à l'imagination, surtout adaptée merveilleusement aux besoins divers des jeunes âmes. Mgr l'évêque de Chartres écrit à l'auteur : « Quelle saine nourriture, quel aliment pur et fortifiant vous leur servez ! rien de vague, rien de creux. Tout est solide autant que succulent. Et à l'excellence du fond.... s'ajoute le mérite de la forme, du style, du langage....; c'est, avec la doctrine, la poésie. » M. l'abbé Tissier a été bien inspiré de recueillir et de publier ces discours : ils serviront, d'une part, à montrer aux familles quelle éducation généreuse, solide, aimable, les maîtres catholiques donnent à leurs enfants; d'autre part, à rappeler à ces enfants entrés dans le monde les souvenirs de leur éducation chrétienne et à étendre à un plus grand nombre les mêmes leçons et les mêmes conseils.

L'auditoire de l'église paroissiale est plus considérable et plus varié que celui d'une chapelle de collège; ajoutons surtout que cet auditoire réclame un tout autre genre de prédication. Dans ce genre nous semble parfaitement réussir M. l'abbé Plat, le vénéré curé-doyen de Saint-Aignan-sur-Cher. Nous avons fait déjà connaître cet auteur aux lecteurs du *Polybiblion*, qui n'ont pas oublié ses deux premières années de prédication : Les cinquante-deux prônes sur le symbole, et les cinquante-deux autres sur les sacrements ; la troisième année de prédication contient *Cinquante-deux Prônes sur le Décalogue* et se distingue, à son tour, par les mêmes sérieuses qualités : « Tout est traité, écrit le R. P. Monsabré à l'auteur, avec une parfaite exactitude, une admirable clarté, une noble simplicité. Vous êtes entré dans les plus minutieux détails de la pratique sans jamais être vulgaire ; votre style si pur, si souple, si élégant, joint à une grande sûreté de doctrine, vous met en bon rang parmi les meilleurs prônistes de ce temps. » Et l'illustre dominicain conclut en exprimant le désir « de voir ce livre entre les mains de tous les curés, vicaires et catéchistes. » Mais il peut convenir aussi aux simples fidèles, qui gagneraient beaucoup à lire et à méditer ces excellentes instructions : ils y apprendraient les vraies notions sur le culte dû à Dieu, le culte des saints, des reliques et des images, sur le serment et le vœu, sur le respect du septième jour, sur les devoirs mutuels des parents et des enfants, des maîtres et des serviteurs, sur les rapports des hommes entre eux, sur le vice impur et la

chasteté, sur le droit de propriété, le mensonge et la concupiscence. A cette heure, où les bases mêmes de la société et de la famille semblent ébranlées, combien serait-il urgent de voir un tel enseignement pénétrer dans chaque foyer pour préserver les jeunes générations et même essayer de guérir les âmes déjà malades !

10 à 13. — Sacerdoce. — Le recrutement du clergé, entravé par les exigences de la loi militaire, préoccupe, avec raison, les chefs des diocèses et doit aussi faire l'objet de toute la sollicitude des bons prêtres, qui peuvent craindre qu'après eux le nombre des ouvriers évangéliques ne soit trop réduit. Mais les uns et les autres savent que pour prévenir et écarter ce péril il faut, avant tout, s'adresser au Seigneur, de qui dépendent la vocation et la persévérance de ses ministres. *Rogate ergo dominum messis ut mittat operarios.* Le R. P. Ramus, dans sa brochure sur *la Propagation du sacerdoce*, n'indique pas d'autre moyen plus efficace de recrutement que la prière et le jeûne des Quatre-Temps. Il était utile de rappeler le but de l'institution de ces prières préparatoires à toutes les ordinations ; jusqu'ici elles passaient à peu près inaperçues parmi les fidèles, et l'annonce d'une ordination prochaine n'offrait un peu d'intérêt que lorsque quelque famille de la paroisse y était directement en part pour un de ses membres : c'était comme une simple formule qui occupait obligatoirement sa place dans les annonces périodiques dont M. le curé émaillait son prône du dimanche. Désormais, l'attention des fidèles sera plus spécialement appelée sur ce point ; le pasteur insistera auprès de ses ouailles pour leur faire comprendre de prier avec ferveur le Maître de la moisson, en lui demandant d'envoyer à son Église de nombreux serviteurs.

C'est dans le même but qu'un directeur de séminaire écrit à un de ses confrères deux lettres pour démontrer que le moyen par excellence pour conserver et multiplier les vocations ecclésiastiques, c'est *la Sainte Communion*. Pour ce directeur, la cause du grand péril de l'Église de France au XIXe siècle, qui est la diminution croissante des vocations sacerdotales, est la rareté trop grande des communions dans les petits et les grands séminaires ; il a étudié cette question, il a mûrement réfléchi à ce sujet, il a consulté sa longue expérience, et sa conscience, parfaitement éclairée et pour cela même sérieusement alarmée, a éprouvé le besoin de signaler le mal, en indiquant le remède. Plus une âme s'unit à Jésus-hostie, plus elle vit de sa divinité ; faites approcher souvent de la sainte table un jeune séminariste, et vous développerez en lui ses dispositions à la piété ; vous lui ferez aimer le Dieu de l'autel et du tabernacle ; vous le prédisposerez à entendre l'appel de Dieu, qui le destine à être prêtre. Il n'y aurait qu'un malheur à cela, c'est que l'abus vînt à se glisser dans une pratique si sérieuse, mais un sage directeur est là qui veille et qui suit avec attention son disciple, et puis, parce que quelque abus se glis-

sera, faut-il supprimer radicalement ce qui peut en être l'occasion quand, au contraire, il y a lieu d'attendre le plus grand bien d'une sage et prudente pratique? Ici, du reste, l'auteur est en plein accord avec l'Église, et sa thèse sur la communion fréquente comme moyen efficace de promouvoir la piété chrétienne dans les séminaires a eu le rare privilège d'être approuvée par le Saint-Père.

Le clergé tirera aussi un précieux avantage des *Méditations* spéciales, que vient de publier Mgr Ricard, les tirant du fonds si riche de l'abbé Combalot. Le célèbre prédicateur ne se faisait pas seulement entendre aux populeux auditoires, aux foules compactes qu'attirait auprès de lui le renom de sa belle parole; il a aussi prêché aux auditoires d'élite, aux prêtres, et ses retraites pastorales ont laissé parmi les membres du clergé français l'impression la plus profonde et la plus durable. Ce sont les pensées générales et les principaux développements de ces discours et de ces conférences de retraite pastorale que son historien a recueillis et mis en ordre pour leur permettre de continuer le bien qu'ils avaient commencé. Il y a deux parts dans toute vie de prêtre : la part de l'intérieur et celle de dehors. La première, c'est l'œuvre de sa sanctification, et à celle-là se rattachent les méditations sur la fin du prêtre, les périls du sacerdoce, le péché, la tiédeur, le désintéressement, le règlement de vie, l'oraison, la célébration de la messe, etc. La seconde part de la vie sacerdotale, celle de dehors, c'est l'œuvre de la sanctification des âmes, la prédication, le gouvernement des paroisses, le zèle, les pauvres, les malades, les catéchismes, les bonnes œuvres, les dévotions à propager, le culte, la musique sacrée, la mission du clergé séculier au temps présent, etc. Aucune des principales obligations du prêtre n'est omise; on y remarque surtout une courageuse franchise. « Peu ménager de la vérité, ajoute avec raison Mgr Ricard, l'abbé Combalot disait aux prêtres de son temps leurs devoirs vis-à-vis de la société qui nous échappe. » Aucun de ceux qui liront et pratiqueront ce livre ne songera à s'en plaindre. Nous devons attendre les plus heureux fruits de ces *Méditations du prêtre séculier;* elles complètent l'œuvre de M. Hamon, que nous annoncions naguère sous le titre de *Retraites pastorales.*

Le devoir le plus urgent et le plus utile qui s'impose au prêtre est le soin des malades : aucun n'est, d'autre part, aussi difficile et aussi délicat. Le R. P. Stub a essayé de faire aimer ce devoir et d'en faciliter au prêtre l'accomplissement; son livre : *Le Prêtre auprès des malades et des mourants*, contient toutes les règles de conduite pour l'assistance spirituelle et même corporelle des malades dans les cas ordinaires et les accidents imprévus. Le pieux et savant barnabite nous fait connaître en ces termes son but et son plan : « C'est en vue, dit-il, de rendre service à mes vénérables confrères dans le sacerdoce et de coopérer au bien de leurs malades que j'ai publié ce *Manuel*. Je l'ai partagé en trois parties,

consacrées, la première, à la méthode éducative et à la préparation des instructeurs, la seconde, aux devoirs moraux et aux vertus militaires du soldat. Tout ce qu'il dit sur le devoir, le patriotisme, la discipline, l'abnégation, le courage, l'honneur, est d'une vérité, d'une netteté, d'une précision de conception, qui font le plus grand honneur à ses mérites de penseur et d'écrivain. Nous voudrions que M. N. Corre et les auteurs des tristes brochures que nous avons analysées ici même sur *le Militaire professionnel* se donnassent la peine de lire des publications comme celle de M. Fornells. Peut-être les éclaireraient-elles sur le véritable rôle de l'officier dans la nation, rôle dont ils ne paraissaient pas avoir la moindre idée. Mais ces écrivains veulent-ils véritablement être éclairés? Quoi qu'il en soit, et pour revenir à *la Educación moral del soldado*, nous déclarerons que ce livre est digne d'attirer l'attention, non pas seulement de nos officiers, mais de quiconque s'intéresse aux grandes questions d'éducation morale et de perfectionnement intellectuel.

19. — *L'Organización militar de España y algunas potencias extranjeras* est un livre de vulgarisation qui nous donne, spécialement sur la constitution militaire de nos voisins, des détails intéressants. On trouvera là nombre de renseignements qu'il serait difficile, non pas seulement à un étranger, mais même à un officier espagnol, de rencontrer, à moins de se livrer à de longues recherches et de feuilleter toute une série de gros volumes. Nous n'avons pas besoin de dire que l'ouvrage de MM. les lieutenants Fornells et Mata est au courant des dernières réformes et qu'on y trouve en son entier la nouvelle organisation militaire due au général Lopez Dominguez, notamment la division en sept corps d'armée (qui vont demain sans doute se grossir d'un huitième). En ce qui concerne les armées autres que l'armée espagnole, les renseignements sont, la plupart du temps, exacts et puisés aux bonnes sources, sauf peut-être en ce qui a trait aux effectifs. Les auteurs ne nous ont pas paru, sous ce rapport, avoir tenu compte des dernières modifications organiques apportées aux armées allemande, française et russe. C'est là, d'ailleurs, une critique légère, purement de détail, qui n'enlève rien au mérite de cette utile publication.

ARTHUR DE GANNIERS.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Cours complet de religion catholique à l'usage de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne*, par le R. P. SIFFERLEN, S. J. Cours supérieur. Classe de troisième : *La Révélation ancienne et le symbole;* classe de seconde : *La Révélation chrétienne et la morale;* classe de rhétorique : *L'Église, la grâce et les sacrements;* classe de philosophie : *L'Histoire de l'Église.* Paris, Gaume, 1894, 4 vol. in-12 cart., ensemble de 608 p., 6 fr. — 2. *La Foi et l'incrédulité devant la raison et la science, les autorités et les faits*, par le R. P. P. S., misssionnaire; trad. de CH. DE SAINT-MARTIN. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 360 p., 1 fr. 50. — 3. *Catholi-*

cisme et protestantisme, par le R. P. P. S., missionnaire. Trad. de CH. DE SAINT-MARTIN. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 192 p., 1 fr. — 4. *De la Confirmation et de l'âge auquel il convient d'y admettre.* Marseille, Imp. marseillaise, 1894, in-8 de 54 p. — 5. *La Douleur et la mort. Entretiens et discours*, par le R. P. JEAN VAUDON. Paris, Retaux, 1893, in-12 de VIII-350 p., 3 fr. 50. — 6. *Sermons d'Avent*, par Mgr GAY. Paris, Oudin, 1895, in-8 de 454 p., 6 fr. — 7. *Les Chefs-d'œuvre oratoires* de l'abbé COMBALOT, publiés d'après les manuscrits de Mgr RICARD. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 310 p., 3 fr. — 8. *La Parole de l'Évangile au collège. Instructions morales aux jeunes gens sur le saint Évangile*, par l'abbé J. TISSIER. Paris, Retaux, 1894, in-12 de XXIV-316 p., 3 fr. 50. — 9. *Troisième année de prédication. Cinquante-deux prônes sur le Décalogue*, par l'abbé PLAT. Paris, Lethielleux, 1895, in-8 de VIII-516 p., 4 fr. — 10. *La Propagation du sacerdoce*, par le P. RAMUS, S. J. 5e édit. Paris, Téqui, 1894, in-12 de VIII-60 p., 0 fr. 75. — 11. *La Sainte Communion, moyen par excellence pour conserver et multiplier les vocations ecclésiastiques. Lettres à un directeur de séminaire*, par un de ses confrères, 2 vol. in-8 de 30 et 32 p., 0 fr. 40. — 12. *Les Méditations du prêtre séculier*, par l'abbé COMBALOT, recueillies et publiées par Mgr RICARD. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 376 p., 3 fr. — 13. *Le Prêtre auprès des malades et des mourants*, par le R. P. PAUL STUB, barnabite. 3e édit. Paris, Abadie, 1894, in-12 de VIII-464 p., 3 fr. 50. — 14. *Jésus offert à la jeunesse dans les principales circonstances de son enfance*, par l'abbé DUMAX. 5e édit. Paris, Haton, s. d., in-12 de 216 p., 1 fr. — 15. *Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie. Mois de Marie de la jeune chrétienne*, par l'abbé DUMAX. 8e édit. Paris, Haton, in-12 de 216 p., 1 fr. — 16. *Aux mères chrétiennes. Entretiens et conseils avant et après le catéchisme*, par l'abbé DUMAX. Paris, Haton, in-12 de 250 p., s. d., 1 fr. 50. — 17. *La Guerre aux défauts. Petit traité tout en histoires sur la correction des défauts*, par l'abbé DUMAX. 6e édit. Paris, Haton, s. d., in-12 de 216 p., 1 fr. — 18. *L'Obéissance enseignée aux enfants. Petit traité en histoires sur la désobéissance et la soumission*, par l'abbé DUMAX. 8e édit. Paris, Haton, s. d., in-12 de 216 p., 1 fr. — 19. *Les Familles bibliques. Conférences*, par le R. P. A. MATIGNON, S. J. 6e série. *La Sainte Famille.* Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 416 p., 3 fr. — 20. *Le Saint Rosaire de la Très Sainte Vierge*, trad. de l'allemand du R. P. THOMAS ESSER, O. P., par Mgr AMÉDÉE CURÉ. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-8 de VIII-664 p., 6 fr. — 21. *Contemplations eucharistiques*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Haton, 1895, in-12 de 348 p., 2 fr. 50. — 22. *Écrits choisis. Lettres, avis, maximes* du B. ANTOINE-MARIE ZACCARIA, fondateur des barnabites. Paris, Bureau du « Bulletin des enfants du Sacré-Cœur. » in-12 de X-114 p., 0 fr. 80. — 23. *Soliloques, ou Leçons de perfection chrétienne* du B. PAUL DE SAINTE-MADELEINE, franciscain, trad. du latin par un religieux du même ordre. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-18 de XXIV-298 p., 1 fr. 50. — 24. *Pensées du Ciel. Petite anthologie de spiritualité offerte aux âmes chrétiennes*, par le R. P. LESCŒUR, prêtre de l'Oratoire. Paris, Oudin, 1894, in-18 de VIII-456 p., 2 fr. 50. — 25. *Nouvelles Fleurs du curé d'Ars*, recueillies par le R. P. Dom GERMAIN MAILLET-GUY. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 164 p., 0 fr. 75. — 26. *Règlement de vie chrétienne offert aux enfants de Marie*, par le R. P. FR. NEUMAYR, trad. du latin par un Père de la même Compagnie. Paris, Lethielleux, s. d., in-32 de 78 p., cart., 0 fr. 60. — 27. *La Charité pour les morts et la consolation pour les vivants*, par J.-B. GERGERÈS. 2e édit. Paris, Téqui, 1894, in-18 de XXIV-612 p., 2 fr. 50. — 28. *L'Office divin. Origine et beautés du bréviaire romain*, par l'abbé P. RAMBAUD, aumônier des clarisses de Bordeaux. Paris, Téqui, 1894, in-12 de 100 p., 0 fr. 75. — 29. *Cantica Sion. 220 chants latins anciens et nouveaux* recueillis par le P. G. JUNG, S. J. 4e édit. Paris, Haton, s. d., in-18 de XII-516 p., 3 fr. — 30. *Caecilia. Recueil de chants sacrés*, par l'abbé H. POIVET. Paris, Haton, s. d., in-12 de 100 p., 1 fr. 50. — 31. *Psautier accentué pour les vêpres du dimanche et des fêtes*, par l'abbé J. SABOURET. Paris, Haton, 1894, in-12 de 32 p., 0 fr. 20.

1 à 9. — ENSEIGNEMENT. — Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que le R. P. Sifferlen s'est rendu à nos désirs; il complète aujourd'hui son *Cours de religion catholique* à l'usage de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne. Nous annoncions, il y a un an, le premier volume destiné au cours

supérieur et spécial à la classe de troisième ; il traitait *De la Révélation ancienne et du symbole*. Cette année voit paraître à la fois trois volumes : l'un, pour la classe de seconde, a pour objet *la Révélation chrétienne et la morale ;* l'autre, pour la classe de rhétorique, traite *De l'Église, de la grâce et des sacrements ;* dans le troisième, pour la classe de philosophie, est comprise *l'Histoire de l'Église*. Le volume qui est consacré à la révélation chrétienne et à la morale se divise en deux grandes parties ; la première comprend trois chapitres où l'auteur s'occupe des livres du Nouveau Testament, de la vérité historique de ces livres et de la divinité de la révélation chrétienne ; la deuxième partie se subdivise en deux sections : Commandements en général ; Commandements en particulier. Dans la première section, trois chapitres traitent de la loi et des devoirs de la conscience et de la liberté, des actes humains ; dans la deuxième section, six chapitres se partagent toutes les obligations que nous impose la loi : Foi, espérance et charité ; Culte, serment et vœu ; Devoirs de l'homme envers lui-même ; Devoirs envers le prochain ; la Famille ; Devoirs envers l'État. — Le volume pour la rhétorique considère d'abord dans l'Église de Jésus-Christ son institution divine, sa visibilité et sa perpétuité, sa constitution, ses caractères propres qui n'appartiennent qu'à l'Église romaine : c'est le sujet des trois chapitres de la première partie. Dans la seconde, les sujets de neuf chapitres sont la grâce, les sacrements en général et chaque sacrement en particulier. — L'histoire de l'Église, qui remplit le dernier volume, destiné aux philosophes, est partagée en six périodes, dans chacune desquelles l'auteur considère séparément la vie extérieure et la vie intérieure de l'Église. La vie ou l'histoire extérieure comprend les rapports de l'Église avec les divers États ; la vie ou l'histoire intérieure embrasse tout ce qui concerne les hérésies ou les schismes, la science de l'Église et les arts, le culte et la vie chrétienne, enfin la constitution de l'Église. Cette méthode du R. P. Sifferlen nous remet en mémoire l'ouvrage d'un de nos anciens professeurs d'histoire ecclésiastique au grand séminaire de Nîmes. Toutefois le cours d'histoire que nous analysons nous paraît préférable en ce que la division et les subdivisions de chaque période portent les mêmes titres. Il est aisé de comprendre combien cette uniformité, d'une part, favorise la précision et la clarté du récit, d'autre part facilite l'intelligence soit des faits eux-mêmes, soit de leur corrélation, et les grave plus aisément dans la mémoire. De ce volume et des deux autres, il est vrai de dire ce que nous disions ici même du premier : l'œuvre du R. P. Sifferlen est une « œuvre sérieusement utile. » Nous y avons reconnu les mêmes qualités : la simplicité, la méthode, la clarté, unies à une admirable précision. S. Em. le cardinal Desprez proclame « excellent » ce *Cours complet de religion catholique* qui a mérité l'approbation et les éloges d'un si grand nombre d'évêques.

C'est encore un cours de religion que nous offre M. Ch. de Saint-Mar-

tin, sous ce titre : *La Foi et l'incrédulité*, et qu'il traduit de l'espagnol. Le missionnaire lazariste qui en est l'auteur est un des controversistes les plus distingués, et son livre est un véritable traité d'apologie catholique. Mais le plan, la méthode, la forme, diffèrent tout à fait de l'œuvre du P. Sifferlen. Ici la foi et l'incrédulité comparaissent devant le tribunal de la raison et de la science, des autorités et des faits ; en d'autres termes, l'auteur « prouve la nécessité d'un culte, examine les causes de l'incrédulité, fait crouler les remparts du pauvre incrédule, donne aux jeunes gens d'excellents conseils, détruit les objections de ceux qui veulent servir à la fois Dieu et le démon, fait une étude soignée et approfondie de l'esprit de foi en la femme et conclut en exaltant à nouveau la véritable Église et en exhortant les catholiques à sortir de cet état d'indolence qui nous éloigne du Ciel. » Cette analyse donne une exacte idée de ce livre, où la méthode fait peut-être un peu défaut, mais où on ne saurait trop reconnaître « une érudition peu commune, une logique sévère, une profusion de citations historiques, une rare franchise de langage et un saint zèle. » L'auteur le destine spécialement « aux diverses associations de jeunesse catholique, » mais il sera très utile aussi à un grand nombre de pères et de mères qui vivent dans l'indifférence et qui ont un besoin urgent d'être éclairés et conduits. Nous remercions M. Ch. de Saint-Martin de nous l'avoir fait connaître par une traduction à la fois fidèle et élégante ; il lui reviendra une bonne part des heureux résultats qu'il est destiné à avoir.

Nous lui devons les mêmes remerciements et les mêmes félicitations pour le second ouvrage du même auteur qu'il publie sous ce nouveau titre : *Catholicisme et protestantisme*. Ce livre se divise en trois parties ; dans la première, l'auteur parle de l'institution du christianisme ; dans la seconde, il répond aux objections contre la doctrine catholique ; dans la troisième, il expose les erreurs ou les calomnies répandues contre l'Église et les détruit les unes après les autres par de courtes réponses correspondantes ; en forme de conclusions, il réfute cinq principales objections qui peuvent empêcher un protestant d'embrasser le catholicisme. Un abrégé de la religion, sous forme de catéchisme, et quelques formules de prières terminent ce petit volume. Les qualités que nous avons reconnues à l'auteur reparaissent ici, mais nous sommes heureux de constater que dans ce dernier ouvrage, nous avons trouvé plus de méthode et de précision. Il serait à désirer que ce livre fût très répandu, surtout dans les pays où le protestantisme est encore enraciné.

De toute la doctrine, la brochure anonyme : *De la Confirmation*, ne retient que ce qui concerne ce sacrement, et encore même se borne-t-elle presque exclusivement à traiter le sujet au point de vue de l'âge auquel il convient d'admettre les enfants à la réception de ce sacrement. En France, l'usage général est de n'admettre à la confirmation que les

publications; mais nous devons constater encore que l'auteur en a banni ces mots à effet, ces tournures étranges qui déparent ces premiers livres. Les *Contemplations* sont bien dénommées : elles sont graves, elles se soutiennent, et toutefois elles vous saisissent et vous enlèvent; on y sent l'inspiration de la vraie piété. Le livre n'a point de division ni de titre; chaque strophe de la prose de saint Thomas d'Aquin se présente à son tour pour être paraphrasée, et à la fin M. l'abbé Bolo se trouve nous avoir donné sur le mystère Eucharistie tous les enseignements de la théologie dogmatique et mystique. C'est, sous une forme nouvelle, attrayante, poétique, un traité complet de l'Eucharistie. Peut-être son titre, moins bruyant, piquera moins la curiosité et lui attirera moins de lecteurs mondains, mais le livre sera plus goûté des esprits sérieux, des âmes pieuses, et produira certainement un plus grand bien. A tous points de vue, ce succès est de beaucoup préférable : c'est le seul que peut désirer un bon prêtre doublé d'un excellent écrivain.

Avec les *Écrits choisis* du bienheureux Antoine-Marie Zaccaria nous entrons en plein dans la haute spiritualité ; l'auteur était un théologien très érudit dans les Saintes Écritures, très versé dans les écrits des Saints Pères, habile à résoudre toutes les difficultés que peut offrir la science spirituelle, distingué par l'élévation de son esprit et par la pratique journalière de la perfection. Les lettres du bienheureux sont au nombre de onze et ont toutes trait à la vie spirituelle : un petit sommaire placé en tête de chaque lettre résume en quelques mots les points de doctrine qui y sont contenus. Sous le titre d'*Avis*, on a recueilli plusieurs extraits des constitutions que le bienheureux se proposait de donner aux clercs réguliers de Saint-Paul, un extrait de ses sermons sur le Décalogue et une exhortation qu'il adressa à ses disciples au moment où la persécution sévissait contre eux. En dernier lieu, se trouve un choix de *Maximes spirituelles* les plus utiles aux âmes pieuses. Le R. P. Pica, qui a traduit du latin ou de l'italien ces divers écrits, a été heureusement inspiré de nous faire mieux connaître la doctrine et la sainteté du bienheureux : cette brochure ne peut qu'accroître la confiance dans son intercession et lui procurer de nombreux imitateurs.

Autre livre sorti de la plume d'un bienheureux : *Soliloques, ou Leçons de perfection chrétienne du B. Paul de Sainte-Madeleine*, traduits du latin par un religieux franciscain. Cet opuscule n'est pas exclusivement destiné aux âmes qui vivent dans le cloître ; il convient à tous les états et peut être utile à tout le monde. Ces soliloques sont pieux, savants et de nature à détourner l'esprit de l'homme chrétien du souci superflu des choses mondaines pour l'élever vers les désirs célestes. Les principaux sujets traités dans les vingt-cinq chapitres dont se compose ce livre sont : Observance de la loi et nécessité d'une bonne vie ; Véritable contrition ; Désir de la céleste cité ; Règles pour avancer dans la

perfection ; Persévérance, progrès de l'âme ; deux Règles de l'humilité ; la Loi de la croix, etc. Le livre s'ouvre par les approbations des examinateurs de l'ordre et par une courte notice de la vie et du martyre du bienheureux ; il se ferme sur le testament spirituel écrit de la main de l'auteur, et par un appendice qui renferme quelques formules de prières.

Les *Pensées du ciel* nous arrivent, par le bienveillant intermédiaire du R. P. Lescœur, de tous les points de la terre : elles sont empruntées aux ouvrages des meilleurs philosophes et théologiens. Mais ce n'est pas seulement un long et pénible travail de recherche et de compilation ; c'est une « petite anthologie de spiritualité. » Le groupement de ces *Pensées* a été fait avec intelligence et méthode sous ces divers titres : Religion et foi ; Dieu et la nature humaine ; le Cœur humain et les règles de l'amour ; la Confiance en Dieu ; la Prière et l'oraison ; la Piété ; Épreuve et tentation ; Porter sa croix ; l'Humilité ; Perfection et sainteté ; l'État religieux ; Sacerdoce et Eucharistie ; le Directeur ; Joie et tristesse ; le Mariage, vertus de famille ; la Mort. Et nous voyons défiler sous nos yeux tout ce qui fait autorité dans la spiritualité, la philosophie, le mysticisme. C'est une prédication qui ne fatigue pas : elle est courte et variée, et c'est pour cela qu'elle plaît davantage et qu'elle est plus utile. S. Em. le cardinal Bourret, félicitant de son œuvre le R. P. Lescœur, est heureux de déclarer que ces *Pensées* sont choisies « avec grande discrétion, qu'elles ne sont point très longues et qu'elles offrent un relief qui les fait retenir et les grave dans la mémoire. »

Le recueil publié par le R. P. Dom Germain Maillet-Guy n'emprunte ses citations qu'aux œuvres du curé d'Ars ; mais ces citations sont, elles aussi, courtes et variées, facilitant également la mémoire, où elles se gravent profondément ; elles sont comprises dans vingt-six chapitres sous ces diverses dénominations : Notre âme, Présence de Dieu, Vie chrétienne, Charité, Douceur, Pureté, Prière, Richesse et pauvreté, Aumône, Péché, Grandes Vérités, Fins dernières, Parents et enfants, etc., etc. Ce n'est pas la première fois qu'on publie des pensées ou des maximes du vénérable curé d'Ars. L'ouvrage que nous annonçons : *Nouvelles Fleurs du curé d'Ars*, n'est pas une reproduction des publications précédentes : elles sont inédites, extraites des sermons du vénérable et du premier procès de béatification : elles viennent s'ajouter aux richesses déjà si grandes qui étaient connues et goûtées des âmes pieuses ; elles sont destinées à accroître le bien que les premières publications ont accompli et à le consolider.

Mais rien n'est plus efficace pour assurer l'œuvre de la sanctification que de vivre de règle, parce que c'est vivre de Dieu et avec Dieu. Nous appelons donc l'attention de nos lecteurs sur le *Règlement de vie chrétienne* que le R. P. Neumayr, de la Compagnie de Jésus, offre aux enfants de Marie ; il est composé d'après les règles des congrégations, et

adapté aux besoins de chaque jour pour tous les âges, conditions et états; il embrasse toutes les actions de notre journée et tous nos devoirs; il renferme les conseils les plus autorisés et les plus pratiques.

Terminons cette série par le livre de M. Gergerès : *La Charité pour les morts et la consolation pour les vivants.* C'est un ouvrage essentiellement salutaire et toujours opportun. La dévotion aux âmes du Purgatoire a pris, depuis quelques années, une extension très grande; on ne saurait trop en favoriser plus encore la diffusion. M. Gergerès ne s'est pas proposé d'autre but, et il faut l'en féliciter; son œuvre a si bien réussi qu'elle en est à sa deuxième édition, et c'est ainsi qu'elle a répondu à l'espoir qu'on en avait conçu. S. Em. le cardinal de Bordeaux, Mgr Donnet, avait vivement encouragé l'auteur, en le louant de ses pieuses intentions. L'ouvrage se divise en six parties : 1° De la nature de l'homme et de ses destinées; 2° Dogmes et enseignements de l'Église touchant les morts; 3° Devoirs, honneurs et sentiments pieux envers les morts; 4° Notions générales sur les prières et les œuvres satisfactoires pour les morts; 5° Cérémonies; 6° Chants, prières, exercices. Cette courte nomenclature suffit à indiquer les matières dont se compose le volume, et à exciter les fidèles à le lire.

28 à 31. — Liturgie et chant. — « Le Bréviaire, dit M. Rambaud, est la moitié de la vie du prêtre. » Il est aussi vrai de dire qu'il en est le compagnon inséparable, l'ami de cœur. C'est pour cela qu'il convient au prêtre de connaître, ou plutôt de se rappeler de temps à autre *l'Origine et les beautés du bréviaire romain.* Le livre de M. Rambaud sur *l'Office divin* contient, à ce sujet, en un complet résumé, ce qui doit être toujours présent à la pensée du prêtre : nature et fin du bréviaire; ses origines et sa composition; symbolisme de ses partitions; harmonie de ses divers éléments; harmonie et majesté du bréviaire à la paroisse et au monastère; harmonie des diverses heures. Ce livre est approuvé par Mgr Lecot, qui se porte ainsi garant de son orthodoxie; l'auteur, du reste, n'a fait que s'appuyer sur les grands auteurs liturgiques, auxquels il a judicieusement emprunté ce qu'ils ont dit de mieux au sujet du bréviaire.

Les livres de chant que nous avons à présenter à nos lecteurs n'entrent pas tout à fait dans les limites de notre compétence, mais nous acceptons volontiers la mission de les recommander à MM. les curés. Il y a, depuis quelques années, tant d'abus sur ce point qu'il faut être heureux, quand l'occasion se présente, de réagir et de provoquer un retour sérieux au bon goût et à la musique sacrée. Le livre du R. P. Jung ayant pour titre : *Cantica Sion : 220 chants latins anciens et nouveaux*, est un choix de morceaux de chant tel qu'il convenait pour ramener nos chantres et nos chœurs à l'ancienne et véritable tradition du chant ecclésiastique. « Des juges compétents, écrit Monseigneur de Troyes à l'auteur, ont

loué la sûreté de goût qui vous a dicté vos choix, n'admettant dans votre collection que des morceaux d'un style pur, vraiment religieux. Vous avez exclu avec raison cette musique plus ou moins agréable à l'oreille, mais insignifiante pour l'âme, qui ne tient nul compte des paroles saintes et qui cause à l'église plus de distractions qu'elle n'inspire de prières. » Les deux cent vingt chants latins que renferme ce recueil sont groupés sous ces trois titres généraux : *De V° sacramento; de Beatâ Virgine; de Tempore et festis;* ils sont tous au moins à deux voix; la plupart à trois et à quatre voix égales, parfois mixtes; enfin, sous le rapport typographique, ce recueil ne laisse rien à désirer.

Caecilia est aussi un recueil de chants sacrés, disposés à peu près comme dans le livre précédent; l'auteur, M. l'abbé Poivet, le dédie aux maisons d'éducation religieuse et spécialement aux petits séminaires. Les morceaux qui le composent sont faciles, pieux et priants : la plupart sont écrits pour deux voix égales. Il serait à désirer qu'ils fussent bientôt connus et propagés. La dignité de nos cérémonies y gagnerait beaucoup et rien ne pourrait favoriser davantage la piété et la dévotion des fidèles.

Enfin, il serait aussi d'une grande utilité pour nos maîtrises et nos enfants de chœur de se former à l'accentuation du psautier pour les vêpres du dimanche et des fêtes. Quel chant plus beau que celui de tout un peuple célébrant à la fois les louanges du Seigneur ! Mais à la condition que l'accord et l'harmonie régneront dans ce concert. Le *Psautier accentué* de M. l'abbé Sabouret est destiné à réaliser cette perfection : il devrait être entre les mains de toutes les personnes qui peuvent prendre part au chant des vêpres.

F. Chapot.

SCIENCES

Quelques idées sur la théorie catholique des sciences et sur la synthèse des connaissances humaines dans la théologie, par Jean-Baptiste Aubry. Paris, V. Retaux, et chez l'auteur, à Dreslincourt (Oise), 1894, in-8 de xvii-387 p. — Prix : 6 fr.

Essai sur la méthode des études ecclésiastiques en France, 1re partie, par J.-B. Aubry. Lille, Desclée, de Brouwer, et chez l'auteur, à Dreslincourt (Oise), s. d. (1894), in-8 de 280 p.—Prix : 4 fr.

Ce sont ici deux ouvrages posthumes publiés par les soins du frère de l'auteur, et qui ne sont qu'un commencement. La *Théorie catholique des sciences* formera le tome Ier des *Œuvres complètes* de J.-B. Aubry, ancien missionnaire et ancien directeur de séminaire en Chine; et l'*Essai sur la méthode* est la première partie d'un ouvrage qui semble devoir être distinct des *Œuvres complètes.*

Parlons d'abord des *Quelques idées sur la théorie catholique des sciences.* L'auteur part de ce principe contestable que les vérités révélées

et l'Écriture sainte n'ont pas seulement pour objet d'instruire l'homme sur son origine, sa mission spirituelle, ses fins dernières, mais encore de lui fournir les données premières et essentielles des sciences purement humaines. Il veut donc subordonner celles-ci à la théologie, et les envisager toutes sous cet aspect comme point de départ. De là une série de chapitres sur la *Théologie des sciences exactes*, — la *Théologie des sciences cosmographiques*, — la *Théologie des sciences naturelles* envisagées dans leurs différentes branches, — la *Théologie des sciences physiques et chimiques*, — et enfin la *Théologie des sciences médicales et pharmaceutiques*.

Si par sa théologie des sciences humaines, l'auteur entendait seulement la philosophie de ces sciences dans le sens catholique; si l'intervention qu'il préconise, de la Révélation dans les sciences, se bornait à un rôle négatif, à éclairer la route du savant lorsque ses découvertes l'amèneraient à une proposition ou théorie en opposition formelle et certaine avec quelqu'un des dogmes objet de la foi, — il n'y aurait qu'à applaudir des deux mains à sa thèse. Elle contient d'ailleurs des vues élevées, un esprit philosophique recommandable, toutes les fois que l'auteur reste sur le seul terrain de la philosophie et des sciences, enfin une érudition scientifique remarquablement étendue, bien qu'on y rencontre, de ci, de là, quelques théories surannées; par exemple, celle de la formation neptunienne du globe terrestre, en géologie (p. 190 et suiv.), et, en exégèse, l'admission, dans l'hexaméron, des jours-époques comme découlant nécessairement des textes de la Bible (p. 183). Ce ne seraient là que des défauts secondaires au regard d'une œuvre solide et mûrement élaborée, si le zélé missionnaire s'en tenait aux deux points de vue que l'on vient d'indiquer. Sans doute, ils sont dans sa pensée, et c'est même là un des éléments du mérite de son livre. Mais il va beaucoup plus loin, beaucoup trop loin, selon nous, en voulant donner à la théologie un rôle positif dans les sciences, en voulant faire d'elle en quelque sorte le fil conducteur de l'esprit humain dans la recherche des vérités d'ordre purement naturel. Tel n'est le but ni de la Révélation ni de l'Écriture sainte. Il est admis par tous les exégètes, aujourd'hui, qu'il n'y a pas d'enseignement scientifique dans la Bible, et que si le langage du livre sacré n'est jamais en soi contraire à la science, il est cependant conforme au langage vulgaire et fait abstraction des théories scientifiques. Vouloir donc y chercher ce que ses auteurs n'y ont pas mis et n'ont pas voulu y mettre, c'est s'exposer à faire fausse route, à aboutir à des résultats antiscientifiques, et, ce qui est plus grave, à compromettre l'Écriture sainte et la Révélation, en les solidarisant avec les erreurs toujours possibles et même fréquentes des sciences humaines elles-mêmes.

C'est grand dommage que l'auteur ait adopté ce point de vue excessif;

car son livre renferme un grand nombre d'excellentes vérités, des aperçus généraux d'une réelle valeur et d'un grand intérêt. Aussi a-t-il trouvé des admirateurs sincères, aux éloges desquels, sous les réserves qui précèdent, nous nous associons volontiers.

— Tendant à un but plus restreint, le second des deux ouvrages signalés est conçu dans le même esprit de dévouement à l'Église et d'un zèle ardent poussé parfois à l'extrême. L'auteur examine d'abord le rôle, en vue de la restauration sociale en France, de nos universités catholiques et de nos séminaires, et plaide sur la nécessité d'une réforme dans la méthode des études sacrées. Il s'élève énergiquement contre ce qu'il appelle la méthode théologique moderne dans laquelle il voit, sous l'influence de Descartes et de Pascal, un véritable divorce de la raison et de la foi. On ne voit pas trop, soit dit en passant, que les Ravignan, les Lacordaire, les Perreyve, les Freppel, les Dupanloup, pour n'en nommer que quelques-uns parmi les morts, aient montré beaucoup de symptômes d'un tel divorce; l'époque de leurs études théologiques correspondait bien, cependant, avec le temps de la « méthode théologique moderne. »

Quoi qu'il en soit, l'auteur est assurément dans le vrai en insistant pour que l'on s'inspire davantage du concile de Trente et de son importance doctrinale au point de vue de la méthode. Est-il aussi exact lorsque, à propos des méthodes de controverse ancienne et moderne, il considère la polémique comme dangereuse bien que nécessitée par les circonstances? Nous n'oserions trancher la question. Mais si « l'Église n'est pas argumentatrice de sa nature, » si « la prédication évangélique est une entreprise d'édification, non de controverse, » il n'en est pas moins vrai que l'Église, sur cette terre, est militante, et que par conséquent il faut bien que ses enfants la défendent contre les attaques dont elle est l'objet dans tous les temps.

Que l'influence du XVIIe siècle ait été funeste jusqu'à nos jours aux études théologiques, c'est encore un point sur lequel nous ne nous risquerons pas à nous prononcer. Il nous semble, cependant, que traiter Massillon, M. Olier, le P. de Bérulle, de « théologiens pauvres de doctrine, qui, par la qualité et le genre de leurs écrits, indiquent assez clairement le travail de décadence dans l'enseignement sacré, » c'est être un peu bien sévère. Peu s'en faut que Bossuet ne soit pas mieux traité; il le semble même au premier abord. Toutefois, quelques lignes plus bas, on veut bien lui reconnaître un génie unique et élevé. Mais, précisément, il est « trop unique, trop élevé, pour donner la mesure, la formule théologique de son siècle » (p. 201). Il semble, cependant, que plus un génie est élevé, plus il domine son temps et y laisse son empreinte.

Si des hommes comme ceux qu'on vient de citer, des gloires de l'Église au XVIIe siècle, sont ainsi traités, que sera-ce quand il s'agira de

Descartes, de Leibnitz, de Pascal, de Malebranche? Certes, loin de nous la pensée de défendre les erreurs de Pascal et surtout l'hérésie janséniste dont il a été d'ailleurs la victime plus encore que le fauteur; mais considérer Descartes et lui comme « les deux fondateurs de la prose française moderne » (eh bien! et Bossuet, et Fénelon, ne comptent-ils pas aussi parmi les grands prosateurs dans le français moderne?); leur en faire un grief grave en les rendant responsables de tous les écarts des écrivains français depuis eux jusqu'à nous; — envelopper, sans distinction aucune, dans une égale réprobation, le cartésianisme, le gallicanisme et le jansénisme; mettre Descartes presque sur le même pied que Luther, et l'appeler « l'hérésiarque de la philosophie, » ne sont-ce pas là des exagérations évidentes, bien plus nuisibles qu'utiles à la cause qu'on prétend servir par de pareils moyens?

Nous n'ignorons pas tout ce que l'on a justement reproché au fameux doute méthodique de Descartes. Mais enfin, par cela même qu'il était « méthodique, » ce doute, il n'était donc pas réel, *in re :* c'était plutôt une abstraction provisoire des vérités acquises qu'un doute véritable. Qu'il soit expédient et avantageux, aujourd'hui, d'éliminer l'esprit cartésien des études théologiques, la chose est possible, nous n'avons ici ni à le nier ni à l'affirmer. Mais aux siècles précédents, n'était-il pas sage et habile de contrebalancer les influences fâcheuses du cartésianisme, en l'absorbant en quelque sorte, en s'en aidant même pour lutter plus efficacement contre les tendances rationalistes qui s'appuyaient sur lui? Cette thèse peut se discuter, on n'en disconvient pas; mais la thèse contraire n'est pas évidente, d'après laquelle tout le mal, tous les fléaux, toutes les décadences dont on peut, à bon droit, s'affliger aujourd'hui pour notre pays, seraient le fruit des doctrines de Descartes. Telle serait cependant la conclusion de cette « première partie » de l'*Essai* que nous venons d'analyser.

Sans doute, dégagé, comme le précédent ouvrage, de ses exagérations et de ses tendances extrêmes, il doit, comme lui, contenir d'utiles vérités. Il est également, en tout cas, le fruit d'un zèle apostolique ardent, de connaissances variées et étendues, et mérite, à ces points de vue, estime et considération. JEAN D'ESTIENNE.

Les Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui, *chronique agricole du* Journal des Débats, par D. ZOLLA. 1re série. Paris, Alcan, 1894, in-18 de 382 p. — Prix : 3 fr. 50.

A notre époque, on se retourne quelque peu, semble-t-il, vers l'agriculture. Si les propriétaires ne s'occupent pas encore directement de leurs terres, du moins se mettent-ils davantage au courant des questions qui les intéressent. C'est donc, autant pour eux que pour les agriculteurs de profession, que M. Zolla a réuni en un volume les divers articles qu'il a

d'abord fait paraître dans la chronique agricole du *Journal des Débats*.

Cette origine explique pour quels motifs les sujets abordés ne se lient pas toujours les uns aux autres. L'écrivain, obligé de parler à son public à jours dits, saisit l'actualité et ne peut par conséquent ni suivre un ordre logique, ni approfondir les matières qu'il aborde. Toutefois, à côté des inconvénients, il y a les avantages, celui entre autres de pouvoir insister sur les points qui, au moment présent, attirent davantage l'attention. L'auteur écrit en économiste et en agronome, c'est dire qu'il est au courant de toutes les publications et de tous les documents statistiques; il en use, et c'est son droit. Mais en cela il tient peut-être trop compte des procédés du commerce, qui sont parfois excessifs; il ne fait pas assez la part de ce que les agissements de la spéculation proprement dite en faussent maintes fois les résultats, alors que les nécessités matérielles de la culture ont des exigences qui ne sont pas toujours concordantes.

Dans toute question agricole il y a d'abord le point de vue de la production, puis celui de la vente des produits. Et souvent on diffère d'opinion, suivant qu'on se place de telle ou telle manière. Quoi qu'il en soit, les *Questions agricoles* de M. Zolla sont bien présentées et pleines d'intérêt. Après une lecture facile, il en reste plus que des souvenirs. On peut y prendre des notes et y trouver d'utiles enseignements. Terminons en disant que l'auteur a eu la bonne pensée de mettre à la suite de chacun de ses chapitres une bibliographie sommaire des principaux points abordés dans ses chroniques. Peut-être l'ouvrage eût-il encore gagné à voir cette partie développée et résumée par une table d'ensemble à la fin du volume.

G. DE SENNEVILLE.

BELLES-LETTRES

« **L'Assedio di Firenze,** » di MAMBRINO ROSEO, da Fabriano, poema in ottava rima dichiarato con note critiche, storiche e biografiche da ANT. DOM. PIERRUGUES. Firenze, Giuseppe Pellas, 1894, in-16 de XLIX-379 p. — Prix : 5 fr.

Elenco dei capitani e degli uomini d' arme *appartenenti agli stati della Chiesa che militarono con Malatesta Baglioni al servizio della repubblica di Firenze nella guerra del 1529-1530*, pubblicato per cura di ANT. DOM. PIERRUGUES. Firenze, G. Pellas, 1893, in-16 de 23 p. — Prix : 1 fr.

Ce n'est pas par sa valeur littéraire que se recommande le poème dont nous annonçons ici une nouvelle édition, mais par sa valeur historique; Mambrino Roseo da Fabriano est un poète fort médiocre, mais il a été témoin oculaire des faits qu'il rapporte ; son récit détaillé et précis est une des principales sources, la principale même, sur le siège que les Florentins eurent à subir en 1529-1530, après avoir chassé les Médicis. Les historiens mêmes du XVIe siècle, comme Paul Jove, puisèrent largement dans l'œuvre du poète. Bien que le poème ait eu les honneurs

de deux éditions au XVIe siècle (Pérouse, 1530, in-4, et Venise, 1531, in-12), les exemplaires en sont devenus aujourd'hui de toute rareté et M. Pierrugues a fait œuvre utile en mettant ce document à la portée des historiens. Ses publications antérieures sur cet épisode de l'histoire italienne (*Francesco Ferruccio e la guerra di Firenze*, par exemple, et la curieuse liste des capitaines et hommes d'armes ayant combattu sous les ordres de Malatesta Baglioni, qu'il a retrouvée dans la bibliothèque de Pérouse) le mettaient à même de donner de l'ouvrage de Roseo une bonne édition.

Il a pris comme base de cette réimpression l'édition princeps de 1530, et il l'a scrupuleusement reproduite. L'annotation, assez sobre, mais où rien ne manque d'essentiel, contient l'identification des personnages nommés par l'auteur et des indications historiques qui complètent ou rectifient le récit du poète; les notes sur la langue de Roseo sont fort rares et auraient pu l'être davantage : quelle utilité, par exemple, de noter (chant V, n. 22) pour le mot *acceso* le sens de *incendiato*, qui ne peut faire doute pour aucun lecteur? M. Pierrugues a eu raison de rejeter à la fin de chacun des neuf chants l'annotation qui s'y rapporte; comme quelques-unes de ces notes sont fort développées, il y aurait eu inconvénient à les mettre au bas du texte. Comme introduction, l'éditeur a reproduit la notice (assez peu commune, comme la plupart des *Per Nozze*) écrite, en 1855, par dom Romualdo Canavari; il y a ajouté des notes qui en augmentent l'intérêt. Un précieux index des noms et des matières termine cette excellente édition d'un texte historique de haute valeur; les gravures sur bois, qui accompagnaient l'édition originale, ont été reproduites ici ; l'exécution typographique est parfaite.

E.-G. Ledos.

La Littérature catholique et nationale, par Léon Gautier. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, Société de Saint-Augustin, 1894, in-8 de 376 p. — Prix : 4 fr.

M. Léon Gautier continue à sonner la cloche avec la vigueur d'un jeune homme, la cloche du grand réveil catholique. Il entend que la littérature soit catholique et nationale; et c'est l'unité de ce volume fait d'articles et de conférences écrits à des époques très différentes, qu'à chaque page éclate et rayonne cette grande idée. Comment, en effet, une littérature ne serait-elle pas plus élevée, plus forte et plus féconde, si elle se nourrissait du pain de la Vérité? Et quelle serait sa puissance sur un peuple, si par le charme du Beau elle ouvrait son âme largement aux effluves ardents du Bien, à la poussée généreuse de la Foi! Notre moyen âge connut cette union heureuse de la religion et de l'art. De là cette littérature vraiment sincère, spontanée et populaire, à laquelle M. Léon Gautier a voué une tendresse particulière.

Dans *la Littérature française avant le XVIIe siècle*, il en résume à traits rapides toute l'histoire, montrant les grandeurs de ce XIIe et de ce XIIIe siècle, encore bien souvent méconnus, mettant en relief, avec les défauts de notre race, le scepticisme gouailleur, la raillerie touche-à-tout, qu'on retrouve dans les fabliaux et le roman du Renard, — l'ardeur chevaleresque et la foi pleine d'entrain, qui sont, de la chanson de Roland à Lamartine et à Louis Veuillot, les qualités indestructibles du génie français. Il flétrit cette monstrueuse erreur dont nous souffrons encore et qui s'appelle *la Renaissance*, un peuple oubliant son histoire, ses traditions, dix siècles de vie chrétienne, s'imaginant tout à coup que l'humanité, comme la Belle au Bois dormant, a sommeillé pendant mille ans, faisant table rase de tout le passé, et entreprenant de tout reconstruire à nouveau sur le modèle des œuvres mortes de l'antiquité païenne ! Et ce XVIIe siècle, qui voit les défauts du XVIe, mais qui ne sait pas revenir en arrière, et, la beauté de la forme une fois conquise, ressaisir, pour ne plus les perdre, les traditions nationales et chrétiennes ! Il continue le XVIe siècle, au lieu qu'il fallait continuer le moyen âge en l'enrichissant des dépouilles de l'art grec et romain ; il enfonce de plus en plus l'esprit français dans ce paganisme de convention, qui, pour être artificiel, n'est pas sans danger ; et il mérite ainsi la flétrissante définition qu'en donne M. L. Gautier : « Le XVIIe siècle cependant, c'est le XVIe aligné, c'est la Renaissance organisée et régularisée. »

Ailleurs, le savant critique étudie *l'Idée politique* et *l'Idée religieuse dans les chansons de geste*. Il démêle avec une impartiale pénétration ce qu'il y a de faux, de barbare, ou d'irrespectueux et de frondeur dans nos vieilles épopées, d'origine et d'allure germaniques pour la plupart ; mais sa conclusion, c'est toujours que le patriotisme et le respect du Roi domine, que cette littérature, en somme, est l'expression d'une société jeune et forte, qui a tout ce qu'il faut pour devenir absolument chrétienne. Ou bien c'est notre *Théâtre moderne* étudié dans ses origines, non pas d'une manière vague et banale, mais avec une précision érudite qui suit, étape par étape, l'évolution du drame liturgique depuis les « tropes » des offices monastiques jusqu'à l'heure où la langue vulgaire chasse le latin, en attendant que le théâtre se laïcise tout à fait, et qu'à côté des mystères religieux paraissent les mystères civils et profanes, comme *Robert le Diable* ou *le Siège d'Orléans*. Ce *Mystère du siège d'Orléans* est lui-même l'objet d'une étude spéciale. Quelque médiocre qu'il soit au point de vue de l'art, écrit et joué selon toute probabilité du vivant même de Jeanne d'Arc, il a un haut intérêt historique et religieux, puisqu'on y voit à plein l'âme du peuple émue par cette merveilleuse et sainte figure, et dès la première heure bénissant sa mission comme surnaturelle. Deux articles plus courts évoquent deux curieux écrivains de ce moyen âge : *Adam de Saint-Victor*, le pieux auteur de tant de proses

sacrées, le poète-musicien à qui, dit la légende, apparut et sourit la Vierge pour le récompenser d'avoir écrit le beau chant *Salve, Mater Salvatoris;* — *Eustache Deschamps*, vrai journaliste parisien, attrapant l'actualité à la pipée, et faisant avec plus de franchise que de style la guerre aux abus, belle âme au demeurant, passionnément française et énergiquement chrétienne. Comme rien de ce qui chante la gloire du moyen âge ne saurait être étranger à M. Léon Gautier, on ne s'étonnera pas de le voir, en un autre chapitre, nous faire connaître cet art de l'architecture si vraiment catholique et national.

Est-ce à dire que le moyen âge seul ait droit à nos hommages et à notre étude, et qu'il faille fermer les yeux aux œuvres classiques, anciennes ou modernes, parce qu'elles sont païennes? Bien au contraire. Et avec une logique entraînante M. Léon Gautier, après avoir hardiment intitulé sa leçon : *La Littérature catholique avant Jésus-Christ*, revendique justement comme « catholiques » tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Catholiques ils sont, parce qu'ils gardent tous un reflet de la divine beauté. Penseurs et poètes sont les âmes d'élite chez qui ce souvenir est un peu plus clairvoyant, ces aspirations un peu plus fortes, et leurs œuvres sont les parcelles éparses, *membra disjecta*, de la Vérité divine aux mains des hommes.

Voilà pourquoi, après avoir longuement médité, adoré le livre de Dieu, on étudiera les œuvres des hommes, les philosophes de l'Inde et de la Chine, les penseurs comme Platon, dont les doctrines sont parfois, suivant le mot de J. de Maistre, « la préface de l'Évangile, » tout en remarquant chez ces égarés la corruption fatale des traditions primitives. C'est dans cet esprit chrétien qu'on lira également les classiques du XVIIe siècle (*la Question des classiques*), admirables quand ils ont ouvert leur âme aux inspirations d'en haut, trop souvent artificiels, guindés et froids, ignorant la nature, ignorant le peuple, le vrai peuple de France, parce que de parti pris ils avaient séparé la poésie de la religion, aristocrates raffinés dont l'esprit se joue en des subtilités ingénieuses, mais chez lesquels on n'entend jamais un cri du cœur montant à Dieu.

Notre siècle semble avoir entrevu la voie où il faut marcher maintenant. Pour cela même M. Gautier l'aime et a confiance en lui. Quoique de moindre importance que les morceaux précédents, les pages sur les Mémoires de Mme de Lamartine : *le Style des mères ;* sur l'esprit du curé d'Ars : *le Style des saints;* sur *Louis Veuillot* et *Dom Guéranger*, donnent au volume la forte conclusion qui se tire des exemples : Soyez chrétiens et élevez vos âmes vers tout ce qui est beau et bien, *sursum corda!* Vous serez alors, si Dieu le veut, de grands écrivains et des artistes complets.

Si j'ai indiqué à la hâte toutes les idées remuées dans ce volume, je

n'ai pas dit tout ce qu'a de charme la causerie éloquente de M. Léon Gautier. Chrétien avant tout, poète et artiste en même temps, il a bien les qualités françaises qu'il définit au commencement de son livre : le bon sens de l'Allemand et le brio de l'Italien ; il a, avec l'exactitude et la clarté, la vivacité, l'entrain, presque la fougue d'un chevalier du vieux temps. Littérature académique? Non ; mais littérature, comme il la veut, catholique et bien française. GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika, von Dr FRANZ STUHLMANN. Ein Reisebericht mit Beiträgen von Dr EMIN PASCHA, in seinem Auftrage geschildert. Berlin, Dietrich Reimer, 1894, gr. in-8 de XXIV-901 p. — Prix : 62 fr. 50.

Quand Emin Pacha, délivré malgré lui et ramené par Stanley de la province équatoriale, où il avait passé douze années de sa vie, se fut entendu avec l'Allemagne et eut pris rang parmi les fonctionnaires de la partie de l'Afrique orientale placée sous l'influence allemande, il fut chagé d'aller fonder des postes entre les lacs Tanganyika, Victoria et Albert-Édouard. Parti de Bagamoyo le 26 avril 1890, Emin parvenait le 27 septembre sur la rive méridionale du Victoria Nyanza, et en étudiait la partie sud-occidentale de Mouansa à Boukoba, où il fondait une station ; puis, obliquant vers l'ouest-nord-ouest, il gagnait, à travers un pays des plus accidentés, le lac Albert-Édouard. Après avoir contourné ce lac, Emin se dirigea par la vallée de la Semliki vers l'extrémité méridionale du lac Albert, l'atteignit (20 juillet 1891) et s'enfonça dans la grande forêt équatoriale. Obligé bientôt à la retraite, il regagna son camp de l'Oundoussouma, puis repartit pour tenter l'exécution du projet grandiose qui devait le faire aboutir, après avoir descendu la vallée de l'Ouellé-Oubangui, dans l'hinterland de la colonie allemande du Cameroun. On sait qu'Emin ne put pas mener à bonne fin ce plan (dont l'accomplissement eût été désastreux pour la France) et qu'il fut assassiné par des Arabes vers le 20 octobre 1892, à quelques journées de marche de la rive droite du Congo.

Les dernières observations faites par l'explorateur savant et consciencieux que fut Emin sont malheureusement perdues; il n'en est pas de même des résultats acquis jusqu'au moment où le voyageur se sépara de ses hommes demeurés valides et demeura avec les malades dans l'Ouendoussouma (26 septembre 1891). Jusqu'alors, en effet, Emin avait eu pour compagnon et pour lieutenant un naturaliste, le docteur Franz Stuhlmann, qui le quitta uniquement pour obéir aux ordres de son chef et qui, suivant ses instructions, regagna ensuite la côte, où il arriva au mois de juillet 1892.

De retour en Allemagne, le docteur Stuhlmann entreprit, une fois la mort d'Emin bien avérée, de retracer leur voyage commun « au cœur de l'Afrique : » de là est sorti un énorme volume (il est divisé en deux parties, mais la pagination en est continue) publié au début de l'année 1894 sous les auspices de la section coloniale du ministère allemand des affaires étrangères. Dans ce livre, l'auteur fait, avec une conscience qui dégénère parfois en minutie, l'histoire ou même la chronique de l'expédition; mais de cette minutie même le géographe de profession serait mal venu à se plaindre, car il trouve, en lisant attentivement le travail du docteur Stuhlmann, et en se reportant sans cesse aux excellentes cartes qui l'accompagnent, à noter une foule de renseignements précieux et d'informations nouvelles. Il trouve même dans cet ouvrage (chose assez rare dans un livre allemand) de remarquables vues d'ensemble, d'ingénieux rattachements des observations particulières de l'auteur aux faits généraux; alors la fatigue qu'on éprouve parfois à la lecture de la relation du docteur Stuhlmann disparaît pour faire place à la jouissance qu'on ressent toujours à voir se dérouler un exposé où s'unissent étroitement les idées générales et une science profonde des détails.

De plusieurs côtés déjà, en Allemagne et en France, ailleurs encore, des revues spéciales ont montré combien l'influence d'Emin est partout sensible dans l'ouvrage, ce que n'a d'ailleurs jamais dissimulé le docteur Stuhlmann (certains chapitres, les chapitres XVI, XVII, XXII, XXV, XXXII, ont même été rédigés ou dictés par le grand voyageur lui-même à son lieutenant); elles ont également mis en pleine lumière les nombreux et importants résultats du voyage exécuté par Emin Pacha et par le docteur Stuhlmann (voir en particulier *les Résultats de la dernière expédition d'Emin Pacha*, par B. Auerbach, dans les *Annales de géographie*, 15 octobre 1894, p. 76-85). Nous n'avons point à revenir ici sur une tâche fort bien faite; il nous suffira de dire que sur tous les points, aussi bien aux points de vue de la flore, de la faune, de l'anthropologie, de l'ethnographie (noter en particulier les contributions du docteur Stuhlmann au *folklore* africain, p. 95-98) qu'au point de vue géographique, l'ouvrage de notre voyageur apporte une foule de renseignements nouveaux à notre connaissance de l'Afrique équatoriale. On y trouve des chapitres d'ensemble d'une très grande importance; tel le chapitre XXXIV (p. 831-868), qui résume les observations éparses dans tout l'ouvrage et, en les rapprochant, les met en pleine valeur, et qui contient un intéressant essai de classification des races et des langues; tel encore le chapitre XXX (p. 727-742) relatif au lac Victoria. On y rencontre une étude complète de pays jusqu'ici totalement inconnus, et la consolidation et l'affermissement de nos connaissances sur des régions déjà visitées et parfois mal décrites ou d'une façon exagérée, — par

Stanley par exemple. Ainsi s'est trouvé partiellement accompli le vœu formé autrefois par Emin, qui, de Lado, écrivait au docteur Schweinfurth, son ami, qu'il voulait « réserver à la science allemande l'honneur d'explorer ce champ nouveau et fertile » de l'Afrique équatoriale. Parmi les passages que tout le monde, dans l'ouvrage du docteur Stuhlmann, lira avec un vif intérêt, notons ici les pages relatives aux derniers événements de l'Ouganda et aux agissements du capitaine Lugard vis-à-vis des catholiques de ce pays (p. 198-215), ainsi que celles ayant trait à l'établissement des missionnaires français chassés de leur terrain d'évangélisation sur le territoire de Boukoba. Les deux lettres de Mgr Hirth, publiées par le docteur Stuhlmann (p. 701 et 702), ne peuvent que contribuer à faire aimer davantage le vénérable vicaire apostolique de l'Ouganda. Avec un non moins vif intérêt, on étudiera, au cours de tout l'ouvrage, le curieux caractère d'Emin, et l'affaiblissement graduel, par suite de la maladie et des privations, d'un tempérament qui fut robuste, mais dans lequel subsista toujours une âme fortement trempée.

Deux admirables cartes permettent de suivre facilement la relation de l'auteur; l'une, dessinée par R. Kiepert, présente à l'échelle de 1/3,000,000e l'ensemble des pays parcourus par l'expédition Emin-Stuhlmann de 1890 à 1892; la seconde est une grande carte ethnologique, dressée par le docteur Stuhlmann à la même échelle et qu'accompagnent une intéressante esquisse géologique et deux croquis indiquant la répartition approximative des cultures et de la densité des populations.

L'illustration, exclusivement documentaire, est très soignée. Des profils géologiques, quelques animaux caractéristiques, des types, des tatouages, des objets ethnographiques, voilà ce qu'on trouve le plus souvent dans le texte même; hors texte sont quelques admirables planches reproduisant des photographies de l'auteur; telles sont, en particulier, les deux planches (pl. XVI et XVII) représentant des femmes Pygmées et une vue splendide en héliogravure (pl. X) du Rounssoro, que Stanley appelle le Rouwenzori et dont il fait un volcan, à tort selon le docteur Stuhlmann, qui en a gravi les pentes jusqu'à une altitude de 4,037 mètres (voir le chapitre XIV, p. 285-305). Deux bons portraits d'Emin Pacha (on trouvera d'intéressants fac-similés de son écriture, p. 686-688) et du docteur Stuhlmann sont placés comme frontispices au début de chacune des deux parties entre lesquelles est divisé cet ouvrage, qui est et qui restera un des livres fondamentaux pour l'étude de l'Afrique équatoriale.

HENRI FROIDEVAUX.

Quatre ans en exil. *A travers l'Espagne, souvenirs, récits, voyages et anecdotes*, par G. BERNARD. Lille, Maison de la Bonne Presse du Nord et Société de Saint-Augustin, 1895, in-4 de 304 p. — Prix : 4 fr.; reliure en percaline, tr. dorées, 6 fr. 50.

On a écrit bien des voyages en Espagne. Celui-ci a un caractère par-

ticulier. Il nous fait connaître l'Espagne catholique, et certes l'auteur était bien à même de la peindre sous cet aspect. En lisant son chapitre sur les augustins de l'Assomption, sur saint Dominique, nous voyons qu'il était un de ces religieux fugitifs qui trouvèrent au delà des Pyrénées une hospitalité si affectueuse. La séduction que l'Espagne exerce sur lui est surtout inspirée par la foi fervente qu'il y remarque chez le peuple principalement. Un chapitre très intéressant est celui où est décrite l'exécution d'un condamné; on y voit de quelles consolations religieuses est entouré le coupable, elles le réhabilitent en quelque sorte, elles le rendent sympathique; aussi sainte Thérèse pensait-elle que sur cent exécutés en Espagne, quatre-vingt-dix-neuf allaient, comme le bon larron, tout droit en Paradis. Il ne faudrait pas croire que de petits détails amusants et typiques ne se mêlent pas à ces pages sérieuses. M. G. Bernard raconte plaisamment comment, ayant pris à Saragosse un billet d'aller et retour pour Catalarjud, il ne put revenir le soir même, parce que son billet était valable pour deux jours; comment à la stupéfaction des voyageurs, un train fit une halte dont on ne leur donnait pas l'explication, pour attendre un contrôleur en retard. Il n'était pas arrivé à temps à la station précédente et s'en venait tranquillement à pied. Et n'aurait-ce pas été une bonne figure pour un des chapitres de *Gil Blas*, que ce directeur des douanes qui s'excuse de la lenteur de ses opérations en disant qu'il est seul, tous les autres employés venant d'être envoyés aux galères? A des descriptions de sites, de villes, souvent bien réussies, M. Bernard a mêlé quelques légendes. Il y en a une très curieuse au sujet de ces bonnes lames de Tolède, qu'aimaient à faire reluire les héros de l'école romantique. Leur ancienne réputation se rattache à la fameuse épée de Roland, à cette Durandal que tant de villes se flattent de posséder. Je recommande cette légende à mon ami M. Léon Gautier.

Je m'attendais à trouver un peu plus de réminiscences littéraires dans *Quatre ans en exil*. Je pensais qu'à propos de Silos, l'auteur rappellerait le vieux poème de Gonzalo de Berceo, qu'à propos de Cordoue, après avoir nommé Lucain et les Sénèque, ses glorieux enfants, il accorderait une mention à Juan de Mena. Je comprends très bien, du reste, que M. G. Bernard n'ait pas raconté la légende du Montserrat avec les détails que Cristobal de Virues a admis dans son poème, car il ne faut pas oublier que le livre de M. Bernard semble surtout destiné à de jeunes lecteurs. Ils le liront avec plaisir, avec profit, et s'arrêteront aux nombreuses illustrations qui le remplissent. Ajoutons que les acquéreurs de ce volume, publié par la maison de la Bonne Presse du Nord, feront une œuvre méritoire, tout le profit résultant de la vente de ce livre ayant une pieuse et charitable destination.

Je reviens à ce que je disais, touchant les souvenirs littéraires; si

M. G. Bernard s'en est montré sobre, c'est sans doute par la pensée qu'ils ne s'adresseraient pas très bien à son jeune public, car ce n'est certes pas l'érudition qui manque à l'auteur, nous savons qu'il le prouvera bientôt par d'amples traductions d'écrivains espagnols, qu'un long séjour dans leur patrie le met admirablement en état d'apprécier.

TH. P.

Histoire du siège d'Orléans (1428-1429). Mémoire inédit de l'abbé DUBOIS, publié par PAUL CHARPENTIER, précédé d'une notice sur l'auteur par Ch. CUISSARD. Orléans, Herluison, 1894, in-8 de XXXVIII-445 p.

L'abbé Dubois, né à Orléans en 1752, a laissé de nombreux manuscrits, conservés à la bibliothèque d'Orléans et souvent mis à contribution par les érudits orléanais. M. Paul Charpentier a pensé que l'*Histoire du siège d'Orléans*, écrite, en 1823 par le consciencieux chercheur, pourrait offrir quelque intérêt à cause des précieux renseignements qu'elle contient, soit sur les documents conservés dans les archives municipales, soit surtout sur la togographie d'Orléans au XVe siècle ; il nous donne donc le texte de l'ouvrage de l'abbé Dubois, précédé d'une notice biographique sur cet « homme modeste, prêtre ignoré, dont l'existence s'écoule dans le calme de son pensionnat et le silence des archives, » notice due à la plume de M. Cuissard, sous-bibliothécaire de la ville d'Orléans. L'ouvrage est accompagné d'un plan d'Orléans en 1428, dressé par l'abbé Dubois, en 1823, sur ce qui restait alors des anciens murs et des tours des diverses enceintes et sur les documents qu'il avait pu recueillir.

Le travail de l'abbé Dubois se compose de plusieurs mémoires : 1° Pièces authentiques, auteurs et plans sur lesquels est appuyée l'histoire du siège ; 2° *Journal du siège d'Orléans :* examen des éditions de cet ouvrage et de son degré d'autorité ; 3° Première enceinte d'Orléans ; 4° Description détaillée de la ville telle qu'elle était en 1428 (c'est la partie la plus considérable de l'ouvrage) ; 5° Position des bastilles et des boulevards des Anglais ; 6° Observations critiques sur les auteurs qui ont donné la description du siège (l'auteur s'occupe des deux travaux les plus récents parus au moment où il écrivait, ceux de MM. Lebrun de (et non *des)* Charmettes et de M. Berriat Saint-Prix) ; 8° Délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc (c'est un résumé de l'histoire de la Pucelle jusqu'à la bataille de Patay) ; 9° Détermination du nombre des habitants et des soldats que les Anglais ont eu à combattre pendant le siège d'Orléans, avec une liste des principaux habitants en 1428-1429.

Les renseignements topographiques si nombreux et si précis qui sont consignés dans ces Mémoires les rendent dignes de l'attention des historiens ; nous ne pouvons donc que féliciter M. Paul Charpentier de les avoir livrés à l'impression.

G. DE B.

Journal d'Adrien Duquesnoy, *député du tiers état de Bar-le-Duc, sur l'Assemblée constituante (3 mai 1789-3 avril 1790)*, publié pour la Société d'histoire contemporaine par Robert de Crèvecœur. T. Ier, *3 mai-29 octobre 1789 ;* T. II, *30 octobre 1789-3 avril 1790.* Paris, Alphonse Picard et fils, 1894, 2 vol. in-8 de xi-504 et 545 p. — Prix : 20 fr.

Lorsque, de la lecture des livres d'histoire générale sur la Constituante, on arrive aux témoignages et aux appréciations d'un contemporain et d'un acteur, c'est rentrer de la théorie dans la réalité. Dans la correspondance presque quotidienne que Duquesnoy adressait au prince Emmanuel de Salm-Salm et que M. Robert de Crèvecœur nous rend aujourd'hui, nous nous trouvons replacés au milieu des événements et des impressions immédiates qu'ils provoquaient. Étaient-ce toujours des impressions justes ? Tous les jugements étaient-ils complets et éclairés ? Ces récits mêmes ont-ils l'exactitude qu'on doit attendre de l'histoire ? Non ; mais impressions, jugements, récits, ont une date, et si, au travers, nous n'apercevons pas un ensemble qui nous satisfasse, il y a du moins une chose incontestable et qui a son prix : c'est, d'une part, la sincérité du spectateur ; c'est, de l'autre, la révélation de l'effet que faisaient sur les gens de ce temps-là les événements, les hommes, les actes que, aujourd'hui, à distance, nous jugeons d'une façon souvent différente. A peine si les contemporains ont le loisir de raconter et de juger à la hâte la scène du Jeu de paume, le 14 juillet, les 5 et 6 octobre, tandis que, sur ces même faits, nous ne tarissons pas maintenant en recherches, en enquêtes et en théories.

Sur les hommes, Duquesnoy nous donne des opinions tranchées auxquelles nous apporterions peut-être des tempéraments ; mais ces opinions, c'était l'opinion d'alors, passionnée comme l'est généralement celle des contemporains : il est nécessaire de la connaître. Talleyrand n'est pas ménagé : « Le nom de cet homme-là rappelle tout ce qu'il y a de méprisable et de vil ; agioteur pervers, immoral, ambitieux...., traître à son ordre qu'il a vendu, sans principes, sans honneur...., mille fois plus méprisable que Mirabeau. Savez-vous, disait l'un, qu'il y a des gens qui applaudissent l'évêque d'Autun ? — Parbleu, je le crois bien, il y a là tant de coquins qui désirent la banqueroute » (II, 130-131). Ailleurs : « Un prêtre ami de Mirabeau est nécessairement un homme méprisable » (II, 109). Mirabeau, Maury, ne sont pas traités avec plus d'indulgence (II, 153, 185, 196) ; Barnave non plus (II, 265). On verra (II, 209-215) une série de portraits des divers présidents de l'Assemblée constituante qui jette de la lumière sur des personnages jusqu'ici peu caractérisés. Je m'abstiens à regret d'en citer quelques traits.

Duquesnoy ne se méprend pas sur les procédés d'intimidation dont usaient les meneurs ; on menaçait l'Assemblée d'une insurrection toutes les fois qu'on voulait par la terreur la forcer d'adopter ou de rejeter une

opinion. Rien qu'en six mois, ces menaces s'étaient renouvelées neuf fois ! Et il les cite ; entre autres : « 6° Lorsque nous avons prononcé sur les biens du clergé. » A ces menaces générales se joignaient les menaces individuelles adressées « aux députés qu'un caractère un peu prononcé faisait distinguer dans un parti ou dans l'autre » (II, 205-206).

C'est une question très intéressante à suivre dans la correspondance de Duquesnoy que celle des biens du clergé. Malgré quelques réserves, Duquesnoy est partisan de la confiscation ; l'Assemblée aussi, dès le premier jour. Lorsque Talleyrand déposa le projet, le curé Pous (dont M. de la Sicotière a publié la correspondance) écrit : « Il fut applaudi à tout rompre. » Duquesnoy n'est pas sensible à l'éloquence de Maury : « En supposant, dit-il, que cette cause fût bonne, c'est un grand malheur pour elle d'être défendue par un homme comme l'abbé Maury, de mœurs décriées, de réputation perdue, et à qui il est impossible de dire un mot écouté favorablement par l'Assemblée » (I, 434). D'autres étaient moins prévenus : « L'abbé Maury, écrit encore le curé Pous, lutta avec avantage contre Mirabeau. Ces deux champions ne sont pas égaux. L'abbé improvise toujours, et toujours il est inimitable et vraiment sublime ; l'autre est peu de chose à son égard quand il improvise, et il n'est quelquefois grand qu'avec le papier à la main. » L'opinion, en apparence faite d'avance, eut ses retours ; malgré les efforts de Thouret, de Treilhard, en faveur de la confiscation, Duquesnoy avoue que les avis sont partagés et « qu'on ne peut guère prévoir quel parti on prendra » (23 octobre). Plus loin, il déclare que « la cause du clergé a été beaucoup mieux défendue qu'attaquée » (II, 31). Enfin, vient le biais proposé par Mirabeau ; l'Assemblée s'estima déliée de ses scrupules : « Voilà le trait d'un grand coquin, disait quelqu'un, mais d'un coquin qui a du génie. » C'est le traitement de 1,200 fr. assuré aux curés qui fit passer le reste. L'aveu est bon à retenir.

M. de Crèvecœur, outre les détails biographiques qu'il donne sur Duquesnoy dans sa préface, raconte comment le manuscrit de cette correspondance est venu à la Société d'histoire contemporaine de son distingué président, M. de la Sicotière, qui en avait le premier compris et révélé l'importance ; comment, au département des manuscrits, dans les papiers d'Alphonse de Beauchamp, se trouva un autre manuscrit, qui a servi à compléter le premier ; que le nom, resté inconnu, du correspondant de Duquesnoy, fut découvert par M. Paul Guilhiermoz dans un passage des *Mémoires de Malouet :* c'était Emmanuel-Henri-Nicolas-Léopold, prince de Salm-Salm (1742-1808), maréchal de camp en 1781, élu suppléant aux états généraux par la noblesse de Nancy. Les deux volumes comprennent 259 bulletins, dont 133 se trouvent dans les deux manuscrits. Il est regrettable que la correspondance de Duquesnoy s'arrête au 3 avril 1790. Suspendue avec le prince de Salm-Salm, elle

semble avoir été continuée avec M. de Montmorin ; mais, jusqu'à présent, cette seconde partie n'a pas été retrouvée.

Cette publication, très soignée et dont l'intérêt historique a été compris tout de suite par les érudits et par le public, se termine par un *Index biographique et bibliographique*. Notons-y (p. 530), ainsi que dans le cours des deux volumes (I, 392, et II, 15, 274, 386) un lapsus typographique : *Oléron* mis partout pour *Oloron*. Ni sous l'ancien régime, ni depuis le Concordat, il n'y eut d'évêque à l'île d'Oléron ; M. de Villoutreix de Faye fut le dernier évêque d'Oloron (Basses-Pyrénées). Duquesnoy le signale avec raison comme « l'un des prélats les plus recommandables du royaume par sa simplicité apostolique, sa charité, sa bienfaisance, sa tolérance.... » (II, 386). VICTOR PIERRE.

Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule, par l'abbé L. DUCHESNE. T. I. *Provinces du sud-est.* Paris, Thorin, 1894, in-8 de VIII-356 p. — Prix : 12 fr.

M. l'abbé Duchesne aurait dû vivre au temps où les auteurs de la *Gallia christiana* ont pensé à entreprendre leur grand ouvrage. Les premiers volumes, consacrés aux provinces ecclésiastiques du midi de la France, les plus faibles de la collection, auraient été moins imparfaits. Ce sont justement les diocèses du sud-est par lesquels commence le savant académicien, dans son premier volume ; il y étudie, avec sa critique scrupuleuse, les origines, tandis que, d'un autre côté, M. l'abbé Albanès rectifie les listes épiscopales des siècles plus rapprochés de nous.

M. l'abbé Duchesne, mettant de côté la plupart des légendes, dont il conteste la valeur historique, s'appuie exclusivement sur des documents sérieux dont tout un groupe avait, jusqu'à présent, été à peu près négligé ; d'abord les catalogues épiscopaux offrant des caractères certains de sincérité ; ensuite les signatures des conciles ; enfin les textes historiques qui viennent corroborer ces deux sources d'indication.

Il résulte des recherches du savant auteur qu'en dehors de l'Église de Lyon, qui date du Ier siècle et qui aurait été, pendant quelque temps, la métropole de toutes les chrétientés des Gaules, et quelques autres sièges qui commencent au IIe et au IIIe siècle, les diocèses gallicans ne peuvent remonter plus haut que le IVe. Cette étude mettra peut-être fin à l'interminable discussion qui divise les érudits au sujet de l'apostolicité des Églises des Gaules.

L'histoire de la province d'Arles, de sa primatie et des changements de circonscription de cette métropole, forme un chapitre important au point de vue de l'histoire ecclésiastique, de l'histoire civile et de la géographie ; elle est présentée sous un jour nouveau et fait comprendre très clairement la position exceptionnelle du métropolitain d'Arles pendant le Ve siècle. L'Église de Vienne fournit encore à M. l'abbé Duchesne l'occasion d'exercer sa critique perspicace ; pour établir la liste

des évêques, puis des archevêques de ce siège, il discute la Chronique et les martyrologes d'Adon, surtout au point de vue chronologique, et passe ensuite aux documents apocryphes, composés au XIe siècle dans le but d'établir la suprématie ecclésiastique du métropolitain de Vienne; enfin un Livre épiscopal de l'archevêque Léger, dont il donne le texte intégral (milieu du XIe siècle).

Dans ce premier volume, on trouve tout ce qu'il y a de certain sur les listes épiscopales des provinces d'Arles, Vienne, Tarentaise, Aix, Toulouse et Narbonne, et des sièges qui en dépendaient.

J'ai dit plus haut que M. l'abbé Duchesne faisait, en général, bon marché des légendes; il est facile de voir qu'il est peu disposé à rattacher saint Trophime d'Arles, et saint Crescent de Vienne, aux temps apostoliques. Mais il faut lire attentivement son dixième chapitre, qui termine le volume, dans lequel il traite de la présence, en Provence, de saint Lazare, de sainte Madeleine et de sainte Marthe. Mon savant confrère ne laisse rien subsister de ce pieux roman, éclos au XIIe siècle par l'influence de l'abbaye de Vézelay; c'est au XIIe siècle que saint Nazaire, patron de la cathédrale d'Autun, fut assimilé à saint Lazare. Mon attention avait été attirée par ce fait que les méreaux du chapitre de *Saint-Nazaire* d'Autun représentaient *saint Lazare* sortant du tombeau; je cherchai alors comment les reliques du ressuscité avaient pu être apportées dans cette ville et à quelle époque, et je ne trouvai rien de précis. Il appartient à M. l'abbé Duchesne et aux savants bourguignons de nous éclairer sur saint Nazaire.

A. DE BARTHÉLEMY.

Henri VIII et les monastères anglais, par le R. P. Dom FRANCIS AIDAN GASQUET. Trad. française publiée par J. SUGNÉ-PHILIPON. Paris, Lecoffre, 1893, 2 vol. in-8 de 450 et 521 p. — Prix : 10 fr.

Les monastères anglais ont été supprimés sous Henri VIII, qui voulait à tout prix de l'argent pour lui-même et pour ses créatures. Le prétexte fut le grand nombre et l'énormité des abus relevés dans les cloîtres d'hommes et de femmes. Ces abus sont signalés dans des rapports que rédigèrent, sous les yeux de Cromwell, des ecclésiastiques ambitieux et cupides, et par suite complaisants; de mauvais prêtres, ennemis jurés de la vie religieuse. Ces rapports, que les protestants et quelques rationalistes français ont affecté de prendre pour argent comptant, méritent-ils créance? Non, mille fois non! C'est ce que le R. P. Gasquet démontre admirablement.

On pourrait peut-être se plaindre que l'abondance des preuves ait nui à la rédaction, et que ces deux volumes, mine précieuse de matériaux dont tout historien devra tenir compte, ne présentent pas un livre assez ordonné et assez concis; mais en histoire, ce sont là défauts secondaires.

Le traducteur a rendu à la France, en lui présentant un ouvrage aussi

sérieux, un véritable service. Mais il est regrettable qu'en s'attachant à serrer le texte de près, il ait parfois pris des allures un peu étrangères, et ait oublié que pour bien traduire, il faut penser en français ce que l'auteur a pensé en sa langue. C'est, du reste, un métier difficile et qui demande un esprit et une plume très alertes. Quand il s'agit de deux énormes in-8, il ne faut pas être trop exigeant. L'importance du sujet fera pardonner quelques phrases peu correctes. J. Forbes.

West-Grinstead et les Caryll. *Étude historique et religieuse sur le Comté de Sussex, en Angleterre.* par Max de Trenqualéon. Paris, Torré, s. d. (1893), 2 vol. in-8 de IX-461 et 456 p. — Prix : 12 fr.

Entre les villes de Sewes, Dorking et Havant, dans le comté de Sussex, au milieu des ruines accumulées par la Réforme sous Élisabeth, la paroisse catholique ou mission, comme on dit en Angleterre, de West-Grinstead est demeurée debout à côté de la paroisse protestantisée, longtemps centre unique de vie catholique dans le pays. Cette persévérance continue de la paroisse catholique au milieu de l'apostasie générale a frappé les yeux de notre historien ; de là cette monographie complète de West-Grinstead.

L'auteur a raison de faire remonter les origines du christianisme en ces lieux au temps des rois bretons : il eût pu citer ce fait, qui semble hors de doute, que trois évêques bretons, Éborien, évêque d'York, Restitutus, évêque de Londres, et Adelphirus, probablement évêque de Lincoln, assistaient, en 314, au concile d'Arles, et le fait encore plus connu de l'église Saint-Martin, à Canterbury, bâtie par les catholiques bretons, bien avant Saint-Augustin de Canterbury. Le pays, redevenu païen, fut reconquis à la foi par saint Wilfrid, et ici M. de Trenqualéon a eu le bonheur de retrouver dans le vénérable Bède l'histoire primitive de la religion catholique à West-Grinstead.

L'histoire de West-Grinstead se poursuit à travers les âges jusqu'à notre époque. Les amateurs d'antiquités trouveront beaucoup à glaner dans ce champ très vaste. Chemin faisant, l'auteur rencontre, au VIIIe siècle, un apôtre du pays nommé saint Cuthman, et relève une erreur assez amusante des *Bollandistes*, qui, sur la foi de Raoul Glaber, ont fait de saint Cuthman un saint français, originaire de Steniagar ou Stenningam, près Fécamp. C'est une erreur : le village de Steyning se trouve dans le Sussex, à cinq milles au sud de West-Grinstead. On voit que l'étude détaillée des lieux sert à fixer l'historien sur bien des choses.

L'auteur arrive ainsi, siècle par siècle, à l'époque des grands bouleversements religieux. A cette époque, le culte catholique disparaît de la paroisse de West-Grinstead pour se réfugier chez les Caryll, à Benton, dans les environs. C'est cette famille qui eut la gloire de conserver l'antique religion dans ces parages. De là, l'histoire des Caryll. Cette his-

toire, relatée dans les plus petits détails, est un peu longue, parfois un peu sèche, mais l'antiquaire de profession y trouvera une riche moisson de faits curieux.

M. de Trenqualéon, qui nous avait promis beaucoup de détails sur la Réforme, a un peu trompé notre attente : c'est dommage; c'eût été la partie la plus intéressante de son étude.

Ne restons pas sur ce reproche : félicitons plutôt l'écrivain de sa merveilleuse patience et de sa puissance de travail. J. Forbes.

Princesses byzantines. *La Très pieuse Irène-Anne Comnène*, par Paul Adam. Paris, Firmin-Didot, 1893, in-12 de 214 p. — Prix : 5 fr.

A laquelle des écoles de théosophie moderne appartient l'auteur des *Princesses byzantines ?* Il nous serait difficile de le préciser ; mais évidemment ressent-il l'enthousiasme d'un adepte pour quelqu'une de ces théories qui ont traversé les siècles, en se renouvelant, depuis la magie assyrienne et le gnosticisme jusqu'à nos jours. M. Adam nous présente une Irène n'ayant guère au fond de l'âme que les croyances de la philosophie néo-platonicienne : si l'Impératrice a permis le meurtre de son fils, « le droit absolu lui donnait raison ; elle eût péché contre la justice humanitaire en immolant Byzance à son fils; elle préféra supprimer l'individu au profit de la race » (p. 80) ; mais l'auteur ajoute que cet événement pesa sur l'existence de l'Impératrice, car « il est dit, dans les livres des hermétistes, que le meurtre accompli sans l'équilibre du péril pour le meurtrier encourt, dans la série des transformations ultérieures à la vie, d'excessifs châtiments hyperphysiques » (p. 80).

L'auteur s'exalte pour « ce peuple admirable de Byzance, épris des beautés intellectuelles.... Il était moins sot apparemment de quitter le cirque et les courses pour entendre de pieux évêques disserter sur un texte de saint Jean, l'initié des vieilles philosophies perdues (?), que d'y rester comme le fait aujourd'hui le peuple de France, dans le seul espoir de se délasser vers la nuit aux idioties des petits théâtres » (p. 195). Voilà un dernier trait qui tombe juste ; mais M. P. Adam va trop loin dans sa généralisation lorsqu'il énonce que les entretiens théologiques d'alors « ne se bornaient pas à ce que nous en pouvons connaître par les propos de notre clergé moderne, si déchu, et par la niaiserie de nos dévots » (p. 145). Pour compléter la pensée de l'auteur, je citerai une phrase qui caractérise bien le genre de sa religiosité : « La religion d'alors était plus métaphysique que canonique. Ainsi que le brahmanisme, elle traitait les grands mystères de la nature, les hypothèses des fluides élémentaires et des modes de la création ; et, si la plèbe s'attachait à des disputes traitant de simples formules liturgiques, l'élite des pieuses gens cultivait, sous les symboles du christianisme, une sorte de haute magie catholique » (p. 145).

Sous les réserves qu'imposent ces conceptions, je m'empresse de reconnaître que les récits et les tableaux de M. Adam ne manquent certainement pas de vie, et qu'il n'y a rien, ni dans la forme ni dans le fond, qui sente la vulgarité ; mais nous ne pouvons être d'accord avec lui sur certaines appréciations historiques. Charlemagne ne fut pas ébloui par la perspective d'épouser Irène : le vieux chroniqueur frank nous le montre rejetant l'offre avec une rude franchise d'expression, qui eût fort choqué la cour policée de Byzance. Nous ne voyons pas non plus les chevaliers occidentaux jugeant que leurs ancêtres divins pussent être inférieurs d'origine aux Grecs du Bas-Empire. Les Arians venus de France, comme les Varègues arrivant de la Scandinavie par la Baltique et le Dniepr, étaient et se sentaient les plus nobles de race. L'épisode du guerrier s'asseyant sur le trône auprès d'Alexis, loin de témoigner l'ignorance d'un rustre, est l'expression du sentiment de supériorité que les croisés s'attribuaient justement. Boémond n'était pas « une brute colossale » (p. 199). Enfin, les croisés n'étaient pas « chassés de leur patrie par la douleur et la misère » (p. 158). Pour ne parler que des humbles, il n'y en a pas beaucoup qui eussent changé leur condition dans le pays natal contre celle de nos ouvriers d'usine, s'ils avaient pu la pressentir. Lisez Siméon Luce.

Par contre, l'auteur descend des hauteurs vertigineuses pour lancer des traits qui portent loin et juste : « Anne Comnène, dit-il, peint les Français tels absolument que Tacite les avait présentés. Déjà fermentait en nos ancêtres cette fièvre de dire qui leur fit plus tard inventer le parlementarisme et organiser des révolutions pour parvenir à se chamailler, sans fruit, dans des temples gréco-romains » (p. 170). A propos d'une traduction de l'œuvre d'Anne Comnène par le président Cousin, « d'Alembert jugea fort mal ce quasi-contemporain, avec la présomption très ignorante qui fit le fond de l'esprit encyclopédiste » (p. 207).

Le livre des *Princesses byzantines* est intéressant et même instructif, ne fût-ce que comme une expression franche et pittoresque de certaines tendances : la lecture en pourrait être troublante pour plusieurs.

A. D'AVRIL.

Étude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France. *Industrie wisigothique*, par C. BARRIÈRE-FLAVY. Toulouse, Privat; Paris, Leroux, 1893, in-4 de XVII-289 p., avec 35 pl., 1 carte et de nomb. fig. dans le texte. — Prix : 30 fr.

En publiant le remarquable travail dont le titre précède, M. Barrière-Flavy, à qui de nombreuses monographies scientifiques et historiques ont déjà acquis une place fort honorable dans le monde savant, s'est proposé un double but : donner un exposé clair, peu étendu et complet à la fois de l'établissement des Wisigoths en Gaule, et une étude approfondie de l'industrie de ces Barbares.

Son excellent livre se divise en trois parties. La première, purement historique, traite en quelques pages, dont il y a lieu de regretter l'excessive brièveté, des invasions barbares en Gaule aux premiers siècles de notre ère. Empressons-nous toutefois d'ajouter que les migrations des Goths à travers l'Europe, leur établissement au sud de la Loire, sur les bords de la Garonne, comportent de plus longs développements. Bien que le système qui attribue aux *Cagots* des Pyrénées une origine gothique soit aujourd'hui à peu près abandonné, il trouvera dans l'auteur un défenseur convaincu : un examen attentif le porte, en effet, à le considérer comme parfaitement admissible, précisément à cause de la parenté ethnique de ces singuliers habitants des montagnes avec les peuples goths, établie surtout par le nom caractéristique qu'on leur donnait au moyen âge. D'après M. Barrière-Flavy, écartés qu'ils étaient de toute société, ils devaient forcément se trouver relégués au nombre de ceux qui en étaient pareillement exclus : de là leur assimilation avec les lépreux. Mais, de ce que les Cagots se trouvaient mêlés peut-être aux lépreux, il ne résulte pas nécessairement à ses yeux qu'ils le fussent eux-mêmes, et encore moins qu'on doive les considérer comme les seuls, les véritables lépreux, parias de la société au moyen âge.

L'érudit auteur s'efforce ensuite d'établir que les cimetières barbares du midi et de l'ouest ne renferment que les restes des peuples wisigoths, à l'exclusion des Francs. Cette manière de voir ne manquera certainement pas de rencontrer des contradicteurs ; mais du moins personne ne niera-t-il la puissance des arguments mis en œuvre pour faire triompher cette thèse, si hardie qu'elle semble, et beaucoup sentiront-ils leur conviction ébranlée après en avoir sérieusement contrôlé la valeur et reconnu le mérite.

Quant à la seconde partie de l'ouvrage, elle se compose de l'étude comparée de tous les produits recueillis dans les sépultures barbares du midi et de l'ouest. Armes, pièces de fer et de bronze, bijoux, vases, verres, objets de toute nature y sont décrits dans leurs plus minutieux détails et mis en parallèle avec leurs similaires provenant des autres provinces de la France et de l'etranger. M. Barrière-Flavy ne s'en tient du reste pas là : il y recherche, en outre, les éléments divers qui, selon lui, entrent pour une part plus ou moins grande dans la confection et la décoration si complexe de ces objets barbares.

Enfin la troisième et dernière partie contient une description des plus précises de chacun des cimetières barbares découverts jusqu'à ce jour dans l'ancien royaume des Wisigoths. Ce dernier chapitre, divisé en huit sections, suffit à lui seul à témoigner de la minutie, de la longueur et les difficultés des investigations auxquelles il a fallu se livrer pour mener à bien une entreprise de ce genre.

En ce qui touche les seize dessins insérés dans le texte et les trente-

cinq belles planches à part, si curieuses et si précieuses par les études comparatives qui l'accompagnent, on sent qu'ils doivent avoir le mérite d'être scrupuleusement fideles, de ne rien ajouter, retrancher ou modifier dans l'œuvre de l'artiste barbare, et d'offrir une reproduction exacte des pièces de toute sorte avec leurs qualités ou leurs imperfections. Dans la légende de chaque planche, l'infatigable chercheur n'omet pas de mentionner la provenance de l'objet et la collection publique ou privée où elle a été étudiée. Il n'y a que certaines pièces aujourd'hui perdues ou dispersées qui soient dépourvues de toute indication.

On ne saurait trop féliciter M. Barrière-Flavy d'avoir joint à son travail, à la confection duquel ont présidé un zèle, une ardeur, une conscience des plus louables, une carte levée avec le plus grand soin et où un coup d'œil d'ensemble permet au lecteur de se faire une idée rapide du nombre et de la diffusion des stations barbares wisigothiques dans le midi et l'ouest de la France.

Si nous ajoutons à présent que ce beau volume s'ouvre par une savante introduction de M. le baron de Baye, qu'il se termine par une bibliographie fort complète du sujet abordé, et qu'après la table des matières, M. Barrière-Flavy a eu l'heureuse inspiration de faire figurer deux *indices*, l'un des noms de personnes, l'autre des noms de lieux cités au cours de son travail, et une table des figures insérées dans le texte, nous aurons par cela même montré que rien n'a été négligé pour le rendre digne de l'accueil légitime qu'il mérite à tous égards. C'est, en effet, l'honneur de M. Barrière-Flavy d'avoir comblé une regrettable lacune que, jusqu'à lui, on était en droit de déplorer, puisque aucune des études si remarquables consacrées depuis quarante ans par nos érudits à l'archéologie française et burgonde n'avait encore suscité des recherches parallèles dans le midi de notre pays pour retrouver les traces des Wisigoths. Grâce au résultat de ses premières investigations, nous possédons aujourd'hui une très bonne introduction à l'étude de l'archéologie wisigothique en Gaule. Grâce à l'inventaire qu'il a dressé des restes attribuables aux barbares et principalement aux Wisigoths, il est parvenu, à constituer un ensemble dont on ne soupçonnait ni l'importance ni la valeur scientifique. Enfin le groupe d'antiquités que nous présente l'ouvrage de M. Barrière-Flavy est un enseignement précieux, en ce qu'il nous offre une monographie et une réunion de ce que nous possédons aujourd'hui d'objets barbares provenant d'une contrée mal explorée et mal connue jusqu'à présent, quant à l'époque dont il s'occupe, et relativement à l'ordre d'idées qu'il poursuit. De ce chef, son livre est l'indispensable complément des données acquises à la science par les explorations faites dans le nord, le centre et l'est. Nous ne pouvons que le remercier de nous l'avoir fourni. X.

Jansénius, *évêque d'Ypres, ses derniers moments, sa soumission au Saint-Siège*, d'après des documents inédits. Étude de critique historique par des membres du séminaire d'histoire ecclésiastique établi à l'Université de Louvain. Louvain, Vanlinthout, 1893, in-8 de 228 p.

Deux parties distinctes composent cette étude; la première examine les « derniers jours de Jansénius; » la seconde, les « sentiments de Jansénius. » — Un *Appendice* contient les décrets de Paul V et d'Urbain VIII; des pièces annexes en latin terminent le volume, ainsi qu'une lettre de M. le baron Surmont de Noldberghe et une réponse des auteurs à cette lettre.

Les auteurs sont en effet au nombre de deux : M. l'abbé Callewaert a traité le premier sujet d'une plume un peu lourde et dans une argumentation trop allemande, mais avec une méthode critique très sûre. Le P. Nols, prémontré de l'abbaye du Parc, a écrit la seconde d'un style plus alerte, mais au contraire avec certains préjugés, certaines idées préconçues qui rendent son travail, d'une lecture plus facile, de beaucoup moins probant.

De ces deux travaux il ressort que le testament spirituel de Jansénius, dont on a nié l'existence, est authentique; que le trop célèbre évêque d'Ypres a écrit, quelques heures avant de mourir, une *Épître dédicatoire* de son livre *Augustinus*, qui corrobore les sentiments de soumission envers le Saint-Siège que son testament manifestait déjà; qu'il fut sincère dans l'expression de ces dernières pensées et qu'il y a lieu de croire qu'en vivant assez pour voir les effets de ce livre qui ne fut imprimé par ses amis qu'après sa mort, il eût désavoué les doctrines que Rome condamna. Sa vie fut orthodoxe, on a trop poussé au noir certaines amitiés, certains projets, certaines opinions théologiques; il était resté catholique, il a bien administré son diocèse, et Jansénius n'eût pas été janséniste.

C'est le P. Nols qui se charge de démontrer ces derniers points; je dois avouer qu'il ne m'a pas convaincu du tout, et qu'il me semble faire trop bon marché de ce que manifeste si clairement la propre correspondance de l'évêque d'Ypres; j'ai trouvé des raisons et des documents historiques bien supérieurs dans l'argumentation de M. Callewaert, qui répondait lui-même à d'assez singulières affirmations de M. Vandenpeerboom, à qui sa qualité de compatriote de Jansénius faisait voir trop en beau cet esprit vaniteux, subtil et sournois. Quoi qu'il en soit, ce livre est curieux, intéressant et ne peut manquer d'être consulté par qui songera à étudier la vie des promoteurs du jansénisme. Il y a un certain nombre de fautes d'impression que je passe, sans pouvoir cependant ne pas regretter les orthographes variées et également défectueuses du nom de Duvergier de Hauranne! G.

Casimir Périer, député de l'opposition, 1817-1830, par Charles Nicoullaud. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de 496 p.—Prix : 8 fr.

Ce volume aura sans doute une suite, à savoir l'histoire de Casimir Périer, ministre de Louis-Philippe, et ce second volume nous montrera alors l'homme de gouvernement après nous avoir fait connaître l'homme d'opposition. Je pense que la mémoire de Casimir Périer y gagnera, car ce rôle d'adversaire de parti pris de tous les ministères de la Restauration est mesquin, fort souvent il est injuste, et le talent de certains discours ne fait pas qu'ils n'aient été de mauvaises et coupables actions.

L'auteur est très sobre de détails personnels sur son héros, et il a tort ; sans descendre dans de menus faits, sans dépasser les limites de la discrétion, il pouvait, il devait nous faire connaitre bien de ces particularités qui caractérisent un homme public et permettent de le mieux apprécier. On trouvera que la discrétion gardée sur l'origine de la fortune de la famille Périer est excessive ; cette grande situation pécuniaire a été l'objet d'attaques très vives, sans doute de calomnies, l'occasion était belle pour les réfuter.

Il loue sans réserve Casimir Périer, cela est assez naturel, mais cela aussi est fâcheux. car cela est excessit. Supérieur à beaucoup de ses compères de l'opposition, le député de Paris n'est pas indemne du mal collectif qu'ils firent, il les connaissait, il ne les blâmait point, il était lié avec les chefs et les membres les plus influents des Ventes. M. Nicoullaud ne fait pas de restriction sérieuse sur ces points, bien qu'en plusieurs endroits il rende justice aux bienfaits du gouvernement des Bourbons.

Les questions de finances étaient particulièrement familières à Casimir Périer, banquier et industriel. Aussi forment-elles la trame de ce livre, tout comme elles furent la base ordinaire de ses attaques contre les ministres de Louis XVIII et de Charles X. L'emprunt de 1818, les règlements de comptes des Cent-Jours, les opérations de bourse de M. Corvetto, les traitements des fonctionnaires, l'emprunt de 1822, les crédits pour la guerre d'Espagne, la conversion des rentes, le milliard des émigrés, le rendement des droits de douane, les crédits supplémentaires pour le sacre, les opérations de la caisse d'amortissement, le dégrèvement de la propriété foncière, le syndicat des receveurs généraux, l'émission des bons royaux, voilà les sujets qu'il aborde avec talent, avec autorité, surtout avec un parti pris d'opposition que rien ne désarme et que rien non plus ne justifie.

Comme à propos de la moindre question financière, il attaque violemment le gouvernement, il prit occasion, lors de la discussion du budget des cultes en 1826, de faire une charge à fond contre les Jésuites et la Congrégation. C'était la mode. M. Nicoullaud le suit sur ce terrain avec complaisance, et ils se trompent tous deux. Des calomnies ridicules

sur la Congrégation on a fait pleine et bonne justice : M. Geoffroy de Grandmaison a écrit sur ce sujet un livre appuyé sur les documents les plus authentiques, et je le vois même, singulière coïncidence, mentionné sur la couverture du propre volume de M. Nicoullaud ; il était particulièrement facile de le consulter, pour se convaincre de l'inanité de cette légende.

Un très beau portrait en héliogravure de Casimir Périer nous montre une figure agréable, aux traits fins et délicats, d'après le tableau d'Hersent ; sur l'habit brodé de député se voient la croix de la Légion d'honneur et la médaille commémorative des journées de Juillet ; la première avait été donnée par Charles X moins de deux ans avant que l'ingratitude ait fait décerner la seconde. CH.

L'Histoire et la pensée, *essai d'une explication de l'histoire par l'analyse de la pensée,* par CLAUDE-CHARLES CHARAUX. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-16 de 354 p. — Prix :

Sous ce titre, M. Charaux a réuni des leçons d'ouverture du cours de philosophie qu'il professe à la Faculté des lettres de Grenoble, et des discours de circonstance ayant entre eux un lien commun. Une première partie nous offre les études suivantes : Du Beau et de la pensée dans l'histoire. — De l'Idéal dans la vie des nations. — Les Éléments de la pensée et les éléments de l'histoire. — La Civilisation et la pensée. M. Charaux établit fort bien que l'état social ne commence que quand la pensée entre vraiment en exercice ; de même, l'histoire ne peut exister sans la pensée. Si elle sommeille chez l'historien, celui-ci n'est plus qu'un simple annaliste, un compositeur vulgaire ; si, au contraire, elle s'unit d'une manière étroite à l'imagination, l'œuvre historique est poussée à son point de perfection. Abordant la question de l'idéal, il montre qu'à l'exemple de l'artiste et du poète, qui assignent un but à leurs aspirations sans espoir de l'atteindre jamais, les peuples poursuivent un idéal de grandeur et de félicité qui fuit sans cesse devant eux, mais dont la vue soutient leurs efforts. Dans un parallèle entre les éléments de la pensée et les éléments de l'histoire, M. Charaux prouve que les peuples vraiment civilisés ont en eux une sorte d'âme, « un principe intérieur de vie et de progrès » qui constitue leur génie propre. Leur civilisation sera d'autant plus avancée que par la parole, c'est-à-dire par les lettres et les arts, ils s'adresseront davantage aux autres peuples et franchiront plus souvent les barrières qui les en séparent. Le quatrième discours, intimement uni au précédent, a pour objet de rechercher en quoi consiste la vraie civilisation et à quels caractères l'on reconnaît sa présence et le degré de son développement.

Dans une seconde partie qui, par sa nature, échappe à l'analyse, l'auteur a réuni un certain nombre de pensées sur l'histoire. La plupart

témoignent d'un esprit fin et ingénieux, et quelques-unes, par un tour incisif et spirituel, évoquent le souvenir de La Bruyère. Un discours prononcé à l'Académie delphinale termine le volume. L'auteur y traite de l' « Étude de l'histoire en province et dans les Académies de France » et constate la place de plus en plus considérable qu'elle y occupe, tandis que le domaine de la philosophie, des lettres, des arts et des sciences va tous les jours en diminuant.

Nous ne voulons pas terminer sans dire avec quelle franchise et quelle liberté M. Charaux affirme en toute occasion ses opinions nettement spiritualistes et rend un constant hommage à « Celui dont on s'efforce en vain d'effacer le nom à chaque page de l'histoire. » Ce n'est pas un mince éloge pour un professeur de philosophie, ancien normalien, et nous avons plaisir à le donner. ALBERT ISNARD.

BULLETIN

Petit Dictionnaire d'agriculture, de zootechnie et de droit rural, par A. LARBALETRIER. Paris, Colin et Cie, 1894, in-18 de 199 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume donne la nomenclature des termes ordinairement employés en agriculture et expose en quelques phrases concises leur signification. L'auteur ajoute les principales notions qu'il importe de bien connaître, au sujet de chacun d'eux, les renseignements utiles et pratiques qu'ils comportent. *Vade-mecum* bien fait et aussi complet que le permet son étendue modeste, il sera utile aux cultivateurs de profession, comme aux élèves intelligents des écoles. G. DE S.

---

1. — **Le Gondolier de la mort,** drame vénitien en 3 actes, par CH. LEROY-VILLARS. Paris, Bricon, 1894, in-12 de 142 p. — Prix : 1 fr.
Musique et accompagnement de la *Sallarelle* et *Barcarolle*. — Prix : 1 fr.
2. — **Barbotin et Picquoiseau,** comédie-vaudeville en 2 actes, par ANTONY MARS. Même librairie, in-12 de 60 p. — Prix : 1 fr.
3. — **Les Débuts d'un sous-préfet,** comédie en 1 acte, par PAUL CROISET. Même librairie, in-12 de 38 p. — Prix : 0 fr. 80.
4. — **Les Roches noires,** comédie en 1 acte, par J. LEDAY. Même librairie, in-12 de 46 p. — Prix : 0 fr. 80.
5. — **Les Pièces d'or,** saynète, par THÉODORE BOTREL. Même librairie, in-12 de 15 p. — Prix : 0 fr. 50.
6. — **Voleur de pain,** monologue par le même. Même librairie, in-12 de 7 p. — Prix : 0 fr. 25.
7. — **Le Cocher fumiste,** par DANIEL AUTCHITZKY. Même librairie, in-12 de 7 p. — Prix : 0 fr. 25.
8. — **Les Martyrs sous Néron,** drame chrétien, par J. SIMEC. Paris, Retaux, 1894, in-12 de 72 p. — Prix : 1 fr.
9. — **La Fronde,** drame historique en 5 actes, par J. SIMEC. Même librairie, 1894, in-12 de 71 p. — Prix : 1 fr.
10. — **Guy de Commynes, ou les Drames d'Argenton-Château au XVe siècle,** par l'abbé J. MARTIN-DONOS. Paris, Haton, 1893, in-12 de 104 p. — Prix : 1 fr. 25
11. — **Jean de Harpedanne, ou la Prise de Fontenay par Du Guesclin le 9 octobre 1372,** par l'abbé J. MARTIN-DONOS. Nouvelle édition. Paris, Haton; 1893, in-12 de 68 p. — Prix : 1 fr. 50.

12. — **Aymon de Nanteuil, ou les Bandits de la forêt de Mervent en 1562,** par le même. Paris, Haton, 1892, in-12 de 68 p. — Prix : 1 fr.

13. — **L'Abbé de Fénelon, apôtre des Savoyards,** drame historique en 2 actes, par Henri Hello. Paris, même librairie, 1894, in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr.

14. — **La Foire de Séville,** comédie bouffe en 2 actes, par Ch. Le Roy Villars. Paris, Bricon, 1894, in-12 de 86 p — Prix : 1 fr.

15. — **Les Bohémiennes,** pièce en 3 actes, avec chants et musique, par Mlle Gérard. 3e éd. Même librairie. in-12 de 107 p. — Prix : 0 fr. 80.

16. — **Marguerite Morus,** drame en 4 actes. avec chants et musique, pour servir aux récréations littéraires des pensionnats de jeunes filles, par J. de la Magdelaine. Même librairie, in-12 de 69 p. — Prix : 0 fr 80.

17. — **Lucie d'Arislaw,** drame en Écosse au xvie siècle, en 4 actes. pour jeunes filles, par Marie J., auteur de la *Reine Utella*. Paris, Haton, in-12 de 86 p. — Prix : 1 fr.

18. — **Almaïza,** épisode de la prise de Grenade par Ferdinand le Catholique en 1492, drame historique en 5 actes, pour jeunes filles, par Marie Vernet. Même librairie, in-12 de 47 p. — Prix : 1 fr.

19. — **La Rose de la vallée,** comédie en 3 actes, par Marie Vernet. Même librairie, in-12 de 48 p. — Prix : 1 fr.

20, 21, 22. — **Le Chemin de l'école. — Les Enfants de la France. — La Leçon de la poupée,** saynètes, par Marie Guerrier de Haupt. 3 br. in-12 de 16, 15 et 15 p. — Prix, chacune : 0 fr. 50.

Nous avons à faire aujourd'hui une très ample moisson de pièces de théâtre, drames, comédies, saynètes et monologues, à l'usage des pensionnats, écoles, cercles et patronages de jeunes gens et de jeunes filles. Hâtons-nous d'accomplir cette tâche pour parer aux besoins de l'année scolaire qui vient de s'ouvrir. Nos lecteurs ne nous en voudront pas de ne point détailler chaque gerbe. Le travail serait trop long. De brèves indications suffiront pour qu'ils puissent en tirer profit. Commençons par les pièces qui conviennent aux jeunes gens.

1. — *Le Gondolier de la mort* est un drame vénitien, par conséquent assez sombre, qui comporte treize personnages, sans compter les utilités. Cela se passe au moyen âge. Le drame a été représenté avec succès à la Société de Saint-Sulpice. C'est une bonne garantie qu'il pourra réussir ailleurs.

2. — *Barbotin et Picquoiseau* est, la signature de M. Antony Mars suffirait à en rendre témoignage, dans un genre tout différent. C'est un très drolatique épisode des grandes manœuvres de Vendôme, plein de quiproquos et de méprises désopilantes. Dix personnages très faciles à représenter. Une vraie pièce de carnaval.

3. — Très drôle aussi, mais plus courte, la comédie intitulée *les Débuts d'un sous-préfet*. Cela se passe en Corse et les bandits classiques y jouent, comme bien on pense, un grand rôle. En somme, charmant lever de rideau. Il y suffit de cinq personnages avec quelques figurants.

4. — Malgré un titre sombre, la pièce qui a pour titre *les Roches noires* n'est aussi qu'une comédie : c'est court et assez bon.

5, 6, 7. — Pour ne pas quitter la librairie Bricon, la plus féconde, je crois, des librairies en publications de ce genre, bornons-nous à mentionner une saynète touchante à quatre personnages, *les Pièces d'or*, et deux monologues, *le Voleur de pain* et *le Cocher fumiste*, le premier dramatique, évoquant un vague écho de *la Grève des forgerons*, le second amusant.

8, 9. — Changeons de librairie et aussi de sexe, au moins pour moitié, puisque les deux pièces suivantes comportent des personnages féminins en même temps que des personnages masculins. L'excellente librairie Retaux

nous fournit deux drames de M. J. Simec : *Les Martyrs sous Néron* et *la Fronde*. L'un et l'autre sont bien faits, mais ils exigent une assez nombreuse figuration, et le mélange des sexes est une difficulté qui ne sera pas facilement surmontée, sauf au théâtre ou dans les salons; quoi qu'il en soit, voilà de bonnes pièces dignes d'être signalées à ceux qui s'occupent d'organiser des spectacles de famille pour les soirées d'hiver ou pour les villégiatures et les vacances.

10, 11, 12, 13. — La librairie Haton nous apporte pour sa part quatre drames historiques qui ont fait leurs preuves, les trois premiers à Fontenay-le-Comte, le quatrième à Paris. Je recommande donc d'un mot : *Guy de Commynes*, *Jehan de Harpedanne*, *Aymon de Nanteuil* et *l'Abbé de Fénelon*, toutes pièces dramatiques et touchantes. Les deux premières exigent une nombreuse figuration. Les deux autres sont plus simples; la dernière surtout est émouvante et très facile à jouer.

14. — Passons maintenant du côté des filles : toutes les pièces qui suivent sont pour elles. D'abord *la Foire de Séville*, comédie bouffe en deux actes de M. Ch. Le Roy-Villars. La scène se passe à Séville. Beaucoup de gaieté, de la musique et des castagnettes, quinze personnages, outre le menu fretin.

15. — *Les Bohémiennes* sont aussi une comédie, mais une comédie d'où l'émotion n'est pas absente. C'est gai, gentil, aimable et touchant. Quinze rôles : de quoi faire beaucoup d'heureuses.

16. — *Marguerite Marin*, au contraire, est un drame qui nous reporte à l'une des époques les plus dramatiques de l'histoire de l'Angleterre. Il y faut treize personnages. Mauvais nombre, dit-on, mais qui ne compromettra pas le succès de l'œuvre.

17. — Montons un peu vers le nord. C'est en Écosse que nous transporte sans changer de siècle, mais en changeant de librairie, *Lucie d'Arislaw*, épisode de la guerre entre catholiques et puritains. En compagnie des vingt et un personnages du drame, on pourra passer agréablement quelques heures.

18. — Partons pour l'Espagne où nous conduit Almaïza, fille de dona Blanca, comtesse de San Carlos, et les huit personnages qui lui font cortège ; nous assisterons ici à un épisode de la prise de Grenade par Ferdinand le Catholique en 1492 et nous ne nous ennuierons pas.

19. — *La Rose de la Vallée* est au contraire une comédie à vingt personnages, dont une bonne moitié parle d'ailleurs fort peu. C'est une pièce à la fois touchante et gaie qui fait vivement ressortir les avantages de la vertu et de la piété qui, même ici-bas, trouvent souvent leur récompense.

20, 21, 22. — Enfin signalons trois saynètes de Mlle Marie Guerrier de Haupt : *Le Chemin de l'école*, *les Enfants de France* et *la Leçon à la poupée*, très simples et très faciles à jouer, et point du tout ennuyeuses. Bien au contraire.

C'est tout pour aujourd'hui; mais cela suffit. P. Talon.

Das Râmâyana und die Râma-Literatur der Inder, von Alexander Baumgartner, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1894, in-8 de xi-170 p.

Dans cette « esquisse » substantielle, l'auteur traite à fond la légende fameuse de Râma. Il ne se borne pas, comme le titre de sa brochure semblerait l'indiquer, à l'étudier dans le Râmâyana où elle reçoit, il est vrai, son plus long développement et sa forme définitive, mais encore dans la Mahâbhârata qui, le premier, raconte l'avatar du dieu Vishnu; les Purânas, où nous rencontrons à chaque pas, quoique incidemment, le nom de Râma;

dans les écrits bouddhiques, chez les dramaturges; dans les recueils d'hymnes liturgiques, et entre autres le Bréhatstotzaratnâkara, que nous nous permettons de recommander à l'attention du R. P. Baumgartner, et jusque chez les grammairiens. Ce ne sont pas seulement les anciens auteurs de l'Inde qui parlent de Râma; ce nom ne se retrouve pas seulement chez les classiques sanscrits, mais la littérature moderne de l'Inde ne pouvait négliger le cycle de l'un de ses héros les plus populaires; aussi, ce dernier est-il célébré, sous toutes les formes, dans les divers et nombreux dialectes parlés actuellement par les peuples de l'Inde. Nous souhaitons à la très intéressante étude du savant jésuite qu'elle soit rendue accessible au grand public français par une traduction fidèle et claire : elle le mérite à tous égards. A. R.

Vita di Francesco Arese, con documenti inediti, per R. Bonfadini. Torino, Roma, Roux, 1894, in-8 de 544 p. — Prix : 6 fr.

M. R. Bonfadini publie la biographie détaillée d'un homme qui fut l'ami fidèle de Napoléon III et qui ne chercha pas dans cette liaison des avantages personnels. Par des documents inédits insérés au cours du récit ou colligés en annexe, ce livre apporte à l'histoire contemporaine une contribution qui n'est pas sans valeur. Les événements sont bien enchaînés et dans un style coulant. Il y règne un ton de haute convenance et une réelle impartialité, qui sera appréciée des lecteurs qui ne partagent pas complètement les idées de F. Arese et de M. Bonfadini. A. d'Avril.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La philosophie spiritualiste fait une perte regrettable en la personne de M. Charles Secrétan, mort à Lausanne, le 21 janvier. Né dans dans la même ville, le 19 janvier 1815, il y fit de fortes études à la suite desquelles il fut appelé à suppléer M. Vinet au Pædagogium de Bâle (1834-1835). Il se rendit ensuite à Munich, où il suivit les cours du fameux Schelling. De retour dans sa patrie, et après avoir pris sa licence en droit (1837), il fut appelé à professer, d'abord à titre extraordinaire (1838) et bientôt après à titre ordinaire (1841), la philosophie à l'Académie de Lausanne. Les événements de 1846 le forcèrent d'abandonner cette chaire, où il fut rappelé vingt ans après par le gouvernement vaudois. Entre temps, il avait donné *la Philosophie de la liberté* (1849), qui jouit d'un grand et légitime succès, et il avait enseigné l'histoire et la philosophie au gymnase de Neuchatel depuis 1850. L'on a eu plusieurs fois occasion dans cette revue de louer les éminentes qualités du philosophe suisse; il n'est donc pas utile d'y revenir ni de rappeler à nos lecteurs que sur des points essentiels de doctrine il ne pouvait y avoir accord entre ses idées et les nôtres. Nous donnerons simplement la liste de ses ouvrages, dans laquelle nous n'avons pu faire rentrer les articles qu'il a publiés dans divers recueils, tels que *la Critique philosophique* de M. Renouvier et *la Revue philosophique* de M. Ribot : *La Philosophie de Leibnitz* (1840, in-8) ; — *La Philosophie de la liberté* (1849, 2 vol. in-8, 2e éd., 1866-1872) ; — *Recherches sur la méthode qui conduit à la vérité sur nos plus grands intérêts* (1858, in-18) ; — *La Raison et le bonheur* (1863, in-12) ; — *La Philosophie de Victor Cousin* (1868, in-8) ; — *Précis élémentaire de philosophie* (1868, in-12) ; — *Discours laïques* (1877, in-12) ; — *Théologie et religion* (1883, in-32) ; — *Le Principe de la morale* (1884, in-8);

— *La Question sociale* (1886, in-8) ; — *Le Droit de la femme* (1886, in-12) ; — *La Civilisation et la croyance* (1887, in-8) ; — *Études sociales* (1889, in-12) ; — *Les Droits de l'humanité* (1890, in-12).

— M. Paul Mantz, mort à Paris, le 30 janvier, était né à Bordeaux, le 28 avril 1821. Il débuta dans la vie littéraire par des essais de critique littéraire que publia *l'Artiste* en 1844. Plus tard, il écrivit des articles sur l'art dans *l'Événement* (1848), puis dans le *Temps*, où il fit les Salons. La *Gazette des Beaux-Arts* a reçu de sa plume beaucoup d'études, parmi lesquelles on remarqua *les Recherches sur l'histoire de l'orfèvrerie française*. Appelé à la direction des Beaux-Arts en 1882, il donna, la même année, sa démission et reçut le titre de conservateur honoraire. Outre sa collaboration à divers journaux et revues et la part qu'il a prise à l'*Histoire des peintres*, publiée par la maison Renouard, sous la direction de Charles Blanc, nous citerons de lui : *Les Chefs-d'œuvre de la peinture italienne* (1870, in-fol.) ; — *Hans Holbein* (1870, in-fol.) ; — *François Boucher, Lemoyne et Natoire* (1880, in-fol.) ; — *Histoire et description de l'église Sainte-Marguerite* (1884, gr. in-8) ; — *Salon de 1889* (1889, in-4).

— M. L. Maggiolo, recteur honoraire de l'Académie de Nancy, est mort le 20 janvier, à Toul, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. C'était un travailleur infatigable et un grand chrétien. Le dernier volume de l'Académie de Stanislas, paru il y a quelques mois, contenait encore un de ses mémoires. Personne plus que lui n'a contribué à donner une solution scientifique à un problème longtemps controversé, celui de l'histoire de l'instruction primaire avant et pendant la Révolution. Il a publié, sur ce sujet, un très grand nombre de travaux, toujours faits sur pièces d'archives et où il a su condenser, avec des chiffres précis, le résultat d'immenses recherches. Nous indiquerons notamment : *De la Condition de l'instruction primaire et du maître d'école en Lorraine* (1868, in-8) ; — *Pièces d'archives et documents inédits pour servir à l'histoire de l'instruction publique en Lorraine* (1874, in-8) ; — *L'Instruction publique dans le district de Lunéville, 1789-1802* (1875, in-8) ; — *Les Archives scolaires de la Beauce et du Gâtinais* (1876, in-8) ; — *Du Droit public et de la législation des petites écoles, 1789-1808* (1878, in-8) ; — *Statistique rétrospective. État.... indiquant le nombre des conjoints qui ont signé l'acte de leur mariage aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles* (1878, in-4) ; — *L'Enseignement primaire dans les Hautes Cévennes, avant et après 1789* (1879, in-8) ; — *Les trois Pouillés scolaires de Toul, Verdun, Metz* (1880, 1882, 1883, in-8) ; — *Historique de l'instruction publique dans les Vosges....* (1889, in-8) ; — *Les Écoles, avant et après 1789, dans la Meurthe, la Meuse, la Moselle, les Vosges* (1889 et années suiv., in-8). A cette longue énumération il y aurait lieu de joindre les nombreux travaux de littérature étrangère et de pédagogie du vénérable auteur, ses thèses de doctorat (*La Philosophie morale de Pétrarque* et *De Senatu romano*) imprimées à Saint-Nicolas en 1843, ses études sur *Dom Calmet, l'abbé Grégoire, François de Neufchâteau*, etc. La vie de M. Maggiolo est un des plus beaux exemples de vertu chrétienne et de travail intellectuel qu'ait offerts notre temps, et c'est avec une émotion profonde que nous lui rendons cet hommage.

— L'Angleterre vient encore de perdre un de ses historiens les plus estimés, sir John Seeley, mort à Cambridge, le 14 janvier. Né à Londres en 1834, fils d'un éditeur connu, il commença ses études au collège de la Cité et les acheva au Christ's college de l'Université de Cambridge. Il était professeur de latin à l'University college de Londres et avait fait paraître, sous le voile de l'anonyme, un ouvrage qui eut un retentissement considérable et excita de vives polémiques : *Ecce homo*, lorsque la Reine, sur la recomman-

dation de M. Gladstone, lui confia une chaire d'histoire à l'Université de Cambridge (1869). Plus tard, il fut appelé au même titre au Caius college de la meme Université (1883). L'ouvrage par lequel il est le plus connu en France est son histoire de Napoléon Ier. Voici la liste de ses publications : *The Greatest of all the Plantagenets* (1860, in 8), anonyme; — *Classical studies* (1863, in-8); — *Ecce homo : the life and work of Jesus Christus* (1865, in-8), anonyme; — *An English primer*, en collaboration avec M. E. A. Abbott (1869, in-8); — *Roman Imperialism* (1869, in-8); — *Lectures and Essays* (1870, in-8); — *Life and times of Stein ; or, Germany and Prussia in Napoleonic age* (1878, in-8); — *Natural religion* (1882, in-8); — *Horace Walpole and his world : select passages from his letters* (1883, in-8); — *The Expansion of England* (1883, in-8); — *A short History of Napoleon the first* (1886, in-8); — *Our colonial expansion* (1887, in 8). Nous rappellerons aussi que M. Seeley a collaboré au *Macmillan's Magazine*, à la *Contemporary review*, et à *l'English historical review*.

— On annonce encore la mort : de M. Charles de Batz de Trenquelléon, professeur et auteur de divers ouvrages, mort le 10 janvier; — du R. P. Bon, missionnaire, correspondant de plusieurs sociétés scientifiques, connu surtout comme botaniste, mort le 10 décembre, à Kében, au Tonkin; — de M. Alphonse Brot, auteur dramatique, mort le 4 janvier; — de M. Chadwitz, inspecteur des ponts et chaussées, directeur des mines du gouvernement chilien, mort le 4 janvier, à Paris, âgé de quarante-sept ans; — de M. l'abbé Charazac, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur du séminaire de Rodez, mort en janvier; — de M. Auguste Choppin d'Arnouville, avocat à la Cour d'appel, qui laisse de remarquables travaux de législation, mort le 25 janvier, à Paris; — de M. l'abbé Cleu, directeur au grand séminaire d'Angoulême, mort en janvier; — de M. le docteur Comon, mort le 6 janvier; — de M. le docteur François Demon, ancien professeur de la Faculté de médecine de Lille, ancien président de la Société de médecine du Nord, mort le 23 janvier; — de M. le baron Lucien Double, auteur d'une Étude sur le roi Dagobert et de divers autres ouvrages, mort dans sa cinquantième année, le 6 janvier; — de M. le chanoine Ducis, ancien professeur aux colléges de Moutiers et d'Annecy, pendant vingt huit ans, archiviste départemental de la Haute-Savoie, dont les recherches ont surtout porté sur les antiquités gallo-romaines, mort à quatre-vingt-trois ans, le 5 janvier; — de M. le docteur Gourdan-Fromentel, mort le 21 janvier, à Vesoul, âgé de soixante-treize ans; — de M. Benjamin Godard, le compositeur bien connu, l'auteur du *Tasse*, de *Jocelyn*, du *Dante* et d'autres œuvres fort goûtées du public musical, mort à Cannes, âgé de quarante-cinq ans, le 10 janvier; — de M. Louis Jeannin, journaliste, fondateur du *Beaumarchais* et rédacteur du *Radical*, mort le 9 janvier; — de M. Raoul Jeudy, professeur au lycée Michelet, mort à quarante-deux ans, à Paris, le 29 janvier; — de M. Célestin-Dieudonné Lagache, directeur honoraire du service sténographique à la Chambre des députés, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 23 janvier; — de M. l'abbé Lardel, ancien directeur du petit séminaire de l'Argentière à Lyon, mort le 12 janvier; — de M. le docteur Lataille, mort à Besançon le 3 janvier; — de M. l'abbé Lorrain, professeur au petit séminaire de Troyes, mort le 18 janvier; — de M. Auguste Ménard, rédacteur de la *Lanterne*, mort à Marseille, le 22 janvier; — de M. Ernest Peyrecave, rédacteur de la *Liberté*, mort à soixante et un ans, le 25 janvier; — de M. André Pidonnat, du *Figaro*, mort le 8 janvier; — de M. Henri Pousset, ancien directeur de l'*Union nationale* de Montpellier, mort le 21 janvier; — de M. l'abbé Tardif, de la Compagnie de Saint-Sulpice, directeur au grand

séminaire de Tulle, mort le 29 janvier, dans cette ville, dans sa soixante-quatrième année; — de M. Raoul Toché, auteur dramatique, à qui l'on doit *le Coup de foudre, Belle Lurette, le Petit Chaperon rouge* et tant d'autres fantaisies, écrites avec la collaboration de M. Blum, et fort applaudies aux *Variétés* et aux *Nouveautés*, mort le 18 janvier; — de M. Joseph Vuillermoz, ancien procureur de la République à Besançon, et membre de l'Académie de cette ville, mort le 22 janvier.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Alsleben, critique musical, mort à soixante-deux ans, le 8 décembre, à Berlin : — de M. Wilhelm Arndt, historien, mort à Leipzig, le 10 janvier, âgé de cinquante-cinq ans; — du Rév. William John Blew, traducteur d'Eschyle et d'Homère, et auteur de travaux estimés sur la liturgie, mort à quatre-vingt-six ans, le 27 décembre; — de M. Josiah Butterworth, éditeur de jurisprudence, mort en janvier; — de Mgr Isidoro Carini, préfet de la Bibliothèque Vaticane, auteur d'ouvrages divers, notamment sur les arts et la paléographie, mort à Rome, le 25 janvier; — de M. E. Chavannes, historien suisse, mort à Lausanne; — de miss Susan Fenimore Cooper, fille de l'illustre romancier américain, auteur elle-même de romans, morte à Cooperstown, âgée de quatre-vingt-un ans, en janvier; — du P. Dazarov, auteur d'ouvrages estimés en Russie, mort le 24 janvier; — de Dom Cornelius Eckl, bénédictin, dont on estimait surtout les qualités de musicien, mort le 22 novembre, à Manchester (New Hampshire); — de M. Arthur Ellis, éditeur de *The Statist*, mort en janvier; — de M. Epstein, rédacteur de la *Deutsche Zeitung* de Mexico; — de M. J.-A. Flückiger, professeur de chimie pharmaceutique à l'Université de Berne, mort dans cette ville, âgé de soixante-sept ans, le 13 décembre; — de M Gordon Hake, à qui l'on doit, entre autres publications, des *Memoirs of eighty years*, mort âgé de quatre-vingt-cinq ans : — de M. G. Hanssen, professeur d'économie politique à l'Université de Gœttingen, où il est mort le 20 décembre; — de M. Harper, principal du Jesus-College, à Oxford, mort en janvier; — de M. Karl von Hanshofer, professeur de minéralogie à l'École technique supérieure de Munich, et directeur de cet établissement, mort le 9 janvier, âgé de cinquante-six ans; — de M. Richard Hooper, collaborateur de l'*Athenaeum* et éditeur de la traduction d'Homère par Chapman, dans la *Library of old authors*; — du baron Anton von Hye-Glunck, jurisconsulte, mort à Vienne, le 8 novembre, à quatre-vingt-sept ans; — de M. Auguste Jacquard, géologue suisse, mort à Neuchâtel, où il enseignait à l'Université, le 8 janvier; — de M. de Jaer, professeur à l'Université de Louvain, mort au commencement de janvier; — de M. Johnstrup, géologue danois, mort le 31 décembre, âgé de soixante-seize ans, à Copenhague; — de M. le docteur Jungmann, professeur d'histoire ecclésiastique et doyen de la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain, mort le 12 janvier; — de Mgr Tobie Kirby, recteur au collège irlandais, à Rome, mort dans cette ville, le 22 janvier; — de M. John Lord, historien américain, mort à Stanford (Connecticut), âgé de quatre-vingt-deux ans; de M. Auguste Lustig, le fameux poète alsacien, mort à Mulhouse, en janvier; — de M. Dmitri-Fedorovitch Maslovski, auteur d'ouvrages d'histoire militaire, mort le 2 novembre; — de M. A. K. Moore, rédacteur en chef du *Morning Post*, mort à quarante-trois ans, à Londres; — de M. Chr.-Fried. Oldenburg, prédicateur allemand, mort le 31 décembre, à soixante-dix ans; — de M. Pulling, auteur de *The Order of the coif* et d'autres publications; — du baron O. von Schlechta Wssehrd, directeur de l'Académie orientale de Vienne, mort dans cette ville, le 18 décembre, âgé de soixante-neuf ans; — de M. le docteur J. Schröter, mort le 13 décembre, à Breslau, âgé de cinquante-deux ans; — de M. W.

Sime, journaliste et romancier anglais, mort à Calcutta, âgé de quarante-trois ans; — de miss Christina Rossetti, auteur de poésies estimées, morte en janvier; — de M. Thomas, théologien anglais; — de M. Lvovitch Tchebytchev, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, mort à soixante-treize ans, le 8 décembre; — de M. K. Zenker, assistant à l'Institut pathologique anatomique d'Erlangen, mort le 29 décembre, dans sa trentième année; — de M. Ludwig Ziemssen, historien, mort le 3 janvier, à Friedenau, âgé de soixante et onze ans; — de M. F. Zrodlowski, jurisconsulte, mort à Lemberg, le 21 décembre.

Répertoire annuaire général des collectionneurs de la France et de l'étranger, 1895-1896. — Dans notre livraison de mai 1892 (p. 468 du t. LXIV), nous avons eu déjà à signaler cet annuaire, l'un des plus pratiquement utiles que les collectionneurs en tous genres puissent se procurer. Nous étions alors en présence d'une première grande tentative qui a réussi. Mais cette fois, nous avons sous les yeux un inventaire considérable qui a dû coûter à son patient auteur, M. E. Renart, une somme énorme de travail et d'investigations. Nous savons, à la vérité, de très bonnes sources, que son œuvre lui a été facilitée dans une certaine mesure par les nombreuses bonnes volontés qui ont répondu à son appel. Tout en accueillant avec la sympathie qu'il méritait l'Annuaire de 1892, nous avions cru devoir lui adresser quelques critiques. Aujourd'hui, il n'y a plus guère place ici que pour des éloges. Le deuxième volume du *Répertoire annuaire général des collectionneurs de la France et de l'étranger* (Paris, Librairie centrale des beaux-arts, 13, rue Lafayette, et Ernest Renart, 16, rue Sainte-Cécile, in-8 de xvi-926-xx p., cartonnage souple, basane pleine. — Prix : 20 fr.) nous paraît vraiment indispensable à tous ceux qui s'occupent du commerce des livres et des objets de curiosité, et aussi à tous les membres de l'immense famille des collectionneurs. L'ouvrage débute (exemple à suivre) par la liste des *Errata, suppressions et addenda;* de la sorte, on est frappé tout de suite par ce qu'il importe de ne pas négliger ou oublier, ce qui arrive souvent quand ces indications complémentaires sont rejetées à la fin d'un volume. Nous signalerons ensuite une bien intéressante *Étude chronologique concernant les timbres fiscaux et leurs émissions successives depuis 1673 jusqu'à nos jours*, par M. Ris-Paquot (11 pages), et un travail de M. Paul Eudel sur *l'Habitation et le mobilier à travers les âges* (16 pages). C'est à la page 37 que commencent les listes si précieuses de M. Renart, divisées en deux sections : *Collectionneurs français, désignés en collectionneurs provinciaux* et *parisiens*, et *Collectionneurs étrangers*. Au milieu du volume se trouve intercalée une liste spéciale (tirée sur papier teinté et paginée de i à xx) des *Principaux commerçants parisiens en livres, tableaux, antiquités, numismatique, timbres-poste et professions diverses*. Une *Table alphabétique des noms des collectionneurs habitant la France* (Paris excepté, parce que les Parisiens sont rangés par ordre alphabétique) termine cet inventaire. Nous pourrions demander à l'auteur pourquoi il n'a point dressé la table des amateurs étrangers; mais ce serait peut-être se montrer trop exigeant. En résumé, M. Renart a droit à nos vives et bien sincères félicitations pour le service éminent qu'il vient de rendre à tous ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent de la vente ou de l'achat de tous objets pouvant former collection.

La Société des « Dépiauteurs. » — Le *Polybiblion*, qui n'ignore rien de ce qui se passe dans le monde des livres, se doit à lui-même de signaler à ses lecteurs l'existence d'une société unique peut-être en son genre et composée de sept personnes, une élite de collectionneurs, de lettrés et surtout de fureteurs s'il en fut jamais. Il ne nous est pas permis de révéler les noms de

ces chercheurs; mais nous allons, en quelques mots, exposer l'idée qui les a groupés. L'un d'eux, le plus étonnant, l'initiateur, est un Dauphinois. Viennent ensuite un Franc-Comtois et un Normand. Un peu plus dans le lointain, nous distinguons un Podot (autrement dit un enfant du Puy), deux Parisiens, enfin un érudit libraire de « nationalité » normande. Le plus piquant de l'association, c'est que la plupart de ses membres ne se connaissent que de nom : c'est le Franc-Comtois, reconnu comme secrétaire, qui sert de trait d'union entre ses confrères et s'est chargé de centraliser les trouvailles ou les communications. Chacun a sa spécialité : l'histoire, la cartographie et l'iconographie provinciales forment cependant le but des principaux associés. Mais la singularité de l'un des collectionneurs en question mérite une mention particulière : celui-ci pourchasse tout ce qui représente des squelettes, des têtes de mort, des diables, et, — qui le croirait? — tout ce qui se rapporte à l'héraldique. En cette science, d'ailleurs, le personnage est un maître. Un autre enfin s'occupe de folklore. Ces messieurs ont concentré leur attention principalement sur les livres dépareillés, les atlas provinciaux ou départementaux, anciens et modernes, les gravures, les journaux illustrés, voire les almanachs. Comme ils opèrent à Paris, sur les quais le plus souvent, quelquefois chez certains bouquinistes, ils arrivent, à peu de frais, à rassembler les choses les plus curieuses. Étant très connus dans le monde des étalagistes des quais, des multitudes de pièces dédaignées par le commun des bibliophiles leur sont conservées ou signalées, et, de la sorte, ils aboutissent à des résultats invraisemblables. Ce qu'ils dépècent d'ouvrages, complets parfois, nous ne le saurions dire; qu'il nous suffise de remarquer que le Dauphinois possède plus de 30,000 pièces iconographiques, sans compter 3,000 cartes sur sa province (il achève, nous assure-t-on, une étude sur la caricature dans le Dauphiné); que le Franc-Comtois a rassemblé 15,000 gravures de toute sorte et 600 cartes sur sa région; que le Normand en compte, lui aussi, un nombre considérable sur lequel nous n'avons pu être renseigné, et que le « macabre, » l' « infernal » a constitué une série d'albums factices de la plus étrange physionomie. Le folkloriste est depuis longtemps fort riche dans la branche qui l'occupe, ce qui ne l'empêche pas d'accroître sans cesse ses collections : coupures de livres, de revues, de journaux, tout lui est bon. Le Podot est en train de publier une bibliographie du Velay; enfin le libraire que nous avons mentionné, M. E. D., réunit en dossiers sur toutes nos provinces, mais spécialement sur la Normandie, tout ce qui lui tombe sous la main. — L'on a édicté récemment une loi contre les associations de malfaiteurs; d'aucuns, qui professent un respect idolâtrique pour le livre tel qu'il sort des presses de l'imprimeur, seront tentés de réclamer l'application mitigée de ladite loi à ces bibliophiles, cartophiles et iconophiles d'un genre extraordinaire qui dissèquent, qui « dépiautent, » comme ils disent, pour satisfaire leur passion ou faciliter leurs travaux, livres, brochures, atlas, albums et journaux. Au point de vue de l'étude, le but poursuivi par cette variété de « bibliolytes » nous paraît sinon absolument louable, du moins très pratique dans ses résultats, et nous n'avons point le courage d'appeler la foudre sur la tête de ces patients « destructeurs-conservateurs » plus nombreux certainement à Paris et en province que les sept qui ont formé la « Société des dépiauteurs, » et sans lesquels quantité de pièces intéressantes, curieuses, passant inaperçues parce qu'elles s'étalent aux yeux de tous, iraient rejoindre les vieux papiers dans la hotte du chiffonnier. Ladite société, qui n'a pas d'autres statuts que le zèle, l'intelligence et le flair de chacun, n'a été constituée qu'en 1891 entre le Dauphinois et le Franc-

Comtois. Les autres membres, recrutés par le secrétaire, n'y ont adhéré que deux ans plus tard. Notons cependant que le Dauphinois était déjà opulent en cette année 1891 et qu'il est resté le plus avisé pourvoyeur de l'association.

Les Origines de l'imprimerie a Poitiers. — M. de la Bouralière a publié, sur les origines de l'imprimerie à Poitiers, une série d'articles dans la *Revue poitevine et saintongeaise* qui ont été réunis en deux brochures sous les titres de : *Les Débuts de l'imprimerie à Poitiers (1479-1515)*, Paris Em. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893, 2e éd., in-8 de 72 p. et pl.; et *Nouveaux documents sur les débuts de l'imprimerie à Poitiers* (Id., idem, 1894, 64 p. et pl.). L'auteur, qui prépare depuis de longues années un travail d'ensemble sur la bibliographie poitevine, a marché de surprises en surprises, les volumes nouveaux lui arrivant pendant l'impression de son travail, et un bibliographe bien connu, M. Claudin, faisant paraître en même temps des recherches sur le même sujet, dans l'*Intermédiaire de l'Ouest* et dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*. Aussi, si nous avons un conseil à donner à M. de la Bouralière, c'est celui de refondre prochainement ses deux brochures en un nouveau volume que toutefois nous n'avons pas la prétention de considérer comme devant être définitif, la question des origines des imprimeries provinciales étant appelée à se modifier presque jour par jour tant que l'on n'aura pas publié les catalogues des incunables de toutes les bibliothèques de France et démoli tous les vieux plats de reliures qui nous ont donné tant de feuillets d'ouvrages rares et souvent même restés inédits. Quoi qu'il en soit, M. de la Bouralière donne à la fin de son dernier travail un résumé que nous croyons devoir reproduire ici. « La première impression faite à Poitiers est le *De Indulgentiis*, de Jean de Fabrica, que l'on peut dater de 1478. — Le *Tractatus de horis canonicis*, d'Albert Trottus, semble venir ensuite, car l'attribution de ce livre à un imprimeur poitevin est encore douteuse. — Les *Casus longi*, de 1483, ont été imprimés par Jean et Étienne de Gradibus, et il semble possible d'identifier le premier avec Jean Gradi, ou de Gradibus ou des Degrez, qui devint plus tard professeur de droit à Lyon. — Tous les incunables poitevins qui suivent, jusqu'en 1486 environ, sont dus aux mêmes imprimeurs. — En 1487, Étienne Sauveteau, libraire, relieur et concierge de l'Hôtel de ville, et Guillaume X. ont imprimé les *Bréviaires* d'Auch, aujourd'hui perdus. Ils sont remplacés à leur tour par Jean Bouyer et Pierre Bellesculée, qui produisent les *Heures d'Angers*. Une nouvelle association entre Jean Bouyer, prêtre, et plus tard curé de la Résurrection de Poitiers, et Guillaume Bouchet publie, en 1491, la *Logica vetus* et se continue jusqu'en 1515. Jean de Marnef, dit du Liège, a été non seulement libraire, mais imprimeur à Poitiers, et a marqué ses impressions d'une marque au grand M (n° 240 de Silvestre). Le même bois, décoré d'ornements nouveaux, a servi en 1491 à Jean Bouyer et Guillaume Bouchet. »

Balzac et la magistrature. — Un fait curieux, mais qui nous paraît très naturel, est à signaler. C'est l'étude approfondie de l'œuvre géniale de Balzac : *La Comédie humaine*, à laquelle divers magistrats se sont livrés ces dernières années. Le *Polybiblion* a eu déjà l'occasion de mentionner le discours de rentrée que M. Joseph Blondel, avocat général près la cour d'appel de Douai, a prononcé, le 17 octobre 1887, sur *le Droit et la procédure dans Honoré de Balzac* (t. LII, p. 552) et *l'Étude sur l'œuvre d'Honoré de Balzac*, discours qui a remporté le prix d'éloquence décerné par l'Académie française le 15 novembre 1888, par M. Augustin Cabat, substitut au tribunal de la Seine (t. LV, p. 185). Aujourd'hui nous avons sous les yeux un autre dis-

cours de rentrée prononcé devant la cour d'appel de Nimes, le 16 octobre 1894, par M. Paul Boyer, avocat général, et intitulé : *La Magistrature et le monde judiciaire dans « la Comédie humaine » de Balzac* (Nimes, imp. Chastanier, in-8 de 60 p.). Nous nous empressons de rendre hommage au grand mérite littéraire et critique de ce travail, qui a dû valoir à son auteur le plus mérité des succès, et que tout balzacien devrait posséder dans sa collection. Mais cela dit, et en constatant d'ailleurs que M. Boyer reconnaît que la lecture des romans de Balzac offre plus d'un danger, il nous semble, puisqu'il cite spécialement *Albert Savarus*, qu'il eût dû faire ressortir, en quelques mots, les tendances immorales au premier chef de cet épisode des *Scènes de la vie privée*, lesquelles tendances ont été relevées d'une façon très nette par l'un de nos collaborateurs (Cf. *Polybiblion*, t. LXI, p. 244, à propos de *l'Œuvre d'Honoré de Balzac*, par M. Marcel Barrière). A la décharge de M. Boyer l'on peut objecter qu'il a eu surtout en vue des magistrats, des avocats, des avoués et des notaires en tant qu'exerçant leurs fonctions ou professions; mais puisqu'il a touché aussi aux caractères et qu'il s'est appesanti sur celui d'Albert Savaron de Savarus, figure qu'il identifie dans une certaine mesure avec celle de l'illustre Tourangeau, nous sommes en droit de nous montrer quelque peu surpris de ne trouver sous sa plume aucune réprobation de la conduite de ce personnage qui sans doute avait bien oublié le divin précepte : « Tu ne désireras point la femme de ton prochain. »

Paris. — M. Raymond Richebé, ancien élève de l'Ecole des chartes, se propose de « faire paraître tour à tour les quartiers (c'est-à-dire les ascendants) des souverains européens actuellement régnants et ceux des principaux chefs de maisons illustres de France et de l'étranger. » Il nous donne la première partie de ce travail dans *les Trente-deux Quartiers généalogiques de Son Altesse Royale Louis-Philippe-Marie-Carlos-Amelio-Ferdinand-Victor-Manuel-Laurent-Michel-Raphaël-Gabriel-Gonzague-Xavier-François d'Assise-Benoît, prince royal de Portugal, duc de Bragance, duc de Saxe, chevalier de l'ordre insigne de la Toison d'or, né le 21 mars 1887* (Paris, imp. Monrocq, in-4 de IV-(124)-6 p. et 64 pl.). Ce volume nous donne une idée de la façon dont sera exécuté le travail. En tête un arbre généalogique donnant les ascendants du prince en ligne masculine et en ligne féminine jusqu'au 4e degré; puis, pour chaque ascendant, ses nom et prénoms, ses titres, ses dates de naissance et de décès, ses armes. Dans les six pages de table qui terminent le volume, l'auteur donne le blason détaillé de chaque écusson ou quartier d'écusson.

— Sous ce titre : *Bibliothèque nationale. Catalogue de la salle publique de lecture. Supplément 1887-1894* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 124 p.), notre grand dépôt public vient de publier le catalogue alphabétique de toutes les acquisitions faites par la salle publique (qui, comme on le sait, reste ouverte même le dimanche, et est accessible, sans carte, à toutes les classes de lecteurs), pendant les huit dernières années.

— Certains originaux de la bibliophilie font leurs délices des livres minuscules. Ceux qui ont visité la récente Exposition du Livre au Palais de l'Industrie ont pu se délecter dans la contemplation d'une collection unique peut-être sous ce rapport et qui, sans doute, s'est accrue du volume lilliputien que la librairie Pairault vient de publier sous ce titre : *Les Rondes de l'enfance* (78 p., avec 14 pages de musique gravée et 5 grav. de Steinlen). Exactement, ce produit typographique, qui pèse à peine 5 grammes, mesure 38 millimètres de hauteur sur 23 de largeur et renferme 15 rondes, parmi lesquelles nous citerons : *La Bonne Aventure, Oh ! mon beau château, Savez-vous planter les choux, la Boulangère, Sur le pont d'Avignon, Il était*

une bergère. Broché, ce petit tour de force d'imprimerie se vend 1 fr. 50.

— La librairie Charles Poussielgue vient de réunir en un beau volume de 456 pages les conférences de Mgr d'Hulst pour le Carême de 1894. Dans cette station quadragésimale l'éminent orateur avait exposé, on s'en souvient, les lois de la famille chrétienne. Ces conférences avaient déjà paru en fascicules et le *Polybiblion* en a rendu compte dans sa livraison du mois d'août dernier (p. 140).

— La publication intéressante qui porte le titre de *France-Album* (Paris, cité des Fleurs, 51; 0 fr. 50 le numéro) se poursuit régulièrement, mais pas d'une façon aussi rapide que nous le pourrions désirer. Les monuments et les sites les plus remarquables ont fait de la part de M. A. Karl l'objet d'un choix très judicieux. Les dessins qui les représentent sont bien exécutés. Nous signalerons présentement les numéros 14 à 23 de cette collection qui s'appliquent aux arrondissements de *Dunkerque* et *Hazebrouck* (Nord); *Lons-le-Saunier* (Jura); *Provins* (Seine-et-Marne); *Boulogne-sur-Mer* (Pas-de-Calais); *Brest* (Finistère); *Cherbourg* (Manche); *Nantes* (Loire-Inférieure); *Dijon* (Côte-d'Or); *Sens* (Yonne); *Montpellier* (Hérault). Par ces simples indications, l'on s'apercevra que les auteurs n'ont pas suivi un ordre méthodique; ils opèrent au gré de leur fantaisie ou d'après certaines convenances dont ils sont seuls juges. Au fond, cela importe peu. Comme les précédents fascicules, ceux que nous venons de mentionner débutent par une notice sur l'arrondissement et ses principales curiosités et se terminent par une carte.

— Les directeurs de *France-Revue, organe des revendications françaises en France* (Paris, Tolra; mensuel, 6 fr. par an) se sont proposé, en fondant cette revue, de « revendiquer les droits qui sont les nôtres sur notre terre de France, réagir contre la décadence qui menace notre race, contre l'odieux servage où nous tient une poignée de juifs, de judaïsants et d'étrangers. » Elle se rattache donc au mouvement dont M. Drumont a été le principal initiateur dans notre pays par sa *France juive* et dont il reste l'un des plus ardents propagateurs par la *Libre Parole*. A côté des articles divers qui remplissent la plus grosse partie du nouveau périodique, chaque numéro contiendra des *Glanures* reproduisant les articles les plus importants de la presse quotidienne, une chronique parlementaire de M. le vicomte d'Hugues et une revue anecdotique du mois par M. G. Bois.

— M. Charles Marionneau publie sous ce titre : *Une Nomination à l'ancienne Académie royale d'architecture en 1767*, un mémoire qui a été lu avec succès à la réunion des Sociétés des beaux-arts des départements, dans la séance du 27 mars 1894 (Paris, Plon et Nourrit, gr. in-8 de 45 p.). La nomination dont il s'agit est celle de Charles Dewailly (et non de Wailly), auquel on doit le théâtre de l'Odéon, et qui était contrôleur adjoint du château de Versailles. M. Marionneau a rédigé son mémoire d'après les registres inédits de l'Académie d'architecture et il a reproduit plusieurs des documents conservés en ces registres, par exemple les lettres écrites à l'Académie par le marquis de Marigny, par le comte de Saint-Florentin, et les procès-verbaux des séances de l'Académie de mai à novembre 1767.

— M. Manuel A. Délano a publié une traduction espagnole de l'exposition élémentaire des principes fondamentaux de la théorie atomique du docteur Denigès, professeur à la Faculté de médecine et de pharmacie de Bordeaux. *Esposizion elemental de los prinzipios fundamentales de la teoria atómica* (Paris, imp. L. Maretheux, in-8 de 38 p.). Cet opuscule sera précieux pour initier les étudiants en médecine et en pharmacie qui se servent d'ouvrages espagnols en vue d'acquérir les notions préliminaires et de se familiariser

avec les notations qu'il est nécessaire de connaître quand on veut aborder sérieusement l'étude de la chimie moderne.

— *L'Art international, organe des amateurs des deux mondes*, dont le premier numéro, daté de janvier, vient de paraître (Mensuel. Paris, 51, rue Rocher, in-8, 20 fr. par an) s'impose « la tâche très difficile de rechercher en France et dans tous les pays étrangers.... aussi bien parmi les marchands établis que chez les particuliers désireux de se défaire de collections importantes.... les merveilles de l'art ancien et moderne qui sont à vendre. » Voilà un recueil qui sera certainement apprécié des amateurs de plus en plus nombreux ; d'autant qu'il se présente fort agréablement avec son impression élégante, et les nombreuses illustrations qui font passer sous les yeux de l'amateur quelques-unes des pièces qu'on lui offre en vente. N'oublions pas de dire que toutes les œuvres signalées ici sont garanties authentiques.

— La librairie Le Soudier vient, comme tous les ans à pareille époque, de faire paraître une *Carte de la répartition et de l'emplacement des troupes de l'armée française, avec un Index de tous les régiments (armée active et territoriale) et une liste complète de tous les officiers supérieurs qui les commandent (1895)*. — Prix : 1 fr. 50. A cette carte sont joints des renseignements de toute sorte compris dans une brochure de 36 pages.

Angoumois. — M. Paul de Fleury publie une plaquette non moins intéressante qu'élégante sur *le Second Séjour de Marie de Médicis à Angoulême (mars-août 1619). Notes et documents inédits* (Angoulême, gr. in-8 de 15 p., avec 2 grav. Extrait du *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*). M. de Fleury établit que l'arrivée de Marie de Médicis à Angoulême est du 3 mars, et non du 1er, comme l'a dit l'historien du duc d'Épernon, G. Girard ; que la Reine-mère eut pour résidence la maison de Guillaume Guez de Balzac, père du célèbre écrivain ; enfin que cette princesse ne quitta pas Angoulême au commencement d'août, selon l'assertion de G. Girard, mais seulement le 29 de ce mois. Parmi les *Pièces justificatives* on remarque un *Marché* entre Marie de Médicis et des fournisseurs, pour l'approvisionnement en vivres des châteaux royaux d'Angoulême, de Saintes, de Cognac, du 17 mars 1619 (Archives de la Charente), et l'acte de baptême de la nièce de Jean-Louis de Balzac, Marie de Campaigno, dont la Reine-mère fut marraine, avec le duc d'Épernon pour parrain, du 21 juillet 1619 (mêmes archives).

Auvergne. — M. Georges Bonnefoy, ancien notaire, a publié récemment une *Notice généalogique sur les familles Bonnefoy et Pons de Pouzol* (Clermont-Ferrand, typ. Mont-Louis, in-4 de 267 p., tiré à cent exempl.), qui offre un intérêt particulier, en ce qu'elle nous présente la généalogie d'une famille de la plus ancienne bourgeoisie, qui a tenu un rang élevé dans l'Auvergne et le Velay, et a contracté des alliances avec des familles notables de la région. Le beau volume que nous annonçons est imprimé avec luxe et orné de nombreuses planches : fac-similé des armes des Bonnefoy ; vue de la Chaise-Dieu (lieu d'origine de la famille) au xve siècle ; jubé de l'église abbatiale ; ancienne gravure représentant une procession au Puy, après la délivrance de la peste ; portrait de l'abbé Bonnefoy, député aux États généraux de 1789 ; église de Saint-Eutrope, à Clermont ; portrait de Dom Robert Morel, bénédictin ; fac-similé des armes des Pons de Pouzol, portrait de François Pons, comte de Pouzol, etc.

Bretagne. — Le nouveau fascicule (20e) du *Répertoire général de biobibliographie bretonne*, dont M. René Kerviler poursuit avec un zèle infatigable la publication (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8 de 160 p.) s'étend de *Carnéan* à *Ceriziers*. Parmi les articles les plus considérables à divers

titres, nous relèverons, dans l'ordre alphabétique, ceux qui concernent le fameux académicien Elme-Marie Caro, dont M. Kerviler nous donne une bibliographie fort complète où rentrent même les articles de revue; le célèbre abbé Carron; Jacques Cartier; Las Cases, le fils de l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène;* le contre-amiral Cavelier de Cuverville.

— La librairie Plihon et Hervé, qui édite le *Répertoire général*, annonce une autre publication importante qui ne tardera pas à paraître par voie de souscriptions : l'*Histoire de Bretagne*, par M. Arthur de la Borderie, membre de l'Institut.

Corse. — M. Joseph de Fréminville a envoyé au Comité des travaux historiques les observations recueillies par lui pendant son séjour aux archives départementales d'Ajaccio sur les *Tours génoises du littoral de la Corse* (extrait du *Bulletin archéologique*, Paris, Imp. nationale, in-8 de 11 p.). Il fait d'abord connaître l'architecture de ces constructions, qui servaient tout à la fois de postes d'observation et de citadelles; puis il nous instruit du service qui y était fait. Cinq documents appuient les assertions de M. de Fréminville.

Franche-Comté. — Nous recevons le huitième volume de la sixième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de xlv-408 p., avec grav. et pl.). On y remarque spécialement : Un discours de M. G. Sire sur *la Société d'émulation du Doubs en 1893 ;* — le travail de M. le docteur Chapoy sur l'*Invention des allumettes chimiques et son origine franc-comtoise*, que nous avons signalé déjà (t. LXXI, p. 90) ;— *Rapport sur un livre de M. le général Wolff intitulé : Recherches sur les Aryas*, par M. Léonce Pingaud ; — *Flore des lichens de Franche-Comté et de quelques localités environnantes*, par M. G. Flagey (4e partie) ; — *Échec au Roi, remontrances du parlement de Besançon (1763)*, par M. Frédéric Delacroix ; — *La Botanique systématique et les théories de M. Vesque*, par M. Paul Parmentier ; — *Luc Geizkofler (1550-1620), mémoires traduits par Édouard Fick*, compte rendu par M. Lieffroy; — *Sépultures dites burgondes, contribution à leur classification*, par M. J. Gauthier; — *Essai historique sur Ornans* (suite), par M. le docteur J. Meynier; — *Les Lacs du Jura et notes additionnelles sur la limnologie jurassienne*, par M. Antoine Magnin ; — *Les Procès de sorcellerie au XVIIe siècle, par M. le conseiller Delacroix*, rapport par M. Jules Gauthier ; — *Tête d'enfant, sculpture gallo-romaine, au musée d'archéologie de Besançon*, présentée par M. A. Vaissier.

— Signalons un rapport de M. Bailliart, inspecteur d'académie, sur l'*Instruction primaire en 1894 dans le département du Doubs* (Besançon, imp. Millot frères, in-8 de 24 p.). Ce rapport contient, entre autres choses intéressantes, des détails sur les musées scolaires, les bibliothèques scolaires et les bibliothèques pédagogiques du département.

Guyenne et Gascogne. — M. A. Claudin continue son tour de France au point de vue de l'histoire de la typographie. Le voici maintenant dans le sud-ouest, où la *Revue de l'Agenais*, la *Revue d'Aunis et Saintonge*, la *Revue catholique de Bordeaux*, accueillent avec empressement ses mémoires pleins et démonstratifs. Nous avons sous les yeux une de ses dernières brochures : *Les rigines de l'imprimerie à la Réole en Guyenne* (1517). *Recherches sur la vie et s travaux de Jean le More, dit Maurus, de Coutances, imprimeur et professeur e grammaire.* (Paris, Claudin, gr. in-8 de 39 p. avec 9 fac-similés. Extrait : la *Revue catholique de Bordeaux*) L'histoire de la typographie, celle de nseignement secondaire, celle de la philologie au xvie siècle trouveront gaîement leur compte dans cette dissertation savante due à un spécialiste ussi remarquable par son flair et sa critique que par l'abondance et la

nouveauté de ses informations. Nombre d'erreurs accréditées y sont réfutées. Non seulement le prototypographe réolais, Jean le More, y est tiré d'un long oubli, mais sa vie et son œuvre nous sont révélés dans leur milieu même, et nous apprenons beaucoup, grâce à M. Claudin, sur ses contemporains et ses émules. D'excellents fac-similés aident à suivre les démonstrations et comparaisons de l'auteur.

— La présidence de M. le conseiller Francisque Habasque fera époque dans les annales de la Société des *Archives historiques de la Gironde*, qui, grâce à son impulsion énergique, a regagné le temps perdu. Le volume de 1894 (XXIXe) vient de paraître (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de xxvi-523 p.). De plus en plus, la Société — et il faut l'en louer — prend le parti de donner d'importants groupes de textes qui s'éclairent, se contrôlent et se fortifient les uns les autres. Cette fois, nous avons deux cent vingt-trois *Documents relatifs aux guerres de religion* (1558-1595) provenant des archives municipales d'Agen, des archives départementales de Lot-et-Garonne et de divers dépôts municipaux de la même région, édités le mieux du monde par M. Tholin; — *Les Comptes des consuls de Montréal-du-Gers* (1411-1418) publiés par M. l'abbé A. Breuils; — *Le Testament de Clément V*, publié par feu le docteur Berchon, d'après une copie malheureusement fautive et qui n'a pu être collationnée avec le texte du Vatican, copie conservée aux archives des Basses-Pyrénées; enfin des *Varia* généalogiques et un *État des gages du parlement de Bordeaux* en 1569. L'annotation est, comme toujours, peu abondante; les index sont très bons.

Ile-de-France. — Les nouveaux *Mélanges* (1893-1894) du comte de Marsy (Compiègne, imp. H. Lefebvre, in-8 de xi-132 p.) ne sont pas moins intéressants que ceux qui ont reçu ici de justes éloges et qui portent le titre de *Varia* (1891-1893). Voici l'énumération des douze chapitres de l'agréable recueil : *les Russes; les Études modernes sur la Vendée ; les Andelys, Gisors et Enghien : les Sinistres et la charité officielle et parlementaire; Un Suicide à Salency au XVe siècle ; M. Aubrelicque ; les Plaques de foyer ; Peiresc et les chats; Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, à Compiègne ; Compte rendu des travaux de la Société historique de Compiègne pendant l'année 1893 ; l'Annuaire de l'Oise* de 1894 ; *les Fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans*. Ces morceaux sont précédés d'une épître dédicatoire à M. Émile Travers et d'une réponse en vers de ce dernier intitulée *la Ballade des chats*. On rapprochera de cette spirituelle ballade la charmante lettre qui forme le chapitre VIII du recueil et que le comte de Marsy fait écrire par sa chatte à l'éditeur de la correspondance de Peiresc.

— Très volontiers nous signalons le *Petit Guide-indicateur de la banlieue ouest de Paris* (Puteaux, 25, rue de Colombes, in-32 de 96 p., avec de nombr. illustrations. Prix : 0 fr. 30). Édité avec beaucoup de goût, ce guide, qui contient quantité de renseignements pratiques et de détails intéressants, sera consulté utilement par tous ceux, Parisiens ou provinciaux, qui se proposeront des promenades dans cette partie des environs de Paris.

Languedoc. — Le tome VI de la neuvième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, gr. in-8 de xv-590 p.), renferme d'excellents travaux parmi lesquels nous citerons : *Les Mémoires d'un moine au XIIe siècle*, par M. A. Duméril (analyse des récits de Guibert de Nogent); — *Souvenirs universitaires*, par M. Deschamps (suite) (il est surtout question là de Lamennais, de Mgr de Frayssinous, de Guizot, de Villemain, de Victor Cousin, etc.); — *Le Grand C du répertoire des archives du Capitoulat au XVIe siècle. Légende et histoire*, par M. l'abbé Douais; — *Étude sur les orages de l'année*

1892 dans la Haute-Garonne, par M. Ed. Salles; — *Guillaume Tell au théâtre*, par M. Hallberg; — *Les Défauts de l'organisation de la marine française au XVIIIe siècle d'après les cahiers des États généraux de 1789*, par M. A. Duméril; — *Observations sur la propriété individuelle*, par M. Paget; — *Le Cautionnement dans le droit grec classique*, par M. Lécrivain; — *Archéologie mathématique. Caroli Bovilli liber de numeris perfectis*, par M. Fontès (avec essai bibliographique contenant des indications nouvelles sur les ouvrages de Charles de Bouvelles); — *Pierre Forcadel, lecteur du Roy ès mathématiques, 1560-1573*, par le même; — *De la Complicité intellectuelle et des délits d'opinion, de la provocation et de l'apologie criminelles de la propagande anarchiste*, par M. Fabreguettes; — *La Jeunesse de Geibel*, par M. Brissaud; — *Sur l'électricité des eaux minérales, en particulier sur l'électricité des eaux de Bagnères-de-Luchon et de Bagnères-de-Bigorre*, par M. le docteur F. Garrigou; — *Les Médecins devant l'opinion et la littérature*, par M. Alix.

— Le P. Apollinaire étudie *les Origines des capucins en Languedoc* (Nîmes, gr. in-8 de 50 p. Extrait de la *Revue du Midi*). Sa notice, rédigée d'après les plus sûrs documents, contient beaucoup de choses nouvelles et complète surtout l'histoire religieuse de la ville de Toulouse depuis 1532 jusqu'à 1588. L'*Appendice* (p. 25-50) contient des *Notes sur le personnel des fondateurs*, que l'auteur divise en cinq groupes et sur lesquels il fournit de très précis renseignements biographiques tirés des archives de l'ordre.

Limousin. — Depuis dix ans paraît à Limoges, sous la direction de M. Paul Ducourtieux, une revue bibliographique trimestrielle d'un réel mérite : *Le Bibliophile limousin*. Dans son dernier numéro (janvier 1895), ce périodique donne une courte mais intéressante étude de M. René Fage sur *les Frères Delbos, fondeurs de caractères à Tulle, 1668*, et un travail de M. A. Fray-Fournier relatif aux *Ex-libris limousins et marchois* (avec vignettes; suite à de précédents articles). Il faut espérer que l'auteur fera exécuter de ces fragments un tirage à part complet, que nous aimerions à noter ici. Viennent ensuite une bibliographie sérieusement faite des journaux des trois départements de la Haute-Vienne, de la Corrèze et de la Creuse, les sommaires des revues limousines et des extraits des recueils périodiques de Paris et de la France concernant des ouvrages sur le Limousin et la Marche, ou écrits par des auteurs originaires de ces deux pays. Ici le *Polybiblion* figure pour une page (p. 36). Le fascicule se termine par une analyse des volumes nouveaux intéressant la région à titres divers. Enfin un *Supplément*, qui doit être fort apprécié des amateurs du cru, annonce un certain nombre de livres à prix marqués. En son genre, cette publication peut servir de modèle à toutes nos provinces.

Normandie. — La *Société de l'histoire de Normandie* compte parmi les premières sociétés savantes non seulement de province, mais même de Paris. Outre les volumes nombreux et considérables qu'elle édite chaque année (parmi lesquels il faut citer les *Cahiers des États de Normandie*, dont l'éditeur est M. Charles de Beaurepaire), elle a publié deux précieux volumes de mélanges, l'un en 1891, l'autre en 1893 (in-8, Rouen, Lestringant). Nous y retrouvons les noms des savants éminents qui florissent dans ce grand coin de la Normandie. Le regretté M. Alfred Bligny a publié des notes tirées par Dom Lenoir des archives de la Chambre des comptes de Paris, notes d'autant plus utiles que les manuscrits de Dom Lenoir sont aujourd'hui peu accessibles aux travailleurs. Hugues de Groot, un correspondant de Claude Sarrau, à Rouen, en 1627-1635, ainsi que les lettres de ce même Claude Sarrau, en 1640-1641, ont fait l'objet de deux fines études dues à la plume de M. Bouquet. Le monastère des Emmurées de Rouen et le catalogue chro-

nologique des grands baillis de Caux ont été signalés par l'érudit abbé Sauvage. M Charles Bréard, avec sa compétence habituelle, a publié le rapport du chevalier de Clerville sur le rétablissement du commerce dans les ports de Normandie, en 1701. Nous reviendrons sur les documents relatifs à la confrérie de la Passion, si heureusement recueillis par M. Paul Le Verdier. Le bombardement du Havre en 1759 a été l'objet d'un mémoire édité par François Millot, échevin et négociant, mémoire que M. V. Toussaint a eu la bonne idée d'imprimer A M. Charles de Beaurepaire nous devons toujours, dans le premier volume, le cahier des États de Normandie de février 1653, et dans le second, les documents historiques extraits des plumitifs de la Cour des comptes, aides et finances de Normandie. Ce second volume est bien précieux, car il renferme une information faite à Caudebec sur le vicomte de cette ville accusé d'avoir favorisé le duc Charles d'Orléans et ses alliés, en 1412. Sur Évreux et sa cathédrale, nous trouvons des documents réunis par M. l'abbé Blanquart. Du même et du savant M. L. Régnier émane la publication d'une curieuse description en vers de l'église de Gisors en 1629. Le Compte du Clos des Galées de Rouen au XIVe siècle a été mis au jour par M. Charles Bréard, et un récit du siège de Rouen en 1562, par M. F. Bouquet. Une légende latine sur les miracles advenus en l'église de Fécamp a été l'objet des investigations de M. l'abbé Sauvage. — Ce n'est là qu'une simple table des matières; elle suffit pour faire apprécier le zèle et l'érudition de nos confrères de Rouen. Nous aurions bien voulu leur glisser quelques petites critiques : il n'y a place que pour des éloges.

— Les belles études que M. P. Le Verdier consacre avec tant de soin aux anciens mystères représentés à Rouen ont reçu une nouvelle contribution par la publication du *Lavement des pieds* (Évreux, Imp. de l'Eure, in-8 de 29 p. Extrait de la *Revue catholique de Normandie*). L'auteur, Nicole Mauger, était chapelain de la confrérie de la Passion. Cette confrérie était célèbre à Rouen et M. Le Verdier nous fournit sur elle les plus intéressants détails.

— Un almanach provincial superbement illustré, une vraie merveille de goût et de talent, tel est l'*Almanach illustré du Courrier du Havre* (Le Havre, imp. du Commerce, in-8 carré de 68 p.). Photographies, photogravures, reproduction de documents anciens, musique, folklore, religion et république : tout y est, excepté M. Félix Faure, qui ne pouvait pas encore s'y trouver, mais qui y figurera l'an prochain.

Provence. — La livraison de novembre et décembre 1894 de la *Revue sextienne historique, scientifique et archéologique* publiée à Aix par une Société de gens de lettres, contient la fin du sixième et dernier volume (1660-1715) de l'*Histoire de la ville d'Aix* par de Haitze, restée manuscrite jusqu'à nos jours. Sur la couverture de cette livraison le fondateur-directeur du recueil a inscrit l'original et spirituel avis suivant : « A MM. les abonnés. J'ai l'honneur de vous faire part du décès de la *Revue sextienne*. Elle a vécu quinze ans : *Grande mortalis aevi spatium*, comme disait Tacite; elle a produit *non multa sed multum*. Dr Chavernac. » Quand même la *Revue sextienne* n'aurait eu que le mérite de faire connaître l'important ouvrage du meilleur des historiens de la ville d'Aix, le *multum* de son vaillant directeur lui serait applicable, mais elle a donné beaucoup d'autres excellents travaux, et elle est digne des éloges et des regrets de tous les sérieux amis de l'histoire provençale.

Saintonge. — M. Denys d'Aussy nous donne une excellente étude sur *la Saintonge pendant la guerre de Cent ans, 1372-1453* (Extrait de la *Revue de Saintonge*. La Rochelle, imp. Noël Texier, gr. in-8 de 49 p.). Le savant historien a surtout utilisé, outre les documents des grands dépôts parisiens,

ceux qui sont conservés dans les archives municipales de Saint-Jean-d'Angély. Il a rectifié bon nombre d'erreurs commises par les historiens régionaux (le P. Arcère, Massiou, Marvaud, Delayant, etc.). Son étude mérite d'être rapprochée, à la fois comme récit et comme discussion, de l'étude si bien faite sur la *Campagne de Du Guesclin dans le Poitou, l'Aunis et la Saintonge* (1890).

— C'est aussi de la *Revue de Saintonge* qu'est extraite une curieuse notice du comte de Dienne sur un capitaine saintongeais du XVIe siècle, *Jacques de Rabar* (la Rochelle, gr. in-8 de 7 p.). M. de Dienne a trouvé beaucoup de détails sur le capitaine et sur sa famille dans les archives du château de Brun (Gironde) : il a reproduit *in extenso* quelques documents desdites archives, nôtamment un codicille du 2 février 1596, par lequel Jacques de Rabar récompense un domestique qui l'avait sauvé dans des « occasions chaudes et périlleuses. »

Vivarais. — L'on sait que M. Léonce Pingaud a publié chez Plon et Nourrit un important ouvrage : *Un Agent secret sous la Révolution et l'Empire. Le Comte d'Antraigues*, qui a fait dans cette revue l'objet d'un compte rendu (t. LXVII, p. 256-259). Nous devons aujourd'hui au même M. Pingaud des *Lettres inédites du comte d'Antraigues* (Extrait de la *Revue historique, archéologique, littéraire et pittoresque du Vivarais illustré*, Privas, in-8 de 55 p., avec portrait). Dans le cas actuel, il s'agit de correspondance privée. « L'homme, s'il était mieux connu, dit M. Pingaud, et malgré les taches de sa vie, mériterait peut-être quelque indulgence. » Et il ajoute : « On l'entend ici parler de l'abondance du cœur à ses parents, à ses amis, à ses compatriotes ; on surprend et on constate par-dessus tout l'attachement profond qu'il avait pour son pays natal, le soin qu'il prenait à ses intérêts tant qu'il y demeura, les souvenirs qu'il en garda dans l'exil jusqu'à la fin de sa vie. » Ces lettres font donc connaître l'homme, qui valait incontestablement mieux que le politique.

Alsace-Lorraine. — M. l'abbé Ingold publie un recueil de documents inédits sous le titre de *Grégoire et l'Église constitutionnelle d'Alsace* (Paris, A. Picard ; Colmar, H. Huffel, in-8 de 175 p., avec deux portraits : celui de Mgr Arbogaste Martin, premier évêque du Haut-Rhin, et celui de Mgr Berdolet, évêque d'Aix-la-Chapelle). Ces documents, presque tous extraits de la riche collection de M. Gazier, jettent un grand jour sur l'histoire religieuse de la Révolution en Alsace et complètent les ouvrages de Véron-Réville, Reuss, Frayhié, Winterer, Paulus. On y remarquera les lettres des deux prélats déjà nommés, de Mgr Brendel, évêque du Bas-Rhin, de l'abbé Graff, curé de Colmar, etc. A côté des lettres adressées à Grégoire, mentionnons une lettre de Mgr Saurine, qui fut le premier évêque de Strasbourg après le Concordat, et d'intéressants documents émanés d'un prêtre resté fidèle aux vrais principes, le curé de Sainte-Marie, en Alsace, Fr.-Ch. Ingold, arrière-grand-oncle du pieux éditeur.

Belgique. — L'Université libre de Bruxelles ne reste pas étrangère au mouvement qui tend à créer au sein des Universités des « séminaires » d'études. Récemment, il s'y est établi un séminaire d'histoire et de géographie ; aujourd'hui nous enregistrons la naissance d'un séminaire d'histoire des littératures. Le billet de faire part nous arrive sous forme d'une revue que la jeune société se propose de publier : *Les Littératures au point de vue historique et critique*, tel est le titre du nouveau recueil (Bruxelles, Alfred Castaigne, in-8 ; mensuel, 3 fr. par an). La revue insérera les travaux collectifs ou particuliers des étudiants qui se sont ainsi groupés pour compléter par leur travail personnel l'enseignement qu'ils reçoivent de leurs professeurs.

Espagne. — La cité de Barcelone vient d'être dotée d'une bibliothèque publique par la générosité de M. Rosendo Arús y Arderiu. Il a légué à la ville, pour constituer un établissement qui portera son nom (Biblioteca pública Arús), les vingt-quatre mille volumes qui composaient sa collection, le monument où elle se trouve et le mobilier nécessaire. Ses héritiers, MM. Valentin Almirall et Ant. Fornès, accomplissant sa pensée, ont fait faire au bâtiment, par l'architecte Buenaventura Bassegoda, toutes les modifications nécessaires pour le rendre plus propre au but auquel on le destine. L'on n'a pas épargné le marbre blanc, pour donner un aspect plus grandiose à la bibliothèque; la salle de travail a été aménagée avec confort et luxe: les casiers, les vitrines, les tables de lecture sont en bois de cèdre. La bibliothèque sera administrée par une commission composée de l'alcade, de deux conseillers municipaux, d'un membre de l'Académie des belles-lettres, d'un membre de l'Académie des sciences, de quatre citoyens, et, naturellement, des héritiers du donateur. La bibliothèque sera inaliénable. La salle de lecture restera ouverte cinq heures par jour. Il n'y a, pour entrer à la bibliothèque, aucune condition d'âge ni de sexe.

Italie. — Une nouvelle Société d'histoire locale s'est fondée en Italie au commencement de l'année 1894. La nouvelle compagnie, dont le siège est à Bari, se propose, comme sujet d'études, l'histoire de la Pouille. La cotisation annuelle de dix francs donne aux membres le droit aux publications de la Société. Ces publications comprennent : 1° sous le titre de *Biblioteca*, des mémoires, documents, statuts, etc.; 2° une revue trimestrielle, l'*Archivio storico pugliese*, dont le premier fascicule a paru en décembre dernier. Le prix d'abonnement pour les non-sociétaires est de 12 fr. par an. Ce premier fascicule comprend le début d'une étude, qui promet d'être fort intéressante, sur l'église Notre-Dame de Trani, par M. Arcangelo Prologo; le chapitre Ier d'un travail de M. Ludovico Pepe sur Nardi et la Terre d'Otrante dans la révolution de 1647-1648; à la même période de l'histoire se rapporte la chronique de Bari et de la province, par Giambattista Pyrris, éditée par les soins de M. Eustachio Rogado.

— M. Puglisi Pico complète ce qu'il avait écrit en 1892 sur la poésie de l'avenir par de nouvelles considérations : *L'Estetica letteraria e la poesia dell' avvenire* (extrait des fasc. 43-44 du *Pensiero italiano*. Milano, Carlo Aliprandi, in-8 de 22 p.).

— L'on avait pu craindre un moment que la mort de l'illustre de Rossi aurait pour conséquence la disparition du *Bollettino di archeologia cristiana*, qu'il a rédigé avec un zèle infatigable et une science consommée pendant trente ans. Grâce à Dieu, ces craintes ne se réaliseront pas. MM. Enrico Stevenson et Orazio Marucchi, deux des meilleurs disciples de l'illustre archéologue, ont commencé, au 1er janvier, la publication d'un *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*.

Chili. — On peut lire dans les Actes de la Société scientifique du Chili (T. III, p. 9-13) un travail intéressant de MM. A.-E. Salazar et Q. Newmann, sur la glace consommée à Valparaiso : *El ielo qe se qonsume en Balparaiso* (tiré à part, Santiago, imp. Barzelona, in-8 de 13 p.). C'est à l'occasion d'une épidémie de fièvre typhoïde qui sévissait dans cette ville que ces chimistes firent de nombreuses analyses des eaux et de la glace employées par les habitants pour l'alimentation. La conclusion de leurs recherches est qu'il devient indispensable de se précautionner contre la glace artificielle, à cause des micro-organismes qu'elle emprunte à l'eau employée pour la préparer.

Publications nouvelles. — *La Résurrection de la chair*, par l'abbé J.-F. Brinquant (in-8, Lamulle et Poisson). — *Œuvres posthumes de Mgr Le Cour-*

tier, publiées par l'abbé Grégoire. T. II (in-18, Féchoz). — *La Morale chrétienne d'après les enseignements de l'Évangile*, par A. Ott (in-18, Fischbacher). — *Le Chrétien, voix des premiers jours* (in-18, Delhomme et Briguet). — *Retraite pascale d'après les prédicateurs contemporains*, par l'abbé Pluot (in-12, Téqui). — *Ménologe, ou Livre d'or des curés et des prêtres séculiers*, par l'abbé Baurens de Molinier (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation*. VII. *La Question sociale et l'ordre social*, par le R. P. A.-M. Weiss. Trad. de l'allemand par l'abbé L. Collin (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). — *La Cité antichrétienne au XIXe siècle. La Franc-maçonnerie*, par le R. P. Dom P. Benoît (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). — *Cours de droit professé dans les lycées de jeunes filles de Paris*, par J. Chauvin (in-12, Giard et Brière). — *Théorie et pratique des fondations perpétuelles*, par A. Geouffre de Lapradelle (in-8, Giard et Brière). — *Étude sur les lois contre les menées anarchistes*, par R. Jousseaume (in-8, Pichon). — *Théorie psychologique de l'espace*, par C. Dunan (in-18, Alcan). — *L'Amitié antique d'après les mœurs populaires et les théories des philosophes*, par L. Dugas (in-8, Alcan). — *L'Amitié, réflexions morales et philosophiques*, par E.-M. Ommer (in-8, Retaux). — *La Enseñanza de la historia*, por R. Altamira (in-8, Madrid, V. Suarez). — *Précis d'économie politique*, par Leroy-Beaulieu (in-18, Delagrave). — *Les Corporations*, par l'abbé J. Troncy (in-8, Lyon, Vitte). — *Le Transformisme social, essai sur le progrès et le regrès des sociétés*, par G. de Greef (in-8, Alcan). — *La Question monétaire*, par L. Poinsard (in-18, Giard et Brière). — *Bimétallisme et monométallisme*, par Mgr Walsh; trad. par A. Chabry (petit in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Médecine rationnelle et expérimentale, Manuel*, par le Dr Perrier (in-18, Soc. d'édit. scient.). — *Des applications de la micrographie et de la bactériologie à la précision du diagnostic chirurgical*, par le Dr Aubeau (in-8, Soc. d'édit. scient.). — *Une Mission en Belgique et en Hollande. L'Hygiène et l'assistance publique. L'Organisation et l'hygiène scolaires*, par le Dr C. Delvaille (in-8, Soc. d'édit. scient.). — *L'Éducation physique de la jeunesse*, par le Dr A. Mosso (in-12 cartonné, Alcan). — *Psycho-thérapie*, par les Drs Renterghem et Van Eeden (in-8, Soc. d'édit. scient.). — *Les Localisations cérébrales en psychologie. Pourquoi sommes-nous distraits?* par G. Hirth (in-18, Alcan). — *La Suggestion; son rôle dans l'éducation*, par F. Thomas (in-18, Alcan). — *Les Nouvelles Méthodes dans le traitement de la diphtérie*, par le Dr de Crésantignes (in-8, Soc. d'édit. scient.). — *Lavoisier, statistique agricole et projets de réformes*, par Schelle et E. Grimaux (petit in-18 cartonné, Guillaumin). — *Leçons de l'agrégation classique de mathématiques*, par G. Kœnigs (in-4, Hermann). — *Exercices d'arithmétique*, énoncés et solutions par J. Fitz-Patrick et G. Chevrel (gr. in-8, Hermann). — *Théorie électromagnétique de la lumière*, par O. Tumlirz, trad. de l'allemand par G. Van der Mensbrugghe (in-8, Hermann). — *La Evolución en la química*, par J.-R. Carracido (in-8, Madrid, Hernando). — *Hydrodynamique, élasticité, acoustique, cours professé en 1890-1891*, par P. Duhem (2 vol. in-4, Hermann). — *Nuovi versi*, di B. Botti Binda (in-18 cartonné, Firenze, Barbera). — *La Petite Paroisse, mœurs conjugales*, par A. Daudet (in-8, Lemerre). — *Carlistes et Christinos*, roman historique, par le comte A. de Saint-Aulaire (in-12, C. Lévy). — *Humble amour*, par R. Bazin (in-18, C. Lévy). — *Mer bénie, mœurs maritimes*, par P. Maël (in-18, Firmin-Didot). — *Arlette*, par D. d'Arthèz (in-18, Firmin-Didot). — *Les Kardan, visions de passé et d'avenir*, par A. Alhaiza (in-12, Vigot). — *Considérations sur la littérature française moderne*, par T. Dupuy (in-8, Milan, Dumolard). — *Les Lettres de Henri Lasserre à l'occasion du roman de M. Zola* (in-18, Dentu). — *Studi su Matteo Maria Boiardo* (in-8, Bo-

logna, Zanichelli). — *Storia poetica di Orlando, studiata in sei poemi*, per A. Volta (in-12, Bologna, Zanichelli). — *Petit Atlas géographique de la Bible, d'après les documents anciens*, par L.-C. Fillion et H. Nicole (gr. in-4, Delhomme et Briguet). — *L'Isola delle Donne. Viaggio ad Engano*, di E. Modigliani (gr. in-8, Milano, U. Hœpli). — *Madagascar*, par A. Milhaud (petit in-18, Alcan). — *De Ausonii Mosella*, thesim proponebat H. de la Ville de Mirmont (in-8, Hachette). — *Saint Antoine de Padoue*, par Mgr A. Ricard (in-18, Retaux). — *Sainte Catherine de Sienne*, par la comtesse de Flavigny (in-18, Mignard). — *Vie du Père Jacques Lainez, second général de la Compagnie de Jésus, suivie de la biographie du Père Alphonse Salmeron*, par le P. J. Boero (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Vie de Mgr Puginier, évêque de Mauricastre, vicaire apostolique du Tonkin occidental*, par E. Louvet (in-8, Hanoi, Schneider). — *Les Petites Sœurs des Pauvres, ou la Merveille du XIXe siècle*, par Mme A. Ram (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Missionnaires de France dans le Pacifique. Nouvelle-Calédonie*, par L. Fautrat (in-8, Retaux). — *I Commentarii rerum memorabilium quae temporibus suis contigerunt d' Enea Silvio de Piccolomini (Pio II)*, per G. Lesca (in-8, Pisa, Nistri). — *Histoire de France*. T. VII. *Renaissance*, par J. Michelet (in-8, Flammarion). — *Études sur le règne de Léopold, duc de Lorraine et de Bar (1597-1729)*, par H. Baumont (in-8, Berger-Levrault) — *Lettres de Marie-Antoinette, recueil des lettres authentiques de la Reine*, publié pour la Société d'histoire contemporaine, par MM. de la Rocheterie et le marquis de Beaucourt. T. I. (in-8, A. Picard). — *Mémoires de Jean-François Thoury, 1789-1830*, publiés par C. Boy (in-18, Plon et Nourrit). — *Mémoires et souvenirs (1789-1830). La Révolution, l'Empire et la Restauration*, par E. Biré (in-8, Retaux). — *Une Idylle sous Napoléon Ier. Le Roman du prince Eugène*, par A. Pulitzer (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases. T. III (in-18, Garnier). — *Les Femmes des Tuileries. La Révolution de 1848*, par J. de Saint-Amand (in-12, Dentu). — *Marie-Amélie et la Société française en 1847*, par J. de Saint-Amand (in-12, Dentu). — *Un Diplomate à Londres, lettres et notes, 1871-1877*, par C. Gavard (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire du droit et des institutions de la France*, par E. Glasson. T. VI (in-8, Pichon). — *Un Régiment de ligne pendant la guerre d'Orient, notes et souvenirs d'un officier d'infanterie*, publiés par l'abbé S. Rochet (in-8, Lyon, Vitte). — *L'Ancienne Baronnie de la Roche-Bernard*, par L. Maître (in-4, Nantes, Grimaud). — *Essoyes, histoire et statistique*, par l'abbé A. Pétel (in-8, Troyes, Frémont). — *Demeures amies en Alsace* (in-8, Strasbourg, Le Roux). — *Histoire de Lescure, ancien fief immédiat du Saint-Siège, et de ses seigneurs*, par l'abbé H. Graule (in-8, Téqui). — *Audijos. La Gabelle en Gascogne*, documents inédits publiés par A. Communay, (gr. in-8, Champion). — *Études historiques et archéologiques de l'ancien pays de Liège*, par le baron de Chestret de Haneffe (in-8, Liège, de Thier). — *An Inquiry into the Sources of the History of the Jews in Spain*, by J. Jacobs (in-8 cartonné, London, David Nutt). — *The English Church in the nineteenth Century (1800-1833)*, by J.-H. Overton (in-8 cartonné, London, Longmans, Green). — *Catherine II et la Révolution française*, par C. de Larivière (in-18, Le Soudier). — *Henri Lacordaire, lettres nouvelles*, publiées par Mme V. Ledey et M. P. de Vyré (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Maréchal Canrobert*, par F. Bournand (gr. in-8, Sanard et Derangeon).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties*, France : 250 fr. — Étranger : 280 fr.
— à la *Partie littéraire seule*, 180 fr. — 200 fr.
— à la *Partie technique seule*, 120 fr. — 140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Administrateur délégué du *Polybiblion*.

COLLECTIONS

Les années 1868-1894 sont en vente, et forment SOIXANTE-DOUZE VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1894

Articles de fond. — Abbé BREUILS : L'Église au XIe siècle dans la Gascogne. — Abbé VACANDARD : Les Origines de l'hérésie albigeoise. — Noël VALOIS : L'Expédition et la mort de Louis Ier d'Anjou en Italie (1382-1384). — Vicomte DE RICHEMONT : Un Prêtre émigré en Italie en 1793, d'après sa correspondance inédite. — Abbé F. DE MOOR : La Fin du nouvel empire chaldéen. — Alfred SPONT : La Marine française sous le règne de Charles VIII. — Abbé GENDRY : Les Débuts du Joséphisme. Démêlés entre Pie VI et Joseph II. — C. GEOFFROY DE GRANDMAISON : Les Cardinaux noirs (1810-1814). — L.-G. PÉLISSIER, professeur à la Faculté des lettres à Montpellier : La Politique de Trivulce au début du règne de Louis XII. — A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut : Le Veuvage de Françoise d'Aubigné. — V. FOURNEL : Les Comédiens dans les armées sous la République française. — L. SCIOUT : Le Directoire et la République cisalpine. — Paul ALLARD : Le Paganisme au milieu du IVe siècle. Situation légale et matérielle. — Comte DE LA FERRIÈRE : Catherine de Médicis et les Politiques. — Octave VIGIER : Une Invasion en France sous Louis XIII. — Abbé Ernest ALLAIN : Un Grand Diocèse d'autrefois. Organisation administrative et financière.

Mélanges. — Godefroid KURTH : Les Origines de la France (période mérovingienne et carolingienne), d'après M. Fustel de Coulanges. — Abbé P. BATIFFOL : L'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. — L. PINGAUD : La Dalmatie de 1797 à 1815. — Comte de MAS-LATRIE : Les Seigneurs d'Arsur en Terre-Sainte. — Marquis TERRIER DE LORAY : Une Question de chronologie biblique. — Abbé F. DE MOOR : Gubaru et Darius le Mède. Nouvelles preuves de la valeur historique du livre de Daniel. — Dom L. LEVÊQUE : De l'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. Réponse à M. l'abbé Batiffol. — Comte DE PUYMAIGRE : Un Recueil d'inscriptions en l'honneur de Jeanne d'Arc. — DE LANZAC DE LABORIE : Un Préfet indépendant sous Napoléon. Voyer d'Argenson à Anvers. — DE LA ROCHETERIE : Les Mémoires du chancelier Pasquier. — BAGUENAULT DE PUCHESSE : Le P. Joseph et Richelieu. — Le R. P. PIERLING : Un Manuscrit du Vatican sur le tsar Dimitri de Moscou. — Eugène WELVERT : Un Prêtre régicide. Le Conventionnel Chasles.

Courriers allemand, anglais, belge, du Nord, russe, italien, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE ET UNIÈME. — LXXIIIe DE LA COLLECTION

TROISIÈME LIlivraison. — MARS

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, ancien Directeur de la Librairie de la Propagande, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José Ruiz y Cie (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1893

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE MARS 1895

I. — GÉOGRAPHIE ET VOYAGES, par M. le comte DE BIZEMONT.

II. — HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT, par M. E. ALLAIN.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — D. F. KATTENBUSCH : Das apostolische Symbol (p. 223). — S. S. LÉON XIII : Paroles de Jubilé (p. 224).

Jurisprudence. — T. NIEMEYER : Das in Deutschland geltende internationale Privatrecht (p. 225).

Sciences et Arts. — A. DE STIEGLITZ : De l'Équilibre politique, du légitimisme et du principe des nationalités (p. 225). — Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1895 (p. 227). — Annuaire de l'observatoire municipal de Montsouris pour l'année 1895 (p. 230). — P. ANDRIEU : Le Vin et le vin de fruits (p. 231). — M. CANTOR : Vorlesungen über Geschichte der Mathematik (p. 231).—A. MANNHEIM : Principes et développements de géométrie cinématique (p. 232).—BOYER D'AGEN : Introduction aux mélodies grégoriennes (p. 234).

Belles-Lettres. — G. GEORGIAKIS et L. PINEAU : Le Folklore de Lesbos (p. 234). — C. BEAUQUIER : Chansons populaires recueillies en Franche-Comté (p. 235). — V. DUCHATAUX : Virgile avant l'Énéide (p. 236).— CH. LENIENT : La Poésie patriotique en France dans les temps modernes (p. 237). — J. REINACH : Les Grands Écrivains français. Diderot (p. 239).— L. BERNARDINI : La Littérature scandinave (p. 242).

Histoire.— Le Cardinal HERGENRŒTHER : Histoire de l'Église, trad. par l'abbé BÉLET (p. 243). — RIVAUX : Cours d'histoire ecclésiastique (p. 243). — E. LAVISSE et A. RAMBAUD : Histoire générale du IVe siècle à nos jours (p. 245). — Joannis de Capella cronica abbreviata dominorum et sanctorum abbatum Sancti Richarii (p. 247). — A. MOREL-FATIO : Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France (p. 248). — M. DE LA ROCHETERIE et DE BEAUCOURT : Lettres de Marie-Antoinette (p. 250). — M. SEPET : Napoléon (p. 253). — Mgr RICARD : Le Concile national de 1811 (p. 254).— P. DE LA GORCE : Histoire du second Empire (p. 255). — C. DUVIVIER : Les Influences française et germanique en Belgique au XIIIe siècle. La Querelle des d'Avesnes et des Dampierre jusqu'à la mort de Jean d'Avesnes (1257) (p. 257). — CONIL : Jérusalem moderne (p. 259). — DE BROC : Un Évêque de l'ancien régime sous la Révolution. M. de Maillé-La Tour-Landry (p. 261). — H. WELSCHINGER : Aventures de guerre et d'amour du baron de Cormatin, 1794-1812 (p. 262). — G. MONOD : Les Maitres de l'histoire (p. 263). — A. SOREL : Lectures historiques (p. 264).—D. BORTOLAN et S. RUMOR : La Biblioteca Bertoliana di Vicenza (p. 265).

IV. — BULLETIN. — JACOB : Esquisses du Tout universel (p. 266). — *** : L'Existence des projections distinctes du soleil à l'adresse des mondes du système (p. 267). — A. TISCHNER : Le Pouvoir grossissant de l'atmosphère (p. 267). — F. CANU : Précis de météorologie endogène (p. 267). — La Persécution fiscale. Les Impôts sur les congrégations (p. 267).—M. JACQUEMIN : A la frontière de l'Est (p. 268). — SAINT-GERMAIN LEDUC : La Vraie Madame Sans-Gêne (p. 268). — É. CÈRE : Madame Sans-Gêne et les femmes soldats, 1792-1815 (p. 269).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. L. de la Sicotière, A. Vacquerie, C.-M. Ploix, G. Dujardin-Beaumetz, A. Cayley, R. S. Poole, A. Paraschos, etc. — Institut. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Congrès. — Un Album industriel et commercial. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace. — Allemagne. — Angleterre. — Belgique. — Italie. — Suisse. — États-Unis. — Publications nouvelles.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *En zigzag aux Pays-Bas et sur les bords du Rhin*, par J. DE BEAUREGARD. Lyon, Vitte, 1894, in-8 de 328 p., orné de grav., 3 fr. — 2. *Voyages légendaires en Irlande*, par l'abbé DOMENECH, missionnaire apostolique. Lyon, Vitte, 1894, in-8 de 400 p., orné de grav., 3 fr. — 3. *Une Heure en Sicile. Un Coup d'œil sur le Portugal*, par A. BOUTROUE. Paris, Leroux, 1895, in-8 de 57 p., accompagné de deux cartes, 1 fr. 50. — 4. *De Montélimar à Constantinople par mer et retour à bicyclette*, par le lieutenant GUYOT. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 306 p., orné de grav., 4 fr. — 5. *Carte de la Palestine ancienne et moderne*, par A. LEGENDRE et L. THUILLIER. Paris, Letouzey et Ané, de 5 à 10 fr., selon l'état. — 6. *En Égypte*, par GABRIEL THOMAS. Paris et Nancy, Berger Levrault, 1894, in-8 de 174 p., 2 fr. 50. — 7. *L'Algérie. Voyage de la délégation de la commission sénatoriale d'études des questions algériennes présidée par Jules Ferry*, par HENRI PENSA. Paris, Rothschild, 1894, in-8 de 464 p., avec une carte, 10 fr. — 8. *L'Exploration du Sahara*, étude historique et géographique, par P. VUILLOT. Paris, Challamel, 1895, gr. in-8 de 342 p., accompagné de 45 cartes-itinéraires, 12 plans et une carte du Sahara, 20 fr. — 9. *Le Maroc d'aujourd'hui, d'hier et de demain*, par ARTHUR DE GANNIERS. Paris, Jouvet, 1894, in-8 de 276 p. avec grav. et une carte, 3 fr. 50. — 10. *Le Dahomey*, par ÉDOUARD FOA. Paris, Hennuyer, 1895, in-8 de 429 p., orné de 17 grav. et d'une carte, 12 fr. — 11. *A l'assaut du pays des Noirs. Le Dahomey*, par le commandant GRANDIN. Paris, Haton, 1895, 2 vol. in-12 de XXV-285-307 p., ornés de deux portraits et d'une carte, 6 fr. — 12. *L'Esclavage en Afrique et la croisade noire*, par JOSEPH IMBART DE LA TOUR. Paris, Maison de la bonne presse, 8, rue François Ier, s. d., in-16 de 184 p., orné d'un portrait, 1 fr. 50. — 13. *Le Centre de l'Afrique. Autour du Tchad*, par P. BRUNACHE. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 540 p., avec 45 grav. et une carte, 6 fr., cartonné. — 14. *A travers l'Afrique australe*, par JULES LECLERCQ. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 312 p., orné de grav. et d'une carte, 4 fr. — 15. *Le Developpement de l'Afrique*, par ARTHUR SILVA WHITE, trad. de l'anglais par le Dr E. VERRIER et Mlle L. LINDSAY. Paris, Alcan; Bruxelles, Th. Falk, 1894, in-8 de 422 p., orné de 15 cartes en couleur, 10 fr. — 16. *Madagascar*, par A. MILHAUD. Paris, Alcan (Bibliothèque utile), petit in-16 de 192 p., avec une carte, 0 fr. 60. — 17. *La Nouvelle-France, de Cartier à Champlain (1540-1603)*, par N.-E. DIONNE. Québec, Darveau, 1891, gr. in-16 de 391 p. — 18. *Les Dominicains et la Découverte de l'Amérique*, par le R. P. MANDONNET. Paris, Lethielleux, 1894, in-16 de 255 p., orné d'un portrait, 3 fr. — 19. *Pages détachées. Notes de voyage*, par PAUL CLAVERIE. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 278 p., 3 fr. 50. — 20. *La Terre australe inconnue. Onze croisières aux Nouvelles-Hébrides*, par GASTON BEAUNE. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 300 p., avec une carte et quelques phototypies, 3 fr. 50 — 21. *Le Primitif d'Australie, ou les Non-Non et les Oui-Oui*, étude d'ethnologie comparée, par ÉLIE RECLUS. Paris, Dentu, s. d., in-18 de 391 p., 3 fr. 50.

1. — C'est avec un vif plaisir que nous plaçons en tête de cet article notre vieille connaissance, M. J. de Beauregard, l'aimable auteur du *Circulaire 33*, du *Circulaire 94* et de *Chez nos amis de Russie*. Peu de touristes savent aussi bien que lui raconter leurs voyages en évitant l'écueil terrible de la monotonie et de la sécheresse des guides. Ce sont bien des impressions personnelles qu'il confie au public, distribuant

avec sincérité l'éloge et la critique, toujours patriote et toujours bon catholique. La moitié de *En zigzag aux Pays-Bas et sur les bords du Rhin* est consacrée à la Belgique, dont l'auteur visite les principales villes, sans trop s'attarder à en décrire les nombreux monuments; sa première préoccupation est de communiquer à ses lecteurs sa sympathie pour le peuple belge qu'il trouve aimable, policé, et foncièrement religieux; il prend même la défense de son souverain actuel, qu'en France on a bien légèrement accusé de pactiser avec nos ennemis. A la vérité, nous sommes trop exigeants en amitié, et trop portés à considérer comme acte d'hostilité toute démarche qui n'est pas absolument dictée par une parfaite soumission à nos caprices ou à nos intérêts. Un quart du volume suffit ensuite à une rapide description de la Hollande, dont la platitude et la morne teinte grise charment peu notre auteur, qui se rabat complaisamment sur les chefs-d'œuvre de la peinture hollandaise et sur les souvenirs laissés par Pierre le Grand à Saardam. Enfin, en quelques pages, il nous fait visiter le Hanovre et les provinces rhénanes, où il rencontre bien des souvenirs douloureux pour son cœur de Français. Cet ouvrage, comme les autres de M. de Beauregard, serait parfait si l'écrivain surveillait un peu plus son style et s'il abandonnait quelques locutions surannées, comme les mots septante, nonante, auxquelles nos oreilles ne sont plus habituées. Signalons aussi une erreur facile à corriger : nous lisons à la page 7 que le nom de la ville d'Ostende vient de ce qu'elle est située à l'*est* du royaume de Belgique, son radical *oost* voulant dire *est ;* c'est *ouest* qu'il faudrait dire.... Les illustrations, d'après des dessins de M. Lambert, sont fort inégales : quelques-unes ont beaucoup de cachet et de finesse; mais la plupart sont trop négligemment traitées et tout à fait obscures.

2. — M. l'abbé Domenech est auteur de plusieurs ouvrages relatifs, pour la plupart, au Mexique, où il exerça plusieurs années un actif apostolat. Rentré en Europe, il n'a pas perdu le goût des voyages, ni le sens de l'observation, très développé chez lui. Il s'est surtout passionné pour l'Irlande, la grande martyre de l'Occident, qu'il a parcourue en tous sens, étudiant son passé dans ses monuments et ses légendes, contemplant avec douleur ses plaies saignantes, avec admiration son indomptable constance dans la foi catholique. Dans son dernier ouvrage il entremêle avec charme les descriptions des verdoyants ou sauvages paysages, et les fantastiques récits qui s'attachent aux rochers ou aux ruines. *Les Voyages légendaires en Irlande* sont une lecture fort attachante, souvent même émouvante; parfois on rencontre un épisode humoristique, surtout lorsque le pieux auteur trouve l'occasion d'exercer sa verve mordante aux dépens de l'opulent et oisif clergé anglican imposé à une population qui ne veut pas de ses prêches. Quelques légendes sont un peu chaudes pour de jeunes lectrices, notamment celle de saint Kevin.

D'assez bonnes gravures font connaître les sites romantiques de la verte Erin.

3. — M. Boutroue est, dans le bon sens du mot, un géographe amateur qui voyage pour son agrément, mais aussi avec le louable dessein de faire part à son prochain des très intéressantes observations qu'il recueille chemin faisant. Archéologue érudit, il aime à décrire les vestiges du passé et à conter leur histoire. En Sicile et en Portugal, il a su faire une ample et double moisson de notes, et il en a formé deux charmantes conférences données à la Société de géographie de Paris avec accompagnement de photographies projetées. Cela fait, il ne s'est pas cru quitte avec le public et il en a fait paraître le texte avec cartes dans la *Revue de géographie*, puis en une brochure tirée à part. M. Boutroue écrit très correctement, mais avec simplicité, ce qui rend ses récits de voyages très agréables à lire; on sent qu'il dit sincèrement ce qu'il a vu et que ses impressions personnelles ne sont pas de commande, aussi sont-elles singulièrement suggestives; elles sont, en outre, d'une moralité irréprochable.

4. — C'est un livre bien amusant que celui de M. Guyot : *De Montélimar à Constantinople par mer et retour à bicyclette*, et l'on ne saurait trop encourager les jeunes officiers de notre armée à suivre son exemple, mais en profitant de son expérience pour éviter les fautes qu'il a commises et qui ont failli lui coûter cher. Parvenu à Constantinople par la voie ordinaire des paquebots, notre lieutenant s'avise de revenir en France à travers l'Europe sur sa bicyclette. C'est parfait et nous n'hésitons pas à y applaudir des deux mains; mais, en premier lieu, il aurait fallu du moins, pour une telle entreprise, disposer d'une bonne machine; or, la sienne avait été achetée d'occasion à Marseille sans aucune garantie, et naturellement elle lui joua tous les tours possibles; les avaries les plus variées survinrent dans des circonstances où il était fort difficile d'y remédier. Et puis, c'est le 20 mars que notre voyageur se met en route! Il n'avait pas le choix, c'est possible; mais il était d'une souveraine imprudence de s'aventurer en une telle saison dans un pays dont les routes sont généralement rudimentaires. Aussi faillit-il plus d'une fois y rester : de la neige en Turquie et dans les montagnes du Tyrol et de la Suisse, de la pluie et du vent le reste du temps, c'était à prévoir. Cela dit, il reste à s'extasier devant les qualités d'endurance et d'énergie dont fit preuve le jeune officier, qualités si précieuses dans sa carrière et qui permettent de lui prédire un brillant avenir. Ah! il en a vu de dures! Plus d'une fois il s'est repenti intérieurement d'avoir si folement dédaigné les avertissements qu'on lui avait prodigués à Constantinople, où nul ne pouvait croire à la réussite de son entreprise. Mais, dans la partie la plus pénible de sa route, il a trouvé des compensations appréciables : en Turquie, les bons gendarmes qui l'ont escorté de poste

en poste pour assurer sa sécurité, l'ont soigné, dorloté même, avec un dévouement touchant; en Bulgarie, en Serbie, en Hongrie, il a été accueilli avec un enthousiasme délirant qui l'a vivement touché, parce qu'il y voyait un témoignage sincère de l'affection des populations de ces pays pour notre pauvre France. Là où il a été le moins bien traité, c'est en Suisse, le pays du cosmopolitisme. M. Guyot est un agréable conteur et son journal de route est émaillé de très amusantes anecdotes, pas toujours très édifiantes, par exemple; notre vaillant militaire n'était pas tellement absorbé par sa bicyclette qu'il ne songeât encore à conter fleurette aux belles filles de Hongrie et d'ailleurs; son livre n'est donc pas à mettre entre toutes les mains. Au point de vue religieux, M. Guyot n'est pas hostile; il a même eu la velléité d'assister à la messe le jour de la Pentecôte; mais un sermon en allemand l'a fait fuir à grands tours de roues. Ses photographies, prises chemin faisant, sont assez bonnes.

5. — La maison Letouzey et Ané vient de publier une magnifique *Carte de la Palestine*, qui est appelée certainement à rendre les plus grands services aux pèlerins de plus en plus nombreux qui se rendent chaque année aux Lieux Saints. Elle a été composée par M. A. Legendre, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire du Mans, d'après les cartes anglaises du *Palestine Exploration Fund*, celles de l'état-major français, les travaux de MM. de Saulcy, E. Robinson, E.-G. Rey, Wetztein, Tristram, V. Guérin. C'est un travail très considérable et parfaitement réussi; nous ne croyons pas qu'il existe de carte plus complète de la Palestine. Une particularité à noter, c'est que les noms de lieux sont écrits souvent de plusieurs manières différentes avec couleurs variées, suivant les origines de chaque nom : en noir pour les noms actuels ou arabes, en rouge pour ceux tirés de la Vulgate, en vert pour ceux provenant des monuments égyptiens ou assyriens, en bleu pour ceux qui ne sont pas bibliques. Des cartons spéciaux donnent les environs de Jérusalem, le plan de Jérusalem et la péninsule sinaïtique. La gravure, fort nette, fait le plus grand honneur à l'artiste, M. Thuillier, qui en a été chargé.

6. — La brochure de M. Gabriel Thomas : *En Égypte* est très bien écrite; les descriptions de monuments et de paysages sont d'une érudition et d'une exactitude remarquables. L'auteur ne s'est pas soucié d'adopter un plan méthodique. Il monte d'abord le Nil jusqu'à l'île de Philoe, au-dessus de la première cataracte, puis visite le Caire et parcourt enfin rapidement quelques parties du Delta. Il note, chemin faisant, ses impressions, qui sont très vives; certaines pages, où il décrit la vallée du Nil, forment des tableaux d'un coloris intense, et qui transportent réellement le lecteur en pleine Thébaïde. Les monuments de l'époque des Pharaons sont étudiés avec une connaissance approfondie de l'histoire. Il y a dans ce livre fort peu d'appréciations politiques; toute-

fois, M. G. Thomas ne peut s'empêcher de constater combien peu se rend populaire l'occupation anglaise, et il déplore la politique d'abandon pratiquée par la France; il commet l'erreur de l'attribuer « à une défaillance de tous les partis, » au lieu d'en laisser la honte à l'opportuno-radicalisme de M. de Freycinet et de ses acolytes. Par contre, il critique vertement la parcimonie avec laquelle nos politiciens sectaires marchandent les modestes subsides si bien employés par les missionnaires catholiques à faire subsister malgré tout les souvenirs de l'influence française.

7. — On se rappelle qu'à la suite de débats retentissants à la tribune du Sénat, il fut résolu qu'une délégation sénatoriale, présidée par M. Jules Ferry, se rendrait en Algérie, et ferait une enquête sérieuse sur les divers points en litige. Cette délégation partit en avril 1892, et parcourut les trois provinces d'Oran, d'Alger et de Constantine, interrogeant les fonctionnaires, les colons et les notables indigènes. Les dépositions furent librement énoncées et consciencieusement recueillies, en sorte qu'elles forment un monument des plus précieux pour l'étude de la colonisation dans l'Afrique française. Il est heureux que le secrétaire, M. Pensa, ait pris le parti de publier un résumé complet des procès-verbaux, car, par suite de la mort de Jules Ferry, il était à craindre que cette enquête ne fût en pure perte, et que ses conclusions ne fussent vouées à l'oubli. Il est curieux, en effet, de constater que, depuis deux ans et plus qu'elle eut lieu, il n'en ait plus été question dans le Parlement. Et cependant les conclusions qui s'en dégagent naturellement sont de la plus haute gravité : il y va de l'avenir et de la sécurité de notre belle colonie. Depuis l'établissement du régime civil en Algérie, les indigènes, Arabes et Kabyles, sont opprimés et écrasés d'impôts, à tel point qu'il leur a fallu une dose de résignation presque surhumaine pour ne point s'insurger; mais la mesure paraît comble, et l'avenir est gros de menaces. En fait, la population indigène est ruinée, réduite à la dernière misère, et n'a plus d'autre ressource que le vol pour subsister; si l'on considère d'autre part qu'elle s'accroît beaucoup plus rapidement que l'élément européen, on conçoit le danger imminent. Le plus gros grief des indigènes contre le régime actuel, c'est l'abus inouï de la réglementation forestière; on prétend empêcher les Arabes de labourer des terres qui leur ont appartenu de tout temps, et de faire pâturer leurs bestiaux dans des broussailles sans valeur, qui ne peuvent être utilisées que comme pacages; ils ne se soumettent pas à ces prohibitions tracassières, et il en résulte des amendes qui se montent à des centaines de mille francs. Une autre cause de ruine, c'est la substitution des justices de paix à la juridiction des cadis, plus expéditive et cent fois moins onéreuse; les malheureux indigènes sont rongés par les frais de justice, et ne peuvent se faire entendre des juges qui ne connaissent ni leur langue ni leurs usages;

c'est d'une absurdité criante. Enfin, les protestations sont unanimes contre la prétention d'imposer aux Arabes un état civil français contraire à leurs mœurs et à leurs préjugés religieux. Ils n'osent réclamer le retour au régime militaire, mais tous demandent que l'administration civile procède à leur égard de la même manière que les anciens bureaux arabes; c'est on ne peut plus suggestif. Plusieurs colons eux-mêmes déposent dans le même sens. Le plus intéressant, à notre point de vue, c'est l'énergie avec laquelle les musulmans protestent contre l'instruction laïque et obligatoire; ils déclarent que jamais ils ne s'y soumettront, parce qu'elle est contraire à leurs principes religieux. Quelle leçon pour les catholiques français! En résumé et au point de vue pratique, ce qui nous paraît surtout ressortir de cette enquête, c'est qu'il est absurde d'avoir appliqué à l'Algérie une administration civile basée sur le rattachement des divers services aux ministères de la métropole, qui n'entendent rien aux affaires africaines; ils s'en désintéressent parce qu'ils sont occupés par d'autres questions qui les touchent davantage, ne seraient-ce que les scandales journaliers, qui absorbent leur attention. Il faudrait évidemment à notre colonie, pour prospérer, une large décentralisation; des pouvoirs étendus accordés au gouverneur général, un parlement local, des services appropriés à ses besoins, une certaine latitude pour employer son budget au mieux de ses intérêts, une législation spéciale appropriée aux mœurs et surtout à la religion des habitants, un recrutement sur place des fonctionnaires locaux parmi les Algériens attachés à la colonie. Un point qui n'a pas été élucidé dans l'enquête, c'est celui de la création des centres de colonisation; l'auteur de *l'Algérie* semble préférer la colonisation officielle, sous prétexte qu'elle seule peut favoriser l'introduction dans la colonie de l'élément métropolitain, et cependant il ressort de plusieurs dépositions que les lots concédés le sont pour plus de moitié à des Algériens au détriment des colons français; il y a évidemment là une contradiction singulière. Nous recommandons vivement la lecture de cette étude à toute personne qui s'intéresse aux questions de colonisation algérienne; aucun ouvrage, à notre connaissance, n'est à la fois plus impartial et plus complet.

8. — M. Vuillot, géographe et voyageur distingué, a eu l'heureuse idée de réunir dans un très beau volume le récit un peu résumé de toutes les explorations remarquables qui ont contribué à nous faire connaître le Sahara. La série commence à 1830, avec le major Laing et René Caillé, pour se terminer en 1894, avec MM. Bernard d'Attanoux et Foureau. Nombreux sont, parmi ces intrépides pionniers de la science et de la civilisation, ceux qui ont payé de leur vie l'audace de leur entreprise; plusieurs missionnaires, Pères blancs d'Alger, ont trouvé le martyre dans le pays des Touareg. Pour tous ces voyages, l'auteur donne d'excellentes cartes-itinéraires qui montrent bien la configuration de ces

régions absolument inconnues il y a cent ans. Que d'efforts il a fallu pour nous en dévoiler les mystères, et, malgré tant de sacrifices, nul n'a pu encore parvenir de l'Algérie au Niger à travers les oasis du Gourara, ou au lac Tchad en passant par l'Aïr; le massif montagneux du Ahaggar, centre de la confédération redoutée des Touareg Hoggar, est demeuré inviolé. M. Vuillot pense que les voyageurs français ne doivent pas se décourager ; des routes commerciales doivent être tracées à travers le Sahara et jalonnées de points d'eau, en attendant que le transsaharien le franchisse en quelques heures. *L'Exploration du Sahara* est un livre bien écrit, très attrayant à lire, et doit figurer dans la bibliothèque de tout homme sérieux s'intéressant au développement de la France africaine ; il peut être mis entre toutes les mains, car il est également respectueux de la morale et de la religion.

9. — L'étude de M. A. de Ganniers sur le Maroc est des plus intéressantes; ce n'est pas tant une description géographique de cet empire en décomposition qu'une dissertation sur les rapports qui ont existé entre son gouvernement et les diverses puissances européennes pour déduire de ces aperçus historiques une conclusion pratique qui se résume ainsi : Quels sont les héritiers directs du moribond? L'auteur élimine tout d'abord l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre elle-même, qui ont sans doute des prétentions avouées, mais aucuns droits réels; restent l'Espagne et la France. Il appartient donc à ces deux puissances de s'entendre pour un partage équitable, dont l'heure ne peut manquer de sonner dans un avenir prochain. Cette question d'actualité est traitée avec beaucoup de modération et de netteté. M. de Ganniers rappelle fort à propos qu'au temps où l'influence de l'Espagne était prépondérante au Maroc, cette nation avait le bon esprit d'en user pour soutenir énergiquement les établissements catholiques et surtout les couvents de franciscains établis sous sa protection, et il est à remarquer que ces religieux jouissaient d'un grand prestige, tant auprès des populations qu'auprès des autorités. Il serait bon de revenir à ces anciens errements, qui donnaient, au point de vue politique, de fort bons résultats, et rien n'empêcherait la France et l'Espagne d'unir leurs efforts pour rétablir des centres de propagande religieuse qui serviraient puissamment leurs intérêts et opposeraient la meilleure barrière aux intrigues rivales des Anglais et des Allemands. Le livre était écrit avant la mort du sultan Mouley-Hassan, et M. de Ganniers, prévoyant cet événement, espérait que le chérif d'Ouezzan, un ami de la France, monterait alors sur le trône; il est regrettable que cette hypothese ne se soit pas réalisée, car elle aurait certainement hâté la solution désirée ; l'avenir reste incertain de ce côté, et, plus que jamais, notre diplomatie doit être vigilante ; qu'elle prenne garde surtout aux intrigues anglaises : la perfide Albion s'apprête à reprendre au Maroc la tragi-comédie qui lui a si bien réussi en Égypte ;

elle est disposée à échanger son inutile rocher de Gibraltar contre le beau port de Tanger, et, une fois un pied dans la place, elle aurait bientôt fait de s'y installer comme chez elle ; d'ailleurs, comme le dit M. de Ganniers, ce qu'elle ne peut prendre, elle s'efforce au moins d'empêcher autrui de s'en emparer ; toute sa politique se résume en deux mots : égoïsme et jalousie.

10. — L'heureuse issue de la campagne du général Dodds au Dahomey devait naturellement faire éclore quelques ouvrages sur ce pays, peu connu jusqu'à ce jour. Le plus complet de tous ceux qui ont été publiés est certainement celui que vient d'écrire M. Édouard Foa, ancien employé de commerce sur la côte des Esclaves, où il a séjourné quatre ans. Ses aptitudes spéciales l'avaient même fait choisir par le résident de France pour faire, en 1887, la première exploration du fleuve Whémé, qui devait, quatre ans plus tard, servir de base d'opérations et de ravitaillement à la petite armée française. En outre, dans les comptoirs de Kotonou, de Wydah et de Porto-Novo, M. Foa n'a fermé ni ses yeux ni ses oreilles ; rien ne lui a échappé et il a pu, à l'aide de ses souvenirs et de ses notes personnelles, écrire une monographie détaillée qui comprend l'histoire, la géographie, les mœurs et coutumes, le commerce, l'industrie. Le volume se termine par un récit sommaire et très précis des événements qui ont amené l'intervention de la France au Dahomey et des deux campagnes du général Dodds. Bien que l'auteur n'appartienne pas à la religion catholique, il se montre fort convenable lorsqu'il y a lieu de parler des missionnaires, et il semble s'intéresser sincèrement à leur œuvre civilisatrice ; toutefois il insinue que, jusqu'à présent, ils n'ont réussi qu'à rendre les nègres orgueilleux et hypocrites. Les gravures et la carte sont bonnes. *Le Dahomey* est un bon ouvrage, bien conçu et bien écrit, très riche en renseignements scientifiques et donnant une idée exacte des nouvelles possessions françaises que notre commerce est appelé désormais à rendre productives.

11. — L'ouvrage du commandant Grandin : *A l'assaut du pays des Noirs. Le Dahomey*, a moins de prétentions scientifiques, bien qu'il suive à peu près le même plan que le précédent. La premier volume comprend la description physique du pays, l'ethnologie, la météorologie, des détails intéressants sur les mœurs, coutumes, institutions, et sur la religion fétichiste ; un chapitre est consacré aux missions catholiques ; deux à l'histoire du royaume nègre jusqu'à la dernière expédition française. Ce volume est orné d'un beau portrait du R. P. Dorgère, avec la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine. En tête, on lit comme épigraphe cette phrase d'un gouverneur anglais de Lagos, que nos ministres des colonies feraient bien de méditer : « Si l'Afrique peut être conquise, c'est par l'Église catholique qu'elle le sera. » Cette citation suffit pour indiquer dans quel esprit résolument catholique est écrit l'ouvrage du commandant

Grandin. Le second volume est presque entièrement rempli par l'historique de la campagne du général Dodds, dont le portrait figure en tête. Quand on n'a pas lu un récit véridique comme celui-là, on ne se figure pas les difficultés que nos troupes, habilement et énergiquement conduites, ont eu à surmonter : difficultés de terrain, insalubrité du climat, résistance opiniâtre des hordes de Behanzin, fanatisées par les féticheurs et par la boisson. A la fin de ce volume, on trouve de très utiles indications sur les règles d'hygiène recommandées aux Européens appelés à vivre dans ces régions réputées parmi les plus malsaines du monde. L'étude du commandant Grandin est bien conçue dans son ensemble, irréprochable au double point de vue moral et religieux ; le style est généralement élégant et facile, mais on pourrait signaler çà et là des négligences ; erreurs de détail, phrases incorrectes, fautes d'impression nombreuses et choquantes. Ces imperfections sont regrettables dans une œuvre qui se recommande à bien des points de vue ; il suffira sans doute de les signaler pour que l'auteur les fasse disparaître dans la seconde édition, que nous lui souhaitons aussi prochaine que possible.

12. — M. J. Imbart de la Tour avait évidemment écrit son étude sur *l'Esclavage en Afrique et la croisade noire* avant la mort du cardinal Lavigerie, puis il l'a remaniée, mais pas assez profondément pour qu'on ne puisse s'apercevoir que certaines parties ne sont plus au point. Quoi qu'il en soit, son œuvre est digne d'éloges en ce qu'elle est toute à la gloire de l'Église catholique en général et de l'éminent primat d'Afrique en particulier. Docteur en droit, il examine la question de l'esclavage au point de vue juridique et n'a aucune peine à démontrer que la liberté humaine est un bien inaliénable ; puis il fait ressortir les efforts constants de la Papauté pour arriver à la suppression de ce fléau qui, après avoir déshonoré le Nouveau Monde, et par contre-coup les nations chrétiennes qui l'entretenaient par la traite, dépeuple aujourd'hui l'Afrique. Les horribles traitements que les esclavagistes infligent à leur marchandise humaine sont bien connus ; mais on ne saurait trop en répéter le récit. Quant aux remèdes proposés par l'auteur, ce sont naturellement ceux qu'avait indiqués le grand cardinal avec l'appui de Sa Sainteté Léon XIII. Il est certain que, pour les appliquer, il faut beaucoup d'argent, et il est nécessaire de faire appel à la générosité des fidèles ; malheureusement, il n'est pas moins certain que la concentration des fonds destinés à la croisade noire à Rome, dans les caisses de la Propagande, a quelque peu refroidi l'enthousiasme des premiers souscripteurs. Signalons à l'auteur une grave erreur : la Birmanie n'a jamais été sous la domination turque, comme il le dit page 29.

13. — M. Brunache a fait partie successivement des deux missions Lybowski et Maistre, envoyées par le Comité de l'Afrique française pour explorer les régions inconnues qui s'étendent entre le moyen Congo et

le lac Tchad. On sait que la seconde de ces missions a pu prendre contact avec les populations musulmanes qui habitent les rives du Tchari, affluent du Tchad, après quoi, n'étant pas suffisamment approvisionnée pour continuer la route du nord, elle est revenue vers la côte par le Bénoué et le Niger, après avoir franchi des contrées inexplorées entre le Tchari et l'Adamaoua. Les deux missions Dybowski et Maistre ont été contées en détail par leurs chefs dans de luxueuses publications dont le *Polybiblion* a rendu compte. Le livre de M. Brunache : *Le Centre de l'Afrique. Autour du Tchad* ne fait pas, autant qu'on pourrait le croire, double emploi avec ces deux récits pour ainsi dire officiels; l'auteur, se sentant plus à l'aise pour traduire ses impressions personnelles, s'attarde davantage aux épisodes humoristiques et aux peintures de mœurs plus ou moins réalistes; celles-ci sont même telles qu'on ne pourrait mettre son livre entre de jeunes mains, et son texte est aussi décolleté que ses dessins pris sur le vif.

14. — M. Jules Leclercq est un de nos plus infatigables globe-trotters: magistrat à Bruxelles, il utilise ses vacances en visitant chaque année une nouvelle fraction de notre globe terrestre: bientôt aucun pays ne lui sera plus étranger. Cette fois, c'est vers *l'Afrique australe* que se sont portés ses pas ; il a visité les colonies anglaises du Cap et de Natal, les républiques indépendantes d'Orange et du Transvaal. Doué d'un sens d'observation remarquablement affiné par l'habitude des voyages, il juge hommes et choses avec beaucoup de sérénité. La lutte entreprise avec des péripéties bien diverses entre les Anglais envahisseurs et les Boers, descendants des anciens colons hollandais et de quelques réfugiés huguenots français, lui inspire un vif intérêt. Il apprécie comme il convient: des premiers, l'habileté commerciale et industrielle, la persistance dans l'exécution d'un plan de colonisation largement et libéralement conçu; chez les autres, il admire la vigoureuse rusticité, l'honnêteté naturelle, le patriotisme irréductible, les vertus familiales et le profond sentiment religieux. Dans sa traversée du Natal, il accorde un souvenir ému à ce pauvre prince impérial, dont il rapproche le sort tragique de celui de l'infortuné Maximilien, empereur d'un jour au Mexique. M. Jules Leclercq se montre toujours bon catholique et son livre, sainement instructif et irréprochable au point de vue moral, peut être mis entre toutes les mains.

15. — M. Arthur Silva White, secrétaire général de la Société de géographie d'Edimbourg, est un des plus érudits géographes du Royaume Uni; aussi son livre sur *le Développement de l'Afrique* est-il d'une incontestable valeur au point de vue technique. Suivant la méthode rationnelle adoptée de nos jours, il établit tout d'abord que les événements politiques dérivent le plus souvent des phénomènes physiques; la description des côtes, des montagnes, des lacs, des rivières, doit donc logi-

quement précéder l'étude des migrations de peuples et des mouvements commerciaux ; de même, les conditions climatériques doivent servir de base aux appréciations sur l'avenir des établissements de colonies européennes. Les nombreuses cartes coloriées, dues à la précieuse collaboration de l'éminent cartographe anglais Ravenstein, font bien ressortir les déductions du texte. La traduction en français est très soignée et très claire. C'est donc là un ouvrage de premier ordre au point de vue des études de colonisation. Mais il va de soi que les conclusions de M. Silva White ne peuvent être acceptées sans quelques réserves, parce qu'il se place à un point de vue anglais et, par suite, un peu étroit; toutefois, en sa qualité d'Écossais, il apporte dans la discussion une modération et une courtoisie de formes que l'on ne trouve pas souvent dans les publications de ce genre, éditées par nos bons voisins et anciens alliés. Nous n'en relèverons pas moins quelques assertions empreintes d'une certaine mauvaise foi : pourquoi, par exemple, rendre la France responsable de ce que l'esclavage existe encore à Madagascar, alors que ce sont les intrigues anglaises qui entravent notoirement notre action civilisatrice dans cette île placée sous notre protectorat? Il n'est pas moins injuste de prétendre que le pavillon français couvre de sa protection le transport des esclaves par les boutres arabes, parce que nous nous refusons à subir le droit de visite que l'Angleterre voudrait se faire attribuer par l'Europe. Il est peut-être légitime de prétendre que les plus grands voyages d'exploration en Afrique ont été faits par des Anglais et des Allemands, mais ce n'est pas une raison pour émettre des doutes sur l'authenticité du voyage célèbre de René Caillé. D'ailleurs notre auteur ne se montre guère plus équitable à l'égard des Portugais ; il daigne reconnaître que, dans le passé, ce petit peuple déploya une singulière activité, mais il le juge indigne aujourd'hui de coopérer à l'œuvre civilisatrice en Afrique et en conclut que l'Angleterre doit légitimement prendre sa place et ses possessions. M. Silva White ne voit pas très bien ce que les Italiens viennent faire en Afrique et juge que les Allemands ne se montrent pas habiles colonisateurs. Donc, c'est à l'Angleterre que revient en toute justice la mission providentielle de civiliser et, par suite, d'exploiter l'Afrique à son profit; les autres nations sont des intruses qui n'ont rien de mieux à faire que de céder la place ; voilà ce qui est exprimé à mots très couverts dans les conclusions de M. A. Silva White. Sans accepter, bien entendu, ce jugement personnel et intéressé, nous avons bien des choses justes à relever dans les critiques qui nous sont adressées par l'éminent géographe écossais, et si toute vérité n'est pas bonne à dire, elle est, en pareil cas, bonne à entendre et à méditer.

16. — Le petit livre de M. Milhaud sur *Madagascar*, que publie la *Bibliothèque utile*, paraît à son heure. Il donne un résumé assez complet

des connaissances actuelles sur la grande île africaine; il est regrettable que la sécheresse du style et l'insignifiance des appréciations en rendent la lecture peu attrayante. Dans son parti pris de neutralité absolue, l'auteur écourte volontairement le récit des événements qui ont amené la crise actuelle, pour éviter d'avoir à blâmer les fautes commises par les ministres de la République; ce qui est plus grave, il traite avec une sorte de dédain la question religieuse, qui a joué cependant, dans les affaires de Madagascar, un rôle qu'on ne peut méconnaître sans travestir la vérité historique. Qu'on le veuille ou non, en luttant contre l'influence anglaise, la France prend parti pour le catholicisme contre le protestantisme, et, si nos gouvernants persistent à n'en pas tenir compte, ils feront fausse route. En somme, sous tous les rapports, au petit livre de M. Milhaud on préférera, quoique moins récent, celui que la Société bibliographique a fait paraître sous la signature de M. Castonnet des Fosses et qui est actuellement en vente à la librairie Téqui.

17. — Nous avons déjà signalé une fort sérieuse étude de M. le docteur Dionne sur Jacques Cartier, l'illustre découvreur du Canada. L'auteur canadien poursuit ses investigations historiques en faisant connaître, d'après des documents authentiques, les tentatives de colonisation faites par les successeurs de Cartier, notamment le marquis de la Roche et Pierre de Chauvin. Elles aboutirent à de misérables avortements, dont M. Dionne n'hésite pas à trouver la cause dans ce fait que de François Ier à Louis XIII, l'esprit calviniste dominait parmi les aventuriers qui cherchaient fortune au delà des mers; le parti pris sectaire de l'amiral de Coligny et l'excessive tolérance de Henri IV favorisaient cette tendance. Or, comme le fait très justement remarquer l'auteur, l'œuvre de colonisation ne peut être stable sans le concours des missionnaires. Champlain le comprit et favorisa les jésuites et les récollets; aussi réussit-il dans son entreprise. *La Nouvelle-France* est un ouvrage fortement documenté; une bonne partie du volume est consacrée à des pièces justificatives curieuses pour les érudits. Signalons à M. Dionne une grosse erreur qu'il a laissée tomber de sa plume ou qu'il a omis de corriger dans les épreuves d'imprimerie : on lit à la page 153 que Henri III fut assassiné par Jacques Cœur!

18. — Faire ressortir la part indirecte qu'eurent *les Dominicains dans la découverte de l'Amérique*, tel est le but que se propose dans son livre le R. P. Mandonnet. A cet égard, leur influence s'exerça de deux façons différentes : comme précurseurs et comme collaborateurs. A la première catégorie appartiennent Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, qui, tous deux, maintinrent et développèrent la théorie aristotélienne de la sphéricité de la terre et de l'habitation des antipodes, contrairement aux affirmations contraires de Lactance et de saint Augustin. Les deux illustres dominicains eurent d'autant plus de mérite à

soutenir leur opinion que, durant tout le moyen âge, on la considéra comme hétérodoxe, sinon comme hérétique. D'après l'auteur, Christophe Colomb dut avoir connaissance de leurs arguments et s'en servit comme de solides points d'appui. En outre, lorsque le grand découvreur se heurta contre l'opposition obstinée des savants et des théologiens les plus réputés de l'Espagne, il fut défendu et encouragé par le dominicain Diego de Déza, précepteur de l'infant d'Espagne, puis évêque de Palencia et archevêque de Séville; c'est Déza qui le fit rappeler au moment où, découragé, il quittait la Castille pour aller offrir ses services au roi de France. C'est donc à ce moine que les rois catholiques durent la possession des Indes. Telle est la thèse que le R. P. Mandonnet soutient avec un grand talent et une remarquable érudition.

19. — M. Paul Claverie est un médecin de la marine qui a eu le bon esprit de recueillir des notes au cours de ses voyages et qui rend au public le service de les publier. Il nous conduit ainsi successivement au Sénégal, qu'il apprécie fort peu, dans le détroit de Magellan, à Tahiti, aux îles Marquises, dans l'Océanie centrale. Comme notre auteur procède de l'école de Loti, il s'abandonne volontiers aux études de mœurs passablement voluptueuses des modernes Cythères de l'Océan Pacifique; les aventures qu'il se plaît à narrer ne sont pas toutes édifiantes, loin de là. Cependant il admire sincèrement le dévouement des missionnaires qui s'efforcent de transformer ces aimables sauvages et sauvagesses, mais il ne souhaite pas qu'ils y réussissent; sans doute, la morale y gagnerait, mais aux dépens du pittoresque, et ce serait grand dommage. Relevons aussi un singulier reproche adressé aux missionnaires catholiques de ne pas se faire des agents de la politique française comme les ministres protestants le sont de la politique anglaise. Sans discuter la question au fond, nous demanderons à M Claverie : A qui la faute? En conscience, les missionnaires catholiques n'en donnent-ils pas au gouvernement français pour plus que son argent? Ces *Pages détachées* sont bien écrites, d'une lecture facile et intéressante ; elles donnent une idée assez exacte, quoique superficielle, des pays visités par l'auteur.

20. — Ce n'est pas du tout une œuvre de vulgarisation que *la Terre australe inconnue* que publie M. Gaston Beaune, mais bien une étude complète et très mûrie de l'intéressant archipel des Nouvelles-Hébrides. On sait que ces petites terres australes sont placées sous la surveillanec d'une commission mixte anglo-française. Notre colonie de la Nouvelle-Calédonie les revendique comme dépendances naturelles ; mais, en cette circonstance comme en tant d'autres, notre gouvernement s'est laissé intimider par les prétentions rivales de l'Angleterre, en acceptant une sorte de neutralisation ou plutôt de *condominium* fort gênant pour les intérêts en jeu. A la faveur de cette convention, les missionnaires protestants, qui sont, comme on sait, des agents politiques de l'Angle-

terre, s'infiltrent partout dans les îles et y introduisent, avec leurs bibles, le culte de la puissante Albion. Pendant ce temps, nos missionnaires catholiques, réduits à des ressources dérisoires, luttent de leur mieux contre l'hérésie. L'influence française est aussi représentée par une société calédonienne formée pour l'exploitation des richesses de l'archipel ; elle possède de grands domaines, mais les bras manquent et les résultats sont peu brillants jusqu'à ce jour. D'ailleurs, l'insalubrité des Nouvelles-Hébrides et la barbarie des indigènes sont de grands obstacles à la colonisation. Voilà les conclusions pratiques qui ressortent de la lecture de cet ouvrage. Le très jeune officier de marine qui en est l'auteur s'applique surtout à une description géographique et géologique des différentes îles et à des observations ethnologiques sur leurs populations assez variées ; il y a là des pages de grande valeur au point de vue scientifique et qui sont écrites d'un style souple et nerveux. On peut prédire à M. Gaston Beaune de réels succès comme écrivain s'il consent à persévérer dans la voie où il s'est engagé. Il est bien à souhaiter que beaucoup d'officiers de notre marine suivent son exemple ; avec les éléments d'instruction qu'ils ont reçus et les occasions qui se présentent à eux de recueillir de curieux documents sur des terres peu connues, ils rendraient de grands services à la science et meubleraient nos bibliothèques de livres intéressants et instructifs. L'auteur traite avec tact et modération la question si délicate des missions catholiques et protestantes ; tout en rendant justice au zèle et au dévouement de celles-ci, il n'a pas de peine à montrer la supériorité de celles-là. Le livre de M. Gaston Beaune est donc recommandable à bien des égards ; mais il nous paraît utile de prévenir que certains passages relatifs aux mœurs corrompues des Canaques ne permettraient pas de le laisser entre les mains des jeunes filles.

21. — M. Élie Reclus a-t-il voulu sérieusement faire une étude d'ethnologie comparée, ou bien n'a-t-il choisi ce prétexte fallacieux que pour déverser sur la civilisation et la religion chrétiennes le trop-plein d'injures et de blasphèmes qui débordait de son cœur ulcéré ? On se le demande en lisant son livre. Il a choisi précisément cette race australienne que les ethnologues placent au plus bas degré de l'échelle humaine pour rendre plus saisissante son argumentation paradoxale. Citons quelques échantillons de ses procédés : Comment, s'écrie-t-il en plusieurs pages, vous traitez cet homme de sauvage parce qu'il se livre au cannibalisme ; en assimilant à sa chair celle de son semblable, il s'imagine s'assimiler aussi ses forces et ses vertus, et vous, chrétiens, que faites-vous autre chose lorsque, dans le sacrement de l'Eucharistie, vous vous imaginez absorber en vous votre Dieu tout entier ? Vous vous moquez des sorciers qui, par leurs incantations, prétendent attirer la pluie, et les Rogations, et les processions de la « châsse à sainte Gene-

vière ? » Et en quelle belle langue tout cela est dit ! M. Reclus assure quelque part que le développement intellectuel d'un peuple ou d'un homme se mesure au nombre de mots dont il dispose pour exprimer ses pensées. Certes ! à ce compte, notre auteur occupe un rang fort élevé dans la hiérarchie des penseurs et des écrivains, car, non content d'employer pêle-mêle les expressions scientifiques et celles de l'argot le plus faubourien, il n'hésite pas à forger des mots absolument étrangers aux plus riches dictionnaires de la langue française. Et avec quel répugnant réalisme il nous décrit les scènes d'orgie de ses sauvages et surtout les cérémonies funèbres agrémentées d'anthropophagie plus que faisandée ! Et après avoir insisté outre mesure sur les appétits vraiment dépravés de ses Australiens, il ajoute tranquillement : « Aux fidèles qui trouvent trop claires les eaux de Buglose et de la Salette, et qui voudraient plus de montant au liquide puisé à la fontaine de Lourdes, on offre de les régaler avec une espèce de galette médicamentée que des prospectus spéciaux appellent la « Pâte des Martyrs. » Rien de plus pénible en somme que l'impression produite par cet étalage flamboyant d'érudition malsaine agrémentée de sarcasmes à la Voltaire et de descriptions à la Zola.

COMTE DE BIZEMONT.

HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT

1. *Essai d'une Bibliographie historique de l'Enseignement secondaire et supérieur en France avant la Révolution*, par A. SILVY. Paris. Société d'éducation et d'enseignement, s. d. (1894), in-8 de 149 p., 4 fr. — 2. *Chartularium Universitatis Parisiensis ;* sub auspiciis Consilii generalis Facultatum Parisiensium, ex diversis bibliothecis tabulariisque collegit, cum authenticis chartis contulit, notisque illustravit HENRICUS DENIFLE, O. P., auxiliante AEMILIO CHATELAIN. T. III *(1350-1394)*. Paris, Delalain, 1894, in-4 de XXXVII-777 p., 30 fr. — 3. *Auctarium Chartularii Universitatis Parisiensis.* T. I. *Liber Procuratorum nationis Anglicanae (Allemaniae), 1333-1406.* Edd. HENRICUS DENIFLE, O. P., et AEMILIUS CHATELAIN. Paris, Delalain, 1894, in-4 de LXXVII p.-944 col.-48 p. (945-992) et 2 pl., 30 fr. — 4. *Quel livre servait de base à l'enseignement des maîtres en théologie dans l'Université de Paris?* par le R. P. H. DENIFLE (*Revue Thomiste*, t. II, p. 149-161, mai 1894). — 5. *La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, par l'abbé P. FÉRET. *Moyen âge*, t. I. Paris, A. Picard, 1894, in-8 de LXIV-367 p., 7 fr. 50. — 6. *Les Statuts et privilèges des Universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789.* IIe part. (*XVIe siècle*). *L'Université de Strasbourg et les Académies protestantes françaises ;* Fasc. I, *Gymnase, Académie et Université de Strasbourg*, par MARCEL FOURNIER et CHARLES ENGEL. Paris, Larose, 1894, in-4 de 460 p., 30 fr. — 7. *Les Universités catholiques autrefois et aujourd'hui*, par A. DECHEVRENS, S. J. Paris, Delhomme et Briguet, s. d. (1894), in-12 de XXVII-396 p., 4 fr. — 8. *Monumenta Germaniae Paedagogica. Schulordnungen, Schulbücher und pädagogische Miscellaneen aus den Landen deutscher Zunge.....* herausgegeben von KARL KEHRBACH, t. XVI *Ratio Studiorum et Institutiones Scholasticae Societatis Jesu, per Germaniam olim vigentes, collectae.... a* G.-M. PACHTLER, S. J. Vol. IV (*1600-1832*), *ed.* BERNHARD DUHR, S. J. Berlin, A. Hofmann, 1894, in-8 de XVIII-621 p., 18 fr 75. — 9. *Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas*, par L. BERTRAND. Paris, Libraires associés ; Bordeaux, Feret, 1894, 3 vol. in-8 de XII-481, 433, XXII-383 p., 18 fr. — 10. *Le Séminaire de Grand-Beaulieu-lez-Chartres*, par l'abbé P.-M. RENARD. Chartres, imp. Garnier, 1890-93, 3 fasc. in-8, 105 p., avec deux eaux-fortes. — 11. *Le Monastère-Collège de Saint-Martial d'Avignon ; les Moines et les étudiants d'autrefois*, par le cha-

noine E. Clément. Avignon, Seguin, 1893, in-8 de x-354 p. avec 3 pl. — 12. *Le Collège et le lycée d'Orléans (1762-1892) ; notes, souvenirs et documents*, par L.-H. Tranchau. Orléans, Herluison, 1893, in-8 de viii-461 p., avec 13 pl. et des vignettes. — 13. *Les Jésuites et la pédagogie au XVIe siècle, Juan Bonifacio*, par le R. P. Delbrel, S. J. Paris, A. Picard, 1894, in-8 de xi-89 p., 2 fr. — 14. *Maximilien de la Haize, grammairien montois ; De l'enseignement de la grammaire française, spécialement à Mons, avant le XVIIIe siècle*, par Ernest Matthieu. Mons, Duquesne-Masquillier, 1887, in-8 de 53 p. — 15. *Histoire de l'instruction publique en Hainaut ; l'Enseignement à Braine-le-Comte*, par le même. Braine-le-Comte, imp. Lelong, 1890, in-8 de 64 p. — 16. *De l'Enseignement élémentaire en France, aux XIe et XIIe siècles*, par le R. P. C. Bernard. Paris, Retaux, 1894, in-12 de xii-457 p., 4 fr. — 17. *L'Instruction primaire en Eure-et-Loir avant 1789*, par l'abbé Haye (dans le *Congrès provincial de la Société bibliographique et des publications populaires, session tenue au Mans les 14 et 15 novembre 1893*, p. 341-350). — 18. *L'Instruction publique à Mamers, avant et pendant la Révolution*, par Gabriel Fleury (*Ibid.*, p. 351-360). — 19. *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale*, publiés et annotés par J. Guillaume. T. II. *3 juillet 1793—30 brumaire an II* (20 novembre 1793). Paris, Imp. nationale [et chez Hachette]. 1891, in-8 de ciii-944 p., 12 fr. — 21. *L'École centrale de Perpignan, 1796—1804*, par l'abbé Ph. Torreilles. Perpignan, imp. Latrobe. 1894, in-8 de 66 p.

1. — Nos études ont fait une très grande perte en la personne de M. Silvy. Nul mieux que lui n'était préparé à écrire une histoire définitive de l'enseignement secondaire et supérieur dans notre pays sous l'ancien régime. Depuis des années, il en recueillait les matériaux, et Dieu sait le nombre et la valeur des documents imprimés et manuscrits qu'il avait rassemblés. Mais, avant de se mettre à l'œuvre, il voulait s'être assuré des informations absolument complètes. En pareille matière, il y faut renoncer, tant est considérable et dispersée la littérature du sujet ; et la mort est venue prendre notre regretté collaborateur avant qu'il ait pu nous donner autre chose que deux magistrales brochures où l'on trouvera la philosophie de l'histoire des deux premiers ordres de l'enseignement et l'utile *Essai* bibliographique dont j'ai à parler en ce moment. Il en faut lire attentivement la préface, qui, dans sa brièveté, est pleine de faits et d'idées générales, surtout aux pages 4-6, où l'auteur explique nettement combien la constitution et l'organisation de nos écoles contemporaines de tout degré diffèrent de la constitution et de l'organisation des établissements fondés sous l'ancien régime et anéantis par la Révolution. On verra aussi, dans cette substantielle étude, à quel point de vue M. Silvy s'est placé pour établir son *Essai* bibliographique et les motifs des choix qu'il a faits dans la masse énorme de publications de toute sorte consultées par lui. On y pourra découvrir aussi (p. 172) les raisons qui lui ont fait adopter l'ordre chronologique, raisons qui ne m'ont pas convaincu, je dois l'avouer. L'*Essai de bibliographie* remplit les pages 10-129 du volume. J'estime qu'il s'y trouve près de deux mille titres de recueils, livres, brochures, mémoires de Sociétés savantes, articles de revues et même de journaux. Les dates extrêmes sont 1500-1892. Le plus souvent ces titres sont enregistrés correctement et complètement ; parfois — trop rarement, à mon gré, — ils sont accompagnés de notes

précieuses. Les pages 130-131 sont remplies par les *Errata;* en un pareil travail quelques fautes sont inévitables. — Enfin on trouvera, pages 133-149, un bon index alphabétique par noms d'auteurs.

On se rend compte aisément des services que rendra ce vaste ensemble de renseignements bibliographiques, le plus complet en l'espèce qui ait été donné jusqu'ici. M. Silvy ne croyait pas pourtant qu'il fût *omnibus numeris absolutus*, et il appelait de fort bonne grâce les additions et corrections des personnes compétentes. Il y en aurait en effet, — mais en petit nombre — à présenter. Je m'en abstiens ici faute de place. Je dois pourtant formuler une observation générale. L'ordre chronologique, adopté par M. Silvy, ne me paraît pas satisfaisant, et la table alphabétique par noms d'auteurs n'en atténue les inconvénients que dans une faible mesure. N'aurait-il pas mieux valu ranger dans une première partie les ouvrages historiques ou critiques d'une portée générale, puis géographiquement (par provinces, diocèses ou départements) les monographies, y compris les chapitres spéciaux consacrés à telle ou telle institution dans les histoires provinciales et municipales; — dans une seconde partie, les biographies; — dans une troisième, la littérature pédagogique (ici et pour les biographies, l'ordre chronologique était admissible); ensuite les *subsidia* divers (histoires locales, grandes collections, etc.)? Ce système rendrait les recherches beaucoup plus faciles et on saurait du premier coup *quid supersit agendum*. Quoi qu'il en soit de ces réflexions, que M. Silvy aurait accueillies avec sa bienveillance accoutumée, son travail, tel qu'il est, lui a mérité la reconnaissance de tous les esprits curieux des annales de l'instruction publique en France, et nul d'entre eux ne pourra se dispenser d'y recourir.

2. — Le R. P. Denifle nous a donné, dans les derniers mois de l'année dernière, le tome III de son monumental et définitif *Cartulaire de l'Université de Paris*. Ledit volume se réfère à une période de quarante-cinq ans seulement, mais ces années ont été signalées par les plus graves événements, auxquels l'*Universitas studii Parisiensis* a pris une part considérable : les malheurs de la France sous Jean Ier, les troubles de Paris sous Charles VI, le grand schisme d'Occident. Sur tous ces points, le Cartulaire du P. Denifle nous fournit en abondance des informations nouvelles. J'ai dit ici même, à propos de ses deux premiers volumes, jusqu'à quel point son œuvre est remarquable au double point de vue de l'abondance des textes et de l'excellence de l'*apparatus* critique. Toutes les archives et bibliothèques importantes de l'Europe ont été mises à contribution. Tandis que pour la période embrassée par le tome III, l'*Index Chartarum* de Ch. Jourdain donne ou analyse seulement deux cent soixante-dix-neuf documents, le P. Denifle en produit cinq cent vingt et un, et encore faut-il remarquer qu'il réserve systématiquement pour des volumes ultérieurs tout ce qui re-

garde les nombreux collèges séculiers de l'Université; et de plus que dans les notes accompagnant les textes édités au corps de l'ouvrage il se trouve encore une multitude de choses tout à fait nouvelles et venant en droite ligne des sources inédites. Ces notes doivent être prises en très grande considération. On y trouvera des renseignements innombrables sur une foule de personnages historiques, hommes d'État, prélats, religieux, écoliers et maîtres, très souvent le *cursus* de ceux-ci et l'identification de leurs ouvrages. Les textes sont édités conformément aux règles de la critique la plus rigoureuse; les variantes sont relevées avec soin, comme aussi les erreurs et les fautes de lecture et de dates où sont tombés les devanciers du P. Denifle et spécialement du Boulay. La préface, bien ordonnée et très pleine, nous offre en peu de mots l'exposition des idées générales suggérées par l'étude des documents sur plusieurs points importants et tout d'abord sur l'état, dans la seconde moitié du XIVe siècle, de l'Université de Paris et des diverses compagnies dont l'ensemble constituait ce grand corps. Elle était arrivée, dans l'esprit de ses « suppôts » et dans l'opinion publique, au plus haut sommet de l'autorité et de la gloire. Les Papes eux-mêmes, surtout au moment du schisme, la redoutaient et traitaient avec elle de puissance à puissance; elle envoyait aux princes des ambassades, elle rompit plus d'une fois en visière avec la Royauté elle-même et ses agents les plus puissants. Les théologiens prétendaient être *quasi ratio dictans in Ecclesia*, tandis que les évêques n'auraient été que la « volonté » pourvoyant à l'exécution de leurs décisions doctrinales. Et pourtant la science théologique était fort déchue à Paris en ce temps-là. L'étude des Pères et de l'Écriture était négligée, la scolastique dégénérait en discussions verbales et en chicanes ridicules; les jeunes maîtres recherchaient les nouveautés et bien souvent, dans leurs « actes » solennels, ils soutenaient de graves erreurs qu'ils devaient ensuite rétracter. Le nominalisme régnait dans les chaires de la Faculté des arts. Les écrivains étaient tombés presque tous dans la barbarie. Cependant, dans le dernier tiers du siècle, il y eut un retour accentué vers les bonnes lettres, grâce surtout à Nicolas de Clémengis. La Faculté de décret avait quelques excellents maîtres qui pourtant n'ont guère fait avancer la science. La Faculté de médecine, également bien fournie de docteurs, voyait s'accroître le nombre de ses étudiants. Malgré les malheurs du temps, les écoles de l'Université comptaient leurs maîtres par centaines et leurs étudiants par milliers. J'aurais encore beaucoup à dire sur cet énorme volume. Mais j'ai déjà passé les bornes assignées à mon compte rendu. Je dois pourtant signaler d'un mot trois séries de textes concernant des affaires exceptionnellement graves : les différends de l'Université avec le chancelier Blanchart, et avec les dominicains (celui-ci, auquel donnèrent naissance les erreurs de Jean de Montson, fut encore plus

grave que les disputes suscitées au siècle précédent par Guillaume de Saint-Amour), enfin le schisme d'Occident, dont la première période est ici éclairée par une multitude de textes précieux. Il y a lieu d'indiquer expressément aussi les *rotuli* fort intéressants publiés par le P. Denifle, et beaucoup de détails sur les usages des « Nations » et des Facultés et sur les faits et gestes, pas toujours édifiants, des maîtres et des écoliers.

3. — En même temps que le IIIe tome du *Cartulaire de l'Université de Paris*, a paru le premier de l'*Auctarium*, destiné à rassembler certains documents constituant des séries autonomes et trop considérables pour entrer dans la collection principale. Cette fois, l'éminent dominicain et M. Chatelain nous donnent le *Registre des procureurs de la nation d'Angleterre* (plus tard d'Allemagne) de la Faculté des arts. Tout le monde sait que les maîtres et les étudiants de cette Faculté étaient immatriculés, selon leur origine, dans une des quatre « nations » de France, de Normandie, de Picardie et d'Angleterre. De même que chacune des Facultés supérieures avait à sa tête un doyen, chacune des nations avait un procureur qui présidait ses assemblées, la représentait dans les congrégations de la Faculté et de l'Université, et aussi quand celle-ci envoyait les députations au Roi et dans les autres circonstances solennelles. Il recevait les serments des candidats aux grades, donnait le *signetum procuratoriae* aux licenciés qui allaient faire leur « inception, » etc. En principe, il devait être procédé chaque mois à l'élection du procureur, pris parmi les maîtres ès arts. Cette charge ne pouvait être refusée, et le titulaire, qui payait un droit d'entrée, avait à tenir un registre où il inscrivait les noms des gradués et tout ce qui pouvait intéresser la nation. Les plus anciens registres de procureurs qui nous soient parvenus sont ceux de la nation d'Angleterre ; ils sont en fort mauvais état, *vetustate pessumdata*, et s'en vont en lambeaux à mesure qu'on les consulte. En les publiant, le R. P Denifle et son collaborateur ont rendu à nos études un grand service. Il n'est pas difficile, en effet, de se faire l'idée de leur intérêt historique. On y saisit sur le vif l'existence quotidienne d'une des corporations universitaires ; on s'y peut renseigner abondamment sur son personnel, ses écoles, etc. Les menus faits enregistrés par le procureur nous font toucher du doigt l'application concrète et journalière des statuts fort compliqués de l'ancienne Université de Paris. Inutile d'ajouter que les épisodes curieux, que les traits de mœurs abondent. La publication de ces textes a été faite par les éditeurs avec les soins minutieux et la méthode rigoureuse qui donnent tant de prix à leur *Cartulaire*. L'annotation, moins abondante dans l'*Auctarium*, est néanmoins toujours suffisante. La longue Introduction qu'on lit en tête du volume est très remarquable ; elle est bien divisée et écrite en un latin fort limpide. Après nous avoir fourni des renseignements précis sur les archives particulières des « nations, » spéciale-

ment sur le *Livre des procureurs de la nation d'Allemagne*, et exposé le système adopté dans sa publication, le P. Denifle nous donne une étude d'ensemble sur les *Memorabilia nationis anglicanae*, où nous trouvons tout ce qu'il importe de savoir sur les noms successifs de la nation, son sceau, son coffre, les pays d'où venaient ses suppôts, les quatre provinces entre lesquelles ils étaient répartis, l'âge et la carrière de ses membres, ses officiers, ses écoles et ses biens, les grades, les maîtres *actu regentes*, les cotisations, les patrons et les fêtes, les différends avec les autres nations, la question très compliquée de l'attitude de la nation devant le grand schisme. Croirait-on que le registre dont nous parlons apporte une contribution notable à l'histoire des cabarets parisiens? Nos Allemands étaient déjà des buveurs intrépides, et le plus clair des revenus de leur compagnie se consommait sans retard, *nemine discrepante*, à la taverne. Toute circonstance était bonne *ad perpotandum :* les élections, la reddition des comptes, l'admission des nouveaux gradués et des « béjaunes, » la fête de saint Edmond. Le R. P. Denifle a dû consacrer tout un chapitre de son Introduction, le XIIIe, aux *Tabernae Parisienses*, mentionnées au nombre d'une quarantaine dans ses documents. On voit une fois de plus qu'il n'y a « rien de nouveau sous le soleil, » pas plus au « pays latin » qu'ailleurs.

4. — Dans un article très concluant de la *Revue thomiste*, le R. P. Denifle a résolu en peu de mots une question restée obscure jusqu'ici : « Quel livre servait de base à l'enseignement des maîtres en théologie de l'Université de Paris? » Une étude attentive des statuts et de nombreux documents connexes l'a conduit à cette conclusion : à Paris, les maîtres « lisaient » la Bible. A la vérité, les *bachalarii biblici* en faisaient aussi la base de leurs leçons, mais *cursorie* et en s'attachant uniquement au sens littéral du texte. Les docteurs en théologie, qu'on appelait aussi *magistri in sacra pagina*, en faisaient une étude approfondie, d'après la tradition et les gloses des anciens docteurs. La plupart des grands commentaires du moyen âge sont la rédaction de cours (*lectiones magistrales*) faits dans les Universités. A ce propos, le R. P. Denifle nous renseigne utilement sur la *Biblia parisiensis* et les *Correctoria*.

5. — Pour compléter à l'usage de nos lecteurs les indications bibliographiques de ce résumé des travaux récemment publiés sur l'Université de Paris au moyen âge, j'ai cru devoir reproduire ci-dessus le titre de l'œuvre considérable entreprise par M. l'abbé Féret. Mais je me contente de la mentionner simplement *ad memoriam*, en renvoyant pour son appréciation au compte rendu qui en a été fait ici même (t. LXXI, p. 167). Mon appréciation est au surplus identique à celle de M. F. d'H. — Le deuxième volume vient de paraître.

6. — M. Marcel Fournier poursuit fort activement son vaste recueil des *Statuts et privilèges des Universités françaises*. Les trois premiers

tomes conduisaient la publication jusqu'à la fin du xve siècle. Le fascicule (c'est un vrai volume) récemment paru inaugure la seconde série, celle du xvie siècle. Est-ce parce que cette période est celle où a éclaté et s'est développée la prétendue réforme qu'on a fait les honneurs de la préséance aux écoles protestantes? Je n'en sais rien, et, au fond, peu importe. Toujours est-il que nous avons, pour cette fois, deux cent vingt et un documents latins et allemands (1524-1621) publiés pour la plupart *in extenso*, et où la part de l'inédit n'a pas été régulièrement déterminée. Je crois que M. Fournier ferait bien de renvoyer, toutes les fois qu'il y a lieu, aux éditions antérieures de ses textes. Un avis joint au volume nous apprend que l'introduction sera donnée plus tard. Si cette introduction doit avoir un caractère général et constituer une étude d'ensemble sur toutes les Académies protestantes du xvie siècle, je comprends que M. Fournier attende pour l'écrire le moment où tous les documents seront rassemblés. Mais une introduction spéciale aux *Scholae Argentinenses*, ici représentées par un groupe important de pièces les concernant à peu près exclusivement, eût été bien désirable, n'eût-elle consisté qu'en une série de brèves indications chronologiques précisant le *processus* assez compliqué des événements. A la vérité, des notes relativement nombreuses y suppléent à peu près, mais comme elles sont assez distantes, leur utilité en est par là même amoindrie. Pour suivre utilement les textes, il faudra recourir provisoirement à l'introduction des *Annales des professeurs des Académies et Universités alsaciennes* de M. O. Berger-Levrault (Cf. *Polybiblion*, t. LXX, p. 226-228).

Cette partie de l'œuvre de M. Fournier offre assurément un grand intérêt intrinsèque : on y trouvera beaucoup de règlements précieux pour l'histoire de la pédagogie, des faits importants pour celle de la théologie protestante et des luttes doctrinales, fréquentes au xvie siècle, dans « l'Église » de Strasbourg. La personnalité de Jean Sturm, qui fut la cheville ouvrière de l'organisation scolaire dans cette ville, mérite d'être étudiée de près, et on le pourra faire plus aisément à l'aide des pièces éditées ou rééditées ici. Elles pourront servir aussi à des comparaisons, toujours utiles quand elles sont faites avec soin, entre la conception et les pratiques de l'enseignement chez les réformés et la *Ratio studiorum* des jésuites, auxquels Sturm lui-même accorde (p. 82) des éloges qu'il est bon de relever, quoiqu'ils n'aillent pas sans certaines restrictions explicables sous sa plume.

J'estime pourtant que M. Fournier, se fiant trop à l'axiome *quod abundat non vitiat*, a mis en lumière dans cette partie de sa collection quelques textes qui ne viennent pas *ad rem*, et qui se rapportent beaucoup plus à l'histoire du protestantisme à Strasbourg qu'à l'histoire de l'enseignement dans cette même ville. Quant à la façon dont il a entendu son rôle d'éditeur, je dirai que les sommaires sont, à mon sens, d'une

brièveté excessive, qu'on souhaiterait des notes plus nourries et plus nombreuses sur les personnages qui figurent dans les documents, du moins sur les plus considérables d'entre eux; enfin qu'il y aurait eu lieu de surveiller plus étroitement les copistes et les compositeurs. L'errata, pour copieux qu'il soit, n'est pas complet. A quelques lignes d'intervalle (n° 1994) je relève deux fautes évidentes qui ne figurent pas aux corrections : *presbyterum constantissimum dioecesis* n'a aucun sens ; ne serait-ce pas *Constantiensis dioecesis?* Quant à *putatio*, pour *presentatio*, il n'y a pas de doute possible. Malgré ces erreurs de détail, nous continuerons à nous intéresser à l'utile et laborieuse entreprise de M. Fournier, et à faire des vœux pour sa continuation et son achèvement.

7. — Comme l'indique son titre : *Les Universités catholiques autrefois et aujourd'hui*, le livre — très digne d'attention — du P. Dechevrens a un double objet, historique et pédagogique. Dans la première partie, le distingué religieux s'est attaché à tracer un tableau d'ensemble de l'organisation et du fonctionnement des anciennes Universités; dans la seconde, il expose la constitution idéale des grands *studia* catholiques, telles qu'ils devraient être à son avis, étant donnés l'état actuel de la science et de la société, les droits et les besoins de l'Église. Pour parler franc, j'estime la seconde moitié de l'œuvre du P. Dechevrens très supérieure à l'autre. Ce n'est pas que dans celle-ci, qui est en somme un travail de vulgarisation, il n'y ait en abondance d'utiles renseignements ; mais le dessin n'en est pas assez arrêté, les lignes sont flottantes et les diverses périodes de cette longue histoire ne sont pas distinguées avec une netteté suffisante. Sous des apparences presque identiques, les Universités du XIIIe siècle, celles du XVIe, celles du XVIIIe sont au fond très différentes substantiellement, dans leur enseignement et leur esprit, et si l'on confond dans un même tableau des traits empruntés à ces époques fort diverses, on risque d'obtenir une image quelque peu confuse et même inexacte. Ajoutons que même en s'en tenant à un siècle déterminé, il y a, d'une Université à l'autre, des différences assez marquées. Sans doute, le P. Dechevrens s'est appliqué plus d'une fois à les faire ressortir. Mais je crois qu'en somme il eût mieux valu prendre à part quelques types auxquels on aurait ramené les institutions à la fois analogues et divergentes. — En ce qui concerne le *Studium Parisiense*, grâce aux travaux de Thurot, à ceux de Jourdain, principalement à ses mémoires de détails rassemblés en 1888 dans le précieux volume intitulé *Excursions historiques et philosophiques à travers le moyen âge*, à ceux surtout du P. Denifle, nous sommes assurément beaucoup mieux informés qu'au temps de du Boulay et de Crévier. C'est à ces derniers pourtant que le P. Dechevrens a demandé presque exclusivement ses informations. De là un certain nombre d'inexactitudes partielles que je ne puis relever ici,

faute de temps et de place. Je dois remarquer, par contre, que les livres de Mendo sur l'Université de Salamanque, et de Conring sur les *Studia* d'Allemagne, ont été bien utilement mis à contribution par notre auteur.

Il est désirable que la préface et toute la seconde partie de son livre aient beaucoup de lecteurs parmi les catholiques intelligents. Ils y apprendront que l'enseignement supérieur chrétien n'est pas un luxe d'amateurs, mais une impérieuse nécessité religieuse et sociale. Les principes établis par le P. Dechevrens sont incontestables, ses vues sur l'organisation de l'instruction publique aux divers degrés, sur les Facultés, sur les grades, doivent être prises en grande considération par tous les hommes qui pensent et savent se rendre compte de la gravité de la crise que subit chez nous la foi. L'attention de Nosseigneurs les Évêques et de tous ceux qui ont une action quelconque sur les études cléricales serait utilement attirée sur l'appendice IIe, *des Facultés de théologie dans les Universités catholiques*, auquel il y aurait lieu de comparer les deux remarquables articles publiés récemment sur le même sujet par le R. P. Fontaine, S. J. (*Notre haut enseignement ecclésiastique et les intérêts religieux au XIXe siècle*, dans la *Revue du clergé français*, numéros des 15 décembre 1894 et 1er janvier 1895).

8. — C'est M. Silvy qui a rendu compte dans notre recueil des trois premiers volumes des *Institutiones scholasticae Societatis Jesu*, auxquels M. Kehrbach a judicieusement fait la large place qui leur revenait dans l'importante collection des *Monumenta Germaniae paedagogica*. Le IVe tome vient de paraître, et porte avec le nom du R. P. Pachtler, saintement mort en Hollande, le 12 avril 1889, celui du R. P. Bernhard Duhr, S. J., qui a continué son œuvre avec la même science et le même esprit critique. — Voici ce qu'on trouvera dans ce volume. D'abord une brève préface en allemand (p. v-x), dans laquelle, après avoir rendu hommage à la mémoire de son savant et vénérable confrère, l'auteur fait connaître les sources auxquelles il a recouru (outre les archives des provinces S. J. de Germanie et d'Autriche à Rome, les ouvrages des PP. Kropf, *Ratio et via recte atque ordine procedendi in litteris humanioribus*, et Wagner, *Instructio privata seu typus cursus annui*), ainsi que la division de cette IVe partie, et présente des considérations fort sages — et fort utiles en raison du public auquel sont surtout destinés les *Monumenta*, — sur les institutions d'enseignement de la Compagnie de Jésus. Vient ensuite le copieux index des ouvrages consultés (p. xi-xviii). La première partie du corps de l'ouvrage (p. 1-253) nous fournit de nombreux documents, inédits ou réimprimés avec soin, sur les gymnases des jésuites dans les pays de langue allemande (xviie-xviiie siècles) : catalogues de livres classiques ; plans d'études ; règlements pédagogiques et d'ordre intérieur ; programmes d'exercices publics ; circulaires des provinciaux ; extraits des livres de Kropf et de Wagner qui

sont, pour nos voisins de l'Est, ce que ceux de Jouvency et autres ont été pour nous autrefois. La deuxième partie (p. 254-356) se réfère aux pensionnats (*convicts*), et notamment aux séminaires pontificaux établis par les Papes ou par les évêques à Fulda, Würzbourg, Cologne, Olmütz, Munich, Porrentruy, Augsbourg, etc. Il y a là grand nombre de textes précieux pour l'histoire de l'enseignement ecclésiastique, et, dans les règlements, force traits de mœurs. La troisième partie (p. 357-581) a pour objet le *Ratio studiorum* de 1832. Nous y pouvons suivre, dans tous leurs détails, les sages opérations qui, tout en maintenant les grandes lignes des anciennes *Institutiones scholasticae*, les ont heureusement adaptées aux conditions nouvelles faites à l'enseignement secondaire et supérieur par l'évolution de la science et de la société depuis le commencement de ce siècle. L'annotation est d'ordinaire suffisante; elle est excellente en tout ce qui touche à la vie et aux livres des jésuites mentionnés dans les documents, grâce à l'emploi constant des beaux travaux des PP. de Backer et du P. Sommervogel. — Un index complet des quatre tomes remplit les pages 587-621.

9. — Depuis la *Vie de M. Olier*, par M. Faillon, rien n'a été publié chez nous, sur les anciens établissements d'éducation ecclésiastique, qui approche, même de loin, de l'*Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas*. Les précédents travaux du vénérable auteur, signés du pseudonyme « Ant. de Lantenay, » lui ont valu une autorité incontestée en tout ce qui touche à la biographie de l'ancien clergé de France, à la bibliographie, à l'histoire littéraire. Celui-ci mettra le sceau à sa réputation. Il est impossible d'être plus consciencieux et plus complètement informé; les bibliothèques et les archives n'ont pas de secrets pour lui, et il appartient à cette catégorie, très peu nombreuse, de chercheurs qui ne laissent rien à glaner derrière eux. Avec cela, une exposition toujours parfaitement claire, une rare propriété d'expressions, des nuances de style fort délicates, une noble et grave élégance et.... de l'esprit à revendre, mais de l'esprit vraiment français et toujours du meilleur aloi. On se dira peut-être que trois volumes in-8 pour l'histoire des séminaires de deux diocèses, c'est beaucoup. Oui, mais ce n'est pas trop, si, comme dans l'espèce, les trois volumes sont pleins à déborder de choses curieuses et inédites, et si le cœur y trouve son compte aussi bien que l'intelligence. J'ai écrit ailleurs, et je ne m'en dédis pas, qu'ils constituent pour nos confrères un livre parfait de lecture « spirituelle » au double sens du mot.

Le premier volume a pour sous-titre : *Les Séminaires de Bordeaux sous l'ancien régime*. Il y en avait trois : Saint-Raphaël, fondé au xve siècle, cent ans avant le concile de Trente, par un saint archevêque, Pey Berland, et primitivement collège de boursiers ecclésiastiques; puis érigé en séminaire, en exécution des décrets de Trente, par Ant. Prevost

de Sansac ; enfin, petit séminaire ; — le séminaire des Ordinands, établi par Jean Fonteneil, un ami très cher de saint Vincent de Paul et le fondateur de la pieuse compagnie des « prêtres du clergé », séminaire qui fut, après sa mort, confié aux lazaristes ; — le séminaire des Irlandais, créé par l'active charité du cardinal de Sourdis. M. Bertrand consacre à chacun d'eux une monographie fortement documentée et écrite uniquement sur pièces. Le deuxième volume constitue un apport des plus considérables à l'histoire de la restauration du culte en France après le Concordat. Le principal artisan de cette restauration fut, à Bordeaux, Charles-François d'Aviau du Bois de Sanzay. Ce prélat, dont les vertus furent héroïques, a magnifiquement relevé de leurs ruines les églises de Bordeaux et de Bazas, et il n'est pas possible de lire sans une émotion profonde le récit de ce qu'il a fait avec une ténacité patiente et une libéralité sans bornes pour rétablir son petit et son grand séminaire pour créer ce qu'on appelait alors des « petites communautés de clercs. » Nos « Mémoires domestiques » bordelais sont précieusement recueillis et savamment commentés dans ce volume, qui est vraiment le « livre d'or » de notre clergé au XIXe siècle. Nous revenons à l'ancien régime avec les premiers chapitres du dernier tome. Je recommande surtout aux amateurs d'histoire exacte, et aux curieux d'inédit, les brèves annales du séminaire janséniste, fondé à Gans par Henri Listolfi-Maroni. C'est une fort importante contribution à l'histoire de la secte. Je suis obligé de mettre un terme à cette analyse et de mentionner seulement l'exquise préface de M. Léonce Couture, qu'on pourra lire en tête du IIIe tome et qui fait dignement pendant à celle de l'auteur, et aussi le poème héroï-comique, poème ecclésiastique et bordelais, il est vrai, *Popel, ou le Cuisinier du séminaire de Bordeaux*, qui déridera les gens graves auxquels est surtout destinée cette très remarquable histoire.

10. — Les trois brochures de M. l'abbé P.-M. Renard, dont la pagination se continue, sont les premiers chapitres d'un livre, qui sera important, sur l'histoire de l'éducation cléricale à Chartres avant la Révolution. Le grand séminaire de ce diocèse ayant été établi dans les bâtiments d'une ancienne maladrerie dite du *Grand-Beaulieu-lez-Chartres*, l'érudit auteur nous donne d'abord, en quelques pages, les annales de cette fondation charitable depuis le XIIe siècle jusqu'aux premières années du XVIIe. Il raconte ensuite les essais infructueux tentés par Adrien Bourdoise et M. Olier lui-même pour mener à terme l'œuvre, essentielle pour la réforme ecclésiastique, d'une maison diocésaine où les clercs se prépareraient aux ordres et où les prêtres pourraient faire des retraites. Tous les efforts de deux évêques de grand mérite, MM. d'Estampes de Valencay et Lescot, furent annulés par des difficultés insurmontables. M. de Neuville fut plus heureux. La maladrerie de Beaulieu fut unie au nouveau séminaire, qui, d'abord dirigé par de pieux ecclésiastiques char-

trains, fut confié, en 1680, aux prêtres de la Mission. Tels sont, très sommairement résumés, les faits énoncés par M. l'abbé Renard, qui conduit son récit jusqu'à cette année. Ce récit, écrit avec charme, est constamment basé sur de nombreuses pièces d'archives dont l'auteur a su faire le meilleur usage. Nous avons là le commencement d'une très bonne monographie d'histoire provinciale. Espérons que la suite de cet utile travail ne se fera pas trop attendre et que, dans les chapitres à venir, M. l'abbé Renard ne craindra pas d'entrer dans de minutieux détails sur les règlements intérieurs et les études.

11. — Dans le volume consacré par M. le chanoine E. Clément au *Monastère-collège de Saint-Martial d'Avignon*, je ne puis en conscience louer guère autre chose que les intentions évidemment excellentes du respectable auteur. Je crois bien qu'on n'y trouverait pas, même en cherchant bien, plus d'une trentaine de pages répondant au titre adopté, et encore pour arriver à ce total, faudrait-il prendre des lignes et des bouts de lignes en je ne sais combien d'endroits. « On s'apercevra sans peine, dit M. Clément, que j'ai visé à l'édification plutôt qu'à l'érudition. » On ne s'en aperçoit que trop. Il y a de tout dans cette compilation. Il y est question de l'Immaculée Conception, de Jeanne d'Arc, de l'Inquisition, de la découverte de l'Amérique, de l'apostolicité des Églises des Gaules, etc. On finit pourtant par comprendre que l'objet principal de l'œuvre est un collège régulier fondé par les Clunisiens pour un petit groupe de religieux suivant les cours de l'Université d'Avignon, mais l'auteur ne nous renseigne que fragmentairement sur la façon dont il était organisé. En somme, la contribution apportée à nos études par cet ouvrage est peu importante, et il est en outre déparé par quantité d'erreurs de détail. En revanche, on peut louer les chapitres remplis par la description de l'église Saint-Martial et des monuments funèbres qu'on y avait élevés en grand nombre.

12. — M. Tranchau aime évidemment de tout son cœur le lycée d'Orléans où il a fait ses études et où, comme professeur et proviseur, il s'est longtemps dévoué à l'enseignement et à l'éducation, avec le zèle le plus louable. C'est bien *con amore* qu'il en a écrit l'histoire en un livre un peu massif et où les menus détails sont trop multipliés, mais un livre en somme intéressant, bien informé et qui, par suite, peut intéresser le lecteur — même non orléanais — en lui apprenant beaucoup de choses. C'est pour la période qui s'étend de l'expulsion des jésuites, en 1763, à nos jours, une des monographies de collège les plus complètes que nous ayons. Quoique l'auteur ne renvoie pas d'ordinaire aux sources originales, il est aisé de voir qu'il les a étudiées avec beaucoup de soin et de profit. Il ne s'est pas mis en frais de phrases recherchées et de transitions laborieuses; mais son œuvre, d'un style simple et clair, va d'une bonne allure, et le souci qu'il a de se montrer toujours

non seulement équitable, mais bienveillant, lui conquiert vite la sympathie du lecteur. De plus, M. Tranchau ne se contente pas de parler avec convenance et respect des choses religieuses; ses sentiments chrétiens se manifestent souvent au cours de l'ouvrage. En ce qui touche aux origines, il ne remonte pas plus haut que l'établissement des jésuites à Orléans en 1617, et il en parle vraiment d'une façon trop sommaire. Les vicissitudes du collège confié à des séculiers en 1763 et dirigé par eux jusqu'en 1795 sont, par contre, retracées en très grand détail. Ici encore les jésuites eurent des successeurs, mais ne furent pas remplacés. Deux chapitres utiles se réfèrent aux maîtres particuliers ayant enseigné à Orléans à la fin du XVIIe siècle, et à l'École centrale, dont la carrière ne fut pas fort brillante et dont l'organisation est appréciée fort justement — c'est-à-dire sévèrement — par M. Tranchau. Plus de quatre cents pages pour le lycée moderne, de 1803 à 1892, c'est assurément beaucoup; mais l'auteur ne se lasse pas de parler avec effusion de ce qu'il aime, de rappeler le souvenir de ses anciens maîtres, de ses camarades, de ses collègues, de ses élèves. Ceci se comprend à merveille et, comme le dit l'épigraphe qu'il a choisie...., *pius est patriae facta referre labor*. Bien des choses, dans cette partie, sont uniquement destinées aux gens d'Orléans. Mais n'est-ce pas à eux surtout que M. Tranchau a pensé en écrivant son livre?

13. — Nous devons au P. Delbrel une étude biographique et bibliographique très bien informée et très attachante sur le P. *Juan Bonifacio*, un des grands éducateurs du premier siècle de la Compagnie de Jésus. Ce saint religieux, homme d'une rare valeur intellectuelle, avait admirablement compris l'œuvre essentielle de l'enseignement, et renonçant à des ministères plus éclatants et aux honneurs de son ordre, il se confina dans les colleges, où il occupa, durant quarante ans, toutes les chaires, depuis l'*ima grammatica* jusqu'à la rhétorique. Le P. Bonifacio tenait en haute estime la charge obscure qu'il avait assumée; il aimait la jeunesse d'un amour surnaturel et profond, et se dévouait à elle sans mesure Mais son système était fort différent de celui des éducateurs de son temps. L'Orbilianisme trouva en lui un adversaire décidé; c'étaient les cœurs qu'il voulait conquérir, et sa méthode d'éducation était basée non sur la crainte, mais sur l'appel constant aux nobles sentiments chez l'enfant et le jeune homme. Il a exposé son système dans deux ouvrages devenus rares : *l'Institutio christiani pueri*, parue cinq ans avant les *Essais* de Montaigne (ceci est à noter), et le *de Sapiente fructuoso*. Ces deux livres, aussi remarquables par le style que par les idées, ont été remis en lumière par le R. P. Delbrel, au moyen d'une analyse complète et de nombreux extraits. Ils font le plus grand honneur à la pédagogie catholique. L'œuvre de Juan Bonifacio est d'un intérêt considérable; sa personne méritait tous les respects et toutes les sympathies. Je vou-

drais que l'étude savante et chaleureuse du P. Delbrel eût beaucoup de lecteurs. Elle est tout à fait digne d'attirer et de retenir l'attention de nos confrères de l'enseignement libre.

14, 15. — J'ai connu il y a quelques mois seulement les brochures déjà anciennes de M. Ernest Matthieu, qui prépare un travail d'ensemble sur l'histoire de l'enseignement en Belgique. Elles ont, l'une et l'autre, une réelle valeur. La première, *Maximilien de la Haize, grammairien montois*, nous fait bien connaître non seulement ce personnage de second ordre et ses travaux, mais encore toute une série de grammaires françaises du XVIIe siècle, employées alors dans les écoles du nord de la France et de la Belgique occidentale. — Le second mémoire est une monographie très consciencieuse sur *l'Enseignement à Braine-le-Comte*, dont les éléments ont été demandés aux archives de cette petite ville, et qui donne les preuves du zèle éclairé de l'Église et du magistrat pour mettre à la portée de tous les éléments des premières connaissances et même ceux du latin.

16. — Le R. P. Bernard a trouvé le moyen d'écrire tout un gros volume sur *l'Enseignement élémentaire en France aux XIe et XIIe siècles*. Il fallait du courage pour entreprendre cette tâche, surtout en la restreignant chronologiquement d'une façon si rigoureuse. Il se trouve d'ailleurs que, par la force des choses, l'auteur a dû remonter plus haut. Je crois qu'il aurait bien fait d'embrasser le moyen âge tout entier, car c'est surtout pour les XIIIe-XVe siècles que les documents se multiplient, du moins les documents venant précisément et incontestablement *ad rem*. Pour la période qu'il a embrassée, nous sommes moins exactement informés. Ce n'est pas que le P. Bernard n'ait pu mettre en ligne un nombre respectable d'ouvrages, surtout les grandes collections qu'il a dépouillées avec soin, mais il n'est pas aisé de démontrer que tous les faits cités s'appliquent à l'enseignement élémentaire. Il y a nécessairement quelque chose d'un peu vague dans ce que disent les textes de cette époque : écoles d'art libéraux, écoles cléricales, écoles monastiques, écoles paroissiales sont mentionnées souvent, mais comment faire, bien des fois, le départ entre ce qui répondait à notre conception de l'enseignement primaire et ce qui la dépassait plus ou moins ? L'auteur me semble quelque peu optimiste dans ses conclusions. Il n'en est pas moins vrai qu'il conduit habilement sa thèse et que son livre, fort bien composé et écrit, abonde en faits intéressants. Voici comment il est divisé : dans l'introduction, une étude d'ensemble sur l'enseignement primaire depuis la mort de Charlemagne jusqu'au XIIe siècle ; puis trois chapitres employés à rechercher les traces des écoles monastiques, des écoles épiscopales, collégiales et presbytérales, enfin des écoles diverses ayant existé aux XIe et XIIe siècles ; les chapitres suivants (IV-VIII) traitent de la licence d'enseigner et de la condition des maîtres ; des diverses catégories d'élè-

ves; de l'objet et de la méthode d'enseignement; de l'éducation et de la discipline; de l'éducation des femmes. On voit qu'aucun des aspects de la question n'a été négligé. Une vingtaine de pages sont employées à développer la conclusion, excessive à mon sens : « Universalité de l'instruction au XIIe siècle. »

17, 18. — Le précieux recueil du congrès de la Société bibliographique tenu au Mans en 1893 nous fournit deux monographies scolaires. L'une sur *l'Instruction primaire en Eure-et-Loir*, qui, tout en complétant à certains égards l'essai estimable mais très sommaire, autrefois publié par M. L. Merlet, est encore bien imparfaite. Les faits n'y manquent pas, mais ils ne sont point en assez grand nombre pour permettre d'établir une statistique ou même pour autoriser une induction. Il semble pourtant, d'après ces quelques pages, que les documents s'offriraient aisément à qui voudrait composer sur l'histoire des écoles d'Eure-et-Loir un livre analogue à ceux de M. Angot pour la Mayenne, et de M. Urseau pour Maine-et-Loire. — Les notes, assez brèves, mais complètes, à ce qu'il paraît, et bien présentées, de M. G. Fleury sur *l'Instruction à Mamers*, ajoutent quelques renseignements utiles à ce que nous savions par M. Bellée de l'œuvre scolaire de la Révolution au pays du Maine.

19. — M. Guillaume ne ménage pas sa peine, ni le gouvernement notre argent, pour la colossale publication des *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention*. Plus de mille pages pour quatre mois et demi ! On se demande où l'on ira. Et notez que, durant ce temps-là, le Comité et l'Assemblée n'ont abouti à rien d'effectif. On a piétiné sur place, on a décrété et défait des décrets. La première page de l'introduction nous renseigne là-dessus, et personne ne contestera la compétence et l'orthodoxie (on devine laquelle) de M. Guillaume : « Cet espace de temps, dit-il, forme en soi un tout nettement délimité. A la suite du vote de la Convention du 3 juillet, qui repousse le plan de Sieyès, de nouveaux projets sont élaborés et présentés à l'Assemblée; d'abord par une commission spéciale, la Commission d'instruction publique ou commission des Six, nommée par la Convention, le 6 juillet, et dont l'existence dure jusqu'au 6 octobre; puis par le Comité d'instruction publique renouvelé. Le fond de ces projets est emprunté à l'ancien plan de Condorcet, avec addition d'une idée nouvelle, celle des maisons d'éducation commune pour le premier degré de l'instruction, idée formulée par Michel Lepeletier. Le projet de Lepeletier, accueilli d'abord avec faveur par la Convention et adopté en principe, est ensuite abandonné; l'Assemblée revient aux écoles primaires et vote en brumaire les décrets que lui propose le Comité. Mais ces décrets ne sont pas définitifs; la revision en est décidée, et cette revision lui sera fatale. » Voilà l'œuvre du Comité et de la Convention en juillet-novembre 1793, pour ce qui touche à l'organisation générale de l'enseignement. Par contre, ces

mois sont signalés par la destruction des Académies et des écoles militaires, sauf celle d'Auxerre. En fait d'institutions, celle des nouveaux poids et mesures et l'absurde invention du calendrier républicain. Il faut lire le travail de M. Guillaume pour s'imaginer l'invraisemblable quantité de papier gâchée en ce temps-là : rapports, opinions, discours, questionnaires, correspondances, articles de journaux. A peu près tout ce que l'éditeur a pu retrouver est consciencieusement recueilli et figure en bon ordre à sa date, avec un scrupule dans la publication des documents, des discussions graves sur les moindres détails, un luxe d'annotation qui pourrait servir d'exemple aux érudits chargés de publier les textes les plus précieux. Le malheur ici est que, en mettant à part un certain nombre de documents ayant un grand intérêt en raison de leur fond même ou de la haute valeur de leurs signataires, Lavoisier, par exemple, Cassini et quelques autres, le reste est misérable comme idées et le plus souvent grotesque comme forme, et ne méritait aucunement l'honneur qu'on lui a fait. Malgré tout, nous ne nous plaignons pas outre mesure de ce luxe documentaire. La publication officielle dont je parle nous fournira de nouveaux arguments, à nous qui manquons d'enthousiasme pour l'œuvre scolaire de la Convention.. Ce n'est certainement pas le but que se sont proposé les promoteurs de ce surabondant recueil, et j'estime qu'ils feraient sagement d'inviter le très savant et très zélé spécialiste, M. Guillaume, à modérer son excessive ardeur. Pourquoi, par exemple, revenir à cinq ou six reprises sur des affaires minuscules, des réclamations d'employés, des projets d'inventeurs incompris? Du train dont vont les choses, la collection des *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique* nous rappellera bientôt le *Chef-d'œuvre d'un inconnu, par Chrysostome Mathanasius*, de plaisante mémoire. Mais ce qui méritait, entre autres choses, d'être conservé, ce sont les programmes et procès-verbaux des fêtes de la Révolution. Il y en a de bien réjouissants dans notre volume et qui m'ont rappelé le mot du journaliste Bertin : « Tout le monde sait combien cela fut horrible; personne ne sait combien cela fut bête. » On peut s'en faire une idée en lisant la prose de David.

20. — C'est seulement pour mémoire que j'ai transcrit ci-dessus le titre du IVe volume du *Paris pendant la Révolution*, de Schmidt, traduit, complété et rectifié savamment par M. Paul Viollet. Il devait indispensablement figurer dans cette étude bibliographique annuelle, puisque pour une bonne moitié il se réfère à l'instruction publique. Mais je n'ai pas à le discuter, notre collaborateur M. Victor Pierre s'étant acquitté de cette tâche avec sa compétence et son esprit critique ordinaires (t. LXXI, p. 344).

21. — M. l'abbé Ph. Torreilles est, lui aussi, fort compétent et très autorisé par ses travaux antérieurs sur l'histoire révolutionnaire et

l'histoire de l'enseignement. Il est fidèle aux bonnes méthodes dans sa monographie de *l'École centrale de Perpignan*. De persévérantes recherches dans la série L des archives départementales des Pyrénées-Orientales lui ont fait découvrir tous les documents se référant à son sujet; ils ne sont pas aussi nombreux qu'il l'aurait souhaité, mais ils permettent de se faire une idée suffisante de l'application à Perpignan du titre II de la loi de brumaire an IV. Le succès de la nouvelle institution n'y fut pas beaucoup plus brillant que dans la plupart des départements. Mon savant confrère le constate, sans en triompher outre mesure. Comme il est philosophe en même temps qu'historien, il s'est ingénié à discerner ce qu'il pouvait y avoir de rationnel, au point de vue révolutionnaire du moins, dans la conception des écoles centrales. Il a dépensé dans cette partie de ce travail beaucoup de finesse d'esprit et de sagacité, mais il n'a pu, au fond, trouver grand'chose d'acceptable dans les rapports, lois, circulaires de Lakanal, Daunou, François de Neufchâteau. En ce qui tient strictement à l'histoire, il a épuisé le sujet qu'il s'était proposé; après lui, je crois, il ne restera rien à dire sur *l'École centrale de Perpignan*. ERNEST ALLAIN.

THÉOLOGIE

Das apostolische Symbol. *Seine Entstehung, sein geschichtlicher Sinn, seine ursprüngliche Stellung im Kultus und in der Theologie der Kirche. Ein Beitrag zur Symbolik und Dogmengeschichte* von D. FERDINAND KATTENBUSCH. Erster Band. *Die Grundsgestalt des Taufsymbols.* Leipzig, Hinrichs, 1894, in-8 de XIV et 410 p. — Prix : 17 fr. 50.

M. Kattenbusch, professeur de théologie protestante à Tubingue, a entrepris, depuis de longues années, un travail considérable sur le Symbole des apôtres. Il vient d'en donner le premier volume, qui était déjà à peu près terminé en 1889, mais dont diverses circonstances l'ont forcé à retarder jusqu'à présent la publication. Il s'est placé, dit-il, au point de vue de la science pure, désintéressée; il ne se propose pas de faire de la propagande en faveur d'une école théologique; ni les théologiens conservateurs ni les théologiens libéraux ne trouveront dans son ouvrage ce qu'ils pourraient avoir envie d'y chercher : il n'y a que de l'histoire ou plutôt des recherches historiques. Il donne bien à entendre lui-même qu'il n'est pas arrivé à des résultats et à des conclusions définitives; il offre surtout des matériaux pour l'histoire du Symbole. Considéré à ce point de vue, son travail est en effet riche en renseignements. Ce premier volume contient l'histoire des formules des Symboles. Il s'ouvre par une savante introduction qui nous fait connaître les travaux publiés depuis l'époque du concile de Florence jusqu'à nos jours sur le Symbole des apôtres (comme travaux français sur la matière,

l'auteur ne trouve à mentionner que *le Symbole des apôtres* publié à Paris en 1867 par le rationaliste Michel Nicolas). M. Kattenbusch entre ensuite dans son sujet et, dans sa première partie, consacrée à l'Église occidentale, il étudie successivement le Symbole de l'église de Rome, auquel est consacré le premier chapitre, puis, dans un second chapitre, celui de Milan, de Turin, de Ravenne, d'Aquilée et de Florence. Au chapitre troisième, nous passons en Afrique; au quatrième, en Espagne, en Gaule et en Irlande. En Gaule, nous trouvons le Symbole de Fauste de Riez, celui de Césaire d'Arles, celui du Missel gallican, etc. Un cinquième chapitre a pour objet les Symboles d'origine indéterminée. La seconde partie traite de l'Église orientale : Symboles syro-palestiniens d'Antioche, de Laodicée de Syrie, de Nicée et de Césarée de Palestine, etc. N. O.

Paroles de Jubilé, discours prononcés par S. S. Léon XIII à l'occasion de son jubilé épiscopal, recueillis et expliqués par Un pèlerin. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de xxxi-336 p. — Prix : 3 fr. 50.

Personne n'ignore avec quel empressement, d'un bout de l'univers à l'autre, peuples et Souverains ont envoyé des députations à Rome pour féliciter Notre Saint-Père le Pape Léon XIII à l'occasion de son jubilé épiscopal. Des mains pieuses ont recueilli les discours prononcés dans ces circonstances solennelles. Ils sont très nombreux et l'on admire la fécondité, l'éloquence et l'à-propos avec lesquels l'auguste vieillard a répondu à tant de manifestations qui se succédaient pour ainsi dire sans relâche au Vatican. Qu'il parle aux membres du Sacré-Collège, aux ambassadeurs des Souverains, aux députés des œuvres catholiques, etc., toujours Léon XIII a la parole heureuse, l'accent entraînant, le tact le plus délicat. Pour chaque pays, pour chaque congrégation, il sait relever les faits qui l'ennoblissent et toucher aux souvenirs qui l'intéressent davantage. Cette admirable et verte vieillesse est un véritable prodige. Il semble que plus la Papauté soit affaiblie politiquement, plus Dieu se plaise à relever son prestige moral.

Ces discours sont instructifs à lire. Sous le ton officiel imposé à la plupart on devine, avec quelque attention, les véritables sentiments du Souverain Pontife. Il y a loin, par exemple, de la politesse très correcte avec laquelle il répond aux félicitations du gouvernement français, à l'effusion de ses éloges pour des Souverains, même non catholiques, qui accordent à la religion une véritable liberté. Ceci soit dit pour ceux qui exagèrent tout ce qui vient de Rome, et. comme s'exprime le rédacteur à propos des questions sociales, « dont le zèle plus inconsidéré qu'éclairé affecte de voir dans les documents pontificaux des doctrines nouvelles. »

L'auteur de ce recueil ne dit ni son nom ni sa nationalité. Bien qu'il

s'exprime généralement dans un français correct, nous doutons qu'il appartienne à notre pays. Certains détails trahissent l'étranger. Ainsi il qualifie M. Pagès de président du Conseil central de Paris et non de président général de la Société de Saint-Vincent de Paul. Un catholique français n'eût pas commis cette méprise. D. V.

JURISPRUDENCE

Das in Deutschland geltende internationale Privatrecht, von T. Niemeyer. Leipzig, Duncker und Humblot, 1894, gr. in-8 de vi-109 p. — Prix : 5 fr.

Le savant professeur à l'Université de Kiel a entrepris un grand travail sur le droit international privé, avec une étude des sources juridiques. Il rendra un vrai service aux autorités consulaires et judiciaires de tous les pays, car, s'il y a une matière embrouillée, je dirai presque inextricable, c'est bien celle-là, surtout lorsque, dans le cas d'une union mixte, il s'agit de régler une succession comprenant des objets soumis à des régimes différents dans les deux pays, sans parler de ceux où il existe des droits féodaux ou de primogéniture masculine. En présence de telles difficultés, je me suis souvent demandé si la matière ne suscite pas encore plus d'embarras lorsqu'elle a été réglementée même minutieusement par une convention internationale. J'ai vu quelquefois, même en face d'une convention, que les autorités respectives ont été amenées doucement à régler la chose à l'amiable, en équité et en s'inspirant des conditions spéciales de l'espèce.

M. T. Niemeyer inaugure sa vaste et courageuse entreprise en publiant *le Droit international privé en vigueur en Allemagne*. Il a eu l'heureuse idée d'y joindre une carte très soignée faisant ressortir, par des colorations différentes, les contrées d'Allemagne soumises à la législation soit impériale, soit prussienne, saxonne, badoise, danoise (Sleswig), soit au code Napoléon, sur la rive gauche du Rhin. Cette publication sera très utile, non seulement aux Allemands, mais aux consuls et juges de tous les pays, lesquels ont souvent besoin de connaître les législations étrangères pour arriver à des solutions vraiment juridiques. Une copieuse table onomastique facilitera les recherches. A. d'Avril.

SCIENCES ET ARTS

De l'Équilibre politique, du légitimisme et du principe des nationalités, par A. de Stieglitz. T. II. Paris, Pédone-Lauriel, 1894, in-8 de 637 p. — Prix : 10 fr.

Dans un premier volume (*Polybiblion*, t. LXX, p. 323), M. de Stieglitz exposait ses idées sur l'équilibre et sur ce qu'il appelle le légitimisme.

Le principe des nationalités est abordé ou plutôt affirmé en quelques passages seulement du deuxième volume et voici dans quel sens : « Ce principe, qui succédait aux deux autres, leur est bien supérieur en valeur et en dignité. Les États composés d'une seule nationalité forment un tout vivant et actif. Les États composés de nationalités différentes sont un simple agrégat : ils sont une entrave à la marche de l'humanité vers l'idéal de lumière, de paix et de bonheur.... »

Cette affirmation absolue appelle des réserves, qui ont été formulées dans un rapport adressé au *Congrès bibliographique* de 1888.

La plus grande partie du volume que nous analysons est consacrée à l'histoire de peuples qui, dans les idées de l'auteur, ont été affranchis depuis le commencement de ce siècle. Les récits de M. de Stieglitz sont généralement exacts, clairement exposés et, bien que trop empreints de l'esprit démocratique, ils présentent un sérieux intérêt. L'utilité du livre est considérablement accrue par l'insertion d'un très grand nombre de documents officiels ou confidentiels, sinon inédits, du moins trop peu connus et qui ont été habilement choisis et encadrés.

Tout le monde lira avec recueillement les belles lettres adressées à Bunsen et à Arndt par Frédéric-Guillaume IV (p. 394). Le mouvement slave est bien caractérisé par la poétique évocation de Kollar (p. 127). Le chapitre relatif à l'Italie est très vivant. Malheureusement l'auteur est en proie à une animosité violente, souvent injuste, envers les Bourbons d'Italie et envers le Pape, non pas comme chef de l'Église, mais comme Souverain temporel : on s'étonne d'entendre accuser le gouvernement pontifical d'accabler ses sujets d'impôts, quand on voit ce que l'Italie souffre et paie depuis lors. D'un autre côté, il n'est pas juste de qualifier de « mercenaires » (p. 301) des hommes comme Charette et tant d'autres, qui ne le cèdent à personne en dignité et en valeur.

L'un des documents les plus curieux est une pièce adressée à Napoléon III en 1855, intitulée : « Mémoire de M. le comte de Cavour sur les moyens propres à préparer la reconstitution de l'Italie. »

« Il reste, dit-il, un moyen pour conjurer le danger d'un agrandissement de l'Autriche menaçant pour l'Occident ; celui de l'affaiblir sur le Pô de l'équivalent de ce qu'elle gagnerait sur le Danube » (p. 199). Ainsi le patriote italien, devenu à son tour « équilibriste, » conseille de livrer les Serbes, les Roumains et les Bulgares pour délivrer les Lombards-Vénitiens. Il n'a pas la pudeur de demander que les destinataires de la combinaison soient consultés, tandis que le vœu des populations est l'Arche sainte devant laquelle tout doit plier.... lorsqu'il s'agit de l'Italie. C'est du machiavélisme s'il en fut.

Chez les politiciens, les prétendus principes sont trop souvent les serviteurs ou le manteau de l'intérêt. Vous les proclamez inéluctables lorsque leur application vous sera profitable. Si l'application vous gêne,

vous les foulez aux pieds outrageusement, ou vous les escamotez sans vergogne sous le boisseau. A. D'AVRIL.

Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1895. Paris, Gauthier-Villars, in-18 de IV-718 p. (A 20, B 16, C 5, D 16, E 10, F [tables] 40), en tout 829 p. — Prix : 1 fr. 50.

Annuaire de l'observatoire municipal de Montsouris pour l'année 1895 (Analyse et travaux de 1893). — Météorologie, chimie, micrographie, applications à l'hygiène. Paris, Gauthier-Villars, in-8 de VII-440 p. — Prix : 2 fr.

Les changements subis par *l'Annuaire du Bureau des longitudes pour 1895*, relativement à celui de 1894, dans sa partie la plus volumineuse, c'est-à-dire en dehors des *Notices*, sont peu considérables. Ils portent d'abord et nécessairement sur les éclipses de Soleil et de Lune, faits astronomiques qui changent chaque année. Le tableau des « Étoiles supposées variables » (p. 107 et suiv.) s'est augmenté de 72 de ces astres, passant de 93 en 1894 à 165 en 1895. Le nombre des petites planètes circulant entre les orbites de Mars et de Jupiter a continué à s'accroître. De 389 qu'on en connaissait en octobre 1893, on en était, en octobre de l'année suivante, au nombre de 413, en comptant, il est vrai, celles dont les éléments laissent encore quelque incertitude ou qui n'ont pas jusqu'ici été suffisamment observées.

L'an dernier nous avions les éléments des comètes parues en 1893 ; cette année-ci, nous avons les éléments de celles qui ont été observées en 1894. Ce n'est pas là, à proprement parler, un changement, si ce n'est de ceux qu'amène forcément le cours régulier du temps.

Le tableau des étoiles doubles, dû à M. Glassenap, s'est enrichi de cinq nouveaux astres.

M. Berthelot, à la suite d'expériences nouvelles, a revisé et, le cas échéant, rectifié ses tableaux relatifs à la Thermochimie.

L'Annuaire se termine, comme d'habitude, par des *Notices*. Se renouvelant chaque année, elles en sont la partie qui se prête le mieux à l'analyse. Leur nombre est ici de cinq, que nous résumerons le plus brièvement possible.

La première, A, est due à M. Bouquet de la Grye, membre de l'Institut. Elle a pour titre : *Ondes atmosphériques lunaires*. Son but est de démontrer et de déterminer, dans la mesure du possible, l'influence de la Lune sur les ondes atmosphériques, et, par suite, sur la pression barométrique et sur les temps secs ou pluvieux. L'auteur constate l'existence de deux ordres d'ondes atmosphériques dues à l'action de la Lune, ou ondes lunaires : les unes diurnes et semi-diurnes, et les autres semi-mensuelles. Il a relevé de très nombreuses observations faites loin des influences terriennes, à Brest, au cap Horn, à Sainte-Hélène, à Singapore, à Batavia, et a pu en conclure non seulement à l'existence de ces

ondes, mais à leur forme, à leur grandeur, et à l'influence sur elles de la parallaxe de notre satellite et de ses déclinaisons, ainsi que des quadratures et des syzygies.

En comparant les observations susdites à d'autres plus anciennes, faites en divers points de notre continent, on constate cette circonstance très importante, que les maxima de pluies correspondent aux plus basses pressions du baromètre, et les sécheresses aux plus hautes, ainsi qu'à des variations bien accentuées dans les jours de pluie suivant les phases de la Lune.

La Notice B a pour objet le *Congrès géodésique* d'Innsbrück. Son auteur, M. Tisserand, insiste surtout sur les deux questions qui ont le plus occupé le Congrès, à savoir : les variations de la pesanteur, et les déplacements de la latitude. Théoriquement, l'intensité de la pesanteur doit croître de l'équateur aux pôles, puisque, sur le renflement équatorial, la distance au centre du globe est plus grande que sur l'aplatissement polaire. Clairaut a calculé qu'elle doit varier comme le carré du sinus de la latitude et que la longueur du pendule à seconde, proportionnelle à la pesanteur, augmente de *cinq millimètres* en allant de l'équateur au pôle. Or, les observations faites en divers points du globe ne sont pas toujours conformes à la formule de Clairaut. Au milieu des océans, sur les îles, les îlots, on trouve généralement la pesanteur trop forte relativement au chiffre donné par ladite formule. Dans l'intérieur des continents c'est généralement l'inverse. D'après M. Faye, la cause en proviendrait de ce que l'épaisseur de la croûte solide du globe serait plus grande sous le lit des mers et plus faible sous les continents. La latitude d'un lieu, ou, ce qui revient au même, la direction de l'axe terrestre, n'est pas absolument invariable. Sous l'influence des phénomènes météorologiques annuels, la latitude peut, d'après lord Kelvin, varier d'une demi-seconde d'arc au plus. Au moyen de six mille observations faites durant vingt mois, M. Foerster a déduit, des diverses positions du pôle, des moyennes mensuelles donnant une courbe en forme de spirale dirigée de l'ouest à l'est, avec des intervalles inégaux dont le plus grand correspond en effet à une demi-seconde d'arc, soit à quinze mètres de longueur linéaire. D'autres observateurs ont trouvé, pour ces variations, une double période : l'une annuelle, sous l'action des phénomènes météorologiques, l'autre de quatre cent trente ou quatre cent quarante jours, provenant de la non-coïncidence, à l'origine, de l'axe d'inertie ou de figure du globe avec son axe de rotation.

L'Observatoire du Mont-Blanc fait, encore cette année, l'objet d'une très intéressante notice (la Notice C) de M. Janssen. Il s'agit, cette fois, du *Météorographe à longue marche*, construit spécialement à destination de cet observatoire, création du vénérable astronome, et qui, en raison de son altitude au sein des neiges perpétuelles, ne peut être ha-

bité durant l'année tout entière. Cet appareil, construit par M. Jules Richard, est actionné par une pendule mue elle-même par un poids pouvant parcourir, dans sa lente descente de huit mois, une longueur de cinq à six mètres. Ce merveilleux instrument est disposé de manière à enregistrer automatiquement les variations de la pression barométrique, de la température et de l'humidité, de la vitesse et de la direction du vent.

C'est encore à M. Janssen qu'est due la Notice D, sur *la Photométrie photographique*. Le principe de sa méthode consiste dans le plus ou moins de durée des temps de pose nécessaires pour obtenir, sur la plaque sensible, par des sources lumineuses inégales, des dépôts métalliques d'égale opacité, l'intensité de ces sources étant en raison inverse de ces durées. M. Janssen constate ainsi que l'intensité lumineuse de la pleine Lune est deux ou trois cent mille fois inférieure à celle du Soleil, et que la *Lumière cendrée* est cinq mille fois plus faible que celle de la pleine Lune. Par des procédés spéciaux dont la description ne saurait trouver place ici, l'habile astronome mesure également le pouvoir lumineux des étoiles en les comparant soit entre elles, soit avec le Soleil, et trouve, par exemple, que Sirius, la plus brillante de toutes, a une puissance de rayonnement décuple de celle du Soleil. Chose plus remarquable encore, M. Janssen découvre la loi de décroissance d'intensité lumineuse de la queue des comète et trouve, pour la comète *b* 1881, que cette loi est entre la 4e et la 6e puissance de la distance au noyau. Les nébuleuses n'échappent pas non plus aux mensurations de l'éminent astronome, qui fixe leur degré actuel de pouvoir lumineux en le comparant à celui d'étoiles circonvoisines bien apparentes.

Un *Rapport sur la proposition d'unification des jours astronomique et civil* forme la Notice E et dernière. — M. Poincaré est l'auteur de ce rapport, qui fournit la réponse du Bureau des Longitudes à la question suivante, à lui posée par les ministres de l'instruction publique et des affaires étrangères : « Est-il désirable, en considérant tous les intérêts, que, à partir du 1er janvier 1901, le jour astronomique commence partout à minuit moyen ? » On sait que jusqu'à présent, les astronomes, pour la commodité de leurs calculs, comptent les jours de midi à midi. C'est cet état de choses qu'il s'agirait de changer pour le ramener aux habitudes générales. Le rapport est, en principe, favorable à ce changement. Mais il insiste sur la nécessité absolue d'une entente préalable entre les gouvernements d'où dépendent les grandes publications astronomiques (la *Connaissance des temps*, les deux *National Almanac*, le *Berliner Jahrbuch*), fin de rendre la mesure simultanée et générale. Le Bureau émet, en outre, le vœu que, pour rendre l'unification complète, on l'étende aux heures comme aux jours, et que, au lieu de compter celles-ci par deux périodes, de minuit à midi et de midi à minuit, on n'en fasse qu'une

seule période allant de 0 heure à 24 heures, ainsi que, depuis déjà plus d'un an, on en use en Angleterre et en Italie.

— Sous la réserve des observations émises ici l'an dernier (t. LXX, p. 424), en rendant compte de l'*Annuaire de l'observatoire municipal de Montsouris pour 1894*, nous nous occuperons aujourd'hui du même Annuaire pour 1895. Ce dernier est beaucoup moins volumineux que le précédent. Les diminutions ont porté un peu sur chacune des parties du recueil. Ainsi, après les vingt pages consacrées tant au calendrier qu'aux données astronomiques indispensables, l'Annuaire de 1894 en contenait une cinquantaine affectées à un grand nombre d'instructions, tables et descriptions, ayant toutes pour objet des données d'ordre exclusivement météorologique. Elles ont été supprimése dans l'Annuaire pour 1895.

Diverses réductions ont été également apportées aux trois Mémoires que ce recueil publie chaque année : I. Sur la *Climatologie parisienne*, par les soins de M. Léon Descroix ; II. Sur l'*Analyse chimique de l'air et des eaux*, par M. Albert Lévy ; enfin III. Sur les *Poussières organisées de l'air et des eaux*, par M. le docteur Miquel.

Le premier a subi des changements importants. Si les tableaux des températures extrêmes et moyennes annuelles à Paris depuis 1801 y ont été supprimés, on trouve, à la suite des Tableaux comparatifs de la pluie, de la température et de la pression barométrique mis à jour jusqu'à l'année 1893 incluse, des données, remarques et tableaux soit tout à fait différents de ceux de l'Annuaire précédent, soit analogues mais dont, faute d'indications suffisantes, l'analogie n'est pas toujours facile à reconnaître. D'autant plus que les titres inscrits à la table ne correspondent pas toujours avec ceux qui figurent en tête des tableaux aux pages indiquées, quand encore ils y figurent. Cette observation est notoirement applicable à ceux que mentionne la table, sous la rubrique : « Tableaux des moyennes annuelles et mensuelles depuis 1882, » laquelle d'ailleurs ne se trouve nulle part dans le texte.

Dans le IIe Mémoire, M. Albert Lévy résume brièvement l'exposé des Méthodes, et renvoie, pour le surplus, à l'Annuaire de 1894. Il donne successivement les résultats de ses analyses des *Eaux météoriques*, des *Eaux de sources*, de *rivières*, d'*égouts et de drainage*, etc., et, pour l'air pris dans le parc de Montsouris, les teneurs en ozone, en azote ammoniacal, en acide carbonique.

Le IIIe Mémoire de l'Annuaire : les *Poussières organisées de l'air et des eaux*, par M. le docteur Miquel, est le seizième publié par l'auteur sur le même sujet, depuis la fondation du recueil. C'est l'analyse microscopique et de l'air pris à Montsouris, et de l'air pris au centre de Paris; puis celle des eaux de la Dhuis, de l'Arve, de l'Ourcq, de la Marne, de la Seine, etc. ; puis enfin un chapitre d'un haut intérêt sur un sujet non encore abordé : la désinfection des poussières sèches des

appartements. L'auteur annonce qu'il continuera, dans l'Annuaire de 1896, cette importante étude dont il ne donne encore que les débuts.

JEAN D'ESTIENNE.

Le Vin et le vin de fruits, par PIERRE ANDRIEU. Paris, Gauthier-Villars, 1894, in-8 de 378 p., avec 78 grav. — Prix : 6 fr. 50.

La plupart des propriétaires et des vignerons font le vin de leur récolte d'une manière pleine de routine, comme on l'a toujours fait dans les pays qu'ils habitent. Peu parmi eux cherchent à soustraire leurs produits aux mille causes d'altérations qui les menacent, et pour cela se servent des méthodes perfectionnées et scientifiques. L'auteur de ce livre voudrait en augmenter le nombre, et s'il y réussissait, il aurait sans doute rendu un service signalé à notre agriculture viticole. Mais parviendra-t-il à ce résultat? Auprès de quelques-uns sans doute, et pour eux cet ouvrage sera des plus utiles. Toutefois, il est douteux qu'il réussisse auprès du plus grand nombre. Quelque excellent, en effet, quelque parfait qu'il soit, cet ouvrage est bien au-dessus de la portée, et surtout, pour en suivre les indications, il faudrait avoir à sa disposition un matériel considérable, coûteux et délicat, qui ne sera jamais d'un usage répandu.

C'est, en somme, un véritable traité de chimie viticole, où sont successivement examinés les instruments les plus variés que les constructeurs ont dressés sur les dernières données de la science. Le commerce des liquides et l'administration en tireront un grand profit, quelques propriétaires d'une allure progressive l'étudieront avec fruit, mais ce n'est pas encore le vade-mecum pratique, dont l'usage peut être si utile. Dégagé de ses parties trop spéciales et trop scientifiques, il pourrait le devenir. Il serait aisé d'arriver à ce résultat. Quelques chapitres de la seconde partie concernant la vinification et le traitement de la vendange et du vin renferment des conseils et des enseignements excellents, et qu'il faudrait vulgariser.

A côté de la partie qui concerne les vins de raisins, se trouvent des chapitres consacrés aux vins de sucre et aux divers vins de fruits. La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à la distillation des vins et au traitement des alcools.

G. DE S.

Vorlesungen über Geschichte der Mathematik von MORITZ CANTOR. Erster Band. Leipzig, Teubner, 1894, gr. in-8 de 883 p. — Prix : 27 fr. 50.

Le premier volume des leçons sur l'histoire des mathématiques que M. Cantor a entrepris d'exposer nous conduit depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an 1200 de l'ère chrétienne. Les quarante chapitres dont se compose ce magnifique ouvrage contiennent l'histoire des sciences mathématiques chez les Égyptiens, les Babyloniens, les Grecs, les Ro-

mains, les Indiens, les Chinois, les Arabes, et enfin dans les cloîtres au moyen âge. Les Grecs seuls fournissent à peu près la moitié de la matière traitée par l'illustre professeur de Heidelberg, non seulement parce que les documents qu'ils nous ont laissés sont plus abondants, mais aussi parce que le champ qu'ils ont exploré était plus vaste, et qu'ils ont poussé plus loin leurs investigations. Dès le VIIe siècle avant J.-C., Thalès de Milet fondait une école scientifique; il peut passer pour un précurseur de Pythagore et de ses disciples, dont les travaux développèrent parallèlement l'arithmétique et la géométrie. Mais en dehors de l'école pythagoricienne, de profonds géomètres, comme Anaxagore de Clazomène et Hippocrate de Chio, contribuent aux progrès de la science. Toutefois, en mathématiques comme en philosophie, c'est à Platon et à l'Académie qu'appartient le premier rang. M. Cantor montre comment les sciences leur sont redevables de la méthode analytique. Une importante étude est consacrée aux travaux d'Euclide et d'Archimède, d'Ératosthène, d'Apollonius et de Héron d'Alexandrie. Ptolémée, Nicomaque, Pappus et Diophante développent la trigonométrie et l'algèbre, si l'on ne restreint pas ce mot à l'emploi de symboles absolument inconnus des Grecs. Dans l'histoire des mathématiques au moyen âge, M. Cantor consacre un chapitre entier au moine Gerbert, devenu pape sous le nom de Sylvestre II, semant les anecdotes au milieu de son aride sujet, rappelant par exemple le vers qui retraçait la destinée du moine d'Aurillac :

Scandit ab R Gerbertus in R, post Papa viget R;

Gerbert, en effet, passa du siège de Reims à celui de Ravenne, pour s'élever enfin jusqu'au trône pontifical à Rome.

Ce beau livre, orné de cent quatorze figures, se termine par une table des noms cités dans le corps de l'ouvrage. De nombreuses notes renvoient le lecteur aux sources consultées par l'auteur, qui aura élevé un monument considérable s'il traite avec la même étendue l'histoire des mathématiques dans le temps écoulé depuis l'an 1200 jusqu'à nos jours.

H. Courbe.

Principes et développements de géométrie cinématique, par le colonel A. Mannheim. Paris, Gauthier-Villars, 1894, in-4 de x-589 p. avec 186 fig. — Prix : 25 fr.

Réunissant dans un seul ouvrage les leçons de géométrie cinématique publiées antérieurement dans son cours de géométrie descriptive de l'École polytechnique et les nombreux mémoires qu'il a écrits sur ce sujet, M. Mannheim présente aux mathématiciens un livre auquel, avec trop de modestie, il donne ce titre : Principes et développements de géométrie cinématique. Il laisse à un autre, dit-il, le soin de publier un traité complet; nous croyons, cependant, que cet ouvrage en a tous les caractères.

Un traité complet, à notre avis, ne doit pas contenir tout ce qui a été écrit sur la matière traitée; le voudrait-on, qu'on ne le pourrait guère. Nous donnerons avec justice ce titre à tout ouvrage contenant l'exposition complète d'une méthode spéciale et justifiant l'utilité de cette méthode par l'étude de ses principales applications directes et quelques-unes des applications aux autres branches de la science. L'étude de l'ouvrage de M. Mannheim nous montrera qu'il satisfait amplement à notre définition.

Le cinématique ne s'occupe que des mouvements parfaitement définis : c'est-à-dire ceux où chaque point de la figure en mouvement a une trajectoire unique. La géométrie cinématique va plus loin : elle étudie les déplacements quelconques des figures, les figures étant de formes invariables ou même variables.

Dans la première partie de l'ouvrage de M. Mannheim, la géométrie cinématique plane, nous trouvons une première généralisation de la méthode des normales et des centres de courbure, résultat de l'intéressante étude du déplacement, dans son plan, d'une figure polygonale de forme variable. Mais c'est surtout dans la seconde partie, la géométrie cinématique dans l'espace, que nous trouvons avec tout son éclat le développement de la méthode. Après avoir montré que toute condition simple à laquelle on assujettit le déplacement d'une figure de forme invariable se réduit à cette condition unique : un point est assujetti à rester sur une surface donnée, le savant géomètre étudie le déplacement d'une figure de forme invariable, lorsque ce déplacement n'est assujetti qu'à quatre conditions (cinq conditions donnant un déplacement déterminé), et nous trouvons alors le théorème fondamental : « Les normales aux surfaces trajectoires des points d'une figure rencontrent, toutes, deux mêmes droites qui sont des axes simultanés de rotation. » Ce théorème complété par celui des normalies, ainsi que diverses conséquences, permettent à l'auteur d'établir une étude complète et magistrale de la courbure des surfaces : des théorèmes que l'on aurait crus rebelles à toute démonstration géométrique apparaissent pleins de simplicité.

La seconde partie se termine par l'étude de quelques déplacements particuliers, et par quelques mots sur le déplacement d'une figure de forme invariable lorsque ce déplacement n'est assujetti qu'à trois conditions. — La troisième partie et l'appendice sont consacrés à des applications diverses; la plus remarquable se rapporte à la physique mathématique.

Principal créateur de cette nouvelle science, M. Mannheim a voulu encore en être le propagateur et en faciliter l'étude aux géomètres qui désireront le suivre dans cette voie; il a ainsi rendu service à la science et à ses élèves.

E. Chailan.

Introduction aux mélodies grégoriennes, par Boyer d'Agen. Paris et Poitiers, H. Oudin, 1894, in-8 de xxiii-215 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre inaugure une série de publications que M. Boyer d'Agen intitule : *Considérations sur le génie du christianisme*. Dans une dédicace quelque peu fantaisiste de forme, l'auteur traite trop cavalièrement le grand écrivain qui, sur cette voie, l'a précédé avec un éclat incomparable et un succès aussi retentissant que mérité.

Le corps de l'ouvrage que nous annonçons est formé de sept lettres écrites de Solesmes. C'est un monument à la gloire du plain-chant et à la gloire de Gounod. Les lettres sont précédées, en forme d'introduction, d'un important mémoire adressé à l'Institut sur la musique neumatique depuis les origines jusqu'à nos jours. Le récit en est clair et vivant ; le style recherché, à la fois brillant et familier, manque souvent de simplicité. M. Boyer d'Agen ne ménage pas les éloges à l'œuvre patiente et féconde de D. Pothier. Il n'oublie pas les hommes qui, avant le docte bénédictin, ou concurremment avec lui, ont travaillé à l'exhumation du vrai plain-chant.

Nous ne terminerons pas ce court exposé d'une publication réellement attachante sans mentionner un spécimen de notation neumatique, rendu par la photographie, une jolie vignette représentant saint Grégoire recevant l'inspiration du Saint-Esprit et, à l'appendice, la reproduction en vingt-cinq pages, avec de nombreuses notations musicales, d'un catéchisme de D. Bourégand, lequel, dit M. Boyer d'Agen, résume admirablement tout ce que les maîtres de chœur peuvent dire et leurs élèves retenir pour l'exécution traditionnelle et méthodique du chant grégorien (p. 175).

A. d'Avril.

BELLES-LETTRES

Le Folklore de Lesbos, par G. Georgiakis et Léon Pineau. Paris, Maisonneuve, 1894, in-8 de xx-372 p. — Prix : 5 fr.

M. Léon Pineau a publié deux bons volumes dont il a été parlé dans cette revue : *Les Contes populaires* et *le Folklore du Poitou*. Il vient de s'occuper de nouveau de recherches semblables à celles qui l'ont déjà vivement intéressé, mais cette fois ce n'est pas une province française qui les lui a fournies, c'est l'île de Lesbos, où il n'est pas allé pourtant. Un Grec venu en France pour apprendre notre langue, M. Georgiakis, dont le nom figure aussi avec raison sur le titre du recueil, fut très surpris et très dédaigneux en voyant à quel genre de travail se livrait M. Pineau ; puis peu à peu il comprit assez quelle valeur il pouvait avoir pour fournir à son ami les matériaux si bien mis en œuvre par celui-ci. Le volume est divisé en trois parties : contes, chansons, proverbes et devinettes, superstitions, miettes de folklore. Les contes,

comme le remarque M. Pineau dans une jolie préface, ne diffèrent pas sensiblement des récits traditionnels de la grande famille indo-européenne. Le conte *les Trois fils du pêcheur* offre des incidents qui rappellent fort l'histoire qu'Abijörnsen a racontée, de l'heureux possesseur d'une table magique qui se couvrait d'excellents mets. Ce conte norvégien se trouve, du reste, un peu partout ; les frères Grimm l'ont recueilli en Allemagne ; Fernan Caballero en Espagne ; Comparetti en Italie.... Plusieurs récits lesbiens ont conservé quelques traditions de l'antiquité, ce qui s'explique très bien. Les chansons sont souvent gracieuses, mais présentent peu d'analogie avec celles d'autres pays. Dans l'une d'elles, de la tombe d'une jeune fille sort un cyprès ; de celle de son amant un roseau, et roseau et cyprès se rejoignent et s'enlacent (p. 221), comme les deux arbustes qui avaient poussé sur les tombes d'Iseult et de Tristan. Les chants populaires, pour ainsi dire de tous les pays, offrent une idée semblable. La chanson *les Transformations* (p. 210) rappelle un peu la charmante chanson de Magali, dont la donnée se rencontre également sur bien des points. Beaucoup de proverbes nous semblent assez originaux, mais plusieurs ont leur équivalence dans bien des pays, ainsi celui-ci : « Les bœufs pensent à une chose et le laboureur à une autre, » nous fait souvenir que Santillana a dit : « L'âne pense une chose et celui qui l'étrille une autre. » La partie du volume, *Usages et superstitions*, pourrait donner lieu à beaucoup de rapprochements, mais nous ne pouvons nous y arrêter. Remarquons seulement que la plaisanterie du Poisson d'avril, dont les folkloristes recherchent encore l'origine (p. 303), est aussi en usage à Lesbos.

Ce volume forme le tome XXXI de la précieuse collection publiée par M. Maisonneuve ; puisse-t-il être bientôt suivi d'un autre aussi intéressant !

TH. P.

Chansons populaires recueillies en Franche-Comté, par CHARLES BEAUQUIER. Paris, Lechevalier ; Leroux, 1894, in-8 de 386 p. — Prix : 6 fr.

Nigra, d'Ancona, Rubieri, Pitrè, Wolf, Mila y Fontanals, Liebrecht, Ampère et tant d'autres éminents critiques ont écrit tant d'excellentes pages sur la poésie populaire, que l'on comprend que M. Beauquier se soit borné à faire précéder son recueil d'une courte préface. Il y résume à peu près, clairement et élégamment, ce qu'il était nécessaire de rappeler et n'émet aucun aperçu nouveau sur certains points qui restent à discuter. Ainsi il donne, sans l'examiner, l'opinion de Nigra qui fait de la Provence la grande source de la plupart des chants néo-latins, opinion très contestable, comme jadis j'ai cherché à le démontrer (*Folklore*, p. 44). A propos de Nigra, M. Beauquier commet une toute petite erreur (p. 9). Nigra a recueilli, non les chants populaires de l'Italie, mais seulement

ceux du Piémont (*Canti popolari del Piemonte*. Turin, Er. Loescher, 1888).

M. Beauquier a réuni un nombre considérable de chansons ; cent cinq avec musique, quatre-vingt-deux sans musique. Ce sont les premières qui donnent le plus de prix à son volume, encore bien que beaucoup d'entre elles soient déjà notées dans le recueil de M. Rolland, dans les *Chansons d'Ille-et-Vilaine*, dans les *Chants populaires du pays messin* et d'autres collections. Il eût été curieux — et la tâche avait de quoi plaire à un musicien tel que l'auteur — de comparer les airs de la Franche-Comté avec ceux d'autres provinces, et de rechercher si entre eux il existe des ressemblances comme si souvent on en remarque entre les paroles, car, on le sait, en fait de poésies populaires, on peut citer le vers de Musset :

Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.

La chanson populaire a le don de l'ubiquité; non seulement dans des provinces éloignées les unes des autres, mais dans des pays étrangers on rencontre les mêmes données, les mêmes pensées. M. Beauquier n'a pas tenu à signaler ces curieux rapprochements. Deux ou trois fois il se borne à vaguement indiquer une référence. Un peu moins de cinq lignes lui suffisent à propos de cette belle ballade de Jean Renaud répandue dans toute la France, en Italie, en Espagne, en Portugal, partout. M. Beauquier n'a pas voulu faire une œuvre scientifique, — l'adjectif est bien admissible, puisqu'il est convenu que le folklore est une science, — mais il a fait un très bon recueil, dont beaucoup de morceaux offrent d'heureuses variantes à des pièces déjà connues, dont d'autres étaient inédits.

Des folkloristes scrupuleux blâmeront peut-être M. Beauquier de n'avoir pas indiqué le lieu de provenance de chaque chanson. Aujourd'hui on pousse si loin l'amour de l'exactitude que l'on donne même les noms des rustiques chanteurs. TH. P.

Virgile avant l'Énéide, par V. DUCHATAUX. Paris, Thorin, 1894, in-8 de 170 p. — Prix : 3 fr.

Une curiosité sans cesse renaissante s'attache à la personne et aux œuvres des plus illustres écrivains. C'est ainsi que M. Duchâtaux a entrepris de nous raconter les premières années de Virgile, jusqu'au jour où le poète entra définitivement en possession de la renommée et de la fortune. Nous le voyons naître près de Mantoue dans un milieu rustique, recevoir une éducation fort étendue pour l'époque, s'essayer sans succès au barreau et débuter en poésie par une imitation d'Homère (le *Culex*), qui ne laissait pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin. A propos des théories philosophiques de Virgile, l'auteur commet une erreur manifeste en nous présentant les vers 219-227 du IVe chant des *Géorgiques*

comme « l'expression la plus nette du panthéisme épicurien. » C'est « stoïcien » évidemment qu'il faut dire.

« On ne prête qu'aux riches, » dit un proverbe bien connu. De là l'attribution faite à Virgile de bon nombre de petits poèmes dont quelques-uns au moins ne sont certainement pas de lui ; celui-ci, parce que les malédictions furieuses qu'il renferme sont incompatibles avec une sensibilité aussi exquise que la sienne, celui-là, parce qu'il a été écrit par un homme fatigué de la vie et dédaigneux des faveurs populaires. En revanche, M. Duchâtaux affirme sans hésiter l'authenticité de la *Copa* et du *Moretum*.

Il est intéressant de suivre ses patientes recherches pour déterminer l'ordre chronologique des dix églogues, ordre absolument différent de celui dans lequel elles sont constamment éditées. Contrairement à l'opinion commune, et pour des motifs qui paraissent sérieux, la IXe est considérée ici comme antérieure à la Ire, « un des chefs-d'œuvre de la littérature latine. » M. Duchâtaux assigne une origine assez plausible aux expressions bibliques qui se rencontrent dans la IVe, à propos de laquelle il passe néanmoins entièrement sous silence l'interprétation imaginée par l'admiration des siècles chrétiens. Il ne manque pas de faire remarquer que la plupart des églogues n'ont presque rien de « bucolique, » et que l'une ou l'autre devait peut-être servir au théâtre de ce que nous appelons « un lever de rideau. » Ailleurs, la scène champêtre n'est qu'un décor derrière lequel apparaissent les tristesses et les misères de la vie politique d'alors. « Après tout, ajoute l'auteur, les genres littéraires n'ont point de limites infranchissables, et il n'est pas interdit au génie d'en tirer, quand il le peut, des effets nouveaux » (p. 104).

M. Lantoine a soutenu récemment que l'inspiration première des *Géorgiques* appartenait en propre à Virgile : M. Duchâtaux partage au contraire la version traditionnelle, d'après laquelle la composition de ce poème aurait été suggérée et presque commandée par Mécène. Sauf une comparaison minutieuse avec les *Œuvres et Jours* d'Hésiode, les vingt pages consacrées aux *Géorgiques* n'offrent rien de bien saillant.

Si cette étude devait être quelque jour réimprimée, il y aurait lieu de corriger certaines fautes typographiques, de ne pas répéter les citations même les plus topiques ; enfin de reviser çà et là la traduction (Voir, par exemple, p. 99, celle des vers 21 et 22 de la neuvième églogue).

C. Huit.

La Poésie patriotique en France dans les temps modernes, par Ch. Lenient. Paris, Hachette, 1894, 2 vol. in-16 de vii-464 et 492 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Suppléant de M. Saint-Marc Girardin en 1867, professeur titulaire de poésie française à la Sorbonne depuis 1873, M. Lenient n'a jamais

étudié les poètes pour eux-mêmes, ni recherché le caractère littéraire, philosophique ou même personnel de leurs œuvres. Le côté extérieur, les allusions historiques, le mouvement de l'opinion, le bruit de la rue, l'ont toujours tenté, et il s'y est porté avec l'ardeur, avec la verve d'un esprit facile, qui ne redoute pas les moyens un peu vulgaires, le gros rire et la banalité. Ses récents cours si suivis, dans lesquels il développait complaisamment les grandeurs du théâtre moderne, analysant avec entrain les chefs-d'œuvre du Vaudeville ou du Palais-Royal, ont pu étonner quelques vieux classiques.

Le volume qu'il publie aujourd'hui est une suite naturelle de ses précédents ouvrages, de *la Satire en France, ou la Littérature militante au XVIe siècle,* qui avait obtenu un succès mérité il y a quelque vingt ans, de *la Poésie patriotique du moyen âge*, qui est de 1891. L'auteur s'appuie sur Gœthe pour affirmer que toutes les poésies sont des poésies de circonstance; que c'est la vie réelle qui les a fait naître, que c'est en elle qu'elles trouvent leur fond. Et il prétend faire de l'histoire politique elle-même l'auxiliaire de la poésie et de la critique. « La vie! voilà ce qu'il cherche à retrouver sous les formes variables et multiples de la poésie, qui est, bien souvent, la meilleure et la plus fidèle gardienne des souvenirs. » Aussi, il ne dédaigne pas les œuvres qui, à défaut de valeur littéraire, offrent un intérêt rétrospectif comme expression d'une idée ou d'un sentiment contemporain.

C'est là un point de vue spécial, qui élargit singulièrement le champ de l'observation littéraire, car il n'exclut ni les chansons, ni les épigrammes, ni les pièces fugitives, comme on disait autrefois, ni les épitaphes burlesques, ni ces manifestations multiples de la gaieté française, qui ne peuvent guère passer pour de la poésie. Que le patriotisme y trouve un regain d'enthousiasme, une excitation parfois bienfaisante : nous en demeurons d'accord ! Orphée ou Béranger ont eu leur chauvinisme. D'ailleurs, les poètes sont des hommes très souvent comme les autres. Bien que planant au-dessus des nuages, bien que rêvant aux étoiles, ils vivent au milieu de nous, se mêlant au besoin à nos mesquines querelles de chaque jour et consentant souvent à descendre de l'Olympe pour se permettre, même en vers, une allusion au temps présent ou une mordante attaque personnelle.

M. Lenient faisant l'histoire de la poésie patriotique, — ou plutôt politique, — au XVIe et au XVIIe siècle, trouve dans Marot et dans Budé bien des allusions à François Ier et à ses batailles nombreuses. La Pléiade, Joachim du Bellay et Ronsard ne sont pas seulement des initiateurs littéraires, ce sont les chantres des guerres civiles. Sous la Ligue, il y a des poètes royalistes. Malherbe est un poète « national et monarchique, » — ce que Boileau n'avait pas deviné; et l'auteur de *l'Art poétique*, comme le La Fontaine des *Fables*, comme les grands tragiques du siècle

de Louis XIV, sont, dans leur genre, des écrivains politiques, qui oublient de temps à autre l'imitation des anciens pour faire leur cour à celui qui pensionne les poètes.

Avec le XVIIIe siècle les mœurs changent : on n'est plus passionné et on n'est plus flatteur ; mais on se venge, sur un pouvoir faible et sur des généraux ou des ministres incapables, des humiliations nationales. Voltaire seul encense cyniquement le roi de Prusse vainqueur de la France ; les chansonniers se contentent de s'en prendre à Soubise, à l'abbé de Bernis ou aux favorites du Roi. Jamais l'esprit ne courut autant les rues. Les citations nombreuses, que rappelle à chaque page l'auteur, pour être très banales, n'en paraissent pas moins amusantes. Les approches de la Révolution et bientôt la Terreur fournissent un thème de plaisanteries plus lugubres. Si M. Lenient célèbre la courageuse verve d'un André Chénier, peut-être ne stigmatise-t-il pas suffisamment les refrains odieux à l'aide desquels on excitait la populace contre les « aristocrates » et surtout contre la Reine. Sous l'Empire, il faut bien chercher pour trouver un mouvement d'opinion se manifestant au grand jour : les contemporains se rattrapaient en écrivant des Mémoires que l'on exhume aujourd'hui. Mais avec la Restauration et le gouvernement de Juillet, Béranger devient un personnage et Auguste Barbier trouve son jour de gloire. Pendant un demi-siècle le nom de Victor Hugo passe par des popularités diverses ; car il a tout chanté avec le même lyrisme et des enthousiasmes variés, en passant des rois et des empereurs aux peuples. Et enfin de nos jours, M. Lenient signale de beaux élans de poésie patriotique chez Paul Déroulède, Manuel, Coppée, Clovis Hugues et jusqu'au *Chat Noir*. Mais pourquoi, après Pierre Dupont et le très médiocre Gustave Mathieu, n'a-t-il pas donné au moins un souvenir à l'honnête Gustave Nadaud ? On ne saurait dire que ses chansons n'étaient point politiques ; la police faillit l'appréhender pour son fameux *Pandore*, l'un des refrains les plus populaires, et on ne saurait oublier sa bonhomie très fine et très gauloise.

C'en est assez pour comprendre le plan adopté par M. Lenient : il l'a suivi point par point, sans grande nouveauté peut-être, mais avec compétence et agrément, comme un professeur de Sorbonne, qui a bien raison de faire profiter le grand public des leçons que son auditoire seul avait pu goûter.

G. Baguenault de Puchesse.

Les Grands Écrivains français. Diderot, par Joseph Reinach. Paris, Hachette, 1894, in-18 de 213 p. — Prix : 2 fr.

Doué des plus beaux dons de l'intelligence, mais déréglé, débridé, volcanique, s'abandonnant avec une souveraine inconscience à toutes les fougues de sa nature pétrie d'esprit et de boue, mais toujours prête à retomber en boue dès que l'esprit, abdiquant sa nécessaire domina-

tion, renonce à soumettre tout l'être à une discipline supérieure, Diderot, génial, mais obscène, immonde, est bien le grand Cynique français. Pour glorifier ce cynique dans la collection des *Grands Écrivains français*, c'est M. Joseph Reinach qui a été choisi.

Diderot est à la mode de plus en plus. Il a sa statue dans Paris. Les anarchistes, qui ne s'inclinent devant personne, avec juste raison reconnaissent pourtant en ce révolté leur initiateur, et lui portent des bouquets. L'Université se met à l'étudier. C'était avant-hier M. Parigot, hier M. Louis Ducros, qui nous parlaient avec admiration et sans colère du monstre. Le livre de M. Reinach est donc plein d' « opportunité. » Très littéraire du reste, très joli, très brillant, ce petit volume. Quelques-uns même penseront peut-être que ce style à grand éclat est mieux à sa place dans des *Catilinaires* que dans un ouvrage de critique littéraire. Pour ma part, outre que j'ai un faible pour l'écriture flamboyante, quand les images sont, comme ici, énergiquement pittoresques, et les métaphores chatoyantes à l'œil, je pense que le chaud coloris de Diderot a naturellement reflété sur les pages où M. Reinach épanchait son admiration.... Et c'est de cet enthousiasme même que je lui demanderais compte plutôt que de la forme parfois lyrique sous laquelle il s'exprime.

Il y a dans le livre six chapitres. Sur le *Théâtre* et les *Salons* nous sommes d'accord ou presque. Aux grossièretés, aux trivialités, aux blasphèmes près, je trouve en effet les *Salons*, malgré leurs défauts, une lecture captivante, une œuvre utile en son temps pour ramener l'art à la Nature, et pour ramener à l'art un public surtout sensible aux choses littéraires. Ses drames sont détestables et mortellement ennuyeux. Mais ses théories dramatiques ont en somme triomphé.

Au chapitre des *Romans et satires*, s'il faut louer M. Reinach de ne pas se complaire dans le « cloaque » des *Bijoux indiscrets* et de trouver qu'il y a dans *Jacques le fataliste* trop d'odeurs de fumier, il devient bien difficile pour quelqu'un qui vit en dehors des passions de la politique de réserver, comme l'auteur, toute son admiration pour *la Religieuse*, de la déclarer « un document historique sans prix, » un « récit dantesque, » où des atrocités et des turpitudes commises par « la meute des tortionnaires en cornette, » verres cassés sous les pieds nus, pincettes rouges dans les mains, bras garrottés, privation de nourriture, etc...., « *rien n'a été inventé !* »

Le même esprit, — qui n'est pas l'esprit nouveau, — a inspiré le chapitre sur l'*Encyclopédie*. Non seulement M. Reinach exalte avec une habile éloquence le rationalisme, qui est le caractère dominant de l'œuvre ; ce rationalisme aujourd'hui démodé que sa rhétorique sonore appelle : « la grande flamme qui éclaire l'humanité et ne s'éteindra plus qu'avec elle ; » mais, à la façon ardente dont il conte la guerre entre Diderot et

les jésuites, on voit bien qu'il vit loin, très loin des hauteurs sereines de la sagesse, dans un milieu toujours effervescent, où il est presque impossible de garder le libéralisme équitable des vrais hommes de lettres.

La *Philosophie* de Diderot, à travers toutes ses contradictions, c'est simplement l'athéisme, le matérialisme, avec — je reprends le mot de M. Faguet — « toutes les décadences » qui en sortent peu à peu tous les jours. M. Reinach, sans doute, recule devant la morale à laquelle conduit logiquement cette doctrine, et qui n'est que le retour effréné à l'état de nature, avec éloge franc, sans embarras, de la promiscuité des sexes et de l'inceste.... Il recule, au nom de « l'Idéal, qui est aux mœurs ce que le Beau est aux arts. » Mais le reste lui va : transformisme, darwinisme, génération spontanée, toutes ces troubles hypothèses d'hier, dont la science sans doute tirera quelque chose dans un siècle ou deux, mais que la passion antireligieuse, toujours impatiente, comme si elle était toujours à court, ramasse à peine nées avec empressement, pour les pétrir à sa manière et les lancer de toutes ses forces contre l'éternelle ennemie. M. Reinach n'en admire pas seulement la grandiose audace, comme peut et doit le faire quiconque garde son sang-froid, mais il semble s'y attacher amoureusement, comme si elles étaient déjà d'inébranlables vérités.

Et quant au jugement sur *l'Homme*, quelques réserves qu'il y ait sur sa grossièreté de « faune en rut » (le mot est de M. Reinach), sur ce qu'il y eut en lui de dévergondage ou de bestialité, comme on voudra, l'admiration et la sympathie n'en sont pas moins les sentiments qui dominent et font presque de ce chapitre un panégyrique. Diderot est proclamé « le plus brave homme du monde, capable de dévouement et de sacrifice, d'une probité scrupuleuse, d'une charité inépuisable, d'une pitié active....; bon fils, bon père, bon ami, il n'a pas dépendu de lui qu'il fût un mari fidèle, et s'il avait vécu plus tard, il eût été bon citoyen et bon patriote.... Sa vie tout au long est généralement irréprochable.... » Ce n'est pas ainsi que M. Ducros, mieux informé ou moins partial, nous le montrait récemment. Il le peignait comme un monstrueux égoïste, goinfre avec délices, tandis que sa femme et sa fille mouraient de faim, prodigue sans doute, mais aussi cupide, attrapant par des tours de coquin l'argent de Catherine II, étranger au moindre sentiment de patriotisme ou de délicatesse, au demeurant dénué de tout sens moral. Entre les faits et les documents de M. Ducros et les phrases élégantes de M. Reinach on peut choisir. Il est vrai que M. Reinach n'est pas du tout janséniste. Il termine son livre en exaltant de la plus poétique manière l'adultère prolongé de Diderot avec Mlle Voland. Cette liaison d'un homme marié, père de famille, entre quarante et soixante ans, cet amour, — que la loi punit, monsieur le législateur, — « ce fut, dit-il, la force de sa vie! » — Mais pourquoi passe-t-il sous silence les

trafics malpropres d'argent? Car, en France, s'il est vrai qu'on a toujours aisément pardonné aux grands hommes le libertinage des mœurs, jusqu'ici, du moins, les honnêtes gens se sont montrés sévères pour qui porte à la figure ou aux mains l'éclaboussure des tripotages.

GABRIEL AUDIAT.

La Littérature scandinave, par L. BERNARDINI. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de 282 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce titre est beaucoup trop général, puisque la plupart des écrivains classiques du Danemark, de la Norvège, de la Suède et de la Finlande qui a produit Runeberg, l'un des plus illustres, ne figurent pas ici ; il l'eût encore été si l'auteur eût ajouté : *du XIXe siècle* ou même *contemporaine ;* mais alors il eût fallu dans le premier cas supprimer Bellman, qui appartient au XVIIIe siècle ; dans le second, laisser de côté Tegnér, qui l'un et l'autre font disparate, étant isolés de leur école pour être réunis avec V. Rydberg, Snoïlsky, Strindberg, parmi les Suédois ; avec G. Brandes, Jacobsen, Herman Bang, parmi les Danois ; avec A. Garborg, J. Lie, Kielland, Bjœrnson, H. Ibsen, parmi les Norvégiens. L'ouvrage manque donc d'unité, et ce n'est pas son seul défaut. Le style est trop souvent incorrect (*aucun*, sans la négation, employé dans le sens de *pas un*, p. 195), ou affecté (la tache *chantante* des prairies et des arbres verts, p. 50), ou entaché de néologisme (*fantomatique*, p. 50, 200 ; *suédisifiés*, p. 197 ; leur amour a la *poignance* d'une souffrance, p. 60). Non pas que l'auteur soit incapable de bien conter ou de peindre avec simplicité et avec charme la nature et l'aspect des pays scandinaves. C'est dommage qu'un faux goût le porte trop souvent à dédaigner la langue de nos bons prosateurs pour se rapprocher de celle des décadents. Si, du moins, l'incorrection du style ne s'alliait pas à des théories nébuleuses, à des pensées mal digérées, à des considérations fausses comme celle-ci : « le travail des âges précédents aboutit, dans le nôtre, à l'éclatante affirmation du droit de l'individu » (p. 251), droit qui, au contraire, n'a jamais été plus fortement combattu qu'il l'est par les socialistes et les communistes.

Mais le plus grave défaut dans un ouvrage de ce genre, c'est que l'auteur ne connaît que très superficiellement le sujet auquel il prétend nous initier. Après avoir sommairement décrit Copenhague, il ajoute (p. 11) : « Je crois que je n'oublie rien, » et pourtant il n'a pas même mentionné le musée national et la collection des souverains au château de Rosenborg, qui sont les deux plus grandes curiosités de la ville et que les plus belles capitales peuvent lui envier. Confondant le prince Eugène de Beauharnais avec son second fils, Maximilien-Eugène, duc de Leuchtenberg, il marie (p. 33) le premier avec une grande-duchesse de Russie (Maria Nicolaïevna, qui en réalité épousa le second). Il s'imagine

qu'il n'y a pas eu de « littérature danoise avant le XVIIIe siècle, et que jusqu'à cette époque le théâtre de Copenhague parle français comme la cour » (p. 121, note), laquelle parlait allemand. Il fait allusion (p. 127) à l'hiver presque arctique de Copenhague, où le froid dure à la vérité plus longtemps qu'à Paris, mais n'y est pas plus rigoureux. Son ignorance des langues dans lesquelles sont écrites les œuvres qu'il entend juger se trahit, non seulement par la forme fautive qu'il donne aux noms propres (*Stienhjelm*, *Gyllenbor*, p. 55 ; *Œlenschlager*, p. 65, et *Œlenschlæger*, p. 223, pour *Stiernhielm*, *Gyllenborg* et *Oehlenschlæger*), mais encore par des traductions inexactes (*Enten.... eller* = soit.... ou bien, rendu par *ceci ou cela*, p. 127; *Bjærnstjerne* = Étoile d'ours, rendu par *Front d'ours*, p. 211 ; sans doute par suite d'une confusion de l'allemand *Stirn*, front, avec le danois *Stjerne* = étoile, en allemand *Stern*), ou bien dans des paraphrases méconnaissables (par exemple une chanson du ch. 15 d'*Arne*, par Bjœrnson, p. 163-164; voyez aussi p. 226-227).

Sa méthode d'ailleurs laisse fort à désirer : au lieu de faire d'abord connaître par des analyses les ouvrages qu'il a à juger, il procède par voie d'allusion, comme si ces livres étaient entre les mains de tous; il est vrai qu'un certain nombre d'entre eux ont été traduits en allemand, en anglais, en français; mais encore faudrait-il en avertir le lecteur, et les indications bibliographiques sont aussi rares que vagues. Faute de pouvoir recourir aux originaux ou aux traductions, on en est réduit à croire sur parole un critique dont les assertions sont trop souvent sujettes à caution. Tout n'est certainement pas faux dans cet ouvrage ; malheureusement, pour distinguer la vérité de l'erreur, il faut en savoir plus que l'auteur.

E. Beauvois.

HISTOIRE

Histoire de l'Église, par le cardinal Hergenroether, traduite par l'abbé Bélet. T. VIII. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, in-8 de 476 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cours d'histoire ecclésiastique à l'usage des grands séminaires, par l'abbé Rivaux, directeur du Grand Séminaire de Grenoble. 11e édit. Paris, Delhomme et Briguet, 1894, 3 vol. in-8 de 591, 580 et 757 p. — Prix : 15 fr.

— Le tome VIII achève le grand et si utile ouvrage du cardinal Hergenrœther. Il contient les deux derniers chapitres consacrés à la neuvième époque : L'Age de la Révolution, 1789-1877. Le chapitre Ier, *Histoire extérieure de l'Église*, est compris dans le tome VII. Le chapitre II, *les Églises séparées et les sectes*, nous fait assister à l'émiettement qui se poursuit et à la déchéance qui s'accuse de plus en plus de toutes les sociétés religieuses qui ont perdu le vrai principe d'unité.

Il nous montre aussi cette végétation si multiple mais si éphémère de tant de systèmes et d'écoles qui, nés en dehors de l'Église ou dans son sein, se sont écartés de la pureté de la foi. Toutes ces écoles, tous ces systèmes, l'auteur les caractérise d'un mot toujours court, toujours juste. Plus intéressant encore est le chapitre III, qui nous présente la vie et la fécondité de l'Église se manifestant par les progrès des missions sur tous les points du monde, par l'établissement ou le rétablissement de la hiérarchie en certaines régions, par les progrès de la science ecclésiastique dans l'accomplissement de ses diverses tâches, par les congrégations religieuses et par tous les symptômes qui annoncent le réveil de la foi au sein du peuple chrétien.

Dans l'épilogue, l'éminent auteur ne dissimule ni la grandeur de la lutte, ni aucune des difficultés, aucun des périls de l'heure présente. Toutefois, après avoir gémi sur les ruines amoncelées, il pousse le cri de l'espérance. Une table chronologique bien détaillée et une table des noms propres complètent le volume.

Comme nous l'avons remarqué à l'occasion des précédents volumes, l'ouvrage d'Hergenrœther est pour l'apologiste, le théologien et le critique, un instrument de travail hors ligne. Non seulement tous les faits sont indiqués, mais, grâce à des notes bibliographiques très complètes et à des remarques critiques pleines de sagacité, il ouvre la voie aux recherches ultérieures dont il donne les moyens et les éléments. Pour conserver et, s'il se peut, pour augmenter encore l'utilité de ce précieux ouvrage, on devra, dans les éditions futures, tenir à jour les renseignements bibliographiques par l'indication de tous les ouvrages récents qui présenteront une vraie valeur. Par une soigneuse revision du texte on fera disparaître quelques *lapsus* plus ennuyeux qu'importants dus à quelques transcripteurs maladroits comme celui qui, au n° 252, a écrit *de la Colombière* pour *Ramière*, et *Drioux* probablement pour *Grou*.

— L'autre ouvrage publié à la même librairie, *Cours d'histoire ecclésiastique*, par M. l'abbé Rivaux, dont nous annonçons la onzième édition, n'a pas le même genre d'utilité ni le même caractère que *l'Histoire de l'Église*, d'Hergenrœther. C'est un résumé destiné à mettre immédiatement dans l'esprit du lecteur les conclusions de la grande histoire. C'est un ouvrage de seconde main, mais qui a sa valeur. Le récit est plein de clarté et de vie. Les faits sont suffisamment exposés pour qu'on en saisisse l'enchaînement. Rien n'est laissé dans l'ombre de ce qui peut exciter l'intérêt et concourir au but de l'historien, qui est de montrer l'Église accomplissant à travers les âges la mission que Dieu lui a donnée d'enseigner la vérité et de faire le bien. M. Rivaux suit l'Église de siècle en siècle, groupe les siècles en sept époques, y compris la nôtre, puis ramène ces époques elles-mêmes à trois grandes périodes à chacune des-

quelles répond un volume de son ouvrage. Après chaque siècle, il fait une halte pour jeter sur les événements écoulés un coup d'œil d'ensemble. Mais après chaque époque la halte est plus longue, l'examen plus approfondi, les conclusions plus largement développées.

Si à toutes ces qualités nous ajoutons une doctrine irréprochable, nous comprendrons comment cet ouvrage a été adopté dans un grand nombre de séminaires. Nous comprendrons également que le vénérable évêque de Grenoble, qui en a approuvé la première édition, l'ait recommandé aux fidèles. LAMOUREUX.

Histoire générale du IVe siècle à nos jours. Ouvrage publié sous la direction de MM. ERNEST LAVISSE et ALFRED RAMBAUD. Tomes I-IV. Paris, A. Colin et Cie, 1894, 4 vol. in-8 de VI-805, 987, 984 et 999 p. — Prix : 12 fr. le volume broché ; 16 fr. relié.

La maison Colin prend dans la librairie française une place de plus en plus distinguée. La nouvelle publication que nous annonçons ne peut qu'ajouter à sa réputation et que lui attirer les sympathies du public éclairé.

Depuis longtemps déjà se faisait sentir le besoin d'une histoire générale écrite en français pour des Français; faute d'un ouvrage français récent et bien informé, nous en étions réduits à recourir aux travaux allemands. Remercions donc tout d'abord MM. Rambaud et Lavisse d'avoir entrepris de combler cette lacune, et M. Colin d'avoir prêté à cette œuvre le puissant concours de sa librairie.

Il devient de plus en plus difficile à une seule personne d'exécuter un travail aussi colossal; l'ouvrage, qui gagnerait peut-être en homogénéité, perdrait à coup sûr en sûreté et en étendue d'informations. La répartition du travail entre plusieurs personnes, comme elle a été faite par MM. Lavisse et Rambaud, en assure la rapide exécution et est une garantie de la solidité du fond. La surveillance constante des directeurs sur toutes les parties de l'œuvre empêche les incohérences. Sur ce point important, l'*Histoire générale* nous donne à peu près pleine satisfaction ; c'est à peine si de ci de là l'on relève quelques différences soit d'appréciation sur un même objet ou sur un même personnage, soit d'orthographe d'un même nom.

Le plan général de l'*Histoire générale* est bon, et l'on s'est arrangé pour faire correspondre chaque volume à une période déterminée de l'histoire. Le tome Ier retrace *les Origines* (395-1095) : il nous fait assister à la dissolution du monde romain, aux invasions des barbares, à l'établissement du pouvoir pontifical, à la naissance de l'islamisme, à la formation des divers États de l'Europe. Le tome II nous présente l'*Europe féodale* (1095-1270), et nous fait assister à cette grande lutte de la Papauté et de l'Empire, au mouvement héroïque des croisades, à la trans-

formation économique qui amène l'épanouissement de la vie communale, à la floraison de la civilisation médiévale ; en Asie, nous contemplons l'origine et les premiers développements des États turc et mongol. C'est *la Formation des grands États* qui caractérise la période comprise dans le tome III (1270-1492). Si les débuts de la Renaissance se trouvent enclos dans cette période, la période suivante, qui fait l'objet du tome IV (1492-1559), nous montre l'épanouissement de cette Renaissance dans toute l'Europe : *Renaissance et Réforme* se touchent par bien des points, La découverte des *nouveaux mondes* vient changer les conditions économiques de la vie européenne. Car, bien que le reste du monde ne soit pas négligé, c'est l'Europe qui forme le centre de l'*Histoire générale.*

Dans chaque volume, ce n'est pas seulement la suite des événements qui se développe à nos yeux, nous assistons aussi aux transformations des institutions, aux progrès des sciences, des lettres et des arts, à la marche générale de la civilisation.

Bien que MM. Lavisse et Rambaud se soient efforcés de s'assurer le concours de collaborateurs distingués et qu'ils aient réparti le travail à chacun suivant sa compétence, il était presque inévitable que dans un ouvrage façonné par plusieurs mains, certaines parties soient inférieures à d'autres ; M. Berthelot, par exemple, n'est visiblement pas au courant des travaux récents sur l'histoire mérovingienne ; bien que les recherches de M. Krusch sur la chronologie des rois de cette époque, par exemple, aient fait assez de bruit dans le monde de l'érudition, bien qu'elles aient été vulgarisées et complétées en France par le regretté Julien Havet, elles semblent être restées parfaitement inconnues à M. Berthelot, qui adopte toutes les dates erronées. L'on regrette également que pour l'histoire des peuples de l'Orient, des Indiens, par exemple, l'on n'ait point eu recours à la collaboration de spécialistes ; l'on aurait évité ainsi des chapitres faibles. Pourquoi M. Lavisse s'est-il réservé de présenter lui-même le tableau de la formation du pouvoir pontifical ? Il eût mieux fait de laisser la tâche à un collaborateur qui n'aurait peut-être pas laissé échapper les mêmes erreurs ; il est ridicule aujourd'hui de présenter la venue de saint Pierre à Rome comme une légende sans fondement historique, alors que la grande majorité des écrivains, même protestants, ont abandonné un système peu solide, pour se rattacher à l'opinion qui a toujours été la doctrine des savants catholiques. Il est fâcheux que l'on n'ait pas cru devoir, pour certaines époques du moins, donner le tableau de la civilisation des pays autres que la France. Il est arrivé que l'on a fait entrer dans le tableau de la civilisation française des traits empruntés à la civilisation étrangère : c'est ainsi que dans le chapitre sur la civilisation de notre pays au XIIIe siècle et au XIVe, le paragraphe consacré aux sciences parle de l'étranger beaucoup plus que de la France (notons, en passant, que la médecine a été complètement négligée, bien que des

publications récentes, comme celles du docteur Pagel, aient attiré l'attention sur les œuvres de nos médecins français du XIVe siècle).

Sans vouloir multiplier les critiques, je regretterai encore que la bibliographie qui termine chaque chapitre soit assez mal conçue; les indications bibliographiques sont données le plus souvent d'une manière incomplète et fautive. Dans la seule page 46 du tome Ier (Bibliographie du *Monde romain jusqu'en 395*), nous trouvons les renseignements suivants : « Les écrivains ecclésiastiques sont réunis dans la collection de l'abbé Migne, sous le titre de *Patrologie*, 221 vol., 1844-1857 ; » on dirait que les deux cent vingt et un volumes ne contiennent que des auteurs relatifs à la période antérieure au IVe siècle; l'ouvrage de l'abbé Beurlier, *Essai sur le culte des empereurs romains*, est indiqué comme publié en 1870 au lieu de 1890; on renvoie à un tome VIII de l'*Histoire des Romains* de Duruy, lequel tome n'a jamais existé; à côté de l'ouvrage de M. Aubé, il fallait au moins citer ceux de M. Allard et du commandeur de Rossi. Ce n'est là qu'un exemple entre cent de la mauvaise manière dont sont rédigées ces bibliographies.

L'on pourrait, en entrant dans le détail, signaler plus d'une erreur et trouver matière à plus d'une critique. Cet ouvrage est de ceux qu'il est toujours aisé de critiquer, mais dont il est difficile de se passer. Il est donc assuré du succès qu'il mérite, et l'on ne peut que lui souhaiter une nouvelle édition où les imperfections soient effacées, et où les fautes de typographie assez nombreuses soient corrigées. Il serait fort désirable que la maison Colin entreprît de l'*Histoire générale* une édition illustrée à la manière de l'ouvrage d'Oncken. Nous croyons que la tentative serait assurée d'un plein succès. E.-G. Ledos.

Joannis de Capella cronica abbreviata dominorum et sanctorum abbatum Sancti Richarii. Nova editio quam summariis annotationibusque illustravit E. Prarond. Paris, A. Picard, 1893, in-8 de XVIII-194 p. — Prix : 6 fr.

Jean de la Chapelle, curé d'Oneux, écrivit sa chronique abrégée de l'abbaye de Saint-Riquier au mois de mai 1492, par le commandement d'Eustache le Quieu, abbé de Saint-Riquier. Il aurait pu être un continuateur modeste du célèbre Hariulf (l'éditeur écrit tantôt ce nom Hariulfe (p. II) et tantôt Hariulphe, p. III) : or, il paraît que s'il a cité deux fois son nom et incorrectement, il n'a pas eu sous les yeux son œuvre. La source principale du travail de Jean de la Chapelle est une « chronica » qu'il a omis de désigner d'une façon plus précise, et qui n'a pas été retrouvée : aussi son abrégé, que seules des copies relativement modernes nous ont conservé, a semblé à M. Prarond mériter une première édition en 1856, une seconde en 1893. Il y a bien des réserves à faire peut-être sur l'indulgente allusion aux amours d'Angilbert et de

Berthe, la fille de Charlemagne (p. 11), et plus généralement sur l'intérêt de bien des passages de la chronique elle-même, qui débute avec la naissance de Notre-Seigneur. On s'arrêtera avec plus d'attention sur les faits qui regardent l'histoire de l'abbaye de Saint-Riquier. Mais dès qu'il touche à l'histoire générale, Jean de la Chapelle est bien inexact ; il prétend que Charles VI mourut de la maladie contractée au Mans : or, Charles VI, atteint de sa maladie mentale le 5 août 1392, mourut trente ans après. Et ainsi du reste. On pardonnera à Jean de la Chapelle une partie de ses méfaits historiques, en faveur d'un court paragraphe qu'il consacre à la mission de Jeanne d'Arc. M. E. Prarond n'est pas d'accord avec M. Quicherat pour l'interprétation d'un mot et propose au mot « perit, » qu'il voudrait lire « per it, » un sens trop fantaisiste. Il est certain que M. Prarond, qui est fort soigneux, est un peu inexpérimenté : page 42, ligne 8, il hésite à lire « Dannois ; » page 129, il s'étonne de voir la mention de « monetam ex corio, » qu'il essaie de lire « ex æreo pour ex ære [?] ; » ailleurs (p. 142) il imprime « Ma*u*sart du Bos » pour Ma*n*sart ; page 147, « comitem Derminac » pour « d'Erminac, » comme il l'a écrit quelques lignes plus bas ; page 155, « Ba*n*elinguehan » pour « Bavelinguehan ; » page 185, « Eustache le Quie*n*, » qu'il nomme plus bas, et avec raison, Eustache le Quieu. Enfin il ignore (p. 178) le sens du mot « falla, » qui veut dire halle. Malgré ces taches, sachons gré à l'éditeur de ses efforts, qui, s'ils n'ont point supprimé toutes ses erreurs, en ont assurément diminué le nombre et la gravité. L. H. M.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France. *Espagne*, avec une introduction et des notes par A. Morel-Fatio, avec la collaboration de M. H. Léonardon. T. Ier : *1649-1700*. Paris, Alcan, 1894, in-8 de xxvii-527 p. — Prix : 20 fr.

Ce volume va du traité de Westphalie à l'ouverture de la succession de Charles II. C'est la partie la moins explorée de l'histoire des relations de la France avec la dynastie autrichienne de la Péninsule. A partir de 1700, tout a été dit, non seulement par les chroniqueurs militaires, mais par les curieux de dépêches inédites qui, comme M. Legrelle ou M. le marquis de Courcy, ont trouvé encore beaucoup à glaner derrière les grandes récoltes moissonnées par M. Mignet : dans les cinquante années qui précèdent, tout était obscur et compliqué. Non pas que les événements aient très grande importance : Philippe IV et Charles II n'étaient pas des héritiers bien dangereux de Charles-Quint ; et Louis XIV n'eut pas grand mérite à les réduire à sa merci. Ce qu'on ne savait pas aussi précisément, c'était la persistance et la longue préparation du grand Roi à faire de l'Espagne une annexe de la monarchie française. Dès 1656, une mission secrète de Lionne posait les jalons d'une alliance avec la cour qui avait soutenu le plus vivement la Fronde contre le gouverne-

ment de Mazarin jusqu'à entraîner avec elle Condé. Et trois ans après, la paix ne se faisait qu'avec la condition du mariage de l'infante Marie-Thérèse et de Louis XIV, accompagné de stipulations de renonciation à la succession du roi d'Espagne si habilement rédigées, qu'un simple « *moyennant* » devait les rendre caduques. Aussi, à peine Philippe IV est-il mort, qu'en 1665 la France s'empare de la Flandre et de la Franche-Comté, dont la conquête devient définitive par le traité d'Aix-la-Chapelle et plus encore par la paix de Nimègue. Pendant cette période, les ambassadeurs français sont le maréchal de Gramont, l'archevêque d'Embrun, Bonsy, surtout le marquis de Villars, qui jusqu'en 1681 ne remplit pas moins de trois missions en Espagne.

L'auteur, tout en faisant ressortir le caractère et les talents de chacun de ces diplomates, s'attache surtout à démêler les intrigues qui se croisaient à la cour de Madrid et les personnages politiques dont l'influence était prépondérante en Espagne. Il trouve sur son chemin la singulière figure de cette Marie-Louise d'Orléans, que Louis XIV donna pour femme à son faible beau-frère, et qui, loin d'aider les entreprises de la France, ne fit que causer des embarras à tout le monde. Sa mort, aussi extraordinaire que sa vie, est restée une énigme. Mais ce qui ressort clairement de tous les témoignages, c'est qu'en dépit de l'habileté déployée par le prince et la princesse d'Harcourt, et ensuite par le marquis de Feuquière, les affaires de Louis XIV, c'est-à-dire l'idée fixe qu'il avait de s'emparer de l'Espagne après la mort de Charles II, n'avançaient pas au gré de ses désirs. Ce que la persuasion n'obtenait pas, le Roi résolut de l'obtenir par la force. Feuquière était mort à Madrid au commencement de 1688; son fils, le comte de Rebenac, lui succéda, et il partit avec deux instructions, dont l'une, appelée aussi « mémoire très secret, » prévoyait l'éventualité de faire reconnaître par les ministres et les grands les droits du Dauphin à la couronne d'Espagne, et contenait même deux proclamations au nom de Louis Ier. Le cas où il faudrait substituer le second fils du Dauphin, le duc d'Anjou, à son père, était mis en seconde ligne. Et la théorie des droits des Bourbons, aussi bien que les moyens pratiques de leur assurer la succession, s'y trouve déduite avec une précision et une minutie qui ne laissent quoi que ce soit à désirer.

Rebenac avait assez bien réussi dans sa délicate mission, quand la rupture de 1689 vint interrompre pendant huit années, jusqu'à la paix de Ryswick, toute relation avec l'Espagne. Louis XIV, pendant cet intervalle, utilisa les services de deux religieux, les PP. Blandinières et Duval, qui étaient chargés de le renseigner sur les projets de partage que l'Europe poursuivait contre la France. En 1698, le marquis d'Harcourt arriva à Madrid pour rétablir une situation que le Roi regardait comme si désespérée, qu'il ne voulut pas croire aux assurances que lui donnait

son ambassadeur de la probabilité d'un testament régulier en faveur du duc d'Anjou. M. d'Harcourt s'étant retiré après la publication du troisième traité de partage, le 25 mars 1700, c'est encore un simple chargé d'affaires, M. de Blécourt, qui assista à l'ouverture du fameux testament qui devait amener en Europe des luttes si longues et si sanglantes. L'ensemble de cette histoire était connu et les détails n'en sont pas moins piquants ; mais ce qui fait surtout la nouveauté du volume publié par M. Morel-Fatio, ce sont les biographies si bien informées qu'il a rédigées sur chacun des agents envoyés par Louis XIV en Espagne ; c'est aussi la notice sur les ambassadeurs et ministres d'Espagne en France de 1645 à 1700, qu'il a eu la bonne pensée de publier en appendice.

G. Baguenault de Puchesse.

Lettres de Marie-Antoinette. *Recueil des lettres authentiques de la Reine,* publié pour la Société d'histoire contemporaine, par Maxime de la Rocheterie et le marquis de Beaucourt. Tome I. Paris, Alph. Picard, 1895, in-8 de cxxvi-246 p. — Prix : 10 fr.

L'ouvrage dont le premier volume vient de paraître apportera à l'histoire moins d'inédit que les précédentes publications de la Société d'histoire contemporaine ; mais il s'adresse à un public plus large encore, et je souhaite qu'il se trouve bientôt dans les mains de tous les lecteurs qui s'intéressent à Marie-Antoinette et qui possèdent déjà les deux volumes, couronnés par l'Académie française, de M. de la Rocheterie. La publication nouvelle en est le complément documentaire, et recevra sans doute aussi bon accueil. Le public, en effet, n'a jamais cessé de soutenir de sa sympathie et de sa curiosité les historiens qui lui ont parlé de la malheureuse Reine ; ce sont les écrivains, au contraire, qui ont trop souvent manqué à leur mission devant ce public, et qui ont abusé de sa crédulité pour encombrer les esprits de légendes souvent absurdes, et les bibliothèques de documents faux. Le travail par lequel MM. de la Rocheterie et de Beaucourt ont constitué un recueil des lettres authentiques de la Reine marque un pas de plus de la réaction véridique qui a succédé aux inventions sentimentales et aux falsifications du milieu du siècle.

« Il est bien extraordinaire, » écrivait en 1856 le bibliographe Quérard, « que, depuis près de soixante-trois ans que date la mort de Marie-Antoinette, personne n'ait encore songé à rassembler toutes les lettres authentiques de cette reine et à en faire une publication exacte et complète. » Ce vœu n'était point encore réalisé. Mais les deux historiens se sont mis à l'œuvre, avec la pensée de séparer une bonne fois, dans cette correspondance, le bon grain de l'ivraie, de fournir aux curieux des documents contrôlés, et de faire en même temps « un hommage à la grande et royale victime, et une protestation contre les faussaires, odieux insul-

teurs jadis, complaisants flatteurs aujourd'hui, qui se sont acharnés sur elle comme sur une proie ou qui ont osé spéculer sur sa tombe » (p. VIII).

L'ouvrage s'ouvre par deux introductions. La première, écrite par M. de Beaucourt, est une étude critique et bibliographique sur les lettres apocryphes de la Reine, depuis celles qui ont circulé dès l'époque révolutionnaire jusqu'aux plus récentes fabrications. On y trouvera la liste des autographes vrais ou faux mis en vente ou en circulation au cours du siècle, à partir du moment où, sous la Restauration, les autographes devinrent à la mode. L'auteur a dépouillé les catalogues de ventes, les descriptions de collections, discutant et classant chaque pièce avec une précision parfaite. Les spécialistes goûteront dans le livre ce curieux travail. Je me borne à signaler le second chapitre, d'intérêt plus général, qui résume ce qu'on doit savoir sur de trop célèbres correspondances connues sous le nom de recueil d'Hunolstein et recueil Feuillet de Conches. Ces correspondances de Marie-Antoinette, parues en 1864, plusieurs fois réimprimées et conservées encore dans de nombreuses bibliothèques, contiennent une masse de lettres apocryphes, dont l'origine est encore douteuse, mais dont la fausseté, dénoncée dès le premier jour par quelques critiques, ayant à leur tête MM. de Sybel et Geffroy, a mis très longtemps à être définitivement admise. L'indignation soulevée à Vienne par ces inventions, d'ailleurs habiles, nous a valu la précieuse publication, par M. d'Arneth, de la correspondance entre Marie-Thérèse et Marie-Antoinette conservée aux archives privées de la famille impériale d'Autriche. On vit alors, pour ne prendre qu'un exemple, que toutes les lettres de la reine de France à l'archiduchesse Marie-Christine étaient l'œuvre d'un faussaire, qui ignorait que Marie-Antoinette n'avait jamais entretenu de correspondance avec cette sœur pour laquelle elle n'avait aucune sympathie et que tout séparait d'elle. Les falsificateurs, en lui prêtant toute une correspondance d'intimité, n'avaient pas eu la main heureuse. Ils n'avaient pas eu meilleure chance sur un autre point : ignorant que l'écriture de la Reine s'était beaucoup modifiée avec le temps et qu'on en retrouverait la suite aux archives de Vienne, ils avaient fabriqué des lettres « autographes » de Marie-Antoinette dauphine écrites de l'écriture de ses dernières années. La paléographie joua, en effet, un grand rôle dans les débats de cette époque, et de nombreux fac-similés furent échangés dans les articles. Les phases de cette longue polémique sont résumées par M. de Beaucourt avec beaucoup de netteté, et bien que tout cela soit loin de l'attention publique, c'est une page d'histoire morale qui devait être écrite. Il en ressort que le recueil d'Hunolstein, tout en méritant d'être jeté au feu, n'entache aucunement l'honorabilité littéraire du parfait gentilhomme qui l'avait mis au jour, trompé lui-même par les faussaires qui lui avaient vendu sa collection. Il en ressort aussi (car on doit aux morts la vérité)

que le recueil Feuillet de Conches, où sont d'ailleurs des pièces intéressantes mêlées aux fausses pièces, ne se trouve pas, quant à ses origines, dans les mêmes conditions morales que celui du comte d'Hunolstein.

La préface historique de M. de la Rocheterie est composée pour le grand public et sert d'introduction à la lecture des documents, mettant en valeur leurs caractères généraux, expliquant en quelles périodes de sa vie la Reine les a écrites. L'historien de Marie-Antoinette a profité de cette occasion pour résumer ses recherches sur la Reine et pour peindre, en dehors de l'encombrement des faits historiques, le portrait moral qu'il s'est fait d'elle. Ce portrait est par lui-même fort bien tracé. Je ferais volontiers pour mon compte, si c'était le lieu d'en discuter, quelques réserves de nuances sur le caractère de Marie-Antoinette, tel que le dépeint son biographe, réserves qui tiennent sans doute à ce que je ne suis pas, comme lui, un « amoureux de la Reine. »

Le travail de choix des documents était préparé par les recueils de MM. d'Arneth, Geffroy, Flammermont, de Reiset, etc., qui ont apporté des pièces d'une provenance insoupçonnée. Il n'y avait qu'à puiser avec confiance dans leurs publications, en complétant seulement l'annotation qu'ils avaient donnée. Il n'en allait pas de même avec les recueils Feuillet, où on n'avait même pas la ressource de tout rejeter en bloc, car il s'y trouve au contraire des documents dont les références sont souvent insuffisantes, mais qu'on ne trouve pas ailleurs et qui semblent offrir des caractères intrinsèques d'authenticité. C'est ici que l'esprit critique a dû entrer en jeu, et je sais d'expérience qu'il y a dû avoir chez les éditeurs mainte hésitation. Le choix exécuté pour le premier volume est d'ailleurs irréprochable. Les sources et les éditions antérieures sont indiquées avec soin. L'annotation, qui sera, il faut l'espérer, complétée par un index, est sobre, mais suffisante. Les lettres, qui offrent tant d'attraits par le nom même de celle qui les a écrites, présentent peu d'obscurités sérieuses et s'éclairent les unes les autres par leur succession même. — Observons, page 161, que le portrait de Marie-Antoinette en costume royal qui est à Versailles (avec réplique à Trianon) et qui a été, sous la Restauration, l'objet d'une magnifique gravure de Mecou et Roger, sous le nom du peintre Roslin, ne saurait plus être attribué aujourd'hui à l'artiste suédois. M. Bouchot a démontré, dans *les Lettres et les Arts* du 1er janvier 1887, que la lettre de la gravure provient d'une confusion et que le célèbre portrait est de Mme Vigée-Lebrun ; il correspond d'ailleurs exactement à la description qu'en fait celle-ci dans ses *Souvenirs* (I, p. 65).

Rien ne manque à ce travail pour en assurer le succès. Mais les éditeurs se tromperaient s'ils croyaient en avoir fini, dans leur domaine, avec l'apocryphe et la légende. Le bon public, en matière d'histoire, aime à être berné et ne renonce pas à ce qui a trouvé une fois le chemin

de son imagination. On joue actuellement sur une scène de Paris un nouveau drame sur *le Collier de la Reine*. Il y avait une émouvante pièce à faire avec la vérité historique, depuis longtemps acquise sur ce point; l'auteur a préféré suivre le roman d'Alexandre Dumas et personne ne paraît s'en être étonné. Il en sera de même pour le sujet qui nous occupe. On continuera à lire des livres pompeusement intitulés *la Vraie Marie-Antoinette* et écrits sur des documents faux; des journaux sérieux persisteront à citer pêle-mêle « les consciencieuses publications de MM. Feuillet de Conches, d'Hunolstein et d'Arneth » (*Débats* du 5 février); MM. de la Rocheterie et de Beaucourt n'auront pour eux que les amis de la vérité et les sincères curieux d'histoire. Ceux-ci du moins, s'ils ne sont pas légion, savent être reconnaissants pour qui les sert, comme il vient d'être fait, avec désintéressement et probité.

NOLHAC.

Napoléon, *son caractère, son génie, son rôle historique*, par MARIUS SEPET. Paris, Perrin, 1894, in-12 de 193 p. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis quelques années, on s'est beaucoup occupé de Napoléon; la littérature, l'histoire, les arts, tout a contribué à remettre en lumière la figure du grand Empereur : les uns l'ont dénigré, les autres l'ont exalté. Que faut-il penser de toutes ces appréciations contradictoires, et quel est le jugement vrai à porter ?

Dans une remarquable étude, publiée d'abord dans la *Revue des questions historiques*, aujourd'hui éditée en volume, M. Marius Sepet l'a tenté, et il semble bien que son opinion, éloignée à la fois des enthousiasmes irréfléchis et des dénigrements systématiques, sera celle de l'histoire. Napoléon a été un génie extraordinaire, un homme de guerre tel que peut-être n'en trouve-t-on pas un second depuis la création du monde, audacieux et réfléchi à la fois, risquant beaucoup et calculant plus encore. Il s'est montré administrateur de premier ordre, restaurant les finances, créant l'administration française sur un type qu'on n'a guère modifié jusqu'à présent. Il a eu surtout le grand mérite de sentir l'importance capitale des idées religieuses dans la vie des peuples, et de renouer, entre l'Église et la France, les relations brusquement et violemment rompues par la Révolution. Mais il a été en même temps un profond égoïste, comme le remarquaient déjà ses maîtres de Brienne, rapportant tout à lui, sans scrupule sur les moyens et ne voyant que le but, qui était toujours sa gloire ou son intérêt propre. Il a été plus encore un détestable politique, n'envisageant que le côté éclatant des choses, sans calculer leur résultat pratique et durable. Il a tout broyé sans rien fonder. Ses démêlés avec le Pape, sa conduite vis-à-vis des Bourbons d'Espagne, sa campagne de Russie, en laissant même de côté la moralité des procédés, ont été des fautes énormes, et dont les conséquences ont été

désastreuses, et désastreuses à bref délai. Louis XIV, malgré les revers de sa vieillesse, a laissé une France agrandie de plusieurs provinces; Napoléon, malgré les succès éblouissants de ses armes, à force d'ambition et d'erreurs, a fini par laisser une France amoindrie, et la folle et criminelle équipée des Cent-jours, dont il ne pouvait pas espérer le succès, a ajouté encore à cet amoindrissement, en fournissant aux puissances alliées de nouveaux prétextes de rigueur et de revanche. Il a fait pis encore : en broyant et bouleversant l'Allemagne, il a détruit ces petites principautés dont la sagesse de nos rois avait su faire un tampon entre la France et l'Empire; il a créé l'esprit allemand et préparé cette unité de l'Allemagne dont les rêves et les fautes de son neveu ont activé et couronné l'établissement. En résumé, il a été dans notre histoire un brillant météore, mais, en somme, un météore fatal.

« La gloire de Napoléon, dit en terminant M. Sepet, fait partie intégrante du patrimoine national, et ne fût-ce qu'à ce titre, nous ne la répudions pas. La France l'a payée assez cher pour en conserver tout au moins le bénéfice idéal. Mais dans la pratique, ce qu'il faut souhaiter à notre patrie, pour son relèvement, pour sa prospérité, pour sa grandeur, peut-être, hélas ! pour son existence, c'est, sous quelque forme, sous quelque nom que ce soit, un gouvernement calme et sensé, pacifique sans faiblesse, prudent, équitable, pondéré, vraiment réparateur, tel que celui de Louis XVIII. »

M. DE LA ROCHETERIE.

Le Concile national de 1811, *d'après les papiers inédits du cardinal Fesch, conservés aux archives de l'archevêché de Lyon,* par Mgr RICARD. Paris, Dentu, s. d., in-18 de 306 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est le complément d'un volume précédemment publié par Mgr Ricard : *Le Cardinal Fesch.* C'est en feuilletant les archives de l'archevêché de Lyon que l'auteur a découvert un grand nombre de papiers, soigneusement mis en ordre et classés, sur cette grave question du concile « national » réuni à Paris, dans l'été de 1811, par les ordres impératifs de Napoléon. Ces papiers, il nous les donne, sans ajouter beaucoup de commentaires personnels, et ce dossier, pour intéressant qu'il soit, ne peut dès lors être présenté comme une histoire du concile, mais seulement comme la collection des documents très importants recueillis par son président le cardinal Fesch. En faisant cette remarque, j'exprime un regret, car j'estime que Mgr Ricard aurait fort bien pu nous donner cette histoire ; il connaît mieux que personne les personnages et les choses de ce temps-là, il a publié des documents de premier ordre, comme les *Mémoires* du cardinal Maury, nous attendions de lui qu'il ne se bornerait pas à mettre en ordre et à imprimer les dossiers de Lyon. Il y a encore une autre remarque à lui adresser, c'est la confusion chronologique de ses chapitres; sans cesse il passe sous silence une

pièce qu'il nous promet et en effet qu'il nous donne vingt pages plus loin ; le procédé tient un peu trop du genre roman, et l'histoire aime des allures plus claires, moins imprévues.

Une introduction fait connaître la composition et le rôle du conseil ecclésiastique de l'Empereur en 1810 et 1811. A la vérité, il serait plus exact de dire les conseils ecclésiastiques, car leur composition différa assez sensiblement. — Puis douze chapitres successifs nous donnent les détails nécessaires à connaître sur la convocation, l'ouverture, les séances, la dissolution du concile réuni à Notre-Dame de Paris ; — enfin, un dernier chapitre nous montre la députation de ce concile allant à Savone solliciter de Pie VII une approbation qu'elle obtiendra par ruse et par lassitude, et à laquelle Napoléon se montrera indifférent, après l'avoir si ardemment souhaitée. — Toute la question roule sur l'investiture à donner aux évêques, malgré, sinon contre le Souverain Pontife ; sujet triste et pénible, mais plein d'enseignements à notre époque, tout comme au début de ce siècle.

Cette publication offre beaucoup d'intérêt, car elle donne des lumières particulières sur les affaires ecclésiastiques de ces temps troublés ; mais, j'ose le répéter, l'histoire du concile de 1811 reste à faire, encore qu'elle ne puisse s'écrire qu'en utilisant, page par page, les documents si opportunément publiés par Mgr Ricard. G.

Histoire du second Empire, par Pierre de la Gorce. Paris, Plon et Nourrit, 1894, 2 vol. in-8 de vii-491 et 458 p. — Prix : 16 fr.

Nous sommes un peu en retard avec M. Pierre de la Gorce ; mais son livre est de ceux qui peuvent attendre, car ils ont l'avenir devant eux. Ce n'est pas, en effet, une œuvre de parti ou d'actualité, c'est une œuvre d'histoire, et de grande histoire. L'heure est-elle venue de raconter et d'apprécier le second Empire ? La distance où nous en sommes est-elle suffisante pour donner à la vue sa pleine rectitude et son absolue précision, à l'esprit sa complète impartialité ? M. de la Gorce l'a pensé, et il a eu raison de le penser, car il semble qu'il a pu s'abstenir de toute prévention et de toute préférence, et apporter dans son récit l'exactitude comme la sérénité dans son jugement.

Les deux volumes parus embrassent une période de sept années, la plus brillante assurément du règne de Napoléon III. Le coup d'État a été consommé plutôt par ses amis que par lui-même, mais après les répressions de la première heure, il paraît s'attacher à faire oublier l'origine de son pouvoir en le rendant utile et salutaire. Par nature, il est plutôt doux et humain, il n'aime pas les mesures rigoureuses, et sauf deux ou trois rancunes particulières qu'il a eu à cœur d'assouvir, entre autres contre les princes d'Orléans, il s'est plutôt efforcé de signaler sa puissance par des bienfaits. De président à vie, il est devenu empereur,

mais sans se hâter trop et comme pour donner satisfaction au vœu de la nation; car il faut bien le dire, après les agitations de la République et la perspective du spectre rouge, que les bonapartistes ont habilement agité, la France paraît souhaiter un pouvoir fort et renonce sans regret à la liberté par peur de la licence. Ce pouvoir fort, Napoléon l'a voulu et l'a réalisé; dans le sein du Parlement et de la presse sa voix seule se fait entendre, rendant des oracles et édictant les lois; le masque de sphinx derrière lequel il se cache donne plus de solennité encore et plus d'autorité à sa parole. L'opposition vaincue se tait, l'obligation du serment a fait sortir des fonctions publiques les royalistes; les républicains, décimés par les commissions mixtes, ne donnent plus signe de vie, et l'armée, décapitée de ses chefs les plus illustres, est dévouée au nouveau César; l'Église même, séduite par son apparente déférence, lui prodigue ses hommages et ses prières. Enfin, si la paix promise solennellement à Bordeaux a été rompue par la prise d'armes de Crimée, le glorieux assaut de Sébastopol a donné aux aigles impériales la gloire et fait oublier en un instant les tergiversations du début et les défaillances de la direction militaire. Le récit qu'en fait M. de la Gorce, récit appuyé sur les documents les plus sûrs, est d'un intérêt vivant et soutenu. En janvier 1858, l'Empire est à son apogée; l'attentat d'Orsini vient tout bouleverser, non pas seulement par la lueur sinistre qu'il répand sur les desseins des révolutionnaires, qui n'ont pas désarmé, mais plus encore par le trouble qu'il jette dans l'esprit du souverain. Le prince qui, en montant d'une façon si inespérée sur le trône, avait paru dépouiller le vieil homme et renoncer aux agissements du conspirateur, revient aux utopies et aux rêves dangereux de ses jeunes années. Tout en se parant encore de dehors conservateurs et religieux, il renoue avec les pires ennemis de l'Église et de la société. L'instrument est là, sous sa main ou à sa portée, c'est le Piémont dirigé avec une machiavélique habileté par le comte de Cavour; ou plutôt l'instrument, c'est l'Empereur, et celui qui dirige, c'est Cavour; c'est lui, c'est le ministre d'un État minuscule qui tient les fils que paraît avoir dans sa main le puissant Souverain.

M. de la Gorce a longuement raconté, dans une série de chapitres très documentés et très curieux, les origines de la guerre d'Italie, et il a eu raison de s'étendre sur ce sujet avec autant de développements; car c'est là le point capital de son œuvre. La guerre d'Italie, la constitution du royaume d'Italie, c'est le sommet qui partage en quelque sorte en deux parties d'inégale longueur et surtout de bien inégal éclat toute l'histoire du second Empire. Avant elle, il n'y a guère que des succès; après elle, il n'y a guère que des échecs, diplomatiques ou militaires. Jamais faute politique n'a produit des effets plus prompts et plus désastreux, non seulement pour celui qui l'a commise, mais aussi pour la nation qui l'a laissé commettre. Les avertissements pourtant n'avaient pas

manqué; emporté par ses rêves ou dominé par d'anciens engagements, l'Empereur n'a rien écouté; le châtiment ne s'est point fait attendre. Les prévisions les plus sombres, les prédictions les plus menaçantes ont été dépassées par la réalité; le doigt de Dieu est là, manifeste, éclatant comme il ne l'a jamais été.

C'est le récit de cette guerre, des derniers rayons dont elle a illuminé le drapeau de l'Empire, puis immédiatement après des déboires et des fautes qui se sont accumulés jusqu'à la catastrophe finale, que M. de la Gorce nous doit dans les volumes qui vont suivre. Espérons qu'il ne nous les fera pas trop attendre, certains à l'avance qu'il saura y apporter la même scrupuleuse exactitude, le même palpitant intérêt, la même émotion patriotique, la même sérénité de jugement qui font le charme et qui assurent le succès des deux premiers.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Les Influences française et germanique en Belgique au XIIIe siècle. La Querelle des d'Avesnes et des Dampierre jusqu'à la mort de Jean d'Avesnes (1257), par CHARLES DUVIVIER. Bruxelles, Falk; Paris, A. Picard, 1894, 2 vol. in-8 de 328 et 665 p. — Prix : 20 fr.

M. C. Duvivier, jurisconsulte et historien distingué, a eu une inspiration vraiment heureuse, en faisant choix de ce sujet qui n'intéresse pas moins l'histoire du droit que l'histoire politique. La querelle des Avesnes et des Dampierre, il n'est peut-être pas d'affaire qui ait plus passionné le XIIIe siècle, et dont les multiples conséquences aient été plus graves.

On connaît l'histoire, j'allais dire le roman. Marguerite, fille de l'empereur Baudouin de Constantinople et future comtesse de Flandre, est séduite par son tuteur Bouchard d'Avesnes; elle se prend d'un fol amour pour ce personnage engagé dans les ordres sacrés, l'épouse et le rend père de deux fils. Voilà le prologue de la tragédie. Quand le premier acte commence, le revirement dans le cœur de Marguerite est complet. A l'amour pour Bouchard a succédé la haine; elle s'étend sur les deux enfants, Jean et Baudouin d'Avesnes, que leur mère, après avoir fait déclarer nul par la cour de Rome son mariage avec Bouchard, ne rougit pas de qualifier elle-même de bâtards. Marguerite a contracté un second mariage avec Guillaume de Dampierre; elle en a des fils qu'elle affectionne autant qu'elle hait ceux de son premier lit, et elle s'efforce d'assurer aux enfants de ce second mariage son héritage tout entier, la Flandre aussi bien que le Hainaut, au détriment des fils de Bouchard d'Avesnes. Il en résulte une telle acuité dans les rapports entre les Avesnes et les Dampierre, que le roi de France et le Pape sont contraints d'intervenir. Du consentement des parties, saint Louis et le

légat Eudes de Châteauroux rendent une sentence arbitrale ; elle adjuge aux Avesnes le Hainaut, et la Flandre aux Dampierre (1246). Cette sentence mécontente tout le monde, les Avesnes surtout, qui en appellent aux armes. C'est alors que les influences française et germanique entrent en lice. Jean d'Avesnes se trouve être le beau-frère du roi des Romains, Guillaume de Hollande, et le Hainaut, qui lui a été attribué pour lot, est un fief d'Empire. Jean d'Avesnes aura donc l'appui des Allemands. Au contraire, les Dampierre sont des Français de France; aussi les sympathies françaises les accompagneront-elles naturellement. La lutte s'engage dans ces conditions. Elle est défavorable au parti des Dampierre, qui subit échec sur échec. Alors Marguerite, dont la haine pour les Avesnes n'a jamais désarmé, prise de folie, déchire la sentence de 1246, et fait don du comté de Hainaut au frère de saint Louis, Charles d'Anjou. Charles d'Anjou, soutenu par Marguerite, se rend maître de presque tout le Hainaut, et peut-être s'assurerait-il définitivement cette conquête, si saint Louis ne revenait de la croisade pour faire respecter sa sentence. Le Roi oblige son frère à renoncer au Hainaut, et parvient à rétablir la paix par le *Dit à Péronne*, du 24 septembre 1256.

Telles sont les grandes lignes du drame. On les connaissait parfaitement, et M. Duvivier n'a pu que les rappeler, en y ajoutant quelques faits nouveaux portant sur des détails en somme secondaires. Son ouvrage est bien composé, convenablement écrit, intéressant et très supérieur à ce que la littérature historique produit d'ordinaire chez nos voisins de Belgique. Sans doute, il laisse à désirer. Ainsi M. Duvivier n'a pas entrevu l'action secrète, et cependant si vraisemblable, du roi Philippe-Auguste dans tous les agissements de la comtesse Jeanne de Flandre contre Bouchard d'Avesnes; il n'y a fait aucune allusion. Et quant à l'expédition de Charles d'Anjou en Hainaut, il n'a pas réussi à lui donner le relief auquel elle a droit. Mais ce qui est plus grave, c'est l'appréciation, selon moi tout à fait injuste, de M. Duvivier sur la sentence rendue en 1246 par saint Louis et son coarbitre, le légat du Pape, et sur le rôle joué par le roi de France dans l'affaire Avesnes-Dampierre. M. Duvivier commence par déclarer (I, p. 158) que « Jean d'Avesnes prenait sa force et ses appuis en Hainaut et dans l'Empire, par ses alliances et le rang de sa famille et de ses amis; » et il ajoute (*ibid.*, p. 160) : « Le Roi n'avait pas d'action sur Jean d'Avesnes, mais il avait prise sur Guillaume de Dampierre, seigneur français, tout dévoué à son souverain. » Qui s'attendrait, ces prémisses posées, à cette conclusion, que si le roi de France a adjugé le Hainaut à un personnage sur lequel il n'avait aucune action, et dont toutes les alliances étaient allemandes, c'était uniquement dans l'intérêt de son royaume? Il me semble voir que la conclusion vraiment logique est toute contraire : saint Louis avait à soutenir les Dampierre un intérêt évident; si donc il ne leur a pas tout

donné quand il pouvait le faire, c'est qu'il lui a paru équitable de diviser l'héritage. L'intérêt du royaume, d'ailleurs, n'était-il pas d'assurer à l'une ou à l'autre des parties en cause cet héritage tout entier? Le tenant du Roi, — qui aurait pu du reste imposer certaines conditions et prendre ses sûretés, — croit-on que le bénéficiaire ne serait pas devenu pour la France un allié, sinon même un instrument docile? L'équité seule me paraît donc avoir dicté à saint Louis et au légat du Pape leur sentence, qui, en équité comme en droit, paraît inattaquable.

L'ouvrage de M. Duvivier se divise en deux volumes; l'un consacré à la narration de la querelle et de ses conséquences, l'autre contenant les preuves. J'aurais mauvaise grâce à reprocher à l'auteur d'avoir réédité parmi ces preuves une foule de documents qui se trouvent imprimés dans les *Layettes du trésor des chartes* de Teulet, et dans d'autres publications tout aussi répandues. M. Duvivier, en effet, a prévenu le reproche et déclaré d'avance qu'il ne le toucherait pas. Je ne puis cependant taire que parmi les trois cent vingt-six documents rassemblés par M. Duvivier, il n'y en a pas cent cinquante qui fussent inédits; et encore, parmi ces cent cinquante pièces, y en a-t-il, comme les preuves XXXII et XLVI, qui ne se rattachent au sujet traité que par des liens vraiment imperceptibles. Je crains donc que M. Duvivier n'ait cédé un peu à la tentation de faire un gros volume, d'autant plus que je vois, à la fin de ce volume de preuves, une table en trente-huit pages tout à fait inutile, puisqu'elle ne fait que reproduire, exactement dans le même ordre et dans les mêmes termes, les analyses placées en tête de chacune des preuves. Il y aurait bien à dire encore sur le volume de preuves, notamment sur l'inexactitude et l'insuffisance des références dans certains cas (Cf., par exemple, les preuves CXIV et CLXXXIV). Mais insister serait abuser du lecteur, et le laisser peut-être sous une impression fâcheuse. En somme, ce n'est assurément pas celle qui se dégage du beau travail de M. Duvivier, dont la lecture s'impose à toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire du XIIIe siècle.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Jérusalem moderne. *Histoire du mouvement catholique actuel dans la Ville sainte*, par l'abbé CONIL. Paris, Maison de la Bonne presse, in-8 de 554 p. — Prix : 3 fr. 50. (Se vend au profit des œuvres de Terre-Sainte.)

Les pèlerinages de Terre Sainte, organisés par les Pères de l'Assomption avec l'ardeur apostolique dont ils sont remplis, ont eu une influence incontestable sur les relations de l'Occident chrétien avec les hommes et les choses de l'Orient; c'est un intérêt qui va chaque jour croissant et qu'inspirent non pas une vaine curiosité, mais un sentiment très pur de foi, de charité et d'espérance même, car, à côté de sanctuaires trois fois saints à vénérer, il y a des millions de dissidents à ramener à l'unité catholique.

Il n'y a plus un diocèse, une ville, il n'y aura bientôt plus un groupe de familles chrétiennes qui n'ait eu son pèlerin de Jérusalem; chacun revient sous le charme des souvenirs sanctifiants de sa visite aux Lieux Saints ; chacun s'essaie, dans la mesure de ses talents, à faire partager à ses amis les douces et fortes émotions qu'il a éprouvées. Les pèlerinages ont donc engendré une littérature qui, chaque année, s'enrichit de quelques publications nouvelles ; en 1894, M. l'abbé Conil, de Lyon; Mme Motais-Avril, d'Angers (*Jérusalem et ses merveilles*, in-8, chez l'auteur, 8, rue Mirabeau, à Angers, 4 fr. 50 franco), consacrent chacun un gros volume à leurs impressions de pèlerinage.

Il ne faut pas cependant chercher dans ces ouvrages le « journal de voyage » avec récits d'aventures extraordinaires qui sont presque toujours les mêmes dans les productions de ce genre : le genre adopté cette fois est plus grave parce qu'il est absolument impersonnel. C'est une réunion de notices consacrées aux établissements catholiques de Palestine et aux Églises unies et dissidentes d'Orient; ces notices sont bien faites et on peut beaucoup gagner en les lisant.

La préoccupation scientifique ne domine pas: le frère Liévin est considéré comme l'érudition personnifiée, et je n'y vois aucun inconvénient, puisque l'ouvrage n'a pas l'étiquette scientifique. Les chapitres consacrés aux nombreux établissements français ont été faits, je pense, d'après des notices fournies par ceux qui les dirigent : ils sont exacts, complets et intéressants. Je regrette cependant une ou deux lacunes : après avoir très longuement parlé des carmélites du *Pater* et de celles de Caïfa, M. l'abbé Conil ne cite qu'incidemment celles de Bethléem; de plus, il ne dit pas un mot des trappistes d'Amoas (Emmaüs); je veux croire que cette omission est un simple oubli.

Les monographies consacrées aux Orientaux sont moins précises ; je sais d'ailleurs par expérience combien il est malaisé de se reconnaître au milieu de traditions qui sont loin de s'accorder entre elles. Ce qui est regrettable, c'est la façon déplorable dont sont reproduits les noms orientaux : je lis, par exemple, dans trois lignes de la page 405, que les Arméniens ont des évêchés dans les villes d'Anayre, Articus, Bursa, Karpulip et Fokal, ce qui signifie : Ancyre (Angora), Artuin, Brousse, Karpout et Tokat; à la page 389, il est question de lettres *syndicales* : il faut comprendre : lettres *synodales*.

Ce ne sont là, après tout, que des erreurs sans grave importance ; le principal est que ce livre peut donner de la situation actuelle de Jérusalem et de la Terre-Sainte une idée fort juste aux futurs pèlerins et à tous les bons chrétiens qui désirent être au courant de ce que l'Église a fait et se propose de faire encore parmi les peuples de l'Orient.

P. Pisani.

Un Évêque de l'ancien régime sous la Révolution. M. de Maillé-La Tour-Landry, par le vicomte DE BROC. Paris, Lamulle et Poisson, 1894, in-8 de VIII-354 p. — Prix : 5 fr.

« En cherchant, dit M. de Broc, à ressusciter la mémoire trop oubliée d'un évêque dont la vie fut agitée par tant d'orages, j'ai voulu aussi retracer les luttes dont il fut le pacifique combattant » (p. 327). Il avoue ailleurs (p. 131) que plus les détails manquent sur cette obscure existence, plus on est obligé, pour la décrire, de rappeler les événements qu'elle a traversés. Aussi, sur les trois cent cinquante-quatre pages de ce volume, trois cents au moins (sans parler de sept pièces de l'appendice sur neuf) sont consacrées à l'histoire de l'Église de France pendant la Révolution, et même sous l'ancien régime (p. 29-44), d'après les écrivains les plus récents et les plus connus.

Dans ce vaste cadre, où il est un peu perdu, apparaît le portrait de Mgr de Maillé-La Tour-Landry. Ce gentilhomme angevin, élève du séminaire de Saint-Sulpice, puis grand vicaire des évêques du Mans et de Dol, monta à trente-quatre ans sur le siège de Gap, qui lui rapportait 11,000 livres ; il le quitta pour celui de Saint-Papoul, qui en rapportait 45,000. La Révolution venue, il ne voulut pas quitter la France comme presque tous ses collègues, et il fut le seul qui, sous le Directoire, osât exercer publiquement à Paris les fonctions de son ministère. C'est là son originalité, c'est son honneur aussi bien que son titre à la légitime admiration de son biographe. Après le 18 fructidor, il fut déporté à l'île de Ré, et, lors du Concordat, il fut nommé évêque de Rennes par le Premier Consul, qui voulait distinguer les anciens prélats restés en France sans relations avec le parti de l'émigration. De concert avec Mounier, l'ex-constituant, il pacifia son nouveau diocèse, où les querelles des réfractaires et des assermentés étaient encore vivaces, et mourut prématurément à Paris, en 1804.

M. de Broc a recueilli avec soin les fragments trop rares des écrits contemporains et les documents d'archives ayant trait à son héros ; les documents sont curieux, mais les noms propres n'ont pas toujours été imprimés correctement (*Lecoq* pour *Lecoz*, *Lajart* pour *Lagarde*, etc.), et la note de la page 261 appelle quelques rectifications (*Châlons-sur-Marne* pour *Chalon-sur-Saône*. Le cardinal de Bernis est confondu avec son neveu). En somme, cette étude biographique non seulement évoque une figure oubliée, mais elle fait passer sous nos yeux bon nombre de faits intéressants et de grands souvenirs, et elle sera certainement, à ce double titre, appréciée des lecteurs sérieux. L. P.

Aventures de guerre et d'amour du baron de Cormatin : 1794-1812, par Henri Welschinger. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-12 de v-299 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une existence bien tourmentée et une réputation bien contestée que celle du baron de Cormatin. Ses ennemis, et il en eut beaucoup dans tous les partis, l'ont accusé d'avoir été un intrigant et un traître. Intrigant, il le fut bien un peu ; vaniteux et léger, il le fut davantage ; mais traître, il ne le fut certainement pas : c'est ce qui ressort jusqu'à l'évidence de l'étude très curieuse et très documentée que lui a consacrée un des hommes qui connaissent le mieux l'histoire de la Révolution, M. Henri Welschinger.

Cormatin, ou plutôt Pierre-Marie-Félicité Dezoteux — il ne devint baron de Cormatin que par son mariage — était né à Paris en 1753. Son père, qu'on représentait comme de basse extraction, avait été commissaire des guerres pendant quarante ans et avait de puissantes amitiés. Le jeune Dezoteux, après avoir été sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Navarre, voyagea pendant huit ans, parcourut toute l'Europe, et à son retour, en 1780, fit la campagne d'Amérique sous le baron de Vioménil et Rochambeau. Il y gagna le grade de major et un peu plus tard la croix de Saint-Louis et l'ordre de Cincinnatus. En 1789, il fut attaché à l'état-major du marquis de Bouillé, qu'il aida dans la répression de l'émeute de Nancy et les préparatifs de la fuite de la famille royale. Émigré avec son chef, après l'échec de Varennes, puis amnistié, il rentre en France, sert dans la garde constitutionnelle du Roi, et émigre de nouveau après le 10 août. En 1794, il vient en Bretagne avec Puisaye pour organiser l'insurrection, et quand Puisaye retourne en Angleterre pour chercher des secours, il reste avec le titre de major général de l'armée royale. Mais les chouans alors étaient presque désorganisés, ils n'avaient plus d'hommes ni de munitions; les Vendéens n'étaient guère en meilleure situation ; d'autre part, les républicains étaient fatigués ; de là la pensée de conclure un accommodement, au moins provisoire, entre les deux partis. Cormatin embrassa cette idée avec ardeur, et fut un de ceux qui poussèrent le plus à la pacification et qui contribuèrent aux traités de la Jaunaye et de la Mabilais. Mais les recherches de M. Welschinger prouvent que s'il accepta facilement un rôle qui flattait sa vanité, il ne trahit nullement, et Puisaye lui-même, qui le blâma, reconnut que sa conduite avait été dictée par la persuasion qu'il agissait « pour l'intérêt du Souverain. »

Quoi qu'il en soit, du côté des représentants de la Convention, et même du côté des généraux républicains, la pacification n'était pas sincère. A peine le traité était-il signé qu'on ne cherchait que des prétextes pour le violer et s'emparer des chefs de chouans. A ce titre, Cormatin fut arrêté le premier, sous prétexte qu'il s'occupait de rallumer les hos-

tilités, tandis qu'à ce moment il s'efforçait au contraire de pacifier les esprits. Traduit devant le conseil militaire, à Paris, puis de nouveau devant le tribunal criminel de la Manche, il fut condamné à la déportation et enfermé à l'île Pelée, près de Cherbourg, dans le fort National. Là se place l'épisode le plus inconnu et certes pas le moins curieux du livre de M. Welschinger, le roman de Cormatin avec la marquise de Fenardent — un nom prédestiné, dit justement l'auteur. Le roman finit mal, par un nouveau procès et la mort de la marquise. Enfin, en 1802, le baron fut relâché et put rentrer à Cormatin, où sa femme vivait dans la gêne avec ses enfants. Le retour ne fut pas heureux ; aigri par sa longue détention, mais toujours vaniteux et romanesque, Cormatin ne put vivre avec sa famille ; il se retira à Mâcon, puis à Chalon et à Lyon ; c'est là qu'il mourut, en 1812, modeste employé à la manufacture impériale de tabacs. M. Welschinger a raison de le dire avec Puisaye : malgré ses travers et ses défauts de caractère, « le baron de Cormatin méritait un meilleur sort. »

M. DE LA ROCHETERIE.

Les Maîtres de l'histoire. *Renan, Taine, Michelet*, par GABRIEL MONOD. Paris, Calmann-Lévy, 1894, in-18 de 312 p. — Prix : 3 fr. 50.

En réunissant en volume ces études qu'il avait déjà publiées séparément dans divers recueils périodiques, M. G. Monod a voulu rendre hommage à la mémoire des maîtres qu'il a connus, admirés et aimés, et qu'il considère comme les plus illustres représentants de la science historique à notre époque et dans notre pays. Aussi ne faut-il pas chercher dans les pages souvent attendries qu'il leur consacre une analyse critique de leur œuvre telle que l'on en pourrait attendre d'un historien. Ce que fut l'homme, ce qu'il a voulu faire, l'influence qu'il a exercée, voilà ce que l'auteur s'est proposé de nous rappeler. L'admiration, la reconnaissance et l'affection ont trahi plus d'une fois son dessein et l'ont amené à remplir imparfaitement la tâche qu'il s'était assignée : il nous semble difficile de se tromper plus complètement sur le caractère de M. Renan, sur la valeur de ses écrits, sinon sur leur influence. Et d'abord l'homme. M. Monod le voit sincère, bon, plein d'urbanité, et il parle de ses vertus, que ses soi-disant disciples se sont gardés d'imiter. Tous ne l'ont point jugé ainsi : sa bonne foi a été mise en doute et l'on a trouvé que sa rupture avec l'Église avait admirablement servi ses intérêts temporels. On a vu ce modeste affamé de réclame et ce vertueux prêchant le plaisir à la jeunesse avec des « gestes bénisseurs. » Qu'il ait eu une singulière facilité de travail, une grande puissance d'assimilation, nul ne le conteste ; mais qu'il ait « tout connu, tout compris, » et qu'il ait « recréé l'univers dans sa tête, » tout le monde n'en tombera pas d'accord. Enfin que, comparé à Voltaire et à Gœthe, on lui décerne la première place et lui reconnaisse « plus d'originalité de pensée et de

style » qu'au premier et une puissance créatrice supérieure à celle du second, personne, je crois, hormis M. Monod, n'en conviendra. Quant à son influence, la sympathie de l'auteur nous semble l'avoir démesurément grandie. Sans doute, le succès de la *Vie de Jésus*, « écrite à un point de vue entièrement laïque, » fut prodigieux ; les simples et les ignorants, dont M. Renan encourageait les passions, se retranchèrent derrière sa science et l'autorité de son nom. Mais cette influence néfaste de M. Renan s'est surtout exercée de son vivant et ne lui survivra pas. Les libres penseurs de marque continueront peut-être à se réclamer de lui, mais la foule ne le lira plus. Aussi est-ce lui faire un honneur auquel il n'a pas droit, et à notre époque un outrage qu'elle ne mérite pas, que de prétendre « que l'âme de la France moderne vivait en lui plus qu'en tout autre de ses contemporains. »

Nous serons bref sur les deux autres études, beaucoup plus exactes et plus solides, que contient l'ouvrage de M. Monod. Les pages où il retrace la jeunesse laborieuse de M. Taine, « ses années de maîtrise, » et celles où il explique l'œuvre par l'homme n'excèdent point les bornes de l'éloge permis. S'il laisse volontairement dans la pénombre les défauts du système trop absolu de l'écrivain en matière historique et a le tort de lui faire un mérite de la hardiesse de ses doctrines philosophiques, il loue à bon droit l'originalité de ses vues, la finesse de ses analyses psychologiques, la distinction de son style.

Il nous semble de même avoir apprécié Michelet à sa juste valeur et sans que sa sympathie pour l'homme et pour l'écrivain lui ait voilé les graves défauts de son œuvre historique. ALBERT ISNARD.

Lectures historiques, par ALBERT SOREL. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-18 de 292 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Albert Sorel a bien fait de réunir en volume, après les avoir en partie remaniés et complétés, plusieurs articles publiés par lui pendant ces dernières années dans divers journaux et revues, et en particulier dans le *Temps*. Écrits à l'occasion d'ouvrages récemment parus, ils en sont une critique des plus instructives, et si l'on ne peut pas adopter toutes les opinions de l'auteur, il est impossible de lui dénier un sens historique très délicat et de réelles qualités d'écrivain. Les études qui se rapportent à l'histoire de la Révolution et du commencement de ce siècle sont des morceaux achevés, qui témoignent d'une connaissance approfondie des hommes et des choses de l'époque. Telles sont, en première ligne, les pages consacrées à Talleyrand et à ses Mémoires, où le caractère de l'homme et de l'œuvre est si habilement et si spirituellement tracé. L'on ne lit pas avec moins de plaisir celles qui ont trait à l'alliance de Napoléon et d'Alexandre, à la mort du malheureux duc

d'Enghien, aux Mémoires de Ségur, de Marbot, de Macdonald et de Clermont-Tonnerre, à la vie aventureuse du comte d'Antraigues, enfin à Louis de Frotté et aux insurrections normandes.

Dans les études sur la révocation de l'édit de Nantes et sur Bossuet historien de la Réforme, M. A. Sorel nous semble moins maître de son sujet. L'on trouve sans doute chez lui le même art et la même finesse d'analyse, mais parfois la passion des « libres esprits » égare son jugement et le fait glisser tout doucement dans le paradoxe. — L'histoire contemporaine est représentée par deux études sur l'essai d'alliance russe tenté sous Napoléon III par le marquis de Castelbajac et le duc de Morny, et sur la question romaine jugée d'après la correspondance que M. Thouvenel et le duc de Grammont échangèrent de 1860 à 1863. Dans un dernier chapitre l'auteur étudie la méthode historique de Tolstoï, qu'il rapproche ingénieusement de Joseph de Maistre, et il indique ses procédés de peintre d'histoire. A. I.

La Biblioteca Bertoliana di Vicenza, per D. Bortolan et S. Rumor. Vicenza, tip. San Giuseppe, 1893, in-16 de 223 p. — Prix : 2 fr. 50.

La bibliothèque publique de Vicence, la plus ancienne de la région après celles de Venise et de Brescia, a été fondée en 1702 par G.-M. Bertolo et ouverte, pour la première fois, en août 1708. Son bibliothécaire et son sous-bibliothécaire actuels, l'abbé D. Bortolan et l'abbé S. Rumor, se sont réunis pour en écrire l'histoire et en décrire les vicissitudes. Après avoir rendu un juste tribut d'hommages à la mémoire du célèbre jurisconsulte qui en fut le fondateur, ils énumèrent les dons, acquisitions et legs dont la collection primitive s'est successivement enrichie, jusqu'à devenir la plus riche de la Vénétie après la « Marciana ; » ils décrivent le bâtiment où elle est installée et indiquent les dispositions et règlements qui la régissent ; ils passent brièvement en revue les meilleurs des cinquante manuscrits à miniatures (trois du XIIIe et onze du XIVe siècle), ainsi que l'importante suite de chroniques italiennes et locales, et de statuts de corporations (la plupart inédits) qu'elle possède ; ils signalent les principaux des recueils d'autographes de personnages célèbres (Canova, Foscolo, Cuvier, Rossini, Cavour, Gœthe, Bellini, Humboldt, Pellico, Muratori, Emmanuel-Philibert, Manzoni, etc.), dont le catalogue détaillé est actuellement sous presse. Les derniers chapitres sont consacrés à l'examen sommaire des archives de la commune, des corporations religieuses et de l'administration financière (anciens registres censitaires) qui ont été réunies depuis peu de temps à la bibliothèque publique. Cet établissement nous paraît actuellement en très bonnes mains et parfaitement aménagé dans le palais dont l'opuscule nous offre en même temps la vue extérieure. Henri Stein.

BULLETIN

Esquisses du Tout universel, par Jacob, préface par J. H. D. Paris Comptoir d'éditions, 1895, petit in-12 de 158 p.

Cet opuscule paraît être un produit, je ne dirai pas du néo-christianisme, car dès la préface on y oppose le christianisme à l'Évangile, mais d'une sorte de néo-spiritualisme qui, par une bizarre inconséquence, admet le Christ et son Évangile et n'admet pas son Église. Quant à comprendre ce que l'auteur, qui signe Jacob, entend par son « Tout universel » et les développements qu'il lui consacre, c'est chose malaisée. Il divise la création en vingt et un règnes, parmi lesquels je relève le « règne Nombre, » .... le « règne Astérismal, » .... le « règne Esprit, » .... le « règne Angélique, » .... le « règne Choral, » .... etc. — Et voici, dans le chapitre sur le « règne Angélique, » comment est défini l'Ange : « En général, l'Ange est un être qui en domine plusieurs et se soumet à eux réciproquement par une volonté supérieure unique à laquelle plusieurs se soumettent librement. » Comprenez si vous pouvez. Cependant cette définition est l'une des plus claires de celles qu'on trouve dans les vingt et un chapitres relatifs aux « Règnes » de Jacob. Cela constitue la première partie de l'ouvrage. La seconde a pour objet « Les Univers et les Mondes. » On y lit des choses comme celles-ci : « Il y a deux univers créés par Dieu : 1° celui d'ici-bas, *Matériel ;* celui d'au delà, *Immatériel.* Des deux univers résultent deux espèces de substances : la substance abstraite (les eaux mystiques), qui se saisit par la sagesse, — et la substance concrète (la terre mystique), qui se saisit par le toucher. En dehors de ces deux Univers, il y avait un abîme insondable. Le Créateur s'était formé pour lui-même un milieu dans cet abîme, afin d'y habiter. » Et encore : « Ce milieu était le feu de l'Esprit-Saint substantiel, issu du Saint-Esprit, et formant la substance de ce Royaume saint. C'était l'esprit saint et non pas Dieu Saint-Esprit lui-même. »

Tout le volume est à l'avenant de ces citations, prises un peu au hasard. Il y a ensuite le chapitre des « Degrés universels. » Désirez-vous savoir ce que c'est que le « degré universel ? » C'est « le milieu dans lequel la nature est homogène. » Un peu plus loin vous apprendrez que « l'Univers immatériel des idées a son monde physique parmi quatre mondes, ses treize lieux par Monde, ses vingt et un degrés universels par lieu, ses créatures et ses aboutissants. »

En voilà assez, je pense, pour faire apprécier l'esprit, le genre d'idées, ainsi que le style de l'auteur. Et au milieu de ce fatras de pensées et d'imaginations obscures et saugrenues, on trouve cependant un accent de bonne foi et de sincérité qui désarme. On sent que l'auteur de ce livre bizarre, de même que « l'ami de l'humanité bien connu » qui en a écrit la préface, sont des esprits qui aspirent à la vérité. Mais, connaissant mal l'Église, qu'ils jugent d'après des interprétations particulières confondues par eux avec sa doctrine même, ils vont chercher la pensée de Notre-Seigneur dans des concepts fantastiques, fruit de leur seule imagination. Qu'ils étudient donc à fond la constitution et les enseignements réels de cette Église qu'ils condamnent sans la connaître, et ils acquerront la vraie notion de cet au delà et de ce monde supérieur auxquels ils tendent par des voies arbitraires et sans issue.

Jean d'Estienne.

L'Existence des projections distinctes du soleil à l'adresse des mondes du système, par l'auteur de « la Vérité sur les comètes, les météores et l'action solaire. » Paris, imp. Schiller, 1894, in-8 de 67 p.—Prix : 2 fr.

L'auteur de cette brochure devrait avoir quelques égards pour les intelligences ordinaires, évidemment incapables de le suivre dans ses sublimes conceptions. Il commence par nous donner le tableau bien connu de Carrington, indiquant les durées, variables d'une zone à l'autre, que les taches solaires emploient à effectuer leur révolution, et il y aperçoit avec évidence une foule de choses dont, pour ma part, je ne réussis même pas à comprendre l'énoncé, encore moins à saisir la démonstration. Je crois comprendre que le soleil fournit des émissions distinctes de lumière et de chaleur pour les diverses planètes, formant comme des cônes dirigés vers celles-ci et tournant avec elles autour du soleil. Il paraît, d'après les plaintes de l'auteur, que l'observatoire de Paris n'a pas goûté cette conception. Soyons indulgents pour l'observatoire de Paris ! E. Daram.

Le Pouvoir grossissant de l'atmosphère, par Aug. Tischner. Leipzig, Gust. Fock, in-12 de 10 p.

M. Tischner a deviné que l'atmosphère terrestre doit influer sur les diamètres apparents des astres. Il demande qu'on vérifie cela par des observations. Mais il y a longtemps que ce n'est plus à faire et que la question a été élucidée par la théorie et par l'observation. E. Daram.

Précis de météorologie endogène, par F. Canu. Paris, Gauthier-Villars, 1894, in-18 de 216 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce titre étonne un peu au premier abord ; en réalité, il n'est pas mal choisi, puisque l'ouvrage est consacré à l'étude des phénomènes que l'on rattache d'habitude à la météorologie et qui ont leur siège à l'intérieur du globe. Il débute, il est vrai, par un phénomène, celui des aurores polaires, qui a bien son siège dans l'atmosphère et qui ne dépend peut-être pas plus de l'état interne du globe que la plupart de ceux de la météorologie atmosphérique; mais il ne faut pas être trop exigeant pour la classification.

Ceux qu'il étudie ensuite : le courant tellurique, les bruits souterrains et téléphoniques, le magnétisme terrestre, les séismes, le grisou et l'atmosphère interne, justifient mieux le titre.

L'ouvrage a un peu trop le caractère d'une compilation. Il accumule les faits et passe en revue les théories sans beaucoup de critique, sans faire la distinction qui convient entre les auteurs qui ont une réelle autorité et ceux qui en ont moins. Mais il réunit sous un volume commode beaucoup de renseignements et sera utile à ceux qui veulent étudier des questions dont quelques-unes n'ont été soumises à l'investigation scientifique que depuis peu d'années. E. Daram.

La Persécution fiscale. — Les Impôts sur les congrégations. Paris, Retaux, 1895, in-8 de 82 p.

La brochure dont nous venons de transcrire le titre est non pas un tirage à part, mais véritablement une nouvelle édition, revue et améliorée, d'un excellent travail publié par les *Études religieuses*, et portant la signature du P. Prélot. C'est une très bonne arme de défense contre la forme nouvelle sous laquelle nous apparaît, dans le budget de 1895, la persécution fiscale, inaugurée jadis par MM. Brisson et Jules Roche, aidés et commentés par

le sénateur Boulanger. L'auteur fait l'historique de cette persécution, et montre que, sous sa nouvelle forme, sous son apparence moins menaçante, elle n'est pas moins redoutable. C'est, à brève échéance, la ruine assurée de toutes les congrégations religieuses. Peut-être est-ce bien là le but que le gouvernement poursuit : en tout cas, il est bon que les naïfs soient avertis pour que personne ne soit excusable de n'avoir rien fait pour empêcher l'attentat qui se prépare. Nous signalons cette brochure à l'attention de nos lecteurs.

P. Talon.

A la frontière de l'Est. *Notes et souvenirs*, par Michel Jacquemin. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de II-184 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce joli volume est composé de menus croquis enlevés sur place. L'espérance après les deuils, l'alliance russe, une revue de notre armée à Vitry, fournissent le lien qui réunit les feuillets détachés du carnet de l'observateur et en font un livre. Le style est simple, agréable. J'y retrouve quelque chose de la manière de Loti. « Des traînées de coquelicots sont répandues dans les blés : elles apparaissent à distance comme des flaques de sang qui n'aurait pas séché depuis l'heure fatale. Des nuages légers, poussés par le vent, glissent derrière le village comme la fumée d'un combat. Le hasard a de ces caprices. »

Ce livre est bon : nous remercions M. Jacquemin de nous avoir fait revivre à Metz, à Nancy, à Strasbourg, à Belfort. Les silhouettes qu'il trace de ces villes sont vraies. On est heureux de se retrouver avec ces populations sérieuses, loyales, hospitalières. Nous avons revu la flèche rose de la cathédrale de Strasbourg, et Sabine Erwin, la blonde fée du monument. Nous avons revu la foule autour de Gutenberg et de Kléber, les toques de fourrure, les jupes écarlates, tout ce peuple heureux et libre dans son cadre pittoresque du xve siècle, et ces souvenirs font nos regrets plus amers.

A. d'Avril.

La Vraie Madame Sans-Gêne. — *Les Campagnes de Thérèse Figueur, dragon aux 15e et 9e régiments. 1793-1815*, écrites sous sa dictée par Saint-Germain Leduc. Préface de M. Émile Cère. Dessin de M. Charles Loewe. Paris, Guillaumin, s. d., in-18 de XLI-223 p. — Prix : 3 fr.

On sait que l'héroïne de la pièce de Sardou : *Madame Sans-Gêne*, la maréchale Lefebvre duchesse de Dantzig, n'a jamais porté ce nom ni surnom ; mais il a existé une femme, ainsi appelée, et qui a réellement servi, non comme vivandière, mais comme dragon. C'est bien mieux encore. Elle aurait dicté des Mémoires, en 1842, à M. Saint-Germain Leduc, et l'actualité de la comédie de Victorien Sardou les fait, assez naturellement, sortir de l'ombre. — Leur authenticité ne me paraît pas fort bien établie, leur valeur est assez médiocre, leur intérêt est mince. Le côté le plus piquant, le seul en réalité, c'est la qualité au moins pittoresque de leur auteur : une femme soldat. A part cette particularité, rien de très remarquable.

Thérèse Figueur (c'est son vrai nom) a donc été dragon ; elle s'est fort bien comportée dans maintes affaires et a mérité du général Marbot, qui s'y connaissait, l'éloge de « femme intrépide. » Ses états de service relatent de nombreuses prouesses et de fréquentes blessures. Sa conduite morale a été à l'abri de tout reproche, de tout soupçon. Elle nous retrace divers épisodes du siège de Toulon, des campagnes d'Espagne, soit sous la République, soit sous l'Empire, de l'expédition de Portugal, de sa captivité en Angleterre, etc. Elle finit par se marier avec un brave gendarme, son compagnon

d'enfance, et elle mourut, pauvre, dans un âge avancé. — En somme, rien de bien intéressant, rien de bien instructif. G.

Madame Sans-Gêne et les femmes soldats, 1792-1815, par Émile Cère. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-12 de 317 p. — Prix : 3 fr. 50.

La pièce de Sardou a immortalisé *Madame Sans-Gêne;* mais ce n'est point la vraie, et l'héroïne du drame, quelles que fussent ses gaffes et parfois l'incorrection de sa tenue, la maréchale Lefebvre, n'a jamais eu droit à ce sobriquet. La véritable *Sans-Gêne* s'appelait Thérèse Figueur et avait réellement servi comme dragon dans les armées de la République et de l'Empire. Prisonnière des Anglais pendant la guerre d'Espagne, elle rentra en France à la Restauration, se maria, et, tombée dans la misère après la mort de son mari, fut admise à l'hospice des ménages et mourut en 1861.

Si mouvementée qu'ait été l'existence de *Sans-Gêne*, elle ne suffisait pas à remplir un volume. M. Cère a ajouté à cette biographie des notes historiques sur les femmes soldats ; malgré le décret de la Convention qui excluait les femmes des armées, il y en eut, et un certain nombre, qui, par patriotisme, firent le coup de feu contre les ennemis ; comme les demoiselles de Fernig, Victorine Ghesquière, Angélique Brulon, Bretondouble, etc. ; d'autres suivirent leurs maris, plusieurs leurs amants. D'autres, simples cantinières, se firent remarquer par leur intrépidité et leur constance pendant la désastreuse retraite de Russie. Mais, en vérité, pourquoi classer parmi les femmes soldats les malheureuses filles de joie qui suivaient et encombraient certaines armées de la République? Pourquoi y classer aussi les femmes des journées d'octobre, les Théroigne de Méricourt, les Rose Lacombe et les « tricoteuses » du 10 août et de la Terreur ? Et puisque nous critiquons ce volume, d'ailleurs curieux et amusant dans bien des pages, regrettons que M. Cère n'en ait point éliminé certains détails dont la crudité et le naturalisme en rendront toujours la lecture difficile. R. M.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. L. de la Sicotière, sénateur de l'Orne, est mort à Alençon, le 1er mars. Son âge avancé et la maladie dont il souffrait depuis plusieurs années faisaient craindre cet événement fatal; il n'en sera pas moins douloureux pour tous ceux qui ont connu cet éminent esprit. Né le 3 février 1812, il fit ses études au collège d'Alençon, dont il retraça plus tard l'histoire dans un excellent volume. Son droit terminé à la Faculté de Caen, il se fit inscrire au barreau d'Alençon. En même temps qu'il se distinguait par de brillantes plaidoiries, il s'adonnait à la littérature, à l'archéologie et surtout aux recherches historiques, et publiait un nombre considérable de mémoires et d'articles. Aussi de bonne heure devint-il président de la Société des antiquaires de Normandie. En 1871, il fut nommé député à l'Assemblée nationale, et dès l'abord y prit une place importante ; c'est ainsi qu'il fut chargé, pour la commission d'enquête sur les actes de ce gouvernement, du rapport sur l'Algérie sous le gouvernement de la Défense nationale. En 1876, il passa de la Chambre au Sénat, où il siégea et combattit pour la défense des idées conservatrices et libérales jusqu'au dernier moment. Lors du dernier renouvellement partiel, il voulut se retirer; ses amis ne le lui permirent pas ; ils jugeaient que si son corps était affaibli, sa belle intelligence n'avait rien perdu de sa vigueur. Et, en effet, il

continua jusqu'à la fin de sa vie les travaux qui lui assurent un rang fort élevé parmi les érudits contemporains. Il avait soixante-dix-sept ans quand il donnait au public cette belle histoire de Frotté, qui est son ouvrage le plus considérable, et qui lui a coûté tant de recherches. C'est surtout d'ailleurs l'histoire de la période révolutionnaire qui a profité de ses loisirs : la connaissance approfondie qu'il possédait de cette époque, l'étendue et la solidité de son érudition, le souci de l'exactitude, le scrupule dans la recherche de la vérité, dont il avait fait preuve dans tous ses travaux, le désignaient naturellement à la présidence de la Société d'histoire contemporaine, constituée en 1890, et à la fondation de laquelle il avait d'ailleurs contribué. C'est à son initiative qu'est due la publication par cette Société des *Mémoires* de Michelot Moulin sur la chouannerie normande, et du *Journal* d'Adrien Duquesnoy, qui est certainement l'un des ouvrages les plus importants qui aient paru depuis longtemps sur l'histoire de la Constituante. La liste que nous donnons ici des ouvrages de l'éminent écrivain est malheureusement, nous le savons, incomplète; elle donnera du moins quelque idée de son activité littéraire : *Notice sur l'arrondissement de Mortagne* (Caen, 1837, in-8); — *Rapport sur les monuments de Laval (Mayenne)* (Caen, 1838, in-8); — *Béranger* (Alençon, 1839, in-8); — *Excursion dans le Sonnois* (Le Mans, 1840, in-8); — *Excursion dans le Maine* (Le Mans, 1841, in-8); — *Extrait d'un rapport sur les monuments historiques du département de l'Orne* (Caen, 1841, in-8); — *Rapport à M. le préfet de l'Orne sur l'abbaye et l'église de Lonlay* (Caen, 1841, in-4); — *Notice sur les vitraux de l'église Notre-Dame d'Alençon* (Caen, 1842, in-8); — *Histoire du collège d'Alençon* (Caen, 1842, in-8); — *Notice sur la cathédrale de Séez* (Alençon, 1844, in-8); — *Le Département de l'Orne archéologique et pittoresque* (Laigle, 1845, in-fol.); — *Notes statistiques sur.... l'Orne* (Paris, 1861, in-8); — *Archéologie* [découverte d'un marteau celtique en pierre dure] (Alençon, 1862, in-8); — *Notice historique et littéraire sur Dulaure* (Paris, 1862, in-8); — *A propos d'autographes : Marie-Antoinette, Mme Roland, Charlotte Corday* (Rouen, 1864, in-8); — *La Cour de la reine de Navarre à Alençon* (s. l., 1864, in-4); — *Exposition de Falaise (juillet 1864). Tableaux et objets d'art* (Alençon, 1864, in-8); — *Notes pour servir à l'histoire des jardins et de l'arboriculture dans le département de l'Orne* (Alençon, 1865, in-8); — *Monanteuil dessinateur et peintre* (Caen, 1865, gr. in-8); — *Charlotte Corday et Fualdès* (Paris, 1867, in-8); — *Note sur les curieuses empreintes observées à la surface de grès quartzites à Bagnoles (Orne)* (Caen, 1867, in-8); —*Notice littéraire et biographique sur l'abbé Fret, curé de Champs (Orne)* (Mortagne, 1868, in-8); — *Notes biographiques et littéraires sur Georges Mancel* (Caen, 1870, in-8); — *La Mort de Louis XVI, scènes historiques* (Alençon, 1875, in-8); — *La Mort de Jean Chouan et sa prétendue postérité* (Mamers, 1877, in-8); — *Le Curé Cantiteau, note sur les Cathelineau* (Angers, 1877, in-8); — *Un Complice de Carrier : le patriote d'Héron* (Nantes, 1879, in-8); — *Vieux livres et vieux papiers. Lettre à M. Alfred Lallié* (Nantes, 1879, in-8); — *René Chouan et sa prétendue postérité* (Mamers, 1880, in-8); — *Les Articles secrets; pacification de la Vendée en 1795* (Paris, 1881, in-8); — *M. Jules de la Pilorgerie* (Nantes, 1882, in-8); — *Les Faux Louis XVII* (Paris, 1882, in-8); — *L'Evasion du fort de Joux, 5 janvier 1805* (Nantes, 1883, in-8); — *L'Association des étudiants en droit de Rennes avant 1790* (Nantes, 1883, in-8); — *Un Chapitre de l'histoire de Frotté* (Nantes, 1884, in-8); — *Frotté en Bretagne et en Vendée* (Nantes, 1884, in-8); — *Préliminaires de la pacification. Les Conférences, 1799-1800; Pouancé, Candé, Montfaucon* (Angers, 1885, in-8); — *Les Soumissions dans l'Ouest, janvier-février 1800* (Mamers, 1885, in-8); — *Le Curé Pous, correspondance inédite* (Angers, 1886, in-8); — *Notice sur Notre-*

Dame du Chêne ou de la Miséricorde (Angers, 1886, in-8); — *Biographie. Bibliographie. Liesville; Maufras du Châtellier; Feuillet de Conches; Faugère* (Nantes, 1886, in-8); — *Notes sur Antoine Le Corvaisier de Courteilles et sur son Histoire des évesques du Mans* (Mamers, 1888, in-8); — *Louis de Frotté et les insurrections normandes (1793-1832)* (Paris, 1889, 3 vol. in-8); — *Étude historique et critique sur l'ouvrage de M. Port : la Vendée angevine, les origines, l'insurrection (janvier 1759-31 mars 1793)* (Angers, 1889, in-8); — *Exposition bibliographique de Sées, 2-6 octobre 1889* (Alençon, 1889, in-8); — *Hugues Quéru de Fléchelles, dit Gaultier Garguille, comédien et chansonnier* (Caen, 1890, in-8); — *Delestang, biographie et bibliographie* (Mortagne, 1890, in-8); — *Notice historique sur Sainte-Suzanne* (Laval, 1892, in-8); — *Bibliographie des usages et des traditions populaires du département de l'Orne* (Vannes, 1892, in-8); — *Bibliographie des journaux du département de l'Orne* (Le Mans, 1894, in-8).

— L'un des derniers romantiques, M. Auguste Vacquerie, frère du gendre de Victor Hugo, et lui-même ami du poète, est mort le 19 février, à Paris. Il était né en 1819, à Villequier (Seine-Inférieure). Il débuta vers 1840 par des articles dans le *Globe* et dans l'*Époque*. Plus tard (1848), il prit part à la rédation de l'*Événement*. Puis il fonda en 1869, avec MM. Charles et François Victor Hugo et Paul Meurice, le *Rappel*, dont il est resté le rédacteur en chef jusqu'à sa mort. Ses premières poésies parurent en 1840; elles furent bientôt suivies d'un nouveau volume et d'un mélodrame, *Tragaldabas*, dont la chute fit beaucoup de bruit. Il réussit mieux dans d'autres pièces, telles que *Jean Baudry* et *le Fils*. Voici la liste de ses principales publications : *L'Enfer de l'esprit* (Paris, 1840, in-8); — *Demi-teintes* (1845, in-12); — *Les Drames de la grève* (1855, in-8); — *Profils et grimaces* (1856, in-12); — *Souvent homme varie*, comédie (1859, in-18); — *Chateaubriand, sa vie publique et intime, ses œuvres* (1860, in-8), avec l'abbé Clergeau; — *Les Funérailles de l'honneur*, drame (1861, in-12); — *Jean Baudry* (1863, in-8); — *Les Miettes de l'histoire* (1863, in-8); — *Le Fils* (1866, in-8); — *Mes premières années de Paris* (1872, in-8); — *Tragaldabas* (1874, in-8); — *Aujourd'hui et demain* (1875, in-12); — *Théâtre complet* (1879, 2 vol. in-12); — *Formosa*, drame (1883, in-8); — *Futura* (1890, in-8); — *Depuis* (1894, in-8).

— M. Charles-Martin Ploix, mort à Paris le 21 février, était né à Orléans, le 30 novembre 1824; sorti de l'École polytechnique, il fut nommé ingénieur hydrographe; il a publié d'importants travaux sur l'hydrographie et la météorologie maritime. On lui doit : *La Nature des dieux* (Paris, 1888, in-8); — *Le Surnaturel dans les contes populaires* (1891, in-18). Il a aussi donné à la *Revue des traditions populaires* plusieurs mémoires sur des questions de mythologie comparée : *La Grande Ourse* (1887); — *L'Inventaire des contes* (1889); — *L'Os qui chante* (1892); — *L'Épopée argonautique* 1894), dont quelques-uns ont été tirés à part. Président de la Société des traditions populaires de 1888 à 1894, il présida le premier congrès des Traditions populaires en 1889. Il fut aussi président de la Société d'anthropologie et de la Société de linguistique, et il a donné plusieurs articles aux recueils publiés par ces deux Sociétés. Il a enfin collaboré au *Correspondant*, à la *Revue de philosophie positive*, à la *Revue de l'histoire des religions* et à la *Revue archéologique*.

— M. le docteur Georges Dujardin-Beaumetz est mort le 14 février, dans sa villa de Beaulieu, près de Nice. Il était né en 1833, à Barcelone, mais de parents français. L'on sait la part considérable qu'il a prise aux travaux du conseil d'hygiène. Ses nombreuses et importantes publications, dont la plus connue est le *Dictionnaire de thérapeutique*, le firent nommer membre de

l'Académie de médecine. Voici la liste de ses ouvrages : *De l'ataxie locomotrice* (Paris, 1862, in-8); — *Mémoires sur les troubles oculaires dans les maladies de la moelle épinière* (1868, in-8); — *Sur l'emploi du phosphore en médecine et en particulier dans le traitement de l'ataxie locomotrice progressive* (1868, in-8); — *De la myélite aiguë* (1872, in-8); — *Recherches expérimentales sur les alcools par fermentation* (1875, in-8); — *De l'emploi des bains tièdes comparé à celui des bains froids dans le traitement de la fièvre typhoïde* (1876, in-8); — *Des injections d'eau et de solutions salines par les veines dans le traitement de la période algide et ultime du choléra* (1876, in-8); — *Réflexions critiques sur l'emploi du fer dans le traitement de la chlorose* (1876, in-8); — *Sur les indications du traitement du rhumatisme cérébral par les bains froids* (1876, in-8); — *Sur les propriétés physiologiques et thérapeutiques des sels de cicutine* (1876, in-8); — *Sur les propriétés toxiques de la glycérine* (1876, in-8), avec le docteur Audigé; — *Note sur un cas d'hémorragie dans la cavité de Retzius* (1878, in-8); — *Note sur un cas de syphilide ulcéreuse* (1879, in-8); — *Recherches expérimentales sur la puissance toxique des alcools*, avec le docteur Audigé (1879, in-8); — *Sur un cas de triple anévrisme de l'aorte* (1879, in-8); — *Leçons de clinique thérapeutique* (1879, in-8); — *Sur le traitement des anévrismes de l'aorte par l'électro-puncture* (1880, in-8); — *Notes sur des troubles vasomoteurs de la peau, observés chez une hystérique* (1880, in-8); — *Note sur un cas de dilatation de l'estomac* (1884, in-8); — *Sur le diagnostic du cancer de l'estomac* (1884, in-8); — *Les Nouvelles Médications* (1885-1891, 2 vol. gr. in-8); — *Dictionnaire de thérapeutique, de matière médicale, de pharmacologie, de toxicologie et des eaux minérales*, en collaboration avec les docteurs Debierre, Egasse, Hétel, Jaillet, Macquarie et Bardet (1883-1889, 4 vol. gr. in-8); — *L'Hygiène alimentaire* (1886, in-8); — *Formulaire pratique de thérapeutique et de pharmacologie* (1887, in-16), avec le docteur P. Yvon; — *L'Hygiène thérapeutique* (1888, in-8); — *Les Plantes médicinales indigènes et exotiques* (1889, gr. in-8), avec M. Egasse; — *L'Hygiène prophylactique* (1889, in-8); — *Annuaire de thérapeutique* (1889 et suiv., in-32); — *Considérations générales sur le traitement des maladies du foie* (1893, in-8).

— M. Arthur Cayley était l'une des gloires scientifiques de l'Angleterre, et sa mort, survenue le 26 janvier, sera cruellement ressentie par toutes les personnes qui s'intéressent aux sciences mathématiques. Né le 16 août 1821, à Richmond (Surrey), il montra dès son enfance des aptitudes remarquables pour les calculs arithmétiques. Entré à quatorze ans au Collège royal de Londres, il en sortit trois ans après pour aller suivre à Cambridge les cours de l'Université. Dès 1841, il se fit connaître par un article dans *the Cambridge mathematical journal*. Après avoir terminé ses études à Cambridge, il entra dans la carrière du droit. Les obligations de son métier d'avocat ne l'empêchèrent point de continuer ses recherches mathématiques; et c'est à ce moment qu'il fit quelques-unes de ses plus brillantes découvertes. En 1852, il adressait un mémoire à la Royal Society, qui s'empressa de l'admettre parmi ses membres. En 1863, il fut appelé à prendre possession à Cambridge de la nouvelle chaire de mathématiques. Entre les diverses sociétés savantes qui se sont honorées de le compter parmi leurs membres, nous nommerons l'Académie des sciences, dont il était correspondant pour la section d'astronomie. En 1890, le gouvernement français lui conféra le grade d'officier de la Légion d'honneur. Il nous est impossible de dresser ici la liste des publications de l'illustre savant, éparses pour la plupart dans les recueils scientifiques du monde entier. Nous rappellerons seulement que l'Université de Cambridge a entrepris, en 1888, d'en publier le recueil.

— M. Reginald Stuart Poole est mort à Londres, âgé de soixante-trois

ans, le 9 février. Né le 27 février 1832, il fut élevé en Égypte sous la direction et dans la maison de son oncle E.-W. Lane. Il devint vite familier avec les antiquités égyptiennes au milieu desquelles il vivait et, à dix-neuf ans, il publiait un ouvrage qui fut salué comme l'étude la plus considérable sur la chronologie de l'antique Égypte qui eût jamais été écrite : *Horae egyptiacae ; or, the chronology of ancient Egypt* (London, 1851, in-8). L'année suivante (1852), il devenait assistant au département des antiquités du Musée britannique. Plus tard, quand on établit une section spéciale pour les monnaies et médailles (1861), il y fut transféré et il ne tarda guère à en devenir le chef (1870). C'est sous sa direction qu'a été faite la publication du catalogue général des monnaies et médailles du Musée britannique. Lui-même a rédigé les catalogues suivants : *Coins of the Ptolemies, kings of Egypt* (London, 1883, in-8) ; — *Coins of the shahs of Persia* (London, 1888, in-8) ; — *Catalogue of the coins of Alexandria and the nomes* (London, 1892, in-8) ; ainsi que le catalogue des monnaies suisses du South Kensington museum (*A descriptive catalogue of the Swiss coins in the South Kensington museum*, London, 1878, in-8). Nous citerons encore de lui : *The Genesis of the earth and of man* (London, 1856, in-8) ; — *The Cities of Egypt* (London, 1882, in-8) ; — *Lectures on art* (London, 1883, in-8). Nous rappellerons aussi qu'il a collaboré à l'*Encyclopaedia britannica*, au *Macmillan's Magazine*, au *Numismatic chronicle*, et à divers autres recueils. Il était, depuis 1876, membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— Le poète grec Achille Paraschos, auquel ses compatriotes ont décerné le titre de poète national, est mort le 26 janvier, à Athènes. Il était né en 1833, à Nauplie. Frère d'un poète estimé dans son temps, Georges Paraschos, c'est sur ses conseils qu'il se livra à la poésie. La colère qu'excitait en Grèce la politique germanophile du roi Otton fut partagée par lui, et il se mêla fort à la vie politique ; plus tard, quand le Roi eut été chassé (1862), il sut reconnaître ses qualités, et rendit hommage à ses malheurs dans une élégie demeurée célèbre : Πρὸς τὸν Ὄθωνα ἐλεγεῖον. Il a été en Grèce l'importateur véritable du romantisme, l'imitateur de Victor Hugo et de Byron. On vante l'harmonie de ses vers et le sentiment, la passion dont ils sont animés. Ses morceaux les plus célèbres sont Alfred, Marie, et le Poète inconnu (Ὁ ἄγνωστος ποιητής). Il a donné lui-même un recueil en trois volumes de ses principales poésies.

— On annonce encore la mort de : M. l'abbé Ajac, professeur au petit séminaire de Rennes ; — de M. le docteur Blanc, mort à Paris, le 27 février ; — de M. Pierre-Grégoire Brun, professeur, mort âgé de soixante-quinze ans, à Paris, le 8 février ; — de M. le baron Le Bas de Girandy de Claye, dont l'ouvrage le plus remarquable est celui qui a paru en 1868, sous le titre *l'Église et la Révolution*, mort le 15 février, à Amou (Landes), dans sa quatre-vingt-neuvième année ; — de M. Edmond Cottinet, littérateur et auteur dramatique, mort à soixante et onze ans, le 19 février ; — de M. le docteur A. Cretin, l'un des représentants en France de la méthode homéopathique, qui laisse entre autres ouvrages un volume sur *l'Empirisme et le progrès scientifique* (1862, in-12), et des recherches sur le choléra, mort le 8 février, âgé de soixante-quatorze ans, à Versailles ; — de M. Amédée Coutance, ancien pharmacien en chef de la marine, président de la Société académique de Brest, érudit distingué, mort à Brest, le 19 février, âgé de soixante-dix ans ; — de M. l'abbé Gray, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, dont il fut plusieurs années bibliothécaire, mort le 1er février, âgé de soixante-quatre ans, à Paris ; — de M. Edouard Guéranger, frère de l'illustre bénédictin, géologue distingué, auteur d'un *Essai de répertoire*

paléontologique du département de la Sarthe (1853, in-8), mort au Mans, âgé de quatre-vingt-douze ans, le 7 février; — de M. le docteur Alphose Guérin, chirurgien éminent, membre de l'Académie de médecine, dont les *Éléments de chirurgie opératoire* ont eu plusieurs éditions, mort le 20 février; — de M. le comte Édouard Jouffroy d'Eschavannes, conservateur honoraire des musées nationaux, auteur d'un *Armorial universel* (1844-1848, 2 vol. in-8) et d'un *Traité complet de la science du blason* (1891, in-16), mort le 7 février; — de M. André Kæuffer, rédacteur en chef du journal catholique *l'Espérance* de Nancy, qu'il rédigeait depuis quarante-six ans, mort à soixante-treize ans, dans cette ville, le 1er février; — de M. Jean-Louis Lapuchin, compositeur de musique, auteur de beaucoup de morceaux religieux, mort à quarante-quatre ans, le 5 février, à Paris; — de M. l'abbé Lugo, ancien professeur, à qui l'on doit un *Pouillé historique de l'ancien diocèse de Vannes* (1884, in-8), mort à Vannes, en février; — de M. François-Mario Luzel, archiviste du Finistère, connu des folkloristes par ses volumes de contes et de chansons bretonnes, mort à soixante-quatorze ans, le 27 février; — de M. H. de Mallortie, président de l'Académie d'Arras, mort à soixante-seize ans, le 27 février; — de M. l'abbé Melin, professeur à Thoissey, mort en février; — de M. Morin, bibliothécaire en chef de la ville de Nantes, mort le 7 février; — de M. J. Moutier, ancien professeur au collège Stanislas et à Sainte-Barbe, auteur d'ouvrages classiques pour l'enseignement des sciences, mort à Villers-sous-Saint-Leu (Seine-et-Oise), le 15 février; — du R. P. Perdereau, supérieur du grand séminaire de Versailles, mort le 5 février; — de M. Alexandre Pothey, collaborateur tour à tour du *Charivari*, du *Voltaire* et de la *République française*, auteur de diverses pièces, comme la *Muette* et le *Capitaine Régnier*, mort à soixante-quatorze ans, le 1er février; — de M. Roch Jourdan, ancien préfet des études au collège Chaptal; — de M. L. Sabatié, directeur de l'École préparatoire Sainte-Barbe; — de M. Veyssière, archiviste de l'Allier, auteur d'ouvrages sur le Bourbonnais, mort en février.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. P. Dudgeon, sinologue, auteur d'ouvrages sur différents sujets, parmi lesquels nous noterons seulement *A short introduction to the origin of surnames*, mort le 9 février, à Carges (Dumfries); — de M. Charles Gayarre, le célèbre historien de la Louisiane, à qui l'on doit encore une histoire de Philippe II et diverses publications tant historiques que romanesques, mort à la Nouvelle-Orléans, âgé de quatre-vingt-dix ans, le 11 février; — de M. Arch. D. Gordon, journaliste et auteur dramatique, mort à Port-Richmond, âgé de quarante-sept ans, en février; — de M. J. K. Hoyt, éditeur de divers journaux américains, traducteur de Jules Verne et auteur d'une *Cyclopaedia of practical quotations*, faite en collaboration avec Anna L. Ward, mort le 8 février, âgé de soixante-neuf ans, à Pfainfield (New-Jersey); — de M. Wsewolod Konstowsky, rédacteur de *Warschawsky Drewnik*, mort à Varsovie, le 31 janvier; — de M. Krestowsky, romancier russe et historiographe de la guerre turco-russe, mort en février; — de M. G. Krüss, professeur de chimie à l'Université de Munich, mort à trente-cinq ans, en février; — de M. Lauth, égyptologue, mort le 12 février, à l'âge de soixante-douze ans, à Munich; — de M. David Lewis, ex-recteur de Chislehurst, traducteur anglais des œuvres de sainte Thérèse, mort en février; — de M. Alexander Mackay, géographe, auteur d'un *Manual of geography*, et d'autres ouvrages classiques, mort à Ventnor, le 31 janvier; — de M. Robert Macoy, qui eut le triste honneur d'être le premier éditeur aux États-Unis de livres maçonniques, auteur lui-même d'un *Masonic dictionary* et d'une *History of New-*

York, mort le 9 janvier, à Brooklyn, âgé de quatre-vingt-neuf ans ; — de M. l'abbé Manera, ancien directeur du gymnase cantonal du Tessin, mort le 5 février, âgé de soixante-deux ans, à Lugano, dont le séminaire hérite de sa bibliothèque ; — de M. G. Marcus, le libraire de Bonn, mort à soixante-quatorze ans, le 6 février ; — du prince Richard von Metternich, ancien ambassadeur d'Autriche à Paris, auquel on doit la publication des précieux papiers de l'illustre chancelier son père, mort à soixante-six ans, le 28 février, à Vienne ; — de M. Ljudomir Nenadovitch, le grand poète serbe, mort à Waljevo, au commencement de février ; — de M. J. Ninet, égyptologue et publiciste, mort à soixante-quinze ans, le 6 février, à Genève ; — de M. W. J. F. Nuyens, historien flamand, mort en janvier ; — de M. Ludwik Peter, à qui l'on doit, avec d'autres ouvrages, des *Materialy dla dziejów muzyki w Polsce*, mort à quarante ans, le 5 janvier, à Cracovie ; — de M. H. Schauenburg, libraire-éditeur à Lahr, où il est mort à soixante-dix ans, le 25 janvier ; — de M. E. Schelek, historien tchèque, mort en février, à Prague, âgé de soixante-treize ans ; — de M. Fr. Schmitz, botaniste, mort le 28 janvier, à Greifswald ; — du R. P. Joseph Stevenson, de la Compagnie de Jésus, auteur d'une histoire de Marie Stuart et d'une étude sur les *Church historians of England*, mort le 8 février ; — de M. Stjeltes, mathématicien, mort le 30 décembre ; — de M. Socrate Tzivanopoulo, professeur d'histoire à l'Université d'Athènes, auteur d'un lexique archéologique, mort le 4 janvier ; — de M. L. Weiland, professeur à l'Université de Gœttingue, mort dans cette ville, le 5 février ; — de M. T. C. L. Wijnmalen, bibliothécaire de la bibliothèque de Gravenhage, mort le 14 janvier.

Institut. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — L'Académie a procédé, le 25 janvier, à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. V. Duruy. M Dieulafoy a été élu par 23 voix contre 7 voix à M. Émile Picot et 7 à M. de Ruble.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie a procédé, le 9 février, à l'élection d'un membre titulaire, dans la section d'histoire, en remplacement de M. V. Duruy. M. le duc de Broglie a été élu par 31 suffrages contre un bulletin blanc.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 4 janvier, M. de la Blanchère a rendu compte des fouilles qu'il a fait exécuter à Dougga, en Tunisie — Dans la séance du 25 janvier, M. Bréal entretient l'Académie d'une inscription latine trouvée en Tunisie et remontant à l'an 49 avant J.-C. — Le 8 février, M. Müntz a lu un travail sur les roses d'or que les Papes, au moyen âge, envoyaient aux Souverains. M. H. Cordier a donné ensuite la description d'un atlas de la Corée, rédigé en chinois et datant du siècle dernier. — Dans la séance du 15 février, après une communication de M. d'Arbois de Jubainville sur l'étymologie gauloise du nom du village de Condorcet, M. Salomon Reinach a lu un mémoire sur une série de bas-reliefs à inscriptions appartenant au musée de Sofia et provenant de la Thrace. — Le 22 février, M. d'Arbois de Jubainville a lu une note sur les noms de lieux qui ont pour origine le mot celtique *lour*; M. Müntz a lu ensuite une note sur Evrard de Puigues, miniaturiste du xve siècle, et sur les manuscrits qu'il a enluminés; enfin M. Boucher-Leclercq commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Le Règne de Beleneus II, Callinicus et la Critique historique.*

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 janvier, M. Arthur Desjardins a lu un mémoire sur les idées et les sentiments de la France de 1815 à 1848 ; M. Bétolaud a ensuite communiqué un travail sur l'ordre des avocats. — Le 12 janvier, l'Académie

a repris la discussion déjà entamée le mois dernier sur la vitesse de circulation du numéraire. — Cette discussion a été continuée dans la séance du 19 janvier. — Le 26 janvier, M. de Franqueville a communiqué à ses collègues l'introduction de l'ouvrage qu'il va publier à l'occasion du centenaire de l'Institut, et qui contient l'histoire des anciennes Académies supprimées en 1793. — Dans la séance du 16 février, M. A. Desjardins a lu un Mémoire intitulé : *Le Socialiste Proudhon et le nihiliste Herzen*. — Le 23 février, après la communication d'une étude de M. Léon Lallemand sur les congrès nationaux d'assistance aux États-Unis, l'Académie a entendu la lecture d'un chapitre d'un nouvel ouvrage de M. Albert Sorel; ce chapitre est relatif aux conférences préliminaires du traité de Campo-Formio.

Congrès. — C'est à Tournai qu'aura lieu, cette année, le dixième congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique. La Société historique et littéraire de Tournai devant fêter, cette année, son cinquantenaire, l'éclat de la session n'en pourra être que rehaussé. Les réunions se tiendront du 5 au 8 août. C'est au secrétaire du congrès. M. E.-J. Soil, que doivent être envoyées toutes les communications, aussi bien que les adhésions (rue Royale, 45, à Tournai).

Un Album industriel et commercial. — Un essai vraiment utile, pratique et à encourager de toutes façons, vient d'être tenté et réalisé dans d'excellentes conditions par M. Jules Sicard. M. Sicard publie sous ce titre : *Franche-Comté. Industrie, commerce* (Besançon, Delagrange-Louys; Paris, Lechevalier, in-folio de 160 p., avec une carte et de nombr. illustrations. — Prix : 30 fr.), un magnifique album dont l'importante spécialité mérite notre attention. D'autres, assez nombreux, ont décrit la Franche-Comté au point de vue historique ou pittoresque. Il était réservé à M. Sicard de la présenter sous un aspect assez nouveau : il a voulu faire briller aux yeux de tous, nationaux et étrangers, les étonnantes ressources commerciales et industrielles de sa province. Pour ne pas être accusé de réclame banale, l'auteur a émaillé son travail de nombreuses notices historiques, artistiques et descriptives fort intéressantes, où nous pourrions, à la vérité, relever quelques erreurs; mais comme nous savons que cet album, si splendide qu'il apparaisse, si attachant qu'il soit, n'est qu'un grand jalon destiné à servir de point de départ à une œuvre prochaine, de plus haute envergure, nous passerons outre. D'aucuns seront agréablement surpris de rencontrer, jetées avec autant de goût que d'habileté, à travers des descriptions de fabriques ou d'usines, de charmantes poésies signées des poètes les plus appréciés dans le pays. L'on ne saurait indiquer ici tous les établissements de genres différents, dont quelques-uns sont célèbres dans l'Europe entière, qui florissent en Franche-Comté; nous citerons toutefois les fabriques d'horlogerie de Besançon et les papeteries de la même ville, la papeterie de Torpes, les forges et filatures d'Audincourt, l'usine Peugeot à Audincourt, la fabrique des fils de Peugeot à Valentigney et celle des frères Japy à Beaucourt, les distilleries d'absinthe de Pontarlier, l'industrie fromagère du Doubs et du Jura, les vignobles du Jura, les verreries de la Rochère (Haute-Saône) et de la Vieille-Loye (Jura), la manufacture de faïences fines de Salins, les fabriques de pipes de Saint-Claude; enfin, pour nous borner, les établissements thermaux de premier ordre, bien que de création récente, de la Mouillère-Besançon et de Lons-le-Saunier (ceux de Luxeuil et de Salins brillent ici par leur absence : seraient-ils devenus quantités négligeables?). Il conviendrait que chacune de nos provinces pût offrir au public français et étranger un livre pareil; l'on serait ainsi mieux fixé sur les ressources dont chacune d'elles dispose. Le travail de M. Sicard est surtout

instructif, mais il est aussi récréatif; tout concourt d'ailleurs à en faire un ornement pour la table du salon : le cartonnage est riche et original, le papier d'une grande beauté, et les nombreuses phototypies répandues dans le texte sont très réussies pour la plupart. Seule, la typographie laisse un peu à désirer. Ajoutons que le volume se termine par une brillante notice de M. Henri Chapoy, avocat à la cour d'appel de Paris, intitulée : *Les Franc-Comtois à Paris; le passé, le présent et l'avenir*, et qui donne la plus favorable idée des compatriotes de MM. Chapoy et Sicard. — Au moment où nous écrivons ces lignes, nous recevons de M. Henri Chapoy un tirage à part de sa notice (in-folio de 8 p.). Nous remarquons qu'elle n'est que le résumé d'un travail considérable que l'auteur prépare sur le même sujet : le simple aperçu d'aujourd'hui fait bien augurer de l'œuvre future.

Paris. — M. Léonce Couture donne une seconde édition du remarquable rapport qu'il présenta au second congrès décennal de la Société bibliographique tenu à Paris en avril 1888, et qui fut inséré l'année suivante dans le recueil des travaux de cette assemblée (*La Philosophie en France pendant vingt ans, 1868-1888. Mémoire lu au congrès bibliographique international*, etc. Toulouse, Privat; Paris, Retaux, gr. in-8 de 51 p.). L'éminent doyen de la Faculté libre des lettres de Toulouse doit être remercié d'avoir reproduit en brochure un mémoire aussi important et qui, comme il le constate dans son spirituel *Avertissement*, « renferme une quantité considérable de renseignements utiles à toutes les personnes qui s'occupent de la philosophie contemporaine. »

— La *Notice biographique sur Emile Prisse d'Avennes, voyageur français, archéologue, égyptologue et publiciste*, que nous donne M. E. M*** (Paris, Grison, in-8 de 64 p., avec un portrait), a été écrite « hors de tout esprit de parti, à l'abri de toute suggestion d'intérêt quelconque et simplement pour accomplir un devoir de justice » (*sic*). Cela n'empêche pas la notice d'avoir une allure de panégyrique ardent, qui fatigue parfois. La biographie est suivie de la liste des dons faits par Prisse d'Avennes à la Bibliothèque nationale et au Musée du Louvre, et de la liste chronologique de ses écrits, où malheureusement les indications bibliographiques sont tout à fait insuffisantes. Insuffisante aussi la manière dont l'auteur donne ses références : par exemple, page 37, nº 1, il renvoie à « la *Revue américaine Knowledge* (année 1893) » et à « la *Revue Sitzungsberichte*, année 1869 » (*sic*).

— M. le baron Jean de Romeuf a eu la très louable pensée d'extraire de la *Revue de la France moderne* l'étude qu'il a écrite sur *le Baron de Cardon de Sandrans* (Paris, bureaux de la *Revue de la France moderne*, in-8 de 24 p.). Là est esquissée la vie de M. de Sandrans, mort à Paris le 8 mai 1894, depuis le jour où, nommé préfet du Doubs, alors que les armées allemandes, — à peine contenues par un armistice dont les termes, pour la région de l'Est, étaient discutés, — foulaient notre sol. L'auteur montre comment M. de Sandrans eut à faire preuve, en ces périlleuses circonstances, d'énergie, de prudente décision et de dévouement patriotique. Il suit son personnage aux préfectures de la Loire et de la Haute-Garonne et passe rapidement sur ses dernières années (1877-1894). Noble carrière que M. de Romeuf a résumée en quelques pages inspirées à la fois par un cœur bien placé et par le soin de l'exactitude historique, simple et sans apprêt.

— Le P. C. de Smedt donne à sa remarquable étude sur les *Origines du duel judiciaire* une suite non moins remarquable sous ce titre : *Le Duel judiciaire et l'Église* (Paris, Retaux, gr. in-8 de 43 p. Extrait des *Études* du 15 janvier). Le nouveau correspondant de l'Institut prouve avec la plus solide érudition, contre divers savants, et notamment contre M. Frédéric Pa-

tetta, professeur de droit en l'Université de Turin, auteur de : *Le Ordalie* (1890), que l'Église n'a jamais approuvé l'institution du duel judiciaire, et a souvent protesté contre elle par l'organe de ses docteurs, de ses évêques, de ses conciles et de ses Souverains Pontifes.

— L'étude de M. Gaston Paris sur *la Légende de Pépin « le Bref »* est extraite des *Mélanges Julien Havet* (Paris, Leroux, gr. in-8 de 32 p.) C'est sans contredit l'une des plus précieuses pièces du beau recueil consacré à la mémoire d'un érudit si digne d'un tel honneur. M. G. Paris avait donné jadis une première ébauche de son étude dans l'*Histoire politique de Charlemagne*. Tout ce qu'il ajoute à l'esquisse d'il y a trente ans est d'une grande importance, tant au point de vue de la critique littéraire que de la critique historique.

— M. Albert Soubies, auteur, entre autres ouvrages estimés, d'un *Précis de l'histoire de la musique russe*, nous donne une sorte de parallèle entre *Musique russe et musique espagnole* (Extrait de la *Revue d'art dramatique* du 15 novembre 1894. Paris, Fischbacher, in-8 de 16 p.). Bien que l'Espagne ait un passé musical plus important que celui de la Russie, il relève dans l'évolution actuelle de la musique chez les deux peuples des ressemblances curieuses; non que la musique des deux pays se ressemble, mais il y a des deux côtés la même tendance à constituer une école musicale nationale et indépendante.

— Les *Images mortuaires de l'empereur et de l'impératrice du Brésil* (Paris, Conseil héraldique de France, in-8 de 8 p.) inspirent à Mgr Barbier de Montault des réflexions sévères sur le mauvais goût et la pénurie d'invention qui règnent trop souvent dans ce genre d'images. Il regrette aussi, combattant en ce point l'opinion de beaucoup d'héraldistes, qu'on omette, tant sur ces souvenirs mortuaires que sur les lettres de faire part, de reproduire les armoiries.

— Nous avons plus d'une fois signalé les intéressants travaux de M. Léon Vignols relatifs à la colonisation et au commerce colonial aux XVIIe et XVIIIe siècles. Sa dernière brochure raconte les *Naufrage et aventures d'un équipage malouin aux côtes sud-américaines en 1706* (Paris, Baudoin, gr. in-8 de 24 p. Extrait de la *Revue maritime et coloniale*). Avant de retracer la triste odyssée du *Falmouth*, M. Vignols a montré combien inconnue était encore l'histoire du commerce français sur les côtes sud-américaines du Pacifique jusqu'au XIXe siècle, et en a brièvement esquissé quelques traits.

— Une des plus importantes traductions archéologiques exécutées en français en ces dernières années est celle du livre de M. W. Helbig, correspondant de l'Institut, *l'Épopée homérique expliquée par les monuments*, qui vient de paraître chez Firmin-Didot, avec préface de M. Collignon. Ces figures empruntées aux sources les plus sûres, et un texte de première main, font connaître l'architecture, le mobilier, le costume, les parures, les armes, les ustensiles, etc., des époques chantées par Homère. La traduction, faite sur la deuxième édition allemande, est due à M. Fl. Trawinski, bien connu par des travaux analogues, et a reçu les corrections de l'auteur lui-même : c'est dire ce qu'elle vaut.

— La *Revue immortaliste* (Mensuel, depuis janvier 1895. Paris, 20, avenue Trudaine; 5 fr. par an) se propose, sous la direction de MM. Camille Chaigneau et Émile de Rienzi, de concilier les théories matérialistes et les doctrines spiritualistes. Par la discussion de toutes les objections qui viennent soit du camp spiritualiste, soit du camp matérialiste, et en « synthétisant la marche en avant de l'humanité vers cette pure lumière de la solidarité, » les directeurs comptent donner satisfaction à cette « collectivité insoup-

çonnée d'âmes qui cherchent dans la nuit philosophique un phare, une étincelle, une mince lueur, un soupçon de lumière! » Nous craignons qu'on n'y trouve, en effet, qu'un soupçon bien faible de lumière.

— On connaît peu en France *le Bulletin polonais*, revue mensuelle publiée par l'Association des anciens élèves de l'École polonaise. Le *Bulletin polonais* permet de suivre aisément le mouvement politique, littéraire et scientifique des trois grands tronçons de la nation polonaise. Cette revue, publiée à Paris (61, rue Boursault), mérite d'être lue par ceux qui s'intéressent à la politique étrangère. — Ce qui nous fait penser à signaler le *Bulletin polonais*, c'est que le numéro du 15 février contient le résumé d'une leçon de notre collaborateur M. Gaidoz sur la géographie ethnographique de la Pologne (leçon professée à l'École des sciences politiques).

Agenais. — Encore un *Livre de raison* dû aux trésors d'érudition que possède notre collaborateur M. Ph. Tamizey de Larroque. Il s'agit de celui de *la famille de Chevalier d'Escaye*, qui va de 1746 à 1792 (Extrait de l'*Annuaire du Conseil héraldique de France* (Saint-Amand, Destenay-Bussière, in-16 de 27 p.). A l'heure où tant de familles sont cruellement éprouvées, on ne lira pas sans émotion les sentiments de résignation chrétienne qu'exprime Timothée d'Escaye sur la perte d'un de ses enfants (p. 11). C'est, du reste, ce qu'on retrouve après chacun des événements heureux ou malheureux qu'il a notés. Et c'est pourquoi on félicite doublement M. Tamizey de Larroque d'appartenir à cette noble famille.

Auvergne. — Les fêtes qui auront lieu à Clermont-Ferrand au mois de mai 1895, pour célébrer le huitième centenaire de la première croisade, ne manqueront pas de réunir de nombreux curieux dans la vieille cité auvergnate. Entre autres attractions, on prépare un grand cortège historique qui représentera l'Auvergne à travers les âges. C'est l'historiographe de l'Auvergne, M. Ambroise Tardieu, qui en a dressé le programme; il y aura neuf groupes : 1° groupe gaulois, précédé du Temps armé de sa faux, et où figurera naturellement Vercingétorix; 2° groupe romain, où se montreront l'empereur Avitus et son gendre Sidoine Apollinaire, et aussi le grand évêque de Tours, saint Grégoire; 3° groupe carolingien, où Pépin le Bref se trouvera comme ayant pris Clermont en 761; 4° groupe des croisades, où l'on s'étonnera que M. Tardieu n'ait pas réservé la moindre place (son programme du moins n'en dit rien) au Pape qui a été le véritable inspirateur et prédicateur de la croisade; 5° groupe du XIIIe siècle, où seront réunis l'architecte de la cathédrale, le troubadour Pierre d'Auvergne, Alphonse de Poitiers et son frère saint Louis, etc.; 6° groupe représentant l'Auvergne délivrée des Anglais (Du Guesclin, Boucicaut, duc de Berry, etc.); 7° groupe du XVI siècle (François Ier à Clermont en 1533); 8° entrée du cardinal de Richelieu à Clermont en 1629; 9° enfin, groupe des volontaires d'Auvergne en 1792, avec le drapeau tricolore.

Bourgogne. — Le *Règne de Jésus-Christ* entre dans une nouvelle période et prend un nouveau titre : *Le Novissimum Organon, organe instructeur de l'enseignement mutuel populaire, traitant de la meilleure méthode pour l'avancement général des sciences, lettres et arts majeurs* (Paray-le-Monial, place La Colombière, in-4, trimestriel). Il faudra six années au nouvel organe pour exposer « la dispute eucharistique : dans sa première année, des éléments; dans sa deuxième, des matières; dans sa troisième, des procédés; dans sa quatrième, des hypothèses; dans sa cinquième, des inventions; dans sa sixième, des découvertes les plus aptes à conduire l'esprit humain au développement rationnel des lettres, des arts, des sciences et de l'art sacré, pour transformer la terre en ce temple-palais de l'a-

gneau dont Isaïe et Ezéchiel ont donné les mesures et le plan préfigurés. »

Franche-Comté. — La Société française d'archéologie a tenu son congrès de 1891 en Franche-Comté. Les départements du Doubs et du Jura ont été parcourus par ses membres, qui ont aussi poussé une pointe en Suisse. Peut-être les congressistes n'ont-ils pas eu le loisir de visiter la Haute-Saône, où Luxeuil, entre autres, leur aurait offert quelques belles pages à ajouter au superbe volume que la Société a récemment livré au public. Quoi qu'il en soit, les *Séances générales tenues à Dole, Salins, Besançon et Montbéliard, suivies d'une excursion en Suisse* (Paris, A. Picard; Caen, H. Delesques, in-8 de LXXI-409 p. avec 67 planches ou figures), forment l'un des plus riches volumes de la collection. Parmi les travaux, tous remplis d'intérêt, qui ont été publiés, il convient de citer d'abord : l'*Introduction*, due à M. le comte de Marsy, ainsi que les procès-verbaux des séances, lesquels, contrairement à tant d'autres procès-verbaux, sont très attachants : le sujet, à la vérité, prête beaucoup. Quant aux *Mémoires*, au nombre de seize, tous, sauf trois (*Le Château d'Estavayer* (*Suisse*), par M. le comte de Dion; — *Maisons anciennes dans l'Ariège et dans l'Aude*, par M. J. de Lahondès, et *Notes sur quelques temples de Basse-Normandie*, par M. Émile Travers), s'appliquent à la Franche-Comté. Bien que d'importance inégale, leur mérite nous oblige à les signaler sans exception. Nous les relevons dans l'ordre où ils ont été imprimés : *La Cité des Séquanes*, d'après les textes des historiens ou des géographes et les inscriptions romaines, par M. Auguste Castan; — *Les Églises romanes du Jura*, par M. l'abbé P. Brune; — *L'Industrie et le commerce en Franche-Comté au XVIIIe siècle*, par M. Léonce Pingaud; — *Les Fortifications de Dole*, par MM. Jules Gauthier et Julien Feuvrier, dont le *Polybiblion* a spécialement parlé (t. LXXI, p. 184); — *L'Église de Grandcourt (Haute-Saône)*, par M. l'abbé A. Bouillet; — *Étude sur les statuettes de Jupiter costumées à la gauloise dans la région de l'est de la France*, par M. Alfred Vaissier; — *L'Église paroissiale de Pesmes (Haute-Saône) et ses monuments*, par MM. Jules Gauthier et Gaston de Beauséjour, travail que nous avons déjà signalé (t. LXXI, p. 90); — *La Maison forte d'Orchamps (Jura)*, par M. le comte A. de Dion, qui est examinée ci-après d'une façon particulière; — *Note sur l'industrie du papier en Franche-Comté, et les filigranes employés par les papeteries comtoises du XVe au XVIIIe siècle*, par M. Jules Gauthier; — *Découverte d'une relique faisant partie des dépouilles de Constantinople apportées en Occident à la suite de la croisade de 1204*, par M. Gustave Schlumberger; — *Les Taureaux tricornus*, note par M. le comte de Marsy; — *L'Architecture religieuse dans le Jura*, par M. l'abbé P. Brune, parue déjà dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, et dont le tirage à part a été ici même mentionné (t. LXVIII, p. 378); — *Les Incunables de la bibliothèque de Besançon, d'après le catalogue de M. Aug. Castan*, par M. le comte de Marsy. Le volume se termine par la relation d'une *Excursion en Suisse*, rédigée par M. de Marsy; cette relation, qui compte vingt et une pages, est accompagnée de trois planches de toute beauté. Ajoutons que ce n'est pas la première fois que la Société d'archéologie s'est occupée de la Franche-Comté : en 1880, après ses séances d'Arras et de Tournai, elle a excursionné dans le Doubs et dans le Jura, et a clos le volume publié alors par un important compte rendu : *La Société française d'archéologie en Franche-Comté* (49 p. avec une vignette, un plan et une planche) qui porte la signature de M. J. de Laurière.

— En 1869, M. le comte de Dion a pris des plans et croquis de *la Maison forte d'Orchamps (Jura)*, qui depuis quelques années n'existe plus. C'est la description minutieuse de ce monument, d'un genre assez rare, que l'au-

teur a donnée dans le volume du congrès archéologique dont il vient d'être question (Tiré à part. Caen, Delesques, in-8 de 13 p., avec 2 fig. et 2 plans dans le texte). Contrairement à l'affirmation d'Armand Marquiset qui, en 1841, dans sa *Statistique historique de l'arrondissement de Dole* (t. II, p. 72), disait que des titres anciens faisaient remonter cette construction au XIe siècle, M. de Dion pense qu'il faut la dater du XVIe. A l'époque où écrivait Marquiset, la maison forte d'Orchamps était encore entourée de larges fossés dont M. de Dion a constaté la disparition en 1869. L'auteur n'a pas fourni de renseignements historiques sur ce monument qui servait d'asile, en cas de péril de guerre, aux habitants d'Orchamps et d'Étrepigney. Rousset lui-même, d'ailleurs, dans son *Dictionnaire géographique, historique et statistique des communes de la Franche-Comté (Département du Jura)* (t. IV, p. 550), n'en donne pas d'autres, sinon que Hugues de Bourgogne y fit plusieurs séjours; mais il ajoute (p. 551) que le village, traversé par plusieurs grands chemins, a dû souffrir de toutes les invasions qui ont désolé la province. Le présent travail se termine par une intéressante dissertation sur les châteaux féodaux et les maisons fortes en général.

Guyenne et Gascogne. — M. l'abbé A. Breuils publie une étude intéressante et qui fait connaître divers faits nouveaux : *La Campagne de Charles VII en Gascogne. Une Conspiration du Dauphin en 1446, d'après des documents inédits* (Paris, gr. in-8 de 38 p. Extrait de la *Revue des questions historiques*, livraison de janvier 1895). C'est dans les *Comptes* des consuls de la ville de Montréal (Gers), en 1442, 1443, 1444 et 1446, que le savant curé de Cazeneuve a trouvé de curieux détails, qui ont échappé aux investigations de tous les historiens, sur une conspiration du futur Louis XI contre son père, en Agenais, au mois de mai 1446. L'étude de M. l'abbé Breuils, écrite avec beaucoup de verve, est d'une lecture aussi agréable que profitable.

— M. le chanoine Allain a publié *Une Vie inédite de saint Émilion, d'après le ms. Y de l'archevêché de Bordeaux* (Bruxelles, gr. in-8 de 16 p. Extrait du tome XIII des *Analecta Bollandiana*). Le savant archiviste du diocèse de Bordeaux a donné de ce document du XIIe siècle une édition excellente, avec abondants éclaircissements qui remplissent plus de la moitié de la brochure. En lisant ces éclaircissements, où sont complétés de nombreux travaux d'érudition, où sont relevées des erreurs d'hommes tels que dom Mabillon (p. 7), on se dit que le chanoine Allain a toutes les qualités du meilleur des Bollandistes.

Ile-de-France. — Le troisième volume des *Procès-verbaux, rapports et communications diverses* de la Société historique de Compiègne (Compiègne, imp. Henry Lefebvre, in-8 de 123 p.) contient, outre le compte rendu des séances de 1894, et celui des travaux de la société pendant l'année 1893 : une notice sur M. Albert de Roucy, ancien président de la société, avec la bibliographie de ses œuvres; une étude fort intéressante de M. l'abbé Morel sur *la Charité au XVIIIe siècle dans le diocèse de Beauvais;* l'analyse d'un travail de M. Garand sur les beaux-arts au palais de Compiègne; le récit par M. le comte de Marsy des brillantes *Fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans;* une note du même sur *le Prétendu Tombeau de Guillaume de Flavy*, où il montre l'inanité de la découverte de M. Delhommeau.

Limousin. — Nous avons connaissance un peu tard du *Congrès archéologique de France*, dont les *Séances générales* ont été *tenues* à *Brive en 1890* (Paris, A. Picard; Caen, H. Delesques, in-8 de LIV-361 p., avec 57 planches ou figures). La Société française d'archéologie serait en droit d'inscrire sur ses volumes, en guise d'épigraphe : « De bien en mieux, » comme nous ne savons plus quel libraire. Et, en effet, depuis quelques années, ses publi-

cations revêtent un cachet artistique de premier ordre. Le Congrès de Franche-Comté dont il est question plus haut en est une preuve récente que le congrès de Brive, d'une date immédiatement antérieure, faisait prévoir. Outre les procès-verbaux des séances et les relations d'excursions diverses, nous avons à mentionner ici quinze mémoires de grand intérêt, savoir : *État des études historiques et archéologiques dans le département de la Corrèze*, par M. René Fage, dont le tirage à part a fait dans le *Polybiblion* (t. LXV, p. 379) l'objet d'une note spéciale; — *Sur les anciennes populations du Limousin*, par M. le docteur Léon Vacher; — *Les Podionomites*, par M. G de Lépinay (résumé); — *Inventaire des monuments mégalithiques et des tertres funéraires dans la Corrèze*, par M. Philibert Lalande; — *Les Gaulois-Limousins*, par M. G. de Lépinay résumé); — *Note en réponse à la cinquième question* (indiquer les emplacements occupés et les monuments élevés par les peuples qui ont habité la Corrèze à l'époque de l'indépendance gauloise), par M. Philibert Lalande; — *Monuments romains dans le Bas-Limousin*, par le même; — *Armoire du XIIe siècle et tombeau de saint Étienne, à Obasine*, par M. le marquis de Fayolle; — *De l'importance des livres de raison au point de vue archéologique*, par M. Louis Guibert; — *L'Architecture religieuse dans la Corrèze*, par M. l'abbé Poulbrière; — *Le Château de Filolie (Dordogne)*, par M. O. Rousselet; — *Lanternes des morts, tombeaux, seulptures et mobilier des églises de la Corrèze*, par M. l'abbé Poulbrière; — *L'Œuvre de Limoges*, par M. E. Rupin; — *Les Duhamel, sculpteurs tullois du XVIIe siècle*, par M. G. Clément-Simon; — *Église de Lonzac (Charente-Inférieure)*, par M. l'abbé Julien Laferrière.

Maine. — La prochaine livraison de la *Revue historique et archéologique du Maine* contiendra une très intéressante monographie d'une famille seigneuriale, *les Clermont-Gallerande* (tiré à part, Paris, A. Picard, in-8 de 48 p.), due à la plume à la fois élégante et savante de M. Léon Marlet. Le roman, l'histoire, la poésie, la peinture, ont été mis à contribution pour former un curieux tableau, qui va de 1210 à nos jours.

Normandie. — Encore une Jeanne d'Arc. Quatre actes et six tableaux en vers; auteur M. Robert Pinchon (Rouen, Schneider, in-12 de 66 p. . Le premier acte à Fierbois, où divers paysans causent des malheurs du temps avec frère Jean, moitié moine, moitié soudard. Caractère bien tracé. Jeanne arrive là sans que l'on sache pourquoi ni comment, car elle ne vient pas, l'idée eût été bonne peut-être, chercher la fameuse épée. Au second acte, Chinon, le Roi découragé, mais point d'Agnès Sorel. Jeanne le réconforte. Au troisième acte, le sacre de Reims. Au quatrième, la prison de Rouen, sans Pierre Cauchon et les indignes juges — absence difficile à expliquer. — Au dernier tableau, le bûcher. Pièce mal construite, mais écrite en bons vers.

Orléanais. — Les publications de M. l'abbé Métais sont assez connues de nos lecteurs; ils se féliciteront donc sans doute de le voir prendre la direction d'une revue mensuelle destinée à nous faire connaître les *Archives historiques du diocèse de Chartres* (Chartres, secrétariat de l'évêché, 10 fr. par an). C'est le cartulaire de Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou qui commencera la publication; d'autres suivront, dont le prospectus nous donne une liste provisoire. Nous ne pouvons souhaiter que longue vie au périodique qui nous promet tant de pièces intéressantes sur notre vieille France. Mais tout en admirant le zèle de M. l'abbé Métais, nous avouons qu'il nous semble exagéré de dire qu' « il ne faut pas s'arrêter tant qu'il restera ne fût-ce qu'une seule pièce à publier de nos archives historiques, religieuses et civiles. »

Périgord. — M. A. Dujarric-Descombes vient de réunir quelques docu-

ments sur *Maistre Jehan Carant, prototypographe de la ville de Périgueux* (Paris, imp. Moye et Montaubéry, in-8 de 16 p.), dont la plus ancienne impression connue est datée de 1498 et dont on perd la trace après 1504.

Provence. — M. Guillaume de Rey nous donne l'*Almanach des saints de Provence pour l'année 1895, contenant le calendrier romain et le calendrier provençal* (Marseille, in-8 de 56 p.. Comme dans ses précédents recueils, l'auteur, à la suite des pieuses listes, a résumé d'intéressantes notices sur quelques saints et saintes de Provence : saint Bache et sainte Réparade, saint Oms, prêtre, saint Oronce Modeste et saint Antonin, évêques de Carpentras, saint Hilaire, évêque d'Arles, saint Ailbeur et saint Augustal, saint Eucher, évêque de Lyon, et sa famille, sainte Consorce et sainte Tulle, saint Constantin, évêque de Gap. M. de Rey mêle à ses récits d'instructives observations : c'est ainsi que (p. 41), s'appuyant sur l'*Histoire de Montmajour*, par Dom Chantelou, il corrige une erreur des Bollandistes, et que (p. 56), d'accord avec le *Gallia christiana*, il corrige une autre erreur commise par les rédacteurs des *Acta Sanctorum*.

Quercy. — Le *Memorandum des consuls de la ville de Martel* (Lot), que publie M. H. Teulié (extrait de la *Revue de philologie*, t. VII et VIII Paris, Bouillon, in-8 de 47 p.), offre tout ensemble un intérêt historique et philologique. Au premier point de vue, ce document, qui renferme des comptes de dépenses des consuls pour plusieurs années (1252-1284), nous renseigne sur les affaires dont avait à s'occuper une petite ville à la fin du XIIIe siècle. D'autre part, il est curieux d'étudier le langage qui se parlait dans ce coin de terre. Assurément, ces textes sont trop courts, et les expressions n'en sont pas assez variées pour permettre une étude complète; ils n'en prêtent pas moins à des remarques intéressantes. Deux planches en phototypie accompagnent cette publication.

Vendée. — M. René Vallette a extrait de la *Revue du Bas-Poitou* un travail que les vrais bibliophiles apprécieront comme il le mérite : *Profils vendéens. Le Jurisconsulte Julien II Collardeau; sa maison des champs et sa bibliothèque* (Paris, Lechevalier; Fontenay, *Revue du Bas-Poitou*, in-8 de 16 p., avec un portrait et une vue de la maison de Collardeau à Villepréau). M. Vallette a brièvement esquissé la biographie de Julien Collardeau, qui fut tour à tour avocat et procureur du Roi à Fontenay. Mais l'intérêt principal de l'opuscule réside dans le catalogue du livre que possédait le personnage, et dont M. Vallette a eu la bonne fortune de retrouver le manuscrit, « œuvre de François Vexiau, avocat en parlement, neveu de Julien Collardeau. »

Alsace. — Un géographe du Roi, estimé dans son temps, aujourd'hui peu connu, Pierre Du Val, nous a laissé *Une Description de l'Alsace en 1662* dans un opuscule devenu rarissime, et dont on ne connaît qu'un exemplaire, conservé à la Bibliothèque nationale. M. Nerlinger, dont les travaux ont plusieurs fois été signalés ici, a eu la bonne idée de le reproduire dans la *Revue d'Alsace* de janvier (Tiré à part. Belfort, imp. du journal *la Frontière*, in-8 de 24 p.). L'éditeur a mis au bas de ce texte fort intéressant de très bonnes notes qui en rectifient les quelques erreurs et en éclaircissent les points obscurs.

Allemagne. — La grande histoire de la peinture chrétienne publiée par la librairie Herder, de Fribourg, et composée par M. Erich Frantz, professeur à l'Université de Breslau, est aujourd'hui une œuvre terminée. Chacun des deux volumes a l'étendue à peu près d'un volume de l'*Histoire des Papes*, de M. Pastor, à côté de laquelle, par le plan, l'esprit catholique, la méthode scientifique et l'étendue de l'information, l'ouvrage de M. Frantz n'est pas indigne de figurer. La *Geschichte der christlichen Malerei* est accompagnée

d'un recueil de gravures qu'on peut, à son choix, insérer dans le texte ou faire relier séparément.

Angleterre. — MM. Chapman et Hall publient un important ouvrage de M. R. S. Gundry : *China past and present*, qui emprunte à la guerre actuelle que l'Empire du Milieu soutient contre le Japon un grand intérêt d'actualité. Le système d'éducation, les rapports avec les étrangers, le service des douanes maritimes dans les ports à traités, les missions, la religion des ancêtres, etc., y sont soigneusement étudiés.

— Le juge O'Connor Morris va faire paraître chez M. George Allen, sous le titre : *Memories and Thoughts of a life*, ses souvenirs et ses expériences des hommes et des choses pendant les soixante dernières années écoulées. C'est surtout de l'Irlande qu'il s'agira, car le magistrat habita l'île depuis le temps d'O'Connell jusqu'à celui de Parnell, mais il y sera aussi question de littérature, d'Oxford pendant le « mouvement tractarien » et de la société de Londres.

— Le Rev. docteur A.-B. Grosart vient de faire à Dublin une précieuse découverte. Il a trouvé dans la bibliothèque de Trinity College un manuscrit de cinq cents pages in-folio, écrit au milieu du XVIIe siècle, et renfermant un grand nombre de poésies inédites, parmi lesquelles un touchant *Farewell to Fortune*, composé par Bacon à l'occasion de sa chute; un *New Year's verse-gift*, dédié par Philip Massinger à la comtesse de Chesterfield; un épithalame de cent quatre-vingt-six vers, de la propre écriture de Thomas Randolph, et diverses pièces de Francis Beaumont, Cyril Tourneur et Aurelian Townsend. Le docteur Grosart se propose de faire imprimer ce très curieux manuscrit dès que quatre cents souscripteurs auront fait parvenir leur adhésion à MM. Ponsonby et Weldrick, University Press, Dublin.

— MM. Swan et Sonnenschein éditeront prochainement dans leur collection des sciences sociales un ouvrage de M. G. H. Blunden : *Local Taxation and Finance*, accompagné d'une étude historique et de nombreux documents statistiques.

— Un ouvrage de folklore, *Studies in folk song, and popular poetry*, par M. Alfred M. Williams, est sous presse chez M. Elliot Stock. Il traite des vieux chants anglais, écossais, français, portugais, hongrois et américains, et sera précédé d'une préface de M. Edward Clodd.

Belgique. — L'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* pour l'année 1895 (Bruxelles, imp. de F. Hayez, in-16 de 414 p.) nous apporte une notice biographique du comte Goblet d'Alviella sur Émile-Louis-Victor de Laveleye (1822-1892); une étude sur l'ingénieur Michel-Henri-Joseph Maus, par le général Brialmont; enfin une esquisse, par M. Hyman, de la vie et des œuvres du peintre Alexandre Robert.

— Un « book trotter » belge, qui ne nous dit pas son nom et que les lauriers du chanoine U. Chevalier empêchent de dormir, se propose de nous donner un *Repertorium latinæ poeseos*, où l'on trouvera rangés selon l'ordre alphabétique les quatre premiers vers de toutes les pièces de poésie latine publiées depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, avec l'indication des sources. Le spécimen (Gand, A. Siffer, in-4 de 34 p., 2 fr. 50), nous montre de quelle manière l'auteur a conçu sa publication. On est effrayé de la somme de travail qu'un tel répertoire exigera, mais l'utilité en est incontestable, et l'on ne peut que souhaiter à l'auteur le courage d'aller jusqu'au bout et le succès qui soutiendra son courage.

— M. Octave Berger, l'un des fervents disciples du socialiste belge Colin, s'efforce de propager les doctrines du maître. Il nous présente un court résumé (*Le Socialisme rationnel*. Extrait du n° 4 de *la Question sociale*.

Bruxelles, l'auteur, 15, rue des Petits-Carmes, in-4 de 4 p.) de ces théories qui, tout en niant Dieu, cherchent dans l'homme un principe immatériel, et considèrent la question sociale comme une question morale.

— L'on a souvent reproché aux Belges d'avoir perdu la conscience de leur nationalité pendant l'occupation française, et l'on a prétendu qu'ils avaient manqué de patriotisme en 1814, en ne se joignant pas aux armées de la coalition formée contre la France. M. Prosper Poullet (*La Belgique et la Chute de Napoléon*. Bruxelles, O. Schepens, in-8 de 44 p. Extrait de la *Revue générale*) montre que ces reproches ne sont pas fondés. A l'aide de rapports adressés au gouvernement impérial par les préfets des provinces belges, il établit que le sentiment national était resté puissamment enraciné dans le cœur des populations. Si la Belgique ne s'est pas soulevée contre la domination étrangère comme la Prusse et les Pays-Bas, c'est qu'elle n'était pas en état de le faire, à cause du nombre des troupes françaises qui occupaient le pays et des faibles ressources qu'elle pouvait leur opposer.

Italie. — M. Giuseppe Travali, qui s'intéresse à Murat comme à l'un des précurseurs de Victor-Emmanuel, publie quelques documents curieux sur la mort de l'ancien roi de Naples au Pizzo : *Documenti su lo sbarco, la cattura e la morte di re Gioacchino Murat al Pizzo* (Palermo, Alberto Reber, in-8 de 29 p.). Ce petit recueil de pièces comprend : 1° trois rapports officiels du général Vito Nunziante, sur la prise et l'interrogatoire de Murat; 2° une circulaire de l'intendant de la Calabre Ultérieure; 3° les ordres du conseil d'État relatifs à l'exécution du prisonnier; 4° l'annonce de la prise de deux barques corses; 5° deux rapports sur la condamnation et l'exécution de Murat.

— La *Vita popolare* (Ascoli, Piceno, Corso, 52. Bimensuel, 10 fr.), qui a commencé sa publication le 20 janvier, se propose l'étude du folklore non plus au seul point de vue littéraire et scientifique, mais aussi sous le rapport de la psychologie et de la morale. La revue est née de cette pensée que les traditions populaires révèlent les qualités, les aptitudes, les aspirations et les besoins du peuple; et qu'en les étudiant on travaille à l'amélioration de l'état social. Naturellement les Marches ont la belle part dans les traditions que recueille le nouveau périodique.

— A-t-il existé à Vérone un évêque du nom de Zufeto? On le crut jusqu'en 1755, sur la foi d'un document de 1146 où il est question de l'investiture donnée *ab episcopo Zufeto* à la comtesse Mathilde. Mais le chanoine Dionisi, dans sa *Cronologica serie di vescovi*, qui forme un des appendices de la *Nuova difesa di tre documenti veronesi* de Francesco Florio (Rome, 1755), émit l'opinion que *Zuffetto* n'était qu'une transformation du titre de *suffectus*, qui se serait appliqué à l'évêque Arnolfo. Cette opinion fit fortune, et depuis lors le prétendu Zufeto fut rayé de la liste des prélats véronais. La découverte, le 27 septembre 1894, dans l'église Saint-Laurent, d'une plaque de plomb mentionnant la translation du corps de saint Hippolyte *a Zufeto episcopo*, permet à M. Pietro Sgulmero de replacer ce personnage dans la liste épiscopale d'où il avait été indûment exclu. C'est l'objet d'un petit opuscule écrit à l'occasion des noces de M. Angelo Boschetti avec Mlle Bianca Roncetti : *Zufeto, vescovo di Verona* (Verona, imp. G. Franchini, in-8 de 61 p.).

— Le troisième centenaire de la mort du Tasse (25 avril) va faire naître en Italie de nouvelles publications sur le glorieux poète. M. Angelo Solerti, qui dirige l'édition critique des œuvres du Tasse, publiée par la maison Zanichelli, de Bologne, prépare en même temps pour la maison Loescher, de Turin, une *Vita di Torquato Tasso*, annoncée depuis quelque temps, et que le public accueillera avec joie. Dix ans de recherches et de travail ont permis

à l'auteur de mener à bonne fin son ouvrage, qui comprendra trois volumes : le premier contient la biographie du poète, et est richement illustré de vingt portraits, trois médaillons, dix fac-similés, trois plans topographiques et trente gravures; le second nous apportera cent dix-sept lettres du Tasse, inédites ou éparses de côté et d'autre, et cinq cent quarante lettres de ses contemporains, écrites sur lui et sur ses œuvres ; le troisième contiendra les pièces justificatives et une bibliographie. Annonçons aussi que M. Solerti, qui a retrouvé en Angleterre l'autographe de la *Gerusalemme liberata*, en fera paraître, avec l'aide de divers collaborateurs, une édition critique à la maison Barbèra, de Florence.

— M. E. Portal publie un intéressant recueil de critique littéraire : *Scritti vari di letteratura provenzale moderna* (Palerme, Reber, in-8 de 118 p.). L'aimable écrivain que nous avons prêté à la Sicile s'occupe du félibrige, de la reine Jeanne, de Mistral, de la Marineto, de L. Duc, du poète marseillais Fortuné Chailan, du poète agenais Jasmin, de la Société des parlers français, du poète nimois Louis Roumieux, de Félix Lescure, de l'Almanach provençal, du centenaire de Béatrix, d'un sonnet à l'Italie par Crousillat, le doyen des félibres, de William Ch. Bonaparte Wyse, de la Terre provençale par Paul Mariéton, d'une poétesse des Pyrénées (Mlle Duclos), de la légende d'un peuple par Louis Fréchette, de l'Album en l'honneur de Christophe Colomb, publié par le comte de Gubernatis, avec le concours d'un grand nombre d'écrivains espagnols, français, italiens, etc., d'Amymone, roman du vicomte O. de Poli, de la notice d'André Thevet sur Jeanne d'Arc. On trouve en appendice une petite anthologie formée de pièces de vers adressées à M. Portal par divers poètes provençaux.

— De l'*Annuario della Nobiltà italiana*, qui vient de paraître pour la dix-septième fois depuis sa fondation (Bari, *Giornale araldico*, in-32 cart. de 1,220 p.), nous n'avons que du bien à dire. Cet annuaire garde la « tradition » avec un respect et une foi semblables à celles d'un pair d'Angleterre, qui, au Banc de la Reine, dit en étendant la main vers la couronne : « Je maintiendrai. » On se plaît à reconnaître que, sans être tributaire du Gotha (comme nous, hélas !), avec un choix éclairé de documents officiels, il donne un État présent de tous les membres des familles souveraines, et ceux des divers gouvernements de tous les pays. Comme suite à ces précieuses indications, l'Annuaire contient environ un millier de notices généalogiques sur l'ancienne et la nouvelle noblesse italienne. Les armoiries des principales familles y sont figurées en gravure, avec le soin scrupuleux que réclament les productions héraldiques; plusieurs planches hors texte, enluminées fort artistement, ont droit à une mention spéciale. Nous signalerons particulièrement celles qui représentent les armes des Criscione, Gubernatis, Gravina, Gioppi et Mirelli, dont la parfaite exécution mérite les éloges que nous avons donnés l'an dernier à celles des Crollalanza. La reproduction des armes de Malespina, d'après un marbre du musée de Vérone, réserve une douce émotion aux amateurs de la forme archaïque.

Suisse. — Si M. le comte de Dion a passé sous silence l'histoire de *la Maison forte d'Orchamps* (*Jura*) (Voir plus haut, page 280), sur laquelle les écrivains locaux sont eux-mêmes fort peu renseignés, en revanche il a bien résumé les faits dont *le Château d'Estavayer* (*Suisse*) et sa région ont été le théâtre. L'aperçu historique est précédé d'une description du château. Publié d'abord dans le volume du Congrès archéologique tenu à Besançon en 1891, cet intéressant travail a fait l'objet d'un tirage à part (Caen, Delesques, in-8 de 9 p., avec un dessin de l'auteur).

États-Unis. — C'est une bonne fortune que d'avoir à annoncer la fonda-

tion d'une revue par l'Académie catholique de Washington. *The Catholic University bulletin* (Washington, the catholic University, 10 fr. par an) se publiera pas fascicules trimestriels, dont le premier porte la date de janvier dernier. Le principal objet du bulletin est de servir de porte-voix à l'Université, de faire connaître l'organisation et les progrès du système d'éducation qui y est adopté, de mettre en communication le corps enseignant avec le public catholique d'une part, et le public scientifique de l'autre. On ne se fera pas faute d'y étudier les méthodes d'enseignement des autres institutions semblables. Pour donner, d'ailleurs, une idée de la manière dont est conçue la publication, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire ici les sommaires du premier numéro : *L'Église et la Science*, par S. Em. le chancelier; *Léon XIII et l'Université catholique*, par M. Thomas O'German; *la Théologie dans les Universités*, par M. Thomas Bouquillon; *Programme d'études bibliques*, par M. Charles P. Grannan; *l'Établissement philosophique Mac-Mahon*, par M. Edward A. Pecce; *l'École américaine d'Athènes*, par M. Daniel Quinn; *le Congrès scientifique de Bruxelles*, par M. Thomas J. Shahan; *l'École de philosophie ; l'école de sciences sociales ; chronique universitaire; M. Eugène Kelly ;* puis des articles nécrologiques, bibliographiques, et une chronique générale.

Publications nouvelles. — *La Résurrection de la chair*, par l'abbé J.-F. Brinquant (in-8, Lamulle et Poisson). — *De Genève à Rome, impressions et souvenirs*, par T. de la Rive (in-18, Plon et Nourrit). — *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, réunis, traduits et annotés, par T. Reinach (in-8, Leroux). — *Revue de droit public et de science politique en France et à l'étranger*. T. II (gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Traité théorique et pratique de l'assurance en général*, par C. de la Prugne (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Élections législatives depuis 1789, histoire de la législation et des mœurs*, par G.-D. Weil (in-18, Alcan). — *La Philosophie d'Ernest Renan*, par R. Allier (in-18, Alcan). — *La Psychologie du beau et de l'art*, par M. Pilo ; trad. de l'italien par A. Dietrich (in-18, Alcan). — *Science et conscience*, par H. Kleffer. T. III. *La Morale universelle* (in-8, Alcan). — *Paradoxes ou vérités*, par P. Icard (in-18, Alcan). — *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*. Bd. I., Hf. IV, herausgegeben von C. Baeumker (gr. in-8. Münster, Aschenorffschen). — *La Cité moderne; métaphysique de la sociologie*, par J. Izoulet (in-8, Alcan). — *Réformes pratiques dans le régime des impôts*, par E. Cohen (in-12, Guillaumin). — *Le Pain quotidien assuré à tout le monde*, par P. de Montaignac (in-16, Retaux). — *Le Libre-échange monétaire*, par le comte Rochaïd (in-8, Guillaumin). — *Les Monts-de-piété en France*, par M. Vanlaer (in-8, Guillaumin). — *Apuntes sobre la cuestion industrial*, por Camps y Fabrès (in-16 cartonné, Manresa, tip. de San José). — *Lehrbuch der Algebra*, von H. Weber. I (Braunschweig, F. Vieweg). — *Théorie des fonctions algébriques et de leurs intégrales*, par P. Appell et E. Goursat (in-8, Gauthier-Villars). — *Traité élémentaire d'électricité*, par E. Branly (in-8, Poussielgue). — *Ottica*, del prof. E. Gelcich (petit in-16 cartonné, Milano, Hœpli). — *Les Aurores polaires*, par A. Angot (in-8 cartonné, Alcan). — *Les Arts et les industries du papier en France*, par M. Vachon (in-4, Libr.-impr. réunies, May et Motteroz). — *Le Sport de l'aviron*, par Un ex-champion (in-8, Libr.-impr. réunies, May et Motteroz). — *Grammaire latine*, par l'abbé Le Goff (in-8 cartonné, Delagrave). — *Morfologia italiana*, del E. Gorra (petit in-16 cartonné, Milano, Hœpli). — *Il Nome personale nella Lombardia, durante la dominazione romana*, per B. Nogara (in-8, Milano, Hœpli). — *Les Possessions*, par O. Houdaille (in-18, Lemerre). — *A voix basse*, par Capillery (in-18, Lemerre). — *Rythmes et nombres*, par P. de Bouchaud (in-18, Lemerre). —

Rimes viriles, par J. Noirit T. I (in-18, Bordeaux, veuve Moquet). — *Les Héros et les héroïnes d'Homère*, par A.-Ed. Chaignet (in-8, Hachette). — *Poesias*, por Camps y Fabrès (in-16 cartonné, Manresa, tip. de San José). — *Une Tragédie antique sur la Passion*, par l'abbé M. de la Rousselière (in-18, Retaux). — *L'Art*, pièce en trois actes, en prose, par A. Thalasso (in-8, Lemerre). — *La Comédie-Française depuis l'époque romantique, 1825-1894*, par A. Soubies (in-4, Fischbacher). — *Contes pour les bibliophiles*, par O. Uzanne et A. Robida (gr. in-8, Libr.-impr. réunies, May et Motteroz). — *Simplette*, par F. Calmettes (in-18, Plon et Nourrit). — *Pages d'Orient*, par M. Noë (in-18, Plon et Nourrit). — *Marthe Filmer*, par C. Antoine (in-18, Plon et Nourrit). — *Tablettes d'argile*, par J. Fréhel (in-18, Plon et Nourrit). — *La Femme en gris*, par H. Sudermann; trad. de l'allemand (in-18, Perrin). — *L'Ami inconnu*, par L. Riotor (in-18, Lemerre). — *L'Impossible Amitié*, par Mme S. Meunier (in-18, Lemerre). — *L'Heureux Dominique*, par Champol (in-18, H. Gautier). — *Toit de chaume*, par M. du Campfranc (in-18, H. Gautier). — *Contributo allo studio della Novella francese del XV, XVI secolo*, per P. Toldo (in-8, Roma, Loescher). — *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*, par le R. P. G. Longhaye. T. II (in-8, Retaux). — *Les Bénédictins de Saint-Germain des Prés et les savants lyonnais*, par l'abbé J.-B. Vanel (gr. in-8, Picard; Lyon, Vitte). — *Loin du pays. Les Religieux français et l'influence de la France dans les missions*, par le R. P. F. Rouvier (in-18, Retaux). — *Neron el primer perseguidor de los christianos*, por U. Ferreiroa (in-8, Valencia, Domenech). — *La Cour de Rome et l'esprit de réforme*, par F. Rocquain (in-8, Thorin). — *Pierre le Vénérable, ou la Vie et l'influence monastique au XIIe siècle*, par M. Demimuid (in-8, Téqui). — *Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789*, par A. Brette. T. Ier (gr. in-8, Impr. nationale; Hachette). — *La Déportation des députés à la Guyane*, par le chanoine de Larue (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du chevalier de Mautort*, publiés par le baron Tillette de Clermont-Tonnerre (in-8, Plon et Nourrit). — *Les Souvenirs du général baron Paulin (1782-1876)*, publiés par le capitaine du génie Paulin-Ruelle (in-18, Plon et Nourrit). — *Souvenirs d'un vieux précepteur*, par E. Allaire (in-18, Lamulle et Poisson). — *Les Défenseurs du Mont Saint-Michel, 1417-1450*, par le vicomte O. de Poli (in-18, Conseil héraldique de France). — *Pouillé de l'ancien diocèse de Sens*, par P. Quesvers et H. Stein (in-4, A. Picard). — *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général, depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800*, par le vicomte G. d'Avenel (2 vol. gr. in-8, Impr. nationale; Hachette). — *History of the Church in England*, by Mary (in-18 cartonné, London, Burns and Oates). — *Le Capitaine La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République*, par E. Simond (in-18, Perrin). — *Hubert Robert et son temps*, par C. Gabillot (gr. in-8, Librairie de l'Art). — *Le Commandant Rivière, sa vie et ses œuvres*, par F. Bournand (in-18, Téqui). — *La Vita e le opere di Giovanni Botero*, di C. Gioda (3 vol. in-18, Milano, Hœpli). — *Dictionnaire topographique, historique, généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Mans*, par Le Paige (2 vol. gr. in-8, Mayenne, A. Nézan). — *Bibliotheca bibliographica italica. II. Catalogo degli scritti di bibliologia, bibliografia e biblioteconomia*, compilato da G. Ottino e G. Fumagalli (gr. in-8, Torino, Clausen). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties*,	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule*,	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule*,	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Administrateur délégué du *Polybiblion*.

COLLECTIONS

Les années 1868-1894 sont en vente, et forment SOIXANTE-DOUZE VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1894

Articles de fond. — Abbé BREUILS : L'Église au XIe siècle dans la Gascogne. — Abbé VACANDARD : Les Origines de l'hérésie albigeoise. — Noël VALOIS : L'expédition et la mort de Louis Ier d'Anjou en Italie (1382-1384). — Vicomte DE RICHEMONT : Un Prêtre émigré en Italie en 1793, d'après sa correspondance inédite. — Abbé F. DE MOOR : La Fin du nouvel empire chaldéen. — Alfred SPONT : La Marine française sous le règne de Charles VIII. — Abbé GENDRY : Les Débuts du Joséphisme. Démêlés entre Pie VI et Joseph II. — C. GEOFFROY DE GRANDMAISON : Les Cardinaux noirs (1810-1814). — L.-G. PÉLISSIER, professeur à la Faculté des lettres à Montpellier : La Politique de Trivulce au début du règne de Louis XII. — A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut : Le Veuvage de Françoise d'Aubigné. — V. FOURNEL : Les Comédiens dans les armées sous la République française. — L. SCIOUT : Le Directoire et la République cisalpine. — Paul ALLARD : Le Paganisme au milieu du IVe siècle. Situation légale et matérielle. — Comte DE LA FERRIÈRE : Catherine de Médicis et les Politiques. — Octave VIGIER : Une Invasion en France sous Louis XIII. — Abbé Ernest ALLAIN : Un Grand Diocèse d'autrefois. Organisation administrative et financière.

Mélanges. — Godefroid KURTH : Les Origines de la France (période mérovingienne et carolingienne), d'après M. Fustel de Coulanges. — Abbé P. BATIFFOL : L'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. — L. PINGAUD : La Dalmatie de 1797 à 1815. — Comte DE MAS-LATRIE : Les Seigneurs d'Arsur en Terre-Sainte. — Marquis TERRIER DE LORAY : Une Question de chronologie biblique. — Abbé F. DE MOOR : Gubaru et Darius le Mède. Nouvelles preuves de la valeur historique du livre de Daniel. — Dom L. LEVÊQUE : De l'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. Réponse à M. l'abbé Batiffol. — Comte DE PUYMAIGRE : Un Recueil d'inscriptions en l'honneur de Jeanne d'Arc. — DE LANZAC DE LABORIE : Un Préfet indépendant sous Napoléon. Voyer d'Argenson à Anvers. — DE LA ROCHETERIE : Les Mémoires du chancelier Pasquier. — BAGUENAULT DE PUCHESSE : Le P. Joseph et Richelieu. — Le R. P. PIERLING : Un Manuscrit du Vatican sur le tsar Dimitri de Moscou. — Eugène WELVERT : Un Prêtre régicide. Le Conventionnel Chasles.

Courriers allemand, anglais, belge, du Nord, russe, italien, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE ET UNIÈME. — LXXIIIe DE LA COLLECTION

QUATRIÈME LIVRAISON. — AVRIL

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, ancien Directeur de la Librairie de la Propagande, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José Ruiz y Cie (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1895

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AVRIL 1895

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. Ch. Arnaud.

II. — SCIENCES BIOLOGIQUES, par M. le Dr A. Ferrand.

III. — HISTOIRE PROVINCIALE, par M. J. Viard.

IV. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — A.-M. Weiss : Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation, trad. par L. Collin (p. 332). — S. Rubin : Heidenthum und Kabbala (p. 334).

Sciences et Arts. — R. Altamira : La Enseñanza de la historia (p. 335). — H.-C. Lewis : Papers and Notes on the Glacial Geology of Great Britain and Ireland (p. 337). — D.-G. Scheffers : Sophus Lie's Vorlesungen über continuierliche Gruppen (p. 338). — A. Croabbon : La Science du point d'honneur (p. 339). — J. Gelli : Bibliografia generale della scherma (p. 340).

Belles-Lettres.—P. Stapfer : Les Grands Écrivains français. Montaigne (p. 341). — G. Cogordan : Les Grands Écrivains français. Joseph de Maistre (p. 342).

Histoire. — Funk : Histoire de l'Église, trad. par Hemmer (p. 344). — G. Berthelet : Si le Pape doit être Italien (p. 344). — N. Valois : Inventaire des arrêts du conseil d'État (p. 347). — C. Gomel : Les Causes financières de la Révolution française (p. 349). — J. Janssen : Geschichte des deutschen Volkes (p. 350). — R. de Courson : Quatre portraits de femmes (p. 351). — Combes de Lestrade : La Sicile sous la monarchie de Savoie (p. 352). — E. Myrand : Sir William Phips devant Québec (p. 353). — Mélanges Julien Havet (p. 354). — Geoffroy de Grandmaison : Un Curé d'autrefois. L'Abbé de Talhouët (1737-1802) (p. 356). — É. Allaire : Souvenirs d'un vieux précepteur (p. 358). — E. Hodder : John Mac Gregor (p. 359).

V. — BULLETIN. — Laotseu : L'Esprit des races jaunes. Le Tao, trad. par Mat Gioi (p. 360). — A. Baudrillart : Les Divinités de la victoire en Grèce et en Italie (p. 361). — M. d'Ocagne : Le Calcul simplifié (p. 361). — É. Lucas : Récréations mathématiques (p. 362). — E. Gorra : Morfologia italiana (p. 362). — E. Rouard de Card : Un Protectorat disparu (p. 362).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : M. C. Cantu, Mgr A. Ricard, MM. J. de Noailles, C. Schmidt, H. Beauchet-Filleau, J. Maclean, F.-A. Dahlgren, L. von Sacher Masoch, A. Maton, etc. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Congrès. — Concours. — Nouvelles : Paris. — France. — Angleterre. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Russie. — Publications nouvelles.

VII. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Humble amour*, par René Bazin. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 2. *L'Amour à nu*, par Henri Kistemakers fils. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 325 p., 3 fr. 50. — 3. *Une Passade*, par Willy (Henri Gauthier-Villars). Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 4. *Stania*, par George du Vallon. Paris, Savine, 1894, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Kardan*, par Alhaizas. Paris, Paul Vigot, 1895, in-18 de 156 p., 2 fr. — 6. *Mer bénie*, par Pierre Mael. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 7. *Fille et fiancée*, par la comtesse de Beaurepaire. Paris, Téqui, 1895, in-18 de 314 p., 2 fr. — 8. *Carlistes et Christinos*, par le comte de Saint-Aulaire. Paris, Calmann Lévy, 1895, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 9. *Oreste et Pylade*, par la vicomtesse de Pitray. Paris, Haton, 1895, in-18 de 287 p., 3 fr. — 10. *Amours de jeune*, par Hector Malot. Paris, Flammarion, 1894, in-18 de 363 p., 3 fr. 50. — 11. *Deux femmes*, par Gaston Volnay. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 12. *Mouffetard Ier*, par Jules Gros. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 414 p., 3 fr. 50. — 13. *La Duchesse de Rosenwald*, par de Nocé. Paris, Haton, 1895, in-18 de 340 p., 3 fr. — 14. *Hassan le janissaire*, par Léon Cahun. Paris, Colin, 1895, in-18 de 370 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Renégat*, par Augustin Filon. Paris, Colin et Cie, 1894, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 16. *Chemises rouges*, par Paul Gaulot. Paris, Ollendorff, 1893, in-18 de 325 p., 3 fr. 50. — 17. *La Chevelure de Madeleine*, par Jean Rameau. Paris, Ollendorff, 1895, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. — 18. *Mariage mystique*, par Léon Barracand. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 283 p., 3 fr. 50. — 19. *La Petite Paroisse*, par Alphonse Daudet. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 449 p., 3 fr. 50.

1. — La moisson des romans est un peu maigre ce trimestre, maigre pour la quantité et pour la qualité; à peine deux ou trois gerbes de choix. Et en premier lieu, *Humble amour*, de M. René Bazin. C'est toujours une bonne fortune pour les lettrés et les honnêtes gens que l'apparition d'un nouveau volume du fin et délicat auteur de *Tache d'encre* et de *la Sarcelle bleue;* celui-ci est un recueil de six nouvelles, dont la première et la plus longue, *Donatienne*, avait été publiée, l'automne dernier, dans la *Revue des Deux Mondes*. C'est l'histoire, ou plutôt c'est le tableau d'une famille bretonne d'où la pauvreté exile d'abord la mère, où le vice introduit bientôt le désespoir. La jeune mère a dû aller à Paris, être nourrice ; elle enverra ses gages, pour aider le mari à éviter la saisie, à mieux cultiver sa ferme, à augmenter les revenus du ménage. Nous la suivons pendant son voyage en troisième classe, et puis « oncques plus on ne la revit. » Son pauvre et vaillant mari reçoit d'abord de courtes lettres, mais pas de lettres chargées. Il s'est mis à défricher une lande inculte; il s'y déchire les mains, se consolant de sa peine au souvenir de l'absente et à la pensée qu'au retour elle trouvera la ferme agrandie et enrichie. Mais les lettres cessent d'arriver; le cou-

rage du Breton n'est pas diminué, mais ses forces sont amoindries. Il est inquiet, il a des doutes. Que fait-elle? Que devient-elle? Il l'apprend un jour, par hasard. Alors, chargeant sur une petite charrette de bois ses deux plus petits enfants, sa fille aînée marchant à côté de lui, il quitte le village, abandonne à l'huissier sa maison, et s'en va droit devant lui. « A présent, c'est un sans-travail; si vous le rencontrez, ayez pitié ! » — Dans ce mélancolique et attendrissant récit, peu de scènes développées; le dessin des personnages n'est pas appuyé; les faits sont notés plutôt qu'exposés; on dirait un tableau voilé de brume. C'est de l'art impressionniste et suggestif, mais pratiqué par un très subtil psychologue et par un écrivain très sûr, qui sait au juste à quel endroit il faut toucher l'âme de ses lecteurs, pour les obliger à collaborer à son œuvre, et pour leur donner, avec quelques brèves et légères indications, une impression profonde et durable.

2. — Je n'ai rien à dire du second recueil, qui porte ce titre, *l'Amour à nu....*, sinon que c'est une œuvre de jeune homme plein de bonne volonté, et qui veut réussir à tout prix, — même au prix de l'impudeur. Seulement, il connaît moins les secrets de l'art d'écrire que ceux de la réclame. Le titre de son livre est une trouvaille, et je l'en félicite comme il convient; mais j'avertis les amateurs que c'est aussi un guet-apens. Ce n'est pas que le livre lui-même soit honnête, mais il est moins malpropre qu'on le pourrait croire ou qu'on le pourrait craindre, et ceux qui l'achèteraient pour les *promesses* du titre seraient volés. C'est de la contrefaçon pornographique! J'ajoute que c'est aussi de la contrefaçon littéraire. Ce n'est qu'en pays flamand qu'on peut écrire aussi lourdement et improprement : « Que de phrases pour si peu de chose ! et pour une chose si naturelle! *Sa logique* ne découle-t-elle pas tout évidemment de *sa* vulgarisation? » (p. 105.)

3. — Le recueil de Willy (M. Henri Gauthier-Villars) témoigne de qualités humoristiques pour lesquelles je me sentirais de l'indulgence et peut-être une certaine estime, si elles étaient appliquées à des sujets moins scabreux, et si elles étaient un peu plus spontanées et naturelles. Il est évident que l'auteur s'applique à être drôle, qu'il s'évertue et qu'il peine; on dirait d'un homme qui se gratte et se chatouille pour se faire rire. Le spectacle est plutôt pénible.

4. — Mélodramatique, mais honnête et honnêtement écrit, le roman intitulé *Stania*. Stania est une jeune princesse russe qui voudrait bien épouser un de ses compatriotes, nommé Dimitri; elle est exquise, il est exquis. Mais il ne l'avait pas toujours été. Il avait promis sa foi, un jour, à une institutrice qu'il avait trouvée exquise. Stania l'apprend, a du chagrin et se décide à faire un voyage, pour se donner le temps de réfléchir. Au cours de ce voyage, elle rencontre le frère de l'institutrice, qui lui fait la cour et lui fait connaître l'horrible « lâchage » de Dimitri. Stania l'é-

conduit, et se décide à avoir une explication avec Dimitri. Elle en est satisfaite, et l'on fixe le jour du mariage. C'est ici que le drame fait explosion. Le jour de la cérémonie, au pied des autels, le frère de l'institutrice se jette sur Dimitri et lui envoie un coup de poignard; mais c'est l'institutrice qui le reçoit. Comment elle n'en meurt pas, comment Stania la sauve et la console, comment le meurtrier se fait justice, c'est ce que vous pouvez aller voir, si cette imitation, avec grossissement, des « russeries » de Mme Henri Gréville vous a paru alléchante.

5. — Il y a dans *les Kardan* deux choses bien distinctes, rattachées par un lien quelconque : une fable et une philosophie. La fable est honnête et banale. Un jeune peintre rencontre dans un château de Bretagne, où elle vit avec son grand-père, une jeune fille charmante, pure, innocente, parfaite, comme toutes celles qui peuplent les châteaux des romans. Il la voit, il l'aime, il l'épouse, sans la moindre péripétie ni difficulté. La philosophie est plutôt obscure; il y est fortement question « d'érections de vie » et de « floraisons sommitales. » C'est une cosmogonie et une anthropologie, dont je n'ai rien à dire, sinon qu'on préférerait les voir ailleurs que dans un roman.

— Voici quatre « histoires » honnêtes mais pauvres.

6. — La première, *Mer bénie*, est la moins indigente. Deux sœurs de lait, la fille d'un amiral et la fille d'un pauvre pêcheur, voient partir leurs fiancés sur un vaisseau de l'État ; le curé bénit le vaisseau et la mer, les jeunes filles voient dans cette bénédiction une sauvegarde pour leurs fiancés ; ils furent bénis, ils reviendront. Le fils de l'amiral revient ; mais l'autre ? L'autre a été perdu dans une île d'anthropophages ; la nouvelle en est donnée au vieux pêcheur, qui ne doute pas de la mort du pauvre marin. Mais sa fille doute, ou plutôt elle est sûre que son fiancé vit encore et qu'il reviendra. Et il revient en effet, et les deux sœurs de lait sont heureuses. Je répète que cette « marine » est d'une absolue pureté, qu'elle est enveloppée d'une certaine teinte poétique, et que l'amitié des deux sœurs de lait donne lieu à quelques scènes touchantes.

7. — *Fille et fiancée* est un roman-feuilleton à faire pâmer les âmes sensibles et candides. Une jeune fille, Ghislaine, a pour père un vaurien et pour oncle un brave homme qui l'a recueillie chez lui, avec un autre de ses neveux, Alban. Les deux cousins s'aiment, au grand désespoir de l'oncle, qui avait d'autres vues pour son neveu. A la suite d'une violente discussion, Alban quitte la maison, non sans avoir eu au préalable une dernière entrevue avec sa cousine, à qui il promet une fidélité éternelle. Mais le soir de son départ, l'oncle meurt assassiné. Ghislaine trouve auprès du cadavre et du coffre-fort éventré un portefeuille qu'elle reconnaît pour avoir appartenu à son père; elle est fixée sur l'assassin! Mais le parquet se trompe et fait arrêter Alban, sur la foi de certaines apparences accusatrices. Ghislaine, qui sait la vérité, que fera-t-elle? La fian-

cée sauvera-t-elle l'innocent Alban? La fille livrera-t-elle son père? Cruelle alternative! L'auteur, avec une habileté qui n'est pas sans mérite, nous en fait partager l'angoisse pendant un temps assez long. Enfin, Ghislaine se décide : elle va trouver son père, qui est d'ailleurs mourant, et l'emmène dans une voiture, à la salle de la cour d'assises où Alban vient de comparaître. Le père avoue et meurt, et la *Fiancée* est récompensée du courage de la *Fille*.

8. — Ceci — *Carlistes et Christinos* — est une tragédie espagnole renouvelée du *Cid*, mais une tragédie plus tragique que celle de Corneille; c'est d'ailleurs sa seule supériorité. Deux jeunes gens s'aimaient d'amitié tendre, et l'un d'eux aimait la sœur de son ami et lui était fiancé. La politique survint, la guerre carliste éclate, et voilà que les deux amis deviennent ennemis mortels, et que le fiancé tue en duel le frère de sa Chimène! Mais Chimène a un père qui ne plaisante pas. Ce don Gomez intime à sa fille l'ordre de renoncer à son Cid et d'épouser un don Sanche, peu chevaleresque, mais pratique. Chimène refuse noblement! Le père l'envoie au couvent, où elle restera éternellement, à moins qu'elle ne consente au mariage ordonné. La nourrice de Chimène lui conseille alors d'user d'un stratagème : qu'elle feigne d'accepter, et le jour où on la mariera, elle sera là, elle, la nourrice, elle l'enlèvera et la conduira à don Rodrigue. Mais Gomez a eu vent du complot, et pour en empêcher l'exécution, il soudoie des assassins, qui attendent Rodrigue sous la fenêtre de sa belle et, pendant qu'il chante une sérénade, lui donnent un coup de poignard qui lui coupe la voix. Il n'en meurt pas d'ailleurs, mais c'est Chimène qui en meurt d'émotion. Quant à Rodrigue, guéri, il se fait jésuite. Ainsi finit le Cid de M. de Saint-Aulaire. Pardon, ô Corneille!

9. — « Vive la Russie, Monsieur! » C'est un Polonais qui pousse ou doit être tenté de pousser ce cri, lorsqu'il s'aperçoit qu'il n'a jamais eu de meilleur ami que le colonel russe Serge Lernoff. Mais ne précipitons pas le cours des événements et prenons les choses par le commencement. Le Russe Serge Lernoff et le Polonais André Maninsky étaient amis de collège; on les appelait Oreste et Pylade. C'est le Polonais qui était Oreste, et qui le devient de plus en plus, car il a à venger sa mère, la Pologne (je crois, d'ailleurs, que l'autre Oreste, le premier de tous, avait à venger son père; ne faites pas attention!), la Pologne meurtrie et dévastée par les régiments russes, par celui-là même que commande Pylade Lernoff. André est un des patriotes qui conspirent pour la délivrance de leur patrie. Dénoncé, ses biens sont mis sous séquestre, il est emprisonné et il allait être condamné à mort, quand, brusquement, il reçoit sa grâce, ou plutôt une commutation de peine : il n'est condamné qu'à l'exil, à Paris. Là, il apprend que ses biens sont devenus la possession de Serge Lernoff. Ce dernier coup l'accable; il maudit l'amitié, il maudit la vie, il maudit tous les Russes,

quand il est informé d'abord que c'est à l'intervention de Serge qu'il a dû de n'être pas fusillé, ensuite que Serge n'a sollicité d'être mis en possession des biens de son ami que pour en être le dépositaire, lui en servir les revenus, et les lui restituer dès qu'il le pourra. A ce coup, la Pologne meurtrie sent un baume consolateur sur ses meurtrissures. André appelle Serge à Paris et se jette dans ses bras, et le Polonais se réconcilie avec le Russe, en attendant que ce soit la Pologne qui embrasse la Russie. Et c'est peut-être à cette éventualité qu'a voulu nous faire rêver l'âme généreuse de l'auteur d'*Oreste et Pylade*.

10. — Les amours des jeunes sont pures, nobles, désintéressées, ce que ne sont pas les amours de vieux ! C'est là peut-être ce qu'a voulu démontrer M. Hector Malot dans cette œuvre, solidement, habilement et grossement charpentée, comme le sont en général toutes ses autres œuvres. Un père a un fils épris d'une comédienne honnête ; il s'oppose à leur mariage. Et pour l'empêcher, il a recours à un journaliste véreux qui se charge, moyennant une bonne commission, d'éloigner la comédienne en lui procurant un engagement dans un pays lointain, à Pézenas, par exemple. Le journaliste a une femme, aussi véreuse que lui, qui partage son zèle pour le père de famille indigné et généreux. Elle fait si bien, qu'elle se fait aimer et pensionner par ce père noble. Et voilà comment l'amour du jeune homme est réhabilité et vengé par les vilaines amours du vieillard. Passons.

11. — « Il eût pu traiter de même la musique, dont il n'appréciait que les opérettes, *qui sont pour ainsi dire la dentelle de l'oreille.* » L'auteur de cette phrase, qui se trouve à la page 13 du roman intitulé *Deux femmes*, fait partie du *Biberon*, — une association de jeunes écrivains qui ne rougissent pas de leur jeunesse et demandent pour elle le « lait de notre indulgence, » comme dirait Shakespeare ! La phrase précitée est une preuve qu'ils en ont besoin ; — le roman tout entier en est une autre. Il nous montre un homme entre deux femmes, dont l'une est sa victime et l'autre son bourreau ; il a conscience de sa cruauté envers la première et de sa lâcheté envers la seconde, mais il n'a pas le courage d'être bon, d'être juste, d'être heureux, et il se résigne lâchement à son malheur. Sa victime, c'est sa maîtresse ; son bourreau, sa légitime épouse. Il quitte l'une, parce qu'il la croit infidèle ; il ne quitte pas l'autre, quoiqu'il la sache infidèle et débauchée. Il ne sait pas vouloir, c'est un « aboulique ; » encore un peu de temps, ce sera un gâteux. Son cas, d'ailleurs banal, pourrait être intéressant, s'il était présenté par un observateur plus pénétrant, par un artiste plus sûr de son outil, par un moraliste plus sûr de ses principes. Observateur, artiste, moraliste, M. Gaston Volnay le deviendra peut-être : un enfant au biberon autorise toutes les espérances et tous les rêves.

12. — Du Jaccolliot, mélangé de Gustave Aymard, avec beaucoup

moins de « style, » si j'ose dire, mais un fond d'idées communardes et socialistes, tel est le singulier roman d'aventures que le pseudo-président de la république de Counani, Jules Gros, avait écrit avant de mourir, sous le titre de *Mouffetard Ier*. — Six condamnés de la Commune, des héros malheureux mais pleins de vertu, parviennent à s'échapper de Nouméa. Ils vivent pendant quelques mois chez les Canaques; l'un d'eux, le Parisien, surnommé Mouffetard, parce qu'il est de Montmartre, est même proclamé roi d'une tribu canaque, ce qui le gêne un peu dans ses opinions démocratiques et dans son amour pour le confortable des pays civilisés. Monté sur le trône, il aspire à descendre; il descend et rejoint ses cinq compagnons, que poursuivent les soldats du gouverneur français, lequel est indigne, vous le devinez, de dénouer les cordons de leurs souliers. Errants et fugitifs à travers les pays sauvages, ils courent toute sorte de périls, ils ont toute sorte de bonnes fortunes, épousent des négresses, trouvent des pépites d'or, les perdent dans la mer, les repêchent à la nage, condamnent à mort le gouverneur et l'exécutent, donnent des leçons de vertu et de générosité aux Pères Maristes et notamment au P. Moutrouzier, en qui ils ne voient que d'âpres commerçants, égoïstes et lâches; bref ! ces vertueux forçats, ces idylliques communards sont sur le point de s'établir dans une petite île, d'y faire souche de métis d'ordre supérieur, et d'y fonder une république idéale et telle que n'en a jamais connu le vieux monde ni le nouveau, une république sans parlement, sans ministres, sans magistrats, sans gendarmes, sans voleurs, sans pots-de-vin, sans chéquards, sans maîtres chanteurs, lorsqu'un dernier malheur leur arrive : un navire étranger les prend à son bord, les ramène en France et les reverse dans le courant fangeux de la vieille civilisation, où leurs vertus se noient et se perdent, comme s'étaient perdues leurs pépites dans la mer, — seulement, il ne se trouve plus personne pour les repêcher à la nage. Et voilà comment le monde a été privé de la république de Counani ! Sur ce long et bizarre tissu de fantastiques aventures, se détachent quelques descriptions géographiques assez bien venues, mais dont nous ne garantissons pas, bien entendu, l'exactitude.

13, 14, 15, 16. — Du roman géographique au roman historique, « il n'y a que la main. » Le roman historique sévit depuis quelque temps avec une intensité particulière : les propagateurs en sont nombreux, et il y a parmi eux des gens d'esprit. Est-ce une simple entreprise de lettrés, est-ce le goût du public qui a fait « refleurir » un genre qui semblait démodé, et qui est un genre bien difficile, pour ne pas dire un genre faux? Nous verrons bien ! Sachez, en attendant, que j'ai quatre romans historiques à vous présenter. Ce n'est pas moins de sept à huit siècles de l'histoire de l'Occident à parcourir : le moyen âge, l'islamisme, la Réforme, la Révolution française à approfondir et juger, pour approfondir et juger la valeur

des imaginations de quatre aimables conteurs. C'est beaucoup, et je suis sûr que vous n'en demanderez pas tant. Voltaire n'aimait pas à peser des œufs de mouche dans des balances en toile d'araignée; il n'eût pas aimé davantage à les peser sur des bascules. J'espère que vous-mêmes ne voudriez pas que je pesasse des romans sur les lourds appareils de la critique historique, ni que j'empiétasse sur les fonctions de mes confrères, ni que j'employasse.... Rien que d'y penser, ma plume se hérisse!

Je vous dirai donc tout simplement que, sur ces quatre romans historiques, il y en a un que vous pouvez laisser lire à vos enfants, si l'envie leur en vient et leur dure : c'est *la Duchesse de Rosenwald*, roman féodal, mais naïf. La scène se passe au xe siècle, sous Othon Ier, empereur d'Allemagne. L'aimable Elsa, duchesse de Rosenwald, est fiancée au valeureux Ataulf; mais on découvre bientôt qu'Ataulf est issu d'une famille et d'une race ennemies de la famille de l'Empereur et de l'empire germain. Ici de copieux détails sur la lutte de ces deux races. Mais les deux races se réconcilient, Ataulf est élu roi des Slaves, et il épouse Elsa. Tout cela écrit en style candide.

Les trois autres romans ne sont pas pour les jeunes filles, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne soient pas honnêtes. Ils le sont; pourraient-ils être lus par les jeunes gens? Je ne sais.

— *Hassan le janissaire* est un peu trop oriental pour nos jeunes Occidentaux. C'est l'aventure d'un soldat turc, qui enlève du harem d'un de ses chefs une femme qui feint de l'aimer, mais qui n'aimait que sa liberté. Elle était Vénitienne et avait la nostalgie des lagunes. Hassan la délivre. Mais comme ils voguent vers l'Occident, leur vaisseau est pris par un corsaire turc. Hassan, qui avait déserté et qui était pour ce fait passible des peines les plus sévères, parvient, par des prodiges de valeur, à se faire pardonner; il est nommé janissaire et devient officier supérieur. Ici de nombreux détails sur l'armée turque, avec les mots techniques à l'appui. Mais s'il y a un peu trop de turquerie dans le vocabulaire, il y en a moins dans les mœurs. L'aventure avec la Vénitienne ne donne lieu à aucun tableau fâcheux; le vrai sujet du livre est la formation et « l'état d'âme » d'un janissaire vers l'an 1516. Si vous tenez à savoir ce que devient la Vénitienne, sachez qu'elle ne fait que changer de maître, et que Hassan la retrouve, à soixante ans, sous les haillons d'une pauvresse.

— Le *Renégat* est l'œuvre d'un de nos plus charmants, de nos meilleurs écrivains, M. Augustin Filon, dont je regrette fort, pour ma part, que la collaboration à certaines revues et à certains journaux soit moins fréquente qu'autrefois. Qu'est-il allé faire sur la galère du roman historique? — Il n'a pas pu ne pas faire une œuvre distinguée; a-t-il fait une œuvre intéressante? Je crains que non. Il a voulu peindre les mœurs anglaises, la société religieuse, politique, littéraire, sous la reine Élisabeth. Pour

cela, il fait passer un personnage fictif, nommé Claude Darby, par toutes les situations, les aventures et les milieux possibles : il en fait successivement un clerc, un précepteur, un espion, un marin, un lieutenant de vaisseau, un comédien, qui met à mal une jeune fille, qui la quitte, la cherche, la retrouve, et meurt blessé dans une scène de comédie par un rival jaloux. Ce « roman d'Ariane, » imaginé pour guider le lecteur à travers « le labyrinthe » et les complications de la société anglaise à la fin du XVIe siècle, est peut-être un peu grossement tissé. M. Filon, qui est un romancier exquis et un historien pénétrant, quand il fait séparément du roman et de l'histoire, n'a pas su associer, confondre et marier l'histoire et le roman, la carpe et le lapin ! Preuve d'un esprit invinciblement juste et droit et fin ! J'ai envie de l'en féliciter !

— Les *Chemises rouges*, de M. Paul Gaulot, sont plus intéressantes, mais conviennent moins encore que les deux précédentes aventures à de jeunes lecteurs. La scène se passe pendant les derniers mois de la Terreur. De jeunes royalistes ont formé un complot très audacieux pour la délivrance de Marie-Antoinette. Ils ont trouvé une « fille » d'un cœur supérieur à sa profession, qui ressemble à la malheureuse Reine et consent à se substituer à elle en prison et jusque sur l'échafaud. Mais le chef des conjurés a une maîtresse, laquelle croit que son amant la trahit pour cette fille, et veut se débarrasser d'elle sans perdre son amant. Pour cela, elle commence par tirer sur lui un coup de pistolet, destiné à faire une légère blessure, juste de quoi le retenir au lit et prisonnier chez elle durant quelques semaines. Après quoi elle dénonce le complot. Les conjurés et la généreuse « remplaçante » de Marie-Antoinette sont arrêtés et guillotinés. Et voilà comment la jalousie d'une courtisane empêcha le salut de la Reine, et contribua à charger la Révolution d'un crime de plus.

17. — Revenons au roman pur et simple. Il est vrai que *la Chevelure de Madeleine* n'est pas un roman, c'est un conte, et même un conte bleu qui ne nous apprend rien, sinon que M. Jean Rameau, poète subtil et versificateur savant, est un romancier naïf et intéressant. Il nous y raconte, en bonne et solide prose, le détournement d'un ruisseau et d'une fille mineure par un berger, le nommé Silvère, jeune homme à l'esprit avisé, mais au cœur généreux et pur. *La Chevelure de Madeleine* est le nom poétique donné à une cascade qui tombe dans le jardin d'un curé des Pyrénées. Elle rapporte à son heureux propriétaire dix-huit cents francs de recettes annuelles, les voyageurs et les baigneurs payant un droit de cinquante centimes pour la visiter. C'est une fortune, cette cascade, elle permettra au curé de bien marier sa nièce Jacqueline et de la marier vite, car ce n'est pas une sinécure que la garde d'une jeune fille dont la beauté attire tous les regards et la vivacité, l'exubérance, semblent prêtes à tous les écarts. Il l'a promise à M. Gaston Roumigas,

avocat à Toulouse, possesseur en espérance d'une fortune de cent mille francs, fils du sieur Roumigas, lequel est sorcier de son état et gagne sept à huit mille francs par an à désensorceler les paroissiens de M. le curé. Mais voilà que le jour même où les accordailles sont décidées entre M. le curé et M. Roumigas, Jacqueline, au cours d'une promenade dans le jardin de son oncle, se dispute avec le petit berger Silvère, lui lance une pierre, le blesse au front, court à lui pour le soigner, le panser, le guérir, lui demander pardon. Le pardon obtenu, elle fait une excursion sur la montagne avec le petit berger; elle arrive au sommet du Gargos, d'où se découvre tout le « panorama des Pyrénées. » Le spectacle est si beau et le petit berger en est si enthousiasmé que Jacqueline, enthousiasmée aussi, se jette au cou de Silvère et lui dit : « Je t'aime et c'est toi que j'épouserai. » Mais le curé ne veut pas entendre parler de ce mariage : le petit berger est pauvre! Ah! s'il était riche, on pourrait voir. — Il le devient du jour au lendemain! Il détourne la source qui alimente *la Chevelure de Madeleine* et fait tomber la cascade chez lui, où d'ailleurs elle est plus belle, plus large et plus haute que chez le curé. Les projets de l'oncle changent aussitôt; Gaston Roumigas est abandonné et Silvère agréé comme fiancé de Jacqueline. Mais on avait compté sans le sorcier Roumigas, lequel persuade au frère de Silvère de commettre un assassinat pour se débarrasser d'un « sort, » s'arrange pour avoir la preuve du crime, le fait savoir à Silvère et lui promet le silence, mais à une condition, c'est qu'il renoncera à Jacqueline et quittera le pays. Pour sauver son frère et parce que Jacqueline ne pourrait jamais être la femme du « frère d'un assassin, » Silvère part, Jacqueline se laisse fiancer à Gaston, retrouve Silvère, l'oblige à leur servir de guide, s'assure qu'elle est toujours aimée, congédie Gaston, et, quand elle connait le secret de Silvère, tire cinq coups de revolver sur Roumigas pour devenir, elle aussi, un assassin et l'égale du frère de Silvère, et pour forcer l'oncle curé à donner son consentement! L'oncle le donne. Et aussitôt on découvre que Jacqueline n'a pas tiré sur Roumigas, mais sur un épouvantail en paille habillé comme Roumigas! Le frère de Silvère meurt avant d'être jugé. Roumigas quitte le pays; Silvère et Jacqueline, mariés, exploitent en commun *la Chevelure de Madeleine*. — Le milieu matériel où se déroule ce conte, montagnes neigeuses, gaves écumeux, vallées humides, villages noirs et tortueux tapis dans la verdure ou accrochés au flanc d'un rocher, tout cela est observé et peint par un poète. En revanche, le milieu moral, les caractères et les personnages offrent moins d'exactitude; ils sont pittoresques si l'on veut, mais je doute qu'ils soient vrais. Le curé est une charge caricaturale, Silvère un jeune premier de Scribe, Roumigas un sorcier d'opéra-comique, et les paysans qui les entourent des paysans de théâtre. Mais c'est surtout Jacqueline qui manque de vérité et de vie, quoiqu'elle

remplisse le livre de ses mouvements, de ses cabrioles, de ses cascades, de ses impétueuses et impérieuses exigences ; c'est elle qui est conventionnelle, car si elle est une révoltée contre toutes les conventions sociales, elle est docilement soumise à toutes les conventions théâtrales. C'est la sœur de toutes les héroïnes que la verve facile des librettistes a enfantées, sans aucun souci de la psychologie ni de la physiologie, mais sur les données, les traditions et les nécessités de l'optique théâtrale ; le public de toutes nos scènes lyriques les connaît, les attend, les comprend dès leur premier mot, et il sait d'avance qu'elles triompheront de leur oncle, de leurs tantes, des sorciers et du diable. Il y aurait peut-être un joli opéra-comique à tirer de ce conte, qui n'est ni une étude psychologique ni une étude de mœurs, malgré le réalisme et le relief de certains détails épisodiques.

18. — J'ai gardé pour la fin deux ouvrages de valeur inégale sans doute et de sujet bien différent, mais d'inspiration analogue, et qui semblent être l'un et l'autre une manifestation nouvelle des tendances religieuses que nous avons déjà signalées parmi certains mandarins de lettres, tendances qui n'iraient à rien moins, nous dit-on, qu'à donner au christianisme dans les œuvres d'art la place qu'il occupe dans la vie réelle. Il y aurait beaucoup à dire sur ces tendances et surtout sur ceux qui les représentent, un bon nombre d'entre eux paraissant ne rien tant ignorer que le christianisme, si ce n'est peut-être la vie réelle. Pour le moment, bornons-nous à parler de *Mariage mystique* et de *la Petite Paroisse*.

Je ne puis malheureusement pas en parler avec admiration, ce dont je suis d'ailleurs navré ; je ne me sens pas même le droit de parler du premier avec indulgence. *Mariage mystique* a pour sujet les amours d'un aumônier et d'une pensionnaire de couvent, — sujet plutôt désagréable et pénible. Je me hâte d'ajouter que ces amours sont très platoniques, très pures, très chastes, malgré la tentation qui passe et l'occasion qui s'offre. L'auteur n'a pas voulu faire une œuvre de scandale, mais une œuvre de psychologie raffinée et rare, peut-être même une œuvre de morale et de haute police, le cas de sa pensionnaire lui paraissant probablement de ceux sur lesquels il est bon d'attirer l'attention du public. Sur ce dernier point, je ne serais pas du tout de son avis (si c'était vraiment son avis). Le cas de son héroïne est connu de tous ceux qui ont intérêt à le connaître et qui ont qualité pour y porter remède, pères de famille, pédagogues, confesseurs ; d'ailleurs, il n'est pas aussi fréquent qu'il pourrait l'être, il n'est pas surtout aussi grave ni aussi tenace que dans *Mariage mystique*. C'est d'ordinaire une fièvre printanière qui dure « l'espace d'un matin » et qui, éclatant au matin de la vie, ne résiste pas aux premières distractions, pénibles ou joyeuses, de la vie. Les mères, qui ont pu passer elles-mêmes par cette sorte de rou-

geole mystique, ne s'en effraient guère pour leurs filles, bien qu'elles ne négligent pas de la soigner. Par conséquent, il n'y a aucun intérêt social à la dénoncer au public, surtout au public des romans. J'ajoute, puisque décidément je ne puis pas l'éviter, qu'il n'y a aucun intérêt artistique, et que nos pères n'avaient peut-être pas tort d'écarter de leurs œuvres d'art certains détails de leur vie religieuse. Ils le faisaient au nom d'une théorie esthétique qui était fausse, mais en obéissant inconsciemment à un sentiment qui était juste. Tout ce qui a place dans la vie ne l'a pas dans la conversation des honnêtes gens. C'est contraire peut-être à la logique, mais c'est conforme à la pudeur, un sentiment qui ne se raisonne pas, mais qui ne raisonne pas et qui commande impérieusement, avec une intransigeance farouche. Or la pudeur commande de cacher non seulement certaines fonctions du corps, mais encore certaines fonctions de l'âme ; elle ne permet pas plus de parler, par exemple, de ses communions, de ses confessions, de ses scapulaires et de ses chapelets, que de ses ablutions intimes ou de sa brosse à dents. L'âme, pas plus que le corps, n'a le droit d'étaler ses *pudenda*, surtout en matière religieuse. Les littérateurs classiques, qui s'interdisaient ces étalages, étaient-ils de mauvais chrétiens ? J'incline à penser qu'ils étaient plutôt des gens bien élevés. Les littérateurs d'aujourd'hui, qui se les permettent et qui croient introduire le christianisme dans la littérature en y introduisant certaines perversions de l'instinct religieux ou certains détails intimes et secrets des rapports d'une conscience chrétienne avec Dieu, sont-ils meilleurs chrétiens que les littérateurs des temps classiques ? Je le voudrais, même s'ils étaient moins bien élevés.

Revenons aux héros de *Mariage mystique*. Mlle Lucile, une des meilleures élèves, des plus intelligentes et des « mieux avantagées » du couvent de Sainte-Croix, est très impressionnée par les mérites et par les vertus de M. l'abbé. Elle lui écrit pendant les vacances, il lui répond, et la mère de Lucile (celle-là n'a pas eu la rougeole mystique) permet et encourage cette correspondance. Elle est si angélique, cette correspondance, que la jeune fille ne rêve plus que de sentiments, d'occupations et de vie angéliques. Elle décide qu'elle se fera religieuse, et au couvent même de Sainte-Croix, où elle sera aussi près de Dieu qu'ailleurs, mais plus près de M. l'abbé. Toutefois elle consent, sur la prière de sa famille, à faire son stage mondain. Elle rencontre un jeune homme, qui ne laisse pas de l'impressionner et dont elle deviendrait la femme si d'abord il n'était pas incrédule et n'effrayait sa foi, et si en second lieu elle ne retombait sous l'influence de M. l'abbé, devenu, dans l'intervalle, dominicain et prédicateur à la mode. Ses vœux solennels sont pourtant retardés par un épisode, dans les détails duquel je n'entre pas, et où l'on voit recommencer la lutte entre le monde et le couvent, la nature et la grâce, l'amour pour le jeune homme et la sainte affection pour le Père domini-

cain. Cette lutte allait se terminer décidément par la victoire de l'esprit laïque, lorsqu'un incident, la découverte d'une trahison commise par le jeune homme au sein même de la famille de Lucile, détermine la victoire de l'esprit mystique. Lucile renonce au mariage, entre au couvent, et prononce ses vœux « perpétuels. » Elle est heureuse ! Elle voit le Père, elle lui remet son journal de jeune fille, tout plein de lui, et tout plein de Dieu. Aime-t-elle Dieu à cause de lui, ou lui à cause de Dieu ? Est-elle une sainte Chantal ou une pauvre créature très humaine, s'illusionnant sur le caractère purement « sensible » et « naturel » de son affection ? Quoi qu'il en soit, elle s'abandonne tout entière à cette affection, et le Père en fait autant. « En un ruissellement candide, dépouillé de tout limon, l'ardeur de leurs âmes s'épanchait de l'une à l'autre. » Le limon, toutefois, se mêla un jour à ces épanchements, et faillit souiller cette mystique idylle. Ce fut au cours de ce qu'on a appelé avec infiniment d'indulgence, « une rencontre de voyage, » rencontre absolument inconvenante et absolument invraisemblable d'ailleurs, malgré les précautions prises par l'auteur, dès le commencement de son récit, pour en faire accepter la possibilité. Le Père, en costume de touriste, s'est égaré sur une montagne ; Lucile, qui faisait une excursion avec les religieuses, ses compagnes, s'est égarée aussi. Brusquement ils se trouvent l'un devant l'autre, en pleine solitude, loin de toutes leurs habitudes et de toutes leurs sauvegardes. Un orage les oblige à se réfugier dans une cabane, où ils se donnent comme frère et sœur ; et comme il n'y a dans la cabane que la cuisine, occupée par leurs hôtes, et une seule chambre, ils passent la nuit dans la même chambre. Et je vous assure que la situation est tellement absurde et invraisemblable, qu'elle échappe à la grossièreté. Ils en sortent, vainqueurs de l'épreuve, mais humiliés. Le Père multiplie ses prédications et ses fatigues, Lucile, ses mortifications, si bien que tous deux tombent malades. Lucile croit mourir ; elle reçoit l'extrême-onction des mains du Père. Et c'est lui qui meurt peu après. Elle devient supérieure du couvent de Sainte-Croix.

Je n'ajouterai que quelques petites observations à toutes celles dont j'ai déjà fait précéder l'analyse de ce roman. La facture ou, comme on dit, « l'écriture, » en est distinguée, mais laborieuse et précieuse. La première partie, celle qui se rapporte à l'éducation de Lucile et à son temps de vie mondaine, n'est pas sans un certain mérite d'observation ; la seconde est purement fantaisiste et romanesque. Il n'y a pas de *mariage mystique !* Il y a de pures et saintes amitiés, mais qu'on ne peut désigner par ce mot de mariage sans les profaner, et qui deviendraient elles-mêmes profanes et cesseraient d'être mystiques, si elles arrivaient à être des mariages, même des mariages d'âme. Toute cette dernière et trop longue partie de l'œuvre est fausse et produit une impression de gêne et de répugnance. L'auteur y commet d'ailleurs une foule de petites

erreurs de détail, qui ne sont pas graves en elles-mêmes, mais qui, s'ajoutant les unes aux autres, finissent par constituer une assez grosse incompétence, et diminuent un peu l'autorité de ce représentant des « tendances chrétiennes » dans la littérature contemporaine.

19. — *La Petite Paroisse*, qui a une autre valeur littéraire que *Mariage mystique*, a aussi une autre portée religieuse. Là, c'était un « sujet, » un « cas » emprunté au monde de la religion, choisi pour sa nouveauté, ou sa rareté, ou son intérêt purement artistique, et traité pour lui-même, sans aucun souci d'une conclusion dogmatique ou pratique. Ici, c'est une doctrine qu'on nous prêche, c'est une thèse, c'est presque un sermon : « Heureux les miséricordieux ! heureux ceux qui ont pitié ! heureux ceux qui pardonnent ! » Voilà certes qui est « religieux » et qui a l'air « chrétien » et « évangélique. » Seulement, cet évangélisme est un peu différent de celui de l'Évangile ; il est faussé et adultéré dans son caractère et ses motifs. Mais voyons d'abord la fable de *la Petite Paroisse*.

Sur la route de Corbeil, une petite église et un gros château. L'église a été bâtie par un mari trompé, et dédiée à la mémoire de la femme trompeuse. Le veuf miséricordieux est le sacristain et presque le desservant de son église ; si l'abbé Cérès y dit la messe, c'est lui qui tient l'emploi de prédicateur. A tous ceux qui passent sur la route de Corbeil il distribue la bonne parole : « O vous qui fûtes trompés, ô vous qui l'êtes, ô vous qui le serez, entrez ici et vous serez consolés ! » Et ceux qui passent sur la route de Corbeil trouvent ce Ménélas apostolique très ridicule, mais très touchant.

Le château est occupé par la veuve d'un notaire, Mme Fenigan, son fils Richard, et la femme de son fils, Lydie. Mme Fenigan est une mère tyrannique et une belle-mère classique ; Richard est un doux mouton qui joue parfois au bélier ; Lydie est.... la jeune femme en soi, l'être exquis, fragile et mobile, qui a surtout besoin d'aimer, d'être aimée et d'être caressée, à peu près inconsciente d'ailleurs et capable à la fois des plus noires scélératesses et des plus adorables délicatesses — une conception livresque, un peu, mais qui, grâce aux progrès de la civilisation, à l'influence des livres, se rencontre parfois dans la réalité. L'amour de Richard ne suffisant pas à Lydie, et les caresses de sa belle-mère lui paraissant trop rudes, Lydie regarde sur la route de Corbeil si elle ne voit rien venir. Elle voit passer un gamin de dix-huit ans, qui est prince.

Un prince de la dernière promotion, celui-là, et du « dernier bateau. » Il est fils d'un général français, que ses campagnes militaires ont fait duc, que ses campagnes amoureuses ont fait paralytique ; ses dernières tentatives, d'une brutalité toute soldatesque, avaient été dirigées précisément contre Lydie. Où le père a échoué, l'enfant réussira, ce qui lui paraîtra délicieux, à ce gamin, qui a plus de vice encore que de tempérament. Corrompu et expérimenté comme une « vieille danseuse, » jouant

au pessimisme et schopenhauerdisant avec l'aplomb d'un écolier et l'amertume d'un vieillard, traitant son père de « vieux lascar » et d' « illustre invalide, » trouvant spirituel de railler lui-même ce que les autres respectent dans le fils d'un glorieux général, ce « petit féroce, » ce chérubin cynique, parfaitement nigaud d'ailleurs, mais aussi redoutable que nigaud, enlève donc à sa « vieille baderne » de père, et à M. Richard Fenigan, l'amoureuse Lydie, — qui a trente ans. — Au bout de trente jours, il en a assez, et il l'expédie en Bretagne, où il la prie de l'attendre. Après quoi il court à d'autres distractions et ne pense plus à elle. Pendant ce temps, que se passe-t-il sur la route de Corbeil? Richard envoie cartels sur cartels à l'invisible prince et au général paralytique ; Mme Fenigan mère essaie de distraire son fils et de le marier avec une cousine divorcée, sur le conseil, paraît-il, du curé de Corbeil ; le propriétaire de la petite église continue ses prédications, et raccroche tous les passants. Un jour, c'est la terrible, l'intraitable, la furieuse belle-mère de Lydie, qu'il réussit à arrêter et à faire entrer dans sa chapelle ; elle n'y reste que quelques minutes, mais le temps n'y est pas perdu ; un miracle s'y produit ; l'âme de Mme Fenigan est toute changée : plus de fureur contre l'adultère, plus d'orgueil ni d'esprit dominateur; plus de projets de divorce et de second mariage. Elle comprend qu'elle a eu des torts, elle est décidée à les réparer. Elle était entrée « belle-mère ; » elle sort sœur de charité. Son premier soin est de retrouver Lydie et de la ramener à Richard. Lydie aussi est bien changée ! Par un coup de la grâce divine ou par un coup de pistolet qu'elle s'est donné? on ne sait. Mais celle qui était partie « femme en soi » rentre au bercail épouse résignée et timide ; — et comme elle est toujours jolie et désirable, et que Richard est un bon bélier, elle est accueillie avec transports — des transports plutôt sensuels qu'évangéliques. — Toutefois le bon bélier ne s'y abandonne pas ; la jalousie le retient. Qui sait si le prince n'est pas encore aimé? La question le tourmente fort et retarde le pardon total, jusqu'au jour où le prince est trouvé mort, la tête rongée par des fourmis rouges, dans la forêt, près de la route de Corbeil. Un drame judiciaire forme l'épilogue, un peu long, de ce drame physio-psychologique; Richard, soupçonné d'être le meurtrier, est emprisonné. Toutefois, l'erreur ne dure que quelques jours ; on sait vite que le vrai coupable est un garde-chasse qui a vengé l'honneur de sa maison, mis à mal par le vicieux gamin. La route de Corbeil voit revenir Richard de la prison, Lydie se précipiter dans ses bras, et Mme Fenigan mère sourire à ces effusions, qui sont le prélude immédiat de l'absolution pleine et entière.

Telle est l' « action » de *la Petite Paroisse.* Elle est amusante — amusante plus qu'intéressante, — légèrement vaudevillesque et provoquant le sourire, alors même que le ton du conteur n'est pas ironique. Certains

des personnages en sont vivants, notamment la route de Corbeil, qui en est un des principaux. Oh ! la route de Corbeil, sillonnée par les charrettes des maraîchers, les élégantes voitures des Parisiens en villégiatures, par.... etc. ! vous la voyez d'ici ! Elle a, dans le roman, une importance que j'ai essayé de lui laisser dans mon analyse. Je n'ai que des éloges à donner au petit prince, et je ne trouve pas que l'auteur ait rendu ce joli monstre sympathique. Un valet de chambre, une soubrette, un maître de musique, une duchesse, le général, un procureur de la République, un vicaire, un certain nombre d'autres personnages, jouant un rôle plus ou moins important, sont aussi très finement « attrapés, » comme on disait du temps de Corneille, et très réussis. A la différence d'autres romanciers, qui ne sont que des écrivains, M. Daudet est un poète, c'est-à-dire un créateur, sachant donner la vie aux types qu'il a conçus ou à ceux qu'il reproduit « d'après nature. » Toutefois, il semble que les trois principaux personnages de *la Petite Paroisse* soient un peu artificiels, et que leur mécanique psychologique ne fonctionne pas conformément aux lois de la vie. Je passerais condamnation sur le mari, qui n'est qu'une bonne bête, et qui, somme toute, agit toujours en bonne bête, soit qu'il épouse Lydie, parce qu'elle est orpheline et jolie et quoiqu'elle soit enfant trouvée, soit qu'il laisse sa mère rendre la maison odieuse à sa femme, soit qu'il enrage contre la fugitive, soit qu'il la reprenne. Mais Mme Fenigan ? mais Lydie ? Chacune d'elles a deux rôles et deux caractères, dont le second est la contradiction et la négation du premier. Sans doute, entre les deux, il y a le coup de la grâce et le coup de pistolet, le miracle de *la Petite Paroisse* sur la route de Corbeil, avec choc en retour, du côté de la Bretagne. Mais les miracles n'ont pas l'habitude de se produire comme se produit celui-là, sans préparation ou sans conséquences d'ordre religieux, sans la foi avant ou sans la foi après. Et les Fenigan, ont-ils la foi ? Ce n'est pas sûr. Ce sont des gens qui vont à la messe et reçoivent leur curé chez eux ; ce ne sont pas des chrétiens ; leur curé lui-même n'est pas chrétien, puisque c'est lui qui conseille le mariage de deux divorcés. Le miracle, qui change leur âme, est un miracle laïque et laïcisé ; et comme les lecteurs qui croient aux miracles savent qu'il n'y a pas de miracles laïques, les héros de *la Petite Paroisse* leur paraissent inexpliqués et faux. Laïcisé aussi est l'Évangile que prêche l'auteur. Le pardon chrétien a des motifs élevés, étrangers à l'égoïsme grossier et immédiat, d'une clarté impérieuse qui ne laisse aucun doute à l'esprit ni aucun refuge à la rancune ; et c'est pourquoi les conséquences en sont toujours bonnes et heureuses ; il n'est pas une prime accordée au vice, ni une excitation à la lâcheté ; il honore celui qui le donne, il purifie celui qui le reçoit, il les élève l'un et l'autre par l'humiliation et l'immolation de leur Moi devant le Père qui est au Ciel. Le pardon qu'accordent les Fenigan est fondé sur des motifs d'ordre sentimental, d'une clarté dou-

teuse, à moins qu'il ne soit, comme chez Richard, fondé sur des motifs très clairement égoïstes et sensuels. Et c'est le pardon égoïste et sensuel qui est « la ruine de toute notion de famille et de société; » mais si c'est celui-là que prêche M. Daudet, ce n'est pas celui-là que prêche l'Évangile.

Du reste, la prédication de M. Daudet n'est pas très chaleureuse, ni très éloquente, ni très persuasive ; j'irai même jusqu'à dire qu'elle semble insincère, qu'elle n'a pas l'accent d'une conviction profonde et sûre d'elle-même, qu'elle est moins celle d'un apôtre qui affirme sa foi que celle d'un artiste qui suit la mode. « Un vent de miséricorde souffle au pays gaulois ; » et là où les artistes d'autrefois disaient : Tue-la ! les artistes d'aujourd'hui disent : Embrasse-la ! M. Daudet, qui est un grand artiste, le dit avec les autres, mais en gardant au fond du cœur, et peut-être sans en avoir conscience, la peur de n'être qu'un fumiste. Cette miséricorde tolstoïste et dostoieskiste, cette russerie renouvelée de notre vieux Sue, de notre vieil Hugo, de notre vieux Dumas fils, ces *Idées de Madame Aubray*, retour de Moscou, le laissent visiblement froid, et même sceptique et même gouailleur, et si son scepticisme ne s'exprime pas directement, il se trahit, il semble se révéler dans l'allure de son style. Cette phrase sinueuse, qui a toujours la même souplesse, le même pittoresque qu'autrefois, mais qui semble avoir perdu ici sa légèreté, sa vivacité et sa décision, qui exprime l'idée principale dans des incidences, qui louvoie, s'attarde, évite d'aller droit au but, répond tout à fait au « christianisme » vague, obscur, contradictoire et hésitant qui est le christianisme de la plupart de nos néo-chrétiens de lettres. Ch. Arnaud.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Les Médecins normands du XIIe au XIXe siècle. Biographie et bibliographie*, par le docteur Roger (du Havre). T. II. Paris, Steinheil, 1895, gr. in-8 de 292 p. avec 5 portraits, 7 fr. — 2. *Médecins, chirurgiens et barbiers*, par le docteur Roger (du Havre). Paris, Steinheil, 1894, gr. in-8 de 95 p., 2 fr. — 3. *Biographie médicale du Cambrésis (1300 à 1800)*, par le docteur Napoléon Belval. Revue et publiée par le docteur A. Faidherbe (de Roubaix). Cambrai, Régnier, 1895, in-8 de 55 p. — 4. *La Stigmatisation, l'extase divine et les miracles de Lourdes*. Réponse aux libres penseurs par le professeur Imbert Gourbeyre. Paris, Vic et Amat ; Clermont-Ferrand, Bellet, 1894, 2 vol. in-8 de xli-576 et 576 p., 15 fr. — 5. *Le Spiritisme. Manuel scientifique et populaire*, par le P. Franco, S. J. Trad. par Onclair, prêtre. Bruxelles, Soc. belge de libr., 1894, in-16 de 460 p., 3 fr. — 6. *L'Avenir de l'hypnose. Réflexions, etc., sur la nature et les effets du sommeil provoqué*, par l'abbé Gombault. Paris et Lyon, Delhomme et Brignet, 1895, in-16 de 306 p. avec fig., 3 fr. 50. — 7. *Psychothérapie. Clinique de psycho-thérapie suggestive d'Amsterdam*, par les docteurs A.-W. Van Renterghem et F. Van Eeden. Paris, Soc. d'édit. scient., 1894, in-12 carré de 292 p., 7 fr. 50. — 8. *La Suggestion ; son rôle dans l'éducation*, par F. Thomas. Paris, Alcan, 1895, in-16 de 148 p., 2 fr. 50. — 9. *Éléments de psychologie physiologique et rationnelle*, par le docteur G. Surbled. Paris, Masson, 1894, in-18 carré de vi-206 p., 3 fr. — 10. *Mémoire et imagination*, par L. Arréat. Paris, Alcan, 1895, in-18 de vii-171 p., 2 fr. 50. — 11. *Les États intellectuels dans*

la mélancolie, par G. Dumas. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 142 p., 2 fr. 50. — 12. *La Contagion du meurtre. Étude d'anthropologie criminelle*, par le docteur P. Aubry, avec préf. du docteur Corre. 2e éd. Paris, Alcan, 1894, in-8 de xxiv-308 p., 5 fr. — 13. *Théorie de l'ondulation universelle. Essais sur l'évolution*, par Basile Conta. Trad. et notice biogr. par Rosetti Tescanu, et lettre-préface de Buchner. Paris, Alcan, 1895, in-8 de xxii-216 p., 3 fr. 75. — 14. *Le Langage, la parole et les aphasies*, avec schema et fig. en coul. par le docteur Ferrand. Paris, Rueff, 1894, in-18 de 229 p., rel. tête dorée, 3 fr. 50. — 15. *Les Centres moteurs corticaux chez l'homme*, par Charcot et Pitres. Paris, Rueff, 1895, in-18 de 198 p., même reliure, 3 fr. 50. — 16. *Les Localisations cérébrales en psychologie. Pourquoi sommes-nous distraits ?* par G. Hirth. Trad. de L. Arréat. Paris, Alcan, 1895, in-16 de viii-133 p., 2 fr. — 17. *Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique*, sous la direction du docteur J. Rochard. Paris, Bataille, 1894. T. VI, gr. in-8 de 808 p. avec 155 fig., fasc. 28 à 32, 17 fr. 50. T. VII. 4 fasc. parus. — 18. *Manuel d'hygiène athlétique à l'usage des lycéens, etc.* Paris, Alcan, 1895, petit vol. in-32 de 64 p., 0 fr. 50. — 19. *L'Éducation physique de la jeunesse*, par le prof. Mosso (de Turin). Trad. par Bahar, avec préf. du commandant Legros. Paris, Alcan, 1895, in-16 de xliii-260 p., cart. à l'anglaise, 4 fr — 20. *L'Hydrothérapie dans les maladies chroniques et les maladies nerveuses*, par les docteurs Beni-Barde et Materne. Paris, Masson, 1894, gr. in-8 de xxviii-500 p., 8 fr. — 21. *Traitement naturel des maladies aiguës et chroniques d'après le système Kneipp, etc.* Paris, Lethielleux, 1895, in-16 de 380 p., 3 fr. 50. — 22. *Précis de bactériologie clinique*, par le docteur Wurtz. Paris, Masson, 1895, in-16 carré de vii-492 p. avec tableaux synoptiques et fig., cart., 6 fr. — 23. *Des Applications de la micrographie et de la bactériologie au diagnostic chirurgical*, par le docteur Aubeau. Paris, Soc. d'édit. scient., in-8 de 37 p. avec 24 fig. en photogr., 5 fr. — 24. *Manuel de percussion et d'auscultation*, par le docteur P. Simon. Paris, Alcan, s. d., in-12 de 256 p., cart. à l'anglaise avec grav., 4 fr. — 25. *Pratique journalière de la médecine dans les hôpitaux de Paris*, par P. Lefert. *Aide-mémoire et formulaire du Manuel du médecin praticien*. Paris, J.-B. Baillière, in-16 de 288 p., cart., 3 fr. — 26. *Hygiène et assistance publique. Mission en Belgique et en Hollande*, par le docteur C. Dalvaille, avec préf. du prof. Grancher. Paris, Soc. d'édit. scient., 1895, in-8 de vi-234 p., 5 fr. — 27. *Les Nouvelles Méthodes dans le traitement de la diphtérie*, par le docteur Crésantignes. Paris, Soc. d'édit. scient., 1895, in-8 de 47 p., 2 fr. — 28. *De la chirurgie du goitre. Ses conséquences*, par docteur de Vlaccos. Paris, Soc. d'édit. scient., 1895, in-8 de 60 p., 3 fr. — 29. *L'Insomnie et son traitement*, par le docteur M. de Fleury. Paris, Soc. d'édit. scient., 1894, in-8 de 52 p., 2 fr. — 30. *La Lèpre, observations et expériences personnelles*, par le docteur Goldschmidt. Paris, Soc. d'édit. scient., 1894, in-8 de 56 p., avec fig., 2 fr. — 31. *La Médecine rationnelle et expérimentale. Manuel des soins à donner avant l'arrivée du médecin*, par le docteur Perrier. Paris, Soc. d'édit. scient., 1894, in-18 de 225 p.; broché, 2 fr. 50; cart., 3 fr. — 32. *Travaux d'électrothérapie gynécologique*, arch. semest. du docteur Apostoli. Paris, Soc. d'édit scient., 1894. Liv. I et II en un vol. in-8 de 720 p., 12 fr. — 33. *Traité expérimental de magnétisme*, cours professé à l'École prat. de magnétisme et de massage, par le docteur Durville. T. II. *Physique magnétique*, Paris, Librairie du magnétisme, 1895, in-32 de 320 p., avec portrait et fig., 2 fr. — 34. *Le Massage et le magnétisme sous l'empire de la loi du 20 novembre 1892. Règlement statutaire de l'École pratique de magnétisme et de massage.* Paris, Librairie du magnétisme, in-32 de 72 p., 0 fr. 20. — 35. *Bégaiement et autres défauts de prononciation*, par le docteur Chervin. Paris, Soc. d'édit. scient., 1895, in-18 de 108 p., 3 fr. — 36. *Petit Compendium médical. Quintessence de pathologie thérapeutique et de médecine usuelle*, par le docteur Ant. Bossu. 3e éd. Paris, Alcan, 1895, in-32 de vii-152 p., 1 fr. 25. — 37. *Electrometria y transmision electrica de la energia*, por Enrique Josiesta y Lopez. Toledo, J. Pelaez, 1894, in-8 de 76 p. — 38. *De la ranula*, por Manuel Segala Estalella. Barcelone, Henrich, 1894, gr. in-8 de 144 p.

1, 2, 3. — Les études historiques portant en particulier sur une corporation et limitées à une province sont toujours des plus curieuses, et conduisent souvent à des travaux approfondis et féconds en trouvailles.

Les docteurs J. Roger (du Havre) et Faidherbe (de Roubaix) se sont créé dans ce genre une notoriété qu'ils soutiennent dignement, ainsi qu'en témoignent les œuvres que je présente en tête de cette revue.

Les Médecins normands du XIIe au XIXe siècle, la plus importante de ces œuvres, constitue un respectable volume, le second de cet ouvrage, dont le premier parut il y a quatre ans. L'auteur s'excuse de ce retard; mais, dit-il, le praticien propose et le client s'impose. Le fait est qu'il y a un vrai mérite de la part du praticien, que réclament si impérieusement les exigences d'une situation professionnelle fort occupée, à distraire de ses rares loisirs les heures que nécessite un travail aussi documenté que celui-ci. Quelques biographies sont bien courtes, ajoute-t-il; pourquoi? Les documents font défaut. Il appartiendrait aux sociétés académiques de combler ces lacunes. C'est là leur rôle utile.... Il permettrait à ceux qui font des travaux d'ensemble de les présenter plus documentés. Puisse ce vœu être entendu et préparer à ceux qui viendront des sources plus riches encore que celles d'aujourd'hui! Des biographies importantes ont pris place ici, notamment celle de Jean Pitard (1228-1315), un Normand très illustre, qui fut le premier chirurgien de saint Louis, suivit ce grand roi dans ses croisades, et conserva les mêmes fonctions auprès de ses successeurs, Philippe le Hardi et Philippe le Bel. S'il ne fut pas le premier fondateur de la corporation des chirurgiens sous le vocable de saint Côme et de saint Damien, il sut donner à cette association une organisation solide et de sages règlements, ce qui détermina saint Louis à consacrer cette fondation du collège des chirurgiens. — De Mondeville, l'élève et bientôt l'émule de J. Pitard, méritait une notice non moins importante. Nous aurons à y revenir, à propos du volume si plein de faits intéressants que le docteur Nicaise a publié sur l'œuvre de ce grand homme. — Citons encore les chapitres consacrés à Thomas Sonnet de Courval, à Lepecq de la Cloture, à Jean-Baptiste Laumonier, à J.-B. Lecreps, à Rayer, qui fut médecin de l'empereur Napoléon III, à Londe, tous originaires du Calvados. Dans la Manche, c'est, parmi beaucoup d'autres, J. Hamon, Vicq d'Azyr encore cité par nos anatomistes contemporains, Roulland et Blanchet. Dans l'Orne, Desgenettes, un des grands chirurgiens de l'épopée impériale; et dans l'Eure, Quesnay, le médecin de Louis XV et le fondateur de la philosophie économique; Daviel, l'inventeur de l'opération de la cataracte, sur les traces duquel devait marcher si bien l'oculiste Desmarres, son compatriote; enfin Auzoux, l'inventeur de cette pâte ductile, capable de recevoir les formes du corps et des organes, et de la conserver inaltérable, dont il fit des modèles précieux pour l'étude et la démonstration de l'anatomie animale ou humaine.

— Dans son autre volume : *Médecins, chirurgiens et barbiers*, le docteur Roger a eu à cœur de recueillir les grandes leçons et les nobles

exemples que nous ont laissés les maîtres de la science et de l'art ; et l'on retrouve bien ici le sens critique, l'esprit gaulois et le style alerte de celui qui avait publié sur *Voltaire malade* un des livres les plus intéressants que je sache. C'est ainsi qu'après avoir effleuré successivement ce qu'il appelle l'âge de pierre et l'âge de bronze de la médecine, M. Roger nous montre partout le respect de l'autorité, la fidélité aux coutumes religieuses, beaucoup de solennité, « signe sensible de choses sérieuses faites par des hommes sérieux, » par des hommes que l'on pouvait appeler les « magistrats de la santé, » des hommes dont il peut dire avec M. Raynaud, qu'on trouve dans leur société « comme un parfum d'honnêteté qui réjouit l'âme par je ne sais quel mélange de virilité et de candeur. »

— C'est le même esprit, épris des beautés de l'histoire corporative, qui a inspiré à l'auteur de *les Médecins et les chirurgiens de Flandre avant 1789*, son petit volume sur la *Biographie médicale* du Cambrésis. Le docteur Faidherbe, que l'Institut a honoré d'une récompense pour ces travaux, a reçu aussi de la Société d'émulation de Cambrai le titre de membre correspondant. Ce nouveau travail n'est, du reste, pas de lui, mais d'un de ses prédécesseurs de la région du Nord, de Belval, dont il nous rappelle la vie méritante et érudite. Les deux Truye, Jean d'Inchy et Amé Bourdon sont les noms les plus connus de cette liste. En plus de cette préface biographique, de nombreuses notes du docteur Faidherbe ajoutent à ce travail les commentaires les mieux justifiés.

4. — La stigmatisation est un phénomène constitué par la reproduction des cinq plaies du divin Crucifié sur un sujet vivant ; c'est dire combien ce fait est merveilleux, combien il doit provoquer l'étonnement et l'admiration de ceux qui en sont les témoins, et aussi quelle prudence il convient de mettre à constater et à raconter ce phénomène, et enfin, à quelles discussions de fait, de doctrine, de personnes et de textes il peut donner lieu. Il faut d'abord s'assurer que le fait est exact et qu'il a été scrupuleusement rapporté ; il faut relever tous les témoignages qui l'appuient, et en discuter la valeur. Il faut faire le procès des textes suspects ou apocryphes, pour mieux mettre en lumière ceux dont la valeur est incontestable. Une fois le fait solidement établi, il importe d'en discuter le caractère plus ou moins merveilleux, et pour cela, de le comparer aux faits analogues empruntés à l'ordre naturel, à ceux qui lui ressemblent ou qui lui sont connexes à un titre quelconque. Quand la science a recueilli un de ces faits, la philosophie le passe au crible de la raison, pour lui imposer la spécificité qui lui appartient, sonder ses rapports avec ceux qui le précèdent et ceux qui le suivent et le poursuivent, en attendant que la foi s'en empare pour en montrer au grand jour l'auréole éclatante et la portée religieuse.

Le livre du docteur Imbert Gourbeyre, sur *la Stigmatisation, l'extase*

divine et les miracles de Lourdes, est mieux qu'une réédition de l'ouvrage qu'il publia, il y a déjà longtemps, sur le même sujet. Du moins, son étude a pris, dans ce nouvel ouvrage, des proportions bien plus vastes et une allure plus magistrale. Je lui reprocherais même volontiers d'avoir trop élargi son sujet, jusqu'à y faire rentrer les faits de crucifix miraculeux, de mariages mystiques, d'abstinences et de communions surnaturelles, les extases et les assauts diaboliques, presque tous les phénomènes, en un mot, auxquels on reconnaît pour cause une influence qui dépasse l'ordre naturel.

Après avoir raconté dans sa préface comment, ayant été témoin de plusieurs faits de stigmatisation, il a été conduit à les recueillir, puis à joindre tous les faits analogues recueillis jusqu'ici, depuis saint François d'Assise jusqu'à nos jours, l'auteur consacre son premier volume à l'exposé de tous ces faits, dont il donne d'abord une liste minutieuse, avec indication des sources bibliographiques qui s'y rapportent, depuis le XIIIe siècle jusqu'aujourd'hui, avec les statistiques que peut suggérer une telle étude. De ces quelques centaines de faits qui commencent à saint François et vont jusqu'à Louise Lateau, de Bois-d'Haine (Belgique), et Marie-Julie Jaheuny, du hameau de la Fraudais (Bretagne), un grand nombre sont plus curieux qu'authentiques; mais c'est ce dont pourront juger ceux qui se reporteront aux sources indiquées par l'auteur.

Le second volume, sous ce titre : *Analyse et discussion*, reprend les faits, les classe en espèces distinctes, selon qu'il s'agit de stigmates visibles ou invisibles. Et puis, il y a la stigmatisation figurative, qui reproduit des formes de croix, des couronnes d'épines, de cœurs, et la stigmatisation épigraphique, consistant dans la production, en apparence spontanée, d'inscriptions diverses sur diverses parties du corps. L'auteur indique de plus, qu'au point de vue de son origine, la stigmatisation peut être divine, ou humaine, ou diabolique, lesquelles, en fin de compte, à part les cas de méprise ou de supercherie, seraient toujours divines ou diaboliques, et par conséquent toujours surnaturelles. Au travail d'un historien consciencieux l'auteur a joint un exposé diagnostique où sa compétence médicale devait le servir plus qu'un autre. On se prend cependant à regretter qu'il n'ait pas mis à la fois plus de critique dans le choix des faits qu'il a ainsi accumulés, et aussi plus de sévérité dans l'appréciation scientifique qu'il a faite de quelques-uns d'entre eux. M. Imbert Gourbeyre est avant tout un enthousiaste, et si sa bonne foi n'est pas moins évidente que sa piété, on eût souhaité une méthode de critique plus rigoureuse pour un travail qui s'adresse, dit-il, aux libres penseurs.

Je ne saurais faire ici, à mon tour, ni la critique de ces faits ni celle du livre du professeur de Clermont; mais, avant d'acquiescer à ses conclusions, il me paraît nécessaire de noter quelques réserves, car, même

en admettant les faits tels qu'ils sont rapportés, leur interprétation ne laisse pas que de commander une grande prudence. On invoque, par exemple, l'influence de l'imagination des sujets sur la production des stigmates, et c'est un point sur lequel il ne suffit pas de se prononcer pour résoudre le problème. Le système nerveux et ses puissances ont été parfois exagérés par les libres penseurs, et les faits de suggestion soit dans le sommeil hypnotique, soit en dehors de ce sommeil, ont été aussi grossis à plaisir pour répondre aux aspirations d'une science à laquelle répugne le surnaturel. Ce n'est pas une raison suffisante cependant pour rejeter en bloc toutes les interprétations que les données psycho-physiologiques peuvent nous proposer en cette matière. Il est bien avéré que l'imagination peut provoquer des douleurs subjectives dans divers organes et sur différents points de l'économie; que la douleur est une modification du système nerveux, lequel peut aller jusqu'à modifier profondément la nutrition des tissus qui sont sous sa dépendance, ce qui est de nature à faire réfléchir, avant de se prononcer sur le caractère surnaturel de tous ces stigmates. Les figures elles-mêmes qui sont jointes au texte, par la variété de leurs formes, par certaines singularités sur lesquelles je ne veux pas insister, sont bien faites pour jeter quelques doutes dans l'esprit de celui qui les compare les unes aux autres et avec les organes réels. Néanmoins, on trouve dans cet ouvrage un ensemble de faits du plus haut intérêt et d'une réelle édification, patiemment recueillis, et que consulteront certainement avec fruit tous ceux qu'intéressent (et ils sont nombreux) ces délicats et passionnants problèmes.

5 et 6. — Rien ne peut donner une meilleure idée de la confusion dans laquelle s'agite l'opinion au sujet de l'hypnotisme, que l'assemblage des volumes que j'ai à présenter aujourd'hui. En effet, s'ils ne représentent pas tous les problèmes que peut soulever cette étude, ils proposent pour les résoudre les solutions les plus diverses, sinon les plus opposées. — C'est d'abord une nouvelle édition de l'ouvrage du R. P. Franco, dont j'ai déjà fait connaître ici les premières études et les tendances. Ce livre, qui s'intitule : *Le Spiritisme, manuel scientifique et populaire*, comprend l'histoire, la description succincte des phénomènes rattachés par l'auteur au spiritisme, la doctrine morale au nom de laquelle il les condamne, en vertu des causes auxquelles il les rapporte, les dangers qu'il leur attribue ou qu'il leur reconnaît, et, ajoute-t-il, les questions connexes, autrement dit les applications diverses qu'on a pu faire de l'état spirite, soit à l'art de guérir, soit à toute autre recherche. Dans cette troisième édition, l'auteur s'est appliqué à tenir compte des faits nouveaux, de ce qu'il appelle les institutions nouvelles du spiritisme, livres, journaux, congrès, etc., des progrès souterrains ou avoués que fait le spiritisme, de la notoriété qu'ont acquise ses opinions, « même parmi les personnes honnêtes et cultivées. » Il présente ainsi une systématisation solidement

charpentée du spiritisme, dont on peut attaquer la conception d'ensemble, mais à laquelle on ne peut refuser un caractère d'unité et de force vraiment remarquable et capable de faire une grande impression.

J'ai déjà dit aux lecteurs du *Polybiblion* quelle est l'idée mère du R. P. Franco : c'est que le spiritisme est dangereux dans ses effets, diabolique dans ses causes, surnaturel dans ses procédés, condamnable en un mot dans tous ses éléments, depuis le simple sommeil hypnotique jusqu'aux manifestations de l'occultisme le plus avéré. Pour ce qui est des pratiques de l'occultisme et du haut spiritisme, l'auteur n'a pas de peine à établir ces propositions ; il le fait même avec un luxe de preuves surabondantes, et s'attache particulièrement à prouver qu'un spiritisme christianisé est chose impossible, hypocrite, coupable et ruineuse : « que les spirites ne se laissent pas prendre au charme de revoir leurs chers défunts, à la satisfaction de retrouver des objets perdus, de guérir des maladies, de se raffermir dans la foi à une autre vie ; ce qu'ils peuvent se promettre avec plus de sécurité (certitude), c'est de perdre la santé, la raison, parfois même la vie par le suicide, » car le spiritisme ne conduit pas au spiritualisme, mais à toutes les déchéances ; aussi n'est-il pas permis de jouer aux esprits. En est-il de même des simples pratiques de l'hypnotisme, et doit-on les condamner aussi, comme le premier degré d'une pente au bas de laquelle le spiritisme, autrement dit le diable, est là qui vous guette ? Telle est du moins l'opinion du P. Franco, qui fait à l'hypnotisme un procès de tendance nettement formulé, mais moins clairement démontré.

— Telles sont aussi les conclusions de M. l'abbé Gombault dans son livre : *L'Avenir de l'hypnose*, lequel constitue une étude moins philosophique peut-être, mais plus rigoureuse, des pratiques du magnétisme. Lui, du moins, étudie à part ce qu'il appelle l'hypnotisme des Facultés de médecine. Il prend successivement chacun des éléments que l'analyse des phénomènes permet de distinguer dans l'hypnose : la suggestion, les paralysies et les contractures, les hallucinations, les modifications sensorielles diverses et celles de la mémoire, les brûlures et les stigmates hypnotiques, les altérations de la personnalité et du libre arbitre, les transpositions des sens et l'extériorisation de la sensibilité. Mais, pour prendre ainsi à partie chaque élément du tout, l'auteur ne se garde pas mieux que le P. Franco de confondre *in globo* les simples troubles apportés dans l'exercice des fonctions par les plus simples degrés de l'hypnose, et ceux qui résultent des pratiques du magnétisme le plus compromis avec l'occultisme. Affaire de degré, nous disent ces auteurs ; mais c'est justement là ce qui nous paraît incertain, sinon erroné. Et, accumulant ainsi toutes les présomptions que les théologiens peuvent formuler contre l'hypnotisme, M. l'abbé Gombault passe condamnation sur toutes ces pratiques, rejetant pour incompétence le témoignage de

certains médecins catholiques moins sévères. « Les documents une fois classés, les conclusions appartiennent à la philosophie et à la théologie. Or, la plupart du temps, les médecins, même catholiques, ne sont plus ici dans leur élément; ils n'ont que des notions fort vagues des principes qui régissent ces sciences. » Et il ajoute : « C'est un fait connu que la plupart des médecins sont enclins au matérialisme ou à un spiritualisme qui ne sert pas davantage à la vérité : le surnaturel, voilà l'ennemi. » L'auteur est dur pour les médecins même spiritualistes, même catholiques. Mais passons ; n'est-il pas excusable? — Un chapitre sur Lourdes termine cette première partie de son livre. La seconde est consacrée plus spécialement au spiritisme considéré comme le prolongement naturel de l'hypnose. Elle est courte et ne vient là que pour appuyer sa thèse, sans trop lui fournir de nouveaux arguments, car elle peut aussi bien servir à montrer les différences que les rapprochements que l'on peut reconnaître entre les faits de l'hypnose simple et ceux du spiritisme et de l'occultisme. Les raisons données par M. l'abbé Gombault de la lenteur que met Rome à se prononcer catégoriquement sur ces problèmes ne sont peut-être pas moins discutables que l'assimilation, pour ne pas dire la confusion dans laquelle le P. Franco et lui tiennent ces différents phénomènes.

7 et 8. — Les deux volumes qui viennent maintenant sont, en effet, de nature à faire suspendre le jugement de quiconque souhaite favoriser un mouvement d'études plein d'intérêt et probablement susceptible d'applications utiles et fécondes.

Dans un premier volume, les docteurs Van Renterghem et Van Eeden nous donnent en tableaux statistiques, aussi nombreux que correctement dressés, les résultats qu'ils ont obtenus à la clinique de psychothérapie suggestive d'Amsterdam pendant la période qui va de 1889 à 1893. Un exposé méthodique de la question scientifique et médicale ouvre le volume, où la méthode thérapeutique employée par les auteurs est exposée, défendue, justifiée, préconisée par eux et par des motifs aussi sérieux qu'exempts de toute passion sectaire. On pourra regretter que les auteurs aient écrit ces pages en un français souvent incorrect, parfois obscur ; mais on ne saurait suspecter ni leur bonne foi ni leur compétence ; et c'est bien là de quoi donner à réfléchir aux détracteurs d'une psychothérapie méthodique. « Si la valeur à attribuer aux publications statistiques et casuistiques parues pendant les cinq dernières années en France, en Suède, en Hollande, en Angleterre et en Allemagne, peut être jugée différemment, il nous semble non douteux qu'on peut soigner une pratique étendue et reconnaissante de névropathes principalement, — il est vrai, — mais alors aussi des cas les plus difficiles, tout en ne se servant presque exclusivement que de moyens psychiques et ne recourant que très exceptionnellement aux agents chimiques, physiques et électriques. »

« Les résultats que nous publions ici, disent-ils encore à la fin de leur introduction, n'ont pas la prétention de présenter tous les détails et la précision qu'on est accoutumé de trouver dans les travaux d'observateurs universitaires qui peuvent disposer avec plus de liberté de tout ce qui peut servir à leur examen. Nous donnons simplement ce que nous avons pu rassembler, garantissant la netteté des faits que nous exposons. Leur signification n'est que provisoire.... Nous estimons cependant que là où il s'agit d'une science qui se trouve encore dans son enfance, toutes ces indications et tous ces résultats provisoires aient leur utilité. »

Les auteurs pensent, en effet, que l'hypnotisme n'est pas toute la psycho-thérapie, mais seulement un de ses procédés, qui rend l'influence suggestive plus puissante qu'à l'état de veille et constitue « un fait simple, ne présentant en soi rien de terrifiant et trouvant son application en psycho-thérapie, comme principe utile. Ce moyen nous permet d'appliquer la thérapie psychique avec méthode. » Le médecin, en s'en tenant aux seules visées thérapeutiques, peut beaucoup pour le bien de son malade ; il ne doit pas oublier toutefois que, comme tous les agents qu'il met en œuvre, celui-ci est d'autant plus dangereux qu'il est plus puissant, et qu'il doit se garder d'en abuser et d'en mésuser.

— C'est dans le même esprit qu'est conçu et écrit le livre de M. F. Thomas, professeur de philosophie au lycée de Versailles ; il est composé d'études qui ont paru dans la *Revue de l'enseignement primaire*, et traite de *la Suggestion, son rôle dans l'éducation*. On y trouve le reflet d'idées philosophiques toutes modernes sur la force motrice de l'idée, idées inspirées de celles de M. Fouillée. En tous cas, l'auto-suggestion, la force de l'imitation, y sont passées en revue, aussi bien que la suggestion hypnotique dans une première partie. La seconde, ou partie pratique, étudie les moyens de provoquer et de favoriser les bonnes suggestions et de combattre les mauvaises. Un dernier chapitre est consacré à la suggestion hypnotique envisagée au point de vue pédagogique. L'auteur conclut qu'il est des cas où elle devient non seulement légitime, mais même nécessaire, parce qu'elle reste efficace dans certains cas où les autres ont échoué ; toutefois, il recommande d'en réserver la pratique aux hommes compétents, et la défend aux maîtres, auxquels d'ailleurs la loi l'interdit. Il cite un cas entre autres où l'abus de ce moyen fut déplorable. Il la considère, en un mot, comme un procédé délicat de cette méthode suggestive, laquelle, si elle n'est pas à elle seule toute la méthode de l'éducation, tient cependant une grande place à côté de l'enseignement démonstratif et de l'enseignement doctrinal.

9, 10, 11. — La psychologie tend de plus en plus à prendre pied dans la physiologie, et, sans délaisser pour cela l'analyse des aptitudes intellectuelles, elle s'applique de plus en plus à rechercher, dans l'ordre des fonctions vitales, des analogies ou des relations phénoménales, capables

d'éclairer de nouvelles lumières la carrière qu'il lui appartient de parcourir. C'est de cette donnée que s'est inspiré le docteur Surbled en rédigeant ses *Éléments de psychologie physiologique et rationnelle*. Ce manuel, comme l'auteur l'appelle, destiné à répondre au programme officiel de la classe de philosophie, est d'une méthode sûre et d'une clarté irréprochable ; son but est de contribuer à concilier « les philosophes qui dédaignent l'expérience sensible, et les savants qui ignorent l'âme spirituelle. » Le fait est que les données de la physiologie tiennent là une large place et remplissent toute la première partie de l'ouvrage ; et la même tendance se fait jour dans le chapitre intitulé : Conclusion, où la bête et l'homme sont examinés dans un parallèle où se développent successivement les notions d'être, d'individu et de personne.

— Le livre de M. Arréat, malgré son titre d'aspect psychologique, est aussi avant tout un livre de physiologie. Sous ce titre : *Mémoire et imagination*, l'auteur étudie ce qu'il appelle lui-même la vie des images, le mode de leur formation et de leur conservation dans le système nerveux central, leurs variétés principales qui peuvent se réduire à trois, comme Charcot l'avait pensé : les images visuelles, les images auditives, les images motrices. La partie la plus intéressante de cette étude est celle où M. Arréat étudie la part que les images prennent à l'exercice des beaux-arts. Peintres, musiciens, poètes et orateurs constituent des types distincts, auxquels la variété des images donne leur caractéristique, tandis que la puissance de ces images explique les degrés du talent et jusqu'au génie lui-même. Je ne saurais être d'accord avec l'auteur sur tous les points, et surtout quant à la part qu'il attribue au tempérament dans l'esthétique, et je ne saurais croire non plus que tout homme de génie doive sa puissance d'imaginer à une constitution définie de sa mémoire, à un système d'images d'origine affective et sensorielle, ni même que le génie tienne toujours à une exaltation de la puissance d'imaginer ; mais c'est là certainement une voie le long de laquelle on doit rencontrer des données importantes pour la solution du problème.

— Si ce n'est pas un livre de physiologie normale que celui de M. G. Dumas, c'est du moins un livre de physiologie pathologique, et dans lequel la psychologie tient aussi la première place. Pour traiter des *États intellectuels dans la mélancolie*, l'auteur se réclame de M. Ribot et du docteur Seglas, ce qui donne déjà quelque idée de la tentative qu'il a faite d'unir l'observation médicale à la philosophie. M. Dumas s'est plus appliqué à distinguer les diverses formes de la mélancolie qu'à nous définir la mélancolie elle-même ; il tend cependant à la considérer comme un complexus d'états purement intellectuels et non affectifs, suivis de phénomènes moteurs consistant surtout en phénomènes d'arrêt ou de ralentissement. « Les modifications de l'état organique modifient la cœnesthésie (sensibilité commune), et l'esprit, en proie à la dépression

physique, atteint lui-même dans son fonctionnement par l'anémie du cerveau, tourne à l'apathie et à la tristesse. » — Je cite, non sans faire mes réserves; mais en remarquant qu'il y a là une étude qui, tout en serrant de très près les faits d'observation pathologique, sait en sortir et en tirer après soi des conclusions vraiment scientifiques.

12. — Les études d'anthropologie criminelle se multiplient comme les crimes eux-mêmes, et l'on ne peut dire que toutes soient inspirées par les meilleures doctrines, et aboutissent aux plus morales conclusions. Celle du docteur P. Aubry contient du moins des données sérieusement recueillies, et propose, parmi ses conclusions, des mesures utiles, plus utiles peut-être qu'applicables, mais qu'on aurait certainement tort de répéter sans examen ni même sans essai. *La Contagion du meurtre* mérite sans doute d'être étudiée à fond dans les conditions qui peuvent la provoquer, car rien ne serait plus utile que de la prévenir, comme on le fait pour la contagion microbienne. Elle se compose, nous dit-il, de quatre termes : suggestion, irritation, hérédité et contagion proprement dite. La famille, la prison, le spectacle des exécutions, la lecture, en sont souvent les agents; le vitriol, le revolver, l'empoisonnement, le dépeçage criminel, le duel et le suicide en sont les procédés les plus habituels. L'auteur n'hésite pas à condamner le spectacle des exécutions publiques, comme ne donnant que des résultats vains au lieu d'effet utile, et ne produisant que des suggestions dangereuses. Il ne se montre pas moins sévère pour la publicité donnée par la presse au récit des crimes de toute sorte, et propose d'organiser dans ces cas la conspiration du silence. Il ne dissimule pas, en effet, la responsabilité qu'encourent nombre de petits ou de grands journaux friands de scandale, et montre quelles tentatives ont été faites, notamment en Suisse et dans certains congrès, pour prévenir cette contagion par la presse. Contagion et même épidémie du meurtre se retrouvent dans les révolutions, dans les crimes des foules, dans les guerres et jusque dans les tentatives anarchistes. C'est ce que développe cette seconde édition toute remaniée et présentée par une judicieuse préface du docteur Corre, le savant criminaliste.

13. — Je suppose que vous connaissez peu Gabriel Conta, un philosophe roumain du plus étroit, pardon, du plus pur positivisme, dont le premier livre parut en 1880 sous ce titre : *Philosophie matérialiste. Introduction à la métaphysique*, et qui eut l'honneur d'une étude détaillée dans le livre de Buchner, *Nature et science*. C'est encore Buchner qui nous présente le volume actuel par une lettre adressée à M. Rosetti Tescanu, le traducteur de cette œuvre en français, et l'auteur de la notice biographique consacrée à Conta en tête de ce volume. Rien de plus triste, hélas! que cette vie qui se débat au milieu des révoltes de la négation et des privations de la misère, pour finir, sans espoir et sans foi, en face d'un livre de médecine ouvert au chapitre de l'agonie. Après

avoir exposé la *Théorie du fatalisme*, à vingt-neuf ans, Conta écrivit, à trente ans, la théorie qu'il appelle *la Loi de l'ondulation universelle*. La philosophie dont il s'inspire n'est autre que l' « unicisme » ou le « monisme. » La matière seule existe, la force n'en est que l'attribut. La matière et la force sont infinies; elles existent à l'état de lutte ou d'équilibre, résumant en elles le mouvement universel, et se subdivisent en luttes et équilibres particuliers, relatifs et passagers. Mais l'équilibre absolu est impossible, il n'y a que des équilibres partiels entre lesquels oscillent les éléments; de là la loi de l'ondulation. La métamorphose est la loi de la matière, comme l'ondulation est la loi de la force. Il y a dans cet ensemble des formes évolutives qui croissent et décroissent, qui s'établissent quand un équilibre s'établit entre les forces composantes, et se détruisent quand l'équilibre se dérange. On n'est pas plus mécanicien, et ce n'est pas une gageure. Il y a deux cents pages et plus comme cela. Les plus curieuses sont celles où l'auteur fait application de ces lois aux phénomènes biologiques, à l'origine des espèces et au darwinisme, qu'il adopte au moins en grande partie.

14, 15, 16. — L'exercice du langage et de ses modes divers, mimique, verbal ou graphique, la façon dont on peut comprendre sa perception, le rôle que joue le système nerveux dans ces diverses opérations, la démonstration de ces faits à l'aide de l'expérimentation physiologique ou des observations de malades, par conséquent, les altérations les plus intéressantes que peut offrir le langage, enfin les applications qu'on peut faire de ces données à la psychologie du langage : tel est l'objet du volume sur *le Langage, la parole et les aphasies*, dont je ne saurais, et pour cause, apprécier la valeur, mais dont je puis dire qu'il a recueilli de nombreux suffrages. Son principal mérite gît sans doute dans le schema qui y est joint et dans lequel sont figurés les divers centres d'action nerveuse que met en jeu l'expression de l'idée par les signes d'une part, et d'autre part, la perception de ces mêmes signes. Ce schema permet en effet de comprendre nettement comment on doit distinguer les centres de la coordination motrice verbale et ceux de la collection sensorielle verbale, dans les trois ordres d'expression motrice, auditive ou visuelle. Il montre aussi la distinction qu'il convient de faire entre le langage mimique commun à plusieurs espèces animales et la parole proprement dite, qui n'appartient qu'à l'homme. La participation de la mémoire et de l'imagination à ces diverses fonctions est aussi rendue nettement par la distinction des centres cérébraux qui leur correspondent et par celle des trajets nerveux qui relient ces centres entre eux.

— Si l'on veut d'ailleurs savoir exactement à quoi s'en tenir, non plus sur l'interprétation des phénomènes, mais sur ce que nous apprennent l'anatomie et la physiologie les plus sévères au sujet des localisations cérébrales, il faut lire le petit livre appartenant à la même collection, dans

lequel M. Pitret a résumé avec une clarté et une précision admirables ce que nous savons des *Centres moteurs corticaux chez l'homme*, d'après les faits publiés déjà par lui et par Charcot. Cette science, qui date de vingt-cinq ans à peine, a déjà produit nombre de faits dont la psychologie a tiré un large profit. Accueillie tout d'abord avec étonnement, sinon avec répugnance, par nombre de philosophes, la doctrine des localisations cérébrales a aujourd'hui la valeur d'un fait acquis, et je dirais presque la portée d'une révolution en psychologie.

— C'est d'ailleurs ce que cherche à mettre en lumière un travail qui fut présenté récemment à la Société de psychologie de Munich par le docteur G. Hirth, sous ce titre : *Les Localisations cérébrales en psychologie.* L'auteur y demande d'abord que les philosophes, au lieu de discuter à perte de vue sur Hartmann et sur Schopenhauer, nous fassent une philosophie de la santé. Il y a là cependant des thèses dont je ne saurais me porter garant ; mais il y a aussi une étude fine et délicate des processus psychiques et nerveux et une sage préoccupation de ne pas les confondre tout en les rapprochant ; étude bien délicate, je le répète, car elle ne tend à rien moins qu'à rechercher dans l'économie vivante les bases physiques de la conscience et la théorie, sinon le lieu de l'idée fixe. *Pourquoi sommes-nous distraits?* Telle est la question à laquelle cette étude conduit notre auteur et au sujet de laquelle il expose tout un plan théorique : c'est la seconde partie de son livre. Je ne saurais méconnaître qu'il y a là des interprétations qui pourraient nous faire rapprocher M. Hirth des associationnistes et qui commandent quelques réserves. L'auteur ne se dissimule pas que pour donner une étude complète de la distraction, il lui eût fallu d'abord distinguer entre les concepts d'attention, manifeste et latente, de conscience, de mémoire, d'oubli, etc., et pousser son étude jusqu'aux troubles du langage. Tel qu'il est néanmoins, son essai suffit à montrer comment on peut appliquer d'une manière féconde la théorie des localisations cérébrales aux problèmes de la psychologie, et comment la psychologie peut aider, de son côté, à spécifier et à localiser les fonctions nerveuses.

17. — L'*Encyclopédie d'hygiène* poursuit son intéressante publication. Elle nous donne aujourd'hui, avec son sixième volume, *l'Hygiène industrielle*, sujet dont l'étendue s'accroît tous les jours et dont l'intérêt se comprend de soi-même. Les chapitres de ce gros volume traitent des établissements industriels considérés au point de vue de l'hygiène de leur voisinage, et au point de vue du milieu professionnel ; au point de vue de l'action toxique délétère ou infectieuse des produits employés ou dégagés pendant les opérations nécessaires à la fabrication ou à l'utilisation de ces produits ; au point de vue des accidents des machines ; au point de vue du travail individuel ; au point de vue de la responsabilité des patrons et des ouvriers, de l'assurance en matière d'accidents du

travail et de maladies pouvant résulter de l'exercice de certaines professions. C'est, on le voit, tout un traité de l'hygiène industrielle et des règlements qui peuvent en ordonner la matière.

Le tome suivant, actuellement en cours de publication, comprend l'hygiène militaire, avec les questions de recrutement, d'habitation, d'alimentation du soldat; le vêtement, l'équipement, l'éducation militaire et la prophylaxie des maladies du soldat complètent cette étude, dans laquelle les auteurs semblent n'avoir rien oublié, pas même ce qu'ils appellent assez singulièrement l'hygiène du champ de bataille.

18, 19. — *Le Manuel d'hygiène athlétique* est un mignon petit volume publié sous le patronage de l'union des sociétés athlétiques, à l'usage des lycéens et des jeunes gens des associations athlétiques. Le cycliste y trouvera d'utiles conseils, mais trop succincts; il y en a d'ailleurs aussi pour les amateurs de course, d'escrime et de canotage; conseils sur le vêtement, sur le régime alimentaire et sur l'entraînement des amateurs de sport, avec une préface de M. de Coubertin, le secrétaire général de l'union.

— Le livre du docteur Mosso est, au contraire, un volume d'aspect grave sous son élégant cartonnage. Il est présenté par une préface toute militaire du commandant Legros, qui recommande vivement l'exercice du tir en particulier, et en général les exercices de plein air, « qui forment les caractères en même temps que les muscles, et qui développent au plus haut degré chez l'enfant, avec la confiance en soi-même, le sentiment de la responsabilité dans la liberté. » Le professeur de physiologie de Turin, auteur d'études remarquées sur *la Peur* et sur *la Fatigue*, était certainement des mieux préparés pour traiter de l'*Éducation physique de la jeunesse*. Ayant étudié sur place, dans les différents pays d'Europe, les procédés en faveur, s'appuyant sur les données scientifiques du professeur Marey, des docteurs Lagrange et Demeny, il repousse le faux militarisme des bataillons scolaires, le système compassé des Allemands, et se rallie à la formule anglaise de l'exercice en plein air. Cette étude s'adresse aux éducateurs de la jeunesse, aux médecins, aux législateurs, aux militaires instructeurs, à tous ceux que préoccupe le développement physique et moral de la jeunesse.

20, 21. — *L'Hydrothérapie dans les maladies chroniques* est un fort volume dû à la plume de deux auteurs des plus compétents, et par leur expérience spéciale dans la cure par l'eau, et par leur connaissance avérée de tout ce qui regarde les sciences médicales. C'est ce dont on se convaincra facilement en lisant l'introduction et les considérations générales que MM. Beni-Barde et Materne ont placées en tête de leur travail. Quant aux applications qu'ils en font aux maladies de la nutrition, aux maladies toxiques ou infectieuses, aux maladies du sang et à celles du système nerveux, elles portent tout à la fois le cachet des méthodes

sages, fondées sur les données d'une sévère physiologie et appuyées sur une observation clinique aussi riche en documents que rationnellement savante. Je ne puis entrer dans le détail des chapitres qu'on y trouve, mais je puis les résumer en disant que c'est un livre pondéré, que les médecins, hydropathes ou non, liront avec le plus grand fruit.

— Je n'en saurais dire autant du livre du curé Neuens, sur le *Traitement naturel des maladies aiguës et chroniques d'après le système Kneipp*, traitement qu'il appelle naturel, je ne sais trop pourquoi, et dont il fait un exposé qui n'est guère scientifique. Une première partie est, en effet, consacrée à la médication naturelle (encore), et comprend une théorie au moins fort incomplète de la maladie et un exposé des moyens que le système Kneipp a adoptés pour la combattre. Toute la pathologie y passe; si bien qu'on ne voit guère à quoi cette cure pourrait bien ne pas servir. Je ne crois pas cependant qu'il ait encore été donné, des formules de l'abbé Kneipp, un exposé aussi méthodiquement présenté, et à ce titre, la lecture du livre pourra rendre de réels services, si l'on veut bien se garder de l'enthousiasme de l'auteur, et faire de son traité une étude de psychologie plus qu'un livre de médecine.

22, 23, 24, 25. — Ces quatre volumes sont des œuvres sérieuses qui s'adressent surtout aux étudiants et aux praticiens. On sait quelle importance considérable a prise, dans l'étude des maladies, la science des microbes. Le *Précis de bactériologie clinique* du docteur Wurtz suffirait à le prouver; ce volume fait mieux, il permet à chacun de tirer de cette science le parti qu'il convient. On y trouve : 1° la description du matériel et des méthodes à employer pour prélever les produits pathologiques à examiner; 2° les manifestations locales des maladies infectieuses avec des données succinctes sur leur bactériologie; 3° la bactériologie générale des maladies microbiennes. C'est, on le voit, une étude de détail et d'ensemble des plus nettes et des plus scientifiques.

— L'étude approfondie d'une goutte de sang permet, dans nombre de cas déterminés, de reconstituer le passé pathologique d'un individu, de connaître son présent et de prévoir son avenir. Telle est la formule que le docteur Aubeau s'efforce de justifier en quinze pages de texte intitulées : *Des Applications de la micrographie et de la bactériologie au diagnostic chirurgical*, et appuyées de dix-huit figures micrographiques fort bien gravées. Faire de bonnes observations micrographiques pour donner au diagnostic plus de précision, et par suite éviter des opérations à tout le moins inutiles, c'est un but louable et qu'il faut poursuivre de tous nos efforts.

— Le docteur P. Simon, professeur à la Faculté de médecine de Nancy, nous donne en un volume méthodiquement conçu la classification rationnelle des phénomènes physiques que la *Percussion et l'auscultation* nous permettent de recueillir à l'examen des malades, et de plus

un essai d'interprétation relatif à certains faits peu ou mal connus. Cet essai est basé sur les lois de l'acoustique aussi bien que sur l'anatomie pathologique et sur l'expérimentation : c'est dire les services qu'il peut rendre aux médecins élèves et praticiens.

— Quant au livre du docteur P. Lefert, il nous présente en résumé la *Pratique journalière de la médecine dans les hôpitaux de Paris* pour le traitement des maladies microbiennes et parasitaires, des intoxications et des maladies constitutionnelles. Il permet au médecin de se rappeler succinctement les méthodes suivies dans la pratique des hôpitaux et les médications dont l'emploi fait tous les jours de nouvelles applications.

26. — Si tous les savants envoyés en mission scientifique par le gouvernement rendaient un compte de leurs observations aussi fidèle que celui que nous a rapporté de Belgique et de Hollande le docteur Dalvaille, on tirerait un grand parti de ces missions. Dans la préface qu'il a écrite pour ce rapport, M. le professeur Grancher s'étonne de la différence qui sépare, sur le terrain de l'hygiène et de son organisation, les grandes villes de la Belgique. C'est, il est vrai, un des effets, un des inconvénients, si l'on veut, de la décentralisation dont ce pays a conservé l'esprit. Et faisant un retour sur notre pays, il regrette que l'autorité des maires fasse encore échec à certaines mesures d'hygiène publique que la loi n'a pas encore promulguées. C'est un sujet délicat, qui mérite d'être discuté, et *la Mission en Belgique et en Hollande* du docteur Dalvaille apporte à la discussion des documents de haute valeur, parce qu'ils ont été recueillis sur place et avec soin. Je n'ose ajouter qu'ils l'ont toujours été sans idée préconçue ; mais ce n'en sont pas moins de sérieux et utiles documents.

27, 28, 29, 30. — Le congrès de Buda-Pesth, dans lequel le docteur Roux a fait connaître les procédés employés par lui pour la préparation du sérum antitoxique et les résultats si frappants de cette nouvelle médication, ont provoqué de nombreux mémoires. *Les Nouvelles Méthodes dans le traitement de la diphtérie*, du docteur de Crésantignes, ne se proposent pour but que de vulgariser la connaissance de la maladie diphtérique, d'apprécier la valeur sérieuse du traitement local dans les formes locales de la maladie, et la haute supériorité du traitement par le sérum, dans les cas graves et généralisés, hâtivement ou d'emblée.

— Exposer quelles sont, dans l'état actuel de la science, les méthodes chirurgicales que l'on peut appliquer au traitement du goitre, tel n'est pas seulement l'objet de *la Chirurgie du goitre*, du docteur de Vlaccos. Les conséquences de ces opérations sont surtout étudiées dans ce travail et présentées sous une forme synthétique, avec des réflexions judicieuses qui lui donnent un réel intérêt.

— J'en dirai autant de la brochure du docteur M. de Fleury sur *l'Insomnie et son traitement*. Ce traitement ne saurait être univoque, car

depuis Aristote, on sait que le sommeil et l'insomnie peuvent se produire dans des conditions diverses, dont les modifications de la circulation sanguine nous livrent les principales ; et c'est à modifier ces conditions que doit s'appliquer un traitement rationnel de l'insomnie. De là les indications qu'il convient de demander à l'hygiène et celles qui appartiennent aux médicaments pour combattre ce symptôme.

— Le docteur Goldschmidt ayant observé, à l'île de Madère, un certain nombre de cas de lèpre, a basé sur ses observations personnelles la monographie qu'il consacre à l'étude de cette maladie. Cette île, que le Portugal a peuplée au xve siècle par la déportation, renferme depuis lors des lépreux en quantité relativement considérable ; l'auteur en décrit succinctement les formes diverses, et après quelques données générales sur la nature de *la Lèpre*, il propose de la traiter, entre autres moyens, avec l'europhène, un antitoxique qui contient vingt-huit pour cent d'iode. Une dizaine de planches jointes au texte le complètent heureusement.

31, 32, 33, 34. — La médecine sans le médecin a été de tout temps, pour bien des gens, un idéal poursuivi au milieu de mainte tentative erronée ; le manuel du docteur Perrier, *la Médecine rationnelle et expérimentale*, s'applique seulement à mettre le malade en mesure de ne pas rester sans secours médical, en attendant l'arrivée du médecin. Il le dit, du moins, et l'on serait tenté de le croire, s'il ne faisait, à ce qu'il appelle la médecine officielle, un procès de tendances qui n'est certainement pas très équitable. Quoi qu'il en soit, ce manuel renferme nombre de données applicables aux premiers secours à porter aux malades, dans les maladies les plus communes. Il pourra donc être utile ; mais il serait dangereux de le prendre pour un médecin de papier.

— Le docteur Apostoli, qui s'est fait une spécialité des applications de l'électricité à la gynécologie, publie, chaque semestre, les Archives d'électrothérapie gynécologique. Ce sont ici les deux premiers fascicules de cette publication réunis, sous le titre de *Travaux d'électrothérapie gynécologique*, en un volume dans lequel abondent les documents fournis par les gynécologues étrangers, anglais, belges, américains, russes, etc., documents que je ne saurais analyser ni même énumérer, vu leur nombre et leur caractère beaucoup trop spécial.

— Il existe à Paris une école pratique de *Massage et de magnétisme*, deux choses qu'on peut s'étonner de voir ainsi réunies, mais dont certaines tendances professionnelles expliquent l'union, plus qu'elles ne la justifient. Que le magnétisme soit « un mode vibratoire de l'éther, une manifestation de l'énergie, » la formule n'est pas nouvelle ; les applications qu'on en fait à l'école susdite ne m'ont pas paru l'être beaucoup plus. Il ne suffit pas de nous dire que le magnétisme n'a rien de mystérieux ; pour moi, qui ne suis pas suspect de professer le contraire, j'au-

rais préféré une démonstration à une affirmation à ce sujet. L'aimant a bien, en effet, des propriétés physiques et probablement aussi des propriétés physiologiques. Est-ce une raison suffisante pour en faire des forces distinctes? — Querelle de mots, dira-t-on? — Non, mais desideratum à combler dans un *Traité* qui veut être *expérimental*.

35 et 36. — Deux petits volumes de poche, l'un consacré au *Bégaiement et* aux *autres défauts de prononciation*, par un homme qui a fait ses preuves en ce genre d'études et y possède une expérience indiscutable. Le docteur Chervin en a fait un traité d'orthophonie dont la lecture ne sera pas seulement utile à ceux qu'afflige une infirmité quelconque de prononciation, mais attirera à bon droit la curiosité du psychologue physiologiste. Le bégaiement, la blésité et les troubles résultant des différents vices de conformation de la bouche, peuvent être corrigés par une éducation orthophonique méthodique. Ce petit livre a pour but d'en vulgariser la connaissance.

— Le docteur Bossu qui, lui aussi, s'est fait un nom parmi les vulgarisateurs des sciences médicales, nous donne, en un élégant et minuscule volume, à tenir dans le gousset, une troisième édition de son *Petit Compendium medical*. On y trouve nombre de renseignements de pratique usuelle de médecine, choisis parmi les plus utiles et les mieux précisés et jusqu'à des formules de traitement simples et pratiques.

37 et 38. — Deux ouvrages en espagnol, un sur l'électrométrie et la transmission de l'énergie, et un autre, plus médical, sur la grenouillette, nous viennent de Tolède et de Barcelone, comme deux échantillons des études qui se poursuivent de l'autre côté des Pyrénées.

Dr A. Ferrand.

HISTOIRE PROVINCIALE

1. *Histoire de Maguelone*, par Frédéric Fabrège. T. I. *La Cité, les évêques, les comtes*. Paris, A. Picard; Montpellier, Seguin, 1894, in-4 de civ-511 p. et pl., 30 fr. — 2. *L'Ancienne Baronnie de la Roche-Bernard*, par Léon Maître. Nantes, Grimaud, 1893, in-4 de 153 p. et pl. — 3. *Les États de la vicomté de Turenne*, par René Fage. Paris, A. Picard, 1894, 2 vol. in-8 de 324, 313 p., 14 fr. — 4. *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle*, par M. C.-J. Beautemps-Beaupré. Seconde partie. *Recherches sur les juridictions de l'Anjou et du Maine pendant la période féodale*, t. II et t. III, fasc. 1. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, 2 vol. in-8 de viii-551 p. et iv-238 p., 18 fr. — 5. *Études sur le règne de Léopold, duc de Lorraine et de Bar (1697-1729)*, par H. Baumont. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1894, in-8 de xii-638 p., 7 fr. 50. — 6. *Étude sur le pays de Retz. L'Ancien Port-de-Prigny et le grand prieuré des Moutiers* (dépendance du Ronceray), par l'abbé Allard. Angers, Germain et Grassin, 1893, in-8 de 496 p. — 7. *2,000 ans d'histoire. La Vallée d'Aulnay, Chatenay, Sceaux, Fontenay, Plessis-Piquet, Bagneux*, etc., par de Launay. Paris, Flammarion, s. d., in-18 de 354 p., 3 fr. 50. — 8. *Petites Notes d'histoire gâtinaise*. II. *La Chapelle-la-Reine et son canton*, par Eugène Thoison. Paris, A. Picard; Nemours, E. Vaillot, 1894, in-8 de ii-161 p., 2 fr. — 9. *Essoyes. Histoire et statistique avec pièces justificatives inédites*, par l'abbé Auguste Pétel. Troyes, Frémont, 1893, in-8 de 564 p. et pl., 8 fr. — 10. *Grasse, notes à la suite de l'inventaire des archives*

communales, par PAUL SÉNEQUIER; nouvelle édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. Grasse, imp. de E. Imbert, 1893, in-8 de 426 p., 7 fr. 50. — 11. *Histoire de Champdeniers*, par LÉO DESAIVRE. Niort, Clouzot, s. d., in-4 de VI-323 p.— 12. *Histoire de Lescure, ancien fief immédiat du Saint-Siège, et de ses seigneurs*, par l'abbé HENRI GRAULE. 3e éd. Paris, Téqui, 1895, in-8 de 758 p. et pl., 4 fr. — 13. *Les Municipalités du Puy pendant la période révolutionnaire; leur fonctionnement, leurs actes*, par ALBERT BOUDON. T. I. Le Puy, A. Prades-Freyvier, 1894, in-8 de 407 p. et pl. — 14. *Histoire de l'abbaye de Fontaine-Jean, de l'ordre de Cîteaux (1124-1790), avec pièces justificatives et gravures*, par l'abbé EUGÈNE JAROSSAY. Orléans, Herluison, 1894, in-8 de VIII-382 p. et pl. — 15. *Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine. Catalogue des Actes de Mathieu II*. Nancy, René Wiener, 1893, in-8 de XI-390 p. et pl. — 16. *Archives historiques de la Gascogne. Audijos, la Gabelle en Gascogne. Documents inédits publiés par la Société historique de Gascogne*, par A. COMMUNAY. Paris, Champion; Auch, Cocharaux, 1893 et 1894, in-8 de XV-497 p. et pl. en 2 fasc., 14 fr. — 17. *Abbaye royale de Notre-Dame des Clairets. Histoire et cartulaire*, par le Vte DE SOUANCÉ. Nogent-le-Rotrou, Hamard, in-8 de 350 p. et pl., 7 fr. 50. — 18. *Cahier des paroisses et communautés du bailliage d'Autun pour les États généraux de 1789, suivis des cahiers des trois ordres et d'une iconographie des députés de Saône-et-Loire*, publiés par A. DE CHARMASSE et précédés d'une introduction par P. MONTARLOT. Autun, imp. Dejussieu, 1895, in-8 de 95*-407 p.

1. — Plusieurs historiens, et en particulier l'ancien doyen de la Faculté des lettres de Montpellier, s'étaient déjà occupés de *Maguelone* avant M. Frédéric Fabrège; mais aucun ne l'avait fait avec le luxe de détails et de développements qu'il donne dans son travail. Le tome Ier, que nous signalons aujourd'hui, traite de la cité, des évêques et des comtes. Ce gros volume, de plus de six cents pages, y compris l'introduction, ne dépasse pas cependant les premières années du XIIIe siècle. On peut se rendre compte, en parcourant les nombreuses notes placées au bas des pages, de la somme énorme de travail dépensée par l'auteur et des recherches considérables auxquelles il s'est livré pour composer cet ouvrage. Écrit dans un sens franchement catholique, il n'avance rien qu'il ne l'appuie sur une preuve; aussi peut-on donner le livre de M. Fabrège comme un modèle aux historiens qui veulent s'occuper d'histoire locale. Il ne faudrait pas cependant entendre par là qu'il n'y a qu'à louer dans ce livre; on peut lui reprocher, d'une façon générale, de s'occuper peut-être trop de l'histoire du Languedoc à propos de Maguelone. Un peu plus de concision dans certains passages eût été préférable; mais dans l'ensemble, on ne peut qu'approuver cette œuvre. Une partie de l'introduction (et surtout le chapitre II) pourra être considérée comme un hors-d'œuvre. On a là de belles pages, bien écrites, mais qui ne se rapportent guère à l'histoire de la ville. Après cette introduction, viennent dix chapitres dans lesquels l'auteur s'occupe successivement de la cité romaine et de ses vicissitudes au milieu des invasions des Sarrasins, des premiers évêques de Maguelone et de la cathédrale, des comtes de Maguelone et de Melgueil, des séjours des Papes à Maguelone et des circonstances qui valurent à cette ville l'honneur de recevoir dans ses murs Urbain II, Gélase II, Calixte II, Innocent II, Alexandre III. Enfin, les derniers chapitres sont consacrés à l'église de Maguelone, à la guerre

des Albigeois et à une étude sur la condition des personnes au moyen âge, dans l'évêché de Maguelone, où le servage n'existait pas. Trois vues panoramiques terminent ce volume. Quand la fin de cet ouvrage aura paru, l'on aura sur Maguelone une histoire bien complète, faite avec le plus grand soin et avec le scrupuleux souci de donner sur chaque fait les indications les plus exactes et les mieux contrôlées.

2. — L'histoire de *l'Ancienne Baronnie de la Roche-Bernard*, par M. Léon Maître, est un bon résumé bien présenté de tout ce qui se rapporte à cette contrée. Après avoir, dans un premier chapitre, fait la description topographique de cette baronnie et passé en revue ses richesses, l'auteur énumère très rapidement les différentes maisons qui possédèrent la Roche-Bernard à travers les âges. Parmi les principales, nous relevons celles de Montfort et de Laval, de Coligny, de la Trémoille, de Lorraine. Viennent ensuite des études sur la féodalité et sur la situation de cette baronnie au point de vue religieux. On y comptait neuf paroisses, et chaque paroisse comprenait souvent un nombre considérable de dépendances dont M. Maître nous donne les noms. Après un chapitre consacré au protestantisme à la Roche-Bernard, l'auteur passe à l'énumération et à la description des résidences seigneuriales de la baronnie : il en relève huit, dont deux surtout sont à signaler : celles de la Bretesche et de la Roche-Hervé. Un dernier chapitre enfin, et non le moins curieux, est consacré aux mœurs, coutumes et usages du pays. Seize pièces justificatives terminent ce volume, enrichi de superbes héliogravures et publié avec le concours de M. le comte de Montaigu, propriétaire actuel du château de la Bretesche.

3. — Le travail de M. René Fage sur *les États de la vicomté de Turenne* retrace l'histoire administrative d'un de nos plus grands fiefs. Cette institution des états de la vicomté, plus complexe que celle des états provinciaux du royaume, était restée à peu près ignorée jusqu'ici. L'auteur ayant récolté une ample moisson de documents sur ce sujet, a pu faire connaître dans tous les détails le caractère de ces états. Délaissant tout ce qui se rapporte aux origines de la vicomté de Turenne, M. René Fage s'occupe uniquement de l'assemblée des états qui administra les finances du pays jusqu'à l'époque de son union à la couronne. Pour déterminer l'étendue du ressort dans lequel s'exerçaient les pouvoirs politiques et administratifs de cette assemblée, il s'efforce de préciser les limites du fief au moment où commença de fonctionner l'institution des états et indique les modifications qu'elles subirent dans la suite. Jusqu'en 1550, les documents sont rares; à cette date, une révolution profonde se produisit dans le mode de recrutement des députés. Auparavant, les trois ordres : noblesse, clergé et tiers, y étaient représentés. Depuis, leurs délégués n'y paraissent plus et l'assemblée ne se compose que des consuls ou syndics de quelques villes. C'est surtout

dans la seconde période, pour laquelle les documents abondent, que M. Fage a étudié en détail ce rouage gouvernemental. L'intérêt que donnent à l'ouvrage tous les renseignements qu'il renferme sur le caractère et sur le rôle des états est encore accru par l'ensemble des documents publiés à la suite : le deuxième volume est tout entier occupé par quarante-quatre pièces justificatives, la plupart tirées des Archives nationales, du fonds de la maison de Bouillon; quelques-unes de la Bibliothèque nationale et de collections particulières. Ce sont, en général, des procès-verbaux des états de la vicomté, et elles font connaître les mesures qui y furent prises.

4. — Nous avons rendu compte, au mois d'avril 1891, du tome Ier de l'ouvrage de M. Beautemps-Beaupré, sur *les Juridictions de l'Anjou et du Maine*. Aujourd'hui, nous signalerons le tome II et le premier fascicule du tome III. Dans ces études, l'auteur suit toujours la même méthode. Il a dépouillé une quantité considérable de textes, et c'est sur leur étude qu'il s'appuie pour faire connaître la manière dont s'exerçait la justice dans ces deux provinces. Après un premier chapitre consacré à la chancellerie des rois de Sicile, ducs d'Anjou et comtes du Maine, M. Beautemps-Beaupré parle des offices de judicature et des juges, auxquels il consacre même une notice; il étudie avec beaucoup de soin et de détails tout ce qui se rapporte aux assises, aux pouvoirs des juges et à leurs lieutenants. Après les juridictions supérieures, il s'occupe des juges de la prévôté, des élus, des enquêteurs, des réformateurs, des grands jours et enfin du bailli de Touraine, qui était juge des exemptions d'Anjou et du Maine. Le dernier chapitre du deuxième volume concerne les eaux et forêts. A la fin, sous forme d'appendice, l'auteur a publié plusieurs pièces très intéressantes, en particulier les ordonnances des grands jours de Thouars, touchant les lieutenants général et particulier du bailli de Touraine et le procureur du Roi audit bailliage, et un mémoire rédigé en 1492 sur les juridictions et les tribunaux d'Anjou. — Le premier fascicule du tome III renferme tout ce qui est relatif à l'avocat du Roi, aux procureurs d'Anjou, sur lesquels il contient une notice, aux fonctions du procureur du Roi, aux greffes, aux sergents, huissiers, notaires, et enfin aux frais de justice. Cette simple énumération fait ressortir tout l'intérêt de ce travail, dont nous désirons le prompt achèvement.

5. — L'histoire du *Règne de Léopold Ier, duc de Lorraine et de Bar*, de 1697 à 1729, avait été déjà publiée à la fin du siècle dernier; mais la physionomie de ce prince fut alors présentée sous des traits si flatteurs, en particulier par Voltaire, qu'il était nécessaire de le dégager de tout ce qui pouvait former une légende, afin de le présenter sous son véritable aspect. M. Baumont, dans un volume de plus de six cents pages, donne sur Léopold Ier une étude très complète. Il expose d'abord

l'état de la Lorraine avant l'avènement du duc, puis, dans une suite de chapitres, fait connaître ses rapports avec la France, ce qu'il devint pendant les guerres de la succession d'Espagne, et le sort qui lui fut réservé aux traités d'Utrecht et de Rastadt. L'auteur, après avoir ainsi retracé l'histoire de la Lorraine sous Léopold, dans ses relations avec ses voisins, examine le gouvernement de ce prince à l'intérieur, l'état de ses finances, le code Léopold, la cour de Lunéville, et ce que furent sous son règne les lettres, les sciences, les arts, l'agriculture, l'industrie, le commerce. Enfin, dans la conclusion, il rectifie l'exagération qu'offrent certains portraits de ce duc, en particulier celui qu'en a fait Voltaire. Une table des noms de lieux et de personnes termine ce travail, fait avec soin, et pour lequel l'auteur a fouillé les principaux dépôts français et les archives de Vienne. Un coup d'œil, au reste, jeté sur l'indication des principales sources manuscrites et imprimées mises à profit, suffira pour montrer l'importance du travail de M. Baumont.

6. — Le *Port-de-Prigny* est un village du département de la Loire-Inférieure qui fait partie de la commune de Bourg-des-Moutiers. Ces deux localités du pays de Retz dépendaient anciennement de l'abbaye du Ronceray; c'est en étudiant le cartulaire de cette abbaye que l'attention de M. l'abbé Allard fut attirée par le rôle que jouait la localité de *Prugniacum ;* un examen plus attentif lui permit d'identifier ce nom et de donner une bonne monographie sur Prigny. Cet ouvrage est divisé en deux parties ; la première est consacrée plus particulièrement à Prigny, la seconde au grand prieuré des Moutiers. Le bourg des Moutiers, prieuré dépendant de l'abbaye du Ronceray, reçut pour annexe, vers le XIIIe ou le XIVe siècle, celui de Saint-Cyr et de Sainte-Juliette de Nantes, duquel dépendait déjà le domaine de Boisgarand (aujourd'hui Bongarant) en Sautron. Aussi, pour faire connaître le prieuré du bourg des Moutiers, l'auteur a été obligé de retracer en quelques pages l'histoire des prieurés de Saint-Cyr et de Sainte-Juliette de Nantes et de Boisgarand, au moins dans les rapports qu'ils eurent avec le bourg des Moutiers. De plus, en même temps que se fondait aux Moutiers le petit monastère de Notre-Dame d'Angers, trois autres prieurés s'établissaient tant à Prigny qu'aux Moutiers mêmes. En présentant l'histoire de ces prieurés au moins jusqu'au XIVe siècle, M. l'abbé Allard donne aussi celle des paroisses de Prigny et du bourg des Moutiers qui y est intimement liée. A partir de cette époque, la paroisse se dégage davantage des prieurés, c'est ce qui explique la division de l'ouvrage. La première partie retrace l'histoire de la période pendant laquelle les prieurés eurent la prééminence, puis la paroisse se dégagea et les divers monastères tombèrent par la suite en commende. A partir du XIVe siècle, c'est-à-dire de la prieure Jeanne Lemaire, on a une histoire particulière des Moutiers; l'auteur suit alors l'ordre chronologique des priorats et fait

connaître ce qui se passa sous chacune des religieuses à qui fut confiée la direction des Moutiers. La plupart des éléments qui composent ce volume ont été tirés des archives départementales de la Loire-Inférieure (fonds du Ronceray), de la série H principalement, et aussi, pour quelques faits, des séries E et G.

7. — Sous un titre un peu bizarre : *2,000 ans d'histoire*, M. de Launay a cherché à nous faire connaître le passé d'une partie de la banlieue sud de Paris. A l'aide de documents puisés tant aux archives de ces localités qu'aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale, il s'est attaché surtout à nous donner l'histoire des principales familles qui habitèrent ou séjournèrent dans la vallée d'Aulnay. Comme elle est intimement liée à celle du pays, il a pu fournir bien des détails intéressants et curieux sur les localités dans lesquelles elles s'étaient fixées. Cette étude se termine par une table onomastique. Un reproche que l'on fera à M. de Launay, c'est d'avoir trop abusé des digressions, et souvent il eût été bon d'alléger le récit par des notes. En somme cependant, ce travail nous apprend bien des choses sur nombre d'anciennes et illustres familles parisiennes qui avaient des biens ou des maisons de campagne dans la région.

8. — M. Eugène Thoison a déjà publié, sous le titre de *Petites Notes d'histoire gâtinaise*, un volume consacré à plusieurs villes telles que Fontainebleau, Larchant, Melun, Moret, Nemours, etc. La deuxième série de ces notes comprend exclusivement *La Chapelle-la-Reine et son canton*. On a, dans cet opuscule de cent soixante pages, quatorze chapitres très intéressants, se rapportant, soit à des faits qui illustrèrent certains endroits de ce canton, soit à des particularités relevées dans les archives ou enfin à des localités disparues dans le cours des âges. Quoique formé de la réunion d'une série d'articles publiés dans le journal *l'Abeille de Fontainebleau*, cet ouvrage est fait avec tout le soin d'une œuvre d'érudition : des notes très sobres renvoient aux textes consultés, le style est facile, simple, et l'auteur a su éviter tout ce qui pourrait être trop technique ; aussi ce volume se lit-il facilement. Conçu dans un bon esprit qui sait reconnaître ce que les siècles passés ont eu de louable, il peut être très utile à consulter, non seulement par les habitants de la contrée dont M. Thoison s'occupe, mais encore par tous ceux que la vie de nos aïeux intéresse et qui cherchent à se renseigner avec certitude sur l'état des provinces avant 1789.

9. — M. l'abbé Pétel a consacré à *Essoyes*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bar-sur-Seine (Aube), un gros volume de cinq cent soixante pages. Pour faire ce travail, il s'est livré à de nombreuses recherches, tant aux archives de l'Aube qu'à celles de la Côte-d'Or, aux Archives nationales, à la Bibliothèque nationale, dans les archives des notaires, partout enfin où il pensait trouver des matériaux pour l'histoire de son pays natal.

Aussi, la moisson qu'il a recueillie à la suite de ses investigations a été fructueuse. Il a divisé son ouvrage en trois parties, et a examiné successivement Essoyes au triple point de vue féodal, religieux et communal; à la fin, il a donné une trentaine de pièces justificatives. Passant très rapidement, et avec raison, sur les temps préhistoriques, romains et mérovingiens, l'auteur se borne à signaler, dans une courte introduction, les principales découvertes archéologiques faites à Essoyes, et il aborde la période dans laquelle on trouve des documents certains et authentiques, c'est-à-dire le XIe siècle. Essoyes dépendit d'abord de l'abbaye de Molêmes; un traité de pariage fut ensuite conclu au mois de mars 1223 (v. st.) entre l'abbé Isambard et Thibaut IV de Champagne. Quand la Champagne fut réunie à la couronne, ce traité fut confirmé par Philippe IV et par Philippe VI; comme le Roi ne fut seigneur d'Essoyes qu'à la fin du XVIIIe siècle, M. l'abbé Pétel consacre une petite notice à chacun des personnages qui possédèrent successivement la totalité ou une partie de cette seigneurie. Dans les chapitres relatifs à Essoyes au point de vue religieux, il montre ses rapports avec l'abbaye de Molêmes, donne la liste des curés, fait connaître les principales fondations, l'église, le cimetière, les croix, l'hôpital, la maladrerie, le prieuré. Enfin, dans la dernière partie, il retrace rapidement le tableau de l'administration communale sous l'ancien régime et sous la Révolution, il glisse sur la période contemporaine et termine par un chapitre relatif aux fléaux qui frappèrent Essoyes. Quelques critiques de détail pourraient être faites sur tel ou tel point particulier. Ainsi, page 56, Passavant, indiqué comme Passavant-en-Vauge, est plutôt celui de la Haute-Saône, canton de Jussey, que celui du Doubs; mais ce ne sont que quelques vétilles dans un travail en somme bien fait et pour lequel l'auteur n'a épargné ni ses peines ni son temps.

10. — L'ouvrage de M. Sénequier est la deuxième édition d'une publication moins importante datée de 1883. Cette fois, je crois que les lecteurs ne trouveront plus trop courtes ces notes sur *Grasse;* on ne pourra pas leur faire non plus, comme le craint l'auteur, le reproche d'être trop longues. Quand on parcourt ce volume, on se rend facilement compte que M. Sénequier a beaucoup fouillé dans les archives communales et dans les ouvrages écrits avant le sien, pour donner des renseignements précis et complets sur cette ville et sur ses environs. Dans les vingt chapitres qui le composent, il passe en revue successivement ce qui est relatif à la vie municipale, au clergé séculier et régulier, aux établissements hospitaliers, aux corporations, aux événements militaires; enfin, après avoir fait connaître les charges qui pèsent sur Grasse, il en retrace la topographie, donne des indications très précises sur ses quartiers, ses rues, ses places, ses maisons notables. Travail très complet, fait avec soin. Un reproche que l'on peut cependant lui adresser,

c'est que l'auteur n'indique aucune des sources, aucun des documents auxquels il a puisé ses renseignements. Il eût été bon, sinon de faire de nombreux renvois au bas des pages, au moins d'indiquer pour les différents chapitres les fonds d'archives explorés et les ouvrages imprimés consultés; de cette manière, le lecteur aurait été mis au courant du travail accompli pour arriver au résultat obtenu.

11. — Champdeniers est actuellement un chef-lieu de canton du département des Deux-Sèvres, arrondissement de Niort. Si ce bourg n'a rien aujourd'hui qui le distingue d'un grand nombre d'autres localités, cependant il remonte assez haut dans l'histoire pour mériter les honneurs d'une monographie. Dans les différents chapitres qui composent l'*Histoire de Champdeniers*, M. Léo Desaivre examine d'abord ce qui se rapporte aux périodes les plus anciennes, puis il arrive à l'histoire des seigneurs. Les familles qui se succédèrent à Champdeniers furent la famille de Champdeniers jusqu'en 1338; puis les Chaunay, de 1338 à 1448; ensuite les Rochechouart, de 1448 à 1668; le maréchal de Broglie, de 1668 à 1706; enfin les Bellenger et les La Rochebrochard continuèrent la série des seigneurs jusqu'en 1789. Tout ce qui se rapporte au protestantisme, à l'église, au prieuré, à la maladrerie et aux différents domaines que les établissements ecclésiastiques possédaient à Champdeniers est également étudié avec soin. Après les chapitres concernant les possessions ecclésiastiques, l'auteur étudie l'administration municipale et cantonale, fait connaître les industries qui s'établirent dans cette localité, le mouvement de la population, etc. Enfin, pour terminer, sous le titre de Livre d'or, M. Desaivre donne la biographie de quelques illustrations de Champdeniers; ce sont l'académicien Philippe Goibaut, les curés Babu et Rémigion, le docteur Pineau, Charles Cochon, comte de l'Apparent, l'ingénieur Alphonse Lévesque. A la fin, on a comme documents justificatifs les lettres patentes portant établissement de l'hôpital du Château-Bourdin, et une petite pièce de vers intitulée : *le Déloierement*, écrite par le curé Babu, au sujet de la destruction du temple protestant en 1663. Monographie bien complète, mais qui manque un peu d'ordre.

12. — *Lescure*, ville située sur les bords du Tarn, près d'Albi, est un ancien fief immédiat du Saint-Siège; elle fut donnée en 999 au pape Sylvestre II, par son élève le roi Robert, qui la tenait de sa femme Constance, fille du comte de Toulouse. Pour en retracer l'histoire, M. l'abbé H. Graule a puisé ses documents dans bon nombre de dépôts d'archives. Grâce à ses recherches, il a fourni, tant sur la ville que sur le prieuré et la famille de Lescure, des détails bien complets. Il raconte les guerres des Albigeois, pendant lesquelles les seigneurs de Lescure demeurèrent fidèles à Rome, les invasions des Anglais au XIVe siècle, et l'institution du pèlerinage de la Drèche. La confirmation des libertés de

cette ville en 1212, par le pape Innocent III, et leur extension, montrent que là, comme dans la plupart des autres villes méridionales, le pouvoir municipal était déjà établi depuis plusieurs années. L'auteur n'a pas voulu se borner seulement à retracer l'histoire de la ville; à l'aide de dénombrements et d'inventaires, il a encore fourni des indications précises sur la vie d'autrefois, sur les mœurs et les usages des habitants de la région. Cependant, c'est principalement à l'histoire des seigneurs de Lescure que s'attache M. l'abbé Graule ; et cette histoire présente un grand intérêt, surtout pour la période révolutionnaire. C'est, en effet, avec un des héros des guerres de Vendée, avec Louis-Marie de Lescure, que s'est éteinte la branche directe des seigneurs de cette ville. L'auteur n'arrête pas là son récit; ayant fait aussi des recherches sur les principales branches de cette famille, il en poursuit l'histoire jusqu'à nos jours. Plus de vingt pièces justificatives, un plan et des gravures augmentent encore l'intérêt de ce volume.

13. — Nous ne pouvons encore rendre compte que du premier tome des *Municipalités du Puy pendant la période révolutionnaire*, par M. A. Boudon. Cet ouvrage, fait dans un excellent esprit et à l'aide des pièces fournies par les archives de cette ville, pourrait très bien s'intituler : Recueil de pièces sur les municipalités du Puy. En effet, l'auteur, la plupart du temps, laisse parler les documents et les publie *in extenso*. On trouvera peut-être que de cette manière le travail prend des proportions trop étendues, et que l'unité en est souvent rompue. Nous sommes de cet avis; cependant, d'un autre côté, on a plus de garanties d'impartialité quand on a l'acte lui-même devant les yeux. Dans certains cas, M. Boudon eût mieux fait de n'en donner que l'analyse et, dans d'autres, de les rejeter en appendice ; son récit, sans perdre de son intérêt, y eût gagné en concision et en rapidité. Tel cependant qu'il nous est présenté, ce travail offre un tableau bien complet de l'histoire du Puy de 1790 à 1792. La municipalité, les biens nationaux, le clergé, les tribunaux, les différentes phases par lesquelles passa la ville pendant cette période, tout est examiné avec soin. Espérons que les autres volumes ne tarderont pas à paraître et qu'ils nous fourniront sur ce sujet des indications aussi précises.

14. — Les ruines de l'*Abbaye de Fontaine-Jean*, s'élèvent près du bourg de Saint-Maurice-sur-Aveyron, canton de Châtillon-sur-Loing, département du Loiret. Ce monastère, de l'ordre de Cîteaux, fut fondé en 1124 par Milon de Courtenay, qui fit venir douze moines de l'abbaye de Pontigny. L'histoire en était assez difficile à retracer; la plupart des documents qui la concernent ont en effet disparu : une première fois, en 1562, un incendie allumé par les huguenots les détruisit presque tous; reconstitués patiemment par les moines après ce désastre, ils furent laissés dans la maison abbatiale, au lieu d'être transportés aux

archives départementales, lorsque la Convention fit vendre les biens de Fontaine-Jean. Mis alors au pillage, peu d'épaves échappèrent. Dans ces conditions, M. l'abbé Jarossay dut glaner de tous côtés les pièces les plus importantes relatives à ce monastère. Son travail suit l'ordre chronologique. La plus belle période fut celle qui s'écoula de la fondation à la guerre de Cent ans ; ce fut la période de ferveur dans la vie monastique et pendant laquelle la règle cistercienne se maintint dans toute sa vigueur. Il y eut alors des abbés éminents, tels que saint Guillaume et le bienheureux Gérard. La guerre de Cent ans amena un certain relâchement dans la vie monastique ; cependant, le coup porté à cette vie par ces troubles ne fut pas si sensible que le préjudice causé par la mise en commende des abbayes. Des abbés, qui n'avaient de religieux que le nom, les exploitaient et les spoliaient, de sorte que quand vint la Révolution, elle ne trouva plus à Fontaine-Jean que trois religieux. Les biens du monastère furent mis en vente, et bientôt les nouveaux propriétaires, voulant tirer parti de leur acquisition, démolirent l'église et une partie des bâtiments claustraux. Quarante-six pièces justificatives, dont quelques-unes ont été déjà publiées ailleurs, terminent ce volume orné en outre d'un certain nombre de gravures.

15. — Le tome XVII des *Documents sur l'histoire de Lorraine*, que publie la Société d'archéologie lorraine, est entièrement consacré au *Catalogue des actes de Mathieu II*, qui gouverna ce pays de 1230 à 1251, et à l'histoire de ce prince. L'auteur de cette publication est M. Le Mercier de Morière ; en 1883, il l'avait présentée comme thèse à l'École des chartes ; il mourut en 1885, et l'œuvre resta inédite. Ce travail se divise en trois parties. La première, qui renferme huit chapitres, donne l'histoire du gouvernement de Mathieu II, étude très complète, rédigée à vue de documents de premier ordre. La deuxième partie est le catalogue proprement dit. Il comprend trois cent quatre-vingt-six numéros, et sur ce nombre, trois cents n'avaient pas été publiés ou étaient à peu près inconnus jusqu'alors. La troisième partie, sous le titre de *Pièces justificatives*, comprend la publication intégrale de soixante-huit lettres et chartes de Mathieu II ou de différents personnages avec lesquels ce prince fut en rapport. Une table détaillée termine ce travail, complété par une indication des sources principales employées pour la rédaction du catalogue. — Dans l'introduction, M. de Morière, après avoir étudié la jeunesse de Mathieu II, fait connaître ses relations avec l'empereur Frédéric II et le comte de Champagne, Thibaut IV, les démêlés qu'il eut avec ses voisins, l'administration du duché sous son règne et sa famille. La reproduction de deux sceaux de Mathieu conservés au trésor des chartes de Lorraine achève cette publication, qui fait honneur à son auteur et à la société qui l'a fait imprimer.

16. — Dans les deux fascicules publiés par les *Archives historiques*

de Gascogne, sous le titre de : *Audijos, la Gabelle en Gascogne*, M. A. Communay donne des documents très intéressants pour cette province au XVIIe siècle. On ne peut dire qu'il fait connaître un nouvel épisode de la vie provinciale à cette époque, mais les pièces qu'il fournit éclairent ou rectifient divers points de détails relatifs à Audijos et à sa révolte. Audijos naquit vers 1634 ou 1635. Au moment où Gervaizot obtint en 1662 la ferme des impôts et droits à lever en Guyenne, il avait donc environ vingt-sept ou vingt-huit ans. Ayant servi une dizaine d'années sous les ordres de Créqui, il était rompu au métier militaire; aussi put-il, secondé par une troupe de paysans résolus et dévoués, tenir longtemps tête à l'intendant Pellot et à toutes les forces qu'il envoya contre lui. Après bien des vicissitudes, obligé de se cacher longtemps en Espagne, il obtint sa grâce du successeur de Pellot, l'intendant de Sève. Ayant fait amende honorable devant le Parlement de Bordeaux et juré de servir le Roi, Louis XIV lui délivra un brevet de colonel de cavalerie, et l'ancien partisan alla, sous les ordres de Vivonne, combattre et mourir glorieusement à Messine. L'étude de M. Communay se divise en trois parties : la première contient l'historique de la lutte de la ville de Bayonne, sous le ministère de Richelieu, contre les nouveaux fermiers de la gabelle, la seconde rappelle la sédition des Lannes sous Mazarin. La troisième, qui est la plus longue, se rapporte à Audijos. Les documents sont au nombre de deux cent six, plus cinq pièces justificatives; de nombreuses notes éclairent le texte. Bon travail sur un curieux épisode de l'histoire de Gascogne.

17. — *L'Abbaye royale de Notre-Dame des Clairets* fut fondée, au commencement du XIIIe siècle, par Mathilde de Brunswick, veuve de Geoffroy IV, comte du Perche. Établie à quelques kilomètres de Nogent-le-Rotrou pour recevoir des sœurs Bernardines de l'ordre de Cîteaux, elle subsista jusqu'au moment où les procureurs-syndics de la Révolution vinrent en expulser les religieuses et mettre à l'encan ses propriétés. Aujourd'hui, il ne reste que des ruines de ce monastère, dont M. le vicomte de Souancé a voulu retracer très rapidement l'histoire. Son travail, plutôt un recueil de pièces sur l'abbaye des Clairets qu'une histoire proprement dite, se divise en quatre parties : 1° étude des armes de l'abbaye et des sceaux d'un certain nombre de personnages de la région; 2° histoire très succincte des Clairets, ou même plutôt une histoire des abbesses; cette histoire, très sommaire, ne comprend guère qu'une quarantaine de pages. La troisième partie est la plus considérable. Intitulée : *Cartulaire de l'abbaye royale des Clairets*, elle donne la transcription intégrale ou l'analyse de cent quarante et une pièces extraites du cartulaire fait en 1720, sur l'ordre de l'abbesse, Mme Élisabeth-Marguerite Bouthillier de Chavigny, et conservé à la Bibliothèque nationale sous le numéro 17140 des manuscrits latins. Cette

partie est la plus importante de l'ouvrage et par sa longueur et par l'intérêt des documents. La quatrième partie est formée de la réunion d'un certain nombre de pièces diverses. On a un nécrologe, un état des biens de l'abbaye, des lettres, un registre des vêtures et professions, le procès-verbal de la vente du monastère, les noms des religieuses, etc. Toutes ces indications feront suffisamment comprendre l'intérêt que présente la publication de M. de Souancé pour l'histoire religieuse et civile d'une partie du Perche.

18. — Les documents publiés sur la Révolution abondent maintenant et permettent d'étudier plus complètement qu'on ne pouvait le faire, il y a quelques années, cette période si mouvementée. Parmi les textes qui nous font le mieux connaître l'état de la société en 1789, on peut classer en première ligne les cahiers des paroisses rédigés à l'occasion de la convocation des États généraux ; aussi la publication de ceux des communautés du bailliage d'Autun, par M. de Charmasse, ne peut être que favorablement accueillie par tous les érudits qui s'occupent de cette époque. Cet ouvrage est divisé en trois parties. L'introduction, ou première partie, est une étude aussi complète que possible de l'état de la société en 1789. Rédigée surtout d'après ces cahiers, elle fait connaître les plaintes des populations rurales et les abus qui trop souvent motivèrent ces plaintes. La deuxième partie donne le texte des cahiers des paroisses. Une troisième partie comprend, sous forme de pièces annexes et d'appendice, la rédaction des cahiers des trois ordres et une iconographie des députés de Saône-et-Loire. Ces deux dernières parties servent en quelque sorte de pièces justificatives à la première ; les documents qui les composent sont de valeur inégale. Beaucoup de ces cahiers sont intéressants ; d'autres, au contraire, mal rédigés ou bornant leurs réclamations à des objets d'un intérêt trop particulier, n'ont qu'une importance secondaire. On doit cependant louer M. de Charmasse de les avoir tous fait connaître. JULES VIARD.

THÉOLOGIE

Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation, par le R. P. ALBERT-MARIA WEISS, O. P., traduite de l'allemand sur la deuxième édition par l'abbé LAZARE COLLIN, avec la collaboration de J. MIGY. T. VII et VIII. *La Question sociale et l'ordre social, ou Institutions de Sociologie.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., 2 vol. in-8 de 466 et 491 p. — Prix : 12 fr.

Très nombreuses et très importantes sont les matières traitées dans ces deux volumes. Elles sont divisées en sept livres entre lesquels se répartissent trente « conférences » ou chapitres, précédées d'une introduction et augmentées de cinq appendices. Si serrées et si condensées y

sont les questions, que chacun de ces sept livres demanderait une analyse spéciale. Bornons-nous à en indiquer sommairement les lignes principales, pour jeter ensuite un coup d'œil d'ensemble faisant connaître la nature d'esprit et les tendances de l'auteur.

La vie publique, sous l'influence de ce que l'écrivain appelle « les idées modernes, » c'est-à-dire l'absolutisme de l'État, la Révolution, le Libéralisme considéré comme la combinaison de l'absolutisme public avec l'individualisme privé (l'esprit de la Révolution autrement dit), le Socialisme, sa genèse, son influence, ses dangers, tel est le sujet de la première partie ou livre premier. La seconde partie est une sorte de philosophie du droit considéré successivement dans l'ordre naturel, dans l'ordre moral, dans l'ordre public et dans l'ordre divin.

Le livre troisième et le quatrième, avec lequel se termine le premier volume, traitent, celui-là des bases de la société, celui-ci de la famille. Une conception exacte de la personnalité humaine impliquant l'indépendance personnelle et la liberté, combinées avec l'intérêt général ; la propriété avec les droits et les devoirs qu'elle entraîne ; enfin la loi divine du travail, sont, d'après l'auteur, les premières assises de la société. La famille, premier groupe social, vient ensuite. Fondée sur l'institution redoutable et sainte du mariage, elle tend à se dissoudre, et la société avec elle, quand cette institution n'est plus considérée que comme un simple contrat humain, ce que, par suite des empiétements croissants de l'État, elle tend de plus en plus à devenir aux yeux des masses.

Avec le livre cinquième sur la société civile, s'ouvre le tome second. L'auteur y examine la situation sociale actuelle, l'organisation économique, la question du capital et la doctrine de l'Église à ce sujet, les conditions du prêt et les devoirs qu'impose au législateur la pratique de l'usure. Pour sortir de la crise terrible qui pèse sur les sociétés contemporaines, l'auteur propose des moyens moraux, juridiques et sociaux.

État et Société des peuples, tel est le titre du livre sixième. Les diverses conceptions de l'État, son origine, sa fin ; la différence entre l'État et l'autorité de l'État, autorité qui vient de Dieu et qui doit, pour le bonheur des peuples, être exercée chrétiennement ; la réfutation des objections contre la prétendue mainmise de l'Église sur l'État ; ce sont là les principales questions traitées dans les quatre premiers chapitres (conférences 25 à 27). Deux autres (28e conférence et appendice) sont consacrés à un exposé philosophique du droit international, de la manière dont il est compris de nos jours et de celle dont il devrait l'être, suivi d'un aperçu sur la conception qu'on se faisait, au moyen âge, du droit de l'État et du droit des peuples.

Sous la rubrique : *Le Royaume de Dieu*, le livre septième et dernier nous montre l'Église comme société, occupant une place, prépondérante

sans doute, mais point absorbante, dans l'ensemble des sociétés humaines, et à laquelle ces dernières doivent s'attacher en respectant ses droits. C'est dans la reconnaissance de ces droits qu'est le salut de la société civile, et c'est pour avoir voulu se soustraire à cette obligation que la société civile voit se dresser devant elle l'hydre du socialisme, qu'elle ne pourra dompter qu'avec le concours et l'autorité de l'Église.

Voilà un très sommaire aperçu du contenu de ces deux volumes.

Je n'étonnerai personne en disant que le fond des thèses soutenues par l'auteur offre autant de vérité que d'actualité. Ajoutons que le plan en est très méthodique. C'est un ouvrage essentiellement didactique, et dans la meilleure acception du mot.

S'il est permis d'ajouter une note de critique à cet éloge mérité, il faut dire que les idées de l'auteur sont parfois un peu exclusives et trop systématiques, et qu'il apporte aussi quelque subtilité dans les distinctions, tout en n'en faisant pas sur d'autres points où il y aurait lieu d'en faire. Par exemple, l'esprit de la Révolution et le « libéralisme, » tel qu'il est défini, me semblent une seule et même chose ; et combattre l'omnipotence de l'État, préconiser le droit des peuples à l'encontre de l'excès des pouvoirs absolus, c'est bien, à un autre point de vue et dans un sens honnête, aussi du libéralisme. N'est-il pas un peu paradoxal de donner les gouvernements de la Restauration et de Louis-Philippe comme types de pouvoir absolu? Et, dans l'énumération des forces militaires des peuples, est-il exact de représenter l'effectif des armées françaises comme étant de près d'un million d'hommes supérieur à l'effectif des armées allemandes? D'après notre auteur, nous aurions 3,200,000 hommes d'activité et 925,000 hommes de réserve !.... et l'Allemagne aurait seulement 2,400,000 hommes d'activité avec une réserve de 900,000 hommes (t. Ier, p. 114). Il y a, dans un tel rapprochement, une exagération évidente. JEAN D'ESTIENNE.

Heidenthum und Kabbala. *Die Kabbalistische Mystik*, von Doctor S. RUBIN. Wien, Bermann et Altmann, 1893, in-8 de 114 p.

Les travaux relatifs à l'antique Kabbale juive tendent à se multiplier depuis plusieurs années. Cette prétendue science, qui eut de si nombreux et si fervents adeptes depuis le moyen âge presque jusqu'à nos jours, n'offre plus guère, sans doute, d'intérêt qu'au point de vue historique, mais on ne saurait nier que son étude ne jette un jour nouveau sur l'influence exercée par les anciennes religions païennes au sein de la société israélite. M. Rubin fait ressortir le caractère étrange que revêt, pour ainsi dire, la divinité dans les écrits des kabbalistes. Ce n'est plus le Dieu du peuple élu se manifestant aux patriarches et aux prophètes, mais bien l'âme mystérieuse de la nature, le principe caché des choses, l'abîme primordial tel qu'il est dépeint par les écoles panthéistiques de l'Égypte

et de la Chaldée. Les sept *Séphiroth* inférieurs, ces génies ou émanations du Dieu suprême, constituent une contrefaçon évidente, comme M. Rubin le fait parfaitement ressortir, des génies planétaires de la Babylonie. On ne pourra qu'être frappé de l'affinité existant entre les doctrines des kabbalistes et celles des gnostiques. Toutes deux résultent d'une fusion entre l'enseignement de nos Livres saints et les souvenirs de l'antique idolâtrie. Toutefois, il est un point sur lequel nous appellerons l'attention du lecteur; les gnostiques furent toujours taxés ouvertement d'hérésie par l'Église, tandis que les données de la Kabbale étaient tolérées par la Synagogue. Les choses en arrivèrent même à ce point que certains mystiques juifs du moyen âge adressaient plus volontiers leurs prières aux Séphiroth qu'à l'Être suprême. C'était à ceux-là qu'ils demandaient la rémission de leurs péchés ou, tout au moins, par leur intervention qu'ils comptaient l'obtenir.

Ce n'est pas, sans doute, que certaines données astrologiques ou symboliques n'aient de très bonne heure été prises par les Hébreux aux autres races de l'Orient. Les emprunts, à cet égard, doivent remonter jusqu'au temps de Moïse, sinon avant, ainsi que nous nous sommes efforcé de l'établir dans notre travail sur *Quelques Idées symboliques se rattachant aux noms des douze fils de Jacob ;* mais il ne s'agissait ici que d'une adaptation purement extérieure et ne touchant en rien à la pureté de la doctrine monothéiste. Au contraire, le mysticisme des époques plus récentes portait réellement atteinte à l'enseignement donné par Moïse.

Nous ne savons pas trop sur quoi s'appuie notre auteur pour nous déclarer que c'est dans l'Inde que se rencontrent les plus anciennes traces du culte phallique. L'Égypte nous en offrirait, je pense, qui remontent à des époques fort antérieures. Quoi qu'il en soit, l'on ne peut que recommander la lecture du livre de M. Rubin. Beaucoup de faits dignes d'attirer l'attention s'y trouvent condensés en quelques pages.

COMTE DE CHARENCEY.

SCIENCES ET ARTS

La Enseñanza de la historia, por RAFAEL ALTAMIRA. Segunda edición, corregida y considerablemente aumentada. Madrid, Victoriano Suarez, 1895, in-8 de XII-479 p. — Prix : 5 fr. 50.

En annonçant la première édition de cet ouvrage (t. LXIV, p. 336), nous exprimions le regret qu'il ne fût pas mis en vente. C'est donc avec grand plaisir que nous annonçons et recommandons cette deuxième édition, qui est véritablement corrigée et augmentée. C'est ainsi que, répondant à une critique que nous lui avions faite, l'auteur a essayé de développer la partie relative à l'état actuel de l'enseigne-

ment supérieur de l'histoire dans le monde entier ; nous regrettons que ces développements soient encore fort maigres et que la bonne volonté de M. Altamira ait porté si peu de fruits : pour l'Italie notamment, il eût été assez facile de réunir des indications plus nombreuses et plus précises. Pour la France, l'auteur aurait pu faire une place à l'enseignement supérieur libre : d'une part, à l'école des sciences politiques et, de l'autre, à nos Facultés catholiques, où l'histoire n'est point négligée, dont quelques-unes ont déjà pris un beau développement et publient même des revues qui n'ont rien à envier à celles des Facultés de l'État (*Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*, publiée par l'Université d'Angers ; *Revue de Lille*, publiée par les Facultés catholiques de cette ville ; l'*Université catholique*, publiée par celles de Lyon). Les professeurs de notre enseignement libre se seraient fait certainement un plaisir de donner à M. Altamira tous les renseignements qui auraient pu lui être utiles. Le désir qu'il a de se mettre au courant de tout ce qui intéresse son sujet et dont cette nouvelle édition nous apporte des exemples, nous est un garant que dans le remaniement qu'il sera sans doute amené à faire de son travail, il mettra à profit tous les moyens d'information qui lui ont manqué jusqu'ici.

Dans la partie de l'ouvrage consacrée à l'indication des sources, il y a encore bien des lacunes. Par exemple, à côté des collections Didot et Nisard et de la collection Teubner pour les auteurs grecs et latins (p. 292-293), ne fallait-il pas citer la bibliographie d'Engelmann, qui indique les éditions de chaque auteur de 1750 à 1878, et pour la période antérieure les deux bibliothèques de Fabricius et le répertoire d'Hofmann? Les *Inscriptiones christianae* de M. de Rossi sont un ouvrage trop connu pour qu'il soit permis d'ignorer que le deuxième volume a paru en 1888 (p. 297). A côté des *Acta sanctorum* (p. 296), il fallait citer les *Analecta Bollandiana* et les catalogues des manuscrits hagiographiques publiés par les soins des Pères Bollandistes. La bibliographie de Wattenbach (*Deutschlands Geschichtsquellen*) a un complément naturel dans celle d'O. Lorenz (p. 298). Les collections Petitot et Michaud sont plus importantes que celle de Guizot et devraient être citées en même temps (p. 300). Il ne fallait pas omettre les *Diplomata, chartae*, etc., de Bréquigny. Les publications de la Société de l'histoire de France méritaient bien une mention. Nous nous étonnons (p 313) de ne voir l'auteur citer, parmi les revues historiques, ni la *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, ni la *Rivista storica italiana*, ni la *Revue des questions historiques*, qui pourtant donnait, il n'y a pas encore bien longtemps, un article intéressant pour l'histoire d'Espagne. A côté de ces revues, il fallait faire une place aux *Jahresberichte für Geschichtswissenschaft* de Jastrow. De même, la bibliographie des sociétés savantes de MM. de Lasteyrie et Lefèvre-Pontalis devait figurer parmi les réper-

toires analogues mentionnés par M. Altamira. Nous terminerons nos critiques de détail en regrettant, comme nous l'avions déjà fait pour la première édition, les inexactitudes qui se sont glissées dans les références bibliographiques et les fautes d'impression semées dans tout le volume. Ce ne sont là que des minuties, mais comme l'ouvrage est fort intéressant et mérite beaucoup d'éloges, nous voudrions n'avoir même pas à relever ces détails dans une prochaine édition. E.-G. Ledos.

Papers and Notes on the Glacial Geology of Great Britain and Ireland, by the late Henry Carvill Lewis. Edited from his unpublished mss. with an Introduction by Henry W. Crosskey, LL. D., F. G. S. London, Longmans, Green and Co, 1894, in-8 de lxxxi-469 p., 10 cartes en couleurs et 82 fig. dans le texte.

Aucune des branches de la géologie anglaise n'a suscité autant de publications, depuis un demi-siècle, que l'étude du *drift* ou *boulder-clay*, ce puissant manteau erratique dont Agassiz reconnut le premier l'origine glaciaire; malheureusement, dans ces derniers temps, la confusion des idées semblait augmenter en proportion du nombre de ces travaux, et il était devenu à peu près impossible, pour les géologues étrangers à la Grande-Bretagne, de s'orienter au milieu de ce dédale chaque jour plus inextricable.

Frappé de cet état de choses, un jeune savant de Philadelphie, M. Carvill Lewis, qui lui-même avait pris une part importante au levé des grandes moraines terminales de l'Amérique du Nord, résolut de franchir l'Océan et d'aller débrouiller sur place ce chaos, en appliquant les méthodes auxquelles on devait déjà de si brillants résultats aux États-Unis. En trois campagnes successives, de 1885 à 1887, il parcourut les districts les plus intéressants, au point de vue des phénomènes quaternaires, de l'Irlande, du pays de Galles, du nord et du centre de l'Angleterre; la mort le surprit le 21 juillet 1888, au moment où il faisait ses préparatifs en vue d'une nouvelle exploration. Cette fin prématurée est à jamais regrettable; du moins les soins pieux de Mme Lewis, qui fut la collaboratrice de son mari, ont-ils assuré la publication des matériaux accumulés par cet observateur éminent, sous la forme où il les laissait en mourant. Le beau volume qui vient de paraître comprend deux parties, dont le développement est inégal : la première (p. 1-78) est consacrée aux *Mémoires*, au nombre de cinq, présentés par C. Lewis à la *British Association*, mais dont un résumé seulement avait été livré à la publicité. On y trouve les morceaux suivants : 1° *Études comparatives sur la glaciation de l'Amérique du Nord et des Iles Britanniques* (Lewis démontre que la clef du phénomène doit être cherchée, en Europe comme en Amérique, dans l'étude des moraines terminales); 2° *Les Moraines terminales des grands glaciers de l'Angleterre* (description de la grande bande des

environs de Manchester, et examen de ses prolongements dans le pays de Galles, d'un côté, et jusqu'à la mer du Nord, de l'autre); 3° *Sur les lacs extra-morainiques du centre de l'Angleterre et d'autres régions, et sur l'origine du Boulder-clay extra-morainique* (les dépôts erratiques situés au sud des moraines ont été formés dans des lacs dus au barrage des vallées préexistantes par la nappe glaciaire du Nord; il n'y a pas trace d'une submersion générale, les coquilles marines trouvées à de grandes altitudes (Moel Tryfaen, 400 m.) y ont été amenées par la progression ascendante des glaciers sur leur lit); 4° *Sur la prétendue division du drift en trois termes;* 5° *Sur la forme des stries dans ses rapports avec le sens du mouvement des glaciers.*

En parcourant ces esquisses, on remarquera combien l'auteur avait su s'affranchir de la tyrannie des idées préconçues et plier son esprit aux exigences des faits — par exemple sur la question si controversée de l'unité ou de la pluralité des époques glaciaires (Voir le post-scriptum de la page 69).

La seconde partie, de beaucoup la plus étendue (p. 79-391), est intitulée : « Field Note-Books » : c'est la transcription pure et simple des carnets de notes de Lewis, ou du moins de la partie de ces notes offrant un intérêt descriptif ou théorique. Sans doute, il n'y a là que des matériaux, mais des matériaux excellents. On y trouvera, outre le procès-verbal, aussi objectif que possible, des observations faites sur le terrain par l'auteur, de précieux résumés bibliographiques (« References » — Voir p. 167, 173, 248, 305, 328, 346 et 360). Cette section de l'ouvrage ne se prête guère à l'analyse; toutefois, elle en constitue peut-être la partie la plus solide, dont les géologues qui s'occupent de ces problèmes délicats devront tenir grand compte.

L'éditeur a donné en appendice (p. 393-469) des extraits fort étendus d'un mémoire inédit de M. Percy F. Kendall sur les dépôts glaciaires du nord-ouest de l'Angleterre — dont les conclusions sont à peu de choses près celles de Lewis, — et une série de notes de ce dernier sur la Suisse, l'Italie, l'Allemagne du Sud et les Pays-Bas.

De bonnes cartes en couleur et de nombreux croquis servent à illustrer le texte, qu'un index alphabétique eût toutefois rendu plus maniable.

EMM. DE MARGERIE.

SOPHUS LIE'S **Vorlesungen über continuierliche Gruppen,** von D. GEORG SCHEFFERS. Leipzig, Teubner, 1893, gr. in-8 de XII-810 p. — Prix : 30 fr.

Cet ouvrage est destiné à servir d'introduction à la théorie des groupes. Le docteur G. Scheffers, professeur adjoint à l'Université de Leipzig, en rédigeant ces leçons relatives à la théorie créée par Sophus Lie dans son enseignement et dans ses publications de 1873 à 1884, a voulu les mettre

à la portée de tous ceux qui se livrent à l'étude des mathématiques, quel que soit le degré de leurs connaissances en ce genre. Aussi a-t-il divisé son ouvrage en deux parties principales. La première, qu'il présente comme élémentaire, repose sur la considération des transformations projectives et analytiques, principalement sur la droite et dans le plan ; elle se subdivise en trois sections formant ensemble quatorze chapitres. La seconde partie, subdivisée de la même manière, comprend dix chapitres relatifs aux principes fondamentaux de la théorie des groupes, aux groupes linéaires homogènes, aux nombres complexes, et se termine par d'intéressantes applications. L'auteur suppose chez le lecteur qui aborde l'étude de cette seconde partie la connaissance des éléments des mathématiques supérieures et même des matières traitées dans la première partie. C'est la quatrième section de l'ouvrage que le docteur Scheffers considère comme la plus importante peut-être : on y trouve, en effet, au chapitre XV, la démonstration sous une forme purement analytique des trois principes fondamentaux de la belle théorie de Lie : il suffit pour suivre cette démonstration de bien connaître la théorie élémentaire des équations différentielles. On doit aussi remarquer au chapitre XVI le problème capital de la formation des invariants dans un groupe, et l'étude de la transivité ou de l'intransivité des groupes. Enfin, parmi les applications, il y a lieu de signaler le problème général de l'équivalence.

Bien que le fond de ce livre soit tout entier de Sophus Lie, on ne saurait trop louer le docteur G. Scheffers de l'habileté et de la science avec lesquelles il a mis en œuvre, coordonné, éclairé les matériaux que lui fournissait le savant professeur de Leipzig. L'exécution typographique est des plus soignées, et les manchettes que l'éditeur n'a pas craint de multiplier facilitent des recherches qui, sans cela, seraient assez malaisées dans un ouvrage aussi considérable. H. Courbe.

La Science du point d'honneur, par A. Croabbon, avocat. Paris, May et Motteroz, 1894, gr. in-8 de IV-594 p. — Prix : 15 fr.

Bibliografia generale della scherma, per Jacopo Gelli. Milano, Ulrico Hœpli, 1895, gr. in-8 de XLIV-600 p. — Prix : 15 fr.

M. Croabbon définit la science du point d'honneur : « L'ensemble des règles qui déterminent d'une manière obligatoire les droits, les devoirs, et, partant, la conduite des individus engagés à un titre quelconque dans une affaire d'honneur. » Cette « législation » spéciale a pour but de suppléer à l'impuissance ou à l'insuffisance de la loi ordinaire pour réparer un préjudice moral. Quand un Anglais est offensé, il s'adresse aux tribunaux, et les magistrats de son pays lui accordent d'ordinaire une large réparation dont il se contente. Il y a quelques années, un écrivain fut condamné à 250,000 fr. d'indemnité pour avoir fait paraître, dans

une Revue, quelques lignes offensantes pour la femme d'un gentleman. En France, pareil procès eût abouti à des dommages-intérêts dérisoires. C'est donc à l'insuffisance de la législation courante et à un préjugé enraciné depuis de longs siècles, qu'il convient d'imputer le nombre considérable de duels dont la France est chaque année le théâtre. Le fait étant constaté, il est permis d'examiner de près les circonstances et les détails qui l'entourent.

L'ouvrage est divisé en six parties, qui correspondent aux divers aspects sous lesquels peut s'envisager le rôle des adversaires et des témoins. La première partie traite des offenses et des usages du duel; elle permettra aux témoins d'établir une sorte d'échelle des offenses, de stipuler les conditions équitables d'un arrangement. La deuxième partie traite de la responsabilité pénale encourue par les acteurs d'une rencontre; la troisième, de la responsabilité civile. La quatrième partie, réservée à la responsabilité religieuse, précise les pénalités dont l'Église catholique et l'Église réformée frappent ceux qui ont pris part à un duel. Il y a encore bon nombre de personnes pour qui les censures ecclésiastiques constituent un empêchement absolu. La cinquième partie est consacrée au duel à l'étranger, au double point de vue de ses usages et de sa répression ; elle contient d'utiles renseignements sur les codes pénaux d'Allemagne, d'Autriche, de Hongrie, de Belgique, d'Espagne : les dispositions en sont assez variées ; une des plus curieuses est celle du code pénal grec de 1834, qui condamne aux travaux forcés les duellistes « au cas où l'un des adversaires aura été blessé mortellement ou aura été tué sans qu'il eût été convenu que le duel aurait pour but la mort de l'un ou de l'autre adversaire. » La sixième partie contient une série d'exemples à l'appui des théories, empruntés à la *Gazette des tribunaux*, à l'*Annuaire du duel*, aux procès-verbaux publiés dans la presse ; elle ajoute un précieux contingent d'anecdotes aux documents du bel ouvrage de M. Croabbon.

— Si le duel soulève de graves objections, l'escrime mérite au contraire d'unanimes encouragements; c'est un des sports les plus cultivés en France et en Italie, et il faut savoir gré au chevalier Jacopo Gelli d'avoir entrepris une bibliographie générale de l'art de manier le fleuret et l'épée.

Dans une étude préliminaire, l'auteur compare les procédés des diverses écoles d'escrime et il en retrace l'historique. Sous le premier Empire, les écoles française et italienne s'étaient sensiblement harmonisées et confondues; en 1847, on revint aux traditions; Marchionni préconisa le retour aux règles trois fois séculaires de l'école de Bologne, tandis que l'école napolitaine se reconstituait avec ses célèbres coups, la *passata sotto a chiuppitello* et l'*ammoghia*.

Au commencement du siècle, l'escrime espagnole avait des procédés

tout spéciaux. Le tireur avait une solide position de garde, tenait le corps d'aplomb et le bras tendu sur la ligne de but; la lame, très solide, était munie d'une coquille armée de gardes transversales.

On sait qu'en Allemagne, les étudiants se servent du *schlæger* pour régler leurs différends, et la véritable escrime n'y est pas plus en honneur qu'en Autriche. La Belgique peut se glorifier d'un passé brillant : c'est aujourd'hui l'escrime française qui y est encouragée par le gouvernement et appréciée du public.

Après avoir été longtemps délaissé en Angleterre, l'art du fleuret reprend quelque prestige grâce aux persévérants efforts de MM. Egerton Castle, Hutton, Pollock et Vere Wright. L'école française prédomine à Londres, mais l'on y pratique aussi l'escrime italienne telle que l'enseigna Masiello.

C'est par nation que M. J. Gelli a classé ses notices bibliographiques. Un des plus anciens traités italiens est celui de Camillo Agrippa : *Trattato di scienza d'arme ed un dialogo in detta materia*, publié à Venise en 1568. La bibliographie française est peut-être un peu sacrifiée; je n'y trouve pas le remarquable ouvrage *l'Escrime et le duel*, de Camille Prevost et G. Jollivet, ni *Ma méthode*, du professeur Charles, mais elle renferme de fort intéressantes notes sur les amateurs connus et des portraits fort bien venus. Tous les hommes d'épée aimeront à feuilleter et consulteront avec plaisir la *Bibliografia generale della scherma*, et les bibliophiles seront heureux de mettre sur les rayons de leurs bibliothèques un ouvrage édité avec autant de luxe que de goût par Ulrico Hœpli.

ROGER LAMBELIN.

BELLES-LETTRES

Les Grands Écrivains français. Montaigne, par PAUL STAPFER. Paris, Hachette, 1895, in-12 de 200 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

M. Paul Stapfer remarque avec justesse que les grands auteurs sont sujets à devenir légendaires. C'est ce qui est arrivé surtout à Montaigne, dont les *Essais* peuvent prêter à tant d'interprétations diverses. M. Stapfer a voulu le dégager de cette espèce de brouillard et y a souvent réussi. La première partie de son livre est purement biographique. Arrivé aux *Essais*, qui contiennent une si immense quantité de pensées, l'analyse suivie était impossible. Aussi M. Stapfer a-t-il considéré son auteur d'abord comme philosophe, ensuite comme écrivain, et enfin au point de vue de l'influence exercée soit sur les écrivains des derniers siècles, soit sur nos contemporains ; il y a donc là trois parties renfermant chacune un certain nombre de chapitres. Des observations seraient à faire à M. Stapfer sur quelques points, notamment sur le chapitre : *Catholicisme de Montaigne*. M. Stapfer lave très bien Montaigne de

l'accusation de scepticisme et le montre sans ressemblance avec Voltaire; il reconnaît que sa mort fut chrétienne, que ses œuvres renferment de nombreuses professions de foi, mais Montaigne lui apparaît pourtant comme un païen. Montaigne, M. Stapfer le dit, était un « écrivain de la Renaissance; » comme tel, il avait subi l'engouement pour l'antiquité, plus que tout autre même, puisqu'on ne lui avait, dans son enfance, appris que la langue latine. Il n'y a donc pas à s'étonner de le voir employer des pensées, des manières de dire d'origine romaine ou grecque, de le voir, par exemple, parler de la Fortune, quand il aurait pu remplacer ce nom par celui de Providence. Mais Dante, bien moins que Montaigne sous l'empire des traditions classiques, n'a-t-il pas donné à Dieu le nom de Jupiter : « O sommo Giove ! » Et qui contestera à Dante sa qualité de chrétien ? Et la refusera-t-on à cette myriade de poètes qui, jusqu'à nos jours, ont si fastidieusement invoqué tous les dieux de l'Olympe, *i dei falsi e bugiardi ?* Montaigne qui, dans son voyage en Italie, parle, sans respect humain, de ses confessions et de ses ex-voto, put écrire en païen, tout en vivant en chrétien, en chrétien pas très fervent, c'est possible, et s'amusant trop parfois au laisser-aller audacieux de ses pensées vagabondes, mais enfin, ce qui contredit peut-être quelques assertions précédentes, étant tel que M. Stapfer le peint (p. 197) comme ayant la foi du charbonnier.

Le livre de M. Stapfer — d'une exécution si difficile — est bien composé, bien écrit, abonde en observations judicieuses, et met à chaque instant sous nos yeux de charmantes citations empruntées à Montaigne, de ces heureuses comparaisons, si originales, si vives, qui naissaient à chaque instant sous la plume du philosophe gascon. — Impossible dans quelques lignes de donner une idée un peu juste de ce volume. Je veux du moins terminer ce petit article par ce court passage : « Comparez à sa vie (de Montaigne) celle des grands hommes bruyants du XVIIIe siècle et du nôtre, Voltaire, Diderot, Rousseau, Hugo, elle vous semblera respirer je ne sais quel antique parfum de simplicité et presque de vertu. Le plus précieux enseignement des *Essais* est cette chose exquise : La paix, la douceur, la bienveillance entre les hommes » (p. 204). Cette chose exquise n'est-elle pas toute chrétienne? TH. P.

Les Grands Écrivains français. Joseph de Maistre, par GEORGES COGORDAN. Paris, Hachette, 1894, in-12 de 206 p. — Prix : 2 fr.

La presse catholique a fait, si je ne me trompe, assez bon accueil au *Joseph de Maistre* de M. Cogordan; je trouve, pour mon compte, qu'elle y a mis un peu de complaisance; pas n'est besoin, en effet, de lire le livre avec beaucoup d'attention pour s'apercevoir que ce n'est pas un livre chrétien, et que ce ne peut être par conséquent, puisqu'il s'agit de

Joseph de Maistre, un bon livre. Agréable, je le veux bien, car l'auteur sait écrire; bien informé de la vie de son héros et principalement de la période diplomatique de son histoire, j'y consens, et j'admets que ce ne soit pas là un mince mérite ; mais un exposé fidèle des doctrines de de Maistre et un jugement équitable de ses œuvres, je ne saurais l'admettre : il faut être chrétien pour bien comprendre Joseph de Maistre et pour en bien parler. Or, M. Cogordan ne l'est pas ou a cessé de l'être ; il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour le deviner, car le bout de l'oreille du libre penseur se laisse voir souvent dans le livre sous la tenue d'ailleurs correcte et distinguée du diplomate courtois. Voici, par exemple, de quel point de vue étroit l'auteur juge l'œuvre de Joseph de Maistre avec un air content de soi qui n'est pas tout à fait exempt de fatuité :

« Pour lui, la religion catholique était la meilleure des religions, la monarchie de Sardaigne la meilleure des monarchies, et le petit monde, sage, vertueux où il vivait, le meilleur des mondes possible. Son originalité fut de devenir le théoricien d'un état social qui n'était qu'un incident dans l'histoire de l'humanité, de croire et de professer que cet état social était l'ordre nécessaire et universel conçu par Dieu pour le gouvernement des hommes. Au fond, cet esprit à large envergure est resté toute sa vie sous le charme des images qui ont séduit son enfance et sa jeunesse. Dans les traditions de presque tous les peuples, on trouve le mythe de l'âge d'or. Les individus sont comme les peuples. Ils poétisent les souvenirs de leurs premières années. Ils parent des plus charmantes couleurs les lieux, quels qu'ils soient, qui ont frappé leurs yeux s'ouvrant à la lumière. »

On ne saurait dire avec plus de grâce que Joseph de Maistre fut un esprit étroit dont les écrits, charmants d'ailleurs, sont tout juste bons à bercer les peuples dans l'enfance de leurs rêves innocents. Qu'après cela, M. Cogordan s'évertue à démontrer qu'un croyant ne peut être vraiment philosophe et qu'il faut réserver ce nom aux penseurs indépendants, c'est-à-dire à ceux qui font profession de ne croire à rien, cela ne prouve pas grand'chose, sinon que M. Cogordan était mal préparé à parler religion et philosophie. Son livre est pourtant intéressant ; mais je conseillerai à ceux qui voudront bien connaître Joseph de Maistre de recourir au bel ouvrage que M. Amédée de Margerie lui a consacré. M. de Margerie est à la fois philosophe et catholique ; M. Cogordan n'est, je crois, ni l'un ni l'autre. C'est seulement un diplomate distingué, dit-on, et, je puis en juger par expérience, un homme fort instruit et un écrivain charmant. C'est bien déjà quelque chose, et cela seul m'engage à conseiller à nos amis de lire son volume. P. Talon.

HISTOIRE

Histoire de l'Église, traduite de l'allemand du docteur Funk, par l'abbé Hemmer, avec une préface de l'abbé Duchesne. Paris, A. Colin et Cie, s. d., 2 vol. in-8 de XII-566 et 490 p. — Prix : 8 fr.

Il est un peu tard peut-être pour signaler aujourd'hui à nos lecteurs l'excellente traduction de l'*Histoire de l'Église*, de Funk, qu'a publiée M. l'abbé Hemmer (le premier volume datant déjà de plus de deux ans). Ce retard du moins ne diminuera rien aux éloges que nous lui réservons.

Il semble inutile de rappeler la haute valeur du docteur Funk, la netteté de ses vues, la sincérité de ses sobres développements. Appuyé sur une bibliographie parfaitement choisie, contrôlant par lui-même tous les résultats, il a su renouveler l'ancienne exposition des événements de la vie de l'Église en tirant de faits arides et de dates parfois obscures des aperçus nouveaux, où rien n'est laissé à l'imagination, mais dont la moindre affirmation repose sur un document. Et cela, sans pédanterie, j'allais presque dire sans effort apparent. Aussi, quel plaisir on a à remonter avec lui à l'origine des institutions pour suivre ensuite à travers les différentes époques leurs évolutions variées et leur épanouissement ! En quelques chapitres, en quelques lignes parfois, les enseignements de lourds in-folio et les résultats de nombreuses dissertations spéciales se trouvent condensés. On sent que l'écrivain est vraiment maître de son sujet, et ce n'est pas peu dire, quand on constate en même temps qu'il présente une compétence sensiblement égale pour tous les âges du christianisme. — M. Hemmer a donc fait un choix heureux quand il s'est arrêté au livre de M. Funk pour fournir à nos étudiants ecclésiastiques un manuel au courant des derniers travaux de la critique moderne. Nous lui savons un gré tout particulier de son travail en raison de la façon si intelligente dont il l'a conçu, traitant la phrase allemande avec une certaine liberté afin de mieux l'adapter au goût du lecteur français, ajoutant à l'occasion une indication bibliographique, un paragraphe nouveau même, sans modifier pour cela le caractère du livre. Il nous reste à souhaiter que cet ouvrage de réelle valeur soit apprécié partout comme il le mérite, et prenne dans toutes les bibliothèques sacerdotales la place que des manuels verbeux et incorrects y occupent encore trop souvent. G. Péries.

Si le Pape doit être Italien, par G. Berthelet. Rome, Forzani, 1894, in-8 de 8-326 p. — Prix : 3 fr.

Dans mon compte rendu du très intéressant livre de M. Berthelet (*Polybiblion*, t. XXXVI, p. 250), *l'Elezione del Papa*, j'avais opposé à une affirmation de l'auteur, relative à l'impossibilité de rétablir le pou-

voir temporel, l'objection suivante : « Pourquoi alors des Papes italiens? » Avec une grande courtoisie et un talent remarquable, M. Berthelet répond à cette question par un nouvel ouvrage non moins instructif que le précédent.

Les cinquante premières pages de ce livre sont consacrées à exposer les raisons historiques qui ont amené l'élection de papes italiens ; ce résumé, fort bien rédigé, forme une base solide à la dissertation. La seconde partie est plus importante, elle expose vivement les résultats de l'occupation de Rome et la politique pontificale qui a été inspirée par cet événement. Enfin la troisième (bien que l'auteur se défende dans sa préface d'envisager le sujet sous cet aspect) aborde résolument la question de droit public, et il est extrêmement curieux de constater que tout en soutenant la thèse italienne, M. Berthelet arrive néanmoins, en dernière analyse, à adopter les conclusions de son contradicteur! Il essaie, sans doute, de démontrer que « la Papauté et l'Église courraient le plus grand risque si le Pape n'était pas Italien » (p. 128), mais il ne peut manquer de relever l'incompatibilité des deux pouvoirs juxtaposés à Rome; il reconnaît même l'impossibilité de faire durer plus longtemps l'emprisonnement du pape, et il confesse enfin qu'aucun terrain de conciliation ne se rencontre pour réunir les deux adversaires. Cependant les cardinaux désirent un pape italien! L'auteur l'affirme, l'explique même assez bien, étant donné que la majorité italienne persévère dans le Sacré Collège et que les électeurs des autres nations sont fractionnés par des politiques trop diverses, mais un rude coup a été porté au principe que la tradition et les intérêts semblaient avoir fait indiscutable autrefois. L'auteur le sent bien et il voudrait réduire les chances contraires en fortifiant davantage cette majorité acquise. Il affirme donc que le nombre normal des cardinaux italiens doit s'élever aux *cinq sixièmes* du Sacré Collège (p. 240). C'est beaucoup dire peut-être. Nous ne sommes pas membres de l'Église *italienne*, mais de l'Église *catholique*, et pour gouverner les intérêts de la catholicité, il n'est pas « normal » que le Sénat suprême soit presque exclusivement composé de membres d'une même nationalité. Usage, soit; convenance, jusqu'à un certain degré, passe encore; mais, qu'il y ait « norme, » c'est-à-dire loi, je défie qu'on apporte aucun texte pour le démontrer. M. Berthelet lui-même blâmait Grégoire XI, un pape français, d'avoir pris les cardinaux parmi ses compatriotes, Alexandre VI, d'avoir donné le chapeau à dix-huit Espagnols. Le droit de cité romaine requis pour remplir les hautes fonctions dans l'Église s'acquiert par la nomination à un titre cardinalice et non par la naissance dans la péninsule. M. Berthelet n'est donc pas tout à fait rassuré, et, envisageant l'éventualité de l'élection d'un pape américain, il cherche à en signaler le danger : « Est-ce que les difficultés ne viendraient pas d'un autre côté? dit-il page 245. Les cardinaux, la Curie, se résigne-

raient-ils à ce nouveau programme de politique ecclésiastique? » Certes, il le faudrait bien, l'Église n'est pas une république, et la Curie n'est pas tellement inamovible qu'une opposition déraisonnable de sa part, supposé qu'elle soit possible, mette la société chrétienne en danger. L'auteur nous semble trop envisager ici les intérêts secondaires de sa patrie et non les destinées supérieures de l'Église catholique. C'est dans cet esprit qu'il lui arrive de reprocher à la mémoire des anciens pontifes allemands, français, hollandais, etc., de n'avoir pas su se conformer au caractère italien (p. 134), oubliant que ce sont les Italiens, comme tous les autres peuples, du reste, qui ont à se conformer à la politique de l'Église guidée par son chef.

De ces aveux ou de ces critiques, une vérité ressort, c'est que l'Italie s'est placée dans le plus grand embarras en commettant l'iniquité de dépouiller le Pape : c'est, en effet, l'origine de ses ridicules armements et de sa ruine économique. La Papauté semblait, jusqu'en 1870, devoir être désormais inséparable de la nationalité italienne. Du jour où la violence a frustré le Saint-Siège des droits séculaires de son domaine territorial, le Pape, débarrassé de ce que la Révolution appelait un *impedimentum* superflu, n'a plus nulle raison d'être un prince italien, et les intérêts généraux de l'Église doivent maintenant passer avant toutes les « combinazione » particulières. Il y a sans doute quelque hardiesse à écrire ces choses, mais ces idées sont mûres aujourd'hui et nous semblent appartenir au domaine de la discussion.

Les chapitres relatifs aux rapports du Pape avec la France, avec la triple alliance, avec l'Europe, sont pleins de révélations piquantes, capables de nous faire apprécier davantage la sagesse de notre diplomatie, susceptibles aussi de calmer certains ressentiments soulevés par la célèbre encyclique. Nous avons toutefois peine à croire l'auteur, lorsqu'il nous représente Pie IX détestant si cordialement la France (p. 280, 289) et se réjouissant de nos désastres (p. 281). Il en aurait été bien cruellement puni!

J'ai dit que M. Berthelet arrivait en définitive à admettre les conclusions qu'il voulait combattre. En effet : 1° d'une part, il ne voit pas la possibilité de restituer Rome à l'Église; de l'autre, il proclame que le Pape doit être Italien, parce que la revendication du pouvoir temporel est impossible si le Pape est étranger. Il faut pourtant s'entendre. Oui ou non, voulez-vous garder Rome ? Si *oui*, pourquoi réclamer un pape italien? Si *non*, cessez de proclamer l'intangibilité, et nous essaierons alors de nous convaincre qu'un Pontife de votre nationalité est vraiment nécessaire. 2° Enfin (p. 325) l'auteur avoue, en dépit des espérances qu'il affichait en commençant, que, « par la nécessité des choses, la prépondérance des cardinaux italiens ira peu à peu en s'affaiblissant. » Ce n'est pas tout, il va plus loin encore : « D'ailleurs, ajoute-t-il, tout peut

arriver, même l'élection d'un pape américain.... » Je n'avais pas avancé autre chose : nous voici donc d'accord. PÉRIES.

Inventaire des arrêts du conseil d'État *(Règne de Henri IV)*, par NOËL VALOIS. Paris, Impr. nationale, 1886-1894, 2 vol. gr. in-4 de CXLVIII-482 et 841 p.

Ce n'était pas une mince besogne que de dépouiller et classer seize mille arrêts rendus dans l'espace des dix-huit années que comprend le règne effectif de Henri IV. Commencé en 1864, ce travail a été confié successivement à trois ou quatre archivistes et non des moins compétents ; et c'est à M. Noël Valois que revient l'honneur de l'avoir mené à bien, après y avoir travaillé plus de dix ans.

De la méthode de classement nous ne dirons rien, si ce n'est que l'ordre chronologique, nécessaire en pareille matière, est corrigé et complété par une table alphabétique très détaillée, qui n'a que le tort fort peu grave de s'appliquer séparément aux deux volumes, au lieu de terminer le second en résumant l'ensemble de la publication. Les sources où ont été puisés tous ces documents, ce sont non seulement quatre-vingts séries de recueils des Archives nationales, mais en outre trente-six gros manuscrits de la Bibliothèque nationale, du fonds français et de la collection Clairembault. Bien entendu, chaque arrêt, brièvement analysé, est suivi d'un renvoi au folio du registre d'où il est tiré. Ce que l'histoire de l'administration française sous le règne si fécond du premier Bourbon peut gagner à cette publication, il est inutile de l'indiquer. Il ne se rencontre pas une localité du royaume si petite soit-elle, pas un nom de personnage à peine connu, qui n'ait sa mention spéciale et quelquefois plusieurs sur des sujets différents.

Mais qu'était ce conseil d'État qui semble avoir accompli un travail si considérable, puisqu'il n'a pas rendu moins d'un millier de décisions par an, toutes plus ou moins longuement motivées, toutes sanctionnées par l'autorité sans appel du Roi ? Là se présentait assurément la partie la plus ardue en même temps que la plus nouvelle de l'œuvre du savant chartiste. Dépouiller des pièces, les classer, les « inventorier, » c'est affaire de patience, de méthode et de persévérance ; mais savoir et dire d'où elles viennent, quelle juridiction leur a donné force de loi, quels hommes les ont rédigées, quel rôle ces hauts fonctionnaires jouaient dans l'État, c'est faire véritablement œuvre d'historien. Le plus difficile n'est pas, en effet, de constater les résultats matériels d'un acte administratif et judiciaire, c'est de savoir comment il a été rendu, quelle signification il avait à une époque, même voisine de nous, où, sans constitution écrite, sans lois constitutionnelles, on ne se rend pas compte aisément du mécanisme gouvernemental. Les annalistes de ce temps faisaient d'ailleurs comme nos écrivains d'aujourd'hui : ils donnaient aux

choses et aux hommes les noms sous lesquels on les connaissait, sans y ajouter des explications que les contemporains auraient sans doute jugées oiseuses. Comment retrouver tout cela dans le passé qui par tant de côtés nous échappe? C'est pourtant ce qu'a fait M. Noël Valois dans une *Introduction* qui ne comprend pas moins de douze chapitres, et qui est à elle seule un véritable ouvrage; et l'Institut ne s'y est pas trompé, en lui décernant une de ses plus hautes récompenses. Deux ans plus tard, l'auteur, complétant son œuvre par une étude sur un sujet presque identique, publiait, sous une forme plus abordable pour le gros public, un volume non moins nourri de faits et de recherches intitulé : *Le Conseil du Roi aux XIVe, XVe et XVIe siècles* (Paris, Picard, 1888, in-8).

Nos Rois ont de tout temps eu près d'eux des « conseils » dont les noms et les attributions ont changé, depuis le conseil féodal des premiers rois capétiens jusqu'au conseil d'État de Henri IV et de Louis XIV. Mais avant saint Louis la « Cour du Roi » voyageait à la suite du prince, et on ne séparait pas le conseil de gouvernement de la cour de justice, si bien que la composition du parlement était absolument instable et semblait l'émanation de la volonté du Souverain, qui pouvait toujours en modifier les éléments. Le premier progrès fut la séparation du conseil en trois corps à peu près distincts : le parlement, la chambre des comptes et le grand conseil; heureux changement qui ne devint définitif que sous le règne de Philippe le Bel. La dernière forme du grand conseil est devenue le conseil d'État, et c'est son personnel, ses attributions, son fonctionnement, qu'examine particulièrement M. Valois.

Il ne faut pas croire que les Rois aient été absolument les maîtres de composer leurs conseils selon leur caprice : il y avait des catégories parmi lesquelles leur choix se restreignait; et plus d'une fois, les États généraux s'occupèrent de dicter sur ce point au Souverain sa ligne de conduite ou de lui faire de respectueuses observations. Le conseil représentait jusqu'à un certain point la nation, et le pouvoir absolu trouvait là un contrôle. Henri IV et Sully auraient même voulu lui donner des attributions financières et politiques plus considérables et en faire pour la noblesse une vraie école de gouvernement, qui aurait développé son intelligence et l'aurait fait travailler chaque jour, au grand profit de l'État. Les membres du conseil étaient nommés avec une certaine solennité; ils prêtaient serment, étaient payés, siégeaient dans un ordre déterminé, portaient un costume, délibéraient sous l'autorité d'un président, avec des maîtres des requêtes qui faisaient l'office de ministère public. Les arrêts se rendaient au nom du Roi, et ils tranchaient tout ce que nous appellerions aujourd'hui les affaires non judiciaires. Il y avait des secrétaires ou greffiers du conseil, des procès-verbaux, dont les registres existent encore, du moins en partie; et cette juridiction semble avoir été très expéditive et très peu formaliste, si on en juge par la

grande quantité d'arrêts rédigés d'avance par le rapporteur, que le conseil n'avait plus qu'à approuver rapidement.

C'est miracle d'ailleurs que tous ces documents aient pu survivre aux vicissitudes auxquelles ils furent exposés pendant la période révolutionnaire et même sous les gouvernements qui se sont succédé depuis. On ne les transporta pas moins de cinq ou six fois dans différents dépôts, et ce n'est qu'en 1873 que l'administration des Archives entreprit de les classer, en reliant dans deux ou trois volumes le contenu de chacun des cartons parvenus à l'hôtel Soubise. Tels sont les éléments du travail considérable que vient d'achever M. Noël Valois pour le règne de Henri IV. Nous n'avons pu donner qu'une faible idée du service rendu à l'histoire administrative de la France par la publication de ce recueil, qui n'est, il est vrai, qu'une longue nomenclature, mais singulièrement éclairée par les conclusions si précises et si peu connues que l'auteur a su en tirer.

G. Baguenault de Puchesse.

Les Causes financières de la Révolution française, par Charles Gomel. *Les Derniers Contrôleurs généraux*. Paris, Guillaumin, 1893, in-8 de xix-645 p. — Prix : 8 fr.

Dans un premier et très intéressant volume, M. Gomel avait étudié les ministères de Turgot et de Necker ; il étudie aujourd'hui les derniers contrôleurs généraux.

Necker, en tombant en 1781, n'avait pas laissé les finances, malgré les apparences, en brillant état ; les excédents de recettes qu'il avait annoncés n'existaient pas, et son système d'emprunts à outrance, facilité par son crédit, chargeait terriblement l'avenir. Joly de Fleury, qui succéda à Necker, puis d'Ormesson, ce dernier choisi par Louis XVI à cause de son honnêteté et de son désintéressement bien connu, furent impuissants à combler le déficit qu'avaient aggravé d'ailleurs les dépenses de la guerre d'Amérique. Une intrigue de cour et la protection de Vergennes firent arriver au Conseil général l'intendant de Flandre, Calonne, dont la réputation de dextérité était établie, mais dont les goûts de dissipation ne l'étaient pas moins. Désireux avant tout de plaire aux courtisans et aux financiers, dont la coalition avait déterminé la chute de son prédécesseur, Calonne dissimula le déficit et multiplia les dépenses. Avec un pareil système, le jour devait venir — et il est même étonnant qu'il se soit fait attendre trois ans — où les emprunts ne suffirent plus et où le trésor fut à sec. Pour le remplir, le contrôleur général imagina un vaste plan, et n'osant le confier au Parlement, dont il redoutait justement l'hostilité, il convoqua les Notables. Ce plan, hâtons-nous de le dire, contenait d'excellentes choses, entre autres la création des Assemblées provinciales et la participation des privilégiés au paiement de l'impôt. Mais le ministre était si décrié qu'on ne voulut rien lui de-

voir, même de bon, et ses prodigalités trop connues empêchaient en outre qu'on consentît à lui confier de nouveaux fonds. A peine réunis, les Notables attaquèrent vivement Calonne et le renversèrent. Son successeur Brienne ne fit pas mieux; il s'était acquis dans le Languedoc une grande réputation d'administrateur, et cette réputation l'avait tout naturellement désigné au choix du Roi, malgré les répugnances de Louis XVI; mais quand il fut sur un plus vaste théâtre, sa réputation s'évanouit, et il apparut ce qu'il était en réalité, incapable et avide. Son administration aggrava le mal qu'il était appelé à guérir; passant sans cesse de la faiblesse à la violence, des concessions déplorables aux coups de force subits, il fit tomber le gouvernement dans le mépris public. On se crut sauvé quand la Reine eut décidé Necker à reprendre la direction des finances. Necker, salué par les acclamations générales, répondit bien mal à ces espérances. Il ne sut rien prévoir ni rien préparer; il trancha une seule question, la double représentation du Tiers dans les États généraux, promis par Brienne, mais il laissa aux États eux-mêmes le soin de régler les autres, non moins importantes; comptant sur son prestige et soucieux surtout de ne pas compromettre sa popularité, il n'essaya pas de se créer un parti dans l'Assemblée future, ne réprima pas les désordres en province; il n'arrêta pas même de programme, laissant tout flotter dans le chaos et sans direction. On sait, hélas! quelles furent les conséquences de cette déplorable imprévoyance. M. Gomel le racontera dans un prochain volume auquel nous ne pouvons adresser qu'un souhait, c'est qu'il soit aussi important, aussi consciencieux, aussi plein de recherches et de vues sages que ceux qui l'ont précédé.

M. DE LA ROCHETERIE.

Geschichte des deutschen Volkes, *seit dem Ausgang des Mittelalters*. Von J. JANSSEN, fortgesetzt von L. PASTOR. T. VII. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893, in-8 de XLVII-660 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le tome VII du grand ouvrage de Janssen est un tableau de l'état scientifique et littéraire de l'Allemagne jusqu'au commencement de la guerre de Trente ans : I. *Écoles et Universités :* ruine des anciennes écoles depuis la rupture de l'unité religieuse; écoles populaires, paiement des maîtres, la jeunesse des écoles; fondations protestantes d'écoles et de gymnases; les écoles en pays catholiques; le drame scolaire chez les protestants et les catholiques. *Universités :* les universités sous les autorités catholiques, activité académique des jésuites; universités protestantes. II. *Culture et science, censure des livres et librairie :* humanistes, philologues, poésie latine; étude du droit et science juridique; histoire; mathématiques et astronomie; sciences naturelles; médecine; philosophie et théologie chez les protestants; théologie et philosophie chez les catholiques; traductions catholiques et protestantes de la Bible;

la prédication chez les catholiques et les protestants; censure, librairie, imprimerie, presse périodique. On voit par ce résumé de la table tout ce que contient de renseignements utiles ce nouveau volume. La mort n'a pas permis à Janssen de l'achever; il n'a pu en écrire que les trois cents premières pages environ; le reste est dû aux soins de M. Pastor, l'auteur bien connu en France de l'*Histoire des Papes;* mais il se défend d'offrir ici au public un travail personnel. Les matériaux ont été rassemblés; il ne fait, prétend-il, que les mettre en œuvre. Et, de bon compte, si l'on n'en était averti, on aurait peine à distinguer la part des deux auteurs. Tous deux sont de la même école, et comme écrivains, l'un peut remplacer l'autre sans que le lecteur ait à s'en plaindre. L'ouvrage sera bientôt achevé, et nous aurons, complet et ne laissant rien à désirer, ce monument de la science catholique honoré si longtemps de toutes les injures de la tartuferie protestante. On comprend ces attaques; ce que l'on comprend moins, c'est la malveillance de certains critiques français et catholiques à l'égard des jugements, sévères sans doute, mais certainement mérités, portés par Janssen sur la politique des Valois et des Bourbons en Allemagne. Cette politique, poussée à la folie par Napoléon Ier, est bien celle que le duc de Richelieu, l'ami du tsar Alexandre Ier, stigmatisait en 1815, quand il rappelait à la France qu'elle avait « provoqué des vengeances, allumé des ressentiments que le temps, qu'une grande modération, qu'une persévérante et invariable prudence, pouvaient seuls parvenir à calmer. » Forts de ces paroles, nous absolvons de grand cœur Janssen de tout ce que lui reproche une susceptibilité incontestablement exagérée, pour ne pas dire autre chose.

BERNON.

Quatre portraits de femmes. *Épisodes des persécutions d'Angleterre*, par la comtesse R. DE COURSON. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-12 de XII-455 p. — Prix : 3 fr.

Fille d'une mère qui, « descendante elle-même des confesseurs de la foi, lui apprit la première à les connaître et à les aimer, » Mme la comtesse de Courson a entrepris de raconter quelques épisodes de la persécution des catholiques dans la Grande-Bretagne, depuis Henri VIII et Élisabeth jusqu'au milieu du XVIIe siècle.

En Angleterre comme en France, de nombreux travaux ont été publiés dans ces dernières années sur ce triste sujet, et ce ne sont pas les documents qui manquent. Il suffirait de consulter les papiers conservés dans les vieilles familles catholiques des trois royaumes et dans les couvents anglais de Belgique et de France, ou de se reporter aux recherches importantes prescrites par l'autorité ecclésiastique en vue de la canonisation des martyrs du temps de la Réforme. Ces persécutions, sous les Tudor et sous les Stuart, affectèrent une forme à la fois

sournoise, légale et fiscale, d'autant plus dangereuse que la plupart de ces souverains se piquaient d'érudition et de théologie. Au fond, ils eurent l'habileté d'identifier les intérêts des grands seigneurs et du peuple anglais avec leur protestantisme, et de constituer un parti politique pour lequel la haine du papisme fut, pendant deux siècles, la vraie *platform*.

De cette histoire, Mme de Courson a détaché quatre personnages, dont elle a raconté la vie d'une façon fort attachante. Le plus important est la duchesse de Féria, Jane Dormer, séduisante jeune fille, mariée à l'ambassadeur espagnol, sous Marie Tudor. C'est elle qui aida à la fondation des séminaires anglais sur le continent, se servant du crédit dont son mari jouissait à la cour de Philippe II. Veuve de bonne heure, elle fut la mère et l'éducatrice de ce duc de Féria, qui représenta si brillamment l'Espagne en France aux états de la Ligue, et quitta si piteusement Paris lors de l'entrée de Henri IV.

Margaret Clitherow donne un de ces exemples nombreux d'héroïsme suscités chez le petit peuple de province par les vexations sans mesure dont Élisabeth n'hésitait pas à accabler les faibles jusque dans l'intimité de leur foyer.

Luisa de Carvajal est la grande dame étrangère se dépouillant de tout pour venir en aide à ses coreligionnaires.

Enfin Mary Ward, Anglaise de race, ne se laisse arrêter par aucun obstacle ; elle fonde une communauté religieuse en dépit des lois pénales ; et, quand elle meurt sous Charles Ier, victime à la fois de la guerre civile et des dissensions religieuses, elle laisse le germe bienfaisant qui finira par fructifier et amener pour ses compatriotes une période d'apaisement, couronnée enfin de nos jours par la liberté de conscience la plus absolue et la mieux acceptée.

Toutes ces graves questions, tous ces curieux détails d'histoire sont traités simplement, mais avec une conviction ardente et éclairée, par Mme de Courson, heureuse et fière « de présenter à sa patrie d'adoption quelques-unes des gloires ignorées de sa patrie d'origine. »

G. Baguenault de Puchesse.

La Sicile sous la monarchie de Savoie, par le vicomte Combes de Lestrade. Paris, Guillaumin, 1894, in-12 de 422 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il a fallu les récentes rébellions de la Sicile, qui ont motivé d'innombrables arrestations et l'envoi d'un corps d'armée de 40,000 hommes, pour concentrer sur l'île incomparable faite du génie des Grecs, des Romains et des Arabes, les regards étonnés de l'Europe.

Elle était bien oubliée, en effet, cette terre trinacrienne, bien sacrifiée aussi, depuis qu'elle fait partie de l'Italie Une et que ses rois Bourbons ont cédé la place aux princes de la Maison de Savoie.

L'agriculture et l'industrie sont ruinées ; toutes les classes sont en proie à un malaise croissant, et les contrats agraires, joints aux taxes d'octroi, écrasent particulièrement la population la plus pauvre. Le gouvernement des Bourbons avait naguère fait les plus sérieux efforts pour empêcher la constitution d'un prolétariat agricole, mais ses traditions furent vite abandonnées après l'annexion. D'autre part, le socialisme a recruté de nombreux adeptes parmi les ouvriers et dans la région des soufrières. Partout la misère a enfanté l'esprit de révolte.

Après avoir examiné avec un minutieux détail les maux dont souffre la Sicile, le vicomte de Lestrade recherche les remèdes qu'on pourrait y apporter. Une commission d'enquête parlementaire avait préconisé les mesures suivantes, relatives à l'agriculture : 1° Participation des cultivateurs aux bénéfices de la culture ; 2° métayage obligatoire pour les terres acquises des communes ; 3° défense de sous-louer ; 4° établissement d'un impôt sur les terres incultes.

Ces remèdes sont absolument utopiques, et leur application à la terre sicilienne dénote une ignorance complète de l'histoire de la propriété dans l'île. La « ferme » n'existe pas en Trinacrie, et les différentes « tenures » usitées n'ont d'analogues qu'en Afrique ou en Russie. Il faudrait donc faire table rase des mœurs et des institutions des différentes provinces siciliennes, si attachées aux choses ancestrales, pour y expérimenter ces panacées sorties du cerveau des théoriciens du Monte Citorio.

M. Combes de Lestrade, qui a justement comparé la Sicile à l'Irlande, croit avoir trouvé la solution du problème économique en proposant une réforme semblable à plusieurs titres à celle imaginée par les libéraux anglais pour le *Home Rule* de l'île sœur : la Sicile formerait une zone douanière spéciale, pour ne pas être victime des tarifs de la haute Italie ; elle aurait son autonomie financière et administrative et l'argent sicilien ne sortirait pas de la Sicile. La misère serait d'un coup sensiblement allégée, et avec elle diminueraient les causes de la désaffection : « Plus les Siciliens seront près de l'indépendance, moins ils sentiront le besoin de la proclamer. »

Je m'associe à cette réflexion, que je crois rigoureusement juste ; mais la centralisation des gouvernements contemporains a d'implacables exigences, et il est permis de prévoir que cette radieuse Sicile, si chargée autrefois de gloire et de richesses, ce « sourire de Dieu, » comme on l'avait poétiquement baptisée, périra broyée par l'unité italienne qu'elle eut l'imprudence criminelle d'acclamer. ROGER LAMBELIN.

Sir William Phips devant Québec. *Histoire d'un siège*, par ERNEST MYRAND. Québec, imp. Demers, 1893, in-8 de 427 p. orné de grav. et de plans.

Le volume de M. Ernest Myrand représente un travail gigantesque. Le

thème sur lequel l'écrivain canadien a brodé ses érudites variations peut se raconter en quelques mots, bien que ce soit un des épisodes les plus glorieux de l'histoire de la Nouvelle-France. Une flotte anglaise de trente-quatre voiles, portant deux mille trois cents hommes de troupes, se présente inopinément devant Québec, sans que l'on soupçonne ce puissant armement avant qu'il ait pénétré dans le Saint-Laurent. Le comte de Frontenac, gouverneur du Canada, est à Montréal; il descend aussitôt à Québec avec ce qu'il a pu réunir de troupes et arrive deux jours avant l'attaque. Les Anglais jetèrent leurs troupes à terre et bombardèrent la ville; mais, d'une part, les canons français ripostèrent si bien que les vaisseaux anglais durent se retirer hors de portée de leurs feux dès le second jour; quant à la troupe de débarquement, elle fut harcelée si vigoureusement par un parti de cinq cents hommes à peine, y compris des sauvages, tous combattant à la manière des Indiens, qu'elle dut regagner nuitamment ses embarcations, laissant sur la plage cinq canons comme trophées de notre victoire; de même le pavillon amiral, abattu par un coup de canon adroit tiré de la ville, fut capturé par les Canadiens et porté en triomphe à la cathédrale. L'escadre de sir William Phips dut se retirer honteusement et perdit encore plusieurs bâtiments dans une tempête avant de regagner la Nouvelle-Angleterre. M. E. Myrand ne donne pas moins de dix-neuf récits de ce fait d'armes écrits par des contemporains, dont sept Anglais; puis il discute minutieusement les nuances qui les différencient, entrant dans les plus petits détails et cherchant à rétablir jusqu'aux listes nominatives des troupes engagées, y compris les simples soldats. On s'imagine quelles patientes investigations il lui fallut pour en arriver là; mais aussi quelles piquantes découvertes il lui arrive de faire! C'est ainsi qu'il démasque une amusante supercherie : on vend couramment à Québec, comme portrait du glorieux Frontenac, une assez belle gravure représentant un personnage étendu sur son lit de mort; or, avec l'aide de M. Pierre Margry, le savant historien français des *Origines françaises des pays d'outre-mer*, il a pu constater que cette gravure du XVIIIe siècle représente un pasteur de Zurich qui avait servi de sujet d'étude au célèbre Lavater. Ajoutons que M. E. Myrand anime son travail de sentiments catholiques et français du meilleur aloi. Tout fidele sujet de Sa Majesté Victoria qu'il est, il a la dent cruelle pour l'intolérance puritaine et la mauvaise foi britanniques. COMTE DE BIZEMONT.

Mélanges Julien Havet. Recueil de travaux d'érudition dédiés à la mémoire de Julien Havet (1853-1893). Paris, Ernest Leroux, 1895, in-8 de XVI-781 p. et 10 pl. — Prix : 25 fr.

Nous avons fait connaître, il y a plus d'un an, à nos lecteurs qu'une souscription s'organisait pour publier, en l'honneur du regretté Julien

Havet, un volume de Mélanges analogue à celui qui a été consacré, il y a quelques années, à la mémoire de Graux; nous avons reproduit l'invitation qui était faite à tous ceux qui avaient connu et estimé le jeune savant, à joindre à leur cotisation une petite dissertation; cinquante-quatre mémoires ont répondu à l'appel et ont formé le gros volume que nous annonçons ici. En tête, le portrait de Julien Havet, la liste des souscripteurs, le discours prononcé sur la tombe par M. Léopold Delisle, une poésie de M. Léon Gautier, et la bibliographie des travaux de Julien Havet.

Nous ne pouvons pas ici analyser ni discuter chacun des mémoires contenus dans ce volume; nous croyons être utile à nos lecteurs en en donnant la liste complète. Nous nous contentons de joindre à l'énoncé du titre, quand il ne nous paraît pas suffisamment clair, quelques mots d'explication. L. Delisle : *Un Nouveau Manuscrit des livres des miracles de Grégoire de Tours* (Bibl nat., N. Acq. lat. 1712, avec photographie). — Samuel Berger : *De quelques anciens Textes latins des Actes des apôtres.* — Th. von Sickel : *Nouveaux Éclaircissements sur la première édition du* Diurnus. — Abbé L. Duchesne : *La Passion de saint Denis.* — Bruno Krusch : *La Falsification des vies de saints burgondes.* — Gabriel Monod : *Hilduin et les Annales Einhardi.* — A. Molinier : *Un Diplôme interpolé de Charles le Chauve* (du 20 juin 844, pour l'église de Narbonne). — Wilhelm Schmitz : *Tironianum* (du ms. lat. 10756 de la Bibl. nat., avec une planche). — E. Chatelain : *Notes tironiennes d'un manuscrit de Genève* (ms. 84). — C. Cipolla : *La Tachygraphie ligurienne au XIe siècle.* — René Merlet : *Origines de Robert le Fort.* — L. de Grandmaison : *Les Bulles d'or de Saint-Martin de Tours.* — E Mühlbacher : *Un Diplôme faux de Saint-Martin de Tours* (acte de Bérenger Ier, du 15 février 896). — Ferdinand Lot : *La Date de naissance du roi Robert II et le Siège de Melun.* — Maurice Prou : *Les Diplômes de Philippe Ier pour l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire.* — Abbé Pierre Batiffol : *Notes sur un bréviaire cassinésien du XIe siècle* (avec planches). — H. Omont : *Épitaphes métriques en l'honneur de différents personnages du XIe siècle, composées par Foulcois de Beauvais, archidiacre de Meaux.* — Émile Molinier : *A propos d'un ivoire byzantin du musée du Louvre* (avec planche). — Paul Fournier : *Le* Liber Tarraconensis. *Étude sur une collection canonique du XIe siècle.* — J. Delaville Le Roulx : *Fondation du grand prieuré de France de l'ordre de l'Hôpital.* — W. Wattenbach : *Sur les poésies attribuées à Philippe de Harvengt, abbé de Bonne-Espérance.* — Barthélemy Hauréau : *Prévostin, chancelier de Paris (1206-1209).* — Hartwig Derenbourg : *Femmes musulmanes et chrétiennes de Syrie au XIIe siècle.* — Moïse Schwab : *Transcription de mots européens en lettres hébraïques au moyen âge.* — Joseph Couraye du Parc : *Recherches sur la chanson de « Jehan de Lanson. »* — A. Trudon des Ormes :

Note sur un fragment de la règle latine du Temple. — Camille Jullian : *Question de géographie historique : La Cité des Boïens et le pays de Buch.* — Ch. Petit-Dutaillis : *Une Femme de guerre au XIIe siècle. Nicole de la Haie, gardienne du château de Lincoln.* — Lucien Auvray : *Notices sur quelques cartulaires et obituaires français conservés à la Bibliothèque du Vatican.* — H. François Delaborde : *Un arrière-petit-fils de saint Louis, Alfonse d'Espagne.* — E.-G. Ledos : *L'Imposition d'Auvergne en janvier 1357.* — Noël Valois : *La Situation de l'Église au mois d'octobre 1378.* — Ch. Bémont : *La Date de la composition du* Modus tenendi parliamentum in Anglia (deuxième moitié du XIVe siècle). — P. de Nolhac : *Vers inédits de Pétrarque.* — L.-H. Labande : *Un Légiste du XIVe siècle : Jean Allarmet, cardinal de Brogny.* — Émile Picot : *Aveu en vers, rendu par Regnault de Pacy à Pierre d'Orgemont (1415).* — G. Raynaud : *Une Édition de Froissart projetée par Christophe Plantin (1563-1565).* — A. Morel-Fatio : *Maître Fernand de Cordoue et les Humanistes italiens du XVe siècle.* — R. P. A. Ingold : *Les Droits et privilèges d'un prieur clunisien en Alsace en 1448.* — Charles Nerlinger : *Deux Pamphlets contre Pierre de Hagenbach.* — Gédéon Huet : *La Première Édition de la* Consolation *de Boèce en néerlandais.* — C. Paoli : *Un Diplôme de Charles VIII en faveur de la seigneurie de Florence* (27 novembre 1494, avec planche). — Eugène Müntz : *La Bibliothèque du Vatican pendant la Révolution française.* — A. Thomas : *Sur un passage de la* Vita sancti Eptadii. — Gaston Paris : *La Légende de Pépin « le Bref. »* — Ulysse Robert : *Note sur l'origine de l'e cédillé dans les manuscrits.* — Paul Durrieu : *L'Origine du manuscrit célèbre dit le* Psautier d'Utrecht (avec 2 planches). — Joseph Tardif : *Un Abrégé juridique des étymologies d'Isidore de Séville.* — Arthur Giry : *La Donation de Rueil à l'abbaye de Saint-Denis. Examen critique de trois diplômes de Charles le Chauve.* — Camille Couderc : *Essai de classement des manuscrits des* Annales *de Flodoard.* — H. Pirenne : *La Chancellerie et les notaires des comtes de Flandre avant le XIIIe siècle.* — Frantz Funck-Brentano : *Le Traité de Marquette (septembre 1304).* — Alfred Jacob : *Notes sur les manuscrits grecs palimpsestes de la Bibliothèque nationale.* — Philippe Berger : *Poseidôn Narnakios* (avec planche).

Cette sèche énumération suffit à donner à nos lecteurs une idée de la variété et de l'intérêt de ces Mélanges; quant à leur valeur scientifique, nos lecteurs en trouveront la garantie dans les noms dont ils sont signés pour la plupart.

E.-G. L.

Un Curé d'autrefois. L'Abbé de Talhouët (1737-1802), par Geoffroy de Grandmaison. Paris, Poussielgue, 1894, in-12 de v-361 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Talhouët, famille de chevalerie bretonne, marquèrent au siècle

dernier dans l'armée, le parlement et l'Église. Un d'eux, celui qui est le sujet de cette biographie, entra chez les jésuites, peu de temps avant la suppression de cette Compagnie ; il exerça ensuite les fonctions de recteur de l'importante paroisse d'Hennebont, dans sa province natale, de 1773 à 1791. Jeté en Espagne, comme prêtre réfractaire, par le décret de déportation de 1792, il habita ce pays durant dix ans, suivant de loin par la pensée, à l'armée de Condé et parmi les combattants de Quiberon, les principaux membres de sa famille. Après le Concordat de 1801, il s'embarqua pour revenir en France, et périt mystérieusement, victime d'un attentat ou d'un naufrage, près de l'île de Noirmoutiers.

Cette vie touche par ses diverses phases à des questions d'histoire locale ou générale qu'elle sert à élucider. Elle nous fait connaître en particulier l'existence d'un curé breton à la fin de l'ancien régime, et, pendant la Révolution, les épreuves des prêtres français exilés en Espagne. M. de Grandmaison a déjà esquissé ce dernier sujet dans son important ouvrage sur les relations de la France républicaine avec les descendants de Philippe V, et il a pu fortifier à cet égard les documents qu'il avait recueillis aux Archives des affaires étrangères par ceux que lui ont fournis les archives de la famille.

Dans ce livre, rempli de pièces curieuses attestant de minutieuses recherches, les erreurs de détail paraissent rares. Je signalerai (p. 128) celle qui attribue à Le Coz le siège constitutionnel de Quimper ; Le Coz fut élu dans l'Ille-et-Vilaine et Expilly dans le Finistère. Que M. de Grandmaison veuille aussi jeter les yeux sur les pages 206-207 ; il y a dans son exposé des campagnes du comte de Talhouët des interversions chronologiques qui rendent sa narration confuse. Enfin pourquoi dire que, par la constitution civile du clergé, « la France allait devenir presbytérienne » (p. 117) ? Est-ce parce que les membres du clergé étaient désormais élus par le peuple ? Ce terme de presbytérien, au moins dans son sens primitif, en Angleterre, attestait la suppression de l'épiscopat, et c'est surtout par ses évêques que l'Église constitutionnelle de France a eu pendant quelques années un semblant d'existence.

Cette biographie est bien ce qu'elle doit être, c'est-à-dire un portrait, et non pas un tableau où des souvenirs d'ordre varié et général encadrent et rejettent dans l'ombre, sous prétexte de l'éclairer, la figure du modèle. On ne saurait que savoir gré à l'auteur des digressions qu'il s'est permises ; ce sont surtout des coins de paysage bretons et espagnols, bien mieux à leur place ici que des lieux communs d'histoire politique ou ecclésiastique. Des correspondances heureusement retrouvées traversent et nourrissent le récit sans l'étouffer ; et l'ensemble apporte des renseignements utiles sur l'Église gallicane, sur la noblesse française et le peuple breton pendant les derniers jours de leur histoire. L. P.

Souvenirs d'un vieux précepteur, par Étienne Allaire. Paris, Lamulle et Poisson, 1895, in-18 de viii-300 p. — Prix : 3 fr. 50.

En 1850, M. Étienne Allaire, professeur au collège Stanislas, fut désigné pour prendre part, avec M. Ad. Regnier, à l'éducation du comte de Paris et du duc de Chartres, qui avaient alors respectivement douze et dix ans. Il resta auprès des jeunes princes jusqu'au moment où le comte de Paris fut émancipé et son frère envoyé à l'Académie de Turin. Pendant ces huit années, le dévoué précepteur eut tout loisir pour étudier ses élèves, pour connaître les membres de la famille royale et notamment Madame la duchesse d'Orléans, dont son mari a tracé en quelques lignes le portrait : « Elle avait compris notre position sans crainte et sans illusion, et s'y était dévouée avec cette franchise et cet élan que les cœurs nobles apportent à l'accomplissement d'une haute mission. Quelles que fussent les vicissitudes de ma difficile carrière, j'étais sûr de trouver toujours à mon foyer un bon conseil dans l'incertitude, une consolation dans la peine et un puissant appui dans tous les temps. »

C'était une mère admirable ; elle surveillait de très près l'éducation de ses fils, assistait aux leçons de leurs professeurs, et souhaitait avant tout « qu'ils restassent toujours de pieux et nobles cœurs. » On sait qu'elle mourut peu de temps après la duchesse de Nemours, des suites d'une imprudence faite au chevet du duc de Chartres; M. Allaire trace en termes touchants le récit des derniers moments de la duchesse.

Il y a beaucoup à observer autour des princes en exil, quand ces princes voyagent souvent et sont alliés à toutes les têtes couronnées d'Europe. Le « vieux précepteur » séjourna à plusieurs reprises en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Italie, pendant les vacances de ses élèves. Il visita Mme de Staël à Coppet, les princes de Weimar, dans leur duché; il rencontra le pasteur Schubert, le philosophe Shelling, le roi de Prusse, le roi de Saxe, le roi Victor-Emmanuel, Bismarck, et tous ces personnages sont esquissés dans une pose familière qui révèle avec autant de charme que de vérité la ressemblance du modèle.

Les fragments de la correspondance des princes cités dans ces *Souvenirs* montrent en quelle affectueuse estime était tenu M. Étienne Allaire. Il est difficile en effet de manifester des sentiments plus élevés, d'avoir une plus noble conception de ses devoirs, et de montrer à une famille royale un dévouement plus complet, une sympathie plus efficace dans le malheur. Comme M. Allaire soumettait en 1893 à Monsieur le comte de Paris son projet de mettre en ordre ses notes et de les publier, le prince l'encouragea en une longue lettre qui se terminait par cette phrase empreinte d'une patriotique émotion : « Il est lamentable de voir une grande nation, avec son glorieux passé, avec toutes les ressources matérielles et intellectuelles qu'elle possède encore, se laisser dégrader par les institutions qui font du pouvoir un marché toujours ouvert. Comme

vous, au milieu des tristesses que m'inspire ce spectacle, j'aime à revivre dans les souvenirs du passé, et vous savez à quel point votre personne est associée à ces souvenirs. »

Cette lettre honore à la fois le prince qui l'écrivit et le maître qui la reçut; elle méritait d'être inscrite au frontispice du livre si plein d'intérêt et d'émotion de M. Étienne Allaire. ROGER LAMBELIN.

John Mac Gregor, by EDWIN HODDER, with etched portrait by H. Manesse and numerous illustrations. London, Hodder Brothers, 1894, in-8 de XIV-458 p. — Prix : 31 fr. 25.

Le 1er mars 1825, un navire de la Compagnie des Indes orientales, le *Kent*, rangeait par une mer houleuse les côtes de Biscaye, quand un terrible incendie éclata à bord. L'équipage et les hommes du 31e régiment d'infanterie, que le bâtiment transportait au Bengale, tentèrent vainement d'arrêter les progrès du feu. Il fallut abandonner le navire. Un brick passait heureusement en vue; il se rapprocha de l'épave enflammée, et parmi les premiers naufragés recueillis par un de ses canots, se trouvait un enfant de cinq semaines, tendrement enlacé au cou de sa mère.

Cet enfant si dramatiquement sauvé était John Mac Gregor, le héros de l'ouvrage de M. Edwin Hodder. Il descendait directement de Mac Gregor Campbell, le célèbre chef de clan immortalisé par Walter Scott dans *Rob Roy;* et, si ses aventures diffèrent sensiblement de celles qui marquèrent la vie de son aïeul dans les moors des highlands et sur les rives du lac Lhomond, elles étaient à coup sûr dignes d'être relatées dans une biographie documentée.

A douze ans, John Mac Gregor se jette dans un bateau de sauvetage qu'on venait de lancer du quai de Belfast pour secourir un navire désemparé : le courage et l'amour de la mer, joints à une ardente piété, caractériseront son existence aventureuse. En 1849, il entreprend son premier voyage en Orient, visite Malte, Athènes, Constantinople, l'Asie Mineure, y compris Baalbec et Jérusalem, l'Égypte, et revient à Londres huit mois après, rapportant une ample moisson de notes et d'amusants croquis, que M. Edwin Hodder a eu la bonne inspiration de reproduire. Cette excursion est le prélude d'une série de voyages dans les Alpes, en Italie, en Sicile, en Norwège, en Espagne, en Russie, en Amérique, dont les principaux incidents sont burinés dans le *Journal* de John Mac Gregor. Les études théologiques, la création d'œuvres humanitaires, fournissent un champ nouveau à son activité pendant les séjours qu'il fait dans les trois royaumes. Un jour il imagine de se faire construire un canot qu'il baptise « Rob Roy, » petite embarcation en chêne, de quinze pieds de long, avec laquelle il passe la Manche, traverse la Baltique, franchit les rapides du Rhin, avant d'aller explorer, de cette extraordinaire façon, le canal de Suez et la Palestine. Deux livres, dont le succès

fut éclatant : *The Voyage Alone* et *Rob Roy on the Jordan*, consacrèrent à la fois la témérité du voyageur et le talent de l'écrivain. Sa renommée était telle qu'une campagne de conférences entreprise en 1869 lui rapporta la jolie somme de 250,000 francs, qu'il affecta intégralement à des charités et à des œuvres de bienfaisance. C'est à quarante-huit ans seulement qu'il trouva le temps de se marier et d'épouser une jeune fille, Annie Caffin, qu'il aimait depuis huit ans. Sauvé par un canot, illustré par un canot, John Mac Gregor préconisa les canots comme un excellent instrument de propagande religieuse dans les îles et le long des côtes ; il fit même des disciples parmi les clergymen, ce qui prouve le prestige que revêt l'originalité chez les Anglo-Saxons. Le vaillant Écossais mourut en avril 1892, non sans avoir créé d'utiles institutions, parmi lesquelles l'œuvre du « London School Board » mérite une particulière mention.

ROGER LAMBELIN.

BULLETIN

L'Esprit des races jaunes. Le Tao de LAOTSEU. Traduit du chinois par MAT GIOI (ALBERT DE POUVOURVILLE). Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1894, in-8 de 46 p. — Prix : 2 fr.

M. de Pouvourville, dans son introduction, nous dit que ce qui manqua aux sinologues, ses devanciers, tels que Stanislas Julien, ce fut de connaître ce qu'il appelle l' « Ame chinoise, » avantage, nous assure-t-il, que quatre années passées en Chine, dans la compagnie des *Tongsang*, des *Phutuy* et des *Phap*, lui permettent d'apporter. Allons, tant mieux, et vive la modestie ! Suit une *Note pour l'intelligence du texte (!)*, où l'auteur nous annonce que, dans un ouvrage en préparation, il nous donnera « l'explication métaphysique des Tongsang. » En attendant, il nous faut nous contenter de la traduction littérale du *Tao*, et par conséquent nous résigner à ne rien comprendre ou du moins à comprendre fort peu de chose. Qu'on en juge plutôt par la première des trente-sept « pages » ou séries d'apophtegmes dont se compose le *Tao*.

« La voie qui est une voie n'est pas la Voie. — Le nom qui a un nom n'est pas un Nom. (Cela se comprend, mais le reste ?) — Sans nom, c'est l'origine du ciel et de la terre. Avec un nom, c'est la mère des dix mille êtres. — Avec la faculté de non-sentir, on est proche de le concevoir. — Avec la faculté de sentir, on atteint sa forme [*comme d'une chose dont* on trafique]. — C'est là vraiment deux [*choses*]. — Apparaissant ensemble, leur nom est facile. Expliquée ensemble, leur origine est obscure. Obscure, cette origine devient davantage obscure. — La foule [*des êtres*] passe par cette porte. »

De la première à la dernière, toutes les pages du *Tao* se ressemblent; elles n'en sont pas plus intelligibles. Il me semble qu'au risque de retomber un tantinet dans les « errements » des Abel Rémusat et des Stanislas Julien, M. de Pouvourville eût pu mettre en regard de cette traduction littérale que nous voulons croire fidèle, un commentaire, si court fût-il, destiné à ceux des lecteurs (et, grâce à Dieu, ils sont encore nombreux en France) qui n'ont pas l' « Ame chinoise. »

A. R.

Les Divinités de la victoire en Grèce et en Italie, par André Baudrillart. Paris, Thorin et fils, 1894, in-8 de 96 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le paganisme, où tout était dieu, excepté Dieu lui-même, il n'y a pas à s'étonner de voir adorer le succès. Si la Fortune eut de bonne heure ses autels et ses temples, la Victoire ne pouvait manquer d'avoir un jour les siens. Or, ce que M. Allègre avait fait pour la déesse Tyché, M. Baudrillart a voulu le faire pour sa rivale : mais il s'est trouvé en présence d'une conception évidemment plus vague et plus flottante.

Chose singulière, les Grecs n'arrivent qu'à grand'peine à considérer Niké comme une divinité distincte : à Athènes, notamment, c'est une autre personnification, parfois même un simple attribut de cette Minerve sous l'égide de laquelle était placée la brillante cité. Ailleurs, elle fait partie du cortège de Vénus ou de Bacchus, « symbolisant ainsi tour à tour le pouvoir triomphant de la beauté féminine et la puissance souveraine des forces de la nature, » ou bien encore elle sert à consacrer le souvenir de triomphes parfaitement historiques. Les sculpteurs lui prêtent des ailes comme à Éros, et sa présence sur tant de monuments s'explique par sa valeur décorative au moins autant que par sa signification religieuse.

A Rome, nous trouvons le culte de la Victoire mieux défini, plus grave, plus solennel et aussi avec quelque chose de plus guerrier, ainsi qu'il convient aux maîtres du monde. Elle y conserve jusqu'à la fin sa popularité. A propos de l'identification affirmée par Mommsen entre cette déesse et d'autres divinités de date plus ancienne, M. Baudrillart n'hésite pas à prendre parti contre le savant historien allemand. Autour de la statue élevée à la Victoire dans la Curie, par les soins d'Auguste, s'élèvera, quatre siècles plus tard, une polémique fameuse entre Symmaque et saint Ambroise, laquelle n'est pas un des moins curieux épisodes de la lutte engagée entre les vieilles et les nouvelles croyances. Au reste, ce n'est pas seulement dans quelques grandes cités, c'est dans les camps, au milieu des légions, que se dresse l'image de la déesse ; aux heures critiques, c'est sur ses statues que l'imagination populaire cherche à découvrir d'heureux ou de sinistres présages.

Le livre se termine par quelques pages sur le temple de la Victoire que l'on sait avoir existé à Rome, mais dont l'emplacement précis est à cette heure encore un sujet de débat entre archéologues. Les bas-reliefs, les médailles et les peintures de vases n'ont pas fourni moins de matériaux que les textes littéraires et épigraphiques à cette intéressante étude sur laquelle les souvenirs du touriste jettent çà et là une note imprévue de poésie.

C. Huit.

Le Calcul simplifié, par M. Maurice d'Ocagne. Paris, Gauthier-Villars, 1894, in-8 de 118 p. — Prix : 2 fr. 75.

L'auteur publie les conférences faites par lui au Conservatoire des arts et métiers, en 1893, sur le calcul simplifié par les procédés mécaniques et graphiques. Il a classé ces procédés en cinq groupes : 1° Instruments et machines arithmétiques ; 2° Instruments logarithmiques ; 3° Tracés graphiques ; 4° Tables numériques ou barèmes ; 5° Tables graphiques ou abaques. Dans chaque groupe, de nombreux exemples bien choisis font comprendre le caractère et l'utilité de ces instruments. De nombreuses gravures facilitent l'intelligence du texte. Une note sur la machine arithmétique de M. Tchebichef fait connaître en détail le mécanisme et l'emploi de ce curieux appareil. Les abaques ont été étudiés par M. d'Ocagne, qui en a fait, sous le

nom de *nomographie*, la théorie générale. On lira avec grand intérêt ces conférences riches en détails historiques sur les procédés mécaniques de calcul, qui sont appelés peut-être à rendre un jour de précieux services.

H. Courbe.

Récréations mathématiques, par Édouard Lucas, tome IV. Paris, Gauthier-Villars, 1894, in-8 de viii-266 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce quatrième volume termine les *Récréations mathématiques* rédigées par M. Édouard Lucas, et dont les tomes I et II furent seuls publiés du vivant de l'auteur. La Société mathématique a confié à MM. Delannoy, Laisant et Lemoine le soin de présenter au public les manuscrits laissés par M. Lucas; c'est ainsi que huit récréations sont venues s'ajouter à celles que contiennent les trois premiers volumes : le Calendrier perpétuel et le Calcul automatique des résidus, l'Arithmétique en boules, l'Arithmétique en bâtons, le Jeu des Mérelles au xiiie siècle, les Carrés magiques de Fermat, la Géométrie des réseaux et le problème des dominos, la Géométrie des régions et la machine à marcher. On y trouve, entre autres, une méthode rapide qui fournit le nom du jour de la semaine correspondant à une date donnée du calendrien julien ou grégorien ; des démonstrations en quelque sorte mécaniques de principes d'arithmétique supérieure ; d'intéressants détails extraits d'un curieux manuscrit de l'École de médecine de Montpellier sur « l'un des jeux favoris de nos ancêtres ; » un essai de restitution d'un travail de Fermat, l'auteur préféré de Lucas ; le nombre de toutes les manières possibles d'aligner les vingt-huit dés d'un jeu de dominos en se conformant à la règle ordinaire ; celui des voyages que peut faire une fourmi désireuse de visiter successivement les douze vallons qui séparent les douze côtes d'un melon avant de revenir à son point de départ ; le coloriage rationnel d'une carte au moyen de quatre couleurs seulement ; enfin le secret de remplacer les roues des locomotives par des pattes. Les éditeurs y ont ajouté des exercices sur quelques-unes des récréations et cinq notes intéressantes. Ce quatrième volume forme, avec les trois précédents, un ouvrage imprimé avec le plus grand soin, aussi curieux qu'instructif, mais dans lequel seuls les initiés iront chercher un passe-temps délicat.

H. Courbe.

Morfologia italiana del professore Egidio Gorra. (*Manuali Hœpli*, 187.) Milano, Ulrico Hœpli, 1895, in-16 de vi-142 p., cart. toile. — Prix : 1 fr. 50.

Le petit volume de M. Gorra fait suite à la *Fonologia italiana* publiée dans la même collection, en 1886, par feu M. L. Stoppato. L'auteur n'a point prétendu faire œuvre originale; dans un ouvrage élémentaire, comme celui qu'il nous présente, il devait se borner à l'exposition des doctrines généralement admises. Les travaux de M. Ascoli et surtout ceux de M. W. Meyer-Lübke ont servi de guides pour l'étude des flexions et pour celle de la formation des mots. Il s'est borné à la langue littéraire ; les dialectes ont été complètement laissés de côté et les formes anciennes, aujourd'hui perdues, ne sont que rarement indiquées.

E.-G. L.

Un Protectorat disparu. *L'Annexion de Tahiti et de ses dépendances*, par E. Rouard de Card. Paris, Pedone-Lauriel, 1894, in-8 de 28 p. — Prix : 1 fr. 50.

Dans sa courte brochure, M. Rouard de Card expose l'historique de la domination française à Tahiti avec pièces diplomatiques à l'appui. Ses appréciations sont généralement exactes et c'est avec raison qu'il blâme la

faiblesse du gouvernement de Louis-Philippe dans l'affaire Pritchard; il aurait pu ajouter que le gouvernement de la République s'est montré pour le moins aussi plat devant l'Angleterre à Madagascar au sujet d'un autre ministre protestant. Il y a lieu de faire des réserves sur l'opinion émise par l'auteur à l'égard des protectorats; c'est, dit-il, un expédient de politique coloniale qui engage la responsabilité de l'État protecteur sans lui procurer de sérieux avantages en compensation. On pourrait renverser les termes de la proposition et invoquer à l'appui de l'assertion contraire l'exemple du protectorat tunisien, qui procure à la France les avantages d'une possession directe sans l'entraîner aux mêmes responsabilités, du moins au regard des populations indigènes. COMTE DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — L'Italie catholique subit une perte cruelle par la mort de son illustre historien Cesare CANTU, et son deuil sera partagé par tous ceux qui, chez ce grand homme, admiraient les mérites de l'écrivain et du penseur et aimaient les vertus et la foi du chrétien. Né à Brivio, le 2 décembre 1805, il fit ses études à Sondrio, dans la Valteline, et manifesta dès sa jeunesse de si brillantes qualités qu'à dix-huit ans il avait quitté le banc de l'écolier pour monter dans la chaire du professeur. Il enseigna, dans le collège même où il avait fait ses classes, la littérature, mais il ne tarda pas à se rendre à Côme, où parut son premier ouvrage, un poème en quatre chants sur la Ligue lombarde (1828). L'année suivante, âgé de vingt-quatre ans, il donnait une histoire de Côme. Passé de Côme à Milan, il publia des articles de critique littéraire et historique dans le *Ricoglitore* et dans l'*Indicatore lombardo*. Tout en préparant cette Histoire universelle qui, malgré ses défauts, reste une œuvre considérable et originale, il mettait au jour des travaux de moins longue haleine, comme ses études sur l'histoire de la Lombardie au XVIIe siècle, dont le gouvernement autrichien prit ombrage et se vengea en jetant en prison l'écrivain; celui-ci en profita pour écrire *Margherita Pusterla*. Des études sur le romantisme en France, dont il suivait avec attention le progrès, une traduction de Lamartine, des vers, des ouvrages d'éducation, des études économiques datent encore de cette époque. Nous ne pouvons retracer au long la carrière littéraire et scientifique de ce puissant et fécond esprit. La liste d'ouvrages que nos lecteurs trouveront ci-dessous leur rappellera, bien qu'incomplète, quelle a été son activité. Son mérite, reconnu dans le monde entier, où des traductions ont vulgarisé ses meilleurs ouvrages et popularisé son nom, a été récompensé chez nous par la distinction que lui a accordée notre Académie des sciences morales en le nommant correspondant (1869), puis associé étranger (1886). Une distinction plus haute lui a été donnée par Sa Sainteté Pie IX, qui l'a admis, seul des laïques, au concile du Vatican en le nommant historiographe de cette auguste assemblée. *Algiso o la Lega lombarda* (Como, 1828, in-8); — *Storia della città et della diocesi di Como* (Como, 1829-1832, 2 vol. in-12); — *Rivoluzione della Valtellina nel secolo XVII* (Como, 1831, in-8); — *Guida del lago di Como, ed alle strade di Stelvio e Spluga* (Como, 1831, in-12); — *Sulla storia lombarda del secolo XVII* (Milano, 1832, in-8); — *I Crociati a Venezia* (Milano, 1833, in-8); — *Lord Byron* (Milano, 1833, in-8); — *Di Vittor Hugo e del romantismo in Francia* (Milano, 1833, in-8); — *Isotta* (Firenze, 1834, in-8); — *La Madonna d'Imbevera* (Milano, 1835, in-8); — *Lo Scomunicato* (dans le *Rico-*

glitore, Milano, 1835, in-8); — *Chateaubriand* (dans le même recueil. Milano, 1835, in-8); — *Le Glorie delle belle arti esposte nel palazzo di Brera nell' anno 1835* (Milano, 1835, in-8); — *Rimembranze d' un viaggio in Oriente*, traduction de Lamartine (Milano, 1835, in-8); — *Inni* (Milano, 1836, in-8); — *Carlambrogio di Montevecchia* (Milano, 1836, in-8); — *Lombardia pittoresca* (Milano, 1836, in-8); — *Storia della caduta dell' imperio romano*, par Sismondi, traduction (Capolago, 1836, in-8); — *Il Giovinetto drizzato alla bontà, al sapere, all' industria* (Milano, 1837, in-16); — *Il Galantuomo, libro di morale popolare* (Milano, 1837, in-16); — *Le Casse di risparmio e di previdenza* (dans le *Ricoglitore*, Milano, 1837, in-8); — *Margherita Pusterla* (Milano, 1838, in-8); — *Storia universale* (Milano, 1838-1846, 19 vol. in-8); — *Processo originale degli untori nella peste di 1630* (Milano, 1839, in-8); — *Sei novelle* (Milano, 1841, in-8. Per nozze Alfieri-Pedrabissi); — *Milano e il suo territorio* (Milano, 1844, in-8); — *Della letteratura italiana* (Torino, 1845, in-8); — *Fior di memoria* (Milano, 1846, in-16); — *Racconti* (Milano, 1847, in-16); — *Storia degli ultimi tempi* (Torino, 1848, in-8); — *Storia di cento anni (1750-1850)* (Firenze, 1851, in-8); — *Ezelino da Romano* (Torino, 1852, in-8); — *L'Abate Parini e la Lombardia nel secolo passato* (Milano, 1854, in-16); — *Storia degli Italiani* (Torino, 1854, 12 vol. in-8); — *Grande Illustrazione del Lombardo Veneto* (Milano, 1858, 2 vol. gr. in-8); — *Vincenzo Monti* (Torino, 1861, in-8); — *Tommaso Grossi* (Torino, 1862, in-8); — *Beccaria e il diritto penale* (Firenze, 1862, in-8); — *Storia della letteratura greca* (Firenze, 1863, in-8); — *Storia della letteratura italiana* (Firenze, 1864, in-8); — *Il Tempo dei Francesi (1796-1815)* (Napoli, 1864, in-8); — *La Libertà d'insegnamento e un diritto secondo ragione?* (Milano, 1865, in-16); — *Sull' origine della lingua italiana* (Napoli, 1865, in-8); — *Storia della letteratura italiana* (Firenze, 1865, in-8); — *Gli eretici d' Italia* (Torino, 1865-1868, 3 vol. in-8); — *Il Principe Eugenio* (Milano, 1865, in-8); — *Vita parallele di Mirabeau e Washington* (Milano, 1867, in-8); — *Paesaggi e macchiette* (Milano, 1868, in-12); — *Novelle lombarde* (Milano, 1868, in-8); — *Alcuni Italiani contemporanei delineati* (Milano, 1868, in-8); — *Racconti storici e morali* (Milano, 1868, in-12); — *Del progresso positivo* (Torino, 1869, in-4); — *Buon senso e buon cuore* (Milano, 1870, in-16); — *Poesie* (Firenze, 1870, in-16); — *Antologia militare* (Savona, 1870, in-8); — *La Questione sociale* (Firenze, 1871, in-16); — *Portafoglio d' un operaio* (Milano, 1871, in-32); — *Dell' indipendenza italiana* (Torino, 1872, in-8); — *Gli Italiani illustri* (Milano, 1872-1874, 3 vol. in-8); — *Attenzione, riflessi di un popolaio* (Milano, 1876, in-16); — *Il Conciliatore e i Carbonari* (Milano, 1878, in-16); — *Manuale di storia italiana* (Milano, 1879, in-16); — *Gli ultimi trent' anni* (Torino, 1879, in-16); — *Monti e l' età che fù sua* (Milano, 1879, in-16); — *Alessandro Manzoni, reminiscenze* (Milano, 1882, 2 vol. in-16); — *Nuove Esigenze di una storia universale* (Milano, 1882, in-16); — *Caratteri storici* (Milano, 1882, in-16); — *Novelle brianzuole* (Milano, 1883, in-16); — *La Pompa della solenne entrata fatta nella città di Milano dalla serenissima Maria Anna Austriaca* (Milano, 1887, in-8); — *Gian Galeazzo Visconti* (Milano, 1888, in-8); — *Racconti alla buona* (Milano, 1889, in-16). Nous ne pouvons donner ici l'indication des traductions qui ont été faites de ses œuvres dans les diverses langues de l'Europe; mais nous croyons être utile à nos lecteurs en indiquant les traductions françaises : *Histoire universelle* (1843-1849, 19 vol. in-8); — *Histoire de cent ans, de 1750 à 1850* (1852-1853, 4 vol. in-12); — *Histoire des Italiens* (1859-1861, 12 vol. in-8); — *Margherita Pusterla* (1861, in-12); — *Les Hérétiques d'Italie* (1866-1871, 5 vol. in-8); — *Les Trente dernières années (1848-1878)* (Paris, 1880, in-8); — *Abrégé de l'histoire universelle* (Paris, 1883, 2 vol. in-16); —

Beccaria et le droit pénal (Paris, 1885, in-8); — *Le Carnet d'un ouvrier* (Paris, 1885, in-12).

— Mgr Antoine Ricard, directeur de l'Académie de Marseille, vicaire général de l'archevêché d'Aix, est mort le 26 mars, à Marseille. Né à La Ciotat, le 2 décembre 1824, il fit ses premières études au collège catholique de Marseille, où il fut ordonné prêtre en 1857. Vicaire à Saint-Laurent, puis professeur au collège catholique, il prit en 1861 la direction de la *Semaine religieuse* de Marseille, qui venait d'être fondée. Quatre ans après, il prenait le grade de docteur en théologie. Tandis que ses talents littéraires le faisaient appeler à la chaire de dogme de la Faculté de théologie d'Aix (1876), fonctions qu'il exerça jusqu'à la suppression des Facultés catholiques officielles, le zèle qu'il mettait au service de l'Église trouvait sa récompense dans la distinction dont l'honorait S. S. Léon XIII en l'élevant à la prélature. NN. SS. les évêques de Marseille, de Carcassonne et l'archevêque de Bordeaux l'avaient nommé chanoine honoraire ; et Mgr Gouthe-Soulard le choisit en 1892 comme l'un des vicaires généraux de l'archevêché d'Aix. Mgr Ricard, qui a pendant plusieurs années collaboré à notre revue, avait une rare facilité de travail, qui lui a permis de produire beaucoup dans tous genres : ouvrages de piété, histoire, littérature. La liste suivante de ses publications donnera une idée de cette activité : *Œuvres complètes de saint Louis de Gonzague*, recueillies et traduites pour la première fois en français (Paris, 1858, in-18) ; — *La Religieuse en oraison méditant sur la vie et l'esprit de Notre-Seigneur* (Paris, 1860-1861, 4 vol. in-12) ; — *Nouveau Mois de Marie de l'enfance* (Paris, 1860, in-18) ; — *L'Adoration perpétuelle* (Paris, 1861, in-18) ; — *Nouveau Psautier complet des écoles primaires* (Paris, 1861, in-18) ; — *La Couronne du rosaire* (Paris, 1862, in-32) ; — *Nouveau Mois du Saint-Sacrement* (Paris, 1863, in-18) ; — *Avant et après la sainte communion*, traduit du latin du R. P. J. M. Lercari (Paris, 1863, in-18) ; — *Œuvres de Jacques Marchant* (Paris, 1863-1865, 9 vol. in-8) ; — *La Passion et le Calvaire*, traduit de saint Alphonse-Marie de Liguori (Paris, 1863, in-18) ; — *La Crèche et le tabernacle* (Paris, 1864, in-32), méditations de Mgr de la Bouillerie, développées ; — *Journée du chrétien* (Marseille, 1864, in-32) ; — *Sujets de méditations pour l'adoration perpétuelle, de Mgr de la Bouillerie, développés* (Paris, 1864, in-18) ; — *La Vengeance d'un ci-devant* (Tournai, 1864, in-8), sous le pseudonyme René d'Arioul ; — *Vie de Mgr Jean-Baptiste Gault, évêque de Marseille (1595-1643)* (Marseille, 1864, in-8) ; — *Petit Traité sur les petites vertus*, de l'abbé comte Roberti, traduction nouvelle (Paris, 1864, in-64) ; — *Anna-Maria Taïgi* (Paris, 1865, in-18) ; — *Hélène, ou la Confiance des dames* (Tournai, 1865, in-18), sous le pseudonyme de René d'Arioul ; — *La Sainte Veille devant l'adorable Eucharistie* (Paris, 1866, in-32) ; — *Les Douze Mois sanctifiés par la prière* (Paris, 1866, 12 vol. in-12) ; — *Les Cérémonies de la messe* (Paris, 1867, in-18) ; — *Nouveau Mois du saint enfant Jésus* (Paris, 1867, in-32) ; — *La Parole de Pie IX*, traduit de l'italien (Paris, 1868, in-8) ; — *Le Carême* (Paris, 1869, in-32) ; — *Les Noces de Pie IX* (Paris, 1869, in-12) ; — *Nouveau Mois d'août* (Paris, 1869, in-32) ; — *Nouveau Mois de septembre* (Paris, 1869, in-32) ; — *Nouvelles Méditations sur l'Eucharistie* (Tours, 1869, in-32) ; — *Méditations et mémorial de vie chrétienne* (Paris, 1870, in-32) ; — *Examen sur les vertus et les pratiques de la vie chrétienne* (Lyon, 1873, in-18) ; — *Les Pèlerinages de la France à Notre-Dame de Lourdes en 1872* (Paris, 1873, in-12) ; — *La Virginité chrétienne dans le monde au temps présent* (Paris, 1873, in-32) ; — *L'Avent* (Paris, 1875, in-32) ; — *Le Mois de Marie des paroisses et des familles* (Paris, 1875, in-12) ; — *Petit Manuel du jubilé* (Paris, 1875, in-32) ; — *Symboles et figures de l'Eucharistie dans l'Ancien Testament* (Paris, 1876, in-32) ;

— *Petite Année liturgique* (Paris, 1879, 2 vol. 12); — *Les Matinées de l'année pieuse* (Paris, 1880, 3 vol. in-18, 2e éd. en 4 vol., 1882); — *L'École Menaisienne* (Paris, 1881-1885, 5 vol. in-12); — *Souvenirs du clergé marseillais au XIXe siècle* (Marseille, 1881, in-8); — *L'Imitation de saint François d'Assise* (Paris, 1883, in-12); — *Mgr de la Bouillerie* (Paris, 1883, in-12); — *Les Premiers Jansénistes et Port-Royal* (Paris, 1883, in-8); — *Rome sous Léon XIII* (Paris, 1883, gr. in-8); — *Les Orateurs sacrés contemporains* (Marseille, 1884-1885, 5 vol. in-8); — *Une Victime de Beaumarchais* (Paris, 1885, in-12); — *Manuel complet du jubilé du très saint rosaire* (Paris, 1886, in-32); — *L'Abbé Maury (1746-1791)* (Paris, 1887, in-12); — *Un Quart d'heure de méditation* (Paris, 1887, in-32); — *Vie de Mgr de la Bouillerie, évêque de Carcassonne, archevêque de Perga, coadjuteur de Bordeaux* (Paris, 1887, in-8); — *Une Ville de Provence pendant la période révolutionnaire (1789-1794)* (Paris, 1887, in-12); — *Le Grand Siècle. Bossuet* (Lyon, 1888, in-12); — *Le Grand Siècle. Corneille* (Lyon, 1889, in-12); — *L'Évêque de Nîmes* (Nîmes, 1889, in-8); — *Correspondance diplomatique et mémoires inédits du cardinal Maury (1792-1817)* (Lille, 1891, 2 vol. in-8); — *Mois consolateur de saint Joseph* (Paris, 1891, in-18); — *L'Abbé Combalot* (Paris, 1892, in-18); — *Au pied de l'Eucharistie* (Paris, 1892, in-12); — *Mgr Freppel* (Paris, 1892, in-18); — *Jésus adolescent* (Lille, 1892, in-16); — *Mes pèlerinages* (Lille, 1892, in-8); — *Les Grands Évêques de France au XIXe siècle* (Paris, 1892, in-8); — *Le Grand Siècle. La Bruyère* (Paris, 1892, in-16); — *Mgr de Mazenod, évêque de Marseille* (Paris, 1893, in-8); — *Le Cardinal Lavigerie* (Lille, 1893, in-8); — *Le Grand Siècle. Mme de Sévigné* (Lyon, 1893, in-16); — *Manuel des familles chrétiennes* (Lille, 1893, in-32); *La Vierge Marie* (Paris, 1893, in-8); — *Saint Joseph* (Lille, 1893, in-8); — *Mgr de Miollis, évêque de Digne (1753-1843)* (Paris, 1894, in-18); — *Les Proverbes de mon pays natal* (Marseille, 1894, in-8); — *Le Très cher Frère Trivier* (Lyon, 1894, in-16); — *La Mission de la France* (Paris, 1894, in-4); — *La Vraie Bernadette de Lourdes* (Paris, 1894, in-18); — *Christophe Colomb* (Tours, 1894, in-4); — *Sainte Marie-Madeleine, apôtre de la Providence* (Lille, 1894, in-8); — *Les Chefs-d'œuvre oratoires de l'abbé Combalot* (Paris, 1894, in-18).

— M. le duc Jules de Noailles est mort le 7 mars, à Paris. Né en octobre 1826, fils aîné du duc Paul de Noailles, il fut longtemps connu sous le nom de duc d'Ayen, que, comme tous les aînés de sa race depuis le XVIIIe siècle, il porta jusqu'à la mort de son père en 1885. Moins mêlé à la vie politique que son frère puîné, M. le marquis de Noailles, il s'acquit un excellent renom d'économiste par les ouvrages dont nous donnons ici la liste et dont quelques-uns parurent soit dans la *Revue des Deux Mondes*, soit dans le *Correspondant*, soit dans le *Journal des économistes*. L'une de ces études (*Revenu, salaire et capital*) a pris place dans les *Questions du jour*, publiées par la Société bibliographique: *De la décentralisation en Angleterre* (Paris, 1864, in-8); — *Essais de politique contemporaine* (Paris, 1869, in-8); — *De la représentation des minorités* (Paris, 1870, in-8); — *Revenu, salaire et capital* (Paris, 1872, in-8); — *Mémoire sur le caroubier* (Paris, 1873, in-8); — *Recherches sur l'estimation de la richesse nationale et privée en France et en Angleterre* (Paris, 1875, in-8); — *L'Agriculture et l'industrie devant la législation douanière* (Paris, 1881, in-8); — *Cent ans de république aux États-Unis* (Paris, 1886-1889, 2 vol. in-8).

— Le 11 mars dernier, est mort à Strasbourg, dans sa quatre-vingt-cinquième année, M. Charles Schmidt, un des savants alsaciens les plus justement estimés. Charles-Guillaume-Adolphe Schmidt naquit à Strasbourg en 1812. Son père était libraire. Il suivit les cours du Gymnase protestant, puis les cours préparatoire du Séminaire, et en 1830, ceux de la Faculté de

théologie protestante. Bachelier en théologie en 1834, licencié en 1835 et docteur en 1836, il commençait, en 1837, en qualité d'agrégé libre, ses cours au séminaire protestant. Deux ans après, il était nommé à la chaire de théologie pratique, et en 1843, professeur de la même chaire à la Faculté de théologie. En 1849, il succéda au doyen Bruch comme directeur du Gymnase protestant et resta, durant dix ans, à la tête de cet établissement. Il devait plus tard, de 1865 à 1868, reprendre ce poste. A la mort de Jung, en 1864, il devint titulaire de la chaire d'histoire ecclésiastique au Séminaire et y resta jusqu'à la suppression du séminaire protestant par les Allemands en 1872. En 1877, il obtint sa retraite après quarante années de service. Le gouvernement lui avait conféré la croix de la Légion d'honneur. Si la carrière théologique de M. Schmidt fut rapide et brillante, le meilleur de lui-même, le meilleur de son esprit demeure dans ses livres et la foule inombrable de ses articles qu'il n'avait jamais voulu réunir en volume. En dresser une liste complète serait une entreprise bien téméraire; il faut se borner à ses principaux ouvrages. Quelques-uns, écrits il y a quarante ans, font autorité aujourd'hui encore, malgré les progrès de la science, tant leur auteur avait apporté un soin scrupuleux à leur élaboration. Nous citerons : *Études sur Farel* (Strasbourg, 1854, in-4, Feld, 1858); — *Biographie de Pierre-Martyr Vermigli* (Ibid., 1835, in-4 et Elber); — *Essai sur les mystiques du XIVe siècle* (Strasbourg, 1836, in-8); — *Essai sur Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris* (Strasbourg, 1839, in-8); — *Johann Tauler von Strasburg* (Hambourg, 1841, in-8); — *Gérard Roussel, prédicateur de la reine Marguerite de Navarre* (Strasbourg, 1845, in-8); — *Histoire et doctrine de la secte des Cathares ou Albigeois* (Paris, 1849, 2 vol. in-8, couronné par l'Institut); — *La Vie et les travaux de Jean Sturm* (Strasbourg, 1855, in-8); — *Der Antheil der Strassburger an der Reformation der Churpfalz* (Strasbourg, 1856, in-8); — *Le Livre des neuf rochers de Rulman Merswin* (Leipzig, 1859, in-8); — *La France et la Saint-Barthélemy* (traduit par G. Soldan) (Paris, 1855, in-8); — *Essai historique sur la société civile dans le monde romain et sa transformation par le christianisme* (Paris, 1853, in-8, couronné par l'Académie française); — *Histoire du chapitre de Saint-Thomas de Strasbourg pendant le moyen âge* (Strasbourg, 1860, in-4); — *Vie de Mélanchthon* (Elberfeld, 1861, in-8); — *Leben und Werke Nicolaus von Basel* (Vienne, 1866, in-8); — *Strassburger Gassen- und Haeusernamen im Mittelalter* (Strasbourg, 1871, in-8, 2e édition en 1889); — *Collection des traités mystiques écrits de 1548 à 1549* (Genève, 1876, in-8); — *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle* (Paris, 1877, 2 vol. in-8, couronné par l'Institut); — *Poésies huguenotes du XVIe siècle* (Genève, 1882, in-8); — *Zur Geschichte der aeltesten Bibliotheken und Buchdrucker Strassburgs* (Strasbourg, 1882, in-8); — *Histoire de l'église chrétienne au moyen âge* (Paris, 1883, in-8); — *Michael Schutz genannt Toxites* (Strasbourg, 1889, in-8); — *Herrade de Landsberg* (Strasbourg, 1893, in-8); — *Jean Grüninger, 1483-1531*. Répertoire bibliographique strasbourgeois, I (Strassburg, 1893, in-4); — *Jean Prüss père et fils* (Strasbourg, 1893, in-4). Répert. bibl. strasbg., III; — *Martin et Jean Schott, 1481 1499, 1500-1514* (Strasbourg, 1893, in-4). Répert. bibl. strasbg., II; — *Jacques Eber, Thomas Anshelm, Pierre Attendorn, etc.* (Strasbourg, 1893, in-4). Répert. bibl. strasbg., IV; — *Mathias Hupfuff, Flach père et fils* (Strasbourg, 1893 1894, 2 vol. in-4). Répert. bibl. strasbg., V-VI. — M. Ch. Schmidt fut un collaborateur assidu de la *Revue d'Alsace* et de nombreux autres recueils, parmi lesquels nous mentionnerons les suivants : *Bulletin de la Société des monuments historiques, Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse, Annales de l'Est, Bulletin du Musée historique de Mulhouse, Studien und Kri-*

tiken, Zeitschrift für historische Theologie, Real Encyclopædie de Herzog, *Strassburger Beiträge zu den theologischen Wissenschaften, Evangelischer Kalender* de Piper, *Encyclopédie des sciences religieuses* de Lichtenberger, *Revue historique.*

— M. Henri Beauchet-Filleau, mort le 12 mars, était un des meilleurs érudits contemporains du Poitou. Nous citerons de lui les ouvrages suivants, dont le premier, comme le savent nos lecteurs, a une seconde édition en cours de publication : *Dictionnaire historique et généalogique des familles de l'ancien Poitou*, de Henri Filleau, publié avec M. Chergé (Poitiers, 1840-1854, 2 vol. in-8); — *Mémoire sur les justices royales, ecclésiastiques et seigneuriales du Poitou* (Poitiers, 1845, in-8); — *Tableau des émigrés du Poitou aux armées des princes de Condé* (Poitiers, 1845, in-8); — *Le Siège de Poitiers, par Marin Liberge. Suivi de la Bataille de Moncontour et du Siège de Saint-Jean-d'Angély.* Nouvelle édition (Poitiers, 1846, in-8); — *Recherches sur Airvau, son château et son abbaye* (Poitiers, 1853, in-8); — *Essai sur le patois poitevin* (Melle, 1864, in-8); — *Notices sur les sépultures antiques et mérovingiennes* (Niort, 1865, in-8); — *Les Épitaphes d'Oiron* (Niort, 1869, in-8); — *Pièces inédites, rares ou curieuses concernant le Poitou et les Poitevins* (Niort, 1870, in-8); — *Pouillé du diocèse de Poitiers* (Niort, 1869, in-4); — *Simples notes sur quelques pèlerinages, pieuses pratiques, usages, etc., dans le diocèse de Poitiers* (Niort, 1869, in-8); — *Dictionnaire géographique du département des Deux-Sèvres*, en collaboration avec M. Elme Ravan (Niort, 1874, in-8); — *Tiers État du Poitou en 1789* (Fontenay-le-Comte, 1888, gr. in-8); — *Clergé du Poitou en 1789* (Fontenay-le-Comte, 1890, gr. in-8).

— Le 6 mars est mort, à Clifton, un érudit et un antiquaire des plus appréciés. Né en 1811, John Maclean fut attaché au ministère de la guerre, puis il exerça, de 1865 à 1871, la charge de *Keeper of records* (conservateur des Archives) *of the ordnance*, à la tour de Londres. Il abandonna ensuite toutes fonctions officielles et fut « knighted » à Osborne en 1871. John Maclean publia, en 1857, *The life and times of sir Peter Carew*, d'après le manuscrit original, ouvrage des plus intéressants pour l'histoire de la Réforme et du comté de Devon; il édita pour la « Camden society » : *Letters of George, lord Carew, to sir Thomas Roe, ambassador to the court of the Great-Mogul (1615-1617)* (1860), et *Letters of sir Robert Cecil to sir George Carew* (1864). Vinrent ensuite son œuvre principale : *History of the Deanery of Trigg Minor*, formant trois volumes; puis : *Life of sir Thomas Seymour, baron Seymour of Sudeley* (1869); *Lives of the Berkeleys (1068-1618)*, en trois volumes, et en collaboration avec W. C. Heane : *The Gloucester visitation of 1623*. Outre ces ouvrages qui nécessitèrent de laborieuses et patientes recherches, John Maclean a publié un très grand nombre d'articles dans *Notes and Querries*, dans le *Journal of the royal institution of Cornwall*, dans le *Archaeological journal*, dans les *Transactions* de Bristol et dans plusieurs autres recueils périodiques.

— Le 16 février, est mort à Stockholm le poète et historien F.-A. Dahlgren. Né le 20 septembre 1816, à Nordmork, dans le Varmland, il termina ses études à l'Université d'Upsala, et devint simultanément, en 1841, attaché aux archives de l'État et au ministère des cultes. C'est à titre d'archiviste qu'il prit part à la publication du grand ouvrage de Chemnitz sur la guerre suédoise en Allemagne et qu'il donna la chronique d'Éric XIV. Mais les mérites de l'historien cèdent chez lui le premier rang à ceux du littérateur. Il s'exerça tour à tour et avec un succès égal à la traduction, à l'histoire littéraire par son ouvrage sur le théâtre en Suède au XVIIIe siècle et au XIXe, à la poésie. Ses pièces en dialecte sont fort populaires. L'Académie sué-

doise lui donna, en 1871, l'un de ses dix-huit fauteuils; c'est pour cette compagnie savante qu'il publia un volume sur la langue suédoise qui est fort estimé. Voici l'indication de ses principales œuvres : *Jacob Balde, latinsk skald ur sjuttonde århundradet* (Upsal, 1839, in-4); — *Om de grekiska romanerne* (Upsal, 1840, in-8); — *Romeo och Julia*, de Shakespeare (Stockholm, 1845, in-12); — *Wermländingarne* (Stockholm, 1846, in-12); — *Konung Erik XIV:s krönika*, de D. H. Hund, publié d'après les manuscrits (Stockholm, 1847, in 8); — *Samlade Skrifter*, de E. G. Geijer, édité en collaboration avec Knut Geijer (Stockholm, 1849-1855, 8 vol. in-8); — *Königlichen schwedischen in Teutschland geführten Kriegs dritter-vierter Theil*, de B. Ph. Chemnitz (Stockholm, 1855-1859, 7 livr. in-fol.); — *Elfjungfrun*, traduit du danois de J. L. Heiberg (Stockholm, 1857, in-12); — *Lifvet en dröm*, traduit de Calderon (Stockholm, 1858, in-12); — *Förteckning öfver svenska skådespel uppförda på Stockholms teatrar 1737-1863* (Stockholm, 1866, in-8); — *Inträdestal* (dans le tome XLVII des *Sveriges Akademiens Handlingar*, 1872); — *Viser på varmlanske tongmåle* (Stockholm, 1875, in-8); — *Speller nye viser på varmlanske tongmäle* (Stockholm, 1876, in-8); — *Ordlista öfver svenska språket* (Stockholm, 1880, in-8).

— Le chevalier Ludwig von Sacher Masoch, le célèbre romancier galicien, est mort le 6 mars, à Lindheim, dans sa soixantième année. Né à Lemberg, le 27 janvier 1836, il commença ses études chez son père et les termina brillamment à l'Université de Graz, où il se fit recevoir docteur à l'âge de dix-neuf ans. Deux ans après, il y devenait *dozent* d'histoire et publiait son premier ouvrage historique sur la rébellion de Gand sous Charles V. Il avait déjà donné son premier roman; et bien qu'il se soit encore occupé d'histoire par la suite, c'est surtout par les ouvrages d'imagination qu'il s'est rendu célèbre. Très favorable à la France, pour laquelle il a montré ses sympathies dans les journaux auxquels il collaborait, il a trouvé chez nous le meilleur accueil. Beaucoup de ses romans ont été traduits en français; quelques-uns ont été écrits directement dans cette langue. La *Revue des Deux Mondes* a inséré de nombreuses pages de l'écrivain galicien. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *Graf Donski, eine galiz. Geschichte* (1856, in-8); — *Der Aufstand in Gent unter Kaiser Karl V* (Schaffhausen, 1857, in-8); — *Ungarns Untergang und Maria von Oesterreich* (Leipzig, 1862, in-8); — *Der Emysaï, eine galiz. Geschichte* (Prag, 1863, in-8); — *Kaunitz, kulturhist. Roman* (Prag, 1865, 2 vol. in-8); — *Der letzte König der Magyaren, historischer Roman* (Iena, 1867, 3 vol. in-8); — *Aus dem Tagebuch eines Weltmannes* (Leipzig, 1869, in-8); — *Das Vermächtniss Kains* (Stuttgart, 1870-1877, 4 vol. in-8); — *Die geschiedene Frau* (Leipzig, 1870, 2 vol. in-8); — *Zur Ehre Götter* (Bern, 1872, in-8); — *Falscher Hermelin* (Bern, 1873, in-8); — *Russische Hofgeschichten* (Bern, 1873-1874, 4 vol. in-8); — *Wiener Hofgeschichten* (Bern, 1873-1877, 2 vol. in-8); — *Ueber den Werth der Kritik* (Bern, 1873, in-8); — *Soziale Schattenbilder* (Halle, 1873, in-8); — *Ein weiblicher Sultan* (Bern, 1873, 3 vol. in-8); — *Liebesgeschichten aus verschiedenen Jahrhunderten* (Bern, 1874-1877, 3 vol. in-8); — *Der Mann ohne Vorurtheil* (Bern, 1874, in-16); — *Die Messalinen Wiens* (Bern, 1874, in-8); — *Gute Menschen und ihre Geschichten* (Bern, 1874, in-8); — *Die Ideale unserer Zeit* (Bern, 1875, 4 vol. in-8); — *Galizische Geschichten* (Bern, 1877-1881, 2 vol. in-8); — *Die Republik der Weiberfeinde* (Leipzig, 1878, 4 vol. in-8); — *Harmlose Geschichten aus der Bühnenwelt* (Leipzig, 1878, in-8); — *Der neue Hiob* (Stuttgart, 1878, in-8); — *Judengeschichten* (Leipzig, 1878, in-16); — *Ein Mann wird gesucht* (Berlin, 1879, in-8); — *Silhouetten* (Leipzig, 1879, 2 vol. in-8); — *Die Aesthetik des Hässlichen* (Leipzig, 1880, in-8); — *Basyl der Schatzgräber*

(Leipzig, 1880, in-8); — *Neue Judengeschichten* (Leipzig, 1881, in-8); — *Basyl Hymen* (Leipzig, 1882, in-8); — *Das schwarze Cabinet* (Leipzig, 1882, in-8); — *Der alte Castellan* (Leipzig, 1882, in-8); — *Der Hajdomek* (Leipzig, 1882, in-8); — *Hasara Raba* (Leipzig, 1882, in-8); — *Der Ilau* (Leipzig, 1882, in-8); — *Der Judenraphael* (Leipzig, 1882, in-8); — *Das Paradis am Dniester* (Leipzig, 1882, in-8); — *Das Testament* (Leipzig, 1882, in-8); — *Volksgericht* (Leipzig, 1882, in-8); — *Frau von Soldan* (Leipzig, 1884, in-8); — *Amor mit dem Korporalstock* (Berlin, 1885, in-8); — *Ein Damen-Duell* (Berlin, 1885, in-8); — *Frauensache* (Berlin, 1885, in-8); — *Wiener Hofgeschichten* (Berlin, 1885, in-8); — *Eine Kaiserin beim Profoss* (Berlin, 1885, in-8); — *Die Kunst geliebt zu werden und Nur die Todten kehren nicht wieder* (Berlin, 1885, in-8); — *Der neue Paris und Eine Hochzeit im Eispalast* (Berlin, 1885, in-8); — *Venus und Adonis und Das Märchen Potemkins* (Berlin, 1885, in-8); — *Die Bluthochzeit zu Kiew. Ariella* (Berlin, 1886, in-8); — *Das Erntefest. Die Todten sind unersättlich* (Berlin, 1886, in-8); — *Polnische Ghetto-Geschichten* (München, 1886, in-8); — *Gläubiger als Heirathsstifter* (Berlin, 1886, in-8); — *Ewige Jugend und andere Geschichten* (Berlin, 1886, in-8); — *Magass der Räuber. Unser Deputirter* (Berlin, 1886, in-8); — *Gute Menschen und ihre Geschichten* (Berlin, 1886, in-8); — *Kleine Mysterien der Weltgeschichte* (Leipzig, 1886, in-8); — *Die verliebte Redaction* (Berlin, 1886, in-8); — *Sabbathai Zewy. Judith von Bialopol* (Berlin, 1886, in-8); — *Eine Schlitterfahrt und andere Geschichten* (Berlin, 1886, in-8); — *Die Seelenfängerin* (Iena, 1886, 2 vol. in-8); — *Zwei Soirées der Eremitage. Diderot in Petersburg* (Berlin, 1886, in-8); — *Die letzten Tage Peter des Grossen* (Berlin, 1886, in-8); — *Ungnade um jeden Preis* (Berlin, 1886, in-8); — *Aus einer andern Welt* (Berlin, 1886, in-8); — *Polnische Geschichten* (Breslau, 1887, in-8; — *Russische Hofgeschichten* (Berlin, 1887, 3 vol. in-8); — *Der alte Castellan* (Berlin, 1888, in-8); — *Die Gottesmutter* (Berlin, 1888, in-8); — *Deutsche Hofgeschichten* (Leipzig, 1888, in-8); — *Rococo* (Leipzig, 1888, in-8.)

— Nous devons encore une mention spéciale à M. Adolphe Maton, fondateur et directeur de la *Revue pratique du notariat belge*, emporté à cinquante-six ans, le 7 janvier dernier. Non content de doter en 1875 le notariat belge d'un organe qui lui manquait jusqu'alors, il voulut remédier à la préparation insuffisante des candidats au notariat par la création d'une école libre de pratique notariale. L'idée répondait si bien à un besoin et fut couronnée de tant de succès que l'Université catholique de Louvain, qui avait déjà conféré le titre de docteur à M. Maton, le pria de transférer son cours au sein de l'Université et lui confia en même temps d'autres chaires. Plus tard le gouvernement lui-même inscrivit au programme officiel des études de notariat l'enseignement du droit appliqué tel que l'avait créé le professeur de Louvain. Il a publié, outre sa revue, d'excellents travaux dont les titres suivent : *Dictionnaire de la pratique notariale belge* (Bruxelles, 1884-1885, 5 vol. in-8); — *De l'Enseignement du notariat en Belgique et dans les pays étrangers* (Bruxelles, 1886, in-12); — *Principes de droit fiscal* (Bruxelles, 1891-1892, 2 vol. in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Boulatignier, ancien président de section au conseil d'État, auteur d'un ouvrage estimé sur *la Fortune publique* et d'autres traités sur le droit administratif, mort, âgé de quatre-vingt-huit ans, au château du Pin, près Lons-le-Saunier, le 15 mars; — de M. Brunhes, doyen de la Faculté des sciences de Dijon, mort le 1er mars; — de M. le docteur Calmeil, aliéniste distingué, mort à Fontenay-sous-Bois, le 15 mars, âgé de quatre-vingt-douze ans; — de M. Joseph-Alfred Descudié, plus connu sous le pseudonyme d'Alfred d'Aunay, mort le 17 mars; —

de M. Marcel EDANT, secrétaire de rédaction de la *République française*, mort le 25 mars, âgé de quarante ans, à Paris; — de M. GAUME, chef de l'importante maison de librairie, mort le 5 mars; — de M. l'abbé GROSBOIS, directeur au grand séminaire du Mans; — de M. Lucien JANTET, rédacteur en chef du *Lyon républicain*, mort, âgé de cinquante-huit ans, le 13 mars, à Lyon; — de M. l'abbé LEFÈVRE, supérieur du grand séminaire de Beauvais, où il avait enseigné tour à tour la physique, la philosophie et la théologie, et doyen du chapitre de la cathédrale, mort le 18 mars; — de M. LEROUGE, rédacteur de la *Revue catholique* de Troyes; — de M. Otto LORENZ, le libraire parisien bien connu, auquel on doit le précieux *Catalogue de la librairie française* depuis 1840 jusqu'à 1890, mort le 27 mars; — de M. l'abbé MATET, supérieur du petit séminaire Saint-Pierre de Rodez; — de M. le docteur MARJOLIN, chirurgien des hôpitaux, membre de l'Académie de médecine et du conseil d'hygiène, mort à quatre-vingt-un ans, le 7 mars; — de M. Henri MEYER, professeur à la Faculté de théologie protestante de Montauban, auteur d'ouvrages estimés par ses coreligionnaires, mort le 5 mars, âgé de cinquante-quatre ans; — de M. l'abbé MOURRUT, supérieur du grand séminaire de Sens, mort dans cette ville, âgé de soixante-treize ans, le 16 mars; — de M. Antoine MOLLIÈRE, ancien président de l'Académie de Lyon, mort dans cette ville, le 18 mars, âgé de quatre-vingt-six ans; — de M. le général DE NANSOUTY, directeur de l'observatoire du Pic du Midi, mort à quatre-vingts ans, le 15 mars; — de M. H. PERCHER, plus connu sous le pseudonyme littéraire de Harry Alis, mort le 1er mars; — de M. Francis PUAUX, le fameux écrivain protestant, mort à quatre-vingt-sept ans, le 22 février; — du R. P. Joseph SAVELON, de l'Oratoire, auteur d'une monographie sur l'Oratoire de Rennes, mort le 15 mars, âgé de vingt-neuf ans; — de M. Louis SCHOENHAUPT, l'un des fondateurs du Musée historique de Mulhouse, auteur de divers ouvrages d'érudition locale, mort le 3 mars, âgé de soixante-treize ans, à Mulhouse; — de M. André TREILLE, collaborateur de divers journaux parisiens, mort le 14 mars.

— A l'étranger, on annonce la mort : du chanoine A. ABT, du chapitre de Limbourg, connu sous le pseudonyme littéraire Walther von Münich, mort en février, âgé de cinquante-trois ans; — de sir William AVERY, l'un des médecins de Sa Majesté la reine d'Angleterre, mort au commencement de mars; — de M. O. BAEHR, juriste distingué, mort le 18 février, à Cassel; — du docteur BENNETT, poète anglais estimé, mort le 4 mars; — de J.-St. BLACKIE, auteur de nombreux ouvrages, mort à Édimbourg, le 2 mars, âgé de quatre-vingt-cinq ans; — de M. K. BOEDEKER, professeur de chimie à l'Université de Gœttingue, où il est mort, âgé de soixante-dix-neuf ans, le 22 février; — de M. Joh. BOLLIG, préfet de la Bibliothèque Vaticane, orientaliste distingué, mort en mars, âgé de soixante-quatorze ans; — de M. J.-E. BOMMER, professeur de botanique à l'Université de Bruxelles, où il est mort le 20 février; — de M. J. BRÜNNER, professeur extraordinaire d'économie politique à l'Université d'Iéna, mort dans cette ville, âgé de quarante-trois ans, le 15 mars; — de sir E.-H. BUNBURY, auteur d'une excellente *History of ancient geography* et collaborateur de Smith pour ses dictionnaires, mort mars; — de M. Fr. CHAPMAN, l'éditeur bien connu de Londres; — de . Hyde CLARKE, qui s'était fait une spécialité des questions orientales, et qui l'on doit en outre un Dictionnaire anglais et un Manuel de philologie ımparée; — de Mme Camilla COLLETT, la fameuse romancière norvégienne, ıne des promotrices du mouvement pour l'émancipation des femmes, morte quatre-vingt-deux ans, le 6 mars, à Christiania; — de Mrs Andrew CROSS, llaboratrice du *Temple Bar Magazine* et qui donnait récemment *Red letter*

days of my life, morte en mars ; — de M. Dale, théologien, mort à Birmingham ; — de M. Ch. Gayarré, le littérateur bien connu de la Nouvelle-Orléans, mort en février ; — de M. von Gizycki, professeur de philosophie à l'Université de Berlin, mort à quarante-six ans, le 4 mars ; — de M. H. Gradl, historien et archéologue, mort le 2 mars, à Egra, âgé de cinquante-trois ans ; — de M. Grote, numismate et héraldiste estimé, mort à Hanovre, le 3 mars, âgé de quatre-vingt-douze ans ; — de M. Hermann Hagen, professeur de langue et littérature allemandes à Owens College (Manchester), celtisant et collaborateur du *Journal of philology*, mort le 22 février, âgé de quarante-sept ans ; — de M. Hildebrandt, professeur de médecine à l'Université de Breslau, mort à vingt-neuf ans, le 10 mars ; — de M. Hole, auteur d'une *History of mechanic's institutes*, mort en mars ; — de M. J. Jacobs, indianiste distingué, mort à Macassar (Célèbes), le 21 février, âgé de cinquante-deux ans ; — de M. Jules Keller, publiciste, mort à Berlin, âgé de cinquante-quatre ans, le 27 février ; — de M. G. Kirchheim, l'éditeur bien connu de Mayence, mort le 28 février, dans cette ville, âgé de soixante-deux ans ; — de M. Kundsen, dialectologue norvégien, mort à quatre-vingt-trois ans, le 4 mars, à Christiania ; — de l'égyptologue M. Fr.-Joseph Lauth, professeur à l'Université de Munich, où il est mort âgé de soixante-treize ans ; — de M. Ch. Lanman, publiciste, auteur d'un estimé *Dictionary of the U. S. congress*, mort, âgé de soixante-quinze ans, à New-York ; — de M. M. Lortzing, publiciste, mort à Stieglitz, le 18 février, à cinquante-cinq ans ; — de M. Walter Low, traducteur anglais de Björnson, mort à trente ans, en mars ; — de M. Arnold Mayer, philosophe et médecin, mort à quatre-vingt-six ans, à Mayence ; — de M. Mester, privat-docent de médecine à l'Université de Breslau, mort à trente et un ans, le 8 mars ; — de M. H. Meynert, historien, mort à quatre-vingt-sept ans, le 10 mars, à Vienne ; — de M. A. Moll, médecin et historien, mort à soixante-dix-sept ans, le 10 mars, à Tettnang ; — de M. Neubert, botaniste, mort à Canstatt, âgé de quatre-vingt-sept ans ; — de M. Opel, dont on estime les travaux sur l'histoire du Danemark du XVIIe siècle, mort en février ; — de M. Pohl Pincus, ancien professeur à la Faculté de médecine de Berlin, mort à soixante ans, le 12 mars ; — de M. Pycroft, auteur de *20 years in the Church* ; — de sir Henry Rawlinson, orientaliste distingué, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 5 mars, à Londres ; — de M. Ph. Riggenbach, professeur à la Faculté de théologie de Bâle, où il est mort à quarante-sept ans, le 2 mars ; — de Mlle Émilie Ringseis, poétesse et dramaturge, morte le 5 février, âgée de soixante-quatre ans, à Munich ; — de M. le vicomte de Seabra, juriste et poète, mort à Lisbonne ; — de M. A. Seidensticker, éditeur du *Telegraph* allemand d'Indianopolis, mort à soixante-trois ans ; — de M. Sieber, critique musical, mort à soixante-douze ans, à Berlin ; — de M. Will.-Noël Salisbury, longtemps attaché au Record office et qui a contribué à la publication des *Calendars*, mort âgé de soixante-dix ans ; — de M. Stelzner, professeur de géologie à l'Académie des mines de Fribourg en Suisse, mort à Wiesbaden, le 25 février ; — de M. H. Wettstein, auteur d'ouvrages pédagogiques, mort en février, à Küssnacht ; — de M. J. Zahn, qui était une autorité sur les matières de chant ecclésiastique, mort à Neuendettelsau.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 8 mars, M. Héron de Villefosse a présenté à l'Académie une patère en argent trouvée en Savoie. — Le 15 mars, M. de Lasteyrie a commencé la lecture d'un mémoire sur les miniatures qui sont l'œuvre d'André Beauneveu, contemporain de Charles VI. Cette lecture a été achevée dans la séance du 22 mars. — Le 29 mars, M. Dieulafoy a fait une commu-

nication sur les dernières campagnes de David contre les Philistins. M. Foucart a lu ensuite un mémoire de M. Radet sur l'emplacement de Dorylée.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 mars, M. Albert Sorel a terminé sa communication sur les préliminaires du traité de Campo-Formio. — Le 9 mars, M. Roussel a lu un mémoire sur les condamnés aliénés et les condamnés responsables. — Dans la séance du 16 mars, M. Aucoc commence la lecture d'un travail intitulé : Les Controverses sur la décentralisation administrative ; étude historique. Cette lecture a été achevée dans la séance du 23 mars.

Congrès. — Le dix-septième congrès international de la propriété littéraire et artistique se tiendra dans le courant de septembre, à Dresde. Le programme comprend entre autres questions : la revision de la convention de Berne ; l'extension de la même convention aux États qui ne font pas partie de l'Union ; l'institution d'un office international de dépôts.

Concours. — La Société des études historiques (5, rue Garancière) décernera le prix Raymond (1,000 fr. en un ou plusieurs prix) aux meilleurs mémoires sur les questions suivantes : 1896 (remise des manuscrits, 31 décembre 1895), *État et fonctionnement des justices seigneuriales à la veille de la Révolution, services qu'elles rendaient encore, abus qu'elles engendraient ;* — 1897 (remise, 31 décembre 1896), *Comptabilité publique et bibliographie des comptes royaux jusqu'à l'avènement des Valois.*

— L'Académie de Rouen met au concours pour 1896 une étude sur Nicolas Mesnager et sa politique (prix de 500 fr.), et pour 1897, elle décernera également un prix de 500 fr. à une des œuvres qui auront figuré à l'exposition municipale de Rouen cette année-là.

— Le sujet du prix Beneke que décernera, en 1898, la Faculté de philosophie de l'Université de Gœttingue (1er prix : 1,700 marks ; 2e prix, 680) est le suivant : *Apollodori chronicorum reliquiae colligantur, emendentur, illustrentur. Jubemus ipsum librum restitui, quo ad hoc fieri potest, artem poeticam, elocutionem, figuras dicendi explicari, consilium et studia grammatici, rationes chronologicas examinari. Optamus ut definiatur, a quibus chronica lecta sint, quantam apud posteros auctoritatem habuerint ; sed in fidem rerum narratarum inquiri non expectamus.* Le délai pour la remise des manuscrits, qui doivent être écrits en latin, est fixé au 31 mars 1897.

Paris. — Notre collaborateur M. Léon-G. Pélissier publie une importante étude sur *la Matière et les matériaux de l'histoire du premier Empire* (Paris, A. Colin, gr. in-8 de 24 p. Extrait de la *Revue internationale de l'enseignement*). Dans cette leçon d'ouverture d'un cours sur l'histoire du premier Empire fait, en 1893-1894, à la Faculté des lettres de Montpellier, le jeune professeur se montre digne disciple de Taine. On trouvera force curiosités dans ces pages écrites avec beaucoup de verve. Signalons-y surtout de nombreuses indications bibliographiques (p. 17-23). M. Pélissier a mentionné les principales publications qui, dans tous les genres (recueils périodiques, recueils épistolaires, histoires générales ou partielles, mémoires), ont été consacrées au règne de Napoléon jusqu'à ces derniers jours, en commençant par le *Moniteur de l'Empire* et en finissant par les *Mémoires* du chancelier Pasquier.

— Les projets destinés à assurer le succès de la future exposition universelle ne manquent pas ; quel sort aura celui que M. Balme présente sous ce titre : *Projet d'un monument commémoratif du centenaire de la Révolution française de 1789 à ériger entre les pavillons des Tuileries pour l'Exposition de 1900 ?* (Grenoble, Jourdan, in-8 de 31 p.) A quoi bon renouveler encore et hors de propos la glorification de la Révolution ? Quoi qu'il en soit, il est

difficile de ne pas admirer la fantastique originalité du projet de M. Balme ; mais il arrive en retard. Quatre photogravures font défiler devant nos yeux les grottes colossales, les rochers, les torrents, les fortifications gigantesques et les statues.

— La *Revue du monde latin*, qui avait suspendu sa publication depuis quelques mois, apparaît de nouveau depuis le 1er mars dernier et sous son titre primitif. Les bureaux de la Revue sont transportés, 15, rue des Apennins. Le prix de l'abonnement est de 20 fr. par an.

— Parmi les *Mélanges Julien Havet*, que notre collaborateur et ami M. E.-G. Ledos signale d'autre part, il faut remarquer une très précieuse contribution sur *l'Imposition d'Auvergne en 1357*, qu'a fournie M. Ledos. A l'aide d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, il a pu compléter les recherches de Secousse sur les états de Clermont en 1356, sur le mode et la quotité de l'impôt. Il a recueilli un grand nombre d'observations qui font de ce petit travail de vingt pages un modèle du genre. Deux pièces justificatives le terminent.

— Notre collaborateur M. Roger Lambelin a fait faire un tirage à part de l'étude très documentée qu'il a donnée à *la Quinzaine* sous le titre : *Les Finances d'une capitale ; le Budget de Paris pour 1895* (In-8 de 20 p.).

— La publication, si curieuse à tant d'égards, qui a paru jusqu'à juin dernier sous le nom de *Revue rétrospective*, vient de modifier son titre, qui sera désormais : *Nouvelle Revue rétrospective*. Le tome Ier de la « nouvelle » publication, dont le genre, le format et le prix n'ont pas varié, se distingue cependant des vingt volumes précédents en ce sens que la couverture est passée du jaune clair au rose foncé, et que les caractères d'imprimerie et le papier sont différents. Et c'est tout. Le directeur est toujours M. Paul Cottin. Ce tome Ier (Paris, 55, rue de Rivoli, *premier semestre, juillet-décembre 1894*, in-16 de 432 p., plus huit pages consacrées à un *Index* placé en tête) renferme les matières suivantes, dont l'intérêt n'échappera à personne : *Mémoires du maréchal duc de Croy-Sobre* (communication de M. le vicomte de Grouchy) ; — *Lettres de Charles de Constant* (*mai-novembre 1796*) (communication, texte et notes de M. Georges Bertin) ; — *Les Explosifs au XVIIIe siècle ;* — *Un Foudre de guerre (1793) ;* — *Documents sur le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe* (communication de M. L.-G. Pélissier) ; — *Paris en 1790, souvenirs de voyage, par Kotzebue ;* — *Surveillance de la reine Hortense au château d'Arenenberg (1823-1827)* (communication de M. Paul Bertin) ; — *Un Bas-Bleu en 1771. Lettre de Mademoiselle de la Boessière au P. Bourdin.*

— Après la publication de son livre sur *l'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, notre collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison avait été nommé chevalier de l'ordre de Charles III. Nous sommes heureux d'apprendre que son nouvel ouvrage : *Un Curé d'autrefois. L'Abbé de Talhouët*, dont nous parlons plus haut (p. 356-357), lui a valu tout récemment le titre de membre correspondant de l'Académie d'histoire de Madrid.

Agenais. — Dom du Laura, le savant bénédictin, a écrit une *Notice sur les abbés de Saint-Maurin* que notre excellent collaborateur M. Ph. Tamizey de Larroque vient de publier dans les *Annales du Midi* (tiré à part, à Toulouse, Privat, in-8 de 49 p.), en partie tout au moins, c'est-à-dire tout ce qui est consacré aux abbés antérieurs à 1660. Pourtant l'éditeur érudit n'a pas pu ne pas nous fournir une note historique bien curieuse sur le dernier abbé de Saint-Maurin. Quant aux prédécesseurs d'Édouard Vallot, ils sont présentés au public avec un soin et une perfection du détail que n'ignorent pas ceux qui connaissent M. Tamizey de Larroque. Parmi eux, il faut citer Gausbert Girval, le commissaire d'Édouard d'Angleterre, 1259-1303 ; Jour-

dain, qui lui succéda et lui ressembla ; Hugues du Tillet, 1445-1474, pieux et zélé religieux ; Jacques de Pompadour, 1552-1591 ; Léon de Durfort ; Pierre de Villamon, aumônier du Roi, etc., etc.

Bretagne. — La Société d'émulation des Côtes-du-Nord a bien rempli le tome XXXII de ses *Mémoires*, qui vient de paraître avec la date de 1894 (Saint-Brieuc, imp. F. Guyon, in-8 de xv-250 p.). Les sujets traités sont fort variés ; l'on s'en rendra compte aisément par le simple énoncé des travaux qui ont trouvé place dans ce volume : *Règle de conduite tracée par un père à son fils en 1805*, par M. G. Fraboulet ; — *Exploration d'un tumulus à l'âge de bronze*, par M. Lükis, esq.; — *François de Valois*, drame en 3 actes et 7 tableaux, par M. le vicomte H. de Tournemine ; — *Histoire municipale de Tréguer. Documents inédits des XVIe et XVIIe siècles*, par M. de la Borderie ; — *Les Bottes du cuirassier*, poésie, par A. Joubert ; — *Les Haras de Bretagne au XVIIIe siècle*, par M. de la Lande de Calan ; — *De l'Industrie laitière en Bretagne*, par M. le comte de Laubier ; — *Une Affaire d'honneur au XVIIe siècle*, par M. A. Raison du Cleuziou ; — *Le Traitement de la diphtérie par le docteur Roux*, par M. le docteur Aubry ; — *Pour les petits enfants diphtériques*, poésie, par M. A. Joubert ; — *Archives des châteaux des Côtes-du-Nord. I. Bonabry*, par MM. Tempier, Trévédy et du Cleuziou ; — *Notes sur les monuments mégalithiques*, par M. D. Tempier.

Champagne. — Le R. P. Henri Chérot publie *Une Lettre autographe du P. Pierre Le Moyne retrouvée au musée de Chaumont* (Langres, Rallet-Bideaud, gr. in-8 de 8 p. Extrait du *Bulletin de la Société*, etc.). Le savant éditeur raconte spirituellement la découverte dans un grenier du document qu'il accompagne de notes excellentes. Ce document, daté du 13 juin 1641, et adressé au P. Philippe Nicaud, doit être rapproché d'*Une Lettre inédite du P. Pierre Le Moyne à Jean Elzévier*, publiée par le P. Chérot en 1891. Ces deux curieuses lettres complètent sa savante et agréable *Étude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne* (Paris, 1887, in-8).

Comtat-Venaissin. — Les rapports entre *François Ier et la ville d'Avignon (1515-1547)* sont restés bons pendant toute la durée du règne. Si les Avignonais ont parfois fait mine de fermer leurs portes aux soldats du roi de France, ce n'a été qu'en cédant à l'instigation du légat du Saint-Siège, et leur résistance a toujours été fort molle. Trop d'intérêts les unissaient au royaume, où leur territoire se trouvait enclavé, pour qu'ils ne cherchassent pas à conserver avec leurs voisins les meilleures relations. Ils s'efforcèrent même d'obtenir des lettres de naturalité et semblèrent y réussir en 1535. Mais M. Rey, qui consacre à ces relations une brochure intéressante (Avignon, François Seguin, in-8 de 37 p.), montre qu'en fait cet acte resta lettre morte, et que ni François Ier ni ses successeurs ne se soucièrent de traiter tous les Avignonais sur le même pied que leurs sujets.

Dauphiné. — La Société des touristes du Dauphiné a publié récemment son *Annuaire pour l'année 1893* (Grenoble, Allier, in-8 de 295 p.) ; c'est le dix-neuvième de la série. La vaillante Société, qui a connu des débuts difficiles, entravés par la malveillance et l'envie, est à citer comme un exemple de ce que peuvent la volonté, le désintéressement, le travail acharné. Elle a toujours marché droit devant elle, ne voyant que le but de ses fondateurs : faire connaître et apprécier les belles montagnes du Dauphiné. Aidée depuis par de nouveaux et précieux collaborateurs, elle voit ses espérances dépassées ; le Dauphiné est aujourd'hui visité à l'égal de la Suisse. Le champ des courses nouvelles se restreignant de plus en plus, le chapitre concernant les ascensions est bref, mais la science pure gagne du terrain. Voici venir des savants qui se sont adonnés à l'étude des problèmes intéressants que pose

à chaque pas la région alpine : M. Kilian, qui observe l'état des glaciers ; M. Lachmann, qui traite des jardins botaniques en haute montagne ; M. Delebecque, qui sonde les lacs du Dauphiné et recherche leur régime. M. Moural donne un glossaire des noms topographiques, et tous les bibliographes de la Société unissent leurs efforts pour fournir une revue alpine universelle qu'on ne trouvera pas ailleurs.

— De temps immémorial, Grenoble vit avec le souvenir d'inondations formidables qui ont semé la terreur et accumulé les ruines. D'aucuns, et nous sommes de ceux-là, prétendent que les travaux de défense entrepris sont d'une valeur contestable et que, à la suite de circonstances malheureuses, les désastres se reproduiront. A lire *les Inondations de l'Isère et du Drac* (Grenoble, Drevet, in-16 de 22 p.), il semble que l'auteur, M. le général Cosseron de Villenoisy, justifie toutes les appréhensions ; il parle le langage d'un ingénieur clairvoyant, et son travail est à méditer, au moment où s'achève un hiver qui a prodigué des chutes de neige inconnues depuis bien des années.

— Ceillac est un petit village perdu au fond d'une vallée pittoresque et sauvage de l'Embrunais ; il communique peu avec le monde civilisé. Ainsi s'explique l'histoire très véridique et stupéfiante de Joseph Fournier, qui, pendant un demi-siècle, fut à la fois maire, notaire, juge de paix de la commune, où il régnait en maître absolu, non sans narguer et inquiéter l'autorité. Dans sa plaquette : *Un maire extraordinaire* (Digne, Chaspoul et Barbaroux, in-16 de 12 p.), M. Gorde fait revivre d'une façon agréable la figure légendaire de Fournier. Faisons seulement remarquer que le manuscrit cité, *Un village dans les Hautes-Alpes*, n'est pas inédit ; il a été publié, en 1838, dans la *Revue du Dauphiné ;* son auteur est bien M. Delafont, inspecteur des forêts.

— Sous ce titre : *Rapport sur les Archives du département en 1893-1894* (Gap, Jouglard, in-8 de 11 p.), le modeste et savant archiviste des Hautes-Alpes, M. l'abbé Paul Guillaume, expose, avec sa concision habituelle, l'état du service. Ce que ne dit pas l'auteur, mais ce que chacun sait, c'est qu'avec de maigres ressources, et tout en ayant à visiter maintes communes dispersées et sans communications faciles, il est arrivé à faire régner presque partout l'ordre et la propreté, ce qui n'est pas toujours facile. Devons-nous ajouter que M. l'abbé Guillaume est la providence des auteurs studieux à court de copie, et que tous peuvent continuer à mettre à l'épreuve sa science et sa bienveillance, sans les épuiser ?

— Lamartine a trop aimé et chanté les montagnes pour n'avoir pas gardé ses fervents dans le monde alpin. Dans sa charmante plaquette, tirée à petit nombre, *Lamartine et les Alpes* (Grenoble, Allier, in-8 de 91 p.), M. Victor Nicolet suit Lamartine dans ses voyages, le ramène avec *Jocelyn* au milieu des monts dauphinois, et, de l'étude des sensations alpestres de la poésie de Lamartine, arrive à l'ascension de la poésie de la montagne. Ces pages, exquises d'art et de sentiment, nous présentent, rassemblés avec un goût parfait, quelques côtés brillants, mais peu connus, de la vie et des tendances du poète. L'auteur a été compris : récemment, le nom de Lamartine a été donné à une cime vierge et isolée du massif de Belledonne.

— Le culte de sœur Benoîte est depuis bientôt deux siècles en grand honneur parmi les populations des Hautes-Alpes et des pays voisins. Dans l'*Album du pèlerinage de Notre-Dame du Laus* (Paris, Saudinos-Ritouret), revivent, simplement rappelés, l'existence de Benoîte et les miracles qui la signalèrent, en même temps qu'est décrit le joli coin de terre où se pressent aujourd'hui les pieux pèlerins. L'album se vend au profit de l'œuvre des Pèlerinages.

Franche-Comté. — M. Perruquet a donné, dans la collection connue sous le titre de *Géographies départementales de la France*, une étude physique, historique, administrative, agricole et commerciale du *Jura* (Paris, Gustave Guérin, petit in-4 de 10 p.). Très claire et très précise, cette courte mais substantielle notice est accompagnée de deux cartes en couleurs (carte physique et historique, et carte politique, administrative et économique). On trouve là, également, six gravures, dont l'une représente le portrait de l'illustre Pasteur.

— Signalons une sorte de nouvelle assez curieuse que M. Jules Mettetal vient de publier : *Une Veillée de Noël au pays de Montbéliard* (Montbéliard, Mme Mathiot-Renaud, in-16 de 32 p.). Ces pages, qui portent la marque de l'esprit protestant le plus décidé, nous racontent comment, selon l'auteur, une famille montbéliardaise se détacha du catholicisme pour embrasser la religion réformée. Pure fantaisie de lettré, où l'histoire réelle n'a rien à voir. Nous y remarquons deux lithographies intéressantes : un portrait du comte de Montbéliard, Frédéric de Wurtemberg, né en 1557, mort en 1608, et une vue du château de Montbéliard et de l'église Saint-Maimbœuf à l'époque de l'invasion des Guises.

— Dans une *Assemblée générale* des sociétaires de Franche-Comté, tenue le mardi 27 février 1895, sous la présidence de Mgr Petit, archevêque de Besançon (Besançon, Bossanne, in-32 de 15 p.), M. le marquis de Loray, dont nous avons, au dernier moment, la douleur d'apprendre la mort, a exposé le but que s'est proposé la Société bibliographique et fait ressortir la grande importance du *Polybiblion* et de la *Revue des questions historiques*. M. le chanoine Louvot a rappelé les efforts accomplis dans le Doubs, notamment en ce qui concerne la création de bibliothèques populaires. Enfin, Mgr Petit a fait, en termes qui nous ont profondément touchés, l'éloge de la Société bibliographique.

— M. l'abbé Louvot a fixé en quelques pages littéraires assurément, mais empreintes surtout de sentiments justes et pleins de cœur, la physionomie d'un prêtre parfait. Sa brochure : *A la mémoire de M. l'abbé Debedey, curé des Chaprais, chanoine honoraire de la métropole de Besançon* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-16 de 24 p.), est un hommage mérité au digne curé qui, par sa bonté naturelle et son inépuisable charité, a su conquérir l'affection de ses paroissiens en même temps que celle de ses confrères.

Guyenne et Gascogne. — Les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* viennent d'être réorganisées et paraissent maintenant sous le titre de *Revue des Universités du Midi, recueil trimestriel publié par les professeurs des Facultés des lettres d'Aix, de Bordeaux, de Montpellier et de Toulouse*. La première livraison vient d'être publiée (Bordeaux, Feret; Paris, libraires associés). Elle a cent vingt-huit pages in-8 et comprend cinq articles de fonds, un bulletin historique régional, une chronique, un compte rendu de soutenance de thèses (celles de M. l'abbé Degert, *le Cardinal d'Ossat* et *Quid ad mores ingeniaque Afrorum cognoscenda conferant sancti Augustini sermones*). Il y a lieu de signaler spécialement le *Bulletin historique*, dû à l'éminent professeur de Bordeaux M. Camille Jullian. Tout ce qui a paru depuis six ans sur l'histoire bordelaise, depuis les ouvrages en plusieurs in-4 jusqu'aux plus minces plaquettes et aux plus brefs articles, est enregistré, analysé, discuté avec une critique sûre et bienveillante, sous les six rubriques suivantes : *Documents ; Histoire politique ; Histoire littéraire ; Histoire religieuse ; Institutions ; Arts et coutumes, Biographie*. Les recueils périodiques bordelais, notamment les *Actes de l'Académie* et la *Revue catholique*, ont été dépouillés avec un soin extrême.

— Sous le titre d'*Une histoire de la petite Église*, M. Louis Audiat nous donne une excellente analyse de l'ouvrage du R. P. Drochon (Vannes, imp. Lafolye, gr. in-8 de 31 p. Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*). Non content de nous faire connaître en tous ses détails l'*Essai historique sur le schisme anticoncordataire*, publié l'an dernier par le savant religieux, M. Audiat le complète sur plusieurs points, si bien que le compte rendu devient l'indispensable supplément de la monographie. Parmi les additions et rectifications de l'habile critique, nous signalerons celles qui concernent (p. 29-30) l'établissement que la petite Église possède dans l'Agenais, à Gontaud. M. Audiat parle de cet établissement avec toute l'autorité d'un témoin oculaire, et les bibliophiles liront avec un intérêt particulier les renseignements qu'il fournit sur la bibliothèque de cet établissement, qui a été fort admirée par deux des plus éminents bibliographes de notre temps, M. Émile Picot et M. Henri Stein.

Ile-de-France. — L'opuscule intitulé : *Les Registres paroissiaux de Larchant* (Fontainebleau, imp. Ernest Bourges, in-8 de 56 p.), que M. Eugène Thoison a extrait des *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, montre tout le parti que l'on peut tirer de ces registres. Grâce à eux, l'auteur nous a fait connaître le mouvement de la population de cette localité pendant deux siècles, mortalité, longévité, fécondité, naissances. En outre, il a relevé avec soin les noms et fonctions des habitants notables, les faits historiques, les accidents et les notes météorologiques, très souvent mentionnés par le curé qui a dressé les actes. Il serait à souhaiter qu'un semblable travail fût exécuté, sinon pour toutes les localités, du moins pour les principales.

Languedoc. — La Faculté des lettres de Montpellier, toujours jalouse du bon renom de l'antique Université, et curieuse des progrès modernes, a confié un cours de paléographie et de diplomatique à l'archiviste de l'Hérault, M. Joseph Berthelé, un des archivistes paléographes les plus érudits. Il vient de publier dans la *Revue des langues romanes* sa leçon d'ouverture, qui est intitulée : *Du Rôle de l'enseignement paléographique dans les Facultés des lettres* (Tiré à part, Montpellier, Hamelin frères, in-8 de 46 p.). En dehors de l'intérêt général que présente cette leçon, elle forme une curieuse et très instructive nomenclature des ressources que présente Montpellier, comme savants et comme monuments, au double point de vue que l'auteur a envisagé. Ce ne sera donc pas une simple contribution à la science en général, mais une monographie locale extrêmement précieuse à lire, à étudier et à conserver.

— Pieuses pensées, excellents sentiments, voilà ce qu'on trouve dans un petit opusule que M. Adolphe Prieur a publié sous le titre de *Théâtre moral pour jeunes gens* (Montpellier, L. Relin, in-32). Il y a là quelques petits poèmes, faciles à apprendre et à dire, et trois comédies : Oncle et neveu, la Veille du jour, une Comédie, qui sont parfaites pour un patronage.

Limousin. — Un de nos meilleurs archéologues, M. Louis Guibert, publie une excellente notice sur quelques produits de l'école d'orfèvrerie de Limoges, qui fut une des plus importantes de toute l'Europe au moyen âge (*Reliquaires limousins. Types, formes et décor* (Tulle, imp. Crauffon, gr. in-8 de 16 p. Extrait du *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*). Cette notice complète les précédents travaux de l'auteur, notamment *l'Orfèvrerie et les orfèvres de Limoges* (1884) et *l'École monastique d'orfèvrerie de Grandmont et l'Autel majeur de l'église abbatiale* (1888).

Lorraine. — M. le baron Frédéric Seillière a extrait du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne* une étude sur le *Partage du comté de Salm en 1598* (Saint-Dié, imp. Humbert, in-8 de 72 p.), où il donne des renseigne-

ments très curieux sur bon nombre de documents qui concernent ce comté, et fait connaître en détail l'étendue des forêts qui en constituaient la richesse. Enfin, après une introduction de trente-sept pages qui expose l'état de ce comté à la fin du XVIe siècle, l'auteur publie intégralement le texte du partage des 8 et 9 septembre 1598 et le fait suivre d'une lettre de l'empereur Ferdinand II du 8 janvier 1623, portant érection de la principauté de Salm en faveur de Philippe Otto, comte Sauvage du Rhin.

Maine. — Notre très distingué confrère, M. Alexandre Célier, vient d'achever une admirable vie de notre savant collaborateur et ami, Dom Paul Piolin, en son vivant prieur de l'abbaye de Solesmes (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 116 p. Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*). Nous avons dit : admirable, parce que la vie de Dom Piolin, consacrée tout entière à la foi et à la science, est une de celles qu'il faut citer comme exemple; ensuite, parce que M. Célier n'a pas seulement recherché, fouillé, scruté, analysé avec une patience extrême, mais il a écrit dans un style limpide, et il a achevé sa brochure par une bibliographie vraiment bénédictine, c'est-à-dire complète comme sources et comme citations; enfin parce qu'un portrait de Lafon, héliogravé par Lemercier, couronne l'œuvre. Chrétiens, savants, artistes, s'uniront pour féliciter la *Société archéologique et historique du Maine* d'avoir ouvert son recueil périodique à cette belle publication, un des modèles du genre. Nos lecteurs connaissent bien le travailleur qu'était Dom Piolin. M. Alexandre Célier leur apprendra, en des pages exquises, ce qu'était le moine. Ce sera tout plaisir et tout profit pour eux.

Normandie. — Une succulence bibliographique! M. G. du Bosc de Beaumont, un érudit normand, vient de publier *les Comptes du bourreau du grand bailliage de Caen en 1545* (Bayeux, S.-A. Duvant, in-16 de 8 p.). Comme le dit fort bien l'éditeur, la justice était sévère en ce temps-là, et égale pour tous. Les « ouayes » et les alouettes elles-mêmes payaient tribut au justicier.

— Une solennité vraiment touchante a eu lieu au Havre les 20 et 21 août dernier. Il s'agissait de célébrer le cinquantième anniversaire de la fondation de la paroisse de Saint-Vincent de Paul au quartier des Quatre-Chemins, dit le Bas-Sanvic, et en même temps de l'arrivée des religieuses, en particulier de la Mère Marie Stanislas, directrice de l'école Beaupel. M. l'abbé Baray, le curé actuel de Saint-Vincent-de Paul, le digne successeur de M. l'abbé Beaupel, a publié à cette occasion deux brochures des plus intéressantes. L'une est un recueil des discours et compliments adressés à la vénérable religieuse. Prose et poésie, tout y est mêlé, confondu, réuni avec grand soin pour le plaisir de tous ceux qui aiment et respectent la bonne sœur. Cette brochure est intitulée : *Noces d'or, ou Cinquantième Anniversaire de la profession religieuse et de la venue au quartier des Quatre-Chemins de Mère Marie Stanislas* (Havre, Imp. du commerce, in-8 de 80 p.). L'autre est une curieuse pièce historique en trois tableaux, où M. l'abbé Baray a fait revivre les acteurs et les scènes d'il y a cinquante ans. Il n'a pas négligé le côté pittoresque et l'opposition antireligieuse. Il faut lui savoir grand gré d'avoir fait parler quelques-uns de ses personnages en patois haut-normand. Cette seconde brochure est intitulée : *L'Arrivée des religieuses au quartier des Quatre-Chemins* (Havre, Imp. du commerce, in-8 de 8 p.).

— Pour célébrer les noces d'or ou le cinquantième anniversaire des vœux et de la profession de la T. R. Mère Sainte-Alfrède, supérieure générale de la communauté du Sacré-Cœur de Jésus en Saint-Aubin, un poète distingué, M. P.-G. B., qui sait faire le bien tout autant que le chanter, a

recueilli diverses cantilènes composées pour la circonstance et les a réunies dans une brochure : *Écho ou pieux souvenir* (Havre, imp. du Commerce, in-8 de 16 p.).

Orléanais. — Les divers travaux qui composent le tome XXIV des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (Orléans, Herluison, gr. in-8 de 698 p.) ont tous, chacun dans son genre, une valeur réelle. Peu de sociétés savantes produisent de tels volumes. Si nous avions une préférence à marquer, nos suffrages iraient à M. Ch. Cuissard pour l'étude considérable qu'il publie sous ce titre : *Origine, formation et développement de la Bibliothèque publique d'Orléans*. Il serait vraiment à désirer que l'exemple de M. Cuissart fût suivi par qui de droit pour tous les grands dépôts de la France. Ce beau volume comprend encore : *De Quelques Mots d'ancien langage français conservés dans l'Orléanais*, par notre collaborateur M. le comte Baguenault de Puchesse ; — *Un Monument inconnu élevé à Jeanne d'Arc par la ville d'Orléans*, par M. L. Jarry ; — *Quelques Lettres inédites de Perdoulx de la Périère à l'abbé Laurent Josse Le Clerc* (*1722-1787*), par M. Ernest Jovy ; — *Genabum : Nouvelle étude, d'après les anciennes controverses et les travaux les plus récents*, par M. Guerrier ; — *Élection de Guillaume de Bussy, évêque d'Orléans, et principaux actes de son épiscopat* (*1238-1258*), par M. Ch. Cuissard ; — *L'École gratuite de dessin de la ville d'Orléans*, par M. L. Jarry ; — *Note additionnelle au mémoire sur Genabum*, par M. Guerrier.

Velay. — Sous ce titre : *La Dentelle dans le Velay* (Le Puy, imp. Marchessou, in-8 de 34 p.), M. J. Corcelle, professeur au lycée d'Annecy, vient de publier une brochure bourrée de faits, appelant l'attention sur l'origine et la fabrication de ce ravissant tissu. Dans la Haute-Loire, 130,000 fées en sabots confectionnent ces merveilleuses guipures dont raffolent les élégantes mondaines. On ignore le lieu et l'époque où cette industrie a pris naissance : Venise s'attribue l'invention du point à l'aiguille, les Flandres, celle du point au fuseau, qu'un savant belge, Van Holsbeck, affirme « avoir eu pour berceau le Velay. » Aucun document ne justifie ni ces prétentions ni cette allégation. M. Corcelle nous apprend que des inventaires et d'autres pièces établissent que l'art d'entrelacer des fils d'or, d'argent, de soie, de lin, de manière à former un fond uniforme et des ornements, se pratiquait dans le Velay dès 1408 ; on appelait ces tissus des passements. Puis est venu le mot dentelle, signalé par M. Jacotin dans un inventaire de 1595. La brochure de M. Corcelle renferme d'intéressants détails : sur le livre de modèles de F. Vinciolo, seigneur vénitien ; sur les époques de progrès et de prospérité et aussi sur les époques de crise, à la suite d'un édit de prohibition (1640) ou à la suite de guerres ; sur saint François Régis, patron des dentellières ; sur les récompenses obtenues par les fabricants du Puy aux expositions ; sur Th. Falcon et les écoles de dentellières d'où sortent des ouvrières qui arrivent à reproduire les dentelles les plus précieuses ; sur le musée créé par Th. Falcon ; enfin sur les béates, religieuses particulières au Velay.

Angleterre. — Un ouvrage des plus importants : *The Peoples and politics of the Far East*, par Henry Norman, a paru le 25 mars à la librairie T. Fisher Unwin. C'est un travail très documenté sur le Japon, la Chine, la Sibérie, le Siam et les colonies que les puissances européennes possèdent en Extrême Orient. Le texte est accompagné de plus de six cents gravures reproduisant des photographies et des vues prises par l'auteur, et de quatre cartes géographiques.

— MM. Macmillan et Cie publieront prochainement la première partie de

A History of english poetry, par W. J. Courthope. L'ouvrage comportera quatre ou cinq volumes.

— MM. Cassell annoncent la publication d'un livre posthume du professeur Henry Morley : *English writers*, traitant de Shakspeare et de son temps. Un des élèves du savant lettré, M. W. Hall Griffin, a complété les chapitres restés inachevés.

— M. Frederick Dawis Greene va faire paraître chez MM. Putnam : *The Armenian crisis*. L'auteur a habité longtemps Constantinople et l'Arménie ; il a étudié les éléments, les causes de la crise actuelle, qui a abouti aux épouvantables massacres de 1894. L'ouvrage contiendra vingt gravures et une carte nouvelle de la Turquie d'Asie.

— M. G. R. Parkin, le célèbre promoteur de la « Fédération impériale, » va publier prochainement chez MM. Macmillan un livre très condensé sur le Canada : *The Great Dominion*.

— MM. W.-H. Allen viennent d'éditer dans leur série des « Statesmen » : *The Life of prince Bismarck*, par M. Charles Lowe.

— *The World's own Book, or The Treasury of à Kempis*, par Percy Fitzgerald, est sous presse chez l'éditeur Elliot Stock ; c'est une étude savante sur l' « Imitation, » avec des fac-similés du manuscrit et de plusieurs pages des premières éditions du célèbre livre.

Belgique. — Le R. P. Henri Chérot nous donne deux nouveaux fascicules de son ouvrage, déjà deux fois loué ici : *Le Fils du grand Condé. Henry-Jules de Bourbon, duc d'Enghien. Son éducation en France et en Belgique, d'après des documents inédits* (Bruxelles, Vromant, III et IV, gr. in-8 de 38 et de 37 p. Extrait des *Précis historiques*). Le savant P. Chérot multiplie les curieux détails sur son jeune héros, sur l'illustre père de Henri-Jules de Bourbon, sur les divers professeurs du prince, sur quelques-uns de ses condisciples, sur le collège d'Anvers, sur l'Université de Louvain, sur divers personnages, tels que le président Viole et le comte d'Auteuil, auteur du *Vray Childebrand*, etc. Les renseignements bibliographiques se mêlent, dans ces deux fascicules, comme dans les précédents, aux renseignements biographiques. On y remarque aussi plusieurs lettres inédites du grand Condé, de Henry-Louis de Bourbon, de l'abbé de Marigny, l'auteur de spirituelles mazarinades, enfin une lettre du docteur Bourdelot, tirée des papiers de Lenet (Bibliothèque nationale) et que l'on rapprochera de la lettre du même original personnage, tirée des papiers de Condé (Bibliothèque de Chantilly), qui a été communiquée par Mgr le duc d'Aumale à l'Académie française dans la séance du 14 février dernier.

Espagne. — Il vient de paraître à Madrid (Paseo de Santa Engrancia, 55) un nouveau périodique dont le titre indique la nature : *Revista critica de historia y literatura española*. Par mois, une livraison de 32 pages à deux colonnes, gr. in-8.

Italie. — A l'occasion du mariage de son ami M. Rua avec Mlle Berardi Ughello, M. Francesco Flamini nous donne un curieux *Mazzetto di rime dei secoli XIV e XV* (Pisa, coi tipi di F. Mariotti, in-8 de 18 p.). Ce recueil comprend un sonnet attribué à Fazio degli Uberti ; un autre de Jacopo de Montepulciano ; des madrigaux d'Antonio degli Alberti et de Rigo Belondi ; une canzonetta de Galeazzo Marescotti ; un sonnet attribué à Pellegrini Zambucari ; un sonnet de Marco Piacentini, qui s'ajoute au recueil peu nombreux des pièces authentiques du poète ; cinq poésies de Domizio Brocardo ; un sonnet de Francesco Filelfo ; un autre de Giovanni Betti ; un autre de Banco di Bencivenni ; enfin un sonnet d'Antonio di Meglio. Tous documents précieux de l'ancienne poésie italienne, et dont

les excellentes notes du savant auteur font ressortir tout le prix.

Russie. — M. J.-F. Tokmakov entreprend deux publications importantes : l'une est un recueil de documents sur l'histoire et l'archéologie de la ville de Staraï-Oskol, gouvernement de Koursk (*Sbornik i oukazatel materialov dlia istorii, arkheologii i statistiki goroda Starago Oskola*). Le prix du premier fascicule est de 6 fr., *franco* 18 fr. avec l'album photographique; le second fascicule, de 8 fr. pour les souscripteurs, sera porté à 16 fr. après la publication. Le second ouvrage que nous annonçons est un album des antiquités de Moscou (*Albom Moskvoskoï stariny*). Deux fascicules ont paru : le premier, consacré à la tour et contenant 15 photographies, coûte 60 fr.; le prix du deuxième, contenant trente-cinq vues et plans photographiques de Moscou de 1494 à 1894, est de 100 fr. C'est à Moscou, chez l'auteur, que les ouvrages sont en vente.

Publications nouvelles. — *Cursus Scripturae sacrae. Commentarius in Genesim*, auctore Hummelauer (in-8, Lethielleux). — *Le Fils de l'Homme dans l'Évangile*, par l'abbé S. Gamber (in-18, Vic et Amat). — *Praelectiones dogmaticae*, auctore C. Pesch. T. II (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Œuvres de saint François de Sales*. T. IV et V (2 vol. gr. in-8; Genève, Trembley; Annecy, Niérat). — *Les Frères des anges*, par J.-M. A. (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Sept Méditations de sainte Thérèse sur le Pater*, par l'abbé Bernard (in-32 cartonné, Téqui). — *Une Pensée chrétienne pour chaque jour de l'année* (in-32, Desclée et de Brouwer). — *Regards dans l'autre monde*, par C. Martin (in-32, Vic et Amat). — *La Charité*, par l'abbé Fava (in-18, Bloud et Barral). — *A vingt ans. La Question du bonheur*, par Mme E. D'Aguilhon (in-18, Téqui). — *La Mythologie et les dieux, dans les « Argonautiques » et dans l' « Énéide, »* par H. de La Ville de Mirmont (in-8, Hachette). — *La Prière dans le paganisme romain*, par l'abbé A. Devaux (in-18, Lyon, Vitte). — *La Clef de la théosophie*, par Mme H. de Neufville (in-18, Société théosophique). — *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale*, par l'abbé Durand (in-8, Poussielgue). — *Modulations*, par J. Armingaud (in-18, Lemerre). — *Science catholique et savants catholiques*, par le R. P. Zahm; trad. par l'abbé J. Flageolet (in-18, Lethielleux). — *Les Œuvres sociales*, par F. Moine (in-18, H. Gautier). — *Die Vorläufer des neueren Sozialismus. Von Plato bis zu den Wiedertäufern*, von K. Kautsky (in-8, Stuttgart, Dick). — *Le Sport de l'aviron*, par Un ex-champion (in-8, May et Motteroz). — *Le Pétrole, l'asphalte et le bitume au point de vue géologique*, par A. Jaccard (in-8, cartonné, Alcan). — *Traité élémentaire de télégraphie électrique*, par L. Michaut et M. Gillet (in-18, Gauthier-Villars). — *Traité de mécanique générale*, par H. Resal (Gauthier-Villars). — *Cours de géométrie analytique*, par Niewenglowski. T. II (in-8, Gauthier-Villars). — *La Géométrie réglée et ses applications*, par G. Kœnigs (in-4, Gauthier-Villars). — *Théorie des fonctions algébriques*, par P. Appell et E. Goursat (in-8, Gauthier-Villars). — *Essai de la théorie des nombres*, par Stieltjes (in-4, Gauthier-Villars). — *La Frontière menacée*, par le capitaine Gélinet (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Livre de poche du soldat*, par J.-S. Girard (in-32 cartonné, Delhomme et Briguet). — *Cientificomania*, por J. Dominguez Berrueta (in-18, Salamanca, imp. Calatrava). — *Lehrgebäude der Hebräischen Sprache*, von prof. F.-E. König (in-8, Leipzig, Hinrich). — *Oriens*, par C. Florentin-Loriot (in-18, Lemerre). — *Le Cab*, par F. Lam (in-18, Lemerre). — *Vers à Jane*, par H. Giraud (in-18, Lemerre). — *A coups d'estompe*, par J. Bouchard (in-18, Lemerre). — *Mors et Vita*, par G. Féliz (in-18, Lemerre). — *L'Art*, pièce en 3 actes, en prose, par A. Thalasso (in-8, Lemerre). — *Le Moulin du chat qui fume*, opérette bouffe en un acte, par C. Le Roy-Villars (in-18, Bricon). — *Le Désert*, par P. Loti

(in-18, Calmann-Lévy). — *Dernier rêve*, par E. Delpit (in-18, Calmann-Lévy). *Les Marionnettes*, par H. Lavedan (in-18, Calmann-Lévy). — *Monsieur Cotillon*, par H. Rabusson (in-18, Calmann-Lévy). — *Renouveau*, par J.-H. Rosny (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Amoureux*, par G. Beaume (in-18, Plon et Nourrit). — *Berthe et Berthine*, par G. Maréschal de Bièvre (in-18, Plon et Nourrit). — *Ineffaçable*, par M. de Ebner Eschenbach (in-18, Plon et Nourrit). *Le Vicomte de Cerny*, par H. Demesse (in-18, Flammarion). — *Contes fous*, par M. Thivars (in-18, Flammarion). — *Le Conte de l'Archer*, par A. Silvestre (in-18, Flammarion). — *La Malouine*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Le Monde où l'on rit*, par J. Moinaux (in-18, Flammarion). — *La Dame de l'ennui*, par E. Tissot (in-18, Perrin). — *M'Zelle*, par L. Duvauchel (in-18, Lemerre). — *Les Possessions*, par O. Houdaille (in-18, Lemerre). — *Mon onc' Jean*, par J.-L. Hôpital (in-18, Firmin-Didot). — *Le Mystère de Kerhir*, par M. Maryan (in-18, H. Gauthier). — *Une Jeune belle-mère*, par B. de Buxy (in-18, H. Gautier). — *Le Supplice de l'opulence*, par E. Mouton (in-18, Ollendorff). — *La Chanson de l'alouette*, par le Cte A. de l'Estoile (in-8, Lyon, Storck). — *Contes*, par C. de Coulonge (in-18, chez l'auteur, Paris, 65, rue de Corvisart). — *L'Histoire et l'esprit de la littérature française au moyen âge*, par Charaux (in-8, Desclée et de Brouwer). — *XVIe siècle. Études littéraires*, par E. Faguet (in-18, Lecène et Oudin). — *Classiques populaires. Voltaire*, par E. Faguet (in-8, Lecène et Oudin). — *Études sur la littérature contemporaine*, par E. Scherer (in-18, Calmann Lévy). — *La Poesia giovanile e la canzone d'amore di Guido Cavalcanti*, studî di G. Salvadori (gr. in-8, Roma, Soc. ed. Dante Alighieri). — *Les Missionnaires français en Corée*, par A. Launay (in-18, Téqui). — *L'Afrique romaine*, par G. Boissier (in-18, Hachette). — *Jérusalem*, par P. Loti (in-18, Calmann Lévy). — *L'Afrique, anthologie géographique*, par N. Garnier (in-18, Delagrave). — *La Vérité sur Tombouctou*, par E. Guillaumet (in-18, Savine). — *Les Jésuites à Cayenne*, par le P. P. Mury (in-8, Retaux). — *Histoire narrative et descriptive du peuple romain*, par C. Seignobos (in-18 cartonné, Colin). — *Les Églises de Jérusalen, la discipline et la liturgie au IVe siècle*, par le R. P. Dom F. Cabrol (in-8, Oudin). — *La Défense de l'Église en France sous Léon XIII*, par Mgr Fèvre (in-18, Delhomme et Briguet). — *La Rome d'aujourd'hui*, par H. Joly (in-18, Dentu). — *Dans les couloirs du Vatican*, par G. de Pierrefeu (in-18, Dentu). — *Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux*, par l'abbé Vacandard (2 vol. in-8, Lecoffre). — *La Vénérable Jeanne d'Arc*, par A. de Condé (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Jeanne d'Arc*, par Un moine de Fontfroide (in-18, Lamulle et Poisson). — *Histoire du moyen âge, 395-1270*, par A. Grégoire et H. Gaillard (in-12 cartonné, Delagrave). — *Mémento chronologique, pour servir aux épreuves écrites de l'agrégation d'histoire* (petit in-16 cartonné, Colin). — *La Vie et les mœurs au jour le jour*, par R. Doumic (in-18, Perrin). — *Les Chroniqueurs français au moyen âge*, par A. Debidour et E. Etienne (in-18 cartonné, Lecène et Oudin). — *Histoire de Blanche de Castille, reine de France*, par E. Berger (in-8, Thorin). — *Histoire de France*, par J. Michelet. T. VIII. *Réforme* (in-8, Flammarion). — *La Paix d'Aix-la-Chapelle*, par le duc de Broglie (in-18, Calmann Lévy). — *Les Grands Écrivains de la France*. Nouvelle édit. publiée sous la direction de A. Regnier. *Saint-Simon*. T. XI. *Mémoires* (in-8, Hachette). — *La Révolution, d'après M. H. Taine*, par l'abbé Birot (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases. T. IV (in-18, Garnier). — *Napoléon III avant l'Empire*, par H. Thirria. T. Ier (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Mes Souvenirs, T. II. 1851-1864*, par le général du Barrail (in-8, Plon et Nourrit). — *La Leggenda e la storia dell' anno terribile* (in-8, Torino-Roma, Roux). — *Jean de Joinville et*

les seigneurs de Joinville, par H.-François Delaborde (gr. in-8, Picard). — *Les États de Normandie, leurs origines et leur développement au XIVe siècle*, par A. Coville (gr. in-8, A. Picard). — *Lectures sur la société française aux XVIIe et XVIIIe siècles*, par A. Gasquet (in-8 cartonné, Delagrave). — *La Vie privée d'autrefois*, par A. Francklin. *Les Magasins de nouveautés*. T. II ; *L'Enfant* (2 vol. in-18, Plon et Nourrit). — *A la recherche d'une religion civile*, par l'abbé Sicard (in-18, Lecoffre). — *La Vie en France sous le premier Empire*, par le vicomte de Broc (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas*, par L. Bertrand (3 vol. in-8, Bordeaux, Feret). — *Journal du général Fantin des Odoards* (in-8, Plon et Nourrit). — *Guerre de 1870. La Première Armée de l'Est*, par X. Euvrard (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *L'Armée de l'Est*, par Grenest (in-8, Garnier). — *Histoire de la guerre en Bourgogne*, par Gaudelette (in-8, Lecène et Oudin). — *La Colonisation française en Indo-Chine*, par J.-L. de Lanessan (in-12, Alcan). — *Documenti dell' antica costituzione del comune di Firenze*, pubblicati per cura di P. Santini (gr. in-4, Firenze, Vieusseux). — *Carlo Emanuele I*, per G. Curti (gr. in-8, Milano, Rebeschini). — *Les Musulmanes contemporaines*, par Nazimé-Roukie (in-18 Lemerre). — *Aegypten und die aegyptische Frage*, von K. Kron (in-8, Leipzig, Renger). — *A travers dix années, 1885-1894*, par Woeste (2 vol. in-8, Soc. belge de librairie). — *La Maison de Croy, étude héraldique, historique et critique*, par Burg Adels-Torn (in-4, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Un Avocat journaliste au XVIIIe siècle. Linguet*, par J. Cruppi (in-8, Hachette). — *M. Victor Cousin, sa vie et sa correspondance*, par Barthélemy-Saint-Hilaire (3 vol. in-8, Alcan, Hachette). — *Programma scolastico di paleografia latina e di diplomatica*, esposto da C. Paoli (in-8, Firenze, Sansoni). — *Antiquités nationales*, par S. Reinach (in-8, Firmin-Didot). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Thesaurus biblicus. — Existe-t-il des ouvrages modernes dans le genre du *Thesaurus biblicus* de Löhner, donnant par ordre de *matières* tous les textes de l'Écriture concernant un sujet déterminé?

Holzhauser. — Où peut-on se procurer le commentaire de l'Apocalypse de Barthélemy Holzhauser, traduction française par le chanoine de Vuilleret?

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYSAUBRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an ; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr. ; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties*,	France : 250 fr.	— Etranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule*,	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule*,	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50 ; — technique, 1 fr. ; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Administrateur délégué du *Polybiblion*.

COLLECTIONS

Les années 1868-1894 sont en vente, et forment SOIXANTE-DOUZE VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 3, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1894

Articles de fond. — Abbé BREUILS : L'Église au XIe siècle dans la Gascogne. — Abbé VACANDARD : Les Origines de l'hérésie albigeoise. — Noël VALOIS : L'expédition et la mort de Louis Ier d'Anjou en Italie (1382-1384). — Vicomte DE RICHEMONT : Un Prêtre émigré en Italie en 1793, d'après sa correspondance inédite. — Abbé F. DE MOOR : La Fin du nouvel empire chaldéen. — Alfred SPONT : La Marine française sous le règne de Charles VIII. — Abbé GENDRY : Les Débuts du Joséphisme. Démêlés entre Pie VI et Joseph II. — C. GEOFFROY DE GRANDMAISON : Les Cardinaux noirs (1810-1814). — L.-G. PÉLISSIER, professeur à la Faculté des lettres à Montpellier : La Politique de Trivulce au début du règne de Louis XII. — A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut : Le Veuvage de Françoise d'Aubigné. — V. FOURNEL : Les Comédiens dans les armées sous la République française. — L. SCIOUT : Le Directoire et la République cisalpine. — Paul ALLARD : Le Paganisme au milieu du IVe siècle. Situation légale et matérielle. — Comte DE LA FERRIÈRE : Catherine de Médicis et les Politiques. — Octave VIGIER : Une Invasion en France sous Louis XIII. — Abbé Ernest ALLAIN : Un Grand Diocèse d'autrefois. Organisation administrative et financière.

Mélanges. — Godefroid KURTH : Les Origines de la France (période mérovingienne et carolingienne), d'après M. Fustel de Coulanges. — Abbé P. BATIFFOL : L'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. — L. PINGAUD : La Dalmatie de 1797 à 1815. — Comte DE MAS-LATRIE : Les Seigneurs d'Arsur en Terre-Sainte. — Marquis TERRIER DE LORAY : Une Question de chronologie biblique. — Abbé F. DE MOOR : Gubaru et Darius le Mède. Nouvelles preuves de la valeur historique du livre de Daniel. — Dom L. LEVÊQUE : De l'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. Réponse à M. l'abbé Batiffol. — Comte DE PUYMAIGRE : Un Recueil d'inscriptions en l'honneur de Jeanne d'Arc. — DE LANZAC DE LABORIE : Un Préfet indépendant sous Napoléon. Voyer d'Argenson à Anvers. — DE LA ROCHETERIE : Les Mémoires du chancelier Pasquier. — BAGUENAULT DE PUCHESSE : Le P. Joseph et Richelieu. — Le R. P. PIERLING : Un Manuscrit du Vatican sur le tsar Dimitri de Moscou. — Eugène WELVERT : Un Prêtre régicide. Le Conventionnel Chasles.

Courriers allemand, anglais, belge, du Nord, russe, italien, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE ET UNIÈME. — LXXIIIe DE LA COLLECTION

CINQUIÈME LIVRAISON. — MAI

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Lanoye (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, ancien Directeur de la Librairie de la Propagande, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José Ruiz y Cie (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1895

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE MAI 1895

I. — HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE, par M. L. Robert.

II. — OUVRAGES RÉCENTS SUR JEANNE D'ARC, par M. M. S.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — C. Pesch : Praelectiones dogmaticae (p. 427).

Sciences et Arts. — A. Peralès y Guttierrez : El Supernaturalismo de santa Teresa y la Filosofia medica (p. 428). — S. Le Gall : Le Philosophe Tchou Hi, sa doctrine, son influence (p. 430). — Zahm : Science catholique et savants catholiques, trad. par M. Flageolet (p. 430). — J.-B. Reygasse : L'Humanité, son évolution, depuis la création jusqu'à la fin des temps (p. 432). — L. Kronecker : Vorlesungen über Mathematik (p. 433). — E. Cesaro : Corso di analisi algebrica (p. 434). — M. Vachon : Les Arts et les industries du papier en France (p. 434).

Belles-Lettres. — J.-W. Beck : Plinii secundi librorum dubii sermonis VIII reliquiae (p. 435)). — E. Bouchet : Précis des littératures étrangères anciennes et modernes (p 435). — P. Toldo : Contributo allo studio della novella francese del xv e xvi secolo (p. 437). — Studî su Matteo Maria Boïardo (p. 438).—A. Volta : Storia poetica di Orlando studiata in sei poemi (p. 438).

Histoire. — A. von Gutschmid : Kleine Schriften (p. 440). — A. Hauvette : Hérodote historien des guerres médiques (p. 441). — G. Grupp : Kulturgeschichte des Mittelalters (p. 443). — R. Suérus et E. Guillot : Histoire contemporaine (1789-1890) (p. 443). — Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès (p. 444). — De Broc : La Vie en France sous le premier Empire (p. 446). — J.-H. Rose : The Revolutionary and Napoleonic era, 1789-1815 (p. 447). — F. Masson : Napoléon chez lui. La Journée de l'Empereur aux Tuileries (p. 448). — Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'Empereur, sur la vie privée de Napoléon, sa famille et sa cour (p. 449). — G. Firmin-Didot : La Captivité de Sainte-Hélène (p. 449). — J. Lémann : Napoléon Ier et les Israélites. La Prépondérance juive (p. 449). — De Dreux-Brézé : Notes et Souvenirs pour servir à l'histoire du parti royaliste (1872-1883) (p. 450). — Tillette de Clermont-Tonnerre : Mémoires du chevalier de Mautort (p. 452). — A. Bouillet : L'Église et le trésor de Conques (p. 453). — Mercier : Lamennais (p. 454). — C. Sommervogel : Bibliothèque de la Compagnie de Jésus (p. 455).

IV. — BULLETIN. — A. Boudinhon : Étude théologique sur les ordinations anglicanes (p. 457). — C. Defrance : De la Consécration épiscopale, d'après le Pontifical romain (p. 457). — C. Defrance : Le Sacrement de l'Ordre, d'après le Pontifical romain (p. 457). — H. Guillaud : Le Code des répartiteurs (p. 458). — J.-J. Bachan : L'Avocat de l'apiculteur (p. 458). — C. Derouet : Guide contentieux des voyageurs, baigneurs et hivernants en France (p. 458). — H. de la Ville de Mirmont : De Ausonii Mosella (p. 458). — Mgr Ricard : La Vraie Bernadette de Lourdes (p. 459). — Les Lettres de Henri Lasserre à l'occasion du roman de Zola (p. 459). — J. Crestey : Le « Lourdes » de Zola (p. 459). — T. Dupuy : Considérations sur la littérature française moderne (p. 460). — De Wismes : Les Chars aux époques diverses (p. 460).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. C. Doucet, Terrier de Loray, G. Freytag, G. Milanesi, P. Smith, etc. — Concours. — Congrès. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace. — Allemagne. — Angleterre. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Portugal. — Tunisie. — Etats-Unis. — Publications nouvelles.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *La Tunique sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ, conservée dans l'église d'Argenteuil*, par A. Jacquemot, curé de Boissy-Saint-Léger. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, in-12 de 299 p., 2 fr. — 2. *Histoire de la sainte Tunique d'Argenteuil, manuscrit inédit d'un bénédictin de Saint-Maur*, par l'abbé Vanel. Paris, Havard, 1894, in-8 de 296 p., 3 fr. — 3. *Le Memorie dei SS. Apostoli Pietro e Paolo nella città di Roma con alcune notizie sul cimitero apostolico di Priscilla*, per Orazio Marucchi. Roma, tip. editrice romana, 1894, in-8 de 130 p., 2 fr. — 4. *Saint Étienne et son sanctuaire à Jérusalem*, par le P. M.-J. Lagrange, des Frères Prêcheurs. Paris, A. Picard, 1894, in-8 de xvi-189 p., 5 fr. — 5. *Pierre le Vénérable, ou la Vie et l'influence monastiques au XIIe siècle*, par M. Demimuid, 2e édit. Paris, Téqui, 1895, in-8 de ix-283 p., 3 fr. — 6. *Vita di San Giovanni di Matha, fondatore dell' ordine della Santissima Trinità per la redenzione degli schiavi*, dal R. P. Callisto della Providenza, trad. del francese dal P. Saverio dell' Imm. Concezione. Roma, Tip. della « Vera Roma, » 1894, in-8 de 567 p., 4 fr. — 7. *Cartulaire ou Histoire diplomatique de saint Dominique* avec illustrations documentaires. T. Ier, par les PP. Balme et Lelaidier. Paris, Bureaux de l' « Année dominicaine, » 1893, in-8 de 551 p., 10 fr. — 8. *Saint Antoine de Padoue, le grand thaumaturge de l'heure présente. Les Objets perdus. Le Pain des pauvres*, par Mgr A. Ricard, 2e édit. Paris, Retaux, 1895, in-12 de viii-404 p., 3 fr. 50. — 9. *Saint Bernard et le château de Fontaines-lez-Dijon, étude historique et archéologique*, par l'abbé Chomton. Dijon, Union typogr., 3 vol. in-8 illustrés. T. Ier (1891), de viii-199 p.; t. II (1894), de 298 p.; t. III (1895), de 230 p. — 10. *Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux*, par l'abbé E. Vacandard. Paris, Lecoffre, 1895, 2 vol. in-8 de liv-505 p. et 588 p., 15 fr. — 11. *Le Docteur angélique saint Thomas d'Aquin*, par le chanoine Jules Didiot, 2e éd., Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, in-8 de x-315 p., illustré, 5 fr. — 12. *Sainte Catherine de Sienne*, par la comtesse de Flavigny. Paris, Mignard, 1895, 3e édit., in-12 de xvi-680 p., 5 fr. 50. — 13. *Histoire de saint Vincent Ferrier*, par le P. Fages, des Frères Prêcheurs. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1894), 2 vol. in-12 de 354-cxlii et de 450-ci p., 7 fr. — 14. *Jean Gerson, sa vie, son temps, ses œuvres*, par A.-L. Masson. Lyon, Vitte, 1894, in-8 de 424 p., 4 fr. 50. — 15. *Le Bienheureux Bernardin de Feltre, des Frères Mineurs de l'Observance*, par l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien. Vanves, Imp. franciscaine missionnaire, 1894, petit in-16 de 242 p., 0 fr. 50. — 16. *Le Bienheureux Jean d'Avila*, par le P. J.-B. Coudere, S. J. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, in-12 de 140 p., 0 fr. 65. — 17. *Saint François de Xavier, de la Compagnie de Jésus. Son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux*, 1re série, par le P. L.-Jos.-Marie Cros, S. J. Toulouse, A. Loubens, 1894, in-8 de x-544 p., illustré, 5 fr. — 18. *Vie du Père Jacques Lainez, second général de la Compagnie de Jésus*, par le P. Joseph Boero, S. J., trad. de l'italien par le P. Victor de Coppier, S. J. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, in-8 de 306 p., 3 fr. 50. — 19. *Saint Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus. Son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux*, par le P. L.-Jos.-Marie Cros, S. J. Toulouse, Loubens, 1894, in-8 de xii-369 p., 3 fr. 50. — 20. *Histoire de Mlle Le Gras (Louise de Marillac)*, par la comtesse de Richemont, 4e édit. Paris, Poussielgue, 1894, in-12 de xviii-392 p., 3 fr. 50. — 21. *Vie du Vénérable J.-B. Gault, prêtre de l'Oratoire, évêque de Marseille en 1643*, par l'abbé Payan d'Augery. Marseille, Verdot, 1894, in-12 de xii-360 p., 2 fr. — 22. *Vie merveilleuse de la Vénérable Mère Agnès de Jésus, prieure du couvent de Sainte-Catherine de Sienne à Langeac*, par Marie-Anne Catherine (Marie-Emma

LACHAUD). Paris, Vic et Amat, 1894, in-12 de 143 p., 1 fr. 25. — 23. *La Vie de la Vénérable Mère Marie Poussepin, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Charité de la Présentation de la Sainte Vierge*, par le docteur B.-TH. POUAN Paris, Lethielleux, 1894, in-8 de XV-584 p., 7 fr. — 24. *Histoire générale de la Société des missions étrangères*, par ADRIEN LAUNAY, de la même Société. Paris, Téqui, 3 vol. in-8 de III-595, 594 et 646 p., 22 fr. 50. — 25. *La Vita di Sant' Alfonso de' Liguori*, par S. E. le cardinal ALPHONSE CAPECELATRO. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1893, 2 vol. in-8 de 477 et 623 p., 8 fr. — 26. *La Vita del P. Lodovico da Casoria*, 2e édit., par le même. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, in-8 de 772 p. — 27. *Vie de la Révérende Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, fondatrice et première supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur d'Angers*, par l'abbé H. PASQUIER. Paris, Lethielleux, 1894, 2 vol. in-8 de VII-482 et 612 p., 8 fr. — 28. *Vie de la Révérende Mère Marie-Françoise, fondatrice de la Congrégation des religieuses du Saint-Nom de Jésus*. Paris, Lecoffre, 1895, in-8 de 488 p, 3 fr. 50. — 29. *Vie de la Révérende Mère Saint-Augustin, née Anne Quinon, fondatrice et supérieure générale de la Congrégation des Sœurs de Marie-Joseph pour les prisons*. Paris, Delhomme et Briguet, in-12 de X-178 p., 2 fr. 50. — 30. *Les Petites Sœurs des Pauvres, ou la Merveille du XIXe siècle*, par Mme ABEL RAM. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in 12 de 319 p., 3 fr. 50. — 31. *Catinon-Menette*, par l'abbé J.-B. SERRES, 2e édit. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 de XVIII-222 p., 1 fr. 50. — 32. *Vie du Père Chevrier, fondateur de la Providence du Prado, à Lyon*, par J.-M. VILLEFRANCHE. Paris, Vic et Amat, 1894, in-8 de XIII-378 p., 3 fr. 50. — 33. *Vie de Mgr Puginier, évêque de Mauricastre, vicaire apostolique du Tonkin occidental*, par E. LOUVET. Hanoï, Schneider, 1894, gr. in-8 de VII-602 p., 7 fr. — 34. *Les Missionnaires de France dans le Pacifique. Nouvelle-Calédonie*, par LÉON FAUTRAT. Paris, Retaux, 1895, in-8 de 165 p., 3 fr. — 35. *Les Papes*, par le P. MARIN DE BOYLESVE, S. J., 3e édit. Tours, Mame, 1892, in-8 de XII-240 p., 1 fr. — 36. *Le Miracle en France au XIXe siècle*, par ARTHUR LOTH. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, gr. in-8 de 366 p., 5 fr. — 37. *Lourdes. Hommes et choses*, par l'abbé DOMENECH. Lyon, Vitte, 1894, in-8 de 327 p, 3 fr. — 38. *Notre-Dame de Pontmain*, par LOUIS COLIN. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-12 de XXIII-407 p., 4 fr. — 39. *Ménologe, ou Livre d'or des curés et prêtres séculiers*, par l'abbé BAURENS DE MOLINIER. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, in-8 de 304 p., 3 fr. — 40. *Les Vierges saintes*, par Mme A. DE GENTELLES. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1894, in-8 de 215 p., 1 fr. — 41. *Félix André, ou Vie édifiante d'un congréganiste*, par FERNAND ANDRÉ. Avignon, Seguin, 1894, in-12 de 98 p., 1 fr. — 42. *Petites Fleurs de la vie de la Vénérable Mère Marie de Sales Chappuis de l'ordre de la Visitation*. Paris, Bureaux des « Annales salésiennes, » in-32 de 50 p.

1. — Les églises de Trèves et d'Argenteuil prétendent posséder toutes les deux la sainte Tunique inconsutile de Notre-Seigneur Jésus-Christ. M. l'abbé Jacquemot a vu, touché, étudié la robe de Trèves, lors de son ostension en 1891, et la *Sainte Tunique d'Argenteuil* en 1892, au cours de l'examen qu'en fit Mgr Goux, évêque de Versailles. Il conclut que « celle des deux tuniques que Notre-Seigneur porta jusqu'au Calvaire et qui fut tirée au sort, » c'est la relique de France, sans que cette solution s'appuie sur la tradition. Son travail se divise en quatre parties : 1° Étude historique sur l'authenticité de la relique d'Argenteuil ; 2° Étude historique sur le culte qui, de temps immémorial, lui a été rendu ; 3° Étude objective de la forme, de la nature du tissu et de la couleur de cette relique ; 4° Courte notice sur les grâces obtenues par la vénération de la sainte tunique d'Argenteuil. En ce qui regarde l'authenticité, « en dehors de la preuve de tradition qui demeure intacte, dit M. Jacquemot, et qui est une autorité pour les catholiques...., jusqu'à la charte de 1156, il n'y a pas de texte concluant en faveur de la relique.... Depuis 1156 jusqu'à

nos jours, la tradition est vivante et les témoignages ininterrompus » (p. 17-18). Il tient pour l'axiome du droit ecclésiastique : *Reliquiae antiquae habendae sunt in ea veneratione in qua hactenus fuerunt*, c'est-à-dire qu'on doit entourer les anciennes reliques de l'honneur qu'elles ont toujours possédé (Benoît XIV, *De Canonizat.*, l. IV, c. XXIV). Ensuite il établit par la charte d'Hugues, archevêque de Rouen (1156), qu'à cette époque on vénérait la sainte Tunique à Argenteuil ; ce culte n'a pas cessé depuis, et la tradition pour le fond est inébranlable et confirmée de tout leur poids par les analyses scientifiques récentes. L'examen, en effet, montre que la relique est une tunique inconsutile. Quant aux taches, la science de MM. Lafon et Roussel, des Gobelins, y a reconnu du sang humain. Leur jugement sur le tissu, qu'ils déclarent semblable aux anciens tissus coptes du IIe et du IIIe siècle et non contemporain au moins du Ier siècle, ne serait pas d'une valeur probante absolue en faveur de l'authenticité de la sainte Tunique. Page 77, l'interprétation des mots : *Silere nequeo*, de Grégoire de Tours, dans le passage où il rapporte le bruit d'après lequel, à son époque, la sainte Tunique aurait été conservée à Galata, près de Constantinople, ne nous paraît pas exacte ; ce n'est point parce que ce bruit était fort répandu, mais plutôt en raison de l'excellence de la précieuse relique, qu'il ne peut garder le silence ; du reste, le texte dit expressément qu'il a appris ce fait de « quelques » personnes (p. 75). Pourquoi l'auteur, qui a une connaissance parfaite de la bibliographie de son sujet, ne met-il pas plus de soin dans les références? Ainsi, page 24, note 2, il n'y a pas de page ni de volume indiqués pour la citation tirée de Mabillon ; insuffisantes encore sont les références page 48, notes 1 et 2 ; pages 49, 64, note 1 ; page 66, note 2 ; page 67, note 1 ; page 230, pour les sources consultées, l'auteur donne le titre seul de l'ouvrage ; combien il eût été plus conforme aux règles de l'historiographie actuelle de mentionner le tome et l'édition, sinon les chapitres !

2. — M. l'abbé Vanel, avec des conclusions tout opposées à celles du curé-doyen de Boissy-Saint-Léger, a fait aussi paraître une *Histoire de la Sainte Tunique d'Argenteuil*. Elle n'est que la mise au jour d'un manuscrit inédit d'un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, Dom Vyard. Né à Étaples (Boulonnais) en 1639, il mourut à Valery-sur-Mer, le 23 mai 1714, après avoir séjourné plusieurs années au couvent d'Argenteuil. C'est là qu'il composa un écrit où il ne met pas en doute l'authenticité de la relique. C'est de Dom Vyard que Dom Gerberon a tiré les matériaux de *la Robe sans couture de Notre-Seigneur*, laquelle n'a pas eu moins de huit éditions de 1677 à 1838. L'abbé Vanel rejette la thèse de M. Jacquemot (p. 31 et suiv.) en s'appuyant sur l'argument négatif *ex silentio* et en échafaudant lui-même des hypothèses qui ne reposent sur aucun texte historique.

3. — Comme la sainte Tunique sanglante nous rappelle la Passion et

la mort de Jésus-Christ, les *Memorie dei SS. apostoli Pietro e Paolo nella città di Roma* nous retracent les voyages, les travaux, la mort et le culte des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul. Les différents chapitres en révéleront tout l'intérêt : la Venue de saint Pierre à Rome ; les Sépulcres des deux apôtres ; les Lieux de leur martyre ; le Cimetière apostolique de Priscille ; les Deux Chaires de saint Pierre ; les Portraits de saint Pierre et de saint Paul d'après la médaille de bronze et les verres antiques retrouvés aux catacombes. Cet opuscule est un très documenté et très instructif travail de vulgarisation archéologique touchant les origines du christianisme. Le premier chapitre démontre le constant accord des *Actes des Apôtres* avec les auteurs ecclésiastiques ou profanes les plus anciens au sujet de l'itinéraire suivi par les deux apôtres venant à Rome. A la lumière des découvertes archéologiques récentes, l'auteur examine l'arrivée et le séjour de saint Pierre dans la Ville éternelle ; les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul et les différentes translations de leurs restes saints ; les lieux de leur martyre : le Vatican et la voie d'Ostie ; l'existence et l'histoire des deux chaires de saint Pierre et leur authenticité. M. Orazio Marucchi, l'un des disciples les plus distingués du regretté commandeur de Rossi, dont il continue le *Bullettino di archeologia cristiana*, discute avec une haute sagacité certains points historiques fort controversés de la vie des deux apôtres, et particulièrement les diverses translations de leurs reliques. Dans cette étude compendieuse, il fait preuve d'une connaissance peu commune de l'archéologie catacombaire et des travaux s'y référant, soit anciens, soit modernes.

4. — C'est à l'archéologie palestinienne que nous sommes redevables de *Saint Étienne et son sanctuaire à Jérusalem :* la vie et le martyre du premier diacre. Cette monographie suppose une connaissance scripturaire et patristique érudite et des aptitudes spéciales pour les études bibliques, qui ont pris depuis quelques années un si considérable essor. Le style est d'une allure vive, d'une émotion souvent saisissante, quoique trop oratoire parfois. Saint Étienne fut un vrai libéral : pour lui, le Christ est venu sauver « tous » les hommes et non pas seulement la nation juive. Il fut le martyr de la rédemption universelle, qu'il soutenait de toute la force de son cœur d'apôtre contre les prétentions des hébraïsants ; il était le protecteur des hellénistes, « communauté regardée par les purs Hébreux comme entachée d'esprit grec » (p. 5), et lui-même appartenait à cette communauté. Aussi l'estimait-on l'ennemi des Juifs, surtout de ceux de la dispersion. Les pharisiens, eux les purs, voulaient bien admettre les Gentils au royaume de Dieu, mais à la condition de les incorporer à Israël. C'est ainsi que s'exerça, entre le parti étroit des Juifs et Étienne aux idées universalistes, une lutte longue et acharnée, surtout de la part des synagogues étrangères. L'éloquence d'Étienne vainquit les controversistes, et sa perte fut irrévocablement décidée. Telle fut la

raison peu nettement connue qui fit traduire le premier diacre devant le Sanhédrin et lui valut la couronne du martyre.

Quel fut le lieu exact où il fut lapidé? Question longtemps débattue et que le P. Lagrange tente de résoudre. Il prétend et prouve que ce fut à une légère distance de la porte de Damas, au nord de Jérusalem, là même où l'impératrice Eudoxie, épouse de Théodose, fit élever une basilique en l'honneur du premier martyr et où furent transportés ses restes sacrés, après un séjour d'un ou de deux siècles dans l'église de Sion. Elle construisit, en même temps, un vaste monastère à côté du corps saint. A l'invasion des Perses, elle fut ruinée; une chapelle fut bâtie sur les débris de la basilique vers le IXe ou le Xe siècle. Il est au moins certain qu'un oratoire y existait au moment du siège de Jérusalem par les croisés. En dépit des ruines, les pèlerins visitaient encore le lieu de la lapidation pendant tout le cours du XIIIe siècle. Ensuite la tradition s'égara et on finit par penser que la basilique eudoxienne avait été construite sur les rampes voisines du Cédron.

En 1882, on découvrit les restes de l'ancienne église, et le P. Mathieu, dominicain, acheta le terrain où ils se trouvaient, avec l'intention d'y rétablir le culte en l'honneur du premier diacre. Les fouilles commencèrent et le jour fut fait: c'était vraiment une basilique du type constantinien, de l'époque de l'empereur Théodose, aux chapiteaux corinthiens, précédée d'un atrium et, très probablement, de propylées, comme c'était l'usage en Syrie au IVe et au Ve siècle, avec hypogée où se rencontraient « des chambres sépulcrales avec des lits au lieu de fours à cercueils. » Cette particularité indiquerait une origine juive et fort antique, « car on a trouvé ce genre de sépultures dans de très anciens tombeaux phéniciens et chypriotes. Cependant la présence d'une auge évidée dans l'une des banquettes et le bourrelet taillé pour soutenir la tête feraient songer au temps d'Hérode. » Lorsque la basilique fut bâtie, le séculaire hypogée fut continué avec des « arcosolia » ou de petites auges, couverts de croix et d'inscriptions chrétiennes grecques. Tous ces restes vénérables sont reproduits dans le volume par des planches d'une belle exécution, ainsi que le plan d'ensemble de la basilique et de l'oratoire des croisés. L'authenticité du sanctuaire constantinien y est établie avec les meilleures preuves qu'il soit possible d'apporter, mais aucune inscription, aucun monument positif, ne peuvent être invoqués pour soutenir l'identité de l'emplacement de la basilique primitive et du lieu de la lapidation. Les dominicains veulent restaurer les débris de cet antique temple dédié au premier martyr, avec les dons généreux des fidèles. Déjà ils y ont fait construire une École biblique actuellement en exercice et dont la *Revue biblique* est l'organe intéressant. La lecture de ce livre, nous l'espérons, contribuera à donner de l'élan à cette double pensée si profondément chrétienne.

5. — L'étude critique des saintes Écritures n'est point une spécialité de notre siècle inquiet et chercheur. La grande et illustre famille bénédictine s'y livra dès son berceau et devint un foyer de lumière pour le monde occidental surtout. *Pierre le Vénérable* fut l'un de ses plus glorieux enfants et l'un de ses plus saints abbés, malgré la décadence monastique de son époque (1092 ou 1094-1156). Il fut l'idéal du moine au XIIe siècle. — Son existence est l'image de la vraie vie clunisienne. Il exerça une salutaire action, non seulement sur la réforme du cloître, mais encore sur les principaux événements de son temps. « Si le nom de Pierre le Vénérable ne figure pas dans le mouvement philosophique du XIIe siècle, il est lié à la plupart des événements qui, à cette époque, appelèrent l'attention du monde et de l'Église, et agirent sur leurs destinées » (p. 212). Le relâchement de ses religieux entraînait l'ordre de Cluny vers une ruine prochaine. Il s'y opposa de toute la force de son énergique gouvernement et de son saint exemple pendant trente ans, sans obtenir d'appréciables résultats. Il prit une grande part à l'extinction du schisme qui éclata lors de l'élévation d'Innocent II au souverain pontificat. Au milieu de l'anarchie féodale il parla haut et ferme aux barons et défendit la roture contre leurs oppressions; il favorisa le mouvement communal qui se dessinait alors. Dieu le choisit pour être l'instrument de la conversion du fameux Abélard, qui, brisé par la lutte et la maladie, se réfugia à Cluny, où il se fit moine. Pierre lui adoucit le déclin d'une vie si tourmentée et lui donna la dernière absolution (p. 159-174). Lui-même il transporta furtivement la dépouille mortelle en 1142 de Chalon-sur-Saône au Paraclet, pour y être gardée par Héloïse et ses filles spirituelles. Il combattit dans ses écrits les doctrines mahométanes et judaïques; il conseilla même au Roi de dépouiller les israélites de leurs biens volés aux chrétiens, pour subvenir aux frais de l'expédition des croisés en Terre-Sainte.

En indiquant (p. IX) les trois ouvrages de Wilkens, de Duparay et de Pignot, il eût été utile de spécifier sous quel aspect chacun d'eux considère le héros, et par là même on aurait pu concevoir la raison spéciale de l'ouvrage de M. Demimuid. Page 81, qu'est-ce que ces « habits de galebrun et d'isambrun? » N'eût-il pas été préférable de les définir que de renvoyer le lecteur à ces mots dans Du Cange, qui n'est pas pour tous d'un usage si familier? Écrit avec distinction, ce livre est un tableau fidèle de la vie monastique féodale et religieuse au XIIe siècle; entre beaucoup d'autres qualités, il brille par son abondance documentaire et l'exactitude des citations des sources. M. Demimuid donne l'année 1157 comme date de la mort de Pierre le Vénérable. D'après M. Bruel, s'appuyant sur une chronologie certaine, c'est 1156, le 25 décembre (*Recueil des chartes de Cluny*, t. V, 1894).

6. — Au même siècle où vécut Pierre, naquit l'ordre de la Trinité

pour la Rédemption des captifs. La *Vie de saint Jean de Matha* (1160-1213), son fondateur, fut écrite, en 1865, par le P. Callixte de la Providence, supérieur du couvent des trinitaires de Cerfroid (Aisne), avec beaucoup de talent, d'apostolique ardeur et une copieuse documentation. Cet ordre nouveau avait pour objectif le rachat des esclaves. Ce livre est donc tout à fait opportun à notre époque d'antiesclavagisme ; le P. Xavier de l'Immaculée-Conception, en le traduisant en italien et en facilitant ainsi sa diffusion en Italie, a fait une bonne œuvre. Les Italiens, du reste, ont d'importantes possessions africaines, où règne toujours l'esclavage. Après l'histoire de saint Jean de Matha, natif de Faucon, près de Barcelonnette (Basses-Alpes), et de ses fondations, vient un appendice donnant : la liste des supérieurs généraux de l'ordre de l'ancienne Observance depuis son origine jusqu'à nos jours et une notice sur chacun d'eux ; les Réformes de l'Institut en France (1578) et en Espagne (1599) ; l'Histoire des religieuses trinitaires de la primitive Observance et de la réforme; l'extension de cette famille religieuse qui possédait huit cent quatre-vingt-six maisons au XVIIe siècle dans l'Europe entière et en Palestine (p. 506) ; les religieux trinitaires illustres : légats du Saint-Siège, cardinaux, ambassadeurs, patriarches, etc. (p. 513); les vénérables, bienheureux et saints de l'ordre; le nombre et le prix des rachats (environ neuf cent mille, dont cinq cent mille en Afrique). En y joignant le nombre des esclaves délivrés par les Pères de la Merci de 1218 à 1631, s'élevant à plus de cinq cent mille, on a un total d'un million quatre cent mille (p. 547). Ces pages doivent être entre les mains de tous ceux qu'intéressent les œuvres antiesclavagistes.

7. — Saint Dominique eut également en vue l'esclavage, mais l'esclavage de l'âme, sous la domination du démon, en établissant un ordre militant qui devait arracher cette captive spirituelle de la tyrannie diabolique. L'*Histoire diplomatique de saint Dominique*, de la page 1 à la page 144, contient la vie privée du saint d'après les auteurs contemporains de son époque; de la page 145 à la page 544, c'est sa vie publique depuis la fondation du monastère du Prouille (1206) jusqu'à la confirmation de l'ordre (1216), d'après les chartes. L'objet de cet ouvrage est de constituer la plus solide base à l'histoire authentique du glorieux patriarche par le recueil des pièces, actes, diplômes, bulles pontificales, relatifs à saint Dominique, au monastère de Prouille, à l'ordre en général et aux couvents en particulier, pendant les quinze années écoulées depuis la fondation du couvent de Prouille jusqu'à la mort du saint (6 août 1221). Le premier volume paru nous conduit jusqu'au 25 octobre 1215 et renferme quarante-neuf documents dont l'intérêt est bien marqué par le P. Balme, quand il dit, dans son Avant-propos, que les textes de ce genre « ont l'inappréciable avantage de projeter sur les faits auxquels ils se rapportent et dont ils sont contemporains, une lumière aussi vive qu'elle

est certaine. Ils complètent et confirment avec autorité les récits pieux, mais parfois trop vagues et trop succincts, des légendes primitives » (p. 4). Aux textes qu'il a rassemblés, le P. Balme ajoute, sous forme de commentaire, tous les détails, toutes les particularités, qu'il a recueillis dans les récits et dans les ouvrages contemporains ou postérieurs, de telle manière que son recueil devient une sorte de somme historique, de *speculum historiale*, sur le fondateur des Frères Prêcheurs et sur les premières origines de ce grand ordre. Les planches et les figures documentaires dont il est illustré en complètent la valeur en y joignant l'agrément. Ce premier volume contient aussi quinze fac-similés de chartes authentiques, dont quelques-uns ne sont pas assez nettement venus. La nature même de cet ouvrage exigeait de rigoureuses indications bibliographiques; or, la plupart du temps, nous ne trouvons pas de références de livre, de chapitre, de page, de format, d'édition. Pourquoi (p. 131) ne pas identifier et rendre en style moderne les noms du XIIIe siècle? Ainsi « Arnauda de la Mota, » c'est Arnaude de la Mote; Arnolde de Frémac, Arnaude; semblablement, « Pons Marcelli » (p. 132), c'est Pons ou Ponce Marcel. Pourquoi encore ce dernier nom à divers endroits a-t-il une orthographe différente? Page 254, il est rendu par Pons, et page 186, par Ponce; cette dernière forme est préférable, car le *t* avec le son du *c* cédillé n'existait pas au XIIIe siècle, c'était le *c* qui le remplaçait. La note *a* (p. 257) traduit « casales » par « chezal; » cette forme ne se rencontre ni dans le vieux français ni dans le français moderne; il aurait fallu s'en tenir aux formes anciennes « chasal ou casal » (*Dict. hist. de l'anc. langag. fr.*, par La Curne de Sainte-Palaye, édit. Favier, p. 408, 259). Nous lisons (p. 264, n. 1) que la formule de date *regnante Christo* se trouve « dans les chartes au moins du VIe au XIIe siècle. » Ce n'est pas tout à fait exact : le plus ancien exemple connu est la date d'une formule du Recueil de Marculf († 660) composé au diocèse de Metz, vers 650, par un cellérier de l'abbaye de Moyenvic (Ch. Pfister, dans *Revue historiq.*, t. L, p. 43-63). Cette même formule se continua jusqu'au commencement du XIIe siècle. L'auteur semble croire que la mesure agraire appelée « sétérée » (*sextariata*) n'est plus en usage. On s'en sert encore dans le Dauphiné viennois et dans quelques contrées du Midi. Page 257, il dit que le casal ou chasal est « un domaine rural, une maison à la campagne. » Or (p. 499), les mots *domus* et *casalis* sont des termes opposés; *domus* serait l'habitation des maîtres et *casalis* comprendrait les bâtiments d'exploitation : granges, greniers, étables, etc. Le chasal est ainsi compris dans la Provence et le Dauphiné méridional. Tous ces détails faciles à corriger n'empêchent pas cet ouvrage d'être de tout premier ordre, parmi les hagiographies érudites.

8. — Ce genre n'est point du tout celui de l'intarissable Mgr Ricard.

La rapidité de ses productions ne lui permet pas les recherches qui demandent patience et longueur de temps. Ses tableaux sont de vives et légères aquarelles. Il se fait toujours lire avec charme et profit. Son *Saint Antoine de Padoue* est une œuvre d'actualité, à cette époque de la renaissance du culte du grand thaumaturge. Il était un descendant de l'illustre famille de Bouillon du Portugal. Jeune, il renonça à tout pour épouser la pauvreté de François d'Assise. Il fut un théologien subtil, dans les raisonnements duquel le cœur tenait le principal rôle, différence essentielle de la scolastique franciscaine s'échappant en effusions affectueuses, tandis que la théologie thomiste vise plus particulièrement la spéculation métaphysique. Avec M. l'abbé Le Monnier, Mgr Ricard estime que si Antoine ne fut pas l'auteur, du moins il aurait été l'un des inspirateurs, en des conférences prolongées, de l'écrivain qui composa cet immortel ouvrage, *l'Imitation de Jésus-Christ*. Il eut le don de la parole convertissante. En France, il battit en brèche l'hérésie albigeoise dans des conférences contradictoires. Ensuite il évangélisa avec succès le Puy-en-Velay et le pays limousin, et partout, avec la divine parole, il semait les miracles éclatants. A la ville qui fut son berceau, il vint mourir âgé de trente-six ans, laissant à sa famille religieuse ses sermons sur les psaumes, ceux *de Tempore* et *de Sanctis*, seules œuvres authentiques qui ne sont, en réalité, que des plans, des ébauches. Les textes encore inédits autographes n'ont été découverts qu'en 1777; ils ne furent pas connus du P. de la Haye, qui donna la meilleure édition des sermons *de Tempore* et *de Sanctis*, d'après des analyses faites par les contemporains du saint (Paris, 1641 ; Lyon, 1653; Ratisbonne, 1739). — Le chapitre XX est l'histoire des reliques du saint padouan, de leur diffusion dans le monde et spécialement en France; le chapitre XXI, « le patron des choses perdues, » montre par des faits comment saint Antoine a éprouvé lui-même le privilège dont il a été doté par la Providence, d'après les Bollandistes (p. 346-347). Le chapitre XXII nous explique l'origine récente de l'œuvre si sympathique du Pain de saint Antoine à Toulon, c'est-à-dire du pain des pauvres, qui opère des prodiges de charité secourable à Montmartre et dans plusieurs grandes villes de France, à Rome et en Suisse, etc. — Page 8, note 1, les armoiries des Bouillon sont inexactement blasonnées : « d'argent à la croix alaisée *(sic)*, terminée de trois glands d'or à cagoules de sinople. » Selon les règles, c'est : d'argent à la croix alesée (et non alaisée) terminée en trois glands d'or aux cagoules de sinople. « Le casque qui timbre ces armoiries est surmonté d'une autre croix semblable, mais posée obliquement. » « Semblable » est pour : du même ; autrement, semblable indiquerait une croix alesée, ce qui est impossible hors du champ de l'écusson; de plus, l'auteur ne nous dit point l'émail ou couleur de cette croix. « Obliquement » n'exprime pas dans quel sens; de droite à gauche ou *vice versa ?*

9. — *Saint Bernard* eut avec Pierre le Vénérable de nombreux rapports, et la suavité de sa piété, qui le fit surnommer *mellifluus*, lui donnait une grande affinité d'âme avec le saint padouan. Peu de saints ont eu la gloire d'avoir été tant étudiés et d'avoir fait naître tant d'œuvres biographiques, littéraires, mystiques. M. le chanoine Chomton ne considère que quelques côtés particuliers de ce vaste sujet. « Le travail que nous éditons, dit-il, n'est point une étude habilement coordonnée, sans digression ni hors-d'œuvre. C'est, au contraire, un assemblage plus ou moins disparate de notes, de documents, de dissertations critiques; simples contributions à l'histoire de saint Bernard et de son culte restreintes à un cadre tout à fait local » (t. II, p. 10) : au lieu de naissance du saint, à sa chambre natale, à son enfance et à sa jeunesse (t. I); à l'histoire de ses arrière-neveux et des seigneurs de Fontaines étrangers à saint Bernard (t. II); au monastère royal de Fontaines-lez-Dijon et à la fondation récente des Missionnaires de Saint-Bernard au même lieu (t. III). Le tome I parut à l'occasion du huitième centenaire de la naissance de l'abbé de Clairvaux. Il réunit en un seul faisceau les preuves de la naissance « du plus grand moine d'Occident » à Fontaines, détermine l'emplacement de la chapelle érigée à la fin du xve siècle et qui passe pour avoir été formée de sa chambre natale, — et tend à restituer des édifices précieux à peu près entièrement détruits par le temps et les hommes.

Y sont ajoutés : les tableaux généalogiques de la ligne paternelle du saint bourguignon; certains détails historiques sur les seigneurs de Fontaines, sur les Feuillants qui, en 1614, se constituèrent les gardiens du berceau de leur patriarche : établissement et construction du monastère, — fondations pieuses, — témoignages de dévotion envers saint Bernard, — expulsion des religieux en 1792. Enfin sont rappelés les ravages exercés par la Révolution dans le lieu vénéré, — la destruction du sanctuaire natal du saint et les efforts tentés de nos jours pour son rétablissement (t. I, p. 2). Le tome I reçut à l'époque les éloges les plus compétents. Au tome X des *Analecta Bollandiana*, on lit, au sujet du premier article (le Lieu de naissance) : « M. le chanoine Chomton a démontré avec surabondance de preuves que c'est bien à Fontaines-lez-Dijon, et non pas à Châtillon-sur-Seine, qu'est né saint Bernard. La thèse n'est pas neuve et, depuis deux siècles, elle est presque universellement admise, mais elle n'avait pas encore été démontrée aussi largement par le témoignage des premiers biographes du saint et par les monuments de la tradition locale » (p. 475). Au tome XI des mêmes *Analecta* (p. 479), concernant les articles 1 et 2 (Chambre natale) : « Dans ces deux articles, l'auteur procède avec science et critique; il met sous les yeux du lecteur les documents dont il fait usage, sans lui donner le change sur la valeur et l'importance qu'on doit attribuer à

ces documents. Il a nettement marqué l'emplacement de la chambre de saint Bernard. Il aura peut-être à répondre aux critiques des épigraphistes, qui lui reprocheront d'adopter trop facilement les leçons douteuses et des restitutions hasardées de mots effacés. » Et M. Chomton y a répondu par des combinaisons et déductions fort ingénieuses, sinon toujours absolument décisives (t. I, p. 1-7). Le 10 mai 1891, Mgr l'évêque de Dijon lui écrivait, au sujet du tome I : « Après la lecture de votre beau travail, l'emplacement du « cellier » où notre saint docteur vit le jour ne saurait plus être contesté. Avec ce soin minutieux et cette méthode que vous savez apporter en ces genres de travaux, vous avez groupé tous les documents de nature à corroborer votre thèse. Souvenirs du passé, manuscrits oubliés, vieilles dates et inscriptions, tout a été mis à sa place, étudié et discuté avec une telle perspicacité que vos lecteurs sont forcés de s'écrier avec vous : Nous avons maintenant la certitude que la chambre natale est la chapelle de Louis XIII, la coupole aux colonnes en marbre noir. Votre travail, par son double caractère d'érudition et de haute critique, s'adresse de préférence aux savants. »

Nous n'hésitons point à affirmer que les IIe et IIIe volumes sont dignes de leur aîné et méritent les mêmes appréciations. La bibliographie, l'histoire des sources, la discussion des textes, y sont admirablement soignées ; toutes les productions anciennes et modernes, les manuscrits et les inscriptions lapidaires inédits ont été compulsés, mis en œuvre, avec de lumineuses déductions et indiqués dans des notes avec une rigoureuse exactitude. Les généalogies sont remarquablement traitées et redressent assez souvent des erreurs de descendance (t. I, p. 26, n. 1) ; des identifications de noms de personnes et de lieux y sont données avec sûreté. De curieuses et belles gravures font revivre les monuments anciens disparus. Des plans et des inscriptions tumulaires, des portraits et des armoiries, des plans divers, ajoutent au texte un documentaire agrément (t. II, p. 164). Les inscriptions tombales « sont gravées, dit M. Chomton, en lettres onciales. » Paléographiquement, ce qualificatif est impropre appliqué à des capitales du XIVe siècle, car les caractères de l'onciale ne vont que jusqu'au VIIIe siècle et n'ont nullement la forme de ces inscriptions funéraires.

Depuis 1878, Fontaines possède de saint Bernard : une côte (la septième du côté droit) et une parcelle du chef, un fragment de côte et un fragment de péroné, un morceau considérable de la natte sur laquelle il est mort, des parcelles du bois de lit où il se reposait, des débris d'un ornement sacré dont il s'était servi, une partie notable de sa coule qui appartient à la cathédrale de Langres, des morceaux d'étoffe pris dans les vêtements sacrés ou autres à son usage (p. 143-148, t. III). Deux très utiles tables analytiques et onomastiques terminent cet ouvrage très consciencieux et, sur plus d'un point, définitif.

10. — Il y a vingt ans que M. l'abbé Vacandard poursuit l'étude des œuvres et des sources primitives de la *Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux*, qui, malgré un nombre très grand d'études, n'avait pas eu encore son biographe. Au courant de l'érudition contemporaine, il est remonté lui-même aux sources, armé d'une prudente et sagace critique ; manuscrits et imprimés ont été très attentivement dépouillés, et il ne s'est fié aux ouvrages de seconde main que pour les choses de minime importance, n'ayant avec le sujet qu'un rapport lointain. Du reste, un système continu de notes biographiques d'une richesse étonnante permet de contrôler le récit et d'en apprécier la valeur documentaire. Cette nouvelle histoire n'est pas une œuvre d'apologétique, encore moins un panégyrique ; mais une œuvre d'une impartialité inflexible, composée avec tous les procédés scientifiques modernes. « Que notre héros, dit l'auteur, abandonne, fût-ce de bonne foi, ce que nous croyons être la ligne droite, nous n'hésitons pas à signaler son écart. Nous savons que, si grand qu'on soit, on n'est pas pour cela exempt d'erreur ou de faiblesse.... Sans oublier qu'on ne doit aux saints que la vérité, nous estimons que par leur élévation morale ils sont au-dessus du reste des hommes et méritent d'être traités avec un souverain respect » (T. I, p. II-III). « Nombre de faits sur le XIIe siècle, qui n'ont rien d'édifiant, » ont été rapportés au risque de blesser quelques admirations passionnées d'un moyen âge idéal. « Rien que la vérité, toute la vérité, » telle est la règle de l'histoire proclamée par Cicéron et préconisée par Léon XIII. « *Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat.* » Aussi pouvons-nous dire que M. Vacandard est bien « l'historien le plus érudit et le plus sûr qu'ait encore rencontré parmi nous saint Bernard. » Ajoutons que le sujet et le cadre se prêtaient admirablement à une aussi belle composition : car saint Bernard se présente à nous avec le zèle de l'apôtre pour réformer les relâchements monastiques et les désordres séculiers, l'austérité de l'ascète qui doit être le modèle de ses religieux, l'humilité du thaumaturge, son amour pour Jésus-Christ, son tendre culte pour Marie. Il s'est mêlé aux grandes affaires de son temps avec l'autorité de sa haute science et de sa grande sainteté : Questions sociales et politiques, schisme d'Anaclet II, question juive, questions d'art chrétien, prédications de la seconde croisade. Le biographe, à mesure que se déroulait cette belle vie, a mis en une lumière décisive des points très obscurs jusqu'ici. Ainsi, tome I, page 1, il fixe la date de la naissance de saint Bernard à 1090, au lieu de 1091 ou 1092, et déclare que c'est à tort que les Dijonnais ont célébré, en 1891, le 8e centenaire de la naissance du saint. Avec M. Chomton il place le lieu de la naissance du fils de Tescelin et d'Alette non à Châtillon-sur-Seine, pays originaire de ses ascendants, mais à Fontaines-lez-Dijon. Quant au nom traditionnel d'Aleth, qu'adopte M. Vacandard (p. 5, n. 3), c'est *Alette* qui paraît s'imposer, d'après

M. Bourlier : « Écrire, dit ce dernier, et prononcer la B. Alette est le meilleur moyen, pour ne pas dire le seul, d'accorder ensemble la tradition, le fait accompli et la logique » (*Chomton*, II, 37). Un point chronologique très embrouillé, c'est la date de l'entrée de Bernard à Cîteaux ; l'auteur accepte « comme probable, » d'après les documents contemporains du saint, l'année 1112, entre le 21 mars et le 21 avril (I, 34, n. 1), et elle a l'avantage d'élucider la chronologie bernardine. On sait qu'une phase notable de la vie de l'abbé de Clairvaux a été de combattre les erreurs du célèbre Abélard, qui fut condamné au concile de Sens de 1140. La date de ce concile a été l'objet de longues controverses ; M. Vacandard se prononce pour 1140 avec textes probants à l'appui (I, 145, n. 1). Pierre Bérenger, disciple d'Abélard, voulut venger son maître condamné et écrivit l'*Apologeticus*, où, entre autres injures, il prétend que Bernard, en sa prime jeunesse, aurait composé des poésies légères, même licencieuses. Il omet d'en rien citer, dit-il, de peur d'en souiller son ouvrage. Bérenger a désavoué son libelle et déclaré qu'on ne pouvait prendre au sérieux ce qu'il écrit de l'abbé de Clairvaux. Malgré cette réfutation par l'auteur lui-même de ce pamphlet, il n'eût point été inutile d'en faire encore meilleure justice que ne l'a fait M. Vacandard (I, XXXVIII, 166). Il n'avait, au surplus, qu'à transporter dans son livre les conclusions qu'il avait émises dans son article de la *Revue des questions historiques* (janvier 1891), sur « les Poèmes latins attribués à saint Bernard, étude critique sur l'ouvrage de M. Hauréau. »

Au double point de vue de la critique littéraire et philosophique des œuvres de saint Bernard, nous indiquons comme particulièrement curieux et fouillés les chapitres XVI : Bernard orateur, et XVII : Sermons sur le Cantique des cantiques, qui traitent des sources de ses discours, de la distinction des sermons apocryphes de ceux qui sont authentiques, de leur valeur théologique et ascétique, de leur préparation improvisée, des procédés de leur développement, des qualités et des défauts du style, de l'action oratoire, de la langue, qui était le latin pour les religieux de chœur et le roman pour les convers, « dialecte bourguignon ou champenois, » qu'il employa aussi lorsqu'il prêcha la seconde croisade sur les bords du Rhin (I, 470). Citons encore les chapitres XXI : Bernard docteur, ses traités dogmatiques et liturgiques ; XXXIII : le Traité de la Considération adressé au pape Eugène III, vrai traité du Souverain Pontificat et de ses devoirs, « sorte d'examen de conscience de la Papauté ; » X : le Schisme d'Anaclet II ; XII : l'Extinction du schisme en France ; XXVII : les Origines de la deuxième croisade ; XXXI : l'Issue de la deuxième croisade — tous magistralement composés.

Le tome I s'ouvre par la liste des auteurs cités dans l'ouvrage (p. IV-VIII) ; ensuite vient l'Introduction (IX-LIV), critique des principaux documents originaux, ayant pour base : *Bernard von Clairvaux*, par le docteur

Georg Hüffer, professeur d'histoire à l'Université de Breslau (1886). Jusqu'à lui, la critique méthodique des sources de la vie de saint Bernard avait généralement fait défaut. M. Vacandard marque « la valeur historique des Lettres de saint Bernard et des diverses *Vitae Bernardi* ou autres écrits du même genre rédigés par ses contemporains » (I, p. x).

Quant aux miracles de l'abbé de Clairvaux, « si la critique, dit-il, écarte à bon droit les légendes écloses sur son tombeau cinquante ans ou même vingt ou trente années après sa mort, elle maintient avec respect les traditions qui tirent leur origine des témoins de sa vie » (p. LIV). Le tome II se termine par des appendices : A : Sceau de saint Bernard conservé au musée de Rouen ; B : Iconographie du saint ; C : Fondations par ordre chronologique de l'abbé de Clairvaux, c'est la liste des couvents d'hommes seulement et non de femmes, la matière étant inextricable (II, 357) ; D : son Itinéraire en dehors de Clairvaux ; E : Chronologie de ses Lettres ; F : Noms propres des personnes citées dans l'ouvrage. Pourquoi ne rencontre-t-on pas ici la liste des noms de lieux avec leur identification, ainsi que cela se pratique d'habitude ? M. Vacandard rejette la tradition de l'Église de Spire, qui attribue à l'abbé de Clairvaux les trois invocations du *Salve Regina : O clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria !* Il se fonde sur des arguments purement négatifs, qui n'ont pu ébranler notre conviction (II, 81, n. 2). On lit ces deux volumes sans fatigue, car le style est un vrai charme littéraire. Il est clair, mouvementé, bien qu'un peu plus de calme, un peu plus de cette froideur que j'appellerai marmoréenne, eût été préférable pour le style historique.

11. — Saint Bernard et *Saint Thomas d'Aquin* sont bien les deux plus grandes figures qui dominent le XIIe et le XIIIe siècle, par la profondeur de leur science religieuse, et l'ardeur de leur angélique piété. C'est d'une plume enthousiaste que M. le chanoine J. Didiot, doyen de la Faculté de théologie à l'Institut catholique de Lille, retrace la vie et l'œuvre de l'illustre dominicain, mais elle est toujours servie par une pénétrante critique. Il a utilisé les actes du Saint-Siège, principalement ceux du procès et de la bulle de canonisation, les monuments liturgiques de son culte, ses plus anciens historiens, documents pour la plupart réunis dans les *Acta* des Bollandistes, dans la « Bibliothèque » de Quétif et Echard, dans les Vies de saint Thomas par le P. Touron et Guillaume de Tocco. Bien que cette seconde édition, augmentée d'additions précieuses, « pour montrer le rôle exceptionellement fécond de saint Thomas et de ses œuvres dans l'Église, n'affecte pas plus que la première un air de science et d'érudition, » il nous sera permis de regretter que la partie bibliographique soit trop insuffisante. Placée en notes ou appendices, elle n'eût point fatigué le lecteur ordinaire, et les érudits y auraient trouvé satisfaction. Dans les derniers chapitres, avec beaucoup de lumière, l'auteur juge la méthode, apprécie les doctrines, mesure l'influence du maître ; il

y montre en saint Thomas l'accord de la science et de la foi ; il caractérise sa philosophie en la nommant l'École du bon sens ; il révèle l'excellence de sa théologie inspirée, aussi profonde et aussi subtile qu'érudite, où l'on rencontre surtout l'intelligence de la vérité ; il expose l'esthétique du philosophe et son action dans le domaine des lettres et des arts ; enfin il étudie ses principes d'un bon gouvernement, dont la forme peut être monarchique, oligarchique ou républicaine.

Concernant l'histoire des reliques de saint Thomas, pourquoi le savant doyen ne nous dit-il point où elles se trouvent actuellement ? Pourquoi ne s'occupe-t-il pas des principaux sanctuaires érigés en son honneur ? Ces deux points eussent été particulièrement intéressants. N'aurait-il pu encore indiquer les textes ayant trait à l'infaillibilité pontificale et au dogme de l'Immaculée Conception en raison de l'importance de la matière et des disputes naguère soulevées ; toucher un mot du thomisme et du molinisme, ces deux fameux systèmes qui prétendent reposer l'un et l'autre sur la doctrine du grand Docteur et expliquer l'action efficace de la grâce dans l'homme déchu, tout en sauvegardant son libre arbitre ? Certains lecteurs eussent été bien aises de rencontrer une note plus développée sur les travaux d'Ucelli se rapportant aux autographes de saint Thomas, travaux au courant desquels paraît être notre biographe. La conjecture de M. Didiot (p. 87), qui lui fait assimiler le plan de la « Somme théologique » au dessin d'une cathédrale gothique du XIIIe siècle, est un beau et curieux rapprochement, plus poétique que bien assis. « Théologiser » (p. 232) est un néologisme qui détonne dans un style si pur.

Plusieurs portraits du saint d'après les meilleurs peintres, des vues des lieux qu'il a habités, des reproductions des tableaux des grands maîtres, embellissent ce livre d'une instructive illustration. Cependant les deux écoles d'Albert le Grand (p. 174) et de saint Thomas (p. 288), d'après Fra Angelico, sont peu heureusement rendues. Ce travail contribuera à étendre, nous en sommes persuadé, le culte de l'Angélique Docteur, à apprécier, étudier de plus en plus sa substantielle doctrine, et faire ressortir l'éminente sagesse de Léon XIII qui, au sein de nos ruines philosophiques et religieuses, a remis en honneur la métaphysique et la théologie thomiste.

12. — Dieu accorda aussi à *Sainte Catherine de Sienne* des lumières extraordinaires, qui en firent un écrivain d'une science mystique tendre et profonde (ch. XVIII, p. 445), et son apostolat vulgarisa la doctrine de saint Thomas, comme celui de saint Paul la doctrine de saint Jean. A la vie contemplative la Vierge de Sienne unissait l'action, et son illustre mémoire emprunte aux épreuves contemporaines de la Papauté et de l'Église un regain d'actualité. A notre époque de crises sociales on lira avec opportunité l'histoire de sa vie et de son influence. Elle défendit les intérêts du peuple en refrénant ses convoitises, soutint les

droits des grands et réprima leurs ambitions, encouragea les vertus des clercs et réprimanda leurs dérèglements ; elle conseilla le Souverain Pontife dans des circonstances singulièrement difficiles, sans négliger de le prémunir contre ses propres défaillances ; enfin elle prêcha la croisade aux reines de Naples et de Hongrie, ainsi qu'aux chevaliers de Rhodes, avec une éloquence brûlante. Son rôle politique a été surtout l'objectif des historiens modernes, tandis que Mme la comtesse de Flavigny s'est notamment appliquée à dépeindre dans la fille du teinturier Benincasa la vierge, la sainte, la voyante et ses extases, le Christ sous les traits de la sainte amante, le mariage mystique de la stigmatisée avec le Crucifié. Et par là même elle nous marque la source d'où procède sa puissance humainement déconcertante. Les événements sont placés dans leur cadre naturel, et de leur enchaînement ressort leur ordonnance logique. Le récit ne s'attarde point à des réflexions morales qui brisent inutilement l'harmonie du plan et souvent lassent l'attention ; les rapprochements naissent d'eux-mêmes, et les considérations pratiques se présentent naturellement à l'esprit en parcourant cette monographie où la sûreté et la richesse de l'érudition le disputent à la pieuse chaleur et à la noble élégance du style. Les deux premières éditions avaient pour objet spécial d'apporter des documents inédits à l'histoire de la sainte ; celle de 1895 est un livre nouveau dédié aux membres du tiers-ordre de Saint-Dominique, dont la vierge de Sienne est la patronne. Nous ne saurions trop féliciter l'auteur de la façon dont il nous donne la bibliographie de son sujet (p. 613-658), et dont voici le sommaire : Manuscrits et éditions des œuvres de sainte Catherine, traductions, — Écrits concernant ses œuvres, — Légende du B. Raymond : Manuscrits, éditions, traductions, abrégés et amplifications, remaniements, — Vies inédites et imprimées, — Vers, mystères, oratorios, sermons et panégyriques, — Méditations et neuvaines, — Canonisation et culte, — Controverse des stigmates, — Apologues, — Écrits divers. Puis quatre index : I. Vie mystique ; II. Vie apostolique ; III. Vie publique ; IV. Vie religieuse. — Une table chronologique et une table générale. Ainsi, la partie d'érudition est de nature à satisfaire la critique la plus exigeante. Cet ouvrage a reçu les plus hauts et les plus mérités témoignages d'approbation. Mgr l'évêque de Chartres, si distingué dans l'hagiographie moderne, écrivait à l'auteur, le 25 janvier 1895 : « Pour bannir de vos récits la légende et ne nous présenter que l'histoire, rien ne vous a coûté en fait d'études et de recherches : on est presque effrayé de la somme de lectures dont témoignent les documents consultés par vous et avec une conscience et un sens critique qui vous concilient singulièrement la confiance des lecteurs sérieux.... Il restait la mise en œuvre, la question d'art, le choix, la composition, le style.... vous nous avez donné un monument.... Permettez que je vous pose une question : Est-ce donc agenouillée aussi,

vous, comme Fra Bartolomeo, que vous peignez sur fond d'or vos saints et vos saintes? » On ne saurait mieux dire.

13. — Ainsi que la vierge de Sienne, *Saint Vincent Ferrier* vivait au temps douloureux du grand schisme, et, comme elle, il exerça une prépondérante influence pour en hâter l'heureux dénouement. Le P. Fages a mis en relief l'action de Dieu sur la société du xve siècle, et cette mystérieuse compensation des épreuves du grand schisme, qui fut apportée à l'Occident par le prodigieux apostolat du saint espagnol. Il évangélisa le couchant de l'Europe, spécialement l'Espagne, et, en France, la Provence, le Dauphiné, la Savoie, la Bretagne. Toutes ses prédications avaient pour dominante : l'événement prochain du jugement dernier. A cette époque d'anarchie, dans chaque cité où il passait, il rétablissait l'ordre et la paix, ainsi qu'en témoignent les archives locales. Il coopéra au succès de l'unité espagnole en votant pour l'infant de Castille, l'un des prétendants au trône d'Aragon (1412). A la fin de sa vie, il aida à l'unification de l'Église, fut un des zélés défenseurs des papes d'Avignon, et, à plusieurs reprises, exhorta fortement Benoît XIII à abandonner sa dignité pour assurer la tranquillité du pape légitime et de son troupeau — bien que Pierre de Lune, devenu Benoît XIII, eût attaché le saint à la cour pontificale, comme pénitencier et maître du sacré palais. Telle fut l'œuvre apostolique et sociale de Vincent Ferrier. Le P. Fages a suivi partout les traces du glorieux dominicain; il a retrouvé ses écrits, ses sermons, qui, espérons-le, seront publiés à courte échéance. Ce livre apporte sur l'histoire du grand schisme bon nombre de renseignements nouveaux. L'appareil scientifique défie la plus impitoyable critique. L'abondance des preuves de toute sorte est telle que nul ne pourra désormais s'occuper de saint Vincent ou de son époque sans le consulter. Citons, outre les pièces officielles, les actes de chancellerie, les lettres missives, les délibérations municipales; — les sermons autographes du saint qui renferment une foule de détails précieux sur le xive et le xve siècle ; — les pièces du procès de canonisation ; — les premiers biographes de saint Vincent Ferrier, parmi lesquels nous nommerons les dominicains Razzano (1455), Teyxidor (1694-1775) (t. I, p. III-IV) ; — les documents archéologiques : inscriptions, statues, chaires, chapelles, confréries, et en particulier celle des flagellants. Ces savantes recherches n'ont point paralysé l'enthousiasme de l'écrivain et ne l'ont point empêché de s'occuper du point de vue pratique et édifiant. Une date définitivement fixée, c'est l'année de naissance de Vincent Ferrier (1350), qui avait été longtemps l'objet de beaucoup de discussions et d'incertitudes (t. I, append., p. XVI-XX). Également au tome I, appendice, page XIX, le Révérend Père conserve, par scrupule de transcription, dans les mots *septuagesimum primum annum*, les abréviations du manuscrit. Or ces signes ne rendent pas ceux de l'original. M. le chanoine Duchesne, de l'Institut,

rend ce bon témoignage au P. Fages : « Il ne faut que jeter un coup d'œil rapide sur le dossier des pièces que vous produisez en appendice et sur l'appareil de notes qui s'étale au bas des pages pour s'assurer que vous êtes en règle avec toutes les exigences de la documentation. Votre texte, d'ailleurs, est émaillé de souvenirs de voyages, de descriptions prises sur les lieux mêmes.... Dans votre exposition vous avez évité la sécheresse et laissé place à l'enthousiasme » (t. II, p. 1).

14. — M. Masson, dans son ouvrage sur *Jean Gerson*, n'a pas suivi la même méthode, et une précise investigation ne l'a pas guidé, bien qu'il ait fouillé tout ce qui a été écrit sur le chancelier. Les cotes des manuscrits sont généralement bien indiquées, sauf cependant page 34, note : « Archives départementales de ces villes, » sans autre détermination. Gerson occupe une place importante dans l'histoire de l'Église, de la langue française et dans le progrès de la science sacrée : la théologie dogmatique, morale et ascétique, l'herméneutique, le droit canonique. Il écrivit sur Jeanne d'Arc deux opuscules où il apporte son avis, comme théologien, sur la mission surnaturelle de la Pucelle. C'est un plaidoyer calme, serré, logique. M. Wallon s'autorise de ces dissertations pour dire de Gerson qu'il « était la plus grande voix du xve siècle (p. 384-7). » L'étude critique de ses œuvres est juste et bien conduite, et remarquons qu'il rédigea dans notre langue la plupart de ses traités.

Au concile de Constance, il parla fortement en faveur de l'union de l'Église, déchirée par le grand schisme.

L'auteur, avec des arguments puissants, attribue à Gerson la paternité de la célèbre *Imitation de Jésus-Christ*, et assure que ce n'est que par humilité chrétienne qu'il ne l'a pas signée (p. 330-364). Selon lui, Thomas à Kempis ne serait qu'un copiste, et il en fournit une preuve matérielle : le manuscrit de Thomas à Kempis porte la date de 1441 : « Finitus et completus per manum fratris Thomae à Kempis anno 1441. » Or, un manuscrit trouvé à l'abbaye de Saint-Tron et tombé, dans notre siècle, entre les mains de M. Onésime Leroy, porte à la fin du troisième livre de l'*Imitation* : « Perfectus fuit anno MCCCCXXXVII. » Thomas ne peut donc avoir produit cette œuvre, puisqu'elle existait en 1437 » (p. 352). Nous avons à relever quelques erreurs typographiques : ainsi, page 383, la date de 1829 est certainement 1429 ; celle de 1851, attribuée au pontificat de Benoît XIV, est aussi fausse. Peut-être, enfin, pourrait-on considérer comme un hors-d'œuvre l'Introduction (p. 2-75) sur le moyen âge en général et ses écoles.

15. — Les deux petits volumes suivants : *Le Bienheureux Bernardin de Feltre*, par M. l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien ; *Le Bienheureux Jean d'Avila*, par le P. J.-B. Couderc, sont des livres de propagande populaire. Le premier paraît à propos. Le B. Bernardin (1439-1494) était d'une âme toute pitoyable au pauvre. Il fut un antisémite poursuivant partout

de sa parole flétrissante le juif rapace, exploiteur sans entrailles de la misère. Aussi, pour remédier à l'usure juive — au prêt à la petite semaine, — il fut l'un des plus zélés propagateurs des Monts-de-Piété (ou banques de Piété), approuvés et recommandés par le cinquième concile de Latran. Leur origine première remonte au mineur Barnabé de Terni (1462). Bernardin fonda ceux de Mantoue (1484-1485) ; celui de Gubbio reçoit par ses soins de l'extension (1486); il développe l'œuvre à Orvieto. L'année 1487, il établit ceux de Trevi, Foligno, Assise ; de Parme et Florence en 1488; en 1489, ceux d'Aquila, Chieti, Rieti, Narni, Lucques. En 1490, 1491 et 1492, il érige ceux de Padoue, Pieve di Sacco, Ravenne ; rétablit celui de Mantoue détruit par les juifs, et en fonde à Plaisance, Vicence, Campo S. Pietro, Bassano, Crema et Pavie. Aussi fut-il en butte aux persécutions des juifs, dont il ruinait, par sa parole et les Monts-de-Piété, le trafic usuraire.

16. — Le P. Couderc a composé une histoire abrégée et édifiante du *Bienheureux Jean d'Avila*, béatifié par Léon XIII le 14 mai 1894. Déjà, le dominicain Louis de Grenade, le P. Louis Longaro de Oddi, et tout récemment Dom J. Fernandez Montaña, doyen de la cathédrale de Madrid, avaient raconté, d'après leurs souvenirs, les récits des témoins et les procès canoniques, la vie de l'insigne serviteur de Dieu. C'est à eux que le présent auteur a eu recours pour son ouvrage. Le trait distinctif de la sainteté du bienheureux fut son ardente dévotion au Très Saint Sacrement; orateur populaire puissant, il n'eut pas d'autre sujet durant quarante-cinq ans. Il fut un convertisseur des grands comme des humbles : c'est lui qui ramena à Dieu saint François de Borgia et saint Jean de Dieu; il fut aussi un des conseillers de sainte Thérèse et de saint Ignace. Vers la fin de sa vie surtout, il joignit à l'apostolat de la parole celui de la plume, et composa son traité *Audi, Filia*, « résumé complet et plein d'onction de tout ce que doit faire une âme pour s'arracher aux vanités du monde et pour s'attacher à Dieu » (p. 60). Parurent ensuite plusieurs autres traités moins étendus; il en écrivit dix-sept sur le Saint Sacrement. Deux volumes de lettres spirituelles lui valurent la réputation d'être l'une des grandes lumières de l'Église.

17. — Jacques Lainez et saint François-Xavier furent parmi les premiers enfants de saint Ignace de Loyola, et l'histoire de leur vie, c'est une notable partie de l'histoire des origines de la célèbre Compagnie de Jésus. La nouvelle biographie de *Saint François-Xavier*, par le P. Cros, celle de saint François Régis, du même auteur, pourraient être justement appelées : l'Histoire diplomatique de ces deux saints, car le P. Cros y a réuni bon nombre de documents inédits, de fac-similés de manuscrits, de gravures anciennes. Pour François-Xavier, il a fait d'heureuses découvertes dans les archives espagnoles, soit publiques, soit privées. Ainsi qu'il le dit dans l'Avant-propos, il ne se propose pas d'écrire la vie de

l'apôtre des Indes, mais de fournir quelques matériaux nouveaux aux biographes de l'avenir ; ce n'est pas non plus une vraie œuvre d'érudition, car il y manque « le signalement très précis et détaillé des sources de plusieurs des documents cités » (p. 1). Cependant, dans un long appendice (p. 533-536), les sources de certains documents qu'il serait, sans cela, difficile de ressaisir, parce qu'ils appartiennent à des fonds inexplorés jusqu'à ce jour, sont notées avec toute la précision désirable. Ce volume contient l'histoire des parents de François-Xavier depuis le XIVe siècle jusqu'à la naissance de l'enfant prédestiné (p. 1-131); depuis cette époque jusqu'aux études du jeune homme à l'Université de Paris (p. 131-269); ensuite, c'est la vie de l'étudiant, du jeune jésuite à Paris, s'étendant à son départ pour les Indes (p. 269-401); l'histoire de ses travaux apostoliques et de sa mort en Orient (p. 401-439); de son culte et des héritiers naturels de sa gloire (p. 455 et 477). Pour la plus grande utilité du lecteur, il serait bon de transcrire en espagnol d'abord les textes en fac-similés, puis d'en donner la traduction, car tout le monde n'est pas paléographe et ne connaît pas l'espagnol, et de donner le titre ou sommaire du manuscrit et sa date. Il eût été bien souhaitable aussi que les attributions ou identifications de certaines fonctions ou de certains mots espagnols eussent été définies. Ainsi, qu'étaient « l'escrivania » d'une chancellerie, trois « arrobas » de froment (p. 41) ? A quoi équivalaient de notre système moderne les 100 florins du poids et du coin d'Aragon (p. 49); les « cafizes » de froment (p. 52 et 102); douze « péonadas environ » (p. 99) ?

18. — *Le P. Jacques Lainez* fut plutôt un théologien qu'un apôtre. Il exerça une profonde influence sur les décisions du concile de Trente, où il fut envoyé avec le P. Alphonse Salmeron, comme théologien du Saint-Siège. Ses discours sur l'Eucharistie, sur la Justification, impressionnèrent vivement; il s'éleva aussi énergiquement contre les abus dans le clergé. Sur l'ordre de Pie IV, il accompagna, en qualité de conseiller et de théologien, le cardinal légat, Hippolyte d'Este, au colloque de Poissy, qui avait pour but de permettre aux catholiques et aux réformés d'exposer mutuellement leurs doctrines. Il fut d'une sagesse fructueuse dans le gouvernement de la Compagnie de Jésus comme deuxième général et successeur immédiat de son fondateur. Ce dernier le jugea capable de compléter la « Somme théologique » de saint Thomas. Un patient labeur a découvert, en 1892, la clef des caractères hiéroglyphiques qui avaient fait jusqu'ici de ses volumineux manuscrits des livres fermés, vraie cacographie qui, pendant des siècles, a enseveli des trésors exhumés enfin par le P. Grisar (p. 1 et p. 223-230). Le P. Rinaldi, un siècle après Ribadeneira, publia la *Vie de Lainez*, qui n'était qu'une traduction et un abrégé de Ribadeneira. Bartoli, dans son Histoire de la Compagnie en Italie, révèle des détails ignorés ou bien oubliés par Riba-

deneira, surtout comme théologien au concile de Trente. Le P. Boero a réuni « dans une seule biographie les faits rapportés par ces deux éminents écrivains.... en y joignant les documents qu'il a pu tirer soit des Lettres du P. Lainez, soit de divers auteurs contemporains dignes de foi » (p. 3), sans toutefois y faire entrer les autres écrits du deuxième général, qui n'étaient pas encore déchiffrés au moment où il écrivait (1880). La vie du P. Lainez en français est une bonne traduction du P. de Coppier.

19. — Les recherches érudites du P. Cros n'excluent point de la monographie sur *Saint François Régis* un parfum de piété qu'il glane le plus souvent dans la vie du saint par le P. Labroue, élève, contemporain du saint et son premier biographe, « le Ribadeneira de saint François Régis » (p. x). L'auteur a voulu parcourir les lieux où vécut son héros, y recueillir tous les souvenirs encore vivants, y interroger les manuscrits des dépôts publics ou privés : 1° les archives de M. le baron Duston (contrats de mariage, testaments, acquisitions de la famille de Régis); 2° les archives départementales de l'Aude (fonds de l'abbaye de la Grasse et des « Registres des insinuations, » petit fonds de minutes notariales venues de la Grasse); 3° les minutes notariales du notaire de Fabrezan, du notaire de la Grasse et de M. Bauzil, notaire à Carcassonne (testament de Pierre Régis (p. 18-20), et enfin les archives de la Compagnie (vie du saint, son procès de béatification et l'histoire de son culte) (p. xi-xii). Les recherches généalogiques sur la famille des Régis et leur anoblissement, son extinction et les vicissitudes de la maison natale du saint, sont des résultats en partie inédits. Signalons encore le chapitre X, relatif à l'état religieux, au xvii° siècle, du Forez, du Vivarais, du Velay, du Dauphiné, qu'évangélisa Régis. Le P. Cros réfute d'une façon péremptoire le bruit répandu par les jansénistes que le saint jésuite fut expulsé de la Compagnie (p. 82-83), avec les lettres du supérieur général de Régis, le P. Vitelleschi, ainsi qu'avec celles des supérieurs immédiats de l'apôtre du Vivarais. Ce livre est une œuvre maîtresse dont la piété, l'érudition et la littérature historique constituent le fond remarquable.

20. — En ce xviie siècle d'étroite et sèche piété janséniste, *Mlle Le Gras*, comme François Régis, contribua à faire fleurir la grande et affectueuse charité descendue du cœur du Christ. Son nom évoque nécessairement le souvenir du berceau de l'Institut des Filles de la Charité, « cette congrégation, dit l'abbé Perreyve, qui est à elle seule le plus beau discours que la terre ait entendu et comme le plus bel entretien entre Dieu et les hommes. » Saint François de Sales la conseilla, Mgr Camus la dirigea, et elle fut la coopératrice de saint Vincent de Paul dans la fondation et l'expansion de la congrégation de la Charité. Mme la comtesse de Richemont a composé le tissu de son livre des documents nombreux échappés au pillage de Saint-Lazare en 1789, et pour la plupart inédits, — des

lettres adressées à Mlle Le Gras par Mgr Camus, évêque de Belley, par le garde des sceaux Michel de Marillac, son oncle, par saint Vincent de Paul, de près de quatre cents lettres de la supérieure générale de la Charité entièrement inconnues du public, — des mémoires de l'époque. D'un style simple et limpide, comme il convenait à cette sainteté humble et douce, cet ouvrage offre cependant des pages choisies, où se trouvent les details intimes, la rapide extension de l'œuvre naissante, de fins aperçus de la haute science mystique, enfin des analogies saisissantes entre le XVIIe siècle et le caractère, les aspirations et les défaillances du nôtre. Livre plein d'une sève généreuse et d'un charme pieux, cette quatrième édition apprendra à plus d'un cœur inquiet comment les vraies âmes chrétiennes, malgré tous les naufrages, restent toujours debout, courageuses, pour se dévouer quand même. Les neuf cent vingt-trois maisons de la congrégation en France ou en Algérie et les mille cinquante-quatre autres à l'étranger (p. 387) disent éloquemment le merveilleux épanouissement de la Charité, dont Mlle Le Gras fut la mère providentielle.

21. — La vie populaire du *Vénérable J.-B. Gault* révèle aux fidèles ce nouveau Vénérable (4 février 1893). Peu d'évêques, au XVIIe siècle, ont fait revivre en eux le type de saint Charles Borromée à un égal degré. Gault fut d'une austérité qui surprendrait notre mollesse contemporaine. Il fut, avec son frère Eustache, son prédécesseur sur le siège de Marseille, membre de l'Oratoire, où l'un et l'autre se formèrent à la perfection religieuse. J.-B. Gault y puisa le goût de l'apostolat héroïque qui le porta aux catéchismes populaires et vers les épaves humaines des galères. L'auteur possède bien la bibliographie de son sujet et a profité aussi des archives de l'évêché de Marseille et des documents du procès de canonisation. A-t-il eu connaissance du « Vénérable Mgr Gault, » par Dom Bérengier, paru dans la *Revue du Monde catholique* (1er octobre 1893) et tiré à part, travail d'une érudition accessible aux différents lecteurs d'une Revue? Il ne l'a pas cité. Clercs et laïques liront avec profit ces pages écrites sans prétention, par une plume expérimentée et pieuse.

22. — Le XVIIe siècle a pour trait commun, dans l'histoire religieuse, les ravages du Jansénisme. *La Vénérable Mère Agnès de Jésus*, prieure du couvent de Sainte-Catherine de Sienne à Langeac, fut prédestinée pour être un remède à cette plaie spirituelle. D'après sa vie, œuvre de vulgarisation, elle coopéra, en quelque sorte, à l'établissement des séminaires en France, en dévoilant sa vocation à M. Olier, fondateur de la congrégation de Saint-Sulpice, et dont elle se disait la mère selon la grâce. Elle prit part encore à la régénération du clergé par la prière et la souffrance, qui furent l'emploi principal de son existence. C'est donc un épisode très intéressant de l'histoire religieuse du XVIIe siècle. Cette vie est divisée en trois parties : la vie extérieure de la vénérable Mère, sa vie intérieure (ses

vertus), sa vie posthume (ses miracles et l'introduction de sa cause).

23. — A cette époque d'aridité du cœur, d'étroitesse de l'esprit dans la piété chrétienne, *la Vénérable Mère Marie Poussepin* conçut et réalisa une œuvre de charité qui agit, se répand et se dévoue partout où il y a misère, défaillance, douleur. Elle fut une femme supérieure par son intelligence, ses vertus intimes, sa sagesse administrative. A la fin du XVIIe siècle (1653-1763), elle comprit, lorsque s'écroulaient les anciennes institutions monastiques, les conditions particulières des nouveaux ordres de femmes. Pour but au sien, elle donna le soulagement des misères sous toutes les formes, et notamment l'éducation des filles, auxquelles on enseignera leurs devoirs tout en les mettant en mesure de gagner honorablement leur vie. Les sœurs iront secourir les malheureux dans les hôpitaux, dans les logis lamentables et sur les champs de bataille. Bien que membre du tiers ordre de Saint-Dominique, la vénérée fondatrice, afin d'être mieux affranchie dans l'exercice de sa bienfaisance, ne fit pas de sa congrégation un tiers ordre, mais elle se contenta toujours d'une affiliation avec le célèbre institut dominicain, dont elle adopta l'habit blanc et noir. Pour faire le bien, elle ne demandera rien à la charité publique. Elle veut que sa famille religieuse apporte aux œuvres ce qu'elle possède et cherche le complément de ce qu'il faut dans le travail, l'économie et les industries du saint zèle. En partage elle reçut de Dieu la sagesse et la modération dans le bien et l'épreuve, la droiture et la simplicité. Elle fut la femme forte, morte à elle-même, en qui la faiblesse humaine ne se trahit par aucune défaillance, en dépit des tribulations de toute nature.

« Ce livre, dit l'auteur, est une œuvre de bonne foi. Point d'idées préconçues; peu d'appréciations personnelles; la vérité s'affirmant par les faits, ressortant des pièces produites dans leur simple teneur. Certain débat tenant au tempérament même de l'institut, et qui fut pour la vie de la vénérée Mère la source de longues épreuves, a été étudié uniquement par les textes et les faits, et résolu avec l'impartialité la plus rigoureuse, d'après les règles de la jurisprudence canonique. » La profusion des détails, des développements, des récits accessoires, fait disparaître quelquefois le relief de l'ouvrage dans ses parties maîtresses. A cela M. le chanoine Poüan, visant plutôt l'utilité que l'art, répond que son « livre doit tenir lieu d'annales à une congrégation qui en a été si longtemps privée, et que les moindres vestiges du passé qu'elle reconstitue à si grand'peine ont, pour sa religion, un intérêt auquel le public ne peut que demeurer étranger » (p. XIV). Néanmoins, avec sa fine compétence littéraire et sa haute autorité doctrinale, S. Em. le cardinal Meignan a dit de cette Vie : « C'est un beau livre écrit de main de maître. »

24. — Sans appareil scientifique, avec une vive simplicité, une grande clarté, une chaleur d'apôtre, M. Launay expose les origines, l'organisation, les développements et les conquêtes d'âmes de la *Société des Mis-*

sions étrangères, qui compte plus de deux cents ans d'existence, depuis Mgr Pallu jusqu'à Mgr Puginier. C'est donc une considérable partie de l'histoire de l'Église, de sa diffusion, de ses martyrs dans l'Inde, le Japon, le Canada, la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin, la Chine. Il a mis un ordre lumineux dans un champ si vaste, si complexe, en faisant avec discernement le partage entre les faits devant entrer dans l'histoire générale de la Société et ceux réservés à l'histoire particulière de chaque mission. « J'écris séparément, dit M. Launay, l'histoire d'une Société ecclésiastique et l'histoire des Églises établies et conduites par les missionnaires de cette Société » (p. VII, préf.). C'est aussi une immense contribution à l'histoire générale et à l'histoire de nos colonies orientales. Sa principale source de renseignements consiste en plus de cent mille pièces inédites, manuscrits, lettres et mémoires, conservés dans les archives du séminaire des Missions étrangères. Il a employé dix ans à les dépouiller et à en composer un catalogue analytique formant douze volumes in-folio de mille pages chacun. Là, parmi ces lettres de missionnaires, ces reliques de martyrs, ces relations de voyages, on rencontre des découvertes intéressant la géographie, l'histoire, la linguistique, la théologie, la politique coloniale, l'histoire naturelle, et d'une autorité supérieure. Les dix-huit cent trente-cinq pages de l'ouvrage publient des événements qui seront un complément nécessaire à l'histoire de l'Église. Nos annales nationales y ont aussi leurs pages glorieuses, car cette Société toute française répandit, avec l'Évangile, l'amour de la France. Aussi fut-elle l'objet de la sympathie et de la protection des rois : Louis XIV, en faveur des missionnaires, envoie deux ambassades à Siam, une en Perse; il écrit au roi du Tonkin; il accorde au séminaire et à la Société des Missions étrangères une bienveillance effective, que leur continuèrent Louis XV, Louis XVI et Louis XVIII. La France intervint pour les chrétiens et les missionnaires : en Cochinchine, en 1843; en Chine, en 1844, 1857, 1859, 1870, 1874; au Japon, en 1858; en Corée, en 1867 et 1886; au Tonkin, en 1873, 1882 et 1883.

Des tableaux statistiques très clairs, à la fin du tome III (p. 532-595), permettent de se rendre compte facilement du personnel et des œuvres, soit de la Société en général, soit de chacune de ses missions; une table alphabétique et analytique termine ce même volume (p. 603-646). Un mérite à relever, c'est que l'auteur raconte impartialement les faits, ne donnant de preuves que celles qui ne peuvent froisser aucune susceptibilité, « sans multiplier les appréciations toujours trop aisément absolues et si difficilement exactes » (préf., p. VIII). Ce livre sera lu avec un vif intérêt par ceux qui désirent l'expansion coloniale de la France et qui veulent se rendre compte des services incontestables que nos missionnaires, dans les pays lointains, rendent à la mère patrie.

25. — Aux envahissements du jansénisme doctrinal, *Saint Alphonse-*

Marie de Liguori opposa sa théologie morale, faite de bon sens et de condescendance envers la déchéance humaine, sans toutefois tomber dans le laxisme qu'on lui a tant imputé. Il fut un apôtre à l'intérieur et usa envers l'impiété de la force d'une suave charité. Dans l'ordre politique, à peine envisagé par les historiens de sa vie, il soutint vigoureusement les dépositaires de l'autorité, qui descend de Dieu. Ami passionné de la pauvreté la plus désolée, il fonda, pour perpétuer son œuvre miséricordieuse, cette congrégation du Saint-Rédempteur, dont la devise est : *Evangelizare pauperibus*. Il continua la mission de saint Philippe de Néri (XVIe siècle), de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul et de Mlle Le Gras (XVIIe siècle) ; de saint Philippe, il eut le charme de la piété, la simplicité de la vie et un profond amour de l'oraison ; de saint François, la science théologique et mystique et le zèle des âmes ; de saint Vincent, la charité pour les pauvres, mais cette charité qui s'adresse plus aux misères du cœur qu'aux détresses du corps. Tel est le portrait de saint Liguori, qui revit dans les deux volumes de l'illustre cardinal Alfonso Capecelatro. Il s'est inspiré surtout du travail du P. Tannoia, en trois gros volumes, dont la première édition parut en 1798. Ce dernier écrivain vécut pendant quarante ans dans l'intimité de saint Alphonse, fut un de ses fils spirituels qui consacra une grande partie de sa vie à rassembler tous les souvenirs de son vénéré Père, depuis son berceau jusqu'à son dernier soupir et au delà ; il visita les lieux où son héros avait passé, les personnes qui avaient eu des rapports avec lui. Une autre source meilleure à laquelle S. E. Capecelatro a largement puisé, ce sont les lettres du saint que les Pères Rédemptoristes ont naguère publiées en trois volumes : *Lettere di Sant' Alfonso M. de Liguori* (Desclée et de Brouwer). Elles rendent avec plus de vérité spontanée la figure du Bienheureux ; sous plus d'un aspect, elles l'illuminent et éclaircissent, en quelques passages, le texte de Tannoia (p. 16-17, t. I). Par leur ordre chronologique, elles dessinent les progrès de la piété d'Alphonse de Liguori et son caractère personnel. Cette dernière considération a déterminé l'érudit cardinal à écrire cette Vie. A cette occasion, Léon XIII lui assurait que cette histoire, comme celles de sainte Catherine de Sienne et de saint Philippe de Néri, répondait à son attente et satisferait les érudits pleinement (Bref du 21 juin 1893). Si quelqu'un ne l'a déjà entrepris, cette œuvre excellente mériterait d'être traduite en notre langue.

26. — La psychologie mystique de *Lodovico da Casoria*, enfant de saint François d'Assise, que nous décrit le même cardinal Capecelatro, se résume en trois mots : une foi vive, une simplicité évangélique, un ardent amour de Dieu, des pauvres et des souffrants. Les œuvres charitables qu'il entreprit en Italie, les contradictions qu'il essuya, ne se comptent pas. Sa compassion pour les malades, les infirmes, les aban-

donnés, les orphelins, les sourds-muets, lui fit ouvrir des hôpitaux, des refuges, et il avait pour tout capital la Providence ; il mendia pour ses pauvres, et la charité et la Providence l'enrichirent pour eux. Il rêvait aussi à l'âme des peuples noirs ; il voulut que l'Afrique convertît l'Afrique, et il jeta les fondements d'un collège pour instruire des négrillons dont il ferait des apôtres de l'Afrique. Lui-même alla les chercher à travers l'Égypte. Il créa l'ordre des Frères « Bigi » (gris), destinés aux hôpitaux des incurables ; missionnaires, ils devaient travailler à ramener à Dieu l'Italie dévoyée par les sectes antichrétiennes. Son labeur fut sans relâche et ses œuvres prospérèrent. Malgré une infirmité dévorante et des forces épuisées, galvanisé par l'étincelle de la charité, son activité ne déclinait pas. Vie généreuse à méditer en notre siècle d'égoïsme !

27. — En 1894, nous avions fait le compte rendu dans le *Polybiblion* (t. LXX, p. 352-353) de l'*Histoire de la servante de Dieu, Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier*, par le chanoine Sortais. Nous la croyions une œuvre définitive. Cette même année nous vaut une autre *Vie de la Révérende Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier*. C'est M. l'abbé Pasquier, doyen de la Faculté libre d'Angers, qui en est l'auteur apprécié. A-t-il eu entre les mains des documents nouveaux, inconnus de M. Sortais ? Il ne nous le spécifie point. A la différence de M. Sortais, qui traite de la Mère Pelletier, comme fondatrice et supérieure générale du Bon-Pasteur, dans le cours du premier volume, et, dans le second, de sa vie intérieure et cachée, M. Pasquier suit tout simplement l'ordre chronologique, qui a peut-être moins d'art, mais plus de logique. La couverture des volumes elle-même nous avertit que « cette édition est la seule publiée avec l'autorisation et par les soins de la congrégation. » Le cardinal Monaco la Valletta, protecteur du Bon-Pasteur d'Angers, l'a honorée de sa haute bienveillance. Serait-elle donc seule l'histoire officielle de la Mère Pelletier ? Quoi qu'il en soit, les deux ouvrages sur le même sujet ne peuvent qu'aider à faire connaître cette belle et sainte vie, et cette bienfaisante congrégation dont les deux cents maisons sont réparties dans l'ancien et dans le nouveau monde. Son but est de recevoir, non seulement les agneaux innocents, mais les brebis égarées. Les sources de cette histoire sont les récits des religieuses qui ont connu la fondatrice, les Annales de la communauté, le Livre d'or des hauts faits du Bon-Pasteur, les Lettres et les entretiens de la vénérée Mère. Sa physionomie est donc bien authentique. Le style de cet ouvrage est d'une grande spontanéité, coloré, quoique d'une touche austère.

28. — L'œuvre de la Mère Marie Pelletier est une œuvre surtout de relèvement ; celle de *la Révérende Mère Marie-Françoise* a pour raison principale la préservation des jeunes filles de la classe pauvre et ouvrière dont la bonne, mais vacillante volonté, a besoin d'être aidée et guidée pendant qu'elles sont livrées à elles-mêmes ou qu'elles subissent la fu-

neste influence des ateliers. Mlle Lefebvre crut possible de prévenir les atteintes du mal en allant au-devant de celles qui vont être exposées au danger, offrant à leurs parents, qui ne peuvent s'occuper d'elles, de les lui confier. Elle s'engageait à entourer ces jeunes filles de toutes les tendresses familiales, à leur donner en même temps qu'une éducation chrétienne une instruction et une formation suffisantes pour toutes les professions qu'elles voudraient exercer au moment de quitter son asile préservateur. C'est à Paris, au faubourg de Montrouge, rue de la Voie Verte, que naquit, dans la pauvreté, l'œuvre si charitable, en une maison que M. de Geslin, curé de Saint-Médard, mit à la disposition de la fondatrice et de ses cinq premières filles, errant dans Paris, sans toit, sans pain. Deux mois après, elle loua un immeuble mieux approprié à l'exercice de sa mission. C'était le 2 juin 1865, et c'est là que la jeune congrégation prit le titre du Saint-Nom de Jésus. Comme elles n'avaient aucune ressource, les religieuses devaient se livrer au travail manuel pour sustenter les jeunes filles et les y former, en rendant l'œuvre le plus gratuite possible. Et l'Institut florissait sous la sage administration de la Mère Marie-Françoise. A peine une année s'était-elle écoulée depuis la seconde installation dans une maison de l'avenue de Châtillon, que le local était trop étroit déjà. On achetait un vaste terrain à l'extrémité de la rue de Vanves, dans le quartier si pauvre de Plaisance (4 mai 1866). C'est là que se bâtit la maison mère de la congrégation et où les sœurs du Saint-Nom de Jésus s'établirent définitivement, le 29 juin 1867, dans des conditions parfaites de salubrité. Que ceux qui veulent se rendre compte de la vie de la ruche sainte lisent le chapitre XXI. Pendant que la maison matérielle s'édifiait, la Vénérable Mère écrivait les Constitutions de la congrégation, qui furent approuvées par le cardinal Guibert, en 1874. L'avenir assuré, l'œuvre couronnée, elle s'endormit en Dieu, le 11 janvier 1888.

29. — M. Thiers disait un jour : « Donnez-moi cinq cents religieuses et je me charge de réformer toutes les prisons du royaume ; avec leur chapelet au côté, elles auront certainement plus d'influence que les gardiens avec leur sabre. » C'est à cette vie régénératrice que *la Révérende Mère Saint-Augustin*, enfant du Dauphiné, consacra le dévouement de toute son existence, sa haute intelligence de supérieure et fondatrice de la congrégation des sœurs de Marie-Joseph pour les prisons. Sa biographie est composée avec une réserve et une sobriété de détails que l'on croirait imposées par l'humilité de la Révérende Mère à l'auteur, qui fut sa secrétaire et sa confidente. Elle expose avec concision l'origine de la congrégation et énumère plutôt qu'elle ne raconte les nombreuses fondations de l'Institut prospère. En 1846, la Mère Saint-Augustin se chargea du patronage des jeunes filles condamnées à l'éducation correctionnelle, fondé par Mme de Lamartine à Paris, rue de Vaugirard. Aussitôt après, à Vau-

girard, elle installa ses sœurs à l'ouvroir de la Miséricorde, destiné aux libérées. En 1853, elle donna des religieuses pour commencer l'œuvre des Jeunes Incurables, qu'établissaient à Paris quelques dames généreuses. L'exactitude et la précision de ce livre en font un document qui doit être lu par ceux qui voudraient connaître cette vie féconde d'Anne Quinon, ou qui travaillent à la transformation de l'esprit des prisons, ces écoles mutuelles du vice.

30. — Petit livre d'émotion envahissante, de style délicat, que *les Petites Sœurs des pauvres.* C'est un suggestif plaidoyer en faveur des « saintes mendiantes » qui vont quêter à tous les étages, à toutes les portes, avec un bon sourire aux lèvres et au bras leurs immenses bassines : « Pour nos pauvres petits vieux, s'il vous plaît ! » Car ces pauvres sont des vieux, et ces vieux sont leurs enfants choyés. Qu'il soit répandu, ce volume, partout, dans la société fortunée, parmi les classes laborieuses ! Tous, après l'avoir parcouru, le fermeront pour ouvrir largement leur cœur et leurs mains à la pitié généreuse pour une œuvre belle entre toutes, oui, « la merveille du XIXe siècle. » Elle vit le jour, en 1840, dans un coin perdu de province, à Saint-Servan, dans une mansarde de la rue du Centre. Elle eut pour père un humble vicaire de ce petit port de mer, l'abbé Le Pailleur, auquel s'adjoignit la coopération de trois ouvrières : Jeanne Jugan, Marie Jamet et Virginie Trédaniel. Aujourd'hui, malgré vents et marées, elle compte en France cent six maisons, en Espagne cinquante et une, en Angleterre vingt-neuf, en Amérique trente, en Italie seize, en Belgique treize, en Afrique quatre, en Océanie trois, en Portugal une et en Turquie une (p. 2 et p. 315-319). Les vieillards qui habitent ces demeures de la Charité sont au nombre de trente-trois mille cent trente-deux (en 1894) ; il y a quatre mille quatre cent soixante-quinze Petites Sœurs vivantes, tandis que déjà la mort en a frappé mille trente et une, les arrachant à leur rude tâche, qui souvent n'eut ici-bas pour récompense que les murmures des « vieux ingrats » (p. 299).

31. — *Catinon-Menette* fut une âme droite, sachant à peine écrire, et pitoyable à tout ce qui souffre. Pendant la période révolutionnaire, elle porta héroïquement des secours aux prêtres persécutés ; elle passait sa vie à faire le bien parmi les pauvres, les malades, les prisonniers et autour des morts. Les habitants de Mauriac, son pays, demandèrent pour elle le prix Montyon. Elle a été peinte avec simplicité et onction. Comme fond du tableau, quelques pages de la tourmente révolutionnaire, qui sont un fragment de la chronique du vaillant clergé auvergnat et le martyrologe de l'arrondissement de Mauriac. A sa mort dans cette ville, le peuple lui fit la plus belle oraison funèbre en disant : « La plus brave femme de Mauriac vient de mourir ! »

32. — L'émule de Dom Bosco, *P. Chevrier*, eut des difficultés

peut-être plus grandes à vaincre avec des moyens intellectuels moins exceptionnels que ceux du prêtre italien. Il fonda à Fourvières, en 1860, l'œuvre de la Première Communion, qu'il étendit aux deux sexes ; il s'occupa de rassembler à cette fin les enfants sans culture, appliqués au travail de neuf à dix ans, ne fréquentant ni école ni catéchisme paroissial. Il transféra sa maison dans le quartier misérable de la Guillotière, dans un local où se réunissait la lie de cette population ouvrière. Le lendemain de la confirmation, c'est-à-dire deux jours après la première communion, les pauvres abandonnés repartent, après six mois de séjour, pour faire place à d'autres, car d'autres abandonnés frappent à la porte du Prado. C'est là la différence avec les orphelinats de Dom Bosco, de l'abbé Roussel à Auteuil, les orphelinats agricoles du Seillon, près de Bourg, qui gardent les enfants jusqu'à l'approche de leur majorité et les munissent d'un métier avant de les rendre à la lutte pour la vie. Le P. Chevrier choisissait à ses pupilles de bons ateliers, tout en les suivant et leur offrant des jours de réunion. Beaucoup de jeunes filles et de jeunes gens entrent, les uns dans la vie religieuse, les autres chez les frères. Le trait capital de l'œuvre du P. Chevrier fut de grouper autour de lui des prêtres pour enseigner Dieu aux enfants du peuple et ayant pour principe fondamental la pauvreté évangélique. Dans ce dessein, il créa une école cléricale, afin de recruter des prêtres séculiers vivant en communauté. Cette pépinière sacerdotale commença en 1864. Il voulut aussi réunir en une Persévérance, qu'il transforma en cercle de jeunes gens, les premiers communiants après leur départ du Prado. Il mourut jeune encore, en 1879, mais le Prado vit et grandit. L'école cléricale, l'avenir de l'œuvre, compte environ soixante élèves de latin, des philosophes, des grands séminaristes, et en plus ceux qui font leur service militaire. Seize prêtres s'y dévouent. En résumé, sont actuellement au Prado trois cents personnes qui vivent sur les fonds de la Providence.

33. — Les esprits exempts de préjugés sectaires comme ceux qui en sont imbus, voulant suivre l'histoire de l'évangélisation de notre établissement au Tonkin, doivent lire l'impartiale et exacte *Vie de Mgr Puginier*. Il fut non seulement un saint et vaillant évêque, mais encore un habile politique, tout dévoué aux idées françaises. Si ses sages conseils avaient été écoutés, que de déboires eussent été évités, que de sang eût été épargné pour arriver à une décisive pacification ! Personne d'ailleurs ne connaissait le terrain comme lui ; il n'a point ménagé ses intelligentes et pratiques observations aux gouverneurs généraux, aux commandants en chef, aux ministres compétents, à Mgr Freppel, député, et sans aucune pensée de critique systématique. C'est à lui que nous devons en très grande partie la colonie du Tonkin, car il fut toujours opposé à l'abandon (p. 377), qu'il considérait « pour la France comme un échec immense, et où, à défaut de la France, l'Angleterre, l'Allemagne, seraient

infailliblement venues » (p. 372). C'eût été, selon lui, « une honte qu'aucune raison ne saurait légitimer, la perte de tant de sacrifices d'hommes et d'argent rendus inutiles, l'enterrement de l'influence française en Annam et dans tout l'Extrême-Orient, la ruine des missions et, dans un temps plus ou moins éloigné, le massacre des populations qu'on a compromises en les invitant à se rallier à notre cause » (p. 377). Le prélat n'avait point appelé nos compatriotes au Tonkin ; il était resté complètement étranger aux raisons purement politiques qui avaient mis aux prises le gouvernement français et celui de Hué. Une fois la lutte entamée, il intervint en prudent et bienfaisant médiateur : aux vainqueurs, il recommanda la modération dans l'usage de la victoire et une certaine accommodation aux mœurs et aux idées des races indigènes ; aux vaincus, il conseilla la soumission loyale à un peuple chevaleresque qui ne vient pas leur enlever leur nationalité, mais les faire entrer seulement peu à peu dans la grande famille des nations civilisées. Les uns comme les autres n'eussent eu que profit à suivre ces exhortations désintéressées. « Si le gouvernement, assurait-il en 1886, comprend ses vrais intérêts et s'il veut favoriser la prédication de l'Évangile et l'enseignement de notre langue, j'affirme qu'avant vingt ans, sans violenter personne, ce pays sera chrétien et français » (p. 374). Combien encore nous sommes loin de compte ! Quant aux fautes commises et qui eussent été évitées si on avait pris en considération ses conseils expérimentés, il les ramène à trois chefs : 1° nos tergiversations et notre incohérence politique et administrative ; 2° notre trop grande facilité à nous fier aux Annamites, particulièrement aux lettrés, qui sont et seront toujours les pires ennemis de l'influence française ; 3° l'abandon systématique des chrétiens, nos alliés naturels, aux basses rancunes des mandarins, dans l'espoir irréalisé de nous obtenir ainsi les sympathies des bouddhistes en leur sacrifiant nos meilleurs amis (p. 382 et suiv.). Il fut le premier à réprouver ouvertement l'envoi de troupes par « petits paquets. » « Si l'on avait fait dès le principe, dit-il, une expédition sérieuse, on aurait obtenu le même résultat avec moins d'hommes et moins d'argent » (p. 382). « L'échec de l'expédition Rivière a eu lieu beaucoup à cause des tergiversations du gouvernement français, qui a engagé l'affaire du Tonkin peu à peu, suffisamment pour pousser l'ennemi à la résistance sans cependant envoyer lui-même à temps les renforts nécessaires pour agir vigoureusement » (*ibid*). Comme on le voit, la *Vie de Mgr Puginier* est de première importance pour notre histoire religieuse et coloniale. M. Louvet, missionnaire en Cochinchine, qui eut des rapports personnels avec Mgr Puginier, avait une compétence incontestable pour composer ce livre intéressant ; il a eu la connaissance des hommes et des choses du pays ; toutes les archives lui ont été ouvertes ; il a eu en main la très volumineuse correspondance du prélat, sans compter qu'il a

passé plusieurs mois auprès de son successeur, au milieu des missionnaires, dont Mgr Puginier était le père et l'ami. Les trois divisions adoptées par M. Louvet sont : le Missionnaire, l'Évêque, le Patriote. « Le missionnaire nous initie aux travaux et aux vertus de l'apôtre ; l'évêque nous montre le successeur des Retord et des Theurel, déployant à la tête de la mission du Tonkin occidental, la plus étendue des vingt-sept missions confiées à la société des Missions étrangères, les qualités d'administrateur consommé ; le patriote, enfin, nous redit ses efforts constants pour servir la France, pour éclairer nos gouvernants, et, au besoin, pour les avertir respectueusement de leurs fautes et sauvegarder les intérêts compromis du pays. » A l'occasion de la mort de Mgr Puginier, M. Brière, notre ancien résident supérieur à Hué, écrivait avec une franchise reconnaissante : « Pendant mon séjour au Tonkin, j'ai pu apprécier le patriotisme éclairé et désintéressé qui dictait tous ses actes, et les sages avis qu'il adressait aux représentants du pouvoir m'ont été d'un secours précieux dans plus d'une circonstance. La mort de Mgr Puginier est une perte cruelle pour l'Église, mais aussi et surtout pour la France et pour le Tonkin, dont l'illustre évêque avait si largement contribué à faire une terre française » (p. 593). L'auteur, au cours de cet ouvrage, expose aussi sa propre pensée sur la question du Tonkin. On ne peut lui contester ce droit. Cependant son rôle est plutôt celui de peintre de l'évêque de Mauricastre. Ne nous en plaignons pas : s'il se met en scène, c'est avec des tons chauds qui rendent l'œuvre plus animée.

34. — C'est dans la Nouvelle-Calédonie que M. Léon Fautrat nous montre l'action des *Missionnaires de France*, à partir de 1843. Par eux fut plantée la croix civilisatrice au sein de tribus anthropophages, en même temps qu'ils arrachaient cette terre du Pacifique à notre rivale, l'Angleterre, qui, elle aussi, tentait hypocritement de placer ces peuplades sous la domination de son pavillon. Ils y faisaient flotter le drapeau de la France, après dix ans de souffrances surhumaines. Lorsqu'on y établit un pénitencier, ils donnèrent leurs soins les plus dévoués à ceux que le crime avait jetés sur cette terre perdue au milieu de l'océan. L'histoire de la mission catholique en Nouvelle-Calédonie, c'est aussi l'histoire de cette nouvelle France, des beaux faits et gestes de nos courageux marins. C'est grâce aux documents puisés aux archives mêmes de la mission que l'auteur a pu résumer, non sans bonheur, l'histoire de l'île calédonienne depuis l'arrivée de nos missionnaires français, « ces grands serviteurs du pays. »

35. — Le P. de Boylesve donne un résumé de l'histoire *des Papes* et de leur salutaire influence sur le monde entier. C'est une thèse où les faits saillants de l'histoire de la Papauté établissent qu'il n'est point bon, pour les individus comme pour les nations, de toucher aux successeurs de Pierre. Les jugements portés sont nets et les discussions des questions

agitées par la controverse sont lumineuses, comme la révocation de l'édit de Nantes, que l'écrivain approuve, et le guet-apens de la Saint-Barthélemy, qu'il flétrit. Pourquoi, dans l'apparition du Labarum, ne prouve-t-il pas que ce fait merveilleux eut la Gaule pour théâtre? C'eût été glorieux pour la terre gauloise, berceau de la France. C'est ce qui dut avoir lieu, d'après de récentes études. Le récit d'Eusèbe (*De Vitâ Constantini*, I, 39 et suiv.) suppose, en effet, que les réflexions par lesquelles fut préparée la conversion de Constantin et le fait surnaturel qui la décida se produisirent pendant que l'armée était en marche, avant l'entrée en Italie et les premiers combats livrés aux troupes de Mayence. L'ordre des chapitres, la suite naturelle des événements, amènent à cette conclusion. Et, entre l'affirmation de Lactance, admise par Baluze et Darras, qui place l'événement aux portes de Rome, à la veille de la bataille du pont Milvius, et le témoignage d'Eusèbe, qui s'appuie sur la narration recueillie de la bouche même du prince et confirmée par serment, la préférence doit être donnée à Eusèbe, si bien informé et si sincère que M. Boissier l'a défendu de tout soupçon de mensonge (*Fin du paganisme*, I, 16, note). D'autre part, les traditions romaines alléguées en faveur de la terre italienne ne remontent pas plus haut que le XVIIe ou le XVIIIe siècle, d'après M. de Rossi (*Le Labarum, étude critique et archéologique*, par l'abbé J.-P. Desroches, 1894, Ire part.). La liste chronologique des Papes et des conciles généraux termine cet intéressant volume de vulgarisation.

36. — La Papauté, qui reste debout au milieu des bouleversements et des persécutions séculaires, peut être considérée comme un miracle permanent. Ce n'est pas à ce point de vue que s'est placé M. Arthur Loth pour *le Miracle en France au XIXe siècle*. C'est le miracle strictement et théologiquement surnaturel qu'il examine et dont l'événement s'est accompli en terre française. Ce beau livre est une œuvre d'apologétique et une œuvre d'histoire. L'apologie est surtout dans l'Introduction, qui est un traité concentré du miracle; l'histoire, dans les nombreux récits ponctuellement et élégamment racontés. L'Introduction explique nettement la différence essentielle existant entre le vrai miracle et les phénomènes mystérieux du spiritisme, de l'hypnotisme, de l'hystérie, et fournit une très juste raison de la demi-obscurité qui entoure l'action miraculeuse de Dieu : « Il est vrai, les miracles n'ont point les caractères d'évidence invincible que requiert le scepticisme. Aucun d'eux ne s'impose irrésistiblement. De même qu'il est de l'essence de toute vérité révélée d'être enveloppée d'une certaine obscurité afin que la liberté de l'homme demeure intacte, ainsi, dans tout miracle, il y a une part de doute pour que la foi trouve sa place » (p. 16-17). En un mot, il démontre la possibilité et la réalité du miracle dans l'histoire de France. Chez elle le miracle s'est succédé de siècle en siècle sous les formes les

plus diverses et les plus saisissantes. En aucun temps, en aucun pays, il n'y a eu plus de miracles qu'en France. Dans le corps du livre, en des pages d'une littérature élevée et d'une doctrine inattaquable, il expose les merveilles surnaturelles qui ont éclaté en notre siècle de rationalisme : la Croix de Migné (1826); la Médaille miraculeuse (1830); Notre-Dame du Laus; Notre-Dame des Victoires (1836); Notre-Dame de Chartres; Notre-Dame de Rocamadour; Notre-Dame de la Garde, à Marseille; Notre-Dame de la Salette; Notre-Dame de Lourdes et ses miracles certains; Notre-Dame de Pellevoisin (1876); Notre-Dame de Pontmain (1871); miracles du bienheureux Benoît Labre, de sainte Germaine Cousin de Pibrac, du bienheureux J.-B. de la Salle, des bienheureux Gabriel Perboyre et Pierre Chanel, du vénérable J.-B. Vianney, curé d'Ars, etc.; miracles du Très Saint Sacrement : le Très Saint Sacrement de Miracle, à Douai, l'Hostie miraculeuse de Faverney, l'Hostie sanglante des Billettes, les Hosties miraculeuses de Pézilla de la Rivière (1793) (Pyrénées Orientales), etc. Cette énumération nous amène à faire remarquer qu'un certain nombre de ces miracles ne sont point d'accord avec le titre, puisqu'ils se sont produits bien avant le XIXe siècle. Et dès lors pourquoi ne pas mentionner le miracle du ciboire volé à l'église de Saint-Gervais, à Paris, l'apparition de Notre-Seigneur Jésus-Christ à la bienheureuse Marguerite-Marie, Notre-Dame de Fourvières, etc.? M. Arthur Loth connaît sans doute la brochure de l'abbé E. Lacroix : « Le miracle de la sainte Hostie de 1290, à Paris. Notice sur l'Hostie miraculeuse de la rue des Billettes, avec le texte des documents originaux qui attestent le miracle » (Paris, 1890, in-18 de 72 p.). Il eût été utile d'y référer, bien que l'auteur n'ait pas voulu faire œuvre d'érudition.

37. — L'apparition de *Lourdes* nous a valu une éclosion plus ou moins hâtive de brochures de toutes couleurs, de tous formats, de tout esprit. M. l'abbé Domenech y est aussi allé de sa brochure. Voyageur dans les deux hémisphères (p. 1), à la prière de quelques amis, il publie « ses souvenirs et ses notes, qui dormaient depuis longtemps au fond de ses malles » (p. 2). « Les notes sur *Lourdes* formaient plusieurs chapitres des *Secrets de ma valise*, ouvrage qui n'est pas encore publié.... » « Ce livre, nous déclare l'auteur, n'étant qu'un simple récit de mes impressions personnelles et non pas un livre de critique et de controverse, je n'ai pas à discuter le caractère des ouvrages parus sur la matière » (p. 4). Donc ce livre est classé : c'est une histoire de Notre-Dame de Lourdes, des guérisons, de la vie religieuse au sanctuaire — impressionniste, populaire, écrite en un style simple, prime-sautier. Grâce à de longs séjours à la grotte, M. Domenech est un témoin oculaire des faits qu'il « crayonne » jour par jour, offrant un intérêt quelconque : processions, prédicateurs, pèlerinages, foules, conversations, chants, etc., le tout sans dessin bien circonscrit.

38. — A côté des *Parfums de Lourdes*, son aîné, le livre de M. Colin sur *Notre-Dame de Pontmain* mérite de prendre rang. On retrouvera, dans ce dernier, la même foi, le même charme, le même sentiment, le même talent, la même poésie rayonnante d'amour envers Marie. C'est le récit de l'apparition pleine d'espérance de la Vierge miséricordieuse, après nos derniers désastres. A deux jeunes enfants elle dit avec insistance : « Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher. » C'est par la prière aussi, par des enquêtes approfondies ; c'est en habitant longtemps les lieux qui furent le théâtre des événements qu'il raconte ; c'est en écoutant attentivement la voix des témoins directs et des témoins indirects ; c'est en sachant découvrir, avec d'autres faits religieux, d'étonnantes coïncidences, que M. Colin a donné à son œuvre une physionomie propre et attachante, bien que des critiques méticuleux puissent lui reprocher de s'être attardé parfois en des récits étrangers, en apparence, à l'événement miraculeux. Moins heureux il est lorsqu'il blasonne les armes de Mgr Le Mée (p. 276) : « D'azur à la croix (de quel émail ?) rayonnante plantée dans une champagne (c'est plutôt « campagne » qu'on dit) de sinople, cartonnée (pour cantonnée) de deux encres (pour ancres) d'argent » (c'est-à-dire en sautoir d'argent). Celles de Mgr Wicart ne sont guère mieux traitées : « D'azur à trois étoiles (de quel émail ?) avec croix blanche d'argent (ce qui n'indique pas la disposition respective des pièces ; de plus la couleur blanche en blason, c'est l'argent ; donc blanche est une inutilité).

39. — Le *Ménologe des curés et des prêtres séculiers* comble une lacune, car tous les ordres religieux ont le leur ; seul le clergé séculier n'avait pas le sien. Cependant il y manque, à ce ménologe, le nom des prêtres morts en odeur de sainteté dont le souvenir a été purement local. Il contient les noms d'environ trois cent quatre-vingts prêtres séculiers inscrits dans le martyrologe romain ou dans d'autres martyrologes. Dans ce travail on a suivi l'ordre du calendrier, le plus naturel, sinon le plus logique. A côté de chaque vie, de chaque nom (car il n'y a quelquefois pour toute histoire qu'un nom et une date), les titres des sources sont indiqués, quelquefois aussi un seul nom d'auteur. On ne pourrait pas y recourir facilement. Certaines vies sont reproduites telles qu'elles sont dans les hagiographes, surtout pour les modernes. Pour les anciens, le style a été seulement rajeuni ; d'autres sont en grand nombre tirées des Bollandistes ; celles qui étaient trop étendues, on les a abrégées ; les courtes ont été simplement traduites du latin en français. A la suite du Ménologe a été ajouté le Martyrologe de la Révolution, en mettant jour par jour, autant qu'on en a pu découvrir, les noms des curés et prêtres tués en haine de la foi ; c'est encore l'ordre du calendrier qui préside à leur classement. Dans cette galerie de saints prêtres, à quel titre rencontre-t-on les gravures figurant Richelieu et Constantin le Grand ?

40. — On pourrait appeler *les Vierges saintes* le Ménologe à l'usage des jeunes filles. Mme de Gentelles, d'une plume délicate et pieuse, nous fait les portraits de sainte Marthe, sainte Cécile, sainte Agathe, sainte Philomène, sainte Agnès, sainte Catherine, sainte Geneviève, sainte Ursule, sainte Claire, sainte Germaine Cousin, la bienheureuse Marguerite-Marie.

41. — *Félix André :* angélique congréganiste du petit séminaire de Sainte-Garde, à Avignon. C'est un lis dont l'éphémère destinée de sa vie fut d'embaumer l'âme de ses camarades, et dont ce petit livre nous conserve l'exquis souvenir pour le plus grand bien de nos jeunes séminaristes.

42. — Les *Petites Fleurs de la vénérable Mère Marie de Sales Chappuis* ont été cueillies dans sa Vie écrite par le T. R. P. Brisson, supérieur général des oblats de Saint-François de Sales. Pour en composer un bouquet, il n'a pas été nécessaire d'imiter « la bouquetière Glycera, qui savait si proprement diversifier la disposition et le mélange des fleurs » (saint François de Sales) ; il a suffi de prendre, tels que nous les a donnés le confesseur de la servante de Dieu, les traits qui nous dévoilent l'aimable sainteté de l'illustre visitandine. Quelques courtes pensées de la fervente religieuse, fille et imitatrice zélée de l'évêque de Genève, apportent, elles aussi, leur grâce et leur parfum à cette spirituelle floraison.

LOUIS ROBERT.

OUVRAGES RÉCENTS SUR JEANNE D'ARC

1. *Jeanne Darc* (sic), *l'héroïne de la France*, préface d'Émile Gossot. Paris, Ducrocq, 1895, in-4 de 488 p., 7 fr. — 2. *Histoire de Jeanne d'Arc*, d'après les travaux les plus récents, suivie du décret de Rome qui la proclame Vénérable, avec notes et pièces justificatives, par PH.-H. DUNAND, ancien aumônier du lycée de Toulouse. Paris, Poussielgue; Toulouse, Privat, 1895, in-8 de XVIII-524 p., 6 fr. — 3. *Histoire populaire de Jeanne d'Arc, libératrice du royaume de France*, par l'abbé JOSEPH NICOLAS. Paris et Poitiers, Oudin, 1894, in-4 illustré de 320 p., 3 fr. — 4. *Vie de Jeanne d'Arc (1412-1431)*, par ÉMILE KELLER. Paris, Bloud et Barral, 1894, in-18 illustré de 36 p., 0 fr. 20. — 5. *La Vénérable Jeanne d'Arc*, par A. DE CONDÉ. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, 1894, in-12 de 94 p. avec 25 grav., 1 fr. — 6. *Vénérable Jeanne d'Arc*, par Un moine de Fontfroide. Paris, Lamulle et Poisson, 1895, in-8 de 124 p., 1 fr. 50. — 7. *Jeanne d'Arc*, par H. BUFFENOIR. Paris, Pairault, 1895, format minuscule de 98 p., illustr. de G. Marie, 1 fr. 50. — 8. *Jeanne d'Arc champenoise*, étude critique sur la véritable nationalité de la Pucelle, d'après les documents officiels de son époque et les plus récentes publications, par E. MISSET. Paris, Champion ; Orléans, Herluison, 1895, in-8 de 80 p., 2 fr. 50. — 9. *Jeanne d'Arc champenoise*, première réponse à M. l'abbé L'Hôte, professeur au grand séminaire de Saint-Dié, par E. MISSET. Paris, Champion ; Orléans, Herluison, 1895, in-8 de 14 p. — 10. *Jeanne d'Arc, le duc de Lorraine et le sire de Baudricourt, contribution à l'histoire de la Pucelle et de la région lotharingique*, par LÉON MOUGENOT. Nancy, Berger-Levrault, 1895, in-8 de 153 p. — 11. *Les Juges de Jeanne d'Arc à Poitiers, membres du Parlement ou gens d'Église?* par OCTAVE RAGUENET DE SAINT-ALBIN. Orléans, Herluison, 1894, in-8 de 46 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Sainte-Croix*).— 12. *Études foréziennes. Les Deux Procès de Jeanne d'Arc et le manuscrit d'Urfé*, par l'abbé REURE. Lyon, Vitte, 1894, in-8 de 12 p. (*Extrait de l'Université catholique*). — 13. *Jehanne des Armoises, Pu-*

celle d'Orléans, par Gaston Save. Nancy, imp. Crépin-Leblond, 1893, in-8 de 31 p. (Extrait de la *Lorraine artiste*). — 14. *Jeanne Darc* (sic), *preuves de son martyre à Rouen*, par J.-E. Choussy. Orléans, Herluison, 1894, in-8 de 35 p. — 15. *Jeanne Darc* (sic), *sa vraie mission*, par J.-E. Choussy. Orléans, Herluison, 1895, in-8 de xi-64 p. — 16. *Jeanne d'Arc devant la Sacrée Congrégation des Rites*, par le P. Pie de Langogne, des Frères mineurs capucins. Paris, Maison de la bonne presse, 1894, in-8 xxxi-231 p., 3 fr. — 17. *L'Étendard de Jeanne d'Arc*, par Gabriel Martin. Paris, au siège du Comité de Jeanne d'Arc, 1894, in-fol. de 16 p. (Extrait des *Notes d'art et d'archéologie*). — 18. *Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé à Notre-Dame, le dimanche 22 avril 1894*, par le R. P. Feuillette, de l'ordre de Saint-Dominique. Paris, imp. A. Quelquejeu, 1894, in-8 de 67 p. — 19. *La Colombe de la France*, discours en l'honneur de Jeanne d'Arc, prononcé.... par l'abbé Léon Gauthey, vicaire général d'Autun. Autun, imp. Dejussieu, 1894, in-8 de 39 p. — 20. *Jeanne d'Arc conservatrice du cœur de la France*, panégyrique prononcé.... par l'abbé Joseph Lémann. Lyon, Vitte; Paris, Lecoffre; Orléans, Herluison, in-8 de 30 p., 1 fr. — 21. *La Mission providentielle de Jeanne d'Arc*, conférence par le R. P. Ollivier, des Frères prêcheurs. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 29 p., 0 fr. 60. — 22. *A propos des fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc*. Vœux et espérances Lettres à une supérieure générale de congrégation enseignante [par l'abbé Dunand]. Toulouse, Privat, 1894, in-8 de 44 p. — 23. *France-Album à Jeanne d'Arc*. Album avec préface de l'abbé Le Nordez. Paris, Direction de France-Album, s. d., 0 fr. 50. — 24. *A la jeunesse de France. Jeanne d'Arc*, cantate, paroles de G. Pavageau, musique de C. Marcetteau. Chez les auteurs, aux Sables-d'Olonne (Vendée), 1894, in-fol. de 45 p., 3 fr.

1. — L'ouvrage intitulé : *Jeanne Darc (sic), l'héroïne de la France*, que M. Émile Gossot, « professeur honoraire de l'Université, lauréat de l'Académie française, » s'est chargé de présenter au public et dont il déclare avoir « revu » le texte, a déjà été signalé ici dans l'article consacré aux « Récentes publications illustrées » (t. LXXI, p. 499). Mais, comme cet article le faisait prévoir, il a paru juste de tirer le livre dont il s'agit de la foule des livres d'étrennes, et de lui consacrer de nouveau une mention spéciale dans le compte rendu des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. L'auteur ne s'est point nommé, mais ce n'est certainement pas le premier venu. Il a un réel et même un notable talent de narrateur et d'écrivain, et, au point de vue littéraire, cette nouvelle biographie de l'héroïque vierge a droit à un rang distingué parmi les nombreux récits du même genre sur le même sujet. Elle se divise en quatre livres, intitulés : I. La Mission. II. La Probation. III. L'Action. IV. La Passion. Comme on l'a dit déjà, elle appelle de notables réserves sur des points importants soit d'histoire, soit de doctrine. L'esprit n'en est pas irréligieux ni formellement opposé au surnaturel. Mais l'auteur est fortement imbu des préjugés naturalistes et rationalistes de notre temps, et il ne réussit pas à s'en défaire, alors même qu'il touche et constate les signes directs de l'intervention divine dans la mission et la carrière de Jeanne d'Arc. Il n'est pas exempt non plus des préjugés de l'école révolutionnaire, comme on s'en aperçoit assez à ses jugements sur Charles VII et à sa conception générale de l'histoire de France. Enfin il laisse percer çà et là une pointe « anticléricale » (notamment p. 377, 482, 483). C'est assez dire que ce livre ne nous paraît pas de nature à être placé entre les mains inexpérimentées de la jeunesse, du moins de

la jeunesse chrétienne, mais les personnes déjà instruites, déjà en possession des vrais aspects de la sublime héroïne catholique et française, pourront, en se tenant sur leurs gardes, y prendre quelque plaisir, peut-être même y trouver quelque utilité. Si l'auteur, quel qu'il soit, voulait bien s'efforcer, par des études de saine et solide philosophie, avec un peu de théologie et d'histoire ecclésiastique, de rectifier et de fortifier sa doctrine très défectueuse, son talent mériterait, croyons-nous, d'être encouragé aux écrits d'histoire.

2. — Le lecteur se sent en toute sécurité au point de vue religieux, en ouvrant l'*Histoire de Jeanne d'Arc* de M. l'abbé Dunand, ancien aumônier du lycée de Toulouse, et déjà connu par de sérieux travaux de philosophie chrétienne. L'auteur définit en ces termes le caractère et le plan de son ouvrage : « Dans beaucoup d'histoires de personnages célèbres, les auteurs s'attachent autant à peindre la société et le siècle où ces personnages ont vécu que ces personnages mêmes. Telle n'a pas été notre pensée. Nous n'avons pas voulu écrire l'histoire de *Jeanne d'Arc et de son temps*. Notre ambition, plus modeste, s'est proposé de retracer en un récit uni, coulant, sans prétention philosophique ni doctrinale, la suite des faits qui forment la vie de notre héroïne. Le lecteur ne trouvera pas dans ces pages un chapitre détaché de l'histoire générale de la France ou de l'Angleterre. Tenir la figure de la Pucelle constamment dégagée des événements au milieu desquels elle se meut, de telle sorte qu'on ne la perde jamais de vue ; rappeler, parmi les faits de l'époque, ceux-là seuls dont la connaissance est indispensable à l'intelligence de la mission de Jeanne d'Arc, voilà quel a été notre dessein, voilà le programme auquel nous avons tâché de demeurer fidèle.... Une histoire comme celle de Jeanne d'Arc soulève des questions d'un intérêt puissant et qu'on ne saurait passer sous silence. La vierge de Domremy accomplissait-elle une mission d'origine surnaturelle ? Était-elle venue véritablement *de par Dieu ?* Cette question, et toutes les questions posées à l'occasion du récit, trouveront leur place et seront traitées aux *Notes et pièces justificatives*. C'est également là que nous indiquerons les sources où nous avons puisé les éléments de ce volume, et que nous rendrons aux travaux de M. Jules Quicherat sur Jeanne d'Arc la justice qui leur est due. » Dans les questions auxquelles elle a eu occasion de s'appliquer, la critique de M. l'abbé Dunand, que l'on partage ou non son avis sur tel ou tel point, nous a paru judicieuse et sage ; elle est partout, cela va sans dire, et c'est important, d'une orthodoxie bien informée. Son livre, sans exclure aucun lecteur, s'adresse à l'ensemble du public chrétien et lettré.

3. — A en juger par le titre, quoique le format ne semble pas y correspondre, c'est une *Histoire populaire de Jeanne d'Arc* qu'a entendu composer M. l'abbé Joseph Nicolas. L'auteur débute ainsi, sur un ton

trop lyrique : « Quand la vaillante et intrépide Judith, trop peu connue, eut coupé la tête de l'orgueilleux Holopherne, etc. » La façon dont les sources sont indiquées montre un peu de naïveté et d'inexpérience : « Pour nous guider dans ce travail, où les faits ne s'inventent pas, nous avons consulté et suivi les chroniques et les auteurs les plus renommés : MM. Vallon *(sic)*, Henri Martin, l'abbé Debout et le sénateur Joseph Fabre. Nous devons aussi de précieux renseignements à M. l'abbé Nalot, notre aimable compatriote, et à M. le marquis de Pimodan. » Nous devons ajouter, pour calmer l'inquiétude que pourraient causer à quelques personnes un ou deux des noms qui précèdent, que le livre de M. l'abbé Nicolas, au point de vue religieux, n'a rien que de très digne du caractère dont est revêtu l'auteur, et qu'il est animé d'un vif et profond sentiment, non seulement de foi, mais de piété catholique. Au point de vue historique et littéraire, il serait excessif sans doute de le présenter comme une merveille. Mais nous l'avons pourtant trouvé, en le feuilletant, sensiblement meilleur que nous n'aurions été disposé à en juger d'après la préface.

4, 5 et 6. — Les trois ouvrages qui suivent sont tout à fait des ouvrages de vulgarisation et de propagande populaires. Nous n'avons rien de mieux à faire, et nous le faisons avec joie, que de constater le succès si justement acquis à la petite *Vie de Jeanne d'Arc* de M. Émile Keller. Le nom seul de l'auteur suffit pour la recommander aux catholiques. — Nous leur signalons aussi et nous leur recommandons l'écrit un peu plus développé, d'un sentiment, d'un ton et d'un style excellents, de M. A. de Condé : *La Vénérable Jeanne d'Arc,* dont l'illustration historique et archéologique est très bien conçue. C'est un livre à répandre. Seulement l'auteur a tort d'affirmer (p. 30) que Jeanne d'Arc avait « les yeux d'un bleu tendre, » parce qu'il n'en sait rien ; il a tort surtout (*ibid.*) de nous assurer qu'elle avait « les cheveux plutôt blonds que bruns, » parce qu'il est certain, au contraire, qu'elle avait les cheveux noirs. — Il faut rendre hommage à la fervente piété et au patriotisme plein de flamme qui ont inspiré un vénérable « moine de Fontfroide » et mis sa plume en mouvement dans le récit adressé à son frère, à sa sœur, à ses neveux et nièces, et par delà sa famille, à tous les Français et à toutes les Françaises, pour leur faire connaître et goûter les grands exemples de la Pucelle. Mais on ne peut s'empêcher d'y souhaiter un peu plus de simplicité dans le style et de trouver, par exemple, d'un romantisme excessif des exclamations du genre de celle-ci : « Épée fée, magicienne en feu, archevêché de Rouen, crosses et mitres des Anglais, peuples à genoux, derrière les rêves riants des graves docteurs, je vois la main de Dieu qui les attend ! »

7. — Ce n'est plus du tout au peuple, mais au contraire aux curieux, aux amateurs, aux bibliophiles les plus raffinés, qu'est destinée la

Jeanne d'Arc, en format « minuscule, » qu'a rédigée, pour le compte des imprimeurs-éditeurs Pairault et Cie, M. Hippolyte Buffenoir. Il est clair que cet agréable « joujou, » remarquable au point de vue typographique, est plus approprié aux vitrines, aux « cabinets » des collectionneurs, ces grands enfants, qu'à l'instruction du public qui, malgré la netteté des caractères lilliputiens dont est composé le texte, serait exposé à s'y crever quelque peu les yeux. Ce texte pourtant n'est pas sans mérite littéraire, mais l'auteur nous présente à la fin une découverte historique bien extraordinaire, si extraordinaire qu'il est permis de la considérer comme un énorme faux pas. La voici : « En 1455, le Roi fit reviser l'inique procès de Rouen et réhabiliter la mémoire de Jeanne. Louis XI, plus énergique que le dolent Charles VII, son père, porta la cause en cour de Rome et fit casser la sentence des bourreaux de l'héroïne. Ayant appris en outre que deux des indignes juges de la Pucelle existaient encore, il les fit arrêter et leur fit faire juridiquement leur procès. Ces juges iniques, après avoir confessé l'innocence de Jeanne, furent punis de la même peine qu'ils lui avaient fait souffrir, et furent en conséquence brûlés vifs, à la grande satisfaction de tous les Français. Les cadavres des deux autres juges furent exhumés et brûlés également en expiation de l'odieuse injustice commise trente ans auparavant. » On serait curieux de savoir où l'auteur a puisé cette étrange information.

8, 9, 10, 11 et 12. — Il faut se féliciter de voir entreprendre et publier des travaux spéciaux sur telle ou telle partie, tel ou tel événement, tel ou tel trait de la vie, du caractère, de la vocation de Jeanne d'Arc, parce que c'est assurément le meilleur moyen d'apporter de nouvelles lumières à son histoire. M. l'abbé Misset a renouvelé, dans une brochure qui devra être prise en considération par tous les biographes de Jeanne, la question, depuis longtemps débattue, de sa nationalité provinciale. Il y a déployé toutes les ressources, qui sont nombreuses, de son érudition et de sa verve critique, et conclu, en portant de rudes coups à ses adversaires lorrains, à l'origine champenoise de la Pucelle. Il est permis de regretter le ton de polémique un peu acerbe où se complait trop volontiers son remarquable talent. Il a soutenu ses conclusions contre les objections qui lui étaient faites, dans une « Première Réponse » à l'un des tenants de l'autre parti. — La même question est touchée avec plusieurs autres points relatifs à Jeanne et à sa région natale, dans le livre de M. Léon Mougenot : *Jeanne d'Arc, le duc de Lorraine et le sire de Baudricourt, contribution à l'histoire de la Pucelle et de la région lotharingique*, divisé en quatorze chapitres intitulés : I. A la charrue; II. Domremy-sur-Meuse, au pays de Bar; III. L'Entrecours à Domremy; IV. Le Sac de Neuchâteau; V. La Piété de Jeanne; VI. La Ville et le capitaine de Vaucouleurs; VII. Les Voisins du sire de Baudricourt;

VIII. Jeanne à Vaucouleurs; IX. Jeanne chez le duc de Lorraine; X. Avant la première étape; XI. Le Duc de Lorraine devant Metz, XII. Bulgnéville et Toul; XIII. Armées restituées à Baudricourt; XIV. Le Bûcher et les fausses Pucelles. — M. Octave Raguenet de Saint-Albin a examiné la question de savoir si les juges de Jeanne d'Arc à Poitiers étaient des membres laïques du parlement royal ou des gens d'Église, et il a conclu que c'était une « commission ecclésiastique » d'une pleine compétence, qui avait reconnu la pureté de la foi de Jeanne et la vraisemblance de sa divine vocation. — M. l'abbé Reure a publié une notice sur le célèbre « manuscrit d'Urfé, » qui occupe une place si importante parmi les sources manuscrites de l'histoire de la Pucelle, notamment parce qu'il nous a seul conservé un fragment de la minute originale en langue française des terribles interrogatoires subis par Jeanne à Rouen.

13, 14 et 15. — L'an dernier, au moment où la procédure relative à l'introduction en cour de Rome de la cause de Jeanne d'Arc s'acheminait vers son terme, qui fut heureusement hâté par Sa Sainteté Léon XIII, on n'apprit pas sans étonnement, par un organe de science ecclésiastique mieux inspiré d'ordinaire, que des difficultés allaient être soulevées à Rome par suite de nouvelles découvertes tendant à établir que Jeanne n'avait pas, en réalité, été brûlée à Rouen, qu'elle avait reparu quelques années après son prétendu supplice, et, après diverses manifestations de son existence, avait fini par une mort obscure dans quelque coin ignoré. Cette information malencontreuse s'appuyait uniquement sur une brochure où M. Gaston Save avait essayé de soutenir le paradoxe insoutenable de l'identité de Jeanne d'Arc avec l'audacieuse aventurière qui, en 1436, se présenta sous son nom. La brochure ne nous a été adressée que beaucoup plus tard. Nous avons rencontré déjà et caractérisé cette thèse extravagante dans le livre de M. Lesigne. Le travail de M. Save a des apparences plus sérieuses et pourrait faire quelque impression sur des esprits mal informés. Mais l'histoire de la fausse Jeanne d'Arc est aujourd'hui suffisamment tirée au clair, bien qu'elle renferme encore quelques points obscurs, pour que la confusion entre la dame des Armoises et l'héroïque vierge de France ait perdu toute chance d'être sérieusement accueillie par les personnes un peu au courant des faits et des textes. M. Save fera bien, dans son propre intérêt, de s'abstenir désormais de tentatives analogues. — M. J.-E. Choussy, dans une brochure d'intention excellente, mais où la personnalité de l'auteur tient trop de place, s'est attaché à réfuter les arguments de MM. Lesigne et Save. — Dans une autre brochure il a exposé son avis sur la question de savoir jusqu'où s'étendait réellement la mission de Jeanne d'Arc, et il a conclu qu'elle se terminait au sacre de Reims. La même thèse, sur laquelle nous n'avons pas à nous prononcer ici, a été

soutenue par des arguments meilleurs. Il est prodigieux que M. Choussy se soit cru autorisé à déclarer « apocryphe » la fameuse « lettre aux Anglais. » Toutefois, ne fût-ce que par le rassemblement des faits et des textes qu'il a cités et groupés à l'appui de son opinion, son travail pourra n'être pas sans utilité pour la critique.

16. — Comme s'il était dans la glorieuse destinée de Jeanne d'Arc que tout ce qui la concerne, dans sa vie posthume et triomphante, comme dans sa vie militante, fût l'objet des investigations les plus méthodiques et reposât sur des documents de l'authenticité la plus assurée, voici qu'un nouvel examen judiciaire, qui sera encore continué par d'autres procès, a constitué sur elle un dossier du plus haut intérêt et de la plus grande importance. Nous voulons parler de la procédure suivie devant la Sacrée Congrégation des Rites, depuis l'heureuse initiative prise par Mgr Dupanloup et encouragée par Pie IX, jusqu'au beau décret souscrit avec joie, le 27 janvier 1894, par Sa Sainteté Léon XIII. Le dossier dont il s'agit a été, selon l'usage, imprimé à Rome en une édition officielle, uniquement destinée aux membres de la Sacrée Congrégation, et dont, en dehors d'elle, quelques personnes seulement ont pu avoir la bonne fortune de se procurer des exemplaires. Le public, en général, et en particulier le public chrétien de France, doit savoir d'autant plus de gré au R. P. Pie de Langogne, des Frères Mineurs Capucins, de l'idée qu'il a conçue et menée à bien, d'en rédiger en notre langue un exposé analytique avec citations qui pourra, dans une certaine mesure, tenir lieu du texte original de cette procédure, ou qui, au moins, en donnera une juste idée. « La présente étude, nous dit-il dans sa préface, suit tout uniment et pièce à pièce, c'est le mot, le dossier lui-même. Il n'y a donc pas lieu de parler de la méthode. Toutefois, les lecteurs peu familiarisés avec le style technique de ces procès agréeront, croyons-nous, un cannevas succinct qui les aidera à se reconnaître, en leur montrant le lien logique de tous ces documents. — I. Tout d'abord, l'*Instance* ou information de l'avocat en titre, demandant au Saint-Siège l'introduction de la cause. A cette fin, l'avocat résume la vie et les vertus de Jeanne, etc. Mais ses affirmations doivent être appuyées sur des pièces justificatives. — II. Ces pièces justificatives sont les procès instruits à Orléans, et reproduits en extraits, en *sommaire*, à la suite de l'instance. — III. Le *Sommaire* donne la quintessence des dépositions des témoins. Or, les témoins justifient leur admiration envers la Pucelle par leurs études sur les documents. — IV. Ces *Documents* sont le procès de condamnation et celui de réhabilitation (*documenta judicialia*), auxquels s'ajoutent les hommages traditionnels des peuples (*documenta traditionalia*) et les lettres postulatoires. — V. Les *Lettres postulatoires* des cardinaux, archevêques, évêques, généraux d'ordre, etc., demandent au Saint-Siège la glorification de Jeanne. — VI et VII. A l'encontre

de ces postulatoires, de ces documents, de cette instance, le promoteur de la foi oppose ses *Animadversions*, combattues par les *Réponses* des avocats. » — Le P. de Langogne ne s'est pas interdit la satisfaction de joindre de temps en temps à son exposé l'expression de ses sentiments personnels, de son enthousiasme pour Jeanne. Il a, en outre, donné çà et là, au bas des pages, quelques indications bibliographiques intéressantes.

17. — Parmi les fêtes auxquelles a donné lieu en France, l'année dernière, le décret d'introduction de la cause de la *vénérable* Jeanne d'Arc en cour de Rome, celle qui fut célébrée à Notre-Dame de Paris, le 22 avril 1894, a eu un éclat et produit une impression toute particulière. A cette occasion, le Comité catholique de Paris a, par les dignes mains de M. Émile Keller, déposé dans la cathédrale, au pied de la célèbre statue de la sainte Vierge que l'on vénère à l'entrée du chœur, un étendard où l'on s'était attaché à reproduire, autant que possible, la fidèle image de celui que l'héroïque vierge avait porté dans les combats. M. Gabriel Martin, qui avait été chargé par le Comité de faire les études et de réunir les renseignements nécessaires pour opérer cette reconstitution d'un monument historique si précieux, mais malheureusement perdu, a exposé les conclusions de son travail dans une excellente brochure qui, soit que l'on se range ou non à l'avis de l'auteur sur tel ou tel point susceptible de controverse, n'en constitue pas moins une monographie vraiment scientifique de « l'étendard de Jeanne d'Arc » et fait le plus grand honneur à l'érudition et au sens critique de son auteur.

18, 19, 20, 21, 22. — Le R. P. Feuillette, de l'ordre de Saint-Dominique, avait été chargé du grand honneur et de la tâche difficile d'exprimer, à cette même cérémonie de Notre-Dame, les sentiments de la France chrétienne. L'avis de son immense auditoire, qui était en même temps un auditoire d'élite, a été qu'il s'était montré à la hauteur de sa mission. Cet avis de ses auditeurs a été partagé par les lecteurs de son *Panégyrique de Jeanne d'Arc*. — Parmi les nombreux discours du même genre qui ont concouru, l'an dernier, à célébrer la mémoire de la vénérable vierge, le *Polybiblion* a reçu communication des trois suivants, qu'il se fait un devoir de signaler à ses lecteurs, auxquels ils se recommandent d'eux-mêmes tant par leur sujet que par le nom des orateurs qui les ont prononcés : *La Colombe de la France*, discours en l'honneur de Jeanne d'Arc, prononcé le 8 avril 1894, à la cathédrale d'Autun, et le 13 mai, à la cathédrale de Nevers, par M. l'abbé Gauthey ; — *Jeanne d'Arc conservatrice du cœur de la France*, panégyrique prononcé dans la cathédrale d'Aix, le 8 mai 1894, par M. l'abbé Joseph Lémann ; — *La Mission providentielle de Jeanne d'Arc*, par le R. P. Ollivier, des Frères Prêcheurs. Cette conférence n'a pas été prononcée du haut de la chaire, mais dans une réunion tenue, le 18 mai 1894, au cirque muni-

cipal d'Amiens. — On peut enfin rattacher aux panégyriques de Jeanne l'opuscule intitulé : *A propos des fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc. Vœux et espérances. Lettres à une supérieure générale de congrégation enseignante*, et dont l'auteur est M. l'abbé Dunand.

23 et 24. — Les beaux-arts, dans leur sens le plus étendu, ne s'empressent pas moins que l'érudition et les belles-lettres de consacrer leurs efforts à mettre la personne et la gloire de Jeanne en plus vive lumière. Nous signalons volontiers deux nouveaux témoignages de ce mouvement universel de patriotisme et de foi : le numéro spécial consacré à l'héroïque vierge par la direction de *France-Album*, et qui se vend au profit de l'Œuvre dirigée par M. l'abbé Le Nordez, et la cantate dédiée « à la jeunesse de France » par M. l'abbé Pavageau et par M. Marcetteau, l'un professeur de rhétorique au petit séminaire, et l'autre maître de chapelle à l'église Notre-Dame des Sables-d'Olonne. M. S.

THÉOLOGIE

Praelectiones dogmaticae quas in collegio Ditton-Hall habebat Christianus Pesch, S. J. Tomus I. *Institutiones propaedeuticae ad sacram theologiam (I. De Christo legato divino. II. De Ecclesia Christi. III. De locis theologicis)*. Fribourg en Brisgau, Herder, 1894, in-8 de XIII-403 p. — Prix : 6 fr. 75.

Après une introduction de trente pages sur la notion et les divisions de la théologie en général, sur le plan, la méthode et l'histoire de la théologie dogmatique en particulier, ce premier volume nous offre les trois traités de la révélation, de l'Église, de la tradition et de l'Écriture qui forment ensemble ce qu'on nomme la dogmatique générale et parfois l'apologétique. C'est en effet dans ces trois traités que le théologien se rend compte des fondements de la foi et fait la lumière sur ce premier assentiment que renferme tout acte de foi : Dieu a parlé, nous avons la parole, la révélation de Dieu. Au collège de Ditton-Hall, les questions de la nécessité de la religion, de la possibilité, convenance et nécessité de la révélation, des moyens de la reconnaître, de l'obligation de s'y soumettre, sont traitées dans le cours de philosophie; de même tout ce qui concerne la préparation évangélique et l'Ancien Testament appartient au cours d'Écriture sainte. Le traité de la révélation se trouve ainsi allégé des deux tiers, il ne reste plus qu'à établir la divinité de la révélation chrétienne en démontrant l'autorité ou la mission divine de son auteur : *De Christo legato divino*. Prouver l'authenticité des Évangiles et la crédibilité de l'histoire évangélique, invoquer le témoignage du Christ en tant qu'il est confirmé par les miracles de l'ordre physique, de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral, tels sont les points que le P. Pesch a traités d'une manière magistrale, en résumant pour la partie critique les

travaux du P. Cornely, en répondant d'une manière précise et claire aux objections présentées par le rationalisme, sous leur forme la plus récente, ce qui ajoute aux autres mérites de sa démonstration un vif intérêt d'actualité. En ce qui concerne les prophéties, il se contente d'en établir l'existence incontestable et incontestée à la date où le texte sacré fut traduit en grec sous Ptolémée Philadelphe. Cette preuve ainsi présentée est très saisissante et gagne en force tout ce qu'elle semble perdre en ampleur.

Le traité de l'Église est complet. Toutes les matières qui s'y rapportent sont groupées dans un ordre aussi parfait que possible. En cinq sections, l'auteur traite de l'institution des trois pouvoirs, principes de la triple unité de foi, de culte et de gouvernement ; de la nature et des propriétés de l'Église, société visible parfaite, hiérarchique, monarchique ; des notes de l'Église ; du magistère considéré dans son organe et dans son objet. Sur tous ces points nous retrouvons exposée d'une manière nerveuse et précise la doctrine des maîtres les plus éminents de notre époque, notamment de Franzelin, Mazella, Palmiéri. Nous admirons la même méthode et les mêmes qualités d'exposition dans le traité : *De locis theologicis*, où l'auteur examine les questions de la notion et de l'existence de la tradition divine, de l'autorité des Pères, de l'autorité des théologiens, de l'existence, de la notion, de l'étendue et du criterium de l'inspiration. Nous devons ajouter que partout où se rencontre un point délicat, utile à éclaircir, l'auteur s'y emploie avec le tact et la netteté qui le caractérisent. Telles sont les questions de l'obéissance et de l'assentiment qui répondent aux divers actes du magistère, alors même qu'il ne parle pas avec l'autorité de l'infaillibilité, de l'autorité des Pères sur les points qui n'appartiennent qu'accidentellement au dépôt de la révélation. Telle est aussi la question si actuelle de l'étendue de l'inspiration et de la garantie de vérité qu'elle donne à tout ce qui est sorti de la plume de l'écrivain inspiré.

Ce nouveau cours de théologie se recommande donc non seulement par une doctrine absolument sûre, mais par une exposition précise et claire, par une érudition du meilleur aloi, par une puissance de synthèse qui résume sans rien omettre, par un esprit pratique qui fuit les généralités et souligne tout ce qui est vraiment utile. Il sera très utile aux disciples et très apprécié par les maîtres. LAMOUREUX.

SCIENCES ET ARTS

El Supernaturalismo de santa Teresa y la Filosofia medica, por el Doctor ARTURO PERALÈS Y GUTTIERREZ. Madrid, Gregorio del Amo, 1894, in-12 de LV-344 p. — Prix : 4 fr.

En 1884, le troisième centenaire de sainte Thérèse fut célébré en Espagne avec un grand éclat et donna lieu à un concours littéraire qui

eut lui-même son importance. Parmi les travaux qui furent présentés à ce concours, il s'en trouvait quelques-uns dont les auteurs avaient eu la faiblesse de faire des concessions au naturalisme contemporain, en admettant que l'hystérie et d'autres maladies analogues avaient pu jouer un certain rôle dans les extases, les visions et les ravissements de la réformatrice du Carmel. Rien de plus dangereux que de pareilles concessions, quand elles ne sont pas fondées sur la vérité des faits, comme c'était le cas ici; car la science antireligieuse s'en empare aussitôt pour chanter victoire.

Le docteur Arthur Peralès, professeur de médecine à la Faculté de Grenade, se garda bien d'imiter une pareille conduite. Profondément versé dans la connaissance de la physiologie, de la pathologie et de tout ce qui a trait au composé humain, comme le prouvent ses autres écrits et le cours qu'il professe avec distinction, il n'a pris la plume que pour mettre sa science au service de la vérité, et pour venger sainte Thérèse, l'une des gloires les plus éclatantes de l'Espagne, des attaques et des calomnies dont elle a été l'objet de la part de la science médicale, matérialiste et antireligieuse. De là l'écrit sur lequel nous appelons en ce moment l'attention, et qui a été couronné au concours dont il s'agit. Nous avons hâte d'ajouter, pour expliquer le long retard de dix années qu'a subi la publication du savant espagnol, que son manuscrit s'est égaré par deux fois, et que deux fois il a dû le reconstituer simplement à l'aide de ses notes et de ses ébauches antérieures (Introduction, p. xv). Ceci ainsi expliqué, voici maintenant une analyse sommaire de l'ouvrage.

L'auteur consacre ses premières pages à montrer ce qu'est le surnaturel, et comment en nier à priori l'existence, en le déclarant impossible, comme fait le matérialisme contemporain, c'est nier l'évidence et lui préférer l'absurdité. Il établit en second lieu un parallèle entre ce que sont, d'un côté, au point de vue purement physiologique, la sensation soit intérieure, soit extérieure, et les puissances intellectuelles de l'âme, et ce qu'étaient, de l'autre, les ravissements, les extases et les autres faveurs spirituelles de sainte Thérèse, d'après sa propre relation. Après quoi, en troisième lieu, prenant les choses partie par partie, il prouve solidement que les faveurs en question, dont sainte Thérèse fut gratifiée, n'ont absolument rien de commun, soit avec l'hystérie ou la catalepsie, soit avec la névrose ou le somnambulisme.

Enfin, dans ses dernières pages, le savant physiologue jette un coup d'œil sur les faits « préternaturels » de magnétisme, de spiritisme, d'hypnotisme, etc., qui se sont produits dans ces dernières années, et n'a pas de peine à établir qu'il faudrait fermer les yeux à l'évidence pour prétendre que les visions et les ravissements de sainte Thérèse n'ont rien de supérieur à tout cela et ne supposent pas davantage l'intervention directe d'un Dieu infiniment bon et infiniment puissant.

Nos félicitations au docteur Peralès. Il a noblement revendiqué les droits de la vérité outragée au nom de la science médicale, et vengé la mémoire de sainte Thérèse au nom de l'Espagne catholique.

FRANÇOIS PLAINE.

Le Philosophe Tchou Hi, sa doctrine, son influence, par le P. STANISLAS LE GALL, S. J. Chang-Haï, imprimerie de la Mission catholique, à l'orphelinat de T'ou-se-We, 1894, in-4 de 134 p.

Livre composé par l'un de ces savants jésuites qui, avec plus de méthode et non moins de talent, continuent les traditions de leurs illustres devanciers des deux derniers siècles, les Verbiest, les Parennin et tant d'autres religieux auxquels l'on est redevable des premières traductions des ouvrages de Confucius, de Lao-Tseu et des principaux écrivains de la Chine.

Le P. Le Gall nous fait connaître l'un de ces philosophes célèbres du Céleste Empire, Tchou Hi, dont le nom, après six siècles bientôt, continue toujours de faire autorité parmi ses compatriotes. Après une rapide esquisse de la vie de Tchou Hi, l'auteur examine les principaux points de son enseignement philosophique et religieux ; il expose ses idées sur l'évolution cosmique, la forme et la matière ; sur le ciel et la terre, considérés comme le père et la mère du monde ; sur les générations spontanées ; le premier ancêtre de l'homme ; l'homme lui-même, sa nature, sa perfectibilité ; sur les âmes et les esprits, etc. Dans une dernière partie, le P. Le Gall cite un long passage des œuvres de Tchou Hi, texte et traduction.

Cet ouvrage est de nature, croyons-nous, à modifier et par suite à rectifier bien des idées courantes sur le matérialisme de Confucius et de plusieurs autres philosophes chinois de l'antiquité. Les échantillons qu'il donne des spéculations cosmiques de Tchou Hi et de ses congénères nous prouvent, une fois de plus, combien d'idées bizarres, incohérentes, peuvent loger dans un cerveau humain réduit à ses propres lumières, ce cerveau fût-il d'ailleurs puissamment organisé. A. R.

Science catholique et savants catholiques, par le R. P. ZAHM, C. S. C., professeur de physique à l'Université Notre-Dame, à Indiana (États-Unis), traduit de l'anglais par M. l'abbé FLAGEOLET, du diocèse d'Autun. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de XVI-312 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Humanité, son évolution, depuis la création jusqu'à la fin des temps, par J.-B. REYGASSE, docteur en droit. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de 361 p. — Prix : 3 fr.

Nonobstant la différence de leurs titres, ces deux ouvrages ne sont pas sans avoir quelque analogie entre eux ; ils traitent souvent des mêmes questions, comme on en jugera par le présent compte rendu.

Parlons d'abord du premier. Il est dû à une plume éminemment com-

pétente au triple point de vue scientifique, philosophique et théologique. L'auteur s'est proposé de réfuter une fois de plus cette ineptie, toujours renversée et toujours remise en avant par des adversaires dont la bonne foi est le moindre souci, à savoir que l'Église est ennemie de la science, qu'il y a incompatibilité constitutive entre l'une et l'autre, etc.

Dans son « Livre premier, » le professeur à l'Université d'Indiana met en présence, d'une part, les enseignements de l'Écriture sainte et de l'Église; d'autre part, les données et théories scientifiques les plus généralement admises ou les plus populaires, et fait voir avec évidence l'inanité d'un grief fondé sur une opposition qui n'existe pas et ne saurait exister dans la réalité des choses. Le « Livre II » est un historique des travaux et entreprises scientifiques des catholiques dans les différentes branches de cet ordre de connaissances plus spécialement qualifiées de sciences : géographie, astronomie, mathématiques, physique, chimie, physiologie, sciences naturelles et industrielles, etc. Le dogme catholique, toujours renfermé dans des limites nettement définies et n'empiétant jamais sur ce qui n'est pas de son domaine, est opposé, dans le « Livre III, » à l'intolérance dû « dogmatisme » des savants hostiles à l'Église : les Draper, les Tyndall, les Huxley, les Hæckel, et tutti quanti. Enfin, l'auteur montre, dans le « Livre IV » et dernier, quels sont en réalité les amis et les ennemis de la science. Il fait voir l'influence séculairement néfaste et pernicieuse sur l'esprit scientifique des prétendus réformateurs du XVIe siècle, et met en regard toutes les découvertes, tous les savants travaux dus aux missionnaires et aux prêtres catholiques.

Dans cet excellent volume, il nous faut cependant signaler quelques taches légères. La théorie des jours-époques, admise déjà par saint Thomas, et considérée par l'auteur comme la seule admissible, est aujourd'hui fort ébranlée et avantageusement remplacée par la théorie symbolique : le traducteur a ici suppléé, par une note au bas des pages, à cette lacune du texte de l'auteur. A la suite de chapitres du plus haut mérite sur l'unité de l'espèce humaine et la question de l'antiquité de l'homme, l'auteur semble moins heureux en traitant du déluge. Il ne paraît pas au courant des derniers travaux publiés sur cette question et pose une assertion qui semble bien hasardée, en disant qu' « il n'a pas encore été prouvé qu'un déluge absolument universel » (c'est-à-dire ayant recouvert le globe tout entier jusqu'au-dessus des plus hauts sommets de l'Himalaya) « ait été physiquement impossible. » Ce sont là des taches de peu d'importance; pour avoir à les signaler, il faut que le mérite de l'ensemble soit tel qu'on en soit réduit, pour faire quelque place à la critique, à aller, comme on dit familièrement, y chercher la petite bête.

— L'embarras sera moins grand pour trouver les côtés défectueux du second des deux ouvrages signalés. L'auteur a d'ailleurs le très grand

mérite d'avoir écrit ce livre pour les esprits sincères, qui, éloignés de la vérité chrétienne comme il l'a été lui-même par les préjugés du monde, peuvent y être ramenés, ainsi qu'il lui est arrivé, par la contemplation de l'action de Dieu dans l'humanité. Malheureusement, le tableau que l'auteur retrace de cette action repose sur des données incomplètes parce qu'elles sont trop anciennes. Très visiblement, il ne s'est point pénétré des plus récents travaux de l'exégèse catholique. A propos de la création du monde, il semble plaider, indirectement, il est vrai, pour le sens littéral, non figuré, des textes de la Genèse, interprétation d'après laquelle la création tout entière se serait accomplie en six fois vingt-quatre heures (p. 36). S'occupant de l'humanité antédiluvienne, il nous parle des « fils de Dieu » comme étant la totalité des descendants de Seth, et des « filles des hommes » comme étant et ne pouvant être que les descendantes de Caïn, ignorant sans doute les importantes considérations invoquées dans un sens différent par feu l'abbé Motais, par M. l'abbé Charles Robert. Pour M. Reygasse, l'absolue universalité du déluge de Noé ne peut faire l'objet d'aucun doute, si ce n'est de la part des mécréants (p. 63, 64). Des mémorables discussions auxquelles a donné lieu naguère cette question très controversée, il paraît ne soupçonner rien. De même, aux chapitres X et XI de la Genèse, il considère les tribus réunies dans les plaines de Sennaar pour la construction de la tour de Babel comme représentant la totalité de la descendance de Noé ; il admet exclusivement la vieille interprétation de la confusion matérielle des idiomes. On n'a qu'à consulter, entre autres travaux sur ce point, un remarquable mémoire du P. Van den Gheyn (*Revue des quest. scient.*, août 1893), d'où il résulte : 1° que d'après le texte hébraïque, c'est la confusion des esprits, des intentions, des volontés, qui amena la dispersion, et non le brisement subit et miraculeux d'une seule langue en plusieurs; 2° que les populations ainsi dispersées étaient loin de représenter toute la descendance de Noé avec un idiome unique (Cf. *Gen.*, X, 5, 20, 31). Plus loin, M. Reygasse comprend toutes les races noires dans la descendance de Cham, ce qui est, en ethnologie, une opinion des plus contestées; et, chose plus étonnante encore, il attribue les races jaunes, nommément les Chinois et les Japonais, à la filiation de Japhet! Ce patriarche aurait fondé « dans les riches plaines du fleuve Bleu et du fleuve Jaune » de puissantes confédérations; ce serait leur séparation d'avec le reste de l'humanité par les monts Himalaya qui en aurait fait la race que nous y voyons aujourd'hui (p. 133).

Si de l'humanité antique on passe à celle qui appartient à l'ère chrétienne, on trouve, dans *l'Humanité et son évolution*, des aperçus assez justes sur les événements historiques esquissés à grands traits. Mais quand on arrive au côté eschatologique également envisagé par l'écrivain, on rencontre des assertions qui gagneraient à être appuyées de quelques

preuves. Assurément, les présages que l'auteur nous donne sur une imminente intervention miraculeuse du Christ pour sauver le monde, sur le prochain triomphe universel de l'Église, sur le rôle que Dieu destine à la France dans cette rénovation, sur la manière enfin dont s'accompliront les prophéties concernant la fin des temps, ce sont là des considérations, les premières au moins, éminemment consolantes et réconfortantes. Mais sur quoi s'appuie l'auteur pour préciser tant d'événements divers? Il ne le dit pas, ou du moins il n'est pas très aisé de le démêler dans ses exposés.

En résumé, ce livre dénote les meilleurs sentiments, d'excellentes et généreuses pensées, mais une préparation insuffisante. L'auteur doit être jeune, défaut (si c'en est un) dont on se corrige tous les jours. Plus tard, quand ses enthousiasmes auront subi l'épreuve d'une raison plus exigeante, et quand, par suite, il aura davantage approfondi les multiples questions qu'il étudie, il nous donnera de son livre une nouvelle édition qui sera, celle-là, irréprochable. JEAN D'ESTIENNE.

Vorlesungen über Mathematik von LEOPOLD KRONECKER. Erster Band. Leipzig, Teubner, 1894, gr. in-8 de x-345 p. — Prix : 15 fr.

Le docteur Eugène Netto, professeur de mathématiques à l'Université de Giessen, vient de publier une partie des leçons faites sur les mathématiques par Léopold Kronecker à l'Université de Berlin. Il a choisi dans l'œuvre considérable de l'illustre géomètre allemand les leçons sur la théorie des intégrales simples et des intégrales multiples; c'est, en effet, un des domaines dans lesquels Kronecker a poussé le plus loin ses profondes recherches. L'ouvrage se divise en dix-neuf leçons, sans conserver la distinction classique des intégrales définies et indéfinies, que l'auteur considère comme inutile, et sans aborder la théorie des équations différentielles. Dès le début, le lecteur est initié à l'importante notion des domaines ou des ensembles caractéristiques des fonctions, et à celle de l'intégration le long d'une ligne ou d'un contour, pour laquelle on peut employer ce que Kronecker a nommé les coordonnées de Clausius. On trouve aussi une intéressante étude des intégrales de Dirichlet, de Fourier et de Poisson, de la série de Fourier, des nombres de Bernoulli, et de la Somme de Gauss. Mais c'est surtout le principe de Cauchy qui conduit l'auteur à de remarquables développements contenus dans les leçons X-XIV sur les fonctions elliptiques. Enfin les quatre dernières leçons sont consacrées à l'étude du potentiel. Cet ouvrage, où les données historiques, quoique sobrement présentées, ne sont jamais omises, offre le caractère de rigueur qui distingue les travaux de l'illustre Kronecker. M. Netto a eu soin d'indiquer d'ailleurs les mémoires originaux, de sorte que ce livre peut servir de guide au géomètre désireux d'approfondir la matière. H. C.

Corso di analisi algebrica, per Ernesto Cesaro. Torino, fratelli Bocca, 1894, gr. in-8 de VIII-500 p. — Prix : 12 fr.

Dédié par son auteur à M. Hermite, ce livre contient les leçons professées par M. Cesàro à l'Université de Palerme de 1886 à 1891. C'est un cours d'algèbre analogue à ceux qui se font en France dans la classe de mathématiques spéciales, et dont le programme imposé ne répond pas, à en juger par quelques mots de la préface, aux vues et aux désirs de l'auteur. Il voudrait fondre dans un tout homogène les matières que l'on s'obstine, dit-il, à enseigner dans trois chaires distinctes sous les noms d'algèbre, de géométrie analytique et de calcul infinitésimal, et qu'il faudrait unir sous le titre d'analyse. Les déterminants, les nombres irrationnels et les séries, le calcul des dérivées et la formule de Taylor, la théorie des nombres complexes, les quaternions, l'élimination, la théorie des équations, les différences et l'interpolation; tel est le plan bien connu de ce genre d'ouvrage, le cadre que M. Cesàro avait à remplir. Il l'a fait d'une façon fort heureuse, choisissant toujours les méthodes les plus élégantes, multipliant les exercices et s'appliquant à la clarté sans rien sacrifier de la rigueur. Il eût été fâcheux qu'il cédât aux conseils d'amis qui cherchaient à le dissuader de publier ce travail, dont les étudiants italiens ne seront certainement pas les seuls à tirer un réel profit.

H. Courbe.

Les Arts et les Industries du papier en France, par Marius Vachon. *1871-1894.* Paris, Libr.-imp. réunies, May et Motteroz, s. d. (1895), in-4 de 246 p. — Prix : 15 fr.

Aucune branche de nos industries nationales ne s'est développée d'une façon plus rapide et plus merveilleuse que celle de la fabrication du papier et de tout ce qui s'y rattache. Il est donc fort intéressant de suivre ce travail progressif et d'enregistrer les résultats acquis. C'est ce qu'a fait M. Marius Vachon, avec autant de précision que de compétence, dans le bel ouvrage que nous annonçons. La genèse du papier, les procédés de fabrication, les dynasties de papetiers, les différentes usines, font l'objet d'un premier chapitre. L'auteur s'occupe ensuite de l'Imprimerie : fonte des caractères, fabrication de l'encre d'imprimerie, nouvelles presses à imprimer, Imprimerie nationale, vieilles familles d'imprimeurs, principaux établissements contemporains; autant de questions passées en revue. Les chapitres suivants sont consacrés aux Procédés de gravure, au Livre, à la Presse, à l'Estampe, à l'Affiche, au Papier peint, à la Reliure. On y voit tout ce qui a été fait pour perfectionner la production et vulgariser les résultats acquis; au moyen de fort belles gravures, répandues à toutes les pages, le lecteur pénètre dans les usines, les ateliers, les grands magasins; mentionnons aussi de curieux spécimens d'affiches, des reproductions d'œuvres d'art en noir et en couleur,

d'autographes, etc., etc. On a ainsi le vivant tableau des perfectionnements réalisés et des merveilles de l'art typographique.

On peut dire que M. Marius Vachon, en dépit des nombreuses difficultés qu'offrait l'accomplissement de sa tâche, a su la remplir de la façon la plus satisfaisante. Son livre joint à une exposition technique des plus intéressantes un magnifique spécimen de ce que notre industrie peut produire de plus parfait. EMM. D'A.

BELLES-LETTRES

Plinii secundi librorum dubii sermonis VIII reliquiae. Collegit et illustravit J.-W. BECK. Leipzig, Teubner, 1894, in-12 de 96 p. — Prix : 1 fr. 75.

Sans contester le moins du monde l'intérêt qui s'attache aux fragments de Pline l'Ancien publiés ici, croyons-nous, pour la première fois, je crois que la plupart des lecteurs s'arrêteront, comme moi, de préférence à la préface de l'éditeur, décrivant à grands traits l'évolution des études grammaticales dans l'antiquité. Les sophistes grecs en donnent le signal : puis elles prennent un remarquable développement entre les mains des Stoïciens et des Alexandrins, qui y introduisent une série de distinctions jugées à bon droit nécessaires. La première grammaire grecque un peu complète est l'œuvre de Denys de Thrace, au dernier siècle de l'ère païenne. Quant au latin, les poètes contemporains des guerres puniques ont affaire à une langue encore mal définie, qui doit se prêter docilement à leur caprice ; mais l'âge suivant voit surgir de nombreux grammairiens, en tête desquels se place Varron : étymologie, morphologie, syntaxe, rien n'est oublié dans sa docte compilation *De lingua latina*. Puis César tente de mettre dans les déclinaisons et les conjugaisons le même ordre rigoureux que dans l'État. Enfin, Pline, ce travailleur infatigable, se propose de faire la lumière sur une foule de questions et de difficultés grammaticales encore controversées de son temps. C'est le sujet des huit livres intitulés *Dubii sermonis*, dont tous les débris, conservés par des grammairiens postérieurs, se trouvent ici intelligemment rapprochés.

Après avoir rendu hommage aux érudits modernes qui lui ont ouvert la voie, M. Beck expose les règles qu'il a suivies dans la composition de son édition ; l'ouvrage se termine par treize pages d'annotations où se montre le philologue rompu à ce genre de recherches. C. HUIT.

Précis des littératures étrangères anciennes et modernes, par EUGÈNE BOUCHET. Paris, Hetzel, s. d., in-8 de v-425 p. — Prix : 7 fr. 50.

De la première phrase : « Ce livre a pour objet de donner une con-

naissance générale de toutes les littératures étrangères anciennes et modernes — depuis les grands poèmes de l'Inde jusqu'à nos jours, — dont une étude plus étendue exigerait un temps considérable et des éléments que l'on est bien rarement en mesure de se procurer; » à la dernière : « Nous ne parlerons pas des langues occidentales, qui sont très connues; elles sont toutes phonétiques et s'écrivent de gauche à droite, » l'œuvre de M. Bouchet est rédigée avec un imperturbable sérieux. Je ne garantirais pas qu'elle sera lue de même ; ses défauts sont assez visibles pour qu'on ne s'explique guère comment elle a pu trouver éditeur. Tout arrive en ce monde, et l'on m'annoncerait que cette publication vient d'être honorée d'une souscription officielle, que je n'en serais pas autrement étonné. Cependant je respecte trop les lecteurs du *Polybiblion* pour les en occuper longuement. Et puis, j'ai tant de fois relevé consciencieusement les erreurs de livres plus étudiés, que j'en suis arrivé à me demander avec quelque découragement à quoi peut bien servir la critique. Car enfin, quoi qu'en pense M. Bouchet, avec une quinzaine d'ouvrages en simple français, à peu près bien choisis, le premier venu, sans étude préparatoire, peut actuellement écrire un livre passable sur l'histoire générale des littératures. Celui-ci n'est ni écrit — on vient de le voir — ni conçu. Voici, par exemple, les divisions, dans leur ordre, du chapitre XI : Hongrie, Pays-Bas, Grèce moderne, Turquie, Finlande, Littérature arabe, Littérature slave. Cette littérature slave, si bizarrement colloquée, n'est autre que la littérature russe, car il ne faudrait pas croire que le slavon, le tchèque, le serbe, aient rien fourni à notre auteur, ce dont je n'ai garde de me plaindre, d'ailleurs. La littérature polonaise elle-même lui a échappé ; mais sa sœur russe n'a pas eu autant de chance. Joukovski (appelé par lui Jakowski) et Griboïédov deviennent des écrivains du siècle dernier ; l'*Oniéguine* de Pouchkine est déclaré inachevé ; Gogol serait auteur de poésies populaires jusqu'ici inconnues; Gontcharov est défiguré en Gontcharoff, etc. Il en est de même pour tous les pays. En Suède et Norvège : Björnson est appelé Biœrson ; Geijer, Gener ou Geiier ; Runeberg est oublié. En Hollande : Van Lennep devient van Lenness, et Bliderdijk est oublié. Ailleurs, la *Gudrun* est travestie en *Gandara* ou *Gandura*. Mais si M. Bouchet s'égare dans les littératures modernes, comme un explorateur en terre inconnue, aucun classique n'échappe à ses sagaces recherches dans les bons vieux dictionnaires, et nous voyons défiler Antisthène, Nevius, Pacuvius, Diornos, Thespis, qui n'a pourtant « pas eu, à proprement parler, d'influence littéraire. » Le manque de proportions est un trait caractéristique de ces œuvres élaborées sans connaissance suffisante du sujet. M. Bouchet avoue, dans sa préface, « un goût très prononcé pour le barde calédonien, » et il accorde quinze pages au seul Ossian — à peu près autant qu'à la littérature espagnole tout entière, — contre moins de six lignes à Chaucer et pas la moindre mention à Spencer. De

Schiller, par une rare malchance, il n'analyse que les *Brigands*. Vient-il à nommer Laure de Noves, notre auteur éprouve aussitôt le besoin d'ajouter en note : « On voit, dans des sonnets qui lui sont consacrés, que Laure de Noves avait des cheveux d'or. » Je terminerai mon glanage par cette fleur cueillie à une fin de chapitre : « Il nous paraîtrait sans objet d'apprécier des écrivains qui sont dans toutes les mains et que chaque lecteur juge comme il l'entend. » Cette remarque est vraiment d'un sage, et celui qui se serait bien pénétré de ce qu'elle a de profondément judicieux saurait résister à la tentation d'écrire une histoire des littératures aussi banale qu'insuffisamment renseignée. LONGCHAMP.

Contributo allo studio della novella francese del XV e XVI secolo, considerata specialmente nelle sue attinenze con la letteratura italiana, per PIETRO TOLDO. Roma, Lœscher, 1895, in-8 de XIII-153 p. — Prix : 3 fr.

M. P. Toldo examine, dans ce volume, *les Cent Nouvelles nouvelles*, — *l'Heptaméron*, — *les Comptes du monde adventureux*, — *le Grand Parangon des Nouvelles nouvelles*, et *les Joyeux Devis*, les plus célèbres de

.... Tous ces vieux recueils de satires naïves,
Des malices du sexe immortelles archives.

A une appréciation de chacune de ces œuvres l'auteur fait succéder l'indication des rapports que plusieurs contes ont avec des nouvelles italiennes ; c'est, du reste, l'intention que dénote le titre choisi par lui. Et à diverses reprises cette intention est affirmée dans le cours du volume avec le désir de constater une supériorité, ou du moins une antériorité de la part de ses vieux compatriotes. M. Toldo nous paraît se tromper quand il attribue à Boccace et à ses imitateurs d'au delà des Alpes la création de beaucoup de récits qu'on retrouve chez nos conteurs, à qui ils purent arriver par d'autres voies. On avait dit que Boccace, né, paraît-il, à Paris, et qui habita en France, fit son profit de plusieurs de nos fabliaux ; la chose n'est pas impossible. Mais, de même que nos jongleurs, il put traiter des sujets d'origine indienne que l'on trouve dans le *Calila et Dimna*, *Hitopadesa Pta*, et d'autres productions où puisa largement Moyse Sephardi, qui, abjurant le judaïsme, prit le nom de Pierre Alphonse, et écrivit, près de deux siècles avant Boccace, la *Disciplina clericalis*, la grande source de tant de contes. M. Toldo n'a pas songé à jeter un regard du côté de l'Espagne, ce qui aurait pu modifier ses idées sur bien des points. En laissant même de côté le recueil de Pierre Alphonse, il eût, dans la compilation intitulée *Libro de los exemplos*, rencontré bien des données exploitées par les Italiens. On pourrait alléguer que cette compilation ne semble remonter qu'au XVe siècle, mais elle est souvent la traduction d'une œuvre latine beaucoup plus ancienne :

Speculum laicorum. Il suffit à M. Toldo qu'un conte offre de l'analogie avec un conte italien pour qu'il croie l'un imité de l'autre, et il ne s'enquiert pas d'une autre origine. Ainsi (page 102), il rappelle une anecdote qu'on lit aussi dans Sachetti, mais ne s'inquiète pas qu'elle ait été racontée de bien d'autres côtés ; Jean de Troyes qui l'a placée dans son *Grand Parangon des Nouvelles*, n'aurait-il pas pu l'emprunter à Timonoda aussi bien qu'à Sachetti? Et si de cette anecdote M. Toldo eût voulu faire la généalogie, il eût remonté aux *Historiettes d'Étienne de Bourbon*, qui vivait sous saint Louis, et du curieux livre duquel dérivent tant de récits encore qu'on retrouve en France comme en Italie.

Il nous semble que M. Toldo n'a pas assez étudié le sujet qu'il voulait traiter, et qu'une trop grande partialité patriotique lui fait attribuer aux conteurs de son pays une originalité ou une antériorité qu'ils n'eurent pas toujours. Certes, personne ne contredira M. Toldo quand il placera Boccace fort au-dessus de la reine de Navarre, et l'on applaudira souvent aux justes appréciations que lui suggèrent nos vieux romanciers ; mais en mettant à part l'auteur du *Décaméron*, nous ne voyons pas que les conteurs italiens soient, pour les nôtres, de bien dangereux rivaux, et nous leur contesterons une sorte de rôle d'initiateur ou d'inventeur, qu'ils ne nous paraissent en vérité pas avoir eu à ce point. TH. P.

Studî su Matteo Maria Boïardo, con ritratto e medaglia e fac-simile. Bologne, Nicola Zanichelli, 1894, in-8 de VII-480 p. — Prix : 10 fr.

Storia poetica di Orlando studiata in sei poemi, per ANNA VOLTA. Même ville, même éditeur, 1894, in-12 de IV-172 p. — Prix : 3 fr.

Le 19 décembre 1894 amenait le quatrième centenaire de la mort de Boïardo, comte de Scandiano. M. Campanini a voulu célébrer le souvenir de l'auteur de l'*Orlando innamorato* par la publication d'un volume qui lui serait entièrement consacré. La province de Reggio s'empressa de prendre à sa charge les frais d'impression, et d'éminents écrivains concoururent à cette œuvre par l'envoi des dissertations dont est composé le beau et bon livre dont nous avons à parler. Il débute par une ample notice de M. G. Ferrari sur Boïardo. Elle est suivie d'une importante étude où M. Campanini nous montre le poète comme gouverneur de Reggio. Nous nous arrêterons un peu plus à la troisième dissertation, parce que le savant M. Rajna y examine l'œuvre qui a rendu célèbre le nom de Boïardo, mais nous ne pouvons, à notre regret, suivre le critique dans tous les détails fort intéressants qu'il donne à ce sujet. M. Rajna expose les transformations que Boïardo fit subir au personnage de Roland. Il l'emprunta à nos chansons de geste, mais mêla aux données carolingiennes des incidents, des fictions, inspirés par le cycle breton. Roland n'est plus le sévère héros de la chanson de Roncevaux, l'époux fidèle de la belle Aude. Il s'éprend follement de cette angélique reine

de Catay que nous retrouverons dans le poème de l'Arioste. Celui-ci a continué, on le sait, l'œuvre de Boïardo; il y a trouvé un modèle et ne l'a pas surpassé par la richesse de l'imagination et l'habileté des agencements, mais il lui est bien supérieur par la langue, par la poésie. Boïardo pourtant a dans sa manière une originalité, un genre d'esprit, de plaisanterie, qui lui est personnel et que Rajna appelle « un rire intérieur, » un rire qui se déguise, sans cependant vouloir se cacher, sous une apparence de sérieux (p. 138). Ce qui a manqué au poète, c'est un style plus correct. Pour la plupart des lecteurs, un époussetage (*spolveratura*) eût suffi, et l'on ne peut que blâmer Berni de s'être cru le droit de remanier complètement le *Roland amoureux* et, dans ses octaves burlesques, d'en avoir fait une sorte de parodie. Et aujourd'hui, lorsque vous demandez l'*Orlando innamorato* de Boïardo, on vous remet toujours cet *Orlando riffatto dal Berni*. Isabelle d'Este avait été la protectrice, l'admiratrice du comte de Scandiano, et c'est avec toute raison que M. Luzio a donné sur cette princesse une notice détaillée. Mais Boïardo a écrit bien d'autres vers que ceux de l'*Orlando;* il a composé quantité de sonnets et de *canzoni* — peut-être un peu à l'imitation de Pétrarque, — pour une femme que M. V. Giorgi, dans un examen de ces poésies, croit s'être appelée Antonia Caprara. Comment finit cet amour ? Par le mariage de la dame, par sa mort ? Par le mariage du poète avec une autre femme ? On n'en sait rien. On trouve seulement dans un sonnet l'expression finale d'un repentir.

Boïardo est aussi l'auteur de nombreuses églogues latines dont M. A. Campani nous fait connaître les parties saillantes. Il fut aussi le traducteur de plusieurs ouvrages grecs et latins; M. Tincani nous en donne l'énumération, et on lui a attribué à tort, suivant M. Antolini, l'*Istoria imperiale;* mais on lui doit une traduction en vers du *Timon* de Lucien, traduction dont M. Mazzoni s'occupe dans un chapitre où il examine aussi les églogues italiennes de Boïardo.

Dans cette trop rapide indication, nous n'avons pas parlé d'un curieux chapitre où M. R. Renier nous raconte que Boïardo illustra de ses vers les cartes d'un jeu de tarots, jeu alors en grande vogue, que nous avons fort oublié, mais qui a encore quelque succès en Italie et en Allemagne.

Le volume finit par des lettres inédites ou déjà publiées de Boïardo. On voit que M. Campanini, aidé par d'excellents collaborateurs, a élevé un beau monument au comte de Scandiano.

— C'est encore le centenaire de Boïardo qui nous vaut l'*Histoire poétique de Roland, étudiée dans six poèmes*. L'auteur a pensé qu'il était intéressant de suivre le paladin dans ses évolutions successives : *La Chanson de Roland*, *l'Espagne*, *Morgant*, *Mambrien*, *Roland l'amoureux* et *Roland furieux*. L'auteur conclut par cette remarque, que ces

six poèmes, s'ils ne conservent pas au personnage ce qu'on peut considérer comme physionomie historique, la modifient d'une maniere curieuse suivant le caractère de chaque époque. Des fragments empruntés aux six poèmes terminent ce volume, œuvre distinguée d'une femme, Anna Votta. TH. P.

HISTOIRE

Kleine Schriften von ALFRED VON GUTSCHMID, herausgegeben von FRANZ RÜHL. Fünfter Band. *Schriften zur Römischen und Mittelalterlichen Geschichte und Literatur*. Leipzig, Teubner, 1894, in-8 de XXXII-768 p.

Alfred de Gutschmid, mort en 1887, s'était fait une place à part dans la science allemande. En philologie classique, c'était un maître; il avait, par surcroît, une connaissance des langues orientales et une expérience des sources byzantines, qui faisaient défaut à la plupart de ses émules. Grâce à l'ampleur et à la variété de son érudition, Gutschmid avait rapidement conquis un domaine où nul ne lui disputait la préséance. Les relations entre l'antique Orient et l'antique Occident, voilà le problème qu'élucident les plus importants de ses écrits. Dans les histoires romaines, les vicissitudes des petits États orientaux durant les derniers siècles de la République et les premiers siècles de l'Empire sont indiquées autant que le permettent les sources classiques; les plus précieux travaux de Gutschmid sont ceux qui confrontent avec ces sources les documents orientaux; et l'histoire des Parthes, l'histoire de l'Osroène, ont été singulièrement enrichies par cette méthode qu'inaugura Gutschmid. Il a laissé peu de livres, mais une foule infinie d'articles, de manuscrits inédits et de notes. Un de ses disciples, M. Franz Rühl, a réuni en cinq gros volumes cette masse de « Petits écrits, » que Gutschmid, trente ans durant, semait un peu partout, avec la générosité de quelqu'un qui, suffisamment riche lui-même, prépare la moisson d'autrui. Nous avons sous les yeux le cinquième et dernier volume. Il contient, avec une notice sur Gutschmid et la liste complète de tous les écrits du philologue, un certain nombre d'articles et de manuscrits inédits concernant l'histoire romaine et la littérature byzantine. Parmi ces articles, certains sont de très longs comptes rendus critiques, comme en publient volontiers les revues allemandes; ils « recensent » des ouvrages dont les plus récents datent de 1880. On n'a point à déplorer que la piété de l'éditeur les ait exhumés. Ils abondent en vues ingénieuses, et la lecture en est intéressante; mais on n'y doit pas chercher le dernier mot de l'érudition.

Deux séries d'études, dans ce volume, méritent d'être spécialement signalées. Les premières sont relatives au Διαμερισμὸς τῆς γῆς, source commune à laquelle plusieurs écrits historiques du Bas-Empire ont fait des emprunts. En 1858, dans le *Rheinisches Museum*, Gutschmid avait

entrepris l'examen de cet archétype : il l'avait laissé fragmentaire et incomplet. M. Rühl le reproduit, tel quel, aux pages 240-273 du volume qui nous occupe. Mais M. Jülicher, professeur à Marburg, possède le manuscrit complet qu'avait préparé Gutschmid et dans lequel la question est complètement élucidée ; ce manuscrit, confié tardivement à M. Rühl, est publié aux pages 584-717.

Le second groupe d'études sur lequel il convient d'appeler l'attention a trait à Trogue-Pompée. De tout temps, les problèmes relatifs à cet historien passionnèrent Gutschmid. En 1853, Bielowski, bibliothécaire de Lemberg, crut rencontrer des fragments de Trogue-Pompée dans les chroniques polonaises. Le coup d'essai du jeune Gutschmid fut la réfutation définitive des illusions de Bielowski. Poursuivant ses recherches, il écrivit, vers 1860, mais sans le publier, un long travail sur les deux premiers livres de Trogue-Pompée ; cette dissertation inédite occupe deux cents pages du volume. Les opinions que professait Gutschmid, à cette époque, sur le texte de Trogue, sont sujettes à revision ; pour les corriger, on doit s'aider de Gutschmid lui-même, qui, peu de temps avant sa mort, dans l'édition de Justin publiée par M. Rühl, a dit son dernier avis sur cet ordre de questions. Mais ses conclusions sur la charpente du livre de Trogue-Pompée et sur les sources de ce livre sont d'une haute importance : elles sont nouvelles, puisque inédites ; et bien qu'elles aient trente-cinq ans de date, fraîche en est la nouveauté. On retrouvera enfin, dans ce volume, l'article du *Rheinisches Museum*, de 1882, sur Timagène, source de Trogue-Pompée.

Et cela suffit, certes, pour que ce gros recueil ne demeure point inaperçu des érudits. GEORGES GOYAU.

Hérodote historien des guerres médiques, par AMÉDÉE HAUVETTE. Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions. Paris, Hachette, 1894, in-8 de XI-512 p. — Prix : 10 fr.

Voici un de ces ouvrages, plus rares qu'on ne pense, dont les érudits saluent la publication avec bonheur, parce qu'ils y trouvent sur le sujet traité une appréciation complète et, autant que le permettent les bornes de la science humaine, un jugement définitif. D'ailleurs, si Hérodote sort réhabilité de ce minutieux examen, si les objections de toute nature élevées contre l'autorité de son récit rencontrent ici un accueil médiocrement favorable, c'est le résultat d'une étude consciencieuse, non d'une admiration préconçue. Ajoutons que, chargé récemment d'une mission scientifique en Grèce, l'auteur a eu l'inappréciable avantage de visiter en personne les lieux où se heurtèrent jadis les forces helléniques et celles du grand Roi.

Dans l'*Introduction* (p. 1-56) les traditions relatives à la biographie d'Hérodote sont soumises à un indispensable contrôle, et le fait de ses

voyages maintenu contre les démentis singulièrement aventureux de M. Sayce : enfin il est établi avec une vraisemblance suffisante que le récit de la deuxième guerre médique, tel que nous le possédons, n'appelait pas nécessairement un complément ultérieur.

La critique du XIXe siècle, trop amoureuse d'exactitude scientifique pour accepter sans protestation ce qu'elle appellerait volontiers les « divagations » d'Hérodote, s'exagère d'ordinaire les divergences entre cet historien et ses deux émules, Thucydide et Ctésias. Ces divergences, M. Hauvette les conteste ou du moins les restreint considérablement, tandis qu'il met au compte d'une illusion généreuse doublée d'une erreur bizarre le pamphlet inspiré à l'honnête Plutarque par le désir de venger ses concitoyens d'une prétendue partialité malveillante.

A leur tour les hypothèses discordantes des modernes ne sont pas moins vivement discutées (p. 113-182) : peut-être même maint lecteur se plaindra-t-il de l'étendue de cette réfutation à laquelle rien n'échappe. Qu'on fasse dériver le récit d'Hérodote avec Niebuhr d'une fiction populaire et poétique, sans plus de valeur que l'*Iliade*, ou avec Nitzsch de traditions orales nées au lendemain même des événements : que Wecklein suppose la physionomie générale de la guerre déformée par une conception religieuse spéciale, ou que Sayce rabaisse l'historien au rang d'un assez vulgaire plagiaire, M. Hauvette a réponse à tout, et sur les points essentiels au moins, il est difficile de ne pas se ranger à son avis.

Les trois cents pages qui suivent (p. 183-490) sont un commentaire perpétuel en même temps qu'une « illustration » critique des récits d'Hérodote en ce qui touche les guerres médiques, au sujet desquelles il est bien éloigné d'avoir reproduit toutes les fantaisies d'imagination, toutes les légendes pieuses forgées par le patriotisme des Grecs : c'est dans l'ensemble une œuvre de bonne foi, entreprise et exécutée avec une manifeste impartialité, et non sans talent. S'agit-il de la première guerre ? aucun moyen dramatique n'est mis en œuvre pour faire ressortir la grandeur de la crise. Tout autre est le tableau de la seconde : ici une vive lumière est projetée à dessein sur l'immense armée des barbares et sur le monarque aussi orgueilleux que tout-puissant à qui elle obéit. Sans doute les entretiens de Xerxès avec ses conseillers contiennent plus d'un trait imaginaire : mais on nous fait admirer l'art parfait avec lequel l'historien a accommodé les idées et les coutumes de l'Orient au goût de son public. En même temps que la composition revêt quelque chose de dramatique, les diverses parties se succèdent avec un enchaînement logique très marqué, non cependant sans de graves lacunes explicables par le petit nombre des documents publics existant alors. D'où cette conclusion de M. Hauvette, que « s'il a manqué à Hérodote quelques-uns des attributs essentiels qui font l'historien sévère et sûr, il a racheté en quelque manière ces défauts mêmes par un don supérieur qui tient de son génie ad-

mirable de conteur. » Sur un seul point nous trouvons l'auteur un peu bref : c'est en ce qui concerne les préoccupations religieuses et morales d'Hérodote : la savante étude de M. Tournier sur la *Némésis* ne nous semble pas avoir été utilisée ici comme elle le méritait.

Imprimé avec soin, l'ouvrage est écrit avec goût. Cette sobre élégance, aussi éloignée de la sécheresse allemande que de la rhétorique italienne, nous paraît répondre de tout point aux légitimes exigences de l'esprit français. C. Huit.

Kulturgeschichte des Mittelalters, von Dr Georg Grupp. II. Band, mit 35 Abbildungen. Stuttgart, Jos. Roth, 1895, in-8 de vii-466 p. — Prix : 8 fr. 50.

Ce second volume, consacré à la période où s'épanouissent les institutions du moyen âge, est d'un quart plus considérable que le premier (Cf. *Polybiblion*, t. LXXI, p. 342). C'est dire que l'auteur a donné plus d'ampleur à ses développements et a pu davantage entrer dans le détail des faits. Ce n'est guère d'ailleurs que le moyen âge occidental, dont le docteur Grupp esquisse le tableau dans ce second volume; l'Orient est laissé presque complètement de côté. Même pour l'Occident, quelques parties sont à peine ébauchées ; l'on est étonné, par exemple, de trouver l'auteur si maigre sur les sciences et surtout sur les arts à cette époque.

Pour nous autres Français, ce second volume est particulièrement intéressant ; partout l'auteur rencontre notre patrie au premier plan : c'est la France qu'il voit prendre l'initiative de la trêve de Dieu ; c'est en France qu'il reconnaît les premières et les plus vives manifestations de la pensée ; c'est la France qu'il trouve à la tête des croisades ; c'est à la France qu'il demande le type le plus parfait de la sainteté sur le trône ; et son ouvrage se clôt sur la proclamation de la suprématie française.

M. Grupp nous fait espérer un ouvrage sur la fin du moyen âge (xive-xve siècles) ; nous le lirons avec plaisir, et nous lui souhaitons pour celui-ci une nouvelle édition, où il pourra rendre son tableau plus complet. E.-G. L.

Histoire contemporaine (1789-1890), pour la classe de philosophie et pour le cours préparatoire à l'École spéciale militaire, par R. Suérus et E. Guillot. Paris, Delagrave, 1893, in-18 de 738 p. — Prix : 4 fr.

Ce manuel ne manque d'aucune des qualités nécessaires à un bon ouvrage d'enseignement, c'est-à-dire qu'il se recommande par la netteté de l'exposition et la clarté du style, et donne à toutes les questions du programme un suffisant développement. MM. R. Suérus et E. Guillot n'ont pas cru devoir laisser à l'histoire de la Révolution et de l'Empire la place plus large qui lui est d'ordinaire accordée, et ils se sont efforcés

de faire les parts égales. Par suite, certains chapitres semblent un peu écourtés; c'est ainsi que l'état de la France en 1789 est retracé en dix lignes, que la chute des Girondins est peu compréhensible à force de brièveté, et que la journée du 13 vendémiaire est relatée en six lignes. Le moyen, d'ailleurs, de ne pas recourir au résumé sommaire si, le programme s'étendant sans cesse, l'on ne veut pas grossir les ouvrages destinés aux élèves au point de leur en rendre la lecture et, à plus forte raison, l'assimilation, impossibles en temps voulu ? Les appréciations des auteurs m'ont paru justes et empreintes d'une sage modération, que je trouve cependant en défaut dans le jugement sur Danton, représenté comme un « indulgent » (p. 64). Ils ont bien fait de traiter sommairement, et sans y ajouter la moindre réflexion de nature à blesser les croyances politiques ou religieuses de personne, la quatrième partie du programme qui, sous le titre général de : « Développement ou transformation des principes de 1789, » comporte l'étude de plus d'une question trop actuelle. Par contre, de longs et intéressants développements ont été réservés à l'expansion coloniale. Nous féliciterons encore MM. Suérus et Guillot d'avoir donné en note des biographies sommaires des principaux généraux du premier Empire qui permettent d'embrasser d'un coup d'œil toute leur carrière militaire, et d'avoir illustré leur volume de gravures bien choisies et nettes et, chose rare, de croquis exacts. Ce serait pourtant s'abuser que de croire, sur la foi du titre, que le présent manuel puisse servir pour la préparation à l'École de Saint-Cyr; un même ouvrage ne saurait, à notre avis, répondre à la fois aux exigences diverses des deux programmes. A. Isnard.

Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès. *Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration.* Tomes II, III, IV, V. Paris, Garnier, s. d., 4 vol. de 456-473-582-562 p. — Prix : 3 fr. 50 chaque volume.

J'ai déjà dit, en parlant du premier volume de cette réimpression des *Mémoires* de Mme d'Abrantès, les qualités et les défauts qui s'y remarquaient. Défauts et qualités se retrouvent dans les tomes qui suivent, et je n'y reviendrai pas. Je crois que la grande vogue qui les salua, à leur apparition, dans les premières années du règne de Louis-Philippe, tint surtout à la contrainte où on avait été, pendant quinze ans, de ne pas parler « en bonapartiste » des choses de l'Empire; car une partie des historiettes qui s'y lisent sont aujourd'hui tombées dans le domaine public et n'apprennent plus grand'chose à nos contemporains.

Elles se lisent toutefois avec plaisir, parce qu'on aime à entrer dans l'intimité des gens célèbres. Mme d'Abrantès ne se fait pas faute d'ouvrir les portes larges en ce qui la concerne, et ses maladies, ses fatigues, ses grossesses, nous sont décrites minutieusement; trop! La sincérité ne

lui fait pas défaut, mais elle brode facilement ses propres souvenirs et quand, trente ans après, elle nous décrit par le menu détail telle toilette qu'elle portait, telle coiffure de Joséphine, tel bijou d'une dame d'honneur ; quand elle récite, de mémoire (?), des conversations interminables, non pas seulement de Napoléon ou d'une célébrité qui l'aurait frappée, mais d'un personnage de quinzième ordre, on peut croire qu'elle se livre à son imagination et donne carrière à sa fantaisie.

Impossible d'analyser la matière de ces nombreux volumes. Voici, au courant de la plume, le résumé des chapitres principaux :

Tome II : Les campagnes de Junot en Égypte. Son intimité avec Bonaparte. Un retour sur la société du Directoire et les émigrés. Le 18 brumaire et la famille du nouveau maître de la France. Les débuts du Consulat et du XIXe siècle. Les mariages des aides de camp de Bonaparte, y compris celui de Junot, et une foule de détails un peu longs sur ces fêtes, ces présentations. Enfin une notice sur l'illustration de « la famille de ma mère, » les Comnène.

Tome III : Renseignements nombreux sur la vie de Paris, et, en passant, rectification aigre-douce des *Mémoires* de Bourrienne. L'ambassade de Lucien Bonaparte en Espagne, assez exactement dépeinte. Un agréable tableau de l'existence que menaient, à la Malmaison, les invités, les habitués du Premier Consul, et un récit des violences de Bonaparte envers Joséphine (p. 300), que je dédie à M. Lévy, qui, dans son *Napoléon intime*, nous représente l'Empereur comme un modèle de douceur et de bonté. Une page curieuse du sans-façon avec lequel Bonaparte agissait avec les jeunes femmes de son entourage.

Dans le tome IV, après des digressions oiseuses sur tout et rien, un chapitre entier consacré à « ma première grossesse ! » Quelques pages plus ou moins heureuses sur le Concordat de 1801, la fondation de la Légion d'honneur, la paix d'Amiens. Le départ de Pauline Bonaparte pour Saint-Domingue, ses folies, ses enfantillages, sont drôlement racontés. Egalement le passage à Paris du roi et de la reine d'Étrurie, mais que l'auteur couvre de ridicule (p. 188). Parmi les nombreux personnages portraiturés, en pied ou en buste, on peut citer : Laréveillère (p. 214), Talleyrand et le « grand » Buffon (p. 534), où un exemple bien caractéristique des turpitudes de sa vie nous est donné.

Je préfère le tome V, en partie rempli de l'ambassade de Junot en Portugal et de son voyage à travers l'Espagne. Sur ce dernier point, Mme d'Abrantès fournit des renseignements précieux : Charles IV et Marie-Louise, le prince de la Paix, sont peints sous des couleurs moins noires que celles généralement employées à leur usage. La jeune princesse des Asturies est sympathique ; justice est rendue au peuple espagnol, fier, noble, généreux, loyal. Les Portugais sont plus durement traités. Tout ceci est exact et sincère, utile à consulter. Ce qui est moins

heureux, ce sont les remarques absolument erronées pour le fond et ridicules pour la forme sur l'Inquisition, les Jésuites, le cardinal Consalvi (que l'auteur nomme avec obstination Gonsalvi) et autres faits intéressant la religion et la « politique » de Rome. Ce volume se termine au moment où, en 1806, Mme Junot revient en France.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Vie en France sous le premier Empire, par le vicomte DE BROC. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 524 p. — Prix : 7 fr. 50.

The Revolutionary and Napoleonic era, 1789-1815, by J.-H. ROSE. Cambridge, at the University press; London, C.-J. Clay, 1894, in-8 de VI-388 p. — Prix : 4 s. 6 d.

Napoléon chez lui. La Journée de l'Empereur aux Tuileries, par FRÉDÉRIC MASSON. Paris, Dentu, 1894, in-8 de XXIX-355 p., illustrations par F. de Myrbach. — Prix : 7 fr. 50.

Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'Empereur, sur la vie privée de Napoléon, sa famille et sa cour. Paris, Garnier, s. d., 4 vol. in-18 de 511, 489, 509 et 575 p. — Prix : 14 fr.

La Captivité de Sainte-Hélène, d'après les rapports inédits du marquis de Montchenu, commissaire du gouvernement de Louis XVIII dans l'île, par GEORGES FIRMIN-DIDOT. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-8 de 330 p. avec 8 grav. — Prix : 7 fr. 50.

Napoléon Ier et les Israélites. La Prépondérance juive. Deuxième partie : *Son Organisation (1806-1815)*, par l'abbé JOSEPH LÉMANN. Paris, Lecoffre, 1894, in-8 de III-362 p. — Prix : 4 fr.

1. — Le public a fait un accueil encourageant aux tableaux intéressants et instructifs, successivement tracés par M. le vicomte de Broc, de *la France sous l'ancien régime* et de *la France pendant la Révolution*. L'auteur a été engagé par là, en poursuivant la même pensée, à nous dépeindre *la Vie en France sous le premier Empire*. La curiosité, aujourd'hui si éveillée sur cette époque et sur son héros, promet au nouveau livre de M. de Broc un succès pour le moins égal à celui de ses précédents ouvrages. Dans son *Introduction*, l'auteur expose à grands traits, avec largeur d'esprit, avec équité, plutôt avec sympathie, les caractères généraux du règne et de la physionomie de Napoléon. Il y définit ainsi l'objet qu'il s'est proposé en écrivant ce volume : « Dans ce tableau de la France du Consulat et de l'Empire, on suivra la formation du nouveau régime, la réorganisation de la société, l'action du gouvernement, l'esprit et le caractère d'une nation dont les institutions et les coutumes ne rappellent en rien les âges précédents. — Quoique le grand homme remplisse l'histoire de son temps, ce sont surtout les hommes que nous considérerons, non plus à l'armée, à la guerre, mais dans leurs foyers, leur vie intime, leur rôle individuel et social, avec leurs sentiments, leurs habitudes, leurs opinions. »

M. le vicomte de Broc a distribué comme il suit les peintures ou esquisses historiques et anecdotiques dont l'ensemble forme le tableau qu'il expose à nos regards : Chapitre I. La Chute du Directoire. — Le 18 Brumaire et l'Opinion publique. — II. La Constitution de l'an VIII. — Retour aux formes monarchiques. — L'Œuvre du Consulat. — III. La Constitution de l'Empire. — La Cour impériale. — IV. L'Éducation. — Le Militarisme. — V. La Police. — La Liberté individuelle. — VI. La Liberté religieuse. — VII. Les Journaux, les livres et la censure. — VIII. Paris (Paris au lendemain du 18 brumaire. — Physionomie et tableaux de Paris.—La Vie extérieure.—La Vie mondaine.—Les Provinciaux et les étrangers à Paris. — 1814 et les Cent-jours). — IX. La Province (état général du pays au commencement du Consulat.—Le Retour des émigrés.—La Vie en province. — Les Préfets et l'Esprit public).—X. La Société. — Les Salons. — XI. Le Luxe et la mode. — XII. Le Théâtre. — XIII. La Vie intellectuelle. — XIV. La Fin de l'Empire. — On voit la variété des sujets et des renseignements contenus dans ce livre. Les historiens y chercheront des informations, des indices, des traits de vie et de couleur ; les personnes du monde, une lecture qui joint à l'attrait anecdotique du roman l'utilité de l'histoire.

2. — Le règne de Napoléon tient une place considérable, quoique non exclusive, dans l'ouvrage de M. J.-H. Rose, qui fait partie des séries de publications historiques, entreprises sous les auspices de l'Université de Cambridge et sous la direction de M. G.-W. Prothero. L'objet général de ces publications, qui ont un caractère de vulgarisation soignée, est d'esquisser l'histoire de l'Europe moderne en y ajoutant celle de ses principales colonies, depuis la fin du xve siècle jusqu'à nos jours, avec l'intention spéciale et bien anglaise de faciliter aux lecteurs de ces séries l'intelligence des conditions politiques du monde actuel. Le volume dû à la plume de M. Rose est consacré à *l'Époque révolutionnaire et napoléonienne*, de 1789 à 1815. Le but que l'auteur s'est proposé est de mettre en relief les relations de la France avec les autres États d'Europe pendant cette période, d'exposer et d'expliquer l'influence exercée alors par les idées et la politique françaises, puis la réaction des nationalités européennes contre la domination établie par Napoléon. « Laissant de côté, dit-il, les détails sans importance, je me suis partout attaché à concentrer l'attention du lecteur sur les événements et les crises qui ont exercé le plus d'influence sur la formation du système européen, et de montrer la connexion, trop souvent ignorée, entre la première et la dernière phase de la Révolution française. Étudier les luttes compliquées des partis en France de 1789 à 1795, sans tenir compte de la réorganisation effectuée par Bonaparte, me semble une œuvre aussi peu profitable que de posséder l'énonciation et la construction d'un problème de géométrie sans procéder à sa solution. » L'auteur a mis à profit, pour écrire son

livre, ce qu'il a pu rassembler des principales et plus récentes publications faites en France et dans les autres pays, notamment en Allemagne. Il a en particulier fait usage, pour l'étude de la politique anglaise, des documents émanés du Foreign-office. Son ouvrage est distribué en onze chapitres intitulés : I. La Faiblesse politique et sociale de l'Europe. II. Louis XVI, les Parlements et les États généraux. III. L'Assemblée constituante. IV. Les Girondins et l'Europe. V. Les Jacobins et la première coalition. VI. Le Directoire et Bonaparte. VII. Le Consulat. VIII. Napoléon et les vieux gouvernements. IX. La Réaction des nationalités. X. Les Guerres de libération. XI. La Reconstruction de l'Europe. — Il est complété par deux appendices : I. Liste des ouvrages relatifs à cette période les plus accessibles et les plus dignes de foi. II. Liste des principales fonctions, dignités, honneurs, etc., conférés par Napoléon. Il est accompagnés de six cartes ou plans.

3. — La part immense qu'il convient d'attribuer à la personne de l'Empereur dans son propre règne et dans l'histoire de son époque, les qualités et les défauts de cette nature extraordinaire et sa prodigieuse fortune, donnent pour nous de l'intérêt à tous les détails qui se rapportent à l'existence, même privée et matérielle, de Napoléon. M. Frédéric Masson est certainement, par son érudition en pareille matière et par les informations diverses qu'il a été en mesure de rassembler, l'un des écrivains les mieux préparés pour satisfaire à cet égard la curiosité quelque peu raffinée et souvent trop frivole de notre temps. C'est à cet objet qu'est destiné le volume intitulé : *Napoléon chez lui. La Journée de l'Empereur aux Tuileries*, et il est juste de reconnaître que ce but a été atteint dans les dix chapitres où sont successivement étudiés et retracés : I. L'Étiquette. II. Les Appartements, la surveillance. III. La Toilette. IV. Le Lever. V. Le Déjeuner. VI. Le Cabinet de travail. VII. Le Travail. VIII. Le Dîner. IX. La Soirée. X. Le Dimanche. En appendice est dressé l'état complet de la « garde-robe de l'Empereur » : I. Objets de costume. II. Objets de service ordinaire et journalier. III. Armes. IV. Bijoux. L'auteur avait dans son sujet même et dans les ressources très réelles de son esprit et de sa plume des éléments suffisants d'intérêt et de succès. Il est regrettable qu'il les ait quelque peu gâtés par les exagérations d'une adulation dithyrambique et d'un style trop tourmenté et trop prétentieux. L'idolâtrie césarienne qui s'étale dans l'introduction dépasse vraiment toutes les bornes. On a justement et sévèrement qualifié le passage où le culte de Jeanne d'Arc est répudié par l'auteur au profit du culte de Napoléon. Nous nous plaisons à penser que M. Masson tiendra à honneur d'effacer ou de réparer cet acte d'hallucination politique, tout à fait indigne de son patriotisme et de son talent. L'illustration de ce volume, due au crayon de M. F. de Myrbach, nous a paru fort heureuse : nette, expressive, attentive au texte, atteignant l'effet sans trop le chercher.

4. — La passion de parti mise à part, l'auteur du livre dont nous venons de parler est assurément bon juge en fait de bibliographie napoléonienne. Voici comment il apprécie l'une des sources où il a puisé : les *Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'Empereur, sur la vie privée de Napoléon, sa famille et ses amis*, dont une nouvelle édition vient d'être publiée : « Constant, bien qu'il fût médiocrement lettré, qu'il écrivît « en gros » et ignorât l'orthographe, était très avisé et se tenait fort au courant des choses, grâce à son ami Veyrat, inspecteur général de la police, qui faisait chaque jour passer par lui à l'Empereur un bulletin destiné à contrôler celui du préfet de police. Constant avait pris des notes sur lesquelles le libraire Ladvocat a fait rédiger des Mémoires qui, s'ils doivent être consultés avec précaution, fournissent à qui sait lire quantité de traits authentiques. » Les Mémoires dont il s'agit présentent en somme, à qui les feuillette, l'aspect d'une compilation assez indigeste, où, pour l'historien et pour le simple lecteur, il y a, comme on dit, à prendre et à laisser.

5. — Aucune suspicion ne peut, au contraire, atteindre le document nouveau qui a fourni à M. Georges Firmin-Didot, un lettré de race, la matière d'un volume intéressant et utile sur *la Captivité de Sainte-Hélène*, volume illustré de jolies gravures. Ce sont les rapports inédits du marquis de Montchenu, commissaire du gouvernement de Louis XVIII pour la surveillance collective que les puissances avaient résolu d'exercer sur le redoutable captif, dont l'Angleterre avait assumé la garde, lourde responsabilité qu'elle accepta trop aisément et dont elle ne sut pas alléger le poids devant l'humanité et devant l'histoire. « Il faut reconnaître, dit M. Firmin-Didot, que, malgré ses défauts et ses travers, M. de Montchenu sut assez habilement tirer parti d'une situation fort délicate ; sa connaissance approfondie des hommes lui permit de rendre de véritables services au gouvernement de Louis XVIII, et il ne trompa point la confiance que le duc de Richelieu avait en lui, car il remplit scrupuleusement sa mission, qui consistait, avant tout, à voir ce qui se passait dans l'île, à écouter ce qui se disait autour de Longwood et à le rapporter fidèlement à son chef. C'est à ce titre que sa correspondance avec le département des affaires étrangères m'a semblé présenter un réel intérêt. Déposées dans les archives du quai d'Orsay, ces lettres, écrites au jour le jour, font partie des rapports diplomatiques dont la communication a été récemment autorisée ; elles sont le résumé, assez impartial, des moindres faits qui se produisirent dans l'île pendant les cinq années de la captivité de l'Empereur et peuvent être considérées comme l'écho des entretiens de Napoléon avec ses généraux. Je me plais donc à espérer que cette publication fera connaître le glorieux captif sous un aspect, sinon nouveau, du moins assez spécial, et que les pages qui vont suivre pourront servir à écrire le dernier chapitre de la grande épopée. »

Nous ne croyons pas que l'espérance de l'auteur ait été trompée. Il a enrichi son volume du texte, non encore publié, des « rapports adressés par le comte de Rohan-Chabot, commissaire du roi Louis-Philippe, lors de la translation des restes de l'Empereur, en 1840, » et de plusieurs autres documents inédits, donnés en pièces justificatives.

6. — C'est à une double actualité que correspond le livre de M. l'abbé Joseph Lémann : *Napoléon Ier et les Israélites*, qui forme la seconde partie de l'ouvrage sur *la Prépondérance juive*, dans lequel l'auteur s'est proposé d'éclairer des lumières de l'histoire en même temps que des ardents éclairs de sa foi, de son éloquence et de son zèle, une question qui passionne aujourd'hui les esprits. « Ce nouveau volume, dit-il, vient mettre en lumière et montrer dans les détails l'*Organisation* de la prépondérance juive ; il fait suite à celui qui en a raconté les *Origines*.... Un pareil état de choses s'explique difficilement si l'on ne prend la peine de remonter jusqu'à l'Empire, continuateur de la Révolution française. A l'Assemblée constituante, de 1789 à 1791, la prépondérance juive fut redevable de son origine ; à Napoléon, de 1806 à 1815, elle est redevable de son organisation. Ce vaste génie, aux intentions conservatrices et généreuses, a fait en grande partie fausse route dans ses mesures vis-à-vis du peuple juif. Il a voulu emporter d'assaut la fusion de ce peuple avec les autres peuples, et le résultat n'est pas un vrai succès. Il a cru, par ses lois et ses institutions, fortifier la société et dissoudre les Hébreux, et c'est le contraire qui devait se produire. Enfin, lorsque la lutte s'est engagée entre le puissant Empereur et les débris vivants du Sinaï, ce sont les débris qui ont résisté et triomphé. Ces diverses péripéties forment un épisode très peu connu de l'Empire, et du plus vif intérêt. Nous le racontons. » Au point de vue historique, et spécialement au point de vue de l'étude du caractère, du génie, de l'œuvre de Napoléon, nous signalerons en particulier les trois premiers chapitres du livre Ier : I. Comment Napoléon fut amené à s'occuper des Israélites ; II. Parlement juif et grand Sanhédrin convoqué à Paris (1806-1807). Leur physionomie et la direction de l'Empereur. Champagny et Molé ; III. Les Travaux des deux assemblées. Servilité, résistance, sincérité ; — le chapitre III du livre II : Désorganisation des nations par Napoléon, préparatoire à la prépondérance juive ; — les chapitres I et IV du livre III : La Volte-face de Napoléon contre les juifs ; — Ce que fut Napoléon à la lumière du Livre de Dieu. M. S.

Notes et Souvenirs pour servir à l'histoire du parti royaliste (1872-1883), par le marquis de Dreux-Brézé. Paris, Perrin, 1895, in-8 de 308 p. — Prix : 7 fr. 50.

A l'heure où le parti royaliste, désorganisé depuis douze ans par des causes complexes dont l'examen ne rentre pas dans le cadre de ce re-

cueil, tend à reconstituer ses éléments, à discipliner ses forces, à coordonner ses moyens d'action, l'ouvrage de M. le marquis de Dreux-Brézé a la portée d'un acte politique. Il donne la clef d'une organisation dont on a pu critiquer certains rouages, mais qui fonctionna utilement pendant de longues années, servit efficacement les intérêts d'une grande cause et fit honneur à la fois au prince qui la conçut et aux hommes éminents et profondément dévoués qui assumèrent la charge de l'appliquer.

M. de Dreux-Brézé fut accrédité en 1872 comme représentant de Monsieur le Comte de Chambord près de dix-huit départements et, à la mort de MM. d'Escuns et Édouard de Monti de Rézé, sa juridiction fut sensiblement accrue; d'autre part, la correspondance officielle entre Frohsdorf et la province de Bretagne et Vendée passa par ses mains : c'est dire qu'il connut mieux que quiconque la France royaliste et put, conformément aux instructions reçues, se consacrer entièrement à la triple œuvre d'organisation, de direction et de propagande qui lui était dévolue.

Les *Notes et Souvenirs* du marquis de Dreux-Brézé ne donnent pas seulement d'intéressants et instructifs détails sur cette œuvre patiemment poursuivie, ils éclaircissent encore certains points restés jusqu'ici obscurs et controversés de l'essai de restauration monarchique tenté par les membres de l'Assemblée nationale du 1er septembre au 30 novembre 1873. Tout d'abord ils contiennent le procès-verbal inédit de la visite que Monsieur le Comte de Paris fit, le 5 août, à Monsieur le Comte de Chambord, procès-verbal rédigé et signé par M. de Vanssay le jour même de l'entrevue. Et, en établissant avec l'autorité qui lui appartient, le départ des responsabilités, l'ancien représentant de Monsieur le Comte de Chambord rectifie les erreurs commises par M. de Falloux dans ses *Mémoires d'un Royaliste*, au sujet des délibérations et des actes de la « Commission des neuf. »

Le récit du séjour du Roi à Versailles constitue encore un chapitre des plus attachants. Un Père capucin, exilé de France à la suite des décrets et fixé à Constantinople, m'avait, au mois d'octobre dernier, personnellement donné les renseignements les plus précis sur cette visite, longtemps environnée de mystère; il venait tous les matins dire la messe dans la maison de la rue Saint-Louis, et Monsieur le Comte de Chambord l'avait fait le confident de ses espérances et de ses amertumes. Les *Notes* du marquis de Dreux-Brézé corroborent et confirment de la manière la plus complète les souvenirs du vénérable religieux. Après avoir lu ces pages pénétrées d'une patriotique émotion, il est impossible à tout homme de bonne foi de croire que, manquant à ses devoirs héréditaires, le Comte de Chambord « n'a pas voulu régner. »

Il est aussi question de S. S. Léon XIII dans cet ouvrage. En oc-

tobre 1879, le nonce du pape à Paris, Mgr Czacky, fit des démarches répétées auprès du marquis de Dreux-Brézé et du comte de Blacas pour les inviter à faire triompher les intérêts religieux en admettant « la transformation, sans perspective de changement, de la France en une République. » C'est donc à cette date qu'il convient de faire remonter l'origine de la politique dite du ralliement préconisée par la cour de Rome. Monsieur le Comte de Chambord, à qui ces démarches conformes « aux vues du Pape » avaient été relatées, se refusa à un changement de politique qu'il considérait « comme un suicide, » et, dans les circulaires expédiées aux présidents des comités royalistes en 1881, il « indiqua aux légitimistes la nécessité d'accentuer le cachet politique de leur intervention dans la lutte et leur imposa le devoir de se placer, en face du scrutin, non plus sur le terrain de l'union conservatrice, mais sur celui du principe monarchique » (p. 183).

On voit quel est l'intérêt historique qui s'attache aux *Notes et Souvenirs* du marquis de Dreux-Brézé. Ajoutons que ce volume, très soigneusement édité, est orné du portrait de Monsieur le Comte de Chambord, d'après F. Gaillard. ROGER LAMBELIN.

Mémoires du chevalier de Mautort, *capitaine au régiment d'Austrasie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis* (*1752-1802*), publiés par son petit-neveu, le baron TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 512 p., avec un portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Ces Mémoires sont le tableau, pris sur le vif, de la vie d'un gentilhomme de petite noblesse et d'un officier de grade inférieur, avant la Révolution. Avoir sa retraite avec le grade de capitaine ou de major et la croix de Saint-Louis, tel était généralement le but poursuivi ; tel est celui qu'a atteint l'auteur de ce récit; seulement le cours des événements l'a forcé à une retraite prématurée. Cadet de famille, le chevalier de Mautort s'était engagé à seize ans comme volontaire au régiment de Champagne. C'était un beau et agréable régiment que le régiment de Champagne, et l'on y menait une bonne vie sous le commandement du colonel marquis Seignelay, toujours soucieux des intérêts de ses soldats et du plaisir de ses officiers. Aussi le chevalier le regretta-t-il beaucoup, lorsque le régiment étant dédoublé, il dut passer comme lieutenant au régiment d'Austrasie. Heureusement la guerre vint faire prompte diversion à ses regrets. La même année 1780, le régiment s'embarquait pour les Indes, où il prit part, et une part glorieuse, aux campagnes de Bussy et de l'illustre bailli de Suffren. Il faut lire dans les Mémoires le curieux récit de la longue traversée de Lorient à la côte de Coromandel, les périls de toute sorte, la chasse donnée au convoi par l'amiral Rodney, la tempête près du Cap et le repos si nécessaire à l'île de France, puis la guerre dans l'Inde, de concert avec Hyder-Ali et Tippoo Saïb, la curieuse des-

cription de l'armée du Nabab et ses marches étranges à travers les jungles, les exploits du commandeur de Suffren et enfin la bataille de Gondelour, où le régiment d'Austrasie se couvrit de gloire. Esprit réfléchi et sagace, Mautort voit de près et voit bien, et il raconte d'une façon intéressante ce qu'il a vu. La paix de Versailles le ramena en France, il y rentra en 1785 et reprit la vie de garnison, coupée par d'assez fréquents semestres passés dans sa famille à Abbeville. Mais les choses avaient bien changé depuis son départ; l'esprit public surtout était bien différent; la Révolution se préparait. Le régiment d'Austrasie se trouvait à Grenoble, lors du conflit de Brienne avec les parlements; on sait ce qui se passa dans le Dauphiné, les émeutes de Grenoble assez mollement combattues par le gouverneur, duc de Clermont-Tonnerre; l'ordre avait été rétabli plus tard par le maréchal de Vaux, qui n'eut pas besoin de sévir; il lui suffit d'être énergique. De Grenoble, le régiment d'Austrasie fut envoyé à Briançon, séjour triste et rude, mais qui avait l'avantage de mettre du moins les soldats à l'abri de la propagande révolutionnaire. A Besançon, à Thionville, ce ne fut plus de même; tant qu'il put espérer sauver la discipline, le chevalier de Mautort tint bon; quand elle lui parut compromise, il donna sa démission, mais il ne se souciait pas d'émigrer; ce ne fut qu'à la dernière heure, peu de jours avant le 10 août, qu'il s'y résigna et s'enrôla dans l'armée des Princes, comme simple soldat dans la compagnie de Picardie. Licencié après la retraite de l'armée prussienne, il ne chercha pas à s'engager dans l'armée de Condé et suivit dès lors la déplorable fortune des émigrés, avec ses parents, M. et Mme d'Auberville, traqué sans cesse, souvent mal accueilli par les populations et forcé de fuir devant les progrès des troupes républicaines. Après dix ans de cette vie errante et misérable, il rentra enfin en France en 1802, et ayant obtenu sa radiation, se fixa à Abbeville, où il mourut en 1812, laissant ces Mémoires d'une allure si sincère et d'un intérêt si attachant que nous remercions son petit-neveu d'avoir livrés à la publicité.

M. DE LA ROCHETERIE.

L'Église et le trésor de Conques *(Aveyron)*, notice descriptive par l'abbé A. BOUILLET. Paris, Lechevalier, s. d., in-12 de XIV-122 p., avec un plan, une photogravure et 25 dessins. — Prix : 2 fr.

Dans ce petit volume, M. l'abbé Bouillet nous a donné de la célèbre église Sainte-Foy, de Conques, un « guide » autorisé et consciencieux, d'une doctrine archéologique sûre, d'une exposition bien précise. A des dessins d'architecture pas trop approximatifs sont joints, pour les œuvres d'orfèvrerie, des reproductions presque aussi exactes que la photographie. Après une rapide introduction, où est esquissée l'importance du pèlerinage de Conques au moyen âge et l'histoire des reliques de Sainte-Foy, M. Bouillet décrit l'église et spécialement le portail, dont le tympan

est rempli, on le sait, par un vaste bas-relief représentant le jugement dernier, avec force inscriptions à l'appui. Vient ensuite (p. 42 à 100) l'étude du magnifique trésor, pour lequel M. Bouillet n'a eu qu'à résumer les travaux de MM. Darcel, F. de Lasteyrie, F. de Verneilh, Ch. de Linas, J. Labarte, Eug. Molinier et E. Rupin. Le volume se termine par le catalogue du musée archéologique de Conques, une vie de sainte Foy extraite d'un manuscrit du xve siècle, le catalogue des reliques de Conques, etc.

Cette monographie est destinée aux touristes et aux pèlerins plutôt qu'aux archéologues de profession, qui seront bien aises, cependant, de l'avoir sous la main à l'occasion. J. Berthelé.

Lamennais, *d'après sa correspondance et les travaux les plus récents*, par le R. P. Mercier. Paris, Lecoffre, 1895, in-18 de xx-344 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un excellent livre, écrit avec une autorité incontestable et dont les jugements calmes, froids, sincères, satisfont les esprits et les éclairent sans leur imposer des conclusions excessives. Des nombreux volumes écrits depuis vingt-cinq ou trente ans sur Lamennais, celui-ci est, à l'heure actuelle, le meilleur à indiquer et à consulter. Il donne les détails biographiques suffisants, il enchaîne les faits, sans s'y attarder, et conduit le lecteur, dans un style très simple et très limpide, à travers les phases diverses — si différentes, hélas! — de la vie mouvementée du catholique, du prêtre, de l'apostat. Onze chapitres, auxquels les dates servent de titre, coupent les périodes du sujet. Dans un appendice très précieux, on trouve successivement : un portrait de Lamennais par Guizot; une appréciation de sa correspondance, par Caro; un bref de 1833, de Grégoire XVI; une étude sur la compagnie de Jésus et le système philosophique de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence;* une note contre ce même système; et enfin une notice bibliographique complète qui comprend : 1° les ouvrages de Lamennais; 2° les éditions dues à ses soins; 3° les ouvrages qui lui sont faussement attribués; 4° ses ouvrages condamnés; 5° ses biographies; 6° les principaux livres; 7° les principaux articles de journaux ou de revues le concernant; 8° les travaux historiques à consulter sur son époque et sur sa vie. Ces détails suffisent pour montrer le soin apporté à la composition de ce petit volume.

Le fond n'est pas moins heureux que la forme. Le R. P. Mercier, sans parti pris, sans déclamation, sans procédés oratoires, dit nettement ce qui est louable et ce qui ne l'est pas. Il a fort bien démêlé, autant qu'on le peut, ce caractère excessif qui est allé, sans transition, d'un pôle à l'autre des croyances humaines et dont le cerveau a subi une des plus extraordinaires révolutions intellectuelles qui se puissent imaginer. Dans une *Conclusion* précise et nerveuse, l'auteur indique bien l'orgueil comme le mobile des actes si divers de Lamennais. Il insiste aussi (peut-

être un peu trop, à mon avis) sur son manque de vocation sacerdotale, qui lui aurait été imposée par le zèle indiscret d'amis imprudents; c'est dégager Lamennais, mais c'est aussi engager deux prêtres vertueux, les abbés Caron et Tesseyre, et je les crois très défendables sur ce point, surtout sur les conséquences prochaines qu'on en voudrait tirer aujourd'hui. Mais passons.

Voici le résumé de l'appréciation du R. P. Mercier : « Engagé dans la lice, Lamennais se déclare d'abord le champion de l'Église et de ses droits, et il attaque la société moderne et la philosophie dont elle est issue, avec toute la fougue d'une âme aussi impétueuse que sincère. Il croit que la révolution dérive de la philosophie du XVIIIe siècle, et que celle-ci dérive à son tour de la philosophie de Descartes; et, persuadé que la première n'a fait qu'appliquer aux questions politiques et religieuses la souveraineté de la raison que la seconde avait proclamée dans l'ordre métaphysique, c'est contre ce principe qu'il dirige tous ses efforts. Mais bientôt, emporté par son ardeur, il s'avance un peu trop; on l'avertit de revenir sur ses pas. Il n'avait, ce semble, qu'à s'incliner devant cette suprême autorité à laquelle il avait voulu soumettre toutes les intelligences; il n'en fit rien. Alors commencent les récriminations de l'orgueil froissé. Reculer, jamais ! Il lui faut à tout prix la domination. Le catholicisme refuse de marcher à sa suite, eh bien ! lui marchera à la tête de la Révolution ! »

Je dois dire, en passant, que le R. P. Mercier ne partage pas l'optimisme trop indulgent qu'affirme le R. P. Roussel, dans son livre sur Lamennais, et dont j'ai rendu compte ici, il y a deux ans, en faisant moi-même les mêmes restrictions.

Je recommande très fort la lecture de ce nouveau volume, si sage et si ferme, aux esprits qui sont de leur temps, non pour en adopter les maximes transitoires ou les préjugés éphémères, mais bien pour comprendre et suivre les procédés appropriés par l'Église aux besoins nouveaux de chaque siècle. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. Première partie : *Bibliographie*, par les PP. AUGUSTIN et ALOYS DE BACKER. Seconde partie : *Histoire*, par le P. AUGUSTE CARAYON. Nouvelle édition par CARLOS SOMMERVOGEL, S. J. *Bibliographie*, tome VI : Otazo-Rodriguez. Bruxelles, Oscar Schepens ; Paris, Alphonse Picard, 1895, in-4 de 1,983 col. et VIII p. — Prix : 40 fr.

La première partie du colossal ouvrage auquel le R. P. Sommervogel travaille sans relâche, approche de sa fin. Le tome VI conduit la bibliographie du nom Otazo au nom Rodriguez, et il est à présumer qu'il suffira d'un volume pour nous mener jusqu'au Z. Je n'ai plus à faire à nos lecteurs l'éloge de ce travail; ils savent déjà quelle patience et quelle science

l'auteur met au service de son zèle et de son amour pour la grande compagnie à laquelle il appartient. Chaque volume nous apporte son contingent de noms illustres et de renseignements précieux. Dans celui-ci, nous relèverons les noms du P. Oudin, l'un des précurseurs du P. Sommervogel, dont les notices sur des Pères de la compagnie n'ont été publiées que partiellement, tandis que la plupart, restées manuscrites, semblent aujourd'hui perdues; — du célèbre cardinal Sforza Pallavicino (on dit plus généralement, à la façon moderne, Pallavicini), poète, philosophe, historien du concile de Trente, et dont le traité du style a été réédité jusque dans notre siècle; — du P. Daniel Papebroch, l'un des premiers collaborateurs du P. Bolland aux *Acta sanctorum;* — du P. Parsons, qui déploya tant de zèle pour la conversion de ses compatriotes anglais; — du P. Giovanni Perrone, l'illustre théologien et controversiste; — du savant P. Denis Petau; — du P. Pinamonti, à qui des traités d'ascétisme et des ouvrages de piété ont fait une réputation considérable; — du P. Polanco, le secrétaire de saint Ignace, dont il a écrit une biographie, récemment publiée par la province d'Espagne; — du P. Pontanus, dont les ouvrages classiques ont servi si longtemps à l'enseignement; — du P. Porée, le maître et l'ami de Voltaire; — du P. Possevin, l'une des gloires les plus solides de la Compagnie; — du P. Pierre Poussines; — du P. Luis de la Puente, dont les Méditations ont été traduites et abrégées dans toutes les langues de l'Europe, dont le guide spirituel et le traité de la perfection n'ont pas eu moins de succès; — du P. Francesco-Saverio Quadrio, auteur d'ouvrages connus, consultés et estimés de quiconque s'intéresse à la littérature italienne; — du fameux poète Rapin; — du grand orateur Xavier de Ravignan; — du fécond Théophile Raynaud; — du P. Pedro Ribadeneyra, l'admirable biographe de saint Ignace de Loyola et de ses deux premiers successeurs au généralat de la Compagnie, l'auteur d'un célèbre *Flos sanctorum*, dont les éditions, les traductions et les abrégés vont se multipliant, et le premier bibliographe de la Compagnie; — de saint Alphonse Rodriguez et de son homonyme, auteur du Traité de la perfection chrétienne; — enfin de deux Pères, morts dans ces dernières années : le P. Pachtler, qui a publié les règlements de la Compagnie dans les *Monumenta Germaniae paedagogica*, et le regretté P. de Régnon. Nous avions entendu dire que ce dernier avait laissé à peu près terminé en manuscrit le tome III de ses belles *Études de théologie positive sur la sainte Trinité:* le P. Sommervogel n'en souffle mot, et ce silence semble détruire l'espérance que l'on avait conçue de voir achever la publication d'un ouvrage aussi remarquable. Indiquons, parmi les articles topographiques, ceux qui ont trait à Paderborn (entièrement remanié aux *Addenda*), à Paris, à Palerme, à Parme, à la Pologne, à Pont-à-Mousson, à Posen, à Prague, à Ratisbonne, à Reims et à Rennes. — Pourquoi le P. Sommervogel, qui

apporte un soin vigilant même à l'exécution typographique du travail, s'obstine-t-il à ne pas accentuer le grec? E.-G. Ledos.

BULLETIN

Étude théologique sur les ordinations anglicanes, par A. Boudinhon, professeur à l'Institut catholique de Paris. Paris, Lethielleux, 1894, in-8 de 43 p. — Prix : 1 fr.

En examinant les trois conclusions de l'étude publiée par M. Dalbus, l'auteur de cette brochure touche à plusieurs points de doctrine très graves et très délicats. Il le fait avec une grande compétence, en un style limpide. 1. Sur la question de l'ordinal anglican, il observe que si le rituel d'Édouard VI, pris en lui-même, pourrait, comme le pense M. Dalbus, être suffisant, il n'est pas permis de conclure qu'il suffise en réalité. L'Église seule a le pouvoir de déterminer *in specie* la forme des sacrements. 2. L'ordinal anglican a-t-il conservé la substance de la formule déterminée par l'Église? Pour les consécrations épiscopales comme pour les ordinations presbytérales, toute la question est là. A cette question, que M. Boudinhon résout d'une manière négative, se ramène en effet celle de l'intention du ministre. Barlow, le consécrateur de Parker, a-t-il eu l'intention requise dans le ministre? M. Dalbus rapporte plusieurs raisons d'en douter. M. Boudinhon, pense que l'hérésie de Barlow ne serait pas une raison de doute sérieux, si le sacre a été fait d'après la forme déterminée par l'Église, car dans ce cas Barlow, agissant sérieusement, a eu l'intention de faire ce que fait l'Église. Mais, ajoute-t-il, le sacre ayant été fait d'après l'ordinal anglican, on doit conclure au défaut d'intention. 3. Les ordinations presbytérales anglicanes sont nulles, dit M. Dalbus, pour défaut de matière à raison de la suppression de la porrection des instruments. La nullité des ordinations presbytérales rend invalides les consécrations épiscopales subséquentes. Sur quoi notre auteur observe qu'il est peu probable que la porrection des instruments soit la matière essentielle du presbytérat, et qu'il n'est pas certain que l'ordination presbytérale valide soit une condition nécessaire pour la valeur de la consécration épiscopale. Nous pensons avec lui que la question fondamentale, celle dont la solution peut donner sur les ordinations anglicanes une conclusion certaine, c'est celle de la valeur de l'ordinal quant à la forme nécessaire du sacrement. Il a dû remarquer comme nous, depuis la publication de sa brochure, qu'en ce qui touche le sacre de Parker, il a raisonné *ex falso supposito*. Les *Regesta* de Lambeth témoignent, en effet, que cette consécration a été faite selon l'ancien rite, c'est-à-dire, selon le Pontifical romain.

Lamoureux.

De la Consécration épiscopale, d'après le Pontifical romain, par Christian Defrance. Paris, Dumoulin, 1893, in-4 de 55 p., avec de nombreuses illustrations. — Prix : 2 fr.

Le Sacrement de l'Ordre, d'après le Pontifical romain, par Christian Defrance. Paris, Dumoulin, 1895. In-4 de 46 p., avec de nombreuses gravures. — Prix : 2 fr.

Ce sont de très belles et très émouvantes cérémonies que les ordinations des clercs et le sacre des évêques. Mais pour les suivre avec intérêt, pour en comprendre toutes les cérémonies, les fidèles ont besoin d'un guide : même une traduction du Pontifical sera souvent insuffisante, parce qu'elle ne con-

tient que le texte des prières et l'indication des rites, sans les explications qui mettent les unes et les autres à la portée de tous. A ces fidèles nous recommandons les beaux petits volumes de M. Christian Defrance : les rites sacrés de l'ordination et du sacre y sont analysés exactement, commentés avec foi et illustrés par de belles gravures. Chacun des deux guides se termine par un appendice consacré aux vêtements liturgiques des clercs et de l'évêque ; là encore des gravures très bien choisies initient le lecteur, mieux encore que le texte, à toute l'histoire du costume clérical, presbytéral et épiscopal. Nous voudrions voir ces jolis volumes entre les mains de tous ceux qui assistent à ces touchantes cérémonies, et sont réduits trop souvent à se demander le sens de ce qui se passe sous leurs yeux, sans recevoir de réponse.

A. B.

Le Code des répartiteurs, par Henri Guillaud. Paris, Chevalier-Marescq, 1894, in-18 de xii-206 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce recueil de textes comprend toutes les lois actuellement en vigueur sur les divers genres de contributions (foncière, personnelle et mobilière, portes et fenêtres, patentes, taxe de mainmorte, prestations et autres taxes assimilées aux contributions directes). C'est un manuel destiné plus spécialement aux personnes appelées à concourir à la répartition des impôts directs ; mais il peut être utile aussi à tout contribuable. M. L.

L'Avocat de l'apiculteur, par J.-J. Bachan. Paris, Giard et Brière, 1894, in-32 de 116 p. — Prix : 1 fr.

L'apiculture depuis quelques années s'est beaucoup répandue. Cette industrie pastorale occupe de nombreux amateurs et quelques professionnels. M. Bachan, apiculteur lui-même, a composé pour eux ce petit livre, qui contient le texte et le commentaire des lois, décrets et décisions de la jurisprudence se rapportant aux abeilles. Rien n'y manque : l'ouvrage s'ouvre par une partie historique sur la législation apicole chez les Grecs, chez les Romains et au moyen âge. M. L.

Guide contentieux des voyageurs, baigneurs et hivernants en France, par Camille Deroucet. Paris, Chevalier-Marescq, 1894, in-18 de 230 p., cartonné. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume ne tiendra pas beaucoup de place dans une malle et il pourra rendre de réels services aux voyageurs qui auront eu soin de s'en munir. Sur toutes les petites difficultés qu'on peut avoir hors de chez soi, sur les contestations qui naissent souvent entre les voyageurs et les employés de chemins de fer, les maîtres d'hôtel, les gens de service, les marchands et fournisseurs, ce guide fournit des renseignements exacts et des solutions justes. L'auteur a su mettre ses explications à la portée de tout le monde, tout en faisant un ouvrage sérieux et consciencieux. Il cite, au bas des pages, les articles de loi, les documents de jurisprudence et les auteurs sur lesquels s'appuient ses décisions. Enfin, un répertoire alphabétique complète l'ouvrage et y rend les recherches très faciles. M. L.

De Ausonii Mosella. Thesim Facultati litterarum Parisiensi proponebat H. de la Ville de Mirmont. Paris, Hachette, 1892, in-8 de 315 p.

Peu de thèses latines de doctorat peuvent rivaliser avec celle-ci comme étendue : et cependant elle est consacrée à une œuvre bien oubliée d'un

poète de troisième ou quatrième ordre. Il est vrai que l'étude qui en est faite descend jusqu'au dernier détail. En cinq chapitres, l'auteur traite des circonstances qui ont provoqué la composition de la *Moselle*, du genre auquel appartient ce poème et des éléments didactiques, descriptifs, épiques et lyriques qui s'y rencontrent, des particularités que présente la métrique d'Ausone, des remarques auxquelles prêtent le style et le vocabulaire, enfin des imitations de la *Moselle* par les poètes latins depuis la fin du IVe siècle jusqu'à l'achèvement de la période carolingienne. Ce dernier chapitre (qui n'a pas moins de cent pages) a dû coûter à l'auteur de longues recherches au milieu de textes ignorés aujourd'hui même des plus érudits.

Le latin est correct en général, parfois d'un tour inattendu. Une simple remarque : *Mosella* est ici constamment du masculin : certains textes, dit-on, autorisent cet emploi bien fait pour déconcerter le lecteur. C. Huit.

La Vraie Bernadette de Lourdes, par Mgr Ricard. Paris, Dentu, 1894, in-18 de 292 p. — Prix : 3 fr.

Les Lettres de Henri Lasserre, *à l'occasion du roman de Zola.* Paris, Dentu. 1894, in-18 de 121 p. — Prix : 1 fr.

Le Lourdes de Zola, par l'abbé J. Crestey. Paris, Roger et Chernoviz, 1894, in-8 de 144 p. — Prix : 1 fr.

On sait l'innombrable quantité de brochures qu'a provoquées le roman de M. Zola; une seule eût suffi, pourvu qu'elle eût été bonne! En voici trois, choisies parmi « les meilleures, » si j'ose m'exprimer ainsi.

La première a eu beaucoup de succès; elle a été recommandée par une foule de patrons, d'autorité variée. Elle a la valeur qu'ont d'ordinaire les ouvrages du même auteur. On y trouve un tas de bonnes choses; les bonnes choses sont d'un autre, le tas est de lui. Mais il y a tas et tas. Celui-ci a l'air d'être ordonné; il est divisé en douze chapitres. Seulement, il n'y a aucune raison visible pour que le douzième chapitre ne soit pas le premier. Comme la plupart des livres de Mgr Ricard, celui-ci est une improvisation faite à coups de ciseaux, remplie de citations, sans ordonnance logique, sans critique sérieuse, mais non sans efforts de style et d'esprit; c'est un *opus tumultuarium*, élevé à la hâte et bâclé à la diable, par un ouvrier très occupé, qui était pressé de finir celui-là pour courir en commencer un autre. J'ose regretter cette hâte. Les sujets que traite l'auteur et le public auquel il s'adresse mériteraient un peu plus d'application, d'attention et de respect.

— Les *Lettres* de M. Lasserre ne sont pas une improvisation. Elles sont faites avec soin, *con amore*, avec les redondances oratoires, les embellissements dramatiques et mystiques qu'a toujours affectionnés l'illustre auteur de *Notre-Dame de Lourdes*. Elles sont d'ailleurs assez intéressantes. L'auteur y défend contre M. Zola l'honneur de Bernadette, la vérité historique; malheureusement il y défend aussi l'honneur de M. H. Lasserre lui-même, ce qui paraît au moins inutile, et donne à l'œuvre un caractère de polémique personnelle légèrement fâcheux.

— La brochure de M. l'abbé Crestey est la plus grave et la plus solide, la plus complète des trois, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit grave, solide et complète *in se*, comme on dit à l'École. Après une courte introduction sur la *Mentalité* de M. Zola, l'auteur étudie et réfute, en trois chapitres, la *Mise en scène*, la *Reconstitution historique*, les *Explications scientifiques* du fameux roman, et s'efforce de montrer que la première est *maladroite*, que la seconde est *malveillante*, et que les troisièmes sont *incompétentes* et *insuffisantes*. Ce

plan n'est pas mauvais; il est rempli avec application sinon avec puissance.

C. A.

Considérations sur la littérature française moderne, par Théodore Dupuy. Nouvelle édition. Milan, Dumolard, s. d., in-12 de 337 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un Français n'a pas grand'chose à apprendre dans ce livre de vulgarisation écrit et imprimé de l'autre côté des Alpes. Dans ses leçons de littérature M. le professeur Dupuy a d'ailleurs moins cherché à énoncer des idées originales qu'à faire connaître et admirer nos trois grands siècles littéraires. Enfin, comme ce n'est ici que la réimpression d'un ouvrage déjà assez ancien, il ne faut pas s'étonner que ses guides soient avec Villemain, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, Nisard, des historiens et des critiques aujourd'hui bien arriérés, Géruzez, Pierron, Demogeot. De là une admiration pour l'œuvre de Voltaire, même pour son théâtre, qui n'est plus de mode en France; et des idées qui s'en vont aussi peu à peu de chez nous, sur l'excellence des préceptes de Boileau en matière de poésie lyrique, sur la personnalité de Molière dans ses comédies, sur le tragique de *Dandin* et de *M. de Pourceaugnac*. Les principes de M. Dupuy sont du reste, à mon goût, trop voisins de ce spiritualisme libéral des universitaires d'il y a vingt-cinq ans, qui flétrit l'athéisme et l'immoralité, mais cherche à tenir la balance égale entre Bossuet et Voltaire, entre le siècle de Louis XIV et le siècle de l'Encyclopédie, des Philosophes et de la Révolution, qui blâme les « écarts regrettables » de Voltaire, mais exalte en lui « l'ennemi du fanatisme, l'apôtre des idées d'humanité, de justice et de liberté. »

Mais cette critique optimiste qui glorifie tous les noms célèbres de notre littérature, de Rabelais à Lamartine, en réservant ses quatre principaux chapitres (les deux autres ne sont que des résumés d'ensemble) à Molière, à Bossuet et à l'éloquence, à Voltaire, à la poésie lyrique, qui fait si bonne figure en notre siècle, n'est pas pour nous déplaire. M. Dupuy le déclare à plusieurs reprises : son but est de faire aimer en Italie notre littérature. En le félicitant de la si bien connaître et d'en parler avec tant d'enthousiasme, ce serait presque un contresens que de lui reprocher son parti pris d'indulgence et son large éclectisme.

Gabriel Audiat.

Les Chars aux époques diverses, par le baron de Wismes. Paris, A. Picard, 1893, in-8 de 124 p. — Prix : 3 fr.

En un volume de peu d'étendue, M. le baron de Wismes nous donne l'histoire des chars depuis les temps les plus noyés dans les brumes du passé jusqu'à l'heure présente. L'on peut dire même que, devançant l'avenir, il a pu, brièvement, prévoir l'époque, assurément indéterminée, où le voyageur aura la faculté de se rendre de Paris à Pékin en quelques jours, par chemin de fer. — M. de Wismes, en citant le plus souvent ses références, expose l'évolution, à travers tous les peuples et toutes les époques, du char servant au transport des personnes. Vaste et attrayante lanterne magique où nous voyons apparaître les Chinois — qui furent, paraît-il, les initiateurs, — les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Germains, dans l'antiquité. Cet ensemble est résumé dans la première partie du livre. La seconde partie est relative au moyen âge, et la troisième aux temps modernes qui débutent avec le xve siècle. Cette dernière division comporte deux subdivisions : la première a trait aux carrosses et voitures de luxe à l'usage des particuliers, la deuxième concerne les voitures publiques, dont la création en France remonte vers le milieu du xviie siècle.

L'ouvrage se clôt par des citations, non pas d'inventeurs ou d'ingénieurs, mais de poètes tels que Musset et V. Hugo, qui font rêver à un âge d'or pour de futurs voyages dont nul de nos contemporains, probablement, ne verra les prodigieuses conditions de bon marché et de rapidité.

E.-C. La Grette.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, est mort le 31 mars, âgé de quatre-vingt-trois ans. Né à Paris le 16 mai 1812, il ne tarda guère à quitter l'étude du droit pour le théâtre. Sa première œuvre fut un vaudeville, *Léonce*, en collaboration avec Bayard, qui fut bien accueilli aux Variétés (1838). Les succès qu'il obtint ensuite lui firent donner la direction de l'administration des théâtres au ministère de la maison de l'Empereur en 1863; en 1868, il fut élu membre de l'Académie française. Nous citerons de lui, outre la pièce déjà indiquée : *Versailles* (Paris, 1839, in-8); - *L'Avocat de sa cause*, comédie (1842, in-8); — *Un jeune homme*, comédie-drame (1841, in-8); — *Le Baron de Lafleur, ou les Derniers valets*, comédie (1843, in-8); — *La Chasse aux fripons*, comédie (1846, in-12); — *Antonio*, scène lyrique, dans le compte rendu de la séance publique annuelle de l'Académie des beaux-arts (1849, in-4); — *Les Ennemis de la maison*, comédie (1851, in-8); — *Histoire des guerres de l'Empire* (1855, 4 vol. in-8); — *Le Fruit défendu*, comédie (1858, in-18); — *Comédies en vers* (1858, 2 vol. in-8); — *La Considération*, comédie (1860, in-18); — *Œuvres complètes*, ne comprenant que les comédies (1874, 2 vol. in-18). C'est en 1876 qu'il remplaça M. Patin comme secrétaire perpétuel de l'Académie française.

— M. le marquis Terrier de Loray, mort à Besançon le 1er avril, à l'âge de soixante-quinze ans, avait consacré sa vie au bien. Toutes les œuvres intellectuelles et charitables le comptaient au nombre de leurs plus actifs auxiliaires. L'Académie de Besançon lui avait donné l'un de ses fauteuils en 1857, et l'on verra ci-dessous les nombreuses communications qu'elle reçut d'un confrère qui y avait marqué sa place au premier rang. Il était membre du comité de l'alliance française, du comité d'études pour la restauration de l'Université franc-comtoise. Depuis vingt ans, il représentait au conseil général du Doubs le canton d'Amancey, et son rôle politique ne fut pas moins considérable que sa participation aux travaux littéraires. Quand fut constitué à Besançon le comité départemental de la Société bibliographique, on lui en décerna la présidence, et sa dernière manifestation publique fut le discours prononcé par lui à l'assemblée régionale tenue le 27 février, sous la présidence de Mgr l'archevêque de Besançon. Malgré un état de santé depuis longtemps précaire, il était là, comme toujours, sur la brèche, pour la défense de la vérité et de la science. L'aménité de son caractère, la distinction de son esprit, la fermeté de ses principes, lui avaient concilié l'estime et les sympathies de l'élite de ses concitoyens. Aussi sa mort a-t-elle causé d'unanimes regrets. La Société bibliographique, en particulier, à laquelle il avait prêté un si actif concours et sous le patronage de laquelle il avait tenu à placer ses plus importantes productions, lui doit un témoignage bien mérité de sa gratitude et de sa vénération. Voici la liste, aussi complète que possible, des écrits sortis de la plume de notre éminent et regretté confrère : *Tableau populaire de la Révolution et de la Terreur* (1852, in-8); — *Discours de réception à l'Académie de Besançon, prononcé dans la séance du 28 janvier 1858* (Éloge du marquis de Terrier-Santans, mort en

juin 1832) (*Mémoires de l'Académie de Besançon*, 1858); — *Observations sur l'origine des langues, à propos de l'opinion présentée par M. Tripard dans l'ouvrage de Moïse* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1859); — *Les Femmes littéraires en Franche-Comté* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1862); — *Les Actes de Paul et de Thècle* (*Annales franc-comtoises*, 1re série, 1864); — *Rome souterraine chrétienne décrite par le chevalier de Rossi* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1865); — *Le Château de Scey-en-Varais* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1866); — *État de la société chrétienne au Ier siècle, vérifié par les récentes découvertes du cimetière de Domitilla* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1866); — *Regensbourg. Souvenirs d'émigration* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1867); — *La France sous Louis XV, par M. Al. Jobez* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1867); — *Jean de Vienne et les canons portatifs* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1867); — *Le Catholicisme à Genève après la Réforme* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1868); — *Le Légataire de Regnard et les Jésuites* (*Revue des questions historiques*, t. VII, p. 614-618, 1er octobre 1869); — *Une Page inédite d'histoire : Enlèvement de la fiancée d'un roi de France au XIIe siècle* (*Revue des quest. histor.*, t. IX, p. 207-218, 1er juillet 1870); — *L'Art chrétien aux catacombes* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1870); — *Le Pas de Roussillon* (*Ann. fr.-comt.*, 1re série, 1870); — *Les Martyrs de Corée*, poésie (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1873); — *La Croisade de 1366* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1875); — *Rapport sur le concours de poésie* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1875); — *Histoire des paysans* (1877, 2e éd., in-32); — *Jean de Vienne, amiral de France, 1341-1396, étude historique, suivie de documents inédits pour servir à l'histoire de la marine française au XIVe siècle* (Paris, Société bibliographique, 1877, in-8); — *Les Frères de Charles V : examen des accusations dont ils ont été l'objet* (*Revue des quest. hist.*, t. XXV, p. 430-505, 1er avril 1879); — *Le Siège de Nozeroy en 1639* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1880); — *Un Parlement de dames au XIIIe siècle*, suivi d'une *Note critique sur le « Livre de la conquête »* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1880); — *Notice sur M. Adolphe de Circourt* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1880); — *Les Grandes Compagnies et l'Archiprêtre de Bourgogne* (*Revue des quest. hist.*, t. XXIV, p. 264-285, 1er janvier 1881); — *Notice sur le marquis de Vaulchier* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1882); — *La Correspondance du cardinal de Granvelle* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1884); — *La Succession du cardinal de Granvelle* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1887); — *Louis de Ronchaud* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1888); — *L'Abbaye de Migette* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1888); — *Jean de Rye* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1889); — *L'Abbé Espiard* (*Mém. de l'Ac. de Besançon*, 1891); — *Une Question de chronologie biblique* (*Revue des quest. hist.*, t. LV, p. 597-603, 1er avril 1894). M. le marquis de Loray a publié encore, sous le voile de l'anonyme, les brochures suivantes : *De la guerre faite à la religion en France* (1892, in-18); — *Le Socialisme* (1893, in-18).

— Le célèbre romancier Gustav Freytag vient de mourir. Né à Kunzburg, en Silésie, le 13 juillet 1816, élevé tour à tour au gymnase d'Als et aux Universités de Breslau et de Berlin, docteur en philosophie en 1838, il se jeta dans la carrière des lettres, fonda en 1847, à Leipzig, avec Julian Schmidt, une revue, *Die Grenzboten*, dont il conserva la direction pendant vingt-trois ans, et donna quelques pièces, dont la plus connue est *Die Journalisten* (1854), et divers romans : *Bilder* (1858) et *Neue Bilder aus dem Leben des deutschen Volkes* (Leipzig, 1862, in-8); — *Die Verlorene Handschrift* (Leipzig, 1864, in-8). Mais son ouvrage le plus célèbre, qui a assuré sa réputation en dehors même des limites de sa patrie, est le roman *Soll und Haben* (Leipzig, 1855, 3 vol. in-8), dont il y a des traductions en toutes les langues, notamment en français (*Doit et avoir*, trad. par M. de Suckau, Paris, 1857, 3 vol. in-18).

— M. Gaetano Milanesi, mort à Florence le 11 mars dernier, était né à

Sienne, le 9 septembre 1813. Élevé au séminaire Saint-Georges, puis étudiant à la Faculté de droit de Sienne, il entra à la bibliothèque communale en 1838 et en devint sous-bibliothécaire en 1849. Appelé en 1856 à Florence, comme membre de l'Académie de la Crusca, il ne tarda pas à être appelé aux Archives d'État, dont il devint surintendant à la mort de Bonaini. La solidité de ses travaux, qui ont largement contribué à la constitution d'une histoire critique de l'art, justifiait les distinctions dont il fut l'objet. Ses *Documenti per la storia dell' arte senese* (Siena, 1854-1856, 3 vol. in-8), sont le premier ouvrage qui ait fondé sa réputation. Parmi ses autres publications, nous citerons les *Discorsi sulla storia civile e artistica di Siena*, qu'il a insérés dans le Guide de la cité, publié en 1862; — *Storia fiorentina*, de Varchi, nouvelle édition (Firenze, 1858, 3 vol. in-8); — *Lettere di Giambattista Busini al Varchi* (Firenze, 1861, in-8); — *Commento del Boccaccio alla Commedia di Dante* (1863, in-8); — *Lettere di Michelangiolo Buonarroti* (Firenze, 1875, in-4). Il a réuni en 1873 ses *Scritti vari sull' arte toscana* (Siena, in-8). Enfin quiconque s'occupe de l'histoire de l'art a consulté l'excellente édition qu'il a donnée des *Vite dei più eccellenti pittori, scultori ed architettori* de Giorgio Vasari (Firenze, 1878-1881, 7 vol. in-8).

— Le doyen de Canterbury, Payne Smith, qui vient de mourir, était un orientaliste connu et un lexicographe des plus appréciés. Il était né à Chipping Camden, comté de Gloucester, en 1819. Élevé à Pembroke college, Oxford, il fut gradué en 1841, s'adonna aux études sémitiques et au sanscrit. Il professa à l'école grammaticale de Kensington square, retourna en 1857 à Oxford, comme sous-bibliothécaire de la Bibliothèque bodléienne, et consacra le reste de sa vie au « syriaque. » Sa première œuvre fut une édition avec traduction du *Cyril's Commentary on Luke* (3 vol., 1858-1859); puis il fit paraître une version de l'*Ecclesiastical History of John, bishop of Ephesus* (1860). En même temps il travaillait au catalogue des manuscrits syriaques, carshuniques et mendéens de la bibliothèque qu'il dirigeait, et il en publia un fragment comportant deux cent cinq articles, en 1864. Il s'occupait depuis quelques années déjà d'un lexique syriaque, œuvre inachevée et qui devait comprendre dix fascicules. En 1865, le docteur Payne Smith fut nommé « regius professor of Divinity » à Oxford, et en 1871, M. Gladstone le fit nommer doyen de Canterbury.

— On annonce encore la mort : de M. l'abbé Bareille, chanoine du chapitre de Toulouse, auteur d'une *Histoire de saint Thomas d'Aquin* et de la continuation de la grande histoire générale de l'Église, de Darras, mort âgé de cinquante-huit ans, à Toulouse, le 8 avril; — de M. l'abbé Jean-Joseph Bernard, ancien curé de Fesches et auteur des *Instructions d'un curé de campagne*, publiées d'abord anonymes et dont il va paraître chez Vivès une édition en douze volumes, triple par conséquent de la première, mort âgé de cinquante-huit ans, à Delle, le 29 mars; — de M. Léon Chotteau, publiciste, mort le 6 avril, à Bruxelles; — de M. Paul Cousin, directeur de la *Politique coloniale*, mort le 22 avril; — de M. le docteur Ignace Druhen, professeur honoraire à l'École de médecine de Besançon, mort en avril, à Besançon; — de M. le docteur Fano, agrégé de la Faculté de médecine de Paris, mort le 3 mai; — de M. le docteur Foubert, ancien chef de clinique à la Faculté de médecine de Paris, mort âgé de trente-sept ans, le 7 avril; — de M. Charles Fourcaulx, chroniqueur judiciaire, mort le 11 avril; — de M. Alexandre Georget, rédacteur à l'*Écho de Paris*; — de M. Numa Gilly, ancien député du Gard, dont le livre *Mes Dossiers* a fait un bruit considérable il y a quelque temps, mort à la fin d'avril; — de M. Grevé, commerçant français à Madagascar, correspondant du Muséum

d'histoire naturelle, mort assassiné par les Hovas; — de M. Charles Lefèvre, rédacteur du *Constitutionnel* et du *Pays*, mort à quatre-vingts ans, le 4 mai; — de M. Eug. Marchand, chimiste, associé national de l'Académie de médecine de Paris, mort le 3 mai; — de M. Marot, inspecteur d'Académie de Paris, mort le 11 avril; — de M. le docteur Schaffier, chirurgien estimé, mort le 9 avril; — de M. Léopold Trouvelot, astronome, mort en avril, à Meudon; — de M. Pierre Zaccone, romancier, ancien président de la Société des gens de lettres, mort en mars, à Morlaix.

— A l'étranger, on annonce la mort : du général Badeau, consul des États-Unis à Londres, à qui l'on doit entre autres ouvrages une *Military history of the U. S. Grant*, mort à la fin de mars; — de M. Maturin-Th. Ballon, fondateur du *Boston Globe*, voyageur et publiciste, à qui l'on doit entre autres ouvrages : *Due West : or, round the world ; Due North ; or, glimpses of Scandinavia, Russia and Poland; Due South : or, Cuba past and present*, mort à soixante-sept ans, le 27 mars, au Caire; — du Révérendissime Cajetano Bernardi, abbé du Mont-Cassin, mort le 7 février; — de M. Pietro Bilancini, auteur de *Giacomo Leopardi e Alessandro Guidi*, mort à Sassari, le 22 mars; — de M. E. Borgmann, chimiste, mort à Wiesbaden, âgé de cinquante et un ans; — du R. P. Johann Bollig, S. J., préfet de la Bibliothèque Vaticane et orientaliste, mort le 9 mars, à Rome; — de Mgr Pierre de Brabandere, évêque de Bruges, qui exerça pendant plusieurs années les fonctions de directeur du grand séminaire d'Ypres, où il fit un cours de droit canon qui a été publié et qui est fort apprécié, mort le 31 mars, âgé de soixante-sept ans; — de M. Alberto Buscaini-Campo, philologue italien, qui a réuni en 1867 divers articles sous le titre de *Scritti vari* (in-8), et dont les *Studi di filologia italiana* (1877, in-8) sont estimés, mort à soixante-dix ans, le 6 février, à Trapani; — de M. José Coroleu é Inglada, membre de l'Académie barcelonaise des belles-lettres, ancien président du comité de direction de l'*Ateneo Barcelonès*, collaborateur de divers recueils périodiques (*la Vanguardia*, etc.), auteur d'excellents ouvrages historiques, parmi lesquels il nous suffira de citer : *Los Fueros de Cataluña* et la *Historia de la independencia de América*, mort à Barcelone, en mars; — de M. James Dwight Dana, le célèbre géologue et naturaliste américain, mort le 8 avril, à Newhaven, âgé de quatre-vingt-un ans; — de M. R. Daehn, publiciste, rédacteur de la *Dresdener Presse*, mort le 9 avril, âgé de soixante-quatorze ans; — de M. W. Jennings Demorest, éditeur d'un *Family magazine* qui porte son nom, mort âgé de soixante-treize ans, le 9 avril, à New-York; — de M. R. Elischer, auteur de recherches sur Gœthe, mort le 27 mars, à soixante-seize ans, à Pesth; — de M. Robert Fitch, archéologue et géologue, mort âgé de quatre-vingt-treize ans, le 4 avril, à Woodlands, près Norwich; — de M. Gauster, directeur de l'hôpital des fous de la Basse-Autriche, mort à soixante-sept ans, le 24 mars, à Vienne; — de M. G. Glogau, professeur de philosophie à l'Université de Kiel, mort âgé de cinquante ans; — de M. Hayter, le rédacteur du *Victorian Yearbook*, mort en avril; — du docteur Charles-Abel Heurtley, professeur de théologie anglicane à l'Université d'Oxford, mort au commencement de mai; — de M. Jules Jacobs, ethnographe et explorateur, dont nous citerons *Het Familieen Kampongleven op Groot Atzeh*, mort à Macassar, âgé de cinquante-trois ans; — de M. Semenovitch Leskov, romancier, mort à Saint-Pétersbourg, le 5 mars; — de Miss Rosa Mackenzie Kettle, qui laisse une douzaine de volumes de vers et de nouvelles; — de M. Br. Mester, professeur de médecine interne à la Faculté de Breslau, mort le 8 mars; — de M. Lothar von Meyer, chimiste distingué, mort le 12 avril, âgé de soixante-quatre ans, à Tubingue; — de M. Albert Moll, l'historien du lac de Constance, mort le

10 mars, à Tettnang; — de Mme Luise Otto-Peters, romancière, fort mêlée au mouvement féminin en Allemagne, où elle dirigeait la *Frauenzeitung*, morte âgée de soixante-quatorze ans, à Leipzig; — de M. Tito Pagliardini, économiste, qui écrivait avec une égale élégance en français, en anglais ou en italien des ouvrages sur la question ouvrière, mort le 26 mars, âgé de soixante-dix-huit ans, à Westbourne Park; — de M. Wilhelm Pailler, qui s'occupait d'histoire littéraire, mort le 17 mars, âgé de cinquante-cinq ans; — M. Nic. Papadopoulos, qui a fondé en Grèce le premier journal politique, Ἡ ταχύπτερος Φήμη (1837-1885), mort à Athènes; — de M. R. Ricker, libraire-éditeur à Saint-Pétersbourg, mort âgé de soixante et un ans, le 12 mars; — de M. von Risch, professeur de jurisprudence à Würzbourg, où il est mort le 19 mars, âgé de soixante ans; — de M. Ludwig Rotter, compositeur, mort le 5 avril, âgé de quatre-vingt-cinq ans, à Vienne; — de M. E. Rubo, professeur de droit à l'Université de Berlin, mort dans cette ville, le 17 mars, âgé de soixante et un ans; — de M. John Saunders, homme de lettres, fondateur du *People's Journal*, mort le 29 mars, à Richmond; — de M. L. Schläfli, professeur de mathématiques à l'Université de Berne, mort âgé de quatre-vingts ans, le 20 mars, à Berne; — de M. James Sime, littérateur, mort à cinquante et un ans, le 21 mars, à Londres; — de M. E. Steindorff, historien, professeur des sciences auxiliaires de l'histoire à Gœttingue, où il est mort le 2 avril, âgé de cinquante-cinq ans; — de M. E. Taubert, poète et librettiste, mort à cinquante et un ans, le 10 avril, à Berlin; — de M. W. Tomsa, physiologue, professeur à l'Université tchèque de Prague; — de M. Hack Tuke, connu par ses études de psychiatrie, mort le 5 mars, âgé de soixante-sept ans, à Londres; — du docteur Vulpius, l'un des derniers descendants de Gœthe, sur lequel il a publié de nombreux documents, mort le 1er mai, à Weimar; — de M. J.-E. Vessely, auteur d'ouvrages sur les beaux-arts, mort le 18 mars, âgé de soixante-huit ans; — de M. Walzel, librettiste, mort à Vienne, en mai; — de M. Joseph Weyl, publiciste, mort âgé de soixante-quinze ans, le 10 avril, à Vienne.

Concours. — La classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique a mis au concours les questions suivantes : 1° Histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans les provinces belges, depuis le xve siècle jusqu'à la fin du xviiie; — 2° Quelle influence ont exercée en France, du xive au xvie siècle, les sculpteurs nés dans les provinces belges et dans la principauté de Liège? — 3° Origine et caractère de l'architecture flamande au xvie siècle. Le prix, de 800 fr. pour la première question, est de 1,000 fr. pour les deux autres. Les mémoires (écrits en français, flamand ou latin) doivent être remis au secrétariat avant le 1er juin 1896. La section des sciences a mis au concours les questions suivantes (600 fr., 1er août 1896) : 1° Exposé des recherches exécutées sur les phénomènes critiques; — 2° Exposé et critique des diverses théories proposées pour expliquer la constitution des solutions; — 3° Apporter une contribution importante à l'étude des correspondances que l'on peut établir entre deux espaces; — 4° Intervention de la phagocytose dans le développement des invertébrés; — 5° Description des minéraux phosphatés, sulfatés et carbonatés du sol belge; — 6° Nouvelle recherche sur le système nerveux périphérique de l'amphioxus; — 7° Nouvelles recherches sur le mécanisme de la cicatrisation chez les végétaux. Les manuscrits doivent être écrits en flamand ou en français. Enfin un prix de 1,000 francs (1er août 1896) sera attribué au meilleur mémoire, flamand ou français, sur la détermination par des recherches nouvelles du poids atomique d'un ou de plusieurs éléments pour lesquels cette constante physique est encore incertaine aujourd'hui.

— La Société d'histoire rhénane proroge au 21 janvier 1897 le terme pour le dépôt des manuscrits destinés au concours Mevissen (Origine et développement des districts administratifs dans un ou plusieurs territoires des provinces rhénanes jusqu'au XVIIe siècle.)

Congrès. — La soixante-deuxième session du congrès archéologique de France se tiendra du 5 au 12 juin, à Clermont-Ferrand. Le programme comprend la visite de Montferrand, de Riom, de Mozat, de Tournoel, de Clermont-Ferrand, du Puy-de-Dôme, de Royat, de Chamallières, de Thiers, d'Issoire, de Brioude, de Saint-Nectaire et de Murol.

— Nos lecteurs savent déjà que c'est à Tournai que se tiendra cette année le congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, qui aura lieu du 5 au 8 août. Nous reproduisons, en l'abrégeant un peu, la liste des questions qui seront discutées dans les séances : 1re section, *Études préhistoriques :* 1. Quelles sont l'origine et la nature de la Pierre Brunehault, à Hollain ; à quelle époque remonte-t-elle ? Quel est l'état de la question de l'étude des monuments mégalithiques depuis le congrès de Mons (1894) ? — 2. Étudier les plaines du Hainaut et du Tournaisis à l'époque quaternaire. — 3. Des découvertes d'ossements ou de silex taillés ont-elles été faites dans les couches quaternaires des environs de Tournai ? — 4. Quels sont les lieux d'origine des matières premières employées par les troglodytes de Belgique et par l'homme quaternaire des plaines du Hainaut et du Tournaisis pour la fabrication de leurs armes, outils, parures, etc.? — 5. Quels éléments nouveaux peut-on fournir pour la carte préhistorique de la Belgique ? — 2e section, *Études historiques :* 1. Déterminer quelles étaient dans les principales villes des anciens Pays-Bas les règles qui présidaient à la formation des magistratures communales. — 2. Spécialement quelles étaient les fonctions des clercs, plus tard les « conseillers pensionnaires » des anciennes communes? De même pour les avoués. — 3. Comment faut-il traduire l'article 25 de la charte de Tournai donnée par le roi Philippe-Auguste, en 1187 ou 1211, ainsi conçu : *Quicumque injuriam fecerit in aqua tornacensi vie ipsius aque cathena debet precludi quousque injuria fuerit emendata?* — 4. Quels étaient le rôle et les fonctions des châtelains dans les Pays-Bas ? — 5. Comment se transformèrent l'ancien tribunal du comte et celui du centenier en juridictions seigneuriales entre le IXe et le XIe siècle ? — 6. Quels sont les progrès du folklore depuis le congrès de Mons (1894) ? — 7. Quelles sont la signification et l'origine de l'habitude que l'on a eue en Flandre (et aussi à Tournai) de joncher de paille les églises, lors des services funèbres ? — 8. Quelles règles convient-il de suivre pour la publication des anciens textes, chartes, chroniques, poèmes, etc. ? — 9. Quels sont les moyens à employer pour mettre à la disposition des érudits les documents manuscrits qui sont encore inaccessibles (archives notariales, bibliothèques et archives particulières, des séminaires, chapitres, évêchés, communes....) ? — 10. Quels sont les travaux historiques à entreprendre en Belgique ? — 11. Quelle était l'organisation militaire des communes au moyen âge ; quelles règles déterminaient les contingents à fournir par les corporations ? — 12. L'agriculture produisait-elle en Belgique, au moyen âge, le blé nécessaire à l'alimentation des populations ; quels étaient, à cette époque, les principaux produits de l'agriculture ? — 13. Quels services les corporations rendaient-elles sous le rapport de l'assistance mutuelle ? Ces services ont-ils existé partout et pendant toute la durée du régime corporatif ? — 14. La question des sans-travail s'est-elle posée sous ce régime? Si non, pour quels motifs a-t-elle été évitée? — 15. Quels avantages conférait le droit de bourgeoisie ? — 3e section, *Études archéologiques :* 1. Quels sont les témoins des

époques romaine, franque et mérovingienne, dans la région de Tournai ? — 2. Quelles sont les voies romaines qui existaient dans le nord de la France, le Hainaut et la Flandre, et spécialement quelles sont celles qui aboutissaient à Tournai ? — 3. Quels sont les caractères des monuments et des arts à l'époque de la conquête romaine en Afrique ? — 4. Pourquoi dans les cimetières francs, notamment à Élouges et à Ciply, où s'observe l'orientation de l'ouest à l'est, conforme au rite funéraire franc, certaines sépultures sont-elles orientées exceptionnellement dans la direction du nord au sud ? — 5. Connaît-on des découvertes dans le genre de celle du tombeau de Childéric ? Quels travaux critiques, relatifs aux objets trouvés dans ce tombeau, ont été faits depuis l'ouvrage de l'abbé Cochet ? — 6. A quelle école d'architecture se rattache la partie romane de la cathédrale de Tournai ? — 7. Que convient-il de faire des peintures murales de l'époque romane (légende de Sainte-Marguerite, Jérusalem céleste, etc.), retrouvées dans les transepts ? — 8. A quelle école d'architecture se rattachent les églises de Tournai : Saint-Quentin, Saint-Piat (Saint-Pierre), Saint-Brice, Saint-Nicolas, Saint-Jacques, Sainte-Marie-Madeleine ? Quelles règles doivent guider et quels procédés doivent être employés pour leur restauration ? — 9. A quelles causes faut-il attribuer la persistance du style gothique ou de certains de ses éléments dans plusieurs monuments de Tournai du XVIIe siècle (Halle aux draps, chapelle des clarisses, couvent des célestines, églises des jésuites, etc.) ? — 10. Quels sont les caractères particuliers de l'architecture civile à Tournai et de l'architecture militaire dans cette ville ? — 11. Quelle fut l'importance de l'école de sculpture tournaisienne au moyen âge ? — 12. Quels sont les caractères particuliers de la dinanderie tournaisienne ? — 13. Peut-on indiquer avec quelque certitude les caractères qui distinguent et permettent de reconnaître, en l'absence de marques, les tapisseries fabriquées dans les différentes villes des Pays-Bas ? — 14. Quels furent les débuts de la lithographie en Belgique ? — 15. Connaît-on, parmi les monnaies baronales, des monnaies de châtelains de Tournai ? — 16. Quelles sont les origines de la peinture en Belgique ? — 17. Quels sont les caractères de la peinture murale à Tournai ? — 18. Tournai a-t-il possédé une école de miniaturistes ? A quels caractères reconnaît-on les productions de cette école ? Faire connaître des œuvres dont l'origine tournaisienne soit indiscutable.

— Le quatrième congrès catholique espagnol s'est tenu à Tarragone (17-21 octobre). On y comptait deux cardinaux, vingt archevêques ou évêques, et beaucoup d'autres notabilités. Les séances générales ont été fort importantes. La question sociale y a fait l'objet de plusieurs discours, qui ont eu pour but de montrer qu'on n'arriverait jamais à la résoudre sans faire appel à la religion et à l'Église. La question du pouvoir temporel du Pape a été également traitée avec talent et vigueur, en particulier par le comte del Asalto, qui a fièrement revendiqué contre l'usurpation italienne la restauration pure et simple du pouvoir temporel du Pape.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 5 avril, M. Salomon Reinach a lu un mémoire sur la représentation de la nudité féminine dans l'art grec et dans l'art oriental. — Le 10 avril, M. Müntz a communiqué une étude sur la forme et l'apparence extérieure de la tiare des Papes du XIIe au XIVe siècle. — Dans la séance du 19 avril, M. Lemoine a lu un mémoire intitulé : *Richard Lescot, un nouveau chroniqueur et une nouvelle chronique de Saint-Denis ;* M. Hervieux a ensuite entretenu l'Académie de l'écrivain Eudes de Chériton, qu'on a confondu avec Eudes de Kent, abbé de Saint-Martin-des-Champs. — Le 26 avril, M. Müntz a signalé un inventaire inédit, rédigé à la mort de

Cosme Ier de Médicis, concernant les antiques qu'il avait réunis à Florence.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 13 avril, M. Ch. Bénard a entretenu l'Académie de l'exégèse platonicienne. — Cette lecture a été achevée dans la séance du 20 avril, puis M. Léonce Pingaud a lu un mémoire sur un essai de rédaction des lois fondamentales de l'ancien régime, qui fut tenté pendant l'émigration par quelques membres des anciens parlements. — Le 27 avril, M. Émile Worms a entretenu l'Académie des doctrines socialistes de M. Gumplowitz, de Gratz, en Styrie.

Paris. — M. Léopold Delisle publie une notice sur les *Manuscrits légués à la Bibliothèque nationale par Armand Durand* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 34 p. Extrait du tome LV de la *Bibliothèque de l'École des chartes*). Après avoir fait l'éloge de M. A. Durand, ancien professeur de rhétorique aux lycées Louis le Grand et Bonaparte, mort le 7 août 1894, il décrit les cinq ouvrages donnés par ce bibliophile au Département des manuscrits : 1° un exemplaire de la chronique de Sigebert, du XIIe siècle, jadis conservé dans l'abbaye de Signy; 2° un fragment de manuscrit copié en 1322 par Jean de Sainte-Croix, moine de Saint-Arnoul de Metz, recueil de matériaux à l'usage des prédicateurs; 3° un très beau manuscrit du Roman de Tristan, copié au XIIIe siècle et orné de miniatures; 4° les matériaux amassés par Nicolas Heinsius pour établir le texte des poésies de Claudien; 5° le manuscrit original de l'ouvrage qu'un chanoine régulier, L.-Joseph-Auguste Ansart, avait composé sous le titre de *Bibliothèque littéraire du Maine*, et dont le premier volume a seul été publié en 1784. Le plus précieux des cinq volumes est l'exemplaire de la chronique de Sigebert. M. Delisle retrace, à cette occasion, l'histoire de la bibliothèque de l'abbaye de Signy (p. 3-7), et il reproduit, en appendice (p. 18-32), une chronique de ladite abbaye, renfermée dans le premier des manuscrits légués par M. Durand, et suivie (p. 32-34) d'une liste des abbés de Signy, qui nous a été conservée par Dom Claude Guyton (F. Fr. 23474).

— Le même érudit s'est occupé, dans les *Mélanges Julien Havet*, d'*Un Nouveau Manuscrit des livres des miracles de Grégoire de Tours* (Paris, gr. in-8 de 8 p. avec une planche. Tiré à part à très petit nombre). Ce manuscrit, aujourd'hui conservé sous le numéro 1712 du fonds latin des nouvelles acquisitions, est du IXe siècle. M. Delisle, qui l'a acheté à Boulogne, en donne une description qui ne laisse rien à désirer. Il en raconte aussi l'histoire et nous apprend que Dom Ruinart l'avait consulté à la fin du XVIIe siècle, mais que depuis il avait si bien disparu que, récemment, le savant docteur Bruno Krusch en déplorait la perte (*Gregorii Turonensis opera*, tome I des *Scriptores rerum merovingicarum*, p. 464. *Monumenta Germaniae historica*).

— En furetant à la section des manuscrits de la Bibliothèque nationale, M. Albert Chamberland a rencontré un document d'un très vif intérêt pour l'histoire commerciale de la France, un *Traité du commerce de la France avec l'étranger*, composé entre les années 1551 et 1556, par un personnage intelligent dont le nom demeure malheureusement inconnu, mais qui fut un homme d'administration, un « visiteur des ports et des passages, » c'est-à-dire quelque chose comme un inspecteur du commerce et des douanes. Des cinq livres ou « volumes » dont se composait le traité de cet auteur, deux seulement (les livres III et IV) ont été conservés dans les manuscrits 2085 et 2086 du fonds français; M. Chamberland, frappé des renseignements précieux contenus dans le livre III, l'a publié *in extenso* dans la *Revue de géographie* (années 1892-1893), puis en tirage à part (Paris, Ch. Delagrave, 32 p. gr. in-8) sous ce titre : *Le Commerce d'importation en France au milieu du*

XVIe siècle. Il a accompagné le texte de notes explicatives et d'appendices dont le premier est un tableau synoptique de nos importations au milieu du XVIe siècle, mettant ainsi à la portée de tous des indications précises et tout à fait nouvelles sur les différents groupes de matières importées en France à cette époque, en fournissant l'énumération détaillée et la valeur en chiffres. M. Chamberland a ainsi comblé une lacune de l'*Histoire du commerce de la France* du regretté Henri Pigeonneau.

— M. H. Omont publie de *Nouveaux Documents sur Gérard Morrhe, imprimeur parisien, 1527-1532* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 6 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, année 1895). Le savant critique reproduit d'abord un texte précieux pour la biographie de ce typographe, une note, qui semble tout entière de sa main, tirée d'un cartulaire de la Nation d'Angleterre et d'Allemagne, inscrit sous le numéro 535 des nouvelles acquisitions latines de la Bibliothèque nationale. Il augmente ensuite de trois nouveaux volumes le nombre des éditions publiées à Paris par Gérard Morrhe, ce qui porte de 26 à 29 la liste des volumes qu'il imprima en Sorbonne, et qui a été insérée dans le *Bulletin* de 1891 (tome XVIII, p. 133-144).

— L'*Agenda Charles Mendel du photographe et de l'amateur de photographie* pour l'année 1895 (Paris, Charles Mendel, gr. in-8 de 222 p.) ne contient pas seulement des renseignements pratiques comme le vocabulaire photographique allemand-français et anglais-français, comme les notes et formules, comme l'aide-mémoire de l'amateur photographe, comme la nomenclature photographique d'après les décisions des congrès, mais aussi des fantaisies, comme les couplets de la photographie ou comme *les Tribulations d'un photographe.*

— On lira avec intérêt et profit la notice insérée dans le numéro du 28 mars dernier de la revue *le Prêtre* (Tiré à part. Arras, imp. Sueur-Charruey, in-8 de 11 p.), par Mgr Barbier de Montault, sur *les Élèves pensionnaires dans les couvents cloîtrés.* On trouvera là, avec le décret de Benoît XIII sur l'admission dans les couvents cloîtrés d'élèves pensionnaires, des renseignements sur les conditions d'admission, sur l'uniforme, le dortoir, le confesseur extraordinaire, les arts d'agrément, pour lesquels on tolère rarement la présence d'un professeur du sexe masculin, enfin la mort et les funérailles.

— Nous avons eu occasion déjà de parler ici du comité des œuvres de mer. Nous saisissons, pour le recommander de nouveau, l'occasion que nous offre le P. Eugène Grosjean qui, sous le titre *Adieu-va!* (Tiré à part. Abbeville, C. Paillart, in-16 de 12 p.), a donné, dans les *Études religieuses* du 15 février, quelques pages où il montre l'utilité, la nécessité de cette œuvre.

Agenais. — M. Jules Andrieu publie une piquante étude sur les *Excentriques et grotesques littéraires de l'Agenais* (Paris, A. Picard, gr. in-8 de 50 p.). Cette étude, qui fait suite aux notices ou volumes de Charles Nodier, de Théophile Gautier, d'Octave Delepierre, de Gustave Brunet, de Louis Greil, est divisée en huit chapitres : *Darodes de Lillebonne* (auteur du poème colossal : *La Clovisiade*, 1827), une *Ode mise à mal* (il s'agit de l'ode de Méry : *Bonaparte et Murat*, qui devint, en 1872, une ode au général de Partas); *Nasse-Lamothe* (qui réforma, en 1806, l'*Art poétique* de Boileau); *Geniès de Langle* (auteur des plus bizarres brochures poétiques), *Poignée de grotesques; Grotesques patois; Joseph Bouzeran; Derniers Excentriques.*

Anjou. — Le nom de Guérin de Fontaines, le gouverneur du Mans, le vainqueur des Anglais à Baugé en 1421, est bien connu de tous ceux qui ont étudié l'histoire de Charles VII. M. J. Le Breton a recueilli sur le héros français tous les renseignements déjà connus, et les a publiés à l'occasion

de l'inauguration de sa statue, le 16 septembre 1894, à Fontaine-Guérin, près Baugé. C'est une modeste habitante de cette commune, Mme Lebouc, qui seule a fait les frais de cette statue, et c'est un instituteur, M. A. Chouteau, qui a composé l'ode de circonstance. Deux bonnes lithographies ornent la couverture (*Biographie de sire Guérin de Fontaines*. Angers, G. Paré, in-8 de 14 p.).

Bourgogne. — La Société d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune publie le tome XVIII de ses *Mémoires* (Beaune, imp. A. Batault, in-8 de 439 p. avec 2 pl. en phototypie et de nombr. reproductions d'armoiries dans le texte). Outre des *Nécrologies* dont l'une notamment, celle relative à M. l'abbé Bavard, curé de Volnay, est une véritable biographie, ce beau volume comprend les travaux suivants : *Le Beffroi communal, son état ancien et son état actuel*, par M. V. Affre; — *Différend entre Messieurs les notaires royaux et le maire de Beaune, 1734*, par M. E. Quantin; — *Une Visite à l'église de Meloisey*, par M. Th. Voillery; — *Note sur deux bas-reliefs gallo-romains visibles autrefois dans l'église Saint-Pierre de Beaune*, par M. Ch. Aubertin; — *Excursions archéologiques : Savigny, Fontaine-Froide, Bessey-en-Chaume, Clavoillon*, par M. Ch. Bigarne. Tout cela est intéressant à divers titres; mais la partie la plus importante et la plus remarquable de ces *Mémoires* est sans contredit *l'Armorial Nuiton* (p. 197-435). Composé par M. E. Bergeret d'après les monuments, c'est-à-dire d'après les inscriptions gravées sur la pierre et sur le métal et concernant les communautés et les familles de l'ancien bailliage de Nuits, cet armorial s'offre comme une curieuse évocation historique qui fera la joie des purs héraldistes. L'auteur a eu l'heureuse idée d'employer la zincographie pour la reproduction de ces monuments anciens, de sorte que, grâce au procédé, ces vieilles armoiries sont représentées avec le caractère archaïque qui leur convient le mieux. Il serait bien à désirer que les Sociétés savantes de toutes nos provinces comptassent, dans le genre, parmi leurs membres, des travailleurs aussi entendus et aussi zélés que M. Bergeret. Avant peu, l'on aurait ainsi une série d'armoriaux particuliers d'une exactitude à laquelle les héraldistes généraux ne sauraient prétendre.

Bretagne. — *Essai littéraire et moral sur la Bretagne contemporaine. Poètes et prosateurs* (in-12 de 135 p. Paris, 8, rue François Ier). Sous ce titre, M. A. Charaux, l'éminent professeur de littérature à l'Université catholique de Lille, a publié une série d'études sur Chateaubriand, H. de la Morvonnais, Elise Mercœur, Brizeux, A. Duclesieux, H. Violeau, Lamennais et Victor Hugo, rattaché par l'auteur un peu arbitrairement à la vieille Armorique.

— Au cours de son intéressante étude sur le séjour des *Prussiens dans l'Ille-et-Vilaine en 1815* (*Polybiblion*, tome LXXI, p. 89), M. Léon Vignols avait exprimé le regret de n'avoir pas eu entre les mains des documents suffisants pour étudier en détail les agissements des Prussiens dans chaque arrondissement du département. Grâce à une heureuse découverte de M. Parfouru, archiviste de l'Ille-et-Vilaine, M. Léon Vignols a été mis à même de compléter son travail en ce qui concerne l'arrondissement de Rennes et surtout celui de Redon. Vingt-deux pièces nouvelles relatives à la question des fournitures et à la conduite des Prussiens, ont été publiées ou analysées par lui dans la *Dépêche bretonne* des 3, 7, 14 et 16 décembre 1894, puis réunies en une plaquette que ne manqueront pas d'ajouter à leur exemplaire des *Prussiens dans l'Ille-et-Vilaine en 1815* tous ceux qui s'intéressent à l'histoire locale (*Les Prussiens dans l'Ille-et-Vilaine en 1815. Nouvelles pièces inédites*. Rennes, imp. de la *Dépêche bretonne*, janvier 1895, in-8 de 24 p.).

Champagne. — *Les Bienfaiteurs du musée de Reims (1792-1892)* (Paris, Plon,

in-8 de 22 p.); — *La Chalcographie de la ville de Reims (1618-1892)* Paris, Plon, in-8 de 38 p. et 4 pl.); — *Les Portraits rémois du musée de Reims (XVIe-XIXe siècles)* (Paris, Plon, in-8 de 35 p.), tels sont les titres de trois brochures de M. H. Jadart; elles contiennent des communications faites en 1892, 1893 et 1894 aux congrès des sociétés savantes, réunions des sociétés des beaux-arts. Chacun de ces fascicules traite d'un sujet très intéressant pour la ville aux souvenirs de laquelle M. Jadart consacre tout son zèle et son activité d'érudit compétent. Il a fait une œuvre de reconnaissance en rappelant les noms des personnes qui ont enrichi son musée; c'est un acte d'équité qui ne peut qu'encourager ses compatriotes à imiter leurs devanciers. Dans la chalcographie, l'auteur s'occupe d'un sujet qui n'avait pas encore été abordé et qui fait partie de l'histoire des beaux-arts dans la métropole rémoise. — Quant aux portraits des Rémois conservés au musée de la ville, nous ne pouvons qu'engager M. Jadart à s'occuper de réunir des notes semblables sur les nombreux portraits qui, ainsi qu'il nous l'affirme, sont conservés chez les particuliers, dans la ville aux alentours; il peut donner ainsi un catalogue iconographique régional d'un grand intérêt pour l'histoire locale et pour l'art. Il n'a qu'à suivre le programme dont il nous fournit, par cette dernière brochure, un spécimen attrayant.

Franche-Comté. — Sous la date de 1894, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon vient de faire paraître un nouveau volume de *Mémoires* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de xxxviii-358 p., avec 2 portraits et 3 planches). Plusieurs des sujets traités ici sont remarquables; tous sont intéressants à titres divers. Nous avons eu déjà à analyser deux des meilleurs travaux insérés dans ce volume, savoir : *Léon Dusillet*, discours de réception, par M. Maurice Chipon (*Polybiblion*, t. LXX, p. 473), et *la Franche-Comté en 1815* (fin), dont M. Léonce Pingaud avait publié un premier fragment dans le volume académique précédent (*Polybiblion*, t. LXXI, p. 184). Nous signalerons ensuite : *Les Relations de la géologie et de la médecine dans le Jura franc-comtois*, par M. Albert Girardot; — *Jean-François les Bas-Bleus*, poésie inspirée à M. Paul Guichard par un conte de Charles Nodier; — *Les Salines du Jura*, rapport sur le concours d'économie politique, par M. Henri Mairot; — *Considérations sur la critique d'art*, discours de réception par M. Victor Guillemin; — *Notice sur la vie de Paul-William-Philipp de Cardon, baron de Sandrans*, par M. Vernis; — *L'Année 1893 à Besançon, note de statistique démographique et sanitaire*, par M. le docteur Baudin; — *Les Œuvres patronales dans l'industrie franc-comtoise*, par M. Lombart; — *Un Officier suisse au service de France, le général von der Weid*, par M. le marquis de Vaulchier; — *L'Œuvre du frère Ogérien, naturaliste*, par M. Albert Girardot; — *L'Architecte wurtembergeois Henri Schickhardt et ses travaux au pays de Montbéliard (1558-1634)*, par M. Jules Gauthier; — *Les Voyages de M. Marcel Monnier*, par M. Vuillermoz; — *L'Ile de Corse (1736 1800)*, par M. Fleury-Bergier; — *Question sociale*, par M. le docteur Druhen aîné.

— *L'Annuaire du Doubs, de la Franche-Comté et du territoire de Belfort pour 1895* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 416 p.), renferme diverses pièces inédites curieuses que M. Jules Gauthier, archiviste du Doubs, vient de mettre au jour. Signalons d'abord des *Documents pour servir à l'histoire des artistes franc-comtois* (p. 43-48). Les quatre pièces reproduites sous cette rubrique remontent aux xive, xve, xvire et xviiie siècles. Viennent ensuite trois *Documents pour servir à l'histoire de la Franche-Comté* (p. 49-64). Le premier et le dernier existent à la Bibliothèque nationale; le second a été relevé sur une copie contemporaine non datée qui fait partie des archives du château de Buthiers. En voici les titres : *Le Voyage de l'archiduc Philippe*

le Beau, comte de Bourgogne, en Franche-Comté (juillet et août 1503); — Rapport adressé au cardinal-infant, gouverneur général des Pays-Bas et du comté de Bourgogne, par Gérard de Watteville, marquis de Conflans, et Jean Girardot de Nozeroy, sur les opérations de l'armée de secours, levée et organisée durant le siège de Dole par le prince de Condé (28 mai-14 août 1636) (août 1636); — Jacquemard joyeux du départ des François (1668), longue pièce de vers anonyme où l'esprit comtois, incisif et railleur, se donne carrière. Le plus important de ces documents est sans contredit le rapport du marquis de Conflans et de Girardot de Nozeroy, par lequel ces deux personnages cherchent à se disculper d'accusations graves portées contre eux.

Guyenne et Gascogne. — Mentionnons les *Documents inédits concernant la Guyenne* (*1re série*) publiés par le comte de Saint-Saud dans le tome XXIX de la Société des Archives historiques de la Gironde (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de 38 p.). La plupart de ces documents sont tirés des archives de M. le marquis de Ségur; nous citerons : Émancipation de Bernard de Ségur, par Bernard de Ségur, son père, chevalier de la châtellenie de Puynormand (30 décembre 1298); bail à fief par Pons de Ségur, seigneur des Francs (27 novembre 1319); reconnaissance féodale de terres situées à Duras, en Agenais, en faveur de Jehan de Ségur, captal de Puchagut, seigneur de Seyches et de Pardailhan (1468-1469).

— M. l'abbé Cazauran, dont nous avons souvent à signaler les travaux à nos lecteurs, vient de donner une curieuse histoire des *Catéchismes du diocèse d'Auch* (Auch, François Soulé, in-8 de 122 p.) depuis l'époque où le concile de Trente invita les évêques à recourir à la langue vulgaire pour répandre dans le peuple la connaissance de la religion. L'exposé historique ne comprend que les seize premières pages de la brochure; le reste est rempli par la reproduction autographiée du catéchisme rédigé au commencement du XVIIIe siècle par Louis Daignan du Sendat, sous le pontificat de Mgr Desmarets, dont il était le grand vicaire.

Ile-de-France. — Dans sa *Notice historique et descriptive du canton de Pont-Sainte-Maxence; 1re partie, notices communales* (Pont-Sainte-Maxence, imp. Petit, in-8 de 141 p.), M. Petit n'a pas voulu donner de grands détails sur chacune des localités qui forment ce canton; il s'est borné à condenser en quelques pages les indications nécessaires pour faire ressortir ce qu'il y avait de plus important à tous les points de vue. On n'a ainsi, la plupart du temps, qu'une nomenclature très brève de tout ce qui concerne une commune : église, fondations, services publics, industrie, commerce, principaux faits historiques, hommes célèbres, abbayes et prieurés, etc. Rien de ce qui peut intéresser un village n'est omis, et souvent on trouve là des détails intéressants au point de vue archéologique.

— La brochure de M. A. de Dion sur l'*Hospice de Montfort-l'Amaury; notes historiques, par un administrateur de cet établissement* (Tours, imp. Deslis, in-8 de 62 p.), est un bon exposé de tout ce qu'il importe de connaître sur cet établissement. Composée d'après les archives de l'hospice, les minutes des notaires de Montfort et quelques pièces tirées des Archives nationales et des archives de Seine-et-Oise, elle offre un travail bien complet quoique succinct. Tout appareil d'érudition est mis de côté, car l'auteur a voulu surtout écrire pour le grand public.

Languedoc. — M. le baron R. de Bouglon donne une suite à sa précieuse publication de l'an dernier, qui fut très honorablement mentionnée ici : *Les Reclus de Toulouse sous la Terreur. Registres officiels concernant les citoyens emprisonnés comme suspects.* Le second fascicule (Toulouse, E. Privat, gr. in-8 de 197 p.) renferme les documents relatifs aux citoyens reclus aux Carmé-

lites, à la Conciergerie, au ci-devant Sénéchal, aux Hauts-Murats et aux citoyens en arrestation chez eux. Tous ces documents si tristement intéressants sont publiés et annotés avec un soin extrême. Pour chaque nom on trouve la biographie du prisonnier, enrichie de renseignements très précis, puisés toujours aux sources les plus sûres. Le travail du commentateur a été très considérable; aussi le nouveau fascicule mérite-t-il les mêmes éloges obtenus par le premier et qui certainement seront encore réservés à un troisième fascicule en préparation.

— M. Jules Momméja trace une fidèle description et une non moins fidèle histoire des *Mosaïques du moyen âge et carrelages émaillés de l'abbaye de Moissac* (Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 20 p.). Onze planches ornent la brochure : la dernière, qui est coloriée, représente le splendide carrelage de la chapelle abbatiale de Moissac.

— C'est encore de l'abbaye de Saint-Pierre de Moissac qu'il est question dans le second fascicule de l'*Album des monuments et de l'art ancien du Midi de la France* (Toulouse, Privat, in-fol., p. 49 à 72). La notice sur l'antique abbaye est due à M. le chanoine F. Pottier, un des plus recommandables érudits méridionaux. A la suite de son étude, où la bibliographie du sujet n'a pas été oubliée (p. 63), on trouve : *La Mise au tombeau de Saint-Jacques de Monestrès* (près Carmaux, Tarn), par M. Émile Jolibois; *la Sculpture sur bois dans le Toulousain* (2e article), par M. J. de Malafosse; *l'Église Notre-Dame. Arles-sur-Tech*, par M. J.-A. Brutails. On admire une vingtaine de figures dans le texte et douze grandes planches hors texte de toute beauté.

— Sous le titre de *Basville et l'Épiscopat de Languedoc* (Toulouse, Privat; Paris, A. Picard, in-8 de 95 p.), M. Charles Joret a extrait des *Annales du Midi* une brochure intéressante. On sait combien le Midi fut troublé à la fin du règne de Louis XIV par les révoltes des protestants. Il fallut, pour pacifier ces provinces, mettre à leur tête un intendant actif et habile qui sût étouffer tous ces ferments de discorde. M. de Basville fut l'homme qui put remplir cette délicate mission. Il se mit pour cela en rapport avec l'épiscopat du Languedoc et parvint, en combinant ses efforts avec ceux de ces prélats, à arrêter les progrès du protestantisme. On est loin d'avoir toute sa correspondance dans cette brochure; après une notice succincte sur Basville et son administration, on n'a (tirées du manuscrit 323 de la Bibliothèque Méjanes à Aix) que quelques lettres des évêques de Mirepoix, Viviers, Agde, Nîmes, Castres, Carcassonne, Saint-Papoul, des archevêchés d'Albi, Narbonne et Toulouse, et du cardinal de Fleury. Ces lettres sont précédées d'une notice sur chacun des prélats qui les écrivit.

Limousin. — *Le Bibliophile limousin*, dans son numéro d'avril dernier, publie la fin de l'étude de M. A. Fray-Fournier intitulée : *Les Ex-libris limousins et marchois* (avec sept reproductions d'ex-libris). Un tel travail ne peut se passer de tirage à part. Le même numéro donne, sous la signature de M. G. Clément-Simon, le commencement d'une curieuse *Notice sur quelques livres des premiers imprimeurs de Limoges*. Viennent ensuite les nombreuses indications bibliographiques relatives à la province et sur lesquelles nous avons déjà particulièrement attiré l'attention (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 187).

Normandie. — Nous devons à l'éminent professeur à la Faculté des lettres de Caen, M. Armand Gasté, une communication fort intéressante faite au *Bulletin historique et philologique* sur *les Confréries laïques et ecclésiastiques établies avant la Révolution dans l'église Notre-Dame de Vire, et particulièrement la confrérie dite de l'Angevine, d'après les manuscrits de Daniel Polinière, conservés à la bibliothèque de Vire* (Tiré à part, in-8 de 16 p.). On peut

dire que l'auteur n'a rien laissé échapper des fragments que les archives, les comptes, et même la poésie (dont il est si friand) lui ont fourni sur ces curieuses institutions locales.

— De son côté, à la suite de M. Claudin, dont nous avons mentionné la substantielle notice, M. Émile Travers nous entretient des *Premiers Imprimeurs de Saint-Lô* (Saint-Lô, Le Tual, in-16 de 20 p. Extrait de l'*Annuaire de la Manche*). Il a reproduit, commenté, enrichi la notice de son devancier, et nous ne saurions assez les remercier l'un et l'autre d'avoir mis avec autant de zèle que de désintéressement leur commune érudition et leurs richesses bibliographiques au service d'une des plus délicates questions de l'histoire provinciale.

— M. Léopold Delisle nous donne des *Fragments d'une chronique inédite relatifs aux événements militaires arrivés en Basse-Normandie de 1353 à 1389* (Saint-Lô, imp. F. Le Tual, in-8 de 22 p.), fragments qui couvrent les vingt premières pages d'un volume de la Bibliothèque nationale (F. Fr. n° 11900) dans lequel a été copiée, au xve siècle, la chronique en prose des ducs de Normandie. Ces extraits (p. 4-11) sont fort importants, comme le montre M. Delisle dans ses observations (présentées année par année, de 1353 à 1389 inclusivement) sur quelques articles de la chronique anonyme (p. 11-22). Dans cet « essai de commentaire, » lequel est bien un travail définitif, l'éminent critique vise surtout les textes qui se rapportent à la Basse-Normandie. Il établit par divers rapprochements que le chroniqueur a été exactement renseigné et que, sur plusieurs points, ses récits complètent et rectifient les récits des autres chroniqueurs.

Provence. — La *Revue sextienne* est remplacée par la *Revue de Provence, recueil de travaux historiques* (Marseille, Domenc), qui sera divisée en huit sections : histoire générale, communale, religieuse, littéraire, artistique, commerciale, révolutionnaire, publication de manuscrits tirés des dépôts publics de la Provence. On remarque dans les livraisons de février et de mars des articles de M. Boissière sur *les Universités de Provence ;* de M. L. Constans sur *le Théâtre provençal ;* de M. Jacqmin sur *les Tribunaux dans le département des Bouches-du-Rhône pendant la Révolution ;* de M. E. Mulsant sur *le Gouvernement de la Terreur et des clubs jacobins dans le département du Var ;* de M. Fournier sur *les Communes de Gardanne, de Mimet ;* de M. Saint-Yves sur *les Ambassades de France à Constantinople. Le Comte de Choiseul-Gouffier.* On a commencé dans la première livraison et continué dans la seconde la publication d'un précieux document du xvie siècle, *Discours des guerres de la comté de Venayscin et de la Provence*, par Louis de Perussis. Le premier discours, relatif aux années 1561 et 1562, et le second discours, relatif aux années 1562 à 1564, imprimés à Avignon en 1563 et en 1564, sont excessivement rares. Le troisième discours, qui va de 1564 à la fin des guerres de religion, et qui est le plus important, est resté inédit et sera publié d'après l'original conservé à la bibliothèque de Carpentras.

— M. Paul de Faucher publie la seconde partie des *Documents sur l'ancien ordre de Malte*, tirés du livre de raison de la famille provençale d'Isoard de Chénerilles (Saint-Amand, in-8 de 20 p. Extrait de l'*Annuaire du conseil héraldique de France*). L'élégante plaquette contient l'indication détaillée des formalités auxquelles un père de famille avait à procéder pour faire admettre son fils comme chevalier de Malte et comme page du grand maître. Les documents sont accompagnés de notes où se montre toute la compétence d'un érudit qui passe pour un des meilleurs généalogistes de la Provence.

Saintonge. — M. H. Clouzot, attaché aux archives des Deux-Sèvres, s'oc-

cupe des *Premiers Imprimeurs et libraires de Saint-Jean-d'Angély, 1616-1747* (Niort, L. Clouzot, gr. in-8 de 17 p. Extrait du *Bulletin du bibliophile*). Le jeune bibliographe, qui déjà avait fait ses preuves dans *Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort*, complète sur divers points l'*Essai sur l'imprimerie en Saintonge et en Aunis* de M. Louis Audiat. Il prouve que le premier en date des typographes de Saint-Jean-d'Angély fut François Audebert, qui imprima dans cette ville, dès 1616, l'*Anatomie de l'âme et de l'homme intérieur*, etc., de Jean de Prantinhac, rarissime in-4, dont le titre en fac-similé est reproduit (p. 7). Parmi les livres imprimés à Saint-Jean-d'Angély par les successeurs d'Audebert figurent les œuvres d'Armand Maichin et notamment son *Histoire de Saintonge* à partir de la création du monde (1667, in-fol.).

— Le baron de la Morinerie a fait imprimer une charmante pièce de vers, lue par lui au banquet anniversaire de la vingtième année de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, le 6 juin 1894 (La Rochelle, imp. Noël Texier, in-8 de 8 p.). La plaquette est amicalement et spirituellement dédiée au président de la Société, « à Louis Audiat, antiquaire très savant, très malin et très redoutable démolisseur du capitole de Saintes, créateur du musée lapidaire de la ville. »

Alsace. — L'auteur anonyme de *Demeures amies en Alsace* (Strasbourg, Le Roux, in-8 de 111 p. et pl.) a donné sous une forme attrayante de bons et nombreux renseignements sur plusieurs localités de cette province. On n'a pas, en ce joli volume, un ouvrage d'érudition ; mais on sent en le parcourant que son auteur a étudié avec soin ce qui se rapporte aux lieux décrits. Au reste, une liste des écrivains consultés pour faire ce travail suffira pour montrer au lecteur qu'il a entre les mains un livre composé sérieusement. Au point de vue des idées, aussi bien que sous le rapport typographique, il ne laisse rien à désirer.

— M. Alkuin Hollaender donne dans la *Zeitschrift für die Geschichte der Oberrheins* (X. 1) une courte mais très intéressante étude sur le séjour de Hubert Languet à Strasbourg et des détails inédits sur les massacres de la Saint-Barthélemy à Paris (Tirage à part. *Hubertus Languetus in Strassburg. Ein Beitrag zur Geschichte der Bartholomäusnacht.* Freiburg, Paul Siebeck, in-8 de 14 p.). Né en 1518 à Vitteaux en Bourgogne, mort en 1581 à Anvers, Languet, après avoir beaucoup voyagé en Espagne, en Italie, en France et en Allemagne, entra au service de l'Electeur Auguste de Saxe, qui l'envoya à Strasbourg pour le tenir au courant des événements touchant les huguenots en France. M. Hollaender a analysé les rapports envoyés par Languet à l'Électeur qui donnent des détails nouveaux sur la sanglante tragédie du 24 août 1572, dont Languet faillit devenir une des victimes. Il ne dut son salut qu'à l'intervention de Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans, « qui pleura de tout son cœur, » ainsi que l'évêque de Limoges, sur cette épouvantable tragédie. L'inquiétude et la colère soulevées à Strasbourg à l'annonce de ces nouvelles, l'attitude expectative à main armée observée par la ville libre envers l'Empire, sont fidèlement rendues.

Allemagne. — Une Société artistique et littéraire, qui s'est constituée à Berlin sous le vocable de Pan, a lancé, le 16 avril, le premier fascicule d'une nouvelle revue. *Pan, revue artistique et littéraire* (qui a des bureaux à Paris, 9, rue des Beaux-Arts), « veut incorporer, sans distinction d'école, les aspirations créatrices de l'art contemporain, dans ses productions les plus remarquables, et permettre en même temps de les comparer aux manifestations artistiques des époques anciennes. Guidée par un large internationalisme dans le choix de ses collaborateurs, tant peintres que poètes, elle accueillera les

talents de tous les pays. » Pour la première année (avril 1895-avril 1896), il doit paraître cinq fascicules, trois de cinquante pages avec douze planches hors texte et deux de soixante-quinze pages avec seize planches. L'édition ordinaire est de 95 fr. par an ; une édition de luxe, sur papier impérial du Japon, est tirée à soixante-quinze exemplaires et le prix de souscription est de 200 fr.

— La Société géographique de Berlin nous donne une précieuse bibliographie des ouvrages et articles de géographie parus en 1891 et 1892 dans le monde entier. C'est M. Otto Baschir qui a assumé la tâche considérable de dresser par ordre méthodique cette *Bibliotheca geographica ;* il a été aidé dans ce travail par M. Ernest Wagner. Il n'a pas fallu moins d'un volume de XVI-506 pages pour contenir les 13,800 notices recueillies par l'auteur (Berlin, W. H. Kühl). Espérons que nous ne tarderons pas à voir paraître la suite de cette publication pour les années 1893-1894.

Angleterre. — MM. Longmans viennent de réunir en volume deux importantes séries de « lectures » faites en 1893 et 1894 par le regretté historien Froude. Elles ont pour titre : *English Seamen in the sixteenth Century.*

— MM. Chapman et Hall ont sous presse un ouvrage du général sir Evelyn Wood : *The Crimea in 1854 and 1894*, qui comportera un grand nombre d'illustrations et de plans.

— MM. George Bell et fils ont résolu d'ajouter à leur « Bohn's Library » une édition illustrée de l'*History of the Rise of the Dutch Republic*, par Motley, et *Positive Philosophy*, d'Auguste Comte, traduite et résumée par Harriet Martineau, avec préface de Frédéric Harrison. Chacun de ces ouvrages comprendra trois volumes.

— M. Heinemann a sous presse un livre du capitaine Crawford Mac Fall : *With the Zhob Field Force*, qui donne un récit des plus intéressants de l'expédition faite en 1890 sur la frontière nord-ouest de l'Inde, par sir George White. Le livre sera orné de plus de cent gravures, d'après des croquis de l'auteur.

— Trois nouveaux magazines sont mis au monde au mois de mai : Le *Chapman's Magazine*, sous la direction de M. Oswald Crawfurd, administrateur de la librairie Chapman; le *Twentieth Century*, dont M. William Graham sera le rédacteur en chef, et le *Catholic Magazine*. Ce dernier recueil, rédigé par lady Amabel Karr, ne coûtera que six pence. Il est la propriété de la « Catholic Truth Society, » et s'est assuré la collaboration de lady Burton, de M. Kegan Paul, de M. Lionel Johnson et d'un grand nombre d'écrivains distingués.

Belgique. — Le tome XXVII des *Annales du Cercle archéologique de Mons* vient de paraître. Il est rempli d'une foule de courtes notices, parmi lesquelles nous signalerons celle de M. F. Hachez sur un manuscrit copié à Mons pour la doyenne de Sainte-Waudru, Hermine, en 1269; celle de Dom Ursmer Berlière sur la Chronique de Jean de Sivry, prieur de Bonne-Espérance; celle de M. L. Devillers sur la réglementation du travail des gens de métier à Mons au XIVe siècle; celle de M. E. Matthieu sur les abords du château des comtes de Hainaut à Mons; une note de M. A. Losset sur un manuscrit de la bibliothèque de Valenciennes, le Mystère de la Passion, etc.

— La ville de Bruxelles a récemment publié le second fascicule (qui complète le tome Ier) de l'*Inventaire des Cartulaires et autres registres faisant partie des archives anciennes de la ville*. M. Alphonse Wauters, dont l'activité ne se dément pas, est l'auteur de ce second fascicule comme il l'était du premier, paru en 1888. Le volume contient quelques détails sur les cartulaires de la ville de Bruxelles qui se trouvent aujourd'hui aux Archives du royaume et à la bibliothèque de Bourgogne.

— La Société historique de Tournai a publié dernièrement le tome XXV de ses *Bulletins*. On y remarque un article de M. A. de la Grange, sur la bibliothèque de Florent de Montmorency, baron de Montigny, confisquée au XVIe siècle à la suite des troubles qui ensanglantèrent les Pays-Bas; la continuation des études de M. A. d'Herbomez sur les sources de l'histoire du Tournaisis; plusieurs notices généalogiques du comte Paul du Chastel; une histoire féodale du village de Néchin par M. Leuridan, archiviste honoraire de la ville de Roubaix; des notes sur les fouilles pratiquées dans un cimetière romain découvert sous l'ancienne citadelle de Tournai, par M. E. Soil, etc.

Espagne. — Deux nouvelles revues ont vu le jour à Madrid, en octobre dernier : 1° *Madrid cientifico*. Cette revue, dont le titre dit assez l'objet, sera hebdomadaire et doit être enrichie de gravures et de photographies; 2° *Sociedad española de excursiones*. Cette revue, qui intéresse surtout les touristes, est mensuelle, et renferme des plans, des dessins et au besoin des cartes.

— Le *Memorial historico-español*, que publie depuis longues années l'Académie royale d'histoire, a consacré ses volumes XXIX-XXXII (quatre in-12) à l'histoire de Charles IV et de son règne par Don Andrès Manual.

— Don Bolea y Sintas, lecteur en théologie à la cathédrale de Malaga, vient de donner : *La Cathédrale de Malaga, histoire et documents*. L'auteur avait déjà écrit précédemment : *El Episcopologio de Almeria*, ouvrage dénotant des recherches sérieuses et une érudition assez étendue.

— Don Fernando de Sagarra y de Siscar s'est fait une spécialité de la sigillographie espagnole; dans la péninsule ibérique il est maintenant le maître de cette science. Le nouveau travail qu'il vient de publier : *Apuntes para un estudio de los sellos del rey don Pedro IV de Aragon* (Barcelone, Jaime Jepus, in-8 de 76 p.), est un modèle du genre, et les documents, comme les excellentes phototypies qui accompagnent ces *Apuntes*, contribuent à en faire une œuvre véritable. Don Fernando de Sagarra a écrit son nouveau volume en castillan, ou, comme on dit généralement, en espagnol. Il convient de l'en féliciter; car le catalan, dont l'auteur s'est volontiers servi dans ses publications antérieures, a beau être un dialecte charmant, il n'en est pas moins difficilement accessible à une foule de lecteurs qui, au contraire, lisent aisément le castillan.

Italie. — M. Antonio Favaro publie une remarquable notice sur un des plus célèbres savants de l'Italie, mort à Rome le 13 avril 1894 (*Don Baldassarre Boncompagni e la storia delle scienze matematiche e fisiche*. Venise, Ferrari, gr. in-8 de 16 p. Estratto degli *Atti del R. Istituto veneto di scienze, lettere ed arti*, t. VI de la série VII). L'éminent professeur de l'Université de Padoue rend hommage à celui qui fut un de ses amis les plus dévoués et qui eut autant de qualités de cœur que d'esprit. Il rappelle que le fondateur du *Bulletino di bibliografia e di storia delle scienze*, etc., contribua beaucoup aux progrès des études scientifiques. Il énumère tous ses travaux, tous les éloges nécrologiques qui lui ont été consacrés (notamment par Maurice Cantor (Leipzig, 1894) et Ignazio Galli (Rome, 1895). Il donne de curieux détails sur sa magnifique collection de manuscrits dont le catalogue a été publié par Henri Narducci (Rome, 1862; et seconde édition fort augmentée, Rome, 1892).

— Nous signalerons à nos lecteurs dans la *Nuova Antologia* (1er avril 1895) un article de M. Giuseppe Roberti sur les princes de Bourbon émigrés à la cour de Turin (1789-1794). Pour écrire ces quelques pages, l'auteur a mis à profit, outre les sources imprimées, quelques documents manuscrits.

— En rédigeant sa *Sylloge algarum omnium*, le professeur G.-B. de Toni a été amené à dresser un lexique des termes géographiques latins et latinisés et des diverses formes que revêtent ces termes dans les langues modernes. C'est le résultat de ce travail qu'il donne sous le titre de *Repertorium geographico-polyglottum* (Venezia, tip. Emiliana, in-8 de 214 p.). Il publie en même temps un *Vocabolario de pronuncia dei principali nomi geografici moderni* (Venezia, ibid., in-8), qui peut aussi rendre des services. Nous aurons peut-être l'occasion, d'ailleurs, de revenir sur ces ouvrages.

— Le bibliophile qui rencontrerait, par un heureux hasard, un volume intitulé : *La Vie militaire en Italie sous le premier Empire ; souvenirs du sous-Lieutenant d'Hauteroche*, ferait très bien de tâcher de se le procurer. C'est un beau volume in-8, imprimé avec luxe sur papier vergé et tiré à soixante-quinze exemplaires. Ce n'est pas seulement une rareté, mais c'est un ouvrage intéressant, amusant et ayant bien la teinte de l'époque. Il a été publié par la fille de l'auteur sur le manuscrit original (Saint-Étienne, imp. Théotier, 333 p., 1894).

Portugal. — Le Musée ethnographique portugais de Lisbonne, fondé en 1893 par l'initiative de M. Machado, ministre des travaux publics, entreprend la publication d'un recueil de matériaux et de notices. Nous avons sous les yeux le premier fascicule d'*O Archeologo português* (Lisboa, imp. nacional, in-8) paru en janvier dernier, qui contient une classification des *castros* par le directeur du musée, M. Dite de Vasconcellos, et diverses notices archéologiques. Le prix d'abonnement est de 1,500 reis par an.

Tunisie. — Le R. P. Delattre consacre une remarquable étude à une de ses récentes découvertes (*Le Mur à amphores de la Colline Saint-Louis, à Carthage*. Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 33 p. Extrait du *Bulletin archéologique du Comité*). L'éminent antiquaire a déchiffré près de six cents inscriptions recueillies dans ses dernières fouilles, inscriptions qui représentent trois cent six variétés de marques peintes ou graphites et cinquante-quatre variétés d'estampilles de potier. L'instructive brochure, ornée de deux planches, montre d'un bout à l'autre combien est importante pour la science la découverte d'un aussi riche dépôt d'amphores romaines et combien l'Académie des inscriptions et belles-lettres a eu raison d'accorder à l'habile chercheur, son très zélé correspondant, des subventions dont il tire un si heureux parti.

— Le même R. P. Delattre consacre une importante étude à *Gamart, ou la Nécropole juive de Carthage* (Lyon, imp. Mougin-Rusand, gr. in-8 de 51 p. Extrait des *Missions catholiques*). Après avoir décrit la montagne de Gamart ou Kamart qui termine, au nord-nord-est, la presqu'île de Carthage, il prouve que les sépultures souterraines que renferme une partie de cette montagne ne constituent point, comme l'ont cru trop d'archéologues, la nécropole punique de Carthage, mais bien une nécropole juive du IVe ou Ve siècle avant notre ère. La démonstration du R. P. Delattre ne laisse rien à désirer. Dans son intéressante discussion, il cite une foule de travaux, notamment ceux de Falbe, du docteur Barth, de Davis, de Beulé, de M. de Sainte-Marie, de Tissot, de M. de Hérisson, etc. Cette brochure est enrichie d'un grand nombre de planches.

États-Unis. — Les libraires des États-Unis se sont constitués le 9 février dernier en association. Le siège de cette *Bookseller's league* est à New-York. Pour en faire partie, il faut avoir dix-huit ans, s'occuper du commerce des livres ou de métiers connexes, et payer une cotisation annuelle de 15 francs.

Publications nouvelles. — *Questions actuelles d'Écriture sainte*, par le R. P. J. Brucker (in-8, Retaux). — *Die Glaubwürdigkeit unserer Evangelien*,

von H. Boese (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Les Amitiés de Jésus, simple étude*, par le R. P. M.-J. Ollivier (in-8, Lethielleux). — *Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. J. Corne. T. IV. *Le Sacrifice de Jésus* (in-8, Delhomme et Briguet). — *La Science et la religion, réponse à quelques objections*, par F. Brunetière (petit in-18, Firmin-Didot). — *Repertorium hymnologicum*, par U. Chevalier. 3e fasc. (in-8, Louvain, imp. Polleunis et Ceuterick). — *Plan d'instructions pour retraites de première communion*, par M. Arnaud (in-18, Téqui). — *Étude sur la lettre de change en droit international privé*, par J. Champcommunal (in-8, Rousseau). — *Du louage de services ou Contrat de travail*, par G. Cornil (in-8, Thorin). — *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon. *Année 1894* (in-8, Alcan). — *L'Année psychologique*, publiée par H. Beaunis et A. Binet (in-8, Alcan). — *La Révolution et la liberté*, par le R. P. Constant (in-8, Imp. salésienne, Œuvre de dom Bosco). — *Les Enfants maltraités ou moralement abandonnés*, par P. Blanc (in-8, Chevalier-Marescq). — *Étude sur la petite propriété rurale*, par le baron S. de la Bouillerie (in-18, Lamulle et Poisson). — *Les Chambres mortuaires d'attente*, par B. Gaubert (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Méthodes nouvelles de la mécanique céleste*, par H. Poincaré. T. II (in-8, Gauthier-Villars). — *Die Grundgebilde der ebenen Geometrie*, von Dr V. Eberhard (in-8, Leipzig, Teubner). — *Stéréochimie*, par E.-G. Monod (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Vitraux*, par O. Merson (in-8 cart., Libr.-imp. réunies, May et Motteroz). — *L'Art persan*, par A. Gayet (in-8 cart., Libr.-imp. réunies, May et Motteroz). — *L'Année scientifique et industrielle*, par L. Figuier (in-18, Hachette). — *Éléments de grammaire comparée du grec et du latin* (in-8, A. Colin et Cie). — *La Poésie du moyen âge, leçons et lectures*, par G. Paris, 2e série (in-16, Hachette). — *Œuvre d'Édouard Grenier. Petits Poèmes. Poèmes dramatiques* (petit in-12, Lemerre). — *Heures perdues*, par le comte de Puymaigre (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Voix de la glèbe*, par P. Harel (in-8, Lemerre). — *Mémorial poétique de l'histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'au Directoire*, par A. Vacheron (in-18, chez l'auteur, Paris, 1, rue Debrousse). — *Le Puits de Sainte-Claire*, par A. France (in-18, Calmann-Lévy). — *Dette oubliée*, par L. de Tinseau (in-18, Calmann-Lévy). — *Episcopo et Cie*, par G. d'Annunzio, trad. de l'italien par G. Hérelle (in-18, Calmann-Lévy). — *Carmencita*, par M. Floran (in-18, Calmann-Lévy). — *Éternelle Énigme*, par J. Reibrach (in-18, Calmann-Lévy). — *Leurs âmes*, par Gyp (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Roches blanches*, par E. Rod (in-18, Perrin). — *L'Ame d'un résigné*, par E. Trolliet (in-18, Perrin). — *L'Idée de la marquise*, par V. Chevillard (in-18, Lemerre). — *Voyage en d'autres mondes*, par J.-J. Astor; trad. de l'anglais par M. Dronsart (in-18, Hachette). — *Autour d'une dot*, par G. Saxebey (in-18, Flammarion). — *Une Seconde Femme*, par F. Lafargue (in-18, Flammarion). — *Ame chimérique*, par P. Vierge (in-18, Flammarion). — *Geneviève Delmas*, par T. Bentzon (in-18, Hetzel). — *Grundfragen der Homerkritik*, von P. Cauer (in-8, Leipzig, Hirzel). — *Autour du dilettantisme*, par l'abbé F. Klein (in-18, Lecoffre). — *L'Esprit de Joseph Prudhomme*, par Le Mansois Duprey (in-8, Jouvet). — *Cours de géographie*, par J. Molard (3 vol. in-18, cart. et 3 atlas in-4, cart., Jouvet). — *Chez John Bull, journal d'un rural*, par le baron E. de Mandat-Grancey (in-18, Plon et Nourrit). — *Madagascar et les Hovas*, par J.-B. Piolet (in-8, Delagrave). — *Madagascar*, par G. Humbert (in-8, Berger-Levrault). — *La Vie au continent noir*, par F. Dubois (in-18, Hetzel). — *La Fin d'un peuple. La Dépopulation de l'Italie au temps d'Auguste*, par M. Vanlaer (in-8, Thorin). — *Les Origines de l'épiscopat*, par J. Réville (in-8, Leroux). — *Vie de saint Pierre-Thomas, de l'ordre des Carmes*, par l'abbé A. Parraud (in-18, Avignon,

Seguin ; Aubanel). — *La Mère Clara de Gondrecourt*, par l'abbé E. Martin (in-8, Nancy, Vagner). — *Le P. Laverlochère*, par le P. A. Soulerin (in-8, Delhomme et Briguet). — *S. E. le cardinal Lavigerie, sa vie, ses écrits, sa doctrine*, par l'abbé M. Pagès (in-8, Delhomme et Briguet). — *Les Grandes Époques de la France, des origines à la Révolution*, par Hubault et Marguerin (gr. in-8 cart., Delagrave). — *Louis XVII, son enfance, sa prison et sa mort au Temple*, par R. Chantelauze (in-18, Firmin-Didot). — *La Période révolutionnaire. Le Consulat, l'Empire, la Restauration dans les Hautes-Alpes*, par T. Gautier, *1790-1830*, publiée par l'abbé P. Guillaume (in-8, Gap, chez l'éditeur, rue du Mazel, 32). — *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier. T. VI (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Journal du maréchal de Castellane, 1804-1862*. T. I : *1804-1823* (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du général baron Thiébault*, publiés par F. Calmette. T. IV : *1806-1813* (in-8, Plon et Nourrit). — *Aventures d'un marin de la garde impériale*, par H. Ducor (in-18, Guillaumin). — *Le Siège de Paris vu à vol d'oiseau*, par W. de Fonvielle (in-18, Hetzel). — *L'Église de Paris pendant la Révolution française, 1789-1801*, par l'abbé Delarc (1re, 2e et 3e livr., Desclée et de Brouwer). — *L'Hôpital Saint-Yves de Rennes et les religieuses augustines*, par le comte de Bellevue (in-8, Rennes, Plihon et Hervé). — *Le Diocèse de Genève (partie de Savoie) pendant la Révolution française*, par l'abbé J.-M. Lavanchy (2 vol. in-8, Annecy, C. Burnod). — *La République d'Haïti, son présent, son avenir économique*, par P. Vibert (in-18, Berger-Levrault).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Armoiries. — Parmi les familles revenant de Terre-Sainte, s'en est-il trouvé, comme on le prétend, qui aient fait figurer dans leurs armes les fleurs de certaines plantes d'Orient, telles que l'Asteriscus ou l'Anastatica? Où trouverait-on des renseignements à cet égard ?

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Administrateur délégué du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1894 sont en vente, et forment SOIXANTE-DOUZE VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1894

Articles de fond. — Abbé BREUILS : L'Église au XIe siècle dans la Gascogne. — Abbé VACANDARD : Les Origines de l'hérésie albigeoise. — Noël VALOIS : L'expédition et la mort de Louis Ier d'Anjou en Italie (1382-1384). — Vicomte DE RICHEMONT : Un Prêtre émigré en Italie en 1793, d'après sa correspondance inédite. — Abbé F. DE MOOR : La Fin du nouvel empire chaldéen. — Alfred SPONT : La Marine française sous le règne de Charles VIII. — Abbé GENDRY : Les Débuts du Joséphisme. Démêlés entre Pie VI et Joseph II. — C. GEOFFROY DE GRANDMAISON : Les Cardinaux noirs (1810-1814). — L.-G. PÉLISSIER, professeur à la Faculté des lettres à Montpellier : La Politique de Trivulce au début du règne de Louis XII. — A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut : Le Veuvage de Françoise d'Aubigné. — V. FOURNEL : Les Comédiens dans les armées sous la République française. — L. SCIOUT : Le Directoire et la République cisalpine. — Paul ALLARD : Le Paganisme au milieu du IVe siècle. Situation légale et matérielle. — Comte DE LA FERRIÈRE : Catherine de Médicis et les Politiques. — Octave VIGIER : Une Invasion en France sous Louis XIII. — Abbé Ernest ALLAIN : Un Grand Diocèse d'autrefois. Organisation administrative et financière.

Mélanges. — Godefroid KURTH : Les Origines de la France (période mérovingienne et carolingienne), d'après M. Fustel de Coulanges. — Abbé P. BATIFFOL : L'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. — L. PINGAUD : La Dalmatie de 1797 à 1815. — Comte DE MAS-LATRIE : Les Seigneurs d'Arsur en Terre-Sainte. — Marquis TERRIER DE LORAY : Une Question de chronologie biblique. — Abbé F. DE MOOR : Gubaru et Darius le Mède. Nouvelles preuves de la valeur historique du livre de Daniel. — Dom L. LEVÊQUE : De l'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. Réponse à M. l'abbé Batiffol. — Comte DE PUYMAIGRE : Un Recueil d'inscriptions en l'honneur de Jeanne d'Arc. — DE LANZAC DE LABORIE : Un Préfet indépendant sous Napoléon. Voyer d'Argenson à Anvers. — DE LA ROCHETERIE : Les Mémoires du chancelier Pasquier. — BAGUENAULT DE PUCHESSE : Le P. Joseph et Richelieu. — Le R. P. PIERLING : Un Manuscrit du Vatican sur le tsar Dimitri de Moscou. — Eugène WELVERT : Un Prêtre régicide. Le Conventionnel Chasles.

Courriers allemand, anglais, belge, du Nord, russe, italien, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

JUIN 1895

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE ET UNIÈME. — LXXIIIe DE LA COLLECTION

SIXIÈME LIlivraison. — JUIN

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BRISGAU

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melasuri, ancien Directeur de la Librairie de la Propagande, 10, p. 2, via Giulia.

MADRID

José Ruiz y Cie (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE

Manoel-José Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1895

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JUIN 1895

I. — PHILOSOPHIE, par M. L. Couture.

II. — JURISPRUDENCE, par M. M. Lambert.

III. — COMPTES RENDUS.

Sciences et Arts. — C. Baeumker : Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters (p. 513). — M. Leclerc : Les Professions et la société en Angleterre (p. 514). — F. Dierckx : L'Homme-singe et les précurseurs d'Adam en face de la science et de la théologie (p. 516). — C. Lombroso : Grafologia (p. 516).

Belles-Lettres. — O. Uzanne et A. Robida : Contes pour les bibliophiles (p. 518). — A.-E. Chaignet : Les Héros et les héroïnes d'Homère (p 519). — H. Parigot : Génie et métier (p. 521). — B. Lazare : Figures contemporaines. Ceux d'aujourd'hui. Ceux de demain (p. 522).— P. Tamizey de Larroque : Lettres de Peiresc (p. 523).

Histoire. — J.-B. Piolet : Madagascar et les Hova (p. 527). — G. Humbert : Madagascar (p. 527). — E. Biré : Mémoires et souvenirs (1789-1830) (p. 528). — D'Audiffret-Pasquier : Histoire de mon temps. Mémoires du chancelier Pasquier (p. 529). — P. Fauchille : La Diplomatie française et la ligue des neutres de 1780 (1776-1783) (p. 531).—L. Boivin-Champeaux : Notices historiques sur la Révolution dans le département de l'Eure (p. 532). — C. de Lacombe : Vie de Berryer (d'après des documents inédits) (p. 534).

IV. — BULLETIN. — L. Beaugrand : Une Profession de foi rationnelle (p. 535). — O. Pyfferoen : Berlin et ses institutions administratives (p. 535). — Un Péril national. La Politique d'asservissement économique des conservateurs (p. 536). — L. Nelten : Dramaturgie der Neuzeit (p. 536). — F.-X. Kraus : Histoire de l'Église (p. 536). — A. Chamberland : Sommaire-mémento du cours d'histoire moderne de 1610 à 1789 (p. 537). — F. Hauser : Manuel du baccalauréat de l'enseignement secondaire. Histoire (p. 538). — Le Mansois Duprey : De Montmartre à Montrouge (p. 538). — ΈΡΓΑ ΆΝΑΣΤΑΣΙΟΥ Σ. ΒΥΖΑΝΤΙΟΥ (p. 538).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. P. de Broglie, C. Martha, J. Morey, P. Bonnassieux, I. Druhen, C. Vogt, J. Ixart, C. Abel, etc. — Congrès. — Concours. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace-Lorraine. — Allemagne. — Angleterre. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Publications nouvelles.

VI. — TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS.

VII. — TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS.

VIII. — TABLE DE LA CHRONIQUE.

IX. — TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

COURS DE PHILOSOPHIE. — 1. *Philosophia scholastica*, ad mentem S. Thomae exposita et recentioribus scientiarum inventis aptata, nuper a D. P.-M. BRIN, nunc a D. D.-A. FARGES et D. BARBEDETTE, presb. S. S. Ed. quarta. T. II. *Psychologia, theodicea, ethica*. Paris, Berche et Tralin, 1895, in-12 de 586 p., 4 fr. — 2. *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale*, par l'abbé EUG. DURAND. Paris, Poussielgue, 1894, in-8 de VIII-316 p., 3 fr. 50.

PSYCHOLOGIE. — 3. *Mémoire et imagination (poètes, musiciens, peintres et orateurs)*, par LUCIEN ARRÉAT. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 171 p., 2 fr. 50. — 4. *L'Abstraction et son rôle dans l'éducation intellectuelle*, par FRÉD. QUEYRAT. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 143 p., 2 fr. 50. — 5. *Théorie des concepts, existence, origine, valeur*, par le P. PEILLAUBE, S. M. Paris, Lethielleux, s. d. (1895), in-8 de 466 p., 7 fr. 50. — 6. *Théorie psychologique de l'espace*, par CHARLES DUNAN. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 167 p., 2 fr. 50. — 7. *Les Lois psychologiques du symbolisme*, par GUILL. FERRERO. Paris, Alcan, 1895, in-8 de X-251 p., 5 fr. — 8. *L'Homme*, par SAINT-GEORGES MIVART, trad. de l'anglais par M.-J. SEGOND. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de IV-397 p., 3 fr. 50. — 9. *La Liberté*, 2e partie, *le Problème*, par l'abbé C. PIAT. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de 306 p., 3 fr. 50.

MÉTAPHYSIQUE. — 10. *La Cientificomania*, por J. DOMINGUEZ BERRUETA. Salamanca, imp. Calatrava, 1895, petit in-8 de XII-202 p., 2 fr. 50. — 11. *Science et conscience, ou Théorie de la force progressive*, par H. KLEFFER. T. II. *L'Esprit de la loi*. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 419 p., 4 fr. — 12. *La Clef de la théosophie*, par H.-P. BLAVATSKY, trad. de l'anglais par Mme H. DE NEUFVILLE. Paris, Publications de la Soc. théosophique, 1895, in-12 de XI-410 p., 3 fr. 50. — 13. *Dieu devant la science et la raison*, par le P. A. VILLARD. Paris et Poitiers, H. Oudin, 1894, in-8 de XII-308 p., 4 fr.

MORALE ET SOCIOLOGIE. — 14. *L'Amitié, réflexions morales et philosophiques*, par E.-M. OMMER. Paris, Retaux, 1895, in-8 carré de XII-260 p., 3 fr. 50. — 15. *Les Règles de la méthode sociologique*, par ÉMILE DURKHEIM. Paris, Alcan, 1895, in-18 de VIII-186 p., 2 fr. 50. — 16. *La Logique sociale*, par G. TARDE. Paris, Alcan, 1895, in-8 de XIV-464 p., 7 fr. 50. — 17. *La Vie sociale, la morale et le progrès, essai de conception expérimentale*, par le Dr JULIEN PIOGER. Paris, Alcan, 1894, in-8 de 256 p., 5 fr. — 18. *La Cité moderne, métaphysique de la sociologie*, par JEAN IZOULET. Paris, Alcan, 1894, in-8 de IX-691 p., 10 fr. — 19. *La Criminalité politique*, par LOUIS PROAL. Paris, Alcan, 1895, in-8 de VIII-309 p., 5 fr. — 20. *Le Rôle moral de la bienfaisance*, par HERBERT SPENCER, trad. par E. CARTELOT et M. SAINT-LÉON. Paris, Guillaumin, 1895, gr. in-8 de IV-258 p. cartonné, 9 fr. — 21. *L'Esprit nouveau dans l'action morale et religieuse*, par l'abbé J. CRESTEY. Paris, Guillaumin, 1895, in-12 de 331 p., 3 fr. 50.

1. — Il ne s'agit plus de recommander aux directeurs des grands séminaires la *Philosophia scholastica* de feu M. Brin, prêtre de Saint-Sulpice, remaniée par ses confrères, MM. Farges et Barbedette, qui vient de se compléter. On sait déjà que l'attachement aux doctrines traditionnelles y paraît à toutes les pages, mais qu'en même temps la préoccupation des questions plus ou moins renouvelées par la science et par la pensée modernes en forme le caractère distinctif parmi les livres du

même genre. Cette préoccupation, même excessive dans la première édition, s'y produisait du moins avec un appareil de références et de citations propre à déconcerter l'attention et la mémoire des débutants. Ces exubérances ont été sagement réduites, et, dans cette quatrième édition, les noms et les textes suspects sont devenus rares — peut-être même trop rares; — mais il n'est pas moins aisé d'y reconnaître partout un constant effort vers cet idéal difficile : rendre la philosophie scolastique vraiment actuelle. Au reste, les travaux approfondis de M. Farges sur les principales questions de la philosophie, et précisément sur celles qui ont le plus d'affinité avec les études scientifiques, sont connus et appréciés même en dehors du monde ecclésiastique; on ne sera pas surpris d'en trouver la moelle la plus substantielle, surtout dans ce second volume et tout particulièrement dans la psychologie et dans la théodicée. La morale a reçu le développement qui lui convient, sans exclure les questions qui touchent aux préoccupations politiques et sociales du temps, questions sagement réduites ici aux principes supérieurs nettement consacrés par l'Église. Il n'y a donc qu'à présenter aux intéressés ce cours vraiment classique. Sans le mettre au-dessus ni au-dessous de ses rivaux, qui par leur étendue ou leur méthode répondent à diverses convenances particulières, il est permis de lui promettre un grand succès de diffusion, qu'il mérite par la solidité du fond et par l'habile adaptation de la forme aux habitudes des grands séminaires.

2. — Les *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale*, de M. l'abbé Eug. Durand, sont encore un livre d'enseignement, mais qui a une physionomie et une adaptation spéciale toutes différentes. Destiné aux classes de mathématiques élémentaires et de première-sciences, il a dû se conformer au programme officiel qui les concerne. Mais il se recommande aussi bien, pour la logique et la morale, à tous ceux qui enseignent ou qui étudient la philosophie, y compris les gens du monde, qui réclament souvent un guide en ces matières et qui ne sauraient le trouver dans aucun ou presque aucun de nos manuels, trop scolastiques ou trop abstrus : j'entends pour la forme et le langage. Ici, non seulement la doctrine est saine et le style simple et clair, mais les développements, sans dépasser les justes bornes, sont suffisants même pour un lecteur solitaire médiocrement préparé. Les juges les plus compétents ont reconnu d'ailleurs deux mérites notables à ce manuel : l'exactitude scrupuleuse des définitions; la valeur scientifique des exemples et des observations que la spécialité de ce cours amène à tout instant. S'il fallait hasarder un reproche pour faire passer mes éloges, je blâmerais l'auteur d'avoir réduit (chap. V) la « méthode des sciences morales » aux procédés de la psychologie et à ceux de la recherche et de la critique historiques. La philosophie, disons mieux, la métaphysique, n'est-elle pas comprise parmi les sciences morales? En tout cas, n'a-

t-elle pas une méthode propre, difficile à tracer peut-être, mais souverainement importante? J'avoue que M. Durand a ici l'excuse du silence de ses prédécesseurs; mais il a prouvé qu'il pouvait faire mieux qu'eux.

3. — M. Lucien Arréat, connu par une *Psychologie du peintre*, qui m'a paru surtout un curieux et instructif *ana* pictural, élève et généralise un peu davantage ses vues dans sa toute récente étude psychologique intitulée : *Mémoire et imagination*. Il reste pourtant dans le même point de vue : variétés innées de la mémoire, variétés correspondantes de l'imagination, avec cette observation essentielle que l'exercice habituel, et particulièrement le métier, supposent sans doute, mais développent aussi, avec d'infinies nuances, tel ou tel genre de mémoire et d'imagination. La théorie pure n'arrête guère l'agréable écrivain, qui, se bornant à ces quatre classes d'hommes qu'il a désignés sur le titre même de son livre, « peintres, musiciens, poètes et orateurs, » montre sans peine que tous inventent, imaginent, composent avec des images, résidu des perceptions, et partant filles de la mémoire; et avant tout, que les mille variétés de la mémoire se classent sous ces chefs : mémoire motrice (à laquelle on rapporte, avec les perceptions du toucher, celles du goût, de l'odorat et du sens vital), mémoire visuelle, mémoire auditive, mémoire émotionnelle, mémoire intellectuelle. Après cette étude, où abondent les observations instructives, quelquefois neuves, et aussi les anecdotes les plus curieuses sur les artistes, les poètes, les romanciers, les orateurs de notre temps, et même, par occasion, des jugements à retenir sur leurs caractères distinctifs, une seconde partie étudie tout le travail intérieur du professionnel, à partir du tempérament natif, raison de la prédominance de telle ou telle variété de mémoire, jusqu'à l'imagination elle-même, qui est le point d'arrivée de cette évolution où le spontané et le réfléchi se combinent de bien des façons. — Tout cela est instructif pour les études psychologiques et pour les sciences pratiques qui en sont l'application. Il est fâcheux que M. L. Arréat laisse voir quelquefois qu'il appartient au parti de l'empirisme (par exemple quand il approuve, page 89, cette idée que la musique apporte, sur l'existence de Dieu, « une plus haute révélation que toute la sagesse des philosophes »); mais à l'école de l'observation il a du moins appris à ne pas exagérer la portée des divisions et classifications dans le domaine des actes et des facultés du moi; et cette réserve, jointe à l'abondance et à la valeur de ses constatations et de ses analyses, rend son travail utile à tous les psychologues, sans distinction d'école.

4. — Il a eu l'attention d'indiquer, mais d'indiquer seulement, à la in de sa conclusion, l'intérêt de ses recherches pour la pédagogie. Un autre écrivain semblait avoir pris pour lui cette tâche intéressante; je veux parler de M. Fréd. Queyrat, et de son livre sur l'imagination dans l'enfant, dont j'ai eu le plaisir de dire du bien sans en exagérer la

portée originale, qui est assez ordinaire. Le récent petit volume du même auteur sur *l'Abstraction et son rôle dans l'éducation intellectuelle* complète le précédent et présente les mêmes qualités de précision et de clarté. Je ne lui attribuerai cependant pas la même valeur. Les quatre premiers chapitres, tout en donnant sur la psychologie de l'abstraction un résumé lumineux des meilleurs guides en ce genre, avec un choix piquant et utile de traits et de références, ont le tort grave de ne reconnaître qu'une différence de degré entre l'homme et l'animal; ce qui semble une vraie contradiction dans un écrivain qui constate que l'animal n'est pas doué de la faculté de généraliser. Quant à l'application des données psychologiques précédentes à l'œuvre de l'éducation intellectuelle, objet du quatrième et dernier chapitre, elle y est soumise à des règles sages, mais qui ne dépassent guère les indications données en vingt endroits sur la matière.

5. — L'abstraction est étudiée avec une tout autre étendue et une tout autre profondeur dans la belle thèse du R. P. Peillaube, mariste, sur la *Théorie des concepts*. Le jeune religieux a bien vu tout d'abord l'importance d'un problème qui, écarté en apparence de la philosophie depuis la fin du moyen âge, y a reparu, dans des conditions nouvelles, pour créer dans les écoles du jour deux courants opposés: celui des empiristes, qui expliquent les concepts par l'expérience seule; celui des aprioristes, qui ne les rapportent qu'à la raison pure: autant dire, d'une part, le sensationnisme effréné de la psychologie à la mode, et, d'autre part, le subjectivisme kantien, qui n'est guère moins répandu; il est entré, selon la remarque de l'auteur, « jusque dans les meilleurs esprits, à des doses assurément très variables, une certaine dilution de kantisme, c'est-à-dire.... de scepticisme transcendental. » Le P. Peillaube, qui a demandé à la philosophie traditionnelle la vraie solution du problème, et avant tout la vraie méthode, qui consiste dans cette voie de milieu également éloignée des exclusions et des partis pris idéalistes et empiristes, n'en a pas moins fait sur ce beau sujet une œuvre originale : il a d'abord rigoureusement approprié son exposition et sa démonstration doctrinales à l'état et au langage actuels de l'anthropologie scientifique et philosophique; il a, de plus, construit son œuvre sur un plan large et harmonieux, mis encore en valeur par la netteté parfaite et, çà et là, par le bonheur remarquable de l'expression. — La première partie, *Existence des concepts*, sera peut-être la plus appréciée; pour réfuter le sensationnisme, si répandu dans les écoles actuelles de psychologie, l'auteur a dû chercher un peu partout les éléments d'un système mal arrêté et prendre à partie successivement, tout en s'appropriant leurs données vraies, l'associationnisme anglais, le nominalisme de Hume et de Taine, l'évolutionnisme d'Herbert Spencer et de Romanes, tous impuissants à passer de la sensation et de l'image au concept universel.

Dans la seconde partie, dirigée contre l'autre excès, celui des idéalistes, l'auteur ramène, avec un grand bonheur d'analyse, les systèmes divers à ces chefs : maximum d'apriorisme objectif (platonisme, ontologisme, panthéisme) ou subjectif (innéisme de Descartes, de Leibnitz, de Kant); minimum d'apriorisme, soit innéisme de la faculté intellectuelle seule. Mais dans ce dernier parti, il faut exclure d'abord le phénoménisme de Renouvier et de Taine, et se livrer ensuite à une délicate analyse des procédés intellectuels, pour saisir la vraie *origine des concepts*. C'est dans l'étude des divers moments de ce travail que l'auteur développe toute la subtilité d'un esprit rompu aux distinctions de la scolastique, autant qu'armé des acquisitions de la psychologie moderne. C'est là aussi, peut-être, que des juges minutieux pourraient saisir, en bien cherchant, quelque lacune ou quelque défaut de détail dans une exposition particulièrement délicate. J'en dirai autant de la troisième partie, *Valeur des concepts*, qui touche d'ailleurs avec une maîtrise incontestable à la base même de toute métaphysique. — En somme, je ne crois pas que beaucoup de thèses de doctorat, même parmi celles qui ont le plus brillé en Sorbonne, aient le droit d'être préférées, fond et forme, à celle-ci, que l'auteur, naguère étudiant de l'Institut catholique de Toulouse, a voulu soutenir devant ses anciens maîtres. La soutenance a répondu au mérite du livre, et le candidat s'est défendu à merveille contre toutes les difficultés qu'on lui a opposées. Il me reste pourtant dans l'esprit quelque chose des deux reproches que je me suis permis alors de lui adresser. D'abord, si ces deux grands systèmes actuels, également hostiles à la doctrine traditionnelle, le sensationnisme et le kantisme, sont parfaitement réfutés dans les deux premières parties de la thèse, il reste pourtant une position intermédiaire tenue avec plus ou moins de solidité par les spiritualistes hostiles à l'explication scolastique. L'ontologisme paraît mort ; le mot l'est peut-être, mais non la chose, que l'on peut montrer dans M. Ravaisson (dont le nom n'est pas même prononcé par le P. Peillaube), dans M. Em. Charles et dans bien d'autres. En second lieu, cette solide et brillante « théorie des concepts » embrasse-t-elle tous les concepts ? Oui, d'une certaine façon, puisque tous partent bien d'une donnée de l'expérience et supposent le travail d'élaboration décrit par l'auteur ; mais son explication n'est pourtant pleine et entière que pour les universaux, pour les représentations générales englobant une série indéfinie de cas et d'individus. Il faudrait un vaste et délicat supplément d'étude, — qu'il était bon de réserver expressément, — pour les concepts supérieurs qui sont les fondements de la métaphysique, de la morale, de l'esthétique et même de l'expérience intelligente et réfléchie.

6. — Telle est, entre autres, l'idée d'espace, véritable croix des métaphysiciens avant et depuis la critique de Kant. M. Ch. Dunan l'aborde

à son tour, dans sa *Théorie psychologique de l'espace,* avec une connaissance parfaite des systèmes récents et un bon nombre d'observations personnelles propres à les battre en brèche. A vrai dire, ils y prêtent abondamment. La théorie empiriste, qui explique l'origine de l'idée d'espace par les sensations seules, a beau faire intervenir le plus ingénieusement du monde les opérations successives ou simultanées de nos divers sens, elle est en contradiction manifeste avec les données mêmes de l'expérience et aussi avec l'exacte notion de l'étendue. Le nativisme, qui admet comme primitive la perception de l'étendue, triomphe par là même, mais le problème est trop complexe pour être résolu tout entier par cette vue sommaire : l'empirisme reprend ses avantages dans l'explication des conditions expérimentales de cette perception et surtout du mesurage de l'étendue. A ce sujet, l'auteur entreprend une critique approfondie de la théorie de Berkeley, de laquelle est dérivée celle de l'école anglaise contemporaine, sur le rôle des sens dans l'acquisition de l'idée d'espace. C'est la partie la plus approfondie et la plus subtile de cet essai, et elle aboutit à cette thèse résolument opposée à la doctrine des psychologues d'outre-Manche : l'espace est objet de perception visuelle et cette perception est primitive au lieu d'être le fruit de l'éducation de l'œil par le tact ou par le sens musculaire. Ce chapitre, et les suivants, où l'espace visuel est opposé à l'espace tactile et, ensuite, l'espace perçu à l'espace *a priori*, n'ont besoin que d'être signalés aux lecteurs philosophes. Ils témoignent d'une vraie puissance d'analyse et de déduction et aboutissent à des données encore un peu confuses, mais relativement nouvelles et qui doivent avoir, selon les termes de M. Dunan lui-même, « des conséquences importantes au point de vue métaphysique. » Sur le fond, mon jugement personnel importe peu ; je ne veux cependant pas taire qu'à mon humble avis la thèse de M. Dunan, comme bien d'autres de nos jours, a cet inconvénient grave de partir d'une position faussée et obscurcie par les systèmes à la mode, et cet avantage relatif d'en sortir à demi par un lent travail de critique intérieure, pour ainsi dire. Il n'est pas défendu de croire que la question autrement posée aboutirait plus facilement à une solution plus complète et plus exacte.

7. — M. Ferrero nous ramène à l'école positiviste avec son étude sur *les Lois psychologiques du symbolisme.* L'ouvrage, publié d'abord en italien, remarqué et discuté dans son pays d'origine, accueilli enfin dans la Bibliothèque philosophique de M. Alcan, a été traduit pour elle par l'auteur lui-même, sauf revision de l'éditeur. Il est d'une lecture aisée et assez intéressante. La question méritait d'être traitée, quoiqu'elle ait été déjà touchée bien souvent; mais elle aurait gagné à être circonscrite avec plus de rigueur. Très juste au point de départ, la classification de M. Ferrero finit par accaparer, sous ses diverses branches, des

réalités et des lois qui sont loin d'être de purs symboles, de purs signes, quoiqu'elles doivent paraître telles à un esprit vidé par un parti pris positiviste de toute donnée ultra-sensible. Le point de départ est celui-ci : la vie sociale exige des moyens de communication pour la pensée et le sentiment individuels; ces moyens de transmettre nos états de conscience, et par là même d'en créer de déterminés chez autrui, sont, dans le sens le plus général, des signes ou des « symboles. » Les uns sont *intellectuels*, éveillant des idées : symboles mnémoniques, pictographiques, métaphoriques, phonologiques. L'histoire de l'écriture est ce qui domine dans ces chapitres, qui pourraient être plus creusés. Il est d'ailleurs bien étrange que l'étude de l'écriture, qui est, dans sa dernière forme, le signe de la parole proprement dite, n'ait pas entraîné le philosophe à approfondir ce premier système de signes et à expliquer l'origine du langage. D'autres symboles sont *émotifs*, c'est-à-dire destinés à éveiller des émotions; les plus importants de cet ordre sont les symboles mystiques, à propos desquels M. Ferrero émet plus de théories irréligieuses qu'on ne saurait imaginer. On ne consultera qu'avec des précautions analogues sa seconde partie, consacrée à des « applications psycho-sociologiques; » cette partie est d'ailleurs très courte, et ne sort pas du domaine du droit, où M. Ferrero est absolument novateur, en principe (car il se réserve de développer plus tard ses idées personnelles). En dehors de cet esprit qui exclut toute métaphysique, sous prétexte de percer le voile des symboles traditionnels, deux idées philosophiques pénètrent tout ce travail et lui donnent quelque consistance. Premièrement, la nécessité du signe pour la pensée : c'est, d'après M. Ferrero, une découverte « du plus grand psychologue de ce siècle, M. Paolo Marzolo ; » je ne puis apprécier le mérite de cet écrivain, qui m'est absolument inconnu, mais sa « merveilleuse intuition » court les manuels de philosophie depuis des siècles. Deuxièmement, l'explication des symboles par les deux lois du « moindre effort » et de l' « inertie mentale : » sauf commentaire de cette dernière expression, assez mal choisie pour rendre l'horreur de la fatigue (n'est-ce pas une face de la loi du moindre effort?), M. Ferrero n'est pas à condamner, ce me semble, dans cette vue supérieure qui domine son livre; mais voilà une de ces explications qui, pour être très hautes et très générales, sont loin d'être « suffisamment explicatives. »

8. — Revenons à la vraie philosophie et à la vraie science : c'est tout un quand il s'agit d'anthropologie; et quel meilleur guide sur ce grand et dangereux domaine que le célèbre vice-président de la Société zoologique de Londres, devenu depuis deux ans professeur à l'Université catholique de Louvain? Il faut donc vivement remercier M. J. Segond d'avoir extrait du beau livre de M. Saint-Georges Mivart sur « la Vérité » *(On Truth)*, et traduit en excellent français toute l'étude sur *l'Homme*, étude qui est successivement et quelquefois simultanément physiolo-

gique et psychologique. La physiologie humaine est présentée par l'éminent auteur avec autant d'originalité que de compétence, mais surtout dans un esprit largement et hautement synthétique, qui mérite toute l'attention des philosophes. S'il parcourt tous les organes et tous les modes de l'activité corporelle, c'est surtout pour établir la hiérarchie des fonctions et, encore plus, pour donner sa véritable base à l'étude des facultés mentales inférieures, qui ont un rapport essentiel avec la vie physique et qui s'exercent souvent d'une façon tout à fait indépendante de l'intelligence. Toutefois les facultés inférieures conduisent d'elles-mêmes à l'étude des facultés supérieures, dont la transcendance est mise hors de toute discussion par l'exposition lumineuse du grand naturaliste. Des chapitres non moins substantiels sur le langage, sur les notions de vrai, de bien et de beau, sur la volonté et la liberté, enfin sur l'humanité considérée philosophiquement, dans son origine et son évolution, couronnent cette étude de l'homme, qui trouvera son complément naturel dans un très prochain volume sur « la nature et la science. » Tous ces objets mériteraient certes un examen détaillé, mais qui heureusement n'est pas nécessaire ici : il suffit de noter que M. Saint-Georges Mivart les traite avec une pleine indépendance et pourtant, en ce qui est essentiel, par exemple et surtout l'intime union de la vie psychique et de la vie organique, avec une remarquable conformité aux doctrines traditionnelles. Les maîtres pourront trouver « perfectibles » quelques données particulières, par exemple la classification ultra-analytique des facultés mentales inférieures, au nombre de trente-deux. Ils pourront s'étonner, à première vue, du nom nouveau de *consentience*, désignant une sorte de conscience purement animale, qui joue un rôle notable dans la psychologie de l'auteur; à y regarder de près, ils s'assureront, je crois, que le nom est plus nouveau que la chose, mais que la chose même est mise dans un nouveau jour par l'analyse très pénétrante du vigoureux penseur. En tout cas, cette œuvre forte et claire, dans ses modestes dimensions, cette anthropologie scientifique et philosophique d'un savant de premier ordre, ennemi déclaré de l'empirisme à la mode, et catholique par-dessus le marché, doit désormais figurer en bon rang parmi les livres usuels des professeurs et des étudiants de philosophie.

9. — J'en dirai autant du volume de M. l'abbé Piat sur « le problème » de *la Liberté*. La partie historique de son travail témoignait déjà d'une vive intelligence des questions psychologiques et surtout des variations de la pensée moderne sous l'influence d'un esprit scientifique presque toujours mal dirigé. Cette remarquable exposition des systèmes faisait prévoir une étude directe du problème qui aurait sa bonne marque d'originalité, et qui se distinguerait surtout par une adaptation rigoureuse de la doctrine aux besoins actuels de la controverse philosophique. Cet espoir n'a pas été trompé. Le volume théorique de M. Piat s'impose

tout d'abord à l'attention, par la simplicité du plan et la précision de la forme. Nous avons affaire à un conservateur, à un apologiste de la liberté, mais qui ne s'embarrassera ni dans les antécédents de la cause, ni dans le fourré des objections. Il éclaircira tout dans la mesure désirable; mais il n'aura garde de commencer par amasser des nuages, ce qui est le vrai moyen de ne pas voir le soleil. Sa méthode est l'opposé de celle de ses principaux adversaires, les psycho-physiciens de notre temps. Il ne va pas chercher les données du problème dans le monde physique, où elles ne sont pas, mais dans le moi, où elles sont. Il commence par établir le fait psychologique de la liberté; il en examine ensuite scientifiquement l'essence, en coordonnant la causalité libre avec les divers ordres de causalité, qui la supposent, la servent ou la contrarient, mais ne sauraient l'exclure; il en fixe enfin les limites par rapport aux représentations qui fournissent les motifs de l'action libre, aux inclinations qui constituent les mobiles de l'agent, aux états physiques enfin, qui peuvent troubler plus ou moins profondément l'activité du sujet. D'où le partage de l'œuvre en trois livres, dont les subdivisions se présentent d'elles-mêmes. Inutile d'analyser de plus près un ouvrage qui est déjà ou qui sera bientôt entre les mains de tous les amis de la vraie philosophie. Je me contente d'en signaler la réelle nouveauté dans l'ordonnance générale et, sur quelques points, dans le fond même de la doctrine. Au premier livre, l'argument psychologique est maintenu; mais, d'une part, il est fortifié d'après les vues profondes de Maine de Biran sur l'effort; d'autre part, il laisse au premier plan la preuve morale par la croyance au devoir, si bien servie par Kant. « Ce sont là comme deux astres qui brillent au sein de notre pensée et projettent leurs rayons jusqu'au fond même de notre nature, qui est activité libre. Mais de ces deux astres, l'un n'a qu'une lumière dérivée. Tout se ramène à la conscience de l'effort. Là se trouve le foyer du libre arbitre (p. 127). » On le voit, rien n'est changé, mais tout est renouvelé. C'est la remarque qui reviendrait à tout instant dans l'examen de la seconde partie, où les difficultés scientifiques sont abordées avec tant de décision (voir surtout ce qui concerne la conservation de l'énergie, p. 221 et suiv.), et de la troisième, où paraissent les objections d'ordre psychologique et métaphysique. Sur ces dernières, en particulier sur l'action de Dieu et sur la recherche nécessaire du souverain bien, M. Piat s'éloigne des idées reçues, et je soupçonne qu'il n'a pas évité toute confusion en si délicate matière. Mais il est de ceux qui ont droit à être écoutés et discutés avec une attention scrupuleuse. Il suffit ici d'avoir signalé la valeur exceptionnelle de son travail. Cependant, pour en bien marquer l'opportunité, le rapport intime avec l'état actuel de la science et de la philosophie contemporaines, et aussi pour en faire pressentir le réel mérite de style, on me permettra de citer quelques mots de la conclusion: « Évidemment, il n'y a rien dans le déterminisme

contemporain qui soit de nature à effrayer un bon logicien. La victoire de la science sur la liberté ne saurait être définitive. C'est l'effet d'un moment de surprise. Qu'on me permette un souvenir personnel pour résumer ma pensée. Je visitais un jour une grande ville de notre chère France et je remarquai sur l'horloge de l'un de ses palais un beau groupe de marbre, représentant les trois heures sous la forme de trois femmes. L'Heure passée, l'œil éteint et le corps alangui, se laissait glisser le long de l'impitoyable machine qui marque avec une égale indifférence et la naissance et la mort. L'Heure présente, vigoureuse, rayonnante de vie et de beauté, debout et dans cette attitude de fière assurance que donne le sentiment de la force, semblait dire à son infortunée compagne : A moi l'empire de la lumière ! A ses côtés se dressait l'Heure future, avec ce charme infini de l'enfance, où se reflète encore la pureté du ciel. Dans son regard se lisaient de longues et vastes espérances. Elle avait hâte de vivre et faisait effort pour monter à l'endroit du triomphe. Voilà un symbole de ce qui s'est produit dans notre siècle dans le domaine de la pensée. La science, c'est le présent. La croyance à la liberté, c'est le passé, mais aussi l'avenir. Cette croyance ne peut disparaître ; car elle a ses racines au fond de l'âme humaine.

10. — Si ce n'est pas tout à fait de la métaphysique, c'est une sorte d'introduction à cette science des sciences que nous offre M. Dominguez Berrueta dans sa *Cientificomania*, dédiée à l'évêque de Salamanque, Mgr de la Cámara y Castro, qui occupe un rang élevé parmi les philosophes espagnols. On devine l'objet de ce livre : le plus grand ennemi actuel de la métaphysique et de la religion, c'est précisément, non pas la science, mais la fausse idée qu'on se fait de la science et l'aveugle adoration de cette idole. D'une part, l'impuissance avouée de la science expérimentale sur les problèmes de l'au delà ; d'autre part, l'idée insensée que cette science embrasse tout, ont produit, grâce à la légèreté, à l'infirmité logique d'une foule d'esprits contemporains, les *neosabios* qui ne doutent de rien et les sceptiques religieux qui ne veulent rien savoir en dehors de l'ordre naturel. C'est ce que l'auteur de cet excellent petit livre met en pleine lumière, dès son premier chapitre ; les chapitres suivants montrent avec autant de verve que de netteté les malheurs, je veux dire les fausses hypothèses de la science qui a voulu dépasser son domaine : l'atome tout-puissant, le bathybius, la bête devenue homme, la « marionnette » humaine des déterministes, la future civilisation positiviste (M. Dominguez l'appelle *orden de caballeria*, en souvenir de D. Quichotte), enfin les prétendus conflits de la science et de la foi, nés d'une pure et simple « théophobie. » L'auteur n'offre rien de neuf au fond et ne dissimule pas ses continuels emprunts à divers apologistes contemporains, surtout français (le P. Félix, le P. de Bonniot, M. Duilhé de Saint-Projet, etc.) ; mais sa manière

est très personnelle, et son exposition partout claire et attrayante.

11. — Il est impossible d'accorder un mérite de cet ordre à l'ouvrage posthume de M. Kleffer : *Science et conscience*, dont il a été déjà parlé ici et dont le second volume vient de paraître. La forme en est trop négligée, et par surcroît, la doctrine abstruse et souvent peu arrêtée. Il y a pourtant là un effort louable et certaines critiques dignes d'être retenues : ainsi celle des principes matérialistes de MM. Letourneau et Berthelot (p. 117), celle de la métaphysique et de la morale spencériennes (p. 265-298), vraiment remarquables, parce que l'auteur ne réussit pas mal à mettre en relief les contradictions et les hypothèses gratuites. Que lui manque-t-il pour construire aussi bien qu'il détruit? Une base métaphysique acceptable. Il est parti d'une pure donnée scientifique, l'idée de loi ou de fonction, qui requiert partout la conservation de la vitesse acquise. Il a cru pouvoir déduire de ces données par trop vagues les notions les plus essentielles du spiritualisme : Dieu, la raison, la loi morale. Mais, malgré sa très juste et très raisonnable antipathie contre « les importunités de la doctrine antiscientifique » des matérialistes, malgré la valeur logique des reproches qu'il leur adresse, il ne leur oppose pas un spiritualisme complet et solide, faute d'avoir établi, dès le début de sa recherche, la valeur objective de l'absolu.

12. — On nous livre, traduite pour la première fois de l'anglais, la *Clef de la théosophie*, qui porte le nom de Mme Hélène Petrovna Blavatsky, morte à Londres en 1891, fondatrice de la Société théosophique. Cette secte, répandue aujourd'hui dans les deux mondes, malgré bien des orages et des schismes, a pour principal organe français le *Lotus bleu*, dirigé par M. Arthur Arnould, et c'est précisément ce théosophe qui présente au public le catéchisme de la nouvelle doctrine dans un curieux *Avant-propos*. Il y annonce à tout lecteur français de ce volume, qu'il soit croyant ou matérialiste, « un peu de cette surprise et même de cette révolte que ressent notre palais à la saveur étrange de quelque mets exotique auquel il goûte pour la première fois. » Peut-être deux autres sentiments se joindront-ils, et plus vifs encore, à ceux qu'on nous prédit : je veux dire le mépris ou la pitié. Mais il ne faut pas, pour cela, contester le danger de ces prétendus enseignements ésotériques, qui ont pour eux, à défaut de raison et de logique, l'attrait de l'occulte, et la bizarre mais séduisante union du dogmatisme le plus confiant et du rêve le plus maladif. — La théosophie, nous dit Mme Blavatsky, n'est ni le bouddhisme, ni telle ou telle autre secte religieuse; mais elle est l'origine de toutes les grandes religions; et c'est l'étude attentive de celles-ci qui l'a révélée à ses modernes initiateurs. La Société qui en est l'interprète ne prétend pas à une doctrine définitivement arrêtée. Elle n'en a pas moins des réponses hardies, sinon bien précises, à toutes les grandes questions. Dieu, c'est l'absolu, c'est-à-dire le tout

réel dont le monde sensible est l'apparence transitoire, et qu'il faut bien se garder de prier comme une volonté changeante. L'âme est une appartenance de l'être divin, sans être immortelle, vu le caractère périssable de la personnalité.... Il est vrai que cette psychologie peu consolante se complète par un système de réincarnations et par d'autres emprunts au bouddhisme, qu'on veut nous faire lire, en dépit de nos yeux et du sens commun, dans saint Jean et dans d'autres sources chrétiennes; car c'est un des pièges grossiers, mais par là même, hélas! d'autant plus dangereux pour une masse d'esprits avides de croyance et dépourvus d'instruction religieuse, que cette exégèse complaisante et pédantesque qui tire à soi tous les écrits et tous les noms dont la réputation consacrée constitue une force. — Mais hâtons-nous de quitter la région malsaine des songes occultistes pour regagner le terrain de la vraie philosophie.

13. — C'est bien sur ce terrain solide que nous convie le travail du P. Villard, dominicain : *Dieu devant la science et la raison*. Ce travail comportera deux parties distinctes : l'existence de Dieu, les attributs de Dieu. Nous n'avons que la première dans le volume déjà publié et honoré des plus flatteurs encouragements; signalons ceux du P. Monsabré, qui félicite son confrère, non seulement d'avoir suivi la doctrine et le plan général de l'Ange de l'École, mais encore d'avoir cherché, dans les données de la science moderne, « la base assurée des hautes investigations auxquelles saint Thomas s'est élevé par la force intuitive de son génie, » et aussi d'avoir « groupé autour de ses preuves les aveux et les témoignages des plus grands génies qui ont honoré l'humanité. » C'est, en effet, le caractère distinctif de cet ouvrage de nous offrir la théodicée thomiste mise au courant de la science moderne et complétée par l'histoire de la doctrine et de ses preuves. Ainsi, le premier chapitre retrace avec l'étendue convenable (p. 1-40) le travail de la pensée antique sur l'idée de Dieu jusqu'à Platon et Aristote, et le second déblaie, pour ainsi dire, le domaine de la théodicée, en excluant les partis pris de l'athéisme, du fidéisme et de l'ontologisme, et en montrant l'état normal de la raison humaine en face du problème divin. Après cela, l'auteur n'a plus qu'à développer, selon les exigences de la science et de la pensée contemporaines, les cinq preuves énoncées par saint Thomas dans un article bien connu de la Somme théologique : preuves par le mouvement, par la causalité, par la contingence, par les degrés d'être, par la finalité. De telle sorte que, selon les termes du P. Monsabré, « on voit apparaître successivement Dieu comme l'immobile moteur, la cause des causes, l'être nécessaire, la perfection première et absolue, le souverain ordonnateur de tout être et de toute vie. » Tel est l'harmonieux ensemble de ce vestibule de la théodicée thomiste, et c'est une stricte justice à rendre au R. P. Villard de déclarer qu'il a prouvé une maîtrise incontestable

dans l'illustration scientifique et historique de chaque détail. Après cela, gardons-nous d'affirmer que, dans une matière qui touche à tout ce que la métaphysique a de plus profond et de plus délicat et aussi aux controverses les plus subtiles de l'évolution philosophique, toutes les pages de ce beau livre échappent à la discussion. Par exemple, rien n'est plus digne d'attention que les deux longs chapitres consacrés à la preuve tirée du mouvement (au sens péripatéticien et thomiste) ; mais plus d'un y trouvera encore des difficultés, sinon dans la partie proprement scientifique, au moins dans la partie métaphysique (Voir la formule des pages 110-111). Au point de vue historique, pour ne citer qu'un fait, la preuve des degrés d'être de saint Thomas, preuve d'ailleurs fort délicate à manier, est bien empruntée à saint Anselme, mais au *Monologion*, non au *Proslogion*, seul cité par le P. Villard. Quoi qu'il en soit de ces détails et de quelques autres, ce premier volume n'en constitue pas moins, dans l'ensemble, une bonne exposition des préliminaires et des fondements de la théodicée thomiste, mise au courant des études scientifiques et historiques de notre temps.

14. — « Bannir du monde l'amitié, ce serait affaiblir le principe de vie dans la société, » dit La Rochefoucauld, d'accord avec la raison de tous les siècles et de tous les pays. Mme ou Mlle Ommer — plusieurs détails m'ont paru trahir le sexe de l'auteur — qui cite elle-même ce texte à la fin de son introduction, a donc fait œuvre louable en réagissant de son mieux contre l'égoïsme du temps qui court par un nouveau traité complet de *l'Amitié*. Il est complet vraiment, puisque, après un premier chapitre de généralités préliminaires, il aborde tour à tour et développe avec l'étendue convenable les conditions indispensables d'une vraie amitié, — le choix judicieux des amis, — l'utilité, les devoirs et les joies de l'amitié, — ses écueils et ses dangers, — ses douleurs et ses revers, — et la délicate matière de la réconciliation et du renouvellement de l'amitié. C'est peut-être dans les derniers chapitres qu'on trouvera le plus d'expérience sentie et d'observations plus ou moins personnelles; mais là même et surtout dans le reste, il est peu de détails où l'auteur n'ait été prévenu par les écrivains anciens et modernes qui ont traité ce sujet toujours délicat et toujours attachant. Toutefois, une originalité de bon aloi distingue cet essai, mis en face de chefs-d'œuvre dont il ne prétend rendre que « des échos affaiblis ; » c'est son caractère profondément religieux. D'autres ont épuisé, ou peu s'en faut, le thème de l'amitié honnête et vertueuse, voici le manuel de l'amitié chrétienne. Le ton répond à l'inspiration : on y goûtera la douceur, l'onction, parfois la tristesse grave des mystiques, rarement les finesses et les malices d'un La Bruyère ou d'un La Rochefoucauld. Et pourtant, la sagacité pénétrante de bien des observations et la portée sérieuse des leçons qu'elles amènent indiquent un vrai tempérament de moraliste et justi-

fient le sous-titre : *Réflexions morales et philosophiques*, quoique ce livre séduisant ne se réclame pas de la morale purement philosophique. — Au reste, aucun ouvrage, dans cette revue semestrielle, ne se classe rigoureusement sous cette rubrique. Les livres dont je vais parler n'appartiennent pas même à la morale, mais simplement à la *Sociologie*, qui aspire à trouver les lois positives, naturelles, fatales de la société, et non les devoirs qu'elle implique ou qu'elle fait naître.

15. — Chargé d'un cours régulier de sociologie, créé pour lui à la Faculté des lettres de Bordeaux, M. Em. Durkheim a été amené, par la trop réelle indétermination scientifique de cette branche du savoir humain, à chercher et à rédiger *les Règles de la méthode sociologique*. Dans ce travail court, mais substantiel et serré, une plus grande rigueur d'examen l'a porté à modifier certains détails de son précédent ouvrage (*De la division du travail social*); mais il est douteux que cette rigueur, du reste très méritoire, l'ait parfaitement servi dans l'établissement des bases mêmes de la science qu'il enseigne. Ces préliminaires méthodiques sont d'ailleurs présentés avec un talent réel et s'imposent à l'attention des spécialistes. — Dès le premier chapitre, le « fait social » est défini surtout par le caractère de « contrainte extérieure, » en dehors de l'observation psychologique, qui est, ce semble, le grand danger aux yeux de l'auteur, comme s'il y avait moyen, pour le sociologue, d'échapper aux conditions premières de l'anthropologie et au contrôle perpétuel de l'expérience du moi! Mais si cette exclusion a de graves inconvénients intrinsèques, elle peut avoir quelque avantage accidentel en préservant des partis pris de telle ou telle école. Et c'est encore le bien qu'on peut dire des règles données par M. Durkheim pour « l'observation des faits sociaux ; » elles écartent certaines vues suspectes ou fausses de Herbert Spencer et d'autres sociologues, mais en se restreignant à des bases bien étroites et bien difficiles à fixer. On trouvera le même effort puissant d'analyse, le même mérite de critique à l'égard de plusieurs hypothèses plus ou moins en vogue, mais aussi le même parti pris d'objectivisme purement matériel (je ne veux pas dire de matérialisme), dans les laborieux chapitres sur la « distinction du normal et du pathologique dans les sociétés, » et sur la classification des sociétés elles-mêmes. En tout cela, comme dans les longues pages sur les « règles générales d'explication des faits sociaux, » — où domine heureusement, en dépit de l'éloignement systématique de toute métaphysique, le vieux principe de causalité, — on trouve constamment le même souci de détacher absolument la sociologie de la philosophie, sous prétexte que les faits sociaux sont des réalités, des « choses, » savoir des « choses sociales. » Laissons parler l'auteur lui-même : « Il a souvent paru que ces phénomènes, à cause de leur extrême complexité, ou bien étaient réfractaires à la science, ou bien n'y pouvaient entrer que réduits à leurs conditions élémentaires,

soit psychiques, soit organiques, c'est-à-dire dépouillés de leur nature propre. Nous avons, au contraire, entrepris d'établir qu'il était possible de les traiter scientifiquement, sans rien leur enlever de leurs caractères spécifiques. Même nous avons refusé de ramener cette immatérialité *sui generis* qui les caractérise à celle, déjà complexe pourtant, des phénomènes psychologiques; à plus forte raison nous sommes-nous interdit de la résorber, à la suite de l'école italienne, dans les propriétés générales de la matière organisée » (p. 177). On voit ici un effet heureux d'une exclusion qui ne peut pourtant qu'être funeste en somme, puisque les faits sociologiques ont évidemment leur racine dans l'âme humaine. — Du reste, les idées que M. Durkheim semble se faire de la psychologie, et de la philosophie elle-même, ne permettent pas de le blâmer d'avoir voulu en détacher, au delà de ce qui convient, la science *in fieri* qu'il professe.

16. — Le titre du gros livre de M. Gabriel Tarde, *la Logique sociale*, pourrait, au premier abord, faire croire à une méthodologie sociologique plus ou moins comparable à celle de M. Durkheim. Il en est tout autrement. Plus étendu par le volume, ce travail est aussi d'une compréhension bien plus vaste : c'est un essai d'organisation de la science elle-même. Mais, tandis que le professeur de Bordeaux l'isole systématiquement de la psychologie, M. Tarde l'y rattache aussi étroitement que possible. Son œuvre actuelle est une suite de celle qu'il a publiée déjà sur *les Lois de l'imitation*, et prétend même n'en être que le développement et l'application. La base de la sociologie est donc pour lui, comme pour presque tous les sociologues, d'ordre psychologique; mais sa conception personnelle n'encourra pas moins le reproche d'étroitesse arbitraire et systématique. C'est « l'imitation » qui serait l'explication à peu près unique et universelle des faits sociaux. Il semble plutôt que l'imitation, quoiqu'elle apparaisse partout sur le terrain de ces faits, n'en soit jamais l'explication la plus profonde, parce qu'elle présuppose des caractères particuliers dans les faits individuels que l'on imite. Il n'en est pas moins instructif de suivre l'ingénieux penseur dans les constructions qu'il élève sur cette base : telle est la généralité du fait de l'imitation que, se mêlant à tout, il fournit à un observateur attentif et sagace, même dans une position plus ou moins fausse, une masse de rapprochements et d'explications à retenir ou à discuter. Il est vrai aussi que l' « imitation » de M. G. Tarde se trouve assimilée avec une extrême complaisance à la mémoire (voir à ce sujet une note fort longue et pourtant insuffisante aux pages 129-131), et que, d'autre part, il lui a fallu une forte dose de constructivité systématique, qu'on me passe le mot, pour concevoir et réaliser toute une sociologie calquée sur la logique simplement dite, ou sur le jeu naturel des facultés individuelles, avec cette différence propre que l'imitation y remplace la mémoire. — De là, d'abord,

une esquisse de la logique individuelle avec ses amorces de logique sociale; esquisse très éloignée des données d'école, malgré un fond bien marqué de positivisme, mais où domine surtout cette idée, qui semble correspondre à une des vues les plus caractéristiques de Buchez : le but d'activité, la direction téléologique est la base essentielle de ce qu'on nomme, avec exagération, organisme social. Les trois autres chapitres de cette « logique sociale » constituent une sorte de juxtaposition des données de la logique individuelle, renouvelée par l'auteur, avec celles de la sociologie elle-même ; c'est subtil et suggestif, si ce n'est pas toujours solide et satisfaisant. Ainsi, 1° les lois mentales des sensations, des désirs et des croyances ont leurs équivalents dans les formes sociales : langue, religion, moralité, etc., qui constituent la « logique sociale statique ; » 2° le rôle logique du jugement, de la décision, de la volonté, est tenu ici par la découverte et l'invention, qui expliquent la réalisation ou la non-réalisation des possibles sociaux, les contradictions, les luttes, les progrès, en un mot la « logique sociale dynamique. » — Une seconde partie, plus étendue et plus vivante, renferme les applications de la doctrine précédente à ces diverses fonctions sociales : la langue, la religion, le cœur, l'économie politique, l'art. Sans entrer dans l'analyse de ces études longues et délicates, il faut y constater, malgré l'esprit positiviste qui les anime, un constant effort vers l'action personnelle, une opposition perpetuelle au pur déterminisme physiologique de beaucoup de sociologues. C'est l'initiative des génies et des caractères dominants qui préoccupe et passionne l'auteur autant et plus que les répétitions monotones et les harmonies mécaniques, qui semblent le seul objectif de beaucoup de ses rivaux. « Mes organes, s'écrie-t-il, mes fonctions, mon type spécifique tiré à milliards d'exemplaires avant moi, sont pour moi, pour mon apparition, et non moi pour leur incarnation; et, de même, mon gouvernement, mes lois, ma civilisation, sont choses que je m'approprie comme être social pour déployer socialement mon individualité native, unique, *sui generis*, et qui n'ont pas le droit de m'assujettir au delà du point où elles cessent de me servir ainsi. D'où une raison de penser que, malgré le déluge socialiste qui se prépare, le libéralisme individualiste ne saurait périr et renaîtra fidèlement sous des formes plus hautes. » Ce programme n'est pas irréprochable, surtout si l'on y ajoute cet axiome d'erreur : « La réalité, c'est ce qui n'est qu'une fois et qu'un instant » (p. 392). Mais on entrevoit là le fort et le faible d'un livre qui renferme trop de vues arbitraires pour faire autorité nulle part, et trop d'observations intéressantes et curieuses pour n'être pas consulté à titre de document.

17. — L'ouvrage du docteur Julien Pioger sur *la Vie sociale* se lie à ses deux livres précédents sur *le Monde physique* et sur *la Vie et la pensée :* il couronne donc la « conception expérimentale, » point de dé-

part et visée totale de l'auteur, qui se flatte ainsi de suivre le mouvement de la pensée moderne ramenant tout à l'observation positive des faits et à leur coordination sous une loi harmonique universelle. C'est l'idéal que tend à réaliser la sociologie esquissée par M. Pioger. La société naît de « l'unification des individus sous la poussée des besoins de la vie, » qui rapproche et associe les activités personnelles; la genèse sociale est donc analogue à la genèse organique. La « socialisation » a aussi ses lois analogues à celles de l'organisation et surtout la loi de Darwin, la loi de l'accord pour la lutte. La moralité, avec toutes les idées qu'elle implique ou qu'elle produit, loin d'être à la base de la société humaine, en est le résultat; elle naît des tendances et des attractions naturelles des êtres vivant en commun. Dans une seconde partie, le sociologue complète l'explication de l'état social, surtout par l'étude de la « solidarisation, » qui tend à réaliser le progrès en harmonisant sans cesse et sans limite les activités et les fonctions des organes sociaux : de telle sorte que le « solidarisme universel » est le dernier mot, l'explication totale, non seulement des sociétés humaines, mais de tout ce qui constitue notre connaissance. — Le caractère de cette philosophie et la valeur de ce qu'elle nomme morale et progrès ressortent assez de ces quelques notes. Ce qu'il est intéressant de souligner dans cette analyse positiviste des fonctions sociales, c'est une tendance politique fort hostile au fonctionnarisme moderne et même à ce qu'on nomme d'ordinaire démocratie ; c'est la nécessité d'organiser « socialement » le suffrage et la représentation, parce que « le droit de suffrage ne pourra tenir ses promesses qu'à la condition d'être employé en connaissance de cause, et, d'autre part, que la représentation ne sera effective qu'à la condition d'être exercée par le plus capable. »

18. — On a remarqué les mêmes tendances aristocratiques, j'entends pour l'aristocratie des « capacités, » de l'élite, des « raisonnables, » de ceux qui ont la vue de l'ensemble ou de l'organisme social, dans une thèse aussi hardie que volumineuse, celle de M. Izoulet, professeur de philosophie à Condorcet, sur *la Cité moderne*. En inscrivant sous ce grand titre cette rubrique explicative : *Métaphysique de la sociologie*, l'auteur fait bien entendre qu'il prétend découvrir les bases les plus profondes de l'ordre social. Mais il tient plus qu'il ne promet : c'est l'homme même dont il trace la genèse, avec une absolue sérénité de regard et de parole. La plupart des sociologues se contentent de constater, de classer, de soumettre à des lois aussi générales que possible le fait de l'association humaine. Ils ne sont pas philosophes ! Le propre de la philosophie est de trouver en tout les causes les plus hautes. Ainsi fait M. Izoulet. L'association étant le fait primitif, universel, qui seul donne force, vie, fécondité aux « simples, » avant de l'étudier dans le monde moral, qui est ultérieur et dérivé, il le prend d'abord à sa racine dans la synthèse

chimique, puis dans la biologie avec les organismes mi-cellulaires et pluri-cellulaires, puis dans les sociétés animales chez les métazoaires et les hyperzoaires, puis enfin dans la sociologie humaine des races sauvages et des races civilisées. Et ce n'est pas là matière à simple rapprochement, mais rigoureuse évolution qui suggère à M. Izoulet sa grande « hypothèse bio-sociale : » c'est par un travail continu et progressif de spécialisation, de « céphalisation, » de solidarisation, que l'homme social s'est fait et continue de se faire. — Il sort de là une « psychologie bio-sociale » toute neuve, qui résout dans une synthèse merveilleuse la vieille antithèse du matérialisme et du spiritualisme, en vous montrant le passage de l'anthropoïde à l'homme, de l'automatisme à la liberté, de l'instinct à la raison, laquelle n'est au fond que le sens social, mais se développe en sens scientifique, sens industrieux, sens idéal ; ce dernier se décomposant en sens esthétique, sens contemplatif, sens religieux. — La « morale bio-sociale » n'est pas moins féconde en résultats inattendus : dès que la socialité est le fond même de l'homme, l'antagonisme des instincts égoïstes et altruistes cesse d'être, et un jour nouveau éclaire le terrain de l'éthique, jusqu'ici encombré d'antinomies superficielles et de sanctions étroites. « L'évolution mentale des temps modernes, » ici comme partout, fait revenir le dualisme au monisme, et la transcendance à l'immanence. — M. Izoulet, d'après ses admirateurs, a fait le poème de la sociologie. Il est, en effet, plus facile de voir de la poésie que de la science dans ce mélange continu d'enthousiasme et de formules, de naturalisme et de mysticisme ; d'ailleurs les libres allures de l'écrivain, ses néologismes fin de siècle, ses images multipliées, ses courts alinéas, semblables tantôt à des vers isolés, tantôt à des strophes, nous jettent à cent lieues de ce qu'on nomme d'ordinaire prose philosophique. Son œuvre n'en est pas moins une vaste construction ; c'est l'édifice, ou du moins l'échafaudage de cette prétendue science anthropologique qui, au lieu de partir du moi humain comme première unité sociale, arrive à ce moi comme au dernier résultat de l'association universelle. Tout repose sur ce que M. Izoulet appelle lui-même une « hypothèse, » qui reste telle après ses ingénieux tours de force pour faire, par exemple, du cerveau une société, et de l'état politique un cerveau. Il est vrai qu'au secours de ses propres conceptions, il appelle à chaque instant et, pour finir, dans un livre tout entier, quantité d'autorités plus ou moins favorables : on est étourdi de cette masse de noms d'auteurs et de citations, plus propres malheureusement à éblouir qu'à persuader, d'autant que l'écrivain a la ressource, dont il use amplement, de tirer les textes à lui et de les entendre, comme il le dit à propos de Joseph de Maistre, « à sa façon. » Il y a du talent, et beaucoup, dans cette œuvre étrange ; il n'en a pas moins fallu l'absolue désorientation de notre enseignement philosophique pour qu'elle ait pu être prise au sérieux.

19. — M. Proal, conseiller à la cour d'Aix, s'est déjà fait connaître par un livre de saine doctrine et de grave expérience sur *le Crime et la peine* (1890), où il fut amené à constater l'influence néfaste de la politique sur la moralité de notre temps. Ce sujet méritait une étude spéciale et développée, que le savant magistrat vient de nous donner sous ce titre : *La Criminalité politique*, et qu'on est heureux de voir figurer dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine. » Ce n'est pas que les abstractions et les déductions systématiques y règnent comme dans presque toutes les publications de cet ordre dans cette collection. Mais les faits y paraissent dans le meilleur jour et dans le meilleur ordre, l'érudition n'y manque pas, et, ce qui est l'essentiel, le criterium personnel de l'auteur est celui du bon sens et de la morale, de la seule morale qui puisse être, celle du spiritualisme. Il ne s'en cache pas. « Si l'on veut, dit-il, sauver la société de la corruption qui l'a envahie et de la barbarie révolutionnaire qui la menace, c'est le spiritualisme qu'il faut rétablir dans les âmes et dans la politique; lui seul peut les arracher à la cupidité et à la haine.... Ce n'est pas en favorisant l'athéisme et le matérialisme qu'un gouvernement obtient l'amélioration des mœurs, l'apaisement des passions et le soulagement de la misère. La saine politique ne fait pas la guerre à la religion.... Plus un État compte de citoyens religieux, moins il compte de perturbateurs, de socialistes et d'anarchistes. » Ces mots de la conclusion montrent assez l'esprit du livre. L'intérêt du sujet et la netteté de la forme achèvent de le recommander aux lecteurs sérieux. Les premiers chapitres sur le machiavélisme et le tyrannicide seraient susceptibles de plus de développement historique et critique; mais l'histoire ayant amené l'auteur aux anarchistes de la Révolution française et à ceux de notre temps, il s'étend dans tout le reste de l'ouvrage, avec une information spéciale et une pénétration morale qui ne laissent rien à désirer, sur les maux qu'une politique sans principes a faits aux âmes, en déchaînant toutes les passions égoïstes, et en corrompant les lois elles-mêmes et l'exercice de la justice. Ces titres de chapitres en diront assez pour exciter la plus raisonnable et la plus saine curiosité : « Les Haines politiques; — l'Hypocrisie politique ; — les Spoliations politiques ; — la Corruption des hommes politiques ; — la Corruption électorale, » etc. — Une remarque minuscule, en passant, sur une note qu'il faudrait effacer à la page 152. Il s'agit du « droit du seigneur, » qui serait « établi par de nombreux textes anciens. » Il faut dire, au contraire, que ces textes sont fort rares, et que des critiques compétents les croient susceptibles d'un sens très différent. M. Proal a d'ailleurs absolument tort de confondre avec ces textes ceux qui ne concernent qu'une dispense canonique.

20. — On sait que M. Herbert Spencer a voulu couronner, sinon par une morale complète, au moins par des « principes de morale, » sa vaste

encyclopédie philosophique. Dans un volume qui a été fort remarqué, non sans raison, il traitait naguère de la première loi morale des sociétés, « la justice. » Malgré ce qu'offrira toujours d'insuffisant et d'erroné la base même de son système évolutionniste, il bénéficiait, dans cette partie de son œuvre, non seulement de l'étendue prodigieuse de ses provisions et de ses vues, mais encore de l'exactitude pour ainsi dire mathématique qu'implique la notion même de justice. Avec le même criterium et la même méthode, il n'est pas arrivé à des précisions pareilles en étudiant la seconde loi de la conduite sociale, complément indispensable de la justice, en essayant d'assigner *le Rôle moral de la bienfaisance*. Il avoue lui-même (p. II) cette déconvenue et déclare qu'il « aurait dû » la prévoir. Il ne l'avait donc pas prévue. Il en trouve cependant une explication plausible dans la complexité plus grande de ce qu'on nomme devoirs de bienfaisance, comparés aux injonctions absolues de la justice. Il est permis, ou plutôt on est amené nécessairement, par la lecture même de l'ouvrage, à reconnaître une autre cause à ce défaut, savoir : l'insuffisance radicale de l'évolution pour fonder la loi de bienfaisance et même, dans plus d'un cas, pour lui laisser une place quelconque. — La bienfaisance, étudiée par M. Spencer, a deux aspects différents, elle est négative ou positive : d'où la division de l'ouvrage. Du reste, sous ses deux faces, elle a le même caractère essentiel, de dériver de l'altruisme moins directement que la stricte justice, en la corrigeant pour ainsi dire, soit par la cession de notre droit, soit par le sacrifice réel d'un bien possédé. Sous ses deux faces aussi, elle a, d'après notre auteur, la même double sanction : tendance au bonheur personnel immédiat ou éloigné, tendance à la conservation de l'espèce ou du groupe social pour une plus grande somme de bonheur à venir. Sous sa forme négative, elle restreint, dans des cas déterminés, pour épargner une souffrance à nos semblables, la liberté de la concurrence, la liberté des contrats, la manifestation des talents, le blâme et l'éloge. Sous sa forme positive, elle apparaît comme conjugale, paternelle, filiale, comme secours aux malades et aux blessés, assistance pécuniaire des parents et amis, soulagement de la pauvreté, etc. Autant de sujets traités avec la rigueur méthodique et l'abondance de données positives que l'on sait. Autant d'études où l'individualisme de Spencer vient s'adapter aux convenances sociales que révèlent les lois psychologiques et l'observation de l'état actuel des états et des âmes. Ici comme ailleurs, les lecteurs éclairés d'une meilleure lumière constateront souvent ce qu'un de nos maîtres appelait la préparation divine de l'ordre. Mais ils verront aussi, en plus d'un endroit de cet essai de construction morale, les fissures qui trahissent une base étroite et mouvante. Ainsi, au chapitre de la bienfaisance filiale, on avoue bien que notre civilisation nous offre partout le triste spectacle de l'ingratitude et de l'oubli des fils pour leurs parents âgés; mais le remède au mal ne se trouve pas

dans la morale évolutionniste. C'est bien pis au sujet de la charité faite aux indigents : les principes iraient, on en convient, à extirper tous les êtres dégradés ; mais, ajoute-t-on, « nos sentiments actuels (!) ne supporteraient pas cette opération rigoureuse » (p. 195). — C'est assez, c'est peut-être trop pour caractériser ce complément d'une œuvre immense, dont les vastes proportions et les mérites scientifiques ne doivent pas faire oublier le vice essentiel du fond.

21. — Le livre de M. l'abbé Crestey sur *l'Esprit nouveau* intéresse avant tout les hommes attentifs à ce qu'on nomme « questions actuelles, » plutôt qu'aux études réfléchies de la sociologie et de la morale. Mais les grandes visées et surtout la méthode scientifique de ses réflexions sur les vraies conditions de l'action morale et religieuse à l'heure où nous sommes le recommandent aux philosophes chrétiens autant qu'aux zélateurs des œuvres catholiques. On pourra certes contester la portée qu'il paraît attribuer au mot célèbre de M. Spuller (voyez surtout p. 108 et suiv.) ; mais qu'importe ? la nécessité relative d'un renouvellement dans l'action des conservateurs dignes de ce nom est difficile à contester ; difficile à nier aussi la décadence morale de la masse des populations françaises, retracée dans le tableau très noir, mais, hélas ! trop justifié, qui remplit le premier chapitre de l'ouvrage. Dans le second chapitre, au contraire, *État actuel de l'Église en France*, le pessimisme de l'auteur s'est trop donné carrière ; mais du moins la néfaste influence de certaines lois récentes y est nettement établie en face de certaines illusions plus ou moins sincères. Il faut surtout signaler très expressément à l'attention des hommes sérieux les chapitres qui suivent et qui leur offriront des vues très réfléchies sur les caractères et la méthode de l'action moralisatrice qui s'impose à nous. Je dis « l'attention » et ne veux pas dire davantage. Plus d'une difficulté de détail m'arrêterait à telle ou telle page de ce programme un peu « magistral » au vieux sens du mot. On en soupçonnera quelque chose d'après les brèves indications auxquelles je dois m'en tenir. Le point de départ, c'est l'urgence d'une évolution proprement dite vers la démocratie contemporaine, évolution consacrée par les noms les plus illustres du clergé catholique et imposée par les nécessités les plus évidentes de l'apostolat populaire. Et cette évolution doit être moins dans la théorie que dans « l'action, » dont M. Crestey se fait le chaud prédicateur à la suite des abbés Garnier et Naudet et des vénérables fondateurs de tant d'œuvres de zèle religieux. Mais l'action ne doit pas se séparer de la prudence et de la science ; elle doit avoir sa méthode, sous peine de se confondre avec « l'agitation » inutile et funeste. M. Crestey, fidèle à ses habitudes de ferme dogmatisme, en établit analytiquement les règles et l'orientation, avec un souci très louable du relèvement moral des classes aisées et aussi de l'esprit scientifique dans les travaux religieux et sociaux. Tout cela est à

lire et à examiner de près ; l'ouvrage de M. Crestey s'impose donc à l'étude des hommes spéciaux et des zélateurs d'œuvres populaires. Peut-être y a-t-il lieu de ne pas le conseiller sans réserve aux jeunes membres du clergé, qui doivent presque toujours et presque partout se contenter, en ce qui touche plus ou moins à la politique, d'une action indirecte, résultat des œuvres propres de leur ministère accomplies avec zèle et prudence. Il est aussi à craindre que certaines pages de ce livre ne donnent une idée peu exacte de la valeur intellectuelle des catholiques et du clergé de France. M. Crestey est mal informé sur plus d'un point. Il ne voit, parmi nous, pas un nom, pas une œuvre d'ordre élevé. Au risque de l'étonner fort, j'oserais soutenir, par exemple, que l'histoire éloquente et l'histoire savante n'ont rien de supérieur, dans la France actuelle, à deux noms catholiques, dont l'un appartient au clergé. J'ajouterai même, contrairement à une de ses assertions, que les recherches d'histoire dans les archives locales sont en ce moment très activement poussées sur plusieurs points de nos provinces, et presque partout sous l'impulsion de quelque savant ecclésiastique. Je sais bien que ces travaux sont presque inaperçus du grand public et même du public lettré, surtout à Paris ; mais qu'on s'informe à Berlin !

LÉONCE COUTURE.

JURISPRUDENCE

DROIT CIVIL. — 1. *Théorie et pratique des fondations perpétuelles*, par A. GEOUFFRE DE LAPRADELLE. Paris, Giard et Brière, 1895, in-8 de 476 p., 10 fr. — 2. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par THÉOPHILE HUC. T. VII. *Contrats et obligations* (articles 1101 à 1233). Paris, Pichon, 1894, in-8 de 530 p., 9 fr. — 3. *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie*, par J. LEFORT. T. II. Paris, Thorin, 1894, gr. in-8 de 395 p., 12 fr. 50. — 4. *Traité théorique et pratique de l'assurance en général*, par CH. DE LA PRUGNE. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de IX-342 p., 5 fr. — 5. *Le Homestead, ou l'Insaisissabilité de la petite propriété foncière*, par PAUL BUREAU, avec préface de E. Levasseur. Paris, Rousseau, 1895, in-8 de XII-391 p., 7 fr. 50. — 6. *Le Homestead, le foyer de famille insaisissable*, par LOUIS-A. CORNIQUET. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1895, in-18 de 154 p., 2 fr. 50. — 7. *Droit romain : Du Prodigue. Droit français : Du Conseil judiciaire*. Thèse pour le doctorat, par PIERRE BOUCHEZ. Paris, Giard et Brière, 1894, gr. in-8 de 297 p., — 8. *Chambre du conseil*, par M. BERTIN, 3e éd. par ALPHONSE BLOCH et GEORGES BREUILLAC. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1894, 2 vol. in-8 de 580 et 534 p., 20 fr. — 9. *Étude sur une réorganisation du notariat en France*, par R. HUBSON. Paris, Chevalier-Marescq, 1894, in-12 de IX-121 p., 2 fr.

DROIT COMMERCIAL. — 10. *Répertoire alphabétique de jurisprudence commerciale*, par ÉMILE MUZARD. T. II. Paris, Chevalier-Marescq, 1894, in-8 de 879 p., 15 fr. — 11. *De la Responsabilité des propriétaires de navires et des armateurs*, par LOUIS THIÉBAUT. Paris, Rousseau, 1894, in-8 de 296 p., 7 fr. — 12. *Code de commerce mexicain*, traduit, annoté et précédé d'une introduction, par HENRI PRUDHOMME. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1894, in-8 de LXXXIV-435 p., 8 fr.

LÉGISLATION INDUSTRIELLE. — 13. *Du Louage de services ou contrat de travail*, étude sur les rapports juridiques entre les patrons et les ouvriers employés dans l'industrie, par GEORGES CORNIL. Paris, Thorin, 1895, in-8 de XI-408 p., 8 fr. — 14. *Le Code ouvrier*, exposé pratique de la législation et de la jurisprudence, réglant le travail et les

intérêts des ouvriers et des apprentis, par Louis André et Léon Guibourg. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de viii-560 p., 8 fr.

Droit public et administratif. — 15 *Traité des eaux. Droit et administration*, par Alfred Picard et C. Colson. T. III. *Cours d'eau navigables ou flottables, canaux de navigation*. T. IV, 1re partie. *Irrigations, desséchements, alimentation des communes, assainissement des villes*. Paris, Rothschild, 1893 et 1894, 2 vol. gr.in-8 de 716 et 583 p., 20 fr. et 16 fr. — 16. *Guide pratique de l'administration française*, par A. Andréani. Paris, 1895, in-8 de 756 p., 15 fr. — 17. *Réformes pratiques dans le régime des impôts*, par Édouard Cohen. Paris, 1895, in-12 de xvi-358 p., 3 fr. 50.

Droit civil. — 1. — Notre législation française depuis un siècle s'est ingéniée à tarir toutes les sources de la charité. Un vieux jurisconsulte, Tiraqueau, comptait autrefois jusqu'à cent soixante-sept les privilèges dont jouissaient les œuvres pies; aujourd'hui, ce seraient plutôt cent soixante-sept entraves qu'on pourrait énumérer. Dans un livre bien fait et plein d'érudition, sur *les Fondations perpétuelles*, M. Geouffre de Lapradelle se montre malheureusement un peu trop partisan de toutes ces entraves. Il recherche les moyens par lesquels on peut encore en France faire des fondations, et il n'en trouve plus qu'un seul, qu'il juge d'ailleurs suffisant : le legs sous condition à une personne morale préexistante. Pourquoi seulement à une personne morale et non pas aussi à une personne vivante ? Comparons ces deux exemples : « 1° J'institue mon ami A mon légataire universel, et je le charge de fonder un hôpital dans la ville de N. — 2° J'institue la ville de N ma légataire universelle, à charge par elle de fonder un hôpital. » Dans le premier cas, nous dit-on, la charge de fonder est nulle, parce qu'elle constitue un legs au profit d'une personne morale non encore existante et partant incapable, l'hôpital. Dans le second cas, au contraire, la fondation est valable, parce que le bénéfice de la charge est acquis à la ville de N, tant que l'hôpital n'est pas fondé. Mais cette distinction n'est-elle pas une pure subtilité ? Si la charge est nulle dans le premier cas, elle doit l'être également dans le second, car la ville n'a pas plus de droits que l'ami aux biens destinés par le testateur à la fondation de l'hôpital. Tant que l'hôpital n'existe pas, il est très vrai qu'il ne peut être le bénéficiaire d'un legs — du moins dans notre droit actuel, — mais aussi ce n'est pas à l'hôpital que l'on a légué, c'est à l'ami ou à la ville, et il serait étrange qu'une personne vivante eût moins de capacité pour hériter qu'une personne morale. — Nous avons cru devoir nous arrêter à cette théorie, car elle fait le fond de l'ouvrage de M. Geouffre de Lapradelle. Si elle était acceptée, la liberté des fondations, déjà si restreinte par la loi et par la jurisprudence, serait encore plus étroite qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Mais, en sus de cette première limitation, notre auteur en admet encore d'autres, qui ont pris naissance dans la jurisprudence administrative : d'abord la spécialité des personnes morales, prétendu principe, d'où l'on conclut qu'une fabrique d'église est incapable de recevoir un legs en faveur des pauvres ou pour la fondation d'une école libre; ensuite, la règle de la neu-

tralité, tirée des dernières lois sur l'enseignement : elle tend à interdire aux communes et aux établissements publics l'acceptation de tout legs ayant un caractère religieux: Tout en regrettant qu'un jurisconsulte de la valeur de M. Geouffre de Lapradelle ait appliqué son talent à soutenir de telles thèses, nous devons dire que son ouvrage contient sur tous ces points d'utiles indications.

2. — M. Théophile Huc a fait paraître le septième volume de son *Commentaire du Code civil.* Ce volume est consacré à la première partie du titre des *Contrats et obligations conventionnelles.* La profonde connaissance du droit romain que possède l'auteur trouve ici matière à s'exercer. Mais en même temps qu'il expose très clairement et très exactement, suivant son habitude, les théories traditionnelles, M. Huc a toujours soin d'en montrer l'application dans les choses de la vie moderne. Aux vieux exemples surannés que les professeurs et les auteurs se transmettaient religieusement depuis des siècles, il substitue des faits tirés de la jurisprudence ou empruntés à nos usages actuels. Son commentaire est ainsi plus vivant et plus pratique. Nous signalerons spécialement dans ce septième volume une discussion intéressante sur la théorie de la cause dans les obligations. Toutefois, M. Huc nous paraît dans l'erreur lorsqu'il soutient que la cause se confond toujours avec l'objet de l'obligation. Il cite cet exemple, emprunté aux Institutes de Justinien : « Si quelqu'un promet de commettre un homicide, l'obligation est nulle. » Dans ce cas-là, évidemment, la nullité de l'obligation résulte du caractère illicite de l'objet. Mais il est facile de trouver d'autres hypothèses, même plus usuelles, où cela ne sera plus vrai. Ainsi, quand un homme promet de payer une somme d'argent pour la rémunération d'un acte criminel ou immoral, l'objet de l'obligation, c'est la somme d'argent, chose qui n'a rien d'illicite, et si l'obligation est nulle, c'est parce que sa cause, c'est-à-dire la prestation en échange de laquelle cette obligation a été contractée, est illicite. Ici la cause diffère de l'objet, et c'est le caractère illicite de la cause qui entraîne la nullité. La distinction faite par le Code entre l'objet et la cause des obligations a donc sa raison d'être, et c'est à tort que M. Huc, à la suite de Laurent, prétend qu'elle n'est pas juridique.

3. — Voici encore la suite d'un excellent ouvrage dont nous avons déjà parlé (*Polybiblion*, tome LXX, p. 487) : le *Traité du contrat d'assurance sur la vie,* par M. J. Lefort, avocat à la cour de cassation. Le second volume, qui vient de paraître et qui sera suivi d'un troisième, traite de l'exécution et des effets du contrat d'assurance. M. Lefort connaît à fond la jurisprudence relative à cette matière. Il la critique sur certains points où elle est encore défectueuse, malgré les progrès effectués déjà depuis une trentaine d'années. Il montre notamment qu'on a tort d'appliquer à l'assurance sur la vie certaines règles faites

pour les dispositions à titre gratuit, comme celle qui déclare incapables les personnes non encore existantes à l'époque du contrat : le droit à l'indemnité d'assurance est une créance du bénéficiaire contre la compagnie; or, rien ne s'oppose rationnellement à ce qu'une créance soit subordonnée à la naissance du futur créancier. Les tribunaux, en décidant le contraire, mettent le père de famille dans l'impossibilité de contracter une assurance sur la vie en faveur de ses enfants nés ou à naître. Une autre erreur de la jurisprudence est celle qui considère le bénéfice d'une assurance sur la vie comme une libéralité qui, si elle est faite à un étranger, doit être comptée dans la succession pour le calcul de la quotité disponible, et si elle est faite à un successible, doit être rapportée. Enfin, les questions si délicates que soulève l'assurance entre époux par rapport au régime matrimonial sont traitées par M. Lefort avec une précision, une clarté et une sûreté de doctrine que personne n'avait encore atteintes. Comme nous l'avons déjà dit dans un précédent article, son livre est le plus complet qui ait paru sur l'assurance sur la vie, et dorénavant aucune consultation sérieuse ne pourra être donnée en cette matière sans que ce livre y soit cité

4. — S'il faut des ouvrages scientifiques comme celui de M. Lefort pour les jurisconsultes, il faut aussi des œuvres de vulgarisation et des manuels pour les praticiens : le *Traité théorique et pratique de l'assurance en général*, par M. Ch. de la Prugne, inspecteur d'assurance, rentre dans ce dernier genre. L'auteur a écrit principalement pour les agents, dont il voudrait relever l'instruction technique. A l'étude du contrat d'assurance, il a joint l'exposé de l'organisation administrative des sociétés à primes fixes ou mutuelles. Dans un dernier chapitre, il recherche quel est le rôle de l'État vis-à-vis de ces sociétés et réfute la thèse de ceux qui voudraient que le gouvernement se fît l'assureur de tous les citoyens.

5. — De l'assurance sur la vie on peut rapprocher une institution américaine qu'il est question d'importer chez nous : le *homestead*. De même, en effet, que par l'assurance le père de famille garantit à sa famille un capital qui la préservera de la misère en cas de mort de son chef, de même, par le homestead, ce même père de famille assure à sa femme et à ses enfants un immeuble destiné à leur servir d'asile après lui. Nul ne conteste aujourd'hui les bienfaits de l'assurance sur la vie, qui, elle aussi, nous est venue de l'étranger et qui est encore bien moins répandue en France qu'en Angleterre et en Amérique. Le homestead est-il également bienfaisant, mérite-t-il également d'être naturalisé en France? Tel est, en substance, le problème que l'Académie des sciences morales avait proposé, dans un concours de 1891. M. Paul Bureau, professeur à l'Institut catholique de Paris, qui a obtenu le prix, résout franchement ce problème par la négative. Suivant lui, — c'est l'épi-

graphe de son livre et le résumé de tous ses arguments, — « les lois de homestead aux États-Unis n'ont été conçues que pour les périodes courtes de crise économique et n'ont d'utilité pratique que pendant ces périodes. » C'est, en effet, à la suite d'une crise violente, déterminée par les excès de la spéculation sur les terres, que fut promulguée dans le Texas, en 1839, la première loi de homestead : cette loi mettait à l'abri de la saisie tout lot de cinquante acres de terre servant à l'habitation d'un chef de famille et dont la valeur ne dépassait pas cinq cents dollars. Il n'y eut donc là tout d'abord qu'un remède appliqué à un mal accidentel, et néanmoins le remède fut maintenu après la crise, et ses heureux effets furent si bien constatés que la législation nouvelle ne tarda pas à se répandre dans tous les États de l'Union. A l'heure actuelle, il n'y a plus que cinq États qui n'aient pas admis le principe de l'insaisissabilité de l'habitation : ce sont l'Orégon, la Pensylvanie, le Rhode Island, le Delaware et le district de Colombie. On peut donc dire qu'aujourd'hui l'institution du homestead est à peu près générale aux États-Unis. Pour soutenir que cette institution n'aurait pas en France la même raison d'être, M. Bureau insiste sur les différences existant entre l'état social de l'Europe et celui de l'Amérique : il n'y a pas chez nous, dit-il, de ces crises économiques qui, se renouvelant à des intervalles rapprochés, font sentir dans le nouveau monde le besoin de protéger la population contre les excès du crédit. Cependant M. Bureau ne peut nier la réalité ni l'intensité de cette longue « crise agricole » qui se manifeste depuis vingt ans par une augmentation toujours croissante des ventes forcées et par la dépopulation des campagnes. En admettant, comme il le soutient, que le homestead ne serait ici qu'une digue insuffisante, a-t-on le droit pour cela de dédaigner cette digue? Faut-il nécessairement abandonner à son malheureux sort la petite propriété rurale? Sans doute, l'agriculture, comme tout le reste, doit progresser; sans doute, il est désirable que le paysan devienne plus instruit, plus intelligent et moins routinier: mais, en attendant que ces progrès se réalisent, faut-il négliger un secours qui empêchera peut-être le paysan de succomber ou d'abandonner ses champs? Quoique peu engoué du homestead, M. Bureau n'en a pas moins étudié son sujet avec le plus grand soin et dans les moindres détails. Son ouvrage est complété par trois appendices : dans l'un, il recherche pourquoi l'idée du homestead n'a pas été connue de l'antiquité ni du moyen âge ; les deux autres contiennent des documents sur l'application du homestead aux États-Unis.

6. — Avec M. Corniquet, le homestead retrouve un partisan dévoué et enthousiaste. « Faisons germer sur la terre de France, dit-il, ce grain de blé importé d'Amérique; il fera croître de riches moissons, car il est la suprême réserve de la famille en cas de ruine; il est l'assurance légale contre la misère. » Nous nous plaisons à reconnaître que le petit ouvrage

de M. Corniquet peut, en effet, contribuer, comme l'auteur se l'est proposé, à réhabiliter et à vulgariser le homestead. Il est divisé en deux parties : la première fait connaître l'organisation du homestead en Amérique ; la seconde a pour but de rechercher dans quelles conditions il pourrait être établi en France. Deux propositions tendant à l'établissement du homestead ont été déjà, comme l'on sait, déposées à la Chambre des députés, l'une par M. Léveillé et l'autre par M. l'abbé Lemire. M. Corniquet n'approuve pas entièrement ces propositions. Elles subordonnent l'insaisissabilité du bien de famille à certaines formalités, et M. Corniquet voudrait que cette insaisissabilité fût de droit et assurée par le seul fait de la résidence sur le bien. Mais, en généralisant ainsi l'institution, M. Corniquet est obligé de la restreindre en étendue : il fixe au maximum de 3,000 fr. la valeur de l'immeuble qui serait insaisissable. Nous ne pouvons, quant à nous, admettre ce système : l'insaisissabilité ainsi généralisée paraîtrait dans bien des cas une entrave insupportable et non une protection. Le homestead obligatoire ne tarderait pas à devenir aussi impopulaire que le droit d'aînesse ou la mainmorte féodale.

7. — Le code civil a peu fait pour aider à la conservation du patrimoine des familles, et c'est pourquoi l'on cherche aujourd'hui, par des institutions nouvelles comme le homestead, à rendre à la famille française plus de stabilité. Mais le peu de dispositions de notre code qui tendent à ce but doivent d'abord être maintenues. Au nombre de ces dispositions, il faut compter celle de l'article 513, qui permet de donner un conseil judiciaire aux prodigues. Sous prétexte de libéralisme, de respect de la liberté individuelle, quelques juristes ont demandé l'abrogation de cet article. Nous regrettons que M. Pierre Bouchez, dans sa thèse, d'ailleurs remarquable, sur *le Prodigue, en droit romain, et le Conseil judiciaire, en droit français*, ait adopté cette manière de voir. Il soutient que la prodigalité est avantageuse à la société, parce qu'elle rend des capitaux à la circulation et favorise les industries de luxe. Mais les économistes lui répondront qu'un capital dispersé est presque toujours une force détruite, et les moralistes lui feront observer que les industries qu'encouragent les prodigues sont généralement celles dont la société a le moins besoin. Le fils du duc de Richelieu avait fait, dit-on, 20,000 livres d'économies sur sa pension; son père, indigné, les jeta par la fenêtre. Il eut grand tort ; mais mieux vaut encore que les 20,000 livres aient été perdues que d'avoir été mal employées. La prodigalité a toujours été considérée comme funeste à la société aussi bien qu'à la famille. *Expedit reipublicae,* disait Justinien, *ne quis sua re male utatur*. Quoi qu'il en soit, et sauf cette critique qui ne porte que sur une opinion, la thèse de M. Pierre Bouchez ne manque pas d'intérêt. Dans la partie du droit français, toute la jurisprudence concernant les individus pourvus d'un conseil judiciaire est analysée. Dans la partie du

droit romain, l'auteur distingue nettement les deux systèmes d'interdiction des prodigues qui coexistaient à l'époque classique : l'interdiction prononcée en vertu de la loi des Douze Tables et celle instituée par le préteur à l'exemple de la curatelle des fous. M. Bouchez attribue la découverte de cette distinction à un Allemand, M. Ubbelohde. Quelqu'un de notre connaissance aurait peut-être le droit de dire ici : *Sic vos non vobis*. La même théorie se trouve déjà tout entière dans une thèse de doctorat soutenue à Paris en 1876. Mais qui ne sait que les idées neuves ont souvent besoin de venir ou de revenir d'Allemagne pour se faire accepter en France ?

8. — En matière de procédure civile, nous avons à signaler la nouvelle édition, donnée par deux magistrats des cours de Paris et de Lyon, MM. Bloch et Breuillac, de l'ouvrage bien connu de Bertin sur la *Chambre du conseil*. Cet ouvrage a eu déjà deux éditions du vivant de l'auteur, la première en 1853 et la seconde en 1856; mais il demandait à être complété, surtout à cause des nouvelles attributions qui ont été conférées à la Chambre du conseil par des lois récentes, notamment par celle du 27 février 1880 sur l'aliénation des valeurs mobilières appartenant à des mineurs, par les lois de 1884 et de 1886 sur le divorce, par celle de 1893 sur la séparation de corps, et quelques autres encore. A peine esquissée par les codes, la juridiction de la Chambre du conseil s'est développée d'elle-même dans la pratique. Elle a surtout pour objet la protection des incapables. En attendant que le législateur en détermine plus exactement la compétence et la procédure, l'ouvrage de Bertin, revisé et amplifié par MM. Bloch et Breuillac, restera le guide indispensable des magistrats et des hommes d'affaires pour tout ce qui regarde cette juridiction spéciale.

9. — Quoique notaire, M. Hurson, dans son *Étude sur une réorganisation du notariat en France*, se montre partisan d'une refonte complète de l'institution notariale. Pour lui, la loi de ventôse an XI, base de l'institution, n'a rien de commun avec l'arche sainte. En cela nous l'approuvons, tout en lui faisant observer cependant que la loi de ventôse n'a guère fait que constater les usages anciens, et que, de son propre aveu, les notaires d'autrefois valaient bien ceux d'aujourd'hui. Parmi les réformes qu'il propose, quelques-unes seraient certainement très bonnes. Mais, en général, il obéit à la tendance actuelle, qui est de restreindre toujours la liberté des fonctionnaires publics et de les placer de plus en plus sous la dépendance du gouvernement. Par exemple, M. Hurson supprimerait toutes les études rapportant moins de 12,000 francs, et il accorderait à chaque notaire le droit d'instrumenter seul dans une circonscription déterminée. Le notaire s'imposerait ainsi au client, comme le juge de paix au justiciable. Serait-ce un bien ? Nous ne le croyons pas. Le notaire doit être un homme de confiance, et la confiance

ne se commande pas ; elle implique la liberté du choix chez celui qui l'accorde.

Droit commercial. — 10. — Sous le titre de *Répertoire alphabétique de jurisprudence commerciale*, M. Émile Muzard, avocat à la cour d'appel de Paris, vient de publier la table alphabétique de toute la collection du *Journal des tribunaux de commerce*. C'est une œuvre de compilation, mais qui n'en exigeait pas moins chez l'auteur une connaissance approfondie du droit. Sous chaque mot les sommaires d'arrêts sont rangés dans un ordre méthodique, et quelques-uns de ces mots, tels que *Faillite*, *Société*, ont l'importance d'un véritable traité sur la matière. Ajoutons que l'exécution matérielle de l'ouvrage, imprimé chez Plon, et édité par Chevalier-Marescq et Cie, ne laisse rien à désirer.

11. — M. Louis Thiébaut, docteur en droit, ayant eu à s'occuper, comme avocat agréé au tribunal de commerce de Rouen, de nombreuses affaires maritimes, a mis à profit les recherches qu'il a faites à l'occasion de ces affaires pour composer un traité *De la Responsabilité des propriétaires de navires et des armateurs*. Ce sujet présente un très grand intérêt, en raison surtout des progrès accomplis dans la construction des navires et des sommes énormes qu'exige actuellement l'industrie maritime. Les causes susceptibles d'engager la responsabilité des propriétaires de navires sont nombreuses ; M. Thiébaut les passe toutes en revue. Il examine ensuite les différents moyens par lesquels cette responsabilité peut être atténuée, sinon supprimée. Enfin, il étudie la ressource suprême que la loi laisse au propriétaire pour se dégager : l'abandon du navire et du fret, ressource illusoire quand le navire représente à lui seul plus qu'une fortune. M. Thiébaut, à la suite de chacun des chapitres de son livre, cite de nombreuses décisions de jurisprudence ; mais il estime, peut-être à tort, dans sa préface, que « le lecteur lui saura gré d'avoir évité de surcharger le texte de notes et de renvois ; » son ouvrage n'eût que gagné à être mis en corrélation avec les auteurs qui ont déjà traité le même sujet.

12. — La traduction du *Code de commerce mexicain*, qui vient de paraître dans la *Collection des codes étrangers*, a pour auteur M. Henri Prudhomme, substitut du procureur de la République à Lille, à qui l'on doit déjà les traductions des codes de commerce espagnol, chilien et argentin. Le code de commerce mexicain ne date que de 1889 ; il est plus développé que le code espagnol de 1885, qui lui a, en beaucoup de points, servi de modèle ; il ne comprend pas moins de quinze cents articles. La plupart de ces articles, dans la traduction de M. Prudhomme, sont accompagnés de renvois aux articles correspondants du code de commerce français ou d'autres codes étrangers.

Législation industrielle. — 13. — Il n'y a pas longtemps qu'on s'est aperçu que les rédacteurs du code civil avaient presque complètement

laissé de côté le plus usuel des contrats, celui qui intéresse le plus grand nombre, le contrat de travail. Le chapitre du code consacré à ce contrat, appelé louage de services, ne comprend que deux articles, dont l'un a été abrogé en 1868. M. Georges Cornil, dans le livre dont nous allons parler, donne de ce laconisme l'explication suivante : « La suppression des corporations, maîtrises et jurandes venait de transformer radicalement le régime du travail, et l'on ne soupçonnait pas encore, lors de la rédaction du code civil, l'importance que devait acquérir le louage de services, grâce non seulement à l'établissement du régime de la liberté, mais aussi au prodigieux développement de l'industrie pendant le XIXe siècle. » Il est certain, en effet, qu'autrefois toute la législation sur le régime du travail était dans les règlements des corporations et des métiers. La Révolution ayant fait table rase de ces règlements, les rapports juridiques des ouvriers avec leurs patrons n'ont plus été régis que par le principe général de la liberté des conventions. Tandis que la plupart des autres contrats étaient soumis par le code civil à de nombreuses dispositions, le contrat de travail est resté abandonné aux usages locaux et aux stipulations des parties, et l'inconvénient de cet état de choses est d'autant plus grand que ce contrat est bien rarement constaté par écrit : il en résulte que toutes les fois qu'une contestation s'élève entre un patron et un ouvrier, le juge se trouve bien embarrassé; il est en présence d'allégations contradictoires non justifiées, et l'absence de règles légales lui laisse le plus complet arbitraire. C'est sans doute cette insuffisance notoire de nos lois qui a déterminé la Faculté de droit de Paris, en 1892, à mettre au concours, pour le prix Rossi, une étude sur le louage de services. Le prix a été partagé entre deux mémoires, dont l'un avait pour auteur M. Hubert Valleroux, et l'autre M. Georges Cornil. Ce dernier vient de publier son travail sous le titre : *Du louage de services ou contrat de travail*. M. Georges Cornil, dans cet ouvrage, étudie à fond, tant au point de vue juridique qu'au point de vue économique, les rapports que le contrat de travail établit entre le maître et le domestique, l'ouvrier et le patron, l'employé et l'employeur. Après avoir déterminé les conditions de validité du contrat, il examine les restrictions qui ont été apportées par la loi, dans les différents pays, à la libre convention des parties, par la réglementation du travail des femmes et des enfants dans les manufactures, par la limitation de la journée de travail des adultes et par l'établissement d'un jour de repos hebdomadaire. En général, M. Georges Cornil se montre partisan d'une certaine intervention de l'État dans les rapports du capital et du travail. On lui a même reproché des tendances socialistes : mais son sens juridique nous paraît l'avoir suffisamment préservé de tout excès de ce côté-là. Sur la question des salaires, notamment, sa doctrine n'est pas autre que celle de Léon XIII dans l'encyclique *De conditione opificum*. Sur le principe

de la responsabilité civile du patron, il se rallie à l'opinion qui considère cette responsabilité comme dérivant du contrat, mais il montre que les partisans de ce système en ont singulièrement exagéré les conséquences en faveur de l'ouvrier. Bref, dans toutes les controverses que soulève le contrat de travail, M. Cornil cherche de bonne foi la solution la plus juridique, sans parti pris, sans aucune prévention. Son livre mérite d'être recommandé à tous ceux qui veulent étudier ces questions avec sérénité et en dehors des polémiques ardentes, qui ne servent trop souvent qu'à les envenimer.

14. — Le *Code ouvrier* de MM. Louis André et Léon Guibourg s'adresse aussi à ceux qu'intéressent théoriquement et pratiquement les relations du capital et du travail, mais c'est un ouvrage plus pratique que doctrinal. Toute la législation industrielle et ouvrière y est résumée avec clarté et précision. On y trouve d'abord l'étude du contrat de travail en général, puis de ses différentes espèces : contrat d'apprentissage, louage de services, louage d'industrie. Une seconde partie contient l'exposé de toutes les mesures prises par nos lois dans l'intérêt de la classe ouvrière : protection de l'industrie nationale, écoles professionnelles, organisation du conseil supérieur et de l'office du travail, médailles et récompenses décernées aux ouvriers, réglementation du travail dans les manufactures, réparation des accidents survenus aux ouvriers, régime légal des associations ouvrières, sociétés coopératives, syndicats professionnels, sociétés de secours mutuels, caisses de retraites, etc. Enfin une troisième partie est consacrée aux conflits résultant du travail. Ces conflits peuvent être de deux sortes, d'ordre individuel ou d'ordre collectif. Pour les premiers, il y a la juridiction des prud'hommes et, à son défaut, celle des juges de paix et des tribunaux. Pour les conflits collectifs, autrement dit les coalitions et les grèves, on a fait récemment une loi, celle du 27 décembre 1892, qui a pour but de fournir des moyens de conciliation : MM. André et Guibourg donnent le commentaire de cette loi. Sur tous les sujets dont il traite, leur livre sera un manuel fort commode à consulter dans la pratique.

Droit public et administratif. — 15. — La police des cours d'eau, la réglementation des rivières et des canaux, ce qu'on appelle en général le régime des eaux, est une des branches importantes du droit public, et les quatre gros volumes dont se composera le *Traité des eaux* de M. Alfred Picard ne seront pas de trop pour englober toutes les matières qui rentrent dans ce vaste sujet. C'est aussi, comme on sait, une des parties où la législation française est le plus défectueuse ; il y faudrait un code au moins aussi étendu que le code forestier, et au lieu de cela on n'a que quelques textes épars dans le code civil, dans d'anciennes ordonnances et dans quelques lois spéciales. La pratique administrative et la jurisprudence du Conseil d'État ont dû combler ici les nombreuses

lacunes de la législation. Nul n'était donc mieux placé et plus compétent pour écrire un traité du régime des eaux que M. Alfred Picard, inspecteur général des ponts et chaussées et président de la section des travaux publics au Conseil d'État; il n'est pas besoin de dire que ces titres assurent à son ouvrage une haute autorité devant toutes les juridictions. Les deux premiers volumes, qui ont paru en 1890, traitent des eaux pluviales et souterraines et des petits cours d'eau non navigables ni flottables. Le troisième volume est consacré aux cours d'eau navigables ou flottables et aux canaux. Il s'ouvre par un intéressant exposé de la constitution de notre réseau de navigation. Les détails historiques abondent d'ailleurs dans tout le cours de l'ouvrage, notamment en ce qui concerne la propriété et la domanialité des grands cours d'eau, les anciens règlements de navigation, l'établissement et l'existence légale des usines, les anciennes concessions de canaux, etc. Le quatrième volume, pour lequel M. Alfred Picard s'est adjoint comme collaborateur M. C. Colson, ingénieur en chef et maître des requêtes au Conseil d'État, sera divisé en deux parties : dans la première, qui vient de paraître en même temps que le troisième volume, il est traité des irrigations, des étangs, des marais, des eaux servant à l'alimentation, de l'assainissement des villes. La seconde partie du quatrième volume, non encore publiée, traitera du régime des eaux maritimes. En raison de la multiplicité des sujets dont il s'occupe, cet ouvrage s'adresse à un public relativement nombreux. Il ne peut manquer de prendre place dans les bibliothèques administratives, mais il se recommande aussi tout spécialement aux propriétaires d'usines, et il sera pour les avocats un guide sûr et bien renseigné sur toutes les questions relatives à la propriété ou à la jouissance des eaux et aux entreprises d'irrigation.

16. — Le *Guide pratique de l'administration française*, par M. Andréani, chef de division à la préfecture des Alpes-Maritimes, embrasse aussi un grand nombre de questions, puisqu'il s'étend, dit l'auteur, « à tout ce qui, de près ou de loin, touche à l'administration. » Et en France, qu'est-ce qui ne touche pas à l'administration? Le but que s'est proposé M. Andréani, dans cet ouvrage, est à coup sûr excellent : c'est, en classant toutes les matières administratives par ordre alphabétique, d'indiquer rapidement, pour chaque affaire, les lois et règlements qui la régissent, les pièces à fournir, les formalités à remplir. Comme idéal, c'est parfait. L'exécution peut-être ne répond pas toujours complètement au programme; il nous paraît que certains articles sont bien sommaires et auraient exigé quelques développements de plus. Nous citerons notamment les articles *Affouage*, *Assistance judiciaire*, *Contributions*, etc. Reconnaissons cependant que, tel qu'il est, ce dictionnaire des choses administratives peut déjà rendre de réels services. Voulez-vous savoir, par exemple, quelles conditions il faut remplir pour devenir gendarme;

vous n'avez qu'à ouvrir le volume au mot *Gendarmerie*, et vous voyez qu'il faut : 1° Être âgé de vingt-cinq ans au moins et de quarante ans au plus ; 2° avoir au moins la taille de 1m66 ; 3° avoir servi activement sous les drapeaux pendant trois ans ; 4° savoir lire et écrire correctement ; 5° justifier d'une bonne conduite soutenue. — Vous voilà fixé !

17. — Une question qui malheureusement est d'un intérêt plus général que celle des conditions requises pour devenir gendarme, c'est celle de savoir quels impôts nouveaux nous aurons à payer l'année prochaine. Puisqu'il est de règle que chaque année doit apporter comme étrennes au contribuable français de nouvelles charges, il serait à souhaiter que nos législateurs voulussent bien prendre en considération les excellents conseils que leur donne M. Édouard Cohen dans son livre intitulé : *Réformes pratiques dans le régime des impôts*. M. Cohen estime que notre système d'impôts peut être largement amélioré sans qu'il soit nécessaire de le transformer radicalement. Il insiste d'abord, et avec combien de vérité ! sur la nécessité de limiter les dépenses publiques à l'indispensable, de réduire le rôle du gouvernement, de renoncer à cette fausse conception de l'État-Providence, qui est déjà du socialisme et qui conduit directement au socialisme absolu. Non content d'avoir posé les principes généraux, M. Cohen recherche en détail quelles sont les dépenses publiques qui pourraient être réduites ; il indique en particulier les dépenses de l'instruction primaire, qu'on pourrait très bien laisser à la charge des communes. Puis, examinant les diverses sortes d'impôts qui nous grèvent, il en montre les avantages et les inconvénients. Ses conclusions tendent à la suppression des impôts indirects, qui augmentent le prix des choses de première nécessité, et à compenser cette suppression par une transformation de la contribution mobilière, par la taxation de la rente et des fonds d'État étrangers et par une surélévation des droits sur l'alcool. En somme, tout cela n'est pas très neuf. Mais M. Cohen a le talent d'exposer avec clarté ces questions fiscales, dont personne ne peut se désintéresser à l'heure actuelle, et son livre peut être lu, non seulement avec utilité, mais avec agrément.

MAURICE LAMBERT.

SCIENCES ET ARTS

Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, von Dr CLEMENS BAEUMKER. 4er Band AVENCEBROLIS *Fons vitae*. Munster, Aschendorff, 1895, in-8 de XXII-358 p. — Prix : 13 fr. 50.

Le *Polybiblion* a déjà annoncé les deux premiers fascicules qui devaient entrer dans ce volume. M. le docteur Baeumker vient de compléter cette publication, accueillie avec tant de faveur dans le monde des philosophes et des érudits. Le nouveau fascicule qui vient de paraître

renferme les deux derniers livres du *Fons vitae* d'Avencebrol, traduits de l'arabe au XIIIe siècle par Dominique Gondissalvi. Nous avons maintenant dans son entier une édition critique de ce grand ouvrage souvent cité par les scolastiques. M. Baeumker nous donne en même temps la préface qui doit être reportée en tête du volume et où il expose les difficultés qu'il a éprouvées et la manière dont il les a écartées.

Il existe quatre exemplaires du *Fons vitae*. Le plus ancien est celui de la Bibliothèque nationale de Paris; celui de la Bibliothèque Mazarine est plus récent. Puis vient l'exemplaire de la Bibliothèque Colombine en Espagne et celui de la Bibliothèque d'Erfurt. Ces manuscrits ont entre eux d'assez nombreuses différences. M. Baeumker ne serait pas parvenu à fixer la véritable lecture d'une manière certaine, s'il n'avait eu en outre à sa disposition plusieurs extraits ou abrégés. Il a trouvé notamment un utile secours dans une traduction en hébreu conservée à la Bibliothèque nationale.

On voit combien cette publication a exigé d'efforts et de minutieuse patience. Mais aussi on voit avec quel soin elle a été préparée et quelle autorité elle mérite. Puisque M. le docteur Baeumker a résolu de consacrer ses loisirs à ces travaux un peu ingrats, mais si utiles, nous souhaitons qu'il entreprenne maintenant la publication de quelques-unes de ces grandes œuvres du moyen âge dont la connaissance exacte est si importante pour l'appréciation des doctrines scolastiques, et dont l'ignorance des copistes, parfois même les préjugés d'école, ont souvent altéré le texte.

D. V.

Les Professions et la société en Angleterre, par MAX LECLERC. Paris, A. Colin et Cie, 1894, in-12 de XIII-294 p. — Prix : 4 fr.

C'est au nom de l'École libre des sciences politiques et sous la haute inspiration de son directeur, M. Boutmy, que M. Leclerc a entrepris une sorte d'enquête sur l'éducation en Angleterre, dont il nous donne le complément, après avoir commencé par traiter des « classes moyennes et dirigeantes, » dans un premier volume, publié il y a une année à peine. Ce qui a frappé le jeune et sagace écrivain, en essayant de bien comprendre la vie anglaise, ce n'est point que tout est parfait chez nos voisins et qu'il n'y a qu'à épuiser les formules de l'admiration; c'est qu'ils ont des qualités particulières nécessaires au succès et que, ces qualités nous faisant défaut, non seulement nous ne grandissons pas, mais nous dépérissons tous les jours, faute de vigueur physique et d'énergie morale. Les caractères nous manquent. Nous faisons des guerres coloniales, mais point de colonisation ; nous avons des explorateurs héroïques, mais que personne ne suit ; et, à l'intérieur, nous assistons à la banqueroute avouée de l'instruction généralisée sans éducation. De sorte que les mêmes mesures ont produit les résultats les plus différents. « En Angle-

terre, on a répandu, avec l'instruction, l'éducation morale. En France, au contraire, on a cultivé l'intelligence des enfants, mais on a négligé de leur apprendre à se conduire. Nous avons perdu l'action morale qui seule est efficace pour faire d'un instructeur un éducateur, parce que nous avons perdu la foi dans les forces morales. Nous avons cru qu'il suffisait de comprendre : il faut sentir ; qu'il suffisait de savoir : il faut agir. » Et encore les nouvelles générations, pour lesquelles on a fait tant de sacrifices financiers, comprennent-elles et savent-elles ? C'est une question bien douteuse et que la statistique de la proportion d'illettrés parmi les conscrits ne semble pas résoudre favorablement.

Individuellement, les Anglais sont-ils beaucoup meilleurs que nous ? Leurs vices, pour être moins publics, sont-ils moins nombreux et moins profonds ? C'est un problème que M. Leclerc n'étudie pas. Il se borne à montrer comment la nation sait utiliser ses forces vives et les renouveler perpétuellement par une éducation rationnelle. Et il passe en revue toutes les carrières, toutes les professions, commerce, agriculture, justice, armée, marine, administration, religion, sciences et lettres, montrant le recrutement normal de chacune et le parti pratique que les jeunes gens peuvent en tirer, utilisant ainsi l'instruction spéciale que leurs parents leur ont donnée. Une seconde partie traite de la vie économique de l'Angleterre, tant au dedans qu'au dehors, et des mœurs et des idées, avec l'examen nécessaire des rapports entre les classes. Enfin, la religion, et les phases diverses par lesquelles elle a passé depuis le XVIe siècle pour aboutir à la liberté de conscience aussi complète que possible, termine cette enquête privée, qui a sur les documents officiels un avantage inappréciable, c'est que les conclusions n'en sont point absentes.

M. Leclerc n'hésite pas à dire tout haut comment l'Angleterre a pu, depuis deux siècles, se transformer par une évolution matérielle et morale. Son expansion extérieure nécessaire a triomphé de la routine ; et, depuis cent ans, le scepticisme des classes dirigeantes et l'atonie des classes dirigées a fait place à une intense vie intérieure, dans laquelle la parole ardente de Wesley a réveillé l'âme populaire, tandis que le mouvement d'Oxford a vivifié l'anglicanisme, qui s'était desséché au service des riches et des puissants. « A travers toutes les crises politiques et sociales, l'Anglais a conservé le respect des choses sacrées et le besoin d'écouter l'homme de Dieu ; il a su fonder la tolérance sans porter atteinte à la foi. » Une morale utilitaire, en admettant même qu'on l'eût haussée jusqu'à l'idée du bien public et du culte de l'humanité, finit toujours par s'épuiser et par ne toucher personne. Ayant repoussé ces chimères, c'est parce que l'Angleterre a gardé intact le sentiment religieux qu'elle a conservé la volonté et le pouvoir d'agir. Que nous sommes loin de ces mœurs et de ces idées ! Et que faudrait-il faire en France pour y ramener le pays ?

G. Baguenault de Puchesse.

L'Homme-singe et les précurseurs d'Adam en face de la science et de la théologie, par Fr. Dierckx, S. J. Bruxelles, Schepens; Paris, Retaux, 1894, in-8 de 124 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le R. P. Dierckx n'est point évolutionniste, et c'est d'autant plus son droit qu'il combat l'évolution très principalement par des considérations d'ordre scientifique. Comme l'indique le titre de sa brochure, c'est exclusivement en vue de l'origine de l'homme qu'il examine la question. Sa critique a certes beau jeu quand il détaille la fameuse généalogie fabriquée de toutes pièces par Haeckel, et dans laquelle l'imagination du professeur d'Iéna a au moins autant de part que sa science. Dans l'examen des considérations en faveur de l'évolution tirées de la paléontologie, l'auteur a soin de montrer leur insuffisance, ainsi que les énormes lacunes parmi les faits constatés sur lesquels on l'appuie ; de là, passant aux arguments de M. de Mortillet pour prouver la réalité du fameux anthropopithèque emprunté par lui aux imaginations de Haeckel, le P. Dierckx, se fondant sur les faits et les constatations établis depuis lors, en fait lumineusement ressortir l'entière inanité. — Ce n'est pas avec un moindre succès que le savant religieux développe, sur le terrain de l'anatomie et de la physiologie, les raisons de fait qui tendent de plus en plus à faire évanouir l'hypothèse d'un intermédiaire, d'un lien de transition entre l'organisme humain et une forme animale antérieure quelconque. Quand il en arrive à envisager la question au point de vue théologique, le R. P. Dierckx se montre assurément plus sympathique aux adversaires de l'évolution appliquée au corps de l'homme qu'à ses partisans. Contre Saint-Georges Mivart, contre le R. P. Leroy, il s'appuie de l'autorité du R. P. Monsabré et du cardinal Gonzalez. Toutefois il ne va pas aussi loin que les RR. PP. Knabenbauer et Corluy qui, au nom de l'interprétation des textes, repoussent comme hétérodoxe toute extension de l'hypothèse évolutionniste à l'homme, même considéré seulement dans son organisme. Plus prudent, il estime qu'il convient, sur une question aussi délicate, d'user de réserve tant que l'Église ne se sera pas prononcée, les arguments invoqués ne s'imposant pas tous avec la clarté de l'évidence; ce qui n'empêche que, jusqu'à plus ample informé, il estime sage de s'en tenir, pour la création du premier couple humain, au sens littéral de la Genèse.

Très substantiel, très étudié et très sagement raisonné, l'opuscule du R. P. Dierckx sera lu et consulté avec fruit par tous ceux qu'intéresse le problème des origines de l'homme. Jean d'Estienne.

Grafologia di Cesare Lombroso. Milan, Ulrico Hœpli, 1895, in-16 de 246 p. et 470 fac-similés. — Prix : 3 fr. 50.

Après une courte introduction, qui est un résumé de l'histoire de la graphologie, l'auteur divise son livre en deux parties : I. « L'écriture des

individus normaux. » — II. « L'écriture des individus anormaux. » Cette classification des matières nous avertit que nous n'aurons pas affaire à un traité proprement dit, mais à une application des données graphologiques aux études spéciales qui ont fondé le grand renom du physiologiste italien. La première division, cependant, est un exposé sommaire comprenant une psychologie de l'écriture, une interprétation des signes particuliers ou généraux et un coup d'œil sur les résultantes. M. Lombroso, tenant pour acquises les bases du système de Michon, et montrant un goût prononcé pour les œuvres de M. Crépieux-Jamin, a mis largement ces dernières à contribution, en limitant son apport personnel — intuitif par endroits — à l'examen « caractérologique » de nombreux fac-similés d'un grand intérêt. Ce n'est là visiblement qu'un exposé préparatoire, destiné à rendre intelligible aux non initiés ce qui sera dit dans la deuxième division, où réside la visée essentielle du livre.

Viennent ensuite cinq chapitres sur l'écriture des *malades*, des *fous*, des *hommes de génie*, des *criminels* et des *hypnotiques*. Ici, la haute compétence de l'auteur peut se donner libre carrière, et notre attente ne sera point déçue. Toutefois, la première de ces études marque trop de modestie, empruntée qu'elle est, presque en son entier, au livre *l'Écriture et le caractère;* mais le chapitre suivant, beaucoup plus original, comprend des monographies fort instructives de la folie, de l'épilepsie, de la paralysie générale, éclairées par le double jour des révélations graphiques et des observations issues de la clinique de l'auteur. Les autographes de cet ordre sont considérables en nombre, souvent des plus curieux, et les perspectives qu'ils ouvrent sur les mystères et les fragilités de notre organisme cérébral sont de celles qui font rêver. Rien n'est plus intéressant que de suivre notamment huit transformations successives d'une même signature depuis l'invasion d'une crise jusqu'à son complet déclin. Et ceci nous conduit, sans transition aussi marquée qu'on pourrait le croire, à l'écriture des hommes de génie, très documentée, laquelle, nous dit le savant docteur, « participe souvent du fou et du criminel, » — nouvelle confirmation du dicton antique et réfutation d'une thèse qui attribue au génie une haute harmonie des facultés et du « graphisme. » Le lecteur passe ensuite en revue, dans une étude toute personnelle, les particularités le plus souvent relevées dans les catégories si diverses des criminels, mais en constatant que, même dans le giron de chacune d'elles, s'il y a des caractérisques fréquentes, il n'en existe pas d'essentielles et d'absolues. Pourrait-il d'ailleurs en être autrement? En égrenant la longue et lugubre série de signatures qui est là sous nos yeux, en gravissant cette voie scélérate qui, jalonnée par les Carrier, les Robespierre et les Marat, s'élève des bas-fonds des Lacenaire et des Cartouche jusqu'aux trônes de Philippe II et de Catherine de Médicis, on ne peut oublier combien sont variables les rapports entre l'acte réputé coupable et les

penchants de celui qui le commet. Aux mobiles déterminants des méfaits la science contemporaine a naguère ajouté ceux qui dérivent de la suggestion. Ce n'est cependant pas à ce point de vue qu'un dernier chapitre traite de l'hypnotisme, son objet visant ici une démonstration expérimentale qui rend visibles les transformations de l'écriture à mesure que se modifie, sous une influence quelconque, notre personnalité.

En résumé, ce livre est utile à plusieurs points de vue : il contribuera à la vulgarisation d'une science trop négligée en Italie depuis le Bolonais Baldo, qui fut, au XVIIe siècle, un précurseur de l'abbé Michon ; il rendra plus apparents les liens qui attachent cette branche à l'arbre de la biologie ; il ajoutera enfin une autorité de plus — et non des moindres — à la longue et brillante liste de celles dont la graphologie pourrait se couvrir s'il lui fallait d'autres témoignages que son évidence même et ses preuves réitérées. L. V.

BELLES-LETTRES

Contes pour les bibliophiles, par Octave Uzanne et A. Robida. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1895, gr. in-8 de IV-230 p., avec de nombreuses illustrations dans le texte et hors texte en noir et en couleurs. — Prix : 25 fr.

En lisant cette série de contes fantastiques et humoristiques, dans lesquels se donne carrière une érudition de haute fantaisie, plusieurs se demanderont sans doute où doivent aller leurs préférences. Nous ne trancherons pas cette embarrassante question. Notons d'abord que *les Romantiques inconnus* s'offrent comme une étonnante plaisanterie bibliophilique que l'amateur novice pourrait peut-être prendre au sérieux, s'il n'était averti qu'il se trouve en présence d'un simple jeu d'esprit et d'imagination voisin du tour de force. Il en est de même du *Carnet de notes de Napoléon Ier* et du *Roman franco-japonais*. Quant à *l'Héritage de Sigismond* (auteur : M. Robida), c'est l'histoire peu ordinaire assurément d'un collectionneur qui s'imagine avoir trouvé le moyen de s'approprier une bibliothèque richissime en se posant en prétendant vis-à-vis de la légataire, vieille fille fort laide, qui entretient depuis longtemps, comme une sorte de feu sacré, la haine, motivée d'ailleurs, de tout ce qui sent le bibliophile et la bibliophilie. Elle repousse d'abord avec éclat le malavisé; puis, de guerre lasse et voulant se venger, elle finit par consentir à un mariage. L'aventure, qui jusque-là prête à rire, se termine par la mort foudroyante du nouvel époux, déçu dans ses espérances.

Nous ne saurions tout citer et analyser; nous devons encore cependant une mention spéciale à *Poudrière et bibliothèque*, épisode joliment esquissé des temps révolutionnaires, et surtout aux *Histoires de momies*, que M. Uzanne a plaisamment qualifiées de « récits authentiques. » Ces

véridiques choses macabres ont pour théâtres l'Allemagne et l'Égypte, deux pays aussi dissemblables que possible.

Dire que toutes ces pages, d'un « bibliophilisme » capiteux, sont irréprochables ou du moins inoffensives, il n'y faut pas songer. On trouve là, en effet, des détails fort peu édifiants, notamment dans *l'Enfer du chevalier de Kérhany* et *les Estrennes du poète Scarron*. Ces compositions nous apparaissent comme des taches dont l'œuvre eût facilement pu se passer. Nous en conclurons que seuls les lettrés grisonnants se permettront sans danger cette lecture, après quoi ils devront mettre le volume sous clef. — L'illustration fait grand honneur à M. Robida qui, une fois de plus, a donné la mesure de son talent primesautier et original.

E.-C. Gaudot.

Les Héros et les héroïnes d'Homère, par A.-Ed. Chaignet. Paris, Hachette, 1894, in-8 de vi-295 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il y a des choses vieilles de vingt-cinq et de trente siècles qui ont le don de conserver une impérissable jeunesse. Nul ne s'étonnera, si après tant d'autres M. Chaignet n'a pas voulu jouir en solitaire de son admiration pour les plus beaux et les plus grands caractères créés par Homère, d'autant que l'auteur de l'*Histoire de la psychologie des Grecs* apporte dans l'appréciation des chefs-d'œuvre littéraires la même compétence et la même finesse que dans la discussion des systèmes philosophiques. « Mon objet propre, nous dit-il, est de faire sentir à tous ceux qui ont le goût de la vraie poésie la fraîcheur de vie, la fleur de grâce, le charme éternel, l'inimitable perfection des personnages les plus poétiques de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. »

Au premier rang, ce qui ne laisse pas de surprendre, apparaît ici Hélène. Est-ce parce qu'elle incarne « le type vivant et parfait de la beauté, pour laquelle les Grecs eurent toujours un culte ? » Est-ce parce que « chez la femme l'élément humain, l'élément universel est plus grand que chez l'homme, » ce qui fait que dans la littérature les figures féminines nous intéressent davantage? Douce et tendre à tous, Hélène rachète d'ailleurs par la sincérité de ses aveux la faute qu'elle a commise, et que les dieux ont punie si sévèrement sur la famille et la cité de Priam.

Il y a une part incontestable d'originalité dans les réflexions que suggère à M. Chaignet le caractère d'Achille. Les qualités les plus nobles et les plus hautes s'allient dans le jeune héros à deux faiblesses bien propres à diminuer notre admiration. D'une part, les emportements de sa colère ne connaissent ni bornes ni mesure ; de l'autre, son cœur est plein d'un orgueil immense. Aussi « tous ses desseins, toutes ses menaces avortent et se retournent contre lui jusqu'au jour où il reconnaît son erreur, vaincu par les choses, ou plutôt s'inclinant sous la main

des dieux qui les mènent. » Mais est-il légitime d'ajouter à ce propos que, pour le Grec comme pour le moderne, « la grande maîtresse de la vie, la plus noble directrice et inspiratrice de l'âme, c'est la douleur? »

Hector, qui n'a rien de la fougue impétueuse d'Achille, personnifie « le devoir simplement et noblement accompli, le sacrifice réfléchi, calme et résigné, pour l'honneur, le droit et la patrie. » Aussi, lorsqu'il tombe, toutes nos sympathies vont à cette victime innocente et tragique du destin.

Le célèbre épisode de Nausicaa n'est pas interprété avec moins de bonheur. Les rêves de la jeune fille, l'affection discrète qui naît dans son cœur en présence d'Ulysse, les expressions charmantes dont elle se sert pour la cacher et la révéler tout ensemble, tout laisse dans l'imagination du lecteur une séduction ineffaçable.

L'Ulysse de Sophocle et des tragiques ne mériterait guère les éloges que M. Chaignet décerne à l'Ulysse d'Homère, « âme toujours maîtresse d'elle-même, avide de richesses, féconde tantôt en artifices ingénieux, tantôt en ruses redoutables : mais chez lui l'esprit seul est oblique, le sentiment reste droit. »

Dans un dernier chapitre, à Andromaque, nature délicate et tendre, frappée dans ses plus chères affections par une destinée particulièrement cruelle, M. Chaignet oppose Pénélope, la femme prudente et fine, calme et forte, surtout constante et fidèle, qui a l'expérience de la vie et sait triompher des difficultés d'une situation embarrassante entre toutes.

L'ouvrage aurait pu recevoir sans peine de multiples additions : Nestor, Ajax, Hécube, Télémaque, pour ne citer que quelques noms, avaient quelque droit à figurer dans une étude sur les héros et les héroïnes d'Homère. Mais l'auteur s'est souvenu de la recommandation de La Fontaine :

> Loin d'épuiser une matière,
> On n'en doit prendre que la fleur.

Je lui reprocherais plutôt d'être tombé à son insu dans certaines répétitions, et d'avoir appliqué à la civilisation de l'âge héroïque telle et telle page d'une inspiration toute contemporaine. Dans son ensemble, ce livre est l'œuvre d'un lettré qui, pour mettre à la portée du lecteur français les pensées d'Homère, tantôt les traduit avec une fidélité éloquente, tantôt les résume et tantôt les développe, au risque, ainsi qu'il le remarque lui-même, d'étendre et d'affaiblir, précisément en les prolongeant, l'intensité et la profondeur de l'émotion esthétique. Heureux qui peut tout savourer dans le texte original! Mais combien comptons-nous encore de vrais hellénistes ?

C. Huit.

Génie et métier, par H. Parigot. Paris, Colin et Cie, 1894, in-18 de xv-328 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un livre que l'Académie française a couronné l'an dernier (*Le Théâtre d'hier*, Voir *Polybiblion*, t. LXX, p. 430), M. Parigot, un débutant, se posait résolument en adversaire du théâtre libre, du naturalisme, du symbolisme, et de ce qu'on a appelé le droit à la pièce mal faite. M. H. Becque en hurla de douleur dans le *Figaro* ; mais le règne de M. H. Becque est passé. Ces vieux classiques au contraire, on a beau les tuer : ils reparaissent toujours. Ils ont la vie aussi tenace que ces fameuses vipères que Mme de la Fayette coupait en morceaux pour en faire du bouillon. Ce sont eux cette fois, non plus seulement ceux d'hier, les Augier, les Dumas, que M. Parigot remet hardiment sur l'affiche. C'est Corneille avec *Polyeucte*, Rotrou avec *Saint-Genest*, Racine avec *les Plaideurs*, Molière avec *l'École des femmes*, Regnard et Beaumarchais. Seulement il cherche à en rajeunir l'étude : il veut en faire, comme il est juste, la critique dramatique plutôt que la critique littéraire, c'est-à-dire analyser chez ces hommes de génie — ou d'esprit — ce qui est la part du « métier. » Grande chez Corneille, témoin les *Examens* de ses pièces et l'admirable architecture de *Polyeucte*, insuffisante chez Rotrou qui, procédant trop d'instinct, ne trouva que des beautés de détail, cette part du métier devient prédominante et confine à l'art chez Regnard, Beaumarchais et Scribe. A cause de leur habileté et aussi de leur bonne humeur, M. Parigot a pour ces trois dramaturges la même joviale amitié que pour Labiche. C'est qu'à force d'étudier la technique du théâtre, il en vient à une tendresse pour le vaudeville que j'avoue trouver excessive, malgré la précaution qu'il prend de présenter le vaudeville comme l'armature nécessaire de la comédie de mœurs : ce qui est une idée ingénieuse, mais contestable.

Une minutieuse étude des *Manuscrits originaux de « Diane de Lys » et du « Demi-Monde »* permet à M. Parigot, en surprenant M. Dumas dans son travail intime, et en notant les efforts et les tâtonnements de sa pensée, de démontrer encore victorieusement aux psychologues et aux esthètes d'aujourd'hui que le respect et la connaissance du mécanisme dramatique est la seconde condition pour se vouer au théâtre, le « don » étant la première.

J'aime moins un *Dialogue des morts* qui termine le volume, et où le grossier réalisme est combattu par un procédé dangereux. La seule conclusion à tirer de l'aventure du trio Pierre-Sabine-Robert, c'est en effet que le moyen de séduire une femme n'est pas de faire du roman naturaliste, mais de parler fleurs, étoiles, honneur, d'avoir un bel uniforme et, s'il se peut, une blessure.... La remarque n'est pas neuve, et il est si facile de la retourner contre l'idéalisme !

Ce volume, moins important que le précédent, et un peu inégal, sera

u avec intérêt parce qu'il est sérieusement fait, avec plaisir parce qu'il est généralement écrit avec esprit. Venant non d'un vieillard démodé comme M. Sarcey, mais d'un jeune, il est la preuve que « l'école du bon sens » ne veut décidément pas mourir. GABRIEL AUDIAT.

Figures contemporaines. Ceux d'aujourd'hui. Ceux de demain, par BERNARD LAZARE. Paris, Perrin, 1895, gr. in-18 de xv-277 p. — Prix : 3 fr. 50.

Vous rappelez-vous les dessins de Gill dans *la Lune?* Grands et petits hommes du jour défilaient à tour de rôle, spirituellement dessinés par le crayon irrévérencieux de ce gamin de Paris, qui savait si bien saisir au vol le ridicule de chacun. Les lestes croquis de M. B. Lazare sont du même genre : d'ironiques caricatures dont le *Figaro*, l'an dernier, amusait ses lecteurs le dimanche, et dont l'auteur a formé un assez piquant album. Mais la préface avec son apologie de la critique dogmatique et son hymne à la haine, cette féconde vertu des vieux âges, promettait autre chose. Donc *Ceux d'aujourd'hui*, ce sont tous, ou peu s'en faut, des grotesques. M. B. Lazare, qui a le pied de nez très rapide, a du moins le sens très juste pour voir les ridicules de nos marchands de lettres. Il est vrai que leurs verrues sont généralement assez grosses pour que le mérite à les signaler soit un peu amoindri. Mais quoique cette férocité à la Barbey d'Aurevilly apparaisse comme trop voulue, cela fait toujours passer un bon moment de voir fustiger les puissants de la littérature : M. Zola, révolté de son état, qui n'exerce plus; M. Richepin, capitan bon garçon et âme candide ; M. Daudet, méridional adroit répandant sur Dickens pillé son bagout de tambourinaire; M. Catulle Mendès, confit et pervers, petit-fils de Florian; M. Armand Silvestre, vieux colonel qui raconte d'épaisses gaudrioles en citant de l'Horace, et qui joue de la flûte à ses moments perdus; M. Brunetière, myope et têtu; M. J. Lemaître, coiffant la perruque du clown pour faire oublier le bonnet du professeur; M. Pailleron, tenant bureau d'esprit et se fournissant chez la portière de Henri Monnier; M. Paul Desjardins, âme de bedeau, apôtre unique et rare, qui n'a pas d'idée fixe, qui n'a même pas d'idées du tout; M. Theuriet, de forestier passé confiseur; M. Jean Aicard, poète pour distributions de prix et inaugurations solennelles; M. Sully-Prudhomme, qui nous a privés d'un excellent polytechnicien, sans nous doter d'un grand poète; M. Haraucourt, ou le *Conciones* vivant; M. Halévy, cuisinier adroit, sachant le goût du public et faisant argent tantôt à tutoyer Vénus, tantôt à pleurer patriotiquement les tristesses de l'*Invasion*, tantôt à revêtir la soutane de *l'Abbé Constantin*.... Et il y en a encore bien d'autres malignement égratignés, quoique avec moins de cruauté : tels MM. de Vogüé, Bourget et Loti.

Je ne verrais pas trop de mal à ce jeu d'écolier narquois, non dépourvu

de verve, si M. B. Lazare n'avait des indulgences ou même des tendresses singulières, mais significatives. L'indulgence émoussait déjà l'ironie, quand il s'agissait de MM. Barrès, Huysmans, Jean Lorrain, Péladan ; et cela mettait un peu en défiance. Mais conspuer M. Sully-Prudhomme pour mettre M. Henri de Régnier à sa place, n'admirer comme poète que M. de Hérédia (sans doute il n'était pas encore de l'Académie), MM. Léon Dierx, Mallarmé, Moréas, Verlaine, Rodenbach, Laurent Tailhade, de Guerne et Gustave Kahn, sortir ses épithètes les plus enthousiastes pour MM. Rosny, Ajalbert, Chevassu, Paul Adam, Mirbeau, de Wyzewa, Schwob et Francis Poictevin, en d'autres termes, systématiquement démolir *Ceux d'aujourd'hui* pour exalter *Ceux de demain*, est-ce faire de la critique ou de la camaraderie? Et si l'on exalte tous ceux de demain sans distinction, ironistes, sceptiques, symbolistes, mystiques, anarchistes, décadents de toute couleur, sans d'ailleurs énoncer soi-même aucune doctrine, quel droit a-t-on de s'appeler dogmatiste?

A cause de cela, ce livre futile, écrit d'ailleurs d'un style alerte, coloré, presque point du tout déliquescent, n'est pas sans intérêt. On y voit l'état d'âme de *Ceux de demain*. Sous le byzantinisme des formes cet état d'âme est très simple ; c'est une vanité exaspérée, un appétit violent de gloriole qui fait tous ces « individualistes : » le mal d'Érostrate à l'état suraigu. Seulement, comme l'homme est un être sociable, et qu'il faut toujours en revenir aux cénacles pour se faire un peu de réclame les uns aux autres, le mot de passe entre eux, c'est : révolte.... On se révolte contre la société, contre la morale, contre la science, ou simplement contre la prosodie : chacun fait ce qu'il peut. Mais on est un révolté, c'est l'essentiel, pour avoir les honneurs du *Figaro* et des livres de M. Bernard Lazare.

GABRIEL AUDIAT.

Lettres de Peiresc, publiées par PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE. Tomes IV et V. Paris, Imp. nationale, 1893 et 1894, 2 vol. in-4 de IV-615 et VIII-821 p. (*Collection des documents inédits sur l'histoire de France.*)

Les trois premiers volumes de cette précieuse correspondance nous avaient donné les lettres adressées aux frères Dupuy, et forment une première série de physionomie bien distincte. Ceux-ci offrent beaucoup plus de variété. Le tome IV renferme les lettres adressées, de 1630 à 1632, à l'antiquaire Boniface Borrilly, qui possédait un des plus riches cabinets de la Provence; de 1631 à 1637, à l'humaniste Jean-Jacques Bouchard, qui habitait alors l'Italie, vivant au milieu de la cour romaine, fréquentant la bibliothèque des Barberini et celle du Vatican ; et de 1626 à 1637, au philosophe Pierre Gassendi, le futur professeur au Collège de France. Le tome V contient la correspondance échangée de 1610 à 1637 avec Denis Guillemin, prieur de Roumoules, au diocèse de Riez, puis de Belgentier, au diocèse de Toulon, protonotaire du Saint-

Siège apostolique, dévoué de toute son âme à la famille Fabri, et traité par tous ses membres comme l'enfant de la maison; de 1627 à 1637, avec l'helléniste Léon Holstenius, de Hambourg, converti au catholicisme et bibliothécaire des Barberini, à Rome; enfin, de 1623 à 1637, avec l'archéologue Claude Menestrier, chanoine franc-comtois, qu'il ne faut pas confondre avec son parent, le jésuite lyonnais, auteur de nombreux ouvrages héraldiques.

C'est dire que toutes les espèces d'érudition trouvent ici leur place. Il y en a pour tous les goûts. Aimez-vous l'histoire naturelle? Vous trouverez çà et là de curieuses expériences sur les images produites au fond de la rétine dans les yeux d'un grand nombre d'animaux; des observations *de visu* sur l'éducation des caméléons; et pour peu que vous soyez attirés par les récits étranges et extraordinaires, vous ne lirez pas sans un intérêt palpitant les discussions engagées au sujet de ce pâtre espagnol qui, étant tombé sur un buisson d'aubépine, avait gardé des épines dans le corps, lesquelles épines avaient germé et produit un prunellier portant fleurs et fruits! — Préférez-vous les vases de vieil argent à godrons ou les escuellons de bronze antique? les monnaies romaines impériales ou les anciennes marques de poids de balances? les inscriptions lapidaires? les manuscrits grecs? la bibliographie pure? les détails ignorés d'histoire littéraire ou d'histoire locale?.... Quelles que soient vos préférences, vous serez satisfaits; soyez sûrs que vous trouverez là de l'imprévu et de l'inédit.

Chemin faisant, je m'arrête moi-même où, suivant le vieux proverbe latin, *trahit sua quemque voluptas*, et je découvre qu'un certain « bon homme de la Chesnée, » ou mieux, sans doute, de la Chesnaye, grand dénicheur d'inscriptions, doit être ajouté, parmi les curieux du XVIIe siècle, sur les listes des *Mémoires* de l'abbé de Marolles et du *Dictionnaire* de M. Bonnaffé; qu'un certain Du Chat entreprit, en 1632, une édition gréco-latine de Galien, qui n'est citée par aucun bibliographe; que le poète Saint-Amant eut une entrevue avec Galilée à l'archevêché de Sienne, en 1634; qu'Antoine Godeau avait été domestique de l'éminentissime cardinal duc de Richelieu (chose ignorée de tous les biographes, qui le savaient seulement auteur de poésies dédiées au cardinal), avant d'être nommé évêque de Grasse; que les circonstances précises de la mort du cardinal de Bérulle n'ont pas été très exactement rapportées par ses historiens; que l'académicien Bachet de Méziriac, après avoir reçu en 1632 une visite de Gassendi, fut l'objet de félicitations toutes spéciales du cardinal Barberini, en 1633, à propos de sa *Vie d'Ésope;* qu'on offrit à Gaffarel, vers la même époque, la charge fort importante de bibliothécaire de Saint-Marc;.... mais il faut bien que je laisse au lecteur le plaisir de faire lui-même d'autres découvertes du même genre.

Ce qui m'a le plus frappé, du reste, dans ces nouvelles lettres de Pei-

resc, ce sont les preuves matérielles, qu'on y rencontre à chaque pas, des qualités morales de l'excellent antiquaire, de son exquise bonté pour les hommes et pour les bêtes, de son inépuisable serviabilité pour tous les travailleurs, fussent-ils ses émules, de son esprit de conciliation, de son horreur de la chicane. Aussi ne ménage-t-il pas ceux qui se disputent : « J'ai été tout le jour si assassiné, écrira-t-il à Dom Guillemin, que je n'ay peu vous escrire comme je désiroys des désordres de l'assemblée du clergé, où il s'est joué des rolles incroyables de perfidie qui seroient de trop longs discours, comme les pouilles de lavandières de cez évesques les uns contre les aultres, et jusques aux démantys formels de l'évesque d'Apt à l'archevesque.... » Mais lorsqu'il peut intervenir lui-même pour apporter la paix, le ton change : « Je prends un plaisir extrême, écrit-il à l'irascible Holstenius, de voir cesser toutes matières de malentendu entre gents qui peuvent tous contribuer quelque chose au service du public, quoyque les uns ne puissent faire office que de pionniers, lorsque les aultres font office de bons soldats et de capitaines, estant besoing d'avoir des uns et des aultres pour la nécessité de la société humaine. » Et lorsqu'il entreprend de réconcilier Holstenius et Suarez : « Je ne doubte pas que vous n'ayez un très grand subject de vous plaindre de son humeur trop jalouse et trop haultaine, mais si nous n'exercions jamais nos bons offices qu'envers des personnes bien dignes, nous n'y aurions pas tant de mérite envers Dieu, qui faict du bien aux meschants, comme le soleil leur communique sa lumière aussy bien qu'aux bons.... Je ne considère jamais ce qu'il y a de blasmable en une personne quand il est question de lui faire du bien, ains s'il y aurait rien de recommandable, comme quand les Italiens disent qu'il faut cueillir la rose et laisser l'épine. Il faut blasmer ce qu'il y a de blasmable, et tascher de le couvrir tant qu'il est possible, et qu'il n'est pas nécessaire de le faire aultrement. Je trouve que comme c'est une espèce de participation aux actions divines que de faire plaisir et des bons offices à quelqu'un, ce n'en est pas une moings digne que de pardonner à ceux qui par infirmité ou aveuglement s'oublient de leur debvoir envers nous, estant certain que si tous ceux qui manquent à leur debvoir envers Dieu cognoissoient la grandeur divine et l'énormité de leur faulte, ils s'en abstiendroient.... Pour moy, je ne me suis jamais repenty d'avoir faict du bien à aulcun, quelque ingratitude que j'y aye rencontré, l'ayant prins par forme de mortification et chastiment de mes propres infirmitez en aultres choses.... » Je voudrais citer cette lettre tout entière : mais il y a quatre pages sur ce ton. N'est-ce pas qu'elle est touchante et nous dispose bien en faveur du vieux savant? C'est le même Holstenius à qui il avait envoyé, en le priant de les garder, des manuscrits grecs qu'on lui avait donnés par-dessus un marché d'antiquailles. Holstenius voulait les lui rembourser, et il lui écrivait au moins pour la seconde fois : « Je

vouldrois qu'ils fussent plus dignes de vous au centuple.... mais pour l'honneur de Dieu, ne me parlez plus de remboursement de chose que je vous ay déjà dict avoir eu gratis par-dessus le marché de ce que j'ay retenu pour moy. Et ne vous mettez point en peine de m'en rien renvoyer : je seray trop payé et trop satisfait quand vous aurez accepté ce peu que je vous ay envoyé aussy librement que, de bon cœur, je le vous ay desdié.... » Voilà l'homme. Je pense que ces quelques passages donneront envie de lire sa prose.

Les notes de M. Tamizey de Larroque sont beaucoup moins nombreuses dans ces deux volumes que dans les trois précédents. Cela est tout naturel. La plupart des personnages et des faits qu'on rencontre ont été déjà cités sous d'autres aspects dans les lettres aux frères Dupuy : c'est là qu'il faut aller chercher les principaux commentaires. Je signalerai cependant, dans le tome IV, le curieux parallèle que notre excellent collaborateur établit entre le texte même des lettres à Borrilly, et l'édition qu'avait jadis donnée de la plupart d'entre elles Fauris de Saint-Vincent, dans le *Magasin encyclopédique*. Il y a vraiment des éditeurs, et j'en connais quelques autres, qui prennent des libertés fort grandes avec les manuscrits qu'ils ont entre les mains. Non seulement Fauris élaguait, ce qui est excusable, mais il ajoutait des passages entiers de sa propre composition, et lorsqu'il lisait mal, il transformait à sa guise. Il y a surtout un mot qui revient assez souvent sous la plume de Peiresc, et qui a donné lieu à des méprises assez réjouissantes : c'est le mot *bizarre*. Peiresc, adoucissant le *z* à la provençale, prononçait et écrivait *bigearre*. Fauris de Saint-Vincent n'a jamais pu saisir le sens de ce mot, et le prenant pour *bigarré*, il a construit avec lui des phrases invraisemblables. Quant à trouver matière à reprendre quoi que ce soit dans les notes de M. Tamizey de Larroque, j'en dirai très franchement mon sentiment. Lorsque les dents de la critique, se trouvant en présence d'un érudit tel que lui, doivent s'exercer sur quelques milliers de notes, ce qui était le cas des volumes précédents, elles trouvent par-ci par-là de rares parties faibles à limer : lorsqu'il n'y en a plus, comme ici, que quelques centaines, cela lui devient impossible.

J'ai hâte maintenant de recevoir le sixième volume, qui contiendra les lettres de Peiresc aux principaux personnages de sa propre famille.

René Kerviler.

HISTOIRE

Madagascar et les Hova. *Description. — Organisation. — Histoire*, par J.-B. Piolet, ancien missionnaire. Paris, Ch. Delagrave, 1895, in-8 de 283 p., avec carte en couleur par le R. P. Roblet. — Prix : 5 fr.

Madagascar. I. *L'Ile et ses habitants.* II. *La Dernière Guerre franco-hova (1883-1885)*, par G. Humbert, capitaine breveté d'infanterie de marine.

Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1895. In-8 de 166 p., accompagné de cartes topographiques. — Prix : 4 fr.

— En présentant l'ouvrage du R. P. Piolet à la Société de géographie, M. Grandidier, membre de l'Institut, disait que c'était le plus complet et le plus exact qui ait été fait sur Madagascar. Nous n'avons rien à retrancher ni à ajouter à cet éloge décerné par le plus savant des explorateurs de la grande île africaine. En effet, sous un aspect modeste, ce volume renferme les documents les plus précieux pour quiconque s'intéresse aux événements qui se préparent et à la mise en valeur par la colonisation de notre nouvelle possession d'outre-mer. La partie la plus originale est certainement celle qui est consacrée à l'exposé de l'état social des Hova, cette peuplade mystérieusement venue de la Malaisie pour imposer son joug tyrannique aux habitants primitifs de Madagascar; rien de plus compliqué que cet amalgame de races vaincues avec une race supérieure totalement différente comme caractères physiques et moraux. Il y a là des problèmes à peine résolus dont l'étude attentive s'impose à ceux qui devront, après la conquête, utiliser les forces vives de la population indigène et tirer tout le parti possible de la main-d'œuvre locale. Il faudra évidemment toucher d'une main très légère aux institutions existantes et ménager avec soin les susceptibilités légitimes des habitants, quels qu'ils soient. Tout cela est fort bien indiqué par le R. P. Piolet. Il expose aussi fort bien et avec une louable impartialité la délicate question des religions; tout en faisant la part des convictions respectables qui ne manquent pas parmi les ministres des diverses sectes protestantes, il se montre justement sévère à l'égard de ceux qui ont couvert du masque d'un prosélytisme religieux vraiment excessif les plus inavouables intrigues politiques. Certes, les agents anglais ont encouru de graves responsabilités, mais nous ne saurions leur en vouloir de leurs violences, puisqu'elles ont forcé la main à nos timides gouvernants et nous ont amenés à l'obligation d'imposer enfin le respect de nos droits. Nous allons avoir une grande tâche à remplir pour exploiter notre colonie tout en moralisant un peuple malgré tout digne d'intérêt et capable de civilisation. Les conseils que donne l'auteur à ce sujet sont excellents, et il est bien désirable qu'ils soient suivis. Nous craignons qu'en haut lieu on n'en reconnaisse pas toute l'importance; le passé nous fait craindre pour l'avenir, et nous serions agréablement surpris si nous assistions enfin à la mise en pratique de cette théorie bien simple, qu'on ne peut faire de bonne colonisation sans moralisation, ni de bonne moralisation sans religion.

— M. le capitaine Humbert connait bien la grande île africaine qui fixe en ce moment l'attention de l'Europe; mais il ne se borne pas à faire part de ses observations personnelles ; il puise dans les archives de la marine et utilise les publications les plus récentes. Son but est de

renseigner les officiers du corps expéditionnaire en les faisant profiter des connaissances acquises par leurs prédécesseurs et par les explorateurs; c'est donc surtout au point de vue militaire que se place l'auteur. Il a judicieusement divisé son volume en deux parties dont les titres indiquent suffisamment l'objet. Dans la première, il décrit l'aspect géographique de Madagascar; la climatologie, avec des indications d'hygiène pratique; la population; le gouvernement et l'administration hova; l'armée hova. Dans la seconde, il raconte sommairement la campagne de 1883-1885, dont les résultats ont été à peu près nuls, mais qui a servi du moins à nous éclairer sur les difficultés de l'entreprise dans laquelle, cette fois, nous nous engageons résolument. Tout en s'abstenant prudemment de toute appréciation critique, l'auteur fait le plus grand éloge du caractère du regretté amiral Pierre : « Sa perte, dit-il avec raison, était irréparable. » Il aurait pu ajouter, s'il n'avait été retenu par sa discrétion professionnelle, que, comme son ami et émule Courbet, il était mort de l'écœurement que lui avaient fait éprouver la platitude et la mesquinerie du gouvernement français. Une carte générale de l'île et des cartes topographiques des localités où se sont produits des engagements facilitent l'intelligence du texte. A la fin du volume, on trouve un vocabulaire franco-malgache, dressé d'après les indications de M. Suberbie, concessionnaire des mines d'or de la côte occidentale, puis des renseignements sommaires sur les monnaies, les poids et les mesures usités dans le pays. COMTE DE BIZEMONT.

Mémoires et souvenirs (1789-1830). *La Révolution, l'Empire et la Restauration*, par EDMOND BIRÉ. Paris, Retaux, 1895, in-8 de VII-311 p. — Prix : 4 fr.

Les Mémoires forment une des branches les plus vivaces, les plus fertiles de notre littérature. Ils se suivent, pour ainsi dire sans interruption, de Joinville à nos jours, et jamais peut-être il n'en a paru avec une aussi grande abondance que depuis quelque temps. Ce sont les derniers venus dont M. Edmond Biré nous parle dans ce volume, avec le style charmant et la clarté d'exposition qui lui sont propres. Il nous entretient d'abord du célèbre cardinal Maury, d'après sa correspondance diplomatique et ses Mémoires mis au jour par Mgr Ricard. Une publication de la *Société d'histoire contemporaine* lui offre ensuite la *Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles,* durant l'émigration. Là nous sommes en plein dans la phase révolutionnaire. Une autre publication de la même Société le ramène à cette époque, non plus parmi les émigrés, mais en pleine chouannerie; ce sont les Mémoires si curieux de Michelot Moulin. Rien de plus émouvant que le récit de son évasion du fort de Joux. C'est un pendant aux tentatives de l'aventureux baron

de Trenck. A la vie de Michelot Moulin M. Biré mêle celle de Frotté, sur qui M. de la Sicotière, dont nous déplorons la mort récente, a écrit un si beau livre. Un autre Vendéen, le général Poirier de Beauvais, a aussi fourni des pages d'un grand intérêt à M. Biré. Là nous voyons éclairci le singulier épisode du prétendu évêque d'Agra.

Avec les *Mémoires d'une inconnue*, — elle ne l'a pas été longtemps, — nous nous trouvons toujours dans la période révolutionnaire, mais c'est d'un tout autre côté. Mme Cavaignac — dont le mari, affreux émule de Carrier et de Lebon, fut créé comte par Napoléon, — nous montre une aristocrate jacobine. L'Empereur, objet de son culte, nous apparaît dans l'analyse du livre *Napoléon intime*, et nous le retrouvons dans les Mémoires de la duchesse d'Abrantès, dont M. Biré nous donne ce qu'on pourrait appeler la quintessence. Avec la duchesse de Gontaud, les Mémoires de Chateaubriand, ceux du chancelier Pasquier, ceux du baron Hyde de Neuville et les *Souvenirs* du baron de Barante, qui occupent tour à tour le séduisant critique, nous pénétrons dans l'histoire de l'Empire et de la Restauration.

M. Biré a le talent de faire, en quelques feuillets, parfaitement connaître les œuvres dont il parle, d'en mettre en évidence les parties les plus saillantes, à ce point qu'on croirait avoir lu l'ouvrage même dont il offre si bien de vifs reflets. Quand le personnage est trop célèbre, a été l'objet de trop d'études, pour qu'il veuille tenter un portrait vingt fois exécuté, M. Biré trouve un autre moyen d'intéresser le lecteur. Ainsi, ayant à parler des *Mémoires d'outre-tombe*, il nous fait voir, preuves en main, que Chateaubriand, accusé d'être peu véridique, montre au contraire une remarquable exactitude dans la manière dont il rapporte les faits. Ainsi encore, ayant à s'arrêter au livre *Napoléon intime*, preuves en main toujours, M. Biré contredit les assertions trop apologétiques de M. Arthur Lévy. M. Biré aime, et avec raison, que l'orthographe des noms soit scrupuleusement observée, qu'il n'y ait point d'erreur dans l'énoncé des dates, point d'incertitude dans les allégations. Aux qualités du critique il joint celles de l'historien.

On lit avec tant de plaisir et de profit les livres de M. Biré, qu'en fermant ce volume, on pourrait avoir un regret. N'aurait-il pas pu l'augmenter de quelques autres notices analogues, jadis écrites par lui dans divers journaux et périodiques où elles sont un peu perdues? Th. P.

Histoire de mon temps. *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier, de l'Académie française. Deuxième partie, *Restauration*, in-1824-1830, tome VI. Paris, Plon et Nourrit, 1895, gr. in-8 de 485 p. — Prix : 8 fr.

Le sixième volume des *Mémoires du chancelier Pasquier* vient de paraître; est-il besoin d'ajouter qu'il n'offre pas moins d'intérêt que les

cinq premiers ? Nous dirions même volontiers qu'il en offre davantage ; car la période qu'il embrasse est plus importante peut-être : c'est l'histoire du dernier règne de la monarchie légitime, des efforts faits pour la sauver, et de la déplorable rupture entre la branche aînée des Bourbons et la France.

Quand le volume s'ouvre, c'est la mort de Louis XVIII, qui avait tant fait pour dissiper les tristes préjugés répandus contre sa famille. Charles X lui succède en 1824, et dans les premiers jours il est acclamé. Le Roi est mort ! Vive le Roi ! c'est encore et toujours le vieux cri français. La bonne grâce du nouveau Souverain charme les cœurs et apaise bien des inimitiés. Malheureusement la lune de miel est courte, et tout en reconnaissant les qualités de cœur du prince, l'opinion s'alarme de certaines tendances qu'une presse hostile s'attache à dénaturer et à exagérer. M. Pasquier lui-même paraît subir l'influence des préjugés du temps contre l'ingérence cléricale — le mot n'est pas nouveau — et la toute-puissance de la Congrégation. Depuis lors, le beau livre de M. de Grandmaison a fait justice de bien des légendes accréditées dans ce temps. Mais en 1826 et 1827 ces légendes étaient considérées comme vraies, et servaient de thème aux polémiques des journalistes et aux luttes parlementaires et électorales ; certaines imprudences pouvaient leur donner prétexte. Lorsque M. de Villèle succomba en 1827, le ministère qui lui succéda, celui de M. de Martignac, crut devoir se défendre du soupçon de cléricalisme et les mesures qu'il adopta dans cette pensée créèrent entre le Roi et lui un abîme qui ne se combla pas, malheureusement. Quels que fussent la sagesse de sa politique intérieure, qui cherchait à calmer les esprits et à faire l'apaisement, les succès de sa politique extérieure qui consacrait l'émancipation de la Grèce et préparait dès lors une alliance franco-russe, Charles X le supportait, mais ne le soutenait pas. Il le vit tomber sans regret et s'adressa à l'homme qui avait été son compagnon d'exil et jouissait depuis longtemps de ses sympathies, le prince de Polignac ; il voyait en lui le restaurateur des droits de la monarchie, amoindris par la Charte et sacrifiés par M. de Martignac. On sait le reste, et comment ce prétendu relèvement de l'autorité royale aboutit à la chute du trône. Ce qu'on savait aussi, mais ce que les Mémoires du chancelier mettent dans un jour éclatant et sinistre, plus peut-être que cela n'avait été fait encore, c'est la lamentable faiblesse des auteurs des ordonnances, c'est le fatal concours de circonstances qui a déterminé et comme forcé une révolution dont au début personne ne voulait, et qu'ont tant regrettée plus tard la plupart de ceux qui l'avaient faite. Le Roi comptait sur ses ministres, et M. de Polignac comptait sur un secours surnaturel. On se battait à Paris, et l'on jouait au whist à Saint-Cloud. Et plus tard, quand la cohue parisienne vient, à Rambouillet, signifier au vieux Roi sa déchéance, personne ne lui donne le conseil de résister, et, comme di-

sait Bonaparte au 10 août, de balayer toute cette canaille! On sort de cette lecture absolument navré.

Le volume se termine par le récit du procès des ministres, récit authentique s'il en fut, puisque l'auteur y était un des principaux acteurs, récit qui met en relief et la fermeté prévoyante de M. Pasquier et la présomptueuse incapacité de Lafayette. Nous n'avons, en terminant, qu'à exprimer un regret, c'est que le chancelier se soit arrêté là et n'ait point appliqué au règne de Louis-Philippe, qu'il avait si bien vu, cette abondance de renseignements, cette fermeté de jugement, cette impartialité lumineuse qu'il a portées dans l'histoire de l'Empire et de la Restauration.

M. DE LA ROCHETERIE.

La Diplomatie française et la ligue des neutres de 1780 (1776-1783), par PAUL FAUCHILLE. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de XI-619 p. — Prix : 10 fr.

L'Académie des sciences morales avait à juger, en 1892, un concours sur le sujet suivant : L'histoire du droit des neutres et son introduction dans le droit moderne de l'Europe. Les premières pages de cette histoire nous font remonter au XIIIe siècle, les dernières nous conduisent jusqu'au traité de Paris de 1856. Le mémoire couronné par l'Académie se divisait en trois parties : la première et la troisième, composées par un professeur de la Faculté de droit de Bordeaux, M. Charles de Boeck, et traçant à grands traits la préface et l'épilogue; la seconde, où le sujet lui-même, c'est-à-dire la reconnaissance du droit des neutres par les principales puissances européennes, était développé avec les plus amples détails par M. Paul Fauchille, docteur en droit. C'est cette dernière partie qui a été publiée en volume ; dédiée au célèbre professeur et publiciste de Martens, elle nous offre un travail d'érudition et d'histoire diplomatique en même temps qu'une étude de droit maritime et international.

Vergennes a été l'inventeur de la ligue des neutres, le premier auteur de la réaction européenne contre les prétentions despotiques de l'Angleterre en fait de navigation et de commerce maritime. En même temps qu'il contribuait à fonder en face d'elle les États-Unis, il détruisait sans guerre le système du Nord, c'est-à-dire la coalition politique et économique des États de l'Europe septentrionale contre les maisons de Bourbon et de Hapsbourg. Il réussit, non sans efforts pénibles et sans déconvenues partielles, à faire adopter son règlement du 26 juillet 1778 sur la liberté du commerce des neutres en temps de guerre, à La Haye, à Stockholm, à Copenhague; particulièrement bien secondé par le duc de la Vauguyon qui nous apparaît ici, en face des Hollandais, comme un négociateur de premier mérite.

L'œuvre était politique autant que commerciale, car elle aboutissait à

l'isolement de l'Angleterre. Défensive entre les mains de Vergennes, elle devint offensive ou tout au moins menaçante, et se transforma en véritable ligue par l'accession de la Russie. Catherine II désirait non seulement protéger son commerce, mais faire accepter à Londres sa médiation entre les belligérants et par là devenir l'arbitre de l'Europe. Elle rendit sa célèbre déclaration du 7 mars 1780, suivie elle-même de conventions avec la Suisse et le Danemark, puis les Pays-Bas et le Portugal. Si cette ligue ne produisit point tous les effets qu'on en devait attendre, si la Russie, la première, ne lui donna qu'une sanction imparfaite et si l'on ne rédigea point de code international de la neutralité, la France, aidée de la Russie, en d'autres termes l'initiative patiente de Vergennes, secondée par le génie à la fois pratique et théâtral de Catherine II, fit alors poser et reconnaître par les puissances européennes les principes fondamentaux du droit maritime moderne.

M. Fauchille a puisé les principaux éléments de son exposé aux archives des affaires étrangères de France, dans la correspondance de Vergennes avec les ministres ou chargés d'affaires en Hollande, en Suède, en Danemark et en Russie. Il a également recueilli dans ces divers pays de précieuses informations. Les preuves ne laissent rien à désirer ; leur développement fait parfois languir le récit, mais elles jettent une lumière complète sur un des événements les plus gros de conséquences, en somme, pour la vie internationale des peuples modernes. L. P.

Notices historiques sur la Révolution dans le département de l'Eure, par L. Boivin-Champeaux. Évreux, Ch. Hérissey, 1894, 2 vol. in-8 de 530 et 442 p.

Ce titre est beaucoup trop modeste et (c'est le seul reproche que nous ferons à M. Boivin-Champeaux) rend mal le contenu du livre. Il faudrait lire : *Histoire de la Révolution dans le département de l'Eure ;* car, après des remarques générales où se dégage un esprit historique de premier ordre, viennent des détails infinis, sans nombre, méticuleux, qui font revivre, comme par enchantement et par une sorte de résurrection, tous les traits, même les plus petits, d'une époque aussi mouvementée.

Ajoutons que rien n'égale le charme du style. Ce n'est ni la louange ni le réquisitoire, c'est une suave harmonie où tous les tons se fondent, et permettent cependant qu'on les reconnaisse, si on le veut, au passage, étant soigneusement enchâssés dans l'ensemble, et en même temps parfaitement distincts dans leur particulier.

Au début, il faut remarquer avec quel soin sont mis en relief les personnages qui vont jouer dans l'Eure, et plus tard à Paris, un rôle de premier ordre, Buzot et les deux Lindet par exemple, et avec quel soin non moins grand du dépouillement de tous les cahiers du bailliage

d'Évreux jaillit la note caractéristique, car l'auteur a rangé le fruit de ses recherches dans huit chapitres, qui en forment pour ainsi dire toute la synthèse : l'impôt, la corvée, la gabelle, les aydes, la milice, les droits féodaux, la justice et l'Église.

Puis, à la suite des députés, nous partons pour Paris, et c'est de là, pour ainsi dire, que M. Boivin-Champeaux écrira l'histoire, appelant à sa barre les auteurs des désordres de Vernon, créant et organisant le département de l'Eure, examinant le rôle de Buzot à la Constituante puis à la Législative, ou celui de l'évêque constitutionnel Lindet à la tête de son clergé de l'Eure. Aucun détail de la crise agricole, industrielle et religieuse, de la chute de la monarchie, du procès du Roi, de sa condamnation, de sa mort, de la Révolution qui l'a précédée et qui la suit, rien ne lui échappe, et c'est à l'aide de l'aveu des coupables ou des martyrs, parfois même en empruntant les expressions des politiques, qu'il détermine la part de son pays et de ses concitoyens dans toutes les catastrophes où la main de Dieu laissa les hommes s'engager et l'ancien régime s'anéantir.

Le Calvados eut à ce moment plus qu'un simple voisinage avec l'Eure. On sait qu'il fut le foyer de la résistance contre la Montagne, qu'un parlement au petit pied se tint à Caen, dans l'église Saint-Étienne, et que des troupes furent dirigées sur Paris. Buzot vint d'Évreux à Caen et repartit pour Évreux afin d'organiser l'armée de la fédération. Hélas ! Charlotte Corday devait seule réussir et elle ne tuait qu'un seul monstre. Après le combat de Brécourt, cette « bataille sans larmes » (p. 42), l'insurrection était morte, et avec la constitution de 1793 allaient arriver le maximum et la Terreur.

Nous pénétrons devant le tribunal révolutionnaire de Paris à la suite de l'ex-maire d'Évreux, Jérôme Letellier, et avec deux défenseurs du droit et de la justice, la belle Eulalie Savarre et son cousin François. Le tribunal révolutionnaire d'Évreux se montra le digne émule de celui de Paris. Il suffit de nommer ses victimes : André Duval, Pourpoint, Chanu du Tilleul, René Vallée, enfin le saint martyr Hallé d'Amfreville.

Jetons un triste regard sur le clergé constitutionnel, ses lâchetés et ses apostasies. Puis c'est le 3 thermidor, les Septante, la journée des Flagellants, la réaction départementale, la famine, enfin la mort de Duroy et l'arrestation de Robert Lindet, qui se succèdent, habilement présentés dans leurs détails locaux et reliés à l'ensemble avec autant de finesse que de sûreté.

C'est la marche des événements de l'an III à l'an VIII et, pour finir, le tableau de l'Église « néo-gallicane » que nous offre l'éminent historien.

L'espace nous est malheureusement trop mesuré pour que nous puissions, comme il conviendrait, montrer à nos lecteurs le double mérite de ce grand ouvrage au point de vue général et au point de vue local. Con-

tentons-nous de dire qu'à l'aide de nombreuses gravures, portraits et fac-similés, l'auteur nous a fait une splendide reconstitution du passé, dont la première édition de son travail était le sûr garant. En outre, une excellente table alphabétique de noms de personnes termine le volume. Que n'en trouvons-nous une semblable pour les noms de lieux ! Enfin, l'impression a été exécutée avec tant de soin que c'est à peine si nous remarquons une seule erreur typographique (p. 95 : 1874, au lieu de 1774). Puissent tous les départements, pour leur période révolutionnaire, posséder des historiens semblables ! R. L.

Vie de Berryer (d'après des documents inédits), par Ch. de Lacombe. *Berryer et la monarchie de Juillet.* Paris, Firmin Didot, 1895, in-8 de vii-597 p. — Prix : 8 fr.

C'est le deuxième volume que M. de Lacombe consacre à la vie de Berryer. Il s'étend du ministère Casimir Périer à l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence de la République. La carrière judiciaire de l'illustre avocat y marche de pair avec celle de l'homme politique ; bien souvent elle s'y confond. N'est-ce pas la politique qui apparaît dans tous ces débats de presse, dans les plaidoyers pour Louis-Napoléon, pour les charpentiers, pour l'association de Saint-Louis ? Ailleurs, c'est l'avocat tout seul, comme dans cette merveilleuse affaire Dehors, où deux fois vaincu, à Évreux et à Rouen, Berryer soutient à Paris une troisième lutte d'où il sort victorieux. L'homme politique se multiplie, se prodigue, se ruine ; alors les membres du parti légitimiste veulent constituer à leur orateur et à leur chef une de ces brillantes pensions comme en avait fait l'Irlande à O'Connell. A ce propos, on a parlé de Mirabeau : quelle différence entre ce tribun besoigneux qui sollicitait des secours clandestins, et ce cadeau discuté au plein jour de la presse pour assurer publiquement à Berryer l'indépendance matérielle de chaque jour ! C'est dans ce volume qu'on trouvera l'affaire de la duchesse de Berry, où Berryer parut lui-même un instant compromis, jusqu'à être accusé devant la cour d'assises de Loir-et-Cher ; mais la clarté et la force de ses réponses à l'audience arrêta le réquisitoire sur les lèvres du ministère public. Voyages en Allemagne, auprès de Charles X ; promenades triomphales à Marseille ; pèlerinage à Belgrave-Square avec les scènes parlementaires qui l'ont suivi ; affaires religieuses de 1844 ; premiers efforts pendant l'année 1848 : tels sont, et j'en omets bien d'autres, les points principaux de la vie de Berryer pendant cette période de dix-huit années.

M. de Lacombe avait à choisir entre l'ordre chronologique qui mêle les faits, mais qui les laisse à leur date, et l'ordre des matières, qui présente les faits par séries de même nature. Ce dernier est plus clair, plus satisfaisant et plus commode pour le lecteur. M. de Lacombe a préféré l'autre. Au prix de quelque fatigue, on se rend mieux compte de la mul-

titude d'occupations concomitantes qui devaient assiéger l'esprit de Berryer, de la force d'esprit qu'il lui fallait pour y répondre, de ressources morales et intellectuelles qu'il avait toujours prêtes. Cet ordre chronologique, c'est la vie elle-même, dans sa confusion mais dans sa vérité. Avec Berryer, avec cette existence qui s'est mêlée à toutes les grandes scènes de notre histoire politique et judiciaire, nous revivons tout ce passé, nous replaçons à leur date tant de choses qui n'en avaient plus dans notre mémoire. C'est l'honneur des hommes de sa race, comme c'est le privilège de ceux qui, comme M. Ch. de Lacombe, ont entrepris ces larges biographies : en racontant la vie d'un seul homme, ils racontent toute une époque.

VICTOR PIERRE.

BULLETIN

Une Profession de foi rationnelle, par LÉON BEAUGRAND. Paris, Perrin, 1894, in-16 de 330 p. — Prix : 3 fr.

La sympathie et l'intérêt avec lesquels nous suivons M. Beaugrand, lorsqu'à l'exemple de Pascal il expose les vérités de raison et d'expérience qui sont les préliminaires de la foi, nous les lui conservons encore pour les passages de sa seconde étude, où il développe les motifs de son acte de foi en la divinité de Jésus. Nous regrettons sans doute que quelques préjugés l'aient empêché de saisir le vrai caractère et la force probante des miracles de l'ordre physique. Ce qui le frappe surtout, c'est ce que nous nommons miracles dans l'ordre moral : incomparable beauté de la figure du Christ, excellence de sa doctrine, valeur du témoignage qu'il rend lui-même à sa divinité. Il présente très bien tous ces points de vue et montre avec grande justesse que Renan lui-même n'a pu échapper à la conclusion qui nous met à genoux devant Jésus qu'à la condition de nier que Jésus se soit dit Dieu et ait affirmé sa divinité. Pourquoi faut-il ensuite qu'au lieu de suivre la voie droite, cet homme sincère, avec lequel nous aurions aimé marcher toujours, s'égare dans les sentiers du libre examen où il rencontre les sophismes et fantômes mille fois décrits, mille fois repoussés et dissipés, depuis l'ambition et l'intolérance des Papes jusqu'à la loi de la confession et du célibat des prêtres ? Sans entrer dans le détail, nous ferons observer à M. Beaugrand que, dans un exposé rationnel de la foi chrétienne, si la première question est celle de la mission divine du Christ, la seconde est celle-ci : Jésus-Christ n'a-t-il pas dû pourvoir à la conservation et à la propagation de cette vérité qu'il apportait à tous, aux sages et aux humbles? L'a-t-il fait et comment l'a-t-il fait? La solution de cette grave question mettra M. Beaugrand dans le vrai chemin et les ombres se dissiperont devant lui.

LAMOUREUX.

Berlin et ses institutions administratives, par OSCAR PYFFEROEN. Paris, Société d'économie sociale, 1893, in-8 de 65 p. — Prix : 1 fr.

Berlin constitue un petit État, qui a plus de 1,600,000 habitants et un budget dépassant 94 millions de francs. On apercevra, dans cette savante et claire monographie, les caractères propres de sa vie municipale : répartition des électeurs en classes, ce qui donne une sorte de représentation des intérêts ; — large recours à des fonctionnaires payés, hommes de métier

et non agents des partis, nommés par le corps municipal, mais jouissant d'une sorte d'inamovibilité; — direction de la police attribuée au pouvoir central; — progrès très sensibles, dans ces dernières années, de l'enseignement primaire, et développement des travaux d'utilité publique. Nous retrouverons sans doute plusieurs des questions soulevées ici dans un volume plus développé que vient de faire paraître M. Pyfferoen sous ce titre : *Réformes communales.* J. Angot des Rotours.

Un Péril national. La Politique d'asservissement économique des conservateurs. Bucharest, imp. Lazareano, 1894, in-18 de 162 p.

C'est un violent réquisitoire contre les concessions douanières faites par les conservateurs à l'Autriche-Hongrie. Elles ruineraient, assure-t-on, l'industrie roumaine. En 1875, on avait du moins obtenu la libre entrée des céréales et du bétail dans l'empire des Habsbourg. Actuellement on n'aurait reçu que la simple clause de la nation la plus favorisée, en échange de très sérieuses réductions de droits, dont profite aussi l'Allemagne. Et pendant ce temps les Hongrois persécutent les Roumains de Transylvanie. Les hommes politiques, responsables d'un pareil régime, ont donc commis un crime de lèse-patrie. Au simple résumé de ces pages ardentes, on voit que la question de traités de commerce ne soulève pas des passions moins vives à Bucharest qu'à Paris. J. Angot des Rotours.

Dramaturgie der Neuzeit. *Essays und Studien über das moderne Theater*, von Ludwig Nelten. Halle, Hugo Peter, 1893, in-8 de 152 p. — Prix : 3 fr.

Certains prophètes patriotes n'avaient pas craint, paraît-il, d'annoncer que le grand événement de l'unification politique ne pouvait manquer de donner en Allemagne un puissant essor à tous les arts et notamment de ressusciter Melpomène expirante. Cette prédiction s'est-elle réalisée depuis vingt-cinq ans? Pour s'en rendre compte, M. Nelten analyse et juge sommairement une vingtaine de pièces, drames ou comédies, publiées depuis cette époque. Les résumés sont précis, la critique semble impartiale. Quelques-uns des auteurs cités, Paul Heyse, par exemple, et Paul Lindau, jouissent d'une réputation européenne, ce qui, d'ailleurs, ne leur a valu aucune indulgence; d'autres ne sont encore connus qu'en Allemagne, Dahn, Nissel, Gottschall; d'autres sont de simples débutants; enfin M. Nelten ne nous a pas fait grâce des inévitables Ibsen et Léon Tolstoï, qui ont trouvé en Allemagne comme en France des partisans fanatiques et un public très froid. Cette étude détaillée du théâtre allemand contemporain est un document utile à consulter. Je goûte moins les quelques articles sur l'art dramatique rassemblés dans la seconde partie du livre. La conclusion de M. Nelten n'est pas un cri de triomphe : la décadence du théâtre serait aussi sensible en Allemagne qu'en France, et il paraîtrait même que nous ne contribuons pas peu, sans le vouloir, à la dépravation du goût allemand. Les grands classiques ne seraient joués, là comme ici, qu'à l'extraordinaire, à prix réduits et devant des banquettes à moitié vides, tandis que des pièces « du calibre d'une *Miss Hélyett*, d'une *Madame Bonivard*, » obtiendraient des centaines de représentations. Longchamp.

Histoire de l'Église, par Fr.-X. Kraus. Nouvelle édition traduite par P. Godet et C. Verschaffel. Paris, Bloud et Barral, 1891-1892, 3 vol. in-8 de ix-496, x-537 et 583 p. — Prix : 12 fr.

L'Histoire de l'Église, du docteur Kraus, est aujourd'hui trop appréciée parmi

nous pour que nous ayons ici à en faire l'éloge. Renseignements bibliographiques nombreux, aperçus nets sur les époques et les individus, opinions franchement énoncées et largement libérales ; telles en sont les principales caractéristiques. MM. Godet et Verschaffel en ont donné une édition française. Cette traduction a été menée, on le sent, un peu rapidement : certaines expressions manquent d'élégance, on pourrait même dire parfois, de correction ; mais que ceux auxquels il n'est pas arrivé d'encourir le même reproche en traduisant l'allemand osent jeter la première pierre aux deux vaillants collaborateurs; nous n'aurons pas cette présomption. Quelques indications d'ouvrages nous ont semblé par trop maigres ou trop négligemment classées : il y aurait eu lieu pour les traducteurs de compléter ou de réparer. Ainsi (vol. III) page 383, en note, nous ne voyons pas citer les travaux du P. Granderath sur le concile du Vatican ; *Ibid.*, page 436, l'abbé Fouard et le P. Didon auraient dû être nommés parmi les auteurs ayant écrit une Vie de Jésus. Il n'est pas permis d'omettre Harnack quand on parle de l'histoire des dogmes, ou d'Annibale à propos de théologie morale. Dans la littérature théologique française il y avait place pour plusieurs revues qui n'y sont pas signalées. Ce sont là de petits détails et je m'en voudrais de diminuer par de si minces critiques l'estime que mérite cet excellent manuel si utilement mis à la disposition de nos étudiants français. G. P.

Sommaire-mémento du cours d'histoire moderne de 1610 à 1789, par Albert Chamberland *(Préparation aux baccalauréats, nouveaux programmes)*. Chartres, R. Selleret ; Paris, A. Fourneau, s. d. (1895), in-18 de 98 p. — Prix : 1 fr.

Manuel du baccalauréat de l'enseignement secondaire. Histoire, par F. Hauser. Paris, Nony, 1894, in-16 de 126 p. — Prix : 1 fr.

Il serait à désirer que les auteurs de mémentos ne perdissent pas de vue la destination de ces sortes d'ouvrages : ils éviteraient ainsi d'employer leur temps à un travail qui ne pourra être d'aucune utilité pratique pour les jeunes lecteurs auxquels ils s'adressent. Le mémento doit permettre à l'élève, après avoir appris son histoire, de la repasser rapidement à la veille d'un concours ou d'un examen. Il ne s'agit donc pas de lui suggérer des idées, mais bien d'évoquer le souvenir de celles qu'il a déjà reçues, et cela à l'aide de faits, de noms propres et de dates. Un tel ouvrage sera d'autant meilleur qu'il se recommandera davantage par sa brièveté et se rapprochera plus d'un simple tableau chronologique. Ceux que nous annonçons ici nous semblent ne pas répondre à l'idée que nous nous faisons de ces manuels et au but même que se proposent les auteurs. Le sommaire-mémento de M. Albert Chamberland a le grand défaut de manquer absolument de proportions. C'est ainsi que la mention des traités d'alliance qui précèdèrent la guerre de Sept ans occupe autant de place que le règne de Louis XIII et celui de Louis XIV jusqu'à la mort de Mazarin, soit deux pages et demie. C'est peu pour une période de près de cinquante ans, beaucoup pour une de deux. Les extraits de M. Albert Sorel sur les causes et les caractères de la Révolution que l'on trouve dans un appendice et dans des notes nombreuses ne sont pas à leur place : les candidats de rhétorique n'ont que faire de ces considérations, d'ailleurs judicieuses. Inutiles aussi les *Indications géographiques* qui donnent une nomenclature des principaux cours d'eau et des villes qu'ils arrosent : ce sont renseignements qu'il faut demander aux atlas. Hors-d'œuvre encore ces appréciations littéraires en cinq ou six lignes sur des auteurs que les élèves ont dû lire et étudier.

— Le manuel de M. Hauser offre un excellent cadre ; et avec quelques développements de plus ce serait un bon précis. Quant au but qu'il s'est fixé « de fournir aux élèves sérieux un moyen de repasser rapidement leurs cours, » je crains bien qu'il ne l'ait pas atteint : pour un sommaire la rédaction a trop d'ampleur. Par contre, plus d'un élève, séduit par les dimensions de ce petit livre, sera tenté de s'en servir comme d'un précis, et dans ce cas il n'y trouvera qu'un enseignement incomplet. ALBERT ISNARD.

De Montmartre à Montrouge, *étude d'ethnographie parisienne*, par LE MANSOIS DUPREY. Paris, Jouvet, s. d. (1894), in-8 de 99 p., illustré.—Prix : 1 fr. 75.

D'aucuns prétendent que Paris, ville comme une autre, doit avoir un maire. Lisez simplement le petit volume que voici et vous verrez combien l'idée est burlesque. Notre capitale est tout un monde, composé en très majeure partie des éléments les plus hétérogènes empruntés à la France, au monde entier. Honnêtes gens et coquins, hommes de génie ou de talent, ambitieux de tous ordres, ratés de toutes les professions, incompris d'espèces multiples, épaves provinciales ou étrangères cachant des infortunes ou des hontes, il y a de tout cela et d'autres variétés encore, bonnes ou mauvaises, en notre cher Paris, qui, malgré ses plaies, n'en reste pas moins, au fond, un abrégé de ce qui honore le plus l'humanité sous tous les soleils.

M. Le Mansois Duprey esquisse, non sans humour, les types nombreux de Parisiens, Parisiens de naissance ou d'élection à un titre quelconque, qui se pressent dans l'immense cité. Presque tout ce qu'il en dit démontre nettement que malgré l'Assemblée nationale, qui jadis partagea nos anciennes provinces en petites circonscriptions administratives appelées départements, l'esprit provincial a résisté et que la plupart des immigrés à Paris conservent leur physionomie originelle, leur caractère particulier, malgré le milieu absorbant où ils se meuvent.

Bien que gracieusement illustré, ce petit volume ne convient pas à la jeunesse, en raison de tendances révolutionnaires, discrètes à la vérité, dont l'auteur fait montre, et surtout à cause d'un passage désagréable qui, à la page 52, vise le clergé rural de la Bretagne ; mais il pourra intéresser et même instruire les gens du monde dont les convictions politiques et religieuses sont au-dessus de banales atteintes. E.-C. LA GRETTE.

ΈΡΓΑ ΆΝΑΣΤΑΣΙΟΥ Σ. ΒΥΖΑΝΤΙΟΥ (publiés par ALEXANDRE BYZANTIOS). Trieste, imp. du *Lloyd*, 1893, in-8 de XXXV-482 p. — Prix : 10 fr.

L'histoire de la Grèce de 1861 à 1888, sa politique intérieure et extérieure, son rôle dans la question d'Orient, ses rêves et ses déceptions, voilà ce que contient ce volume. C'est une série d'articles publiés au jour le jour par la « *Νέα ἡμέρα* » de Trieste et réunis en volumes par le frère de l'auteur. Publiciste de talent, journaliste de la vieille école, de l'école chère à M. Brunetière, Anastase Byzantios n'a cessé de juger les événements avec impartialité et avec une rare élévation de vues. Prophète de malheur, il voulut mettre ses compatriotes en garde contre les entraînements irréfléchis du chauvinisme et les excès du parlementarisme. Les amis de la Grèce ne pourront se défendre d'une certaine mélancolie en voyant le peu de succès qu'eurent ses sages conseils. Pourquoi ne l'a-t-on pas écouté quand il disait en 1886 : « La royauté jusqu'à ce jour ne fut qu'un nom ; qu'elle devienne désormais une réalité (p. 477) ? » J. N.

CHRONIQUE

Nécrologie. — L'assassinat de M. l'abbé Paul de Broglie, survenu le 11 mai, dans les dramatiques circonstances que l'on sait, prive l'Institut catholique de Paris d'un de ses maîtres les plus éminents et les plus justement estimés. Né en 1834, frère cadet du duc actuel de Broglie, M. Paul de Broglie, après avoir commencé ses études sous la direction particulière de M. Doudan, entra à l'École polytechnique, d'où il sortit dans un bon rang pour entrer dans la marine. Quand il quitta le service, où il s'était distingué dans plusieurs campagnes, pour aller faire ses études théologiques à Saint-Sulpice (1867), il avait déjà dépensé une partie de sa fortune à des œuvres charitables, notamment aux œuvres ouvrières de Toulon et au patronage de Sainte-Mélanie à Paris. Devenu prêtre, il montra la même charité pour les pauvres. Il mit sa belle intelligence au service de son zèle apostolique dans les cours qu'il fit comme aumônier à l'École normale des instituteurs de la Seine et à l'École municipale Jean-Baptiste Say. Appelé à l'Institut catholique de Paris, il y inaugura avec éclat le cours d'apologétique chrétienne. En outre de ces cours, l'abbé de Broglie a répandu sa science dans de nombreux écrits, articles de revues (*Correspondant*, etc.) et volumes, dont nous rappelons les principaux à nos lecteurs : *Conférences sur la vie surnaturelle*, prêchées dans la chapelle de Sainte-Valère, carêmes de 1878, 1880, 1881 (Paris, 1878-1883, 3 vol. in-18) ; — *Le Positivisme et la science expérimentale* (Paris, 1881, 2 vol. gr. in-8) ; — *La Définition de la religion* (Paris, 1882, in-18) ; — *Instruction morale. Dieu, la conscience, le devoir ; psychologie élémentaire ; morale théorique et pratique ; éléments de logique* (Paris, 1883, in-12 ; 2e éd., 1884) ; — *La Science et la religion ; leur conflit apparent et leur accord réel*, leçon d'ouverture du cours d'apologétique chrétienne (Paris, 1883, in-18) ; — *La Morale indépendante* (Paris, 1885, in-8. Extrait du *Correspondant*) ; — *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions* (Paris, 1885, in-12) ; — *La Morale évolutionniste* (Paris, 1886, in-8. Extrait du *Correspondant*) ; — *Les Progrès de l'apologétique, leur nécessité et leurs conditions* (Paris, 1886, in-8) ; — *La Morale sans Dieu ; ses principes et ses conséquences* (Paris, 1886, in-8) ; — *Les Nouveaux historiens d'Israël, à propos du dernier livre de M. Renan* (Paris, 1888, in-8. Extrait du *Correspondant*) ; — *Étude sur les généalogies bibliques* (Saint-Dizier, 1888, in-8. Extrait du Congrès international des catholiques) ; — *La Politica di S. Ambrogio* (Milano, 1889, in-8) ; — *Le Présent et l'avenir du catholicisme en France* (Paris, 1892, in-18), réponse brillante à un article de feu M. Taine ; — *Conférences prêchées dans l'église des Carmes sur l'idée de Dieu dans l'Ancien Testament* (Paris, 1892, in-18) ; — *La Réaction contre le positivisme* (Paris, 1894, in-18).

— M. Benjamin-Constant Martha, professeur d'éloquence latine à la Faculté des lettres de Paris, est mort le 30 mai dernier. Né à Strasbourg, le 4 juin 1820, il termina ses études à l'École normale supérieure (1840-1843) et se fit recevoir docteur ès lettres, en 1854, par la Faculté de Paris ; appelé la même année à professer la littérature ancienne à la Faculté des lettres de Douai, il fut, trois ans après, suppléant de Sainte-Beuve au Collège de France. En 1868, il revint à la Faculté des lettres de Paris, d'abord comme professeur suppléant de poésie latine, puis comme titulaire de la chaire d'éloquence latine (1869). L'Académie des sciences morales et politiques lui donna, en 1872, le fauteuil d'Aug. Cochin. Ses amis auraient aussi voulu le voir arriver à l'Académie française ; il refusa de faire les démarches nécessaires. M. Martha ne laisse que peu d'ouvrages, mais tous ont été goûtés

du public et ont assuré à leur auteur une réputation fort honorable. Ce sont : *De la morale pratique dans les lettres de Sénèque*, thèse de doctorat (Strasbourg, 1854, in-8) ; — *Dionis philosophantis effigies* (Strasbourg, 1854, in-8) ; — *Les Moralistes sous l'Empire romain* (Paris, 1864, in-8 ; 2e éd., 1866, in-18) ; — *Le Poème de Lucrèce ; morale, religion, science* (Paris, 1869, in-8 ; 2e éd., 1873, in-18); — *Études morales sur l'antiquité* (Paris, 1883, in-18) ;— *La Délicatesse dans l'art* (Paris, 1884, in-18).

— M. l'abbé J. Morey, chanoine honoraire de Besançon et de Saint-Claude, né à Montagney (Haute-Saône), en 1830, est mort en avril dernier. Successivement vicaire à Vauvillers et à Vesoul, M. Morey fut nommé, en 1862, à la cure de Baudoncourt, qu'il ne voulut plus quitter. Il a été l'un des écrivains comtois les plus abondants et les plus vaillants de notre temps. On le retrouve partout. Sous le pseudonyme de Rusticus, il a, pendant de longues années, publié dans l'*Union franc-comtoise*, l'importante feuille royaliste et catholique de Besançon, des articles à l'emporte-pièce fort remarqués. Il a collaboré aussi au journal *la Franche-Comté*. La première série des *Annales franc-comtoises* a inséré divers travaux de M. Morey, dont plusieurs, tirés à part, ont l'importance d'un volume, savoir : *Les Curés de campagne en Franche-Comté, du VIIe au XVIIe siècle* (1865); — *Souvenirs d'un déporté* (1866); — *Notice sur Baudoncourt* (1866); — *La Vigne de la Motte de Vesoul* (1867); — *Un Théologien franc-comtois, le P. Gury* (1868); — *La Charité à Vesoul* (1868); — *Le Diocèse de Besançon au XVIIe siècle* (1869); — *La Sainte Hostie de Faverney* (1869); — *L'Église de Vesoul pendant le schisme constitutionnel* (1869); — *Affranchissement de la ville de Conflans en Bassigny* (1870); — *A travers l'Italie* (1870). M. Morey a donné aussi diverses études biographiques dans la collection des *Illustrations du XIXe siècle*, de la maison Bloud et Barral, de Paris, savoir : *Mgr Dupanloup ; — Daniel Manin ; — le Général Chanzy ; — le Cardinal Consalvi ; — Sieyès* et *P.-J. Proudhon*. Dans le *Bulletin* de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône, nous trouvons encore, entre autres : *Les Juifs et la peste noire à Vesoul en 1349* (1883). Enfin, nous mentionnerons, parmi les ouvrages plus importants dus à la plume de l'infatigable ecclésiastique : *Les Capucins en Franche-Comté* (1882, in-8); — *La Chronique de l'église de Vesoul, composée d'après les titres originaux* (Montbéliard, 1886, in-8); — *Anne de Xainctonge et les Ursulines au comté de Bourgogne* (Paris et Besançon, 1892, 2 vol. in-8). La mort de M. l'abbé Morey causera une perte sensible aux études historiques et religieuses en Franche-Comté.

— M. Pierre Bonnassieux, mort jeune encore au commencement de mai, était né à Paris, le 2 mai 1850. Entré, en 1870, à l'École des chartes, où il eut pour camarades MM. R. de Lasteyrie, Auguste Molinier, Ulysse Robert, il en sortit, en 1873, avec une thèse sur la réunion de Lyon à la couronne qui fut fort remarquée et qui, bientôt publiée, mérita une récompense de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ses recherches sur l'histoire économique de notre pays l'avaient fait nommer secrétaire du Comité des travaux historiques, section des sciences économiques. Nous citerons de lui : *De la réunion de Lyon à la France*, thèse présentée à l'École des chartes (Paris, 1875, in-8) ; — *Le Château de Clagny et Mme de Montespan, d'après les documents originaux ; histoire d'un quartier de Versailles* (Paris, 1881, in-8) ; — *La Question des grèves sous l'ancien régime. La Grève de Lyon en 1744* (Paris, 1882, gr. in-8. Extrait de la *Revue générale d'administration*) ; — *Les Assemblées représentatives du commerce sous l'ancien régime* (Extrait de la *Revue générale d'administration*. Paris, 1883, gr. in-8) ; — *Les Grandes Compagnies de commerce* (Paris, 1892, in-8).

— Né à Besançon le 29 mai 1816, M. le docteur Ignace Druhen, professeur à l'École de médecine de Besançon, est mort en cette ville, le 9 avril. Pendant un demi-siècle, il n'a pas cessé de tenir la plume ; aussi laisse-t-il une œuvre assez considérable. L'Académie de Besançon, qui a couronné, en 1849, l'important mémoire imprimé l'année suivante : *Des Causes de l'indigence et des moyens d'y remédier* (Paris et Besançon, 1850, in-8), l'a admis dans son sein dès 1855. Du fécond écrivain, nous ne citerons que les ouvrages suivants ou les études ci-après éparses dans divers recueils : *Des moyens de faire produire à la bienfaisance les meilleurs effets ; de l'institution des sages-femmes* (1851) ; — *Histoire raisonnée des épidémies de fièvre typhoïde dans le département du Doubs* (1858) ; — *De l'indigence et de la bienfaisance dans la ville de Besançon* (1860) ; — *Du tabac, son influence sur la santé* (1866, in-8) ; — *De la pellagre en Franche-Comté* (1868) ; — *De l'enseignement et de l'organisation de la médecine en France* (1869) ; — *Du journalisme et de son influence sur la santé* (1871) ; — *De la civilisation contemporaine* (Mémoires de l'Académie de Besançon, 1872) ; — *Guerre aux pestes* (Mémoires de l'Académie de Besançon, 1872) ; — *Du Rôle de la médecine dans l'éducation* (1876) ; — *De la Mortalité dans la population civile en Franche-Comté avant et après l'invasion allemande* (1878) ; — *De la Médecine au temps de Mme de Sévigné* (Mémoires de l'Académie de Besançon, 1882) ; — *Du Théâtre à Besançon* (Idem, 1882) ; — *De l'Alcoolisme au point de vue social* (Idem, 1886) ; — *Besançon en décadence* (*Annales franc-comtoises*, 1890) ; — *A propos de l'exercice de la médecine : les Officiers de santé* (Idem, 1891) ; — *Question sociale* (Idem, 1894) ; — *Le Manque de médecins dans les campagnes* (*Annales franc-comtoises*, 1894).

— Le grand naturaliste Carl Vogt est mort en mai, à Genève. Né le 5 juillet 1817, à Giessen, fils d'un naturaliste lui-même distingué, il fut élevé dans sa ville natale, où il commença l'étude de la médecine, qu'il alla terminer à Berne, où son père avait été appelé. Après avoir pris ses grades (1839), il se rendit à Neuchâtel, où Agassiz, dont il fit la connaissance, le prit pour collaborateur. A Paris, où il vécut deux ans (1844-1846), il fonda la société scientifique des médecins allemands. Appelé, en 1847, à l'Université de Giessen, il se jeta avec ardeur dans le mouvement révolutionnaire de 1848 et se vit, à la suite de la réaction, destitué et obligé de quitter l'Allemagne. La Suisse l'accueillit : en 1852, il fut nommé professeur à Genève, et plus tard élu membre des conseils fédéral et national. L'Académie des sciences le nomma, en 1887, membre correspondant. Voici une liste incomplète de ses ouvrages, dans laquelle nous n'avons pas fait entrer les mémoires parus dans divers recueils ni les diverses éditions de ses œuvres : *Embryologie des Salmones*, formant le tome I de l'*Histoire naturelle des poissons*, par Agassiz (Solothurn, 1842, gr. in-8) ; — *Untersuchungen über Entwicklungsgeschichte des Geburtshelferkröte* (alytes obstetricans) (Solothurn, 1842, in-4) ; — *Die Bestiegung des Jungfrauhorns durch Agassiz und seine Gefährten*, trad. du français d'Agassiz (Solothurn, 1842, in-8) ; — *Im Gebirg und auf den Gletschern* (Solothurn, 1843, in-8) ; — *Geologische Alpenreisen*, trad. du français d'Agassiz et Desor (Ibid., 1844, in-8) ; — *Physiologische Briefe für Gebildete aller Stände* (Stuttgart, 1845-1847, 3 vol. in-8) ; — *Lehrbuch der Geologie und Petrefactenkunde* (Braunschweig, 1846-1848, 2 vol. in-8) ; — *Ueber den heutigen Stand der beschreibenden Naturwissenschaften* (Giessen, 1847, in-8) ; — *Ocean und Mittelmeer. Reisebriefe* (Frankfurt am Main, 1848, 2 vol. in-8) ; — *Der achtzehnte September in Frankfurt.* Im Auftrage der Clubbs der Linken vom Deutschen Hofe und vom Domersberge geschildert (Frankfurt a. M., 1848, in-8) ; — *Zoologische Briefe* (Frankfurt a. M., 1851-1852, 2 vol. in-8) ; — *Untersu-*

chungen über Thierstaaten (Ibid., 1851, in-8); — *Natürliche Geschichte der Schöpfung* (Braunschweig, 1851, in-8); — *Bilder aus dem Thierleben* (Frankfurt a. M., 1852, in-8); — *Köhlerglaube und Wissenschaft* (Giessen, 1855, in-8); — *Altes und Neues aus Thier- und Menschenleben* (Frankfurt a. M., 1859, 2 vol. in-8); — *Die künstliche Fischzucht* (Leipzig, 1859, in-8); — *Mein Prozess gegen die Allgemeine Zeitung* (Genf, 1859, in-8); — *Studien zur gegenwärtigen Lage Europas* (Genf, 1859, in-8); — *Grundriss der Geologie* (Braunschweig, 1860, in-8); — *Untersuchungen über die Absonderung des Harnstoffs und deren Verhältniss zum Stoffwechsel* (Giessen, 1861, gr. in-8); — *Vorlesungen über den Menschen* (Giessen, 1861, 2 vol. in-8); — *Vorlesungen über nützliche und schädliche, verkannte und verläumdte Thiere* (Leipzig, 1864, in-8); — *Andeutungen zur gegenwärtigen Lage* (Frankfurt a. M., 1864, in-8); — *Nordfarht* (Frankfurt a. M., 1863, in-8); — *Mémoires sur les microcéphales ou hommes-singes*, formant le tome XI des *Mémoires de l'Institut national genevois* (Bâle, 1867, in-4); — *Politische Briefe an Fredrick Kolb* (Biel, 1870, in-8); — *Ueber Vulkane*, formant le fascicule 2 du tome III des *Oeffentliche Vorträge* (Basel, 1874, in-8); — *Atlas der Zoologie* (Leipzig, 1875, in-fol.); — *Die Herkunft der Eingeweidewürmer der Menschen* (Basel, 1878, in-8); — *Ein frommer Angriff auf die heutige Wissenschaft* (Breslau, 1882, in-8), faisant partie de la *Deutsche Bücherei*; — *Die Säugethiere in Wort und Bild*, en collaboration avec M. Fried. Specht (München, 1882-1883, in-fol.); — *Lehrbuch der praktischen vergleichenden Anatomie* (Braunschweig, 1885, en collaboration avec Emil Yung.

— M. José Ixart, que la mort a ravi dans les derniers jours de mai, à Tarragone, était dans la plénitude de son talent et de sa renommée. Né en Catalogne, et habitué surtout dans sa jeunesse au maniement de cette belle langue qui se rapproche tant de nos idiomes méridionaux, il n'avait pas tardé à acquérir une connaissance profonde du castillan, la langue officielle de l'Espagne. Il s'était assuré dans la critique de la littérature contemporaine une place éminente que l'on a comparée à celle qu'occupe M. Menendez Pelayo dans la critique de l'ancienne littérature. Ses articles de critique paraissaient sous le titre : *El Año pasado*. Il donnait en outre des poésies, des contes et des nouvelles estimées, et il préparait un grand ouvrage sur l'art scénique en Espagne.

— Le 3 mai est mort à Guentrange, près Thionville, M. Charles Abel, né en 1824. Il fut député protestataire au Reichstag. Il a écrit de nombreux travaux, dont plusieurs ont été publiés dans des revues locales et dans les Mémoires de l'Académie de Metz, dont il fut un des membres les plus studieux. M. Abel laisse un fils, officier dans l'armée française.

— On annonce encore la mort : de M. Jules Bailliard, bibliothécaire de la ville du Havre, à qui l'on doit des recherches d'histoire locale assez considérables, mort le 20 mai ; — du R. P. Berbizier, supérieur des Pères jésuites de Madagascar, mort le 8 mai, à Majunga ; — de M. le chanoine Bourdier, vicaire général honoraire de Nantes, docteur ès lettres, ancien directeur de l'École normale des professeurs ecclésiastiques, mort âgé de soixante-dix ans, en mai ; — de M. le docteur Charles Brun, mort le 29 mai, âgé de quatre-vingt-sept ans ; — de M. Henri Fould, administrateur et l'un des fondateurs de l'*Économiste français*, mort le 23 mai, âgé de cinquante-huit ans ; — de M. Freminet, avocat à la cour d'appel de Paris, mort le 23 mai ; — de M. le docteur Paul Lesguillout, ancien président de la Société historique de Compiègne, mort dans cette ville, le 4 mai, âgé de cinquante-trois ans ; — de M. Adolphe Louvet, petit-fils du conventionnel, qui a collaboré à diverses revues et s'est fait connaître dans le monde des

lettres par un poème sur Jeanne d'Arc, mort à Bordeaux, le 30 mai ; — de M. Henri Maréchal, compositeur de musique, mort à la fin de mai ; — de M. Claude-Constant-Émile Martinet, président du conseil d'administration de la Société des librairies-imprimeries réunies, mort à cinquante-sept ans, le 6 mai ; — de M. Gustave Mignon, directeur du journal *le Littoral*, mort à Cannes, âgé de quarante-trois ans, le 12 mai ; — de M. l'abbé Étienne Pougeois, chanoine honoraire de Bordeaux, dont nous citerons, outre des biographies dans l'*Armorial de l'épiscopat* et une *Table générale* des quarante-six premiers volumes de la *Semaine religieuse* du diocèse de Paris : *L'Encyclique et l'épiscopat français* (Paris, 1865, in-8) ; *Le Général de Lamoricière, sa vie militaire, politique et privée* (1866, in-12) ; *Vie, apostolat et épiscopat de S. Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux* (1884, in-12) ; — de M. Robert, doyen honoraire et professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Rennes, honorablement connu par un ouvrage sur *la Certitude et les formes récentes du scepticisme* (Paris, 1880, in-8), et par des articles dans les *Annales de Bretagne*, mort en mai, à Rennes ; — de M. Léon Robert, ancien professeur agrégé au lycée Henri IV, inspecteur général de l'instruction publique, mort à Sens, le 25 mai ; — de M. l'abbé Salmon, ancien secrétaire général de Mgr Meignan, cardinal-archevêque de Tours, curé de Fontenay-sous-Bois.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Nils-Gustav Bruzelius, historien suédois, mort à Lund, le 23 avril, âgé de soixante-neuf ans ; — de M. Pinhero Chagas, écrivain portugais, mort à Lisbonne, en avril ; — de M. Gabriel Spiridonovitch Destounis, philologue russe, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, membre correspondant de l'Académie impériale des sciences de Russie, auteur de différentes études relatives à la Grèce et à l'Orient, dont la plupart ont paru dans les Bulletins ou les Mémoires de l'Académie des sciences, dans le Journal du ministère de l'instruction publique et dans d'autres recueils périodiques, et à qui l'on doit aussi une édition avec commentaires de la traduction jadis faite par son père Spiridion Jourievitch Destounis des guerres des Grecs avec les Perses, les Vandales et les Goths de Procope (Saint-Pétersbourg, 1870-1891, in-8) ; — du Rév. John R. Duff, auteur d'ouvrages de piété, parmi lesquels nous citerons une Vie de Jésus en vers, mort en avril ; — de M. Elias, professeur de physique à l'Université de Marbourg, mort âgé de quarante ans, le 13 mai ; — de M Geisberg, historien, mort à soixante-seize ans, à Münster ; — de l'écrivain catholique G. S. Haas von Gloggnitz, mort âgé de soixante-quatorze ans, le 5 mai, à Rome ; — de M. L. Halenbeck, géographe et historien, auteur de *Ausflüge im die Umgegend Bremens*, mort à Brême, le 19 février ; — de M. Gustav Hirschfeld, professeur d'archéologie classique à Königsberg, mort le 20 avril, âgé de quarante-sept ans, à Wiesbaden ; — de M. Edward Howel, libraire à Liverpool, mort le 4 mai, âgé de soixante-quatorze ans ; — de M. K. Kiesewetter, qui laisse, entre autres ouvrages relatifs à l'histoire de la civilisation et des mœurs, une *Geschichte des Occultismus*, mort le 15 avril, âgé de quarante et un ans ; — de M. von Littrow, poète-médecin, mort le 24 avril, âgé de soixante-quinze ans, à Fiume ; — de M. Karl-Christian Lueder, professeur de droit pénal à l'Université d'Erlangen, où il est mort à soixante et un ans, le 24 avril ; — de M. Léopold-Florian Meissner, publiciste, mort le 29 avril, à Währing, près de Vienne ; — de M. E. Nöggerath, professeur au Medical College de New-York, mort à Wiesbaden, âgé de soixante-sept ans, le 3 mai ; — de M. V. Pavlov, membre de la commission archéologique de Saint-Pétersbourg, où il est mort le 12 mai, à soixante et onze ans ; — de M. X. de Reul, écrivain belge, mort

le 22 avril, à Bruxelles ; — de M. Lucian Rydel, professeur ordinaire d'oculistique à Cracovie, mort le 22 avril, âgé de cinquante-six ans ; — de sir Georg Scharf, directeur de *The National portrait Gallery*, auteur de nombreux ouvrages d'art, parmi lesquels nous mentionnerons : *History of the characteristics of Greek art* et *Remarkable pictures in the British Institution exhibition of ancient masters*, mort le 19 avril, âgé de soixante-quinze ans ; — de Mrs J. K. Spender, romancière estimée outre-Manche, qui n'a cessé de publier au moins un volume par an depuis l'apparition de *Brothers-in-law*, son ouvrage de début, jusqu'en 1888 ; — de M. G. Stockmann, publiciste, mort à Leipzig, le 17 mai, à soixante-douze ans ; — du célèbre musicien autrichien Franz von Suppe, l'auteur de *Fatinitza*, de *Boccio* et de *Poète et paysan*, mort dans sa soixante-seizième année, le 20 mai ; — de M. Emil Taubert, poète dramatique, mort le 10 avril, à Berlin ; — de M. Thiersch, professeur de chirurgie à l'Université de Leipzig, mort à soixante-treize ans, le 20 avril ; — de M. Veth, l'indianiste estimé, mort à quatre-vingt-un ans, le 14 avril, à Arnheim ; — de M. J. Whitaker, éditeur à Londres, mort le 15 avril, à soixante-quinze ans.

Congrès. — La Société internationale d'économie sociale et les Unions de la paix sociale, fondées par F. Le Play, ont tenu leur XIVe congrès annuel, du 13 au 19 mai, sous la présidence de M. A. Beernaert, ministre d'État, président de la Chambre des représentants en Belgique. Voici le programme des séances générales et des réunions de travail. *Séances générales*. Séance d'ouverture, lundi 13 mai. 1° Allocution de M. Jules Michel, président de la Société d'économie sociale ; — 2° Rapport sommaire sur les travaux de la Société d'économie sociale et des Unions, par M. A. Delaire, secrétaire général ; — 3° Le Comité de défense et de progrès social, son programme et son action, par M. Anatole Leroy-Beaulieu ; — 4° Discours de M. A. Beernaert. IIe séance générale, samedi 18 mai. 1° M. Jules Michel, président de la Société d'économie sociale : Résumé des travaux de la session et remise des prix sociaux aux lauréats. — 2° M. Joseph Chailley-Bert : Où en est la politique coloniale française ? L'Œuvre de colonisation ; Tonkin et Madagascar (avec projections à la lumière oxhydrique, par M. Molteni). *Réunions de travail*. Ire séance, mardi 14 mai. 1° M. Oscar Pyfferoen, La Récente Organisation de l'inspection du travail en Belgique ; — 2° M. Albert Nyssens, L'Organisation du suffrage universel : le Vote obligatoire et le vote plural. IIe séance, mardi 14 mai. 1° M. René Blondeau : Un Nouvel Apostolat parmi les misérables. La Société des amis des pauvres ; — 2° M. Hubert Valleroux : Le Minimum de salaire. IIIe séance, mercredi 15 mai. 1° M. Georges Blondel : La Question agraire en Allemagne ; — 2° M. E. Dubois : La Situation des ouvriers agricoles en Allemagne, d'après l'enquête du *Verein für Socialpolitik*. IVe séance, jeudi 16 mai. 1° Mme Vincent : Le Vote municipal des femmes ; les élections en Angleterre et en Amérique ; — 2° M. Pierre Arminjon : La Question agraire en Angleterre ; — 3° M. Bassereau : Les Progrès récents du socialisme chez les Anglais. Ve séance, vendredi 17 mai. M. E. Glasson : Le Divorce en France. VIe séance, samedi 18 mai. 1° M. Édouard Fuster : Les Essais de conciliation industrielle à l'étranger (rôle de l'arbitrage, des syndicats et de la loi) ; — 2° M. Frantz Funck-Brentano : La Famille fait l'État. VIIe séance, samedi 18 mai. 1° M. Alfred des Cilleuls : Les Contradictions fiscales ; — 2° M. Frédéric Honoré : Les Employés de commerce à Paris au point de vue social.

— C'est à Dresde que l'association littéraire et artistique internationale tiendra cette année, le 21 septembre et jours suivants, son congrès pour la protection des œuvres artistiques et littéraires.

— Londres a été choisi pour le lieu de réunion du 6e congrès international de géographie, qui se tiendra du 26 juillet au 3 août. Le prix de souscription est d'une livre sterling (25 fr.), qui donne droit d'entrée aux séances du congrès et à l'exposition et à un exemplaire du volume de compte rendu. Parmi les délégués de la Société de géographie de Paris figure notre éminent collaborateur le comte de Bizemont.

Concours. — La Société Jablonowski met au concours les sujets suivants (1,250 fr. chacun); — langues autorisées pour la rédaction : allemand, latin et français : dans la section des lettres; le mouvement économique, social et politique dans une ville allemande à la fin du moyen âge (1896); — Recherches sur la langue des diplômes allemands émanés de la chancellerie de Charles IV (1897); — L'Industrie nationale étudiée chez un ou plusieurs peuples indigènes des pays extraeuropéens. — Dans la section des sciences mathématiques et naturelles : Recherches expérimentales sur l'influence qu'un changement décisif dans les conditions de vie exerce sur l'évolution d'un animal (1896); — Méthode d'intégration des équations différentielles partielles du 2e degré (1897); — Solution effective des problèmes indiqués par Green dans ses recherches sur les puissances de la loi.

Paris. — M. le chanoine Douais a récemment étudié aux archives de la Haute-Garonne un feuillet détaché d'un manuscrit sur vélin : *Une ancienne Version latine de l'Ecclésiastique. Fragment publié pour la première fois, accompagné du fac-similé du manuscrit visigoth* (Paris, A. Picard, in-4 de 36 p., avec une héliotypie et un tableau). Voici les conclusions de ce mémoire très serré qui apporte une fort utile contribution à l'histoire des traductions latines de la Bible : « 1. Le feuillet de Toulouse est en écriture visigothe, du VIIIe-IXe siècle et d'origine espagnole, de la région de Tolède probablement. 2. Il ne dérive pas de la Vulgate comme la Bible de Théodulfe et la Bible de Metz, mais appartient à une autre version qui « se présente comme une recension ancienne du texte africain primitif faite sur le grec ; l'auteur de la recension s'efforce, sans y parvenir parfaitement, d'éviter les africanismes de la version primitive ; il en élague un grand nombre. Il s'efforce aussi de rester le plus près possible du texte grec; il n'y réussit pas complètement, mais il ne commet pas de contresens. Il est plus heureux à l'égard des interpolations qui s'étaient introduites peu à peu dans la version primitive; son travail n'en conserve pas trace. Cette recension, conduite avec soin, peut être regardée comme une véritable traduction. »

— C'est un joli petit volume de bibliophile que *la Caricature à travers les siècles* (Paris, Ch. Mendel, in-4 de 96 p.), que vient de publier M. Georges Veyrat. Mais si intéressant que soit ce travail, il ne donne guère qu'un aperçu, un résumé restreint d'un sujet très vaste. Le seul tort de cette brochure est donc de posséder un titre qui, pour être pleinement justifié, exigerait au moins de quatre cents à cinq cents pages. Cette observation faite, nous reconnaîtrons avec empressement que l'exécution matérielle est irréprochable et que l'illustration est parfaite.

— A l'occasion de la récente Exposition du livre où l'on a vu un peu de tout, même des choses n'ayant avec le livre que des rapports plus qu'éloignés, il a paru une curieuse et instructive brochure intitulée : *Le Livre à travers les âges, numéro unique résumant l'histoire du livre depuis les origines de l'écriture*, publié sous la direction de M. Charles Mendel, par M. Georges Brunel (avec la collaboration d'écrivains connus) (Paris, Ch. Mendel, gr. in-4 de 51 p., avec de nombreuses annonces illustrées). Pour donner une idée de ce que renferme cette charmante livraison, nous ne pouvons mieux faire, après avoir loué l'éditeur pour les gravures dont le texte est rempli, que de rapporter

ici les titres des chapitres, savoir : *Opinions sur le livre par l'élite des gens de lettres* (fac-similé de quatorze notes autographes) ; — *Les Prolégomènes du livre*, par M. G. Brunel ; — *Les Origines de l'écriture*, par M. A. L'Esprit ; — *La Presse périodique à Paris et en province*, par M. P. Dubois ; — *Les Livres manuscrits*, par M. A. Labitte ; — *Les Étapes de l'imprimerie*, par M. L. de Belfort de la Roque ; — *Le Livre, seule richesse normale essentielle*, par M. Maurice Barrès ; — *Le Sort des livres*, par M. L. Descaves ; — *Mouvement du livre à la Bibliothèque nationale*, par M. J. de Rivols ; — *L'Illustration des livres*, par MM. P. Chaux, F. Drouin et L. Vidal ; — *Les Livres rares et précieux*, par M. d'Eylac ; — *La Caricature*, par M. G. Veyrat ; — *Le Rangement des volumes*, par M. Guyot-Daubès ; — *Histoire de la reliure*, par M. L. Gruel ; — enfin *Coup d'œil sur l'exposition du livre et les industries du papier*, par M. G. de Chamoisel.

— Vient de paraître le troisième fascicule du *Repertorium hymnologicum ; catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes, en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours*, par M. le chanoine U. Chevalier (Louvain, Polleunis et Centerick, in-8 de 388 p. ; extrait des *Analecta Bollandiana*). Il comprend les lettres initiales L à Q, et les numéros 9936 à 16091. Il mérite les mêmes éloges que nous avons déjà décernés aux précédents fascicules, véritable œuvre de bénédictin qui rendra de grands services à tous les amateurs de liturgie, aux bibliothécaires, aux ecclésiastiques, aux érudits. Il étonne par la masse de travail qui s'y trouve condensée et à laquelle d'ailleurs l'auteur nous a depuis longtemps habitués.

— *L'Annuaire du conseil héraldique de France*, huitième année (Paris, in-18 de LXX-396 p.), contient les articles suivants : *Le Huit centième anniversaire du concile de Clermont (1095-1895)*, par le comte Couret ; — *Sources du nobiliaire de Picardie*, par M. L. de B. ; — *Livre de raison de la famille de Chevalier d'Escage, en Agenais (1746-1792)*, par M. Ph. Tamizey de Larroque ; — *Samuel de Champlain, nouveaux documents*, par le vicomte Oscar de Poli ; — *Images mortuaires de l'empereur et de l'impératrice du Brésil*, par Mgr X. Barbier de Montault ; — *France et Castille (1385-1387)*, par M. Gaston Bernos (avec reproduction, d'après un document du cabinet des titres, d'une montre d'armes qui nous fournit les noms de treize cents hommes d'armes tant Français qu'Espagnols, qui allaient combattre pour le roi de Castille) ; — des *Poésies*, par MM. de Barghon de Fort-Rion, de Celleville, Olivier de Gourcuff, Robert Guerlin, Alfred de Martonne, Achille Millien, Émile Mossot, Oscar de Poli, Mme la duchesse de la Roche-Guyon, M. Émile Travers ; — *Jurisprudence nobiliaire*, par M. Géraud de Niort, avocat ; — *Quelques considérations sur le droit d'aînesse, plus spécialement d'après la coutume de Normandie*, par M. A. du Buisson de Courson ; — *Une Prise de voile en 1714 à L'Amour-Dieu-lez-Troissy*, par M. Paul Pellot ; — *Croisés de France (1095-1396)*, par le vicomte O. de Poli (très important travail contenant en cent douze pages deux cent trente-deux notices) ; — *Documents sur l'ancien ordre de Malte* (2e partie), par M. Paul de Faucher ; — *Chronique*, par le vicomte de Poli.

— Le *Dictionnaire général de la langue française*, par MM. Hatzfeld, feu Darmesteter et Antoine Thomas, en est arrivé à son quinzième fascicule (Paris, Charles Delagrave, gr. in-8, p. 1105-1184). Le nouveau fascicule va du mot FOUR au mot GOYAVIER ; il termine le premier volume (A-F, 1136 p.) et commence le second.

BERRY. — Nous signalons avec empressement le beau et important volume, le vingtième de la collection, que la Société des antiquaires du centre vient de faire paraître (Bourges, typ. Tardy-Pigelet, in-8 de XXXI-367 p., avec 6 planches). Les *Mémoires* compris dans ce volume sont les suivants :

Les Inscriptions gallo-romaines de Genouilly (Cher), par M. Charles de Laugardière ; — *Note sur des stèles découvertes à Bourges, boulevard de l'Arsenal, en janvier et février 1893*, par M. de Kersers ; — *Aqueduc romain découvert dans les travaux du chemin de fer de Bourges à Cosne en 1893*, par M. Lefort ; — *Notes archéologiques : Fragment de borne milliaire. Tombe carlovingienne près de Quantilly. Tombes découvertes à Pleinpied en 1891*, par M. de Kersers ; — *Monuments épigraphiques provenant de l'abbaye de Massay*, par M. R. de Marguerye ; — *Notes bibliographiques*, par M. A. de la Bouralière ; — — *Journal de Mathieu Perrot, chanoine prébendé de la cathédrale de Bourges, 1662-1703*, publié par M. Henri Ponroy ; — *Nobiliaire du Berry. Généalogie de la maison Le Roy*, par M. le comte de Toulgoet-Tréanna ; — *Bulletin numismatique* (n° 18), par M. de Kersers. Peu de recueils de sociétés savantes provinciales sont aussi bien remplis que celui-ci.

Bretagne. — M. le président Trévédy s'occupe de *la Comtesse de Nantois, dite la Muse bretonne* (Saint-Brieuc, gr. in-8 de 43 p.). Cette femme d'esprit, qui fut la fondatrice de la *Société patriotique de Bretagne*, a été oubliée dans un volume publié par la Société des bibliophiles bretons en 1892 : *Les Femmes poètes bretonnes*. M. Trévédy, voulant réparer cet oubli, a consacré une étude spéciale très intéressante à celle dont il avait cité quelques jolis vers dans *Un Sénéchal de Corlay, correspondant de Voltaire* (1887). On lira avec plaisir la biographie très bien écrite de Marie-Madeleine-Jacquette de Quérangal, née à Josselin (Morbihan), le 2 juillet 1748, morte à Jersey, le 8 mars 1795. M. Trévédy donne beaucoup de détails sur la *Muse bretonne*, sur sa famille, sur la famille de son mari Rodolphe de la Goullaye, seigneur de Nantois, sur le château de Nantois, sur la Société patriotique fondée en 1780, etc. Dans une brochure qui est sous presse, il a réuni tout ce qui a pu être retrouvé des œuvres poétiques de la comtesse de Nantois.

Champagne. — M. Albert Babeau publie une remarquable notice sur *Nicolas Mignard, sa vie et ses œuvres* (Troyes, imp. Paul Nouel, gr. in-8 de 29 p. Extrait de l'*Annuaire de l'Aube*). Cette notice, ornée du portrait du frère de Pierre Mignard et du portrait de Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, est complète dans ses deux parties : la *Vie* (p. 4-13), les *Œuvres* (p. 14-29), ces dernières divisées en quatre parties : gravures, dessins, tableaux d'histoire et portraits. La notice est digne de celui qui est regardé comme un des plus actifs et des meilleurs travailleurs de la Champagne.

Dauphiné. — M. J. Roman publie une intéressante et instructive étude sur *la Valeur historique des mémoires de Pontis, 1582-1651* (Grenoble, imp. Allier, gr. in-8 de 40 p. Extrait du *Bulletin de l'Académie delphinale*, 4e série, t. VIII). Il y prend très vivement et non moins savamment la défense de la véracité du gentilhomme provençal contre Voltaire, Grosley, le P. d'Avrigny, Mesnard et d'Aubais, le P. Griffet, Tamizey de Larroque, ce dernier auteur d'une dissertation spéciale publiée, à la suite de ses *Notes sur Jean Guiton, le maire de la Rochelle*, sous ce titre : *De la valeur des Mémoires de Pontis au point de vue historique* (Agen, 1863, gr. in-8). On peut contester bon nombre des assertions de l'avocat de Pontis, mais ce qu'on ne contestera pas, c'est l'agrément qu'il a mis dans la discussion des témoignages hostiles à un narrateur qui, dit-il (p. 7), « est pour moi un voisin, presque un ami. »

Franche-Comté. — Plusieurs s'imagineront peut-être que la brochure de M. F. Vuillermet : *Le Livre de raison de M. Patornay du Fied pendant l'émigration* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 16 p. Extrait des *Annales franc-comtoises* de janvier-février 1895) comporte la publication du document. Il n'en est rien ; mais la « sauce piquante » que nous sert l'auteur à propos de ce livre de raison fait désirer que le « morceau » même nous soit offert un

jour. Quoi qu'il advienne, d'ailleurs, il faut considérer ce travail comme une curieuse et intéressante contribution à l'histoire de l'émigration.

— M. André Pidoux se propose de consacrer des études séparées aux « citoyens que nos pères ont honorés de leurs suffrages pendant la grande révolution. » Il s'agit des députés du Jura. L'auteur débute par *Théodore Vernier, comte de Montorient* (Besançon, imp. Millot, in-16 de 26 p.). C'est ce député à qui Louis XVI a pu dire (si l'on en croit Désiré Monnier) : « Je vous vois toujours avec plaisir, monsieur Vernier, et je suis persuadé que si tous vos collègues avaient un cœur aussi honnête que le vôtre, mon procès aurait une prompte issue. » Vernier ne vota point la mort du Roi. Il se déclara pour l'appel au peuple. Président de l'Assemblée, il fit preuve de « froide intrépidité, » comme il le dit lui-même, dans la séance où Féraud fut massacré. Il est à remarquer que, comme plusieurs de ses compatriotes, il n'eut pas le don de plaire beaucoup à Napoléon; celui-ci « lui conféra cependant la croix de commandeur de la Légion d'honneur, et le créa comte de Montorient. » Nommé membre du Sénat conservateur en 1799, Vernier passa à la Chambre des pairs sous la Restauration. On voit ainsi que sous tous les régimes, ce petit avocat de Lons-le-Saunier eut l'habileté de s'arranger de manière à n'être point trop mal partagé. Bien présentée, cette notice se termine par une bibliographie des œuvres de Vernier. On eût aimé à trouver ici un portrait du personnage.

— *Le Curé de campagne*, dont M. le chanoine Suchet esquisse l'existence laborieuse (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 8 p.), n'est autre que l'abbé J. Morey, mort récemment curé de Baudoncourt, modeste paroisse du département de la Haute-Saône, où il exerça le saint ministère pendant trente-trois ans. M. Suchet a fait là un travail intéressant qui nous a servi pour rédiger la notice nécrologique que l'on trouve à la page 540.

Guyenne et Gascogne. — A l'occasion de l'exposition internationale qui s'est ouverte le 11 mai à Bordeaux, la municipalité a demandé à M. Camille Jullian d'écrire une *Histoire de Bordeaux, depuis les origines jusqu'en 1895*. Le très distingué titulaire de la chaire d'histoire de Bordeaux et du Sud-Ouest à la Faculté des lettres était mieux que personne en état de mener à bon terme cette œuvre difficile. Il s'y est appliqué avec une science étendue et profonde, et une conscience entière. Son livre, destiné au grand public, a été débarrassé de tout appareil extérieur d'érudition, mais il est basé sur un dépouillement critique de toutes les sources inédites et imprimées, et c'est vraiment un ouvrage de première main. *L'Histoire de Bordeaux* est imprimée avec une grave élégance, dans le format in-4 (800 p.) et fort richement illustrée de vues, cartes, plans, sceaux, monnaies, fac-similés de chartes et d'autographes. Le *Polybiblion* aura certainement à revenir sur ce magnifique ouvrage (Bordeaux, Feret).

— M. E. Maufras vient de réunir en brochure une série d'articles qu'il a publiés en 1894 et 1895 dans la *Revue catholique de Bordeaux* (*Le Club des sans-culottes de Bourg. Étude sur les sociétés populaires*. Bordeaux, imp. Demachy et Pech, in-8 de 121 p.). C'est une contribution des plus importantes à l'histoire des clubs qui se fondèrent un peu partout dès le commencement de la Révolution, à l'instar des Jacobins de Paris. Les registres du club et ceux de la municipalité, largement analysés, ont fourni en abondance des citations toujours intéressantes et souvent d'un comique achevé. Bourg-sur-Gironde avait avant la Révolution une certaine importance, et les bourgeois influents n'y manquaient pas; plusieurs d'entre eux entrèrent de bonne heure dans le mouvement; le curé, qui avait prêté le serment schismatique, ne fut pas des derniers. A la fin de 1790, le club fonctionnait, et presque

immédiatement il « commença à exercer cette surveillance tyrannique qui, à Bourg comme ailleurs, enleva toute indépendance aux autorités locales. » Naturellement, le « patriotisme « y alla *crescendo* jusqu'après Thermidor, et ses registres nous ont conservé le souvenir de tous les actes d'inquisition, d'oppression, de haine contre la religion et les « aristocrates, » accomplis sans relâche par la société de Bourg comme par ses congénères. Naturellement aussi des fêtes patriotiques grotesques y furent organisées; on y reçut la visite d'Ysabeau; on y acclama les déprêtrisations; on y recueillit la dépouille des églises et des dons patriotiques. Toutes ces parades sont retracées par M. Maufras, dans les termes mêmes employés par les rédacteurs des registres. C'est tout à fait vivant et tristement curieux.

— M. le chanoine E. Allain publie une notice fort curieuse sur *Un ordo ad sponsandum bordelais du XVe siècle* (Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 11 p. Extrait du *Bulletin historique et philologique* de l'année 1894). Le savant critique décrit, analyse et commente de main de maître le document conservé aux archives diocésaines dont il a la garde; il rapproche ce manuscrit des *Ordines ad sponsandum* publiés par Dom Edmond Martène dans son ouvrage classique : *De antiquis Ecclesiae ritibus* (Rouen, 1700, 3 vol. in-4). Quand M. l'abbé Allain a lu son mémoire en Sorbonne, il a fort intéressé le docte auditoire; son excellent travail n'intéressera pas moins tous ceux qui s'occupent des anciennes liturgies françaises.

Ile-de-France. — M. l'abbé Morel, qui a commencé la publication du *Cartulaire de Saint-Corneille de Compiègne* pour la Société historique de Compiègne, va faire paraître, sous les auspices de la même Société, une monographie historique intitulée *le Château de Foyel* (Compiègne, imp. H. Lefebvre, gr. in-8).

Limousin. — M. Antoine Thomas, directeur des *Annales du Midi*, a extrait de ce recueil des *Notes sur l'histoire de la Marche limousine* (Toulouse, E. Privat, gr. in-8 de 12 p.). La plaquette contient deux notes ou mieux notices : *La Tapisserie à Felletin et à Riom (1473)*, et l'*Enlumineur Évrard d'Espinques et le seigneur de l'Isle (1479-1480)*. La première notice complète l'immense répertoire de l'historien d'Aubusson, M. Cyprien Pérathon : *Essai de catalogue descriptif des anciennes tapisseries d'Aubusson et de Felletin*, en publiant un acte des archives communales de Riom, du 11 août 1473, par lequel les consuls de Riom reçoivent comme habitant de leur ville un tapissier de Felletin, le sieur Béranhe, et l'exemptent, sa vie durant, de toute espèce d'impôt. La seconde notice complète non moins heureusement les recherches de M. Louis Guibert sur *Évrard d'Espinques* et prouve que le personnage pour qui cet artiste avait travaillé en 1479-1480 est Jean du Mas, seigneur de l'Isle, premier écuyer d'écurie de Pierre de Beaujeu, au temps où celui-ci vivait à la cour de Charles d'Orléans, son beau-père, lequel Jean du Mas mourut à Florence en octobre 1495, et non, comme l'a prétendu le P. Anselme, le 13 juillet de la même année.

Maine. — Nous ne saurions assez remercier l'intelligent éditeur de Mayenne, M. A. Nézan, qui dirige avec tant de talent et de cœur l'imprimerie de l'Ouest, de n'avoir pas hésité à consacrer les heures de chômage de ses ouvriers à rééditer l'ancien « *Dictionnaire topographique, historique, généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Mans*, par M. Le Paige, chanoine de la cathédrale » (In-8, 2 vol. de 509 et 549 p.). On ne s'étonnera pas si quelques parties de cet ouvrage ont vieilli, on remarquera surtout le soin avec lequel il a été complété, corrigé et annoté. On voudrait seulement que tout eût été fait. Mais réellement, c'eût été réclamer l'impossible quand tout le possible a été heureusement accompli.

Normandie. — La *Bibliographie de l'abbé Cochet*, par M. Marcellin Blanadet (Paris, A. Picard et E. Dumont, in-8 de 208 p.), est un vrai monument consacré à la mémoire de l'excellent prêtre qui fut un archéologue consommé. On y trouve d'abord une préface écrite avec beaucoup de cœur et de talent, par M. l'abbé Tougard, et que complète admirablement le portrait dessiné par Albert Huyot et gravé par Jules Huyot. Puis vient la bibliographie, répartie en sept chapitres : ouvrages, brochures, ouvrages posthumes, ouvrages ayant rapport à l'abbé Cochet, journaux dans lesquels se trouvent des articles de l'abbé Cochet, portraits, ouvrages inédits. Une curieuse table des matières termine le volume. Il est impossible de travailler avec plus de soin que M. Blanadet. A diverses reprises, nous l'avons consulté, contrôlé, vérifié; nous avons trouvé qu'il avait soigneusement rectifié ses prédécesseurs, mais nous n'avons pu, malgré une recherche arduc, lui découvrir une seule faute. Cet ouvrage fait le plus grand honneur au sujet qui l'a inspiré, à l'auteur qui en a conçu le plan et qui l'a réalisé, et au pays de tous les deux.

Orléanais. — Depuis quelque temps, les volumes que publie la Société française d'archéologie sous le titre générique de *Congrès archéologique de France*, se suivent avec une rapidité qui ne nuit aucunement à leur importance et à leur richesse. Voici le volume relatif à la cinquante-neuvième session tenue à Orléans en 1892 (Paris, A. Picard; Caen, H. Delesques, in-8 de LVIII-371 p., avec 63 planches et figures). Indépendamment des procès-verbaux des séances et compte rendu des excursions qui tiennent plus de cent pages particulièrement intéressantes, nous avons à noter ici les mémoires suivants : *État des études archéologiques dans le département du Loiret*, par M. Desnoyers ; — *Les Monuments d'Orléans*, par M. Anthyme Saint-Paul ; — *Un Tableau de la confrérie de Notre-Dame du Puy d'Amiens*, par M. A. Janvier; — *Le Préhistorique dans l'Orléanais*, par M. Desnoyers ; — *Le Cimetière franc de Briarres-sur-Essonne (Loiret)*, par M. L. Dumuys ; — *Fouilles de Thivars-Loche*, par M. P. Amblard; — *La Léproserie de Bourges*, d'après M. l'abbé Guidault, compte rendu par M. le comte A. de la Guère; — *L'Église de Germigny-des-Prés*, d'après les travaux de MM. C. Cuissard et G. Bouet ; — *Les Jardins du château de Blois*, par M. J. de Croy ; — *Le Vendômois et ses monuments historiques*, d'après un ouvrage récent, par M. le comte de Marsy; — *Le Chapelet de Mme de Montespan et le Reliquaire de saint Mommole à Saint-Benoît-sur-Loire*, par M. le marquis de Fayolle; — *Notes historiques sur le musée d'Orléans (ancien hôtel de ville)*, par M. L. Jarry; — *Excursion à Blois, Chambord, Cheverny, Beauregard et Amboise*, par M. le comte de Marsy ; — *Excursion dans le Vendômois*, par le même. Le volume se termine par une importante notice sur *Jules de Laurière et Léon Palustre*, par M. le comte de Marsy (avec deux portraits).

Poitou. — M. Louis Arnould, chargé d'un cours de littérature française à la Faculté des lettres de Poitiers, publie la leçon d'ouverture d'un cours spécial sur La Fontaine sous ce titre original : *De la vie actuelle de La Fontaine en France* (Poitiers, Druinaud, gr. in-8 de 24 p.). Le jeune professeur constate que La Fontaine est un des rares poètes du XVIIe siècle restés « vivants » parmi nous. Il le loue avec chaleur et avec talent; il loue aussi l'édition des *Fables* donnée jadis par M. Gérusez et l'édition des œuvres complètes donnée par la librairie Hachette dans la collection des *Grands écrivains de la France*. Il juge ainsi l'étude de Taine sur *La Fontaine et ses fables* : « L'ouvrage de critique le plus considérable qui ait été fait sur La Fontaine, le plus beau dans ses détails et le plus faux, selon moi, dans son ensemble. »

Provence. — M. Ernest de Crozet nous donne la continuation des *Éphémérides bas-Alpines 1893-1894, 6e et 7e années* (Avignon, Aubanel, gr. in-8

de 70 p.). L'œuvre est toujours faite avec beaucoup de soin et contient force particularités intéressantes, parfois même très piquantes, comme celle qui regarde (p. 5) un souvenir de Panama et « un os de 40,000 fr. » Un passage touchant est celui où l'auteur, inscrivant la date du décès de Mme E. de Crozet, enlevée à son affection à l'âge de trente-cinq ans, réclame, « les larmes aux yeux et le cœur broyé par la douleur, » une prière pour sa femme et pour lui. Le recueil est complété par un *Index bibliographique* (publications de 1893-1894 relatives aux Basses-Alpes), et par une copieuse *Table alphabétique*.

Quercy. — M. Jules Momméja publie une savante étude sur *les Sarcophages chrétiens antiques du Quercy* (Cahors, Pirma, gr. in-8 de 65 p.). C'est un indispensable supplément aux beaux recueils de M. Edmond Le Blant, de l'Institut, justement placés par M. Momméja tout près des célèbres publications du regretté commandeur J.-B. de Rossi. On ne comptait que trois sarcophages chrétiens antiques dans le Quercy. Grâce aux recherches de l'habile disciple de l'auteur des *Sarcophages chrétiens de la Gaule*, ce nombre est aujourd'hui plus que triplé. Adoptant dans son travail la sévère et sûre méthode de l'éminent académicien, M. Momméja fait connaître à merveille les sarcophages de Cahors, de Mondoumerc, de Perges, de Moissac, joignant à ses propres observations celles qui avaient été déjà faites par des antiquaires d'autrefois et de notre temps.

Alsace-Lorraine. — M. l'abbé A.-M.-P. Ingold entreprend la publication d'une collection intitulée : *Les Correspondants de Grandidier*. Le premier fascicule est consacré à *Dom Anselme Berthod, bollandiste* (Paris, A. Picard; Colmar, H. Huffel, in-8 de 30 p.). Ce fascicule contient des lettres inédites sur la réforme du bréviaire, sur les premiers évêques de Bâle, etc., suivies d'un appendice contenant cinq lettres de Dom Didelot à Gerbert, le célèbre abbé de Saint-Blaise. Tous ces documents sont dignes d'attention. Outre leur réel intérêt pour l'histoire, ils nous font pénétrer dans l'intimité de l'illustre historien de l'Église de Strasbourg, dont l'existence si courte a été si bien remplie, comme le dit le savant éditeur, et sur laquelle, faute d'une biographie complète qu'on attend encore, ils nous donnent des détails nouveaux. Les lettres à l'abbé Grandidier sont amplement et soigneusement annotées. Ce premier fascicule des *Correspondants de Grandidier* donne la plus favorable idée de ce que sera une collection pour laquelle nous adressons à M. l'abbé Ingold autant de vœux que de félicitations.

Allemagne. — Bourgeois de Constance, où il occupait une position honorable, Ulrich von Richental nous a laissé une chronique qui est l'une des sources les plus importantes du grand concile qui s'est tenu dans cette cité au début du xve siècle; ce document, livré à l'impression dès 1536, a été maintes fois publié depuis cette époque et récemment encore, en 1882, par M. Buck. Mais le manuscrit original, illustré à profusion d'images, aujourd'hui conservé dans le musée municipal de Constance, méritait d'être reproduit en fac-similé. L'édition photographique qu'en donne à la librairie O. Gracklauer, de Leipzig, le photographe Wolf (*Ulrich von Richental's Chronik des Concils zu Constanz*) ne pourra qu'être accueillie avec reconnaissance par les érudits. Le volume, de format in-folio (45 cent. sur 30), comprend trois cents pages, dont cent quarante de texte et cent soixante de dessins. Le prix de souscription au volume relié est 1,100 marcks (1,375 fr.).

— Le *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere Geschichtskunde*, l'organe si apprécié de la société des *Monumenta Germaniae historica* (Hanovre, Hahn), prend avec le tome XXI un développement qui se manifeste par un accroissement du nombre de pages. Au lieu de quarante feuilles d'impression,

chaque volume en comptera cinquante. Cette augmentation dans la matière entraîne nécessairement une augmentation de prix : au lieu de 15 fr. par volume on paiera 18 fr. 75. Le tome XX, le dernier paru, se termine par deux index, par auteurs et par matières, des tomes XI-XXI.

— C'est par erreur que nous avons indiqué (*Polyb.*, t. LXXIII, p. 155) pour le volume du docteur Stuhlmann : *Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika*, le prix de 62 fr. 50. Le prix réel est de 31 fr. 25.

— M. Wilhelm Meyer, dans un article des *Nachrichten* de la Société royale des sciences de Gœttingue, a répondu assez vertement au compte rendu que M. Stefferhagen avait fait de son catalogue des manuscrits de l'État prussien (*Glossen zu einigen juristischen Handschriften in Göttingen*). A son tour, M. Emil Steffenhagen reprend la plume pour défendre son article : *Zu den Göttingen Rechtshandschriften* (Kiel, Schmidt und Klaunig, in-4 de 28 p.). Il ne nous convient pas de prendre parti dans ces querelles de savants; et nous nous contentons de signaler les articles.

— L'utile collection des *Deutsche Litteraturdenkmale des 17. und 18. Jahrhunderts*, commencée par le regretté B. Scuffert et continuée avec la même diligence par M. A. Sauer, a inauguré avec le numéro 51 une nouvelle série dont chaque volume se vend au prix de 0 fr. 75. Le dernier volume publié est le *Göttinger Musenalmanach* de 1771, qui forme un fascicule double (52-53). Parmi les fascicules en préparation, nous relevons une édition critique des œuvres politiques de Christ. Nernicke, six essais inédits de l'illustre Guill. de Humboldt, une œuvre inédite de Chamisso (Fortunat), un choix de nouvelles du XVIIIe siècle.

Angleterre. — Sous le titre *The Representation of Scotland*, M. T. Wilkie prépare un important ouvrage sur les élections qui ont eu lieu en Écosse depuis 1832 jusqu'à nos jours. Il contiendra une étude historique sur la part prise au gouvernement du Royaume-Uni par les représentants écossais aux différentes époques, depuis la proclamation de l'Union.

— Le juge O'Connor Morris, dont on connaît les importants travaux historiques, publiera dans la collection « Cambridge Historical Series » une *Irish History from 1494 to 1868*.

— MM. Hutchinson annoncent la prochaine publication d'une *Life of Lord Randolph Churchill*, par M. T. H. S. Escott. Lord Dufferin, sir H. Drummond Wolff, sir William Clarke, l'évêque de Peterborough ont mis à la disposition de l'auteur les souvenirs personnels et la correspondance qu'ils possédaient sur l'homme d'État si prématurément enlevé à la scène politique; et cette biographie documentée constituera une précieuse contribution à l'histoire parlementaire de ces quinze dernières années.

— Le docteur Thomas Hodgkin va faire paraître à la librairie de la Clarendon-Press les cinquième et sixième volumes de *Italy and her Invaders*, qui embrassent la période comprise entre l'expulsion des Goths et la mort du roi lombard Luitprand (553-744).

— MM. Longmans et Co publieront incessamment *The Voyages and Travels of Lord Brassey*, de 1862 à 1894, annotés par le capitaine S. Eardley Wilmot : deux volumes avec cartes et plans.

— On sait qu'en Angleterre un grand nombre d'écrivains se dissimulent sous des pseudonymes dont le secret est strictement gardé. L'*Academy* nous révèle cependant les noms de plusieurs auteurs d'ouvrages récents. M. M., de *The Shen's Pigtail*, ne serait autre que M. C. W. Mason, qui résida longtemps en Extrême-Orient; l'auteur de *Lesser's Daughter* est Mrs Alfred Sidgwick, la traductrice de « Caroline Schlegel. » M. Smith, qui a signé *Old Brown's Cottages*, n'est pas une femme, comme on le supposait, mais M. Ho-

race Hutchinson. Oswald Valentine, un des trois gradués de Cambridge qui publièrent, sous les initiales V. O. C. S., *The passing of a Mood*, est M. Oswald Sickert, frère cadet de Walter Sickert. Quant au tout récent pseudonyme R. E. Francis, il cache, ou plutôt ne cache plus l'identité de miss Frances Poynter.

— MM. W. H. Allen et Cᵉ viennent d'éditer une biographie de la reine par Mrs Fawcett. Ce livre, orné d'un beau portrait choisi par la princesse Christian, est le premier volume d'une série baptisée « Eminent Women. »

— Les libraires de Londres, qui s'occupent du commerce de livres étrangers, viennent de se constituer en association. L'*Association of foreign booksellers*, qui a entre autres objets d'établir un tarif uniforme pour la vente des publications étrangères, a pour président M. H. Kleinau, le représentant de la maison Hachette.

Belgique. — *L'Enseignement primaire en Belgique; Résumé historique.* Sous ce titre, M. Ernest Matthieu publie en une brochure in-8 de 33 pages le travail qu'il a communiqué au troisième Congrès scientifique international des catholiques, tenu à Bruxelles du 3 au 8 septembre 1894. Cette étude atteste une fois de plus que tout ne date pas dans le monde de la fin du siècle dernier, et que nos ancêtres, pour n'être pas affligés de budgets ruineux pour des Ministères de l'instruction publique, n'en donnaient pas moins l'instruction à tous ceux qui voulaient, ou qui étaient dignes de la recevoir.

— M. Armand d'Herbomez vient de faire paraître en deux volumes in-8 (Tournai et Paris, Casterman), une *Histoire des châtelains de Tournai de la maison de Mortagne*, qui apporte à l'histoire du Tournaisis et du nord de la France, aux XIIᵉ et XIIIᵉ siècles, une contribution utile. Le second volume du travail de M. d'Herbomez est en quelque sorte le Cartulaire des châtelains de Tournai, reconstitué par l'auteur avec des documents puisés dans des dépôts d'archives très divers. C'est une série importante de documents inédits, parmi lesquels les deux chartes communales du Bruille à Tournai et de Mortagne (Nord) ne seront sans doute pas les moins appréciées.

— Nous avons reçu le tirage à part d'un remarquable travail de M. Emmanuel Cosquin (in-8 de 24 p. Bruxelles, Polleunis et Centerick; Paris, Bouillon), *Les Contes populaires et leur origine, dernier état de la question*, lu au congrès scientifique des catholiques, tenu à Bruxelles l'automne dernier. M. Cosquin, qui a publié avec tant de soin et d'érudition les *Contes*, défend contre M. Andrew Lang et M. Joseph Bédier, renforcé de M. Brunetière, une opinion qu'il a émise et, suivant nous, si bien prouvée touchant la source la plus abondante des contes populaires. Il ne nous est pas possible d'analyser sa très intéressante dissertation, mais nous en donnerons la conclusion : « Plus on étudiera de près la question, plus on recueillera de contes surtout en Asie, et plus on reconnaîtra que la thèse de l'origine non seulement asiatique, mais indienne, de nos contes populaires est la seule vraie. »

Espagne. — M. le chevalier E. Portal publie une attachante étude sur l'*Italie et la France pendant le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique* (Madrid, gr. in-8 de 15 p. tiré de *Pro patria*, livraison de mars 1895). Félicitons cet « Italien de race française, » comme il s'appelle, d'avoir si bien raconté « comment les deux sœurs latines, la France et l'Italie, ont célébré le glorieux anniversaire de la découverte du nouveau monde. » Sa relation est couronnée par un index bibliographique où l'on remarque surtout cette singulière thèse du comte de Baroncelli-Javin (d'Avignon) : *Colomb est Provençal.*

— *Datos por la historia biografica de Valladolid.* Sous ce titre modeste le licencié Don Casimiro Gonzales Garcia-Valladolid a réuni un nombre consi-

dérable de renseignements puisés à de bonnes sources, qui seront d'un grand secours pour les futurs historiens de Valladolid. Ils forment deux in-12 de 800 pages et sont en vente à Valladolid, chez Cuesta.

Italie. — Le célèbre professeur de l'Université de Pise, M. Alessandro d'Ancona, complète son édition (1889) du Journal de voyage de Michel de Montaigne en Italie, par la publication d'un *Indice alfabetico* qui sera très utilement consulté (Città di Castello, in-8 de 41 p.). Rappelons que l'éminent critique a enrichi son édition des impressions de voyage du philosophe périgourdin d'un très remarquable essai bibliographique des voyages en Italie qu'il aura, nous l'espérons, la prochaine occasion d'augmenter en le réimprimant.

— M. Antonio Palomes, auteur d'une histoire des *Normands en Sicile*, dont le *Polybiblion* a eu l'occasion de faire l'éloge, vient de publier un beau volume pour le trois centième anniversaire de la mort de saint Philippe de Neri (*Pel terzo centenario della morte di san Filippo Neri, ricordo dell' Oratorio di Palermo, compilato ed edito da Antonio Palomes.* Palerme, in-4 de 132 p.). M. Palomes a réuni les hommages de plus de cinquante érudits ou littérateurs qui, en prose ou en vers, et dans différentes langues, ont tenu à célébrer la mémoire du glorieux fondateur de l'Oratoire. Ce volume, imprimé avec luxe, est orné de seize illustrations.

Publications nouvelles. — *Die Glaubwürdigkeit unserer Evangelien*, von H. Boese (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Theologische Bibliothek. XX. Dogmengeschichte*, von J. Schwane. Zweiter Band (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *L'Immortalité chrétienne*, par l'abbé M. Caron (in-18, Haton). — *Éclaircissements sur les œuvres mystiques de Saint-Jean de la Croix*, par le P. Ludovic de Besse (in-18, Oudin). — *De l'Oraison*, par le R. P. de Caussade (in-18, Lecoffre). — *Jésus Rédempteur*, par l'abbé M. Caron (petit in-12, Haton). — *Vade-mecum salésien de la jeune chrétienne, pensées et conseils de saint François de Sales*, recueillis par Un missionnaire de Saint-François de Sales (in-24, Delhomme et Briguet). — *Pleine de grâce*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *Le Bouddhisme, précédé d'un essai sur le Védisme et le Brahmanisme*, par G. de Lafont (in-18, Chamuel). — *Les Erreurs de l'Église en droit naturel et canonique sur le mariage et le divorce*, par L.-A. Dessaulles (in-18, Pedone). — *Explication élémentaire du droit criminel*, par P. Rambaud (in-18, Chevalier-Marescq). — *Documents de criminologie rétrospective. Bretagne XVIIe et XVIIIe siècles*, par les docteurs A. Corre et P. Aubry (grand in-8, Masson). — *La Connaissance*, par M.-J. Gardair (in-18, Lethielleux). — *Le Contrat de travail*, par Hubert-Valleroux (in-8, Rousseau). — *Justice pour les enfants*, par l'abbé E. Fourié (in-8, Montpellier, bureaux de la « Croix méridionale »). — *La Question ouvrière en Angleterre*, par P. de Rousiers (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Éléments de psychologie humaine*, par Van Biervliet (in-8, Alcan). — *Les Émotions*, par le docteur Lange (in-18, Alcan). — *Recherches sur les lois de la circulation pulmonaire, sur la fonction hémodynamique de la respiration et l'asphyxie, suivies d'une étude sur le mal de montagne et de ballon*, par le docteur L. Germe (gr. in-8, Masson). — *Traité élémentaire d'électricité*, par J. Joubert. 3e édit. (petit in-8, Masson). — *La Peinture anglaise contemporaine*, par R. de la Sizeranne (in-18, Hachette). — *Choix de panégyriques et plans de discours des plus célèbres orateurs contemporains en l'honneur de la Vénérable Jeanne d'Arc*, par l'abbé J. Guillermin (in-8, Bloud et Barral). — *Simples Poèmes*, par Charles Audic (in-18, Lemerre). — *L'Iris exaspéré*, par A. Mithouard (in-18, Lemerre). — *Regards intimes*, par C. de Pomairols (in-18, Lemerre). — *A travers les pensées. Les Teintes sombres, état d'âme*, par F. Moulin (in-18, Fischbacher). — *Les Nibelungen*, poème,

trad. de l'allemand par E. de Laveleye (2 vol. in-18 cart., Flammarion). — *Le Petit Eyolf*, drame en trois actes, par H. Ibsen, trad. par le comte Prozor (in-18, Perrin). — *Le Chemin de Paradis, mythes et fabliaux*, par C. Maurras (in-18, Calmann-Lévy). — *Libre*, par A. Dumesnil (in-18, Lemerre). — *Petite Amie*, par Vigné (in-18, Lemerre). — *Amour d'Orient*, par P. Maël (in-18, Flammarion). — *L'Ile à hélice* (1re partie), par J. Verne (in-18, Hetzel). — *Le Sentier des larmes*, par L. de Larmandie (in-18, Librairie de l'Art indépendant). — *Études de littérature et d'art*, par G. Larroumet, 3e série (in-18, Hachette). — *Précis de géographie*, par M. Dubois et C. Guy (in-8, Masson). — *Les Vosges*, par G. Fraipont (gr. in-8, Laurens). — *Une Visite à Orléans*, par A. Martin (in-18, Hennuyer). — *De Saint-Louis à Tripoli, par le lac Tchad*, par le lieutenant-colonel Monteil (gr. in-4, Alcan). — *En Amérique, souvenirs de voyage et notes scientifiques*, par H. de Varigny (in-18, Masson). — *Les Juifs, leur passé, leur présent, leur avenir, étudié dans l'Écriture Sainte et la tradition*, par l'abbé Doublet (in-18, Berche et Tralin). — *Saint Césaire, évêque d'Arles (503-543)*, par l'abbé Malnory (in-8, Bouillon). — *Sainte Angèle Mérici*, par l'abbé L. Bouthors (in-8, Abbeville, Paillart). — *Esprit et vertus du missionnaire des pauvres, C.-J. Eugène de Mazenod, évêque de Marseille*, par le R. P. E. Baffie (in-8, Delhomme et Briguet). — *Mgr Freppel, sa vie, ses écrits, sa doctrine*, par l'abbé M. Pagès (in-8, Delhomme et Briguet). — *Frédéric Ozanam*, par J. Laur (in-8, Abbeville, Paillart). — *Maurice Maignen. Les Œuvres ouvrières*, par V. de Marolles (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Précis d'histoire moderne et contemporaine*, par F. Corréard (in-8, Masson). — *Étude sur la vie et le règne de Louis VIII (1187-1226)*, par C. Petit-Dutaillis (gr. in-8, Bouillon). — *Le Roi Stanislas et Marie Leczinska*, par la marquise des Réaulx (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Maréchal de Ségur (1724-1801), ministre de la guerre sous Louis XVI*, par le comte de Ségur (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires de Barras*, publiés par G. Duruy (2 vol. in-8, Hachette). — *Émigrés et chouans*, par le comte G. de Contades (in-8, Perrin). — *Mémoires du comte de Paroy (1789-1797)*, publiés par E. Charavay (in-8, Plon et Nourrit). — *Napoléon et les Cardinaux noirs (1810-1814)*, par Geoffroy de Grandmaison (in-18, Perrin). — *Le Duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette*, par G. Maugras (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Diable et la Révolution*, par L. Taxil (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Peuple. Nos fils*, par J. Michelet (in-8, Flammarion). — *L'École normale de l'an III*, par P. Dupuy (gr. in-8, Hachette). — *Choiseul à Rome, lettres et mémoires inédits (1754-1757)*, par le vicomte M. Boutry (in-8, Calmann-Lévy). — *L'Alliance autrichienne*, par le duc de Broglie (gr. in-8, Calmann-Lévy). — *Russes et Prussiens. Guerre de Sept ans*, par A. Rambaud (in-8, Berger-Levrault). — *Le Maréchal de Saint-Arnaud en Crimée*, par le docteur Cabrol (in-8, Tresse et Stock). — *Campagne de la Loire en 1870-1871, Josnes, Vendôme, le Mans*, par P. Lehautcourt (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Mémoires du général baron Roch Godart, 1792-1815*, publiés par J.-B. Antoine (in-8 cartonné, Flammarion). — *Souvenirs de guerre du général baron Pouget*, publiés par Mme de Boisdeffre, née Pouget (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'abbaye bénédictine de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, par A. Lerosey (in-8, Abbeville, Paillart). — *Correspondance du cardinal de Granvelle (1584)*, publiée par M. C. Piot. Tome XI (Bruxelles, Hayez, gr. in-4 cartonné). — *Lettres intimes de Joseph Mazzini*, publiées par E. Melegari (in-18, Perrin). — *Lettres du maréchal Bosquet (1830-1858)* (in-8, Berger-Levrault). — *Diderot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, par A. Collignon (in-18, Alcan). — *Nos Édiles*, par E. Gay (gr. in-8, « Nouvelle Revue française illustrée »). VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Théologie dogmatique. Praelectiones dogmaticae quas in collegio Ditton-Hall habebat *Christianus Pesch* T. I. Institutiones propaedeuticae ad sacram theologiam (I. De Christo legato divino. II. De Ecclesia Christi. III. De locis theologicis). 427
Cours de théologie catholique (*le chanoine Jules Didiot*). T. II. Logique surnaturelle objective. 29
Cours complet de religion catholique à l'usage de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne (*le R. P. Sifferlen*). Cours supérieur. Classe de troisième : La Révélation ancienne et le symbole ; classe de seconde : La Révélation chrétienne et la morale ; classe de rhétorique ; L'Église, la grâce et les sacrements ; classe de philosophie : L'Histoire de l'Eglise 131
Das apostolische Symbol. Seine Entstehung, sein geschichtlicher Sinn, seine ursprüngliche Stellung im Kultus und in der Theologie der Kirche. Ein Beitrag zur Symbolik und Dogmengeschichte (*D. Ferdinand Kattenbusch*). Erster Band. Die Grundsgestalt des Taufsymbols. 223
De la Confirmation et de l'âge auquel il convient d'y admettre . . . 133
Étude théologique sur les ordinations anglicanes (*A. Boudinhon*) . . 457

Liturgie. Chants ecclésiastiques. De la Consécration épiscopale, d'après le pontifical romain (*Christian Defrance*). 457
Le Sacrement de l'Ordre, d'après le Pontifical romain (*Christian Defrance*) 457
L'Office divin. Origine et beautés du bréviaire romain (*l'abbé P. Rambaud*. 146
Psautier accentué pour les vêpres du dimanche et des fêtes (*l'abbé J. Sabouret*) 147
Cantica Sion. 220 chants latins anciens et nouveaux recueillis par *le P. G. Jung*. 146
Caecilia. Recueil de chants sacrés (*l'abbé H. Poivet*) 147
Introduction aux mélodies grégoriennes (*Boyer d'Agen*). 234

Théologie parénétique. Éloquence sacrée. Sermons d'Avent (*Mgr Gay*). 135
Troisième année de prédication. Cinquante-deux prônes sur le Décalogue (*l'abbé Plat*) 137
La Parole de l'Évangile au collège. Instructions morales aux jeunes gens sur le saint vangile (*l'abbé J. Tissier*) 136
Les Familles bibliques. Conférences (*le R. P. A. Matignon*). 6e série. La Sainte Famille 142
La Troisième Béatitude. La Douleur et le découragement ; conférences aux femmes chrétiennes (*Mgr Turinaz*). 31
Les Chefs-d'œuvre oratoires de *l'abbé Combalot*, publiés d'après les manuscrits de Mgr Ricard 135

Ascétisme. Ouvrages de dévotion. La Douleur et la mort. Entretiens et discours (*le R. P. Jean Vaudon*). 134
La Propagation du sacerdoce (*le P. Ramus*) 138
Les Méditations du prêtre séculier (*l'abbé Combalot*) recueillies et publiées par Mgr Ricard. 139
Le Prêtre auprès des malades et des mourants (*le R. P. Paul Stub*). . 139

La Sainte communion, moyen par excellence pour conserver et multiplier les vocations ecclésiastiques. Lettres à un directeur de séminaire, par un de ses confrères 138
Jésus offert à la jeunesse dans les principales circonstances de son enfance (*l'abbé Dumax*) 140
Marie offerte à la jeunesse dans les principales circonstances de sa vie. Mois de Marie de la jeune chrétienne (*l'abbé Dumax*) 141
Aux mères chrétiennes. Entretiens et conseils avant et après le catéchisme (*l'abbé Dumax*) 141
La Guerre aux défauts. Petit traité tout en histoires sur la correction des défauts (*l'abbé Dumax*) 142
L'Obéissance enseignée aux enfants. Petit traité en histoires sur la désobéissance et la soumission (*l'abbé Dumax*) 142
Le Saint Rosaire de la Très Sainte Vierge, trad. de l'allemand du *R. P. Thomas Esser*, par *Mgr Amédée Curé*. 143
Contemplations eucharistiques (*l'abbé Henry Bolo*) 143
Écrits choisis. Lettres, avis, maximes du *B. Antoine-Marie Zaccaria* . 144
Soliloques, ou Leçons de perfection chrétienne du *B. Paul de Sainte-Madeleine*, franciscain, trad. du latin par un religieux du même ordre 144
Novae editionis operum omnium *sanctae Hildegardis* experimentum curâ et studio sac. *A. Damoiseau* 29
Documenta quaedam Scripturae cum doctrinâ sanctae Hildegardis de rationalitate et de Antiquo dierum composita curâ et studio s. *A. Damoiseau*. 29
Règlement de vie chrétienne offert aux enfants de Marie (*le R. P. Fr. Neumayr*), trad. du latin par un Père de la même Compagnie . . . 145
Pensées du Ciel. Petite anthologie de spiritualité offerte aux âmes chrétiennes (*le R. P. Lescœur*) 145
Nouvelles Fleurs (*curé d'Ars*), recueillies par *le R. P. Dom Germain Maillet-Guy* 145
La Charité pour les morts et la consolation pour les vivants (*J.-B. Gergerès*) 146

Apologétique. Controverse. Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation (*le R P. Albert-Maria Weiss*) trad. de l'allemand par *l'abbé Lazare Collin*, avec la collaboration de *J. Migy*. T. VII et VIII. La Question sociale et l'ordre social, ou Institutions de sociologie 332
Catholicisme et protestantisme (*le R. P. P. S., missionnaire*), trad. de *Ch. de Saint-Martin*) 133
La Foi et l'incrédulité devant la raison et la science, les autorités et les faits (*le R. P. P. S., missionnaire.*) Trad. de *Ch. de Saint-Martin*. 131

Mélanges. Paroles de jubilé, discours prononcés par *S. S. Léon XIII* à l'occasion de son jubilé épiscopal, recueillis et expliqués par Un pèlerin. 224
L'Action nouvelle et nécessaire du clergé (Un docteur en théologie). . 73
Essai sur la méthode des études ecclésiastiques en France, 1re partie (*J.-B. Aubry*) 149
Quelques idées sur la théorie catholique des sciences et sur la synthèse des connaissances humaines dans la théologie (*Jean-Baptiste Aubry*) 147
Science catholique et savants catholiques (*le R. P. Zahm*), trad. de l'anglais par *l'abbé Flageolet* 430

Hétérodoxie. Heidenthum und Kabbala. Die Kabbalistische Mystik, (*S. Rubin*). 334

JURISPRUDENCE

Droit naturel. Leçons de droit social naturel (*le Dr Ed. Tardif*) . . . 36

Droit international. Das in Deutschland geltende internationale Privatrecht (*T. Niemeyer*) 225

Droit civil. Théorie et pratique des fondations perpétuelles (*A. Geouffre de Lapradelle*) 503

Commentaire théorique et pratique du code civil (*Théophile Huc*). T. VII. Contrats et obligations (articles 1101 à 1233) 504
Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie (*J. Lefort*). T. II. 504
Traité théorique et pratique de l'assurance en général (*Ch. de la Prugne*) 505
Le Homestead, ou l'Insaisissabilité de la petite propriété foncière (*Paul Bureau*) 505
Le Homestead, le foyer de famille insaisissable (*Louis-A. Corniquet*). . 506
Chambre du conseil (*M. Berlin*), 3e éd. par *Alphonse Bloch* et *Georges Breuillac* 508
Droit romain : du Prodigue. Droit français : du Conseil judiciaire (*Pierre Bouchez*) 507
Étude sur une réorganisation du notariat en France (*R. Hurson*). . . 508
Guide contentieux des voyageurs, baigneurs et hivernants en France (*Camille Derouet*) 458

Droit commercial. Répertoire alphabétique de jurisprudence commerciale (*Émile Muzard*). T. II 509
De la Responsabilité des propriétaires de navires et des armateurs (*Louis Thiébaut*). 509
Code de commerce mexicain, trad., annoté et précédé d'une introd. par *Henri Prudhomme*. 509

Droit industriel. Du louage de services ou contrat de travail, étude sur les rapports juridiques entre les patrons et les ouvriers employés dans l'industrie (*Georges Cornil*) 509
Le Code ouvrier, exposé pratique de la législation et de la jurisprudence, réglant le travail et les intérêts des ouvriers et des apprentis (*Louis André* et *Léon Guibourg*) 511

Droit rural. L'Avocat de l'apiculteur (*J.-J. Bachan*) 458

Droit public et administratif. Traité des eaux. Droit et administration (*Alfred Picard* et *C. Colson*). T. III. Cours d'eau navigables ou flottables, canaux de navigation. T. IV, 1re partie. Irrigations, desséchements, alimentation des communes, assainissement des villes. 511
Guide pratique de l'administration française (*A. Andréani*). 512
Réformes pratiques dans le régime des impôts (*Édouard Cohen*) . . . 513
Le Code des répartiteurs (*Henri Guillaud*). 458

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Philosophia scholastica, ad mentem S. Thomae exposita et recentioribus scientiarum inventis aptata (*P.-M. Brin, D.-A. Farges* et *D. Barbedette*). T. II. Psychologia, theodicea, ethica 481
Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale (*l'abbé Eug. Durand*) 482

Psychologie. Éléments de psychologie physiologique et rationnelle (*le docteur G. Surbled*) 312
Mémoire et imagination (*L. Arréat*) 313
Mémoire et imagination (poètes, musiciens, peintres et orateurs) (*Lucien Arréat*) 483
L'Abstraction et son rôle dans l'éducation intellectuelle (*Fréd. Queyrat*) 483
Théorie des concepts, existence, origine, valeur (*le P. Peillaube*). . . 484
Les Localisations cérébrales en psychologie. Pourquoi sommes-nous distraits? (*G. Hirth*). Trad. de *L. Arréat* 316
Théorie psychologique de l'espace (*Charles Dunan*) 485
Les Lois psychologiques du symbolisme (*Guill. Ferrero*) 486
La Liberté, 2e partie. Le Problème (*l'abbé C. Piat*) 488

Métaphysique. La Cientificomania (*J. Dominguez Berrueta*). . . . 490
Science et conscience, ou Théorie de la force progressive (*H. Kleffer*). T. II. L'Esprit de la loi 491
La Clef de la théosophie (*H.-P. Blavatsky*), trad. de l'anglais par *Mme H. de Neufville* 491
Dieu devant la science et la raison (*le P. A. Villard*) 492

Théorie de l'ondulation universelle. Essais sur l'évolution (*Basile Conta*). Trad. et notice biogr. par *Rosetti Tescanu* 314
Une Profession de foi rationnelle (*Léon Beaugrand*). 535
Esquisses du Tout universel (*Jacob*) 266

Morale et sociologie. L'Amitié, réflexions morales et philosophiques (*E.-M. Ommer*) 493
Honnête homme avant tout (*M.-J. Ribet*). 74
Les Règles de la méthode sociologique (*Émile Durkheim*). 494
La Logique sociale (*G. Tarde*) 495
La Vie sociale, la morale et le progrès. essai de conception expérimentale (*le Dr Julien Pioger*) 496
La Cité moderne, métaphysique de la sociologie (*Jean Izoulet*). . . . 497
L'Homme (*Saint-Georges Mivart*), trad. de l'anglais par *M. J. Segond* . 487
Le Rôle moral de la bienfaisance (*Herbert Spencer*), trad. par *E. Cartelot* et *M. Saint-Léon* 499
L'Esprit nouveau dans l'action morale et religieuse (*l'abbé J. Crestey*) 501

Mélanges philosophiques. Dialogues entre de grands esprits et un vivant (*Amédée-H. Simonin*) 73
L'Histoire et la pensée, essai d'une explication de l'histoire par l'analyse de la pensée (*Claude-Charles Charaux*). 171

Histoire de la philosophie. Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. *Avencebrolis* Fons vitae. (*Clemens Baeumker*) 513
L'Esprit des races jaunes. Le Tao de *Laotseu*. Trad. du chinois par *Mat Gioi* (*Albert de Pouvourville*) 360
Le Philosophe Tchou Hi, sa doctrine, son influence (*le P. Stanislas Le Gall*). 430

Enseignement. Pratique des examens littéraires en Chine (*le P. Étienne Zi* (*Siu*) 34
La Enseñanza de la historia (*Rafael Altamira*) 335

Sciences sociales et politiques. Annuaire de l'économie politique et de la statistique (*Maurice Block*) 74
Les Lois sociologiques (*Guillaume de Greef*) 35
Les Bases économiques de la constitution sociale (*A. Loria*), trad. de l'italien par *A. Bouchard* 36
La Sociedad civil cristiana (*Pedro Schumacher*) 37
Le Contrat démocratique (*O.*) 74
Les Professions et la société en Angleterre (*Max Leclerc*) 514
Berlin et ses institutions administratives (*Oscar Pyfferoen*) 535
De l'Équilibre politique, du légitimisme et du principe des nationalités. (*A. de Stieglitz*). T. II. 225

Anthropologie et ethnologie. L'Humanité, son évolution, depuis la création jusqu'à la fin des temps (*J.-B. Reygasse*). 431
L'Homme-singe et les précurseurs d'Adam en face de la science et de la théologie (*Fr. Dierckx*) 516
Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples (*Gustave Le Bon*) . 37
Le Primitif d'Australie, ou les Non-Non et les Oui-Oui, étude d'ethnologie comparée (*Élie Reclus*) 206
La Contagion du meurtre. Étude d'anthropologie criminelle (*le docteur P. Aubry*). 314
La Criminalité politique (*Louis Proal*) 499

Physiologie. Les Centres moteurs corticaux chez l'homme (*Charcot* et *Pitres*) 315

Hygiène. Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique, sous la direction du docteur *J. Rochard* 316
Manuel d'hygiène athlétique à l'usage des lycéens, etc. 317
L'Éducation physique de la jeunesse (*le prof. Mosso* (*de Turin*). Trad. par *Bahar*. 317
Hygiène et assistance publique. Mission en Belgique et en Hollande (*le docteur C. Dalvaille*) 320

Pathologie. Diagnostic. Les États intellectuels dans la mélancolie (*G. Dumas*) 313
La Lèpre, observations et expériences personnelles (*le Dr Goldschmidt*). 320

Petit Compendium médical. Quintessence de pathologie thérapeutique et de médecine usuelle (*le docteur Ant. Bossu*). 321
Le Langage, la parole et les aphasies (*le docteur Ferrand*) 315
Bégaiement et autres défauts de prononciation (*le docteur Chervin*). . 321
Précis de bactériologie clinique (*le docteur Wurtz*) 318
Des Applications de la micrographie et de la bactériologie au diagnostic chirurgical (*le docteur Aubeau*) 318
Manuel de percussion et d'auscultation (*le docteur P. Simon*) 318
Pratique journalière de la médecine dans les hôpitaux de Paris (*P. Lefert*). Aide-mémoire et formulaire du Manuel du médecin praticien. 319

Thérapeutique. L'Hydrothérapie dans les maladies chroniques et les maladies nerveuses (*les docteurs Beni-Barde* et *Materne*). . . . 317
Traitement naturel des maladies aiguës et chroniques d'après le système Kneipp, etc. 318
Psycho-thérapie. Clinique de psycho-thérapie suggestive d'Amsterdam (*les docteurs A.-W. Van Renterghem* et *F. Van Eeden*). 311
L'Insomnie et son traitement (*le docteur M. de Fleury*) 319
De la Chirurgie du goitre. Ses conséquences (*le docteur de Vlaccos*) . . 319
Les Nouvelles Méthodes dans le traitement de la diphtérie (*le docteur Crésantignes*). 319
La Médecine rationnelle et expérimentale. Manuel des soins à donner avant l'arrivée du médecin (*le docteur Perrier*). 320
Travaux d'électrothérapie gynécologique, arch. semest. du docteur *Apostoli* 320
Traité expérimental de magnétisme, cours professé à l'École prat. de magnétisme et de massage (*le docteur Durville*). T. II. Physique magnétique 320
Le Massage et le magnétisme sous l'empire de la loi du 20 novembre 1892. Règlement statutaire de l'École pratique de magnétisme et de massage 320
Electrometria y transmision electrica de la energia (*Enrique Josiesta y Lopez*) 321
De la ranula (*Manuel Segala Estalella*) 321

Hypnotisme. Extase. La Suggestion ; son rôle dans l'éducation (*F. Thomas*) 312
L'Avenir de l'hypnose. Réflexions, etc., sur la nature et les effets du sommeil provoqué (*l'abbé Gombault*) 310
Le Spiritisme. Manuel scientifique et populaire (*le P. Franco*). Trad. par *Onclair* 309
La Stigmatisation, l'extase divine et les miracles de Lourdes. Réponse aux libres penseurs (*le professeur Imbert Gourbeyre*) 307
El Supernaturalismo de santa Teresa y la Filosofia medica (*Dr Arturo Peralès y Guttierrez*) 428

Sciences naturelles. Agriculture, etc. Promenades au Jardin des Plantes (*Pierre Damboile*) 13
Petit Dictionnaire d'agriculture, de zootechnie et de droit rural (*A. Larbaletrier*) 172
Les Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui, chronique agricole du Journal des Débats (*D. Zolla*). 1re série 150
L'Organisation agricole et la sécheresse de 1893 (*L. Dubois de Lhermont*) 75
Le Vin et le vin de fruits (*Pierre Andrieu*) 231
Aviculture industrielle (*Paul Devaux*) 76
Pêches et chasses zoologiques (*le marquis de Folin*) 75

Géologie. Papers and Notes on the Glacial Geology of Great Britain and Ireland (*Henry Carvill Lewis*). Edited from his unpublished mss. with an Introduction by Henry W. Crosskey 337
The Story of our Planet (*T. G. Bonney*) 38

Astronomie, météorologie. Annuaire de l'observatoire municipal de Montsouris pour l'année 1895 230
Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1895. 227
L'Existence des projections distinctes du soleil à l'adresse des mondes du système (*l'auteur de « la Vérité sur les comètes, les météores et l'action solaire »*) 267
Le Pouvoir grossissant de l'atmosphère (*Aug. Tischner*). 267
Précis de météorologie endogène (*F. Canu*) 267

Mathématiques. Vorlesungen über Geschichte der Mathematik (*Moritz Cantor*) 231
Vorlesungen über Mathematik (*Leopold Kronecker*). Erster Band . . . 433
Cours d'analyse de l'École polytechnique (*C. Jordan*). T. I. Calcul différentiel. T. II. Calcul intégral 39
Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale (*Ch. Méray*). 1re partie. 40
Corso di analisi algebrica (*Ernesto Cesaro*) 434
Sophus Lie's Vorlesungen über continuierliche Gruppen (*Georg Scheffers*) 328
Principes et développements de géométrie cinématique (*le colonel A. Mannheim*) 232
Le Calcul simplifié (*Maurice d'Ocagne*) 361
Récréations mathématiques (*Édouard Lucas*). T. IV 362

Art militaire. Pour nos soldats, conseils pratiques, hygiène et morale du service militaire (*Gaston-Henri Niewenglowski et Louis Ernault*) 129
El Año militar español (*Estanislao Guiú y Martí*) 129
La Educación moral del soldado (*Enrique Ruiz Fornells*) 129
Organización militar de España y algunas potencias extranjeras (*Enrique Ruiz Fornells* et *Alfredo Melgar Mata*). 130

Escrime. La Science du point d'honneur (*A. Croabbon*) 339

Graphologie. Grafologia (*Cesare Lombroso*) 516

Beaux-arts et art industriel. L'Art monumental des Égyptiens et des Assyriens (*L. Cloquet*) 8
Histoire de l'art pendant la Renaissance. III. Italie. La Fin de la Renaissance (*Eugène Müntz*) 6
La Peinture décorative au XIXe siècle. L'Œuvre de P.-V. Galland (*Henri Havard*) 7
La Gravure en pierres fines (*Ernest Babelon*) 41
L'Art indo-chinois (*A. de Pouvourville*) 42
Les Arts et les industries du papier en France (*Marius Vachon*) . . 434

BELLES-LETTRES

Folklore. Chansons populaires recueillies en Franche-Comté (*Charles Beauquier*) 235
Le Folklore de Lesbos (*G. Georgiakis* et *Léon Pineau*). 234

Grammaire. *Plinii Secundi* librorum dubii sermonis VIII reliquiae. Collegit et illustravit *J.-W. Beck*. 435
Maximilien de la Haize, grammairien montois ; De l'enseignement de la grammaire française, spécialement à Mons, avant le XVIIIe siècle (*Ernest Matthieu*) 220
Manuel d'ortografe française simplifiée (*Émile Ernault* et *Émile Chevaldin*) 42
Morfologia italiana (*prof. Egidio Gorra*) 362

Poésie. Poésies complètes (1850-1893) (*le Vte Henri de Bornier*) 16
La Lande fleurie, poème (*Yves Berthou*) 18
Les Angoisses (*Edouard de Morsier*) 19
Fleurs des mornes (*Edmond Héraux*) 20
Toi, poème (*André Tory*) 22
La Chair souveraine (*Ernest Foissac*). 23
Les Adieux, poésies bretonnes (*Adine Riom*) 24
L'Ame de Jeanne Darc (*sic*), roman épisodique de la guerre de Cent ans (*P.-B. Gheusi*) 11
Heures perdues (*Adolphe Poisson*) 25
La Harpe de David, trad. en vers français du Psautier (*l'abbé P.-M. Malateste*) 27
A la jeunesse de France. Jeanne d'Arc, cantate, paroles de *G. Pavageau*, musique de C. Marcetteau 427
Flammes et flammèches (*Jean Casier*) 27
Le Cantique de la réconciliation des cœurs et du retour à l'unité (*l'abbé Joseph Lémann*) 27
Bébé qui chante, paroles et musique de *L. Xanrof*. 13

Œuvres poétiques (*Adam de Saint-Victor*), texte critique par *Léon Gautier* 43
Storia poetica di Orlando studiata in sei poemi (*Anna Volta*) 439
« L'Assedio di Firenze » (*Mambrino Roseo*), poema in ottava rima dichiarato con note critiche, storiche e biografiche da Ant. Dom. Pierrugues 151

Théâtre. Le Mystère de la Passion, texte du manuscrit 697 de la Bibliothèque d'Arras, publié par *Jules-Marie Richard* 46
Jeanne d'Arc, drame en cinq actes, en vers, avec chœurs, édit spéciale pour la jeunesse, avec une lettre de Jules Barbier, musique de Ch. Gounod (*Henri Darbélil*) 25
Jeanne d'Arc, drame en cinq actes, avec chœurs et couplets (*Jehan Gr'ech*) 423
La Première Victoire de Jeanne d'Arc, drame en trois actes (*A. de Fortemolé*) 26
Le Théâtre de Polichinelle (*le Papa de Nénette*) 15
Le Gondolier de la mort, drame vénitien en 3 actes (*Ch. Leroy-Villars*). 173
Barbotin et Picquoiseau, comédie-vaudeville en 2 actes (*Antony Mars*). 173
Les Débuts d'un sous-préfet, comédie en 1 acte (*Paul Croiset*). . . . 173
Les Roches noires, comédie en 1 acte (*J. Leday*) 173
Les Pièces d'or, saynète (*Théodore Botrel*) 173
Voleur de pain, monologue (*le même*) 173
Le Cocher fumiste (*Daniel Autchitzky*) 173
Les Martyrs sous Néron, drame chrétien (*J. Simec*) 173
La Fronde, drame historique en 5 actes (*J. Simec*). 173
Guy de Commynes, ou les Drames d'Argenton-Château au xve siècle, (*l'abbé J. Martin-Donos*). 174
Jean de Harpedanne, ou la Prise de Fontenay par Du Guesclin le 9 octobre 1472 (*l'abbé J. Martin-Donos*) 174
Aymard de Nanteuil, ou les Bandits de la forêt de Mervent en 1562 (*le même*) 174
L'Abbé de Fénelon, apôtre des Savoyards, drame historique en 2 actes (*Henri Hello*). 174
La Foire de Séville, comédie bouffe en 2 actes (*Ch. Le Roy Villars*) . . 174
Les Bohémiennes, pièce en 3 actes, avec chants, et musique (*Mlle Gérard*) 174
Marguerite Morus, drame en 4 actes, avec chant et musique (*J. de la Magdelaine*) 174
Lucie d'Arislaw, drame en Écosse au xvie siècle, en 4 actes (*Marie J.*) 174
Almaïza, épisode de la prise de Grenade par Ferdinand le Catholique en 1492, drame historique en 5 actes (*Marie Vernet*). 174
La Rose de la vallée, comédie en 3 actes (*Marie Vernet*). 174
Le Chemin de l'école. Les Enfants de la France. La Leçon de la poupée, saynètes (*Marie Guerrier de Haupt*). 174

Romans, contes et nouvelles. Contes pour les bibliophiles (*Octave Uzanne et A. Robida*) 518
Ombres (*Francis Poictevin*) 97
En buissonnant (*Vigné d'Octon*) 98
Joyeuse ville (*Albert Cim*) 99
Feuilles à l'envers (*Maurice Montégut*) 99
Lettres ouvertes (*Xanrof*) 99
Tentation (*André Theuriet*) 99
Le dynamiteur (*R.-L. Stevenson*), trad. de l'anglais par *Art*. 99
Les Madeleines (*Pierre Sales*) 100
Aveux de femme (*Ernest Daudet*) 102
Bonheur méconnu (*Mary Floran*) 103
Après le Roman (*Louise Mussat*) 103
Mariage de convenance (*Lucien Trotignon*). 104
Les Élans d'Élodie (*Mme de Nanteuil*) 104
La Muse de Lilia (*J. de Jiacer*) 104
Hélas ! (*Rhoda Broughton*) trad. par *A. Chevalier* 105
Mariage difficile (*de Grafenthal*) 105
Au pays de Bernadette (*Mme Marie de Besneray*). 106
Terre de Lourdes (*Boyer d'Agen*) 106
Perle fausse (*Adolphe Chenevière*) 108
Puymirol (*Camille Vergniol*) 110
Fidelka (*Henry Gréville*) 111
Le Lys rouge (*Anatole France*) 112

Humble amour (*René Bazin*) 289
L'Amour à nu (*Henri Kistemakers fils*) 290
Une Passade (*Willy* (*Henri Gauthier-Villars*) 290
Stania (*George du Vallon*). 290
Les Kardan (*Alhaizas*) 291
Mer bénie (*Pierre Maël*) 291
Fille et fiancée (*la comtesse de Beaurepaire*) 291
Carlistes et Christinos (*le comte de Saint-Aulaire*) 292
Oreste et Pylade (*la vicomtesse de Pitray*) 292
Amours de jeune (*Hector Malot*) 293
Deux femmes (*Gaston Volnay*) 293
Mouffetard Ier (*Jules Gros*) 293
La Duchesse de Rosenwald (*de Nocé*). 294
Hassan le janissaire (*Léon Cahun*). 295
Le Renégat (*Augustin Filon*). 295
Chemises rouges (*Paul Gaulot*) 296
La Chevelure de Madeleine (*Jean Rameau*) 296
Mariage mystique (*Léon Barracand*) 298
La Petite Paroisse (*Alphonse Daudet*). 301

Ouvrages pour la jeunesse. Bohèmes et braves gens (*Mme de Bosguérard*) 15
Les Pupilles de Madeleine (*Marie de Harcoët*) 14
Amour de mère (*Mme de Witt*) 14
La Nouvelle Robinsonnette, aventures d'une fillette sur une île déserte, adapté du russe de *E. Granstrom*, par *L. Golschmann* et *Ernest Jaubert* 12
Chez l'oncle Louis (*Mlle de Lagrandval*) 14
Les Bonheurs de Pauline (*Mme de Bosguérard*) 14
Images enfantines. 13
La Gazette des enfants, recueil hebdomadaire en couleurs pour le premier âge, année 1894 12
Les Trois Apprentis de la rue de la Lune (*Georges Montorgueil*) . . . 12
La Semaine d'une petite fille (*Mlle Julie Gouraud*) 13
Une Partie de plaisir (*Roger Dombre*). 15
Mémoires d'une chèvre (*la comtesse de T.*). 15

Littératures anciennes et étrangères. Précis des littératures étrangères anciennes et modernes (*Eugène Bouchet*) 435
Les Héros et les héroïnes d'Homère (*A.-Ed. Chaignet*). 519
Virgile avant l'Énéide (*V. Duchataux*) 236
De Ausonii Mosella (*H. de la Ville de Mirmont*) 458
Geschichte der neueren Dramas (*Wilhelm Creizenach*). Erster Band. Mittelalter und Frührenaissance 16
Pétrarque, Boccace et les débuts de l'humanisme en Italie, d'après la Wiederbelebung des Classischen Alterthums (*Georg Voigt*). Trad. par *A Le Monnier* 49
Dramaturgie der Neuzeit. Essays und Studien über das moderne Theater (*Ludwig Nellen*) 536
La Littérature scandinave (*L. Bernardini*) 242
Les Révoltés scandinaves (*Maurice Bigeon*). 51
Das Râmâyana und die Râma-Literatur der Inder (*Alexander Baumgartner*). 174

Littérature française. Poésie liturgique du moyen âge. Rythme et histoire. Hymnaires italiens (*le chanoine Ulysse Chevalier*) . . . 45
La Poésie lyrique et satirique en France au moyen âge (*Léon Clédat*). 45
Les Grands Écrivains français. Froissart (*Mary Darmesteter*). 48
Contributo allo studio della novella francese del XV e XVI secolo, considerata specialmente nelle sue attinenze con la letteratura italiana (*Pietro Toldo*) 137
Les Grands Écrivains français. Montaigne (*Paul Stapfer*). 341
La Poésie patriotique en France dans les temps modernes (*Ch. Lenient*) 237
Considérations sur la littérature française moderne (*Théodore Dupuy*). 460
Les Grands Écrivains français. Diderot (*Joseph Reinach*). 239
Les Grands Écrivains français. Joseph de Maistre (*Georges Cogordan*). 342
La Littérature catholique et nationale (*Léon Gautier*). 152
Génie et métier (*H. Parigot*). 521
Portraits intimes (*Adolphe Brisson*) 76

Épistolaires. Lettres de *Peiresc* publiées par *Philippe Tamizey de Larroque*. Tomes IV et V 523

Mélanges. Morceaux choisis des écrivains havrais, avec introduction, notices biographiques, notes explicatives et index de noms propres (*Charles Le Goffic*). 76

HISTOIRE

Géographie, cartes et voyages. Cartografia (*Eugenio Gelcich*). Manuale teorico-pratico con un sunto sulla storia della cartografia . 52
Carte de la Palestine ancienne et moderne (*A. Legendre* et *L. Thuillier*). 196
Carte de Madagascar accompagnée d'une notice (*Peregrinus*) 77
Pages détachées. Notes de voyage (*Paul Claverie*) 205
A la frontière de l'Est. Notes et souvenirs (*Michel Jacquemin*). . . . 268
De Paris au désert (*Charles Lallemand*). 8
De Montélimar à Constantinople par mer et retour à bicyclette (*le lieutenant Guyot*). 195
Quatre ans en exil. A travers l'Espagne, souvenirs, récits, voyages et anecdotes (*G. Bernard*) 157
Une Heure en Sicile. Un Coup d'œil sur le Portugal (*A. Boutroue*) . . 195
En zigzag aux Pays-Bas et sur les bords du Rhin (*J. de Beauregard*) . 193
Voyages légendaires en Irlande (*l'abbé Domenech*) 194
De Tiflis à Persépolis (*Carle Lefèvre-Pontalis*). 9
Climbing and Exploration in the Karakoram-Himalayas (*William Martin Conway*) 55
Le Développement de l'Afrique (*Arthur Silva White*), trad. de l'anglais par *le Dr L. Verrier et Mlle L. Lindsay* 202
L'Algérie. Voyage de la délégation de la commission sénatoriale d'études des questions algériennes présidée par Jules Ferry (*Henri Pensa*) 197
Le Maroc d'aujourd'hui, d'hier et de demain (*Arthur de Ganniers*) . . 199
En Egypte (*Gabriel Thomas*). 196
Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika (*Franz Stuhlmann*). Ein Reisebericht mit Beiträgen von Dr Emin Pascha, in seinem Auftrage geschildert 155
L'Exploration du Sahara, étude historique et géographique (*P. Vuillot*) 198
Le Centre de l'Afrique. Autour du Tchad (*P. Brunache*) 201
Mes Grandes Chasses dans l'Afrique centrale (*Édouard Foa*) 11
Le Dahomey (*Édouard Foa*) 200
A travers l'Afrique australe (*Jules Leclercq*) 202
Madagascar. I. L'Ile et ses habitants. II. La Dernière Guerre franco-hova (1883-1885) (*G. Humbert*). 527
Madagascar et les Hova. Drescription. Organisation. Histoire (*J.-B. Piolet*) 527
Madagascar (*A. Milhaud*). 203
Les Dominicains et la Découverte de l'Amérique (*le R. P. Mandonnet*). 204
La Terre australe inconnue. Onze croisières aux Nouvelles-Hébrides (*Gaston Beaune*). 205
Besuch bei den Kannibalen Sumatras. Erste Durchquerung der unabhängigen Batak-Lande (*Joachim, Freiherr von Brenner*) 53

Histoire ancienne. Kleine Schriften (*Alfred von Gutschmid*) herausgegeben von Franz Rühl. Fünfter Band. Schriften zur Römischen und Mittelalterlichen Geschichte und Literatur 440
Les Divinités de la victoire en Grèce et en Italie (*André Baudrillart*). 361
Hérodote historien des guerres médiques (*Amédée Hauvette*) 441

Histoire de l'Église. Histoire de l'Église (*Fr.-X. Kraus*), trad. par *P Godet et C. Verschaffel* 5
Cours d'histoire ecclésiastique à l'usage des grands séminaires (*l'abbé Rivaux*). 2
Histoire de l'Église, trad. de l'allemand du *docteur Funk*, par *l'abbé Hemmer* 3
Histoire de l'Église (*le cardinal Hergenrœther*), trad. par *l'abbé Bélet*. T. VIII 2
Le Vatican. Les Papes et la civilisation; le Gouvernement central de l'Église (*Georges Goyau, André Pératé* et *Paul Fabre*). 5

Les Papes (*le P. Marin de Boylesve*) 415
Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge (*le Dr Louis Pastor*). Trad. de l'allemand par *Furcy Raynaud*. T. III et IV 58
Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule (*l'abbé L. Duchesne*). T. I. Provinces du sud-est 162
Zur Entstehungsgeschichte der ständigen Nuntiaturen (*Anton Pieper*). 61

Hagiographie. Lipsanographie. Œuvres complètes de Mgr X. Barbier de Montault. T. IX. Rome. VI : Hagiographie (1re partie). 32
La Tunique sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ, conservée dans l'église d'Argenteuil (*A. Jacquemot*). 386
Histoire de la sainte Tunique d'Argenteuil, manuscrit inédit d'un bénédictin de Saint-Maur (*l'abbé Vanel*) 387
Le Miracle en France au XIXe siècle (*Arthur Loth*) 416
Notre-Dame de Pontmain (*Louis Colin*) 418
Ménologe, ou Livre d'or des curés et prêtres séculiers (*l'abbé Baurens de Molinier*) 418
La Croix et l'épée. Saints militaires et soldats français (*Charles d'Hallencourt*) 123
Les Vierges saintes (*Mme A. de Gentelles*). 419
Le Memorie dei SS. Apostoli Pietro e Paolo nella città di Roma con alcune notizie sul cimitero apostolico di Priscilla (*Orazio Marucchi*) . 387
Saint Étienne et son sanctuaire à Jérusalem (*le P. M.-J. Lagrange*) . 389
Pierre le Vénérable, ou la Vie et l'influence monastiques au XIIe siècle (*Demimuid*) 390
Vita di San Giovanni di Matha, fondatore dell' ordine della Santissima Trinità per la redenzione degli schiavi (*R. P. Callisto della Providenza*), trad. del francese dal *P. Saverio dell' Imm. Concezione*. . . 390
Cartulaire ou Histoire diplomatique de saint Dominique. T. Ier (*les PP. Balme et Lelaidier*). 391
Saint Antoine de Padoue, le grand thaumaturge de l'heure présente. Les Objets perdus Le Pain des pauvres (*Mgr A. Ricard*). 392
Saint Bernard et le Château de Fontaines-lez-Dijon, étude historique et archéologique (*l'abbé Chomton*) 394
Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux (*l'abbé E. Vacandard*) . . . 396
Le Docteur angelique saint Thomas d'Aquin (*le chanoine Jules Didiot*) 398
Sainte Catherine de Sienne (*la comtesse de Flavigny*) 399
Histoire de saint Vincent Ferrier (*le P. Fages*) 401
Le Bienheureux Bernardin de Feltre, des Frères Mineurs de l'Observance (*l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien*) 402
Jean Gerson, sa vie, son temps, ses œuvres (*A.-L. Masson*). 402
Le Bienheureux Jean d'Avila (*le P. J.-B. Couderc*) 403
Saint François de Xavier, de la Compagnie de Jésus. Son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux, 1re série (*le P. L.-Jos.-Marie Cros*) 403
Vie du Père Jacques Lainez, second général de la Compagnie de Jésus (*le P. Joseph Boero*), trad. de l'italien par *le P. Victor de Coppier* . 404
Saint Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus. Son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux (*le P. L.-Jos.-Marie Cros*) . . . 405
Histoire de Mlle Le Gras (Louise de Marillac) (*la comtesse de Richemont*) 405
Vie du Vénérable J.-B. Gault, prêtre de l'Oratoire, évêque de Marseille en 1643 (*l'abbé Payan d'Augery*). 406
Vie merveilleuse de la Vénérable Mère Agnès de Jésus, prieure du couvent de Sainte-Catherine de Sienne à Langeac (*Marie-Anne Catherine*) [*Marie-Emma Lachaud*] 406
La Vie de la Vénérable Mère Marie Poussepin, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Charité de la Présentation de la Sainte Vierge (*le docteur B.-Th. Poüan*) 407
La Vita di Sant' Alfonso de Liguori (*le cardinal Alphonse Capecelatro*). 408
La Vita del P. Lodovico da Casoria, 2e édit. (*le même*). 409
Vie de la Révérende Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, fondatrice et première supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur d'Angers (*l'abbé H. Pasquier*). . . 410
Vie de la Révérende Mère Marie-Françoise, fondatrice de la Congrégation des religieuses du Saint-Nom de Jésus. 410
Vie de la Révérende Mère Saint-Augustin, née Anne Quinon, fondatrice et supérieure générale de la Congrégation des Sœurs de Marie-Joseph pour les prisons 411

Les Petites Sœurs des Pauvres, ou la Merveille du XIXe siècle (*Mme Abel Ram*) 412
Catinon-Menette (*l'abbé J.-B. Serres*) 412
Vie du Père Chevrier, fondateur de la Providence du Prado, à Lyon (*J.-M. Villefranche*) 412
Vie de Mgr Puginier, évêque de Mauricastre, vicaire apostolique du Tonkin occidental (*E. Louvet*) 413
Histoire de la Vénérée Mère Marie-Philippine du Vivier, fondatrice de la Congrégation de Sainte-Marthe (*le chanoine H.-C. Toupin*) . . . 62
Paul de Magallon, capitaine et hospitalier (*le R. P. Pralon*) 79
La Vraie Bernadette de Lourdes (*Mgr Ricard*) 459
Félix André, ou Vie édifiante d'un congréganiste (*Fernand André*) . . 419
Petites Fleurs de la vie de la Vénérable Mère Marie de Sales Chappuis de l'ordre de la Visitation 419

Histoire générale du moyen âge et moderne. Histoire générale du IVe siècle à nos jours. Ouvrage publié sous la direction d'Ernest Lavisse et Alfred Rambaud. T. I-IV 245
Kulturgeschichte des Mittelalters (*Dr Georg Grupp*). II. Band 443
Sommaire-mémento du cours d'histoire moderne de 1610 à 1789 (*Albert Chamberland*). (Préparation aux baccalauréats, nouveaux programmes) 537
Manuel du baccalauréat de l'enseignement secondaire. Histoire (*F. Hauser*) 538
Histoire contemporaine (1789-1890), pour la classe de philosophie et pour le cours préparatoire à l'École spéciale militaire (*R. Suérus et E. Guillot*). 443
The Revolutionary and Napoleonic era, 1789-1815 (*J.-H. Rose*) 447
Monumenta Germaniae Paedagogica. Schulordnungen, Schulbücher und pädagogische Miscellaneen aus den Landen deutscher Zunge.... (*Karl Kehrbach*). T. XVI. Ratio Studiorum et Institutiones Scholasticae Societatis Jesu, per Germaniam olim vigentes, collectae.... a *G.-M. Pachtler*. Vol. IV (1600-1832), ed. Bernhard Duhr 215

Questions du jour. Si le Pape doit être Italien (*G. Berthelet*) . . 344
Les Lettres de Henri Lasserre, à l'occasion du roman de Zola 459
Le Lourdes de Zola (*l'abbé J. Crestey*) 459
Lourdes. Hommes et choses (*l'abbé Domenech*). 417
L'Esclavage en Afrique et la croisade noire (*Joseph Imbart de la Tour*) 201
La Persécution fiscale. Les Impôts sur les congrégations 267
Un Péril national. La Politique d'asservissement économique des conservateurs 536
Le Commerce et la colonisation à Madagascar (*Georges Foucart*) . . . 63
Frankreich, Russland und der Dreibund (*E. Heinrich Geffcken*) . . . 77
Un Protectorat disparu. L'Annexion de Tahiti et de ses dépendances (*E. Rouard de Card*) 362

Histoire de France. Histoire du siège d'Orléans (1428-1429). Mémoire inédit de *l'abbé Dubois*, publié par *Paul Charpentier*, précédé d'une notice sur l'auteur par Ch. Cuissard. 159
Histoire du cardinal de Richelieu (*Gabriel Hanotaux*). La Jeunesse de Richelieu (1585-1614). La France en 1614 65
Le Père Joseph et Richelieu (1577-1638) (*Gustave Fagniez*) 66
Les Causes financières de la Révolution française (*Charles Gomel*). Les Derniers Contrôleurs généraux 349
Mémoires et souvenirs (1789-1830). La Révolution, l'Empire et la Restauration (*Edmond Biré*) 528
Journal d'*Adrien Duquesnoy*, député du tiers état de Bar-le-Duc, sur l'Assemblée constituante (3 mai 1789-3 avril 1790), publié pour la Société d'histoire contemporaine par *Robert de Crèvecœur*. T. Ier, 3 mai-29 octobre 1789 ; t. II, 30 octobre 1789-3 avril 1790. 160
Lettres de *Marie-Antoinette*. Recueil des lettres authentiques de la Reine, publié pour la Société d'histoire contemporaine par *Maxime de la Rocheterie et le marquis de Beaucourt*. T. I. 250
Mémoires de *Mme la duchesse d'Abrantès*. Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration. T. II, III, IV, V 444
Napoléon, son caractère, son génie, son rôle historique (*Marius Sepet*). 253
Napoléon chez lui. La Journée de l'Empereur aux Tuileries (*Frédéric Masson*) 448

Napoléon Ier et les Israélites. La Prépondérance juive. Deuxième partie : Son Organisation (1806-1815) (*l'abbé Joseph Lémann*) 450
Mémoires de *Constant*, premier valet de chambre de l'Empereur, sur la vie privée de Napoléon, sa famille et sa cour 449
Histoire de mon temps. Mémoires du *chancelier Pasquier*, publiés par *M. le duc d'Audiffret-Pasquier*. 2e partie : Restauration, II. 1820-1824. T. V 69
Lettres inédites du *baron Guillaume Peyrusse*, écrites à son frère André pendant les campagnes de l'Empire de 1809 à 1814, publiées d'après les manuscrits originaux, avec une notice sur Peyrusse, par *Léon-G. Pelissier* 127
La Captivité de Sainte-Hélène, d'après les rapports inédits du marquis de Montchenu, commissaire du gouvernement de Louis XVIII dans l'île (*Georges Firmin-Didot*). 449
Histoire du second Empire (*Pierre de la Gorce*) 255
Notes et souvenirs pour servir à l'histoire du parti royaliste (1872-1883) (*le marquis de Dreux-Brézé*) 450

Histoire religieuse. Le Concile national de 1811, d'après les papiers inédits du cardinal Fesch, conservés aux archives de l'archevêché de Lyon (*Mgr Ricard*) 251
La Petite Église. Essai historique sur le schisme anticoncordataire (*le R. P. Jean-Emmanuel Drochon*) 67
Histoire générale de la Société des missions étrangères (*Adrien Launay*) 407
Les Missionnaires de France dans le Pacifique. Nouvelle-Calédonie (*Léon Fautrat*) 415

Histoire de l'enseignement. Chartularium Universitatis Parisiensis ; sub auspiciis Consilii generalis Facultatum Parisiensium, ex diversis bibliothecis tabulariisque collegit, cum authenticis chartis contutit, notisque illustravit *Henricus Denifle, O. P.*, auxiliante *Aemilio Chatelain*. T. III (1350-1394) 209
Auctarium Chartularii Universitatis Parisiensis. T. I. Liber Procuratorum nationis Anglicanae (Allemaniae), 1333-1406. Edd. *Henricus Denifle, O. P., et Aemilius Chatelain* 211
Quel livre servait de base à l'enseignement des maîtres en théologie dans l'Université de Paris ? (*le R. P. H. Denifle*) 212
La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres (*l'abbé P. Feret*). Moyen âge. t. I 212
Les Statuts et privilèges des Universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789. 2e part. (XVIe siècle) L'Université de Strasbourg et les Académies protestantes françaises ; Fasc. I, Gymnase, Académie et Université de Strasbourg (*Marcel Fournier et Charles Engel*) . . 212
Les Universités catholiques autrefois et aujourd'hui (*A Dechevrens*) . 214
Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas (*L. Bertrand*) . . . 216
Le Séminaire de Grand-Beaulieu-lez-Chartres (*l'abbé P.-M. Renard*) . . 217
Le Monastère-Collège de Saint-Martial d'Avignon ; les Moines et les étudiants d'autrefois (*le chanoine E. Clément*) 218
Le Collège et le lycée d'Orléans (1762-1892) ; notes, souvenirs et documents (*L.-H. Tranchau*). 218
Les Jésuites et la pédagogie au XVIe siècle, Juan Bonifacio (*le R. P. Delbrel*) 219
Histoire de l'instruction publique en Hainaut ; l'Enseignement à Braine-le-Comte (*E. Matthieu*) 220
De l'Enseignement élémentaire en France aux XIe et XIIe siècles (*le R. P C. Bernard*) 220
L'Instruction primaire en Eure-et-Loir avant 1789 (*l'abbé Haye*) . . . 221
L'Instruction publique à Mamers avant et pendant la Révolution (*Gabriel Fleury*) 221
Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale, publiés et annotés par *J. Guillaume*. T. II. 3 juillet 1793-30 brumaire an II 221
L'Ecole centrale de Perpignan, 1796-1804 (*l'abbé Ph. Torreilles*) . . . 222

Histoire militaire et coloniale. Un Aide de camp de Napoléon. La Campagne de Russie (*le général comte de Ségur*) 126
Aventures de guerre et d'amour du baron de Cormatin : 1794-1812 (*Henri Welschinger*) 262

La Prise de Bône et de Bougie, d'après des documents inédits (*le général comte de Cornulier-Lucinière*) (1832-1833) 128
Histoire des zouaves pontificaux (*René Billard des Portes*) 124
Scènes de l'année terrible pendant la défense nationale (*Henri Sensine*) 128
La France moderne. L'Armée du Nord, 1870-1871, campagne du général Faidherbe (*Edmond Deschaumes*) 10
A l'assaut du pays des Noirs. Le Dahomey (*le commandant Grandin*) . 200
Notice sur le 111e territorial (*F. Bellanger*). 128
Histoire sommaire de la colonisation française (*Léon Deschamps*). . . 78
La Nouvelle-France, de Cartier à Champlain (1540-1603) (*N.-E. Dionne*). 204

Institutions et mœurs. Inventaire des arrêts du conseil d'État (Règne de Henri IV) (*Noël Valois*) 347
Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle (*C.-J. Beautemps-Beaupré*). Seconde partie. Recherches sur les juridictions de l'Anjou et du Maine pendant la période féodale. T. II et III, fasc. 1 324
Les États de la vicomté de Turenne (*René Fage*). 323
La Vie en France sous le premier Empire (*le vicomte de Broc*). . . . 446
Essai sur l'histoire du théâtre, la mise en scène, le décor, le costume, l'architecture, l'éclairage, l'hygiène (*Germain Bapst*) 17

Histoire diplomatique. Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France. Espagne, avec une introd. et des notes par *A. Morel-Fatio*, avec la collaboration de *H. Léonardon*. T. I : 1649-1700 248
La Diplomatie française et la ligue des neutres de 1780 (1776-1783) (*Paul Fauchille*) 531

Histoire locale. Paris révolutionnaire (*G. Lenôtre*). 9
De Montmartre à Montrouge, étude d'ethnographie parisienne (*Le Mansois Duprey*) 538
Le Louvre et son histoire (*Albert Babeau*). 7
Notices historiques sur la Révolution dans le département de l'Eure (*L. Boivin-Champeaux*) 532
Joannis de Capella cronica abbreviata dominorum et sanctorum abbatum Sancti Richarii. Nova editio quam summariis annotationibusque illustravit *E. Prarond*. 247
Histoire de Maguelone (*Frédéric Fabrège*). T. I. La Cité, les évêques, les comtes. 322
L'Ancienne baronnie de la Roche-Bernard (*Léon Maître*) 323
Études sur le règne de Léopold, duc de Lorraine et de Bar (1697-1729) (*H. Baumont*) 324
Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine. Catalogue des Actes de Mathieu II, publié par *Le Mercier de Morière*. 330
Étude sur le pays de Retz L'Ancien Port-de-Prigny et le grand prieuré des Moutiers (dépendance du Ronceray) (*l'abbé Allard*) 325
Petites notes d'histoire gâtinaise. II. La Chapelle-la-Reine et son canton (*Eugène Thoison*) 326
2,000 ans d'histoire La Vallée d'Aulnay, Chatenay, Sceaux, Fontenay, Plessis-Piquet, Bagneux, etc. (*de Launay*) 326
Essoyes. Histoire et statistique avec pièces justificatives inédites (*l'abbé Auguste Pétel*). 326
Grasse, notes à la suite de l'inventaire des archives communales (*Paul Sénequier*). 327
Histoire de Lescure, ancien fief immédiat du Saint-Siège, et de ses seigneurs (*l'abbé Henri Graule*) 328
Histoire de Champdeniers (*Léo Desaivre*) 328
Les Municipalités du Puy pendant la période révolutionnaire ; leur fonctionnement, leurs actes (*Albert Boudon*). T. I 329
Histoire de l'abbaye de Fontaine-Jean, de l'ordre de Cîteaux (1124-1790) (*l'abbé Eugène Jarossay*). 329
Audijos, la Gabelle en Gascogne. Documents inédits publiés par la Société historique de Gascogne (*A. Communay*). 330
Abbaye royale de Notre-Dame des Clairets. Histoire et cartulaire (*le vicomte de Souancé*) 331
Cahier des paroisses et communautés du bailliage d'Autun pour les États généraux de 1789, suivis des cahiers des trois ordres et d'une

iconographie des députés de Saône-et-Loire, publiés par *A. de Charmasse* et précédés d'une introduction par P. Montarlot 332

Histoire étrangère. Geschichte des deutschen Volkes, seit dem Ausgang des Mittelalters (*J. Janssen*), fortgesetzt von *L. Pastor*. T. VII 350

Das Ceremoniell der Kaiserkrönungen von Otto I bis Friedrich II (*Anton Diemand*). 71

Quatre portraits de femmes. Episodes des persécutions d'Angleterre (*la comtesse R. de Courson*). 351

Henri VIII et les monastères anglais (*le R. P. Dom Francis Aidan Gasquet*). Trad. française publiée par *J. Sugné-Philipon* 163

West-Grinstead et les Caryll. Étude historique et religieuse sur le Comté de Sussex, en Angleterre (*Max de Trenqualéon*). 164

Les Influences française et germanique en Belgique au XIIIe siècle. La Querelle des d'Avesnes et des Dampierre jusqu'à la mort de Jean d'Avesnes (1257) (*Charles Duvivier*). 257

Discursos leidos ante la Real Academia de Ciencias exactas, fisicas y naturales en la recepción publica del Excmo Sr D. *Aciscio Fernandez Vallin*. 71

ΈΡΓΑ ΆΝΑΣΤΑΣΙΟΥ Σ. ΒΥΖΑΝΤΙΟΥ, publié par *Alexandre Byzantios* . 538

Elenco dei capitani e degli uomini d'arme appartenenti agli stati della Chiesa che militarono con Malatesta Baglioni al servizio della repubblica di Firenze nella guerra del 1529-1530, pubblicato per cura di *Ant. Dom. Pierrugues* 151

La Sicile sous la monarchie de Savoie (*le vicomte Combes de Lestrade*) . 352

Jérusalem moderne. Histoire du mouvement catholique actuel dans la Ville sainte (*l'abbé Conil*) 259

Sir William Phips devant Québec. Histoire d'un siège (*Ernest Myrand*) 353

Biographies françaises. Les Médecins normands du XIIe au XIXe siècle. Biographie et bibliographie (*le docteur Roger* (*du Havre*). 305

Médecins, chirurgiens et barbiers (*le docteur Roger* (*du Havre*) . . . 306

Biographie médicale du Cambrésis (1300 à 1800) (*le docteur Napoléon Belval*). Revue et publiée par le docteur *A. Faidherbe* (de Roubaix) . 307

Le Chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran, 1788-1792 (*Pierre de Croze*) 78

Mémoires du *chevalier de Mautort*, capitaine au régiment d'Austrasie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis (1752-1802), publiés par son petit-neveu, *le baron Tillette de Clermont-Tonnerre*. . 452

Un Curé d'autrefois. L'Abbé de Talhouët (1737-1802) (*Geoffroy de Grandmaison*). 356

Un Évêque de l'ancien régime sous la Révolution. M. de Maillé-La Tour-Landry (*le vicomte de Broc*) 261

Mémoires militaires du *baron Séruzier*, colonel d'artillerie légère, mis en ordre par son ami *Le Mière de Corvey*. 126

Madame Sans-Gêne et les femmes soldats, 1792-1815 (*Émile Cère*) . . 269

La Vraie Madame Sans-Gêne. Les Campagnes de Thérèse Figueur, dragon aux 15e et 9e régiments, 1793-1815, écrites sous sa dictée par *Saint-Germain Leduc* 268

Mémoires du *général baron Thiébault*, publiés sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, d'après le manuscrit original, par *Fernand Calmettes*. T. III, 1799-1806 125

Casimir Périer, député de l'opposition, 1817-1830 (*Charles Nicoullaud*). 170

Souvenirs d'un vieux précepteur (*Étienne Allaire*) 358

Lamennais, d'après sa correspondance et les travaux les plus récents (*le R. P. Mercier*) 454

Vie de Berryer (d'après des documents inédits) (*Ch. de Lacombe*). Berryer et la monarchie de Juillet 534

Le Maréchal Bosquet, souvenirs d'histoire locale (*Hilarion Barthety*). . 122

La Vie militaire du général Ducrot, d'après sa correspondance (1839-1871), publiée par ses enfants. 115

Le Dernier Maréchal de France, Canrobert (*le commandant Grandin*) . 121

Cinquante ans de vie militaire. Le Général de Laveaucoupet (*J. de la Faye*) 123

Le Duc de Magenta (*Gabriel Collin*) 119

Le Maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta (*A. Rastoul*) 120

Figures contemporaines. Ceux d'aujourd'hui. Ceux de demain (*Bernard Lazare*). 522

Ouvrages sur Jeanne d'Arc. Jeanne d'Arc (*Paul Croiset*) . . . 26
Jeanne Darc (*sic*), l'héroïne de la France. 420
Histoire populaire de Jeanne d'Arc, libératrice du royaume de France (*l'abbé Joseph Nicolas*) 421
Histoire de Jeanne d'Arc, d'après les travaux les plus récents, suivie du décret de Rome qui la proclame Vénérable, avec notes et pièces justificatives (*Ph.-H. Dunand*) 421
Vénérable Jeanne d'Arc (*Un moine de Fontfroide*) 422
Jeanne d'Arc (*H. Buffenoir*) 422
La Vénérable Jeanne d'Arc (*A. de Condé*) 422
Vie de Jeanne d'Arc (1412-1431) (*Émile Keller*) 422
Jeanne d'Arc champenoise, étude critique sur la véritable nationalité de la Pucelle, d'après les documents officiels de son époque et les plus récentes publications (*E. Misset*) 423
Jeanne d'Arc champenoise. première réponse à M. l'abbé L'Hôte, professeur au grand séminaire de Saint-Dié (*E. Misset*) 423
Jeanne d'Arc, le duc de Lorraine et le sire de Baudricourt, contribution à l'histoire de la Pucelle et de la région lotharingique (*Léon Mougenot*). 423
Jeanne Darc (*sic*), preuves de son martyre à Rouen (*J.-E. Choussy*). . 424
Jeanne Darc (*sic*), sa vraie mission (*J.-E. Choussy*) 424
Les Juges de Jeanne d'Arc à Poitiers, membres du Parlement ou gens d'Église? (*Octave Raguenet de Saint-Albin*) 424
Jeanne d'Arc devant la Sacrée Congrégation des Rites (*le P. Pie de Langogne*). 425
Jehanne des Armoises, Pucelle d'Orléans (*Gaston Save*) 424
Études foréziennes. Les Deux Procès de Jeanne d'Arc et le manuscrit 424
d'Urfé (*l'abbé Reure*) 424
La Colombe de la France, discours en l'honneur de Jeanne d'Arc (*l'abbé Léon Gauthey*) 426
L'Étendard de Jeanne d'Arc (*Gabriel Martin*) 426
Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé à Notre-Dame, le dimanche 22 avril 1894 (*le R. P. Feuillette*). 426
Jeanne d'Arc conservatrice du cœur de la France, panégyrique (*l'abbé Joseph Lémann*). 426
La Mission providentielle de Jeanne d'Arc, conférence (*le R. P. Ollivier*) 426
A propos des fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc Vœux et espérances. Lettres à une supérieure générale de congrégation enseignante (*l'abbé Dunand*) 427
France-Album à Jeanne d'Arc 427

Biographies étrangères. Princesses byzantines. La très pieuse Irène-Anne Comnène (*Paul Adam*). 165
Jansénius, évêque d'Ypres, ses derniers moments, sa soumission au Saint-Siège. Étude de critique historique par des membres du séminaire d'histoire ecclésiastique établi à l'Université de Louvain. . . 169
Studi su Matteo Maria Boïardo, con ritratto e medaglia e fac-simile . 438
Vita di Francesco Arese (*R. Bonfadini*) 175
John Mac Gregor (*Edwin Hodder*) 359

Archéologie. Étude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France. Industrie wisigothique (*C. Barrière-Flavy*) . . 166
L'Église et le trésor de Conques (Aveyron), notice descriptive (*l'abbé A. Bouillet*) 453

Bibliothèques, bibliographie. La Biblioteca Bertoliana di Vicenza (*D. Bortolan et S. Rumor*). 265
Bibliographie des éditions de Simon de Colines (1520-1546) (*Ph. Renouard*). 72
Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. Première partie : Bibliographie (*les PP. Augustin et Aloys de Backer*). Seconde partie : Histoire (*le P. Auguste Carayon*). Nouvelle édition (*le P. Carlos Sommervogel*). Bibliographie, t VI : Otazo-Rodriguez. 455
Essai d'une Bibliographie historique de l'Enseignement secondaire et supérieur en France avant la Révolution (*A. Silvy*). 208
Bibliografia generale della scherma (*Jacopo Gelli*) 340

Mélanges historiques. Mélanges Julien Havet. Recueil de travaux d'érudition dédiés à la mémoire de Julien Havet (1853-1893) . . . 354

Lectures historiques (*Albert Sorel*) 264
Les Chars aux époques diverses (*le baron de Wismes*). 460
Les Maîtres de l'histoire. Renan, Taine, Michelet (*Gabriel Monod*) . . 263

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Abrantès (la duchesse d'). . . . 444
Adam (Paul). 165
Adam de Saint-Victor 43
Agen (Boyer d') 106, 234
Alhaizas. 291
Allaire (Etienne) 358
Allard (l'abbé) 325
Altamira (Rafaël) 335
André (Fernand). 419
André (Louis). 511
Andréani (A.) 512
Andrieu (Pierre) 231
Apostoli (le Dr) 320
Arréat (L.) 313, 316, 483
Ars (curé d') 145
Aubeau (le Dr). 318
Aubry (Jean-Baptiste). . . 147, 149
Aubry (le Dr P.) 314
Audiffret-Pasquier (le duc d') 69, 529
Augery (l'abbé Payan). 406
Autchitzky (Daniel). 173
Avencebrol. 513
Babeau (Albert) 7
Babelon (Ernest). 41
Bachan (J.-J.) 458
Backer (le P. Aloys de) 455
Backer (le P. Augustin de) . . . 455
Baeumker (Clemens) 513
Bahar. 317
Balme (le R. P.) 391
Bapst (Germain). 47
Barbedette (D.) 481
Barbier de Montault (Mgr X.) . . 32
Barracand (Léon) 298
Barrière-Flavy (C.). 166
Barthety (Hilarion). 122
Baudrillart (André) 361
Baumgartner (Alexander). . . . 174
Baumont (H.) 324
Baurens de Molinier (l'abbé) . . 418
Bazin (René) 289
Beaucourt (le marquis de) . . . 250
Beaugrand (Léon) 535
Beaune (Gaston) 205
Beauregard (J. de) 193
Beaurepaire (la comtesse de) . . 291
Beauquier (Charles). 235
Beautemps-Beaupré (M.-C.-J.) . . 324
Beck (J.-W.) 435
Bélet (l'abbé). 243
Bellanger (F.) 128
Belval (le Dr Napoléon) 307
Beni-Barde (le Dr) 317
Bernard (le R. P. C.) 220
Bernard (G.) 157
Bernardini (L.) 242
Berrueta (J. Dominguez). . . . 490
Berthelet (G.) 344
Berthou (Yves) 18
Bertin (M.). 508
Bertrand (L.). 216
Besneray (Marie de) 106
Bigeon (Maurice). 51
Biré (Edmond) 528
Bittard des Portes (René) . . . 124
Blavatsky (H.-P.) 491
Bloch (Alphonse) 508
Block (Maurice) 74
Boero (le P. Joseph) 404
Boivin-Champeaux (L.) 532
Bolo (l'abbé Henry). 143
Bonfadini (R.). 175
Bonney (T.-G.) 38
Bornier (le vicomte Henri de) . . 16
Bortolan (D.). 265
Bosguérard (Mme de) . . . 15, 16
Bossu (le Dr Ant.) 321
Bothel (Théodore) 173
Bouchard (A.). 36
Bouchet (Eugène) 435
Bouchez (Pierre). 507
Boudinhon (A.) 457
Boudon (Albert) 329
Bouillet (A.) 453
Bouthoue (A.) 195
Boyer d'Agen 106, 234
Boylesve (le P. Marin de) . . . 415
Brenner (le baron Joachim von) . 53
Breuillac (Georges). 508
Brin (P.-M.) 481
Brisson (Adolphe) 76
Broc (le vicomte de) . . . 261, 446
Broughton (Rhoda). 105
Brunache (P.). 201

Buffenoir (H.). 422
Bureau (Paul). 505
Byzantios (Alexandre) 538
Byzantios (Anastase-T.) 538
Cahun (Léon) 295
Callevaert (l'abbé). 169
Callisto della Providenza (le R. P.) 390
Calmettes (Fernand) 125
Campanini 438
Cantor (Moritz) 231
Canu (F.) 267
Capecelatro (le cardinal Alphonse) 408, 409
Carayon (le P. Auguste) 455
Card (E. Rouard de) 362
Cartelot (E.) 499
Casier (Jean) 27
Catherine (Marie-Anne) 406
Cère (Emile) 269
Cesaro (Ernesto). 434
Chaignet (A.-Ed.) 519
Chamberland (Albert) 537
Charaux (Claude-Charles). . . . 171
Charcot 315
Charmasse (A. de) 332
Charpentier (Paul) 159
Chatelain (Emile) 209, 211
Chenevière (Adolphe) 108
Chervin (le Dr) 321
Chevaldin (Emile) 42
Chevalier (A.). 105
Chevalier (Ulysse) 45
Chomton (l'abbé). 394
Choussy (J.-E.) 424
Cim (Albert) 99
Claverie (Paul) 205
Clédat (Léon). 45
Clément (le chanoine E.). . . . 218
Clermont-Tonnerre (le baron Tillette de). 452
Cloquet (L.) 8
Cogordan (Georges). 342
Cohen (Edouard). 513
Colin (Louis) 418
Collin (Gabriel) 115
Collin (l'abbé Lazare). 332
Colson (C.). 511
Combalot (l'abbé) 135, 139
Combes de Lestrade (le vicomte) . 352
Communay (A.). 330
Condé (A. de) 422
Conil (l'abbé) 259
Constant 449
Conta (Basile). 314
Conway (William-Martin). . . . 55
Coppier (le P Victor de) 404
Cornil (Georges). 509
Corniquet (Louis-A.) 506
Cornulier-Lucinière (le Gal cte de). 128
Corvey (Le Mière de) 126
Couderc (le P. J.-B.) 403
Courson (la comtesse R. de). . . 351
Creizenach (Wilhelm) 46
Crésantignes (le Dr). 319
Crestey (l'abbé J.) 459, 501
Crèvecœur (Robert de) 160
Croabbon (A.) 339
Croiset (Paul). 26, 173
Cros (le P. L.-J.-Marie) . . 403, 405
Croze (Pierre de) 78
Curé (Mgr Amédée). 143
Dalvaille (le Dr C.). 320
Damboile (Pierre) 13
Damoiseau (A.) 29
Darbélit (André). 25
Darmesteter (Mary). 48
Daudet (Alphonse) 301
Daudet (Ernest) 102
Dechevrens (le R. P. A.) 214
Defrance (Christian) 457
Delbrel (le R. P.) 219
Demimuid. 390
Denifle (le R. P. Henri) 209, 211, 212
Derouet (Camille) 458
Desaivre (Léo) 328
Deschamps (Léon) 78
Deschaumes (Edmond). 10
Devaux (Paul). 76
Didiot (le chanoine Jules) . 29, 398
Diemand (Anton) 71
Dierckx (Fr.) 516
Dionne (N.-E.). 204
Dombre (Roger) 15
Domenech (l'abbé) 194, 417
Dreux-Brézé (le marquis de) . . 450
Drochon (le R. P. Jean-Emmanuel) 67
Dubois (l'abbé) 159
Dubois de Lhermont (L.) 75
Duchataux (V.) 236
Duchesne (l'abbé L.) 162
Duchot (le général) 115
Duhr (le R. P. Bernhard). . . . 215
Dumas (G.) 313
Dumax (l'abbé). . . . 140, 141, 142
Dunan (Charles) 485
Dunand (Ph.-H.) 421, 427
Dupuy (Théodore) 460
Duquesnoy (Adrien). 160
Durand (l'abbé Eug.) 482
Durkheim (Emile) 494
Durville (le Dr) 320
Duvivier (Charles) 257
Emin Pacha. 155
Engel (Charles) 212
Ernault (Emile) 42
Ernault (Louis) 129
Esser (le R. P. Thomas). . . . 143
Estalella (Manuel-Segala) . . . 321
Fabre (Paul) 57
Fabrège (Frédéric) 322
Fage (René) 323
Fages (le R. P.) 401
Fagniez (Gustave) 66
Faidherbe (le Dr A., de Roubaix) . 307
Farges (D.-A.). 481
Fauchille (Paul) 531
Fautrat (Léon) 415
Féret (l'abbé P.). 212
Ferrand (le Dr) 315
Ferrero (Guill.) 486
Feuillette (le R. P.) 426
Filon (Augustin). 295
Firmin-Didot (Georges). 449
Flageolet (l'abbé) 430
Flavigny (la comtesse de) . . . 399
Flecry (Gabriel). 221

Fleury (le Dr M. de) 319
Floran (Mary). 103
Foa (Edouard) 11, 200
Foissac (Ernest). 23
Folin (le marquis de) 75
Fornells (Enrique Ruiz) . . 129, 130
Fortemolé (A. de) 26
Foucart (Georges) 63
Fournier (Marcel) 212
France (Anatole). 112
Franco (le P.). 309
Funk (le Dr). 344
Ganniers (Arthur de) 199
Gasquet (le R. P. Dom Francis Aidan) 163
Gaulot (Paul). 296
Gauthey (l'abbé Léon). 426
Gauthier-Villars (Henri) [Willi] . 290
Gautier (Léon) 43, 152
Gay (Mgr) 135
Geffcken (E.-Heinrich). 77
Gelcich (Eugenio) 52
Gelli (Jacopo). 340
Gentelles (Mme A. de) 419
Geoffroy de Grandmaison. . . . 356
Georgiakis (G.) 234
Geouffre de Lapradelle (A.) . . 503
Gérard (Mlle) 174
Gergerès (J.-B.) 146
Gheusi (P.-B.). 11
Godet (P.) 536
Goldschmidt (le Dr) 320
Golschmann (L.) 12
Gombault (l'abbé) 310
Gomel (Charles) 349
Gorra (Egidio) 362
Gouraud (Julie) 13
Gourbeyre (le professeur Imbert). 307
Goyau (Georges) 57
Grafenthal (de) 105
Grandin (le commandant) . 121, 200
Grandmaison (Geoffroy de) . . . 356
Granström (E.) 12
Graule (l'abbé Henri) 328
Gr'ech (Jehan) 26
Greef (Guillaume de) 35
Gréville (Henry). 111
Gros (Jules) 293
Grupp (Dr Georg). 443
Guerrier de Haupt (Marie) . . . 174
Guibourg (Léon) 511
Guillaud (Henri). 458
Guillaume (J.). 221
Guiu y Marti (Estanislao) . . . 129
Gutschmid (Alfred von). 440
Guttierrez (Dr Arturo Peralès y). 428
Guyot (le lieutenant) 195
Hallencourt (Charles d') 123
Hanotaux (Gabriel) 65
Harcoët (Marie de) 14
Haupt (Marie Guerrier de) . . . 174
Hauser (F.) 538
Hauvette (Amédée). 441
Havard (Henri) 7
Haye (l'abbé) 221
Hello (Henri). 174
Hemmer (l'abbé) 344
Héraux (Edmond) 20
Hergenröther (le cardinal). . . . 243
Hildegarde (sainte). 29
Hirth (G.) 316
Hodder (Edwin) 359
Huc (Théophile) 504
Humbert (G.) 527
Hurson (R.) 508
Imbart de la Tour (Joseph) . . . 201
Izoulet (Jean). 497
Jacob. 266
Jacquemin (Michel) 268
Jacquemot (A.) 386
Janssen (J.). 350
Jarossay (l'abbé Eugène) 329
Jaubert (Ernest). 12
Jiacer (J. de) 104
Joannes de Capella 247
Jordan (C.). 39
Josiesta y Lopez (Enrique) . . . 321
Jung (le P. G.) 146
Kattenbusch (Ferdinand). . . . 223
Kehrbach (Karl) 215
Keller (Emile) 422
Kistemakers fils (Henri) 290
Kleffer (H.) 491
Kraus (Fr.-X.). 536
Kronecker (Léopold) 433
La Chapelle (Jean de). 247
Lachaud (Marie-Emma) 406
Lacombe (Ch. de). 534
La Faye (J. de) 123
La Gorce (Pierre de) 255
Lagrange (le P. M.-J.) 389
Lagrandval (Mlle de) 14
Lallemand (Charles) 8
La Magdelaine (J. de) 174
Langogne (le P. Pie de) 425
Lao Tseu 360
Lapradelle (A. Geouffre de). . . 503
La Prugne (Ch. de). 505
Larbalétrier (A.). 172
La Rocheterie (Maxime de) . . . 250
Larroque (Philippe Tamizey de) . 523
Lasserre (Henri) 459
La Tour (Joseph Imbart de) . . . 201
Launay (Adrien) 407
Launay (de). 326
La Ville de Mirmont (H. de). . . 458
Lavisse (Ernest) 245
Lazare (Bernard) 522
Le Bon (Gustave) 37
Leclerc (Max). 514
Leclercq (Jules) 202
Leday (J.) 173
Lefert (P.). 319
Lefevre-Pontalis (Carle) 9
Lefort (J.) 504
Le Gall (le P. Stanislas) 430
Legendre (A.). 196
Le Goffic (Charles). 76
Lelaidier (le R. P.) 391
Lémann (l'abbé Joseph) 27, 426, 450
Le Mansois Duprey. 538
Le Mercier de Morière 330
Le Mière de Corvey 126
Le Monnier (A.) 49
Lenient (Ch.) 237
Lenôtre (G.) 9
Léon XIII (S. S.). 224

Léonardon (M.-H.) 248
Le Roy Villars (Ch.) . . . 173, 174
Lescœur (le R. P.) 145
Lestrade (le vicomte Combes de) . 352
Lewis (Henry-Carwill) 337
Lhermont (L. Dubois de) 75
Lie (Sophus) 338
Lindsay (Mlle L.) 202
Lombroso (Cesare) 516
Lopez (Enrique Josiesta y) . . . 321
Loria (A.) 36
Loth (Arthur). 416
Louvet (E.). 413
Lucas (Edouard). 362
Maël (Pierre) 291
Maillet-Guy (le R. P. Dom Germain) 145
Maître (Léon) 323
Malateste (l'abbé P.-M.) 27
Malot (Hector) 293
Mambrino Roseo 151
Mandonnet (le R. P.) 204
Mannheim (le colonel A.) 232
Mars (Antony). 173
Marie-Antoinette (la Reine) . . . 250
Marti (Estanislao Guiú y). . . . 129
Martin (Gabriel) 426
Martin-Donos (l'abbé J.) 174
Marucchi (Orazio) 387
Masson (A.-L.) 402
Masson (Frédéric) 448
Mat Giol. 360
Mata (Alfredo Melgar). 130
Materne (le Dr) 317
Matignon (le R. P. A.). 142
Matthieu (Ernest) 220
Mautort (le chevalier de). . . . 452
Melgar Mata (Alfredo). 130
Méray (Ch.) 40
Mercier (le R. P.) 454
Migy (J.) 332
Milhaud (A.) 203
Musset (E.) 423
Molinier (l'abbé Baurens de) . . 418
Monod (Gabriel) 263
Montégut (Maurice). 99
Montorgueil (Georges). 12
Morel-Fatio (A.) 248
Morière (Le Mercier de) 330
Morsier (Edouard de) 19
Mosso, de Turin (le professeur) . 317
Mougenot (Léon). 428
Müntz (Eugène) 6
Mussat (Louise) 103
Muzard (Emile) 509
Myrand (Ernest). 353
Nanteuil (Mme de) 104
Nelten (Ludwig). 536
Neufville (Mme H. de) 491
Neumayr (le R. P. Fr.). 145
Nicolas (l'abbé Joseph) 421
Nicoullaud Charles) 170
Niemeyer (T.) 225
Niewenglowski (Gaston-Henri) . . 129
Nocé de) 294
Nols (le P.). 169
Ocagne (Maurice d'). 361
Octon (Vigné d'). 98
Ollivier (le R. P.) 426
Ommer (E.-M.). 493
Onclair 309
Pachtler (le R. P. G.-M.) . . . 215
Parigot (H.) 521
Pasquier (l'abbé H.). 410
Pasquier (le chancelier) . . 69, 529
Pastor (L.). 58, 350
Pavageau (G.). 427
Payan d'Augery (l'abbé) 406
Peillaube (le P.). 484
Peiresc 523
Pélissier (Léon-G.) 127
Pensa (Henri). 197
Peralès y Gutierrez (Dr Arturo). 428
Pérété (André) 57
Peregrinus 77
Perrier (le Dr) 320
Pesch (le P. Christian) 427
Pétel (l'abbé Auguste). 326
Peyrusse (le baron Guillaume). . 127
Piat (l'abbé C.) 488
Picard (Alfred) 511
Pie de Langogne (le P.) 425
Pieper (Anton) 61
Pierrugues (Ant.-Dom.) 151
Pineau (Léon). 234
Pioger (le Dr Julien) 496
Piolet (J.-B.) 527
Pitray (la vicomtesse de). . . . 292
Pitres. 315
Plat (l'abbé) 137
Pline l'Ancien. 435
Poictevin (Francis). 97
Poisson (Adolphe) 25
Poivet (l'abbé H.) 147
Portes (René Bittard des) . . . 124
Poüan (le Dr B.-Th.). 407
Pouvourville (A. de) . . . 42, 360
Pralon (le R. P.). 79
Prarond (E.) 247
Proal (Louis). 499
Prudhomme (Henri) 509
Pyfferoen (Oscar) 535
Queyrat (Fréd.) 483
Raguenet de Saint-Albin (Octave). 424
Ram (Mme Abel) 412
Rambaud (Alfred). 245
Rambaud (l'abbé P.). 146
Rameau (Jean). 296
Ramus (le R. P.) 138
Rastoul (A.) 120
Raynaud (Furcy). 58
Reclus (Elie) 206
Reinach (Joseph). 239
Renard (l'abbé P.-M.) 217
Renouard (Ph.) 72
Reure (l'abbé). 424
Reygasse (J.-B.) 431
Ribet (M.-J.) 74
Ricard (Mgr) 135, 139, 254, 392, 459
Richard (Jules-Marie) 46
Richemont (la comtesse de) . . . 405
Riom (Adine) 24
Rivaux (l'abbé) 244
Robida (A.) 518
Rochard (le Dr J.) 316
Roger (le Dr) (du Havre) . . 305, 306
Rose (J.-H.). 447

Rouard de Card (E.) 362
Rubin (S.) 334
Ruhl (Franz) 440
Ruiz Fornells (Enrique) . . 129, 130
Rumor (S.) 265
Sabouret (l'abbé J.) 147
Saint-Albin (Octave Raguenet de). 424
Saint-Aulaire (le comte de). . . 292
Saint-Georges Mivart 487
Saint-Germain-Leduc 268
Saint-Julien (l'abbé H. de Surrel de) 402
Saint-Léon (M.) 499
Saint-Martin (Ch. de) . . . 131, 133
Saint-Victor (Adam de) 43
Sainte-Madeleine (le B. Paul de) . 144
Sales (Pierre) 100
Save (Gaston) 424
Saverio dell' Imm. Concezione (le R. P.) 390
Scheffers (Georg) 338
Schumacher (Pedro) 37
Segala Estalella (Manuel) . . . 321
Segond (M.-J.) 487
Ségur (le général comte de). . . 126
Sénequier (Paul) 327
Sensine (Henri) 128
Sepet (Marius) 253
Serres (l'abbé J.-B.) 412
Séruzier (le baron) 126
Sifferlen (le R. P.) 131
Silvy (A.) 208
Simec (J.) 173
Simon (le Dr P.) 318
Simonin (Amédée-H.) 73
Siu (le P. Etienne Zi) 34
Sommervogel (le P. Carlos) . . . 455
Sorel (Albert) 264
Souancé (le vicomte de) 331
Spencer Herbert) 499
Stapfer (Paul) 341
Stevenson (R.-L.) 99
Stieglitz (A. de) 225
Stub (le R. P. Paul) 139
Stuhlmann (Franz) 155
Sugne-Philipon 163
Sublet (le Dr G.) 312
Surrel de Saint-Julien (l'abbé H. de) 402
Tamizey de Larroque (Philippe) . 523
Tarde (G.) 495
Tardif (Dr Ed.) 36
Tescanu (Rosetti) 314
Theuriet (André) 99
Thébault (le général baron) . . 125
Thiébaut (Louis) 509
Thoison (Eugène) 326
Thomas (F.) 312
Thomas (Gabriel) 196
Thuillier (L.) 196
Tillette de Clermont-Tonnerre . 452
Tischner (Aug.) 267
Tissier (l'abbé J.) 136
Toldo (Pietro) 437
Torreilles (l'abbé Ph.) 22
Tory (André) 22
Toupin (le chanoine H.-C.) . . . 62
Tranchau (L.-H.) 218
Trenqualéon (Max de) 164
Trotignon (Lucien) 104
Turinaz (Mgr) 31
Uzanne (Octave) 518
Vacandard (l'abbé E.) 396
Vachon (Marius) 434
Vallin (Acisclo-Fernandez) . . . 71
Vallon (George du) 290
Valois (Noël) 347
Van Eeden (F.) 311
Vanel (l'abbé) 387
Van Renterghem (le Dr A.-W.) . . 311
Vaudon (le R. P. Jean) 134
Vergniol (Camille) 110
Vernet (Marie) 174
Verrier (le Dr E.) 202
Verschaffel (C.) 536
Vianey (le Bx), curé d'Ars . . . 145
Vigné d'Octon 98
Villard (le P. A.) 492
Villefranche (J.-M.) 412
Vlaccos (le Dr de) 319
Voigt (Georg) 49
Volnay (Gaston) 293
Volta (Anna) 439
Vuillot (P.) 198
Weiss (le R. P. Albert-Maria) . . 332
Welschinger (Henri) 262
White (Arthur-Silva) 202
Willy (Henri Gauthier-Villars) . 290
Wismes (le baron de) 460
Witt (Mme de) 14
Wurtz (le Dr) 318
Xanrof (L.) 13, 99
Zaccaria (le B. Antoine-Marie) . . 144
Zahm (le R. P.) 430
Zi (Siu) (le P. Etienne) 34
Zolla (D.) 150

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Abel (Charles), 542. — Beauchet-Filleau (Henri), 368. — Bonnassieux (Pierre), 540. — Broglie (l'abbé Paul de), 539. — Burdeau (Auguste-Laurent), 79. — Cantu (Cesare), 363 — Cayley (Arthur), 272. — Dahlgren (F.-A.), 368. — Doucet (Camille), 461. — Druhen (le Dr Ignace), 541. — Dujardin Beaumetz (le Dr Georges), 271. — Freytag (Gustave), 462. Gandy (Georges), 81. — Hue (Fernand), 80. — Ixart (José), 542. — La Sicotière (L. de), 268. — Macé (Jean), 80. — Maclean (John), 368. — Maggiolo (L.), 176. — Mantz (Paul), 176. — Martha (Benjamin-Constant), 539. — Maton (Adolphe), 370. — Milanesi (Gaetano), 462. — Morey (l'abbé J.), 540. — Noailles (le duc Jules de), 366. — Paraschos (Achille), 273. — Ploix

(Charles-Martin), 271. — Pool (Reginald-Stuart), 272. — Ricard (Mgr Antoine), 365. — Sacher Masoch (Ludwig von), 369. — Schmidt (Charles), 366. — Secrétan (Charles), 175. — Seeley (John), 176. — Smith (Payne), 463. — Terrier de Loray (le marquis), 461. — Vacquerie (Auguste), 271. — Vogt (Carl), 541.
Congrès, 276, 373, 466, 544.
Concours, 373, 465, 545.
Institut, 275.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 83, 275, 372, 467.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 83, 275, 373, 468.
Mélanges : Les Origines de l'imprimerie à Poitiers, 181. — Un album industriel et commercial, 276. — Répertoire-annuaire général des collectionneurs de la France et de l'étranger 1895-1896, 179. — La Société des « Dépiauteurs, » 179. — Balzac et la magistrature, 181. — Almanachs, 83.
Nouvelles : Paris, 83, 182, 277, 373, 468, 545. — Agenais, 279, 374, 469. — Angoumois, 184. — Anjou, 469. — Auvergne, 86, 184, 279. — Berry, 546. — Bourgogne, 87, 279, 470. — Bretagne, 184, 375, 470, 547. — Champagne, 87, 375, 470, 547. — Comtat-Venaissin, 375. — Corse, 185. — Dauphiné, 375, 547. — Flandre, 87. — Franche-Comté, 87, 185, 280, 377, 471, 547 — Guyenne et Gascogne, 89, 185, 281, 377, 472, 548. — Ile-de-France, 186, 281, 378, 472, 549. — Languedoc, 186, 378, 472. — Limousin, 89, 187, 281, 378, 473, 549. — Lorraine, 89, 378. — Lyonnais, 90. — Maine, 282, 379, 549. — Nivernais, 90. — Normandie, 91, 187, 282, 379, 473, 550. — Orléanais, 282, 380, 550. — Périgord, 282. — Poitou, 550. — Provence, 91, 188, 283, 474, 550. — Quercy, 283, 551. — Saintonge, 188, 474. — Velay, 92, 380. — Vendée, 283. — Vivarais, 92, 189. — Alsace-Lorraine, 92, 189, 283, 475, 551. — Allemagne, 92, 283, 475, 551. — Angleterre, 92, 380, 476, 552. — Belgique, 189, 284, 381, 476, 553. — Espagne, 190, 381, 477, 553. — Finlande, 93. — Italie, 93, 190, 285, 381, 477, 554. — Portugal, 478. — Russie, 382. — Suisse, 94, 286. — Tunisie, 478. — Chili, 190. — États-Unis, 286, 478.
Publications nouvelles, 94, 190, 287, 382, 478, 554.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Armoiries, 480. — Holzhauser, 384. — Thesaurus biblicus, 384.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT.

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; Paul GUILHIERMOZ; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E.-G. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Abonnement A VIE aux *deux Parties,*	France : 250 fr.	— Étranger :	280 fr.
— à la *Partie littéraire seule,*	180 fr.	—	200 fr.
— à la *Partie technique seule,*	120 fr.	—	140 fr.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Administrateur délégué du *Polybiblion.*

COLLECTIONS

Les années 1868-1894 sont en vente, et forment SOIXANTE-DOUZE VOLUMES gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 650 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1894

Articles de fond. — Abbé BREUILS : L'Église au XIe siècle dans la Gascogne. — Abbé VACANDARD : Les Origines de l'hérésie albigeoise. — Noël VALOIS : L'expédition et la mort de Louis Ier d'Anjou en Italie (1382-1384). — Vicomte DE RICHEMONT : Un Prêtre émigré en Italie en 1793, d'après sa correspondance inédite. — Abbé F. DE MOOR : La Fin du nouvel empire chaldéen. — Alfred SPONT : La Marine française sous le règne de Charles VIII. — Abbé GENDRY : Les Débuts du Joséphisme. Démêlés entre Pie VI et Joseph II. — C. GEOFFROY DE GRANDMAISON : Les Cardinaux noirs (1810-1814). — L.-G. PÉLISSIER, professeur à la Faculté des lettres à Montpellier : La Politique de Trivulce au début du règne de Louis XII. — A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut : Le Veuvage de Françoise d'Aubigné. — V. FOURNEL : Les Comédiens dans les armées sous la République française. — L. SCIOUT : Le Directoire et la République cisalpine. — Paul ALLARD : Le Paganisme au milieu du IVe siècle. Situation légale et matérielle. — Comte DE LA FERRIÈRE : Catherine de Médicis et les Politiques. — Octave VIGIER : Une Invasion en France sous Louis XIII. — Abbé Ernest ALLAIN : Un Grand Diocèse d'autrefois. Organisation administrative et financière.

Mélanges. — Godefroid KURTH : Les Origines de la France (période mérovingienne et carolingienne), d'après M. Fustel de Coulanges. — Abbé P. BATIFFOL : L'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. — L. PINGAUD : La Dalmatie de 1797 à 1815. — Comte DE MAS-LATRIE : Les Seigneurs d'Arsur en Terre-Sainte. — Marquis TERRIER DE LORAY : Une Question de chronologie biblique. — Abbé F. DE MOOR : Gubaru et Darius le Mède. Nouvelles preuves de la valeur historique du livre de Daniel. — Dom L. LEVÊQUE : De l'Origine du *Liber Responsalis* de l'Église romaine. Réponse à M. l'abbé Batiffol. — Comte DE PUYMAIGRE : Un Recueil d'inscriptions en l'honneur de Jeanne d'Arc. — DE LANZAC DE LABORIE : Un Préfet indépendant sous Napoléon. Voyer d'Argenson à Anvers. — DE LA ROCHETERIE : Les Mémoires du chancelier Pasquier. — BAGUENAULT DE PUCHESSE : Le P. Joseph et Richelieu. — Le R. P. PIERLING : Un Manuscrit du Vatican sur le tsar Dimitri de Moscou. — Eugène WELVERT : Un Prêtre régicide. Le Conventionnel Chasles.

Courriers allemand, anglais, belge, du Nord, russe, italien, etc.

Chronique, Revue des Recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent trente-cinq publications historiques).

BESANÇON. — IM. . ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.